REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ HARVARD

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naitre peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

DESCARTES.

Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.

WALTER PATER.

15e ANNÉE — 1935

PARIS

LIBRAIRIE H. CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

LIBRAIRIE BOIVIN ET Cie
5, RUE PALATINE (VIe)

Tous droits réservés

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

8° Z 21190

Nouveaux prix d'abonnement à partir de 1936 :

75 frs pour la France et les Colonies.
100 frs pour l'Étranger.

Les abonnements partent du 1^er janvier de chaque année.

Certains remaniements ont été nécessaires dans la Direction et l'Administration. — M. Fernand Baldensperger, appelé à enseigner à l'Université Harvard, continuera à nous donner son amitié, ses conseils et son concours effectif. M. Paul Hazard, professeur au Collège de France, s'est adjoint M. Jean-Marie Carré, pour remplacer M. Baldensperger dans la Direction de la Revue, comme il l'a remplacé à la Sorbonne.

L'Administration et la publication de la Revue seront désormais assurées par **la Librairie Boivin, 5, rue Palatine, Paris,** où devront être souscrits les abonnements pour 1936.

Le prix de l'abonnement est ramené à **75 frs** pour la France et les Colonies et à **100 frs** pour l'Étranger.

La Revue sera complétée par une nouvelle collection d'ouvrages qui s'intitulera : « *Études de Littérature étrangère et comparée* » et paraîtra de même à la librairie Boivin.

Les abonnés de la Revue bénéficieront d'une remise de 20% sur les volumes paraissant dans la nouvelle collection.

Le prix des années antérieures a été ramené, d'accord avec la Librairie Champion de 150 à **125** francs et, pour faciliter encore l'achat à nos abonnés, il leur sera consenti une remise de 10%. La Librairie Boivin peut dès maintenant répondre à toutes les demandes.

Les Directeurs et l'éditeur accomplissent un effort considérable pour maintenir la Revue, malgré les difficultés actuelles, au niveau élevé qu'elle avait pu atteindre et pour l'améliorer encore s'il est possible. Ils demandent à ceux que la littérature comparée intéresse, aux fidèles de la première heure, aux amis, de vouloir bien les aider et les encourager.

Mode de paiement de l'abonnement ou du renouvellement :

1° Par un versement ou un virement au compte de chèques postaux :
Boivin, N° du compte : **Paris 1604**

2° Par l'envoi d'un chèque barré ou d'un mandat à l'ordre de la Librairie Boivin.

3° Par l'intermédiaire de votre libraire.

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

693

1923

8°Z
21190.

B.N.
05963 15-6-36.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

> La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.
>
> DESCARTES.

> Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.
>
> WALTER PATER.

15e ANNÉE — 1935

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

Tous droits réservés

8° Z 21190

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

AU PAYS DES CONSPIRATIONS

QUELQUES COMPLOTS D'ITALIE SUR LA SCÈNE

Le lyrisme d'Alfred de Musset, si débridé, si échevelé aux heures de passion, marche de pair, quand le poète veut s'occuper de critique esthétique, avec une vue très claire et très lucide des hommes et des choses. Phénomène curieux chez un artiste à tempérament impulsif, esclave plus d'une fois de ses instincts et de ses emportements : on trouve dans ses articles sur l'*Art moderne*, sur la *Tragédie*, sur le *Salon de 1836*, quantité d'observations fines et pénétrantes, de jugements marqués au coin de la sagacité, on pourrait même dire : de la pondération; tant l'auteur s'attache à tenir la balance juste entre l'admiration irraisonnée et la sévérité tâtillonne. En outre, ce fougueux romantique professe pour la littérature du grand siècle (pour Racine et Corneille et même pour ceux qui, après eux, ont marché sur leurs traces glorieuses) un enthousiasme juvénile dont il y a lieu parfois d'être surpris. On a souvent cité de Musset cette phrase lapidaire qui, précisément, met dans son plein relief le sentiment de profond respect qu'il éprouvait pour cette poésie lumineuse aux formes sculpturales[1] :

« Ne vous semble-t-il pas, écrit-il, que le siècle de Périclès, celui d'Auguste, celui de Louis XIV, se passent de main en main une belle statue, froide et majestueuse, trouvée dans les ruines du Parthénon? Momie indestructible, Racine et Alfieri l'ont embaumée de puissants aromates; et Schiller lui-même, ce prêtre exalté d'un autre dieu, n'a pas voulu mourir sans

1. Cf. A. de Musset, *Mélanges de littérature et de critique* (édition Biré, p. 118).

avoir bu sur ses épaules de marbre ce qui restait des baisers d'Euripide. »

I

Si notre auteur associe de la sorte, dans un même souvenir de sympathie admirative, les noms illustres d'Alfieri et de Schiller qu'il évoque à côté du nom plus illustre encore de Racine — il est vrai que les deux dramaturges, l'Italien plus encore que l'Allemand, eurent leur heure d'enthousiasme racinien, — c'est qu'il a pour cela des raisons qui tiennent autant à la psychologie intime des poètes évoqués qu'au genre de sujets traités par eux.

Il est curieux, en effet, de constater les nombreuses et frappantes affinités que créèrent entre deux poètes de nationalités différentes, mais contemporains, des similitudes de destinées comme des analogies de tempéraments et d'aspirations. Car — l'a-t-on assez remarqué? — de même que Schiller dut se plier quelque temps aux exigences despotiques du duc Charles-Auguste de Weimar qui lui imposait, à propos de publications, les règles les plus étroitement rigoureuses et les plus arbitraires, Alfieri, lui aussi, était soumis de la part de Charles-Emmanuel, souverain du Piémont, aux règlements les plus draconiens et les plus vexatoires. En effet, par ordre de ce prince, nul habitant du Piémont ne pouvait, « dans quelque partie de l'Europe que ce fût, imprimer des livres ou autres écrits sans autorisation de la censure du Piémont, sous peine de septante écus d'amende et tous autres châtiments, même corporels[1] ». Sans doute, il était assez difficile d'appliquer semblable sanction vis-à-vis d'un délinquant qui s'était expatrié, mais, si le malheureux s'avisait de rentrer dans son pays, il subissait la loi dans toute sa rigueur.

Est-il surprenant, dès lors, que, par réaction contre ce joug tyrannique, les deux poètes aient senti de bonne heure une égale soif d'affranchissement et d'indépendance? Si Alfieri écrit, un peu sous l'inspiration du *Contrat social* de J.-J. Rousseau, ce livre si passionné, mais si plein d'exagérations et

1. Cf. A. Villemain, *Cours de littérature française. XVIII^e siècle*. Bruxelles, 1840, p. 282. — On sait qu'Alfieri était né en 1749, Schiller en 1759; les deux poètes moururent à deux ans d'intervalle, le premier en 1803, l'autre en 1805.

d'utopies, qui a pour titre : *le Tyran;* si, plus tard, se plaçant plus spécialement au point de vue de l'Italie, il publie ce fougueux poème qui s'appelle *Etruria vendicata*, puis son drame : *la Congiura dei Pazzi;* Schiller, lui, sous l'impulsion des mêmes idées farouchement révolutionnaires, fait paraître d'abord ses *Brigands* (1781), puis, transplantant ses visées d'indépendance sur un autre terrain et choisissant cette fois comme théâtre l'antique cité de Gênes, il fait revivre devant nous cette sanglante *Conjuration de Fiesque* dont il a trouvé le récit détaillé dans l'*Histoire de Charles-Quint* de Robertson et dans les *Mémoires* du cardinal de Retz.

Ce n'est pas tout, et nous allons constater que dans l'évolution des deux carrières littéraires les analogies se poursuivent. C'est ainsi que la touchante et sympathique figure de Marie Stuart — oui, sympathique malgré ses fautes — les captive tous deux : tous deux font de l'infortunée victime d'Élisabeth l'héroïne d'une tragédie. Ensuite, à l'instar de l'Espagnol Ymenez de Enciso, ils voient dans *Don Carlos* un martyr du despotisme de Philippe II[1]; dans leurs drames respectifs — *Filippo* et *Don Carlos* — ils opposeront à la hautaine et rigide figure de ce monarque absolu un jeune prince au cœur noble[2], ouvert à toutes les initiatives généreuses; ils donneront à cet adolescent chétif et malade toute la bravoure et l'intrépide ardeur d'un héros.

Si le poète allemand ne consacre pas, comme son confrère italien, un drame à Polynice, il nous offre pourtant une traduction libre et versifiée des *Phéniciennes* d'Euripide, tra-

1. Pour être exact, faisons remarquer que le *Filippo* d'Alfieri précéda sa *Congiura dei Pazzi; Filippo* fut écrit en 1776; la *Congiura* en 1779.

2. Dès le début de la tragédie italienne nous voyons éclater, dans le langage de la reine Isabelle (Élisabeth), à la fois son admiration et son amour pour Carlos, cet amour qu'elle se reproche comme un crime :

« Consorte infida
Io di Filippo, di Filippo il figlio
Oso amor, io ? — — — Ma chi'l vede e non l'ama ?
Ardito uman cor, nobil fierezza,
Sublime ingegno, e in avvenenti spoglie
Bellissim' alma ! » (Acte I, scène 1.)

Dans le drame de Schiller (paru onze ans après *Filippo*, c'est-à-dire en 1787), l'amour de la reine pour Don Carlos ne s'allie pas aux mêmes élans d'enthousiasme ; il est plutôt fait d'une sympathie mêlée de pitié.

gédie où le frère d'Étéocle figure parmi les principaux personnages.

Encore que nos deux dramaturges soient d'ardents champions de la liberté, encore qu'ils soient, par tempérament, sympathiques à toute lutte en faveur de l'indépendance, ils réprouvent énergiquement les désordres et les excès, surtout ceux qui s'accompagnent de massacres et de cruautés. Circonstance également significative dans la vie de l'un comme de l'autre de nos deux poètes : au moment où se prépare l'odieuse exécution de Louis XVI, ils plaident généreusement la cause du malheureux souverain. Schiller écrit (21 décembre 1792) à son ami Koerner : « Ne pourrais-tu me trouver un traducteur français? Je ne puis résister au désir de composer un *Mémoire* pour le roi. Cette entreprise me paraît assez importante pour occuper la plume d'un homme intelligent, et un écrivain allemand qui élèverait dans cette affaire une voix éloquente et libre produirait sans doute quelque impression sur ces têtes battues en tous sens par l'orage[1]. »

Et, en ce même mois de décembre, Alfieri, qui alors résidait en France, obéissait à la même impulsion généreuse et composait l'apologie de Louis XVI. Le poète avait d'ailleurs[2] — ou allait avoir — des motifs tout personnels d'en vouloir aux promoteurs de la grande Révolution. A un moment donné il vit ses livres saisis par des gens qui ne se souciaient ni d'art ni de littérature. La belle édition de ses œuvres théâtrales, édition qu'il avait préparée avec les soins les plus diligents, fut brutalement confisquée. Sa fortune même se trouva engloutie dans les assignats.

Il est aisé de se figurer combien l'amour-propre si chatouilleux du poète fut blessé par de pareils agissements. Désormais, ce barde de la liberté qui avait commencé par célébrer dans une ode brillante ce qu'il regardait comme les bienfaits de la Révolution, devenait l'adversaire aussi fou-

1. Cf. Saint-René Taillandier, *la Comtesse d'Albany*. Paris, 1862, p. 122. — La comtesse d'Albany était cette veuve du prince Charles-Édouard dont Alfieri s'était romanesquement épris et qui, plus d'une fois, avait été son inspiratrice.

2. On sait qu'André Chénier, qui, lui aussi, avait d'abord salué la Révolution avec enthousiasme, protesta vivement contre l'injustice qui avait fait condamner Louis XVI.

gueux qu'éloquent de cette même Révolution. Et quand, un peu plus tard, les armées françaises envahirent le Piémont, Alfieri sentit pour la première fois vibrer dans son âme la corde du patriotisme; les malheurs de sa terre natale, les infortunes du souverain qui la gouvernait apprirent au poète à aimer et ce pays et ce prince qu'il avait d'abord détestés.

Voilà bien des raisons qui expliquent pourquoi Musset juxtapose dans une même évocation les noms d'Alfieri et de Schiller. Mais il y a plus : et ici nous touchons au point capital de notre démonstration. La phrase si lumineuse et si juste à la fois que nous citions tout à l'heure est tirée d'un article intitulé : *Un mot sur l'Art moderne*, qui parut le 1er septembre 1833. Or, précisément à cette époque, le poète s'occupait activement de son *Lorenzaccio* qui allait être publié durant les premiers mois de 1834 par la *Revue des Deux Mondes*. Faut-il dès lors s'étonner que le souvenir de ces deux poètes, dont l'un a composé l'*Etruria vendicata* et la *Congiura dei Pazzi*, l'autre le *Fiesque de Gênes*, deux sujets qui ont avec le sien propre plus d'une affinité, se présente spontanément à l'esprit de Musset? Dans quelle mesure Alfieri et Schiller lui ont-ils servi de sources? Dans quelle mesure l'auteur du *Fiesque* a-t-il lui-même subi l'influence du poète italien, son contemporain, mais de dix ans son aîné?

C'est ce que nous allons essayer d'établir.

II

Dans les trois drames cités, c'est-à-dire dans la *Congiura dei Pazzi* aussi bien que dans le *Fiesque* et dans *Lorenzaccio*, il s'agit de renverser une tyrannie et de lui substituer un régime de liberté. Mais jusqu'à quel point cette tyrannie répond-elle, dans les trois pièces, à une réalité historique?

Et d'abord le héros d'Alfieri et celui de Musset, bien qu'ils portent le même nom, ne sont pas identiques. Le personnage dominant de la *Congiura* est ou *rappelle* — car la pièce renferme des inexactitudes historiques — Laurent de Médicis, fils de Pierre Ier, qui, en 1472, réprima sévèrement la révolte de Volterra et qui, après avoir signé avec Venise et Galéas Sforza, duc de Milan, un traité pour vingt-cinq ans, profita

de cette longue période de calme extérieur pour organiser à Florence des fêtes magnifiques. C'est alors que la famille des Pazzi — famille d'opulents banquiers qui semble avoir agi particulièrement sous l'influence du haut clergé — c'est alors que les Pazzi, disons-nous, mécontents de cet étalage de faste comme aussi des rigueurs déployées, préparent cette fameuse conjuration qui éclate le 26 avril 1478, et au cours de laquelle Julien, frère de Laurent, fut frappé d'un coup de poignard. Les conspirateurs furent mis à mort par la foule; trois membres de la famille Pazzi, ainsi que l'archevêque de Pise, Francesco Salviati, impliqué lui aussi dans le mouvement insurrectionnel, furent pendus.

L'autre Laurent (celui de Musset) est le cousin d'Alexandre, duc de Florence; il est postérieur au héros d'Alfieri de quelque soixante ans. Cet Alexandre, fils naturel de Laurent II, avait épousé, à la suite d'un traité négocié entre Charles-Quint et Clément VII, Marguerite d'Autriche, fille naturelle de l'empereur. Bien que celui-ci se fût engagé à tout mettre en œuvre pour rétablir à Florence l'autorité des Médicis, ce rétablissement éprouva de sérieuses difficultés à cause de l'âpre résistance des Florentins[1]. A la fin pourtant, voyant leurs campagnes ravagées par les armées impériales, ils cédèrent. C'est alors qu'un décret de Charles-Quint déclara chef de la république Alexandre de Médicis : sa vie ne fut qu'une orgie prolongée. Et Musset, en le présentant comme un prince dissolu et dépravé, n'a guère exagéré. Lorenzo, de quatre ans plus jeune qu'Alexandre, appartenait à la branche médicéenne restée fidèle au parti populaire. Tout en réprouvant, dans son for intérieur, les désordres du duc, il vécut pendant un certain temps avec lui sur un pied de grande familiarité, sans doute pour étouffer toute méfiance de sa part. Lorsque son plan fut suffisamment préparé, il le tua (1537).

Les deux pièces ne reposent donc pas sur la même base historique, ce qui n'a pas empêché Musset, nous le verrons, de s'inspirer de la *Congiura*. C'est dans l'*Etruria vendicata*, plutôt que dans le drame consacré aux *Pazzi*, que nous trou-

1. Cf. Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*. Paris, 1812, t. IV, p. 47.

vons, mais en raccourci (car l'*Etruria*, poème de peu d'étendue, ne nous offre pas une action régulièrement conduite ni harmonieusement développée), les principaux prototypes du drame de Musset. Alessandro et Lorenzo — représentant l'un le potentat cruel et débauché, l'autre le champion de l'indépendance — se dressent en face l'un de l'autre. Le premier ne songe qu'à satisfaire ses instincts sensuels; le second, comme Brutus, est obsédé, la nuit, par des spectres lugubres et terrifiants. Ces spectres qui ne sont que les ombres de tous les tyrannicides des temps passés, commandent à Lorenzo de faire périr le despote pour s'assurer ainsi une gloire semblable à la leur. Et le Lorenzo de Musset, alors qu'il est assis, la nuit, dans les ruines de l'antique Colisée, a lui aussi d'étranges visions : c'est alors qu'il fait le serment qu'un des oppresseurs de sa patrie mourra de sa main. Et, pour y réussir, il feint de s'associer aux orgies de son ignoble cousin et de prendre sa part des plaisirs honteux de celui-ci[1]. Il s'en confesse un jour à Philippe Strozzi, ajoutant qu'il a d'abord voulu attenter aux jours du chef suprême de l'Église, Clément VII, qu'il regardait comme un grand coupable :

J'ai voulu d'abord tuer Clément VII[2]. Je n'ai pu le faire parce qu'on m'a banni de Rome avant le temps. J'ai recommencé mon ouvrage avec Alexandre. Je voulais agir seul sans le secours d'aucun homme. Je travaillais pour l'humanité, mais mon orgueil restait solitaire au milieu de tous mes rêves philanthropiques. Il fallait donc entamer par la ruse un combat singulier avec mon ennemi. Je ne voulais pas soulever les masses ni conquérir la gloire bavarde d'un paralytique comme Cicéron. Je voulais arriver à l'homme, me prendre corps à corps avec la tyrannie vivante, la tuer, porter mon épée sanglante sur la tribune et laisser la fumée du sang d'Alexandre monter au nez des harangueurs pour réchauffer leur cervelle ampoulée.

1. Tous deux, Lorenzaccio comme Lorenzo, ont aussi à un même degré la manie de philosopher (cf. T. Concari, *Il Settecento. Storia letteraria d'Italia*. Milano, F. Vallardi, p. 320).

2. Musset suit généralement de près — de trop près — les appréciations souvent inspirées par le parti pris que son guide Robertson a émises non seulement sur Clément VII, mais également sur Paul III, successeur de celui-ci, et sur Charles-Quint lui-même. Bien des assertions contenues dans l'ouvrage de cet Anglais ont été, de nos jours, controuvées par des historiens consciencieux, mieux informés que Robertson.

Dans la *Congiura dei Pazzi* (car nous devons bien en revenir à cette pièce)[1] le type du tyran est moins accentué. Nous assistons, il est vrai, aux entretiens de Laurent de Médicis (Lorenzo) avec son frère Giuliano; le premier expose au second ses projets despotiques basés sur l'oppression et la violence; mais Giuliano, bien qu'au fond animé des mêmes idées absolutistes, lui recommande la modération et la prudence. Nous l'entendons dire :

Le pouvoir souverain s'affermit d'autant plus que moins il se manifeste.

Et Lorenzo répond :

Julien, nous ne sommes pas encore arrivés au sommet; c'est le moment d'agir avec force et non de peser nos actes (acte II, scène 1).

Et, dans la famille des conspirateurs, nous voyons une discussion analogue se produire entre Guglielmo et Raimondo. Le premier, guidé par son affection paternelle, conseille, lui aussi, la réserve, la discrétion; il trouve que les patriotes sincères, les amis dévoués, sont trop rares pour qu'on puisse utilement tenter un coup de force. Le jeune Raimond, plein de fougue et d'impétuosité, ne rêve que luttes ardentes et palabres héroïques. Trouvant son père bien changé, il lui répond (acte I, scène 1) :

Plus de mille fois je vous ai entendu, *dans mon enfance*, *rappeler* avec joie et fierté les temps de jadis, pleurer sur notre époque et vous lamenter; et maintenant vous courbez la tête sous le joug comme le premier venu.

Chez Musset, les Strozzi — le vieux Philippe et son fils Pierre — ne sont pas, eux non plus, d'accord sur les moyens à employer pour combattre la tyrannie (acte III, scène 3).

1. Nous voyons d'ailleurs le poète français faire allusion, en passant, à cette conjuration et rappeler indirectement que les Pazzi précèdent de deux générations les personnages de son *Lorenzaccio*. Il prête à Philippe Strozzi les paroles que voici :

« Qu'ont donc fait à Dieu ces Pazzi? Ils invitent leurs amis à venir conspirer, comme on invite à jouer aux dés; et leurs amis, en entrant dans leur cour, *glissent dans le sang de leurs grands-pères*. Quelle soif ont donc leurs épées? »

Pierre trouvant son père trop lent et trop calme lui tient à peu près le même langage que Raimondo tient à Guglielmo (chez Philippe, d'ailleurs, les paroles contredisent les aspirations) :

Et pourquoi vous démentir vous-même? *Ne vous ai-je pas entendu cent fois dire ce que nous disons?* Ne savons-nous pas ce qui vous occupe quand vos domestiques voient à leur lever vos fenêtres éclairées du flambeau de la veille?

Aux questions et objections des vieillards les fils répondent des deux côtés de la même façon.

Quand Guillaume a dit :

Votre situation est bien précaire; en voulant la changer, on la rendrait pire.

Raimond réplique :

Comment voudriez-vous (dites-le-moi) *qu'elle devienne pire qu'elle n'est*[1]?

De même quand Philippe Strozzi a dit :

Et quand vous aurez renversé ce qui est, que voulez-vous mettre à la place?

Pierre lui répond aussitôt :

Nous sommes *toujours sûrs de ne pas trouver pire.*

Mais à un moment donné les deux vieillards se laissent gagner par l'enthousiasme belliqueux de leur fils. Nous entendons Guillaume s'écrier (*Congiura dei Pazzi*, acte III, scène 2) :

Sagesse d'un homme mûr, mâle bravoure, ardeur juvénile, que n'as-tu pas? Tu es pour moi maintenant un maître, un chef, un animateur. Que l'honneur d'une si grande entreprise rejaillisse entièrement sur toi; avec toi je ne veux partager que les périls.

Et Philippe, animé tout à coup du même zèle, dit à son tour :

Emmène-moi, mon fils, je vois que vous allez agir. Je ne vous

1. Nous avons utilisé pour Alfieri l'édition : *Tragedie di Vittorio Alfieri da Asti.* Volume primo. Firenze, 1866.

ferai pas de longs discours, je ne dirai que quelques mots; il peut y avoir quelque chose de bon dans cette tête grise.

Ce Raimond, qui est un des personnages dominants de la *Congiura*, a épousé — plus peut-être pour se conformer au désir de son père que par amour, encore qu'il ait pour sa jeune femme des sentiments de profonde affection, — Bianca, sœur de Lorenzo et Giuliano. Le vieux Guillaume a favorisé de tout son pouvoir ce projet d'union qui, espère-t-il, facilitera peut-être un jour la réconciliation entre les deux familles; car cette Bianca, nature douce et conciliante, lui semble toute désignée pour assumer un rôle de pacificatrice. Elle échouera, hélas! dans ses généreux efforts. Car, à l'issue de cette tragédie, il y aura plus d'une victime de ces luttes fratricides.

Schiller, qui, sous ce rapport, s'est sans doute inspiré de son confrère italien[1], imagine, lui aussi, entre Fiesque, le principal conspirateur, et Julia, la sœur du doge *in spe*, Gianettino Doria, non pas précisément un mariage (ce qui eût été en contradiction avec l'histoire), mais une liaison qui, dans la pensée du héros, devait être un moyen de pénétrer les desseins cachés de ses ennemis et lui servir aussi à leur donner le change sur ses propres intentions.

Au reste, cette Julia (veuve Imperiali), femme égoïste et coquette — disons même : dépourvue de sens moral — n'offre aucune ressemblance avec Bianca, laquelle, par sa mélancolique douceur, sa générosité pleine d'abnégation, son courage même à certaines heures, s'apparente plutôt à Léonore, femme de Fiesque.

En effet, toutes deux, la comtesse de Lavagna aussi bien que l'épouse de Raimond, cherchent à s'associer à l'œuvre de leurs maris. Avec quelle éloquence, tantôt ingénieuse, tantôt tendre et passionnée, nous les voyons plaider auprès de leurs époux l'une la cause de la paix, l'autre celle de la liberté!

Nous entendons dire à l'héroïne d'Alfieri :

Ah! si ton âme altière ne dédaigne pas de trouver en moi un

1. N'oublions pas, en effet, que la *Congiura de Pazzi*, écrite d'abord en prose en juillet 1778, fut mise en vers en 1779. La *Conjuration du Fiesque* parut cinq ans plus tard (en 1784).

instrument de paix, je suis prête à flatter, à pleurer, à prier pour toi, à faire même, si je le dois, violence à mes frères (acte I, scène 3).

Tandis que Blanche s'efforce d'amener l'accord par la persuasion, la prière, l'offre de concessions réciproques, Léonore, elle, tout en aspirant, comme Fiesque, à un régime de saine liberté, tâche d'éloigner de l'esprit du comte toute idée de vaine ambition. Certes, elle appelle de tous ses vœux la délivrance de Gênes; elle désire ardemment voir sa cité natale secouer le joug des Doria; mais elle n'ambitionne rien pour elle-même ni pour son mari qu'elle cherche à convaincre de l'inanité de toute gloriole. Peu lui importe le titre de duchesse! Pour elle, la source de toute félicité est dans l'amour, le pur amour conjugal. Ne dit-elle pas au comte qui lui a objecté que les ponts étaient rompus derrière lui :

Reviens à toi! Courage! Renonce à l'ambition! C'est l'amour qui t'offrira des compensations. Mon cœur ne peut-il apaiser ta soif dévorante?... O Fiesque! Le diadème sera moins riche (*d'une voix caressante*). Viens! Je vais m'appliquer à combler tous tes désirs, je veux fondre ensemble tous les attraits de la nature dans un baiser d'amour pour retenir éternellement ce fier fugitif dans des liens d'une douceur céleste[1]. Ton cœur est immense, mais l'amour l'est aussi. Rendre heureuse une pauvre créature, une créature dont toute la félicité est en toi, que veux-tu donc de plus? (Acte IV, scène 14.)

Et Blanche, de son côté, affirme, mais d'une manière plus simple et plus sobre, son amour et son inaltérable attachement à Raimond, son époux (acte I, scène 3) :

BLANCHE. — Je tremble, je ne sais pourquoi.

1. Cet entretien si émouvant n'est pas de pure imagination; il a un fond historique. Nous lisons dans les *Mémoires* du cardinal de Retz, mis à profit, nous le savons, par le poète allemand :

« Il (le comte de Lavagna) s'en alla ensuite dans l'appartement de sa femme qu'il trouva dans les pleurs, prévoyant bien que ces grands préparatifs qui se faisaient dans sa maison ne pouvaient être destinés par son mari qu'à quelque action dangereuse... Il essaya de diminuer ses craintes par toutes les raisons dont il put s'aviser en lui représentant à quel point les choses étaient engagées et l'impossibilité où il était de s'en retirer. Elle se servit de tout le pouvoir que lui donnait sur son esprit la tendresse qu'il avait pour elle » (cf. Cardinal de Retz, *Petits chefs-d'œuvre historiques*. Paris, 1863, t. I, p. 105 et 106).

Raimond. — Parce que tu m'aimes.

Blanche. — O ciel! Et de quel amour!

Ce qui stimule l'ardeur républicaine de Léonore, différente en cela de Blanche, qui jamais n'a eu à douter de la loyauté ni de la fidélité conjugale de Raimond, c'est la joie d'avoir retrouvé depuis peu son Ludovico dont elle s'était crue quelque temps abandonnée. Sa jalousie — une âpre jalousie — avait été mise en éveil par les attentions galantes du comte pour cette Julia, veuve Imperiali, dont il semblait épris. Mais, quand elle a vu Fiesque lancer son mépris à la face de cette créature criminelle, la dénoncer publiquement à toute l'aristocratie comme une empoisonneuse (puisqu'elle a voulu faire absorber à Léonore un breuvage mortel), l'heureuse épouse a vu clair dans l'âme de son mari; elle a compris que cet amour n'était qu'une feinte destinée à jeter de la poudre aux yeux de ses ennemis. Et c'est ce qui provoque ces élans passionnés que nous venons de voir se manifester dans cette scène, la plus pathétique peut-être de tout le drame.

Les efforts de nos deux héroïnes — Blanche et Léonore — se heurtent, nous l'avons vu, de la part de leurs maris, à une résistance que leur amour doit juger parfois bien dure. Et cependant, lorsque nous considérons d'un peu près l'attitude des conjurés dans le drame d'Alfieri comme dans la pièce de Schiller, nous remarquons durant les premiers actes plus d'une hésitation sur l'identité des victimes à frapper comme sur le lieu du meurtre et la manière dont il doit s'accomplir. C'est qu'en effet, d'un côté, nous voyons deux Doria : l'oncle et le neveu; de l'autre nous sommes en présence des deux Médicis : Lorenzo et Giuliano.

Les scènes qui marquent, de part et d'autre, cette indécision chez les insurgés offrent de visibles analogies. Nous lisons dans la *Congiura* (acte III, scène 1) :

Raimond. — Mon bras est prêt, et depuis longtemps j'ai d'autres hommes en nombre suffisant et qui ne demandent qu'à agir. Mais *qui faut-il frapper, où, comment, quand?* Voilà ce qu'ils ignorent.

Et, dans la pièce de Schiller (acte III, scène 5) :

Verrina. — Nous voici prêts à te répondre.

FIESQUE. — D'abord une question qui arrive assez tard pour paraître étrange. *Qui doit tomber?*

BOURGOGNINO. — Les tyrans.

FIESQUE. — Bien dit, les tyrans. Je vous en prie, considérez toute la portée de ce mot. Qui est le plus tyran, celui qui fait mine de supprimer la liberté, ou celui qui a suffisamment de poids pour opérer cette suppression?

VERRINA. — Je hais le premier; quant au second, je le redoute. Qu'André Doria tombe!...

Après quelques objections de la part de Calcagno qui voit dans André un vieillard vénérable, digne d'être ménagé, on pose le second point d'interrogation.

FIESQUE. — Voilà donc l'oncle et le neveu condamnés. Eh bien, signez. La première question est résolue. Voyons la seconde, non moins intéressante. *Comment?*

Calcagno propose alors de tuer les Doria pendant l'office qui va avoir lieu à l'église Saint-Laurent. Ce serait là un odieux attentat! Aussi le comte de Lavagna repousse-t-il ce projet avec une noble énergie. Verrina propose alors de diriger contre les potentats une attaque brusquée aux cris de : Vive la république génoise! C'est cet avis qui est adopté.

Alfieri est moins explicite. Chez lui, l'entretien se termine sans que l'on voie clairement qui doit mourir, qui doit tuer et dans quelles circonstances le meurtre aura lieu. Certes, Raimond ne manquerait ni de courage ni d'esprit d'initiative pour cet exploit dangereux; mais peut-il, lui, lever un poignard homicide sur les frères de Blanche, son épouse[1]? Il y a là un conflit moral intensément pathétique et qui rapproche le drame d'Alfieri des tragédies cornéliennes.

III

Le type du tyran, disions-nous tout à l'heure, est plus accentué, plus répulsif aussi dans *Lorenzaccio* et dans le *Fiesque* que dans la *Congiura dei Pazzi*. Sans doute le Lorenzo d'Alfieri est un potentat aux idées impérieuses, prêt à étouffer dans le sang toute tentative de rébellion; mais ce n'est pas

1. Il finira cependant par tuer Giuliano; mais il mourra lui-même.

un luxurieux comme Alexandre de Médicis. Celui-ci, non content de traiter les Florentins comme un troupeau d'esclaves, veut faire des jeunes filles des instruments de plaisir; peu lui importe qu'elles sortent des rangs du peuple ou qu'elles appartiennent à la noblesse.

Gianettino Doria qui lui sert de prototype (ce Gianettino dont Paul de Gondi, dans ses *Mémoires*, dit qu'il se fit remarquer par son insolence et ses excès insupportables[1]) recherche, lui aussi, les jeunes Génoises pour en faire ses victimes. C'est ainsi qu'il lui arrive d'attenter à l'honneur de la chaste Bertha, fille du républicain Verrina. La pauvre enfant est au désespoir; mais le père, qui est un des conjurés les plus ardents et les plus fougueux, se met d'accord avec Bourgognino, le fiancé de Bertha, pour venger cet outrage sur la personne du tyran. Et Bourgognino réussit à l'atteindre et le frappe mortellement; ayant ainsi lavé dans le sang l'affront fait à la jeune fille, il demande au père l'autorisation de l'épouser.

Alexandre de Médicis est peut-être plus débauché encore. Après avoir d'abord enlevé Gabrielle, la sœur de Maffia, il fait sa maîtresse de la noble et fière marquise de Cibo; Louise Strozzi, sœur de Pierre et Thomas Strozzi (qui comptent, nous le savons, parmi les animateurs de la conspiration), est, de son côté, outragée par Julien Salviati, compagnon de débauche d'Alexandre[2]. Le duc ose même s'en prendre à Catherine Ginori, tante de Lorenzaccio; et celui-ci feint de seconder ce criminel dessein; mais, le potentat s'étant mis au lit avec l'espoir de voir apparaître celle qu'il convoite, Lorenzo le frappe d'un coup mortel.

De même que Gianettino Doria trouve dans le lâche et astucieux Lomellino un entremetteur et un pourvoyeur, Alexandre, lui, a un auxiliaire de la même espèce dans Julien Salviati, aussi dépravé, aussi pervers que lui-même; mais Pierre Strozzi vengera sur l'ignoble personnage l'affront fait à sa sœur.

1. Cf. cardinal de Retz, *ouvrage cité*, p. 78.

2. Ce Julien Salviati n'a rien de commun, cela va sans dire, avec le Salviati que nous voyons figurer dans la *Congiura*, puisque celui-ci soutient le parti des révoltés alors que l'autre est ami du duc Alexandre.

Au point de vue physique même les deux potentats se ressemblent. Alors que le jeune Doria qui n'a de l'élégance qu'une assez piètre contrefaçon nous est présenté par Schiller comme un paysan endimanché, un homme aux manières frustes, au langage vulgaire, Alexandre, lui aussi, nous est dépeint comme un gros butor qui a tout l'aspect d'un valet de ferme.

Écoutons le poète d'outre-Rhin nous décrivant son potentat sous une forme allégorique ; il met, en effet, dans la bouche de Fiesque les paroles que voici (acte II, scène 8) :

> Un jour les partis en vinrent aux mains; *un chien de boucher* s'empara du trône. Habitué à exciter le bétail au moyen du couteau, il régna à la manière d'un chien, aboya, mordit et rongea les os de son peuple.

Musset se souvient sans nul doute de cette allégorie puisqu'il se sert de la même image pour caractériser son triste héros; il y ajoute même d'autres traits d'une crudité toute naturaliste :

> C'est en vertu des hallebardes qui se promènent sur la plateforme qu'un bâtard, une moitié de Médicis, un butor que le ciel avait fait *pour être garçon boucher* ou valet de ferme, couche dans le lit de nos filles, boit nos bouteilles, casse nos vitres, et encore le paye-t-on pour cela.

En face de ces deux types de la dépravation et du despotisme se dressent les deux champions de la liberté; dans le drame de Schiller c'est le Fiesque, dans la pièce de Musset Lorenzaccio. Le dramaturge allemand semble avoir assez bien conservé à son héros les traits caractéristiques sous lesquels l'ont dépeint Paul de Gondi et Robertson : ils nous le présentent comme sorti de la plus illustre et de la plus opulente famille de Gênes, doué d'une brillante intelligence, mais aussi ambitieux que hardi.

Il se voyait poussé, dit le cardinal de Retz[1] (à ses importantes résolutions), par le plus grand prince de l'Europe et par le plus habile homme de son temps : l'un fut François Ier, qui donna ordre à Pierre Strozzi, en passant les montagnes

1. Cardinal de Retz, *ouvrage cité*, p. 75.

voisines de Gênes avec des troupes, de l'en solliciter de sa part, et l'autre fut le cardinal Augustin Trivulci, protecteur de France à la cour de Rome, duquel il reçut tous les honneurs imaginables au voyage que le comte y fit pour se divertir en apparence, mais en effet pour communiquer plus aisément son dessein au pape et s'instruire mieux de ses sentiments.

Et Robertson, de son côté, après avoir fait ressortir les éminentes qualités intellectuelles de Fiesque, ajoute :

Il paraissait n'avoir d'autre soin que celui du plaisir[1].

Dans le drame de Schiller, le comte de Lavagna nous apparaît également comme richement doué sous le rapport de l'esprit; son audace est tempérée par la prudence; la courtoisie gentlemanesque chez lui marche de pair avec une sorte de dissimulation sans qu'il faille donner pourtant à ce mot un sens péjoratif.

Dissimulé ou habile dans l'art de feindre, Lorenzo l'est autant que son prototype. Si nos « jeunes premiers » font semblant tous deux d'être hommes de plaisir, toujours en quête d'amusements, de danses, de fêtes nocturnes, il y a pourtant entre eux une nuance. Tandis que le Fiesque se livre aux divertissements de la cour avec une sorte d'insouciance cavalière, Lorenzo, lui, paraît plongé dans le vice jusqu'à en devenir odieux et méprisable. Et Philippe Strozzi lui-même qui le connaît pourtant intimement est tenté de se demander à certaines heures si c'est bien un masque que porte le cousin du duc Alexandre ou s'il n'est pas réellement esclave des vices qu'il affecte.

En outre, nos héros sont tous deux également avisés, éga-

1. Cf. Robertson, *Histoire de l'empereur Charles-Quint* (traduction Suard). Paris, 1843, t. II, p. 250. — C'est sans nul doute dans cette phrase que l'auteur allemand a trouvé en germe l'idée de donner à son héros les apparences d'un viveur épris de jouissances mondaines. Quant au rôle que François I^{er} joua dans les insurrections italiennes, Alfred de Musset y fait également allusion (acte IV, scène 6), puisqu'il prête à Pierre Strozzi ces paroles adressées à son père : « François I^{er} lui-même attend de vous un mouvement en faveur de la liberté. » On sait que la *Conjuration du Fiesque* racontée par le cardinal de Retz figure dans le Catalogue de la Bibliothèque des frères de Musset (cf. J. Giraud, *Alfred de Musset et Schiller* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1907, p. 410 et suiv.).

lement habiles dans le choix des moyens dont ils usent pour se défendre ou pour attaquer. Fiesque a même au service de sa prodigieuse intelligence une souplesse, une dextérité physique que Lorenzo ne possède pas au même degré. On peut citer, à titre d'échantillon de cette adresse, un fragment de l'entretien si curieux et si piquant qui se passe entre le comte de Lavagna et Muley Hassan, ce Maure qui a été soudoyé par Gianettino Doria pour le tuer.

MULEY (s'approchant). — Êtes-vous le comte de Lavagna?

FIESQUE (fièrement). — Les aveugles de Gênes connaissent mon pas. Que veux-tu au comte?

MULEY. — Soyez sur vos gardes, Lavagna (le serrant de près).

FIESQUE (se dérobant). — Je le suis, en effet.

MULEY. — On a de mauvais desseins à votre égard, Lavagna.

FIESQUE. — Je m'en aperçois.

MULEY. — Méfiez-vous du Doria.

FIESQUE (se rapprochant). — Ami! t'aurais-je mal jugé? Car ce *nom* ne me dit rien qui vaille.

MULEY. — Fuyez donc *l'homme* aussi. Savez-vous lire?

FIESQUE. — La question est plaisante! Tu as été en contact avec beaucoup de gens de la noblesse. As-tu un écrit?

MULEY. — Oui, votre nom parmi de pauvres pécheurs. (Il lui présente une feuille de papier tout en le serrant de près. Fiesque se met devant une glace et, en ayant l'air de lire, il observe les mouvements de Muley. Celui-ci, après avoir fait quelques pas autour de lui, tout en guettant le moment favorable, tire son poignard et se dispose à frapper.)

FIESQUE (se retourne et saisit le bras du Maure). — Doucement, canaille. (Il lui arrache son arme[1].)

Ce Muley sera pendant quelque temps pour lui un auxiliaire utile.

Quant à Lorenzo, il déploie la même adresse que Fiesque, non pas autant pour se prémunir lui-même (puisqu'il finira par se livrer aux mains d'un spadassin quelconque), mais pour mettre le duc, sa future victime, dans l'impossibilité de se dé-

1. Nous traduisons d'après le texte donné dans l'édition Cotta : *Schiller's sämmtliche Werke*, Band II. Stuttgart, 1847.

fendre. Ainsi, pendant qu'Alexandre, à demi nu, pose devant Tebaldeo qui fait son portrait, Lorenzo, mettant en œuvre toute l'habileté d'un escamoteur de profession, subtilise la cotte de mailles du duc, déposée à ce moment sur un sofa. Giomo, l'écuyer d'Alexandre, cherche de toutes parts. Impossible de la retrouver. C'est grâce à ce stratagème que Lorenzo pourra plus facilement exécuter son dessein.

Au point de vue physique, nos deux héros n'offrent guère de ressemblance. Le comte de Lavagna est un homme de haute taille, svelte, élégant, d'une belle prestance; son extérieur indique l'aristocrate fait pour commander. Lorenzo, lui, est petit, chétif (de là même vient le diminutif par lequel on se plaît à le désigner); il a les membres grêles, fluets et délicats. Bref, son aspect est celui d'un être sans vigueur, incapable d'un effort prolongé. Quoi d'étonnant, dès lors, que ses ennemis (les courtisans de l'entourage du duc) ne se méfient point de lui? qu'aucun de ses amis ne lui prête des projets ambitieux[1]?

Fiesque, lui, n'est pas tout à fait dans la même situation; plusieurs de ses partisans le croient épris de vaine gloire, désireux d'un beau titre; parmi eux nous voyons Verrina. Dévoué de toute son âme à la cause de la liberté, il aimerait le comte de Lavagna s'il le voyait animé sincèrement des mêmes sentiments que lui, partager ses convictions républicaines sans arrière-pensée d'orgueil. Mais, à mesure qu'il étudie mieux le comte, celui-ci lui paraît décidément trop grand seigneur. Lorsque, après la chute de Gianettino Doria, de ce tyran que la vaillante épée de Bourgognino vient d'abattre, le titre de duc est offert au chef de la conjuration, Verrina le supplie d'y renoncer. Fiesque, trop heureux de voir enfin ses désirs comblés, refuse obstinément. Le farouche républicain, dans un mouvement de furieuse exaspération, le précipite à la mer[2];

1. Nous n'insisterons pas ici, on le comprend, sur les analogies déjà suffisamment mises en lumière par M. Eggli (*Schiller et le Romantisme français*) ainsi que par M. J. Giraud (art. cité de la *R. H. L. F.*). Nous n'aurons donc pas à parler des traits communs que l'on constate entre le cardinal Cibo (mis en scène par Musset) et Domingo, le prélat qui figure dans *Don Carlos* de Schiller.

2. D'après l'historien Robertson, Fiesque tombe à la mer par accident (cf. Robertson, *ouvrage cité*, t. III, p. 254).

il se rallie ensuite au parti du vieil André Doria qui a conservé des sympathies.

Musset nous offre un pendant de Verrina dans la personne de Ruccellaï; celui-ci a soixante-deux ans comme le héros de Schiller; républicain de vieille roche, il montre la même ardeur que son prototype, professe la même foi, le même attachement aux idées égalitaires. Pas plus que Verrina ne veut reconnaître Fiesque comme duc de Gênes, Ruccellaï ne veut voir en Côme le maître de Florence; selon lui, il ne faut à la république ni princes, ni ducs, ni seigneurs. Seulement le rôle de Ruccellaï est beaucoup plus effacé que celui de Verrina.

III

Le haut clergé et le Saint-Siège lui-même — avons-nous dit précédemment — ne furent indifférents ni au mouvement insurrectionnel des Pazzi ni à la conjuration dont Fiesque de Lavagna fut le promoteur. Alfieri nous dit par l'organe d'un de ses principaux personnages (Salviati) que le pape Sixte IV accorda à l'entreprise des Pazzi son appui moral et sa bénédiction[1]; Schiller, de son côté, nous rappelle, par l'entremise de son héros (acte II, scène 18), que le Souverain Pontife soutint ses tentatives en lui envoyant quatre galères.

Et, en effet, nous lisons dans les *Mémoires* du cardinal de Retz :

> L'opinion commune de ce temps-là était que le pape Paul III, espérant abattre d'un même coup André Doria qu'il haïssait pour quelques intérêts secrets et ôter à l'empereur déjà trop puissant un partisan redoutable dans l'Italie, avait travaillé soigneusement à nourrir l'ambition de Jean-Louis de Fiesque (*Mémoires*, p. 75).

Et Robertson dit de son côté :

> Fiesque, n'ignorant pas que dans un État maritime il fallait surtout s'assurer des forces navales, demanda quatre galères au pape qui probablement était instruit de son complot et ne le désapprouvait pas (*op. cit.*, t. II, p. 249).

1. « Re Fernando l'assolda ; il roman Sisto
La benedice » (acte III, scène 1).

Paul de Gondi semble, on le voit, attribuer à des motifs de rancune personnelle la part que le Souverain Pontife prit à la conspiration tramée par le comte de Lavagna. Le fait cependant que Sixte IV avait soutenu, lui aussi, le mouvement insurrectionnel des Pazzi ne semble-t-il pas indiquer de la part du Saint-Siège une sorte de politique suivie, ou, si l'on veut, une tendance à combattre partout le despotisme? C'est du moins ainsi qu'Alfieri paraît interpréter l'attitude du pape; il le présente comme un défenseur des libertés opprimées.

La vérité est que, si Paul III avait d'abord prêté un puissant appui à Charles-Quint dans sa lutte contre les protestants, il avait cependant retiré ses troupes (10,000 hommes environ) lors de la conclusion du traité de 1546 qui consacrait la défaite des protestants (subie à Muhlberg)[1]. De plus, pour soustraire le concile de Trente à l'influence du pouvoir séculier, il en avait transféré le siège à Bologne.

Ces mesures qui, en somme, se justifiaient, avaient créé entre le Saint-Siège et l'Empire une situation assez tendue. Aussi, tandis que le Pape et François I^er^ prennent fait et cause pour Lavagna, Charles-Quint continue à donner tout son appui aux Doria qui n'en sont pas médiocrement fiers.

Nous entendons, en effet, Gianettino pousser un jour ce cri qui marque à la fois son admiration pour l'empereur et son dédain pour un ennemi dont, manifestement, il sous-évalue les forces (acte II, scène 14) :

> L'empereur Charles! Avec ce simple mot j'écraserai ces émeutiers de telle manière que, dans toute la ville, on n'entend même plus bourdonner une cloche.

Et un peu plus loin il ajoute :

> La décision est prise. Après-demain douze sénateurs vont tomber. Doria devient monarque, et c'est l'empereur Charles qui le soutiendra!

Quant à ces gardes de corps allemands mis par le souve-

1. Rappelons, pour la clarté de notre exposé, que la *Conjuration des Pazzi* eut lieu en 1478, celle dont Lorenzo et les Strozzi furent les promoteurs se passa en 1537, celle du comte de Lavagna, enfin, fut ourdie dix ans plus tard (en 1547).

rain à la disposition du doge pour protéger sa personne et la garantir contre d'éventuelles attaques, ils sont présentés par Schiller — et c'est chose naturelle puisqu'il s'agit de compatriotes du poète — comme des types de loyale simplicité, de bravoure et de dévouement. C'est ainsi qu'au moment où Bourgognino vient de tuer Gianettino Doria et que l'émeute semble vouloir triompher, les Allemands prennent courageusement la défense du vieil André contre les troupes de Calcagno qui arrivent.

A Florence, Charles-Quint soutient également, au moyen de troupes allemandes, l'autorité du duc Alexandre; mais Alfred de Musset apprécie tout autrement le rôle de ces soldats que ne le fait son confrère d'outre-Rhin; d'après l'auteur de *Lorenzaccio*, ils ont tout l'air d'espions à la solde de l'empereur. Il fait dire à un homme du peuple :

Les Allemands se sont installés dans ce maudit trou comme des rats dans un fromage, et il est bon de savoir que, tout en jouant aux dés et en buvant leur vin aigrelet, ils ont l'œil sur nous autres. Les familles florentines ont beau crier, le peuple et les marchands ont beau dire, les Médicis gouvernent au moyen de leur garnison, ils nous dévorent comme une excroissance vénéneuse dévore un estomac malade.

Ce sont d'ailleurs des officiers allemands qui viennent arrêter le brave et généreux Pierre Strozzi sans même lui dire de quoi il est accusé.

On voit que les points de vue de Schiller et de Musset, encore qu'ils aient puisé aux mêmes sources historiques, diffèrent ici notablement.

V

Les dramaturges de l'école romantique ainsi que les poètes dont ils s'inspirent se plaisent parfois — car c'est, peut-on dire, un thème dont ils usent avec une sorte de prédilection — à faire parcourir à leurs acteurs des galeries de tableaux représentant soit des scènes historiques, soit des ancêtres ou parents de leurs héros. Il en est ainsi notamment du passage bien connu des *Brigands* où Amélie traverse avec le soi-disant comte de Brand une vaste salle toute garnie de portraits

d'ancêtres de la famille Moor[1]. Cette scène n'a d'autre but que de nous offrir le spectacle d'une âme virginale qui, en présence d'un jeune *étranger*, — du moins le croit-elle au début — se sent, malgré elle, mais si délicieusement! agitée des frissons de l'amour. La raison lui dit : « Ce ne peut être *lui.* » Mais son cœur lui crie : « C'est lui! c'est lui! »

Le passage correspondant d'*Hernani* a une portée plus précise. Don Ruy Gomez montre, lui aussi, à Don Carlos toute la série des aïeux représentés en peinture, mais c'est pour lui faire comprendre que jamais il ne faillira à une parole donnée, pas plus que ses glorieux ancêtres n'ont manqué aux traditions d'honneur et de loyauté en usage dans la famille des Silva.

Si le *Fiesque* n'offre pas à notre contemplation toute une galerie de peintures, il nous met pourtant en présence d'un tableau isolé. Et voici dans quelles circonstances : Verrina, qui est, avec le comte de Lavagna, mais d'une façon plus complètement désintéressée, le grand animateur de la conjuration, est dupe quelque temps, comme bien d'autres, des allures frivoles et dissipées du gentilhomme. Le sachant pourtant amateur de belles œuvres d'art, il imagine de faire vibrer en lui la corde patriotique en mettant sous ses yeux quelque tableau impressionnant de l'histoire. C'est pourquoi il introduit un jour chez lui le peintre Romano qui, tout jeune qu'il est, s'est déjà assuré une belle renommée par son *Hercule mourant* et son *Ajax furieux*. Le dernier tableau qu'il vient d'exécuter est *le Meurtre de Virginie*, sujet qui se trouve être, pour le malheureux Verrina, d'une actualité palpitante. N'a-t-il pas vu, en effet, sa fille devenir la proie de l'infâme Gianettino Doria tout comme Virginie, convoitée par l'ignoble Appius Claudius, avait été condamnée à devenir l'esclave de ce tribun. Aussi la vue de cette peinture provoque-t-elle dans l'âme du farouche républicain un sursaut d'âpre indignation; il s'écrie :

Frappe, père aux cheveux blancs. Trembles-tu, tyran?... Comme vous êtes pâles, Romains! Vous êtes là comme des blocs de marbre. Poursuivez-le donc, Romains. Le couteau brille. Marchez à ma suite, Génois. A bas Doria! (Acte II, scène 17.)

1. Eggli, *Schiller et le Romantisme français*, t. II, p. 330.

Fiesque, au rebours de Verrina, n'est pas particulièrement impressionné par le côté pathétique ou émouvant du tableau; ce qui, apparemment, attire surtout son attention, c'est la beauté plastique de Virginie, la grâce de ses formes, l'éclatante blancheur de sa poitrine. Il propose à Romano de se spécialiser dans l'étude des nymphes. Déjà Verrina fait observer avec amertume aux autres conjurés qu'il n'y a sans doute plus rien à espérer de la part du comte, lorsque celui-ci, se redressant soudain avec toute la fierté majestueuse d'un chef, déclare au peintre qu'avec tout son talent d'artiste, il n'est qu'un pâle imitateur, tandis qu'il est, lui, un réalisateur. « J'ai exécuté, s'écrie-t-il, ce que, toi, tu n'as fait que peindre. » Et, lorsque Romano, tout déconcerté, est sorti, Fiesque lance sa proclamation et fait connaître ses plans politiques.

Une scène assez semblable se passe dans le drame de Musset. Tebaldeo, un jeune peintre, parle d'art avec Valori lorsque Lorenzo survient. A cet artiste pieux, tout nourri des chefs-d'œuvre des maîtres catholiques, il propose, comme l'a fait Fiesque à Romano, de peindre une courtisane toute nue! Tebaldeo se récrie : il ne veut point prostituer son art. Finalement Lorenzo l'invite à passer chez lui le lendemain; il lui fera exécuter le portrait du duc Alexandre. Nous savons de quelle adroite façon il exploitera les circonstances dans lesquelles cette œuvre s'élaborera.

Bref, ces deux passages qui, au premier abord, ne semblent être que de purs *ornamenta*, c'est-à-dire des digressions esthétiques sans portée, s'avèrent, au fond, utiles au développement de l'action; et cette utilité apparaît d'une façon plus claire encore dans la pièce de Musset que dans le drame schillérien.

* * *

Si maintenant nous voulons tirer de notre enquête les conclusions qui, logiquement, s'en dégagent, nous devons d'abord nous rappeler qu'Alfieri, malgré ses affinités avec le romantisme, est, à plus d'un point de vue, un classique attardé. Grand admirateur des anciens tragiques grecs, fidèle obser-

vateur aussi des principes aristotéliciens[1], il a donné à ses tragédies la sobriété, la concision des vieux drames eschyliens, mais sans réussir à leur communiquer cette noble simplicité qui, chez lui, est souvent remplacée par de l'emphase. Toujours est-il qu'il observe strictement la règle des trois unités et que jamais ses drames ne comportent plus de six personnages agissants.

Ces réserves faites, il est juste d'ajouter — nous avons pu, du reste, nous en apercevoir — que, par sa haine du despotisme et sa sympathie instinctive pour tout mouvement libertaire, il dut exercer une réelle attirance sur des esprits comme Schiller et Musset, adversaires, eux aussi, de la tyrannie. Si, dans l'*Etruria vendicata*, il n'a pu que rapidement esquisser le portrait du despote et celui du meurtrier, il revient, dans sa *Congiura dei Pazzi*, sur la même antithèse : il brosse du tyran et du tyrannicide un tableau plus large, mais en choisissant, cette fois, d'autres types. Son héros (Raimond) emprunte à la situation particulière où il se trouve un caractère émouvant au plus haut point : chef de la conjuration, il est le mari de la sœur du despote Lorenzo. Schiller s'inspire de cette donnée, mais en la modifiant. Chez lui, le promoteur de l'insurrection est amoureux — ou feint de l'être — de la sœur de Doria, le futur oppresseur des libertés génoises. En outre, de même que, dans la *Congiura*, Blanche revendique auprès de son époux sa part d'action, de même Léonore, femme de Fiesque, s'efforce, elle aussi, d'exercer une influence modératrice sur l'aspirant duc de Gênes; elle s'efforce d'inspirer à son mari un patriotisme vraiment désintéressé.

Si, dans le drame d'Alfieri, le vieux Guglielmo s'attache quelque temps à tempérer l'ardeur combative de son fils Raimondo, jusqu'au moment où cette même ardeur le gagnera à son tour, nous voyons chez Musset le vieux Philippe Strozzi subir, lui aussi, ce même entraînement qu'il a d'abord voulu refréner chez son fils, et marcher dans les rangs des insurgés.

Quant à l'intervention du Saint-Siège dans le mouvement insurrectionnel, Alfieri, poète catholique, l'apprécie d'une fa-

1. On le voit, pendant toute une époque, épris d'hellénisme au point de composer des poèmes grecs qu'il signe Αλφηριος.

çon plutôt bienveillante; Musset, sous l'influence du protestant Robertson, la juge ou plutôt la condamne avec une âpreté sarcastique[1] dont Schiller lui-même, bien que protestant, n'offre pas de traces dans son *Fiesque*.

Pour ce qui est de Gianettino Doria, il peut être regardé par son insolence, sa brutalité, son amour de la luxure comme le prototype d'Alexandre de Médicis qui reproduit ses traits essentiels en les accentuant. Fiesque, le chef de la conjuration génoise, est, sous certains rapports, le modèle de Lorenzaccio, de même que Ruccellaï est une reproduction affaiblie de Verrina.

Un mot pour finir. Faut-il admettre avec M. Jean Giraud (*l'École romantique française*, 1927, p. 126) que *Lorenzaccio* est supérieur au *Fiesque?* Oui, si nous voyons dans le premier un type d'humanité, un type vécu. Avec son désenchantement morbide, ses remords poignants masqués à coups de sarcasmes et de paradoxes, Lorenzaccio incarne autant Musset lui-même — le Musset amoureux de George Sand et déjà désabusé — qu'un personnage historique du XVIe siècle. Mais si l'on veut considérer dans le héros un type d'insurgé, un conducteur d'hommes, un chef qui sait ce qu'il veut et qui le veut énergiquement, alors il faut préférer au Lorenzaccio toujours indécis, toujours hésitant, le ferme et audacieux gentilhomme représenté par Schiller.

Henri GLAESENER.

1. Il est vrai que Musset ne voit dans Paul III qu'un ami de Charles-Quint; il fait abstraction de l'autre aspect de la politique papale.

UNE AMIE FRANÇAISE DE JEAN-PAUL

MADAME DE MONBART

(JOSÉPHINE DE SYDOW)

Un jour de mars 1799, Jean-Paul, encore à l'aube de sa gloire, reçut de Poméranie une lettre écrite en français par une mystérieuse admiratrice, qui signait simplement Joséphine :

Si j'étais reine, l'auteur d'*Hespérus* serait mon premier ministre. Si j'avais quinze ans, et que je pusse espérer d'être sa Clotilde, je me croirais plus heureuse que d'être reine; mais, sans doute, si j'étais encore à cet âge, je n'oserais exprimer à Jean-Paul l'impression que ses charmants écrits ont faite sur moi, parce que son portrait est à la tête de son livre et que les hommes, quelque grands qu'ils soient, se trompent souvent à l'expression de nos sentiments pour eux; mais j'ai déjà oublié cet âge et, avec un cœur qui sent tout aussi vivement qu'alors, je me livre au transport de l'admiration, d'autant plus que celui qui me l'inspire sans doute ne me verra jamais, et que je n'ai pas l'orgueil de croire qu'il connaisse mon nom, quoique j'aie eu la témérité d'entrer au printemps de mes jours dans les fastes littéraires... Je ne suis ni fille, ni servante, ni amoureuse Dame dans le sens ordinaire du mot; ainsi vous devez cette lettre au besoin d'écrire et au sentiment singulier que vous m'avez inspiré et qui doit vous flatter, puisque tout ce qui vient du cœur doit retourner à un cœur comme le vôtre[1]...

1. Lettre du 15 mars 1799. *Denkwürdigkeiten aus J. P. s Leben*, t. II, 1863, p. 143. Le manuscrit de cette lettre ne se trouve pas dans les papiers de Jean-Paul, conservés à la Bibliothèque de Berlin; je cite les dix-neuf lettres suivantes d'après les originaux, en majeure partie inédits. Je dois tous mes remerciements à M. Eduard Berend, l'infatigable éditeur de la *Correspondance* et des *Œuvres complètes* de Jean-Paul, qui a généreusement mis à ma disposition ses notes, ses recherches personnelles et même son exemplaire de travail des *Denkwürdigkeiten;* toutes les précisions biographiques et bibliographiques de la présente étude sont dues à sa science et à sa complaisance.

Jean-Paul vivait alors à Weimar, où les grands classiques faisaient grise mine à ses œuvres désordonnées et à son étrange personnage, tandis que bien des âmes féminines déjà lui avaient témoigné leur enthousiame. Dans ce tumultueux cortège d'admiratrices exaltées qui — de Charlotte von Kalb et de l'illustre M[me] de Krüdener à Émilie von Berlepsch ou à la comtesse Schlabrendorff — lui offrirent l'amour, le mariage et les plus terrestres aventures, décevant à tour de rôle son rêve éternel d'une amitié sublime et son espoir de rencontrer la « Titanide », seule Joséphine de Lescun garde une figure grave et modeste. Cette Méridionale si peu « légère » malgré l'apparente inconséquence de sa vie, si différente de la femme française telle qu'on s'obstine à l'imaginer en Allemagne, fait songer déjà à ces meilleures d'entre les émigrées dont la dignité simple et naturelle étonna si souvent les étrangers.

I

Pourquoi Marie-Joseph Peyrennit de Lescun avait-elle, vers 1774 ou 1775, quitté le Languedoc avec son premier mari, Louis-Joseph de Monbart? Quelles raisons impérieuses, quinze ans avant l'émigration, avaient-elles jeté ces deux jeunes gens sur les routes d'Allemagne, sans qu'aucun motif politique leur imposât cet exil, sans qu'un attachement particulier aux doctrines « philosophiques » pût expliquer cette fuite au pays de Frédéric? La grande lettre autobiographique à Jean-Paul, du 5 avril 1799, donne cette version :

Je suis née françoise, d'un père officier, d'une mère belle, spirituelle et vaine, qui ne négligea rien pour mon éducation; ma tournure d'esprit, trop opposée à la sienne, rendit vains tous ses projets sur moi. La haine succéda dans son cœur à l'amour, elle voulut me forcer à contracter des nœuds détestés; les suites d'un pareil engagement, l'horreur d'un parjure me firent résister courageusement à ses prières et à ses menaces. Une tête trop exaltée, un cœur brûlant de sensibilité, les principes de J.-J. Rousseau, que j'avais sucés avec le lait, me persuadèrent qu'avec l'estime de soi-même, l'amour de la vertu et des talents l'on trouvait une patrie partout.

J'épousai un homme de mes parents, aimable, spirituel, passionnément amoureux de moi, et, avec cet époux, l'espoir du bonheur, et la ferme volonté de ne jamais m'écarter de mes principes, j'abandonnai ma patrie, ma fortune, et je vins à Berlin...

Joséphine devait avoir alors seize ou dix-sept ans[1]; elle était à peine sortie du couvent. Le récit de son voyage du Languedoc à Berlin, qu'elle publia dans le premier de ses ouvrages littéraires[2], est dédié à une amie de pension et commence par une évocation de leur commune enfance :

Séjour éternel des ennuis,
Triste couvent, sombres réduits,
Vous les tirans de mon enfance,
Qu'avec plaisir je vous maudis,

1. Elle-même dit un peu plus loin et répète dans la lettre du 2 janvier 1800 qu'elle s'est mariée à quinze ans. Mais, dans ses lettres à Jean-Paul, elle se rajeunit manifestement de deux ou trois ans. La date la plus sûre semble bien être celle qu'elle donne dans *l'Éducation d'une princesse* (1781), p. 22, où elle dit avoir vingt-trois ans. Elle en aurait donc vingt-huit (et non vingt-cinq comme elle l'écrit à Jean-Paul) lorsqu'elle épouse, en 1786, M. de Sydow. Quérard la fait naître en 1775 (faute d'impression pour 1757 ?), la biographie Hoefer-Michaud en 1750 (mais la notice fourmille d'inexactitudes); Meusel, en 1758, date la plus vraisemblable, quoique l'acte de décès de 1829 (Berlin, paroisse de Sainte-Hedwig) lui donne soixante-neuf ans. Les biographes de Jean-Paul sont très fantaisistes et ajoutent généralement de leur cru aux erreurs qu'ils empruntent au premier d'entre eux, Nerrlich.

Les descendants de Mme de Monbart, auxquels M. Berend s'était adressé en 1919 ou qui ont bien voulu me renseigner (mes remerciements vont particulièrement au lieutenant-colonel Kurt von Monbart, de Berlin, et au président von Monbart, de Cassel), n'ont conservé aucun document écrit sur leur aïeule. Cependant, la tradition orale, qui, dans les deux familles Monbart et Sydow, a gardé le souvenir de la Française, confirme sur un point mes suppositions : on raconte aujourd'hui encore que Joséphine, élevée dans un couvent, s'en échappa avec M. de Monbart qu'elle n'épousa qu'en Allemagne. Cette tradition veut qu'elle ait été baronne Peyrennit (ou Peyronnet ou Peyrrony) de Lescun, et son mari marquis ou comte de Monbart. M. F. Galabert, conservateur de la Bibliothèque de Toulouse, a eu l'extrême obligeance de faire des recherches dans les archives locales et dans les divers recueils de la noblesse languedocienne, recherches qui sont restées sans résultat. — Les archives d'État de Berlin conservent (outre la copie de deux lettres de Frédéric le Grand, des 2 octobre 1777 et 23 janvier 1781, remerciant Mme de Montbart de l'envoi de ses ouvrages) les requêtes adressées par M. de Monbart au roi Frédéric-Guillaume II pour la confirmation de sa noblesse; il invoque la destruction de ses papiers durant la Révolution et dit avoir été reconnu pour noble sur le témoignage du marquis de Poas, ambassadeur de France auprès de Frédéric. Un autre Monbart, qui avait servi sous Lafayette en Amérique puis sous Condé, fut capitaine dans l'armée prussienne avant de regagner la France en 1804.

M. von Monbart, de Cassel, conserve un portrait de Joséphine de Lescun, — portrait qu'il m'a autorisé à reproduire dans la *Zeitschrift für Bücherfreunde*. Leipzig, 1934, n° 7. — Joséphine compte parmi ses descendants une femme de lettres allemande, Mme Helene Kessler, née von Monbart, qui s'est fait connaître comme romancière sous le nom de Hans von Kahlenberg.

2. *Loisirs d'une jeune dame*, 1776, p. 13-78.

Vous et la mystique indolence,
Et que de grand cœur je vous dis,
Lorsque j'abandonnai la France,
Aujourd'hui mon bonheur commence.
. . . .
Je quitte ces retraites sombres,
Où, concitoyenne des ombres,
J'ignorois qu'il fût des humains...

Elle qui a « eu l'avantage de recevoir la plus belle et la plus longue éducation monacale possible », elle n'en parlera pas toujours avec cette rancœur ; lorsque viendront les désillusions de l'exil, elle croira même se souvenir qu'on l'empêcha de se « renfermer avec les vierges du Seigneur, comme elle le désirait[1] ». Et ses contes moraux présenteront la vie de couvent sous d'agréables couleurs.

Dans ses premiers moments de liberté, « arrachée par l'amour à l'amitié », la jeune voyageuse est tout éblouie par les plaines du Languedoc, spectacle nouveau à ses yeux « accoutumés à ne jamais franchir les bornes d'un étroit enclos » ; ses regards se perdent dans le lointain ; « l'œil est fixé, l'oreille attentive, l'âme se recueille pour jouir, elle craint d'être distraite, et ce n'est qu'au sortir de cette extase que l'on peut se rendre compte de ce que l'on a senti ». Le premier soir, les jeunes gens qui viennent de se marier, dit Joséphine, mais qui peut-être ne se marieront qu'au terme de leur voyage, reçoivent l'hospitalité d'une singulière amie ; M^{lle} de X. vit depuis trente ans avec un amant fidèle, mais bien décidé à ne pas commettre une mésalliance. La soirée, assez piquante, s'ouvre par l'oraison funèbre d'une volaille que la dame du logis compare à M. de Monbart pour lui souhaiter un sort meilleur. Puis, en quelques jours, on traverse en toute hâte Toulouse, Montauban, Limoges, Châteauroux « où l'on dit les femmes si joueuses qu'elles font guetter les voyageurs afin de les rançonner ». A Paris même, ville natale de Joséphine, on ne s'arrête que l'espace d'une nuit et le temps d'un regret :

J'aurois bien désiré d'y séjourner et de revoir, du moins encore une fois, des lieux que mon extrême jeunesse m'avoit empêchée

1. Lettre du 15 mars 1800.

d'admirer autrefois; mais, commandée par la nécessité, je repartis le lendemain matin et continuai assez tristement ma route.

Roye, Péronne, Cambrai, Valenciennes défilent au même rythme accéléré, et c'est à Bruxelles seulement, une fois la frontière franchie, que nos fugitifs s'accordent quelques jours de repos. Dès lors, ils iront à petites étapes et verront à loisir les villes qu'ils traverseront. Il fallait qu'ils eussent de bien pressantes raisons pour tant se hâter de mettre la frontière entre eux et leur famille. Quittant à regret le beau paysage des Flandres, ils s'engagent sur « les horribles chemins de l'Allemagne », avec « le désagrément de ne plus entendre un mot de la langue ». Au premier relai, la jeune femme se trouve aux prises avec un maître de poste à qui elle demande s'il sait le français.

Après avoir fait une infinité de contorsions pour faire, sans doute, la construction de sa phrase, il me dit d'un ton posé, mais exclamatif : comment peut-on ne pas savoir l'allemand? Sa taille ronde et courte, sa figure quarrée excitoient plus en moi, dans ce moment, d'envie de rire que d'impatience, c'est ce qui fit que je me contentai de lui répondre : eh comment peut-on être Allemand? Je ne sais s'il m'entendit...

Les bords du Rhin la charment, Cologne ne lui laisse dans le souvenir qu'un excellent poisson et de bonne eau de Cologne. La cathédrale n'a-t-elle point retenu les regards de cette futur admiratrice de Jean-Paul? Si, pourtant :

L'on m'engagea de voir l'église métropolitaine, malgré ma mauvaise humeur; elle est belle et riche; l'autel qui est d'albâtre, de la plus grande beauté, est un morceau rare par son travail et ses décorations.

Et elle passe outre. Les chemins escarpés, les forêts et les torrents effraient la jeune Méridionale dont l'imagination voit des brigands postés partout. La voiture souffre fort de l'état des routes; un jeune prince, comme dans les plus beaux contes romanesques, tire nos voyageurs d'embarras au premier accident; mais, au second, les paysans s'assemblent autour d'eux, rient stupidement à l'ouïe d'une langue inconnue et s'enfuient, laissant les étrangers dans la détresse. Les auberges, dépour-

vues de tout ce que peut exiger un voyageur quelque peu civilisé, ne valent pas mieux que le reste. Qu'on se sent loin de la France dans ce pays où l'on s'enfonce de plus en plus; sans trop se presser, d'ailleurs : c'est par Leipzig que l'on gagnera Berlin. La narratrice n'est guère conquise par la « galante » Leipzig où, six ou sept ans auparavant, Goethe s'initiait aux élégances. Les gens y sont enthousiastes jusqu'au ridicule de leurs jardins et de leurs maisons :

Et je me souviens qu'un d'entre eux, Docteur en droit, si je ne me trompe, nous suivit plus d'un quart d'heure, pour nous faire dire qu'un pavillon, le plus bisarre et le plus maussade que j'aie vu de ma vie, étoit d'un goût admirable; je pris la liberté de lui dire qu'il n'étoit pas étonnant qu'un disciple de Grotius et de Puffendorff fût peu familiarisé avec l'art de Vitruve; il ne se le tint pas pour dit, il vouloit un éloge, il crut le trouver dans mon silence, et me remercia du plaisir que je témoignois à admirer ce qu'il avoit créé.

Le concert, du moins, dans cette ville où l'on se pique d'imiter le bon ton français, trouvera-t-il grâce devant l'observatrice?

Trente femmes, plutôt laides que jolies, affublées de paniers d'une forme ridicule, dont l'énorme ampleur faisoit douter qu'elles pussent les porter, la tête chargée de plumes, comme des mulets, vinrent tristement s'asseoir et former un cercle; une douzaine d'hommes à la mine renfrognée, dont quelques-uns papillonnoient pesamment autour de ces Nymphes, composoient toute l'assemblée... La cantatrice, grande fille assez bien faite, mais maigre, même décharnée, au teint blême, aux yeux languissants, à la démarche molle, au geste théâtral, dont le cou mince sembloit plier sous le poids d'une énorme frisure, après avoir salué gauchement les spectateurs, fut prendre place au-dessous de l'orchestre; tous les yeux, fixés sur elle, annonçoient l'impatience d'entendre ce qu'elle alloit chanter. Trompée par les apparences, je me voulus mal d'avoir si peu favorablement jugé le goût saxon et je prêtai une oreille attentive, mais les premiers sons de cette voix rauque me tirèrent d'erreur, et bientôt les grimaces, j'avois envie de dire les contorsions, qu'elle faisoit pour donner de la force à son aigre fausset, excitèrent en moi une si forte dose de gaieté que j'eus toutes les peines du monde à ne point interrompre l'admiration générale par un éclat de rire incivil.

Mais, à tant de déconvenues et de désagréables surprises, Berlin apportera toutes les compensations. Frédéric a mis de l'ordre dans l'État, restreint les excès du luxe, et la jeune Languedocienne admire ce monarque dont l'administration est tellement plus sage que celle du royaume de France. Les douaniers y sont quelque peu pédants et tatillons, mais le roi en personne vient en aide aux deux étrangers. Et le récit se termine par un éloge conjugué de Jean-Jacques et de Frédéric, bienfaiteurs de l'humanité, héros du progrès.

Louis de Monbart obtint une charge d'inspecteur général à Breslau, où il vécut avec sa femme jusqu'en 1779, semble-t-il; puis, après un an passé à Potsdam, ils se fixèrent à Schattland, près de Dantzig, jusqu'au moment où, vers 1785, ils se séparèrent. A en croire la lettre autobiographique à Jean-Paul, l'amour de M. de Monbart se serait refroidi dès la première année pour faire place à une véritable tyrannie; exigeant le sentiment qu'il n'éprouvait plus lui-même, il aurait finalement accepté que sa femme rentrât en France, lui imposant seulement un délai. Mais, en mars 1800, lorsque le fossé se creuse entre Joséphine et son second mari, un jour où elle vient de revoir l'un de ses fils du premier lit[1], elle donne à M. de Monbart un regret et semble confesser son erreur : « J'ai sur mon cœur d'avoir quitté un ami estimable, tendre, mais trop sensé sans doute pour l'âge que j'avois alors[2]... » D'ailleurs, en 1779 encore, elle imprimait dans ses *Mélanges de littérature* une « Épître à son mari » dont la fadeur n'exclut pas la sincérité :

Toi, le guide de mon enfance,
Et l'arbitre de mon bonheur,
. . . .
Oui, ma félicité suprême
Fut de trouver, dans mon amant,
Moins l'excès d'un amour extrême
Que la douceur du sentiment.
. . . .
Quand d'une estime réfléchie

1. Elle eut deux fils de ce premier mariage : Friedrich-Wilhelm-Joseph, né en 1782 à Dantzig, capitaine d'infanterie prussienne, mourut en 1821, et Heinrich-Karl, né en 1784 ou 1785 (au moment où ses parents se séparaient), lieutenant de hussards, mourut en 1808.

2. Lettre du 14 mars 1800. *Inédit.*

La tendresse naît dans un cœur,
. . . .
Vas, cet état digne d'envie,
S'il n'est l'amour, est le bonheur...

II

C'est pendant ses premières années d'exil que Mme de Monbart publia à Berlin et à Breslau ses œuvres littéraires[1]. Le milieu français de Berlin, rationaliste et encyclopédiste, ne semble pas l'avoir influencée beaucoup plus que les lettres allemandes dont elle connaît fort peu de chose à ce moment-là et contre lesquelles elle avouera encore sa prévention en 1799, dans sa première lettre à Jean-Paul. Quelques idylles de Gessner qu'elle traduit en vers sont le seul témoignage d'un contact avec l'Allemagne littéraire. C'est en 1800 seulement, et sur le conseil de Jean-Paul, qu'elle lira pour la première fois quelques pages de Herder : l'essai sur l'*Héloïse* de Pope[2]. A travers tous ses ouvrages, on ne retrouve en réalité qu'un maître, qu'un modèle constamment invoqué : Jean-Jacques. Il n'est presque pas une de ses lettres où elle ne le cite, elle place son éloge en vers en tête de ses *Mélanges* et en prose à la fin de son récit de voyage :

Quand le feu du génie t'inspire,... est-ce de ton esprit que tu sens les impulsions? est-ce lui que tu consultes sur le choix de l'arrangement de tes mots? Non, quand le noble enthousiasme de la vertu te saisit, ton âme s'embrase, tu lui donnes l'essor[3]...

Mais le seul Jean-Jacques lui fait deviner ainsi ce que peut être l'inspiration; d'ordinaire, ses admirations, ses goûts et ses propres ambitions témoignent d'une conception de la littérature et de la poésie qui s'en tient aux grâces et au jeu, à

1. *Les Loisirs d'une jeune dame* (sans nom d'auteur). Berlin, Decker, 1776, 2e édit. Breslau, Korn, 1784. — *Sophie ou de l'éducation des filles*. Berlin, Decker, 1777. — *Mélanges de littérature*. Breslau, Korn, 1779. — *De l'Éducation d'une princesse*. Berlin, Himburg, 1781. — *Lettres taïtiennes*, 2 vol. Bruxelles, Le Francq, 1786. — En traduction allemande parurent : *Sophie*. Berlin, 1777, et *Moralische Erzählungen*. Erfurt, Keyser, 1781.

Les *Lettres américaines*, dont Mme de Sydow parle à Jean-Paul dans les lettres des 2 janvier 1801 et 2 janvier 1802, n'ont jamais vu le jour.

2. Lettre du 18 septembre 1803.

3. *Loisirs*..., p. 76.

la présence d'esprit et à une sensibilité sans ivresses. Elle se donne pour modèles féminins « M^mes^ de Sévigné, de La Fayette, de Graffigny, du Châtelet[1] » et Deshoulières[2]. Elle n'aime guère M^me^ de Genlis, dont les ouvrages « utiles à la jeunesse » sont froids et conventionnels[3]. Elle cite volontiers La Fontaine et Corneille[4], ne connaît point de meilleur écrivain que Fénelon[5], et goûte fort « la jolie comédie de Figaro[6] ». Quant aux Anglais, Joséphine de Lescun a eu une trop bonne éducation pour les ignorer; mais elle n'a pu prendre goût aux « héros empesés de Richardson[7] ».

Pour le pasteur Young, ce sublime et mélancolique Anglois, il étoit à quinze ans mon auteur favori quand au retour d'un bal ou d'une assemblée tumultueuse j'aimois à livrer mon âme à la contemplation des vérités d'une autre vie et des misères de celle-ci. Aujourd'hui, il est encore dans ma bibliothèque, mais je ne le lis guère. Quand on pleure sur des peines réelles, l'on ne trouve plus tant de plaisir à pleurer sur les factices[8].

Et, quand Jean-Paul lui conseillera la lecture d'Ossian, elle y aimera « une teinte de mélancolie touchante qui intéresse, une simplicité..., de l'harmonie et de la beauté », mais elle s'empresse d'ajouter : « Cependant ce n'est pas Jean-Paul[9]. » L'injustice des hommes envers Jean-Jacques la fait songer à Milton mourant « pauvre, aveugle et oublié de ses compatriotes[10] ».

Ne nous attendons donc pas à trouver dans les romans et les contes moraux de M^me^ de Monbart autre chose que les sentiments et les goûts du XVIII^e^ français. Les jeunes filles y sont innocentes et faciles à séduire, passionnées et mal gardées par une éducation trop mondaine; leur charme est tout en grâces langoureuses. Il n'est point de plus belle parure que l'air

1. *Éducation d'une princesse*, p. 20.
2. *Loisirs...*, p. 77.
3. Lettres des 12 octobre 1799 et 30 janvier 1800.
4. Lettres des 14 mai 1799, 30 janvier et 15 mars 1800.
5. Lettres du 14 mars et du 4 juin 1800. *Inédit.*
6. Lettre du 20 septembre 1800. *Inédit.*
7. Lettre du 15 avril 1800.
8. Lettre du 30 janvier 1800.
9. Lettre du 4 juin 1800. *Inédit.*
10. Lettre du 20 septembre 1800. *Inédit.*

triste, un négligé sans apprêt, des appâts à demi voilés; « les larmes de la beauté sont un aliment au feu de l'amour, elles l'augmentent, elles l'entretiennent, elles seules ont le droit de le faire revivre[1] ». Lorsqu'une jeune pensionnaire va se présenter au parloir où l'attend un galant cavalier, elle aura toutes les séductions qui attendrissent.

Elle n'avoit pas besoin d'art pour relever sa figure, la plus friponne, la plus piquante qui peut-être ait jamais existé. Ses cheveux se ressentoient encore du désordre de la nuit, ils flottoient, à demi rattachés, sur un cou plus blanc que l'albâtre; ses yeux, encore appesantis de sommeil, étoient moins vifs, mais plus tendres qu'à l'ordinaire; son teint, naturellement pâle, étoit animé par l'impatience... un mouchoir, négligemment croisé, laissoit apercevoir des beautés qui devenoient plus piquantes de ce qu'on sembloit les cacher[2].

Bien entendu, le cavalier du parloir, comte de Saint-Clair, est un roué dont le seul plaisir est de corrompre tant d'ingénuité; mais ses plans sont traversés par une amie dévouée qui, pour soustraire Corine au péril, feint de s'éprendre du galant et, on s'y attendait, s'en éprend bientôt avec violence. Car le caractère de Julie, « tendre et mélancolique, la disposait aux grandes passions[3] » qui « ne germent que dans les grandes âmes[4] ». Le miracle prévu s'accomplit : la passion jointe à la vertu a tant de prestige naturel que le Valmont au petit pied se corrige, renonce à ses erreurs passées et, trouvant en Julie l'amour véritable, est gagné au bien. Tout le charme de ce conte, la plus alerte et la plus gracieuse des œuvres littéraires de l'auteur, est dans les entretiens des deux amies, leurs confidences baignées de pleurs et relevées d'esprit. Les souvenirs du couvent ont beaucoup de fraîcheur juvénile et, pour une fois, l'œuvre ne ment pas à l'art poétique, très simple, de l'auteur :

J'écris quand j'en sens l'envie
Ce que mon cœur a dicté[5].

1. *Claire*, conte moral. *Mélanges*, p. 303.
2. *Corine et Julie*, conte moral. *Mélanges*, p. 223.
3. *Ibid.*, p. 258.
4. *Ibid.*, p. 269.
5. *Mélanges*, p. 60.

Les *Lettres taïtiennes* font, comme le conte moral des *Deux Nègres*, l'éloge de ces peuples « que nous appelons barbares et qui ne le seroient peut-être pas s'ils ne nous avoient jamais connus[1] ». Ce roman par lettres — imité de M^me^ de Graffigny et, pour la forme, bien semblable à toutes les lettres péruviennes, turques, siamoises et autres qui constituent le cortège des *Lettres persanes* — nous présente à Taïti le paradis des amours innocentes et de l'état de nature. Zaïr, le jeune héros, va vivre en France où son amante, Zulica, viendra le rejoindre tout juste à temps pour le sauver de la corruption européenne. Leurs lettres servent de prétexte à quelques effusions sensibles et à des observations sur la France. Ce qui choque Zaïr, chez les Français, c'est la dégénérescence des passions amoureuses étouffées par les conventions et par la vanité sociale.

L'amour, ce sujet favori de toutes leurs conversations, paroit être bien plus dans leurs têtes que dans leurs cœurs[2]. La Française « joint le manège de la coquetterie à l'art d'être maîtresse de ses sens[3]... ». Mais « quand l'amour s'éteint, le cœur se corrompt[4] », car « seules les passions peuvent nous élever au-dessus de nous-mêmes[5] ».

A ces amours cérébrales et bridées, Zulica oppose sa passion franche, entière, capable de sacrifice : elle souhaitera le bonheur de son amant avec une autre et ira jusqu'à chérir les plaisirs qu'il trouve loin d'elle. Nous sommes bien loin des revendications féminines du romantisme; il ne s'agit point encore de vivre sa passion au mépris de tout. Mais, si l'on ne sent ici ni l'égotisme triomphant ni le désir impérieux de liberté, la subtile casuistique morale du XVIII^e^ siècle sensible trahit souvent son influence : « Ce ne sont pas les passions, ce sont les préjugés qui les combattent, qui nous rendent malheureux[6] ». D'ailleurs, la défaillance est salutaire :

Quand nous sommes nés avec des passions fougueuses, le retour

1. *Les Deux Nègres*, *Ibid.*, p. 181.
2. *Lettres taïtiennes*, t. I, p. 43.
3. *Ibid.*, t. I, p. 69.
4. *Ibid.*, t. II, p. 4.
5. *Ibid.*, t. I, p. 53.
6. *Ibid.*, t. II, p. 68.

qu'un cœur droit nous fait faire vers le bien n'est-il pas plus estimable que la continue honnêteté de celui auquel il n'en coûta jamais pour se vaincre, et qui n'a dans son âme ni la fermeté de la vertu, ni l'audace du vice[1]?

Et l'un des personnages expose ses vues sur l'éducation des jeunes filles :

On leur a donné tant de leçons jusqu'ici sur la nécessité de n'avoir point d'amour, ne leur en donnera-t-on jamais sur la façon de se conduire quand elles en ont[2]?

Le même optimisme, la même confiance dans la vertu toute-puissante de la sensibilité, inspire les deux traités d'éducation de M^me^ de Monbart. Elle se réclame des idées de Rousseau, car « il y auroit de la folie à vouloir en chercher de meilleures[3] » ; mais Jean-Jacques a laissé dans l'ombre l'éducation du beau sexe et M^me^ de Monbart, qui n'a « rien étudié que son cœur », ne prétend qu'appliquer la sagesse de l'*Émile* à sa Sophie. Il faut partir de cette vérité que la femme est destinée à obéir, et par suite à séduire. L'homme seul a du génie, la femme n'a que de l'esprit. Esclave de droit, elle apprendra à gouverner en fait par sa séduction. Les hommes sont les maîtres, « mais partout les femmes savent leur faire vouloir ce qu'elles veulent[4] ». Et ils « auront beau faire, ils seront dans tous les temps ce que les femmes les feront[5] ». Il est inutile et vain de former des femmes savantes : qu'elles effleurent les sciences, sans les approfondir, pour plaire. Leur supériorité est ailleurs.

Si votre élève avoit le malheur d'avoir un de ces tempéraments combustibles, aussi rares qu'on les croit généralement communs,... ces femmes-là se perdront toujours. J'en ai vu des exemples affreux; mais ce sont des phénomènes et, quoi qu'on en dise, les femmes ont bien plus souvent une âme qu'elles n'ont des sens : elles naissent toutes tendres, mais modestes et chastes... C'est le contraire des hommes; leurs sens les guident toujours; c'est par eux qu'ils sont subjugués : c'est à eux qu'ils immolent l'amour

1. *Lettres taïtiennes*, t. II, p. 61.
2. *Ibid.*, t. I, p. 63.
3. *Sophie*, p. 31.
4. *Ibid.*, p. 87.
5. *Ibid.*, p. 279.

même. Les hommes sont passionnés, rarement tendres; les femmes sont toutes sensibles et presque jamais passionnées[1].

Il ne faut donc pas craindre d'éveiller la sensibilité par des lectures romanesques, peignant « les doux sentiments et les plaisirs de la campagne ». Quelques notions d'histoire et de géographie, d'astronomie ce que Fontenelle en peut enseigner, parleront à l'imagination. Point de langues mortes, mais un peu d'italien : c'est la langue de la musique. En toutes choses, il convient de fuir les excès de sévérité et le pédantisme de méthodes trop exactes. Car les sources de la vertu sont dans le sentiment, surtout chez les femmes qui ont, plus tôt que les hommes, le sens du bien et du mal. « Les femmes sensibles sont les seules vraiment vertueuses... Je veux que son cœur la sauve des erreurs de ses sens[2]. » L'envie d'être heureuse est un meilleur guide moral que les grands mots de devoir et de convenances. C'est donc la mère, ou, à son défaut, une gouvernante affectueuse, non point une pédante institutrice, qui devra créer autour de l'enfant l'ambiance de douceur nécessaire; et l'on évitera « l'indiscret mélange des deux sexes ».

Mais, vers quinze ans, il faudra bien enlever l'enfant à son monde clos de vertu spontanée et de libre épanouissement; elle va s'apercevoir qu'autrui existe, se connaître par rapport aux hommes, et non plus dans l'isolement. Un peu d'histoire, à ce moment-là, permettra de lui faire apercevoir, avant que la réalité la blesse trop brutalement, les causes de l'existence du mal; une enfant bien née ne manquera pas de préférer Socrate à Alexandre, et la politesse humaine des Grecs aux vertus trop mâles des Romains. Le moment venu de préparer la jeune fille au mariage, on se gardera de faire intervenir l'autorité paternelle, car « ce n'est jamais du cœur que viennent nos erreurs[3] » et « tout le monde a le droit d'être heureux ». Élevée dans ces principes, Sophie saura choisir, et « lorsque les pères seront ce qu'ils doivent être, il n'en coûtera point aux enfants pour rester dociles[4] ».

Ces préceptes seront quelque peu modifiés lorsqu'il s'agira

1. *Sophie*, p. 163.
2. *Ibid.*, p. 45.
3. *Ibid.*, p. 221.
4. *Ibid.*, p. 230.

de l'*Éducation d'une princesse* : elle peut être appelée à gouverner ses peuples, et il importe d'éveiller en elle « la noble passion de la gloire ». On lui inculquera les vertus des deux sexes. « Les Princes ne sont pas à eux, ce sont les hommes du peuple[1] », ils doivent l'aimer, connaître ses misères. L'étude du cœur humain, base de toute éducation, ne se fera point dans les romans, « charmantes fictions » bonnes pour la femme du commun, mais dans l'histoire : Plutarque traduit par Amyot, Rollin, l'histoire des peuples modernes depuis François Iᵉʳ, et de toutes les grandes reines. Mais on ne s'attardera point sur celles qui furent trop « singulières », Élisabeth de Bohême, Christine de Suède ou Marie Stuart. La jeune princesse apprendra les langues vivantes, mais sans livres, en parlant avec ses gouvernantes. Pour l'orthographe, elle n'a point le temps de l'étudier et cela viendra bien tout seul, à force de lectures.

III

Lorsque les *Lettres taïtiennes*, dernier ouvrage publié par Mᵐᵉ de Monbart, parurent à Bruxelles en 1786, Joséphine de Lescun allait renoncer à son nom français, faire annuler son mariage par le roi et par l'évêque de Culm, et devenir, le 19 septembre 1786, Frau von Sydow. Elle « abandonna les Muses pour se prêter au goût de son nouvel époux[2] » et commença ainsi un nouvel exil, plus profond, plus complet que le premier et qui devait la transformer peu à peu, douloureusement. Cinq ans entiers, avant de se résoudre à ce pas décisif, elle avait lutté « contre l'amour le plus vif, le plus constant, le plus vrai qui fût jamais ». Hans-Joachim-Friedrich von Sydow, brillant officier issu d'une vieille famille prussienne, de quatre ou cinq ans plus jeune que sa femme[3], se montra d'abord le plus passionné et le plus attentif des maris. Mais trois ans de campagne le rendirent « ce qu'il était destiné à être[4] » : léger, infidèle, jetant « à pleine main le ridicule sur

1. *Éducation d'une princesse*, p. 56.
2. Lettre du 5 avril 1799.
3. Né en 1762, chevalier de l'ordre « Pour le Mérite » en 1794, mort général en 1823 (Hans v. Sydow, *Genealogie der Familie v. Sydow*).
4. Lettre du 5 avril 1799.

tout ce qui a la teinte du sentiment[1] » et poussant la grossièreté jusqu'à annoncer à sa fillette de douze ans, « en éclatant de rire, qu'elle sera jolie, légère, aimable, qu'elle épousera un homme qui ne l'aimera plus l'année d'après, que la suivante elle le lui rendra et le fera c... parce que c'est le sort de tout homme qui a une jolie femme[2]... ». Aussi Joséphine de Sydow se retira-t-elle à quelque distance de la ville de Belgard, où résidait son mari, dans sa terre de Klein-Rambin où elle se livra à son goût de la solitude et de la rêverie, à l'éducation de sa fille et à l'administration de ses biens. Ces besognes rustiques, « l'achat du bétail, des ustensiles de ménage, l'embarras d'un cabaret à pourvoir de bière et d'eau-de-vie, des contrats à passer, des domestiques à éprouver[3] », lui pèsent souvent, mais elle les entreprend avec courage; car elle y attache l'espoir de faire des heureux en traitant ses paysans selon les principes de son cœur, de sa raison et de son maître Jean-Jacques. La façon dont les Junkers du voisinage traitent leurs fermiers choque ses sentiments d'humanité.

Il me reste encore une expérience à faire, et c'est désormais celle-ci qui fixera ma dernière opinion sur l'humanité. Je suis dans un pays où les malheureux habitants de la campagne sont ou paroissent destinés uniquement à l'utilité du maître qu'ils servent; j'ai porté dans ma retraite l'amour de mes semblables avec le dessein de les rendre aussi heureux que mes facultés me le permettent, mais il faut qu'ils y concourent par leur travail. Sans eux, je ne peux rien pour eux; mais je suis intimement persuadée qu'avec du temps, l'exemple et la patience, des récompenses bien distribuées, il est possible d'accoutumer au travail, à l'ordre et à l'économie des gens qu'on ne se donne ici la peine de conduire qu'à coups de bâton. Comme en ceci j'ai le plein pouvoir, j'espère réussir... Mais aussi il m'en coûte le sacrifice de mes plus chères occupations; il seroit plus agréable de se livrer au *delicioso farniente* de Rousseau, mais comme avec cela l'on mourroit de faim,... il vaut mieux faire du beurre et du fromage que des vers[4].

Fidèle à son idéal de jeunesse, M^{me} de Sydow montre bien, dans l'adversité, que son rousseauisme n'est pas qu'exaltation

1. Lettre du 14 mars 1800. *Inédit.*
2. Lettre du 14 mars 1800. *Inédit.*
3. Lettre du 2 janvier 1800. *Inédit.*
4. Lettre du 5 septembre 1799.

sentimentale ou habitude verbale. Elle qui « ne vit presque plus par la pensée » et qui se dit « en s'établissant sur son canapé et fermant soigneusement sa porte : allons rêver comme une autre se diroit : allons au bal, etc.[1] », elle fait preuve de courage moral et de sens pratique en conformant ainsi ses actes à son idéal.

Cependant ses théories sur l'éducation devaient être mises en brèche par les épreuves et les échecs de sa vie. Elle en vint à douter de la vertu morale du sentiment et à se féliciter que sa fille fût, sous ce rapport, moins bien douée qu'elle-même[2]. Lorsque Jean-Paul la met en garde contre les dangers d'une éducation trop sensible, l'exhortant à nourrir chez sa fille moins « la tendresse et la chaleur du cœur que la fierté »[3], Joséphine répond, non sans quelque désenchantement :

> C'est sûrement mon traité de l'éducation des filles, si vous y avez jeté les yeux, qui vous a donné cette idée. O mon ami, je l'écrivis au printemps de mes jours, dans les premiers temps de mon mariage, remplie de l'idée que s'il existoit un bonheur sur terre, il se trouvoit dans l'union de deux jeunes cœurs formés l'un pour l'autre, et qui faisoient le vœu de vivre et de mourir ensemble. Je caressois ma chimère favorite... L'expérience a fait tomber le voile enchanteur qui couvroit mes yeux[4]...

Ainsi l'exil s'appesantit avec le temps, et l'incompatibilité croissante qui sépare cette Méridionale des noblions poméraniens, ses voisins, attise en elle le mal du pays. Jeune et en pleine illusion amoureuse, elle avait pu croire, selon l'idéal cosmopolite de son siècle, que « l'on trouvait une patrie partout[5] » ; aux premières approches de la vieillesse, elle est prise d'angoisse, et ses impressions sur l'Allemagne se font moins indulgentes, tandis que son pays natal reprend pour elle l'éclat d'un paradis perdu. Naguère encore, lorsque, cé-

1. Lettre du 3 janvier 1800.
2. Lettre du 14 mars 1800. *Inédit.* — De ce second mariage sont nés deux enfants : Charlotte (1787-1839), qui épousera, en 1803, un M. von Ribbentrop, et Hans-Ludwig (1789-1853), officier comme ses deux demi-frères. Mme von Sydow n'a élevé elle-même que sa fille.
3. 18 décembre 1799. *Briefe*, éd. Berend, t. III, n° 362.
4. Lettre du 2 janvier 1800.
5. Lettre du 5 avril 1799.

dant peu à peu à la passion du jeune officier prussien, elle aspirait à quitter M. de Monbart, elle avait prêté à ses Taïtiens des jugements sur la France où se reflète l'influence du milieu germanique. Ces bons sauvages font aux mœurs françaises des reproches fort semblables à ceux qui ont cours en Allemagne : peuple léger, sans aucune stabilité dans les impressions[1], insupportablement vaniteux sous son « air caressant »[2], voué par son raffinement même à une prochaine déchéance. Des trois stades qui constituent le cycle fatal de l'histoire humaine — ignorance primitive; heureux équilibre des Taïtiens, passionnés mais sages; et enfin, perte de tout sentiment sincère — les Français de la cour et de la ville ont atteint le troisième, « au delà duquel on s'égare : une délicatesse outrée annonce la décadence du goût, le génie s'éteint[3]... ». Mais, dès les *Lettres taïtiennes*, M^me^ de Monbart opposait à ces critiques des vues très sensées. Si le Français est imbu de lui-même, si « à l'entendre il n'y a que lui dans l'univers qui ait saisi la vraie manière d'être », et s'il « vous dit cela avec un ton d'assurance qui le persuade à ceux-là mêmes qui sont le plus intéressés à le nier », il est bien excusable, car ses voisins, qui l'imitent en tout, se donnent, « outre leurs propres ridicules, celui de copier les Français[4] ».

Mais, surtout, qu'on ne s'y trompe pas. La nation tout entière n'est pas semblable à Paris et à une société corrompue. « C'est dans nos campagnes, au milieu de ces paysans qu'on méprise, qu'il faut chercher le caractère national »; on y trouvera gaieté, franchise et sens de l'honneur[5]. Le jeune Taïtien fait un tableau idyllique du Languedoc : les « seigneurs » y sont moins durs que dans le reste de l'Europe; ils tiennent à leurs légitimes privilèges, mais, étrangers à la cour et à la philosophie du siècle, ils se mêlent aux jeux comme aux travaux de leurs paysans[6]. D'ailleurs, en Languedoc,

> les femmes sont plus jolies, le langage plus doux, et le patois du

1. *Lettres taïtiennes*, t. I, p. 21.
2. *Ibid.*, t. I, p. 49.
3. *Ibid.*, t. I, p. 53-57.
4. *Ibid.*, t. I, p. 111.
5. *Ibid.*, t. I, p. 57.
6. *Ibid.*, t. I, p. 102-107.

peuple est un jargon charmant auquel je trouve plus de mollesse qu'au françois. Les Languedociens ont des chansons délicieuses dans cette langue, et leurs femmes ont toutes des gosiers divins... Leur vivacité a je ne sais quoi de tendre que je n'ai point trouvé dans la pétulance marseilloise... Je parle de celles du peuple[1]...

Si tout va mal dans le royaume, c'est que les parties saines du peuple sont soumises aux castes corrompues ; une odieuse inégalité règne, « dont la moitié de la nation gémit sans avoir la force de s'élever contre[2] ». Cet état ne saurait durer sans amener « un de ces bouleversements qui font retomber les peuples les plus éclairés dans les ténèbres de l'ignorance[3] ». Pourtant, quand viendra la Révolution, dont, au fond de sa Poméranie féodale, elle dut se faire une singulière image, Mme de Sydow n'y reconnaîtra pas un soulèvement légitime provoqué par les abus qu'elle avait dénoncés, mais plutôt ce retour à la barbarie qu'elle redoutait :

J'avoue, écrira-t-elle alors à Jean-Paul, que le souvenir de ma patrie pèse quelquefois sur mon cœur, je me rappelle ces belles contrées, les innocentes amies de ma tendre jeunesse, l'humeur liante de mes compatriotes, et à ces tristes réminiscences mon cœur est oppressé, j'ai peine à retenir mes larmes. Cependant, je me dis que mon triste pays, livré à tant de factions opposées, n'est plus cette France galante, séjour des grâces, de la galanterie et du génie, qu'elle n'est plus qu'un théâtre effrayant des scènes les plus horribles. Ah ! il n'importe en quel nom l'on égorge, il est toujours affreux d'être témoin de ces épouvantables révolutions qui ébranlent le globe jusque dans ses fondements. — Mais, bon Dieu, me voilà tombée dans la politique[4]...

L'expérience du dépaysement suggérera aussi à cet esprit mobile et curieux des réflexions sur la langue française « si abondante et si claire quand il ne s'agit que d'expliquer les idées qui naissent dans mon esprit (écrit le Taïtien à son amie), mais sèche et stérile quand je veux t'exprimer les sentiments de mon cœur[5] ». Cette plainte reparaîtra lorsque Jo-

1. *Lettres taïtiennes*, t. I, p. 108-109.
2. *Ibid.*, t. I, p. 86.
3. *Ibid.*, t. I, p. 51.
4. Lettre du 3 janvier 1800.
5. *Lettres taïtiennes*, t. I, p. 81.

séphine tentera de traduire des fragments de Jean-Paul : « Votre langue supporte la prose poétique mieux que la nôtre, et je ne sache que le seul Fénelon qui ait vaincu... les difficultés que présente cette langue correcte, concise, mais quelquefois trop sèche ou trop précieuse[1]. » Pourtant, si elle devine l'insuffisance affective et poétique de sa langue maternelle, elle ne cherche guère, dans ses écrits, à surmonter cet obstacle. A peine risquera-t-elle, au début des *Lettres taïtiennes*, et pour y renoncer bientôt, quelques essais d'images vaguement exotiques : « Que le souvenir de ta Zulica te soit agréable comme la douce odeur de nos prés au matin de l'année[2]. » Sa hardiesse n'ira jamais plus loin dans le style taïtien.

Critique de l'état social de son pays, découverte de ses vertus paysannes, allusions à ses chansons populaires, désir d'une langue poétique — tels sont les fruits que Joséphine tire de son exil. Mais, à mesure que celui-ci se prolonge, elle se sent plus de tendresse pour son pays natal et fait cet apprentissage du sentiment de patrie que connurent à la même époque tant d'émigrés[3]. Dès son juvénile récit de voyage, les vignobles du Rhin l'avaient émue : « Je me rappelai ces fêtes charmantes qu'occasionnent chez nous les vendanges... Le souvenir de ma patrie fit couler quelques larmes de mes yeux[4]... » Le ton se fait plus grave, le souvenir jaillit de régions plus intimes, la langue de son enfance n'est plus pour elle un instrument imparfait, mais un élément de la nostalgie et de l'appartenance au sol natal, lorsqu'elle fait à Jean-Paul cette confidence :

Ma vie présente a quelque chose de singulier qui ressemble presque à la féerie; loin de tous les objets qui me conviennent, je ne tiens à eux que par la correspondance; j'ai pour ainsi dire deux âmes et deux manières d'exister. Ici je ne vois ou que mes païsans ou que quelques voisins qui ne conviennent ni à mon cœur ni à ma tête... Après avoir passé quelques heures ou journées dans des sociétés insipides, je me retrouve dans ma solitude avec ma plume,

1. Lettre du 14 mars 1800. *Inédit.*
2. *Lettres taïtiennes*, t. I, p. 7.
3. Cf. F. Baldensperger, *Mouvement des idées*, t. I, chap. VII : *la Terre et les Morts.*
4. *Loisirs...*, p. 48.

mes amis et mes livres, et je cours une autre carrière; ma langue même est oubliée dans le cercle ordinaire de mes connaissances où je ne puis parler que l'allemand, et ce n'est que par écrit que je puis cultiver ma langue naturelle. Toutes mes correspondances sont en français, c'est-à-dire de mon côté, ce qui fait vraiment deux manières d'exister si différentes que celui qui me voit dans mon cercle ordinaire ne me reconnaîtroit sûrement pas dans ma carrière épistolaire[1].

Dans ses dernières lettres, le sentiment de vivre « sur un sol étranger[2] », le lancinant regret d' « un ciel moins nébuleux que celui de la triste Poméranie[3] », l'évocation du soleil languedocien deviennent une véritable hantise. Et, en même temps, elle sent plus vivement l'impossibilité de s'adapter à un milieu trop différent d'elle :

C'est bien à présent que je suis isolée sur cette terre étrangère... Je vis comme si je n'existois pas et sans sentir le plaisir d'être. Le climat est triste, le peuple maussade et abruti, et je n'ai pas un seul être avec lequel je puisse causer... La nature m'avoit fait une imagination trop vive et un cœur trop tendre pour le païs que j'habite et pour les gens avec lesquels je vis[4].

Sa plainte se fait plus amère encore lorsqu'elle juge, en femme française, les hommes qui l'entourent. A Leipzig déjà, dans sa jeunesse, elle avait été choquée de voir les femmes se montrer « prudes pour engager les hommes à être galants; il m'a semblé qu'elles y réussissaient mal[5] », ajoutait-elle ironiquement. Maintenant, c'est sans sourire qu'elle fait les mêmes observations :

Dites-moi donc, que ferai-je quand je serai vieille et réduite à l'honneur du haut bout sur un canapé?... En vérité, c'est une triste perspective que la vieillesse pour une femme en Allemagne. Ninon en France promettoit des faveurs à 80 ans; ce n'est pas assurément ce que je lui envie, mais plaisanterie à part je ne connois point de païs où une femme ait de toutes les manières une existence plus agréable qu'en France;... n'avez-vous jamais été dans mon païs?

1. Lettre du 12 octobre 1799.
2. Lettre du 2 janvier 1802. *Inédit.*
3. Lettre du 20 septembre 1800. *Inédit.*
4. Lettre du 18 septembre 1803. *Inédit.*
5. *Loisirs...*, p. 61.

Les femmes que vous peignez me paroissent moulées sur d'autres originaux que ceux que je vois ici[1]. ... En vieillissant une femme n'est bonne en Allemagne qu'à jeter aux chiens[2].

Jean-Paul, d'ailleurs, ne peut qu'en convenir : « Nos hommes ont soit trop peu d'ardeur, soit trop peu de délicatesse; il est rare qu'ils aient l'une et l'autre et souvent ils sont tout simplement ennuyeux en amour[3]. » Et Joséphine s'irrite encore de voir les Allemands les plus « francisants » juger si mal la France :

Il faut que la plupart des Allemands du haut rang, qui s'imaginent que le *tu* est absolument banni de la langue française, aient bien peu d'idée de la vivacité de nos têtes et de nos cœurs[4].

Il est un domaine encore où l'évolution intérieure de Joséphine concorde avec celle des émigrés. Sans avoir « jamais adopté la philosophie moderne[5] », elle avait subi l'influence du temps. Voyant à Péronne, dans son voyage de Toulouse à Berlin, une procession, elle s'écriait : « On en est encore à ces siècles-là[6] ! » Mais, dès les traités d'éducation, elle se prononçait en faveur d'une instruction chrétienne : que l'on éveille chez l'enfant, grâce au sens inné du bien et du mal, et en remontant d'origine en origine, « une saine notion de Dieu, père et consolateur, pas trop distant de la créature ».

A Dieu ne plaise que j'adopte ici le système des philosophes de nos jours, qui, sous prétexte que toute comparaison avilit la divinité, nous interdisent la douce satisfaction de nous élever jusqu'à elle par le moyen de nos sens, et qui, sous le voile d'un respect simulé, nous mènent à l'oubli total d'un Dieu[7].

1. Lettre du 3 janvier 1800.
2. Lettre du 7 février 1800. *Inédit.*
3. Le 19 janvier 1800. *Briefe*, III, n° 385.
4. Lettre du 31 janvier 1800. — La tradition de famille a gardé de Joséphine un souvenir qui correspond à l'image que l'on peut se faire d'elle d'après ses œuvres et ses lettres : celui d'une femme à l'imagination un peu fantasque (l'un de ses cousins allemands affirmait qu'il y avait une locomotive dans ses armoiries...), « restée une étrangère dans son milieu poméranien » sur lequel elle ne tarissait pas de plaisanteries. Longtemps après sa mort, on ne parlait d'elle que « sur un ton légèrement humoristique », tout en reconnaissant ses qualités d'énergie et d'activité.
5. Lettre du 14 mai 1799. *Inédit.*
6. *Loisirs...*, p. 34.
7. *Éducation d'une princesse*, p. 76.

La tolérance se substituera, d'ailleurs, à « ce prétendu zèle de religion qui a fait tant de mal à ma patrie[1] ». Une excessive austérité dans l'éducation mènerait à la rébellion, et une dévotion trop tendre ne ferait que nourrir l'imagination romanesque. Déisme proche de Rousseau, mais qui se nuancera d'un peu de tendresse dans le souvenir, lorsque la religion de son enfance se sera confondue dans la lumière de ce paradis lointain :

Ne trouvez-vous pas que la religion catholique (si vous en exceptez le dogme affreux qui damne tout ce qui est hors de l'Église) est sublime dans sa morale et prêche seule dans toute son étendue l'amour du prochain et le renoncement à soi-même ; ce n'est que dans des paÿs catholiques que j'ai vu des mains délicates servir sans dégoût la pauvreté sur son grabat — hélas ! ces pieuses erreurs sont sans doute des illusions, mais je me souviens encore avec attendrissement de l'année où je fis ma première communion dans toute la ferveur de mon âge, de mon sexe et de ma religion, et je puis dire dans la sincérité de mon cœur que jamais la froide philosophie, qui a banni peu à peu cet enthousiasme de mon cœur, ne m'a donné un seul de ces moments délicieux que me faisoit éprouver alors une foi aveugle et une piété tendre[2].

IV

Restée française, à travers les années d'exil, dans toute sa manière de vivre et de penser, écrivain de l'époque des grâces, mais fortement teintée de rousseauisme, à peine initiée à la littérature allemande, transformée plutôt par la solitude que par l'ambiance, Joséphine de Sydow a-t-elle vraiment découvert toute l'originalité de Jean-Paul ? A-t-elle même vu, de son œuvre, cet aspect qui, seul, séduira, trente ans plus tard, les romantiques de France : les grandes visions, les cauchemars et les élévations lyriques ? Qu'est-ce, enfin, qui exerce sur elle cette vive attirance et lui fait dire que Jean-Paul est « plus qu'un homme », un oracle, un *Gottmensch* ? Pourquoi va-t-elle répétant à chacun : « Avez-vous lu Jean-Paul[3] ? »

De tous les ouvrages de son idole, elle préfère *Hespérus* et

1. *Sophie*, p. 107. Cf. p. 53, 105, 111.
2. Lettre du 15 mars 1800.
3. Lettre du 14 mai 1799. *Inédit*.

Siebenkäs; elle pouvait lire dans le premier de ces romans les promenades lyriques de Victor et les extases cosmiques d'Emmanuel, dans le second le fameux « songe » du Christ mort annonçant aux hommes qu'ils sont orphelins. Mais peut-être sont-ce là justement les pages qu'elle avoue « ne pas toujours entendre[1] »; elle n'a jamais eu beaucoup de goût pour la contemplation du néant ou pour les visions sépulcrales, et à Toulouse, lors de son premier voyage, elle avait refusé de voir le Caveau des Cordeliers :

Ces idées de destruction, pour ainsi dire d'anéantissement, révoltent la nature, attristent l'âme, et je ne choisirai jamais le tableau de la mort pour mes méditations; le bel ordre du monde, la nature vivifiée, toujours renaissante et partout en mouvement, voilà les sujets sur lesquels mon esprit aime à errer, il s'élève,... il ose quelquefois remonter jusqu'à la cause de tant de merveilles,... mais mon œil respectueux voudroit percer le voile sans le déchirer[2]...

Ce même effroi s'exprime dans une lettre du 14 mai 1799 : « Je n'ai dans ma première enfance et dans toute la ferveur de ma crédulité jamais tant craint les diables ornés de leurs cornes et de leurs griffes que je crains à présent l'affreuse idée du néant, quand elle s'offre à moi. » Et elle demande à Jean-Paul de lui dire son sentiment : « Le génie se contente sur ce point de séduire. O mon ami, seroit-ce donc qu'on ne peut prouver? » Mais les éloges qu'elle fait des romans de Jean-Paul, les scènes qu'elle cite de préférence prouvent bien que la séduction qu'ils exercent sur elle n'est pas de cet ordre. Ses propres poésies de jeunesse, ses contes et ses confidences nous la montrent adonnée fidèlement à l'un des grands cultes du XVIIIe siècle : celui de l'amitié. C'est ce même culte, à toutes les pages des œuvres de Jean-Paul, qui l'enchante et lui dicte ses monotones louanges :

Jean-Paul a compris l'amitié comme personne encore ne l'avait fait, Jean-Paul a saisi la délicatesse du cœur féminin, « Jean-Paul croit à la vertu,... Jean-Paul croit à l'amitié, ce sentiment divin,... il a rappelé dans mon cœur toutes les illusions du bel âge[3]... Si l'amitié, ce sentiment sacré, n'étoit pas dans votre cœur le premier

1. Lettre du 12 octobre 1799.
2. *Loisirs...*, p. 27.
3. Lettre du 15 mars 1799.

de tous, vous ne seriez pas l'être que je me plais à diviniser[1]... Ce n'est ni votre génie, ni votre savoir,... ni la piquante variété de votre style qui m'ont mise à vos pieds, c'est cette touchante bonté qui vous caractérise[2]... Toute âme sensible ne peut vous lire sans enthousiasme[3]... ».

Autant d'éloges qui s'appliqueraient à n'importe quel roman sensible et larmoyant de l'époque. En vérité, c'est plus encore que l'admiration de sa jeunesse pour Rousseau qui revit maintenant, ce sont tous les espoirs de son cœur. Cette amitié, idéal de l'époque, chimère poursuivie, elle va enfin la saisir et elle entrevoit là une issue à sa longue solitude sentimentale. Non qu'elle s'imagine d'abord que, délivrée de ses chaînes conjugales, elle pourra s'unir à son ami par des liens définitifs ; aussi naïve que Jean-Paul lui-même, elle croit son exaltation toute spirituelle. Mais, peu à peu, la « tête languedocienne » s'échauffe, son imagination la rend impatiente de voir le grand homme. Elle lui envoie son portrait avec de longs commentaires sur l'imparfaite ressemblance de l'image ; mais Jean-Paul confie à son ami Otto qu'il est « tout surpris de cette juvénile beauté française[4] », et à elle-même « que sa personne a la même harmonie que la beauté intérieure qu'elle enveloppe[5] ». A tout prix, elle veut voir son ami, chez elle ou à Berlin, et, à travers mille obstacles, elle arrange une fugue ; à mesure que le moment de la rencontre approche, l'imagination fait son œuvre :

Il faut que je vous voie, que je vous presse sur ce cœur qui... n'est pas indigne de s'unir au vôtre. Je le désire maintenant avec une passion qui trouble même le sommeil léthargique auquel un sort cruel a condamné mon âme[6]... Je connois un sentiment aussi vif et plus doux [que l'amour], qui tient de l'amour et de l'amitié sans être peut-être l'un ni l'autre. C'est ce sentiment... cherché en vain jusqu'à présent... que je t'ai offert, mon doux ami... Plus jeune, il eût été du moins imprudent de te l'offrir, plus vieille peut-être inutile... Nous avons beau faire, nous restons toujours hommes

1. Lettre du 14 mai 1799. *Inédit.*
2. Lettre du 12 octobre 1799.
3. Lettre du 5 septembre 1799.
4. Lettre à Otto, 2 novembre 1799.
5. 18 novembre 1799 (*Briefe*, III, n° 362).
6. Lettre du 30 janvier 1800. *Inédit.*

par quelque coin[1]... N'écrivez plus, car je vous aimerai trop, et il pourroit m'en arriver malheur... Les cheveux blancs de Rousseau ne le sauvèrent pas du malheur d'aimer la comtesse d'Houdetot, et moi j'ai encore les cheveux très bruns, la tête peut-être trop jeune, et le cœur bien vif[2]...

Joséphine proteste, d'ailleurs, qu'elle sera gardée de toute folie par la seule pensée des fiançailles de Jean-Paul (qui devaient se rompre bientôt) avec Caroline de Feuchtersleben. Jean-Paul, de son côté, se montre plus réservé dans ses serments d'amitié — trop de mésaventures où il avait dû « fumer sa pipe dans la poudrière » lui avaient enseigné la prudence dans ses effusions — mais il finit par prendre feu aussi, d'une lettre à l'autre.

Un laurier est plus précieux lorsqu'on le reçoit d'une main à la fois étrangère et féminine[3]... Ne t'aimé-je pas comme on aime un esprit d'un monde passé ou à venir[4]?... Une même corde est tendue de votre cœur au mien, et votre son est le mien[5]... Ah! l'autre jour, j'étais comme un enfant devant ton portrait, je caressais amoureusement du doigt ta paupière. Tu vois comment je pense à toi[6]...

Il en arrive à montrer autant de coquetterie que son amie : « Il y aura dans mon extérieur, au premier moment, quelque chose à quoi vous ne vous attendez pas, mais vous l'oublierez en moins d'une heure[7]... » Ils se virent enfin en mai 1800 à Berlin où Jean-Paul allait pour la première fois et consacra tout de même à son amie la première semaine de son séjour, retardant ainsi les ovations et le succès de curiosité qui l'attendaient dans les salons. Joséphine de Sydow, venue à l'insu de son mari et en compagnie de sa fille, s'en retournera « enfin convaincue qu'il existe un homme tel que vous savez les peindre[8] » :

Je vous ai vu, homme vrai et sensible, je vous ai pressé sur mon cœur, et vous avez daigné m'assurer que nos âmes se convenoient

1. Lettre du 30 janvier 1800. *Inédit.*
2. Lettre du 14 mars 1800. *Inédit.*
3. 23 mars 1799 (*Briefe*, III, n° 229).
4. 6-10 juin 1799 (*Ibid.*, n° 275).
5. 10-18 août 1799 (*Ibid.*, n° 308).
6. 19 janvier 1800 (*Ibid.*, n° 385).
7. 17 mars 1800 (*Ibid.*, n° 421).
8. Lettre de Stettin, le 30 mai 1800.

et me promettre une amitié inviolable... Je joins à la haute estime que j'avois conçue pour votre génie le tendre intérêt que m'inspire votre personne[1].

Quant à Jean-Paul, il écrit à son ami Otto :

Ma Sydow a emporté mon respect accru. Quelle femme! Naïveté méridionale (jusqu'au comique) — ardeur méridionale — fermeté — tendresse — et des yeux emplis de fidélité allemande! Je l'aime comme il plaît à Dieu[2]!

Cependant cette entrevue semble mettre fin à toute l'exaltation et à la fièvre d'imagination où l'un et l'autre se laissaient aller dans les semaines précédentes[3]. Ni Jean-Paul n'est Balzac, ni Joséphine Mme Hanska; l'un et l'autre sont impuissants à projeter sur la réalité les charmes de l'illusion et de la rêverie. L'espoir de trouver la « Titanide » vient de se briser, pour Jean-Paul, dans des déconvenues successives, dont la plus dramatique fut son aventure avec Émilie von Berlepsch; aussi bien n'a-t-il jamais conçu cet espoir à propos de sa lointaine admiratrice française. D'autre part, si elle n'est pas faite pour régner dans le monde du Titan, elle ne saurait être davantage l'épouse simple de l'idylle, que Jean-Paul allait découvrir, à Berlin même, en Caroline Mayer. Mais elle reste la seule des grandes amies qui ne l'ait pas entraîné à des scènes périlleuses et dont les exigences toutes personnelles et féminines ne soient pas venues heurter sa chimère d'un amour « universel » et sans fixation individuelle. De là son respect. Pour Joséphine, si son imagination avait pu s'exalter dans sa solitude, elle avait trop de modestie et, somme toute, de sagesse, pour ne pas reconnaître la folie qu'il y aurait eu à tenter une nouvelle aventure amoureuse.

Bientôt, les lettres s'espacèrent tout naturellement de part et d'autre. Le mariage de Jean-Paul, ses établissements successifs à Meiningen, à Cobourg et enfin à Bayreuth, mais surtout une période particulièrement difficile de sa vie inté-

1. Lettre du 4 juin 1800.

2. A Chr. Otto. Berlin, 13 juin 1800, *Briefe*, III, n° 482. — Selon son habitude, Jean-Paul communiqua à ses amis et à ses amies plusieurs lettres de Joséphine. Cf. *Briefe*, III, nos 248 et 429; Charlotte von Kalb, *Briefe an Jean-Paul*, 1882, nos 57 et 58, et le jugement de Caroline von Feuchtersleben cité par Jean-Paul, lettre à Joséphine von Sydow, 24 avril 1800, *Briefe*, III, n° 450.

3. Jean-Paul avait alors trente-sept ans, Joséphine environ quarante-deux.

rieure devaient le distraire de l'amitié solennellement promise; son œuvre s'élabore avec une espèce de fébrilité, il joue son va-tout dans le *Titan* qui sera un demi-échec et décevra son espérance de gagner définitivement les sommets toujours approchés de sa conquête titanique. Peu à peu, la tristesse le gagne, avant la lassitude et la résignation des dernières années. Ses lettres à Joséphine contiennent parfois l'aveu de ce désarroi :

Je suis heureux grâce à ma femme et à ma fillette... Mais, hors de là, je dénombre le voisinage de mon cœur, je trouve la vie froide et vide, la vie que même le printemps de la jeunesse recouvre plutôt qu'il ne la comble[1].

Joséphine, de son côté, traverse des années pénibles. « Forcée par l'honneur de rompre des liens qui devoient durer autant que la vie[2] », elle obtient son divorce. Pendant deux ans encore, elle adressera parfois un appel à l'amitié et au secours moral de son ami; il répondra à de longs intervalles. Mais c'est elle qui cessera de lui écrire, après une lettre pourtant très affectueuse où il évoquait les heures de Berlin et souhaitait leur retour[3]. Dès lors, la trace de Mme de Sydow se perd. Quelques dates seules permettent d'imaginer sa vieillesse, qui dut justifier ses appréhensions. En 1811, elle vendit ses terres de Poméranie, Bolkow, Röglin, Rambin et Heide; échappant à une solitude accrue encore, depuis 1803, par le mariage de sa fille, elle se fixa à Berlin. Ses deux fils du premier lit moururent avant elle. En février 1826, Mrs Montgomery-Silverstope, passant à Berlin, entendit deux dames parler « d'une vieille dame française, Mme de Sydow, née Monbart, qui leur avait lu des lettres fort intéressantes de Jean-Paul Richter, son ami intime autrefois[4] ». Nous savons enfin qu'elle formait le projet de traduire les œuvres de Jean-Paul et qu'elle fit part de cette intention à la veuve de son ami, au lendemain de la mort de celui-ci. La lettre n'a pas été conservée, mais Caroline Richter répondit :

Quoique le Ciel ne m'a jamais accordé le bonheur de faire votre

1. Cobourg, le 16 octobre 1803. *Briefe*, IV, n° 414.
2. Lettre du 2 janvier 1802. *Inédit.*
3. 16 octobre 1803. — La dernière lettre de Joséphine est du 18 septembre 1803.
4. Malla Montgomery-Silverstope, *Das romantische Deutschland*. Leipzig, 1912, p. 202.

connoissance, je sens vivement que je dois à vous[1] le sort glorifiant d'avoir été la compagne d'un homme célèbre par son génie, mais encore bien plus bénissant par la grandeur et la bonté de son cœur!... Vous me faites beaucoup d'honneur en me consultant sur votre idée de traduire les *Œuvres* de Jean-Paul. Mr. le comte de Bothmer s'occupe maintenant de la traduction du *Museum*, *Geschichte der Charlotte Corday*, *Das Immergrün der Gefühle*, *Das Campaner Thal*, *Der Titan*, *Die Levana*. Je vous ai avertie, pour pouvoir [éviter] le choix des mêmes sujets[2].

Elle lui demandait pourquoi elle avait cessé d'écrire; Jean-Paul l'avait crue morte. Certes, Joséphine de Sydow ne se doutait pas qu'en ces mêmes années, le nom de Jean-Paul se répandait en France et que son désir de le voir traduire était sur le point de se réaliser. Mais, au moment où le marquis de La Grange publia ses *Pensées de Jean-Paul*, Joséphine de Sydow venait de mourir à Berlin, le 26 janvier 1829.

* * *

Pauvre destinée que celle de cette petite pensionnaire, jetée inconsidérément dans un éternel exil par son enthousiasme ingénu pour Jean-Jacques et son adhésion d'enfant à une morale du sentiment; elle aura tenté d'exprimer ses expériences d'âme sensible et les réflexions de son intelligence vive, mais candide, dans des œuvres conformes au goût d'une génération passée; elle aura jugé sa patrie avec perspicacité, grâce à sa transplantation, mais n'aura pas appris de son pays d'adoption ce qu'il eût pu lui enseigner : un renouvellement littéraire, un point de vue différent (que, peut-être, elle était capable de comprendre) sur le lyrisme et l'art d'écrire. Lorsque, sur le tard, elle découvrira avec enthousiasme le plus étranger de ces étrangers et l'un de ceux qui devaient, grâce à M^{me} de Staël, fournir l'un des ferments actifs du nouveau

1. Puisque c'est pour voir Joséphine qu'il vint à Berlin, où il fit la connaissance de Caroline Mayer.

2. Lettre de Bayreuth, le 2 mars 1826. Notice du catalogue Henrici n° 152, mai 1929, complétée sur l'original et aimablement communiquée par M. Ed. Berend. Il serait intéressant de savoir si la traduction du *Titan* de Ph. Chasles a été entreprise à la suite de démarches de la famille de Jean-Paul et du comte de Bothmer. — Les *Pensées* de La Grange, en tout cas, ont une origine autonome; La Grange se servit de la *Chrestomathie* publiée à l'insu de Jean-Paul et désapprouvée par lui.

siècle des lettres françaises, cette admiration ne sera pour elle qu'une résurrection de son rousseauisme éternel, un palliatif à ses déconvenues intimes et un prétexte à confidences interminables. Elle n'avait plus l'âge où le contact d'une expression inconnue et la confrontation de soi avec la vie spirituelle d'un autre peuple peuvent susciter l'étincelle qui crée les œuvres neuves — et, d'ailleurs, son agréable talent ne semble guère armé de l'audace et de l'assurance indispensables à la vraie originalité. Si, donc, ses œuvres restent de simples témoignages, parmi tant d'autres, dans le cortège de Jean-Jacques, si, pour Jean-Paul, cette amitié demeura très épisodique, Joséphine de Sydow n'est pas moins digne d'attention. Sa lente mais sûre réaction au milieu allemand fut et reste celle de la plupart des femmes françaises transplantées par delà le Rhin. Mais aussi, chez cette Méridionale à l'imagination vive et inconstante, aux impulsions inconsidérées, on est frappé par un attachement sans défaillance à certains idéals, à certains sentiments et à quelques mots-clefs du XVIII^e siècle finissant : amitié, sensibilité, bonheur et vertu. C'est de ce point de vue qu'elle aime tant Jean-Paul : non pour ce qu'il a de romantique, mais pour tout ce qui subsiste en lui d'un « préromantisme » sensible et un peu trop inondé de larmes.

Ses vertus sont de l'ordre du caractère plutôt que du talent ou de l'esprit : courage d'affronter la vie quotidienne après s'y être précipitée par pure exaltation ; clairvoyance toute méridionale, et cette naïveté qui emporta le respect de Jean-Paul, qui avait été heurté par des femmes autrement géniales, mais chimériques et exigeantes, anges trop empressés à dépouiller leurs ailes. Dans ses affections comme dans ses observations, que ce soit en France ou en Allemagne, elle fuit spontanément tout ce qui est vie artificielle pour aller à ce qui est sain ; il y a aussi peu de « littérature » que possible dans son rousseauisme et dans sa préférence pour les paysans du Languedoc ou de Poméranie.

Il ne reste d'elle, dans l'œuvre de Jean-Paul, que des traces bien fugitives. Si un personnage du conte moral intitulé *la Secrète complainte des hommes d'aujourd'hui* se nomme Joséphine Péréfixe, on peut y voir un hommage voilé à l'amie que

Jean-Paul venait de rencontrer à Berlin lorsqu'il écrivit ce récit en juin-juillet 1800[1]; d'ailleurs, le personnage est sympathique et n'est pas sans ressembler un peu à Mme de Sydow par son sérieux, sa candeur et « la divine faculté de se fier à ses semblables ». L'*air à trois notes* de Rousseau, qui commande une scène sentimentale du conte, est cité plus d'une fois par Jean-Paul et par Joséphine dans leur correspondance. Et la petite Cara, que sa mère, la trouvant trop franche et trop naturelle, veut rendre coquette, souffre un peu de la même façon que Charlotte de Sydow, si l'on en croit les plaintes maternelles sur l'éducation qu'imposait M. de Sydow à sa fille[2]; c'est bien ainsi que Jean-Paul a dû voir la fillette à Berlin, avec « de grands yeux clairs et ingénus qui faisaient un contraste à la fois touchant et comique avec sa tenue contrainte et maniérée[3] ».

Mais, dans le *Titan*, l'un des personnages féminins les mieux réussis de Jean-Paul, cette Linda en qui il a incarné toute sa conception idéale de la femme supérieure, a reçu de Joséphine de Sydow[4] un geste familier, très simple, mais où il nous plaît de voir se résumer cette amitié : Linda caresse doucement le front d'Albano et joue un instant avec ses boucles de cheveux, comme Joséphine à Berlin avec celles de son *Gottmensch*.

Albert Béguin.

1. *Sämtliche Werke*, éd. critique de Weimar, 1933, t. IX. Cf. l'introduction de M. Berend, *Ibid.*, t. VIII, p. cvi.

2. En particulier, lettres du 2 janvier et du 14 mars 1800.

3. *Das heimliche Klagelied der jetzigen Männer*, chap. ii.

4. Ainsi que l'atteste une note de Jean-Paul lui-même, dans les ébauches du *Titan*, éd. Berend, t. IX, p. 577 : « Sie drükt die Hand ins Gesicht, spielt mit Locke. Sydow. » M. Berend renvoie à plusieurs passages où Linda fait ce geste : cycles 112, 116, etc. D'après ces mêmes ébauches, Jean-Paul a pensé parfois à Joséphine en composant le personnage de la princesse Julienne. — Une étude reste à faire sur les influences de lectures ou de relations françaises dans l'œuvre de Jean-Paul (qui comptait parmi ses amis deux descendants de réfugiés, le violoniste Thiériot et Augusta Schlichtegroll, née Rousseau); ses remarques sur le caractère français et les traits qu'il prête aux personnages à noms français (le nom du fameux Roquairol, par exemple, provient, comme M. Berend l'a montré, de l'*Histoire de Louis Mandrin*) seraient intéressants à relever.

HOFFMANN EN RUSSIE

De tous les écrivains allemands c'est incontestablement Hoffmann qui a exercé l'influence la plus profonde sur la littérature russe. On a vénéré Goethe, on a adoré Schiller, mais on a été ensorcelé, on a été envoûté par Hoffmann. On l'a aimé et on l'aime encore aujourd'hui d'un amour très vif, très intime et qui passe quelquefois de l'admiration à la haine. Pouchkine, Gogol, Dostoïevski, Blok, pour ne citer que les plus grands noms, ont subi l'attrait de son génie mystérieux. Loin de représenter une vogue passagère, il fait partie de ces écrivains européens qui ont touché au vif même de l'âme russe.

*
* *

L'influence d'Hoffmann se fait sentir vers 1830. Les années 30 connurent une véritable passion pour cet écrivain. Si l'on feuillette les revues, les mémoires et les lettres provenant de ce temps, on est sûr de rencontrer son nom. La mode devient quelquefois un véritable culte, pénètre dans la vie même de l'époque. Des écrivains amateurs se réunissent à des soirées « sérapiontiques[1] ». Le prince Odoïevski donne à son chat le nom de Murr en l'honneur du célèbre Kater Murr[2]. A Berlin, au lieu d'étudier, Annenkov, à peine arrivé, se précipite dans le caveau de Lutter et Wegner, « où Hoffmann se livrait à l'ivrognerie[3] ».

Dans l'étude du jeune Herzen nous possédons une preuve éloquente de ce culte des années 30 pour le conteur allemand. Écrite avec tout l'enthousiasme de la jeunesse, elle

1. Voir Panaev, *Vospominanija*. Pétersbourg, 1888, p. 112.
2. Voir N. Brodskij, *Literaturnye salony i Kružki*. Moscou, 1930, p. 450-451.
3. Voir la lettre d'Annenkov, datée du 10 janvier 1841, dans *Annenkov i ego druz'ja*. Pétersbourg, 1892, v. I, p. 129.

nous donne une brillante description de la vie et de l'œuvre d'Hoffmann. Tout le monde hoffmannesque passe devant nos yeux : les professeurs diaboliques, les archivistes magiciens, les serpents dorés qui sont en vérité des princesses, les artistes exaltés épris de leurs propres rêves. Le dernier personnage de ce cortège évoqué par Herzen est le chat Murr, et le lecteur est invité à faire un pèlerinage à son tombeau[1]. Un peu plus tard, vers 1840, le célèbre critique Belinski se montre tout aussi enthousiaste pour Hoffmann. « C'est un grand nom », disait-il à Annenkov, « je ne comprends pas pourquoi l'Europe ne le place pas à côté de Shakespeare et de Goethe[2]. »

La gloire d'Hoffmann, qui avait été en grandissant pendant le commencement des années 40, subit pourtant vers 1850 une éclipse, incomplète il est vrai. Grâce au symbolisme elle eut bientôt une renaissance éclatante et le premier quart de notre siècle connut un renouveau de vogue hoffmannesque, presque aussi grande que dans les années 30.

De passage à Berlin, tout comme Annenkov, le publiciste Filosofov et le peintre Benois firent un pèlerinage au caveau consacré[3]. Le poète Kouzmine dans ses poèmes fantastiques *le Bosquet* (*Lesok*) a exalté Hoffmann à côté de Shakespeare et d'Apulée. De nouveau des « soirées sérapiontiques » eurent lieu : cette fois pourtant ce ne furent point des dilettantes restés inconnus qu'ils réunirent, mais la fière équipe des « Frères de Sérapion » qui devinrent les meilleurs prosateurs de l'époque révolutionnaire.

Tout ceci pourrait paraître au premier abord assez étrange. Ce maître magicien de Nuremberg, ce créateur des paradis fantastiques, qui, épris de la Beauté, n'a pas eu le temps de penser à Dieu, comment parvint-il à prendre cet ascendant sur une littérature essentiellement objective et religieuse ? Comment se fait-il que ce fut précisément la Russie qui porta le culte d'Hoffmann au plus haut degré, en le plaçant à côté de ses noms les plus glorieux et les plus chéris ?

1. Herzen, *Polnoe sobranie sočinenij i pisem.* Petrograd, 1919, v. I, p. 138-154.
2. Annenkov, *Literaturnye vospominanija.* Leningrad, 1928, p. 189.
3. Voir la critique de Filosofov sur une traduction de *la Princesse Brambilla*, dans le journal *Reč* du 2 novembre 1915.

A y regarder d'ailleurs de plus près, nous constaterons que l'influence d'Hoffmann est étroitement liée à une autre : Hoffmann pénètre dans la littérature russe à l'époque où Schelling domine l'esprit de la jeune génération. C'est parmi les disciples de ce dernier, entre les *lubomudry* (« amants de la sagesse ») de Moscou et dans le cercle de Stankevitch, que se recrutent pour une grande part ses premiers adeptes. Quoique ce fussent les traductions françaises, surtout celle de Loève-Veimars, qui rendirent Hoffmann populaire, son influence mêlée à celle de Schelling devait prendre un caractère plus foncièrement allemand qu'en France. Ce ne seront point les diableries et les bizarreries d'Hoffmann qui attireront à lui ces jeunes, mais son « sentiment du mystère de la vie », ainsi que l'a exprimé Belinski. Pour eux son œuvre proclamera « que la nature est vivante, que le vent parle avec les arbustes et que la vieille source raconte des contes merveilleux[1] ». Il est caractéristique qu'une des premières traductions russes d'Hoffmann, antérieure au succès des traductions françaises, sortit de la plume du poète Venevitinov, un des plus ardents admirateurs de Schelling[2].

La renaissance de l'influence d'Hoffmann est de nouveau liée à Schelling et à l'idéalisme allemand. Ce fut Vladimir Solovïov qui l'inaugura en publiant dans une revue une traduction du *Vase d'or* avec une introduction philosophique. Pour lui, comme pour Belinski, Hoffmann est le peintre du « mystère de la vie »; son fantastique nous montre la réalité mystique qui se meut sous la surface de notre vie quotidienne. Cette traduction passa inaperçue, mais le culte de Solovïov pour le conteur allemand ainsi que son esthétique toute imbue de Schelling et d'Hoffmann favorisèrent le nouveau développement[3].

Nous sommes donc, avec l'Hoffmanniana russe, en pleine métaphysique. Son influence, pour une part au moins, se fond

1. Belinskij, *Sočinenija*. Moscou, 1891, v. III, p. 522.

2. Ce fait a été établi récemment par Smirenskij dans la nouvelle édition qu'il a donnée des œuvres du poète; voir Venevitinov, *Polnoe sobranie sočinenij*. Moscou, 1934. Le conte traduit par Venevitinov est *le Magnétiseur;* il parut en 1827 dans le *Moskovskij Vestnik*, l'organe des *lubomudry*.

3. La traduction du *Vase d'or* qu'on chercherait en vain dans les œuvres complètes du philosophe fut rééditée à Pétersbourg en 1915.

avec l'influence de l'idéalisme allemand. On le sait, l'esprit russe n'a pas subi ce dernier aveuglément; il l'a changé et façonné à sa manière. C'est précisément ce processus d'assimilation, attraction et réaction simultanées, qui se réfléchit dans l'œuvre des écrivains russes inspirés d'Hoffmann. Laissons donc la métaphysique aux métaphysiciens et tournons-nous vers la littérature.

Nous possédons tout un cycle des contes hoffmannesques des années 30. Il y a de simples imitations, où l'auteur en changeant de menus détails ne fait que transcrire en russe le sujet d'Hoffmann, tel le conte de Pogorelski intitulé *les Conséquences pernicieuses d'une imagination effrénée* qui n'est qu'une adaptation de *l'Homme au sable*[1]. Il y en a d'autres où, tout en suivant de près l'intrigue d'un conte d'Hoffmann, l'auteur s'en écarte en un point capital, tel *le Bonheur dans la démence* de Polevoï qui commence par une lecture du *Maître des puces* et est calqué sur celui-là — sauf la fin.

Pogorelski et Polevoï sont des auteurs du second ordre, mais, nous l'avons déjà dit, les grands écrivains ont aussi payé leur tribut à Hoffmann. Gogol et Pouchkine ont aussi laissé des contes hoffmannesques. C'est à l'analyse de ceux-ci que nous voulons procéder : dans leur œuvre originale et profonde on pourra observer les traits dominants de l'hoffmannisme russe mieux que dans les imitations des auteurs secondaires.

Gogol[2] n'était pas assurément un lecteur de Schelling. Pourtant ses *Arabesques* montrent qu'il s'était formé, par mille intermédiaires divers, une esthétique, qui, sans aller jusqu'aux dernières profondeurs de la métaphysique, était néanmoins fort proche de la conception des adeptes russes de Schelling. On ne sera donc point étonné de le voir faire allusion à l'œuvre d'Hoffmann de cette manière : « Vous me paraissez maintenant bien attachée à l'Allemagne », écrit-il dans une lettre à Balabina, « certes, je ne nie pas que quelquefois on ne sente le désir de s'envoler d'un milieu de fumée de ta-

1. Voir Ignatov, *Pogorel'skij i Hoffmann*, dans *Russkij Filologičeskij Vestnik*, 1914, n° 3-4.

2. J'ai consacré une étude spéciale à l'influence d'Hoffmann sur Gogol et me bornerai ici à reporter les résultats auxquels je suis arrivé. Pour une documentation détaillée voir M. Gorlin, *N. V. Gogol und E. Th. A. Hoffmann*. Leipzig, 1933.

bac et de cuisine allemande vers la lune sur le manteau fantastique d'un étudiant allemand. Mais je me demande si cette Allemagne est réellement telle ou si elle nous apparaît ainsi seulement dans les contes d'Hoffmann[1]? » L'attitude de Gogol se dessine clairement dans ce passage. Ce qu'il choisit pour caractériser l'art d'Hoffmann, c'est la possibilité de s'élancer de la vie quotidienne vers le merveilleux. C'est précisément ce qu'il tentera d'entreprendre dans le premier de ses quatre contes hoffmannesques, *le Portrait*, qui est le récit d'un mystère diabolique. Certes ce n'est pas là une pure imitation d'Hoffmann ; d'autres influences littéraires ont joué, et le conte présente un entrelacement des motifs littéraires de provenance diverse. Seulement dans ce mélange c'est Hoffmann qui l'emporte. Non seulement la plupart des motifs lui sont empruntés, mais aussi le développement de l'action et la technique qui consiste à faire ressortir le merveilleux du quotidien. Ceci est surtout visible dans la seconde partie : l'histoire du peintre qui contient l'explication du mystère diabolique est calquée sur l'histoire du peintre dans *l'Élixir de Satan* et sa place dans le conte correspond exactement à celle qu'elle occupe dans le roman d'Hoffmann[2].

Ce merveilleux d'Hoffmann, quel rôle a-t-il joué dans le développement de Gogol? Les quatre contes hoffmannesques, *le Portrait*, *la Perspective Nevski*, *le Journal d'un fou* et *le Nez*, se placent chronologiquement entre l'Ukraine romantique des *Soirées à la ferme près de Dikanka* et *le Réviseur*, commencement de l'œuvre réaliste. Ils forment donc une sorte de transition entre les deux genres. Gogol, en délaissant le merveilleux de Dikanka, a essayé de trouver chez Hoffmann une autre formule du merveilleux. Pourtant il l'a bientôt abandonnée, et si *le Portrait* est bien « un conte à la Hoffmann », comme le disait Belinski[3], les trois autres contes sont le témoignage d'un éloignement progressif de la zone de l'écrivain allemand. Le merveilleux d'Hoffmann n'a pu remplacer pour Gogol le merveilleux de la Dikanka. Pourquoi?

Dans Dikanka le merveilleux est basé sur le folklore : l'au-

1. Gogol, *Pis'ma*. Pétersbourg, s. d., v. I, p. 542.
2. Je parle ici partout de la première rédaction du *Portrait*.
3. Belinskij, *Sočinenija*. Moscou, 1891, v. I, p. 493.

teur ne l'invente pas, il le découvre seulement. Il est donné dans les légendes et dans les croyances du peuple et n'est en somme que l'expression objective d'un état d'âme naïf et religieux. Le merveilleux d'Hoffmann, tout au contraire, est subjectif, étroitement lié à l'âme inquiète de l'artiste. La soif de l'infini crée chez Hoffmann et chez ses héros la sensation du merveilleux, la passion pour le rêve évoque le rêve. Le merveilleux n'est ni naïf ni religieux, il est voulu, et son but ultime est la sensation esthétique.

L'amour est pour Hoffmann le meilleur moteur de l'âme. Grâce à lui elle s'élance hors de la vie quotidienne et trouve le chemin vers le royaume du rêve, vers l'Atlantide du *Vase d'or*. Ce rêve ne deviendra jamais réalité, mais peu importe, puisque la sensation esthétique est le but. *La Vie dans le rêve*, titre donné par K. Aksakov à un de ses contes imités d'Hoffmann, voilà la solution qu'Hoffmann nous présente. Il y a un conflit entre l'image qu'on s'est fait de la bien-aimée et la bien-aimée elle-même. Ce conflit sera résolu facilement... dans le rêve, où il n'y aura que l'image : la princesse Brambilla, Serpentina, fille du Salamandre d'or. Et dans la réalité? La réalité n'intéresse pas Hoffmann.

Dans *la Perspective Nevski* Gogol place son héros précisément devant le conflit hoffmannesque, devant « la discordance entre le rêve et la réalité ». Le peintre Piskarev aperçoit dans l'atmosphère fantastique du soir de Saint-Pétersbourg sa princesse Brambilla, qui n'est en vérité qu'une prostituée. Son amour pour elle, naïf et exalté, se dégage de la réalité; dans ses rêves il la voit toute pureté et innocence. Pourtant ces rêves ne lui ouvrent pas le chemin de l'Atlantide. Il ne peut se contenter d'eux. Il retourne à la réalité, il revoit la femme qu'il aime et le conflit entre l'idéal et le réel l'amène au suicide.

Dans *le Journal d'un fou*, dont le caractère hoffmannesque est souligné par la correspondance des chiens visiblement inspirée du Chat Murr, Gogol pousse au fond sa lutte contre Hoffmann. Chez Hoffmann la délivrance par le rêve amenait non seulement au dédoublement de la bien-aimée, mais aussi au dédoublement du héros lui-même. Non seulement la gentille couturière Giacinta devient la princesse Brambilla, mais

le héros, l'acteur Giglio Fava, découvre qu'il est en vérité le prince assyrien Cornelio Chiapperi. Poprichtchine, lui aussi, découvre qu'il est un roi, le roi d'Espagne; il part pour son pays, mais son Espagne c'est la maison des aliénés. La délivrance esthétique d'Hoffmann n'est pour Gogol que de la folie. (Soit dit ici qu'originairement Poprichtchine devait être un musicien devenu fou, ce qui le rapproche encore plus du monde d'Hoffmann.)

Au *Journal d'un fou* succède chronologiquement *le Nez*, le dernier « conte à la Hoffmann », et qui représente une parodie cruelle du merveilleux hoffmannesque. Tout l'appareil fantastique d'Hoffmann y est déployé sur un thème qui n'a rien de merveilleux en soi et ne présente qu'une anecdote rhinoplastique. Derrière une fantasmagorie brillante on sent partout le vide, mais c'est ainsi que Gogol devait voir le monde d'Hoffmann après *le Journal d'un fou*.

Gogol a donc renié Hoffmann. L'analyse de ses contes hoffmannesques montre que, loin d'être des simples copies, ils sont l'expression d'une lutte et d'un affranchissement. Pourtant, pour qu'une lutte et qu'un affranchissement se produisent, il faut qu'il y ait aussi affinité. Cette affinité consiste dans l'amour de deux auteurs pour le merveilleux. Seulement le merveilleux de Gogol n'est que la forme visible d'un monde religieux, tandis que le merveilleux d'Hoffmann a son but en soi-même et sa source est non la réalité de Dieu, mais uniquement l'idée de la Beauté.

L'hypertrophie de la contemplation esthétique détourna Gogol d'Hoffmann. Le réalisme religieux du russe l'empêcha d'imiter jusqu'au bout le conteur allemand. Les contes hoffmannesques et *les Arabesques* avec leur esthétique romantique furent suivis du *Réviseur* et des *Ames mortes*; au lieu de s'élancer vers le royaume de l'Atlantide, Gogol prit le chemin qui le conduisit à la religiosité de ses dernières années[1].

Ce fut par un tout autre côté que Pouchkine approcha l'œuvre d'Hoffmann. On sait qu'il n'était que fort peu touché par l'esthétique romantique et n'avait aucun penchant pour la

1. Voir, sur l'évolution religieuse de Gogol, le livre pénétrant de K. Močul'skij, *Duchovnyj put' Gogolja*. Paris, 1934.

philosophie de Schelling et de ses adeptes russes. Ce ne pouvait être donc le merveilleux comme tel qui devait l'attirer vers Hoffmann.

Dans un almanach de Saint-Pétersbourg pour 1829 parut un conte intitulé *la Maison solitaire de Vassilïevski Ostrov* et signé Tit Kosmokratov. Ce conte n'eut aucun succès et fut vite oublié. En 1912 furent publiés les mémoires d'A. I. Delvig. Il en ressortait que *la Maison solitaire* fut racontée par Pouchkine chez des amis et notée d'après ses mots par Titov qui assistait. Il en ressortait, en outre, que Titov, ayant reconstitué le conte pendant la nuit, accourut le lendemain matin chez Pouchkine et lui demanda la permission de le faire imprimer sous son pseudonyme habituel. Pouchkine la lui accorda[1].

Ce conte, publié à nouveau par Chtchégolev et ensuite par Lerner, connut une célébrité posthume. Il différait fortement des autres œuvres de Pouchkine par son caractère fantastique qui se ressentait vivement de l'influence d'Hoffmann, ainsi que l'a déjà remarqué Lerner[2]. Comme le conte est assez peu connu en France, je me permets de rappeler en quelques mots son contenu. Paul, jeune homme pauvre, mais honnête, a lié amitié avec un personnage étrange, qui s'appelle Bartholomé et qui a on ne sait quoi de terrifiant dans le regard. Paul fréquente l'humble et solitaire maison de Vassilïevski Ostrov habitée par la veuve d'un fonctionnaire et sa fille Véra, dont il est amoureux. Une fois il amène Bartholomé avec lui. Ce dernier est fort impressionné par la beauté de Véra. Pour se débarrasser de Paul, il le conduit chez une comtesse, arrivée depuis quelque temps de l'étranger, assure-t-il. Il le prévient que la société, très choisie d'ailleurs, lui paraîtra étrange. Et il a raison. « Ils y rencontrèrent quelques hommes âgés qui se distinguaient par des très hautes perruques, des pantalons d'une largeur étonnante et qui n'ôtèrent pas leurs gants de toute la soirée. » La comtesse est cependant si belle que Paul n'a d'yeux que pour elle. Il devient un hôte fréquent de la maison. Une fois pourtant il se souvient de Véra. Il vient la

1. Voir A. I. Delvig, *Moi vospominanija.* Moscou, 1912, v. I, p. 158.

2. Voir son article sur *la Maison solitaire*, dans Puškin, *Polnoe sobranie sočinenij*, éd. Vengerov, v. VI, p. 194.

voir, mais Véra ne l'aime plus; c'est Bartholomé qui occupe ses pensées. Furieux, Paul retourne chez lui et rencontre dans sa chambre Bartholomé. En colère il se jette sur Bartholomé, mais celui-ci lui donne un coup au creux de l'estomac. Il tombe et, tout en perdant connaissance, entend ces mots : « Plus de calme, jeune homme. Ce n'est pas de ton semblable qu'il s'agit ici. » Revenu à lui-même, Paul trouve un billet de la comtesse qui l'invite à venir la voir le lendemain soir. Il s'y rend. La comtesse se montre particulièrement aimable à son égard; elle l'emmène dans le jardin d'hiver. Il croit que le moment du suprême bonheur est arrivé, mais on vient à plusieurs reprises l'avertir qu'on le demande dans la rue. Impatienté il descend. Celui qui le demandait l'égare dans un dédale des rues et disparaît ensuite. Paul ne sait que faire. Un fiacre passe. Il y monte. Il remarque que le fiacre porte le numéro apocalyptique 666. Le cocher se retourne vers lui; au lieu de visage il a une tête de mort. « Plus de calme, jeune homme. Ce n'est pas de ton semblable qu'il s'agit ici. » Paul entend de nouveau ces mots fatidiques, puis tout disparaît. Il se réveille chez lui, il a la fièvre.

La fin du conte est tragique. La mère de Véra meurt. Devant la mère mourante Bartholomé demande à Véra d'être sa femme. Elle consent, mais au dernier moment elle s'effraie et invoque Dieu. Alors la maison prend subitement feu et Bartholomé disparaît. Véra, ébranlée par ces événements, ne tarde pas à mourir. Paul se retire dans sa propriété de village et meurt bientôt aussi.

Voilà un conte vraiment hoffmannesque. Tout y parle de l'influence d'Hoffmann : l'action compliquée, le fantastique qui abonde dans une mesure tout à fait inattendue et le caractère de ce fantastique enfin, l'irruption des forces surnaturelles, diaboliques dans la vie quotidienne d'une ville moderne, qui est si typique pour l'art d'Hoffmann. Certes il y a là des éléments d'autre provenance, tel le numéro apocalyptique 666, emprunté à la superstition populaire, et le dénouement avec l'invocation de Dieu qui fait penser au *Diable amoureux* de Cazotte[1], mais le tout est incontestablement hoffman-

1. Il ressort des esquisses de Pouchkine récemment trouvées qu'il désignait

nesque. On peut même avec une certaine certitude désigner les deux contes d'Hoffmann qui ont influencé *la Maison solitaire : Datura Fastuosa*, où Pouchkine prit l'image de la comtesse et de sa maison étrange, et *le Magnétiseur*, qui a fortement influencé l'intrigue fondamentale[1].

Voilà donc le merveilleux d'Hoffmann bien exposé. Nous serions-nous trompé, et Pouchkine aurait-il été attiré par ce merveilleux même? Il y a pourtant dans *la Maison solitaire* un détail important qui marque une différence considérable entre ce conte de Pouchkine et l'œuvre d'Hoffmann. Tandis que les héros d'Hoffmann sont des âmes d'artistes, tourmentées par la *Sehnsucht* romantique, la soif de l'infini, le héros de Pouchkine est un homme sympathique, mais n'ayant aucune relation avec les forces de l'au delà : disons-le franchement, un homme prosaïque. Le Nathanael de *l'Homme au sable* est victime du magicien Coppelius, mais il l'est grâce à sa sensibilité, à sa prédisposition psychique. Le Paul de *la Maison solitaire* n'a aucune prédisposition psychique pour le merveilleux, il ne l'a provoqué en aucune manière, pourtant l'irruption des forces diaboliques s'est produite. Les derniers mots du conte soulignent cette situation : « D'où vient donc aux diables cette envie de se mêler aux affaires humaines quand personne ne les demande? »

Dans une étude remarquable, V. Khodassevitch, sans toucher toutefois à la question de l'influence d'Hoffmann, a essayé de déterminer la place que *la Maison solitaire* occupe dans l'œuvre de Pouchkine[2]. Il arrive à la conclusion suivante : *la Maison solitaire* est le premier essai de Pouchkine de donner une forme épique à sa sensation du principe diabolique. Il l'a abandonné à Titov, c'est-à-dire à l'oubli, mais il est revenu au même problème dans ses œuvres postérieures, surtout dans *la Dame de Pique* et *le Cavalier de bronze*. Ainsi *la*

les premières ébauches de *la Maison solitaire* sous le nom du *Diable amoureux* (*Vljublennyj bes*).

Voir V. Pisnaja, *Fabula Uedinennogo domika na Vasil'evskom*, dans *Puškin i ego sovremenniki*, v. XXXI-XXXII, p. 19-24.

1. Ces deux contes avaient paru dans des revues russes, en 1826 et en 1827. Rappelons que *le Magnétiseur* était traduit par Venevitinov.

2. Voir l'étude *Peterburgskie povesti Puškina*, dans V. Chodasevič, *Stat'i o russkoj poézii*. Pétersbourg, 1922, p. 58-96.

Maison solitaire serait à l'origine de tout un cycle important dans l'œuvre de Pouchkine.

Seulement alors pourquoi Pouchkine l'a-t-il si facilement abandonnée? V. Khodassevitch en est quelque peu étonné. Il nous semble pourtant que la raison n'est pas si difficile à trouver. Si l'on compare *la Maison solitaire* à *la Dame de Pique* et au *Cavalier de bronze*, on verra que dans ces derniers l'intrigue est vigoureusement simplifiée et l'élément fantastique réduit au minimum. *La Maison solitaire*, premier essai dans un genre nouveau, ne pouvait pas contenter Pouchkine; elle devait lui paraître trop hoffmannesque, hostile à l'harmonie sévère de son art.

La Dame de Pique et *le Cavalier de bronze* sont, par contre, du vrai Pouchkine et du meilleur Pouchkine. La composition y est simple et claire, le merveilleux est sobrement dosé. On n'y voit plus de fiacres au numéro apocalyptique ni de comtesses séduisantes qui ne sont que des marionnettes dans la main du diable. Pourtant il y a le mystère des cartes et le Cavalier de bronze poursuit le pauvre Eugène. Ni Hermann, homme pratique jusqu'à la cruauté, ni Eugène, l'humble fonctionnaire, n'ont la moindre tendance vers le merveilleux. Encore moins que Paul ils sont des héros hoffmannesques, mais pourtant ils sont placés dans une situation hoffmannesque. Dans *la Dame de Pique*, un motif important même, le changement de la dernière carte d'Hermann en dame de pique au visage de la vieille comtesse, est inspiré par un motif analogue de *l'Élixir du Diable*[1]. Le démonisme d'Hoffmann a visiblement influencé Pouchkine, mais il s'est non moins visiblement changé sous sa plume.

D'où vient ce changement? *La Dame de Pique*, *le Cavalier de bronze* et *la Maison solitaire* sont réunis tous les trois non seulement par le facteur Hoffmann, mais par un autre facteur très important aussi : l'action de tous ces contes se passe à Pétersbourg. Pétersbourg y est d'ailleurs beaucoup plus que le lieu d'action. Il est inutile de le souligner pour *le Cavalier de bronze*, quant à *la Dame de Pique* je me permets de citer

1. Dans l'*Élixir du Diable*, le héros, Médard, retrouve dans sa carte, la dame de cœur, une ressemblance frappante avec Aurélie, la femme qu'il aime.

Dostoïevski qui dans *l'Adolescent* a appelé Hermann « un personnage colossal, un vrai personnage de la période de Saint-Pétersbourg ». Pétersbourg n'y est donc pas pour rien.

Pouchkine aime Pétersbourg. Il a dit son amour dans la célèbre introduction du *Cavalier de bronze*. L'harmonie classique de cette ville lui est chère, pourtant il ressent toute l'instabilité de cette harmonie. Il sait bien : elle n'est point le produit organique d'un long développement historique, mais l'œuvre volontaire d'un génie fatidique. Pierre a bâti la Palmyre du Nord; son plan titanesque a réussi, mais il ne l'a pas bâti sur un sol solide. Toute cette splendeur repose sur de marécage, au sens littéral comme au sens figuré de ce mot. L'instabilité donne à cette ville, en apparence si claire et si classique, symbole de l'empire créé par Pierre, un caractère démoniaque.

Le démonisme de Pétersbourg, ainsi que Pouchkine le ressent, est donc proche du démonisme d'Hoffmann ; il lui manque pourtant le caractère romantique et rêveur de ce dernier. Ce fait explique la différence essentielle entre le fantastique de Pouchkine et le fantastique d'Hoffmann qui nous frappe déjà dans *la Maison solitaire*. La situation est hoffmannesque et le héros ne l'est aucunement[1].

Le démonisme de Pétersbourg d'un côté, l'amour du merveilleux de l'autre, telles sont les deux idées-forces qui ont amené l'esprit russe à s'occuper si intimement de l'œuvre d'Hoffmann. Dans le premier cas l'influence de l'auteur allemand est limitée à un élément de son œuvre, dans le second elle est plus complète, renforcée encore par l'influence de l'esthétique de Schelling, mais elle mène pour la plupart, comme chez Gogol, finalement à un conflit intérieur et à une réaction violente.

Ces deux tendances peuvent être aussi distinguées dans l'œuvre des auteurs secondaires. Ainsi le conflit de *la Perspective Nevski*, l'inanité de l'amour romantique, fera le leitmotiv

1. Il est juste de signaler ici qu'une étude spéciale a été consacrée à l'influence d'Hoffmann sur Pouchkine par S. Stein. C'est un travail incohérent et superficiel aux analogies arbitraires, mais qui contient cependant quelques détails utiles. Voir S. Stein, *Puškin i Hoffmann*. Tartu, 1927.

des contes hoffmannesques de Polevoï, rassemblés sous le nom caractéristique *les Rêves et la Vie*[1]. Comme chez Gogol les héros traqués par la discordance entre la fantaisie et la réalité aboutissent à la folie ou à la mort. Nous rencontrerons le même conflit sous une forme plus douce et plus naïve dans les contes hoffmannesques du jeune K. Aksakov : *la Vie dans le rêve* et *le Nuage*[2]. Pourtant il y aura aussi des solutions positives. Dans les années 60, A. Tolstoï, un adepte attardé du romantisme, amènera son Don Juan, conçu et tracé d'après l'esquisse qu'Hoffmann en a donnée[3], tout droit au monastère. Doña Anna avant de mourir lui enseignera en quelques mots la morale religieuse : « Vous avez voulu trouver le bonheur — il existe! Mais c'est en vain que vous avez cherché sur terre ce qui nous est destiné aux cieux. »

Il y a dans l'hoffmannisme russe un personnage qui occupe une place à part; c'est le prince Odoïevski. Ami de Venevitinov, ardent disciple de Schelling, il était comme prédestiné à subir l'influence d'Hoffmann. Et, en effet, on rencontre dans son œuvre quantité de détails empruntés au conteur allemand. Ils sont si nombreux et si manifestes que les contemporains donnèrent à Odoïevski le surnom d'Hoffmann II[4]. Pourtant, au lieu de s'enorgueillir de ce titre, le prince protesta de toutes ses forces : malgré sa prédilection avouée pour le conteur allemand il tenait à n'être pas confondu avec lui[5]. Et vraiment il y a une différence essentielle entre Odoïevski et Hoffmann : c'est qu'Odoïevski est un philosophe, un esprit critique qui se

1. Polevoj, *Mečty i žizn'*. Pétersbourg, 1834. — Sur Polevoj et Hoffmann, voir Rodzevič, *K istorii russkogo romantizma*, dans *Russkij Filologičeskij Vestnik*, 1917, n^os 1-2, p. 197-213.

2. K. Aksakov, *Sočinenija*. Pétersbourg, 1915, v. I, p. 229-269. Il est intéressant qu'une réaction semblable envers l'art d'Hoffmann se produisit avec le temps chez les penseurs du cercle de Stankević, qui avaient été ses admirateurs fervents. Ainsi Granovskij écrit en 1840 à ses sœurs, en leur envoyant les œuvres d'Hoffmann : « Maintenant je ne le lis plus, parce que j'ai été trop fantastique moi-même et que je suis las des rêves » (*Granovskij i ego perepiska*. Moscou, 1897, v. II, p. 90).

3. Le *Don Juan* d'A. Tolstoj est expressément dédié aux mânes de Mozart et d'Hoffmann. L'influence d'Hoffmann se fait aussi sentir dans les premiers contes de Tolstoj. Voir Lirondelle, *le Poète Alexis Tolstoï*. Paris, 1912.

4. Ce surnom a été donné à Odoevskij par la princesse Rostopčina. Voir la préface de Cechnovicer dans son édition des *Contes* d'Odoevskij. Moscou, 1929, p. 77.

5. Voir Odoevskij, *Russkie Noči*. Moscou, 1913, p. 13-16.

sert de la forme épique seulement pour donner plus de relief à sa pensée. Ses contes représentent pour la plupart des allégories; loin d'en former la substance, le merveilleux n'en est qu'un ingrédient secondaire. Que ce merveilleux soit manifestement emprunté à Hoffmann, cela ne change en rien la situation et n'approche pas Odoïevski du monde d'Hoffmann. Citons un exemple : dans *le Vase d'or* l'étudiant Anselme se trouve pris dans une bouteille de cristal. En regardant autour de lui, il voit qu'il y a d'autres jeunes gens dans des bouteilles de cristal à côté de lui, mais ceux-ci ne s'en aperçoivent pas. Ils sont fort contents de leur sort et s'imaginent qu'ils se promènent sur le pont de Dresde. Le tout est une allégorie satirique de l'étroitesse de la petite bourgeoisie, du *Philistertum*. Mais, comme ce trait ne présente qu'un détail dans l'ensemble du conte, emporté par le capriccio fantastique d'Hoffmann, il perd tout arrière-goût didactique. Odoïevski dans sa *Cornue* isole ce détail et en fait le centre de son conte, qui devient purement et clairement didactique : l'auteur a découvert pourquoi on étouffe dans les salons; c'est parce que le diable met tout le monde dans une cornue pour les distiller[1]. Prince Vïazemski, qui avait un sens critique très aigu, a bien senti cette différence. « Je crois que le genre d'Odoïevski n'est pas fantastique, c'est-à-dire pas dans le sens d'Hoffmann », écrit-il à Joukovski, « il a un esprit beaucoup plus spéculatif et critique et sa fantaisie n'est ni capricieuse, ni enjouée[2]. »

Il existe cependant une vraie affinité entre Odoïevski et Hoffmann dans un point. Musicien enthousiaste, Odoïevski est le seul de tous les « Hoffmannistes » russes qui ait essayé de suivre le conteur allemand dans cette partie de son œuvre. *Le Dernier Quatuor de Beethoven*, orné d'une citation du *Conseiller Krespel*, et *Sébastien Bach*, avec sa vision musicale imitée du *Chevalier Gluck*, en portent un témoignage éloquent[3]

1. Odoevskij, *Pestrye skazki*. Pétersbourg, 1833, p. 16-17.
2. *Russkij Archiv*, 1900, n° 3, p. 373.
3. Sur Odoevskij et Hoffmann, voir Sakulin, *Iz istorii russkogo idealizma. Knjaz' V. F. Odoevskij*. Moscou, 1913, v. I, 2, p. 342-361. En insistant sur la différence essentielle entre les deux auteurs, Sakulin va jusqu'à nier toute influence. Ceci est décidément inexact. La dissemblance générale n'exclut point une influence partielle.

* * *

Nous n'avons jusqu'ici considéré que l'Hoffmanniana russe du XIXe siècle. Celle du XXe est moins nombreuse, pourtant elle a donné naissance à deux œuvres importantes : *le Tréteau (Balagančik)* de Blok, et *Pétersbourg* d'Andreï Belyï. C'est à travers Vl. Solovïov que Blok approcha Hoffmann. Nous l'avons déjà dit : le conteur allemand était un des auteurs préférés du philosophe. L'amour pour Hoffmann a eu de graves conséquences pour l'esthétique et pour tout l'œuvre de Solovïov. Son idée centrale, la sanctification mystique du monde, eut à subir ainsi le dangereux voisinage de la délivrance dans le rêve. Sa pièce *le Lys blanc* en est la preuve. C'est un « mystère bouffon » où l'amour pour l'âme universelle se mélange à l'ironie romantique et au merveilleux fabuleux, inspiré par Hoffmann, surtout par son *Vase d'or*[1]. Mélange dangereux! L'œuvre de Blok en porte témoignage, de Blok qui a voulu vivre la pensée de Solovïov, comprise très imparfaitement, soyons-en sûrs, mais pas du tout si superficiellement qu'on se l'imagine d'habitude. Blok fit confiance à ses rêves, il les suivit et il se trouva hors de la réalité, pris dans le jardin ensorcelé du romantisme allemand. Le seul des écrivains russes, il pénétra dans le royaume de l'Atlantide, mais ce n'était que pour en ressentir l'insuffisance et l'irréalité. Dans son « article lyrique », *la Jeune Fille de la porte rose et le roi des fourmis*, il a essayé de se rendre compte de cette situation : dans un langage symbolique il opposa à la magie dangereuse du romantisme (en nommant expressément Hoffmann) la simple vérité religieuse contenue dans l'esprit du peuple russe[2]. Mais c'est dans ces drames lyriques, dont le plus beau est *le Tréteau*, qu'il nous a conté avec une lucidité mélancolique cette histoire de son âme. *Le Tréteau* correspond dans une certaine mesure à *la Perspective Nevski* de Gogol. Comme le conte de Gogol, la pièce de Blok nous montre le rêve de l'amour romantique se brisant contre sa propre irréalité. Comme le peintre de Gogol, le Pierrot de Blok ne peut suivre jusqu'au bout le che-

1. Vl. Solov'ev, *Šutočnye p'esy*. Moscou, 1922.
2. Voir aussi les esquisses de cet article dans I. Medvedev, éd. *Zapisnye Knižki Bloka*. Leningrad, 1930, p. 27-29.

min de la délivrance dans le rêve. Mais le caractère du drame est beaucoup plus proche du romantisme allemand qu'il ne l'était chez Gogol. *Le Tréteau* est conçu comme une pièce pour marionnettes. La tragédie se passe dans un monde grotesque et fantastique, dans le monde des masques. Une atmosphère irréelle entoure Pierrot, Arlequin et Colombine. Une note moqueuse se fait sentir, proche parente de cette ironie transcendentale dont parlaient les romantiques allemands et influencée par elle[1]. Voici ce que dit de cette pièce le célèbre régisseur Meyerhold, qui pour la première fois l'a mise en scène en 1906 : « Le grotesque peut être aussi tragique, comme nous le voyons dans les dessins de Goya, dans les contes de Poe et surtout naturellement chez Hoffmann. Dans ses drames lyriques Blok a suivi le chemin de ces maîtres.

> Te voilà, ô monde ! Tu es de nouveau avec moi !
> Ton âme m'est proche depuis longtemps.
> Je vais respirer le printemps
> Dans ta fenêtre dorée.

Arlequin jette ce cri vers le ciel étoilé et froid de Pétersbourg et s'élance par la fenêtre. Mais le beau paysage qu'on voyait dans l'embrasure n'était qu'un dessin. Il tombe dans le vide[2]. »

Belyï reprend dans son *Petersbourg* la ligne qui mène à Pouchkine. C'est moins peut-être à Hoffmann lui-même qu'à l'Hoffmanniana russe du *Cavalier de bronze* et de *la Dame de Pique* que se rattache son roman. L'apparition du Cavalier de bronze dans la chambre d'Alexandre Ivanovitch répète avec intention la célèbre poursuite de Pouchkine[3]. Mais l'irréel de Pétersbourg est chez Belyj encore plus palpablement irréel que chez Pouchkine : « Tout Pétersbourg n'est qu'une perspective se déroulant à l'infini, portée à la puissance n. Derrière Pétersbourg il n'y a rien. » Cette accentuation du sentiment

1. Blok lui-même a souligné cette parenté dans sa préface, publiée dans la première édition de ses drames lyriques. Voir A. Blok, *Lyričeskie dramy*. Pétersbourg, 1908, p. 12.

2. Meyerhold, *O teatre*. Pétersbourg, 1912, p. 170.

3. Il y a pourtant un motif qui semble être directement inspiré par Hoffmann : c'est le domino rouge, symbolisant la révolution, qui apparaît mystérieusement dans plusieurs endroits de la capitale. L'influence des contes hoffmannesques de Gogol se fait aussi sentir dans le roman.

de l'irréel n'est pas seulement due à la sensation individuelle de l'écrivain; elle est due aussi à l'histoire. *Petersbourg* fut achevé et parut quelques années avant la révolution.

C'est l'époque prérévolutionnaire et révolutionnaire qui vit la plus grande propagation de l'œuvre d'Hoffmann en Russie. Le conteur allemand pénétra jusque dans les beaux-arts, il fut porté jusque sur la scène. Ce fut la Russie soviétique qui produisit un illustrateur congénial de ses contes, Kravtchenko, comme ce furent les premières années du bolchévisme qui virent *la Princesse Brambilla* et *Signor Formica* dramatisés par la troupe de Taïrov. C'est l'influence d'Hoffmann qui explique en grande partie le succès qu'eut à cette époque Carlo Gozzi, écrivain fort goûté par Hoffmann. Meyerhold, alors l'ardent admirateur d'Hoffmann, porta Gozzi sur la scène et nomma de manière significative le journal de son studio théâtral, en unissant ses deux auteurs préférés : *l'Amour de trois oranges. Journal du docteur Dappertutto*. Qu'on pense à une capitale symbolisant toute une longue période de culture, s'affaissant dans l'irréel, trébuchant au bord du précipice, et on ne sera point étonné de cette frénésie hoffmannesque.

* * *

Je n'ignore pas que j'ai omis nombre de noms et d'œuvres qui mériteraient d'être cités. Pourtant, si un élargissement contribuait certainement à un enrichissement de mon thème, il ne pourrait guère en modifier les conclusions. La tendance au merveilleux et le conflit qui en résulte d'un côté, le fait historique de Pétersbourg, symbole de toute une période, de l'autre — tels sont les éléments qui ont contribué à la création de l'Hoffmanniana russe. Il y a pourtant un auteur chez qui ces mêmes éléments prennent en s'entremêlant une forme nouvelle et particulière; c'est Dostoïevski. Mais on comprend bien que l'importance et la complexité même de son œuvre exigeraient une étude spéciale.

Michel Gorlin.

LE RAFFERMISSEMENT DES TECHNIQUES

DANS LA LITTÉRATURE OCCIDENTALE DE 1840

> « Une pareille doctrine contrarie, nous le savons, la vanité poétique qui voudrait... faire croire qu'elle sait tout sans avoir rien appris, et joue devant le public badaud la parade de l'innéité générale... »
>
> Th. Gautier. Article sur Baudelaire dans les *Poètes français* d'Eug. Crépet.

Pour la commodité de la cause et la simplification du discours, on admet volontiers que les années voisines de 1840, qui voient s'affaiblir un peu partout la foi dans l'évangile romantique, marquent du même coup une orientation décisive vers le réalisme. Un admirable retour du balancier ferait succéder cette dernière tendance à celles qui l'avaient emporté longtemps, et voilà désormais le goût du positif, la haine de l'irréel, les soucis les plus contingents et jusqu'à une langue toute saturée de concret, qui succèdent à cette nostalgie d'infini, à ces appels du passé, à ces fièvres d'illimité et au frémissant lyrisme dont s'était autorisé le Romantisme ! Merveilleuse rectification, et dans un sens souhaité par le « bourgeois », le « philistin », qu'avait impatientés la rêverie des songe-creux et qui n'avaient trouvé qu'un recours un peu humiliant auprès de Béranger, de Scribe ou de Paul de Kock !

Les faits authentiques semblent assez différents. Ni l'initiation à Auguste Comte, ni l'effet littéraire des nouveautés industrielles ou sociales ne paraissent avoir eu cette providentielle rapidité. En attendant des orientations aussi décisives, il pouvait sembler, à des observateurs peu impartiaux, qu'en réalité la littérature entrait en décrépitude après avoir jeté un dernier, un éblouissant éclat : mais, de Proudhon toujours défiant à Louis Blanc affirmant (*Organisation du tra-*

vail, 1841) qu'il n'était pas bon « qu'il y ait dans la société beaucoup d'hommes faisant des livres pour s'enrichir, ou même pour vivre », des saint-simoniens ne croyant qu'à l'*art social* aux hégéliens d'Allemagne et de Russie constatant qu'après les trois âges du Symbolisme, du Classicisme et du Romantisme l'inspiration humaine se devait à elle-même, et à la loi des trois états, d'être tarie, c'était bien un glas que la littérature entendait tinter dans bien des programmes et des professions de foi de ces heures anxieuses. « On ne parle que de ma mort là-dedans » ; — mais aussi, en réponse :

Vous l'avez en dormant, Madame, échappé belle...

Car, en une sorte de défense, les lettres occidentales opérèrent le « redressement » le plus salubre. Revenir aux « règles », aux « genres », à une discipline de l'esprit analogue à celle que, tant bien que mal, un siècle et demi de classicisme avait proclamée? Ç'eût été bien difficile, en un temps de démocratie croissante et de mélange des publics, d'éducation plus utilitaire et d'instruction moins humaniste. C'est plutôt dans l'intérieur de l'atelier, pourrait-on dire, que se produisit la réaction salvatrice, et qu'un très net mouvement, donnant à la technique le pas sur la molle inspiration, apporta le salut à des activités galvaudées, malgré d'incroyables dépenses de génie, par la commode croyance à une toute-puissante innéité des dons de l'émotion et de l'expression.

I

La poésie avait, à cet égard, les torts les plus graves à réparer, et, bien longtemps avant le décisif coup d'État dont Catulle Mendès, en sa *Légende du Parnasse contemporain*, fait honneur à un exigeant Cénacle, il s'agissait pour elle de mettre obstacle à ces habitudes de spontanéité créatrice, à cette « composition originale », mais lâchée et commode, dont une partie des générations romantiques avait, en somme, paru prendre la responsabilité. Écrire des vers *lamartinement*, comme dit un contemporain (Charles Labitte cité par Sainte-Beuve), c'était, pour le grand poète, diffuser une magnifique

harmonie un peu monocorde, surtout monorythmique, mais dont la plénitude emportait les faiblesses dans son flux. S'en rapporter, en cas d'hésitation entre diverses retouches possibles, au premier jet immanquablement, comme Hugo affirmait le faire, c'était proclamer, de la part du maître, une sorte de réalité de formes préconçues que garantissait, chez lui du moins, son génie verbal. Déclarer, à la façon de Musset,

Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie,

c'était s'en remettre à une vibrante émotivité du soin de donner son élan à la phrase, sa fièvre aux vocables. Mais, pour les disciples, pour les imitateurs et les épigones, quels fâcheux exemples donnaient ces chefs! Le quatrième, Vigny, s'en tenait à la « poésie pure », semblait-il, pour conférer à une haute méditation sa valeur expressive : autre incitation, trop aisément dénaturée par les poètes du « troisième Cénacle », à cette « littérature facile » que dénonçaient, non sans parti pris, les fidèles attardés d'un classicisme que certains crurent voir renaître, on le sait, dans la *Lucrèce* de Ponsard.

« Tout effort est contraire au bien », avait dit Nodier. Sainte-Beuve, le 1er mai 1840, rappelle pour la censurer cette *Poétique* trop commode : il contredit timidement encore « cet épicuréisme de la diction, cette coulante doctrine de la facilité naturelle », et, soit qu'il se rétracte sur le compte de Boileau, soit qu'il insiste sur une pensée de Vauvenargues, « le style est le vernis des maîtres[1] », soit enfin qu'il aborde de front un problème qu'il avait certainement vu autrement « dix ans auparavant en littérature », l'ancien héraut et fourrier du Romantisme de 1830 fait volontiers amende honorable :

Sous prétexte de *lyrisme*, chacun s'abandonne à sa pente, et l'on

1. Pour donner à cette pensée son plein sens, il faut voir dans ce « vernis » non pas le brillant de l'enduit, mais la *certitude de préservation* qu'il confère, et songer aux *Frammenti letterarii e filosofici* de Léonard de Vinci — l'artiste le plus curieux des techniques qui ait jamais été — et à cette curieuse confrontation des « chances » de peinture et de musique, aujourd'hui bousculées par le « disque » : « La peinture domine la musique, parce qu'elle n'est pas forcée de mourir chaque fois, après sa création, comme l'infortunée musique... La musique, qui s'évapore à mesure qu'elle naît, est inférieure à la peinture, que l'*emploi du vernis* a rendue éternelle. »

n'atteint pas à l'œuvre dernière dont on eût été capable. Aux époques tout à fait saines et excellentes, les choses ne se pratiquent pas ainsi. Ce n'est pas contrarier son talent et aller contre Minerve que de se resserrer, de se restreindre sur quelques points, de viser à s'élever et à s'agrandir sur certains autres (15 janvier 1844).

Mais, en ces matières comme en beaucoup d'autres, seule compte la décision intérieure, l'effort organique. Celui de la poésie sera toujours un peu contrarié par la crainte de donner décidément dans « l'art pour l'art », alors que l'ambition prophétique subsiste chez les chefs du Romantisme. Voici pourtant, à côté de ceux qui maintiennent le point de vue de l'inspiration — et ce seront, parmi les romantiques, les plus rudement tancés par la critique parnassienne, — les poètes qui passent sous le joug : *l'Artiste*, que dirige Arsène Houssaye à partir de 1841, n'a pas de programme bien défini, mais se soucie de rapprocher à nouveau les arts du dessin et les poètes qu'avait séduits, romantiquement, la musique.

Cette année-là même, Vigny note dans son journal :

Oui, la poésie est une volupté, mais une volupté couvrant la pensée et la rendant lumineuse par l'éclat de son cristal préservateur.

Et, deux ans plus tard, *la Maison du Berger* étant déjà écrite, son auteur spécifie que « tous les grands procès de l'humanité peuvent être discutés dans la forme des vers » — à condition que le choix des symboles, le dépouillement des détails, laissent à cette forme une solidité que lui enlèverait la facture trop lâche.

La même année — qui est celle des *Burgraves* discutés et de la *Lucrèce* de Ponsard (acclamée grâce surtout au talent si mesuré de Rachel, jugée par Hugo extrêmement déficiente en nouveautés intéressantes) — le chef du romantisme poétique félicite, en des termes qu'il faut rappeler, l'auteur d'une *Prosodie de l'École moderne*, W. Tenint, d'avoir marqué la nouvelle étape franchie par la métrique française :

Vous expliquez à tous ce que c'est que le vers moderne, ce fameux *vers brisé* qu'on a pris pour la négation de l'art, et qui en est au contraire le complément... Le vers brisé est un peu plus difficile à faire que d'autres vers; vous démontrez qu'il y a une foule

de règles dans cette prétendue violation de la règle. Ce sont là les mystères de l'art... Grâce à vous, ce qui était vrai pour nous poètes va devenir vrai pour tous les lecteurs.

Eh quoi! des règles, « une foule de règles », quinze ans après que la *Préface de Cromwell* enfermait *sous six clefs* les malencontreux préceptes! C'est qu'ici les règles promulguées par des législateurs ne sont pas en cause, mais les règles immanentes auxquelles s'en rapportent les techniques sinon les doctrines, auxquelles se soumettent les ouvriers à défaut des métaphysiciens — jusqu'au moment où l'affermissement d'un *faire* différent peut rendre possible une inspiration opposée. Dans l'intervalle, le poète peut être vraiment aussi gêné que l'*Albatros* de Baudelaire (1841), que ses ailes de géant empêchent de marcher...

La nouvelle adoption du sonnet, et du sonnet cristallisé au lieu du sonnet musical, fait partie des procédés de raffermissement préférés des poètes; d'autres poèmes à forme fixe sont de même renouvelés, sans notable changement de matière en attendant les initiatives de plus tard : Leconte de Lisle le déclare dès avril 1838, pour faire agréer un sonnet méditatif où l'émotion est contrainte de chausser l'étroit brodequin des quatorze vers, « les idées ont été et sont nues, il ne reste à changer que l'expression, et c'est là que doit tendre l'effort du poète, en tout et pour tout. » Inutile de rappeler ici combien Théophile Gautier — un peu inquiétant cependant en raison de sa profession de foi en faveur de *l'art pour l'art* — était prêt à secourir une pareille tendance et à approuver ces sonnettistes pressés d' « abattre une forêt pour construire une petite boîte » : c'étaient l'ornementation et l'ajustage de la petite boîte, non pas la luxuriance de la forêt, qui devenaient intéressants. On est assurément sur la voie qui mène aux *Émaux et Camées* — à condition de s'arrêter, en février 1846, à l'étape marquée par Banville, dans les vers fameux des *Stalactites* :

Sculpteur, cherche avec soin, en attendant l'extase,
Un marbre sans défaut pour en faire un beau vase;
Cherche longtemps sa forme...

II

« Les vers, en tout pays, sont ennemis du naturel. » C'est Mérimée qui parle : et, si Sainte-Beuve peut encore déplorer que le romantisme français n'ait pas donné, *en vers*, l'épopée odysséenne de la vie familière, ces *pia vota* n'ont pas grand' chance d'émouvoir l'auteur de *la Famille Carvajal*, qui n'a jamais donné dans l'artifice du vers, se trouvant là-dessus d'accord avec son maître Stendhal.

Encore faut-il que les genres dont la prose est le langage naturel ne galvaudent pas la commodité de ce langage plus direct et plus commode — en apparence — à manier. Or, il n'est pas douteux que la crise, tout au fond, ne fût plus grave encore pour le roman que pour les genres lyriques : c'est bien ici que triomphait la « littérature facile », la « littérature industrielle », dénoncées par Nisard ou par Chaudes-Aigues[1], mais avec une virulence de doctrinaires qui, n'ayant point mis la main à la pâte, ne pouvaient guère prendre à cœur les questions de facture. Ici, le roman-feuilleton avait sa grande part de responsabilité, et les constructions géniales de Balzac lui-même, son extraordinaire entente de la « crédibilité » ne le préservent pas du reproche qui lui est souvent fait, peu d'années avant sa mort, de se contenter d'une « maladresse sublime » qui, chez lui, est sauvée par l'intensité des tableaux de l'écœurante insignifiance des « conteurs mous ». Sainte-Beuve a beau se laisser emporter, contre l'auteur de la *Comédie humaine*, par une antipathie foncière, il a raison d'observer que « le mode de publication en feuilletons, qui obligeait, à chaque nouveau chapitre, de frapper un grand coup sur le lecteur, avait poussé les effets et les tons du roman à un diapason extrême, désespérant, et pour longtemps insoutenable ».

D'une inflation de ce genre, même la sécheresse à la Stendhal ne pouvait plus garantir : « un miroir qui se promène sur une grande route » ne reflétera jamais qu'un chaos. Les pro-

1. Je songe à son article de *l'Artiste*, 1840, t. V, p. 49 : *État présent de la littérature.*

cédés diffus, les enchevêtrements à la Eugène Sue ou à la Frédéric Soulié étaient trop commodes; trop engageantes étaient, de leur côté, les prolixes promenades à la George Sand, la bride sur le cou, dans les régions de la sentimentalité sociale, pour qu'une vraie pénitence ne fût pas nécessaire. Gustave Flaubert la prépare, devra l'infliger au roman par son admiration pour un styliste comme La Bruyère, par sa détestation des « phrases femelles », par sa foi dans la « vertu intrinsèque » inhérente à « la précision des assemblages, la rareté des éléments, le poli de la surface, l'harmonie de l'ensemble » : et, grâce à cette stylisation de la prose narrative, le réalisme ou l'étrangeté des sujets, *Salammbô* comme *Madame Bovary* feront figure possible. Mais, pour l'instant, l'antidote visible de la grande dilution romanesque, c'est le retour à la prose artiste, *artificielle* même, des *Poèmes en prose*, et Baudelaire insiste sur ce *contrepoint* avant la lettre, sur cette langue indispensable et renouvelée sinon nouvelle, « assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience »; et c'est aussi la complication de la Capitale qui doit se retrouver dans cette stricte polyphonie.

Prosper Mérimée, maître depuis longtemps de son art, curieux depuis toujours, disait-il, de « disséquer les cœurs humains pour voir ce qu'il y avait dedans », donne plus de précision, désormais, à la couleur locale qu'il connaît d'expérience, réprouve le réalisme où il ne voit que « le goût des platitudes et de les peindre en un style approprié au sujet », mais abonde *à fond*, entre 1840 et 1846, dans sa tendance à la concentration et fixe ainsi, pour la *nouvelle*, quelques-uns de ses procédés les plus sûrs[1] — ceux-là même que pourra s'approprier un Tourguénev — et qui classent ce genre parmi les plus « conscients », pourrait-on dire, et les plus volontaires, ceux où l'auteur est contraint de ne jamais oublier ni l'effet à produire, ni le but à atteindre. Et, dès lors, le « quelquechose qui n'a pas la force d'être un roman » (Nisard); « les nouvelles qui sont au roman ce qu'est le vaudeville à la comédie » (Vigny) prennent une autonomie bien méritée, con-

1. Pierre Trahard, *Prosper Mérimée et l'art de la nouvelle*. Paris, 1923.

quise de haute lutte par l'effort de peinture resserrée et significative dans son cadre restreint.

Mais si la forme de la nouvelle, en dépit de cet approfondissement, semblait exigüe pour le « développement » dont ne peuvent se passer certains sujets romanesques, ayant pour objet une lente destinée et non une crise? « Faire jaillir le styliste de l'écrivain paresseux, récalcitrant à l'arrachement douloureux du style », comme diront les Goncourt plus tard, cela n'est-il pas contraire, et par conséquent néfaste, à la haute lisse et à la présentation d'histoires de cette ampleur? Le grand recours du roman narratif de cette sorte va être, comme il est normal, un retour à ses plus récentes origines. Et, puisque les récits à la Walter Scott, avec leur emmêlement de descriptions, de dialogues, de *récitatifs* accrochés à des réalités de décor, sont (quoi qu'on fasse) à la source des romans de cette époque exubérante, un sûr instinct semble ramener sur un terrain analogue, pour cette cure de sobriété, les narrateurs ayant vraiment de longues histoires à conter et demandant à un décor précis, à une humanité bien définie, à une terre capable de donner des forces à Antée, une sorte de certitude que n'ont pas les *Mystères de Paris* ou les *Aventures du Juif errant*. George Sand n'attendra pas les mécomptes de 1849 pour replacer dans le cadre berrichon de molles histoires sentimentales; Barbey d'Aurevilly « sauvera » la grande manière, à la fois épique et fantastique, du baronnet d'Écosse en la transplantant dans son cher pays normand. Lui qui reprochera à Mérimée de mettre « Walter Scott en vignette », il ne tardera guère à se prescrire ce *memorandum* : « Plantons-nous hardiment, comme des Termes, sur la porte du pays d'où nous sommes et n'en bougeons plus », et il est certain que Mistral de son côté ne tardera guère à démontrer la salubrité d'un art vraiment informé de *tous les possibles* d'une terre bien définie. Quoique les résultats littéraires de cette décision soient plus tardifs, on la trouve incluse dans mainte destinée d'apprenti écrivain de 1840 : comme si un « encadrement » nouveau du genre romanesque était conditionné par cette sorte d'enracinement — dont Tourguénev comme Auerbach vont savoir quelque chose.

III

Je me suis dit : « Tu te contenteras de la prose. Elle seule dira bien ce que tu as à dire. Elle sied mieux maintenant que la forme rimée aux mœurs, aux passions, à l'esprit, aux costumes de ton temps. Elle est moins ambitieuse, moins fière, moins provocante que sa rivale, mais elle est aussi saine, aussi attrayante, aussi robuste... Elle est d'ailleurs aussi noble que le vers et d'aussi bonne, que dis-je? de meilleure maison que lui. Elle date de la création. Dieu l'a parlée au premier homme, Jésus aux premiers apôtres et saint Paul aux premiers chrétiens. En un mot, elle est l'humanité même... »

Dumas fils signifie ainsi, dans la Préface rétrospective du *Bijou de la Reine*, son congé à la forme du vers; il admettra plus tard, d'ailleurs, que l'honnête versification de Molière se prête parfaitement à la comédie de caractère telle qu'il l'a pratiquée. Pour l'instant (1845), ce n'est nullement la rareté du sujet qu'il répudierait, et la *Dame aux Camélias* ne sera guère plus « quotidienne » que *Marion de Lorme* : c'est un procédé d'écriture moins brillanté, moins artificiel, qu'il abandonne sur la scène; mais, son père le dira lui-même, ce n'est que *Diane de Lys* (1853) qui marque entre ces deux Dumas une réelle démarcation, et la *Dame aux Camélias*, bien qu'en prose, semble vraiment, à l'auteur d'*Antony*, faire partie du même répertoire que ses pièces à lui. Là encore, c'est bien d'une technique moins lâche qu'il est avant tout question; tout ce que Scribe avait prodigué de courantes habiletés retrouvera sa valeur de précepte et son mérite de métier.

Il n'était guère besoin de ramener à la prose la Muse de Scribe, pédestre par nature : c'est elle qui, face aux élancements des romantiques, et d'Hugo ou Dumas en particulier, affirme son mérite scénique en ces temps décisifs. *La pièce bien faite*, avec elle, reprend tous ses droits — qui sont aussi des droits d'auteur — sur le romantisme au théâtre, et même dans des domaines qui avaient paru l'apanage de ce dernier : la chronique, l'histoire ou la légende *non antiques*. On sait qu'au Théâtre-Français, dix ans après *Othello* et *Hernani*, douze ans après la *Préface de Cromwell*, 90 soirées revenaient

à Scribe en 1840 et 142 en 1842, Hugo n'en ayant que 9 et 5, Dumas que 18 et 40. Et ce n'était pas seulement la « comédie-vaudeville », fort à l'aise dans son cadre restreint, qui reprenait le dessus : *le Verre d'eau* est de 1840, *Un fils de Cromwell, ou une Restauration*, de 1842 et ce sont là des pièces en cinq actes, faisant triompher la doctrine des petites causes produisant de grands effets, et non pas la démonstration de la force supérieure des âmes hautes, ou des conflits entre dualismes psychologiques; surtout, la « fresque », le lyrisme, inclus dans *Cromwell*, étaient modiquement ramenés à la toile de genre, à la simplicité de ton. Ce *Fils de Cromwell* prenait, à d'autres égards encore que la politique, le contre-pied de son ambitieux père de 1828.

L'illimité et la poésie sont exilés d'un tel répertoire, non pas au profit du souci documentaire, mais du resserrement des ressorts. L'illimité? Il fera son deuil de la scène, et pour longtemps — sauf dans des drames symboliques à la Quinet, chimériques à la Gautier :

Vénus avec le Christ y dansait aux enfers.

La poésie ? Sa force de suggestion, sinon son étalage, restera entière parce que concentrée, dans les proverbes de Musset.

IV

Internationale avait été la faute : comment la pénitence n'apparaîtrait-elle pas internationale ? Si l'on constate que la crise des lettres n'était pas moins grave dans les autres pays d'Occident, et qu'il paraissait même, à beaucoup d'esprits clairvoyants[1], qu'une sorte de « crépuscule des dieux » n'était

1. Le plus impressionnant de ces pronostics est évidemment celui de Hegel, suivi par l'Allemagne des philosophes (assez disposés d'ailleurs à décréter vers ce moment, comme on sait, que la vraie littérature de la Germanie, c'est sa philosophie) : « la mort de l'art », lequel se dissout dans des formes plus « sociales », musique, religion, mouvements en commun, ensembles populaires, ou dans des préoccupations plus intellectuelles, philosophie et surtout métaphysique, paraît à beaucoup de critiques chose faite après l'échec de la *Jeune Allemagne*. La plupart des disciples de Hegel, de Stirner à Fr. Th. Vischer, placent l'art « qui crée *l'objet* » au-dessous de la philosophie par quoi *le sujet* arrive au maximum de puissance. Et précisément, aux alentours de 1840, l'extrême individualisme philosophique créait une sorte de carence littéraire qui a été souvent signalée. Cf. R. M. Meyer, *le Mouvement moral vers 1840*, trad. S. Jankelevitch (*Rev. de Synthèse historique*, 1913).

que trop évident, on relève avec d'autant plus de satisfaction les indices de cette technique plus exigeante, plus serrée, dont s'avisent dans les diverses littératures tous ceux qui ont le souci des valeurs en péril. Et, sans qu'on doive parler de synchronisme exact, il est assez naturel que la réaction ait été assez analogue dans ces diverses parties d'un même ensemble.

Deux stricts contemporains, Otto Ludwig et Frédéric Hebbel, après une période d'apprentissage intense, l'un à Leipzig, l'autre à Munich, vont se risquer à la scène, ou du moins à la forme scénique de la littérature, parmi des affres de vocation dont le pathétique est connu : aussi bien l'*Agnes Bernauerin* de Ludwig (1840-1853) que la *Judith* de Hebbel (1839-1841) sont de pathétiques efforts vers la *Gestaltung*, la détermination des personnages et de l'action. Mais la glorification de l'humble amoureuse éprise d'un prince royal de Bavière et le drame de l'intense féminité judaïque sont tout aussi romantiques, avouons-le, que des œuvres de Kleist ou de Z. Werner, de Tieck ou de Brentano : seulement l'effort vers la formulation plastique, vers l'individuation dramatique, auxquelles le Viennois Grillparzer était parvenu dans son œuvre, confère à ces tentatives une valeur significative pour le point qui nous occupe : trop baignée de musique, trop encline à l'ironie ou à la rêverie romantiques, l'inspiration allemande sentait obscurément le besoin, s'il fallait justifier ses possibilités créatrices, de s'arracher au demi-jour et à la musicalité.

Et, puisque la marche triomphale de Scribe, préparée par son répertoire le plus bourgeois, le plus *question d'argent*, est un des grands faits de l'histoire du théâtre au XIXe siècle, le succès de cet admirable faiseur est assuré — de Tromsoe à Cadix et de Moscou à Baltimore — cette fois pour un répertoire plus ambitieux. Voici donc, comme au temps du classicisme fixant la trop fluide matière médiévale ou renaissante selon d'exigeantes formules, des structures moins lâches qui s'offrent un peu partout aux scènes européennes : même avant les fameuses tournées de Rachel, quelle incitation à concentrer, à organiser la substance dramatique plutôt qu'à l'étaler et à la faire chatoyer ! Il y paraît bientôt dans l'apprentissage d'Ibsen, dans d'autres resserrements scéniques où les nécessités matérielles du théâtre s'ajoutent à d'autres contingences pour

ramener le romantisme dans un cadre étroit et faire dire à Ibsen comme à Dumas fils : « La forme du vers a fait à l'art dramatique un mal extraordinaire... » Constatation qui sera lente à se faire accepter de la dramaturgie européenne, où beaucoup répéteraient comme J. B. Niccolini : « Qui sera l'homme fortuné qui détruira la tradition que, depuis Alfieri, il n'y a point de tragédies? »

V

Et la forme du roman? On sait combien, vers 1842, les *Mystères de Paris* d'Eugène Sue ont intéressé, en Allemagne, Fr. Th. Vischer comme Gutzkow et ses associés de la littérature « sociale ». A divers degrés, les autres pays de l'Europe portent à ce livre fameux un intérêt analogue. Or un tel modèle était plutôt de nature à accentuer la tendance à l' « informe » dont souffre la prose narrative du temps, et dont beaucoup d'auteurs cherchent à se guérir par un apprentissage à la Goethe ou à la Platen : par le voyage en Italie ou en Grèce, par le vieux frottement du Septentrional avec les paysages plus nets, la plastique humaine, innée, du Midi. La vieille aspiration du Nordique vers les pays des ombres accusées et des francs reliefs, des personnalités définies et de la gesticulation décisive, chez combien d'écrivains ne va-t-on pas la retrouver une fois de plus, quand sera devenu vraiment endémique le souci d'une technique plus ferme! Il y faudra ajouter bien des voyages en France, avec le souci, un peu mêlé de mépris, de surprendre à Paris ou dans les provinces méridionales des secrets de précision, de formulation dont la littérature et la société y semblent dépositaires par définition.

Mais, ces disciplines, rien ne les garantit aussi bien, sur place et sans cet apprentissage « à double tranchant » du voyage et du dépaysement, qu'une ferme volonté appuyée sur des lectures appropriées, ou sur les enseignements que peut donner un art voisin : nous les trouvons à ce moment chez les deux grands écrivains de la Suisse alémanique.

Un Zurichois de vingt-quatre ans rentre dans sa patrie, à l'automne de 1842, après deux années et plus passées à Munich à la recherche d'une formule qui, dans la peinture de paysage, satisfasse son goût foncier pour la vérité *typique* : crise

dont on peut dire, chez Gottfried Keller, qu'elle est à la fois retardée et « déviée », car il lui faudra bientôt dépasser le lyrisme facile, que son retour à Zurich devait favoriser, pour se mettre en quête de son vrai *moi*, celui du nouvelliste, qui n'éclora guère qu'un peu plus tard, mais qui se trouve préparé par l'apprentissage du paysagiste.

Un autre Zurichois, de six ans plus jeune, fait en 1843 son premier séjour dans la Suisse française. C. F. Meyer est alors un collégien de dix-huit ans qui achève, taciturne et presque aussi boudeur que son compatriote, une ingrate crise d'adolescence : or, c'est près de Lausanne, dans le pensionnat du Petit-Château, que cet enthousiaste lecteur de Jean-Paul va « s'abandonner sans résistance aux impressions toutes fraîches de la littérature française, laisse classiques et contemporains agir sur lui, Molière et sa verve contenue aussi bien que Musset et sa poétique ivresse ». Ce n'est que dix ans plus tard, on le sait, que l'auteur de *Jurg Jenatsch* laissera « le génie français concentrer, en les disciplinant par l'étude, ses vastes facultés et ses connaissances étendues » : mais il est évident que, si l'effet produit est de 1853, la crise, le diagnostic, la perception du remède sont de ces années 1843-1844. C'est l'heure où, sans doute, un autre écrivain helvétique, J. Gotthelf, semble donner des gages à la plus complète indifférence à la forme : mais aussi G. Keller, malgré sa sympathie pour un conteur « populaire », ne va pas tarder à reprocher à celui-ci « d'écrire des pages inutiles, en imitant pour ainsi dire sa propre manière et en en faisant parade », et à réclamer « une œuvre d'art épurée, ajustée par la sagesse et l'ordre d'un génie discipliné », puisque le « poète de nature » est difficilement imaginable de nos jours.

Cette nécessité du *style* s'infiltre aussi dans la jeune littérature russe, si disposée par ailleurs à céder à la plus fallacieuse tentation « antiplastique ». Époque incontestable de crise, si l'on songe qu'en 1841 les *Ames mortes* de Gogol, destinées à être un âpre tableau de satire sociale, sont encore un « poème » dans l'intention de l'auteur, et que Tourguénev n'en est, en 1841, qu'à émerger de la « mer allemande » sans trop savoir où se diriger[1]. De même, Alexis Tolstoï s'attarde

1. U. Huber Noodt, *l'Occidentalisme d'Ivan Tourguénev*. Paris, 1922, p. 10.

encore en 1840 au sujet « frénétique » du vampirisme, mais le critique Bielinski discerne dans cette élucubration ultra-romantique, « malgré la complexité et la confusion de l'invention..., une maîtrise d'invention, un art de faire des personnages presque des caractères..., et la belle langue, parfois semblable à un véritable style[1] ».

Retournons en Occident, où diverses raisons ont, presque de tout temps, contraint la « joie de conter » — si aisément sollicitée, en Orient, vers l'indéfini, l'illimité et le continu — à s'accommoder de structures moins lâches que la simple juxtaposition des faits ou le simple enchâssement des épisodes dans un cadre commode. La littérature anglaise a toujours été, en matière narrative, si féconde en variétés, si prompte aux renouvellements, qu'on épie avec un intérêt particulier, dans la patrie des Richardson, des Fielding et des Scott, les symptômes du resserrement technique nécessaire. Mais c'est qu'en raison même de cette diversité, tous les possibles sont favorisés ou peuvent l'être ; et Dickens, émerveillé d'apprendre que le *Caleb Williams* de Godwin a été écrit « à rebours », ou plutôt dans l'ordre inverse de ses trois parties, ne s'en trouvera pas incité à resserrer sa manière. Le grand effort de Thackeray est encore à venir, et l'éventualité d'une œuvre comme *Aurora Leigh* ne souffrira pas de l'ironique avis que se donne Élisabeth Barrett à elle-même :

> On prend une mule et non une Muse,
> Sauf dans la fable et dans l'image...

Il serait trop facile de répéter ce qu'a dit à ce sujet un romancier contemporain, et d'alléguer avec M. Hugh Walpole qu'avant 1870 le roman « avait toujours été regardé comme un heureux accident que comme un art[2] ». L'exagération de cette boutade n'est que modérément corrigée, pour le moment de crise où nous sommes, par les soucis des meilleurs prosateurs : on est loin du moment où Th. Hardy, en 1888, observera qu' « on peut puiser, dans un roman bien et artisti-

1. A. Lirondelle, *le Poète Alexis Tolstoï*. Paris, 1912, p. 137.

2. Dans *The Eighteen-Seventies*, ed. by H. Granville-Barker. Cambridge, 1929. Cf. l'article de Th. Hardy, *Science of Fiction*, dans la *New Review* d'avril 1891.

quement construit, toute une éducation esthétique », plus loin encore de l'aveu de J. Conrad, suivant lequel « un sacrifice doit être fait, quelque chose doit être abandonné — seule vérité gravée au Saint des Saints du beau sanctuaire édifié pour notre édification par les maîtres de la fiction » : il faudra pour cela que le puritanisme s'apprivoise avec *l'art pour l'art* dans le roman lui-même, et que Gautier soit innocenté par Flaubert, si l'on peut dire, auprès des confrères britanniques.

C'est cependant une future romancière que nous pouvons surprendre, grâce à une reconstruction ingénieuse de M. Charlier[1], en train de s'initier à des techniques diverses, loin de son provincial Yorkshire : Charlotte Brontë est sous-maîtresse dans une institution bruxelloise en 1842 et en 1843; qu'elle soit transportée par les représentations de Rachel dans le monde de la tragédie, ou que le Salon de peinture lui révèle des nécessités de composition dont les arts du dessin ne pouvaient faire bon marché, l'auteur de *Villette* devra certainement à des initiations de ce genre le sens nécessaire des conditions qui pourront hausser une œuvre romanesque au-dessus de la simple autobiographie plus ou moins diluée; et peut-être l'allure retenue, la certitude mystérieuse de romans qui trouvent aujourd'hui un regain de faveur ont-elles là leur point de cristallisation.

Mais si, pour Wilkie Collins le roman est « un drame raconté », si Bulwer Lytton, en 1834, avoue encore une certaine difficulté qu'éprouve, en dehors de l'évocation médiévale à la Walter Scott, le romancier qui veut tenter une résurrection du passé, c'est qu'en effet l'ample et commode recette qui consistait à mettre la bride sur le cou au génie narratif ne trouve que çà et là son antidote. La surveillance de cet élan, la vigilance qui prescrirait à l'écrivain de se rappeler « où il veut aller », le souci du style qui éloigne d'une simple transcription ce qui tient à durer par la force des mots, ne sont qu'en puissance ou à l'état d'exception dans ce riche district des lettres. Il semble qu'on en puisse dire au-

1. G. Charlier, *la Vie bruxelloise dans « Villette »* (*Rev. de l'Université de Bruxelles*, mai-juillet 1933). Émile Montégut discernait, dans son « portrait général » de la romancière (*Rev. des Deux Mondes*, juillet 1857), un moment où « le critique est apparu ».

tant des zones analogues du roman en Italie et en Espagne, où des influences successives venues d'Angleterre et de France ont sollicité vers Walter Scott, puis vers Balzac et Sue, puis vers Dickens, des activités qui n'allaient que peu à peu se discipliner à leur tour.

VI

Bon gré mal gré, cette vigilance dans l'inspiration, cette clairvoyance dans l'émotion, s'imposeront cependant aux régions du Parnasse qui s'étaient le plus véhémentement affranchies des anciennes tutelles. Mais c'est avec un certain retard que le romantisme, sous sa forme lyrique, se soumettra à nouveau à ce « fren dell'arte » qu'il était si commode de mépriser au nom de la libre fougue du génie ! Il n'est pas douteux que l'amour du *beau plastique*, chez des poètes comme Al. Aleardi, byronien fervent par ailleurs, favorise un tel retour à la fermeté de structure, alors que les préférences d'un Giovanni Prati pour la peinture et la danse[1] le contrediraient plutôt. Mais les deux péninsules ont de tels gages permanents de « stylisation » dans leurs chefs-d'œuvre de statuaire et d'architecture, les ombres portées par un soleil plus éclatant ont de si belles chances d'habituer la vision des hommes à des reliefs plus marqués et à des plans mieux établis, qu'une fermeté plus grande de la structure ressaisit immanquablement les artistes littéraires, même s'ils ont cru tourner le dos à ces prestiges.

C'est au contraire dans les pays d'une moindre tradition « sculpturale » que devait se poser, comme en France même, un problème qui n'était pas sans intéresser, ici aussi, l'existence de la littérature poétique. Sans doute, *Keepsakes* et *Taschenbücher* recevaient, plus que jamais, des effusions qui restaient fidèles à ce *moi* libéré, à cet individualisme littéraire dont les temps nouveaux avaient proclamé les droits, mais qui risquaient d'entraîner l'art des lettres dans un naufrage insensible de la forme.

G. Danley, en 1839, envoie à l'*Athenaeum* un essai intitulé *The Regeneration of our national Poetry*, qui signale le dan-

1. Cf. Gius. Gabetti, *Giovanni Prati*. Milano, 1911, p. 163 et suiv.

ger et aperçoit les indices d'amélioration. Le recueil publié en 1842 par Tennyson, recueil de pièces élaborées pendant douze années d'un nouvel apprentissage, n'apporte aucune vue philosophique, aucune nouveauté d'expérience sensible, mais des indices répétés de souci technique desquels sont frappés, plus peut-être que les contemporains, les spécialistes de l'ère victorienne[1] : la turbulence désinvolte de Byron avait beaucoup moins de part désormais, dans les admirations d'un poète réfléchi, que l'art conscient de Keats.

Bien des symptômes, sur ce même terrain de choix, vont converger. Et, comme fréquemment en Angleterre, l'Orient va faire agir ses prestiges : le prochain traducteur d'Omar Kheyyam, Edward Fitzgerald, s'est trouvé dès 1846 fort impressionné par la traduction d'odes de Hafiz par son ami polyglotte, Edw. B. Cowell : ami de Tennyson comme de Thackeray, il a pu initier ces écrivains à des particularités bien différentes de la libre allure attribuée parfois aux produits poétiques de l'Asie.

Et l'Allemagne ? Elle avait été si prompte à prôner l'indépendance, la révolte contre les règles, la déférence à l'inspiration populaire, religieuse, à l'inspiration tout court, que le retour à des formes fixes, à des lignes plus arrêtées de cristallisation semble coûter à son Parnasse. Et cependant ! Mises en chansons comme dans le *Rheinlied* de Becker (18 septembre 1840), ou en sonnets comme dans telles *Poésies d'un vivant* de G. Herwegh (1840-1841), les préoccupations nationales ou libérales de la Germanie sont bien obligées de resserrer leur forme : exemples significatifs, sinon absolument décisifs, d'une volte-face. Ce ne sont pas, en tout cas, les *Voix du temps* que Geibel multiplie en 1841, ou d'autres diffuses poésies politiques, qui créeront une technique différente, alors que les tendances au romantisme de la forme sont si générales encore.

Il ne fallait guère moins qu'un enfant terrible du Romantisme, tel que Henri Heine, pour dénoncer sans merci l'inflation dérisoire qu'avaient fait subir, à la poésie allemande, des maladroits qui étaient, comme il le répétait après Brentano,

1. A. H. Thorndike, *Literature in a changing age*. New York, 1920, p. 266 et suiv.

« de braves gens, mais de mauvais musiciens ». On se croit poète, sur les flancs d'un Parnasse trop accueillant, dès qu'on a produit quelques vers supportables sous l'action d'une éruption de puberté ou de patriotisme, d'une crise de folie ou d'effervescence passionnelle. Mais le poète de l'*Allemagne, conte d'hiver*, s'armait trop nettement d'ironie et d'une sauvage clairvoyance pour dénoncer de pauvres dilutions de la veine romantique et offrir d'autres modèles acceptables à des générations demeurées sentimentales; une jeunesse gorgée de musique, et trouvant dans Jean-Paul en particulier, dans le « non-artiste » Jean-Paul, de quoi satisfaire sa soif de fiévreux idéalisme, n'était guère prête à comprendre la leçon du « Prussien libéré ». Il est même certain que bien des fins de non-recevoir à l'égard de ce renégat font déjà prévoir à cette époque la dure condamnation par laquelle Treitschke dénoncera chez Heine « ce qui est commun aux Juifs et aux Français, l'agrément du vice, l'*habileté de facture* qui de gentils riens peut faire une phrase harmonieuse... ».

Si bien que — privilège assez normal — le lyrisme avait chance de conserver, dans le pays le plus attaché à l'art des sons, une situation de choix, des droits acquis par deux siècles de lutte théorique et de musicalité délicieuse, vérifiés par un indiscutable succès[1]. C'est ici surtout que le glissement de la littérature vers l' « œuvre d'art de l'avenir » risquait de faire absorber l'expression personnelle des sentiments par un art envahissant entre tous : la musique.

Par une intrusion paradoxale, mais bientôt décisive, dans le Parnasse occidental, c'est des États-Unis que va venir le coup d'état qui mettra fin, dans toute une zone poétique, à la séduisante doctrine de l'inspiration suprême, de l'inconscient l'emportant sur les démarches critiques du poète, et qui opposera à « une sorte de frénésie supérieure, d'intuition extatique », la théorie de la pleine lucidité, avec « les suppressions et les choix prudents, les ratures et les interpolations ». *Le Principe de la poésie* et *la Philosophie de la composition*, fameux essais d'Edgar Poe, mettront quelque temps à franchir l'Océan, après leur paradoxale apparition de 1846, protestant

1. Cf. E. Duméril, *le Lied allemand et ses traductions poétiques en France*. Paris, 1933.

en faveur de la « poésie pure » contre les poèmes dont la longueur faisait évanouir l'élément poétique. Puisque « toute excitation est, par nature, passagère », la vibration transmise au lecteur ou à l'auditeur ne saurait continuer sous l'effet d'une longue dilution littéraire. Le *Paradis perdu* lui-même était à demi réprouvé par sa longueur excessive. La *Philosophie de la composition*, exagérant jusqu'au paradoxe la surveillance des démarches de l'esprit poétique, alléguait ceci :

Rien n'est plus clair que cette vérité : tout sujet digne de ce nom doit être « élaboré » jusqu'à son *dénouement* avant que la plume se risque à le transcrire. C'est avec le *dénouement* en vue perpétuellement que nous pouvons donner à un sujet son apparence indispensable de logique, de causalité, en faisant que chaque incident, et spécialement la tonalité de chaque détail, tende au développement de l'intention.

Qu'aurait dit Young, l'auteur de la *Composition originale*, d'un tel art poétique ? C'est celui-ci sans conteste qui se fraye une voie, à travers des oppositions variées, jusqu'à nos jours, et qui donnera même une valeur excessive à cette « surveillance » de l'artiste créateur dont le romantisme avait cru faire fi à tout jamais. Et, ici encore, ce n'est pas d'un abandon systématique de sujets tels que *le Corbeau* ou *les Cloches* qu'il peut être question, et d'une soudaine adoption de thèmes communs — au contraire : ce sont plutôt, dans ce champ transcendental de l'imagination, des droits restitués à la technique littéraire.

VII

Gardons-nous de vouloir trop prouver : où serait la souplesse de la chose littéraire, si une mesure commune pouvait être appliquée avec rigueur aux tendances de toute la gent écrivante — même ici, après les déconvenues du Romantisme ? Mais le coup de balancier commodément imaginé, par certains annalistes, dans la succession des aspects littéraires du XIX^e^ siècle, ne semble pas résister à l'examen des faits réels. Il est faux — et il eût été bien peu humain — qu'à l'inspiration romantique succède par contre-coup une volonté réaliste, un souci de positivisme et d'objectivité. Après l'inon-

dation, un endiguement s'impose : la nature du courant ne change pas si vite que cela. Pourquoi, d'ailleurs, les sociétés s'enfiévrant de plus en plus de soucis matériels et de problèmes économiques, de luttes de classes ou de conflits nationaux, la littérature cesserait-elle de pratiquer cette évasion, cette défense, cet enchantement, qui sont en pareil cas ses meilleures raisons de s'imposer à un public distrait? Comme l'observera Anatole France, « si l'on veut nous dire une belle histoire, il faut bien sortir un peu de l'expérience et de l'usage ». Allons plus loin avec la littérature du XIX[e] siècle : une fois raffermies les techniques, on pourra faire un sort à de *moins belles histoires*, encadrer à sa guise, dans la texture des mots surveillés et des phrases concertées, toutes les pauvretés et toutes les laideurs, recommander à un éditeur, comme l'écrivait Charlotte Brontë, « une héroïne aussi petite et aussi laide que moi qui sera aussi intéressante qu'aucune des vôtres... ».

En attendant, les « belles histoires » qu'avait prodiguées le Romantisme avaient mis en péril la possibilité des lettres en tant qu'activité technique : même surchargées d'apparences réelles comme chez Eugène Sue, même saturées de profondes énergies comme chez Balzac, elles finissaient par compromettre la littérature elle-même par l'indifférence au métier, à la marque, à la frappe, à tout ce qui, en somme, peut différencier de la simple élucubration l'œuvre d'art. Structures restaurées, gros œuvre vérifié et façades ravalées, on dirait que la maison réparée peut se prêter à de nouveaux usages : il ne fallait pas moins pour que, le moment venu, elle se prêtât à ces appropriations d'après 1850.

Fernand BALDENSPERGER.

« MARIUS L'ÉPICURIEN »

DE WALTER PATER

ET SES POINTS DE DÉPART FRANÇAIS

On est assez peu renseigné sur la genèse de l'œuvre la plus importante de Walter Pater, *Marius the Epicurean*. Si exquise que soit, dans ce livre comme en tous les autres, la révélation du tempérament esthétique et mystique de son auteur, la rareté des documents épistolaires, des souvenirs intimes d'amis de Pater laisse subsister, ici aussi, bien des obscurités. Il est entendu que la tendance maîtresse de son *Marius l'Épicurien* procède de son propre malaise philosophique en une période de désillusion[1] : encore manquons-nous de toute explication pour les circonstances d'époque et de décor de ce roman. Les suggestions suivantes, on l'espère, offriront à la fois des indices pour l'appréciation du livre et de nouvelles précisions sur les rapports de Pater avec les lettres françaises contemporaines.

*
* *

Jamais, croyons-nous, on n'a signalé les ressemblances frappantes qui rapprochent *Marius* de Pater et le *Sérénus* de J. Lemaître[2]. Là comme ici, un jeune patricien, de tempéra-

1. Thomas Wright (*The Life of Walter Pater*, t. II, p. 21) affirme que le portrait de Marius lui fut suggéré par la personnalité d'un ami. On admet en général, cependant, que le héros de ce roman est avant tout une incarnation de la personnalité même de son auteur. En tout cas, le renseignement de Th. Wright n'expliquerait pas comment Pater fut amené à placer son personnage dans une période et un décor particuliers.

2. Rien dans A. Beyer, *Walter Pater's Beziehungen zur französischen Literatur und Kultur*. Halle, 1931. — Un feuilleton de notre collaborateur Joseph Aynard (*Débats* du 17 décembre 1922) terminait, en revanche, par cette ligne suggestive un examen de la traduction française de *Marius* : « Comme le *Séré-*

ment philosophique, est en quête d'une vue satisfaisante sur la vie, au milieu du chaos spirituel de la décadence romaine. Marius et Sérénus s'adressent à tour de rôle aux philosophies dominantes et y découvrent en fin de compte une certaine *stérilité*, un manque d'humanité, au fond de toutes les valeurs offertes par le paganisme. A ce moment de leur développement intellectuel, ils pénètrent dans le groupe exigu des chrétiens de Rome, et l'un et l'autre sont profondément émus par la nuance d'humanité attendrie que cette religion nouvelle a fait pénétrer dans la vieille sagesse païenne. Ni Marius ni Sérénus, cependant, ne résorbent leur scepticisme de fond : toute morale et esthétique demeure la séduction du culte nouveau. Cependant leur sympathie pour la foi chrétienne est si grande que l'un et l'autre meurent en raison de leur intimité avec les chrétiens, et qu'ainsi l'un comme l'autre, comme dit J. Lemaître, est un « martyr sans foi[1] ».

Ces analogies ne sont pas moins surprenantes si l'on fait état de certaines divergences dans le ton et la présentation. Walter Pater soumet à une étude plus profonde, plus complexe, le caractère de son « épicurien », « ses sensations et ses idées », que ne fait Lemaître dans un *conte* écrit en tout premier lieu pour l'agrément. Plusieurs des attitudes intellectuelles analysées en détail par Pater sont simplement rassemblées, par Lemaître, en une ou deux phrases. De plus, *Sérénus* laisse une impression finale d'ironie bien différente du ton nostalgique de l'œuvre de Pater. Sérénus se tue dans sa prison, mais ses affiliés chrétiens croient normale la mort d'un homme qui attendait le martyre librement accepté : Lemaître accentue cette fin ironique en donnant une liste, amusante dans sa naïveté, des miracles accomplis sur la tombe du martyr supposé, quand, huit cents ans plus tard, ses restes sont amenés en France et vénérés sous le nom de saint Marc le Romain. Rien de plus opposé au point de vue de Pater que l'inflexion ironique donnée ainsi au sujet : cependant subsiste la ressemblance intellectuelle avec Lemaître, même dans la

nus de J. Lemaître, il ne fut compté parmi les martyrs que par erreur ou générosité. » Cette rencontre ne donne que plus de prix à l'induction qu'on va lire (N. D. L. R.).

1. J. Lemaître, *Mes Souvenirs. Mon arrivée à Paris*, dans la *Revue hebdomadaire* du 1er février 1913, p. 49.

tendre et pieuse description de la mort de Marius[1] : celui-ci a contracté une fièvre mortelle après s'être laissé mener en captivité à la place de son ami chrétien, et les initiés qui lui donnent le sacrement le considèrent comme un martyr. Mais il peut encore commenter l' « ironie des destinées humaines », car, « dans son cas tout au moins, le martyre, comme on l'appelle..., ne serait qu'une exécution banale[2] ». Sous les différences de surface, les deux récits expriment donc bien le même dilemme : l'incapacité de croire, même pour les âmes naturellement religieuses.

A ces parallélismes frappants s'ajoute, pour en renforcer la force persuasive, l'existence d'un compte-rendu anonyme consacré, dans le *Macmillan's Magazine* de novembre 1887, à *M. Lemaître's Sérénus and other Tales*[3]. Article doublement significatif, puisque Pater n'est l'auteur que d'un petit nombre de comptes-rendus, sans doute parce que ce genre de contributions éphémères à des journaux correspondait peu à ses lents et prudents procédés de composition. Quand il surmontait sa répugnance, Pater devait être mû par quelque intérêt personnel et spécial porté au livre en question : c'est ainsi que la brève liste de ses comptes-rendus (dont il ne publia qu'un petit nombre en volume) comprend des œuvres de ses disciples O. Wilde, G. Moore, A. Symons et A. Raffalovitch[4]. Les deux articles anonymes de Pater sur la *Correspondance* de Flaubert[5] signifient également un choix personnel : comme

1. Lemaître semble avoir reconnu lui-même que sa propre tendance fondamentale était exprimée par le côté sérieux de l'histoire : « *Sérénus*... où je me suis aperçu, depuis, que j'avais mis plus de vérité, et une vérité plus générale que je n'avais cru; ce conte que je voudrais, en le transportant dans la vie réelle et contemporaine et en le développant davantage, refaire avant de mourir... »

2. *Marius the Epicurean*. Library Edition, Macmillan, 1921, p. 214-215.

3. Cet article figure dans la nomenclature des *Essays from « the Guardian »* de Pater (*Athenaeum*, 12 juin 1887) et dans la bibliographie de Wright, *Walter Pater*, t. II, p. 260. Il a été réimprimé dans *Sketches and Reviews by Walter Pater*. New York, Boni and Liveright, 1919.

4. Il s'agit des ouvrages suivants : A. Symons, *Introduction to the study of Browning* (*The Guardian*, 9 novembre 1887) et *Days and Nights* (*Pall Mall Gazette*, 15 avril 1889); O. Wilde, *Dorian Gray* (*Bookman*, novembre 1891), et des articles *Mr George Moore as an Art critic* (*Daily Chronicle*, 10 juin 1893) et *It is thyself* (*Pall Mall Gazette*, 15 avril 1889).

5. *Life and Letters of Flaubert* (*Pall Mall Gazette*, 25 août 1889); *Correspondance de G. Flaubert*, 2e *série* (*Athenaeum*, 3 août 1889).

le montre l'essai sur *le Style*, Pater avait trouvé dans les lettres de Flaubert l'expression d'un esprit analogue au sien. Le compte-rendu de *Sérénus* est donc, vraisemblablement, le résultat d'affinités du même genre.

Comment a-t-il, si l'on peut dire, « réagi » à sa lecture? Nul doute qu'il ne tende à insister, dans son analyse, sur les éléments de l'histoire qui sont le plus en harmonie avec son propre roman psychologique. De fait, le signalement de Sérénus s'appliquerait à son héros à lui :

It is a charming figure, certainly, which Sérénus displays, rich with intellectual endowments, and with a heart that, amid all the opportunities for corruption which could beset a fortunate patrician... never loses its purity to the last — affectionate, reflective, impressible by pity, with the « gift of tears ».

L'analyse de l'attitude philosophique de Sérénus rappelle la façon dont Pater, au chapitre XVI de *Marius*, compare le XIX^e^ siècle à l'âge de Marc-Aurèle :

Yet with all his heartfelt admiration for believers, Sérénus is still unable to believe. Like a creature of the nineteenth century, he finds the world absolutely subject to the reign of physical law.

Ce compte-rendu, s'ajoutant aux analogies relevées plus haut, achève de suggérer l'influence possible d'un des récits sur l'autre : ici commence, cependant, la difficulté. *Marius the Epicurean* a été publié en 1885. *Sérénus* est, pour la première fois, mentionné dans les bibliographies de Lemaître à propos de la publication, en 1886, du *Sérénus et Contes d'autrefois et d'aujourd'hui*[1], le volume dont Pater a rendu compte l'année suivante. Quant à une hypothèse inverse, une dette de Lemaître à l'égard de l'écrivain anglais, elle est exclue par le fait, par lui-même déclaré, qu'il écrivit *Sérénus* à Besançon où il passa les années 1882 à 1884[2]. Serait-ce l'apparente impossibilité d'établir une chronologie d'influence qui expli-

1. Paris, Lemerre, 1^er^ octobre 1886 (cf. *la Fiche bibliographique française*, fiche 271); H. Morice, *Jules Lemaître*. Perrin, 1924; E. Sansot-Orland, *Jules Lemaître*. Sansot, 1903.

2. J. Lemaître, *Mes Souvenirs* (*Rev. hebdomadaire*, 1^er^ février 1913, p. 49). Il existe une tragédie de Fabet, *Tibère et Sérénus*, fondée sur le 4^e^ livre des *Annales* de Tacite (N. D. L. R.).

querait la carence de toute indication de rapport entre les deux œuvres? Le hasard seul aurait-il opéré pour créer ces analogies entre elles; et Pater, découvrant *Sérénus* après la publication de Marius, se serait-il senti poussé, par cette découverte, à écrire un de ses comptes-rendus — si rares dans son œuvre?

Voici, pourtant, une autre éventualité qui subsiste : la publication de *Sérénus* à une date antérieure à celle que fournissent biographies et bibliographies. Or, selon cette hypothèse, nous nous sommes reporté à la première publication de *Sérénus* dans le numéro du 14 juillet 1883 de la *Revue politique et littéraire*, connue plus tard sous le titre de *Revue bleue*.

Puisque Pater, à cette époque, était intéressé au contact maintenu avec les lettres contemporaines en France, il peut avoir vu à Oxford ou à Londres ce numéro de périodique; il peut l'avoir vu dans une de ses excursions sur le continent, comme l'année 1883 lui en fait projeter[1]. Ayant lu le récit de Lemaître, il peut avoir trouvé plus tard un intérêt renouvelé à rendre compte du volume où *Sérénus* fut inclus, et ce compte-rendu serait dès lors tout à fait plausible.

*
* *

Le problème, cependant, est encore compliqué par le fait que la lecture de *Sérénus* par W. Pater ne saurait rendre entièrement compte du parallélisme général — mise en scène, action, tendance philosophique entre les deux œuvres. Quoique « l'on ne sache pas *quand* ni *comment* Pater commença à songer à *Marius l'Épicurien*[2] », nous savons que cet ouvrage était déjà en cours d'exécution en 1883[3]. Des vagues indications de ses biographes, on peut même inférer la date initiale de sa genèse aux approches de 1880. En tout cas, Pater a évidemment conçu l'idée générale de *Marius* plusieurs années

1. T. Wright, *ouvr. cité*, t. II, p. 59.
2. A. C. Benson, *ouvr. cité*, p. 89.
3. T. Wright, *ouvr. cité*, p. 60. Cf. la lettre de Pater à miss Paget (Vernon Lee) en juillet 1883 (Benson, p. 89) : « I have hopes of completing one half my present chief work — an Imaginary Portrait, of a peculiar type of mind in the time of Marcus Aurelius, by the end of this vacation... »

avant la publication de *Sérénus* en 1883. Mais la première apparition de ce récit *deux ans* avant celle de *Marius* rend admissible l'hypothèse que les analogies expresses entre les deux récits soient dues à des suggestions issues de *Sérénus* et acceptées par l'auteur britannique.

C'est la singulière ressemblance entre la mort des deux héros qui augmente la probabilité de cette hypothèse. Pater n'a pas la souplesse narrative de Lemaître : peut-être a-t-il rencontré *Sérénus* à un stade difficultueux de sa composition. Quelle que soit la beauté délicate de l'œuvre de l'Anglais, elle manque d'allant, d'incidents extérieurs qui la fassent rebondir : il y a un moment où le lecteur a l'impression d'une impasse, d'un butoir que le récit ne passera guère. Marius est de plus en plus attiré par le genre de vie et par le culte des chrétiens, mais les réserves de son scepticisme demeurent inébranlables : comme Pater lui-même, il semble destiné à continuer indéfiniment cet état d'esprit vacillant, et, du point de vue de la construction narrative, il y a là quelque chose de fort peu satisfaisant, de décevant même, qui appelle un épilogue défini pour conclure plus nettement l'ouvrage. Or, *Marius l'Épicurien* étant, au fond, l'histoire des attitudes philosophiques de son auteur, celui-ci ne pouvait terminer ni par la conversion du héros, ni par une répudiation absolue de ce christianisme avec lequel il restait en sympathie. *Sérénus* n'aurait-il pas fourni à Pater le dénouement nécessaire? Comme beaucoup d'autres romanciers en peine de dénouement, Pater met à mort son héros, mais du moins la mort ambiguë de Sérénus suggérait-elle un épisode final symbolisant le sens à la fois pieux et sceptique du livre entier de Pater. Marius mourant « martyr sans foi », c'était pour l'auteur, sans préciser son adhésion à l'Église, la possibilité de montrer son héros agissant d'accord avec *l'esprit* de la religion chrétienne. D'autres points décisifs de ressemblance peuvent être relevés : le tempérament des deux héros, leur enfance sensible au spectacle de la souffrance, leur précoce et ardente dévotion à la philosophie, leur initiation au christianisme par un service religieux, sans le préliminaire d'une instruction théologique, leur attitude de spectateurs sympathiques au sein d'une communauté chrétienne. De même que Pater en-

veloppa la donnée du martyre des nuances particulières de sa propre mentalité, certaines autres analogies peuvent être le résultat partiel d'une transmutation analogue : est-il téméraire d'avancer que dénouement et autres indices viendraient de *Sérénus*[1] ?

*
* *

Un point nous laissera perplexes, et c'est l'analogie *générale* entre les deux livres, puisque, évidemment, Pater commença le sien plusieurs années avant la publication de *Sérénus*. Une autre hypothèse semble acceptable — avec toutes les réserves nécessaires : à savoir que Lemaître et Pater aient trouvé, dans une certaine mesure, une commune inspiration dans les œuvres d'Ernest Renan. « Nul esprit n'a plus puissamment agi sur moi… Il m'apprit le premier la « piété sans foi » : de telles phrases, fréquentes chez Lemaître, se complètent, dans l'esquisse autobiographique de 1913, de l'expression qui désigne « ce conte *vraiment remanié* de Sérénus ou le martyr sans foi ». Épithète qui, sans doute, dans la pensée de l'auteur, concernait plus que l'idée du « martyr sans foi » : de fait, la situation principale, les détails caractéristiques se trouvent dans l'*Histoire des origines du christianisme*, spécialement au volume des *Évangiles*. Chez Lemaître, l'imaginaire Marcus Annaeus Serenus et sa sœur héritent du destin du consul Flavius Clemens et de sa femme, ainsi décrits par Renan :

Comme tant d'autres Romains distingués, ils sentaient le vide du culte officiel, l'insuffisance de la loi morale qui sortait du paga-

1. Des analogies ont été relevées entre *Marius* d'une part, *Callista* de Newman, *Hypatia* de Kingsley d'autre part. Ces derniers romans mettent en scène les relations entre païens et chrétiens, soit dans Sicca au IIIe siècle, soit dans Alexandrie au Ve. Une certaine légère analogie peut être constatée dans le fait que Callista n'est pas chrétienne consciemment quand elle est arrêtée, mais qu'en prison elle complète sa conversion avant son martyre : il y aurait là un détail significatif, si la mort de Marius, dans sa présentation et son esprit, n'était précisément plus semblable au martyre supposé de Sérénus. En fait d'époque, de décor, de sensibilité et de situation, rien chez Newman et Kingsley ne se rapproche de *Marius* plus que ne fait *Sérénus*.

Sans doute, il y a une légère différence de dates : *Sérénus* se joue au Ier siècle, *Marius* au second ; mais nature et condition de l'Église naissante

nisme, la repoussante laideur des mœurs et de la société du temps. Le charme des idées judéo-chrétiennes agit sur eux. Ils reconnurent de ce côté la vie et l'avenir. Mais sans doute ils ne furent pas ostensiblement chrétiens... Si les Clemens furent chrétiens, ce furent donc des chrétiens bien indécis.

Renan, sans doute, aurait contesté le héros de Lemaître — et tout aussi légitimement celui de Pater. Flavius Clemens a été mis à mort, sa femme exilée à Pandataria à cause de leurs rapports avec les chrétiens (*les Évangiles*, p. 296) : Lemaître fait commencer son récit au moment où les corps de Sérénus et de Clemens sont emportés de la prison, et ne manque pas, de plus, de mentionner l'exil de la sœur de Sérénus à Pandataria avec la femme et la nièce de Flavius. Même la façon dont Sérénus se donne la mort, en absorbant un poison contenu dans la perle creuse d'une bague, se trouve dans une note cachée des *Évangiles* (p. 309). Mais le plus important détail, c'est bien la remarque, faite en note par Renan, que les Clemens ont eu beau mourir sans être probablement chrétiens, ils furent vénérés comme des saints et devinrent matière de légendes hagiographiques au moyen âge[1] : c'est là, sans doute, qu'est le germe du récit de Lemaître, développé au moyen de détails tirés de l'œuvre de Renan[2].

Pour *Pater*, nulle connexité semblable n'est évidente : encore se laisse-t-elle conjecturer. Les faits présentés par l'*Histoire des origines du christianisme* ne pouvaient manquer, d'abord, de compléter l'érudition grecque et latine de l'auteur anglais. Puis il se trouva qu'en 1880, vers le moment où prenaient forme les idées de Pater pour *Marius l'Épicurien*, Renan visita l'Angleterre, fit une courte visite à Oxford et fit

ou de la civilisation romaine, telles que les voyaient Pater et Lemaître, n'avaient que peu changé. Les deux héros, initiés au christianisme dans un intervalle des persécutions, meurent quand reprennent celles-ci.

1. *Ibid.*, p. 229 : Flavius, nous dit-on, était vénéré à Saint-Clément-Romain : ce qui aussitôt suggère le nom de Sérénus, « saint Marc le Romain ».

2. Je ne me propose évidemment pas de relever tous les indices de la dette de Lemaître à l'égard de Renan en matière philosophique, comme, par exemple, la critique faite par Sérénus de l'esprit « d'autre monde » du christianisme : il y a là un écho vraisemblable de Renan. N. D. L. R. : Pour les exégètes futurs de Jules Lemaître, il importe de rappeler la « tragédie » en cinq actes de *Tibère et Sérénus* de Fabet, inspirée par le livre IV des *Annales* de Tacite.

à Londres, à la Royal Institution, une conférence sur *Marc-Aurèle*, qui est, en somme, un extrait de son volume sur le point de paraître : par là l'attention de l'écrivain anglais aurait certainement été attirée sur l'ouvrage même si — chose improbable — il n'avait pas lu déjà les volumes antérieurs de la série. Sans doute qu'après la publication de *Marc-Aurèle*, en 1881, le règne de cet empereur fut décidément choisi par Walter Pater pour son propre ouvrage; son portrait de Marc-Aurèle fut inspiré par « le précédent de l'écrivain français[1] » : la construction fouillée de Renan peut même avoir inspiré, sous la plume de l'Anglais, le plus étendu des « portraits imaginaires » qu'il eût encore écrits, une biographie permettant, pour l'époque de Marc-Aurèle, la présentation d'un esprit philosophique sans, cependant, être limitée à la stricte détermination historique comme c'était le cas dans le livre de l'écrivain français.

Que d'autres éléments sympathiques Pater devait trouver dans le volume de Renan! D'abord l'opposition voulue entre la toile de fond païenne et les débuts de la nouvelle Église, telle que l'*Histoire des origines du christianisme* se proposait de la marquer, s'accorde bien avec ses vues sur les rapports de l'un et l'autre esprits. L'interprétation du personnage de Marc-Aurèle, ensuite, ne prête à aucune discordance : c'est un stoïcien sur le trône, avec toutes les vertus païennes qu'il personnifie, avec, néanmoins, les limites qui font coïncider avec celles-ci divers traits de cruauté et de superstition attribuées aux mœurs païennes. Chez Renan, le récit de la jeunesse calme et méditative de Marc-Aurèle; chez Pater, un délicieux rappel de l'enfance de Marius. Pour celui-ci, la philosophie conçue comme une sorte de discipline religieuse (I, 148); pour le futur empereur, la définition expresse d' « une sorte de profession religieuse, impliquant des modifications, des règles presque monastiques » (p. 9 de l'éd. 1882). D'autres analogies encore : la description (*Marc-Aurèle*, p. 31; *Ma-*

1. Cf. Mary Duclaux, *Souvenirs sur Walter Pater* (*Revue de Paris*, 15 janvier 1925, p. 351) : « Pour le portrait de Marc-Aurèle, je crois que Pater s'est inspiré du magnifique livre de Renan. » Mme Duclaux a connu Renan et Pater.

rius, I, 240) de la conduite de Marc-Aurèle pendant qu'une scène de cruauté se déroule dans le cirque ; la traduction de la lettre de Fronton à Marc-Aurèle sur ses enfants (*Marc-Aurèle*, p. 474 ; *Marius*, I, 225) ; l'habileté semblable avec laquelle est reconstituée l'atmosphère intellectuelle d'une époque ancienne, une mosaïque de documents authentiques servant à Renan à faire de la vie de Jésus une « histoire » et à donner à son livre les contours de la fiction, le libre emploi fait par Walter Pater de textes latins et grecs, et l'épisode imaginaire qui, à l'occasion, se construit sur un petit nombre de données historiques.

Enfin, la « piété sans la foi », dont Lemaître, comme beaucoup de ses contemporains, était redevable à Renan, est évidemment l'essence — et le dilemme essentiel — de l'œuvre de Pater. Matthew Arnold a été souvent comparé à Renan : à certains égards, c'est bien plutôt l'auteur de *Marius* que celui de *Dover Beach* qui s'approche de la pensée renanienne, celle surtout de la *Vie de Jésus*, par son attitude ambiguë. Chez l'un et chez l'autre, de même, le respect de certaines valeurs de pensée païenne fait contraste avec le renoncement chrétien au « monde ». Et les deux écrivains n'ont-ils pas, en fin de compte, cherché un refuge dans une vision de la vie considérée comme un spectacle d'absorbante beauté, sans que fût apaisée la nostalgie d'une foi profondément enracinée, et qui se trouvait douloureusement ébranlée?

Louise M. Rosenblatt.

NOTES ET DOCUMENTS

LES SONNETS ÉLISABÉTHAINS[1]

Je remercie M. Hugues Vaganay pour les quelques précisions de détail qu'il a apportées à ma thèse sur les sonnets élisabéthains. Évidemment, un travail de ce genre exige des lectures si étendues qu'il faudrait peut-être un groupe de collaborateurs de différentes nationalités pour fournir des résultats absolument définitifs.

Je suis prête à accepter la première suggestion selon laquelle Samuel Daniel a probablement emprunté l'épithète « care-charmer » à Du Bartas. Cet emprunt est probable, mais pas absolument certain, parce qu'on ne peut pas prouver que l'idée d'une telle épithète n'était pas venue au poète au cours d'une lecture d'Homère. Ma conclusion sur le sonnet anglais n'est pas modifiée par ce détail : ce sonnet représente « l'essai que fait le poète pour rendre en un anglais harmonieux des idées très anciennes qu'il avait rencontrées chez des poètes étrangers[2] ».

Quant à Thomas Watson, il faut tenir compte des habitudes de cet humaniste. Il a pu rencontrer le nom de Phillis dans ses lectures, mais il lisait surtout la poésie néo-latine et italienne.

Les deux paragraphes suivants ne se rapportant pas à ma thèse : je les laisse de côté, et je passe au sonnet XXXVI de Lodge. En effet, il aurait été plus logique de citer un texte de Desportes antérieur à la publication de *Phillis*. Le texte de Michiels que j'ai cité diffère par un mot seulement du texte de 1592, mais, lorsque j'ai dit que « Lodge ne s'élève pas beaucoup au-dessus du devoir d'écolier », je voulais dire qu'il aurait pu donner une meilleure traduction de deux ou trois phrases de Desportes. « Je le voy qu'il compose » n'est pas précisément « his Muses pliant be », et « je me plais au mal » n'est point du tout « I lament his pride ». « Il m'accompagne au bois » n'est pas précisément « the woods are his delight ».

1. A propos de l'article de M. Vaganay (*Revue*, avril-juin 1934).

2. *Les Sonnets élisabéthains*, p. 125. J'ai fait un certain nombre de rapprochements pour les Invocations au sommeil à propos du sonnet XXXIX : *Astuphel de Stella*. Voir *op. cit.*, p. 305.

J'ai toujours pensé que Lodge traduisait Desportes dans ce sonnet en question, et je fais remarquer à M. Vaganay que je donne *Diane* II, 3 comme étant la source de *Phillis* XXXVI à l'appendice de ma thèse, p. 312.

Quant aux sonnets chrétiens, je remercie M. Vaganay pour ces indications bibliographiques. Je n'ai pas voulu passer des mois et des années à étudier ces sonnets parce qu'ils sont très médiocres. M. Vaganay paraît croire qu'on les néglige parce que ce sont précisément des sonnets chrétiens. En Angleterre, la grande poésie chrétienne — celle de Milton, par exemple — n'a jamais souffert aucun ostracisme. Henry Lok n'est qu'un rimeur. Barnes[1] est moins heureux dans ses sonnets chrétiens que dans son *Parthenophil;* Constable est le moins mauvais des trois.

M. Vaganay a raison de nous rappeler que les Italiens avaient l'habitude de faire des enchaînements de sonnets — c'est un procédé apparenté à la *reduplicatio*, dont j'ai parlé à plusieurs reprises — procédé qui était cher à bien des sonnettistes. Si les rimeurs Smith et Tofte ont employé cet enchaînement, ils ont plus d'habileté que je ne croyais. En général, ils se contentent d'employer la forme ordinaire sans lier leurs sonnets, et ils vont jusqu'à dérober des phrases et des vers à leurs compatriotes.

Un mot pour terminer sur l'attitude que j'ai adoptée envers mes prédécesseurs, envers S. Lee en particulier. Les recherches de Lee ne sont pas très poussées. Ses conclusions sont basées sur des lectures qui ne sont pas assez étendues. Il ne connaît bien ni la littérature italienne ni la poésie néo-latine. Quant aux sonnets français, la connaissance qu'il en a n'est pas profonde. On n'a qu'à réfléchir à toutes les lacunes de son étude. Pour en indiquer quelques-unes, il n'a pas vu l'étendue de la dette de Spenser envers les Italiens, il n'a pas mentionné les plagiats de Watson, il n'a pas distingué entre les différents courants qu'on rencontre dans les sonnets de Sidney ; il n'a pas vu que Soowthern a emprunté à Desportes, que Fletcher a imité Muret et Gruter. Et cette liste n'est pas complète. Pour nous autres Anglais, Lee a un autre défaut. Il ne semble pas apprécier la beauté des sonnets élisabéthains comme on devrait les apprécier, car certains de ces sonnets, tout en étant inspirés par des mo-

1. J'ai indiqué (*Sonnets élisabéthains*, p. 218) que les sonnets pieux de Barnes furent composés en France, et que le poète y employa des mots français, et j'ai remarqué que l'influence française n'est pas négligeable, mais j'ai arrêté mes recherches aux grands sonnettistes français. Cependant l'influence française n'exclut nullement l'influence probable de la lecture des Psaumes et de l'Évangile sur Barnes dont le père était évêque de Durham.

Quant à Barnes et Jean-Antoine de Baïf, j'ai fait un rapprochement entre ces poètes, *op. cit.*, p. 75.

dèles étrangers, n'en sont pas moins des chefs-d'œuvre. Certains sonnets de Sidney, de Daniel, de Spenser et de Shakespeare sont aussi inoubliables pour les Anglais que le « Quand vous serez bien vieille » de Ronsard ou le « Heureux qui comme Ulysse » de Du Bellay pour les Français. Si Lee l'a compris, il ne l'a pas dit d'une façon claire et nette.

Je crois, cependant, qu'il faut être indulgent pour les pionniers, et le travail de Lee est de ce genre. Les recherches de MM. Kastner et Upham me semblent plus sûres, mais je rends grâces à Lee pour nous avoir frayé le chemin.

Janet G. Espiner (née Scott).

L'ŒUVRE D'UN ÉVÊQUE FRANÇAIS
TRADUITE PAR JOSUAH SYLVESTER

Pierre (ou mieux Philibert) du Val, évêque de Séez en 1545, mort en 1564, fit imprimer en 1558, chez Vascosan[1], un assez long poème en quatrains, intitulé *De la puissance, sapience et bonté de Dieu.* Il fut réimprimé après sa mort, par Federic Morel, en 1569[2]. Le même imprimeur avait déjà, en 1568[3], publié un poème du même auteur sous le titre *De la grandeur de Dieu, et de la cognoissance qu'on peut avoir de luy par ses œuvres.* Il doit exister de ce dernier poème une édition bien antérieure, car, dans une traduction latine, publiée avec le texte, à Lyon, par Benoît Rigaud[4], en 1579, on lit une dédicace de l'auteur au roi Henri II.

Ces deux poèmes furent l'objet de nombreuses réimpressions.

Nous avons eu la surprise de constater que le premier avait été traduit par Josuah Sylvester, sous le titre de *Little Bartas or, briefe Meditations on the Power, Providence, Greatnes, and, Goodnesse of God, in the creation, of the world, for man : of man, for himselfe.*

Ces quatrains se lisent dans *Du Bartas his divine Weekes and Workes* (London, Robert Young, 1633).

Dans les vers qui précèdent sa traduction, Sylvester reconnaît sa dette envers l'auteur français :

« And, by my Bartas, in his Weeks divine,
So large and lively drawn in every line

1. La Croix du Maine, *v° Pierre du Val.*
2. J. Dumoulin, *Vie et Œuvres de F. Morel*, p. 143.
3. Id., *Ibid.*, p. 167.
4. Baudrier, *Bibliographie lyonnaise du XVI^e siècle*, t. III, p. 348.

Du-Val, and I (too short of Isaac's art)
Have thus essaid to play the Limner's part,
And draw in little (like a Quintessence)
That goodly labours glorious excellence. »

Nous croyons qu'on peut préciser de quelle édition française s'est servi le traducteur. En effet, en 1586, paraissait à Paris, chez Jean Houzé et Guillaume Auvray, une curieuse anthologie de vers spirituels d'inspiration mi-protestante, mi-catholique. A la première ressortissaient les Cantiques du sieur de Maisonfleur, les Octonaires sur la vanité du monde par A. Z[amariel], et les trente-six feuillets, numérotés à part, contenant les Quatrains spirituels de l'honneste amour, nouvellement mis en lumiere, par [Yves] R[ouspeau] S[ainctongeois]. Le quasi-anonymat de cette dernière partie est dévoilé dans l' « Extraict du Privilege accordé à Guillaume Auvray et Jean Housé... d'imprimer... un livre intitulé, Les Cantiques du sieur de Maisonfleur, avec les Quatrains de Yves Rouspeau, et autres Poesies recueillies de divers autheurs ». Le privilège est daté de Paris, le 31 décembre 1583.

Notre anthologie renfermant, en plus des œuvres de Maisonfleur et de Zamariel, une « Complainte et priere tirees du Livre des regrets et souspirs chrestiens de Th. de Sautemont », et six « Sonets chrestiens tirez de la *Theanthropogamie* de Marin le Saulx » (Londres, 1577), existe-t-il une édition à la date du privilège?

Les auteurs catholiques représentés ici sont : « Philippe Des Portes, Remy Belleau, Pierre de Ronsard, Joachim du Bellay, P. du Val, evesque de Seez, et Guy Faur de Pibrac. »

Mais revenons à Sylvester. Notre recueil a été réimprimé, avec, en tête, les Cantiques du sieur de Valagre, par Benoist Rigaud, à Lyon, en 1591, et à Rouen, en 1602, par Raphaël du Petit-Val. Ces deux éditions suppriment les vers d'Yves Rouspeau et aussi le nom de Marin le Saulx, tout en conservant ses six sonnets. N'est-ce pas plutôt de l'édition de 1586 (ou antérieure) qu'ont été tirés et traduits les quatrains de P. du Val?

Rappelons, si on ne l'a pas déjà signalé, que trois autres œuvres d'origine française se lisent dans le même volume anglais : *A Hymn of St. Lewis* (traduction du poème de Bertaut), *Job triumphant* (paraphrase du long poème de Sébastien Rouillard), *a Hymn of Alms* (traduction de l'Hymne de l'Aumosne par Alexandre de Pont-Aimery). Nous ne croyons pas que Sylvester ait jugé utile de mentionner les noms des poètes français dont il traduisait les œuvres pour le bénéfice de ses compatriotes : serait-ce qu'ils étaient bien connus de l'autre côté du détroit?

Hugues VAGANAY.

QUELQUES NOTES
SUR LA
CONTREFAÇON HOLLANDAISE DU *POUR ET CONTRE*

Dans le XLVII^e^ « nombre » du *Pour et Contre* (juin 1734), l'abbé Prévost proteste amèrement contre la conduite des libraires hollandais. Non seulement ils ont ajouté à *Cleveland* un cinquième volume qui n'est pas de Prévost, mais le sieur Vanderklotten, de La Haye, a entrepris de réimprimer le *Pour et Contre* et de le donner au public deux fois par semaine, le tout sans consulter l'auteur ni son libraire. Prévost, inquiet, a écrit à Vanderklotten : « Je lui marquai civilement que j'étois surpris de deux choses ; l'une, que me connoissant personnellement, et sçachant le lieu de ma demeure, il ne m'eût pas communiqué son dessein ; l'autre, qu'il promît deux fois le *Pour et Contre*, tandis que je ne le donnois qu'une fois. Car il y auroit de l'injustice, ajoûtois-je, à faire passer l'ouvrage d'autrui sous mon nom... » Vanderklotten, dans sa réponse, a prétendu qu'un auteur perdait tout droit sur ses ouvrages lorsqu'ils sortaient une fois de la presse ; que le *Pour et Contre* devenait son bien à lui qui entreprenait de l'imprimer ; qu'il avait le droit de le diviser, de le raccourcir et de l'allonger comme il voulait, et que, si Prévost ou le libraire de Paris prenait quelques mesures contre lui, il saurait en prendre d'autres qui rendraient les leurs inutiles.

Ces menaces à peine voilées semblent avoir convaincu Prévost de l'inutilité de tout essai de poursuites judiciaires. Les recherches récentes de M. Étienne Guilhou en Hollande[1] ont démontré que les dettes de l'abbé ne furent point légendaires, et qu'en partant pour l'Angleterre il emportait avec lui des sommes considérables avancées par les libraires en raison des travaux qu'il devait fournir. Serait-ce pour cette raison que l'abbé n'osa point s'attaquer à Vanderklotten autrement qu'en le stigmatisant dans le *Pour et Contre* comme « Pyrate », et cela malgré le fait qu'il avait pour lui Grotius, Pufendorf et le Digeste? Toujours est-il qu'il s'en tint aux sarcasmes : « ... les Grecs, ces peres de la science et de la politesse, ne vécurent d'abord que de rapine, et pilloient ouvertement leurs Voisins, sans cesser pour cela de les traiter d'Alliez et d'Amis ; à peu près comme nous faisons à l'égard des Moutons, à qui nous ne prétendons point donner une marque d'inimitié lorsque nous coupons leur laine. » Vanderklotten continua de publier sa contrefaçon du *Pour et Contre* en y introduisant tous les changements qu'il voulait.

1. *L'Abbé Prévost en Hollande*, J. B. Wolters, Groningue, La Haye, Batavia, 1933.

Il existe donc, à côté du *Pour et Contre* authentique (Paris, Didot, 1733-1740, 20 vol. in-12), une édition bâtarde, dont Barbier (*Dictionnaire des ouvrages anonymes*, Paris, 1875) donne le signalement suivant :

« Il a paru sous le même titre un recueil différent, La Haye, 1733-1738, 10 vol. in-8°. L'éditeur, qui d'abord avait pris ses articles dans le recueil en 20 volumes, en a ensuite ajouté beaucoup d'autres de sa composition. L'ouvrage en 10 volumes contient 398 articles, tandis qu'il n'y en a que 296 dans celui en 20 volumes » (*Catalogue van Hulthem*, n° 21403).

L'édition hollandaise, quoique peu connue en France, semble avoir circulé à l'étranger plus librement que l'édition authentique de Didot. Il est donc très important, chaque fois que l'on trouve des renvois au *Pour et Contre* chez un auteur du XVIII^e^ siècle, de déterminer nettement quelle édition il a utilisée. Le British Museum possède les deux séries et, grâce à la complaisance de MM. les bibliothécaires, j'ai pu en faire le dépouillement complet. Afin de faciliter les recherches de tous ceux qui trouvent des renvois au *Pour et Contre* qui ne correspondent pas à l'édition parisienne, j'ai préparé une table comparative qui permet de retrouver les articles de la contrefaçon dans l'édition authentique, et que je compte publier ultérieurement.

Il serait intéressant d'établir les principes selon lesquels Vanderklotten ou son rédacteur a établi son texte. Son choix des matières et l'emploi qu'il en fait semblent curieusement arbitraires. Souvent, il suit fidèlement pendant une période de plusieurs semaines le texte de Prévost, toujours subdivisé cependant en feuilles de huit pages au lieu du « nombre » de seize pages que donnait Didot ; puis, brusquement, l'ordre s'embrouille ; des articles se suivent, puisés dans différents volumes de la publication parisienne ; d'autres sont inventés de toutes pièces, d'autres encore supprimés sans scrupule. La difficulté de collationner les textes en devient énorme. Un exemple suffira, tiré du troisième volume de la contrefaçon. Les pages 265 à 280 représentent les articles suivants dans l'édition de Paris : III, p. 73-81 ; IV, p. 121-124 et 97-98 ; III, p. 81-88 ; IV, p. 141-144. Sans doute la livraison de l'édition de Paris a-t-elle été irrégulière ; certains numéros ont peut-être fait entièrement défaut, et le rédacteur a dû rechercher, parmi les articles rejetés comme inutilisables, de quoi remplir une feuille, quitte à prendre ailleurs ses informations.

Mais le hasard n'est pas seul responsable des variations. Le public non français de Vanderklotten doit en prendre une partie à son compte. Il proteste contre les préoccupations uniquement franco-

anglaises de Prévost et réclame des articles sur les publications hollandaises, sur les intérêts des autres pays de l'Europe. Un correspondant fournit une série de lettres sur le progrès des sciences en Suède. D'autres proposent à l'auteur de la feuille des problèmes de conduite dont ils (ou elles) réclament la solution. Le rédacteur met à contribution d'autres feuilles périodiques qui lui fournissent des anecdotes aussi curieuses et moins exotiques que celles de Prévost. Il ajoute des poèmes, des annonces de libraires, des comptes-rendus de livres publiés en Hollande.

En décembre 1733, on le sait, Prévost fut incarcéré dans la prison de Gatehouse, à Londres, inculpé d'avoir émis un faux billet à ordre. Cet incident se répercute dans le *Pour et Contre* hollandais d'une façon assez intéressante. Dans le « nombre » XVIII, le premier qui diffère entièrement d'avec l'édition parisienne, nous trouvons, après une critique générale du *Pour et Contre*, les notes suivantes : « Mais des Incidens imprévus, dont le détail seroit ennuieux, aïant terminé, ou du moins interrompû le travail de l'Auteur ; Nous suppléons à ce défaut sans craindre qu'on nous réproche de courir sur les brisées d'autrui. Aussi n'est-ce pas là notre dessein. Nous ne faisons que remplir un vuide en attendant que les Productions de M. d'E... réparoissent...

« ... Enfin, pour que M. d'E... n'ait pas sujet de se plaindre que *par-là on le rend responsable de l'Ouvrage d'autrui*, nous changerons la Dévise latine qui se trouve au frontispice de chaque feuille, toutes les fois qu'elle ne sera pas de lui, conservant au contraire l'*Incedo per ignes*[1], etc. pour les siennes. »

Cette promesse, le rédacteur hollandais la tient pendant un certain temps, mais, à partir du tome VI, à la page 41, il commence à user librement de la devise de Prévost pour des feuilles qui ne sont pas de lui. Lors même que l'édition de Paris renonce à se servir de la devise, celle de La Haye la conserve. Enfin, dans le huitième tome (« nombre » CCXVI), le rédacteur hollandais l'abandonne par suite de critiques à lui adressées, et auxquelles il répond par une boutade ironique : « Je ne *marcherai* point *sur la braise* aujourd'hui. Cette complaisance doit me tenir lieu de mérite en Hollande, où par les efforts surprenans d'un esprit vif et précis on vient d'apprendre ce qu'*Incedo per ignes* veut dire en bon *François*. Le Public est sans doute fort obligé à l'habile homme qui, à force d'*observer*, a fait cette heureuse découverte... » On ne peut donc nullement se fier à la devise pour indiquer la provenance des articles.

Abordons enfin la question des raisons qui ont pu déterminer

1. « Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso. »
HORAT.

certains des changements introduits dans l'édition hollandaise. Des préventions politiques en ont dicté quelques-uns. On ne partage pas à La Haye l'opinion toute favorable qu'a Prévost de l'Angleterre ; on se hâte de mettre au compte des Italiens telle invention que Prévost attribue à tort aux Anglais (I, 112) ; on ne craint pas d'insérer un éloge du duc de Berwick, fils naturel de Jacques II (III, 206-208) ; on critique sévèrement le caractère anglais et son penchant au badinage, à propos d'un jeune homme qui s'offre en mariage comme gros lot (V, 7) ; on se plaint du relâchement de la morale en Angleterre (V, 129). Il ressort clairement des excuses réitérées qui les accompagnent que les traductions de pièces anglaises offertes par Prévost à ses lecteurs se font accepter beaucoup plus difficilement en Hollande qu'en France. En reproduisant l'histoire d'une aventure russe, l'édition hollandaise y ajoute la note suivante : « Je crois devoir répéter ici... que je ne fais que traduire mon original. Au reste, quoique le monde soit assez informé de l'obéissance aveugle que les Russiens portoient autrefois à leur Souverain, et qui alloit souvent à l'excès ; on sçait aussi que depuis la réformation générale des mœurs en Russie par le feu Czar Pierre le Grand, les Habitans de ce vaste Empire, si l'on en excepte quelques peuples des plus réculez, ont si fort changé de manieres et de sentimens, qu'ils pourroient entrer en concurrence avec les Nations les plus civilisées de l'Europe... » Enfin, l'éditeur de La Haye imprime une lettre grossière et virulente envoyée, à ce qu'il prétend, par un voyageur français à Madrid ; l'Espagne y est attaquée d'une façon brutale et stupide qui est bien loin de l'esprit conciliateur de Prévost (CCLVI et CCLVII, t. VII, p. 145-160).

L'édition hollandaise ose souvent nommer un personnage que l'édition de Paris n'indique que par une initiale : le prince Justiniani (La Haye, IV, 285), Fleury (La Haye, X, 13), Voltaire (La Haye, VII, 187). D'autre part, l'édition de Paris, en racontant l'histoire de l'expérience tentée par un gentilhomme de Frise pour montrer « les misérables effets de la question », ajoute qu'il s'agit du « père de M... qui est aujourd'hui grand écuyer du P. d'O... », indication qui est supprimée, ainsi que plusieurs allusions au prince d'Orange, dans l'édition hollandaise.

Toute critique de la Hollande est mal accueillie, qu'il s'agisse de ses magistrats, de ses éditeurs, de ses imprimeurs ou de ses publications. Dans son premier volume, Prévost avait cité le *Journal de Trévoux* à propos de Bayle : « La postérité... croira-t-elle que les Libraires qui l'ont imprimé fussent Chrétiens et que des Magistrats Chrétiens en ayent permis l'impression? » L'éditeur hollandais supprime la fin de la phrase, la remplaçant par des points de suspension, et défend ainsi ses collègues : « Le coup de pinceau est rude

mais il ne l'est pas encore assez si tout ce caractère de Baile est juste ; car il n'est pas besoin d'être Chrétien, il suffit d'être homme pour être obligé de ne pas ruiner la Société » (Paris, I, 59 ; La Haye, I, 39). Une note de l'édition parisienne (I, 148), supprimée à La Haye, n'est pas sans intérêt : « On appelloit Souscription le paiement qui se faisoit aux Libraires, d'une partie de l'Ouvrage, souvent avant qu'il fût commencé ; d'où il est arrivé bien des fois que le Public a été leur dupe. » En parlant des « projets d'éditions », Prévost ajoute : « Les plus honnêtes se soutiennent encore, et je crois devoir mettre dans ce rang celui que G... & N... ont emploié pour la traduction de l'Histoire de M. de Thou. Ils ont exigé du Public, qu'en recevant d'eux le premier volume, on leur paiât d'avance le dernier. On a du moins reçu quelque chose, en avançant son argent, & le seul risque qu'il y ait à présent pour les Acheteurs, c'est que les volumes suivans ne soient pas travaillés avec autant de soin (a) que le premier... » Le petit (a) renvoie à la note suivante : « (a) Cette crainte est fondée sur le bruit qui s'est répandu que les Libraires ne sont point en bonne intelligence avec le Traducteur, & qu'ils ont pris le premier venu pour continuer son travail. » Comme le traducteur en question n'est autre que l'abbé lui-même et que — nous le savons grâce aux recherches de M. Guilhou — Prévost, en fuyant la Hollande, avait trouvé moyen d'escroquer les libraires au sujet de cette même traduction, il n'est pas étonnant que le rédacteur hollandais ait supprimé le passage.

Prévost, on le sait, profite de l'anonymat du *Pour et Contre* pour y donner des analyses favorables, mais non moins pénétrantes, de ses propres romans. Dans le deuxième volume (353-356), il cite une critique hollandaise de *Cleveland;* la contrefaçon la supprime. Le sort des pages sur *Manon Lescaut* (Paris, III, 137-139) est plus curieux. Le rédacteur hollandais néglige complètement tout ce qui concerne le fond du roman, mais la critique du style lui plaît : « Il n'y a ni jargon ni affectation... c'est la nature même qui écrit... » Il la prend donc et l'applique sans scrupule (III, 68 et suiv.)... aux *Amusemens des Eaux de Spa* ! Le même manque de conscience littéraire lui fait utiliser à propos de la *Vie de l'empereur Julien* (La Haye, VI, 5) des remarques qui se rapportent, dans l'édition de Paris (VI, 254), à des *Mémoires* en deux volumes que Prévost lui-même compte publier — « ouvrage curieux et agréable » où il parlera de « la situation, les usages, l'état du commerce et les loix particulières », mais surtout des antiquités, des provinces d'Angleterre qu'il a visitées.

Parmi les articles littéraires, ceux qui sont omis dans la publication hollandaise sont pour la plupart ceux qui ont un intérêt purement français, tels plusieurs sur les rimes (Paris, VI, 73 et suiv. ;

X, 241-264 et 278-288) ; un autre, très intéressant, sur les origines gallo-romaines de la langue française (IX, 121-144) ; d'autres sur le *Bureau typographique* (X, 66-72, 128-135, 185-192, 206-216), ainsi que de nombreux comptes-rendus de publications françaises. Une critique assez sévère de la traduction anglaise des *Lettres philosophiques* de Voltaire (Paris, I, 242) est supprimée, sans doute parce qu'elle serait susceptible d'en préjudicier la vente et que les éditeurs hollandais en pâtiraient. D'autre part, l'édition de La Haye insère un article supplémentaire sur l'*Adélaïde du Guesclin* de Voltaire (La Haye, II, 174-176), dans lequel nous trouvons la note suivante : « On devait donner le 30 la troisième représentation de cette tragédie, si l'auteur ne la retire pas. Il est à l'extrémité et on lui a administré les sacremens à cette condition » (on est en 1734). D'autres articles se rapportant à Voltaire se trouvent dans la seule édition hollandaise (VIII, 225 ; IX, 22 ; IX, 71-72). Les articles littéraires ajoutés dans l'édition de La Haye sont, en général, peu intéressants et mal écrits.

Les préventions religieuses jouent un rôle très important dans les changements faits au texte de Prévost. La gazette hollandaise épouse le point de vue protestant. En parlant d'un ecclésiastique, elle se refuse à dire « le R. P. *** » ; « le P. *** » suffit. Elle omet « et d'hérétiques » dans une phrase où Prévost avait parlé de « la sécurité et même la joie dans laquelle on voit mourir tous les jours un grand nombre de pécheurs et d'hérétiques » — sécurité qu'il attribuait d'ailleurs à une fausse règle de conscience (Paris, I, 55 ; La Haye, I, 37). Là où Prévost avait dit « du Pirrhonisme et de l'infidélité », l'édition hollandaise dit « du Pirrhonisme, pour ne rien dire de pire » (Paris, I, 58 ; La Haye, I, 39).

Dans le premier volume de l'édition parisienne, un article capital (p. 217-240) est consacré à des recherches sur « le genre particulier des religions et des sectes respectives » ; Prévost avertit qu'il traite le sujet moins en théologien qu'en homme de lettres. Il analyse d'abord l'église romaine, qu'il compare à « un Vaisseau composé de Matelots de differentes nations, qui reconnoissent l'autorité du même Capitaine & qui n'ont qu'un Pavillon commun ; mais dont chacun voudroit prendre terre dans son propre païs, & tâche en particulier de tourner les voiles vers ses propres côtes, tandis que le Capitaine s'efforce de les conduire tous ensemble dans le sien. Malgré la dépendance où ils demeurent toujours à l'égard de leur Chef, on conçoit fort bien que cette difference de vûes & d'efforts met beaucoup d'embarras dans la manœuvre ». Quant aux Protestants, il « cherche inutilement à leur trouver un caractère distinctif », sauf qu'ils sont opposés à l'église romaine. Il les divise en anglicans, calvinistes et luthériens. Les tolérants entre eux, dont le

nombre, dit-il, est de quatre-vingt-dix-neuf sur cent, s'accordent sur l'essence de la religion, qui consiste dans le lien invisible de la foi quelle qu'elle soit et de la charité telle qu'elle doit être. Tous ceux qui se croient capables de raisonner se font des systèmes proportionnés à leurs lumières, et la plupart n'ont guère d'autre rap port entre eux que celui du culte extérieur. D'où tant de dissensions, tant de petites sectes. Prévost établit néanmoins une distinction entre les protestants d'Angleterre et ceux de Hollande, parce que « rien n'est si commun en Angleterre que l'esprit et l'érudition », tandis que les Hollandais, avec « moins de science et de pénétration », n'en sont que « plus hardis et plus opiniâtres ». « La liberté extrême avec laquelle on pense & l'on s'exprime en Angleterre vient moins des principes de la Religion établie que du caractère d'esprit des Anglois. Ils ont pour maxime que ce qui interesse tout le monde, doit être soumis à l'examen de tout le monde. » Prévost conclut que « les Protestans ont détruit & n'ont rien édifié. Il semble qu'il leur manque quelque chose, sans qu'ils puissent décider quoi ; & qu'en attendant qu'ils le trouvent, leur état présent est un état provisionnel ».

Cet article semble, à première vue, avoir été supprimé dans l'édition de La Haye. Mais, longtemps après, dans son troisième volume (III, 149 et suiv.), le rédacteur hollandais reprend une partie de ce texte, celle qui concerne l'église romaine, et la remanie en y répondant. Il affirme que, quoique les objets de division soient grands entre les protestants et les catholiques, ils ne sont pas moins grands entre les catholiques mêmes. « L'unité de doctrine sous un chef, qu'ils vantent comme le principal caractère distinctif de l'Église romaine, n'est plus si visible comme autrefois. » « Il est vrai », admet-il, « que Grotius dit : Un catholique peut varier pour quelque tems dans ses principes ; il est impossible que cela dure. » A partir de la citation de Grotius, c'est l'article de Prévost qu'il nous donne, avec certaines suppressions, notamment celle de l'affirmation : « Tous les catholiques ont les mêmes dogmes. Quiconque ne les a pas n'est point Catholique », et celle de tout un paragraphe dans lequel Prévost stigmatise comme frivoles les prétentions de ceux qui osent prédire sinon la ruine, du moins la diminution de l'Église romaine. L'analyse, très intéressante d'ailleurs, du protestantisme qui suit dans l'édition parisienne est complètement supprimée dans celle de La Haye. Celle-ci omet également un passage (Paris, XI, 185) sur les miracles et quelques compliments adressés aux Jésuites (Paris, XI, 71-72), auxquels Prévost croit avoir fait du tort en s'identifiant un peu trop avec la querelle de Goujet.

C'est à propos de l'*Histoire des papes*, imprimée en Hollande, qu'éclate le désaccord le plus violent entre le vrai et le faux *Pour et*

Contre. Prévost, en rendant compte de cette publication (Paris, II, 167-168), ne ménage pas ses expressions. C'est « le livre le plus insensé qui soit jamais sorti de la plume d'un mauvais Auteur » ; « elle a révolté également les Protestants et les Catholiques » ; c'est « un tissu de faussetés, de mauvaises plaisanteries et de saletés grossières ». En voici pour son pays d'origine : « Il n'est pas surprenant qu'un pays où fourmillent les plumes mercenaires, & où la presse fait vivre tant de libertins miserables, ait donné la naissance à un Ouvrage si mauvais & si scandaleux. » Mais Prévost est juste : « En récompense, il produit souvent aussi d'excellens Écrits, & il faut avouer, qu'il y a peu de pays où la littérature fleurisse davantage & où l'on trouve plus de Sçavans & plus de beaux esprits en tout genre. » Ce compte-rendu n'est pas reproduit dans la contrefaçon, et pour cause. Par contre, il s'y trouve une réponse (La Haye, II, 105-112) dans laquelle on s'étonne qu'un « *petit écrivain françois* qui ne fait que paroître sur la scene » ait eu « la hardiesse... de charger des caractères les plus odieux un Ouvrage généralement applaudi, & d'en prendre occasion de peindre tous les Auteurs d'Hollande avec les couleurs les plus noires ». « Le *Scribbler François* (pour me servir de ce terme), trompé par le lieu de l'impression, ignore sans doute qu'un de ses Compatriotes, qui est actuellement à Paris, est l'auteur de l'ouvrage en question. » Peu de gens ont la force et l'humilité de rétracter de bonne foi ; le critique hollandais n'entreprendra donc pas de « ramener notre censeur », parce qu'il en sera de sa critique « comme de celle que firent les Moines de S. Vannes de la *Nouvelle Bibliothèque* ecclésiastique de M. du Pin, à laquelle il auroit manqué quelque chose sans le secours indirect de la censure de ces bons Religieux ».

Si Prévost cherche à être équitable envers ses adversaires religieux ou politiques, on ne peut pas en dire autant des « pyrates » hollandais. « C'est avec plaisir », dit l'abbé (Paris, III, 45), « qu'on voit un Protestant équitable & modéré rendre justice aux Papes quand l'occasion s'en présente. » Cette phrase est supprimée dans l'édition hollandaise, ainsi qu'une autre (Paris, VI, 144) ajoutée par Prévost à ses réflexions sur la dispute entre Dom Martin et la Sorbonne : « ... je ferai des vœux pour la paix & j'exhorterai de si honnêtes & de si habiles gens à se réconcilier du fond du cœur, pour travailler de concert au progrès des Saintes Lettres et à l'édification du Public. »

La contrefaçon hollandaise du *Pour et Contre* n'est donc pas sans intérêt pour l'amateur de curiosités littéraires, mais il serait peu prudent de s'y fier si l'on s'attache à savoir quelle est la pensée de Prévost.

M. E. I. ROBERTSON.

LE *VATHEK* DE WILLIAM BECKFORD

HISTORIQUE DES ÉDITIONS FRANÇAISES

La publication d'une nouvelle biographie[1] ayant provoqué un regain d'intérêt en ce qui concerne William Beckford, les comparatistes ne feront peut-être pas mauvais accueil à une mise au point des questions d'ordre éditorial soulevées par *Vathek*.

Qu'est-ce que ce *Vathek*? Un conte anglais traduit en français? C'est la commune opinion et elle est fausse.

Vathek, conte arabe, pour en citer le titre complet et exact, fut écrit en français par William Beckford, Anglais richissime, au cours des premiers mois de 1782. Le jeune auteur — il venait d'atteindre sa majorité — fit circuler, avec une fierté en somme pardonnable, le manuscrit parmi ses amis et l'ouvrage finit par échouer entre les mains d'un certain Henley, clergyman et pédant, qui avait conquis les bonnes grâces du millionnaire en se chargeant des soins de publication d'un livre antérieur. Henley le lut avec une approbation enthousiaste et s'offrit à le traduire en anglais. Beckford ayant consenti, il s'y mit vers la fin de 1783, sans grande ardeur toutefois, et la besogne traîna. En attendant, Beckford, dont la verve fantaisiste ne tarissait pas, voulut achever de remplir le cadre qu'il s'était proposé en écrivant *Vathek*. Celui-ci, conçu comme un roman à tiroirs dans le genre des *Mille et une nuits*, comportait l'addition de quatre récits secondaires ou « épisodes » — pour employer le mot de l'auteur — dont la place avait été marquée à l'avance dans l'histoire principale. Au commencement de 1786, la version anglaise de *Vathek* étant presque prête, Beckford, alors fort avancé dans la rédaction du troisième épisode, défendit à Henley de publier la traduction avant qu'une édition du roman complet en français fût prête. L'ami de confiance, faisant preuve d'une déloyauté impossible à qualifier, publia sa traduction, en juin 1786, sans nom d'auteur, donnant en effet *Vathek* comme traduction de l'arabe. Par surcroît d'infamie, il avait hypothéqué les bénéfices de vente. L'auteur, qui venait de perdre sa femme et cherchait à se distraire par les voyages, n'apprit pas la trahison de Henley avant le mois d'août 1786. Pour revendiquer ses titres d'auteur, il ne lui restait qu'une chose à faire ; c'était de publier l'original. C'est ce qu'il fit. Au cours de 1787, il parut deux éditions de *Vathek* en français, l'une à Lausanne, l'autre à Paris. Celle de Lausanne porte un avant-propos qui dénonce la supercherie de Henley et revendique l'ouvrage pour Beckford ; celle

1. J. W. Oliver, *The Life of William Beckford*. Oxford, 1932.

de Paris — chose curieuse — reste anonyme ; et, entre les deux éditions, il y a des différences très importantes. Les deux textes ne sont pas, en effet, identiques. Celui de Paris fut réédité en 1815 à Londres, avec quelques changements insignifiants, et ensuite en 1828 et 1834. Ce n'est que beaucoup plus tard, en 1876 et en 1893, que l'enthousiasme de Mallarmé valut à *Vathek* les honneurs de la réédition en France.

L'examen des premières éditions de *Vathek* n'a pas manqué de soulever des difficultés. La comparaison des trois textes, celui de Henley en anglais (que nous appellerons désormais *H*), celui de Lausanne (*L*) et celui de Paris (*P*), a permis à un chercheur français, M. Marcel May [1], de constater que *L* fourmille d'anglicismes et de fautes de français, tandis que *P* a des qualités de style qui ont fait faire au trop chaleureux Mallarmé des rapprochements avec Chateaubriand et Voltaire. En même temps, le lien de parenté entre *L* et *H* est étroit. Ayant compulsé la correspondance publiée de Beckford [2], M. May a cru y trouver la clef du mystère. Une lettre de Beckford à Henley, en date du 18 novembre 1783, dit à propos du texte français de *Vathek* : « Vous avez le seul exemplaire qui existe (*You have the only copy which exists*). » Le 11 juin 1785, Beckford affirma avoir le roman en sa possession (*Vathek is safe in my possession*) et, quatre jours plus tard, le traducteur le redemande. Le 19, l'auteur le lui envoie. En août 1786, le roman court de nouveau les chemins : « Il paraît que vous m'avez expédié le manuscrit pour que je l'examine. En ce cas, Dieu seul en sait le sort (*It appears you have sent the manuscript for my inspection. If you have, Heaven knows its fate*). »

M. May se croit en droit de conclure qu'il n'exista jamais qu'un seul exemplaire du manuscrit français de *Vathek*, que ce manuscrit unique fut plusieurs fois confié aux hasards de la poste et qu'à la fin il se perdit ; en tout cas, que Beckford ne l'avait pas au moment où la traduction anglaise parut.

Voici donc l'hypothèse de M. May. La publication inattendue de *H* mit Beckford en demeure de justifier ses titres en faisant paraître sans délai le texte français. Or, ainsi que nous venons de le voir, il ne possédait pas d'exemplaire. Que faire? De deux choses l'une : retraduire en français la version anglaise ; récrire l'original de mémoire à l'aide de *H*. Dans les deux cas, les bizarreries de *L* se trouvent être expliquées.

1. Marcel May, *la Jeunesse de William Beckford et la genèse de son « Vathek »*. Paris, 1928.

2. Lewis Melville, *The Life and Letters of William Beckford of Fonthill*. London, 1910.

Il faut avoir de très fortes raisons pour avancer une explication si complètement à l'encontre des probabilités. Qu'un jeune auteur ait voulu se défaire de son manuscrit sans prendre ou demander copie, voilà qui est déjà passablement malaisé à accepter ; qu'il ait consenti à le laisser faire la navette entre l'Angleterre et la Suisse, cela est incroyable. Ceux qui savent la ténacité avec laquelle le vaniteux Beckford s'accrochait aux plus insignifiantes de ses compositions ne peuvent que rejeter l'hypothèse comme fantaisiste. L'auteur du présent article a cherché en vain une indication sûre dans la correspondance de Beckford et il est tout aussi facile d'y trouver des témoignages à l'encontre qu'à l'appui. Par exemple, Henley fait savoir à Beckford, en juin 1784, qu'il espère envoyer une copie achevée de *Vathek* avant un mois (*I hope to send a finished transcript within a month*). Or, quatre mois plus tard, en octobre, Henley est à même d'envoyer à l'auteur une partie seulement de la traduction et même, en février suivant, il en est encore à envoyer des morceaux. Comment, au mois de juin, pouvait-il espérer envoyer la copie complétée d'une traduction qui neuf mois plus tard était encore inachevée? N'est-il pas plus raisonnable de supposer que la lettre de juin 1784 a trait à une copie du manuscrit français? Et, pour rester sur le terrain des probabilités, qu'est-ce qu'un traducteur peut avoir intérêt à soumettre à l'auteur, si ce n'est sa traduction? S'il faut faire des suppositions, faisons-les plus naturelles, c'est-à-dire que Henley fit faire une copie du manuscrit français envoyée ensuite à Beckford et que ce qui circulait dans la suite entre les deux hommes était la traduction anglaise.

Heureusement, nous n'en sommes pas réduits à des conjectures : la comparaison des textes ne laisse aucun doute. *H* ne peut être autre que l'ouvrage d'un traducteur incompétent de *L*. Les bévues multiples le trahissent. Voyons quelques exemples :

L. *Un souverain qui se livre au plaisir n'est pas moins propre à gouverner que celui qui s'en déclare l'ennemi* (p. 5).

H. .... *was not less tolerable to his subjects than one that employed himself in making them foes.*

L. ... *allons, marchez, Madame, je vais vous enfermer à double tour* (p. 123).

H. ... *I will shut you up in the double tower.*

Peut-on vraiment soutenir que le texte estropié soit l'original? Mais voici qui paraît concluant :

L. *Mais, Sire, Votre Majesté me permettra sans doute de laisser le Calife abîmé...* (p. 110).

H. *But now let us leave the Caliph...*

et aussi :

L. *Vous pouvez penser, Sire, avec quelle vivacité Carathis...* (p. 152).
H. *The eagerness of Carathis may be easily guessed...*

Jamais l'hypothèse de M. May ne rendra raison de ce désaccord. L'explication en est cependant aisée. *Vathek*, comme on l'a déjà vu, devait avoir la forme des *Mille et une nuits ;* aussi l'auteur garda-t-il d'abord la convention d'après laquelle le narrateur s'adresse à un auditeur royal. Plus tard, au cours sans doute de discussions soutenues avec Henley, Beckford décida de supprimer cette convention sans à-propos et qui disparut effectivement de *P*. Dans la copie du premier texte, cependant, celle qu'il remit à l'imprimeur de Lausanne, les deux exemples cités en subsistaient toujours, mais vers la fin de l'ouvrage, où ils échappèrent à la vigilance de l'auteur, comme ils ont échappé à celle des critiques. Pour en revenir à l'hypothèse de M. May, il est clair que Beckford ne voudrait certainement pas rétablir ce *Sire* et tout aussi clair qu'un traducteur de *H* ne le pourrait pas, puisque le mot n'y figure pas.

Non, pas de doute possible. *L* est l'original, *H* la mauvaise traduction.

Venons maintenant à l'ordre dans lequel *L* et *P* ont paru et aux rapports entre elles, questions dont certains ont fait assez gratuitement un mystère.

L porte comme date seulement le millésime 1787 ; quant à *P*, le privilège est de janvier, l'approbation de juin et l'enregistrement de septembre de cette même année. Une note de Beckford, écrite au Portugal en août, annonce que l'édition de Paris avait paru et nous pouvons donc accepter avec assez de certitude que *P* parut entre juin et août de 1787. Nous ne connaissons que deux allusions contemporaines à *L*. La première, que, plus heureux que Mallarmé, nous avons trouvée dans l'*Année littéraire* du 5 juin 1787, se compose d'un sonnet adressé à M. B*** par l'historien Mallet, avec la note suivante : « Ce qui ajoute à la singularité de ce conte (dont votre journal ni aucun autre n'a, je crois, fait mention encore) c'est qu'il a été composé en français, quoique l'auteur soit Anglais. »

Il n'y a pas de doute qu'au commencement de juin, de mai plutôt, puisqu'il faut compter un certain temps pour l'envoi et l'impression du sonnet de Mallet, il existait déjà depuis des mois, et avant l'approbation de P, une édition française de *Vathek*, celle de Lausanne, évidemment.

L'autre mention est curieuse. Un exemplaire de *L*, mis en vente publique il y a plusieurs années et depuis perdu de vue, portait la note suivante, écrite en travers de la page de titre :

« A la demande de M. Beckford, je me suis chargé de coriger son

manuscript et de le faire imprimer à Lausanne. Je me suis repenti d'avoir cédé à sa sollicitation, l'ouvrage ne me paraissant ni moral ni intéressant. J'ai eu de plus des désagrémens. M. Beckford, en quittant Lausanne, se hâta de le faire imprimer à Paris au prejudice de l'imprimeur de Lausanne, et je dus menacer M. Beckford de mettre dans les papiers cette infidélité qui fit qu'on arrêta à la Douane de France l'envoy de l'imprimeur Hignou de 3 exempl. qu'il envoyait à Paris. M. B. se hâta de dédommager l'imprimeur pour éviter la publicité. »

Selon le catalogue du libraire[1], cette note serait de la main d'un certain Chavannes. Or, un nommé Alexandre-César Chavannes, professeur à Lausanne, associé avec Bonnet, un ami de Beckford, dans la compilation de l'*Encyclopédie d'Yverdun*, fit publier en 1787 un *Essai sur l'éducation intellectuelle*, et justement chez Hignou, l'éditeur de *L*. Voilà, nous paraît-il, parfaitement le type de pédagogue qui ne trouverait *Vathek ni moral ni intéressant.* Si cette note est authentique, ce qui semble probable, elle confirme le témoignage de l'*Année littéraire.*

L a donc dû paraître au commencement de 1787, sinon en décembre précédent, *P* pas plus tôt que juin.

Si *L* est la version primitive de *Vathek* et *H* l'inexacte traduction de celle-ci, qu'est-ce que *P*? *P* est une révision de *L* avec l'addition d'un choix des volumineuses notes de *H*. Cette révision ne porte guère que sur la langue. Bon nombre des anglicismes dont M. May se plaint en disparaissent, ainsi que la plupart des fautes de grammaire ; mais la matière et la facture du roman n'ont subi que des retouches insignifiantes. Le travail de révision fut fait non, comme on s'attendrait à le voir, sur les épreuves de *L*, mais sur la copie manuscrite. Nous avons de cela le témoignage d'une lacune à la p. 103 de *P*, là où *L* porte les mots : *un derviche m'a apporté de l'Aracan*, mots rétablis dans les éditions postérieures. Le prote français fut sans doute intrigué par les mots exotiques de *derviche* et d'*Aracan*, de même qu'il le fut par les expressions semblables contenues dans les notes fournies par Beckford. Des erreurs telles que *Mohadi* pour *Mahadi*, *Kof* pour *Kaf* y fourmillent. Il nous semble donc loisible de supposer que Beckford n'attendit pas la publication de *L* pour préparer son édition de Paris.

En passant, il faut remarquer que Beckford traduisit lui-même en français les notes qu'il choisit parmi celles dont Henley avait grevé son édition anglaise. Celui-ci avait eu l'impertinence de « corriger » la forme de quantité d'expressions arabes. C'est ainsi que *Leillah Illeilah*, *tecthravan*, *Cahaba* se transforment en *La Ilah*, *illa Alla*,

1. *Notes and Queries*, 7th S. VII, p. 312.

taktrevan, *Caaba*. En chaque cas, *P* rétablit la forme offerte par *L*, c'est-à-dire la forme du manuscrit de Beckford.

Nous pouvons reconstituer ainsi que suit l'histoire de la publication de *Vathek* à partir du mois de juin 1783, quand Beckford affirma que Henley avait entre les mains le seul exemplaire qui existât du manuscrit. En avril de l'année suivante, Beckford avait reçu assez de la traduction anglaise pour s'occuper de la révision et, désormais, sa correspondance avec Henley eut trait surtout au contenu des notes et c'est un fait digne de remarque qu'il ne fut presque jamais question entre eux de langue ou de style. En juin suivant, Henley redemanda les morceaux de sa version corrigés par l'auteur pour « remettre le tout ensemble », et Beckford y accéda au mois de juillet.

La discussion des modifications à faire continuait par écrit jusqu'au mois de février 1786, soutenue sans doute, comme trompe-l'œil, par Henley, qui préparait déjà sa traduction pour l'impression. Aussitôt que Beckford apprit la supercherie de Henley, il fit des arrangements pour la publication immédiate de son texte français, dont il avait toujours la copie, en Suisse, où il se trouvait pour lors. Voilà les origines de *L* et l'on se figure sans peine le dépit avec lequel Beckford dut constater, sur les épreuves hâtivement tirées, les anglicismes et les grossières fautes de français qui défiguraient sa première rédaction. Aidé sans doute par des amis de langue française, il se dépêcha de corriger le manuscrit, de traduire en français certaines notes choisies et de soumettre le texte ainsi remanié au censeur royal, à Paris. L'approbation ayant été accordée en janvier 1787, la publication suivit son cours normal et *Vathek* fut offert au public français dès septembre.

Cette note pourrait s'arrêter ici, n'étaient deux articles publiés en avril et mai 1913 par la *Nouvelle Revue française*, le premier intitulé « Qui a écrit *Vathek*? », par M. Lucien Lavault ; le second est une réponse de la plume de M. Valéry Larbaud. Les deux valent qu'on en parle.

Se basant sur ce fait que *H* est une traduction tout à fait incompétente de *P*, mais que Beckford approuva cependant, M. Lavault suggéra que nous devons *Vathek* à la collaboration de Beckford, qui aurait fourni les idées, et d'un secrétaire français qui aurait rédigé le texte. Il raisonne ainsi : l'homme qui autorisa *H* ne comprenait pas le français et n'était certainement pas capable d'écrire un français aussi pur que celui de *P*. M. Larbaud veut nous faire observer que *P* fut fait sur un manuscrit très difficile à déchiffrer et sans correction d'épreuves, et il trouve, à la différence de M. Lavault, que *P* n'est pas exempt d'anglicismes. Lui aussi a son hypothèse : la

traduction approuvée par Beckford ne serait pas celle que Henley imprima.

Au lieu de discuter, nous ne faisons que remarquer que ni M. Lavault ni M. Larbaud n'ont consulté *L*.

On pourrait objecter que, néanmoins, la difficulté indiquée par M. Lavault reste dans l'espèce : comment Beckford a-t-il pu approuver *H* comme version de *L*? La réponse est d'abord que les bévues de Henley, étant purement verbales, ne portent nullement sur le sens du récit. *H* se lit bien, ce qui fait que Beckford, à moins d'une comparaison avec l'original, passerait facilement sur les erreurs du traducteur. Ensuite, Beckford ne recevait la traduction que par morceaux, au cours de plusieurs mois, circonstance peu favorable à la révision. En troisième lieu, Beckford était très paresseux pour ce qu'on peut appeler la mécanique de la composition, ainsi qu'il convient à un écrivain millionnaire. Ses manuscrits, presque illisibles, sont sans ponctuation, et il s'en remettait toujours aux bons soins de gens à gages pour leur mise en état et pour la correction des épreuves d'impression. Il n'est vraiment pas raisonnable de s'attendre à ce qu'un tel homme se fût donné la peine de comparer mot à mot les textes. Du moment que Henley offrait une version lisible de *Vathek*, sans déformation des incidents, Beckford en fut pleinement satisfait.

La conjecture de M. Douady[1], qui voudrait revendiquer pour Henley la vraie paternité de *Vathek*, ne nous semble pas suffisamment fondée.

Reste à dire un mot sur les rééditions de *Vathek* entreprises par Stéphane Mallarmé. Celui-ci, trouvant le conte savoureux de Beckford fort à son goût et ne s'expliquant pas le profond oubli dans lequel il était tombé en France, se mit louablement en devoir de l'en retirer au moyen d'une réédition. Malheureusement, obéissant à une impulsion encore aujourd'hui efficace, il se décida pour une édition *facsimile* de luxe à tirage restreint[2]. Ce n'est pas ainsi que l'on ramène à un ouvrage l'estime publique. Par surcroît de malheur, Mallarmé fit précéder son texte d'une longue introduction de sa façon : c'est-à-dire qu'il exprima ou, plus exactement, renferma ses idées sur l'historique et la valeur littéraire de *Vathek* dans un verbiage si cabalistique que l'on crut à une mystification. C'est le propre mot de l'éditeur de l'ouvrage, M. Labitte, qui inscrivit sur l'exemplaire remis à la Bibliothèque nationale : *Je remets cet exem-*

1. *Revue critique d'histoire et de littérature*, compte-rendu de l'ouvrage de M. May, 1929.

2. *Le « Vathek » de Beckford*, réimprimé sur l'édition française originale avec Préface par Stéphane Mallarmé. Paris, Adolphe Labitte, librairie de la Bibliothèque nationale, 1876. 220 exemplaires paraphés et numérotés.

plaire à la Bibliothèque nationale en avertissant le lecteur que la préface est une mystification[1]. Mallarmé servait mal la cause qu'il avait embrassée.

Ceci en 1876 ; en 1893, s'étant sans doute rendu compte du peu d'utilité des tirages restreints, il prépara une édition courante[2] qui offrirait un texte modernisé quant à l'orthographe, mais sans autre changement. Mallarmé comprenait très poétiquement ses fonctions d'éditeur. En plus des simples coquilles et fautes de lecture, il y a une cinquantaine de modifications voulues qui vont depuis le changement d'un mot jusqu'à la suppression d'un membre de phrase. Lui-même avoua une seule « retouche » : *Dans le but d'éviter le double emploi à trop court intervalle du verbe « apporter », je me suis cru permis de débuter ainsi : « Que l'on me serve... »; infraction malheureuse à mon refus de toute ingérence*, etc., etc., ... *retouches sans autre valeur.*

On conçoit sans peine que ces volumes qui, selon les vœux du poète-éditeur, devaient *mettre l'œuvre en circulation avec confiance* restent encore aujourd'hui peu connus.

Du vivant de Beckford, le texte de l'édition de Paris, avec de minimes changements, fut réimprimé trois fois à Londres. De nos jours, un publiciste anglais a imprimé le texte de Mallarmé de 1893 en le donnant pour celui de Paris de 1787. Ainsi, sauf pour ceux qui sont à même d'aller consulter la Bibliothèque nationale, le British Museum ou la Bodléienne, il reste fort difficile de lire *Vathek* dans le texte français approuvé par l'auteur.

Beckford songea souvent à publier les *Épisodes*, mais ne le fit jamais, et le manuscrit disparut. Il fut retrouvé, en 1909, parmi les archives de la famille Hamilton, et les *Épisodes* ont paru deux fois en français depuis : séparément, par les soins de M. Lewis Melville[3] ; incorporés à leur place dans *Vathek* en l'édition de M. Guy Chapman[4], sans parler des deux publiés par M. Melville dans la *English Review* de décembre 1909 et d'août et de septembre 1910.

A. O. Hunter.

1. Cf. G. Roth, *Sur la sincérité de Mallarmé, à propos de la Préface de « Vathek »* (*Rev. de litt. comp.*, 1924, p. 335).

2. *Vathek*, réimprimé sur l'original français, avec la préface de Stéphane Mallarmé. Paris, Perrin.

3. *The Episodes of Vathek, translated by Sir Frank Marzials, with an introduction by Lewis Melville.* London, Stephen Swift & C°, 1912 (texte et traduction).

4. *Vathek with the Episodes of Vathek, by William Beckford of Fonthill; edited by Guy Chapman.* Constable and C°, Ltd., 1929 (français).

AUTOUR DE CHATEAUBRIAND

I. — Le billet a Roederer

« Un malheureux banni recommande à l'indulgence de M. Roederer le petit ouvrage qu'il a l'honneur de lui envoyer. » Ce billet de Chateaubriand est daté, dans la *Correspondance*, de 1795 (6 avril) ; le « petit ouvrage » serait la *Nuit chez les sauvages d'Amérique*, ou la *Lettre sur l'art du dessin dans les paysages*. Cette dernière identification paraît la plus plausible, si le billet est de 1795.

Mais, en la proposant, M. F. Baldensperger a fait une remarque importante[1] : la pièce en question est donnée comme « sans date » par celui qui l'a publiée la première fois[2]. Chateaubriand ne l'avait donc pas datée ; c'est probablement le destinataire qui inscrivit dessus, au crayon ou autrement, le jour où il l'avait reçue. L'éditeur l'a-t-il bien déchiffré? C'est ce dont il est permis de douter.

La *Correspondance* de Chateaubriand contient, un peu plus loin, l'analyse d'une lettre à un journaliste, qui rappelle tout à fait le billet à Roederer. L'auteur compte sur l'*indulgence* du destinataire : « Je la sollicite tout entière pour un pauvre *banni*... Excusez si je ne signe pas, je suis encore assez *malheureux* pour être étranger en France. »

Cette lettre accompagnait l'envoi d'*Atala*, qui parut en 1801, le 3 avril. L'article de Fontanes au *Mercure* est du 6, c'est-à-dire du jour même où le billet a été envoyé[3].

Voilà donc deux messages très semblables par les termes et le ton, et qui sont datés du même mois et approximativement du même quantième. La tentation est forte de les rapporter à la même année ; d'autant plus que l'expression de « petit ouvrage » correspond tout à fait à *Atala*.

A quel moment la situation de Chateaubriand a-t-elle pu lui dicter le recours à Roederer? Cette démarche était naturelle en 1795,

1. Dans son étude, d'une richesse et d'une rigueur exemplaires, sur *Chateaubriand et l'émigration royaliste de Londres* (*Études d'hist. litt.*, t. II, p. 100, n. 1).

2. Voir les *Œuvres* de Roederer publiées par son fils, t. VII, 1858, p. 138. Le billet est placé sous la date : (17 germinal an III — 6 avril 1795), et suivi de la mention : (*sans date*).

3. Roederer l'aurait reçu le lendemain, 17 germinal an IX (7 avril 1801). C'est le *IX* qui aurait été mal lu, d'où l'erreur de la transposition dans le calendrier grégorien.

mais mieux encore en 1801. En 1795, Roederer recommençait à écrire dans le *Journal de Paris*. Il y annonçait des périodiques et des livres qui venaient de paraître. En politique, la suite de ses articles intitulés *Esprit public* combattait les restes de la mentalité jacobine. Le 26 mai 1795, il réclame de la Convention « un gouvernement énergique, républicain sans *populacité*, un gouvernement qui ramène tous les royalistes de bonne foi, ceux qui ne veulent que la sûreté des personnes et des propriétés ». En août 1795, son écrit *Des fugitifs français et des émigrés* distingue « entre ceux qui étaient sortis de France quand tout était calme encore ou du moins régulier, qui en étaient sortis pour combattre, et ceux qui s'étaient seulement échappés par nécessité, pour se dérober à la captivité ou à la mort ». Selon Roederer, il était « juste, utile, pressant... de rendre à ces derniers la liberté de rentrer en France et dans leurs biens, réservant pour les autres toutes les sévérités de la loi [1] ».

Bien que Chateaubriand appartînt plutôt à la première catégorie, il n'a pas dû se tromper sur l'esprit qui animait l'auteur de la distinction, s'il la connut. Je crois pourtant qu'il avait beaucoup plus besoin de Roederer en avril 1801 qu'en 1795. En avril 1801, il n'a pas encore réussi, depuis son débarquement à Calais (mai 1800), à faire rayer son nom sur la liste des émigrés [2]. Roederer est alors à l'apogée de son influence : conseiller d'État et président de la section de l'intérieur depuis le 25 décembre 1799 [3], il prend « la plus grande part aux lois et aux projets administratifs qui s'y [discutent] chaque jour ». Il est bien vu du Premier Consul, qu'il admire profondément.

Qu'aura-t-il pensé d'*Atala*? Sainte-Beuve note qu' « il est et restera », littérairement, « un homme du XVIIIe siècle » : « il maintient le *Catéchisme universel* de Saint-Lambert, quand le *Génie du Christianisme* a éclaté. Chateaubriand lui paraît un esprit romanesque et à rebours [4] ». Roederer était né en 1754, comme Joubert.

En conclusion, il y a probablement lieu d'enlever le billet à Roederer de la Correspondance pour l'année 1795. Hélas ! notre documentation sur le séjour anglais de l'émigré est si pauvre que cette soustraction laisse comme un remords...

1. Sainte-Beuve, *Roederer*, dans les *Causeries du Lundi*, t. VIII, p. 352-353 *et circa* (article du 25 juillet 1853).
2. Il n'y parvint que le 23 juillet 1801.
3. Il gardera ces fonctions jusqu'au 14 septembre 1802 (Sainte-Beuve, *loc. cit.*, p. 366-367).
4. *Ibid.*, p. 380.

II. — George Sand et la Louisianaise

L'avant-dernier livre des *Mémoires d'outre-tombe*[1] contient, on le sait, une quinzaine de pages où Chateaubriand parle des femmes qui, comme des anges appuyés sur la bordure d'un tableau, regardent la fin de sa vie. Il y en a trois : Célestine la Louisianaise (p. 392-393), Mme Tastu (p. 393-398), Mme Sand (p. 398-410).

Pour cette dernière, on possède, en outre, un fragment manuscrit (une copie) qui n'a pas passé dans le texte imprimé et qui commence ainsi : « Georges Sand. Après une lecture de Georges Sand, je la remerciai par ce billet : « Ce que vous avez bien voulu me faire « connaître de vos inspirations me donne un vif désir de voir le « reste. Le fleuve que j'ai chanté m'a envoyé sa Muse et, si je pou- « vais encore rêver la fille du désert, je la peindrais aujourd'hui[2] ».

Que vient faire ici l'Amérique? Chateaubriand a beau rapprocher Mme Sand des jeunes Mexicaines « qui dansent le cigare aux lèvres[3] », on voit mal la convenance de son billet. Aussi Mme Durry observe-t-elle que G. Sand « ne dut pas très bien comprendre » la dernière phrase : « Elle y vit peut-être une vague allusion à *Indiana*[4]. » — Je crois qu'elle n'eut pas à chercher cette interprétation, car il me paraît douteux qu'elle ait reçu ce message.

Mme Durry ne s'y est point trompée ; la dernière phrase se rapporte à Célestine. Mais elle l'explique par la préoccupation de René, qui aurait pensé à la Louisianaise, tout en écrivant à G. Sand. Elle précise même qu'il répondait ainsi à la lettre de la romancière, dont il a donné le texte dans ses *Mémoires*[5].

Que Chateaubriand transfère volontiers d'une femme à l'autre un hommage dont la tournure lui plaît, d'accord. Encore faut-il qu'il soit assez général pour qu'elles puissent s'y reconnaître. Ce n'est pas le cas ici : tandis qu'il suffit de lire les lettres authentiques de René à Lélia pour désigner la destinataire, lors même qu'elle ne serait pas nommée. La forte personnalité de G. Sand n'était pas de celles qu'on perd de vue, fût-ce par l'attrait d' « une fille du désert ».

Je me demande, d'autre part, si la première phrase du billet est

1. Selon l'édition Biré. Je citerai d'après l'édition originale, Penaud frères, t. XI, 1850, où la disposition typographique est conforme à la copie du fragment inédit publié par V. Giraud.

2. Cf. Victor Giraud, *Chateaubriand. Études littéraires*. Hachette, 1904, p. 83-84.

3. *Mém.*, t. IX, p. 409.

4. *La Vieillesse de Chateaubriand, 1830-1848*. II. Le Divan, 1933, p. 389.

5. *Ibid.* et p. 388, reprenant p. 363-364. — Cf. *Mém.*, *loc. cit.*, p. 398-399.

un accusé de réception bien naturel pour un livre publié et qui, comme *Lélia,* était, quand il parut, le dernier mot de l'auteur. « Ce que vous avez bien voulu me faire connaître de vos inspirations me donne un vif désir de voir le reste... » : Chateaubriand a dû s'exprimer de la sorte, si la destinataire lui a fait connaître, dans le privé, une partie de ses écrits...

Reprenons maintenant le passage des *Mémoires* sur la Louisianaise[1] : « ... Elle m'a montré des fragments de mémoires qu'elle a composés dans les savanes de l'Alabama. » Cela cadre tout à fait, et l'on comprend mieux que Célestine figure parmi les femmes de lettres[2] : « Je lui aurais fait une couronne de mauves fleurs, surtout si... à la vue du soleil couchant, elle eût chanté la patrie absente[3]. » La main de René eût paré cette Corinne plus gracieuse, debout sur quelque cap armoricain...

Ainsi, ce n'est pas seulement la fin du billet qui se rapporte à Célestine, c'est le billet tout entier. S'il a été envoyé, il n'a pu l'être qu'à celle-ci. « Célestine m'a écrit plusieurs lettres... » ; « quelque temps après, Célestine m'écrivit... » : ces indications des *Mémoires* laissent deviner une correspondance assez active, à laquelle Chateaubriand aura fourni sa part.

Comment expliquer le « chapeau » que le billet porte dans le manuscrit? La Louisianaise s'appelait, paraît-il, Célestine Soniat[4]. Chateaubriand avait-il écrit en abrégé : « Après une lecture de C. S. », et ces initiales, si proches de celles de G. Sand, ont-elles induit la copiste en erreur? — La chose a dû être plus simple. La partie du fragment mise sous le titre « George Sand » contient, après la ligne de présentation (A), le billet (B), un paragraphe (C) et un assez long morceau (D). A et D sont explicitement relatifs à Lélia. B et C concernent la Louisianaise. Ces deux dernières pièces, qui forment à peu près la longueur d'une page autographe, se seront glissées ou auront été mises parmi les feuillets consacrés à G. Sand. Cette intercalation explique leur encadrement actuel. L'hypothèse n'a rien d'arbitraire, quand on sait par Daniélo le désordre qui régnait souvent dans le manuscrit des *Mémoires*[5].

— Mais alors, dira-t-on, qu'est devenu le billet annoncé de Chateaubriand à G. Sand? La réponse se fera d'elle-même, si l'on veut

1. T. XI, p. 393.

2. Le fragment V. Giraud contient à la suite une notice sur Lord Byron et une autre sur B. Constant, avec ces mots : *lignes qui devaient terminer le chapitre des gens de lettres* (p. 84-85).

3. *Ibid.*, p. 84 (§ à la suite du billet).

4. D'après les sommaires des *Mémoires* retrouvés par M. Herpin (cf. M.-J. Durry, *op. cit.*, p. 389).

5. Cf. *Mém.*, t. XII, p. 407 et suiv.

bien observer comment la notice sur la romancière débute dans le *Fragment* et dans les *Mémoires*.

Fragment.	*Mémoires.*
Après une lecture de George Sand, je la remerciai par ce billet.	George Sand..., ayant parlé de *René* dans la *Revue des Deux Mondes*, je la remerciai.

Nul doute que Chateaubriand, là comme ici, n'ait commencé par dire l'origine de ses relations avec G. Sand. Il s'agit donc du même fait, et le billet perdu du Fragment devait être un remerciement pour l'article de la *Revue des Deux Mondes*. Mais, ce remerciement, nous le connaissons : c'est celui que M. F. Baldensperger a publié dans la *Revue des cours et conférences* du 20 mars 1913[1] : « On vient, Madame, de me faire lire dans la *Revue des Deux Mondes* un article où vous avez prêté à un fils de ma jeunesse [*René*]... le charme de votre talent... » Chateaubriand ne pouvait mieux énoncer l'occasion du billet que par ces mots : « Après une *lecture*, etc... » ; cette désignation vague convenait à quelques pages d'un périodique. S'il avait eu en vue un roman, il l'aurait nommé sans doute, comme il l'a fait pour *Lélia* et pour *Jacques* dans ses *Mémoires*[2].

Pourquoi le billet publié par M. Baldensperger n'a-t-il pas finalement passé dans le livre de 1850? Est-ce que l'auteur, lui non plus, n'en a pas retrouvé le double sous sa main? J'attribuerais volontiers l'omission à un autre motif, que l'on devine en lisant la suite : « ... Elle ne me répondit point. Quelque temps après, elle m'envoya *Lélia;* je ne lui répondis point ! » La négligence de Lélia a piqué René[3]. Que de femmes, envers lui, avaient fait les premiers pas ! Or, ici, c'est lui qui prend l'initiative, et sans succès ! On comprend qu'il ait préféré ne pas mettre sous les yeux du public ce message du 24 juin 1833, un peu bien chaleureux pour être demeuré sans réponse : « Croyez, Madame, que le vieux René, qui d'ailleurs n'est guères assagi par les années, a [la volonté] de vous admirer et de saluer dans vos ouvrages une nouvelle gloire. » S'il insère plus bas sa lettre du 3 octobre 1834 à l'auteur de *Jacques*, c'est qu'il a précédemment divulgué tout au long les excuses, les flatteries et les sollicitations de Lélia. Les rôles sont rétablis.

Jean Pommier.

1. P. 725 (d'après l'*Autographe* du 1er août 1865, p. 346).
2. T. XI, p. 398-399.
3. Comme l'infidélité de la Louisianaise l'a déçu et courroucé : or, il y eut, ici aussi, suppression de billet. Cet article était composé quand un scrupule tardif me fit consulter le ms. du Fragment. Il faut lire : *Après une des lectures*; ce qui affaiblit l'une de mes hypothèses au profit de l'autre.

UNE LETTRE INÉDITE

DE GEORGE SAND A EULALIE DE SENANCOUR

M. Victor Giraud a esquissé naguère l'histoire des relations de George Sand et de Senancour[1]. George Sand a eu son heure d'admiration pour *Obermann*. Sainte-Beuve, parcourant les bonnes feuilles de *Lélia*, y note avec joie ce passage : « Sténio, Sténio, prends ta harpe et chante-moi les vers de Faust ; ou bien ouvre tes livres et redis-moi les souffrances d'Obermann, les transports de Saint-Preux[2]... » Quelques mois plus tard, George Sand exprimait directement son enthousiasme en un article de la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1833. Ces relations littéraires furent suivies de relations personnelles entre George Sand et Senancour : dans la lettre de George Sand que publiait M. Giraud en 1904, l'auteur de *Lélia* manifestait le désir de rendre visite à l'auteur d'*Obermann* pour lui exprimer de vive voix sa « vénération ». Une lettre de Senancour à Gustave Planche, citée par M. Giraud, raconte une visite que lui fit George Sand dans son ermitage de la rue de la Cerisaie.

George Sand se dégagea peu à peu, semble-t-il, de l'influence de Senancour, ou du moins de celle d'*Obermann*[3]. En août 1837 elle marquait très nettement les différences de leurs natures, en un passage d'une lettre qui a été publiée plus tard dans les *Impressions et Souvenirs*. C'est la forêt de Fontainebleau qui est le point de départ de cette prise de position : « Quelle merveille que cette forêt bénie ! s'écrie George Sand. M. de Senancour l'a admirablement sentie dans certaines pages. Sa peinture large et simple est encore ce qui résume le mieux certains aspects. Dans d'autres pages, je ne

1. Victor Giraud, *Sur une lettre inédite de George Sand à Senancour*, *Revue de Fribourg*, février 1904. M^{lle} Marix nous communique le texte d'un billet qui a trait à la visite du « bon génie » chez l' « ermite » (N. D. L. R.).

2. Sainte-Beuve, Préface de la seconde édition d'*Obermann*. Paris, Abel Ledoux, 1833. — G. Sand, *Lélia*, nouvelle édition. Paris, Calmann-Lévy, 1881, t. I, p. 78.

3. Une lettre d'Eulalie de Senancour à Alexandre Daguet nous apprend que George Sand préférait à *Obermann* les *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* : « Les *Rêveries* n'ont pas eu le retentissement d'*Oberm*[*ann*]. Cependant, quelques esprits supérieurs comme G[eorge] Sand lui donnent la préférence... » (3 juin 1847. — Fragment cité dans notre étude sur *Eulalie de Senancour et ses amis fribourgeois*, parue ici même, 1933, n° 3, page 424.) M^{lle} de Senancour eût dû écrire : « *leur* donnent la préférence » ; mais je pense qu'elle fait l'accord avec l'*idée* de *livre*, d'*ouvrage*, non avec le mot *Rêveries*, qui est au pluriel.

sais pourquoi il la rapetisse, comme s'il avait peur de l'admirer trop. On dirait qu'il la voit à travers son spleen. Il veut qu'on sache bien que ce n'est pas vaste et accidenté comme la Suisse. Pourquoi toujours comparer? C'est un tort qu'on se fait, c'est une guerre puérile à sa propre jouissance... Je ne sais si le proverbe : « Le mieux « est l'ennemi du bien » est absolument vrai, mais, en fait de locomotion, de curiosité, de contemplation ou d'étude des choses, je croirais volontiers que le regret ou le désir du mieux est un leurre de l'imagination malade. C'était bien le fait de Senancour. Oberman est un génie malade. Je l'ai bien aimé, je l'aime encore, ce livre étrange, si admirablement mal fait ! mais j'aime encore mieux un bel arbre qui se porte bien[1]... »

* * *

Ce divorce spirituel restait secret. En 1840, la troisième édition d'*Obermann* (Charpentier, 1840) reproduisait, en guise de préface, l'article de George Sand paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1833. Senancour meurt le 10 janvier 1846. A sa fille incombait le soin de sa gloire. Eulalie de Senancour, dès le mois d'avril 1846, communique à Sainte-Beuve des pages inédites de son père. Elle écrit à Ferdinand Denis, le 7 avril 1846 : « Des pages inédites que j'ai à vous communiquer ont été vues en partie par Mr Sainte-Beuve, je vous dirai à quelle occasion. C'est aussi un ami de mon père et aussi une des têtes des plus capables. Il peut être question de Mad[ame] Sand. Pensez-vous que dans ce cas je doive m'abstenir? Je désire naturellement des articles qui provoquent, à défaut d'une édition générale, l'impression du livre auquel mon père tenait le plus. Enfin, on craint à la fois d'en faire trop et pas assez. Le zèle, dont on se fait un devoir, peut entraîner trop loin[2]... »

Denis répondit sans doute, au sujet de George Sand, qu'il n'y avait pas lieu de « s'abstenir » : Eulalie de Senancour porta elle-même à George Sand les documents qu'elle avait réunis. George

1. *Impressions et Souvenirs* par George Sand, troisième édition. Paris, Michel Lévy, 1873, pages 38 et 39. — George Sand écrit ici *Oberman*, avec un seul *n*. C'est l'orthographe de la première édition (1804). L'orthographe actuelle apparaît à partir de la seconde édition (1833). Elle est légitime, puisque cette seconde édition a été faite du vivant de Senancour. La troisième édition, parue aussi du vivant de Senancour (1840), reprend cette graphie. Et, dans sa Préface à cette troisième édition, George Sand elle-même écrit *Obermann* avec deux *n*.

2. Lettre publiée ici même par M. André Monglond, *Revue de littérature comparée* (janvier-mars 1931).

Sand ne put la recevoir. Elle s'en excuse, le lendemain, dans la lettre suivante[1] :

Mademoiselle
de Senancour
rue de la Cerisaie 25.
Pres l'arsenal

J'ai bien du regret, Mademoiselle de n'avoir pu vous voir. J'ai été prise hier de violentes douleurs auxquelles je suis sujette et il m'eût été impossible au milieu de la crise de vous dire un mot. Je vous demande pardon de la peine que vous avez prise de m'apporter vous-même ces papiers si précieux.

Je pars demain pour la campagne où je me porterai bien, j'espère, et où je lirai avec recueillement le dépôt que vous me confiez.

Agréez, Mademoiselle, l'expression de mes sentiments distingués

George Sand

Jeudi

* * *

La lettre n'est datée que de ce « jeudi » final. Il arrivait à George Sand d'oublier les indications de son calendrier. Elle s'en tirait en notant simplement le jour de la semaine où elle écrivait. Il lui est arrivé de dater une fois une lettre avec un pittoresque charmant :

A Madame Maurice Dupin, à Paris
Je ne sais pas la date.
Nous sommes le deuxième
dimanche de carême.

Cette indication, précieuse dans son apparente désinvolture, a permis à l'éditeur de préciser : « C'était le 17 mars 1824[2]. » Heureusement, le billet que nous publions aujourd'hui porte un timbre de la poste ; il est assez faiblement imprimé ; j'y déchiffre, ou j'y devine : 30 avril 1846. En effet, le 30 avril 1846 était bien un jeudi. Et la lettre à Ferdinand Denis du 7 avril 1846, que nous citions tout à l'heure, confirme cette date.

1. Je dois à mon oncle, M. Louis Royer, conservateur de la Bibliothèque municipale de la ville de Grenoble, de posséder ce précieux manuscrit. Qu'il veuille trouver ici l'expression de mes sentiments reconnaissants.

2. George Sand, *Œuvres complètes. Correspondance. 1812-1876*, t. I, quatrième édition. Paris, Calmann-Lévy, 1883, lettre IV, p. 3.

Le billet de George Sand, qui est adressé rue de la Cerisaie, 25, va nous permettre, à son tour, de compléter une indication que nous trouvons dans la lettre à Denis du 7 avril 1846 : « Je vais être plongée dans les horreurs du déménagement, confie Eulalie de Senancour à Ferdinand Denis. Nous ne quittons pas le quartier (rue Neuve-Saint-Gilles, 6), mais nous serons encore ici le reste de la semaine[1]... » Eulalie de Senancour a changé d'avis ; le 30 avril, elle est installée au n° 25 de la rue de la Cerisaie. Elle y est encore le 28 septembre 1846 : c'est cette même adresse qu'elle donne ce jour-là à son correspondant Alexandre Daguet. Pourquoi M^lle^ de Senancour a-t-elle pris une autre détermination que celle qu'elle annonçait? Il est probable qu'elle est allée rue de la Cerisaie parce qu'elle connaissait cette rue, où Senancour avait habité vers 1832, mais à un numéro différent (n° 33). Senancour habita ensuite, ainsi que sa fille, place Royale, 26[2]. C'est sans doute sous l'influence de ses souvenirs qu'en avril 1846 Eulalie de Senancour revint habiter rue de la Cerisaie.

Doit-on penser que la maladie de George Sand, cause de cette crise violente qui l'empêcha de recevoir Eulalie de Senancour, était une simple maladie diplomatique? Je n'oserais l'affirmer. En effet, George Sand mandait à Flaubert le 14 juin 1867 : « Moi, je vais très bien, sauf des coups de foudre où je tombe sur mon lit pendant quarante-huit heures sans vouloir qu'on me parle[3]... » Il est vrai que ces lignes ont été écrites une vingtaine d'années après celles que nous venons de présenter à nos lecteurs.

Sur l'état d'esprit de George Sand en avril 1846, une lettre de la même date, recueillie dans sa correspondance imprimée, peut nous apporter quelques éclaircissements. C'est une réponse à une demande de service d'ordre littéraire. On y peut lire : « ... j'ai personnellement l'occasion de lancer un livre moins que qui que ce soit. Ma seule efficacité, si j'en ai une, est dans ma plume. Je n'ai jamais flatté personne et je n'ai jamais fait ce qu'on appelle de la critique que dans trois ou quatre occasions, où mon cœur était ému et ma conviction entière[4]... » C'est un de ces élans d'admiration spontanée qui nous a valu sans doute l'article de 1833 sur *Obermann ;* il faut croire que cet enthousiasme n'aurait pas été créateur s'il eût été

1. *Revue de littérature comparée*, 1931, n° 1 (lettres inédites de Senancour à F. Denis, publiées par M. A. Monglond).
2. Indications données par M. André Monglond, même article.
3. *Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert.* Paris, Calmann-Lévy, s. d., p. 92.
4. George Sand, *Correspondance*. Calmann-Lévy, 1883, t. II, p. 353 (lettre CCLV : à M. Magu, à Lizy-sur-Ourcq, Seine-et-Marne).

« réchauffé » en 1846. La même lettre d'avril 1846 à M. Magu nous annonce, comme la lettre à Eulalie de Senancour, un prochain départ pour la campagne : « Je pars pour la campagne (la Châtre), où je passerai quelques mois[1]... »

* * *

Senancour laissait, à sa mort, des manuscrits inédits et « tous ses ouvrages déjà publiés, prêts pour une édition générale[2] ». M^lle^ de Senancour aurait voulu donner cette édition, ou tout au moins celle du « livre de *son* père auquel il tenait le plus[3] », c'est-à-dire des *Libres méditations d'un solitaire inconnu.* Elle espéra longtemps pouvoir créer un mouvement qui permettrait cette résurrection senancourienne qu'elle souhaitait. Ses efforts furent vains. En 1847, rien n'avait paru, et rien ne devait jamais paraître par ses soins. Ce n'est que beaucoup plus tard que la critique, bien longtemps après les années glorieuses de 1832, 1833, 1840, devait revenir à Senancour. *Obermann* et ces *Rêveries,* que George Sand lui préférait, ont eu, au xx^e^ siècle, l'honneur des éditions critiques[4]. Mais Senancour attend toujours celui des « Œuvres complètes ».

Philippe Gariel.

EXTRACTS FROM EMERSON BY EDGAR QUINET[5]

(1844-1845)

These notes may serve as a contribution to the study of Emerson's reception in France. They reveal the astonishing fact that he penetrated into France earlier than into England. They show the high esteem in which the American writer was held by Quinet — and that at the most crucial period of the latter's life. Nor was

1. George Sand, *Correspondance*, t. II, p. 354.
2. A. S. Tornüdd, *E. P. de Senancour...* Helsingfors, 1898, p. 215.
3. Lettre inédite d'Eulalie de Senancour à Augustin Eggis. Fribourg, Bibliothèque cantonale, ms. 590.
4. J. Merlant, édition des *Rêveries.* Paris, Cornély, 1910. — G. Michaut, édition d'*Obermann.* Paris, Cornély, 1912-1913. — M. André Monglond nous a promis une nouvelle édition d'*Obermann* (cf. André Monglond, *Jeunesses.* Grasset, 1933, p. 222, note 1).
5. The following unpublished notes are from the *Papiers et Correspondence* d'Edgar Quinet, n^os^ 20690-20802 in the manuscript department of the Bibliothèque nationale. Ms. 20742 (nouvelles acquisitions françaises), 197 pages

Quinet alone in his admiration for the Concord sage. His colleagues at the Collège de France Mickiewicz and Michelet shared his enthusiasm[1].

To call Emerson « le Pascal américain » (Mss. 20742, fol. 88 verso) or « the most idealistic writer of our time[2] » and to rank him together with Vico, Condorcet, Herder and Hegel[3] as the greatest philosopher of modern times, attests clearly to the extraordinary place Emerson had gained in the eyes of Quinet. Not the least surprising thing which these manuscript notes reveal is the period in which Quinet was engaged in copying and commenting the *Essays*. It will be recalled that the academic year 1844-45 was a violent one in the annals of the Collège de France, due to the reforming zeal of Quinet, Mickiewicz and Michelet. So turbulent had Quinet's classes become, that he was dismissed from that venerable institution in June, 1845. It was in the midst of these stormy days that we find Quinet deeply engrossed in the essays of an American, then practically unknown, whom he felt to be « une âme sœur ».

An interesting problem has been to determine the exact period during which Quinet was engaged in reading the *Essays*. We know that he first heard of Emerson in May of 1838 : it was on the occasion of his first meeting with Mickiewicz. The latter loaned Quinet a small volume of Emerson (probably *Nature*) and thus began a long and intimate friendship[4]. As has already been stated, Quinet declared in his lecture of May 15, 1844 that Emerson was one of the greatest historiographers of modern times, showing thereby that he was already familiar and impressed at this time with the philosophy of Emerson. His lectures of the year 1845 (collected and published in a volume entitled *le Christianisme et la Révolution française*) prove that he was interested at that period in the American

in-8°, is the notebook or « carnet » of Quinet in which he kept record, among other things, of his readings in philosophy and history. It is here (fol. 86-89; 176-185) that Quinet's extracts from Emerson's essays may be found.

1. Other contemporary admirers of Emerson in France include : Philarète Chasles (see the article in the *Revue des Deux Mondes* (1844) reprinted in his *Études sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au XIX^e siècle*. Paris, Amyot, 1851); Daniel Stern (comtesse d'Agoult) in *Revue indépendante*, 25 juillet 1846, p. 195-209; Émile Montégut in *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1847.

2. See Leçon XI, *l'Amérique et la Réformation*, in *le Christianisme et la Révolution française* (cours professés au Collège de France en 1845). Paris, Pagnerre, 1857, p. 195.

3. See 5e Leçon, le 15 mai 1844 in *l'Ultramontanisme*.

4. See Ladislas Mickiewicz, *la Trilogie du Collège de France : Mickiewicz, Michelet, Quinet*. Paris, Bibliothèque polonaise, 1924, p. 56.

essayist[1]. Folios 177 to 185 of Mss. 20742, it will be recalled, are devoted to Emerson. On fol. 178 recto, we find notations of the dates on which Quinet borrowed and returned books to the Bibliothèque Mazarine. On fol. 178 the following dates are mentioned : December 19 ; May 21 ; and July 19. From these we may deduce that the later extracts beginning on fol. 176 were written during the close of 1844 and the early part of 1845. The first extracts (fol. 86ff.) were probably made in the spring of 1844.

Immediately following the close of the last quotations from Emerson (fol. 185) is a brief reference to the French newspaper *le Siècle* dated May 3 (1845). Even more enlightening is the note on fol. 186 to the following effect : « fini mon cours 1845, le 2 juillet ! envoyé à l'imprimerie 1re page de la 1re leçon le 17 juillet 1845 ». It would seem, therefore, that his last lecture of July 1845 followed close upon the completion of his last extracts from Emerson ; and this seems reasonable in view of the fact that this last lecture entitled *l'Idéal et la démocratie* is reminiscent of the American thinker. Clearly then, Emerson was carefully studied in preparation of his lectures of the academic year 1844-45.

A table of the number of excerpts (without reference to their length) from each of *Essays* reveals that Quinet preferred by far the *Over-Soul. Spiritual Laws*, *History*, *Circles* are next in order of preference[2].

In the choice made of Emerson's ideas we are to look primarily for indications of Quinet's own predilections. He copied abundantly when Emerson expressed ideas with which he himself was in accord. The Frenchman is happiest in his choice of citations from essays in which he was most interested, like *Over-Soul* and *Spiritual Laws*. In the essays from which he culled less, his excerpts are not the most noteworthy passages. In all fairness, however, it must be said that he grasped the spirit of Emerson's *Essays* in spite of the difficulties of language.

Emerson's doctrine of the divinity of man, his belief in progress, in the individual, in the common man — were all enthusiastically interpreted by Quinet. It is with Emerson's rhetorical flourishes and his homely metaphors that Quinet reveals the inadequacies of his knowledge of English. The usual solution of such a problem by Quinet was to translate the words which were easiest and which

1. See Eulogy of Emerson in Leçon XI, *l'Amérique et la Réformation*.

2. From *Over-soul* 50 excerpts and again on a later occasion 23 ; *Spiritual Laws* 25 and again 32 ; *History* 13 and again 18 ; *Circles* 2 and again 27 ; *Self-Reliance* 7 and again 5 ; *Intellect* 1 and again 12 ; *Compensation* 10 ; *Friendship* 8 ; *Art* 6 ; *Heroism* 4 ; *Prudence* 4 ; *Love* 3.

best expressed Emerson's thesis. Thus it is that Quinet showed a penchant for topic sentences and aphorisitic clauses. When he has launched on a paragraph that began promisingly but developed something he could not easily « English », he either avoided it by jumping to the following page for material more to his liking. In the event that this was inexpedient, he resolved the problem by simply retaining the English and translating whatever he could. His slips are not too frequent but are sufficient in number to reveal a certain haste and carelessness. Most characteristic are such mistakes as « baggage » for « badge », « banana » for « banian », « sleeps » for « sweeps », etc.

Among other things these notes are testimony of the interest in France among liberal thinkers in American thought, and, of course, the great admiration of an eminent leader of a group of republican reformers in France for the head of the Transcendentalist group in New England[1]. As Quinet himself put it in a letter referring to this period, written in 1856 : « I was astonished and proud to see that we were saying the same things at the same time on both sides of the Atlantic[2]. »

Maurice Chazin.

Emmerson essays. by emmerson of *Concord*, *Massachusetts*. london james Fraser, Regent street. 1841[3].

[MsQ. fol. 86]

— of the universal mind each individual man is one more incarnation. [LE].4 [E.4]

1. In an article entitled *Quinet, an Early Discoverer of Emerson* (*Publications of the Modern Language Association of America*, March 1933, p. 147-163). I have sought to show, at greater length, the significance of Quinet's interest in Emerson.

2. *Lettre sur la situation religieuse et morale de l'Europe*, par Edgar Quinet à Eugène Sue. Bruxelles, le 5 décembre 1856, Briard, 35 p. in-18. See p. 18-19.

3. We shall reproduce as exactly as possible the text of Quinet's manuscript notebook which will be referred to as MsQ. The MsQ. begins on folio 86 and goes to fol. 89 and continues (with a few interruptions on folios 176 recto, 177 verso and 178 recto) from fol. 176 to fol. 185 i. e. 25 pages in all. E. is used for Emerson's *Essays* and is followed by a numeral referring to the page on which Quinet's extracts may be found in Emerson's collected works, Centenary edition, Boston and New York, Houghton Mifflin and Co., 1903; volume II : *Essays, first series*, 445 p. in-8°. Sometimes, Quinet indicates the page from which he copied a passage from his edition (London, 1841) of E's essays; these will be noted as LE. and followed by the appro-

— toute révolution a été d'abord une pensée dans l'âme[1] d'un homme. [E.4]

— every reform was once a private opinion. [E.4-5]

— to esteem his own life the text, and Books commentary. [E.8][2]

— le monde existe pour l'éducation de chaque homme. [E.8]

— I believe in Eternity. [E.9]

— la nature exprime la même pensée dans une foule de formes comme un poète fait vingt fables avec une seule moral[e]. [E.13]

— Civil history, natural history..., all must be explained from individual history. [E.17][3]

— Strasburg cathedral is a material counterpart of the soul of Erwin of Steinbach. [LE.]18, [E.17].

— The chinese pagoda is plainly a tarter tent. [E.19].

— dans l'histoire... I feel the Eternity of man, the identity of his thought. [E.26]

— Moses, Zoroaster, Menu, Socrates... I cannot find any. antiquity in them. They are mine as much as theirs. [LE]28, [E.28]

— Every man is a divinity in disguise, a god playing the fool. [LE]31[4].

— l'homme — He shall be the priest of pan. [E.39].

— That imitation is suicide. [E.46][5]

— absolve you to yourself, and you shall have the suffrage of the world. [E.50]

— The centuries are conspirators against the sanity and majesty of the soul. [E.66]

priate numeral. Evidently, Quinet meant to use certain excerpts for quotation. It will be noticed that Quinet copies or translates sentences or parts of sentences from different paragraphs or pages. More often, he paraphrases E.

1. E's text reads : « ... in one man's *mind* » The above and following citations are from the essay, *History*.

2. E : « The student is to read history actively and not passively; to esteem his own life the text and books the commentary. »

3. E : « Civil and natural history, the history of art and literature must be explained by individual history. »

4. We do not find this quotation in the Centenary edition.

5. This is the first excerpt from *Self-Reliance*. That this truncated clause should be the first thought in this essay to strike Q. is as strange as is the last one from *History*.

— A new respect for the divinity in man.

— la prière... is the soliloquy of a beholding and jubilant soul. It is the spirit of God pronouncing his works good. [E.77]

[fol. 86 verso]

— but prayer as a means to effect a private end, is theft and meanness. [E.77][1].

— Shakespeare will never be made by the study of Shakespeare [LE]84

— could Shakespeare give a theory of Shakespeare? [E.134][2]

— notre société est encombrée de machines pesantes qui ressemblent aux aqueducs sans fin que les Romains bâtissaient sur les monts et dans la plaine, et qui sont rendus inutiles par la découverte de la loi, que l'eau s'élève au niveau de sa source. [E.136-137]

— une plus haute loi que celle de notre volonté règle les événements. [E.138]

— nous ne sommes forts que dans notre action spontanée et en nous contentant nous-mêmes de l'obéissance, nous devenons divins... ô mes frères, Dieu existe. Il y a une âme au centre de la nature et au-dessus de la volonté de chaque homme, de telle sorte que personne de nous ne peut nuire à l'univers. [E.139]

— il a si bien répandu son puissant enchantemen[t], que nous prospérions si nous acceptons *its advice* — son influence ! [E.139][3]

— ... placez-vous au milieu du fleuve de force et de sagesse qui coule en vous comme la vie..., et vous êtes sans efforts poussés à la vérité au droit, au parfait contentement... alors vous devenez le monde... la mesure du droit, de la vérité, de la beauté. [E.139]

— le ciel prédit, dès le commencement du monde, et prédit

1. E's text reads « meanness and theft ».

2. This and the next passages are from *Spiritual Laws;* the preceding one is from *Self-Reliance.* Q. skipped *Compensation.*

3. Having wrongly translated *it,* referring to soul, by *il,* Q. was embarrassed as to what possessive to use; he retains the English *its advice* and hasards the French *son influence* right below it.

encore dans le fond du cœur, s'organisera de lui-même comme fait maintenant la rose, l'air... le soleil. [E.140][1]

— ce que j'appelle droit ou bonté est le choix de ma constitution ; et ce que j'appelle ciel et à quoi j'aspire de l'être[2] est la circonstance désirable à ma constitution. [E.140]

— il est comme un vaisseau sur une rivière... il s'endort[3] avec sérénité sur les profondeurs de Dieu, dans une mer infinie. [E.140-141]

[fol. 87]

— ce talent ou cet appel (*call*) dépend de son organisation, de la manière dont l'âme générale s'incarne en lui... il n'a point de rival ... qu'il y a un *esprit* dans tous les individus. [E.141][4]

— accept your genius and say what you think. (LE) 143[5].

— ce qu'un homme fait, il l'a — qu'a-t-il à faire d'espérance et de crainte. [E.143]

— Sur un arc, un mathématicien trouve la courbe. nous raisonnons toujours du *vu* au *non vu*. [E.146]

— prends la place et l'attitude à laquelle vous vous voyez un droit incontestable[6] et tous les hommes acquiescent. [E.151]

— maxime de Sidney : « look in thy heart, and write ». Celui qui écrit pour lui-même, écrit pour[7] un public éternel. [E.153]

— c'est une loi qu'un ouvrage d'un ou d'autre sorte nous place dans l'état d'âme où était l'artiste quand il le faisait. [E.157]

— (rappel au naturel dans une société qui en manque?)

— la secte haute, généreuse[8], instruira et commandera toujours le genre humain. [E.158]

— La vertu... elle consiste dans une éternelle substitution

1. Although none too lucid in English, this passage is less so in the French of Q. The original is as follows : « ... and the heaven predicted from the beginning of the world, and still predicted from the bottom of the heart, would organize itself; as do now the rose and the air and the sun. »

2. E : « ... and inwardly aspire after. »

3. E : « ... and he sweeps serenely over a deepening channel into an infinite sea. » Q. mistook « sweeps » for « sleeps ».

4. « Esprit » for « mind » is rare in Q's translations.

5. We do not find this in our edition.

6. E. says simply : « ... which belong to you. »

7. E : « He that writes *to* himself. »

8. Q. omits the word *self-devoted*.

de l'Être au paraître, et avec une sublime propriété de mots, Dieu est ? disant : je suis. i am. [E.160]

— *Être* et non *paraître.* [LE]160... Common men... ils accumulent l'apparence, parce que la substance n'y est pas. [E.160-161]

— nous appelons le poète oisif, parce qu'il n'est ni président, ni marchand, ni portier[1]. [LE]161, [E.161]

— les époques de notre vie ne sont pas dans les faits visibles de notre choix d'un état, mariage, établissemen[t][2]... mais dans une pensée silencieuse... qui résume notre manière de vivre ; « tu as fait ainsi, mais tu eus été mieux. » [E.161]

— l'âme (riche) git et dort, c'est la nature. mais penser c'est agir. [E.163][3]

(fol. 87 verso)

— comment osé-je lire les campagnes de Washington, si je n'ai pas respondu aux lettres de mes correspondants. — *il ne savait que faire,* — *il lut.* [E.164][4]

— Napoléon. une seule croix, du mérite. — le sentiment d'un grand fait. [E.165][5]

— si le poète écrit un vrai drame, alors il est César, non pas le comédien de César. [E.165]

— que la grande âme s'incarne dans la forme de q̄que femme pauvre... ses rayons néanmoins ne peuvent être étouffés... mais de belles actions. [E.165-6]

— nous sommes les photomètres, la feuille impressionnante... qui mesure l'accumulation de l'Élémen[t] subtil. [E.166][6]

— l'homme est un fleuve dont la source est cachée — toujours notre être descend en nous nous ne savons d'où. [E.268]

1. « Portier » for porteur.

2. « Acquisition of an office. » The passage in quotes is a translation of : « thus hast thou done, but it were better thus ».

3. E : « The rich mind lies in the sun and sleeps, and is Nature. To think is to act. »

4. See below p. 26.

5. E : « Bonaparte knew but one merit. »

6. This last excerpt from *Spiritual Laws* is immediately followed by others from *The Over-Soul,* to which Q. must have hastened, for he passes up the essays on love, friendship, prudence, and heroism.

— Cette unité ! cette grande nature [over-soul]..., ce cœur commun... l'un éternel. [E.268-269]

— le sujet et l'objet sont un... nous voyons le monde pièce à pièce ; le soleil, la lune, l'animal... mais le tout duquel cxla[1] ne sont que les parties visibles, c'est *l'âme.* [E.269]

— l'esprit de prophétie qui est inné dans chaque homme. [E.269]

— (enthousiasme sévère en couleur d'Emmerson)

— *l'âme* non pas un organe, une faculté, mais une lumière, non plus l'intelligence, ou la volonté, mais le maître de l'intelligence et de la volonté. c'est le vaste réservoir de notre Être — une immensité non possédée et qui ne peut être possédée [E.270]

— toute réforme (dans chaque individu) consiste à laisser la *grande âme prendre son cours à travers nous* : en d'autres mots à obéir [E.271]

— le temps et l'Espace ne sont que les mesures inverses de la force de l'âme. l'hom̄e est capable de les abolir[2] l'esprit joue avec le temps. — devant les grandes révélations de l'âme, le temps, l'Espace, et la nature s'abaissent. [E.272-273]

[fol. 88]

— par chaque impulsion divine, l'âme rends the thin rinds of the visible and finite, and comes out into eternity, and expires its air. [E.275][3]

— (haine du passé et de l'histoire chez cet Américain.)...

— l'âme regarde toujours en avant, créant un monde devant elle et laissant des mondes derrière elle. elle n'a ni dates, ni rites, ni personnes, ni hommes. l'âme ne connaît que l'âme. toute autre chose est une roue pour son char. [LE]276 [E.274][4]

— ceux qui sont capables d'humilité, de justice, d'amour, d'aspiration, sont déjà sur une terrasse (platform) qui domine les sciences et les arts, la parole et la poésie, l'action et la grâce. [E.275-6]

1. Abbreviation for « ceux-là ».
2. A paraphrase of E. « The spirit sports with time... » (p. 272-273).
3. E : « With each divine impulse the mind rends... »
4. In the first edition this last clause is given as : « All else is idle weeds for her wearing. » The present edition reads : « ... the web of events is the flowing robe in which she is clothed. »

— le cœur qui s'abandonne à l'esprit souverain (Supreme Mind) se trouve en relation avec toutes ses œuvres et suit une route royale à travers les connaissances et les forces particulières. — en remontant à ce sentiment premier, nous remontons de la circonférence où nous sommes au centre du monde, où come dans la loge (closet) de Dieu, nous voyons les causes et anticipons sur l'univers qui n'est qu'un petit effet... [E.276]

— une mode de l'enseignement divin est l'incarnation de l'Esprit dans une forme..., dans des formes semblables à la mienne. [E.276]

— dans toute conversation à deux, on suppose un *tiers*, une nature commune. Ce tiers n'est pas social. c'est impersonnel, c'est Dieu. [E.277]

— emmerson cite Swedenborg — (la grandeur de perception de cet homme !) [E.279] [1]

— Revelation... *an influx* of the Divine mind into our mind. [E.281]

— un frissonnement passe à travers tout homme à la réception de nouvelles vérités, ou à l'accomplissement d'une grande action, frisonnement qui vient du cœur de la nature. [LE]283 ... accablé par un certain excès de lumière ! (a certain tendency to insanity) [E.281-2] [2]

— le frisson de Socrate, l'*union* de plotin, — la vision de porphyre la conversion de St. Paul — l'aurore de Boehm [3], les convulsions de George Fox et de ses quakers, l'illumination de Swedenborg — sont de ce genre. [E.282]

[fol. 88 verso]

— le ravissement du morave et du quiétiste, l'ouverture du sens interne du monde [4], dans le langage de l'Église de la nouvelle Jérusalem, The *revival* of the Calvinistic Churches ; the

1. E : « It was a grand sentence of Emanuel Swedenborg which would alone indicate the greatness of that man's perception. »

2. E : « A certain tendency to insanity always attented the opening of the religious sense in men, as if they had been 'blasted with excess light'. »

3. E. spells this name Behmen. The name of Jacob Boehme, 1575-1624 famous theosophist and author of *Aurora*, is variously written : Boehm, Boehme, Beem, Behmont, Behmen.

4. E's text reads : « ... the opening of the eternal sense of the word. » Obviously, Q. misread internal for eternal and world for word.

experiences[1] of the Methodists... sont des formes variées de ce frémissement d'angoisse et de délice par lequel l'âme individuelle s'unit à l'âme universelle. [LE]284 [E.282]

— la nature de ces révélations est toujours la même. ce sont des perceptions de la loi absolue ; ce sont des solutions des questions de l'âme... l'âme ne répond jamais par des mots, mais par la chose elle-même qui est demandée. [E.282]

— (immortalité). l'idée d'immutabilité est essentiellement associée à vérité, justice, amour, aux attributs de l'âme... au moment où la doctrine de l'immortalité est enseignée séparément, l'homme est déjà tombé. [E.283-4]

— ces questions que nous faisons sur *le Futur* sont une confession de péché. Dieu n'y a pas de réponse[2]. aucune réponse par des mots ne peut Reply à une question de choses. [LE]286 [E.284].

— ce voile qui couvre les événements apprend aux enfants des hommes *à vivre aujourd'hui.* [E.284]

— la seule manière de répondre à ces questions est d'oublier[3] toute basse curiosité est d'accepter *the tide of being.* (le flot de l'Être), qui nous pousse dans le secret de la nature *travailler et vivre.* [E.284]

— l'âme perçoit et révèle la vérité[4].

We are all discerners of spirits. Ce diagnostique est seulement dans notre vie ou nos force[s] *unconscious*, non pas dans *l'intelligence.* [LE]287 [E.285-6][5]

— l'indice infaillible du vrai progrès se trouve dans le ton que l'homme prend. [LE]288[6], ... s'il a trouvé son centre, la divinité brillera par lui. [E.286]

— toute la différence entre les *teachers* sacrés ou littéraires, entre les poètes..., c'est que les uns parlent du *dedans*, les autres du *dehors*. [LE]289 [E.287]

— Jésus parlait toujours du *dedans*. [E.287]

1. Italicized in E's text. Like *revival* this term is hard to translate.

2. E : « God has no answer for them. »

3. E : « The only mode of obtaining an answer to these questions of the senses is to forgo... »

4. A succinct résumé of E's mystical creed. Cf. E. p. 285, paragraph beginning « By the same fire... »

5. E : « That diagnosis lies aloft in our life or unconscious power (285) ... not our understanding » (286).

6. Here, and as a rule, Q. avoids E's negative phrases or ideas.

— le génie est Religieux. it is a larger imbibing of the common heart. [E.288]

— le grand poète nous fait sentir notre *propre richesse*, et alors nous pensons moins de ses compositions. [E.289]

— (du Pascal dans *Emmerson*)

[fol. 89]

— les plus cultivés recherchent les circonstances agréablement, poétiques... mais l'âme qui s'est élevée [1] à adorer le grand Dieu n'a pas de couleur de rose, pas de nobles amis, de belles chevaux, d'aventures ; n'a pas besoin d'admiration. elle veille [2] dans l'heure qui est maintenant, dans l'attente la plus prochaine [3] *of the common day*, — by reason of the present moment and the mere trifle having become porous to thought, and bibulous of the sea of light. [E.290] [4]

— inéf[f]able est l'union de l'homme et de Dieu dans chaque acte de l'âme ; la plus simple personne qui dans son intégrité adore Dieu, devient Dieu. [LE]297 [E.292]

— quand nous avons brisé notre dieu de tradition, et que nous en avons fini avec notre dieu de rhetorique, alors Dieu peut enflammer le cœur de sa présence. [E.292]

— et ainsi, le cœur en toi est le cœur de tous ; il n'y a pas une vague [5], pas un mur, pas une intersection dans la nature... mais un même sang, une circulation infinie, à travers tous les hommes, coēe l'eau n'est qu'une mer et bien vu, its tide is one. [E.294].

— que l'homme apprenne que les sources de la nature sont dans son esprit, si le sentiment du devoir y est. [E.294]

— *Dieu ne veut pas se manifester aux lâches*, (God will not make himself manifest to cowards) [E.294]

— Our religion vulgarly stands on the numbers of believers. quand l'appel est fait *aux nombres* — (no matter how indi-

1. E : « ... ascends. »
2. E : « dwells. »
3. Q. confounds « earnest » with « earliest ». From this and other instances of the same kind of confusion, one might infer that Q. learned most of his English by ear.
4. One can readily appreciate Q's unwillingness to hazard a translation of the last sentence. Just why he chose to copy it, would be interesting but harder to decide.
5. E : « valve ».

rectly), proclamation is then and there made, that Religion is not — [LE]297 [E.294-5]

— celui qui trouve un Dieu[1], une douce pensée l'enveloppe, ne compte pas de compagnie. [E.295]

— (caractérise cette p̄p̄hie d'emerson — l'esprit éveillé dans un monde nouveau. sans aucun des liens du passé, *tradition ruines* — *chaines* — Dieu du passé. — élan infini — mépris du passé. — pressentiment d'avenir — instinct du *présent* — tout dans l'avenir... *p̄p̄hie vierge*, née dans une tour vierge)

[fol. 89 verso]

(un Pascal américain ! ! — du Franklin et du Pascal ! — immense élan ! ! . hardi !)

— devant ce saint ciel que nos pressentiments nous ouvrent, nous ne pouvons aisemment louer aucune forme de vie que nous avons vue, ou dont nous avons entendu parler !... non seulement, nous affirmons que nous avons peu de grands hommes, mais qu'absolument parlant, nous n'en avons aucun... qu'il n'y a point d'histoire, ni de souvenir de caractère, ni de genre de vie, qui nous satisfont entièrement ! [E.295-6][2]

— (expression la plus haute de l'amérique, Emmerson...)

— les saints les demi Dieux du passé... finissent par envahir et fatiguer la mémoire... l'âme seule se donne (alone), originale, et pure, au *Solitaire*, à l'*original*, au *pur*, qui, à cette condition, habite, vit et parle, en elle... elle n'est pas appelée religieuse, mais elle est innocente... elle appelle la lumière *son propre*, et elle sent que le gazon croit et que la pierre par une loi inférieure à elle, et dépendante de sa nature. — Vois, dit-elle, Je suis née dans le grand, l'universel Esprit... [E.296]

— (le *grand Esprit*, des indigènes, y a-t-il un élément propre aux américains dans emmerson? pourquoi non *the great mind...*)[3]

— je suis le réceptacle de la grande âme. [E.296][4]

1. E : « He who finds God. » The superfluous *un* of Q. is confusing.
2. E : « ... that we have no history, no record of any character or mode of living that entirely contents us. »
3. This interesting suggestion is repeated more categorically by Q. in his *le Christianisme et la Révolution française,* Paris, 1845, p. 182.
4. E : « I am somehow receptive of the great soul. »

— (*l'influence de cette grande nature dans l'âme humaine*)

— plus (the surges) les flots de la nature (everlasting) perpétuelle entrent en moi ; et plus je deviens public et humain dans mes rapports et mes actions. [LE]298 [E.296]

— (ainsi la nature pousse cette pphie à l'action).

— ainsi, en révérant l'âme, l'homme vient à voir que le monde est le miracle perpétuel que l'âme adore [1] (moins étonné des miracles particuliers) il apprendra qu'il n'y a pas d'*histoire profane*, que toute histoire est *sacrée*, que l'univers est représenté dans un atome, dans un moment du temps — il vivra dans une unité divine... et ainsi, il a tout l'avenir dans le fond de son cœur. tout le Chapitre. The Over-Soul. [E.295-6] [2]

(A suivre.)

1. The word is illegible. It might be *adore* — perhaps a mistake not uncommon with Q. who in reading « worketh » mistook it for « worship ».

2. This closes MsQ. fol. 89 verso, and the excerpts from *Over Soul* for which Q. shows a decided predilection. The ardent enthusiasm of Q., seen not only in his comments but in the abundant extracts he made from this essay, may help to explain why he went back to E. at a later date to make a more careful study and more plentiful citations.

CHRONIQUE

L'actualité : le problème des « générations spirituelles » en histoire littéraire. — Cette question, évidemment, n'est pas nouvelle, et des précurseurs religieux ou laïques ont insisté sur les successions d' « hommes vivant dans le même temps » et sur le support qu'elles fournissent aux reprises d'énergie, de renom, etc. Ce qui en fait un problème d'actualité, c'est l'intérêt qui semble aujourd'hui lier ce problème à celui du renouvellement ou, comme on dit, de la « révolution » en fait d'idées-forces, de directions sociales, politiques et religieuses. Quand M. Ernest Bovet (*Lyrisme, Épopée, Drame.* Paris, 1911) proposait les trois « étapes » suggérées par son titre, non seulement comme la « succession logique » de trois genres *lato sensu*, mais comme des *ères* comprenant chacune trois *périodes*, il laissait jouer ces divisions intellectuelles dans un battement de dates assez souple. Quand Richard M. Meyer, au contraire, répartissait le XIX[e] siècle littéraire allemand en décades strictement délimitées dont chacune avait sa « caractéristique », ne risquait-il pas de donner quelque chose de trop strict et rigide à chacun de ces groupes de dix années? Quand M. Fr. Mentré publiait en 1920, avec une épigraphe du savant Cournot, ses *Générations sociales*, auquel un important feuilleton des *Débats* était consacré par Jean Bourdeau, il s'agissait d' « un groupe d'hommes, appartenant à des familles différentes, dont l'unité résulte d'une mentalité particulière et dont la durée embrasse une période déterminée » : le « tiers de siècle » admis par Hérodote pour une génération se conciliait assez bien avec une telle définition.

Est-il besoin d'ajouter que tout historien dépassant le point de vue de la simple biographie se pose, implicitement ou d'une façon expresse, cette question, de Sainte-Beuve observant, dès 1829, que « Molière, La Fontaine et M[me] de Sévigné appartiennent à une génération littéraire qui précéda celle dont Racine et Boileau furent les chefs », à M. Élie Faure (*Rythme de l'Art*) voyant se succéder, « de cinquante en cinquante ans, l'alternance de l'illusion religieuse... et de la connaissance critique ». Et, que ce soit à propos de *Werther*, aimé puis déprécié, d'*Ossian*, porté aux nues ou aban-

donné, ou des sens successifs que peut prendre le mot *liberté*, etc., la littérature comparée a toujours employé le « réactif » excellent des valeurs exotiques pour mettre à l'épreuve les générations successives des grands ensembles modernes.

C'est dire que les *Jugendreihen des deutschen Menschen, 1733-1933* (Leipzig, Meiner, 1934), où M. Ed. Wechssler offre une reconstruction de l'esprit allemand depuis cent ans, n'ont point, pour des lecteurs informés, le caractère d'inédit que l'auteur semble excuser (p. ix). Cette reconstitution s'autorise, d'une part, de la notion aristotélicienne de l'*énergie* — ce qui est fort bien, — d'autre part de la supposition, difficile à admettre au sujet d'époques plus doctrinales, plus rationnelles que la nôtre, qu'une semblable surenchère attribuée à la jeunesse caractérisait certaines générations, qui étaient en réalité beaucoup plus réservées et discrètes en cette matière. Puisque « le temps des perruques » préconisait un dogmatisme peu favorable aux « moins de trente ans », il n'est pas bien sûr que la génération née aux alentours de 1710 fût si pénétrée d'enthousiasme novateur ; puisque (p. 15) Rousseau et Diderot sont rattachés très justement à leurs villes natales, il ne faudrait pas négliger de dire (p. 16) que Haller est un Bernois, Gluck un Autrichien d'éducation et de tendances, et que Winckelmann ne respirait à son aise qu'en Italie : où sont les caractères *collectifs* d'une génération représentée par des esprits aussi disposés à l' « évasion » ou l'excentricité? Il en sera toujours ainsi du Romantisme, dès qu'on y voudra voir un mouvement profondément autochtone, où l'on insistera le moins possible, dès lors, sur les « welches » Brentano et La Motte-Fouqué, Savigny et Chamisso dès que son caractère « mystique » sera allégué par l'Allemagne.

Notons, d'ailleurs, que cette reconstitution des « poussées de jeunesse » est, à tous les titres, de nature à intéresser l'historien, qui y cherchera plutôt des hypothèses significatives, des simplifications tendancieuses que des réalités intellectuelles. D'abord, le mouvement actuel des esprits en Allemagne est ingénieusement rattaché à des rétablissements qui, de 1730 à 1800, conduisent à l'idéalisme subjectif, puis à des mouvements antithétiques allant jusqu'à 1896, et enfin à une profonde synthèse aboutissant à l'inspiration présente : et tout ce qu'on nous dira pour éclairer celle-ci sera le bienvenu. Ensuite, un regard jeté sur ses voisins, et sur ses voisins français en particulier, aide l'auteur à présenter, ou des synchronismes de pensée et d'art, ou des différences dans le mouvement et les aspirations : soit qu'il rappelle que Toland lança le terme de *panthéisme* vers 1700, soit qu'il signale le côté schellingien de la philo-

sophie bergsonienne, il se garde de considérer « en vase clos » des générations qui, après tout, n'ont pas cessé d'appartenir à la population européenne et ne sauraient être traitées comme le seraient les jeunes sapins d'une pépinière, incapables d'être modifiés, influencés ou contrariés par les bouleaux ou les ormes du voisinage.

C'est même ce côté « comparatif » qui a fait choisir la question des « générations spirituelles » aux organisateurs du 2e Congrès d'histoire littéraire (Amsterdam, septembre 1935) : il en est peu de plus curieuses à aborder d'angles divers ; il n'en est point de plus actuelle. F. B.

Autour des Universités. — M. DE CHLAPOWSKI, ambassadeur de Pologne en France, a été fait, le 29 novembre, docteur *honoris causa* de l'Université de Nancy.

Notre collaborateur, M. K.-R. GALLAS, de l'Université d'Amsterdam, a fait en mai et en juin 1934, aux Universités Columbia et Harvard, deux conférences sur *les Influences de la littérature française en Hollande* et, à Harvard également, une conférence sur *le Mouvement symboliste en France, en Angleterre, en Allemagne et en Hollande.*

M. Paul HAZARD, les 12, 13 et 14 novembre, a donné à l'Institut scientifique franco-canadien de Montréal trois conférences sur *la Méthodologie de la littérature comparée.*

M. TIELROOY, de qui notre *Bibliographie* signale la leçon d'ouverture, a pris possession de l'enseignement du français à l'Université de Leyde, et notre collaborateur M. Albert FUCHS a été nommé maître de conférences d'allemand à l'Université de Strasbourg.

Le « rapport annuel » de l'*Athénée français de Tokio* (juillet 1934) nous apporte, en même temps que le témoignage excellent de l'activité de son directeur, M. J. COTTE, une légère raison de surprise. C'est une vérité démontrée qu'une vraie efficacité intellectuelle s'attache, malgré les dispositions hostiles d'esprits nationaux, aux éléments d'analogie : or, rien n'est plus surprenant que de voir à peu près tous les auteurs français (sauf Voltaire, par prudence) dans la liste du « cours supérieur » et d'y constater l'absence de Vigny, porte-parole de l'*honneur*, de quoi l'idéologie japonaise est restée assez curieuse.

M. Jean SARRAILH a consacré à *Anatole France et l'Espagne* son discours de rentrée à l'Université de Poitiers.

Il est question d'organiser, sous les auspices de l'Institut français de Barcelone, un Institut de littératures modernes comparées, spé-

cialement voué aux recherches franco-espagnoles, et rattaché à celui de l'Université de Paris.

Travaux en cours. — M. Lefèvre s'occupe de retrouver *les Vosges dans la littérature française et étrangère.* Tandis que Mrs Varnum ressuscite *Un lettré cosmopolite : le chevalier de Chastellux,* et M. George V. King le rédacteur des *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne* et de la *Bibliothèque angloise,* miss D. Distance étudie *la Littérature anglaise dans la vie et l'œuvre de Mme de Staël.* M. Jules Dechamps, notre collaborateur de l'East London College (devenu récemment Queen Mary College), donnera un pendant à ses études sur la légende de Napoléon dans un *Napoléon vu par ses contemporains anglais.* M. Radossarkévic étudie les *Poésies serbes traduites* par Marie El. Voiart ; M. G. M. Milner, *Goethe dans l'œuvre de Théophile Gautier* ; M. A. L. Wells, *les Sœurs Brontë et la France* ; M. W. D. Conroy, *l'Abbé Le Blanc et ses idées sur les Anglais.*

Un grand travail d'ensemble est entrepris par M. Al. Cioranescu sur *l'Influence d'Arioste en France.*

M. R. P. Rosenberg, qui a soutenu en 1933, à l'Université de Wisconsin, une thèse sur *George Sand en Allemagne, 1832-1848,* développe ce travail et le fait aller jusqu'en 1932.

M. B. E. Thomas reprend plus spécialement la question de *l'Influence schopenhauerienne sur l'esprit français autour de 1870,* M. Tore Linge *le Problème de l'amour dans le drame social de Dumas fils et d'Ibsen.*

Miss El. Creed étudie *les Éléments anglais dans l'œuvre et la vie de Barbey d'Aurevilly,* M. C. Mac Lean *Ce que R. L. Stevenson doit à la France* et miss Prichard-Jones *les Premiers contacts de George Moore avec l'art et les lettres françaises, et l'effet exercé par eux sur son œuvre.*

Publications récentes. — C'est un problème parfaitement posé que traite miss Ruth Mohl dans les 425 pages de *The three Estates in medieval and Renaissance literature* (Columbia University Press, 1933) : comment l'organisation féodale de l'Occident, consciente de son ordre, à la fois, et des dangers *internes* qui le menaçaient, traita à la façon d'un *genre,* ou tout au moins d'une *forme,* la situation mutuelle des trois « états », chevalerie, clergé, roture, auxquels s'ajouta souvent « la femme ». Dans la mesure même où des persistances plus ou moins classiques préparaient les voies à une sorte de répartition actuelle, systématique et définie, les précédents ou les analogues de l'Antiquité s'adaptèrent de leur mieux à cette structure, qui devint aussi un aspect de la littérature du

type féodal, se prolongeant assurément bien au delà de l'âge proprement dit, mais dont les racines tiennent à l'Europe chrétienne des XIe-XIIe siècles. L'auteur va jusqu'à suggérer (p. 7) que la fixité [bien relative] des œuvres dominées par cette notion témoigne de la certitude où étaient les contemporains d'une forme littéraire définie : ceci n'est-il pas aussi bien l'indice d'un conventionalisme apparent, plus fort que toute hérésie? En tout cas, l'auteur est indemne du sophisme qui consisterait à chercher la *structure en soi* d'un genre appelé à évoluer, comme toute chose vivante, et à se réincarner tantôt dans des rappels à la volonté divine et tantôt dans des objurgations morales, tantôt dans des constatations et tantôt dans des visions.

Faut-il considérer les *Contes de fées du grand siècle*, dont miss El. Storer nous donne un choix curieux en une réédition américaine (Institute of French Studies, Columbia University, New York, 1934), comme une survivance des âges de crédulité ou comme l'annonce des goûts plus fantaisistes, plus imaginatifs, que la fin du XVIIIe siècle devait voir triompher? Prenons-les, plus simplement, pour l'indice de cette diversité dans les goûts que présente toute époque vraiment complète de civilisation humaine, et admettons une fois de plus que le XVIIe siècle permettait de juxtaposer à Boileau ses antipodes, c'est-à-dire ces « romanesques », ces aventurières de l'esprit et parfois de l'existence qui s'enchantaient de féerie et n'entendaient pas laisser la *Bibliothèque bleue* aux seules mains de leurs cuisinières. Miss Storer, qui naguère nous a présenté l'essentiel de cette « mode » de 1690 à 1700, nous donne un choix très plausible, et gentiment illustré, de ces contrebandes célèbres en plein contingentement rationnel, *Riquet à la Houppe*, *Persinette*, *la Reine de l'île des Fleurs*. Tout cela ne se pique pas d'être partie intégrante de la littérature « autorisée » : mais viennent, à partir de 1770, les discussions sur la relativité des goûts et des genres, et l'on verra la théorie esthétique, les programmes et les professions de foi se saisir de ces contes et de leur progéniture...

D'une importance capitale pour l'histoire des idées et, si l'on peut dire, pour le « passage » du XVIIe au XVIIIe siècle ; beaucoup moins significative pour la littérature, l'inspiration poétique et l'expression des sentiments, la diffusion des curiosités expérimentales dans la France classique fait l'objet d'une excellente enquête de M. Harcourt Brown, *Scientific Organizations in seventeenth century France* (Baltimore, Williams and Wilkins, 1934, in-8o de XXII-306 pages). Les « cabinets », « conférences », « compagnies », enfin académies du XVIIe siècle ont vu se grouper, s'exciter par le contact, s'animer d'émulations internationales et s'autoriser de protections officielles,

de préoccupations et de goûts demeurés surtout jusque-là affaire d'école ou de singularité particulière. On trouvera dans ce livre, sur Paris et la province, sur les rapports avec l'Angleterre savante, des documents et des précisions fort utiles ; mais, par une discrétion dont il ne se départit que pour rectifier la vue erronée d'un prédécesseur, l'auteur dégage rarement ce qui, dans cette multiplicité d'expérimentations et de théories, est « avancement » authentique du savoir ou faux cartésianisme choqué de la diversité des phénomènes, pierre philosophale attardée ou mouvement perpétuel latent. Il est visible que la « dent d'or » n'a pas besoin d'attendre Fontenelle pour nécessiter mainte vérification chez de crédules propriétaires de « cabinets naturels » : d'autant plus méritoire est le sens de l'expérimentation, la vigilance sceptique de certains, qu'on est tenté de rattacher non seulement à la correspondante Angleterre, mais à une tradition judéo-arabe à Castres, Toulouse, Montpellier, à l'esprit réformé chez Justel. Il est curieux que, dans un ouvrage dont la présentation fait honneur à une maison d'édition *sans tache*, les seules coquilles apparentes touchent la *Revue d'histoire littéraire de la France* (p. 293), la *Revue de littérature comparée* (p. 163) et la traduction omise (p. 227) d'un alinéa concernant un professeur de Caen qui « prouve la doctrine de Descartes par l'autorité de l'Écriture, des Pères et d'Aristote ».

Ce sont des « coupes transversales » dans le XVII^e^ siècle anglais — et continental à l'occasion — que pratique M. Louis J. Bredvold dans un livre composite en apparence, assez unitaire dans sa réalité, *The intellectual Milieu of John Dryden : studies in some aspects of seventeenth-century Thought* (Ann Arbor, Univ. of Michigan Press, 1934 ; 189 pages in-8°). Pour un poète disposé, comme celui-ci, à faire de la capacité raisonnante un privilège des bons auteurs, ces études concernant *les traditions du scepticisme*, *la crise de la science nouvelle*, *la controverse catholique en Angleterre*, bien que ne touchant parfois que de biais l'activité littéraire de Dryden, le « situent » plus équitablement que bien des biographies individuelles : et de Montaigne à Pascal, de La Mothe le Vayer à Bossuet en passant par Justel et R. Simon, la pensée française est nettement intéressée à cette atmosphère où se meut un Anglais du XVII^e^ siècle. On comprend mieux, d'ailleurs, dans la mêlée des controverses, comment les onze premiers vers de *Religio Laici*, au gré de W. S. Landor, n'avaient « point d'égal en fait de poésie religieuse » :

> « Dim as borrow'd beams of Moon and Stars
> To lovely, weary, wandring Travellers
> Is *Reason* to the *Soul*, etc... »

Regretterons-nous que M. Walter Wadepuhl, en reprenant cette importante question, *Goethe's interest in the New World* (Iéna, Fromann, 1934 ; in-8° de 85 pages), néglige le passage de la lettre en français à Mme de Stein, 21 août 1784, où l'hôte de la cour de Brunswick commente une burlesque « entrée » de soldats allemands « revenus de l'Amérique déguisés en sauvages, tatoués et peints »? Le jeune courtisan est assez dégoûté, en antirousseauiste déterminé, des « efforts de l'espèce humaine pour rentrer dans la classe des animaux » et d'une danse « qui approche très près à celle des singes ». Même si ces vétérans mercenaires parodiaient les indigènes, on sait à quel point une sorte de confusion, pour beaucoup d'adversaires des insurgents, mêlait ces derniers aux natifs — afin de réprouver les uns comme les autres : que le jeune courtisan n'ait pas eu grande sympathie pour eux, c'est un point de vue qu'il partage avec ses compatriotes, et le fameux « l'Amérique est ici, ou elle n'est nulle part » sera peut-être le plus vrai, le plus persistant de ses aphorismes à travers d'intéressants, de sinueux méandres ; lire *Erie* p. 47, *le Globe* p. 62.

Les balzaciens des États-Unis, si enthousiastes et si actifs, pourront marquer un point avec les lettres de famille du grand romancier (Honoré de Balzac, *Letters to his family, 1809-1850, including a series of letters from Madame* [*de*] *Balzac to her son*, with introduction and notes by Walter Scott Hastings. Princeton University Press, 1934 ; in-8° de xxix-482 pages) : car l'éditeur a, fort justement, ajouté aux lettres d'Honoré un certain nombre de réponses de sa mère. Si la littérature proprement dite ne tient, en somme, qu'une place limitée dans le précieux volume, du moins la vie, la carrière, le travail ou la besogne y sont représentés dans toute leur densité — faut-il dire leur vulgarité? Des petites gens, en somme, que la question d'argent ne cesse pas de préoccuper, que l' « épicier roi » talonne en 1834 et le boucher en 1837, que des affaires de domestiques, de propriétaires, de marchands de meubles ne laissent jamais en repos — et qui font état de l'effarant garçon qui fait de l'or avec sa littérature et qui s'en promet plus encore qu'il n'en fait : vraiment, comme disait Mme de Berny, « des canards qui ont couvé un aigle ». L'admirable, c'est bien *la Comédie humaine* et son dynamisme sortant de tout cela, non comme un aveu de résignation, d'humilité, de petitesse, mais comme un triomphe de force et de vie. Remercions M. W. S. Hastings de nous permettre de lire d'affilée ces lettres avec les réponses afférentes, et regrettons, outre quelques erreurs probables de lecture (*veilleuse* au lieu de *vielleuse* p. 242, *Attendez donc* pour *Attends donc* p. 435), un lapsus qu'un peu

de littérature comparée eût évitée : *Fénella* (p. 414) n'a rien à voir avec un insecte ukrainien, mais représente d'autant plus un délicieux personnage du *Peveril de Pic* de W. Scott. Hâtons-nous d'ajouter que le commentaire contenu dans ces notes est le plus souvent d'une exactitude excellente.

Le nom de Descartes ne paraît pas dans le *Treatise on Method* fourni en 1817 par Coleridge à l'*Encyclopaedia metropolitana*, et pas non plus dans l'*Introduction* dont miss Alice D. Snyder a préfacé une réédition de cet important morceau (London, Constable, 1934). Et, pourtant, cette défense d'une autre « méthode » semble dominée par l'idée, avancée p. 16, qu' « une idée mathématique peut être parfaite, mais que la place d'une idée parfaite ne saurait être exactement déterminée, dans les sciences d'expérience et d'observation, par aucune théorie construite sur la généralisation » : n'est-ce point Descartes qui se trouve implicitement mis en cause? On sent, d'autre part, dans la défense de Shakespeare (p. 26) contre les « écoles de goût étranger », la revendication d'un empirisme anti-intellectualiste, et l'on voudrait, dans le commentaire ou les notes, quelques indications plus précises à ce sujet : plus que le curieux prospectus de l'*Encyclopaedia metropolitana*, quelques certitudes seraient précieuses si elles allaient plus loin que la note 4 de la page 53.

Si jamais « genre » fut social, immergé dans la bataille des partis ou la lutte entre divergences politiques, religieuses, nationales, etc., c'est bien la satire dans le journalisme français : des conditions de censure, de publication difficile ou permise, de curiosité limitée ou générale, sont immédiatement intéressées à une activité d'autant plus ingénieuse, on le sait, qu'elle est moins libre. Il y a donc beaucoup d'imprudence à traiter, comme le fait M. Hubert Max, une matière aussi débordante que la presse satirique française en une « dissertation » d'université (*Die Satire der französischen Publizistik, unter besonderer Berücksichtigung des französischen Witzblattes.* München, Institut für *Zeitungswissenschaft*, 1934 ; in-8° de 154 pages). Avec toute sa bonne volonté, sa vraie intelligence des particularités malicieuses de l'esprit civique et social en France, et malgré des ressources dont témoigne une utile bibliographie, l'auteur dégage médiocrement les caractéristiques du genre, et surtout ses variations ; il s'imagine que les dialectes ont été bannis de la critique collective, ne remonte pas aux « feuilles volantes » que les débuts de l'imprimerie rendaient immédiatement possibles, ne pratique pas les rattachements utiles au dessin, à la musique, au théâtre, ni à l'italianisme des comédiens ou à l'humour des pince-

sans-rire à l'anglaise. S'acharner à appeler (p. 27-28) le pauvre Cousin Jacques *R*effroy, laisser traîner des coquilles dans presque tous les textes cités d'une certaine longueur : péchés véniels à côté de telles carences, et seule fait contrepoids l'intéressante liste, p. 112 et suiv., des principaux journaux satiriques français (ou parisiens, sauf l'*Ambigu*) témoignant d'un attentif débroussaillement de la matière.

Très habilement, et par une sorte de permanent « arbitrage » entre ses propres impressions de voyage et les témoignages de clairvoyants prédécesseurs de divers pays, M. Jules Legras s'efforce de projeter la lumière sur *l'Ame russe* (Paris, Flammarion, 1934). Il y a là, sinon une méthode, du moins un procédé qui, pour n'afficher aucune rigueur scientifique, aucune prétention à toucher le fonds physiologique des races, a bien sa valeur. Ce sont des opinions « subjectives » que celles du comte de Carlisle ou de l'abbé Chappe, de R. Brenner ou de R. Johnson? Mais si, à des époques différentes et dans des milieux variés, la « réaction » des voyageurs aboutit à des formules identiques? Et si Custine, le témoin préféré de l'auteur, était prédisposé par diverses raisons à une pénétration particulièrement clairvoyante? Or, bien des indices convergent pour placer aux environs de 1839 une mutuelle entente agissant entre la Russie et la France, comme si le déclin du Romantisme cherchait dans l'ordre international une suprême réalité.

Dispersée, selon la formule, « au feu des enchères », la précieuse collection de livres rassemblée par M. Maurice Escoffier aura du moins connu l'honneur d'une excellente présentation d'ensemble, qui fait du catalogue de cette vente (Paris, Maison du Bibliophile, 1934) l' « essai de bibliographie synchronique et méthodique du *Mouvement romantique* » allégué par son titre. En insérant entre les deux dates de 1788 et de 1850 l'essentiel de cette fameuse époque, et aussi des ouvrages recueillis ici, on néglige assurément d'autres indices de « préromantisme », comme la fameuse préface de Letourneur ou les traductions des élégiaques et des « nocturnes » d'Allemagne et d'Angleterre. Inversement, c'est l'hostilité à de nouveaux états d'âme qui est illustrée par le *Petit Dictionnaire* de Rivarol, et la déférence à un classicisme suranné par les *Odes républicaines* de Lebrun. Les œuvres de Pigault-Lebrun, à les considérer attentivement, font surtout comprendre l'essentiel du legs de Jean-Jacques, donc du « préromantisme » français avant l'Émigration, et celles de M.-J. Chénier témoignent, au contraire, de la tradition voltairienne, singulièrement antiromantique, sur la scène française. Enfin, *les Soupirs de la France esclave* (de Jurieu), même réédités en 1788, ou les

Œuvres de M^{me} de Lambert, même complètes en 1808, sont plutôt le résultat d'un « synchronisme » d'édition que d'une allusion romantique à quelque degré. Mais quelles richesses, à tous égards, renferme une collection qui énumère le rarissime *Aldomen* de Senancour, les « cartons » pour l'*Influence des Passions* et *Delphine* de M^{me} de Staël, sans compter des premières éditions du *Génie du christianisme,* de *Valérie,* de *l'Allemagne,* d'*Adolphe,* etc., etc. ! Telle qu'elle s'offre à nous avec ses 1,903 numéros, enrichie d'illustrations et de *Notes sur l'édition originale,* cette nomenclature attentive constitue un document bibliographique de premier ordre, à peine déparé par d'inévitables coquilles, quelques Châteaubriand, un « baron » Ramond prématuré, une notice faisant de *Corinne* la réfutation d'*Adolphe,* un *Guttinger* n° 612, un *Péhaut* n° 1087. Parmi les curiosités que nous devons à nos lecteurs de signaler ici, le n° 749 s'impose : exemplaire de la *Queen Mab* de Shelley, édition de 1829, envoyée à François-Victor Hugo par l'éditeur à Jersey, et *non coupé,* ainsi que le n° 1301, un *Ruy Blas* de 1838 avec l'adresse de Brockhaus à Leipzig.

Les érudits portugais avaient jusqu'ici concentré leur effort sur la biographie de Gil Vicente. Le moment était venu d'étudier l'œuvre en elle-même et dans ses origines. Comment les *autos* se rattachent-ils aux *arremedos*, aux *momos*, aux *entremeses*, aux *brefs* chevaleresques et aux *sengadas* populaires, voilà ce que M. Oscar de Pratt essaie, dans un travail rigoureusement critique (*Gil Vicente,* notas e comentarios ; Lisbona, Teixeira, 1934), de déterminer avec précision. Braamcamp Freire avait déjà relevé des altérations dans le texte de 1562 et des erreurs dans les didascalies. Des investigations de son continuateur, il résulte que la *Compilaçāo* a été faite, non d'après les manuscrits de l'auteur, mais avec des feuilles volantes imprimées. Luis Vicente, vingt ans après la mort de son père, n'a pas toujours choisi les versions les plus anciennes et les plus correctes. Quand le poète lui-même opérait des remaniements, c'était pour donner à ses pièces un caractère d'actualité, pour utiliser des fragments antérieurs, pour amplifier sa matière ou fondre deux sujets en un seul. Négative à certains égards, l'enquête de M. O. de Pratt explique du moins la genèse de l'œuvre et prépare cette édition définitive sans laquelle toute tentative de traduction ou d'interprétation serait prématurée. L'ouvrage renferme, en outre, une appréciation du théâtre de Gil Vicente au point de vue social et d'utiles remarques sur la langue et la versification. Il indique un heureux changement de méthode. La philologie nous apprendra ce que l'histoire est impuissante à nous révéler. — R. L. G.

Le bon travail de M. J. S. Wood sur *René Bazin, sa vie et son œuvre* (Paris, Nizet et Bastard, 1934) mérite d'être signalé ici, non en raison de la moindre révélation « comparatiste », mais parce qu'il est tout à fait satisfaisant de voir un jeune Britannique aborder, comme dit son titre, *un aspect du mouvement traditionaliste et social dans la littérature française contemporaine* sans céder à deux tentatives très faciles : celle qui ferait de la littérature « l'expression de la société » ; celle qui opposerait au catholicisme rural et à une sorte d'évangélisme traditionnel, illustrés par le romancier du *Blé qui lève,* le christianisme de conscience de tels romanciers britanniques. Avec les vérifications de statistique dont il s'entoure, avec la variété de vues dont il reste avisé, l'auteur apporte une contribution très solide à une histoire qui, malgré tout, déborde les frontières d'un pays et d'un genre : la défense de la grande paysannerie moyenne de l'Occident en face des séductions de la ville, de l'industrie, des apparences de l'affranchissement social.

Les Vivants et les Morts. — Félix Gaiffe (1874-1934) s'était fait, de l'histoire du théâtre moderne en France, une spécialité excellente qui le mettait au contact de nos études. Dès la préparation de sa thèse bien connue sur *le Drame en France au XVIII^e^ siècle,* il avait vu la nécessité de rompre avec les fameuses théories de l' « évolution des genres », ou, à tout le moins, d'alimenter une telle soi-disant croissance interne en lui donnant pour terrain nourricier un champ plus étendu. Divers travaux, ayant en général la comédie ou les auteurs comiques pour objets et, pour auditoire, un public s'étendant bien au delà des frontières, avaient assuré à ce bon travailleur, qui était un parfait collègue, une situation de premier ordre parmi les historiens littéraires.

Le *Bulletin des libraires* nous apporte, dans son n° 551, l'écho des journées des 4, 5 et 6 août, qui ont réuni à Vevey le *XI^e^ Congrès des libraires de France.* Le président d'honneur était l'écrivain bien connu C.-F. Ramus ; et, si, parmi les « excusés », plusieurs noms littéraires sont en bonne place, les lettres n'ont pas cessé — elles qui, en somme, sont peut-être la seule chose qu'un « succédané » ne pourrait arracher à la librairie — d'être à l'honneur dans ces journées. On peut même dire que, si le président d'honneur insista surtout sur l'innutrition populaire du français dans la Suisse romande, M. Paul Budry, du comité de la Société des Écrivains suisses, a marqué tout ce qui rattache son pays au domaine du « français de France ». Et ainsi les deux forces, qui, même avant toute intervention typographique, font graviter un idiome, se sont trouvées parfaitement confrontées. Comme le mois d'août est nettement du

domaine des vacances, il ne semble pas qu'on ait songé à faire une place à ces autres « diffuseurs » si importants, les maîtres de littérature ou de langue de tous les ordres...

Un cas singulier de dépaysement, et peut-être de « transfert », comme on regrette de n'en pas avoir la certitude pour certains cas du passé, veut être signalé ici au passage. A Prague est morte, en 1934, M^lle^ Marie-Rosalie Terris, une Française de belle qualité qui, après avoir aimé la Russie, l'a quittée avec les fameuses légions tchécoslovaques, donnant des leçons de français à leurs officiers pendant l'incroyable Anabase, et s'est fixée ensuite en Bohême, loin de sa patrie et de son premier pays d'adoption.

On annonce la mort, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, de Mrs Reginald Hargreave, pour qui fut écrit ce chef-d'œuvre de littérature enfantine : *Alice au pays des merveilles.* Alice était la plus jeune des trois filles du Révérend Liddel, le doyen de Christ Church, à Oxford. Un jour qu'elle se promenait avec un ami de son père, le professeur de mathématiques Dodgson, elle le pria de lui raconter une histoire vraiment fantastique. Il improvisa un conte merveilleux, dont elle était l'héroïne, et où elle se voyait vivre dans un monde enchanté, peuplé de bêtes et de gens imaginaires. Alice en fut si charmée qu'elle supplia le conteur d'écrire son œuvre, puis de la publier. C'est ainsi que parut, sous le pseudonyme de Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*, fantaisie qui a été traduite dans toutes les langues. P. V.

Les lettres françaises ont perdu, le 1er août 1934, un de leurs plus fidèles amis hongrois en la personne de M. Lajos Racz, professeur à l'Académie de théologie réformée de Sárospatak. Nous avions eu plaisir à signaler (*Revue*, 1929, p. 375) son *J.-J. Rousseau* en deux volumes publiés par l'Académie hongroise (Rousseau Élete ès Müvei). Il avait consacré diverses études au francisant hongrois Joseph Teleki, à des voyageurs hongrois en France. Il y était venu lui-même plus d'une fois, ainsi qu'à Genève, où les *Annales J.-J. Rousseau* suivaient avec intérêt ses recherches. Il fréquentait volontiers nos bibliothèques, à Paris, à Strasbourg et ailleurs. Les Français qui l'ont connu garderont le souvenir de ce bon érudit, si curieux de notre XVIIIe siècle et des rapports étroits qui unirent alors la pensée hongroise à la nôtre. H. T.

M. Johannes Semper, président du P. E. N. Club esthonien et professeur à l'Université de Tartu, qui a bien mérité des lettres françaises par nombre de traductions (Hugo, Verhaeren, Gide, etc... ; cf. *Revue*, 1930, p. 330 et 769), vient de publier aux éditions de la « Nouvelle Esthonie », « Noor Eesti Kirjastus », un recueil d'articles

sur l'*Esprit français* (Prantsuse Vaim). Après une étude d'ensemble d'environ quarante pages, Montaigne (à l'occasion de son 4e centenaire) ; Barrès ; Proust, Romain Rolland ; le mouvement néo-catholique ; quelques formes nouvelles de la prose (Giraudoux, Delteil, Paul Morand, etc.) ; surréalistes et néo-classiques ; Mme de Noailles, J. Giono, A. Malraux. — Les esprits cultivés d'Esthonie suivent de près les développements, ondulations et affleurements des tendances littéraires nouvelles. M. J. Semper est un guide averti et précieux en ces régions où naguère encore le russe était langue officielle, l'allemand langue d'enseignement et où nous étions bien rarement lus en notre langue. H. T.

On nous permettra d'extraire de la *Nouvelle Revue de Hongrie* de juillet ces quelques lignes, mises par M. P. Ronái sous le titre *l'Esprit européen dans la littérature* : « Il n'est guère de publication qui puisse vous convaincre de l'existence, malgré tout, d'un esprit européen comme les fascicules trimestriels de la *Revue de littérature comparée*... »

NÉCROLOGIE

GUSTAVE LANSON
(1857-1934)

Par un certain nombre de ses travaux, l'*Esquisse d'une histoire de la Tragédie française*, les articles sur le *Romancero* ou *Góngora* en France, sur l'*Influence des littératures étrangères*, Gustave Lanson était authentiquement des nôtres; plus encore par la place légitime que son *Manuel bibliographique* a faite, en chacune de ses subdivisions, aux relations des lettres françaises avec l'extérieur. Car ce probe et lucide esprit était trop avisé des conditions dans lesquelles se développent normalement les lettres modernes pour négliger cette « sociologie de la littérature » que représentent les contacts d'adhésion ou de répulsion suscitées par le contact même des moyens d'expression et des formes de pensée entre les groupes humains divers.

C'est plutôt, semble-t-il, par la rectitude exigeante de l'esprit que par une spontanéité sensible que cet Orléanais, élève du lycée Charlemagne, normalien d'ancienne formation, avait franchi les bornes d'un domaine initial qui pouvait sembler se suffire à lui-même. Les épisodes pittoresques, en de telles matières, arrêtaient moins sa pensée que la direction à donner à l'entendement, informé de faits authentiques. Du temps passé par Gustave Lanson auprès du tsarévitch Nicolas, peu d'affinités semblaient avoir résulté; de ses missions outre-Océan, c'est avant tout le livre intitulé *Trois mois d'enseignement aux États-Unis* qui fut l'expression. Et, cependant, les événements ne se chargèrent que trop de faire affleurer une émouvante humanité chez cet homme, si réservé sur tout ce qui n'était pas la conduite logique de l'esprit, réputé si « intellectualiste » qu'on pouvait lui reprocher de supposer à l'excès, dans les mouvements de la littérature et leur création, la même action prédominante de l'entendement qu'implique sa reconstitution historique.

Gustave Lanson a eu surtout le mérite de ramener à plus de scrupule, au respect des textes vérifiés, des manuscrits authentiques, des dates avérées, au souci des corrections par où un écrivain trahit

les démarches de l'élan créateur, des disciplines un peu relâchées qui en prenaient à leur aise avec cette mission, si belle, de l'histoire littéraire, différente de la critique, mais la présupposant, et docile à l'évidence des faits révélés par le déroulement du temps. Par les retouches qu'il a apportées aux éditions successives de son *Histoire de la littérature française*, il a donné lui-même l'exemple de cette information permettant d'en appeler d'elle-même et de serrer de plus près une vérité que n'atteindront plus les variations du goût individuel. C'était, non pas du tout l'intrusion de méthodes étrangères, comme on le lui a reproché injustement, mais plutôt le retour, par delà désinvolture et subjectivité d'âges plus romantiques qu'ils ne croyaient l'être, à des habitudes que l'ancienne *Histoire littéraire de la France* avait illustrées. Elles laissaient toute sa spontanéité à un goût très averti, très nuancé, ayant ses préférences et ses limites, et que rien peut-être n'exprimerait mieux que ce passage, éminemment « lansonien », du chapitre premier de son *Art de la Prose* :

> ... ces puissances esthétiques de mots et de groupes de mots correspondent à ce que l' « idée » ne contient pas, à toute cette inconcevable activité de l'âme à la surface de laquelle surnage le réseau ténu de nos conceptions claires. En même temps qu'elles nous apportent des richesses imprévues de sens par leurs suggestions illimitées, leur beauté formelle crée, pour nous, de la joie sensuelle, une qualité de plaisir que la plus parfaite des proses exactes ne fournira jamais, et qui n'a rien à voir avec celui que la justesse logique et l'énergie pathétique nous transmettent.

Il faudrait, dans l'ordre international des « valeurs » qui s'offrent aux manifestations verbales des hommes, qu'une baisse cruelle atteignît une telle harmonie entre une sensibilité contenue d'historien et une matière saturée de vibrations subtiles ou profondes, pour qu'un maître tel que celui-ci ne trouvât plus l'accueil de sympathie et de déférence que tant de générations de France et de l'étranger ont accordé à Gustave Lanson.

F. B.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1934 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Tielrooy (J.). Déterminisme et personnalité en histoire littéraire. Leçon d'ouverture. Harlem, Tjeenk Willing.

[J. O. B.] Notes on the nature of « literature » (*Journal of the University of Bombay*, mai).

Cysarz (H.). Menschheitsdichtung und Volksdichtung (*Zs. für Aesthetik und allg. Kunstwiss.*, XXVIII, 3).

Evans (B.). Dr Johnson's Theory of Biography (*English Studies*, juillet).

Weaver (B.). Wordsworth's *Prelude :* an Intimation of certain Problems in Criticism (*Studies in Philology*, octobre).

Bonnard (A.). Traductions (*Débats*, 16 juin).

Malkiel-Jirmounsky (M.). Traduttore-traditore [peu encourageant] (*Bull. du Redressement français*, juillet).

Friedrich (H.). Der Epochenbegriff im Lichte der französischen Preromantisme-Forschung (*N. Jahrb. für Wissenschaft u. Jugendbildung*, X, 2).

Baldensperger (F.). La littérature universelle selon l'esprit occidental (*Ann. de l'Univ. de Paris*, novembre-décembre).

Motifs, thèmes et types.

Masson-Oursel (P.). L'illimité selon la Germanie et selon l'Inde (*Recherches philosophiques*, III).

Marmorstein (A.). Das Motiv vom veruntreuten Depositum in der jüdischen Volkskunde (*Monatsschr. für Gesch. u. Wissensch. des Judentums*, janv.-févr.).

Stoll (E. E.). « Reconciliation » in tragedy : Shakespeare and Sophocles (*University of Toronto Quarterly*, oct.).

Newald (R.). Die Antike in den europäischen Literaturen (*Germ. Roman. Monatsschrift*, XXII, 3-4).

Jördens (W.). Die französischen Œdipusdramen. Bochum, Pöppinghaus.

Rascoe (B.). Prometheans : ancient and modern. London, Putnam.

Gombel (H.). Die Fabel *vom Magen und den Gliedern* in der Weltliteratur. Halle, Niemeyer.

Hennig (R.). Das Christentum im mittelalterlichen Asien und sein Einfluss auf die Sage vom « Priester Johannes » (*Histor. Vierteljahrsschrift*, XXIX, 2).

Palgen (R.). Brandansage und Purgatorio. Heidelberg, Winter.

Gilson (Ét.). La Passion dans la pensée française du moyen âge (*Rev. des Questions histor.*, juillet).

Schiprowski (E.). Der Zauberer Merlin in der deutschen Dichtung. Breslau, Antonius.

Menéndez Pidal (R.). La legenda de los Infantes de Lara. Historia y Epopeya. Madrid, Centro de Estudios históricos.

Baumgarten (S.). I Bulgari, gli Ungheresi e il diavolo in un poema epico del seicento (*l'Europe orientale*, juin).

Grégoire (H.). Une source bulgare de la *Tempête* de Shakespeare (*Ibid.*, 10 novembre).

Callcott (F.). The Cid as History records him (*Hispania*, février).

Siciliano (I.). François Villon et les thèmes poétiques du moyen âge. Paris, Colin.

Romera-Navarro (M.). Las dispazadas de Varón en la comedia (*Hispanic Review*, octobre).

Thomas (A.). Don Carlos und Hamlet. Bonn, Röhrscheid.

Rippl (E.). Wallenstein in der tschechischen Literatur (*Germanoslavica*, II, 1933).

Karpa (L.). Themen der französischen Lyrik im 17. Jahrhundert. Diss. Bonn.

Frasure (L. D.). Shakespeare's Constables (*Anglia*, oct.).

PARSONS (C. O.). The nose of Cyrano de Bergerac (*The Romanic Review*, juillet-sept.).

MARWELL (H.). Percy und die Ossian-Kontroverse (*Anglia*).

KRAPPE (A. H.). Der geschichtliche Hintergrund von Schillers Demeterliedern (*Archiv. f. d. Studium d. n. Sprachen*, 1. u. 2. Heft).

LIPPHARDT (W.). Studien zu den Marienklagen (*Beiträge z. Geschichte d. d. Spr. u. Lit.*, 3. Heft).

WHITNEY (L.). Primitivism and the Idea of Progress in English popular Literature of the eighteenth Century. Baltimore, The Johns Hopkins Press.

WRIGHT (L. S.). Eighteenth-century replies to Pope's Eloisa (*Studies in Philology*, octobre).

AUBIN (R. A.). Grottoes, Geology, and the Gothic Revival (*Studies in Philology*, juillet).

MACPHAIL (A.). The short story (*Quart. Rev.*, juillet).

FAGGI (Ad.). Montesquieu e Leibnitz [et l'esprit « classique »] (*Atti d. R. Accad. di Torino*, vol. 69).

MARAVALL (J. A.). Sobre el tema de la personalidad (*Revista de Occidente*, août).

MÜLLER (W.). Versuch einer Bibliographie des Kaffees (*Zs. für Bücherfreunde*, 38, 3).

HICKS (W. R.). The school in English and German fiction. London, Soncino Press, 1933.

WESLY (M.). Das junge Mädchen im deutschen Roman des 18. Jahrhunderts bis z. Beginn des Sturm und Dranges. Diss. Leipzig.

EICHLER (G.). Der nationale Gedanke bei Herder, (Diss. Köln). Emsdetten, Lechte.

VALENTIN (V.). Some Interpretations of Frederick the Great (*History*, septembre).

EGGERT (G.). Lord Byron und Napoleon. Leipzig, Mayer und Müller.

MAX (H.). Die Satire in der französischen Publizistik unter besonderer Berücksichtigung des französischen Witzblattes. München, Institut für Zeitungswissenschaft.

Wohlfahrt (P.). Joseph Conrad und die Rahmenerzählung (*Die Literatur*, juin).

Waldman (M.). The propaganda novel (*London Mercury*, mai).

Sneyers (G.). Le roman féminin dans la littérature contemporaine (*Rev. générale*, 15 octobre).

Masvidal (A. B.). La dramatica de Shaw y Pirandello (*Universidad de la Habana*, janvier-février).

Relations générales.

Lodge (E. C.). The relations between England und Gascony, 1152-1453 (*History*, septembre).

Sarrailh (J.). Note complémentaire sur Clément Marot et l'Inquisition espagnole (*Rev. de Filol. esp.*, XXI, 2),

Berkaćek (J.). Francesco Petrarca e la nazione boema (*Ann. d. Univ. di Trieste*, V, 1-2, 1933).

Romdahl (A. L.). La cultura svedese [et les diverses influences qui l'ont modelée] (*N. Antologia*, 1er septembre).

Yates (F. A.). John Florio. Cambridge Univ. Press.

Blassneck (M.). Frankreich als Vermittler englisch-deutscher Einflüsse im 17. und 18. Jahrhundert. Leipzig, Tauchnitz.

Schönebaum (H.). Pestalozzi und Herder (*Archiv für Kulturgesch.*, XXIV, 2).

Morais (H. M.). Deism in eighteenth century America. New York, Columbia University Press.

Legouis (P.). Une amitié franco-anglaise au xviiie siècle [Suard et Wilkes] (*Bull. de l'Acad. de Mâcon*, 1er trimestre).

Brinkmann (C.). Der Nationalismus und die deutschen Universitäten im Zeitalter der deutschen Erhebung (*Heidelberger Akad der Wissenschaften*, *Philos.-hist. Klasse*, 3, 1932).

Reddaway (W. F.). Great Britain and Poland, 1762-1772 (*The Cambridge Historical Journal*, IV, 3).

Brereton (G.). Quelques précisions sur les sources d'Espronceda. Paris, Jouve, 1933.

Farinelli (A.). Francesco De Sanctis, discorso per il cinquantenario. Roma, R. Accademia.

Masur (G.). Wilhelm Dilthey und die europäische Geistesgeschichte (*D. Vierteljahrsschr. für Literaturwiss.*, XII, 4).

Tronchon (H.). La jeune littérature estonienne et l'Europe (*Grande Revue*, mai).

Jankeff (J.). Bulgarien und der deutsche Geist (*Europ. Rev.*, janvier).

Dontchev (N.). Influences étrangères dans la littérature bulgare. I. Sofia, « La Bulgarie ».

Kirejovsky (I.). Russland und der Westen. Das « völkische » Programm der Slavophilen, übers. von H. Luther (*Orient und Occident*, 13, 1933).

Reisner (E.). West-östlicher Chiliasmus [l'Allemagne « médiane »] (*Ibid.*, 8, 1932).

Lissens (R. F.). Het Impressionisme in de Vlaamsche Letterkunde. Amsterdam, « de Spieghel ».

Beck (W.) und Lang (S.). Ontologie der Gegenwart : Deutscher Antitraditionalismus, Französischer Traditionalismus (*Philos. Hefte*, IV. *Sonderheft* 3/4).

Prodhomme (J. G.). Les relations intellectuelles franco-hongroises (*Nouv. Rev. de Hongrie*, juin).

Influences italiennes.

Pagès (Am.). Les poésies lyriques et la traduction catalane du *Décaméron* (*Ann. du Midi*, juillet).

Wickersham Crawford (J. P.). Encina's « Egloga de Fileno, Zambardo y Cardonio » and Antonio Tebaldeo's Second Eclogue (*Hispanic Review*, octobre).

Templin (E. H.). The Source of Lope de Vega's « El Hijo Venturoso » and (indirectly) of « La Esclava de su Hijo » (*Ibid.*).

Place (F. B.). Does Lope de Vega « Gracioso » stem in part from Harlequin? (*Hispania*, oct.)

Cioranescu (Al.). Italia in literatura romanuesca (*Viata Romanuasca*, avril 1932 à décembre 1933).

Morrison (M. R.). Green's use of Ariosto in Orlando furioso (*Mod. Lang. Notes*, novembre).

Bertini (G. M.). L'Orlando furioso nella sua prima traduzione ed imitazione spagnuola (*Aevum*, avril).

Bascapé (G.). Le relazioni fra l'Italia e la Transilvania nel sec. xvi. Roma, A. E. R., 1933.

Beall (Ch. B.). Chateaubriand et le Tasse. Baltimore, Johns Hopkins Press; Paris, Les Belles Lettres.

Di Carlo (Eug.). Goethe a Palermo. Palermo, Corselli.

Michéa (R.). L'italianisme de *Torquato Tasso* (*Rev. germ.*, juil let-sept.).

Bongiovanni (G.). A. Panizzi al Museo britannico (*N. Antol.*, 1er septembre).

Influences espagnoles et portugaises.

Krappe (A. H.). Spanish matters in British chronicles (*Anglia*, oct.).

Gianturco (E.). Suarez and Vico (*The Harvard theological Review*, july).

Fucilla (J. G.). Un Italien [Ag. Gobbi] imitateur des poètes espagnols (*Bull. hisp.*, avril-juin).

Dunne (P. M.). The Literature of the Jesuits of New Spain (*The Catholic historical Review*, octobre).

Guillaumie-Reicher (G.). Théophile Gautier et la langue espagnole (*Bull. hisp.*, avril-juin).

West (S. G.). The work of W. J. Mickle, the first Anglo-Portuguese Scholar (*English Studies*, octobre).

Influences françaises.

Groetz (J. B.). Die erste Einführung des Kalvinismus in der Oberpfalz 1559-1576. Münster, 1933.

Rehn (W.). Römisch-französischer Barockheroismus und seine Umgestaltung in Deutschland (*Germ.-Rom. Monatsschrift*, XXII, 3-4, 5-6).

Auerbach (E.). Das französische Publikum des 17. Jahrhunderts. Münchener Romanistische Arbeiten III. München, 1933.

Krauss (W.). Uber die Träger der klassischen Gesinnung im 17. Jahrhundert [à propos du livre précédent] (*Zeitschrift für fr. u. engl. Unterricht*, 1).

Schalk (F.). [Compte-rendu du même ouvrage.] (*Volkstum u. Kultur der Romanen*, 1).

Scerbo (G.). Il metodo cartesiano e la riduzione vichiana della filologia a scienza (*Logos*, janvier-juin).

LANTRÙA (A.). Il ritorno di Cartesio (*Archivio di filosofia*, avril).

DE GUILI (G.). Edizioni e studi cartesiani (*Rivista di filosofia*, avril).

LUCE (A. A.). Berkeley and Malebranche. Oxford Univ. Press.

JONES (H. M.). The importation of French books in Philadelphia, 1750-1800 (*Mod. Philol.*, novembre).

MUNTEANO (B.). L'influence française en Roumanie au XVIII[e] siècle (*l'Europe centrale*, 24 novembre).

BRUNOT (F.). Le français hors de France au XVIII[e] siècle. I. Le français dans les divers pays d'Europe. Paris, Armand Colin.

PIERRE (A.). La langue française en Europe centrale et dans les Balkans au XVIII[e] siècle [d'après le précédent] (*l'Europe centrale*, 1[er] décembre).

MENG (J. J.). Abbé Bandol in America (*The Catholic historical Review*, juillet).

LINTHICUM (M. C.). Colour de Roy (*English Studies*, oct.).

BARRY (P. J.). Bossuet's « Discourse on Universal History » (*The Catholic historical Review*, octobre).

SPELL (J. R.). Rousseau's 1750 *Discours* in Spain (*Hispanic Review*, octobre).

MURRY (J. M.). Rousseau and Marx (*Adelphi*, octobre).

FRANK (R.). Herders Frankreicherlebnis. Histor. und grundsätzl. zur Frankreichkunde (Diss. Hamburg). Zeulenroda, Sporn.

[ANON.]. John Adams on Napoléon and the French [annotations à d'Hauterive, *De l'état de la France*] (*More Books*, Boston, juin).

BATAILLON (M.). La Canción de la Atala (*Bull. hispan.*, avril-juin).

GROSSI (E.). La Biblioteca di Guido Zansi [sur l'influence de Lamennais en Italie]. Milano, « Le Pleiade ».

ZUCKER (A. E.) and HENDERSON (P. DE F.). *Camille* as the trans lation of *la Dame aux Camélias* (*Mod. Lang. Notes*, novembre).

CIORĂNESCU (Al.). *Rolla* de Musset û literatura romînă (*Viata Romînească*, juillet-sept. 1933).

[ID.]. Jean Moréas [et son influence] (*Ibid.*, 15 avril).

[ID.]. Maurice Rollin at și Satanismul in poesia romană (*Ibid.*, sept.).

Steward (S. M.). J. K. Huysmans and George Moore (*Romanic Review*, juillet-sept.).

Majut (R.). Büchner und Gautier (*Archiv*, 3. u. 4.).

Fischer (R.). Die Zersetzung der französischen Vorherrschaft im Osten (*Der Auslanddeutsche*, mai).

Chinard (G.). L'enseignement du français aux États-Unis et au Canada (*le Temps*, 15 octobre).

Doroszewski (W.). La langue française en Pologne (*Rev. des Études slaves*, XIV, 1-2).

Influences anglaises.

Mandin (L.). Shakespeare trahi par les miroirs [de traducteurs français] (*Mercure de France*, 15 juillet).

Kahn (L. W.). Ludwig Tieck als Uebersetzer von Shakespeares Sonnetten (*German. Rev.*, avril).

Dünninger (J.). Raabe und Shakespeare (*Germ. Roman. Monatsschrift*, XXII, 1-2).

Knight (G. W.). Shakespeare and Tolstoï. London, Mitford.

Luseke ( ). Shakespeare und das heutige deutsche Laienspiel (*Shakespeare Jahrb.*, 1933).

Meinecke (F.). Shaftesbury und die Wurzeln des Historismus. Berlin, De Gruyter.

Carrière (J. M.). Berquin's adaptations from English periodical literature (*Philol. Quart.*, juillet).

Le Breton (M.). La tradition britannique aux États-Unis (*Rev. d'hist. de la philos. et d'histoire générale de la civilisation*, 15 juillet).

Mévil (A.). Un ami de Stuart Mill [le pasteur Rey d'Avignon] (*Débats*, 7 avril).

Hess (J. A.). Heinrich Heine's appraisal of John Bull (*Modern Language Journal*, avril).

Klinnert (A.). D. G. Rossetti und Stefan George. Diss. Bonn.

Influences allemandes.

Henel (H.). Ausländische Goethe-Kritik [d'après quelques Anglais] (*D. Vierteljahrsschr. für Literaturwiss.*, XII, 4).

Steiner (A.). Ein vergessener Epigone Werthers in Frankreich

[ou plutôt en Suisse. J. L. Bridel, *les Infortunes du chevalier de Lande*] (*Archiv.*, t. 165, 3-4).

Ruff (W.). W. Scott and the Erl-King [d'abord dans le *Kelso-Mail* de 1798] (*Engl. Stud.*, 69, 1).

Bastian (M.). Mme de Staël en Allemagne (*Occident et Cahiers staëliens*, II, 2).

Cassou (J.). Le lied allemand et ses traductions françaises [sur les thèses d'E. Duméril] (*Nouvelles litt.*, 15 septembre).

Bittner (K.). J. G. Herders *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* und ihre Auswirkungen bei den slavischen Hauptstämmen (*Germanoslavica*, II, 1933).

Harrold (C. F.). Carlyle and German Thought. New Haven, Yale Univ. Press.

Selesković. Ueber den deutschen Einfluss auf die südslav. Literatur (*Europ. Revue*, X, 8).

Baumgarten (Ed.). Amerikanische Philosophie und deutscher Glaube (*Zeitschrift für französischen und englischen Unterricht*, 2).

Coleman (A.). Kotzebue in tschecher Uebertragung (*Archiv für slav. Phil.*, XI, 1-2).

Šaunová (I.). Der deutsche Einfluss auf die Entwicklung der literarischen und ästhetischen Theorien Mickiewicz' bis zum Jahre 1830 (*Germanoslavica*, II, 1933).

Janev (J.). Schelling i Čaadajev. Sofia, Čipev, 1932.

Geisler (W.). Das Deutschtum in Australien (*D. Rundschau*, avril).

Morsbach (Ad.). Deutsche Kulturpolitik im Ausland (*Der Auslanddeutsche*, avril).

Fräger (P.). Zur Struktur des Deutschtums in Brasilien (*Ibid.*, juin).

[Id.]. Die seelische Haltung des Deutschbrasilianers (*Ibid.*, juillet).

Hudal (Al.). Die deutsche Kulturarbeit in Italien. Münster i. W., Aschendorff.

Influences helvétiques.

Weiss (R.). Das Alpenerlebnis in der deutschen Literatur des 18. Jahrhunderts. Diss. Zürich.

Warner (J. H.). A Bibliography of eighteenth-century English

editions of J. J. Rousseau, with notes on the early diffusion of his writings (*Philol. Quart.*, juillet).

Gattiker (H.). Goethe in der oberen Zürichseegegend. Zürich, Rascher.

Traz (R. de). Mme de Staël et la Suisse (*Occident et Cahiers staëliens*, II, 2).

Influences scandinaves.

Allen (R. B.). Old Icelandic sources in the English novel. Diss. Univ. of Pennsylvania.

Influences hongroises.

Misand (M.). Une voyageuse française en Hongrie [Mme J. Adam] (*N. Rev. de Hongrie*, novembre).

Bisztray (J.). La littérature hongroise de Slovaquie (*Ibid.*, octobre).

Influences basques.

Urquijo (J. de). Vascófilos ingleses. A propósito de « Un libro de los Vascos » de Rodney Gallop (*Revue internationale des Études basques*, avril).

Influences slaves.

Luther (E. Böhme-Arthur). Frühe deutsche Uebersetzungen aus dem Russischen (*Philobiblon*, VI, 1933).

Franck (S.). Rainer Maria Rilke und die russische Geistesart (*Germanoslavica*, II, 1933).

[Anon.]. Das Auslands-Tschechentum (*Der Auslanddeutsche*, mars).

Mansuy (A.). Carnot à Varsovie après les Cent-Jours (*Rev. des Études napol.*, XXIII, n° 145).

Bronarski (A.). Drei Meisterwerke der polnischen Literatur [*Comédie non divine*, *Pan Tadeusz*, *En Suisse*, de Krasinski, Mickiewicz, Slowacki; et quelques précisions sur leur fortune extérieure] (*N. Zürcher Ztg.*, nos 1105 et 1109 de juin).

[Anon.]. Scandinavian Friends of Soviet Culture (*Soviet Culture Review*, n° 9).

[Anon.]. Five years of Netherlands Society for cultural Relations with the U. S. S. R. (*Ibid.*, n° 10).

Stender-Petersen (Ad.). Die slavistische Forschung im Norden (*Slav. Rundschau*, V, 1, 1933).

Diels (P.). Die slavische Philologic an den deutschen Universitäten (*Die neueren Sprachen*, XLII, 7-8).

Influences nord-américaines.

Wadepuhl (W.). Goethe's interest in the New World. Iena, Fromannsche Buchhandlung.

Koenig (P. E.). Bartholdi et l'Amérique [notes de voyage de 1871] (*la Vie en Alsace*, août).

Atkinson (W. C.). America in Spain (*Hispania*, oct.).

Johnston (M. C.). Rubeń Darío's acquaintance with Poe (*Ibid.*).

Bittle (C. N.). Five years in America (Father Gaschet's Journal) (*The Wisconsin Magazine of History*, sept.).

Influences orientales.

Garnier (Ch.-M.). L'entrée du Maroc dans la littérature anglaise [Heywood, 1630] (*Bull. de l'Enseignement public chérifien*).

Lasson (R.). Un témoignage sur le Maroc et la littérature anglaise : les aventures de Th. Pellow (*Rev. d'hist. de la philos. et d'hist. générale de la civilisation*, 15 juillet).

Carcassonne (E.). Le Bhagavat Gîtâ devant la critique contemporaine (*Recherches philos.*, III).

Kishimoto (H.). The task of Buddhism (*Journ. of Religion*, janvier).

Goldman (S.). The task of Judaism (*Ibid.*).

Sprengling (M.). The task of modern Islam (*Ibid.*).

Del Rivero (C. M.). La Moneda arábigo-española. Madrid, Maestre.

Ruppin (A.). Les Juifs dans le monde moderne, trad. A. Chevalley. Paris, Payot.

Lederer (Z. J.). Walter Rathenau devant le problème juif (*Rev. juive de Genève*, juillet).

[Anon.]. Trois voyageurs en Orient de 1841 à 1921 [Buchon, G. Perrot, Repington] (*Rev. hist. du Sud-Est européen*, avril-juin).

Suys (E.). Un Vénitien [anonyme] en Égypte et en Nubie au xvi^e^ siècle (*Chronique d'Égypte*, janv.).

Lichtenberger (M.). Écrivains français en Egypte contemporaine. Paris, Leroux.

Pernot (M.). L'Égypte et les Français [sur le volume précédent et ceux de J.-M. Carré] (*Débats*, 24 octobre).

Ameen Rihani. Where East and West meet (*The Open Court*, avril).

Influences des races primitives.

Pange (C^tesse^ J. de). M^me^ de Staël et les nègres (*Rev. de France*, 1^er^ octobre).

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Thor J. Beck. **Northern Antiquities in French Learning and Literature (1755-1855).** A study in Preromantic ideas. Vol. I : **The « Vagina gentium » and the Liberty legend.** Publications of the Institute of French studies, Columbia University, New York, et Paris, E. Droz, 1934, in-8° de 195 pages.

M. Thor J. Beck ne nous donne aujourd'hui que le premier volume de cette vaste enquête sur les antiquités scandinaves dans la littérature et l'érudition françaises dont nous attendions les résultats depuis une dizaine d'années. Dans ce premier volume, qui doit être suivi de deux autres, la *littérature* proprement dite ne figure pas encore ; il n'y est question que des idées historiques, politiques et sociales qui ont jailli, et se sont parfois heurtées, à la suite de la découverte de ce monde nouveau. Les protagonistes sont Mallet d'abord, le révélateur de l'ancien Nord scandinave ; à propos de Mallet, Montesquieu, Boulainvilliers, qui l'ont précédé, mais aussi Rudbeck et W. Temple ; Voltaire, mais aussi Gibbon, ses contemporains, qui l'ont utilisé ; M^me^ de Staël, Chateaubriand et quantité d'autres du XIX^e^ siècle, mais, à côté d'eux, plusieurs étrangers qui ont écrit ou ont été traduits en français : Pinkerton, Malte-Brun, Gråberg.

On voit que le livre de M. Beck dépasse forcément le cadre étroit où son titre semble l'enfermer. C'est que le sujet est international au premier chef ; il s'agit d'idées et de théories, qui franchissent les frontières encore plus aisément que les œuvres d'art, et d'une question dont l'intérêt était européen. Ce premier volume tout au moins aurait donc gagné à être construit sur un plan international ; mais peut-être les ressources bibliographiques auraient manqué à l'auteur. Ses notes tout au moins fourmillent de références et de citations empruntées à des nations diverses. Les ouvrages écrits en latin y tiennent une juste place ; mais je suis frappé d'une lacune sans doute voulue : l'auteur ne mentionne que très rapidement Verelius,

Torfaeus, Hickes, et pas du tout les importants ouvrages d'Arngrimus Jonas, de Bartholinus, d'Olaüs Wormius, de Björner, qui pourtant, sans compter leurs révélations fragmentaires de l'ancienne poésie des scaldes, ont pu contribuer à former dans le monde savant l'image qu'on se plaisait à évoquer des Barbares du Nord, libres, purs et braves. De même, il était difficile, traitant de la France, de séparer du scandinavisme, je ne dis pas l'ossianisme, qui occupe ici la place accessoire qui lui revient, mais le celtisme, j'entends à partir du moment où il se différencie du scandinavisme pour s'opposer parfois à lui.

Ce que l'auteur étudie à fond, c'est l'idée qu'on s'est faite en France, de Montesquieu à Fustel de Coulanges, des tribus germaniques, plus spécialement scandinaves ou soi-disant telles, qui ont envahi et détruit l'empire romain ; de leur état politique, de leurs mœurs, de leur rôle historique et providentiel, de leur mission qui consistait, d'après la très grande majorité des auteurs cités, à détruire un monde corrompu pour faire régner sur ses ruines la liberté et la vertu. Que de pareilles rêveries aient pu être non seulement prises au sérieux, mais soutenues avec enthousiasme par une telle quantité d'écrivains, dont quelques-uns de réelle valeur, et cela en plein « siècle des lumières » et depuis, montre combien on profitait peu des leçons de méthode critique données par Bayle et Fontenelle, de l'exemple de Voltaire qui résistait contre le courant ; combien la prudence dans l'interprétation des textes historiques est une acquisition récente.

Les textes qui ont suffi à mettre en branle tant d'imaginations se réduisent à fort peu de chose : quelques lignes de Jordanes (appelé autrefois Jornandès), historien des Goths, complétées par quelques indications fugitives de Paul Diacre et de Salvien ; et, d'autre part, la *Germanie* de Tacite, du moins quelques pages significatives de la première partie. Il eût été utile de rassembler dans un premier chapitre, en les donnant aussi dans la langue originale, ces textes qui sont à la base de l'édifice ; puis d'indiquer quand et comment on a commencé, avant Mallet, à bâtir sur eux ; et ce second chapitre aboutirait au passage célèbre de Montesquieu où il exprime nettement, après avoir cité la « fabrique du genre humain »[1]

1. Une preuve de la diffusion « européenne » de ces vues est fournie par Montesquieu lui-même (*Voyage en Italie*, p. 50) en une anecdote qu'il recueille à Venise : « Un ambassadeur d'Espagne, à M^me^ de Lilienroth, dont le mari était médiateur à Ryswick pour la Suède : « Madame, je ne suis qu'un petit ins- « trument de mon maître ; mais vous êtes la grande matrice de l'Europe. » [N. D. L. R.]

du « goth Jornandès », la théorie, qui aura tant de succès, de la Scandinavie « source de la liberté de l'Europe », et implicitement l'idée d'une mission attribuée à « ces nations vaillantes, qui sortent de leur pays pour détruire les tyrans et les esclaves ».

Sept ans après l'*Esprit des Lois* paraît l'*Introduction à l'Histoire de Danemark*, par Mallet, qui lui doit tant. M. Beck consacre à Mallet une Introduction de dix pages, où bien des faits sont traités par allusion ou passés sous silence (peut-être parce que l'auteur les suppose connus), où les sources et les devanciers sont évoqués à propos de l'attitude de Mallet à leur égard, tout cela assez confusément. Par contre, l'auteur insiste sur un point curieux, mais qui n'était pas essentiel au sujet : les raisons qui obligeaient Mallet, pensionné par la cour de Danemark, à établir, contre Molesworth et contre ses tendances intimes de libéral genevois, que l'absolutisme des rois danois n'était pas de la tyrannie. Il note, entre les deux éditions de l'Introduction, des différences significatives que ni moi ni M^lle^ Stadler, historienne de Mallet, n'avions remarquées.

La Scandinavie considérée comme « vagina gentium », la matrice des nations, la « ruche » inépuisable d'où seraient sortis les essaims qui remplirent l'Europe et envahirent l'empire romain : telle est la première légende dont M. Beck suit en détail la brillante fortune, à travers Montesquieu, Mallet et d'autres. Elle se lie étroitement à ce que, dans son chapitre II, l'auteur nous dit de l'école d'Upsal et de son nationalisme, c'est-à-dire des prétentions émises par les Suédois, depuis le xv^e^ siècle (l'apogée étant atteint au xvii^e^ avec Rudbeck), d'avoir fourni leur point de départ aux grandes invasions et, par conséquent, d'avoir joué un rôle de premier plan dans l'histoire de l'Europe. Ils sont suivis avec enthousiasme par W. Temple et beaucoup d'autres, discutés avec scepticisme par Huet et quelques-uns ; ils se heurtent à un contre-courant, celui des teutomanes qui veulent réserver aux purs Germains de Germanie ce douteux honneur. On ne se résigne pas à ignorer ; on sollicite effrontément les textes, on accumule confusions de mots sur hypothèses gratuites ; c'est le procédé presque universel à cette époque.

Vient ensuite la légende de « la liberté trouvée dans les forêts », qui a sa source dans Tacite et qui forme l'aspect « politico-historique » de la gothomanie, bientôt fondue avec la teutomanie. Mallet retrouve dans Tacite ce qu'il croit savoir des « anciens Danois », devenus dans l'édition de 1787 les « anciens peuples du Nord ». La théorie des climats, de Montesquieu, est, malgré quelques contradicteurs, adoptée d'enthousiasme dans « le Nord », qui se juge la terre d'élection de la vaillance, de la liberté et de la vertu. L'auteur suit

minutieusement ce mouvement (qu'il appelle « panthéisme », je ne sais pourquoi) à travers Hotman, Boulainvilliers, Du Buat-Nançais, jusqu'à M^me^ de Staël et Michelet. Tout à fait connexe à ce roman est celui de la mission providentielle des Goths et autres Germains unissant consciemment leurs forces pour venger l'univers asservi par les Romains et y faire régner la liberté. Ici, Chateaubriand, hanté par des images grandioses de Barbares brandissant la francisque, et d'ailleurs documenté par Malte-Brun, paraît au premier plan, escorté des catholiques Du Méril, Ozanam, Eichhoff. L'auteur continue jusqu'à nos jours l'histoire de ces idées et des discussions auxquelles le caractère réel des Germains a donné lieu ; c'est une partie fort intéressante de son livre.

Le chapitre III, sous le titre de *Miscellaneous Contributions after Mallet*, aligne un très grand nombre d'auteurs qui, de 1773 à 1853, ont donné leur avis sur les questions qui viennent d'être étudiées. Ce plan discutable amène à des répétitions forcées. Le premier qui ait nettement rompu avec les « rêveries » des gothomanes est un Suédois, Gråberg de Hemsö, qui publia en français, en 1822, un livre neuf, solide et juste de méthode et de ton, auquel M. Beck consacre avec raison douze pages, mais qu'il reconnaît être passé presque complètement inaperçu. Aussi, après comme avant lui, les enthousiastes de la mission divine des Barbares continuent leurs divagations, Chateaubriand en tête. La réaction définitive, amorcée par Ampère et Eckstein, ne prend le dessus qu'avec Ozanam, en 1843.

Malgré les réserves qu'appelle, selon moi, le plan de cet ouvrage, il est très riche en faits, en idées, en textes curieux. Montesquieu y est souvent confronté avec Voltaire ; sur presque tous les points, c'est le second qui a vu clair. La légèreté de Montesquieu, son amour des hypothèses et des généralisations, son esprit de système, son dédain des faits gênants, son mutisme sur ses sources les plus avérées, y apparaissent en pleine lumière. On y verra aussi comment Mallet plagie Negri, comment Chateaubriand plagie Malte-Brun. Mais, pour réfuter les inventions des teutomanes, l'auteur a le tort de se servir avec trop de confiance des polémistes d'Action Française dont la critique historique ne saurait être impartiale. En citant très fréquemment Fustel de Coulanges, il nous donne une caution plus bourgeoise ; mais, à côté du chef des historiens romanistes, d'autres voix auraient été bonnes à entendre.

Je termine par diverses observations de détail. Je néglige quelques fautes matérielles faciles à corriger ; mais il faut lire, p. 53, *Moscheroch ;* p. 79, M^lle^ de *Lézardière* (elle a fait l'objet d'une thèse

française récente, et son livre, s'il a en effet été terminé avant 1791, n'a été publié qu'en 1844) ; p. 92, note 386, *immortalité*, non *immoralité;* p. 109, n. 495, *embraser*, non *embrasser;* p. 131, *Simonde de Sismondi;* p. 158, dans les vers d'*Harald*, *portons*, non *partons*. C'est en 1748 que parut l'*Esprit des Lois*, non en 1749. — P. 68 : c'est être trop favorable à La Bletterie contre Voltaire que de l'appeler « harmless and honorable translator ». P. 76 : c'est forcer encore la thèse discutable de J. Texte (l'auteur paraît la connaître par A. Blanck) que de présenter Rousseau comme ayant « introduit l'idéalisme germanique dans le monde latin ». P. 81 : il est excessif de considérer Michelet comme « l'élève de Mme de Staël » ; sa germanophilie vient d'autres sources ; tout ce qui est dit de lui ici est emprunté à Marius André, *L'Histoire officielle contre la France*, publiée dans les *Cours de l'Institut d'Action française*, ou à P. Lasserre, *La Science officielle.* — Quelques erreurs d'interprétation : p. 87, n. 353 : dans le passage cité, Montaigne ne raille pas la popularité de l'*Horloge des princes*, mais fait peu de cas des *Lettres* dites *dorées* du même Guevara (tout cela ne paraît pas traité de première main). P. 117, n. 526 : Marchangy, en parlant des « vétilleuses prétentions de naissance » des Allemands, qui font contraste avec leur « simplicité patriarcale », ne leur attribue aucune « prétention à une origine supérieure », mais fait allusion à leur orgueil nobiliaire, aux soixante et onze quartiers que la sœur du baron de Thunder-ten-Tronckh exigeait d'un prétendant à sa main. P. 188, n. 813 : les « républiques anciennes » où Thierry dit qu'on chercha des modèles, sont-elles les États primitifs du Nord, ou tout simplement Sparte et Rome? P. 116 : je ne crois pas que Mallet ait « espéré ouvrir la voie à une poésie nouvelle ». Mais ceci fera plutôt le sujet d'un des volumes suivants, que nous attendons avec impatience.

Paul Van Tieghem.

Henry de Chambon. **Origines et histoire de la Lettonie**. Lille-Paris, « Mercure Universel » (collection « La Nouvelle Europe »), 1933, 1 vol. in-8° de xii-223 p., avec 10 planches hors texte, cartes et annexes. Prix : 20 fr.

L'auteur s'adresse aux hommes politiques de tous pays, en particulier de la France, et aussi « aux Maîtres..., à tous ceux qui, dans la Nation, ont la mission de malaxer les cerveaux », etc... Nous n'allons guère jusque-là. Mais ce livre, un peu oratoire par places, un

peu hâtif ou désordonné aussi, à l'occasion, est une mise au point nette et utile de questions mal connues encore, quel qu'en soit l'intérêt. Il le dit très justement, la marche allemande vers l'Est n'est point abandonnée ; si on la tente un jour, ce sera avec ou contre la Russie ; « le point crucial de notre vieux continent » est au Nord-Est européen, et les États baltes y sont les garants de la paix.

Il résume l'histoire de la Lettonie avant 1914, sa vie tragique durant la guerre et au début de l'après-guerre, plus tardif et plus douloureux pour elle que pour nous : ici, déjà, d'utiles documents parlementaires ou diplomatiques, lettons et autres. Il note les lenteurs des puissances occidentales et de la France à reconnaître le gouvernement de ce petit peuple enfin né à l'indépendance, les vains espoirs qu'on mit longtemps en Koltchak, peu ami des Lettons, et, dès 1920, les premières conférences des jeunes États baltiques. Il étudie l'organisation de la Lettonie officiellement indépendante, les partis, trop multipliés, le régime, en partie conçu à l'exemple de la Constitution française, mais plus qu'elle démocratique, les grandes réformes, agraire, financière et autres, si heureusement exécutées. Puis l'histoire politique de la Lettonie jusqu'en 1932 ; composition des ministères successifs, leurs programmes, les *leaders*. Un chapitre qui traite de la Lettonie économique rappelle un mémoire perspicace de Mirabeau sur la Courlande (1786). Ressources nationales, capitaux étrangers, budget, importations et exportations, transports, frets, prix de la main-d'œuvre : nos industriels et commerçants trouveraient ici bien des indications et suggestions utiles.

Une cinquantaine de pages sont consacrées à la vie des esprits : la Lettonie mystique et religieuse, la Lettonie intellectuelle, avec choix de poèmes lettons traduits. Ce n'est peut-être pas la partie du livre la plus neuve. Mais elle aussi est précise et informée, et l'on caractérise assez bien certains aspects de cette littérature fraîchement éclose, de sa poésie naïve et pure, et l'effort vigoureux dont les intellectuels et artistes lettons vont partout de l'avant. Les principaux d'entre eux sont passés en revue, et l'on étudie avec soin l'organisation de l'instruction publique et de l'Université nationale de Riga. Pour finir, un bon chapitre sur les lois sociales, dont plus d'une pourrait nous servir d'exemple. Et, en annexes, toute une série, intéressante, de textes de traités ou conventions, avec l'Estonie voisine et amie, les Soviets, la France.

Henri Tronchon.

Histoire d'un jeune homme du XIX^e siècle. (Série des romans sous la direction de Maxime Gorki.) Alfred DE MUSSET. **La Confession d'un enfant du siècle.** Préface d'Anatole VINOGRADOFF. Moscou, 1932, 200 pages.

La traduction est faite consciencieusement ; on ne peut reprocher au traducteur qu'une tendance à ajouter des mots au texte original ; par exemple : « Ange éternel des nuits heureuses » est traduit par « ô toi, ange éternel... ». On ne doit jamais, en traduisant Musset, « écrire trois mots quand il n'en faut que deux[1] ».

Il est regrettable que le traducteur n'ait pas donné plus de notes explicatives.

Quant à la Préface, elle rappelle ces vins du Rhin où il y a très peu de vin et beaucoup de Rhin. Il y est question de bien des choses, et très peu de Musset. M. Vinogradoff a voulu construire son étude sur la base marxiste, mais il n'a pas su choisir entre la thèse de Lounatcharsky, qui voyait en Musset le représentant de la bourgeoisie, et celle de Fritché, qui le regardait comme celui de la noblesse, et ses conclusions restent flottantes et indécises.

Sans vouloir chercher chicane au préfacier, on doit dire que sa documentation est nettement insuffisante. Les 51,000 exemplaires de la *Confession* ont été enlevés en peu de semaines[2], si bien que cet

1. *Après une lecture.* Hélas! nous avons compté pendant une récitation du *Souvenir* de Musset à la Comédie-Française quatre fautes, dont « Malheureux instant » au lieu de « fugitif », « Tendrement bercé » au lieu de « doucement », « Jours de malheur » au lieu de « douleur »... Musset passait des nuits blanches à cause d'une virgule de la *Carmosine.* On ne l'a pas laissé « tranquille au cimetière » (M. Donnay) et au jour anniversaire de sa mort un artiste de l'illustre Maison est venu déclamer sous le saule pleureur l'invocation à l'Harmonie « qui nous *viens* d'Italie » et, dans la *Nuit de Mai*, nous parla du voyageur qui — *horresco referens* — « sentant passer la mort recommande *son âme* à Dieu ». Il faut espérer que les *Amis de Musset* et leur président M. Maurice Allem mettront bon ordre à cela.

2. Cela ne pourra pas étonner ceux qui connaissent les chiffres astronomiques des tirages en U. R. S. S. De 1929 jusqu'à 1933 on a vendu 18,963,000 exemplaires des œuvres de Gorki. Le *Don paisible* de Cholokhoff a été tiré à 2,106.000 exemplaires. Ce succès de Gorki paraît étonner M. Clément Vautel qui ne goûte pas « ces histoires de vagabonds et de pouilleux bavards » : mais c'est précisément cette armée d'anciens analphabètes qui les lit et les goûte fort. Ainsi les anciens combattants ont fait la fortune de Remarque. Les classiques ont également profité de cette vague croissante de lecteurs. Gorki d'ailleurs était déjà avant la Révolution l'auteur préféré des intellectuels qui, tel Korolenko, voyaient en lui le successeur du grand Tolstoï. Et voici l'opinion récente de M. Marcel Prévost : « Ce qui n'a pas changé — heureusement pour la Russie — c'est le génie de ses conteurs. Outre Gorki, que de romanciers nouveaux a enfantés, même depuis la Révolution, cette

ouvrage est devenu une rareté bibliographique. M. Vinogradoff accrédite auprès des lecteurs soviétiques, si désireux de s'instruire, des légendes périmées. Telle sa présentation du rôle de Buloz auprès des amants de Venise qu'il qualifie d' « intrigue d'entremetteur d'un gros bourgeois qui s'engraissait aux dépens des écrivains et qui avait tous les traits de la psychologie d'un maquignon ». Il professe *ex cathedra* des fictions romanesques de Louise Colet et de Paul de Musset qui représentent Musset biffant dix-sept adjectifs dans une phrase de trente mots écrite par George Sand.

Il attribue *André del Sarto* à l'influence de George Sand, ce qui constitue un anachronisme flagrant[1]. Pour lui, les premières représentations des pièces de Musset au théâtre français de Pétersbourg ne sont qu'une légende. Il aurait pu consulter avec profit la *Chronique théâtrale* de Wolff et les *Souvenirs* de Mme Karatyguina, première interprète du rôle de Mme de Léry, en russe, à Pétersbourg, en 1837[2]. Il appelle le père d'Alfred de Musset Monsieur Patan, et il mentionne des lettres à Lamartine « remarquables et précieuses du point de vue de l'histoire ». De quelle histoire[3]? Est-ce que M. Vinogradoff confond les *Poésies nouvelles* avec la *Correspondance*? Lamartine n'a pas voulu ou n'a pas su répondre à l'admirable missive poétique que Musset lui avait adressée. Musset se garda bien de récidiver, et cet illustre échange en resta là.

En 1836, le prince Wiazemski, ayant lu la *Confession*, demandait à Tourgueneff, alors à Paris, laquelle des deux héroïnes était Madame Dudevant. M. Vinogradoff, à près de cent ans de distance, apporte une réponse inattendue : « L'image de George Sand se dédouble dans cette nouvelle (*sic*) ; on peut la trouver en Mme Pierson et en Brigitte, avec ses déguisements en homme. » M. Vinogradoff semble ne pas se douter que Brigitte c'est le doux prénom de Mme Pierson, prénom romantique par excellence, remis en l'hon-

terre privilégiée ou, sans effort apparent, tant de gens savent regarder la réalité, l'exprimer, la traduire vivante par des mots... Le génie romanesque des Russes se moque bien de « penser » ou plutôt, il pense comme la nature elle-même, par l'action, par la création. »

1. Il peut se consoler. Son confrère parisien, M. Lucien Dubech, dans l'article de *Candide* du 7 juin 1934, paraît croire fermement que *Barberine* a été composée après 1847, alors qu'elle avait été écrite en 1835.

2. Cf. G. Morgulis, *la Véritable histoire d'un Caprice en Russie* (*Revue de littérature comparée*, 1930, n° 1) ; M. Levaillant, *D'un manchon français à une velisse russe* (*Figaro*, le 8 février 1930).

3. Est-ce de la Rome antique, à cause de l'évocation d' « un de ces soirs fameux chers au peuple romain », ou de la Grèce moderne, parce que le grand Byron, cherchant pour qui mourir, s'était « tourné du côté de la Grèce » ?

neur ces dernières années par une star de cinéma, « belle nymphe allemande aux brodequins dorés [1] ».

Rappelons pour mémoire que le préfacier dénature complètement l'idée maîtresse de *Servitude et Grandeur militaires* de Vigny.

M. Vinogradoff rend un service appréciable aux comparatistes en signalant l'influence directe des *Nuits* de Musset sur l'œuvre du poète russe A. Fète. Empressons-nous de lui marquer un bon point.

Constatons néanmoins que le préfacier aurait dû étudier plus scrupuleusement et avec plus d'exactitude scientifique son sujet, ne fût-ce que par vénération et respect pour le grand nom de Gorki, dont s'orne toute cette collection. Grâce au goût et à l'autorité de ce prestigieux animateur de la littérature en U. R. S. S., les lecteurs soviétiques peuvent lire dans cette série de vingt-quatre romans *Adolphe*, la *Peau de chagrin*, *le Disciple*, *Werther*, les *Lettres de Jacopo Ortis* de Foscolo, *Sans dogme* de Sienkiewicz, le *Héros de notre temps* de Lermontoff, etc.

G. M.

Anton Ocvirk. **Razgovori** (Conversations). Ljubljana, Tiskovna Zadruga, 1933, 172 pages.

Il n'est pas sans intérêt pour l'étude de la littérature comparée et des influences de savoir quels sont les écrivains qui se sont imposés à l'attention d'un jeune critique slovène venu chercher en France un complément d'humanités. C'est à ce titre que mérite d'être signalé le vivant petit livre où M. Anton Ocvirk raconte d'une plume alerte et vigoureuse les quelques interviews qu'il a sollicitées à Paris. Infiniment curieux, rempli d'une égale sympathie pour toutes les manifestations de la pensée, Ocvirk enregistre avec la même sereine impartialité les théories littéraires et les systèmes philosophiques les plus divers. Après avoir posé avec habileté la question cruciale qui lui révélera l'homme, il s'efface discrètement derrière son modèle, dont il excelle à croquer le portrait physique, moral et intellectuel. Aussi défilent devant nous quatre Français et trois Russes émigrés : André Gide, « qui semble écouter avec les yeux et les bras » et « déteste les gens à principes » ; l'antirationaliste Léon Chestov, « dont les yeux regardent d'au delà du corps », qui con-

1. Signalons, à ce propos, que le charmant poète des *Mie Prigioni* vient de nous être présenté à l'écran dans la *Dame aux Camélias* où d'ailleurs il ressemble plutôt à un bandit romantique qu'à « l'enfant aux blonds cheveux..., au cœur de cire ».

teste que Dieu puisse être reconnu par la raison et qui conseille aux Français, piètres métaphysiciens, de lire davantage Husserl ; Georges Duhamel, « au visage ecclésiastique » et « aux yeux absents » ; Nicolas Berdiaïev, pour qui la Renaissance et l'humanisme ont tué la civilisation qui commençait à s'épanouir dans le mysticisme moyenâgeux ; André Maurois, « dont les yeux ne sont ni vivants ni morts », mais dont l'élégante froideur cache un esprit généreux ; Alexis Rémizov, dont l'imagination créatrice « enveloppe toute chose d'une sombre atmosphère de mystère, éclaire tout événement, si simple soit-il, de son symbolisme mystique » ; enfin Paul Hazard, qui, dans son intérieur flamand du XVIII^e^ siècle, lui expose les buts et les méthodes de la littérature comparée.

Lucien TESNIÈRE.

LE THÈME D'ŒDIPE SUR LA SCÈNE FRANÇAISE :

La bibliographie assez désordonnée sur laquelle se fonde l'étude de M. W. JÖRDENS, *Die französischen Œdipusdramen* (Bochum, Pöppinghaus, 1933) n'est-elle pas, comme d'ailleurs toute cette thèse de Bonn, trop déférente à une division entre *Œdipe le tyran* et *Œdipe roi*, puis à une autre subdivision entre remaniements, créations libres et traductions en vers? Ces compartimentages, indispensables à une saine classification de *quatre-vingts pièces*, risquent de dissimuler le sens profond que de modernes chrétiens, plus ou moins attachés à l'inspiration humaniste, et allant de Jean Prévost à Cocteau à travers les diverses conceptions de la royauté, du destin, de la culpabilité, de la convention théâtrale, pouvaient attribuer à un mythe magnifique dont nous savons que Racine était ému jusqu'à une sorte de frénésie, alors que J.-J. Rousseau ne voyait « aucune utilité » dans ce sujet si éminemment tragique. Les inévitables coquilles se glissent surtout dans les citations des pages 35, 36, 74, 142 : elles n'enlèvent rien à la commodité d'un répertoire qu'enrichit encore un supplément sur la littérature européenne, mais elles n'augmentent pas la séduction de cette dense revue où l'histoire littéraire n'est qu'implicitement invoquée, et où, par exemple, Ballanche n'apparaît que page 131, — alors qu'un nouveau « drame de culpabilité » s'était posé à une partie de la conscience française.

LE RYTHME ET LE MÈTRE :

Traduit par M^lle^ A. EGGINK, l'exposé de M. Albert VERWEY, *Rhythmus und Metrum* (Halle, Niemeyer), concerne en première

analyse la poésie néerlandaise, mais sa portée dépasse ce domaine particulier et touche à des problèmes que, çà et là, une certaine polémique contribue à envenimer. « Le vers libre est une création essentiellement germanique » : cette proposition de la page 33 n'a absolument rien d'inadmissible pour les prosodies modernes, à condition qu'on lui juxtapose la définition, toujours vraie, de Gaston Paris : « La langue française a développé les accents secondaires aux dépens de l'accent principal et donné à l'accent oratoire [ou *emphatique*] une puissance exceptionnelle » (*Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*, p. 17) ; à condition aussi qu'on admette, avec bien des poètes d'origine incontestablement germanique (et il est toujours piquant de se dire que, par ses ancêtres Sconin, Racine est peut-être de ceux-ci), il est bien plus émouvant d'animer la poésie d'une palpitation sensible sous l'apparence inerte des syllabes « comptées », de faire saillir ainsi la musculature sous l'épiderme, que de céder à la commode passivité des accents tout prêts. Mais le procès entre Gœthe et Whitman est, précisément, un des enjeux de l'esthétique du temps présent. Quant à la métrique et à la « rythmique » néerlandaises au temps de Vondel et de Heinsius, peut-être conviendrait-il de déterminer la part de latinité et d'humanisme formel qui s'opposait ici à la simple spontanéité poétique : ce travail n'était pas dans les intentions de M. Albert Verwey, qui, en sa qualité de poète, tient avant tout à exposer ses vues personnelles d'auteur.

UNE IDENTIFICATION DE TARTUFFE :

L'ouvrage de M. Paul Émard, *Tartuffe, sa vie, son milieu et la comédie de Molière* (Droz, 1932), tente d'identifier l'illustre type de l'hypocrisie avec un personnage de l'époque nommé Charpy de Sainte-Croix. C'est une thèse que certains érudits, prenant texte d'une *Historiette* de Tallemant des Réaux, avaient déjà pressentie, mais que personne n'avait encore traitée avec le soin indispensable à ce genre de travaux.

Charpy est un de ces personnages singuliers et pittoresques qui pullulèrent dans la société moins strictement organisée des siècles qui ont précédé le nôtre. Il touche au faîte des grandeurs — secrétaire de Cinq-Mars, ambassadeur officieux à Turin, conseiller du roi — et plonge aux abîmes de l'ignominie la plus crapuleuse — espion et créature de Mazarin, accoucheur-thaumaturge, amant de la Chapelain qui, naturellement, lui fait prendre du poison, traître, félon, hypocrite avec virtuosité... Charpy incarne le type de ces aventuriers dont la grandeur éphémère tient à un fil vite rompu et qui mènent leurs intrigues sur le bord des précipices.

Parmi les aventures de Charpy, il en est une qui intéresse directement le *Tartuffe*. Notre homme, qui a toujours coqueté avec l'Église et les choses saintes (il finira par recevoir la prêtrise), s'introduit dans l'enclos des Quinze-Vingts, chez les aveugles du roi, et gagne par son humilité onctueuse la sympathie charitable de M^{me} d'Ansse, première femme de chambre d'Anne d'Autriche. Tant et si bien que celle-ci le loge dans sa maison, auprès de sa fille, Louise-Angélique, et de son gendre, François de Patrocle, écuyer de la reine mère. On devine le reste : le mari se fie aveuglément au saint homme, lequel prend aussitôt soin de l'âme, et malheureusement du corps aussi, de l'accorte et coquette Louise-Angélique. La belle-mère découvre l'intrigue et chasse le ménage à trois.

Or, cette intrigue se noue et se dénoue sous les yeux de Molière, qui habitait, à l'époque, sur les lieux mêmes, rue Saint-Thomas-du-Louvre. Que le comique, si friand de menus faits, en ait eu vent, aucun doute ne saurait subsister. Car les grandes lignes du *Tartuffe* rappellent les principaux épisodes de l'incident des Quinze-Vingts et on retrouve chez M^{me} Pernelle, chez Elmire, chez Orgon, chez Tartuffe enfin, des traits que M. Émard, grâce à des documents d'archives habilement disposés, restitue aux personnages vivants, connus de Molière.

Ce qui nous intéresse ici, dans toute cette affaire, c'est la méthode. Y a-t-il intérêt, pour l'explication des grandes œuvres, à fouiller le passé, afin d'y retrouver non seulement des sources livresques, mais des sources pour ainsi dire vivantes? On ne le peut nier. Dans la mesure où l' « explication » vaut en matière littéraire, l'identification des auteurs et des hommes qu'un écrivain a connus, aimés ou détestés, y aide puissamment. Quand on arrive à reconstituer le paysage intellectuel, moral et social où trône le chef-d'œuvre, on est assuré de mieux comprendre ce chef-d'œuvre dans tout ce qui ne lui est pas *essentiel*. Car l'essentiel, en matière de beauté, c'est la beauté elle-même, laquelle dépasse le siècle, les hommes et même les auteurs... Vaine curiosité alors que toutes les recherches de sources livresques ou vivantes? Nullement ! N'est-ce rien, en effet, que de réduire au minimum la part d'inexplicable que renferme dans son tréfonds une grande œuvre? N'est-ce rien que de dégager de la gangue des réminiscences, des imitations, des modèles la parcelle d'or authentique, le pur élément indécomposable où se réfugie le rayon divin qui transfigure la matière d'un beau livre? Il semble bien que, ce faisant, les historiens, par leur labeur ingrat, rendent aux esthéticiens un insigne service, dont ceux-ci, d'ailleurs, ne leur savent aucun gré... B. M.

LA DÉCOUVERTE D'UNE NOUVELLE AMÉRIQUE :

Il est certain que, pour la France désabusée de la Restauration, il y avait à s'informer des États-Unis, aux alentours de 1830, un intérêt multiple, pratique en même temps qu'idéologique ; et le libéralisme à la Tocqueville, la « technicité pénitentiaire » à la Dernetz, les espoirs bonapartistes, les certitudes économiques à la Michel Chevalier s'associaient sans se confondre dans une curiosité qui fut profitable aux relations intellectuelles franco-américaines. M. R. G. Mahieu, dans ses *Enquêteurs français aux États-Unis de 1830 à 1837* (Paris, Champion ; in-8° de 155 pages), fait assez bonne mesure à l'essentiel des questions qui se posent pour la France en pleine évolution démocratique, et l'on trouvera dans son livre le témoignage d'un besoin d'information multiple dont la *Démocratie en Amérique* et les *Lettres sur l'Amérique du Nord* sont les indices les plus éclatants. Ce qu'on regrette de ne pas trouver précisé davantage, c'est, d'une part, la réalité des « enquêtes » outre-Océan et, d'autre part, l'accueil rencontré en France, en dehors du *National* et des *Débats*, par des conseils implicites bien faits pour intéresser, mais surprendre aussi, un public encore habitué aux prestiges des purs descriptifs.

MUSSET IMITATEUR :

Est-il vraiment indispensable, comme l'affirme M. Éd. Fey, auteur d'une soigneuse étude intitulée *Der literarische Charakter Mussets und das Problem seiner Beeinflussung* (Erlangen, Junge, 1933), de préciser longuement le « cas » d'un poète qui a dit ironiquement :

« C'est imiter quelqu'un que de planter des choux? »

Une sensibilité plus prompte à s'émouvoir qu'à se discipliner poétiquement, un désir presque maladif de rivaliser avec les plus grands, l'esprit et le respect humain aptes à surveiller les démarches de la fantaisie, une croissante « démission de la volonté » chez un apprenti grand homme — n'est-ce pas la meilleure condition de dépendance d'un romantique français à l'égard des grands ou des petits désespérés qui désormais remplaceront, pour l'alimentation de sa verve, les modèles humanistes ou voltairiens? Il est certain — et l'auteur nous dit à ce sujet des choses excellentes — que les citations parallèles ne sont qu'un procédé de première détermination ; une précision plus importante émane, comme l'a si souvent démontré M. Jean Giraud, souvent invoqué ici, de la modification apportée par le poète à une formule, un motif, une expression fournis par des prédécesseurs. Quels prédécesseurs? Tout est là, après comme avant ce consciencieux essai.

THÉOPHILE GAUTIER ET L'ITALIE :

Le sujet est neuf, ou presque. Et l'on s'étonne qu'il n'ait pas tenté plus tôt les comparatistes. En un cahier, dense de matière, M. Henri Bédarida l'a, peut-on dire, épuisé (*Théophile Gautier et l'Italie*. Paris, Boivin, 1934, in-8o de 96 pages). Il s'est attaché d'abord à montrer la place que l'Italie occupe dans la pensée de Gautier avant qu'il ait franchi les Alpes. Théo ne connaît directement l'Italie qu'en 1850, dix ans après avoir découvert l'Espagne ; pourtant, il y a déjà bien longtemps, à cette date, qu'elle hante ses rêves de poète et qu'il brode sur le thème de Mignon : « Dahin ! dahin ! ». Sa culture italienne est sérieuse. Il sait l'italien mieux que l'espagnol. Il a lu Dante dans le texte et songé à traduire le chant d'Ugolin ; il a dit en *terza rima* la gloire de Pétrarque, chanté « Laure la blonde avec ses grands yeux doux », parcouru les jardins d'Alcine, projeté (car il partage pour Carlo Gozzi l'enthousiasme de ses contemporains) d'adapter l'*Amore delle tre melarancie*, etc., etc... Sa connaissance des artistes et des chefs-d'œuvre de l'art italien n'est pas moins étendue. Il suffit, pour s'en persuader, de relire *Albertus* ou des pièces comme l'épître *A Eugène de Nully*, *Melancholia*, *Magdalena* et surtout les articles de critique d'art qui paraissent dans la *Charte de 1830*.

Chargé d'interpréter une vue de Venise dans le *Landscape français* de 1833, Théo s'en tirait par une charge : « Venise la Morte, écrivait-il, la chaste épouse de la mer, est bien la ville la plus ennuyeuse du monde. » En 1837, dans un article sur les *Voyages littéraires*, il enchérit encore. Qu'en sait-il ce Jeune-France, prêt à tout ridiculiser de ses paradoxes et qui n'a jamais vu Venise qu'en imagination? Il ne tardera pas à en rabattre : en 1850, il court y chercher, en effet, de « fortes doses d'azur » pour guérir sa mélancolie !

M. Bédarida a suivi Théo sur les routes d'Italie, dans les rues et jusque dans les églises, les musées ou les palais qu'il visite. Plein de ses souvenirs d'Espagne, le voyageur ne se soucie d'abord que d'établir des comparaisons. Puis, son œil exercé de peintre se laisse vite prendre à la beauté particulière, à la nouveauté des paysages. Ils sont à l'inverse parfois de ce qu'il avait rêvé ! L'Apennin, qu'il a chanté dans ses vers sur la foi d'Horace? Un amas de « mamelons escoriés à vif, de collines galeuses qui ressemblent à des tas de pierrailles et de gravats » ! Mais Venise, Venise naguère si dépréciée, quels spectacles infinis d'ombre et de lumière, changeant au gré des heures, n'offre-t-elle pas à sa fantaisie !

Il ne s'est point contenté d'observer la nature. Il allait aussi en quête de pittoresque humain : il a saisi dans la rue les types les plus

divers, pénétré dans les intérieurs familiaux, fréquenté les cafés, les théâtres. Coutumes, croyances, superstitions, rien ne l'a laissé indifférent. Et il a su voir. Il n'a pas été dupe en Lombardo-Vénétie, par exemple, du libéralisme apparent de l'autorité autrichienne. L'Italie de son temps lui est apparue avec son vrai visage, « inquiète et tourmentée, opprimée, mais renaissant à l'espérance ».

Après avoir parcouru la péninsule du nord au sud, Gautier arrivait à Naples aux derniers jours d'octobre 1850 ; le 4 novembre, un singulier rapport de police, récemment découvert aux Archives d'État, le donnait pour « un Français très exalté du parti rouge » et l'obligeait de partir. Il rentre, rapportant des notes qu'il met au point, dès son retour, et fait paraître par tranches, dans la *Presse* d'abord, puis dans le *Pays*, avant de les réunir en volume sous le titre : *Italia*. Le livre, augmenté de quelques chapitres, prendra en 1875 son titre définitif de *Voyage en Italie*.

De son séjour, Gautier rapportait, en outre, deux ouvrages d'imagination : le conte fantastique d'*Arria Marcella*, prétexte à la description archéologique de la Pompéi de 1850, et le roman, plus connu, de *Jettatura*, où le pittoresque touche à la caricature, mais qui, aujourd'hui encore, les « jeteurs de sort » continuant d'exercer à Naples leurs maléfices et les Napolitains de les redouter, n'a rien perdu de sa saveur. M. Bédarida, dans les derniers chapitres de son étude, s'est attardé avec complaisance sur ces récits. Il en a donné une analyse habile et alléchante : nous n'avons pu nous tenir, après l'avoir lue, de rechercher le petit conte d'*Arria Marcella* que nous ignorions. Quant à *Jettatura*, le relire, pour qui habite Naples, serait un régal.

La simplicité élégante de M. Bédarida dissimule une érudition allègre. Seul le lecteur averti discerne, sous le chatoiement des citations, l'étendue et la minutie des recherches que suppose le travail scrupuleux et, redisons-le, définitif du critique. — P. de Montera.

« *LA FORTUNE INTELLECTUELLE DE VERLAINE* » :

Est-ce bien « intellectuelle » qu'il faut dire? Le livre de M. J. Gedeon qui porte ce titre (Études françaises publiées par l'Institut français de l'Université de Szeged, 11) n'entend pas, assurément, scruter les revenus du pauvre Lelian ; mais il y a quelque chose d'un peu paradoxal à trouver dès la couverture l'annonce d'une enquête qui, de fait, se préoccupe plutôt du contraire de l' « intellectualité ». Le symbolisme qui, vers 1880, se frayait difficultueusement un passage allait faire rétrospectivement, de Verlaine, un prédécesseur qu'il n'était que pour une part, mais c'est bien la musicalité, l'indéfini et l' « impair », dans son lyrisme, qui s'opposaient

aux prestiges trop « solides » de la poésie issue du Romantisme et du Parnasse. Il est intéressant de voir la « légende » hostile au bohème, à l'homme, céder peu à peu au bénéfice du simple poète. Peut-être l'auteur aurait-il été plus près de la réalité en mettant de moins étanches compartiments entre les diverses sections de son exposé (France, Allemagne, Autriche, Hongrie), puisque Max Nordau publiait *Dégénérescence* après une longue expérience parisienne et que Stefan George devait à son séjour de 1889 à Paris une grande partie de son initiation. Nul doute aussi que la *Belgique*, négligée ici, n'ait joué un rôle de tout premier plan dans la diffusion des mérites verlainiens, et la « Libre esthétique » de Bruxelles serait, dans un exposé plus synthétique, invoquée à bon droit : les diversités de tendances d'un pays bilingue, les curiosités moins « formelles » qu'expressives, aux alentours de 1890, des lettres belges, les grandes initiatives du théâtre de la Monnaie donnaient véritablement, à un pays de carrefour, une importance que l'histoire littéraire ne devrait pas négliger : la Suisse elle-même, si essentielle quand il s'agit d'*idées*, a un rôle moins décisif dans la dernière décade du XIXe siècle.

Le gérant : É. CHAMPION.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1935.

ITALIE ET GRÈCE

DANS LA POÉSIE D'UGO FOSCOLO

« Il coule plus de sang hellénique que de sang italien dans les veines d'Ugo Foscolo », dit à peu près M. Armand Caraccio dans l'ouvrage important qu'il vient de consacrer au poète zantiote[1]. Cependant, Foscolo passa la partie la plus importante de sa vie en Italie, combattit pour l'Italie, consacra à l'idée nationale italienne son activité de soldat, d'homme public et de polémiste. Il a fait entendre dans son roman, *Jacopo Ortis*, la voix du patriotisme irrité. En 1815, il a quitté l'Italie parce que pour elle tout espoir d'indépendance politique était perdu. Et c'est comme *fuoruscito* qu'il acheva en Angleterre son existence contrastée et douloureuse. Aussi la question se pose-t-elle de savoir ce que fut en définitive Foscolo, et quel il se sentit : Grec ou Italien. Il est hors de doute qu'il porta en lui le conflit de deux nationalités, de deux patriotismes, et que si les circonstances dans lesquelles il se trouva jeté entre 1796 et 1815 donnèrent le pas à cette partie de lui-même qui pouvait être italienne, la partie grecque n'abdiqua jamais entièrement et connut même, en poésie notamment, des compensations si vigoureuses et si brillantes que nous avons pu, dans une étude sur *la Patrie de Foscolo*[2], conclure à la victoire du Foscolo hellénique dans toute la zone de son œuvre qui ressortit à la vie contemplative, au sentiment nostalgique, au rêve, à la poésie, alors que les occasions de l'action auraient rendu italiens ses écrits polémiques, historiques et narratifs, où se déchaînent l'énergie et la fierté de son tempérament.

Il nous semble cependant qu'il serait intéressant de reprendre cette conclusion pour la compléter de quelque nuan-

1. A. Caraccio, *Ugo Foscolo, l'homme et le poète*. Paris, Hachette, 1934.
2. Sous presse à la *Revue belge de philologie et d'histoire*.

cement, pour montrer les influences de la Grèce et de l'Italie s'affrontant jusque dans le lyrisme foscolien, et pour rechercher si la poésie n'a pas apporté précisément à ce conflit d'influences une espèce de conciliation supérieure.

Victoire de la Grèce, avions-nous conclu, en nous fondant sur l'idée que la création poétique répond aux traits permanents et profonds de l'être, à son côté contemplatif, plutôt qu'à son côté actif, à ces poussées par lesquelles il réagit aux sollicitations passagères de l'occasion. Cependant, en fait, la création poétique ne peut éviter certaines incidences et certaines tentations, sensibles surtout lorsque le créateur se trouve vivre dans un milieu quelque peu différent de son climat essentiel. Un examen attentif de la poésie de Foscolo décèlera sans peine tel ou tel rameau italien greffé sur le tronc grec. Même en laissant de côté le facteur si important du langage ainsi que les réminiscences et reprises d'images, d'expressions, de détails dont le poète s'est enrichi en puisant dans la tradition lyrique de l'Italie depuis Dante et Pétrarque jusqu'à Parini et Alfieri, en ne tenant pas compte non plus d'une certaine docilité, inévitable, vis-à-vis des goûts et prédilections de la poésie italienne contemporaine (comme le didactisme, le descriptivisme, etc.), il n'en reste pas moins que l'œuvre lyrique de Foscolo offre encore plus d'un fragment où se marque l'influence de son long séjour en Italie, de la connaissance qu'il avait acquise des sites italiens, et même des préoccupations d'ordre national et historique qui avaient présidé à l'évolution de son attitude sur le plan de l'action. Car, même chez le poète le plus éloigné de céder à une inspiration trop actuelle, les conditions réelles de la vie, surtout si elles se répercutent dans toute une partie importante de son être (comme ce fut le cas pour les conditions historiques et politiques chez Foscolo), ne laissent pas d'entamer la pureté de l'inspiration proprement poétique, en venant résonner dans la région privilégiée où s'élabore le poème. Et même, dans un cas au moins, et fort important, le sujet d'un des poèmes foscoliens semble avoir été emprunté à ce domaine de sentiments et de pensées qui gravitait autour du patriotisme italien. Nous voulons parler des *Sepolcri*, avec leur fameux épisode des tombes de Santa-Croce.

La Grèce, qui domine la partie contemplative, sensible et esthétique de l'être foscolien, ne règne donc pas tout à fait sans partage sur la création poétique de Foscolo.

Il y a d'abord eu, comme il était assez naturel, une période de tâtonnements et d'apprentissage où le jeune poète a subi toutes sortes d'influence et plus particulièrement celles qui provenaient des sources les plus récentes et les plus voisines. Dans ses *Juvenilia* de Venise, et jusque dans ses premiers *Sonnets*, on le voit essayer d'assimiler les modèles à la mode : à côté d'Ossian, de Young, de Gessner, les poètes italiens de l'école arcadienne sont parmi ces premiers modèles. Puis il se tourne vers d'autres maîtres : Dante, Pétrarque, Alfieri, — des Italiens. Ce n'est que dans les derniers sonnets, et surtout dans le sonnet *A Zante*, que l'inspiration purement hellénique se révèle en même temps que la personnalité et la maîtrise s'affirment définitivement. Les *Odes*, par contre, malgré leur sujet tiré d'occasions contemporaines et tout italiennes (la chute de Luigia Pallavicini sur le rivage de Gênes, la maladie et la guérison à Milan d'Antonietta Fagnani-Arese), et malgré les réminiscences horatiennes ou pariniennes qu'on pourra y relever, sont profondément et évidemment grecques de ligne et d'atmosphère. Puis Foscolo entame un grand poème sur Alcée, poème dont il nous reste ce morceau tout alexandrin : *l'Hymne à la nef des Muses*. Et dès ce moment il commence à ciseler les fragments qui seront réunis plus tard dans le poème des *Grâces*.

Ces *Grâces*, restées inachevées, mais auxquelles le poète travailla de 1803 à 1814, avant et après la flambée créatrice des *Tombeaux*, constituent, du point de vue poétique, le plus pur témoignage foscolien. Voilà une œuvre conçue en dehors de tout élément de circonstance, élaborée dans le calme et l'étude, et où il est visible que l'auteur a voulu mettre le plus essentiel de ses rêves et de ses méditations, — œuvre dont le sujet est précisément l'art, la poésie. Or, cette œuvre se présente comme nourrie de culture homérique, grouillante de fables et de symboles qui ne sont pas tous tirés de la mythologie grecque, mais qui sont du moins inventés à partir d'elle et dans son atmosphère, avec un sens extraordinairement aisé et sûr du style mythique des Grecs. Le premier

hymne, surtout, est à la fois homérique et alexandrin, et les scènes diverses qu'il évoque font penser de toute évidence à la plastique des bas-reliefs hellénistiques sinon à celle des grandes époques de la sculpture grecque. L'hymne II, lui, est réservé à l'Italie, et mis sous le signe de Vesta; mais les deux sujets qu'il traite (le passage des arts de Grèce en Italie, et l'établissement du culte des Grâces à Bellosguardo) consacrent en quelque sorte la sujétion de l'Italie par rapport à la révélation hellénique. Un détail typique qui vient confirmer ici la victoire de la Grèce, c'est que Foscolo, qui avait tout d'abord voulu prendre comme axe de cet hymne le mythe italique de Vesta, oublie en route son dessein primitif et substitue à ce mythe la fable toute attique des abeilles de l'Hymette. Quant au troisième hymne, dans lequel le poète avait le projet de parler des arts et de la poésie d'une façon générale et universelle, les quelques fragments que nous en possédons nous indiquent que cette universalité des concepts traités aurait pris le vêtement concret de symboles helléniques, ou inventés sur le mode hellénique. C'est Pallas qui domine cet hymne, et, à la différence de la Vesta de l'hymne II, elle y figure d'une façon active (tout comme, d'ailleurs, la Vénus hellénique du premier hymne). L'aventure de Tirésias, empruntée à Callimaque, ainsi que les épisodes de l'île de Pallas (une espèce d'Atlantide) et du voile de la déesse (morceau qui fait penser à la fois à la description du bouclier d'Achille dans l'*Iliade* et à celle des portes du palais de Vénus dans la *Giostra* d'Angelo Poliziano) concourent à ramener l'imagination du lecteur vers des images appartenant au monde de la mythologie hellénique.

De tout le poème, c'est évidemment l'hymne II qui compte le plus de détails plus ou moins italiens. Le développement de son double thème amène la description de paysages comme le jardin de Bellosguardo, la plaine de Florence, celle de Milan, le lac de Côme, les sites toscans où vécurent Boccace et Galilée, ainsi que l'évocation des trois belles Italiennes, prêtresses du culte des Grâces. Si ces jeunes femmes, cependant, paraissent moins hellénisées par la poésie que les héroïnes des deux *Odes*, la description que fait d'elles le poète n'offre rien de spécifiquement italien. Et quant aux paysages, traités

dans un style laudatif et décoratif, ils ne diffèrent guère des paysages grecs, que ce soit Zante, la Laconie, la Béotie, Délos, peints par la plume de Foscolo : comme eux ils ont à la fois quelque chose d'homérique, d'alexandrin et peut-être aussi de renaissant, — mais rien qui fasse penser au sentiment descriptif de Virgile, ni à celui de Dante, rien non plus qui rappelle l'Arioste ou le Tasse. Le plus « italianisé », semble-t-il, est celui de la vallée de Florence :

> ... immensa di città e di selve
> Scena e di templi e d'arator beati,
> ... cento colli, onde Appennin corona
> D'ulivi e d'antri e di marmoree ville
> L'elegante città[1]...

Mais, qu'il parle des « bois de peupliers de Chéronée » (*Grazie*, III) ou des « peupliers de la rive d'Arno » (*Ibid.*, II), qu'il parle des lauriers de Bellosguardo (*Grazie*) ou de ceux de Délos (*Hymne à la nef des Muses*), on n'a pour ainsi dire jamais l'impression que Foscolo voie l'Italie avec des yeux libérés de la Grèce. Pourquoi, d'ailleurs, est-ce surtout Florence et la Toscane qui sollicitent son talent d'évocation? C'est que, dès qu'il a connu cette région de l'Italie, il y a senti je ne sais quelle mystérieuse et divine parenté avec la nature hellénique. Il traduit cette parenté par un mythe : Minerve, cette déesse athénienne, est aussi la protectrice de Florence, à qui elle a fait don de l'olivier attique[2].

Il y a cependant, dans cet hymne II, les épisodes des jardins, des fleurs, des théâtres. Tout ceci paraît plus italien, observé sur nature à l'époque même où s'écrit le poème. Et n'oublions pas le long épisode de la vice-reine d'Italie, laquelle apporte aux Grâces l'offrande d'un cygne... Ceci, c'est l'opportunisme, c'est la contamination politique dont nous avons parlé; c'est, avec d'autres allusions semées de-ci de-là,

1. « Perspective immense de forêts et de villes, de temples, de laboureurs..., les cent collines de l'Appenin, qui font à la gracieuse cité (Florence) une couronne d'oliviers, de grottes et de villas aux constructions de marbre... » (*les Grâces*, II).

2. Variante de l'hymne II : « Les Nymphes virent ces plantes inconnues (les oliviers), sur la rive du fleuve, à l'ombre des libres lois que Minerve donna au pays de Toscane. »

l'intrusion du contemporain qui vient résonner dans la chambre des musiques supérieures.

Tout cela d'ailleurs, allusions aux faits de l'époque (notamment à la retraite de Russie), évocations de détails de la vie moderne, comme les serres où se cultivent les fleurs ou bien le concert de harpe, ou la promenade des élégantes milanaises dans leurs voitures au bord de l'Olone, tout cela est résorbé, avec beaucoup de doigté et un sens très sûr de l'harmonie, dans la tonalité générale du poème, laquelle est grecque dans les meilleures parties et légèrement décadente, néo-grecque, « directoire » si l'on veut, dans les moins bonnes. Ces échos venus du monde contingent accèdent à la sérénité musicale et décorative du poème par une sublimation qui consiste le plus souvent dans une sorte de naturalisation grecque : la Russie deviendra la Scythie; le vice-roi, combattant sur l'Elbe en 1813, sera protégé par la prière que son épouse adresse « à l'invisible Parque qui accompagne les héros, chantant à l'avance leur hymne funèbre et le tombeau élevé... et les blancs coursiers éternels qui, attelés à leur quadrige, parcourront les Champs-Élysées[1] » ; il n'est pas jusqu'à l'aurore boréale qui n'apparaisse sous la forme d'une Érynnie secouant sa torche dans les cieux.

Ce qui compte surtout, c'est cette tonalité générale, c'est cet éclat, ce rayonnement azuré qui émane du poème comme de la mer où Zante se mire. L'idée même du *carme*, d'un poème où des mythes et des légendes s'entrelacent pour suggérer des vérités philosophiques, Foscolo nous avertit qu'il l'a empruntée aux anciens Grecs. Et plus que cela : la philosophie du poème, cet esprit illuminé et sage qui voit sous l'aspect d'images à la fois naturelles et divines les choses de la pensée, ce sens si clair et si humain donné au monde, tout cela nous montre déjà visible, même à travers l'inachèvement de l'œuvre, la victoire de la Grèce éternelle.

Victoire méditée, remportée dans la durée et le silence, et qui révèle ce que renfermaient non pas les minutes fulgurantes de l'homme d'action, mais la durée et le silence de l'homme replié sur soi-même et se connaissant dans son essence. Comment, sur ce plan-là, la Grèce n'eût-elle pas, mal-

1. *Le Grazie*, II.

gré tous les affleurements de l'accidentel, remporté la victoire ? L'intime nostalgie de l'atmosphère natale, la sûre culture grecque du poète, étaient encore favorisés par le goût néo-hellénique du temps. Tout concourait à renforcer les puissances grecques, pourvu que Foscolo fût rendu à la solitude de l'inspiration et du travail, et que les bruits de l'actualité ne vinssent point trop battre sa porte...

Mais laissons ce poème des moments solitaires. Laissons cette œuvre de durée, conçue dans le silence. Voici une minute fulgurante. En 1806, les Français imposent à l'Italie une loi sur les sépultures qui fait fi des plus chères traditions et blesse tous les cœurs italiens. On en parle, on la discute, les sensibilités se révoltent. On repense à ces poètes anglais qui eurent naguère tant de vogue : Young, Gray, Hervey ; on lit des ouvrages tout récents consacrés à la question par des auteurs à la mode comme Delille et Legouvé[1]. Après une conversation avec Ippolito Pindemonte, Foscolo inspiré se met à l'œuvre, et crée en quelques semaines le poème des *Tombeaux*. Dans ce poème Ortis revit, et ses mâles rancunes. L'idée des tombes réveille l'impression ressentie jadis à Santa-Croce ; les influences de Parini, d'Alfieri, assiègent en tumulte l'esprit du poète. De ses *Tombeaux*, il va faire une méditation éloquente et virile sur l'héroïsme et sur les destins de l'Italie... C'est aux Italiens qu'il parle. Le génie de l'action se lève en lui. Voici le poème qui résume son destin italien, qui donne une voix à ses forces et à ces enthousiasmes jaillis dans le fougueux printemps de 1797. Jamais l'occasion n'a été si belle d'italianiser sa poésie comme il a italianisé son destin. Et, de fait, dans la première moitié du poème, nous avons l'épisode des cimetières de Milan et celui de Santa-Croce. Épisodes qui ont suffi à faire des *Tombeaux* ce livre de chevet, ce bréviaire des patriotes italiens. Mais ensuite... Après le passage de Santa-Croce, après ce discours d'un homme de combat qui s'appuie sur l'histoire et sur la puissance concrète et violemment présente d'un lieu, le poème tout à coup bifurque. Cette idée que les lieux illustrés par les cendres des grands hommes ou ceux qui furent le théâtre des

1. Delille, *l'Imagination ;* Legouvé, *les Pompes funèbres.*

grandes actions gardent en eux une force de vie parce qu'y persiste la présence idéale des héros, le poète veut la développer par des exemples. L'artiste est impatient de peindre des tableaux. Nous nous attendons à ce que ces exemples, ces tableaux, nous conduisent à tel ou tel épisode de l'histoire romaine ou italienne, à tel lieu célèbre de l'Italie : dans cet ordre d'idées, les sujets ne pouvaient manquer à Foscolo... Au lieu de cela, c'est Marathon, c'est la Troade qui s'évoquent. On nous parle des Athéniens, d'Ajax et de son tombeau, de Cassandre et d'Hector, du sépulcre des princes troyens. Foscolo, qui envie son ami Pindemonte d'avoir « couru, en ses vertes années, le vaste royaume des vents[1] » et vu de ses yeux, au cours de son voyage, tous ces rivages célèbres de la Grèce, refait en imagination sa croisière; et l'aboutissement de ce poème parti des tombes de Gray et de Young pour aller à Santa-Croce et donner une voix au civisme italien, ce sera la mer Égée, l'épopée homérique : la Grèce, patrie poétique de Foscolo.

On n'a pas été sans remarquer cette étrange bifurcation du poème. On a discuté sur les anomalies de sa composition. Certain critique a bien vu que Foscolo, après s'être exalté devant les tombes de Santa-Croce, avait eu l'air de leur tourner le dos pour aller chercher en Grèce ses exemples de grandeur et de patriotisme. Mais, expliquait-il, c'est que le poète craignait, pour des raisons de censure, de prendre des exemples en Italie, et en parlant des Grecs c'est des Italiens qu'il voulait parler[2]. Et il est bien vrai que les grands hommes

1. « Felice tu che il regno ampio de' venti,
Ippolito, a' tuoi verdi anni correvi. »
(*Dei Sepolcri.*)

2. Marc-Monnier, *l'Italie est-elle la terre des morts?* (Paris, 1860), p. 9 : « ... il avait pensé à la Grèce (il nommait ainsi son Italie, ce poète forcément obscur et voilé)... » Et p. 12, note : « Il est facile de pénétrer la pensée du poète dans cette évocation de souvenirs antiques. Florence est l'Athènes de l'Italie, et les Perses étaient les Autrichiens de l'Orient. » Nous devons tout d'abord faire remarquer qu'en 1806, lorsque Foscolo conçut et écrivit les *Tombeaux*, ce n'étaient pas les Autrichiens qui apparaissaient comme les étrangers, obstacle à la liberté italienne, et que si Foscolo avait voulu évoquer les luttes des Italiens contre les Autrichiens, la censure française n'aurait eu certes aucune raison de lui chercher noise, au contraire. Que Florence, d'autre part, soit pour Foscolo « l'Athènes de l'Italie », nous le pensons également, nous fondant surtout sur certain passage des *Grâces.*

de Santa-Croce ne sont que des poètes, des savants, des artistes, tandis que les exemples grecs de la seconde partie du poème sont des exemples militaires qu'il pouvait être dangereux, au point de vue politique, de prendre en Italie. En Italie soit, mais pourquoi pas à Rome? Et, d'ailleurs, avant de quitter l'argument de Santa-Croce et d'Alfieri, dans le passage qui suit l'énumération des savants et des artistes, le poète avait déjà amassé, et sans aucune crainte, de quoi irriter la censure en parlant des « Alpes mal défendues » et, aussitôt après, d' « espérance de gloire » et « d'esprits audacieux », puis des colères d'Alfieri (auteur du *Misogallo*, « l'antifrançais ») et de « la révolte patriotique qui soulève encore ses cendres[1] ». Non : si, tout de suite après, la rêverie de Foscolo l'entraîne vers Marathon pour passer de là en Troade, c'est parce qu'elle suit la pente irrésistible des méditations habituelles, le chemin de la nostalgie et de la culture. « Ainsi, dit-il lui-même dans sa *Lettre à M. Guillon*[2], la

Mais, précisément, la question est que Florence apparaisse au poète l'Athènes de l'Italie, et non Athènes la Florence de la Grèce. En d'autres termes, ce qui nous intéresse, c'est la tendance de Foscolo à voir l'Italie en fonction de la Grèce, dès qu'il s'agit de poésie. Car, s'il s'agissait de politique ou d'éloquence, il y aurait plutôt lieu de montrer Foscolo tributaire des conceptions romaines (revues par Machiavel, Alfieri et les orateurs de la Révolution française). Mais, dans les *Sepolcri*, l'atmosphère lyrique de la composition a ramené l'auteur à cette région de l'imagination que peuplent les réminiscences helléniques. Marc-Monnier ne nous donne-t-il pas raison lorsqu'il ajoute : « Tout est grec dans Foscolo (Grec de naissance), la pensée et même la phrase? » Ce qui est surtout grec chez lui, c'est l'imagination poétique. Et, s'il est indiscutable que dans les *Sepolcri* la pensée *politique* de l'auteur vise l'Italie, il est tout aussi évident que sa pensée *lyrique* ne peut s'empêcher d'aller chercher en Grèce la matière de ses exemples et de ses symboles. Elle s'évade vers la Grèce, qui est son climat de prédilection.

1. « ... le mal vietate Alpi e l'alterna
Omnipotenza delle umane sorti
Armi e sostanze t'invadeano edare
E patria e, tranne la memoria, tutto.
Che ove speme di gloria agli animosi
Intelletti rifulga ed all'Italia
Quindi trarremo gli auspici... »
(ALFIERI.)

« Con questi grandi abita eterno; e l'ossa
Fremeno amor di patria. »
(IBID.)

2. Ce critique français, qui vivait en Italie, avait jugé défavorablement les *Sepolcri*.

fantaisie du lecteur court aux siècles oubliés. » Admirable formule, où il faudrait seulement remplacer le mot de *lecteur* par celui de *poète* pour comprendre comment il se fait que, même dans son œuvre italienne et actuelle par excellence, Foscolo n'a pu se retenir de retourner à ces domaines chéris de sa poésie : la Grèce, l'antiquité[1].

Peut-être le fait apparaît-il d'une manière plus éclatante dans ce poème-ci que dans celui des *Grâces*, parce qu'ici cette évasion s'est dessinée en dépit du sujet, comme une déviation instinctive dans le cours du développement d'une idée qui se voulait d'abord toute italienne. Et ainsi les *Sepolcri* nous offrent un témoignage pathétique, où reste imprimée la trace tourmentée et comme vivante de ce conflit Grèce-Italie que nous nous sommes proposé d'étudier.

Et pourtant le poème lui-même, en même temps qu'il nous livre cette trace émouvante du conflit, porte en lui tout au moins les éléments d'une conciliation que l'auteur n'avait pu chercher que vainement dans les conditions de sa vie et qu'un ouvrage comme les *Grâces* aurait réalisée complètement peut-être s'il était parvenu à son terme.

Il n'est pas possible, en effet, de ne pas être frappé de l'unité de ton et de conception qui fait qu'au long des *Sepolcri* Athènes, Ilion et Florence ont l'air d'être revendiquées et défendues comme une seule et même patrie, et d'autre part de l'unité de couleur, ou mieux de *lumière*, qui baigne les passages les plus glorieusement harmonieux du poème, que ces passages aient trait aux antiques décors de la Grèce et de la Troade, ou aux sites actuels de l'Italie. Cette unité de lu-

1. Marradi (*Arte et natura nella poesia di U. F.*) a fait une remarque du même genre, et il en conclut à l'originalité de l'œuvre : « Elle est différente, dit-il, de toutes les autres justement par ceci que, pour le poète zantiote, *la patrie* fut tout aussi bien la Grèce que l'Italie. C'est pourquoi dans son poème les images helléniques semblent dominer toute l'âme d'Ugo et la ravir hors de son époque. Mais ce grand essor vers les tombes de Marathon et le sépulcre trois fois millénaire d'Ilus part des stèles de *Santa-Croce*, du temple des gloires italiennes... » Ce qui nous semble surtout frappant, à nous, ce n'est pas tant que cet essor vers Marathon parte de Santa-Croce, mais bien que cet essor partant de Santa-Croce retourne si directement à Marathon. Observons que M. Marradi est l'un des rares critiques qui aient songé à faire intervenir dans l'interprétation des *Sepolcri* l'idée de la *double patrie*.

mière apparaîtra plus frappante encore si l'on fait appel à d'autres œuvres foscoliennes et si l'on compare, par exemple, la description de la campagne florentine dans les *Sepolcri* à celle de Zante dans l'hymne I des *Grâces*. Voici Florence : « Louée sois-tu pour tes brises heureuses, imprégnées de vie..., tes collines que la vendange met en fête... Les vallées peuplées de maisons et d'oliveraies exhalent au ciel mille arômes de fleurs[1]. » Et voici Zante : « Du haut des cieux l'éternel soleil fait pleuvoir sur elle ses rayons de vie... De vastes forêts d'oliviers, et des côteaux où abondent les présents de Bacchus. Une fraîche santé y est promise par les brises que nourrissent les fleurs sauvages et les cèdres toujours verts[2]. » Soleil, parfums, collines plantées de vignes et d'oliviers : les détails sont à peu près identiques. On dirait qu'en fin de compte la poésie foscolienne ne cherche guère à distinguer entre les paysages de la Grèce et de l'Italie, mais reconnaît et salue en toutes deux un unique climat de prédilection : le climat de cette poésie, sa véritable patrie.

Il semble donc qu'il y ait eu pour Foscolo, au delà et au-dessus de la patrie au sens civique du mot — laquelle, sans aucun doute, et par suite d'un choix à la fois enthousiaste et délibéré, fut l'Italie — et de la patrie au sens de terre héréditaire, chérie depuis l'enfance et toujours regrettée — qui fut incontestablement la Grèce —, il y ait eu ce qu'on pourrait appeler la patrie de la sensibilité et du rêve, le paysage idéal dont l'imagination est secrètement imprégnée, ce « pays qui nous ressemble » et où tout, a dit Baudelaire, parle la langue

1. « Te beata... per le felici
Aure pregne di vita...
... i tuoi colli
Per vendemmia festanti, ... le convalli
Popolate di case e d'oliveti
Mille di fiori al ciel mandano incensi. »
(*Dei sepolcri.*)

2. « ... a lei dall'alto manda
I più vitali rai l'eterno sole...
E selve ampie d'ulivi, e liberali
I colli di Lïeo : rosea salute
Prometton l'aure, da'spontanei fiori
Alimentate, e da' perpetui cedri. »
(*Le Grazie*, I.)

natale de l'âme. Ce pays, il n'est proprement et pleinement nulle part : mais, pour s'en former l'image, notre esprit actif emprunte les traits de tel ou tel site terrestre, corrigeant, épurant, transfigurant des aspects dont les plus subtilement éclatants peut-être sont ceux que l'enfance a transmis à notre mémoire magicienne (Zante), ou encore ceux de tel horizon que le sort a fait surgir un beau jour au milieu de notre vie (Florence et la campagne toscane). Il nous arrive même de puiser dans les œuvres de l'art et de la littérature, afin de les intégrer dans cette patrie, des éléments que d'autres avant nous avaient déjà saisis, concentrés et transfigurés. Ce climat, cette patrie, que parfois des poètes particulièrement déshérités du sort doivent créer presque de toutes pièces en réaction contre les paysages de leur vie, Foscolo a eu la chance d'en trouver, dans des contrées où il a passé une grande partie de son existence, une image déjà fort approchée. La Zante et la Toscane réelles apportaient à sa fantaisie tout ce qu'il lui fallait pour que, aidé par les œuvres de l'art classique et néo-classique, et surtout par la poésie et les croyances si poétiques elles-mêmes des anciens Grecs, il pût assez aisément constituer *son* paysage.

Ce paysage foscolien, on peut s'en faire une idée par les exemples que nous avons cités, et où nous avons vu qu'il était bien malaisé de distinguer entre Grèce et Italie, entre Zante et Florence. Que Foscolo ait évoqué Délos, les îles Ioniennes, le lac de Côme ou la Toscane, au fond ce qu'il évoquait c'était toujours ce même pays qui lui offrait, au delà des différences de la Grèce et de l'Italie, un climat méditerranéen épuré, rendu plus serein encore, un climat de soleil et de parfums, de mer éclatante, de collines et d'ombrages, avec des campagnes très construites, aux vastes lignes, à la fois élégantes et peuplées, étincelantes de calme, de joie et de fécondité. Jusque dans sa vision des lieux funéraires, il n'a pas oublié ces caractères de prédilection : « Les cyprès et les cèdres, imprégnant les zéphirs de purs effluves... Les fontaines, versant des eaux lustrales, donnaient la vie aux amaranthes et aux violettes... Et celui qui venait s'asseoir pour raconter ses peines aux chers défunts et faire libation de lait sentait autour de lui un parfum lui parler des brises ély-

séennes[1]. » Tableau édénique des cimetières... Mais plus entière et plus pure la vision de l'île de Pallas qui surgit au dernier hymne des *Grâces*, cette île chimérique qu'isole l'océan, « terre dorée » que Pallas a entourée d'un ciel « seulement pénétrable aux Immortels[2] ». Elle nourrissait les hommes, elle leur donnait « d'éternelles moissons ». Mais les hommes ne se sont pas montrés dignes de ce bonheur, et maintenant, séjour de la seule Pallas et des divinités qui l'entourent, cette île est bien devenue la patrie utopique de la poésie foscolienne : « Là les danses sont chastes, et pures les chansons. Le gel ne touche point les fleurs, et à jamais les prés sont verts, le jour éclatant, les nuits étoilées et limpides[3]. » Pays du beau temps, de la pureté, de la paix éternelle.

L'élément essentiel, le pain de vie de ces paysages, c'est la lumière.

La lumière enveloppe le souvenir de Zante et de l'enfance, et la nostalgie qui s'en exhale est nourrie et peuplée de lumière. Dès sa première phase de production juvénile, le poète était venu à ce thème de la lumière, qui lui sera cher, et, dans un morceau où mainte influence littéraire se fait sentir, il

1. « ... cipressi e cedri
Di puri effluvi i zefiri impregnando...
Le fontane versando acque lustrali
Amaranti educavano e viole...
... e chi sedea
A libar latte e a raccontar sue pene
Ai cari estinti, una fragranza intorno
Sentia qual d'aura de' beati Elisi. »
(*Dei Sepolcri.*)

2. « Isola è in mezzo all' oceano...
... un dì beata
D'eterne messi e di mortali altrice.
.....
Palla Minerva...
... l'aurea terra
Cinse di ciel pervio soltanto ai Numi. »
(*Le Grazie*, III.)

3. « ... e quivi casti i balli,
Quivi son puri i canti, e senza brina
I fiori e verdi i prati, ed aureo il giorno
Sempre, e stellate e limpide le notti. »
(*Ibid.*)

chante la louange du soleil[1]. Le sonnet qu'il adresse au soir évoquera dans un vers d'une limpidité merveilleuse

Le nubi estive et i zeffiri sereni[2].

Les hasards de la vie militaire l'ayant conduit aux bords de la Manche, à Boulogne, il se plaint, dans l'épître qu'il adresse à Vincenzo Monti, de vivre « sur un sol qui n'ouvre pas son sein docile à l'éclat du soleil[3] ». Plus tard, en 1814, il écrira encore : « Je sors me promener aux rayons du soleil qui, bien qu'il ne me réchauffe que médiocrement, *me console*[4]. » Cette lumière, « harmonie du jour[5] », c'est elle qu'on regrette à l'heure suprême : « Les yeux de l'homme qui meurt cherchent le soleil; et toutes les poitrines dédient leur ultime soupir à la fuyante lumière[6]. » Elle est pour lui synonyme de vie; au dernier vers des *Sepolcri*, pour dire que les héros seront pleurés et honorés jusqu'à la fin des siècles, il trouve cette amère et éclatante formule : « ... tant que le soleil resplendira sur les misères humaines[7]. » Ortis, avant de mourir, dit adieu à la nature : « Resplendis, ô Nature... Tu ne resplendiras plus pour moi[8]. » Et, dans la tragédie d'*Ajax*, le héros ne parle pas d'autre façon au moment de se donner la mort : « Que je voie et adore cette sainte lumière du soleil, avant que je ne meure. Oh! comme elle s'élève splendide... Soleil! viens ver-

1. Dans la pièce intitulée *Al sole.*
2. Sonnet *Alla sera.*
3. « In terra, che non apre il seno
Obbedïente al scintillar del sole
Passa la vita sua colma d'obblio. »
(Épître à Vincenzo Monti.)
4. 1814. Ce texte, avec d'autres, est invoqué par G. Melodia, *Il Foscolo e la natura.* Palerme, 1899.
5. « ... Armonia del giorno... »
(*Dei Sepolcri.*)
6. « ... gli occhi dell' uomo cercan morendo
Il sole; e tutti l'ultimo sospiro
Mandano i petti alla fuggente luce. »
(*Ibid.*)
7. « ... finchè il Sole
Risplenderà su le sciagure umane. »
(*Ibid.*)
8. *Ultime lettere di Jacopo Ortis.*

ser tes rayons sur mon sépulcre[1]. » Le plus grand malheur, c'est celui de Tirésias : la cécité. « Il ne revit plus jamais jaillir des cimes natales de l'Hélicon le char éclatant du Soleil[2]... »

Pourquoi Tirésias fut-il aveuglé? Pour avoir surpris la nudité éblouissante de Pallas : car les Dieux sont lumière. Elle est l'élément où vivent les Grâces, le voile transparent où leur nudité étincelle[3].

Cet amour méditerranéen, classique, de la lumière, baigne l'œuvre entière de Foscolo, à l'exception peut-être de certaines pages juvéniles et de l'un ou l'autre de ses *Sonnets*, où on le sent encore dominé par les pénombres d'un certain préromantisme. Ces pénombres, la complicité du sujet les ramènera sur tels passages des *Sepolcri.* Cependant, même dans ces parages assombris de la poésie foscolienne, il est rare que nous n'ayons pas, contre-partie mélancolique de l'éclat du jour, la limpidité délicieuse et tranquille de la clarté lunaire[4]. D'ailleurs on est étonné de voir combien cette méditation des *Tombeaux*, malgré le genre « sépulcral » auquel elle se rattache, offre peu de couleur vraiment nocturne. C'est que sur les tombeaux foscoliens ce sont « les Muses » qui « sont assises[5] » : la poésie est là, et la poésie de Foscolo, même s'il

1. « Ch'io veggia e adori quella sacra luce
Del Sol prima che io mora. Oh, come s'alza
Splendida...
Ah, se rivive la mia fama, allora
O glorioso, eterno lume, o Sole!
Sovra il sepolcro mio versa i tuoi raggi. »
(*Ajace*, V, sc. IV.)

2. « Ma nè più rimirò dalle natie
Cime eliconie il cocchio aureo del Sole... »
(*Le Grazie*, III.)

3. « ... ed elle
Tra le fiamme d'amore ivano intatte
A rallegrar la terra, e si velate
Apparian come pria vergini nude. »
(*Ibid.*)

4. Ortis dit à l'*amica luna :* « Ti ho sempre salutata mentre apparivi a consolare la muta solitudine della terra » (*Ultime lettere*).

5. « ... le Muse
Siedon custodi de' sepolcri... »
(*Dei Sepolcri.*)

s'agit de mort, à plus forte raison quand elle touche aux choses de la vie, est lumière. La naissance des Grâces et de Vénus, dans l'hymne Ier des *Grâces*, est littéralement aveuglante de soleil; et l'adieu de Vénus aux trois vierges divines se fait au lever du jour, sur la cime de l'Ida que rosit le matin : Vénus, remontant au ciel, va se confondre avec la lumière de son astre[1].

La patrie de Foscolo se situe donc du côté de la Grèce, et ses paysages sont baignés de clarté méditerranéenne; mais elle déborde les étroites limites d'une Grèce terrestre, et surtout de ce canton écarté que sont les îles Ioniennes. Elle est éternelle et universelle : le temps n'existe point pour elle, ni la distinction entre mort et vie, puisqu'elle héberge les races bienheureuses des dieux et des héros. Car l'Hellade de Foscolo est, comme nous l'avons vu, plus encore l'Hellade des fables que le pays de son enfance; ou plutôt, c'est l'Hellade des fables ravivée, rendue plus proche, plus familière et plus irréfutable par le souvenir éblouissant et tendre des années vécues aux Iles. Si bien que cette patrie foscolienne dont nous essayons de définir l'apparence et le climat, c'est un peuple surnaturel, ou plutôt divinement humain, qui l'habite. C'est ce « peuple de dieux » en qui, dira Musset, le ciel marchait et respirait sur la terre. Ce sont ces créations radieuses et frémissantes qui enchantaient, soupirera Leopardi, le printemps du monde[2], et par lesquelles, s'il faut en croire Vincenzo Monti, « parmi la céleste substance et la terrestre courait un esprit, une intelligence, une divine flamme qui était l'âme du monde. Alors tout vivait, tout peuplait de vie les beaux ouvrages des poètes[3] ». Foscolo a bu dans les *auree*

1. « ... S'avvolgea nel puro
Lume dell'astro suo. »
(*Le Grazie*, I.)

2. *La primavera, o Delle favole antiche.*

3. « ... per tutta
La celeste materia e la terrestre
Uno spirto, una mente, una divina
Fiamma scorrea, che l'alma era del mondo.
Tutto avea vita allor, tutto animava
La bell'arte de' vati. »
(Vincenzo Monti, *Sermone su la mitologia.*)

tazze dont parle l'*Hymne à la nef des Muses*, il s'est abreuvé de ces antiques *illusions* à propos desquelles son Ortis s'écrie : « Illusions! mais cependant, sans elles, je ne pourrais sentir la vie que dans la douleur. » Et, en effet, dans les sonnets par exemple où lumière et ombres alternent, la lumière et la sérénité, l'esprit de victoire, sont presque toujours là où apparaît la fable païenne.

Disciple des philosophes sensualistes du XVIII^e siècle, Foscolo croyait l'homme mené par les passions; il a donné, dans sa *Leçon sur l'origine et le rôle de la littérature*, la théorie de l'illusion qui déclenche les passions et tout le dynamisme de la vie humaine, ainsi que du rôle de l'imagination poétique, de cette « fantaisie, mère des illusions[1] », grâce à qui l'homme est à même d'ennoblir la réalité, de voir les choses plus belles et plus perpétuellement belles. Mais le miracle de son enfance grecque et de la poésie, c'est que, une fois pris par l'inspiration, il subit le charme et ne songe plus que toutes ces images créées par la mythologie ne sont que des illusions. Il s'agit désormais là pour lui d'un vrai monde de poésie, du seul qui soit digne d'imitation et de nostalgie.

La mythologie antique (et surtout la grecque) n'est pas seulement pour lui le magasin d'images concrètes dont tout poète a besoin et pour la formation duquel les poètes classiques jugeaient cette mythologie irremplaçable[2], mais c'est quelque chose de plus : véritablement un univers encore effervescent, dont il connaît les mœurs, où circule son esprit, avec une souveraine aisance, au point de ne pas se contenter des mythes connus, classés et figés par les siècles, mais de continuer la mythologie, d'inventer de nouvelles fables à propos des anciens dieux, dans l'assurance où il est que la possibilité de créer cette vie divine et multiforme persiste, et qu'il en porte avec lui le sens inné[3]. Il va plus loin : il fait on-

1. *Opere*, t. II, p. 9.

2. « ... Si *on* leur demandait une autre mythologie où puiser des images et des tableaux, ils (les modernes) auraient de la peine à nous la désigner. » (*Ragion poetica del carme Le Grazie.*) Il ajoute cependant : « Peut-être qu'un jour dans d'autres poèmes, je ne ferai plus revenir les divinités païennes. » Mais jamais il ne l'essaya, et les *Grâces* restèrent son testament poétique.

3. Par exemple, à l'hymne I des *Grâces*, le mythe des biches de Diane, celui de la forêt submergée, celui du premier autel des Grâces, celui de la sé-

doyer les caprices irisés de la fable autour des faits les plus actuels, ainsi que nous le voyons dans ses deux *Odes*, dont l'une transforme en un événement fabuleux où les dieux de l'Olympe sont mêlés la chute de cheval d'une belle dame génoise, et l'autre promet, avec une tranquille et triomphante audace, l'immortalité de Bellone et de Vénus à sa maîtresse convalescente. La digression mythologique qui s'empare du développement de ces poèmes devient leur âme même; et on les sent d'autant plus réussis, d'autant plus proches de la vérité intime vécue par le poète, qu'ils s'envolent plus loin des réalités d'aujourd'hui, des prétextes terrestres dont ils sont partis. Avec eux le poète a définitivement quitté le domaine de l'insatisfaction et de la douleur, il est du côté de la beauté et de l'éternité, chez lui, dans sa patrie.

Comme l'on comprend que Foscolo, conscient de cette libération et de cet accomplissement de soi que lui donnait sa faculté de vivre le mythe antique, se soit plongé avec ravissement et persistance dans l'étude des auteurs qui lui fournissaient sa nourriture exaltante de fables, et notamment du plus riche d'entre eux, Homère. Au moment où il était pris le plus complètement par son travail de mise au point des *Grâces*, il écrivait à la comtesse d'Albany : « Depuis des mois je ne lis plus qu'Homère, Homère, Homère[1]... »

Ainsi donc Foscolo, par la sensibilité, le souvenir, le rêve et l'étude, a su reconnaître et aussi composer son vrai pays, sa Grèce de lumière et de fable, construite haut au-dessus de la réelle Zante, et où tels souvenirs italiens prennent place, où d'ailleurs toutes les choses humaines trouvent leur rang et leur raison, se calment et se concilient. A mesure qu'il pénètre dans cette patrie poétique, voyez comme les violences du politique et du soldat font place à un esprit de sérénité

paration de Vénus et des Grâces. G. Manacorda, dans ses judicieuses *Études sur Foscolo* (p. 85), a signalé, à propos des deux *Odes*, cette liberté du poète vis-à-vis de la littéralité du mythe antique : « Ce poète zantiote, qui nous étourdit dans les notes à la *Chevelure de Bérénice* par son érudition mythologique, le voilà qui invente, à ce qu'il semble, dans l'ode à la Pallavicini, le mythe de Diane tombant du rocher de l'Etna, et qui, dans la seconde ode, s'il n'invente pas un fait mythologique, l'adapte du moins avec une maîtrise tranquille à son inspiration poétique. »

1. 12 octobre 1814 (*Epistolario*, t. II, p. 65).

pour qui les batailles des mortels ne sont qu'un atroce et incompréhensible délire[1]... Car dans cette contrée éternelle réside une harmonie où tout conflit vient se résoudre, où l'action même, et le destin de l'homme qui combat, et les orages, et les révoltes, et jusqu'aux héroïsmes, s'assemblent pour figurer dans une cérémonie définitive, en qualité de vastes mythes et de témoignages solennels.

Robert Vivier.

1. « ... in noi serpe, ahi miseri, un natio
Delirar di battaglia, e se pietose
Nel placano le Dee, spesso rïarde
Ostentando trofeo l'ossa fraterne.
Ch'io non le veggia almeno or che in Italia
Fra le messi biancheggiano insepolte ! »

(*Le Grazie*, I.)

ALFRED DE VIGNY ET SLOWACKI

« ELOA » ET « ELOE »

> Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur.
>
> PASCAL.

Nous ne comptons pas présenter ici un fait pur et simple d'influence littéraire : ce fait ne serait pas nouveau. Nous voudrions, bien au contraire, tirer certaines conclusions nouvelles d'un rapprochement déjà ancien et qui n'avait guère besoin d'être découvert. Ce faisant, nous aimerions illustrer et appuyer quelques-unes des thèses les plus chères à la littérature comparée, la thèse qui avance que rien ne saurait mieux affirmer l'originalité d'un poète que la compréhension des procédés par lesquels il métamorphose ses sources, et cette autre qui tend à mesurer l'importance d'un auteur par la répercussion de ses idées et la résonance de son œuvre.

* * *

Voici les quelques dates qui se trouvent à la base de notre étude.

En 1824, Vigny lance son *Eloa*, dont je n'ai pas besoin de raconter l'histoire. C'est un poème d'inspiration byronienne, mais de forme classique, et parfois même non sans certaines touches à la Parny ou à la Bertin. Les beautés singulières de ce premier chef-d'œuvre de Vigny chantent d'ailleurs dans toutes les mémoires.

En 1839, Slowacki publie un de ses chefs-d'œuvre absolus, *Anhelli*, poème glorifiant le martyre des exilés polonais en Sibérie. Cette œuvre, d'inspiration dantesque, est écrite en une prose admirable — Slowacki étant, par ailleurs, le vir-

tuose le plus prestigieux du vers polonais — qui adopte le mouvement des versets bibliques suivant l'exemple donné par Mickiewicz dans son *Livre du Pèlerinage polonais*[1].

Or, dans les visions sibériennes d'*Anhelli*, nous rencontrons la figure de l'ange gardien des cimetières polonais en Sibérie. Cet ange féminin, symbole de la pitié suprême, porte le nom d'Eloë. Dans une lettre-commentaire, datée du 22 mai 1839 et adressée à Constantin Gaszynski, Slowacki disait : « Si l'on vous demande des nouvelles sur Eloë — renvoyez à M. Alfred de Vigny. »

Nous interpréterons ces faits connus depuis toujours, puisque le rapprochement fut fait par l'auteur lui-même, l'année même de la parution d'*Anhelli*.

* * *

Alfred de Vigny — je ne fais ici que répéter ce que M. Baldensperger a lumineusement exposé — a cueilli son *Eloa* en cheminant sur les routes côtoyant le problème du mal. Il rêvait à un poème sur Satan sauvé. Il n'a réalisé — sauf quelques fragments inachevés — que le poème sur la chute de celle qui voulait sauver Satan...

Toutes ces imaginations, ces idées et ces rêves s'affiliaient naturellement à toute la tradition préromantique de la mythologie chrétienne, des anges déchus et des anges de lumière. Après Milton, dont la conception grandiose couvre de son ombre tout le romantisme, ce fut Klopstock qui tenta de soutenir la gageure. On trouve chez lui un ange masculin nommé Eloa; on trouve surtout un ange déchu nommé Abbadona. Tous les deux seront remarqués par Chateaubriand et Vigny.

Ces idées avaient triomphé, en théorie, avec la poétique de Chateaubriand, illustrée par certains chapitres des *Martyrs* et des *Natchez*. Toutefois, Vigny ne pouvait connaître en 1824 que les premiers. D'ailleurs, les grands exemples lui furent fournis plutôt par le Lucifer de Byron et par les *Amours des Anges* et les *Peris* de Thomas Moore.

Si, après tous ses devanciers, Alfred de Vigny sut garder son originalité poétique presque entière, il en faut peut-être

1. Exemple imité, on le sait, par Lamennais dans ses *Paroles d'un croyant*.

savoir gré à son imagination un peu courte, un peu grêle : parfois la déficience elle-même devient une vertu. Cette note profondément triste dans sa désespérance, cette saveur si « vignesque » dans l'âpreté même de son pessimisme, le poète les doit peut-être à ce qu'il ne savait ni ne pouvait suivre les exemples faciles de la fantaisie débordante et échevelée des romantiques.

Après l'esquisse juvénile (1819?) du *Jugement dernier* et de ses deux anges volontairement incarnés pour pouvoir libérer le monde par leur innocence qui, malheureusement, ne tint pas à l'épreuve, Vigny retourna à ses préoccupations dans son *Satan*, qu'il n'acheva pas, une fois encore.

Ici nous voyons le démonisme devenant prométhéisme : Satan devient ici le consolateur de l'humanité et, dans la pensée du poète, il est lui-même destiné au salut. Il importe de souligner, dans ce poème inachevé, la présence d'un ange de pure pitié, Eloa, qui sert d'instrument de salut à Satan, puisqu'elle l'amène à pleurer. Or, dans cette phase de la pensée de Vigny, une larme est une impossibilité pour le Méchant. S'il pleure, c'est qu'il n'est plus Satan. Cette larme le libère : « Il n'a plus de bonheur à faire le mal... Les temps sont finis. Tu es sauvé. »

Nous retiendrons cette première étape de l'évolution de la conception de Vigny. Nous savons combien profondément cette pensée changera dans *Eloa*, bien qu'on puisse encore y reconnaître certains points oubliés où le poète aurait pu amorcer le salut de Satan.

Mais qui était Eloa?

Ici encore il y a eu modification et transformation. La rédaction primitive ne lui donnait pas la même origine que la version définitive.

Originairement nous apprenions que sous chaque pas de Dieu surgissaient des êtres : « Dieu avait fait un mouvement pour secourir un monde menacé de destruction, mais partout où va Dieu, il crée : à la place où son pied s'était posé, il naquit un ange... » Eloa était ainsi le fruit d'un mouvement de Dieu allant, dans sa pitié, secourir un monde.

Le poète se vit amené à modifier cette conception sous l'influence d'une tradition conservée à la Sainte-Trinité de Ven-

dôme, qui possédait comme relique une larme versée par le Christ au tombeau de Lazare. De là ces vers admirables :

Et Lui-même, en voyant le linceul et le mort,
Il pleura. — Larme sainte à l'amitié donnée,
Oh ! vous ne fûtes point aux vents abandonnée !
Des Séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
Et comme une merveille, au Ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Éternel vous porta, rayonnante.

Et ce fut Eloa. Elle devint ainsi le symbole même de l'amitié, ce sentiment le plus sublime parmi les sentiments humains.

L'on sait comment Vigny réussit à développer cette belle conception, à la mettre en acte, en nous présentant l'histoire de cet ange qui, conformément à sa nature de pitié, voulut sauver le Démon. Pourtant, tout le poème ne sut se tenir à la même hauteur d'inspiration. Le poète était jeune, inexpérimenté et bien proche encore de certaines traditions du rococo semi-classique du XVIII^e siècle finissant...

Nous nous trouvons ainsi à la racine même d'une brisure qu'il est difficile de ne point apercevoir dans le poème et, ce qui est plus grave, dans la figure d'Eloa elle-même.

L'imagination du poète, attachée à Chénier et charmée par l'exotisme oriental de l'époque, ne put s'empêcher de donner à l'ange Eloa des formes quelque peu ambiguës, très terrestres, mi-orientales. On croirait quelquefois percevoir dans les vers décrivant Eloa une nuance de Chénier et peut-être même de Parny...

Rien d'étonnant que notre ange Eloa ait gagné un air un peu énigmatique et risque, on l'a dit, « de tourner la tête à tous les chérubins » :

... sous une pâle robe
Son pied blanc tour à tour se montre et se dérobe,
Et son sein agité, mais à peine aperçu
Soulève les contours du céleste tissu.

Il ne suffit certes pas de la blancheur du pied pour donner à cette description un caractère d'absolue pureté.

Quoi qu'il en soit, ces vers sont fort beaux et il y en a d'autres qui le seront profondément.

Eloa — je ne fais que rappeler ce qui est si cher à toutes les mémoires — perd sa tranquillité et son bonheur en apprenant le malheur de l'ange déchu :

> Il est même sans joie aux malheurs qu'il a faits,

ce qui suffirait au salut de Satan, si l'auteur d'*Eloa* était encore celui de *Satan sauvé*...

Eloa, loin de s'effrayer, se trouve attirée vers le Malheureux :

> Son premier mouvement ne fut pas de frémir,
> Mais plutôt d'approcher comme pour secourir.

Elle était ainsi d'accord avec son ancienne, sa première origine : « Dieu avait fait un mouvement pour secourir un monde menacé... »

> Elle apprit à rêver...
> . . . .
> Eloa...
> Cherchait quelque nuage où dans l'obscurité
> Elle pourrait du moins rêver en liberté.

Ce faisant, elle traitait un peu son Paradis en une espèce de cloître ou de pensionnat cloîtré... Aussi bien se trouva-t-elle un jour au bord même de l'enfer. Et c'est alors qu'elle aperçut celui qui — M. Baldensperger l'a si justement noté — avait des airs et un langage baudelairiens...

> Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait
> Sur ce lit de vapeurs qui sous ses bras fuyait.
> . . . .
> Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.
> . . . .
> Je leur donne des nuits qui consolent des jours,
> Je suis le Roi secret des secrètes Amours.

Eloa, mue par la pitié qui était sa nature, ne put se retenir de descendre encore vers lui et de lui dire ce vers admirable de candeur philosophique :

> Puisque vous êtes beau, vous êtes bon, sans doute,

en devenant ainsi victime du platonisme éternel, de la καλοκαγαθία.

Et c'est ici précisément que le poète, s'il n'avait changé d'idées, aurait pu, aurait même dû, d'après sa conception antérieure, amorcer le salut de Satan. Ce sont les plus beaux vers du poème. Satan se trouve au seuil d'une larme. Il est intérieurement brisé en présence de cette Beauté et de cette Pureté. Plus Eloa resplendit d'amour et plus, lui, il s'assombrit de tristesse. S'il pleure — ç'en est fait du Démon...

Or, jamais une larme ne fut aussi près de couler de ses sombres yeux. Eloa le contraint même à penser à Dieu :

L'Archange s'en effraie et, sous ses cheveux sombres,
Cherche un épais refuge à ses yeux éblouis.
Il pense qu'à la fin des Temps évanouis,
Il lui faudra de même envisager son Maître,
Et qu'un regard de Dieu le brisera peut-être;
. . . .
L'Ange maudit pencha sa chevelure noire
Et se dit...
« Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu! »

Si Eloa, à ce moment, avait continué sur son chemin de pitié, Satan aurait été sauvé! Mais, terrifié par l'air sombre du Démon, elle chercha à fuir et réveilla ainsi la malice de Satan, avide d'une conquête. Elle manqua de l'aide de son Dieu qu'elle avait délaissé. Elle fut peut-être une janséniste à qui la grâce a manqué...

Nous ne saurions plus partager aujourd'hui les illusions des romantiques qui, dans leur besoin d'un poète — Victor Hugo n'avait pas encore dépassé ses *Odes* et Lamartine avait déjà dépassé les *Méditations* — saluèrent dans l'auteur d'*Eloa* un poète prenant rang entre Milton et Dante. Mais nous ne saurions de même rester insensibles à la profondeur de la conception du poème et à la beauté d'une longue file de vers qui chantent leur poésie parmi les plus beaux de ceux qu'écrira Alfred de Vigny.

*
* *

La muse de Slowacki, ayant reçu des mains de celle de Vigny le motif d'Eloa, devait y rencontrer un vrai triomphe d'originalité[1].

1. On a parlé de *lierre* à propos du procédé créateur caractéristique pour

Autrement dit, on ne saurait se borner ici à constater la similitude des noms et à dénoncer ainsi source et influence. Il faut ajouter immédiatement que Slowacki n'a trouvé chez Vigny que le nom et l'origine d'Eloa-Eloë. A part cela, toute la beauté spécifique d'Eloë, tout son contenu émotionnel et symbolique, toute sa poésie, tout son rôle dans *Anhelli*, tout ceci diffère absolument de la tonalité poétique de l'Eloa de Vigny. Slowacki a pris Eloë là où Vigny avait laissé Eloa, sans faire route commune.

Il nous faut tout d'abord dire en quelques lignes ce qu'est le poème d'*Anhelli*. Il y a en lui une idéologie et il y a une réussite poétique. Il ne nous appartient pas de donner ici une analyse précise du poème, d'en dire tout le charme, d'en présenter la poésie exquise et mystérieuse. Nous ne ferons que dresser le cadre où se placera une des figures, une des héroïnes, Eloë.

Anhelli est un exilé en Sibérie. Il y arrive un des derniers, et il peut ainsi nous faire voir en une série de tableaux, d'impressions visionnaires, ce qu'il trouve dans ce pays d'exil, il peut nous dire ce qu'est la triste communauté de ces exilés martyrs de leur nationalité. Ces tableaux, estompés par la forme même des versets bibliques courts et ramassés, alternent avec de brèves échappées vers la nature exotique de ce blanc paysage couché sous la lumière rouge du soleil de minuit.

Dans son idéologie, *Anhelli* peut être considéré comme pendant du *Livre du Pèlerinage* de Mickiewicz, avec lequel il forme pourtant un contraste voulu. Slowacki comprend son héros en holocauste passif pour tous les malheurs de son pays et de ses compatriotes exilés et martyrisés. Guidé sur cette voie par une espèce de Chactas nordique, Szaman, Anhelli consi-

Slowacki : en vrai classique, ce romantique aime prendre son bien où il le trouve, quitte à en faire un bien — bien à lui. Il est curieux de noter que la Préface de *Cromwell* donne une excellente définition de ce procédé littéraire en en affirmant la parfaite légitimité : « Qu'on ne s'y méprenne pas, si quelques-uns de nos poètes ont pu être grands, même en imitant, c'est que, tout en se modelant sur la forme antique, ils ont souvent encore écouté la nature et leur génie, c'est qu'ils ont été eux-mêmes par un côté. Leurs rameaux se cramponnaient à l'arbre voisin, mais leur racine plongeait dans le sol de l'art. *Ils étaient le lierre et non le gui.* » Le lierre est pris ici en bonne part, et ce manifeste romantique ne laisse pas d'affirmer un procédé classique!

dère que sa mission consiste en une souffrance patiente et résignée dont toute réaction active doit être absente. Il se borne ainsi à savoir souffrir avec résignation, avec joie, avec promptitude d'acceptation, afin que le destin s'accomplisse et s'épuise sur lui. Nous avons ici un contraste frappant avec la mystique active de Mickiewicz, réalisant son rêve armes et gourdin en main, en Italie, à Constantinople et jusque sur le monument de Bourdelle...

Dans ce poème, dont je ne puis donner ici qu'une ébauche, Eloë n'apparaît que très rarement, dans les chapitres XI, XIII et enfin dans les derniers versets du dernier, le dix-septième. Ces courtes apparitions la rendent pourtant parfaitement inoubliable.

Voici son histoire telle que nous la narre Szaman-Chactas dans les premiers versets qui la concernent :

Sais-tu qui est cet ange triste dans le cimetière? Il se nomme Eloë et naquit d'une larme que le Christ versa sur le mont Golgotha, de cette larme, qui fut versée sur les nations.

Il est écrit autre part ce qu'est cet ange et cette petite fille de la Vierge Marie... comment elle pécha ayant eu pitié du martyre des noirs chérubins, et comment elle aima l'un d'eux et s'en fut avec lui dans les ténèbres.

Dans ces quelques mots nous trouvons tout ce que notre poète doit à Vigny, et, nous le voyons, il ne s'en cache pas et, tout au contraire, le montre du doigt.

Tout ce qui va suivre maintenant n'a plus aucun rapport avec l'Eloa de Vigny :

Maintenant elle est une exilée, comme vous êtes des exilés. Elle s'est prise d'amour pour vos tombes et en est la gardienne en disant aux ossements : « Ne vous plaignez point, mais dormez ! »

C'est elle qui écarte les rennes, lorsqu'ils viennent arracher la mousse de dessous les têtes des morts, car elle est la bergère des rennes.

Il te faut t'habituer à elle tant que tu es en vie, car elle marchera sur ta tombe aux rayons de la lune. Il te faudra t'habituer à sa voix, pour qu'elle ne te réveille pas, lorsqu'elle parlera.

En vérité, ce pays n'est point désert dans sa beauté pour ceux qui sont tristes, car ici la neige ne salit pas les ailes des anges et les étoiles sont belles.

Tâchons de pénétrer le sens intime de ces paroles si brèves et nous comprendrons plus d'une chose. Slowacki ne pouvait ni ne voulait admettre qu'Eloa fût condamnée à tout jamais. Bien au contraire, il se décida non seulement à la sauver, mais encore à lui rendre sa dignité d'ange. Toutefois, cela n'allait pas de soi-même, et Eloa dut passer par une sorte de pénitence, sinon de punition. De même que le Grec Iridion avait été sauvé par Krasinski au prix d'une nouvelle existence consacrée à une nouvelle activité dans « le pays des tombeaux et des croix », de même Slowacki sauvera Eloë en lui assignant le rôle de gardienne des tombeaux des Polonais exilés en Sibérie !

De la sorte, Eloë elle-même est une exilée, bien que sa patrie soit le ciel et non la Pologne. Elle obtient ainsi, du fait même de son exil, une égalité de sort avec les patriotes déportés en Sibérie, bien qu'elle leur soit infiniment supérieure de par sa dignité angélique. Elle est restée en même temps infiniment fidèle à sa nature et au rôle que lui avait donné Vigny, puisqu'elle devient consolatrice de ceux qui, doublement exilés de leur patrie et de leur vie, reposent dans les cimetières sibériens et qu'elle berce les ossements des morts en leur disant : « Ne vous plaignez pas, mais dormez. »

Il y a dans cette conception une beauté incomparable. Le rôle d'Eloë est amplifié par rapport à celui d'Eloa, puisque son histoire ne se développe plus sur le plan d'une vie individuelle, mais bien sur celui de toute une nation. La conception de Slowacki est audacieuse; elle peut être discutée; mais on ne saurait nier qu'elle ne soit puissamment originale, entièrement indépendante de celle de Vigny, qu'elle ne donne à Eloa devenue Eloë un nouvel aloi poétique. Réintégrée dans l'œuvre de Vigny, elle prendrait place — dans sa survie poétique — plutôt parmi les *Destinées* que parmi les *Mystères*...

Cette nouvelle nature d'Eloë, nous la verrons *in actu* dans le chapitre consacré aux funérailles d'Ellenaï, l'exilée chère à Anhelli :

Trois heures après minuit, Anhelli entendit heurter à la porte, qui était de glace; l'ayant écartée, il sortit à la lueur de la lune.

Il aperçut l'ange qui lui avait rappelé son premier amour pour une femme. Aussi baissa-t-il la tête et se tint-il coi.

Or Eloë lui dit : « Apporte-moi ta sœur qui est morte, je la prendrai et je l'enterrerai en pitié ; car elle est mienne. »

Lors, Anhelli étant rentré dans son antre, prit le cadavre entre ses bras et le mit sur la neige devant l'ange.

Et Eloë, s'étant agenouillée auprès de celle qui s'était endormie, glissa sous elle des deux côtés les deux bouts de ses ailes de cygne et les noua sous la morte.

Et s'étant levée ainsi, les ailes pleines de cadavre, elle s'en fut vers la lune.

Cette scène des funérailles d'Ellenaï est due à un croisement poétique de deux influences : l'ange de pitié Eloa et les funérailles d'Atala. Il importe pourtant de noter que de ces deux éléments nous voyons jaillir ici une source nouvelle. Nous n'avons ici en aucune manière une somme de deux éléments connus. Ces influences ont été transformées à un tel point qu'elles en ont acquis une nouvelle consistance poétique. Eloë nouant les bouts de ses ailes sous le corps inanimé d'Ellenaï et s'en allant vers le lointain blanc doit être comptée parmi les pages du romantisme européen qui, grâce à l'audace de l'idée et la précision brève de l'exécution, deviendront un jour classiques à leur tour.

C'est encore dans la bouche d'Eloë que le poète a mis les dernières phrases du poème, où il exprime l'idée maîtresse de l'œuvre, qui n'est autre que le sacrifice d'Anhelli. En effet, le dernier chapitre du poème nous dit qu'après la mort d'Anhelli un chevalier parut en plein galop pour appeler aux armes :

Qui a une âme, qu'il se lève ! qu'il vive ! car voici le moment venu de la vie pour ceux qui sont forts.

Voilà ce que clamait le guerrier. Mais Eloë, s'étant dressée au-dessus du corps inanimé d'Anhelli, lui dit : « Ne l'éveille pas, il dort. »

Il était destiné à un holocauste, et même au sacrifice de son cœur. O guerrier, vole plus loin, mais ne l'éveille pas.

. . . .

Et le guerrier flamboyant s'en alla, enveloppé d'un bruissement de tempête. Et Eloë s'assit auprès du corps d'Anhelli.

Et elle se réjouit à l'idée que son cœur ne s'était pas réveillé à la voix du guerrier et qu'il reposait enfin.

Eloë n'occupe guère plus de place dans le poème. Toute-

fois, cette place est grande, puisque c'est bien Eloë qui détient la clef et le sens intime de l'œuvre. M. Ujejski a reproché à Slowacki un fléchissement de l'idéologie du poème, puisque Anhelli ne répond pas à la voix du guerrier et n'appartient donc pas à « ceux qui sont forts ». M. Kleiner a répliqué avec raison à cette critique en avançant que les derniers mots d'Eloë ne permettaient aucun doute à cet égard : Anhelli a obtenu la victoire, car il a accompli sa mission qui était de souffrir et de savoir souffrir.

La figure d'Eloë grandira encore, observée sur le fond de l'histoire de la grande émigration polonaise. Tout compte fait, c'est encore Slowacki qui avait raison : la grande mission du grand refuge polonais d'après 1830 fut de savoir durer et endurer, sans possibilité d'une entrée dans la terre promise. Cette mission ne consistait donc nullement en une action directe, mais en une longue souffrance, en un long sacrifice de souffrance qui pût rendre possible à d'autres générations une victoire définitive et directe. C'est donc Anhelli qui fit ce qu'il fallait faire.

Cette pensée prophétique pour des générations entières, c'est Eloë qui l'exprime, Eloë, c'est-à-dire l'Eloa d'Alfred de Vigny, transformée et sublimisée par Slowacki...

Au point de vue esthétique, *Anhelli* est un vrai chef-d'œuvre de poésie originale : il le doit à un trait que M. Kleiner a désigné du nom de « perspectivité ». Avec une économie parfaite de détails, sans s'arrêter à des ornements superflus, Slowacki n'a retenu que ce qui était le plus important, et ces traits peu nombreux il les a posés et superposés comme s'ils étaient vus de loin et de haut. Eloë, dont nous venons de connaître tous les versets, en est le meilleur exemple.

Il nous faut ajouter que le poète agissait ici en pleine conscience. Dans sa lettre-commentaire adressée à Gaszynski il parle lui-même de ce procédé d'exécution lapidaire qu'il avait adopté : « *Anhelli*, dit-il, exige un commentaire, comme le Dante, car je l'ai écrit brièvement et avec une grande économie de détails. Aussi bien qui ne travaillera pas de sa propre imagination sur chaque phrase d'*Anhelli* ne saura ne pas considérer tout le poème comme frappé de pâleur. La littérature actuelle est fautive sur un point : elle aime à diluer chaque

détail avec un grand amour-propre. Aussi les imaginations des lecteurs en sont-elles devenues désaxées et paresseuses. »

Pour comprendre à quel point cette observation tombe juste, on n'a qu'à comparer les deux Eloa, ou plutôt Eloë avec Eloa. L'on sait combien le jeune Vigny avait alourdi son héroïne de toutes sortes d'enluminures. Slowacki a choisi une voie diamétralement opposée : avec un sens exquis de mesure, il a rejeté tout ce qui n'était pas rigoureusement nécessaire. Les quelques traits conservés, il les a, par contre, alignés dans une composition en perspective, qui lui a permis d'obtenir pour chacun d'eux le maximum de signification et de portée symbolique. Slowacki a réussi ici un véritable tour de force, vu la nature de son génie qui, dans ses autres ouvrages, ne le conduisait guère vers cette économie verbale. *Anhelli* est écrit dans un mode d'expression inassouvie, lourde de poésie latente, harmonisant le silence et le verbe.

Slowacki s'est servi de cette économie d'expression et de ce sens de perspective dans la composition pour amener aux sommets de l'inspiration poétique un sujet qu'il voulait exalter.

Il voulait donc représenter non le drame d'un individu, mais bien celui de toute une nation. C'est pourquoi il a tenu à modifier la généalogie elle-même d'Eloë. Si elle est née d'une larme du Christ, comme sa sœur aînée Eloa, cette larme ne fut plus versée auprès du tombeau de Lazare. Une larme donnée à l'amitié en deuil ne suffisait plus au poète. Et il fit naître son Eloë d'une larme versée par le Sauveur au Golgotha sur le sort des nations. Slowacki rejoignait ainsi, sans le savoir, la première idée de Vigny qui faisait surgir Eloa sous les pas de Dieu allant secourir un monde.

Et c'est ainsi que les décors cosmiques de Vigny, représentant une région entre le Ciel et l'Enfer, se sont transformés sous la plume du poète polonais en un désert blanc de neige et riche de douleur nationale.

Ladislas Folkierski.

UNE DÉDICACE DE HONORÉ DE BALZAC

A MARIA

« J'ai d'imposants souvenirs ensevelis dans mon âme. »

(Félix de Vandenesse.)

A MARIA

Que votre nom, vous dont le portrait est le plus bel ornement de cet ouvrage, soit ici comme une branche de buis bénit prise on ne sait à quel arbre, mais certainement sanctifiée par la religion, et renouvelée, toujours verte, par des mains pieuses.

L'Auteur.

Six ans après la publication d'un de ses romans les plus célèbres, Honoré de Balzac ajoutait la dédicace ci-dessus en tête de la seconde édition, soigneusement revue et corrigée[1]. Lignes obscures, si attentivement qu'on les lise, lignes qui voilent d'une émotion subtile la dame élue pour les recevoir, lignes étranges sous la plume d'un artiste qui se révèle lui-même si complètement dans son œuvre. Nous avons ici un exemple frappant de ce lieu commun qu'on a si souvent répété : le grand romancier, enclin à placer ses ouvrages sous la protection d'une Dilecta, ou d'une Constance-Victoire, d'une Sarah ou d'une Louise, a toujours préféré envelopper ses relations féminines d'une atmosphère de secret et de mystère. Balzac a rarement parlé des femmes qui lui ont accordé leur protection ou leur affection. Gautier, le bon Théo, qui était son ami intime, prétend qu'il ne l'avait entendu qu'une fois parler de M^{me} de Berny. Dans ses nombreuses lettres à M^{me} Hanska, Balzac ne parle des dames de sa connaissance

1. *Eugénie Grandet*, par M. de Balzac. Nouvelle édition, revue et corrigée. Paris, Charpentier, 1839, in-12. — Le roman fut annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 9 novembre 1839.

qu'avec la réserve la plus prudente. Cependant, nous savons que ses amitiés étaient multiples et profondes.

On ne peut s'empêcher de faire des suppositions quant à la destinataire de cette dédicace. Des solutions ont été présentées, notamment celle du plus grand des balzaciens d'autrefois, Spoelberch de Lovenjoul, confirmée par le plus zélé des balzaciens d'aujourd'hui, Marcel Bouteron[1]. D'après ces érudits, Maria serait une petite bourgeoise, mère de l'enfant de Balzac, à laquelle le romancier fait allusion dans une lettre à Laure Surville, en date du 12 octobre 1833. Le vicomte de Lovenjoul la considère comme « la douce et touchante héroïne de ce court poème d'amour[2] ». Il ne faut pas oublier cependant que la lettre où Balzac avoue à sa sœur dévouée cette aventure intime est datée de 1833. Or, les lignes mystérieuses qui servent de préface à *Eugénie Grandet* n'apparaissent qu'en 1839. Un examen plus attentif des dédicaces nous montrera qu'il est fort improbable que Balzac, six ans après une intrigue avec une petite bourgeoise nommée Marie, en ait conservé le souvenir d'une façon si frappante. (On serait plutôt tenté de suggérer une réminiscence littéraire entièrement différente tirée de cet épisode très soigneusement déguisé de la vie sentimentale du romancier : dans ce « diamant du troisième dixain » qui s'appelle *Berthe la repentie*, on pourrait trouver une révélation beaucoup plus exacte de cette charmante idylle avec une personne qui était « la plus naïve créature qui soit, tombée comme une fleur du ciel », qui venait à lui « en cachette », n'exigeait ni correspondance ni attentions, qui disait à son amant : « Aime-moi un an, je t'aimerai toute ma vie ». Cette histoire commencée, il est vrai, sous l'œil de M^me^ Hanska, au Pré-l'Évêque, racontait cependant sous le couvert de la gentille dame de Bastarnay, et en termes moins susceptibles de choquer l'Étrangère, une aventure poignante bien que fugitive qui venait juste de se dénouer.)

Nous passerons rapidement sur les autres théories proposées

1. Spoelberch de Lovenjoul, *Un roman d'amour*, [1889], p. 79-88; M. Bouteron, note, p. 494-495, au tome VIII de *la Comédie humaine*, [édition Conard].

2. M. E. Pilon, *les Dédicaces dans l'œuvre de Balzac*, dans la *Revue bleue* du 22 novembre 1902, adopte aussi la théorie de Spoelberch de Lovenjoul.

comme solutions à ce problème délicat. Paul Jarry[1] croit que Maria était probablement une certaine Marie de Fresnaye, jeune fille simple et modeste, à laquelle le romancier légua un Christ de Girardon. Cette théorie fut soutenue plus tard par l'éminent biographe L.-J. Arrigon[2]. Juanita Floyd[3] suggère qu'en écrivant sa dédicace, Balzac avait M^me^ Hanska en vue, sans que cependant celle-ci soit véritablement Maria.

Précisons le thème initial : le mystère dont Balzac entoure ses amitiés féminines. « Car nul n'a le secret de ma vie, et je ne veux le livrer à personne », écrit-il lui-même à M^me^ Hanska, en 1837[4]. De quels fils se servait-il pour tisser son voile de mystère ? Nous en connaissons un qui court à travers toute la trame : pour mettre son secret à l'abri des regards indiscrets de la postérité, il appelle beaucoup de ses amies Marie. Peu après le milieu de septembre 1829, écrivant à la duchesse d'Abrantès — Laure-Adélaïde-Constance — il couvre ses pages d'un nom qui la cachera aux yeux du monde : « Ma chère Marie... chère Marie de bonté... ma chère Marie à moi... Marie l'adorée... Marie que j'aime[5]. C'est ainsi qu'il gratifie de ce nom mystique et doux la veuve du général Junot, à laquelle, en août 1835, il dédiera *la Femme abandonnée*. En 1834, les bords romantiques du lac du Bourget qui, un jour, avaient inspiré une Elvire, inspirent une nouvelle Marie. La duchesse de Castries — Claire-Clémence-Henriette-Claudine — permet à son amant de lui donner ce nom : « Vous m'aimez encore, je suis votre amie, votre Marie[6] ! ». Mais nous savons que le portrait de cette hautaine Fitz-James est « le plus bel ornement » d'un roman tout différent, et fut brossé par vengeance plutôt qu'avec gentillesse et amour. En 1843, Balzac dédiait

1. *Le Dernier logis de Balzac*, [1924], p. 41 et note.

2. *Balzac et la « Contessa »*, [1932], p. 28.

3. *Les Femmes dans la vie de Balzac*, [1926]. Miss Floyd suggère aussi la comtesse Marie Potoçka, de même que Hélène-Marie-Félicité de Valette dont nous parlerons. Mais, quand il composa *Eugénie Grandet*, Balzac ne connaissait pas M^me^ de Valette. Il n'avait donc pas de raisons pour lui dédier l'ouvrage.

4. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 410. Paris, 19 juillet (nous indiquerons dorénavant ces volumes sous l'abréviation *LEt.*).

5. Lettre citée par L.-J. Arrigon, *les Années romantiques de Balzac*, [1927], p. 20.

6. Voir les *Cahiers balzaciens*, n° 6, [1928], p. XV, XXVII, XXVIII, 25 et 29.

à sa duchesse — sa duchesse de Langeais — les pages géniales de *l'Illustre Gaudissart*, qui est presque un conte drolatique.

Balzac aimait le nom de Marie. Il semble lui avoir toujours associé la douceur et la tendresse de cette pauvre Maria que M. Shandy rencontra près de Moulins, assise sous un peuplier, habillée de blanc, et dont M. Yorick essuya les larmes avec son mouchoir. « L'affliction avait donné à sa physionomie quelque chose de céleste et tout ce que le cœur peut désirer dans une femme[1] ». C'est cette figure qui se dressait au premier plan d'une de ses déclarations les plus passionnées à la Dilecta[2]. Quelques années plus tard, le vicomte de Bauvan élèvera ce doux nom encore plus haut : « J'apprends que vous portez le nom gracieux et sacré de Marie », dit-il à la jolie espionne des *Chouans*. « Marie, le nom que j'ai prononcé dans toutes mes angoisses; Marie, le nom que je prononcerai aussi dans la joie et que je ne dirai plus maintenant sans commettre une sorte de sacrilège, mettant une femme au même rang que celle qui veille à notre bonheur[3] ». C'est un sacrilège que Balzac a fréquemment commis, et Bauvan ne tarde pas à réconcilier son amour terrestre avec le thème divin : « Quel charme de prier, d'aimer tout ensemble. »

De même que le nom de Marie, et pris dans un sens également semi-sacré, le nom d'Ève hante le souvenir de Balzac et trouve une place symbolique dans son œuvre. Ève, le nom qu'en 1832 il avait donné à M^me^ de Berny[4]; le nom qui bien peu de temps après sera éternellement attaché à une autre femme : Ève, Évelina, le prénom de M^me^ Hanska. Il faut se rappeler aussi Ève Chardon, douce, tendre, dévouée, qui a séduit David Séchard par sa candeur, sa naïveté et sa tranquille résignation : « Moi, qui ai vu dans votre nom un symbole de mon amour[5] », et l'Évelina du *Médecin de campagne*, avec sa

1. *Le Voyage sentimental.* Paris, Dauthereau, [1928].
2. Voir Hanotaux et Vicaire, *la Jeunesse de Balzac*... Nouvelle édition, [1921], p. 193.
3. *Le Dernier chouan*, t. II, [1829], p. 123-124.
4. « Oh, mon sublime poëte, mon Seigneur, mon Ange, ton Ève en ce moment est digne de ton chaste et adorable amour! » (Lettre de M^me^ de Berny, datée d'août 1832, publiée par Hanotaux et Vicaire, *op. cit.*, p. 286).
5. *Illusions perdues*, [édition Conard], p. 287.

magnifique et suave pureté du cœur. « Ton Ève, dit M^{me} de Beauséant à son amant[1], la seule femme qu'il y ait au monde. » En 1839, quand le romancier amène ensemble ses deux sœurs devant la cheminée d'un boudoir tendu de ce velours de coton bleuâtre à reflets tendres et chatoyants — les deux Marie qui son mariées à Du Tillet et à Vandenesse[2] — c'est pour commencer la tragi-comédie d'une Ève ennuyée de son paradis, rue du Rocher.

Marie — Ève. « Marie, belle image de tout le sexe, la femme du moine, la seconde Éva des chrétiens. » Balzac n'avait-il pas écrit ces lignes à la fin du manuscrit d'*Eugénie Grandet*? Mais n'anticipons pas trop rapidement. Avant d'aborder la solution de notre problème immédiat, jetons un coup d'œil sur les dédicaces de *la Comédie humaine*, en général.

Le plus souvent, ses meilleures productions sont dédiées soit à des personnalités marquantes du monde littéraire, à des artistes, à des savants, soit à des parents ou à des amis intimes. C'est ainsi que *le Médecin de campagne* est dédié à sa mère; *le Lys dans la vallée*, au bon docteur Nacquart; *les Chouans*, au petit père Dablin; *les Illusions perdues*, à Hugo; *César Birotteau*, à Lamartine; *la Rabouilleuse*, à Nodier; un *Curé de Tours*, à David, et un *Goriot*, à Geoffroy Saint-Hilaire. Laissons de côté ces dédicaces, de même que le nombre considérable de romans qu'il offrit à des hommes et à des femmes d'importante position sociale, notamment après que le romancier eut pénétré dans la société italienne. Il y a encore un autre groupe, groupe très limité, qu'il nous faut examiner avec soin. Ce sont les onze dédicaces à des personnes dont les noms sont déguisées :

1. *L'Expiation :* « Diis ignotis. » — Le cachet et ces mots de la première lettre que M^{me} Hanska écrivit à Balzac et que le romancier avait l'intention de reproduire en tête de la dernière *Scène de la Vie privée*, en date du 28 février 1832. Bien que préparé, ce cachet ne fut jamais publié.
2. *Louis Lambert :* « Et nunc et semper dilectæ dictatum », octobre 1832.
3. *Béatrix :* A Sarah, décembre 1838.

1. *La Femme abandonnée.*
2. *Une Fille d'Ève.*

4. *Eugénie Grandet :* A Maria, novembre 1839.
5. *Le Curé de village :* A Hélène, mai 1841.
6. *La Bourse :* A Sofka, 1842.
7. *La Grenadière :* A Caroline, 1842.
8. *Les Petits Bourgeois :* A Constance-Victoire, 1er janvier 1844.
9. *Modeste Mignon :* A une Étrangère, 4 avril 1844 (plus tard : A une Polonaise).
10. *Facino Cane :* A Louise, 1844.
11. *Le Chef-d'œuvre inconnu :* A un Lord... [puis quatre lignes de points et une date : 1845].

On remarquera que dix de ces dédicaces sont offertes à des femmes dont les noms sont cachés. Nous pouvons tout d'abord éliminer la Dilecta. Nous savons, aussi bien que les contemporains de Balzac, que c'était Mme de Berny. Éliminons également l'Étrangère, sur laquelle il n'y a plus de mystère. Laissons de côté le lord inconnu, et le cachet de Mme Hanska qui, peut-être à cause de la jalousie de la Dilecta, n'a jamais marqué la scène de la vie privée pour laquelle il était destiné. Reconnaissons rapidement dans Sarah la comtesse de Guidoboni-Visconti, et dans Sofka, Mlle Sophie Koslowska — deux amies du tourbillon mondain de Paris. Sans nous préoccuper de la mystérieuse Maria, examinons les quatre autres noms : Hélène, Caroline, Louise, Constance-Victoire.

En mai 1841, les lignes suivantes furent ajoutées à l'édition Souverain du *Curé de village* :

A HÉLÈNE

La moindre barque n'est pas lancée à la mer sans que les marins ne la mettent sous la protection de quelque vivant emblème ou d'un nom révéré; soyez donc, madame, à l'imitation de cette coutume, la patronne de cet ouvrage lancé dans notre océan littéraire, et puisse-t-il être préservé de la bourrasque par ce nom impérial que l'Église a fait saint et que votre dévouement a doublement sanctifié pour moi.

L'énigmatique aventure qui précéda le lancement de cette barque a été de nos jours suffisamment expliquée[1]. Il s'agit de Hélène de Valette, une bourgeoise de trente ans, affranchie

1. Par L.-J. Arrigon, dans *Balzac et la « Contessa »*, ch. x : « La Solitaire du Bourg-de-Batz. »

des convenances, divorcée d'un notaire de Vannes dont elle avait cessé de porter le nom. L'auteur des *Amours forcées* l'avait suivie à travers les marais salants du Croisic et lui avait emprunté bien des traits pour sa conception de Félicité des Touches. Elle finit par usurper la place de M^me^ de Visconti dans le cœur du romancier. Quand Balzac inséra son roman dans *la Comédie humaine*, en 1845, il conserva la dédicace à Hélène, mais il la supprima en 1846, quand il révisa l'ouvrage en vue d'une nouvelle édition.

« A Caroline, à la poésie du voyage, le voyageur reconnaissant. » Telle est la ligne qui sert de dédicace à *la Grenadière*, en 1842, quand cette nouvelle prend place dans la *Comédie humaine*. Le voyage était en Italie, et le voyageur était un joli page[1] qui accompagna le romancier à Turin, en juillet et août 1834. Sous le capricieux travesti se cachait une autre bourgeoise de trente ans, Caroline Marbouty. Mais la poésie du voyage se dissipa quelque peu, lorsque, dix ans plus tard, Caroline prit un autre déguisement et publia sous le pseudonyme de Claire Brunne un roman intitulé *la Fausse Position*, où Ulrich-Balzac était représenté comme un homme léger, vénal et sceptique. De même que pour *le Curé de village*, lors des révisions en vue d'une réimpression, le nom de Caroline disparut. Les initiales *D. W.* le remplacèrent, cachant à peine l'identité de quelqu'une beaucoup plus proche de l'Étrangère, une parente que Balzac avait rencontrée à Neuchâtel en septembre 1833, M^lle^ Dyoniza Wylezinska.

En 1844, au moment d'inclure *Facino Cane* dans le cadre de *la Comédie humaine*, Balzac fit précéder l'ouvrage d'une mystérieuse dédicace : « A Louise, comme témoignage d'affectueuse reconnaissance. » Qui était Louise? Nous ne le savons pas encore, bien qu'un dossier de ses lettres, dans la précieuse collection Spoelberch de Lovenjoul à Chantilly, puisse, quand le moment sera venu, aider à soulever l'anonymat. En 1836, Louise reçut une série de lettres de l'auteur de *Facino Cane*. Vingt-trois d'entre elles ont été publiées — avec quelle exactitude, on ne sait! Balzac et Louise ne se

1. Voir *Un Joli page de Balzac*, curieuse brochure sur M^me^ Marbouty par Arsène Arüss [1924].

virent jamais. Il y eut un échange de confidences et de menus présents. Louise faisait de l'aquarelle, parfois elle écrivait ses lettres en anglais. Elle avait lu très peu des romans de Balzac. Ses lettres étaient tantôt « pleines d'âme et spirituelles », tantôt « suaves et chaudes ». Louise était probablement aussi une bourgeoise qui ajouta à la vie amoureuse de Balzac un épisode de caractère sérieux mais passager. Lors de la révision du onzième volume de sa *Comédie humaine*, Balzac fit disparaître la dédicace à Louise.

Les Petits Bourgeois sont dédiés à Constance-Victoire. Contrairement aux trois dédicaces précédentes, celle-ci ne fut jamais biffée. La dédicace à Maria ne fut pas supprimée non plus. Serait-ce parce que Constance-Victoire et Maria appartenaient à une classe sociale différente, et occupaient dans le cœur du romancier une place dont n'avaient jamais joui les femmes que nous venons d'étudier — Louise, Caroline, Hélène? « Le plus profond mystère, écrit Balzac à l'une d'elles[1], est une de ces friandises que caressent les âmes tendres... J'ai toujours pensé que tout est possible et calme sous la protection du mystère. » Friandises, ces petites bourgeoises des marais salants du Croisic, ces jolis pages des *Huguenots* de Meyerbeer, ces barbouilleuses d'aquarelles marines — toutes ces dames voilées qui, sans être les douces et touchantes héroïnes de ses poèmes d'amour, offraient, à l'artiste lassé, des consolations pour l'amère cruauté d'une duchesse de Castries, ou la jalousie d'une lointaine étrangère.

Nous avons vu que, lors de la révision définitive de ses œuvres, Balzac supprima trois de ces dédicaces. Quand on cherche la raison de ce changement d'attitude, il semble qu'on ne trouve qu'une réponse. Ces trois femmes, de position sociale instable, ne figurèrent jamais parmi les amitiés sincères et solides d'un homme dont elles ne pouvaient servir les ambitions sociales. Elles ne furent que des passades. Revoyant plus tard ces épisodes, alors qu'il en cherchait le parfum affadi, Balzac ne découvrit-il pas que, bien que tout soit possible et calme sous la protection du mystère, il ne convenait

1. Lettre à Louise, n° 5, publiée dans la *Correspondance générale*, [1876], p. 253.

pas de laisser subsister perpétuellement ces friandises aux côtés d'une alma soror, d'une Zulma Carraud, d'une Desbordes-Valmore, d'une George Sand ou — d'une comtesse Serafina San Severino, née Porcia? Et, en admettant que Balzac lui-même ait consenti à laisser ces noms dans sa *Comédie*, ne pourrait-on pas se demander, avec Spoelberch de Lovenjoul[1], si, après la mort de l'écrivain, sa femme n'aurait pas tenu à les faire disparaître.

Il n'y a pas de doute que les lignes que Balzac envoie à Constance-Victoire, au jour de l'an 1844, étaient un compliment à l'adresse de Mme Hanska. On remarque avec quelque surprise que le ton mystique et religieux rappelle les lignes à Hélène et à Maria :

> Presque sûr de votre complaisance à mon engouement, je vous dédie ce livre : ne doit-il pas vous appartenir comme autrefois la dîme appartenait à l'Eglise, en mémoire de Dieu qui fait tout éclore, tout mûrir, et dans les champs et dans l'intelligence?

Et la dédicace se termine par les mots suivants :

> Puisse la double signification de vos noms être pour le livre une prophétie! Daignez voir ici l'expression de la respectueuse reconnaissance de celui qui ose se dire le plus dévoué de vos serviteurs.

Nous admettons avec Marcel Bouteron[2] que la double signification des noms perpétue ici le triomphe de l'amour constant et de la longue attente, que *les Petits Bourgeois* est un des plusieurs romans adressés à la future Mme Honoré de Balzac[3]. Ici, comme dans les dédicaces à Maria ou à Hélène, il y a un mélange troublant de sacré et de profane : la dame qui inspire *le Curé de village* est assimilée à la patronne des marins, sainte Hélène; la dame qui a posé pour le portrait d'Eugénie Grandet est comparée à la Vierge Marie; la dame dont l'amour constant ajoute la victoire à son nom reçoit cette

1. *Un Roman d'amour*, p. 25.
2. *La Comédie humaine*, [édition Conard], t. XX, note, p. 473-474.
3. On ne peut pas déduire grand'chose du passage suivant d'une lettre du 30 décembre 1843 à Mme Hanska (*LEt.*, t. II, p. 256) : « Mes amitiés sincères à la *Sœur Constance* [i. e., Henriette Borel, gouvernante neuchâteloise des Hanski, qui venait d'entrer au couvent], car j'imagine que sainte Borel prendra l'un de vos noms. »

dîme en mémoire de Dieu. Cependant, au lieu de disparaître, comme la dédicace à Hélène, les lignes offertes à Constance-Victoire et à Maria ne furent jamais effacées. Ne faudrait-il pas voir dans Maria un autre hommage rendu à Évelina Hanska? Tout attirante qu'elle soit, cette solution à notre problème n'est pas sans présenter quelques embûches. Étudions-la de la façon suivante.

Le 23 août 1835, Balzac dédie *Séraphîta* à M^{me} Hanska en des lignes fort respectueuses, car elles devaient tomber sous les yeux du mari ukrainien et de toute la bande des parents polonais :

Pourquoi cette œuvre ne peut-elle appartenir exclusivement à ces nobles esprits préservés, comme vous l'êtes, des petitesses mondaines par la solitude!... ceux-là l'accepteront de moi comme une de ces balustrades sculptées par quelque artiste plein de foi et sur lesquelles les pèlerins s'appuient pour méditer la fin de l'homme en contemplant le chœur d'une belle église.

Séraphîta, ne l'oublions pas, est le roman où, à la demande de M^{me} Hanska et sous sa tutelle quelque peu incertaine, l'auteur a incorporé une doctrine de mysticisme balzacien plutôt que de révélation swedenborgienne[1].

Quelques années plus tard, le 4 avril 1844, le *Journal des Débats* commençait la publication de *Modeste Mignon*, œuvre de commande, comme *Séraphîta*, puisque le sujet en avait été suggéré à Balzac par M^{me} Hanska. Il était donc fort à propos d'offrir ce roman à celle qui en avait été l'inspiratrice : *A une Étrangère*, mots qui, dans les éditions postérieures, furent transformés en : *A une Polonaise*. La dédicace est rédigée en termes lourds et forcés, car là encore ces lignes auraient aisément pu tomber sous les yeux des parents polonais :

Fille d'une terre esclave, ange par l'amour, démon par la fantaisie, enfant par la foi, vieillard par l'expérience, homme par le cerveau, femme par le cœur, géant par l'espérance, mère par la douleur et poète par tes rêves; à toi qui es encore la Beauté, cet ouvrage où ton amour et ta fantaisie, ta foi, ton expérience, ta

1. Voir la note de Ch. Grolleau ajoutée à l'édition Henri Jonquières de ce roman, [1922], et surtout F. Baldensperger, *les Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, [1927], ch. IX : « En marge du *Livre mystique*. »

douleur, ton espoir et tes rêves sont comme les chaînes qui soutiennent une trame moins brillante que la poésie gardée dans ton âme, et dont l'expression quand elle anime ta physionomie est, pour qui t'admire, ce que sont pour les savants les caractères d'un langage perdu.

Entre ces deux œuvres de commande, nous prétendons qu'une autre dédicace fut conçue, dédicace écrite pour l'édition révisée d'un roman composé en grande partie dans les moments de profonde exaltation qui suivirent la première entrevue de Balzac avec M^me^ Hanska. L'esprit tout plein des souvenirs de ces jours passionnés, Balzac rend un nouvel hommage non plus à la swedenborgienne qui avait inspiré *Séraphîta*, mais à la catholique qui lui avait, quelques années auparavant, envoyé une *Imitatio Christi* richement reliée en maroquin vert, en échange de quoi elle devait recevoir une *Eugénie Grandet* plus humblement reliée en toile verte.

La veille de Noël 1833, en présent anniversaire, Balzac alla porter à l'hôtel où se trouvait M^me^ Hanska, à Genève, un manuscrit relié dont la couverture portait, gravées en or, les initiales *E. H.* C'était le manuscrit d'*Eugénie Grandet*[1]. C'était là certes un cadeau approprié, entre les pages duquel reposaient bien des souvenirs précieux de la destinataire. Voyons quand le roman fut composé et dans quelles circonstances il fut publié.

L'auteur lui-même nous dit qu'*Eugénie Grandet* fut écrite « entre Neuchâtel et Genève[2] », c'est-à-dire entre octobre 1833 et Noël de la même année, ou, pour employer des termes moins prosaïques, dans l'intervalle qui sépara les deux premières entrevues avec M^me^ Hanska. Le roman fut donc écrit, si nous en croyons l'auteur, dans une période de difficultés financières et d'exaltation amoureuse. Certaines scènes, du reste, dénotent visiblement à la fois sa passion et ses inquiétudes d'argent. Ces dates, cependant, ne sont pas tout à fait exactes. La plus grande partie du premier chapitre avait été imprimée dans le supplément de l'*Europe littéraire* du 19 sep-

1. La veille de Noël 1925, ce même manuscrit fut placé dans sa dernière demeure, la bibliothèque Pierpont Morgan, à New York.
2. *LEt.*, t. II, p. 258, 1^er^ janvier 1844.

tembre 1833[1]. Le roman fut commencé vers le 10 août. Comme, chez Balzac, la composition prenait toujours bien moins de temps que la correction des épreuves, nous devons supposer que l' « exposition » de son roman, c'est-à-dire jusqu'à la scène paisible qui suit l'arrivée de Charles, quand la famille Grandet se retire pour la nuit, avait été composée en dix ou quinze jours. Or, « entre Neuchâtel et Genève », l'amant de M^me^ Hanska écrivit non seulement l'idylle et la tragédie d'Eugénie, mais il rédigea aussi les seules pages véritablement passionnées qu'on trouve dans toute la collection des *Lettres à l'Étrangère*. La même plume, la même encre, le même papier servaient à la fois et son cœur et son imagination.

Balzac quitta Paris le 22 septembre. Le 25, il avait rencontré son Étrangère à Neuchâtel. Le 4 octobre, il était de retour à Paris. Pendant ce mois tumultueux de travaux littéraires, de luttes avec ses éditeurs, de lettres d'amour brûlantes à M^me^ Hanska, le roman n'avançait que lentement. Avec quelle lenteur, nous en pouvons juger par les lettres que, jour après jour, il envoyait à son Ève bien-aimée, lettres où nous remarquons la même troublante association de l'amour terrestre et de l'amour divin. Il aurait été bien étrange que le texte de son roman n'eût pas été impressionné par cette passion. « Un baiser, mon ange de la terre, écrit-il pour terminer, le 9 octobre; un baiser savouré lentement, et à demain. Le rossignol a trop chanté; je me suis acoquiné à t'écrire et *Eugénie Grandet* gronde[2]. » Et malgré l'heure tardive, il se remet inlassablement à la composition de son ouvrage, l'âme encore toute envahie des pensées et des désirs qui l'emporteront vers les rives d'un lac bleu ou vers le délicieux Val de Travers. Quatre jours plus tard, M^me^ veuve Charles Béchet achetait les *Scènes de la vie de province*, dont le premier volume devait contenir *Eugénie Grandet*. Les épreuves affluaient déjà, bien que le manuscrit fût loin d'être complet. Tâche double : composition et correction. Novembre arrive. Son second fauteuil

1. Les épreuves de tout le premier chapitre : *Physionomies bourgeoises*, et du second chapitre : *le Cousin de Paris*, étaient composées. Seul le premier chapitre fut publié, abrégé de la valeur d'environ trois colonnes.

2. *LEt.*, t. I, p. 53-54.

s'écroule sous lui. « Oh, mon Dieu, gémit-il, quand je pense à ce que je fais, mes manuscrits, mes épreuves, mes corrections, mes affaires[1]. » Nous sommes au dimanche 24, à une heure et demie du matin. Il en est au dixième feuillet de son cinquième chapitre, et son encre est épaisse : « Il viendra du monde ce soir, allume le feu... ». Il repousse alors le manuscrit et prend une épreuve de la feuille onze. « Quand tu auras le manuscrit d'*Eugénie Grandet*, tu en connaîtras l'histoire mieux que personne[2] ». C'est sans doute dans la dernière semaine de novembre que le manuscrit fut achevé. Le travail de correction durait toujours. Balzac luttait avec une impatience folle pour retourner au plus vite en Suisse près de sa chère Ève.

La composition du roman d'amour d'*Eugénie Grandet* prend place, comme Balzac l'indique, entre Neuchâtel et Genève. Il est important de noter que, tandis que la virginale Eugénie éprouve les premiers mouvements de la passion, tandis que, du haut du pont, elle fait des signes d'adieu à son cousin et souhaite être Dieu pour un instant, afin de le faire revenir au plus vite, Balzac, dans toutes l'intensité de cette énergie créatrice, écrivait ses premières lettres à Mme Hanska et ses plus passionnées. « Il faut aimer, mon *Ève*, ma chérie, pour faire l'amour d'Eugénie Grandet, amour pur, immense, fier! Oh, chère chérie, ma bonne, ma divine Ève, quel chagrin de ne t'avoir pas pu dire tous les soirs ce que j'ai fait, dit et pensé ![3] » Au même moment, il corrigeait aussi les épreuves où il était question des changements survenus dans la beauté d'Eugénie. « Avant la venue de son cousin, Eugénie pouvait être comparée à la Vierge avant la conception, mais quand il fut parti elle ressemblait à la Vierge mère, elle avait conçu l'amour. Ces deux Marie, si différentes et si bien représentées par quelques peintres italiens, constituent l'une des plus brillantes figures typiques dont abonde le christianisme[4]. » Pendant le terrible mois de novembre, avec ses crises financières, la lenteur de ses longues journées, la silhouette de cette

1. *LEt.*, t. I, p. 91.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, t. I, p. 95. Dimanche, 4 heures du matin, 1er décembre 1833.
4. Édition Béchet, p. 275.

simple et craintive Saumuroise sort de l'obscurité. On est tenté d'affirmer qu'il eût été impossible pour Balzac de parfaire ce personnage de jeune fille naïve, entièrement dévouée à un unique amour, sans le souvenir des lignes mystérieuses qui, juste un an auparavant, lui étaient parvenues d'un pays lointain, avec leur oblitération de la poste russe. Cet anniversaire est une des dates les plus importantes de sa vie. Le 7 novembre 1832, n'avait-il pas reçu ces mots : « Je suis simple et vraie, mais timide et craintive; je parais si peu qu'à peine si on fait attention à moi; je n'ai de force, d'énergie, de courage que pour ce qui me paraît s'allier au sentiment qui m'anime, l'amour... Vous sentirez comme moi que je devais aimer une fois, une seule fois, et, si je n'étais pas comprise, végéter et mourir... Je suis de toute âme et n'ai qu'une vertu : *aimer*, et j'aime pour l'éternité[1]. » Non seulement la passion dévouée d'Eugénie, mais aussi sa silhouette, sa forme sont dès le début étroitement associées à l'Étrangère[2].

Le travail épuisant est enfin terminé. Les épreuves, avec le bon à tirer, sont envoyées à Sèvres, à l'imprimerie de Barbier. Et, le 1er décembre, se souvenant du comte ukrainien, il écrit à Mme Hanska : « Mon amour gentil, tu recevras une belle lettre, bien polie, soumise, respectueuse, avec le manuscrit d'*Eugénie Grandet*, et tu trouveras alors au crayon, derrière la première page du manuscrit, le jour précis où j'aurai retenu ma place à la diligence[3]. » Hélas! cette note au crayon ne fut jamais apposée sur le manuscrit et les précieux feuillets ne furent jamais confiés à la poste. Balzac les apporta lui-même avec lui à Genève, le 18 décembre 1833. En travers du titre de la première page, il avait écrit avec netteté : « Offert à madame Hanska, Honoré de Balzac, Genève, 24 décembre 1833. » Et c'est ainsi qu'il fut placé entre les mains de celle qui, nous en avons la ferme conviction, en avait été l'inspiratrice.

Eugénie Grandet n'est pas une œuvre de commande, du

1. Lettre citée par Spoelberch de Lovenjoul, *Un roman d'amour*, p. 33-40.
2. Cf. S. de Korwin-Piotrowska, *Balzac et le monde slave : Madame Hanska et l'œuvre balzacienne* (Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée*, t. XCIII), Paris, H. Champion, 1933, in-8, p. 167-170.
3. *LEt.*, t. I, p. 96.

moins pas dans le sens où *Modeste Mignon* et *Séraphîta* furent « commandées » par Mme Hanska. Le roman d'amour d'Eugénie, cependant, constitue une réponse à ces lignes impératives que Balzac avait tout d'abord reçues de sa princesse lointaine : « J'ai que je voudrais être un ange de lumière et vous garantir de toute erreur... Une vérité éternelle m'anime, je le sens; elle m'enflamme; *vous seul pouvez la comprendre et décrire ces battements d'amour pur, sacrés,* qui me font aimer pour vivre et vivre pour aimer. » Avant Neuchâtel, Balzac avait commencé une scène de la vie de province qui devait, en quelque sorte, faire pendant au *Curé de Tours*. Vraisemblablement, ce ne devait être qu'une nouvelle dans laquelle un père avare, un groupe de gens mesquins et une vieille maison triste devaient être étudiés avec le soin le plus minutieux. Dès son retour de Neuchâtel, ses toutes premières lignes (exception faite, peut-être, d'une lettre à Mme Hanska) furent pour ajuster le portrait de l'héroïne à la silhouette et à la forme qui lui avaient été révélées au bord d'un lac suisse : « Le col avait une rondeur parfaite. Le corsage bombé, soigneusement voilé, attirait le regard et faisait rêver[1] »; et, à son Eugénie, il prête aussi ce magnifique front calme, un des traits les plus notables du visage de Mme Hanska, trait si violemment accusé dans la charmante miniature de Daffinger peinte à Vienne fort peu de temps après que les Hanski eurent quitté Genève.

C'est donc entre Neuchâtel et Genève, parmi des lettres de passion enflammée, que le personnage d'Eugénie se crée, et l'on est frappé par un caractère commun que possèdent lettres et création : l'association de l'élément terrestre avec l'élément spirituel et divin. Quand il revint de Genève à Paris après la première possession corps et âme de la femme qu'il adorait, la réaction immédiate de Balzac fut de traduire son amour en termes d'une spiritualité mystique. « O mon mystérieux amour, écrit-il, qu'il soit à jamais comme une fleur enterrée sous de la neige, une fleur inconnue. Éva, chère et seule femme

1. Édition Béchet, p. 127. Balzac avait d'abord écrit (ms., fol. 65 et 66) : « Son col était beau, mais beau de cette beauté si facile à méconnaître, de cette beauté qui saisit l'artiste, le poète, et, pour hasarder un mot trop vif peut-être, le libertin. » Il n'était point question du corsage.

que le monde contienne pour moi et qui remplis le monde[1]. » Il y a bien des variantes sur le même thème : Éva est « ton nom symbolique », s'écrie-t-il. « Tu es toute ma religion... Ma bonne, ma divine Ève... Mon céleste amour, mon Éva... Il faut aimer, mon Ève, ma chérie, pour faire l'amour d'Eugénie Grandet... Ange céleste, car tu n'es pas de la terre. » Et, à ce moment même, il conçoit une créature terrestre modelée d'après cette seconde Ève des chrétiens :

Le peintre qui cherche ici-bas un type à la céleste pureté de Marie et demande à toute la nature féminine ces yeux modestement fiers devinés par Raphaël, ces lignes vierges que donne parfois la nature, mais qu'une vie chrétienne et pudique peut seule conserver ou faire acquérir, ce peintre amoureux d'un si rare modèle eût trouvé tout à coup dans le visage d'Eugénie la noblesse innée qui s'ignore ; il eût vu sous un front calme un monde d'amour, et, dans la coupe des yeux, dans l'habitude des paupières, le *je ne sais quoi* de divin[2].

Éva, Maria. Nous avons déjà indiqué quel sens symbolique inusité Balzac donne à ces noms, dans sa vie et dans ses œuvres. Le 20 novembre 1833, au moment où son second fauteuil s'écroule sous lui, au moment où il découvre avec effroi que le café très fort n'agit plus comme un stimulant, il écarte les épreuves de son roman pour raconter sa visite chez le sculpteur Théophile Bra : « J'y ai vu le plus beau chef-d'œuvre qui existe... C'est *Marie, tenant le Christ enfant adoré par deux anges*[3] », et, plus tard, le 1^er^ décembre, tandis que les dernières épreuves de son roman sont encore devant lui, il entonne un hymne d'amour enflammé à son Étrangère : « Tu es le commencement et la fin, ma chérie, mon *Ève* ; comprends donc, l'Ève !... *Adoremus in aeternum* est ma devise, entends-tu, chérie. » Il se rappelle encore le groupe de

1. *LEt.*, t. I, p. 48, 6 octobre 1833.
2. Édition Béchet, p. 127. Cf. le ms., fol. 66 : « Le peintre qui cherche ici-bas le modèle de la céleste pureté de la [*Vierge* : mot raturé] mère du Christ, qui demande à toute la nature féminine ces regards devinés par Raphaël, ces lignes vierges que donne parfois la nature, mais que la chasteté de vie et de pensée conserve ou fait acquérir, ce peintre amoureux d'une expression si rare eût trouvé tout à coup dans ce beau visage la fierté innée qui s'ignore et un monde d'amour sous un front calme et dans la coupe, etc. »
3. *LEt.*, t. I, p. 88.

sculpture qui était exposé au salon de 1833 : « Ah, si tu voyais les deux *anges* de Bra, et la *Marie* et l'*Enfant-Dieu* ! J'ai pour toi dans le cœur tout ce qu'il a trouvé d'adoration, dans son sublime génie, à faire exprimer aux anges ; mais tu es Dieu pour moi, ô chère idole[1]. » Il faut donc remarquer l'état d'exaltation du créateur d'*Eugénie Grandet* pendant ces journées de décembre 1833 et noter aussi que ses ardentes protestations de fidélité à la swedenborgienne qui avait inspiré le personnage transitoire de Séraphîta sont ici fortement teintées d'un mysticisme vraiment catholique. Il ne faut pas non plus oublier avec quelle permanence de semblables moments, de semblables dispositions d'esprit ont dû impressionner la conscience de l'artiste. Rappelons un autre épisode relié à cette même période. A Genève, Balzac décide d'offrir à sa *prédilecta*, comme il l'appelle maintenant, un encrier en malachite. Il en imagine avec le plus grand soin la forme exacte, les dimensions, le couvercle. Les mots *Adoremus in æternum* seront gravés entre la date de la première lettre de M^me^ Hanska et celle de leur première rencontre. Le bloc de malachite doit être taillé à six pans, monté sur un socle également à six pans. Les détails sont oiseux, mais lourds de sens, pour lui et pour nous. Au milieu de chaque pan, sur le socle, il y aura une étoile ; puis, en petits caractères, au milieu de chaque grand pan, ces mots : *E*xaudit... *V*ox... *A*ngeli, « séparés par des étoiles (ce qui fait Éva)[2] ». Or, dans une première ébauche, il avait imaginé des inscriptions différentes pour chaque pan : *Rosa Mundi... Stella Maris... Margarita Cœli... Lux mea* : litanies offertes à une femme terrestre.

Parti de Genève le 8 février, Balzac arriva à Paris, le mardi gras 1834, pour constater qu'*Eugénie Grandet* se vendait « comme du pain ». Il trouva aussi M^me^ de Berny gravement malade.

Telle fut la vie de Balzac entre Neuchâtel et Genève. Entre ces deux dates capitales, la mémoire de l'artiste emmagasine l'encrier de malachite avec sa devise mystique, la création transitoire de Séraphîta, les deux anges en adoration devant

1. *LEt.*, p. 97-98.
2. *Ibid.*, t. I, p. 115, janvier 1834.

la Maria de Bra, les entrevues clandestines avec sa bien-aimée sur la promenade du faubourg de Neuchâtel ou à la villa Diodati, les traits d'un ange de dévouement et d'amour qui, comme Eugénie offrant son trésor à son cousin, avait offert sa « goutte d'eau » au grand homme accablé de misère[1]. Entre ces deux dates également, un roman s'élabore, roman qui ne portait pas de dédicace, mais qui, tout à fait à la fin, renfermait quelques lignes où ces différents éléments se trouvaient étroitement enchevêtrés, où Ève — une Évelina terrestre, la comtesse Hanska, née comtesse Rzewuska — et Eugénie, fille d'un vigneron de Saumur, aussi douce, aussi tendre que la Maria de M. Shandy, se trouvent fusionnées, ne font plus qu'une, idéalisées jusqu'à des hauteurs si sublimes que leur créateur les façonne d'après un modèle divin. En janvier 1834, dans son manuscrit relié en vert ou dans son exemplaire d'où montait encore l'odeur d'encre fraîche des presses de Barbier, M^{me} Hanska pouvait lire les lignes suivantes :

Ce dénouement trompe nécessairement la curiosité. Peut-être en est-il ainsi de tous les dénouements vrais. Les tragédies, les drames, pour parler le langage de ce temps, sont rares dans la nature. Souvenez-vous du préambule. Cette histoire est une traduction imparfaite de quelques pages oubliées par les copistes dans le grande livre du monde. Ici, nulle invention. L'œuvre est une humble miniature pour laquelle il fallait plus de patience que d'art... L'auteur a pu forcer un trait, mal esquisser ses anges terrestres, mettre un peu trop ou pas assez de couleur sur son vélin. Peut-être a-t-il trop chargé d'or le contour de la tête de sa Marie; peut-être n'a-t-il pas distribué la lumière suivant les règles de l'art... Mais ne refusez pas votre indulgence au moine patient, vivant au fond de sa cellule, humble adorateur de la *Rosa Mundi*, de Marie, belle image de tout le sexe, la femme du moine, la seconde Éva des chrétiens[2].

S'il continue d'accorder, malgré les critiques, tant de perfections à la femme, il pense encore, lui jeune, que la femme est l'être le plus parfait entre les créatures. Sortie la dernière des mains qui

1. *LEt.*, p. 66 et 79.
2. Ms., fol. 156 : « Mais il n'est ni Raphaël, ni Rembrandt, ni Poussin; il est le moine patient, vivant au fond de sa cellule, adorateur de Marie, vaste image de tout le sexe, la seule femme des Moines, l'Éva du cloître. »

façonnaient les mondes, elle doit exprimer plus purement que tout autre la pensée divine. Aussi n'est-elle pas, ainsi que l'homme, prise dans le granit primordial devenu mol argile sous les doigts de Dieu; non, tirée des flancs de l'homme, matière souple et ductile, elle est une création transitoire entre l'homme et l'ange. Aussi la voyez-vous forte autant que l'homme est fort, et délicatement intelligente par le sentiment, comme est l'ange. Ne fallait-il pas unir en elle ces deux natures pour la charger de toujours porter l'espèce en son cœur. Un enfant, pour elle, n'est-il pas toute l'humanité?

L'humble adorateur de Maria, la seconde Ève des chrétiens! Ainsi parlait Balzac à M^me^ Hanska, il y a cent ans. Mots qu'il hésitait à placer au début de son roman en dédicace formelle à la femme qui les avait inspirés. Terminaison mystique d'un autre roman qui, d'après nous, fut inspiré moins par l'Étrangère swedenborgienne que par la Polonaise catholique.

Six ans s'écoulent, années d'efforts et de tension, marquées par des luttes acharnées, par un labeur énorme. Pendant ces six années, tandis que la pyramide s'élève, tandis que *la Comédie humaine* prend peu à peu sa forme définitive, l'orgueil de l'artiste s'élève au-dessus des misères matérielles, des ennuis financiers, de la séparation d'avec la femme aimée, des désordres de famille. Il dédie maintenant ses livres à ceux en l'affection desquels il croit. *Le Lys dans la vallée* est offert en mots touchants au bon docteur Nacquart; un nouveau *Médecin de campagne* porte le nom de sa mère; une *Maison Nucingen*, le nom de la plus fidèle de ses amies, Zulma Carraud. En 1839, Gervais Charpentier publie, dans le nouveau format in-12, une *Eugénie Grandet* avec sa dédicace; également, une *Recherche de l'absolu* que le romancier dédie à une autre de ses amies dévouées, M^me^ Delannoy. Un jour, vers la fin de l'année, Balzac envoie une note à son éditeur lui demandant de faire parvenir à M^me^ Delannoy, en souvenir additionnel, les épreuves corrigées du roman qu'il lui avait dédié. « Joignez aussi, ajoute-t-il, une *Eugénie Grandet*. Il faut que je l'envoie à la personne à qui c'est dédié[1]. » Six ans se sont écoulés depuis les jours ardents et mémorables que nous venons

1. Collection Spoelberch de Lovenjoul, A 286, fol. 124.

de retracer, et Balzac remet la main à l'ouvrage qui avait vu le jour entre Neuchâtel et Genève.

Pendant ces six années, le ton des lettres de Balzac à Évelina Hanska avait changé. Il serait futile, injuste même, de noter la diminution de la passion, le crescendo de l'activité créatrice que les *Lettres à l'Étrangère* révèlent entre 1835 et 1839. Les amants sont séparés par la moitié de l'Europe et par tout un monde d'intérêts. Des malentendus, si pitoyables parfois, éclatent entre eux. M^me^ Hanska n'hésitera pas à lui reprocher la légèreté naturelle de son caractère[1]. Balzac se plaindra amèrement que sa bien-aimée Éva est devenue dévote et « j'ai *la nature dévote* en horreur[2] ». Parfois, elle lui écrit des lettres froides et cérémonieuses. Le grand homme est harcelé de tous côtés. Mais, malgré les petites ironies de la vie, les désillusions, les vexations et le poids des années, la dévotion de Balzac à M^me^ Hanska n'a jamais diminué. « Eussiez-vous cinquante ans, mes yeux vous verront toujours en robe pensée, et ce que vous étiez sur le *crêt* de Neuchâtel[3]. » Novembre arrive. Balzac, traqué aux Jardies par les huissiers, se débat au milieu des épreuves de *Pierrette* et médite un nouveau roman, *Sœur Marie des Anges*, « l'amour *humain* conduisant à l'amour *divin*[4] ». Il commence aussi à revoir *Eugénie Grandet* pour Charpentier. Et un flot de souvenirs s'emparent de lui. Le voilà de nouveau avec sa chère Évelina, admirant le panorama du Crêt du Plan ou cherchant les souvenirs byroniens à la villa Diodati. Il revit les journées qui s'écoulèrent si lentement entre Neuchâtel et Genève, jours pendant lesquels l'artiste avait, en effet, « chargé d'or le contour de la tête de sa Maria », où il avait terminé le triste roman de celle qui était simple, timide et craintive — ces mots mêmes qui figuraient dans cette lettre de novembre timbrée d'Odessa — de celle qui n'avait qu'une vertu : *aimer* — « et j'aime pour l'éternité », ainsi qu'Ève l'avait écrit dans cette mémorable lettre. Maintenant, il n'a qu'à lever les yeux de ses pages corrigées pour apercevoir la charmante miniature sur son bu-

1. *LEt.*, t. I, p. 504, 15 novembre 1838.
2. *Ibid.*, p. 505.
3. *Ibid.*, p. 512.
4. *Ibid.*, p. 522.

reau : la même rondeur parfaite du col, le même corsage bombé, et surtout ce même front haut et calme. Et, pourtant, combien ces souvenirs semblent lointains à celui dont les cheveux commencent déjà à blanchir. Que les lettres qu'elle lui envoie sont froides, combien injustes les accusaticns ! « Est-ce que ton cœur ressent encore des feux, ma chère Maria? » Peut-être — qui sait? — les mots de M. Yorick viennent-ils à son esprit tandis qu'il tourne les pages qu'il revoit. Il y a peu de corrections à apporter. « La noble et pure figure d'Eugénie accompagna Charles dans son premier voyage », lit-il sur la page, sans penser changer un seul mot, « comme cette image de vierge que mettent sur leur vaisseau les marins espagnols... » Il se drape plus étroitement dans sa robe de cachemire blanc à capuchon, car la nuit est froide. « Le moine patient, vivant au fond de sa cellule, humble adorateur de... Marie, belle image de tout le sexe, la femme du moine, la seconde Éva des chrétiens. » L'Étrangère a lu ces lignes et en a compris le sens. Mais sont-elles suffisantes? A-t-il payé le plein tribut que cette chère saison de souvenirs réclame? Il se fait vieux. Il lui faut maintenant confier chacun de ses précieux ouvrages à quelque âme protectrice qu'il aime : *le Lys*, *le Médecin de campagne*, *le Cabinet des antiques*, ces favoris parmi les « scènes ». *Pierrette*, cette fleur délicate de mélancolie qui lui avait coûté tant d'heures de travail, il la dédiera à Anna, la fille bien-aimée de son Ève. Quand le roman atteindra les massifs de Wierzchownia, à Noël, peut-être, quand le paquet sera ouvert, quand Anna lira avec joie la dédicace qui lui est offerte, n'y aura-t-il pas aussi un présent pour sa mère? Quels mots y aura-t-il dans ce paquet de France pour commémorer un autre anniversaire? Avec *Pierrette*, il faudra envoyer un autre volume et une autre dédicace à celle dont le portrait est le plus bel ornement de l'histoire, en souvenir d'un amour qui, comme un rameau de buis toujours vert, est éternel et sacré. Il n'y faudra pas joindre de lettre, de crainte d'en ternir la subtile beauté. Les parents polonais, les amis que les Hanski et les Wylezinski rencontrent à la Foire des Contrats de Kiew pourront bien commenter *Séraphîta*, *Pierrette*, avec leurs dédicaces; un Dostoïewski inquiet, qui achève de lire « tout Balzac », pourra bien commencer sa

traduction de la triste vie d'Eugénie; mais seuls les deux amants — et, peut-être aussi, un vieux comte ukrainien — seront capables de traduire les lignes qui, désormais, figurent en tête de cette frêle histoire d'amour.

« J'ai d'imposants souvenirs ensevelis au fond de mon âme! » C'est ainsi que Félix de Vandenesse commence sa confession. Et c'est ainsi, peut-être, que Balzac a répété ces mots dans l'espoir que l'écho les lui renverrait d'une Ukraine lointaine. Souvenirs qui relient tendrement la fille du bégayant vigneron de Saumur à la fille du comte Rzewuski, la petite-fille de la princesse Radziwill et l'arrière-petite-fille d'un hetman de la couronne polonaise.

WALTER SCOTT HASTINGS.

L'INITIATION D'ERNEST RENAN AUX LETTRES ALLEMANDES

« Moi, pour les Allemands que je ne connaissais *presque* que par M^me^ de Staël[1]... »

L'emprise exercée par l'Allemagne sur le génie adolescent d'E. Renan a eu de trop grandes conséquences pour ne pas justifier l'abondance des études que ce sujet a suscitées. L'une des plus récentes, et la plus attentive, est de H. Tronchon, dans son *Ernest Renan et l'étranger*[2]. Elle me permettra de passer vite sur certains faits, pour lesquels j'y renverrai le lecteur. Je donnerai plus de place aux indications nouvelles, que m'a fournies surtout la consultation du Fonds Renan inédit.

I. — Velléités et préludes

Au Petit Séminaire Saint-Nicolas, malgré la lettre de septembre 1838 remarquée par M. Tronchon[3], aucune langue vivante ne paraît avoir été enseignée à Renan. Mais il y lut, en rhétorique (1840-1841), un livre de C. Desmarais[4] qui lui présenta déjà la littérature allemande sous l'aspect classique. « Moins passionnée » que l'anglaise, « quoique plus mystique », elle respire, assurait le publiciste, « une philosophie inoffensive », presque toujours éloignée « des hommes et de leurs passions ».

1. Cf. Ch. Nodier : « ... Byron, que je connaissais à peine pour l'avoir entendu nommer deux ou trois fois à M^me^ de Staël » (*Romans*, Charpentier, 1840, p. 7).
2. Les Belles-Lettres, 1928.
3. *Op. cit.*, p. 155.
4. *De la littérature française au XIX^e^ siècle*. Tenon, 1833. Voir p. 46.

Beaucoup plus important a dû être l'effet produit, cette même année, par le départ d'Henriette. Cette courageuse fille, on le sait, s'expatria pour être en mesure de mieux aider sa famille pécuniairement. Aux termes du contrat qu'elle signa le 11 janvier 1841 avec les représentants du comte polonais André Zamoyski[1], elle devait « se rendre sous un délai d'un mois à Vienne ». Pendant le voyage, Ernest rappelait chaque jour — il l'écrit à sa mère le 12 février — « tous [ses] souvenirs géographiques », pour suivre sa sœur par la pensée. Il reçut d'elle, avant le 7 mars, une lettre de Vienne, pleine de « détails intéressants sur son voyage[2] ». Cette missive ne nous est pas parvenue, mais les *Souvenirs* publiés d'Henriette en laissent deviner quelque chose. Elle admira le Rhin entre Strasbourg et Kehl. Hélas ! c'était pourtant l'exil ; et sa tristesse se renouvela quand elle franchit une autre frontière, « en passant de Bavière en Autriche près de Salzbourg[3] ». Cette « Forêt-Noire, [cette] Allemagne du Sud couverte de neige », quel spectacle ! Si Renan, plus de vingt ans après, l'évoqua dans son opuscule sur sa sœur[4], n'est-ce pas que cette blancheur, étincelante ou sévère, avait dû frapper sa jeune imagination ?

Entre le frère et la sœur, la correspondance n'a guère été active dans les premiers temps. « Je n'ai reçu », déclare Ernest le 6 juin (inédit), « aucune lettre » d'Henriette. Au début de juillet, il quitte Saint-Nicolas pour la Bretagne. Il entre à Issy vers la mi-octobre. Le 12 janvier 1842, il s'excuse auprès de sa mère de n'avoir pas écrit à Henriette : « il y a si longtemps » qu'il ne l'a fait ! Aussi bien n'a-t-il pas encore, le 26 février, eu « de ses nouvelles directement ». Le 23 mars

1. Cette pièce a été publiée par H. Moncel, dans son excellente édition des *Souvenirs et impressions* d'Henriette Renan (la Renaissance du Livre, 1930), p. 255-256.

2. *Lettres du séminaire*, p. 143. « Alain », continue le séminariste, « me dit dans sa lettre que celle qu'elle lui a écrite en contenait de plus curieux encore, et il regrettait de ne plus l'avoir pour m'en faire part. » Or, dans un billet inédit du 14 avril, Ernest remercie M^{me} Renan de lui avoir envoyé une lettre d'Henriette qui lui a fait un « plaisir indicible ». Ne serait-ce pas celle d'Henriette à Alain, que celui-ci avait dû communiquer à sa mère ?

3. *Souvenirs et impressions*, p. 155 et p. 42-43.

4. *Ma sœur Henriette*, en tête des *Lettres intimes* (éd. Nelson-Calmann-Lévy), p. 25.

seulement, au reçu de « cette lettre si désirée », il répond sans retard et longuement[1].

Ce silence de part et d'autre s'explique-t-il par les raisons qu'Ernest en a données à Mme Renan[2]? Je l'attribuerai aussi à l'entrée même du jeune homme à Issy. Dès ce moment, en effet, n'a-t-il pas senti que sa sœur le désapprouvait? Elle l'avait fait venir à Paris en 1838 pour l'arracher aux influences locales qui le dirigeaient de plus en plus nettement vers l'état ecclésiastique. Le séjour à Paris, dans une maison comme celle de M. Dupanloup, devait permettre de gagner du temps en modifiant les vues d'Ernest sur son avenir. Ce calcul oubliait les droits que l'Église pensait avoir sur son boursier, et l'événement ne répondit pas à l'attente. Peut-être, cependant, s'en fallut-il de peu.

On ne sait trop, en effet, quelles furent les délibérations du séminariste pendant les grandes vacances de 1841. Passer du Collège Ecclésiastique au Grand Séminaire, c'était une manière d'engagement, et Renan n'eût pas été lui-même s'il avait fait sans hésitation ce premier pas. A Saint-Nicolas, « on se faisait des monstres » d'Issy, et il n'a pas pu échapper complètement à ce préjugé, quelque soin qu'un de ses maîtres prît de le rassurer. Seulement, il n'envisagea alors, semble-t-il, qu'une alternative : redoubler sa rhétorique, ce qui ne lui souriait pas tous les jours[3]. Lorsqu'il fut arrivé en Bretagne, penchant à suivre à Issy « la plupart de ses condisciples », il eut le loisir d'agiter la question en famille. Le résultat fut de laisser passer la rentrée de Saint-Nicolas en septembre. Le 24, un correspondant lui écrit : « N'allez pas manquer à l'appel; on compte sur vous... » Le 3 octobre, M. Millault, qui doit aviser le supérieur d'Issy relativement à l'entrée de Renan, lui demande un mot à ce sujet[4].

1. *Lettres du séminaire*, p. 168, 173; *Lettres intimes*, p. 67.

2. « J'ai demandé à Alain de m'envoyer sa lettre, lorsqu'il écrira, ... pour y insérer la mienne. » « Je n'ose hasarder une lettre, craignant qu'elle ne... parvienne pas. D'ailleurs, comme j'en attends une d'elle..., j'aimerais mieux avoir reçu la sienne afin d'y répondre », etc... — 14 avril 1842 (inédit) : « Si Henriette a écrit si tard, c'est qu'elle n'avait pas mon adresse. »

3. Lettres à Liart, dans *Fragments intimes*, p. 175; à sa mère, du 14 avril et du 6 juin 1841 (inédit).

4. Vol. 11476.

Si Renan rejoignit le Grand Séminaire quinze jours après, ce ne fut pas, on le voit, dans la hâte d'une vocation impatiente. Avait-il, cet été-là, caressé d'autres projets? Il put avoir l'idée de se rattacher, comme Liart, au diocèse de Saint-Brieuc[1], mais sans s'y arrêter sérieusement. Il put aussi, et c'est où j'en voulais venir, méditer l'exemple de sa sœur.

On devait parler beaucoup de l'exilée dans la petite maison de Tréguier. Ce grand voyage faisait sur Mme Renan une « impression » que son bon fils s'ingéniait à atténuer[2]. Il lut alors, pensons-nous, les lettres d'Henriette à sa mère. Comme elles n'ont pas été conservées, on ne sait presque rien sur les premiers mois du séjour de l'institutrice chez le comte Zamoyski. Voici les quelques détails que j'ai pu glaner.

A Vienne, la famille Zamoyski résidait au palais Palfi, sur la place Joseph. L'amie de Mlle Renan, Mme Catry, par qui s'était fait son engagement, habitait chez la princesse de Liechtenstein, hôtel Razumowsky, Landstrasse[3]. Dans les derniers mois de 1841, Henriette dut faire un long voyage : on sait d'autre part qu'elle alla aux eaux de Gräfenberg, dans les montagnes de la Silésie[4]. Enfin, vers la fin d'avril 1842, elle partit pour la Pologne en franchissant les Carpathes[5]. Elle était restée plus d'un an sur la terre d'Autriche, dont elle sortit au début de mai, non sans regret. Dans la nuit du 3 au 4, elle arriva à Clemensow, sur les bords du Bug.

Elle ne savait point les langues étrangères à son départ de Paris[6]. A Vienne, il se peut que la situation répondît encore à ce que Mme de Staël y avait observé : en 1808, « les Polonais et les Russes, qui faisaient le charme de la société,... ne

1. Le correspondant dont je viens de parler continue ainsi : « Suivez la route droite. Ne restez pas en Bretagne. Vous la reverrez un jour, cette chère Bretagne. »

2. *Lettres intimes*, p. 73.

3. On connaît ces adresses respectivement par la lettre d'Ernest de mars 1842 et par celle d'Henriette d'octobre 1845 (*Ibid.*, p. 67, 218-219).

4. Cf. lettre d'Ernest à sa mère, 12 janvier 1842 : « Vous m'avez fait grand plaisir en m'apprenant qu'elle était enfin de retour à Vienne, après son long voyage » (*Lettres du séminaire*, p. 168). — *Souvenirs et impressions*, p. 49.

5. Le 30 avril, écrira-t-elle plus tard, « j'ai vu tomber de la neige en traversant la Galicie » (*Lettres intimes*, p. 86). — Cf. *Ma Sœur Henriette*, p. 25; H. Renan, *Souvenirs et impressions*, p. 42-43.

6. Son contrat la dispense d'enseigner à ses élèves cette « branche de l'instruction » (*Ibid.*, p. 255).

parlaient que français, et contribuaient à en écarter la langue allemande[1] ». Néanmoins, les occasions de se familiariser avec cet idiome ne manquaient pas. Henriette allait, à ce qu'il paraît, au *Burgtheater*, où « l'on jouait presque autant de pièces traduites du français que de drames de l'école allemande ». « *Le Gamin de Paris* et *le Verre d'eau* avaient des succès immenses[2]. » Les offices catholiques eux-mêmes lui permettaient d'entendre le peuple chanter « en langue vulgaire » : elle en était « vivement touchée », bien qu'elle comprît rarement la prière ainsi exprimée[3].

C'est qu'elle était encore dans les premiers mois de son séjour. Mais elle eut un guide pour ses études, et il n'est pas interdit de penser qu'elle fit quelques progrès. Après son départ de Vienne, en avril 1842, elle reconnaît sur une affiche, à Cracovie, le titre traduit d'une pièce d'A. Dumas; elle rit au théâtre, à Rzeszow, en Galicie; dans son journal, elle n'écrit pas « les Brigands », mais « Die Räuber ». Malheureusement, à partir de son installation en Pologne, il lui fut « impossible d'avoir un maître, et en étudiant seule [elle se trouvait] arrêtée à chaque pas ». En sorte qu'elle mande à son frère, le 30 octobre 1842 : « Loin d'avancer, je recule[4]. »

Dans ces conditions, elle n'a pu « saisir que des parcelles » de la littérature allemande. Le plus clair de ce qu'elle en sait a dû lui venir par ouï-dire (par exemple le nom de Raupach[5]), et, surtout, pour avoir lu M^{me} de Staël. Comment cette femme, cette éducatrice, qui l'avait précédée dans l'exil et sur les routes d'Autriche, de Galicie et de Pologne, comment cette âme religieuse et libérale serait-elle restée étrangère à Henriette Renan? « La plus belle des vertus, le dévouement,

1. *De l'Allemagne*. Charpentier, 1839, p. 52.

2. Ces pièces sont respectivement de Bayard et Vanderburch (1836) et de Scribe (1840). — Voir toute cette page 54 de *Souvenirs et impressions*, intéressant témoignage des « immenses emprunts » que les théâtres étrangers faisaient encore, vers le milieu du siècle dernier, à la scène française. Dès 1810, Mme de Staël avait remarqué : « Nous avons une cargaison de... vaudevilles, que nous faisons passer à l'étranger » (*De l'Allemagne*, p. 53; cf. encore p. 191).

3. *Souvenirs et impressions*, p. 160-161.

4. *Ibid.*, p. 41; *Lettres intimes*, p. 85.

5. A Rzeszow (avril 1842) : « ... Raupach, l'un des meilleurs poètes dramatiques contemporains de l'Allemagne. » — E. B. S. Raupach, né en Silésie en 1784, mort à Berlin en 1852.

est [la] jouissance [des femmes] et leur destinée; nul bonheur ne peut exister pour elle que par le reflet de la gloire et des prospérités d'un autre. » Comment la sœur d'Ernest, qui n'a vécu que pour son frère, n'aurait-elle pas souscrit à ce passage du chapitre *les Femmes*[1] ? La façon dont elle parle de l'Allemagne, le 30 octobre 1842, et notamment de l'Allemagne *du Nord* (qu'elle n'a pas vue), est un autre témoignage de la même influence. Non seulement, dit-elle, la littérature de ce pays est très « riche » et très « variée », mais son école philosophique est hors de pair : « L'Allemagne est la terre classique de la tranquille rêverie et des raisonnements métaphysiques... Son humeur contemplative, ses mœurs tranquilles, son climat même, tout tend à développer chez l'Allemand du Nord cette liberté d'esprit qui fait partie de son être et dont il jouit entièrement... L'Allemand, conservant partout sa bonhomie, même dans les questions les plus élevées, se laisse aller à sentir, à penser, à tout poétiser. » En cela bien différent du Français, dont l'esprit « si vif, si aimable, si prompt à tout saisir, est généralement trop léger pour être profondément philosophe[2] ».

Tels sont les portraits contrastés que le séminariste eut sous les yeux, alors qu'il était engagé dans sa seconde année de Philosophie. Et ce n'est pas la première fois qu'Henriette provoquait ainsi sa curiosité. Ces lettres, qu'on lut à Tréguier en 1841, ne contenaient-elles rien à cet effet? Lorsque Ernest parle à sa mère, le 12 janvier 1842, du « dessein [qu'il avait] formé d'apprendre l'allemand[3] », le tour de sa phrase ne suppose-t-il pas que M^{me} Renan était au courant de cette intention? Il avait dû la formuler pendant les vacances, plus ou moins vaguement, en apprenant que sa sœur s'appliquait à cette étude. L'institutrice avait-elle, dès ce moment, suggéré que son frère l'imitât? On ne sait. Mais elle profita de son premier message à l'élève d'Issy pour toucher ce point : il ne tarderait pas, lui écrivait-elle plaisamment, à en savoir plus qu'elle-même[4].

1. *De l'Allemagne*, p. 28.
2. *Lettres intimes*, p. 85.
3. *Lettres du séminaire*, p. 165.
4. Cela ressort de la réponse d'Ernest, 23 mars 1842 (*Lettres intimes*, p. 71 en haut).

Par là, elle essaie à nouveau d'élargir l'horizon du jeune homme. Mais celui-ci ne s'y prête que médiocrement. Outre les raisons qu'il en donne[1], la principale est sans doute que, voyant l'avenir de moins haut, l'étude de l'allemand n'entre pas alors dans son plan personnel. Malgré les facilités qu'il peut trouver autour de lui, il ne l'a pas encore commencée, mande-t-il à sa mère le 12 janvier 1842; à sa sœur, il assure, le 23 mars, qu'il en est encore « aux premiers éléments », ses progrès étant paralysés en partie par l'insuffisance de sa bibliothèque allemande. Même son de cloche dans sa lettre inédite à M^me^ Renan du 14 avril : trente francs lui seront nécessaires pour divers achats, de « livres allemands surtout, qui sont d'un prix fort élevé ». Et il n'a pas dû aller bien loin, car le départ du condisciple auquel il empruntait ses instruments de travail le força d'interrompre[2]. Lorsqu'il écrit à sa sœur six mois plus tard, le 15 septembre, il ne dit plus mot de la question. C'est Henriette qui, le 30 octobre suivant, le rappelle discrètement à ce qu'il a peut-être abandonné : « Si tu continues tes études dans la langue [allemande], tu trouveras bien de douces distractions dans cette littérature... [Le peu que j'en saisis] m'a fait souvent bien plaisir. » Mais cette invite même est restée sans efficace. Lorsque, un an après, Renan entre à Saint-Sulpice, il sacrifie l'allemand à l'hébreu comme il l'avait sacrifié à la philosophie, et il s'en excuse auprès d'Henriette. Aussi paraît-il être seulement en état de consigner, d'après son professeur d'hébreu, quelques faits élémentaires de grammaire allemande[3].

Ainsi, sur ce point, Henriette échoue. Elle réussit un peu mieux dans son essai d'intéresser son frère à la philosophie allemande. Il faut croire qu'elle avait abordé ce sujet dès sa première lettre de 1842 ou dans une seconde qui ne s'est pas non plus conservée (du 19 avril)[4], puisque Ernest lui écrit, le

1. Voir H. Tronchon, *op. cit.*, p. 156

2. *Lettres intimes*, p. 70, 72, 115. La formule employée dans une lettre inédite à M^me^ Renan du 26 décembre 1844 : « J'ai commencé à apprendre l'allemand », porterait à croire, à la prendre au sens strict, qu'en réalité le jeune homme n'avait point abordé cette langue jusque-là. Il n'aurait parlé différemment à Henriette que pour lui faire plaisir.

3. *Lettres intimes*, p. 85, 115. Cf. J. Pommier, *la Jeunesse cléricale d'Ernest Renan. Saint-Sulpice*, I, p. 403 et n. 35, p. 427 et n. 82.

4. D'après la lettre inédite à M^me^ Renan du 21 mai 1842.

15 septembre : « ... *Tes* penseurs allemands... » Or, que l'on songe à la timidité sulpicienne, qui trouvait la « *Philosophie de Lyon* trop hardie[1] »; que l'on parcoure les pages de la *Philosophie de Bayeux* sur Kant et les trois post-kantiens[2], et les sympathies déclarées d'Henriette prendront toute leur valeur. Non, pourtant, que son frère ait eu besoin de cette impulsion pour « pencher vers le système de Kant » : dès le 24 janvier 1842, il confie à Liart cette tendance. Mais elle prend une si grande force dans les mois qui suivent qu'il écrit à ce même ami le 3 mai : « J'ai une propension violente au... kantisme, car c'est surtout le système de Kant qui me fait impression. » Et, certes, cette prédilection ne va pas sans gêne : le kantisme, on ne le lui a que trop répété autour de lui, « n'est pas fort orthodoxe »; son auteur est « le père des sceptiques modernes ». N'empêche que, le 15 septembre, il charge Henriette, si jamais elle va à Koenigsberg, « d'un pèlerinage au tombeau de Kant ». Et il a beau savoir que les « philosophes germaniques » sont « un peu [notez l'atténuation!] sceptiques[3] et panthéistes », il ne cache pas alors qu'il « aime beaucoup [leur] manière[4] ».

Cette déclaration fut précieuse à Henriette, comme aussi toute la lettre où elle se trouvait, la première où Ernest lui ait parlé nettement de son avenir. Il rêvait d' « une vie libre, indépendante », « retirée » loin des « cercles » et des « salons » : cet idéal, où était-il mieux réalisé qu'en Allemagne? Aussi le tableau staëlien, qu'on a reproduit plus haut, vient fort à sa place dans cette réponse : le futur Hermann de l'*Avenir de la Science* ne pouvait que le regarder d'un œil favorable. C'est aussi pourquoi le « goût » de son frère « pour les philosophes germaniques » (elle a, on le voit, laissé tomber la réticence) n'étonne pas Henriette. Qu'il lui fasse plaisir, elle le dit expressément et on doit l'en croire. Cette satisfaction l'incite à nommer assez pompeusement Kant et Hegel, auxquels elle adjoint Goethe et Schiller : devant cette repré-

1. *Lettres intimes*, p. 76; *Fragments intimes*, p. 200.
2. Fichte (autothéiste); Schelling et Hegel (panthéistes).
3. Voir encore le passage du 23 mars, où Renan se réfère à la méthode de ces penseurs « qui, assurément, ne sont pas prodigues de certitude ».
4. *Ibid.*, p. 188, 199; *Lettres intimes*, p. 70, 76. Cf. H. Tronchon, *op. cit.*, p. 170.

sentation de l'Allemagne philosophique et littéraire, comment résister à l'enthousiasme[1]?

Le fait est, pourtant, que cet entretien épistolaire tourna court. La fin du séjour d'Issy, en 1843, fut occupée par la perplexité que Renan éprouva, à cause de la tonsure qu'on l'invitait à recevoir. Mais son refus final rendit l'espoir à sa sœur. C'est alors, sans doute, qu'elle reparla d'Ernest à M. Descuret : n'était-il pas bien jeune pour les décisions qu'on allait exiger de lui? Elle dut amener le protecteur à lui conseiller lui-même de mettre un intervalle entre les études et les engagements du séminariste : ce qui ne pouvait mieux se faire que par un voyage à l'étranger[2]. Aussi, lorsque Ernest, une fois entré à Saint-Sulpice, lui écrivit (27 novembre) qu'il hésitait toujours à accepter la tonsure, elle lui offrit aussitôt de lui trouver une place qui lui fournît, du moins avant le vœu irrévocable, l'occasion de changer de milieu. Prononçait-elle alors le nom de l'Allemagne? On ne le sait pas au juste[3]. Mais Ernest n'a pas dû s'y tromper.

Comme je l'ai expliqué ailleurs[4], cette proposition parvint à Renan à sa sortie de la chapelle où il venait d'être tonsuré (23 décembre 1843). Elle ne pouvait avoir et elle n'eut pas plus de succès immédiat que les suggestions précédentes. Toutefois, elle ne fut point vaine. Ce n'a pas été par pure politesse que le jeune clerc répondit à Henriette (16 avril 1844) : « Je conserve précieusement pour l'avenir la possibilité d'user d'un offre si avantageux. » Désormais, cette perspective devait, pour ainsi dire, tour à tour pâlir ou briller, suivant que

1. De ces quatre noms, le second seul, dont les maîtres de Renan avaient horreur, ne se lit pas dans *De l'Allemagne*. Mais les sentiments d'Henriette pour le premier ne procèdent pas uniquement de M^me^ de Staël. Elle lira la *Correspondance* de Goethe avec Bettina (1843), et il suffit d'ouvrir ses *Souvenirs* pour voir à quel point elle en fut impressionnée. Le 4 août 1846, elle passe à Weimar, dont elle parcourt les rues au clair de lune en pensant à Goethe : « Dans ces rues, je plaçais des fantômes..., j'évoquais des ombres. » Tant ce génie, dans son cadre romantique, a de prestige pour l'imagination même la plus retenue! (*Souvenirs et impressions*, p. 161-163, 251). — *Lettres intimes*, p. 78, 85; *Avenir de la science*, p. 467-468.

2. *Lettres intimes*, p. 160, 157. Ces documents n'indiquent pas la date de ce conseil, qui peut avoir été donné beaucoup plus tôt.

3. Voir pourtant cette phrase du 15 août 1845 : « ... Je te parlai il y a déjà environ deux ans, d'un préceptorat en Allemagne » (*Ibid.*, p. 189).

4. J. Pommier, *op. cit.*, p. 239.

la carrière ecclésiastique sourirait ou non à l'élève de Saint-Sulpice. Quelque peu négligée dans la première moitié de 1844, au point qu'Henriette s'excusa presque de l'avoir formulée, l'idée du voyage en Allemagne paraît avoir été vaguement caressée par Renan pendant ses vacances de Bretagne, alors que son étude des *Psaumes* l'éloignait de l'orthodoxie. Il en parle même à sa mère, à qui cette « possibilité » ne parut point déplaire, « car elle l'envisageait comme temporaire[1] ». Et la direction qu'allaient prendre, à la rentrée d'octobre, sa pensée et ses études ne pouvait qu'y donner de la consistance.

II. — L'année d'études (novembre 1844-octobre 1845)

Renan n'a pas eu besoin d'y être convié à nouveau pour s'adonner à l'étude de l'allemand avec sa vigueur et sa méthode habituelles. Il en voit maintenant l'utilité, non seulement pour le cas où il irait en Allemagne, mais aussi parce qu'il a besoin de connaître directement les productions d'outre-Rhin en matière de linguistique, de philologie hébraïque, d'exégèse biblique[2]. Comme la Compagnie l'a adjoint à M. Le Hir, il pourra s'acheter des livres allemands avec l'argent qu'il gagne à enseigner l'hébreu. Enfin, les mêmes facilités qu'il avait eues à Issy ne lui manquent pas : plusieurs condisciples allemands, écrit-il à Henriette le 1er décembre, l'aident de leurs conseils[3]. Et à sa mère, le 5 mars 1845 : « J'ai l'avantage d'avoir pour professeur un Allemand même, actuellement élève au séminaire » (lettre inédite). Entendons, sans doute, plus exactement, le « bon condisciple alsacien, M. Kl... », dont il est question dans les *Souvenirs*.

Il a donc, vers le début de novembre 1844, commencé à s'occuper « sérieusement » de cette étude. Il en informe sa sœur, puis sa mère, à qui il écrit : « Cela me fait sans cesse penser à cette bonne Henriette; songeant que c'est cette langue qui aura si longtemps retenti à ses oreilles. » Sur

1. *Ibid.*, p. 538 et 647; *Lettres intimes*, p. 122, 155, 180.
2. Cette dernière raison est la seule qu'il donne dans ses *Souvenirs* (p. 255).
3. *Lettres intimes*, p. 148.

quoi Mme Renan fit d'elle-même, paraît-il, la réflexion que cela serait utile à son fils pour le voyage projeté, et surtout pour se rapprocher de l'exilée. « Cette bonne mère s'imagine », dira-t-il à Henriette, « que dès que je serai en Allemagne, nous serons près l'un de l'autre[1]. »

En attendant, il a, le 1er décembre, « déjà fait quelques progrès » en allemand; progrès « rapides », confirme-t-il le 27 janvier 1845[2]. Aussi pense-t-il, le 13 février, avoir « bientôt une connaissance assez étendue » de cette langue[3]. « Ce n'est pas difficile à comprendre dans les livres... » (5 mars). — En revanche, s'il a, le 27 janvier, espéré de pouvoir se « faire entendre bientôt » en allemand, il doit en rabattre : c'est, reconnaît-il le 5 mars, « fort difficile à parler ». Il ne peut se « figurer [sa] pauvre Henriette se torturant la bouche pour prononcer ces dures syllabes ».

Sa situation, pourtant, lui fait une nécessité de ne pas négliger ce côté pratique. Le développement de sa pensée, les regards qu'il jette sur le monde (il va suivre des Cours au Collège de France), le rendent de plus en plus réfractaire à l'idée d'engager son avenir à l'Église. La proposition d'Henriette « par rapport aux voyages, etc... » aurait une utilité qu'il est, le 1er décembre, « moins éloigné que jamais » de reconnaître. Or, le jour où il croirait y voir son avantage, il voudrait bien « être en état de l'accepter ». Il est plus pressant le 13 février, dans une lettre qu'il écrit avant l'époque ordinaire, pour s'expliquer sur la nature du préceptorat qui lui conviendrait le mieux et sur la date où il voudrait l'obtenir : « Le pays où le mouvement intellectuel serait le plus avancé, l'Allemagne, par exemple (j'entends les universités)[4], serait aussi le séjour qui me plairait davantage. » Le moment « le plus propice pour l'exécution serait le commencement de l'année (classique) » 1845-1846.

A peine Henriette fut-elle en possession de cette lettre, à peine eut-elle vu que son frère se réservait ainsi un avenir

1. Lettre du 21 juillet 1845 (*Lettres intimes*, p. 180).
2. A sa mère, inédit. Cf. encore lettre du 5 mars : « J'ai déjà fait des progrès rapides en allemand. »
3. *Lettres intimes*, p. 154.
4. Ici, croyons-nous, c'est surtout encore l'hébraïsant qui parle. Voir J. Pommier, *op. cit.*, p. 659. — *Lettres intimes*, p. 148, 153-154.

assez prochain, qu'elle s'employa à lui en recommander un meilleur usage. « Crois-tu que je recule devant l'idée de te savoir étudier et vivre *librement* pendant une année *soit à Paris*, soit à l'étranger? Nullement[1]... » Si la grande sœur n'a pas souligné ces mots en italiques, soyons sûrs, pourtant, qu'ils avaient, dans son esprit, un relief particulier. Aussi bien, Ernest eut beau refuser, le 11 avril, une proposition qu'il jugeait trop onéreuse à Henriette[2] : l'année ne se terminera pas qu'il n'ait été réduit à cette solution.

D'ici là, je ne peux retracer toutes les vicissitudes que le projet du préceptorat en Allemagne subit encore avant d'être abandonné. Renan y voyait le moyen d'adoucir la transition : il en parla à son ami Cognat, à son confesseur[3]. Ce voyage lui élargirait aussi l'esprit, le familiariserait avec les hommes et le monde. Il aurait « le plaisir de voir l'Allemagne ». Autant d'avantages auxquels il paraît particulièrement sensible le 21 juillet, deux jours avant de partir pour la Bretagne. C'est pourquoi, bien qu'il ait d'autres partis en vue, c' « est incontestablement celui qui [lui] sourit le plus »; celui qui, « bien probablement », « aura la préférence ».

Sans doute s'exprime-t-il ainsi parce qu'il ne veut présenter à sa mère que cette perspective[4]. Mais voilà qu'ainsi rapprochée, loin d'agréer à la vieille dame, elle la chagrine[5]. Et puis, billets et lettres d'Henriette arrivent successivement au séminariste en vacances. Elle y poursuit l'œuvre entreprise. Déjà, le 1er juin, elle avait fort bien repris à son avantage une remarque, une indication confiées par son correspondant à sa missive d'avril : oui, si Ernest ne doit pas revenir à l'Église, il y aurait inconvénient à quitter une ville où il peut faire son chemin dans la science. Car il le peut : son exposé du 21 juillet mentionne « trois voies principales qui s'ouvrent » devant

1. *Lettres intimes*, p. 157 (lettre du 28 février, jour anniversaire des vingt-deux ans d'Ernest).
2. *Ibid.*, p. 166.
3. Voir, en effet, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 279 et 336.
4. *Lettres intimes*, p. 178, 181.
5. A Cognat, 24 août : « Je ne lui ai parlé encore que de l'Allemagne, et cela suffit pour la désoler » (*Souvenirs...*, p. 336). A Henriette, 22 septembre. « Le projet d'Allemagne lui a d'abord fort peu souri » (*Lettres intimes*, p. 215).

lui, et dont aucune ne l'éloignerait de la capitale. Comment Henriette n'aurait-elle pas pris texte de cette lettre — la première, dit-elle, où son frère ait mis quelque énergie — pour l'engager définitivement dans le bon chemin ? Elle l'incite donc, par un mot secret du 5 août, à sortir de Saint-Sulpice pour se préparer aux examens de l'Université. L'affaire d'Allemagne ne presse pas... Si elle tient un peu plus de place dans la lettre officielle du 15 août, c'est eu égard aux directives qu'Ernest avait données à sa sœur, le 21 juillet, par rapport à leur mère. Mais la vraie pensée d'Henriette, son « idée de derrière », se découvre enfin le 12 septembre, quand elle peut « écrire en toute liberté ». La voici : « Quant au préceptorat d'Allemagne,... je n'ai jamais pu te l'offrir que comme un moyen de gagner le temps de la réflexion, car je prévoyais toujours que tôt ou tard ce qui a eu lieu devait arriver ; mais aujourd'hui que la réflexion est venue, qu'elle a porté ses fruits, ce ne serait plus *gagner du temps*, ce serait en perdre. » Autrement dit, elle laisse tomber ce projet, depuis qu'elle est fondée à croire que son frère se libérera sans cet intermède. Et, pour le détacher complètement, elle ajoute : « D'ailleurs,... cette vie sous le toit, dans la famille, à la table d'autrui, est horriblement pénible et difficile. » *Expertae crede sorori!*

Cette révélation, qu'Henriette avait adressée chez Alain, attendait Renan à Saint-Malo, où il arriva le 4 octobre au soir. Elle dut porter le dernier coup à un projet qui, depuis plusieurs semaines, ne se soutenait plus guère. Non seulement le jeune homme avait eu mille peines à le faire voir à sa mère sous un meilleur jour (« elle commence », écrit-il le 22 septembre, « à se réconcilier avec lui »), mais il était plongé dans la lecture du livre *De l'Allemagne*. Et, comme il se doutait bien (Henriette, d'ailleurs, le précisa le 15 août) qu'elle agissait par ses « amis de Vienne », il ne put manquer de donner une attention particulière à certains aspects du tableau que M^{me} de Staël avait tracé, trente-cinq ans auparavant, de la société autrichienne. Or, un pays où l'on ne « pense pas beaucoup aux jouissances intellectuelles », où le prétexte des occupations militaires empêche de se cultiver ; où on « lit assez peu », où, d'ailleurs, la censure sévit; où l' « on ne

compte pas beaucoup d'écrivains distingués » ; où l'exactitude de la politesse éparpille l'esprit ou l'étourdit ; où l'on préfère s'ennuyer ensemble que de s'amuser chez soi — cette atonie et en même temps cette dissipation ne pouvaient qu'être franchement antipathiques au séminariste. S'expatrier pour rencontrer à Vienne non des Allemands (ceux-ci n'y viennent pas, et les Autrichiens « ne connaissent pas assez la littérature allemande »), mais des singes des Français, encore attachés à l'orthodoxie littéraire du siècle de Louis XIV[1], cette perspective ne pouvait que répugner à un aspirant voyageur surtout curieux, comme tout « Français homme d'esprit », des « hommes qui réunissent l'originalité nationale à l'originalité individuelle ». Aussi ne faut-il pas s'étonner si Renan répond à sa sœur, le 22 septembre (il n'est pas encore en possession du billet de Saint-Malo) : « D'après les notions que j'ai pu acquérir sur l'état intellectuel de l'Allemagne, l'Autriche ne serait nullement le pays qui me sourirait le plus. » Et l'on voit assez, aux conditions qu'il pose, qu'il ne désire plus sérieusement une place même dans le reste de l'Allemagne[2].

En dépit de cet avortement, l'idée du séjour d'outre-Rhin a joué, à son heure, un rôle important. On n'oubliera pas qu'en s'appliquant à l'allemand, Renan a poursuivi, entre autres, un but pratique. A son tour, l'étude de cette langue et de cette littérature, en le mettant en état de voyager en Allemagne, en lui découvrant tout l'intérêt de cette exploration, n'a pu que le confirmer dans son projet : ces horizons ouverts, pourquoi ne pas les parcourir? Il en était là, sans doute, à la fin de son année scolaire. Si cette perspective s'effaça au cours des vacances, ce ne fut point au détriment de sa curiosité pour les choses allemandes. Outre les travaux dont je vais parler tout à l'heure, la lecture de Mme de Staël en fait foi. Mais il ne s'y borne pas : comme un voyageur prêt à partir, il re-

1. Ce trait, selon Mme de Staël, se rencontre « dans plusieurs pays du Nord » ; mais le chapitre IX, où elle en parle, est surtout consacré à l'Autriche. Et Renan, qui, tout en lisant *De l'Allemagne*, revoit ses classiques en vue de devenir bachelier, se sent d'assez mauvaise humeur à l'égard de la plupart d'entre eux.

2. *De l'Allemagne*, p. 36, 39-41, 47, 48, 50, 52, 53. — *Lettres intimes*, p. 189, 209-210.

marque spécialement dans les journaux ce qui a trait au pays qu'il a en vue.

Je n'ose pas assurer qu'une de ses notes d'alors s'explique ainsi. Il y marque l'infériorité du protestantisme comme culte populaire : « Pas de cloches, pas de cathédrales, de la froide morale », et il renvoie à la « lettre » de V. Hugo « sur le Rhin, Worms », c'est-à-dire, sans aucun doute, à ce passage : « ... A quelques pas de la cathédrale de Worms, à côté de ce merveilleux édifice qui... revêt une pensée impérissable... de... ce prodigieux luxe d'images... de granit; tout à côté, dis-je — comme la critique à côté de la poésie — une pauvre petite église luthérienne, coiffée d'un chétif dôme romain, affublée d'un méchant fronton grec,... anguleuse, nue, froide, triste, morose, ennuyeuse, basse, envieuse — proteste[1]. » Cette mention unique, en 1845, des volumes parus en janvier 1842, ne porte guère à croire que Renan les ait eus sous les yeux. Le texte hugolien est de telle nature qu'il a dû trouver place dans un écrit apologétique, où il sera venu, je ne sais quand, à la connaissance du séminariste.

Il n'en est pas de même d'une autre note, également inédite. « Ces bons Allemands sont d'une bonhomie qui prête beaucoup à nos ridicules. — Lisez la description du cortège pour la fête en l'honneur de Beethoven, le ... août 1845, et l'accoutrement troubadouresque des étudiants, vous crèverez de rire. — En France, on eût pu en faire autant, mais en riant... Là cette mascarade se faisait bonnement et gravement. » Ces lignes semblent bien se rapporter à un passage d'une des lettres que Jules Janin, de Bonn, adressa au rédacteur des *Débats* : « Le cortège était conduit par les étudiants...; les plus beaux et les plus fiers... avaient revêtu pour cette cérémonie les costumes d'autrefois : la jupe rhénane, le sayon borussien, la blouse gauloise de la Burschenschaff (*sic*)... Ajoutez l'écharpe blanche autour du corps, le gant des chevaliers à chaque main[2] », etc...

Renan trouva-t-il ces détails dans une feuille qui les aurait reproduits ou dans les *Débats* eux-mêmes, si discutés alors,

1. *Œuvres illustrées de Victor Hugo*. J. Hetzel, 1855. — *Le Rhin*, p. 118.

2. Nouvelles acquisitions françaises, vol. 11478 *bis*, fol. 462. — *Journal des Débats*, 18 août 1845 (2e lettre de J. Janin, 14 août).

pour ne pas dire plus, par le parti catholique? Je ne sais. En tout cas, ni les *Débats*, ni l'*Ami de la Religion*, ni l'*Univers* ne donnent, entre le 20 juillet et le 23 août 1845, rien de suffisant pour expliquer d'autres allusions à l'Allemagne, qui se rencontrent sous la plume de Renan, à la date du 24 août 1845 : « Je suis avec attention l'étonnant mouvement enthousiaste qui travaille en ce moment dans le Nord. M. Cousin vient de partir afin de l'étudier aussi de plus près. Je veux parler de Ronge et de Czerski... J'ai lu une lettre de la mère de Czerski à son fils, où elle lui rappelle les sacrifices qu'elle a faits pour son éducation cléricale, et le supplie de rester fidèle au catholicisme[1]... »

A quel point des faits de cet ordre devaient intéresser alors, remuer même le séminariste, on le devine sans que j'aie besoin d'y insister. Cette lettre maternelle, en particulier, l'impressionna si fort qu'il songea plus tard à s'en inspirer pour commencer un roman personnel[2]. En août 1845, l'exemple des chefs de la dissidence allemande lui donnerait plutôt du regret, à la pensée de quitter bientôt l'Église. Car il rêve à la gloire du réformateur, peut-être à la suite du *Luther* de Werner, analysé par M^me^ de Staël. Cinq semaines auparavant, dans sa chambre de Saint-Sulpice, n'a-t-il pas écrit : « Mon Dieu,... pourrai-je faire ce que je veux? moi si faible, si pauvre...? Mais Luther a été comme moi[3]. » Et maintenant : « ... Je vais peut-être me couper les bras ; car les prêtres feront beaucoup en ce moment; peut-être faudra-t-il être prêtre pour y pouvoir quelque chose ; Ronge et Czerski étaient prêtres[4]. »

1. A l'abbé Cognat, *Souvenirs...*, p. 339-341.

2. « Ernest est encore au séminaire. — Lettre entre sa mère type pur de la mère chrétienne : il lui avouerait ses doutes pour la première fois; réponse de la mère, ferme et sans haute intelligence philosophique (m'inspirer de la mère de Czerski »).

3. *Cahiers de jeunesse*, p. 97. — Voir *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 110, citation de « Dieu est notre forteresse ». Ce choral fut chanté par les manifestants de Leipzig, dont je parle dans le texte, ainsi qu'une strophe des *Brigands :* « Ein freies Leben führen wie » (sur l'air du *Gaudeamus igitur*, « très populaire en Allemagne ») (*Débats*, 18 août. Cf. *Univers* du 19 août).

4. Suspendu dès le 30 janvier 1843, Ronge fut excommunié le 4 décembre 1844; Czerski avant le 8 mars 1845 (*Univers*, 3 et 28 décembre 1844; *Ami de la religion*, t. CXXIV, p. 575).

Qu'il ait pu prendre une telle opinion des sectaires de Laurahütte et de Schneidemühl, il faudrait s'en étonner, n'était son opinion d'alors sur la mission religieuse de l'Allemagne, et s'il n'avait ajouté lui-même : « Dieu me pardonne de les aimer, même quand ils ne seraient pas purs : car ce que j'aime en eux, comme dans tous les autres hommes à qui je voue mon enthousiasme, c'est un certain type... que je m'en forme : c'est mon idéal que j'aime en eux. Maintenant, sont-ils conformes à ce type? C'est ce qui m'importe assez peu. » Trait essentiel de sa nature que cette « générosité », cette « rapidité », cette « force incroyable » dans l'idéalisation : il l'analyse ainsi l'année suivante, en revenant justement sur l'exemple de Ronge. Mais il explique alors « comment le fait vient défleurir [son] homme et [il] ne l'aime plus[1] ». Cette désillusion, on le sent, n'aurait pas tardé à se produire, dès août 1845, s'il avait fixé sur « le fait » un regard plus insistant. Où en était, en effet, la fortune de ce Ronge et de ce Czerski, qui s'étaient élevés en Allemagne depuis 1844[2]? Le 12 août 1845, le même jour que le défilé beethovénien, avait eu lieu l'échauffourée de Leipzig, où le duc Jean, frère du roi de Saxe et catholique ardent, fut l'objet de manifestations hostiles, aux cris de : « Vive Ronge, à bas les Jésuites! à bas les cagots! » Le sang coula. Pour les *rongeurs*, selon l'expression plaisante d'un journal, rien de plus funeste qu'une telle journée : elle leur aliénait ceux même des partisans de l'ordre établi qui, à la suite du gouvernement protestant de Prusse, avaient pu sympathiser avec un mouvement hostile à Rome. « Que les gouvernements de l'Allemagne y songent sérieusement. Les révoltes actuelles de l'esprit anti-religieux sont le triste prélude de prochaines révoltes éminemment politiques. » Ainsi s'exprimait l'*Ami de la Religion*, trois jours avant la lettre de Renan[3].

1. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 51-52.

2. La première mention que j'aie trouvée de Jean Ronge dans l'*Univers* est du 23 novembre 1844; et de Czerski (mal orthographié), du 9 janvier 1845.

3. Celui-ci continua de suivre avec attention la situation en Allemagne : « Rongistes, clôture de l'Université de Leipsick », et il l'interpréta comme une confirmation nouvelle de ses « principes sur le rôle des gouvernements dans le progrès de l'humanité » : ils auraient pour mission de « retenir » ce progrès, « pour obliger l'humanité à approfondir ses points de vue ».

Aussi gravement compromis, dans une Europe encore dominée par l'esprit de Metternich, le néo-catholicisme allemand aurait eu bien peu de chances de succès, lors même qu'il n'eût pas été affaibli de l'intérieur par la médiocrité et les divisions de ses dirigeants. Il ne pouvait donc que péricliter, bien que deux mois se fussent à peine écoulés depuis la lettre pleine de confiance et de superbe que les représentants d'une commune « chrétienne catholique » avaient adressée au *Journal des Débats* : « Le mouvement religieux qui à présent agite tous les esprits en Allemagne n'est pas un mouvement excité artificiellement par les MM. Czerski et Ronge ; il a existé plus ou moins fort, depuis une série d'années... Ses premiers éléments, vous les trouvez dans les écrits de Lessing et de Herder, les deux plus grands théologiens du dix-huitième siècle. Ces deux précepteurs incomparables de l'Allemagne ont été les premiers chez nous qui purifièrent l'idée sublime du christianisme de la rouille à lui attachée par la pédanterie ou la méchanceté des orthodoxes de tous les siècles et de toutes les confessions[1]... »

Cet hommage, Renan l'eut-il sous les yeux ? Il n'aurait pas manqué d'y adhérer. De même que le cortège de Bonn se prêtait bien à un commentaire inspiré par la lecture de M^me^ de Staël, la déclaration de Breslau rattachait la nouvelle Réforme à une préparation philosophique et littéraire, avec laquelle ses travaux familiarisaient depuis quelque temps le séminariste. De toute façon, de l'autre côté du Rhin, le passé d'avant 1813 semblait se retrouver, identique ou développé, dans le présent de 1845.

III. — Les auteurs d'explication

Parmi les inédits de l'année 1844-1845, il en est qui représentent l'activité germaniste de Renan. Les uns sont la traduction, mise plus ou moins en forme, de livres spéciaux : *Histoire de la langue et de l'écriture hébraïques* de Gesenius (pour les deux premières parties) ; introduction du *Mithridate* d'Adelung (Fragments sur la formation et le perfectionnement

1. *Débats*, 30 juin ; cf. *Ami de la religion*, 19 juillet 1845.

des langues). Ils sont respectivement d'avril ou mai (?) et de juin 1845. Les autres sont deux cahiers de « Littérature allemande[1] ». Je m'occuperai surtout de ceux-ci.

Chose assez rare dans les papiers de Renan, ils sont datés. Du moins, on lit à la fin : « Terminé le 2 octobre 1845, veille de mon départ de Tréguier, après mes vacances, vielleicht die letzten. » D'autre part, la lettre à Henriette du 22 septembre 1845 est formelle : « ... Je consacre spécialement mes études des vacances à étendre mes connaissances sur la littérature allemande. Les difficultés de l'interprétation littérale commencent à s'évanouir pour moi; je suis maintenant capable d'en apprécier l'esprit... » La formule est assez modeste, quant au degré de maîtrise que Renan s'attribue comme traducteur. Les progrès auraient-ils été moins décisifs qu'il ne voulait le croire au début de l'année? Probablement. Il se sentirait ainsi un peu moins fort en allemand qu'il ne l'était en hébreu aux vacances précédentes[2].

Quoi qu'il en soit, il semble ressortir de ces indications que les cahiers de « Littérature allemande » ont été rédigés à Tréguier en août et septembre 1845. C'est aussi ce que confirme leur aspect : ils paraissent avoir été écrits de suite. Tout au plus admettra-t-on que Renan s'en est reposé pendant les « petites promenades aux environs » dont il était de retour le 4 septembre[3]. Cette interruption a dû se placer entre la fin du premier cahier et le commencement du second.

Ce point admis, que représentent ces documents? Une traduction française de Morceaux choisis, avec des notes presque toujours en marge du texte et écrites aussitôt après lui. Ces notes sont des remarques personnelles de Renan. Les morceaux sont empruntés à Lessing, Meissner, Herder, Liebes-

1. Vol. 11479 et vol. 11495² : « Littérature allemande », fol. 32 r°; « Littérature allemande, n° II », fol. 79 r°.

2. Voici sa phrase d'alors : « J'ai choisi pour occupation des vacances la continuation de mes études hébraïques. Mes travaux de l'an dernier m'ont mis en état de m'élever au-dessus des difficultés littérales et de goûter cette littérature... » (27 août 1844; *Lettres intimes*, p. 143). La façon dont Renan présenta les choses en 1845 s'expliquerait ainsi, sauf la nuance, par une sorte de réminiscence.

3. Voir la lettre de ce jour-là dans *Lettres à son frère Alain*, Auguste Blaizot, 1925, p. 17. Renan vit alors le château de la Roche-Jagu, le cimetière de Ploubazlanec (c'est lui dont il s'agit dans l'*Avenir de la science*, p. 220-221), l'île de Bréhat.

kind, Caroline Pichler, Schlosser, Jakobs, Lavater, Nonne, Krummacher (1er cahier); Hebel, Starke, Kotzebue, Engel (2e cahier).

Ce contenu suppose l'usage d'une Chrestomathie qu'il n'est pas difficile d'identifier : Renan lui-même nomme Stöber à deux reprises[1]. Il s'agit du principal auteur d'un recueil en deux tomes (I, Prose; II, Poésie), publié à Strasbourg en 1827 « par Noël et E. Stoeber »[2]. Le premier nom était une garantie de vente, François-Joseph Noël étant Inspecteur général, et le nouvel ouvrage venant compléter sa collection bien connue des *Leçons grecques*, *latines*, *françaises*, *italiennes* et *anglaises*. Mais sa part dans les *Leçons allemandes* a dû se réduire à peu près à la rédaction de la Préface française, où il reconnaît « la supériorité [des] lumières » de son collaborateur. Celui-ci, Daniel-Ehrenfried Stoeber, était né en 1779 à Strasbourg, où il mourut en 1835. Notaire, puis avocat (il l'était en 1827), il se caractérisait assez bien en disant : « Ma lyre est allemande, mais mon épée est française[3]. » S'il avait porté les armes sous la Révolution et l'Empire et s'il entretint des rapports avec nos libéraux (général Foy, B. Constant), il avait étudié à Erlangen et il était en relations avec Tieck, Hebel, etc. C'est à ce dernier, dont il était l'ami, qu'est dédiée la *Kurze Geschichte und Charakteristik der schönen Literatur der Deutschen*, parue en 1826.

Il y a dans les *Leçons* de Noël et Stoeber tous les textes qu'offre de son côté la version de Renan. Mais l'ordre y est

1. Cf. fol. 53 v° et 56 v°.

2. Le titre allemand est *Sammlung auserlesener Stücke aus der schönen Literatur der Deutschen*. Le titre français est *Leçons allemandes de littérature et de morale ou Recueil, en prose et en vers, des plus beaux morceaux de la littérature allemande*. C'est un exemplaire de cette seconde sorte que j'ai sous les yeux (Bibliothèque de Mme N. Renan); corrections manuscrites : I, p. 11, *Blöcken* en *Blöken;* I, p. 463, *Foderungen* en *Forderungen;* mais ensuite Renan laisse à deux reprises la première forme. — J'ai déjà parlé de cet ouvrage ici même (*Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1922, p. 641, article sur « Jean-Paul et Renan »). Voir aussi H. Tronchon, *op. cit.*, p. 232 et note, qui signale une traduction française du Recueil de Stoeber (*Leçons*, etc..., traduites par MM. Derome, Hermel, Ruh, Sauveroche et Brunner, professeurs à l'Académie de Strasbourg, deux tomes, à Haguenau, chez L. Koessler, 1828).

3. Cet Alsacien 100 °/₀ ajoutait : « Qu'au delà du Rhin et par delà les Vosges puisse résonner mon cri : *Elsass heisst mein Land* » (voir Fr. Ed. Sitzmann, *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace*..., t. II. Rixheim, F. Sutter et Cie, 1910).

un peu différent. Les compilateurs avaient conçu une division par *genres*; et chaque genre est représenté chez eux par un choix de morceaux empruntés à différents auteurs (à Lessing et Meissner pour la fable en prose, etc.). Ils se flattaient ainsi de donner des « modèles », tout en faisant connaître la « manière » des écrivains[1]. Ces deux utilités n'avaient pas le même prix aux yeux de Renan. Toujours porté à sacrifier la rhétorique à la littérature, il préféra suivre un même auteur à travers les genres, en relevant, dans la Table des Matières, les textes qui lui sont empruntés. Les *Fables* de Lessing une fois traduites, au lieu de passer aux *Fables* de Meissner, il s'attaqua à *Emilia Galotti*. Et ainsi pour tous.

Louable en un sens, cette méthode a desservi Renan. Si le nom de Lessing est digne d'ouvrir les *Leçons*, la suite, on l'avouera, dément parfois cette déclaration de Noël, que « rien de médiocre n'a été accueilli ». Notre étudiant aurait eu avantage à faire un choix; au lieu qu'il a courageusement traduit les morceaux même insignifiants, par où son procédé mécanique l'obligeait à passer. Résultat : les vacances finirent sans qu'il ait pu aller au delà de Engel. Un extrait de cet auteur a beau précéder deux lettres de Werther : le personnage dont Renan écrit : « Cet homme avait quelque chose de moi », ce n'est pas le héros de Goethe, c'est Laurent Stark[2]!

Peut-être, il est vrai, Renan ne traduit-il pas dans ses *Cahiers* tout ce qu'il a lu. Le monologue de *Faust*, l'*Hymne à la Joie* de Schiller, qui figurent chez Stoeber, ne lui sont pas étrangers, puisqu'il en cite des vers en allemand. Il n'aurait pas eu le temps d'en coucher la version par écrit. Son manuscrit ne représenterait ainsi qu'une mise au net partielle et tardive; ce qui expliquerait qu'il connaisse aussi le contenu d'une Parabole de Krummacher, bien avant de la transcrire en français[3].

Si plausible qu'elle paraisse, cette hypothèse appelle une

1. Préface, p. IX.
2. *Leçons allemandes*, I, p. 78; — fol. 99 v°.
3. *Lettres intimes*, p. 214 (lettre du 22 septembre à Henriette) : « Das Wunder ist des Glaubens liebstes Kind » : cf. *Leçons*, t. II, p. 427; cité, mais en français, par M^me^ de Staël (*De l'Allemagne*, p. 276). — Fol. 49 r° : « Freude, Freude treibt die Räder, In der grössen [*sic*] Weltenuhr » : cf. *Leçons*, t. II, p. 218. — Fol. 63 r° et 74 v°.

restriction. Renan découvre certainement à mesure l'*Éloge de Frédéric le Grand* qui termine son second Cahier : il le prend pour une oraison funèbre, et il ne s'aperçoit de son erreur que sur le tard[1]. Si donc il a « préparé » certains morceaux avant de les traduire, il n'en est point ainsi de tous.

De plus, il y a des textes qu'il n'a pas traduits dans ses *Cahiers*, et qu'il connaît pourtant, bien qu'ils soient absents des *Leçons*. Il renvoie à des scènes du *Guillaume Tell* de Schiller; il laisse voir, à deux reprises, une certaine familiarité avec Schmidt (*sic*); il caractérise l' « esprit de Lessing », son « tour d'idées ». Il sait comment se termine une de ses fables (*la Poule aveugle*), que l'éditeur de la Chrestomathie a coupée avant la fin. Une autre fable du même (*Jupiter et la brebis*) est présente à son esprit. Il parle du sobriquet d' « Isegrimm » donné au loup « apud Germanos », c'est-à-dire (d'après une Note postérieure) dans les fables de Lessing (*Histoire du vieux loup*). Il cite l'épigraphe de Krummacher; il mentionne toute sa Préface (dont Stoeber ne reproduit qu'un extrait) ainsi que deux paraboles (*le Présent*, *les Deux Tilleuls*)[2]. Cela suppose l'emploi d'ouvrages différents.

A l'exception de la première pièce, sa façon de s'exprimer s'accorde avec d'autres indices pour établir que ces livres lui ont servi au séminaire pendant ses mois d'études germaniques. On peut comprendre dans ce sens ce qu'il écrit à sa sœur dès le 1er décembre 1844 : « ... D'après l'usage invariable, j'ai abordé il y a quelques jours les fables de Lessing. » Son allusion de juin (?) 1845 à une parabole de Krummacher s'accommode aussi de cette conjecture; car, si la pièce qu'il nomme *le Saint Nom de Dieu* se lit chez Stoeber, c'est sous un titre différent. Et l'hypothèse devient certitude quand on voit le séminariste désigner aussitôt après *le Parsi*, *le Juif et le Christ* (lisez : *Chrétien*), qui manque tout à fait dans les *Leçons allemandes*[3].

1. Fol. 118 r°.

2. Fol. 66 v°, 83 v°, 85 r°, 33 v°, 34 v°. — Vol. 11478 *bis*, fol. 5 r°, c. *Cahiers de jeunesse*, p. 254, n° 68 *bis*. — Vol. 11495², fol. 71 r°, 41 v° et 72 v°, 64 v°, 72 v° et 73 r°. — Voir aussi, fol. 93 v°, une allusion à Tieck; et fol. 91 r°, une remarque qui suppose la suite de la comédie de Kotzebue, au delà de l'extrait de Stoeber.

3. *Lettres intimes*, p. 148; *Cahiers de jeunesse*, p. 70, cf. *Leçons allemandes*,

On est donc fondé à penser que Renan a eu entre les mains, pendant sa seconde année de Saint-Sulpice, les *Fables* de Lessing, les *Paraboles* de Krummacher et sans doute aussi un recueil de Schmid : ce qu'il en dit impliquerait l'usage non seulement des textes allemands, mais de traductions françaises (Teillac, Bautain?). Concurremment à ces « auteurs d'explications[1] », avait-il déjà les volumes de Stoeber? Il est bien difficile de se prononcer.

Herder, Goethe et Richter sont représentés dans les *Leçons*; ces noms viennent sous la plume de Renan, l'un dans les premiers mois de 1845, et tous les trois en mai. Qu'en conclure? Peu de chose. Car Herder est accompagné de Vico, exactement comme chez Cavour, que le séminariste avait lu un an auparavant[2]. Stoeber peut n'être pour rien dans les connaissances que ces mentions supposent, puisque Renan écrit à sa sœur le 13 février 1845 : « J'ai toujours été surpris de voir mes pensées en parfaite harmonie avec les points de vue [des] philosophes et écrivains d'outre-Rhin. »

On ne saurait penser non plus à la femme célèbre qui nous a découvert l'Allemagne de 1810. Non qu'elle fût, avant août 1845, tout à fait inconnue à Renan. Ce même Desmarais que j'ai cité, et qu'il avait lu en Rhétorique, en parlait assez pour que le jeune élève de Saint-Nicolas consignât dans ses *Notes* : « Un... caractère de la littérature moderne, c'est de beaucoup emprunter aux arts : M^me^ de Staël le commença. — Un autre caractère, c'est de puiser aux littératures étrangères : M^me^ de Staël commença encore[3]. » Plus tard, pendant sa première année de Saint-Sulpice, Cavour lui avait présenté ce rôle sous une autre face : « Jacobi... fonde tout sur le sentiment moral... Philosophie noble et élevée... M^me^ de Staël

t. I, p. 23 (*Die Namen Gottes*). — Cf. une mention de Krummacher dans l'*Essai* de mai 1845 : il y représente, avec Kant, « l'esprit pur moderne » (*Essai psychologique sur Jésus-Christ*. Paris, « Les textes », « La connaissance », 1921, p. 58).

1. *Lettres intimes*, p. 115.

2. Vol. 11479, fol. 632 r°. Cf. J. Pommier, *la Jeunesse*, etc., p. 176.

3. Vol. 11478 *bis*, fol. 20 v°. Cf. Desmarais, *op. cit.*, p. 161-162 : « M^me^ de Staël est la première qui ait appris au génie littéraire de notre temps les avantages qu'il pouvait retirer du perfectionnement des arts », et : « Elle avertit le génie français, qu'il lui appartenait, sans trop d'audace, de puiser dans toutes les littératures de l'Europe. »

l'importe en France et porte par là le premier coup au sensualisme de Condillac. » « J.-J. Rousseau et M^me^ de Staël, première réaction contre le matérialisme, philosophie d'instinct et non science coordonnée[1]... » Mais enfin ces vues étaient bien vagues. Et elles le demeurèrent, semble-t-il, jusqu'aux vacances bretonnes de 1845, où Renan lut *De l'Allemagne*.

Événement capital! Bien qu'il eût fréquenté Krummacher à Saint-Sulpice, et que le Recueil où il se plongeait à Tréguier satisfît aux « convenances morales et religieuses[2] », Renan n'aurait pas écrit la célèbre phrase : « J'ai étudié l'Allemagne et j'ai cru entrer dans un temple[3] », s'il n'avait lu chez Mme de Staël : « Lorsque j'ai commencé l'étude de l'allemand, il m'a semblé que j'entrais dans une sphère nouvelle où se manifestaient les lumières les plus frappantes sur tout ce que je sentais auparavant d'une manière confuse[4]. » La religion fait écho à la science.

On aimerait savoir au juste quelle édition du livre *De l'Allemagne* a servi à l' « initiation ». Mme N. Renan conserve les deux tomes parus chez Treuttel et Würtz en 1832[5]. Mais ce type n'est pas celui qu'Ernest a eu en mains. Il renvoie expressément à l'édition Charpentier[6]. De quelle année? Je n'ai pu l'établir, ses références ne tombant juste pour aucun des tirages que j'ai consultés (1839, 1841).

1. Notes prises en lisant Cavour (vol. 11481). Cf. *Fragments philosophiques*, p. 121 et suiv.

2. C'est du moins l'assurance donnée par Noël (préface, p. IX). En réalité un morceau comme *le Songe de Galilée* n'était pas fait pour plaire beaucoup à un catholique. Stoeber était protestant, comme Mme de Staël. Tout cela éclaire la phrase des *Souvenirs* (p. 273) : « Durant deux mois à peu près, je fus protestant »; ce qui, sous cette forme, est trop absolu.

3. *Ibid.*, p. 338 (24 août, à Cognat); *Lettres intimes*, p. 213 (22 septembre, à Henriette) : « J'ai cru entrer dans un temple, quand j'ai pu contempler cette littérature... » Et encore *Souvenirs d'enfance*, p. 256 : « Je crus entrer dans un temple. »

4. P. 363. Ce rapport des deux textes a été fort bien vu par H. Tronchon, *op. cit.*, p. 267.

5. *De l'Allemagne*, par Mme la baronne de Staël. Nouvelle édition, revue et corrigée. A Paris, Strasbourg et Londres. Couverture muette. Sous le faux-titre, au t. I et au t. II, l'*ex libris* de S. Ulliac Trémadeure. Coups de crayon en marge, surtout au t. II. Ne serait-ce pas l'exemplaire d'Henriette?

6. A trois reprises : vol. 11495², fol. 37 r°, et fol. 44 r°; vol. 11478 *bis*, fol. 40 v° (dans ses *Notes de vacances*).

Quoi qu'il en soit, ce n'était manquer ni de méthode ni de bonheur que d'avoir l'usage d'un pareil livre pour mieux comprendre les *Morceaux choisis* de Noël et Stoeber. Le « Manuel de littérature » compensait, et largement, l'inégalité des « auteurs d'explication »; car il est l'œuvre du génie.

IV. — La langue allemande

« Il n'y a que la bizarrerie de la construction et l'anomalie des verbes irréguliers qui me paraissent des difficultés réelles. » Ainsi s'exprime le débutant (1er décembre 1844), et nous n'en savons pas plus sur ses premiers pas en Grammaire allemande. De quel Manuel a-t-il fait usage? Tout ce qu'on peut dire est qu'il y trouvait, à la page 246, un exemple de construction prégnante : « Si tu murmures Cidli hors du sommeil[1]. »

On est mieux renseigné sur son Dictionnaire par une Note de son Gesenius : c'était le Regnier et Schuster[2].

Avec ces instruments de travail, à quelle force en allemand est-il parvenu pendant son année d'études? L'examen de ses deux principales versions (Adelung et Stoeber) fixe assez bien à cet égard.

Le texte du *Mithridate* offre, à côté de longues périodes chargées de germanismes, des phrases courtes, de vocabulaire technique, et partant moins difficiles pour le jeune linguiste. La traduction est assez libre. Un certain nombre de contre-sens, dont voici quelques-uns :

Sens du texte	Traduction de Renan
Servi par un organe *pour reproduire* [un son].	*En retour* servi par un organe...
Car le langage et la raison	*Alors*, le langage et la raison

1. D'après une référence de fol. 52 v°. — Cidli est un personnage de la *Messiade* (*De l'Allemagne*, p. 154).

2. Cf. *Lexicon manuale hebraicum*, etc. Bibl. nat., fonds Renan, nouv. acq. fr., 11545⁵⁰, p. 206 : « Cf. et germ. *entscheiden*, in Dict. Regnier et Schuster », et p. 503 : « V. Regnier, p. 91. » — C. G. Th. Schuster, *Nouveau Dictionnaire des langues allemande et française*... Revu, pour le français, par M. Ad. Regnier. Paris, Hingray, 1841-1843, 2 vol. T. I, allemand-français. Deuxième tirage, 1844. Je n'ai eu en mains que le quatrième tirage, 1849.

vont la main dans la main et s'éclairent *réciproquement.*	*passent de main en main*, et s'éclaircissent *par des développements successifs.*
En soi fort différent...	Fort différent *de lui-même.*
Des linguistes sans clairvoyance aiment ordinairement à faire dériver...	*Les inventeurs du langage encore ignorants firent* dériver...
De là si souvent un même nom pour des idées en apparence opposées.	*Ainsi chaque nom devient le signe de son idée parallèle.*

La bévue la plus significative est sans doute d'avoir pris *Bache*, datif de *Bach*, « cours d'eau », pour le nom féminin signifiant « laie » : « Voilà le radeau sur lequel le sauvage tremblant se confia d'abord au *sanglier* furieux. » C'est le fait d'un autodidacte à qui l'on n'a pas appris les mots usuels et qui traduit à coups de dictionnaire, en dépit de la morphologie. On noterait aussi la confusion de *denn* et de *dann*, de *doch* et de *noch*. La connaissance est encore de si fraîche date que l'idée se méprend sur le son qui la désigne.

Bien que deux mois se soient écoulés dans l'intervalle, ce genre de fautes n'est point absent des *Cahiers de littérature allemande* dont l'auteur s'est pourtant piqué d'exactitude[1]. Voici *von* pris pour *vor*, *hinab* pour *hinauf* (« er stieg hinab », « il monta »). Voici « *da* sah man », traduit par « *quand* on voyait ». Si en soi la confusion de Tor^{1} (porte) et de Tor^{2} (fou) est pardonnable, d'autres raisons auraient dû empêcher Renan de rendre : « die brachte ihn zum Thore hinaus » par « qui le faisait passer pour fou ». Voici *freundlich* « avec joie » (*Freund* confondu avec *Freude*); *ruhmvoll* « paisible » (*ruhevoll*); *rastlos* « indélibéré » (*ratlos*); *Reife* « frimas » (*Reif*); « weinen um deinen Verlust » « pleurer tes plaisirs » (*Verlust* confondu avec *Lust*); « und der Hehren Augen », « les yeux des Seigneurs » (*hehr* confondu avec *Herr*), etc.

D'autres erreurs s'expliquent moins facilement. C'en est une bien gratuite que de voir un « chien de chasse » dans *Hofhund*. *Duften* ne veut point dire « parer », ni *verstossen*

1. Voir son avertissement en latin, vol. 11495^{2}, fol. 32 r°.

« abandonner », ni *zart* « ravissant, élégant », ni *Himmelsbogen* « l'arc-en-ciel », ni *deswegen* « néanmoins » : on ne doit pas se fier trop vite à sa mémoire. *Darunter* est un adverbe, en sorte que « darunter ein Täfelchen » n'équivaut pas à « sous une petite plaque ». Un peu plus d'attention eût aussi révélé à Renan le sens spécial de *Abendmahl* (« communion »), qu'il traduit par « repas du soir ».

Il rend « Mittag halten » (« dîner ») par « garder son midi » ; « that nichts » (« n'importe ») par « ne vous en mêlez pas » ; « in der That » (« en effet ») par « dans l'action » ; *obendrein* (« en sus ») par « encore là-haut » ; « früher oder später » par « plus promptement ou plus largement » ; « wie viel mehr... » (« combien plus... ») par « combien de gens » ; « was heisst es mehr als... ? » (qu'est-ce autre chose que... ? ») par « qu'y a-t-il de plus grand que... ? » ; « gehet ein Mensch von hinnen » (« à sa mort un homme ») par « l'homme qui part de ce point de vue ».

Des germanismes plus compliqués lui échappent, ici encore. Ainsi « Haus und Hof haben » (« résider ») veut dire, selon lui : avoir « une maison et une ferme » ; « zum Tempel hinausjagen » (« mettre à la porte »), « chasser vers un temple ». Un valet qui poursuit un voleur « mit einer Handvoll ungebrannter Asche » (« avec une poignée de bois vert ») a, pour Renan, « la main pleine de cendres froides ». — Parfois la faute entraîne un commentaire plus ingénieux qu'exact. Un paysan qui entre chez un bourgmestre lui dit : « Ew. Gestrengen halten zu Gnaden » (« Que Monsieur m'excuse »). Notre traducteur croit lire *streng*, et la « formule » qu'il met debout : « Salut et honneur à Votre Sérieuse Grâce » lui paraît « fort caractéristique des mœurs allemandes ». De même, à propos d'un modeste voyageur qui a une haute recommandation : s'il n'était, opine-t-on, que ce qu'il paraît être, « so würde der Minister den Henker nach ihm fragen » (« le ministre se moquerait bien de lui »). Renan comprend : « ... le ministre le traiterait comme un bourreau » (ce qui n'est même pas littéral), et il veut y deviner une « allusion à quelque usage allemand : probablement le bourreau seul ne prend pas son titre ».

La grammaire, elle non plus, n'est pas toujours respectée ;

notamment en ce qui touche au nombre des noms et des pronoms. Le pluriel est souvent rendu par le singulier, soit que le traducteur le trouve plus élégant ou n'y attache pas d'importance, soit plutôt qu'il distingue mal les désinences. Cette dernière explication convient aussi pour les comparatifs et même les superlatifs, qu'il confond avec le positif. Enfin le verbe donne lieu à plusieurs inexactitudes, notamment après *wenn*[1]. Ici, c'est le *werden* du passif qu'il traduit par un futur (« *wird* erfordert », « *sera* requis »), ou le *wollen* du futur auquel il donne le sens plein (« nous *voulons* célébrer... »). Là, c'est le présent qu'il traduit par un passé, lors même que ce présent offre, comme il arrive parfois, une nuance de futur. Nuance, à vrai dire, que Renan aperçoit bien rarement : « wir bleiben » (« nous resterons ») a pour lui sa signification ordinaire de « nous demeurons ». Quant à l'imparfait, les cas ne se comptent pas où il y voit un état au lieu d'un instant. Il rend « da ermattete sein Leib » (« son corps s'affaiblit ») par « son corps s'y lassait », et « sie schaute ... nach » (« elle chercha du regard ») par « elle regardait »; c'est-à-dire que ni à l'un ni à l'autre il ne donne leur valeur d'aoriste.

Il lui arrive aussi, et c'est plus grave, de se méprendre sur la construction d'une phrase. « Schweigen verständige Leute », écrit Herder, « so redet der Tor » (« Les gens sensés se taisent-ils, l'insensé parle »). La place du verbe, mis en tête, n'empêche pas Renan de traduire : « Les gens sensés se taisent, dit le fou. » De même pour une longue période de Lavater qui énumère, sous la forme d'infinitifs, les principaux traits de la vraie tolérance; « Schwache nicht drücken », (« ne pas opprimer les faibles »), etc... Notre germaniste voit là un sujet suivi de son verbe à l'indicatif : « Les faibles n'oppriment pas », et tout le reste à l'avenant.

Je donnerai pour terminer quelques exemples qui feront pendant aux extraits d'Adelung :

SENS DU TEXTE	TRADUCTION DE RENAN
Ormuzd et les esprits autour de son trône *voient...*	*Ormuzd voit les esprits*, etc.

1. « S'il les faisait rouler » au lieu de « il les fait rouler »; « quand le fondement... se briserait » au lieu de « quand [il] se brisera », etc...

Tout nous ravit l'âme et le corps (tout notre être est ravi).	*Tous les corps et tous les esprits nous charment.*
Vérité, *ceux-là seulement voient ta clarté*, qui s'approchent de toi...	Vérité, *ceux qui aperçoivent seulement ta clarté*, s'approchent de toi.
Veuille Dieu nous la donner à tous.	*Je voudrais la donner à Dieu et* à tous.
... qui *trouva aussi les occasions de se* former...	... qui *a su* former *même les circonstances.*
Il n'était pas mal dans ses affaires...	Il *passa par de belles circonstances.*
... remplir notre coupe *de plaisir...*	.... *avec joie...*
... repousse le canot prêt à aborder...	*... fait aborder une barque au rivage.*
Il pourrait devenir bourgmestre quand il voudrait.	*Puisse-t-il toujours être bourgmestre !*

Ces défaillances assez sensibles devaient être constatées. Mais il faut, pour les juger avec équité, ne pas perdre de vue l'étendue et le mérite du travail fourni par Renan. Si nombreuses qu'elles soient (je n'ai rapporté ci-dessus que les plus significatives), ses erreurs sont en général trop espacées et trop légères pour gâter sérieusement l'ensemble de sa traduction. Telle d'entre elles n'est qu'un fâcheux repentir. Ainsi pour une expression comme « so war es ausgemacht » (« c'était une affaire convenue ») qu'il rend par « il avait été réglé » avant d'inscrire le contresens : « il en était advenu ». Là même où sa version surprend : « *précieux* jeunes gens » (« teure Jünglinge »), son commentaire montre qu'il a péché surtout par maladresse : « Teuer », explique-t-il, « est un peu plus solennel que *lieb*, mais de même sens. » Enfin, si peu soucieux qu'il ait été, déclare-t-il[1], de fignoler son français, certaines réussites spontanées laissent loin derrière la traduc-

1. « Sciat lector me styli gallici lepiditatem floccifecisse. » Renan n'aurait sans doute pas affiché ce dédain, s'il avait lu la correspondance de Jacobi et de Mme de Staël : « Il faut », disait l'un, « pour bien traduire être pour le moins aussi amoureux de la langue dans laquelle on traduit, que de celle hors de laquelle on traduit. » A quoi l'autre répondit : « Votre idée sur la nécessité de bien traduire en français ce qui est bien écrit en allemand m'a tout à fait frappée » (Comtesse Jean de Pange, *Mme de Staël et la découverte de l'Allemagne*, p. 32, 53).

tion des Professeurs. Ceux-ci, par exemple, rencontrent-ils ce texte : « ... bei denen Erkenntniss des Besten Wille, und Wille Tat is », ils le rendent : « ... chez lesquels la connaissance du bien est la volonté, et la volonté est un acte ». La phrase de Renan : « ...connaître le bien, c'est le vouloir, et le vouloir, c'est le faire », a une fermeté autrement énergique et fidèle.

Or, ce résultat, dans quelles conditions le séminariste l'a-t-il obtenu? En neuf mois à peu près (c'est le temps qu'il avait mis, l'année précédente, pour se rendre maître de l'hébreu); sans bénéficier d'une direction bien qualifiée; et concurremment à d'autres études aussi variées qu'approfondies. En vérité, on aurait mauvaise grâce à chicaner ce puissant cerveau pour quelques bévues; lors même qu'il ne se serait pas agi d'un idiome aussi difficile[1] et de textes aussi délicats que ce dialogue de Engel, où abondent locutions et tours de la langue parlée.

Il vaut mieux lui demander son avis sur les caractères de l'allemand. Ici encore — pour ne rien dire des rapprochements qu'il fait avec le breton ou l'hébreu — j'examinerai séparément la syntaxe et la morphologie. « La phrase oratoire allemande », observe-t-il, « est toute latine[2]. » Traducteur novice, il a eu ses instants d'impatience contre les périodes de l'*Éloge de Frédéric*. Le voici devant une phrase de seize lignes, cent vingt-cinq mots, et qui débute ainsi : « Doch *wie*, wenn sich *eben hier*... » : « Bon sens », s'écrie-t-il ironiquement, « de commencer une phrase par une file d'adverbes. » Et il ajoute, en renvoyant à M^me^ de Staël[3] : « Décidément les Allemands n'ont pu comprendre eux-mêmes cette phrase que quand elle a été achevée. Quel agrément! » Ce n'est pas qu'il

1. Si Renan ne l'a pas trouvé tel, d'autres que lui s'en sont plaints : « Une étude très légère suffit pour apprendre l'italien et l'anglais; mais c'est une science que l'allemand » (*De l'Allemagne*, p. 137), et tout le passage.

2. Cf. *De l'Allemagne*, p. 137 : « Une construction de phrases à peu près telle qu'elle existe chez les anciens s'est introduite dans la période allemande. » Mais Mme de Staël estime que « les inversions ne conviennent guère aux langues modernes ».

3. Cf. *Ibid.*, p. 66 (1re partie, ch. XII) : « ... Par la nature même de la construction grammaticale, le sens n'est ordinairement compris qu'à la fin de la phrase. » Mme de Staël s'expliquait ainsi que l'allemand se prêtât si mal « à la précision et à la rapidité de la conversation ».

méconnaisse les avantages de ce tour. « Verloren ist der Ruhm », écrit Engel, « den er durch seine Talente sich selbst, die Glückseligkeit, die er seinem Volke erwerben könnte. » Impossible de traduire sans répéter les mots « pouvait acquérir », dont l'allemand énonce l'équivalent une seule fois en dernier lieu. « Que le français est lourd pour les ellipses ! Il répète plutôt que de demeurer un instant en suspens. » Un peu plus loin, une phrase analogue est telle que « l'inversion [y] permet encore une merveilleuse économie de mots ». Une autre considération fait déplorer la raideur du français. Essayons, par exemple, de rendre cette interrogation de Caroline Pichler : « Spricht dich in diesem Bilde nicht eine treffende Aehnlichkeit an? » Notre construction « dérange tout le frappant du style ». Et Renan d'insister : « Je sens qu'il faudrait commencer par où l'allemand a commencé, mais je ne puis. » C'est le même sentiment peut-être qui lui dicte cette apostrophe emportée à la lecture d'une strophe du *Chant d'été* de Hebel : « Quelle diable d'intraduisible ! »

Il est vrai que l'allemand a encore sur notre langue un autre genre de supériorité. C'est son aptitude à former des mots composés. C. Pichler veut-elle parler de hauts rochers, elle les qualifie de *himmelanstrebend*. « Quelle langue ! » s'exclame Renan : « tout cela, *qui s'efforcent d'atteindre le ciel* en un mot, et bien d'autres. » Dans un récit de Starke on voit un homme qui passe, l'air pressé, devant la porte d'une chaumière : « Mot d'une composition admirable : *vorübereilen.* » De tels et semblables exemples remémorent à notre germaniste un passage des *Soirées de Saint-Pétersbourg* : « C'est bien ce que M. de Maistre dit du grec », quand il voudrait rendre ainsi l'επευφημησαν d'Homère : « Ils lui *surbienacclamèrent*[1]. » Hélas ! cette hardiesse ne serait pas reçue. Il ne reste au traducteur qu'à gémir de son impuissance : « La langue allemande, au moyen de sa composition de verbes par préfixes, se prête à exprimer une foule de nuances délicates qui me désolent quand je veux les exprimer avec le français. » Et elle n'a pas que cette ressource. Elle sait accoler encore

1. *Soirées*, t. I (2e Entretien), 6e édit., Lyon-Paris, 1850. — Cf. aussi Mme de Staël, p. 136 : « On remarque dans l'allemand un rapport grammatical avec le grec. »

deux substantifs : « *Urlich*. Magnifique composition de mot », s'écrie Renan, et il jette en défi : « Rendez cela. » Même admiration pour *Weltweise*, « le sage du monde, le philosophe ». Encore plus « caractéristique » est un adjectif tel que « nous n'avons rien d'analogue » : non *gemütlich* (Renan ne remarque nulle part ce terme), mais *tiefsinnig*, où s'identifient « les notions de penseur, rêveur, profond, mélancolique ».

Ces remarques suffisent. Que certaines d'entre elles se ressentent du « préjugé favorable » de Renan à l'égard de l'Allemagne, on le voit assez par une réflexion comme celle-ci (à propos du discours de Engel) : « Que tout ceci serait insupportable en français ! Mais ce style allemand doit être beau. » Il l'est, il l'est visiblement en tant d'autres passages ! Il a le secret de « peindre poétiquement »; oui, même la prose, si « éminemment propre à exprimer les délicatesses vagues de pensées, qui désolent en français ». Pour un peu Renan eût repris à son compte la phrase de M^me^ de Staël[1] : « L'on ne dit en français que ce qu'on veut dire, et l'on ne voit point errer autour des paroles ces nuages à mille formes qui entourent la poésie des langues du Nord et réveillent une foule de souvenirs ». Comment le néophyte n'aurait-il pas prêté l'oreille à cette musique étrange comme aux orgues d'un temple nouveau ? Il sent longuement l' « harmonie » d'une strophe de Lavater, le « rythme charmant » d'un *Lied* de Hebel. Il est là, dans sa mansarde de Tréguier, à traduire la légende en vers de Krummacher, *les Sages de l'Orient*.

Mit der Hölle finstern Thoren
Hat ein Heuchler sich verschworen,
Dürstend nach der Unschuld Blut.
    Doch vergebens
Droht dem Born des Lichts und Lebens
Eines Menschen blinde Wuth !

Il entend dans cette strophe la menace du Massacre des Innocents... Mais voici qu'une voix d'en bas fait écho : celle de sa mère qui chantonne le *Cantique de Joseph* :

O Joseph, ô mon aimable,

1. P. 141.

Fils affable,
Les bêtes t'ont dévoré ;
Je perds avec toi l'envie
D'être en vie ;
Le Seigneur soit adoré[1] !

Attendri, le séminariste écrit à la suite de sa version : « Le principal mérite de cette pièce est dans sa coupe et son rythme, lequel doit être délicieux avec accompagnement de chant. Il y a une grande analogie pour le tour et le rythme entre cette pièce et l'ancien recueil connu sous le nom de *Cantiques de Marseille*... »

Jean Pommier.

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 292.

NOTES ET DOCUMENTS

QUATRE NOMS PROPRES DANS LA LITTÉRATURE

DÉLIE, PHILOTHÉE, OPHÉLIE, PASITHÉE

Les noms de personnes réelles (familles ou prénoms) et de lieux ont vu leurs origines soigneusement élucidées ; il ne semble pas qu'il en ait été de même des noms dus à la fantaisie d'écrivains, en prose et en vers.

Ainsi la Délie[1] de Maurice Scève (?1504-?1564), dont un poète latin, Visagier, dit Vulteius, écrivait en 1536 :

« Delia jam Rhodano, jam Glaucia nota Garumnæ »

nous rappelle-t-elle l'amie de Tibulle[2] qui figure avec plusieurs autres dans ce vers de Gandolfo Porrino[3] :

« Lesbia, Delia, Corinna, Cintia, e Bice »,

ou n'est-elle pas plutôt la sœur de la Delia chantée par le poète néo-latin Marco Antonio Flaminio (1498-1550)?

Le nom de Philothée est bien connu, au moins depuis 1609. Dans sa préface à l'*Introduction à la Vie dévote*, saint François de Sales l'explique d'après l'étymologie grecque :

« J'adresse, écrit-il, mes paroles à Philothée, parce que, voulant reduire à l'utilité commune de plusieurs ames ce que j'avois premierement escrit pour une seule, je l'appelle du nom commun à toutes celles qui veulent estre devotes : car Philothée veut dire amatrice ou amoureuse de Dieu. »

Mais saint François de Sales (1567-1622) est-il le créateur de ce

1. Éd. E. Parturier (1916); B. Guégan (1927). — Le dizain CXXXI donne les deux graphies : *Delia*, au premier vers ; *Delie*, au cinquième.

2. *Scriptorum classicorum bibliotheca Riccardiana Catulli* [cura Robinson Ellis], *Tibulli* [J. P. Postgate], *Properti* [J. S. Phillimore] Carmina (Londini, 1911). — L'*Index* donne neuf renvois à Delia « amica Tibulli ».

3. Rime (Venetia, M D LI), fol. 46 v°.

vocable, appelé, grâce à lui, à de si hautes et de si étendues destinées? N'en aurait-il pas pris l'idée dans un ouvrage publié en 1538 à Milan, et qu'il a pu connaître durant son séjour en Italie?

« Barptolo|mæi Fumi Villaurensis | Placentini Prædicatoriæ Familiæ Professo-|ris Philoteæ libri quatuor. »

La seule Ophélie qui soit universellement connue est celle de Shakespeare. Pourtant, *Le Nuove Fiamme*[1] de Lodovico Paterno font rimer ce nom, dans un tercet, avec celui de Délie :

« Alhor la tomba di chi cerca, Ofelia
Con l'ultimo morir pace, e rimedio,
Ti degnerai mostrar piangendo a Delia. »

Mais ce nom ne serait-il pas celui d'un homme, comme il semble d'après neuf vers funèbres du livre V « Ad Ofelia »?

« Non ti vedrò piu mai leggiadro Ofelia... »

Le nombre des Grâces semble bien ne pas dépasser trois, compagnes de Vénus, et l'ensemble des poètes souscrirait à ces vers de Flaminio[2] :

« Gratiæ pulchræ Veneris sodales...
Tris fero vobis violæ coronas
Flore fulgentes... »

Nous trouvons pourtant au livre II des *Epigrammata Georgii Anselmi*[3] ce distique « In Thaliam » :

« Græcia tres charites fallax mentita, Thaliæ
In se habet alteruter mille oculus Charites. »

Bien plus tard, Charles Utenhove[4], s'adressant à Camille de Morel, la célèbre fille de Jean de Morel, ne craint pas d'écrire :

« Huc ades ô Charitum *quarta* Camilla Charis. »

Ni Camilla, ni Thalia n'ont pu faire oublier Euphrosyne, Aglaé, Thalie, les trois Grâces classiques.

Seule, Pasithée, compagne de Junon, et non pas de Vénus, introduite par Homère[5] dans l'Olympe, parvint à leur notoriété, grâce

1. (Lyone, appresso Guglielmo Rovillio, 1568), p. 475, 519.
2. *Carmina V illustrium poetarum* (Florentiæ, M D XLIX), p. 134.
3. (Parmæ, M. D. XXVI), fol. d ii r°.
4. Caroli Utenhovij Xenia (Basileæ Rauracorum, 1568), p. 82.
5. *Iliade*, livre XIV.

à la douceur de son nom, favorable à la mesure du vers, et, dans les langues modernes, à la rime.

Rappelons d'abord le passage de l'*Iliade*, dans lequel Junon sollicite le Sommeil d'endormir Jupiter :

« pour ton loyer je te promets donner
La Grâce Pasithée afin de l'emmener
Pour ton aimable espouse, et que tousjours l'embrasses,
C'est ton ancien Amour l'une des jeunes Graces.
A ces mots respondit le Somne tout joyeux :
Or sus, jure les eaux du fleuve stygieux,
. . . .
Afin que tous les Dieux . . . .
. . . . . . tesmoignent que tu m'as
Promise Pasithée où j'ay ma fantasie
Qui tousjours a esté de son amour saisie[1]. »

Jupin fut endormi, Junon tint sa promesse, et Pasithée en acquit, chez les poètes tout au moins, la réputation d'une aimable jeunesse.

Nous la rencontrons chez Catulle[2], nous décrivant la fuite du Somme devant Attis en fureur :

« ibi Somnus excitum Attin fugiens citus abiit :
trepidante eum recepit dea Pasithea sinu. »

Et nous la retrouvons dans la Renaissance italienne, chez Bernardo Tasso, qui écrit vers 1531 :

« Quest' antro oscuro, ove sovente suole
Dormir la Notte, e dar loco a l'Aurora
Ti serbo o Dio del sonno, et seco anchora
Un'ombra, che giamai non vide il Sole ;

In mezzo a cui un fiumicel si duole
Con soave mormorio ; a si dolc'ora
Con la tua Pasithea potrai talhora
Dormir tra gli amaranthi, et le viole,

Se tinto d'un soave, et dolce oblio
Mandi a quest'occhi rei de la mia morte
Un sonno, che li chiuda a lieta pace ;

O dimi o Sonno, se mai chiara face

1. *Les XXIIII livres de l'* « *Iliade* »... *Les XIII derniers* par Am. Jamyn (1580), fol. 234 v°.

2. *Éd. citée*, p. 45. — *Carmen LXIII.* — Catulli Veron. *Liber*, éd. A. Palmer (1896), p. 40.

Non entri, ne mai Sol ne le tue porte ;
Sel Ciel ti faccia il suo primiero Iddio[1]. »

Dans un second sonnet au Sommeil, Bernardo Tasso, en 1534, rappelle encore la même Pasithée :

« Se, come o Dio del sonno, allhor che amore
Sol d'un dolce pensier pascea il desio
Venivi a gli occhi miei pigro e restio,
Per non levar si caro cibo al core ;
Hor che m'arde la febbre, hor che'l vigore
Vital m'invola il duolo acerbo e rio :
Col ramo molle de l'onde d'oblio
Torrai la luce a gliocchi, a me l'ardore ;
Di papaveri bianchi un pieno lembo,
E di negre viole ampie corone
Honoreranno i tuoi sacrati altari.
Deh vieni o Dio, così ad ogni stagione
Torni nel tuo soave humido grembo
Pasithea bella, a i basci dolci e cari[2]. »

Et Tasso répète une troisième fois ce nom dans sa « Selva nella morte del signor Luigi da Gonzaga[3] » :

« La gentil Pasithea l'orna i capelli. »

Ce sont bien le Sommeil et son épouse qui figurent dans un sonnet de Gandolfo Porrino[4] :

« Già surgea di Titon la bella sposa,
Quando colei, ch'io pur sospiro in vano,
Quasi un Sol ne l'uscir de l'Oceano,
M'apparve in forma di vermiglia rosa :
E disse in vista lieta, e vergognosa,
Amico, hor non mi sei già più lontano :
E porgendomi poi la bella mano
Restò di gir in ciel l'alma dubbiosa.
E mentre più s'interna in que bei lumi,
Il dì col gran pianeta uscì del Gange,
E col dolce dormir perdei mè stesso.
Deh se per Pasithea più ti consumi,

1. *Libro primo de gli Amori*, fol. 55 v°. — (1534), fol. 28 v°.
2. *Amori* (1534), fol. 63 v° : « Libro secondo de gli Amori di B. T. » — *I tre libri de gli Amori* di M. B. T. (1555), p. 64, 134, 193.
3. (1534), fol. 93 v°.
4. *Rime* di G. P. (1551), fol. 27 v°.

Torna, fin che'l gran Rhen col Tebro cange,
Beato sonno a rivedermi spesso. »

La Pasithée que nous décrit Francesco Coppetta dans les tercets à Ottaviano Scotto[1], établi à la cour de Portugal, n'a rien de mythologique et se rapproche de la Genèvre de Ronsard :

« Su la riva del fiume in quel punto era
Famosa ninfa, e di bellezze conte,
Che si sedea su l'herba, in vista altera.
. . . .
Nè ritrar posso col mio dir già stanco
Et le mani, et le braccia, e'l petto, e'l collo,
Le gambe, e i piedi, e l'uno, e l'altro fianco.
Nudo'l bel corpo (s'alcun mai mirollo)
Sembra la Dea, che'l Vatican vagheggia
In vivo marmo col suo chiaro Apollo.
O fermi gli occhi, o giri, o vada, o seggia,
O parli, o taccia, o sia pensosa, o lieta,
Di gratia Pitho, e Pasitea pareggia.
. . . .
Mi sembra celeste . . . . »

Le livre IX des *Rime di diversi autori*, publié à Crémone en 1560, renferme vingt-huit compositions « di M. Traiano Bordoni », appellé « Dordoni » dans la table.

Le quatrième sonnet est un écho de ceux de Bernardo Tasso :

« Soave Dio, che de la notte amico
Fra le sue braccia le tue cure pieghi,
E l'alme altrui soavemente leghi
Co'l sopor tuo, c'hai per usanza antico ;
S'Alettrione, et ogni tuo nemico
Ad ogni tuo piacer sempre si nieghi
E teco Pasithea con baci, e preghi
A sciogliar torni ogni amoroso intrico,
Hor che vegghiand'a la mia donna in seno
Trascorro co'l pensier, e di lei penso
Cose : che mi pon far solo, e beato :
Non mi turbar, o per pietate almeno
Torna dormend' il mio desir intenso
A le divise sue tranquillo, e grato. »

1. *De le Rime di div. nob. Poeti Toscani*, racc. da M. D. Atanagi. Libro I (1565), fol. 57 v°.

Un peu plus avant dans le XVIe siècle, Zoppio, « detto il Caliginoso », imitait Scotto et faisait descendre Pasithée de l'Olympe :

« Amo una Pasithea. L'amo in quei modi
Che le forme si belle, e si divine
Si ponno amar : con riverenze, o lodi[1]. »

et il ne répétait pas moins de sept fois ce nom en quelques pages.

La tout aimable Pasithée pénétra par la route d'Italie dans la poésie française. A quelle date précise? Il n'est pas aisé de la déterminer. Mais, en 1560, année de la mort de Du Bellay, elle semble bien établie en France, encore que le poète doute qu'il existe une quatrième Grâce. Il écrit, en effet, dans son Épithalame sur le mariage du duc de Savoie et de Marguerite de France, en 1559 :

« C'est la Pallas nouvelle,
. . . .
Des Muses la dixième,
Des Graces la quatrième,
S'il en est plus de trois[2]. »

Et, dans ses *Divers Jeux rustiques*, publiés en 1558, la première des huit stances « De sa peine et des beautez de sa Dame », le poète nous déclare :

« Il me plaist icy de peindre,
Mieulx que ne la sçauroit feindre
Un Apelle ingenieux,
Ma peine contr'imitée
Sur la belle Pasithée,
Seule idole de mes yeux[3]. »

Dans une note, M. H. Chamard estime que le cinquième vers fait allusion à la Pasithée de Pontus de Tyard. Du Bellay ne s'est-il pas plutôt inspiré des tercets de Coppetta signalés plus haut, et qu'il a pu lire pendant son séjour à Rome, de 1553 à 1557[4]?

On vient de lire le nom de Pasithée dans un texte de Du Bellay. Pourtant, si nous en croyions M. Marty-Laveaux[5], ce nom ne se rencontrerait que chez Pontus de Tyard. Celui-ci, en effet, ne le répète pas moins de neuf fois. Le futur historien du poète Mascon-

1. *Ricreationi amorose de gli Academici Gelati di Bologna* (M D XC), p. 64 à 96.
2. J. du Bellay, *Œuvres poétiques*, éd. H. Chamard. T. V (1923), p. 209.
3. Ibid., p. 56.
4. D'après Atanagi, *rec. cité*, t. II, fol. K k 6 r°, Coppetta mourut en 1554.
5. *La Pléiade française*. Appendice. T. II, p. 586.

nois nous précisera sans doute quelle fut cette Pasithée et à quelle date exacte Tyard l'introduisit dans son œuvre, quelques années avant les *Jeux rustiques*. Contentons-nous ici de citer un quatrain d'un sonnet « en faveur de Pontus de Tyard et de sa Dame », par Guillaume Desautelz, cousin du poète, sonnet qui termine le livre second des *Erreurs amoureuses* (1551) :

« Or en la voix, et or en l'escriture,
Sa Pasithée à Minerve resemble :
Ou quand sa main dessus les cordes tremble,
Ou trace en toile une orine peinture. »

Cette Pasithée serait-elle la comtesse de Retz, que, dans un sonnet, Pontus regarde

« Comme dixiesme Muse et comme quarte Grâce »?

Tout au début du *Solitaire premier* (1552), il nous présente « celle que je cache sous le nom de Pasithée (vrayment Pasithée) » et, un peu plus loin, il s'adresse à sa dame « bien que vous soyez Pasithée, si n'estes-vous impassionnable ».

Quelques années plus tard, en 1572, Baïf ne nous renseignera pas mieux dans la dédicace de ses *Amours* au duc d'Anjou :

« Bellay chanta, soit ou feinte ou naïve,
Sa prime ardeur sous le doux nom d'Olive,
. . . . en plus hautes fureurs
Tiard vagant d'amoureuses Erreurs,
Va célébrant du nom de Pasithée
Celle beauté, dont son ame agitée
Vint découvrir en solitude, après
Le grand Platon, les plus divins segrets[1]. »

Le *Solitaire premier* parut en 1552 ; devons-nous accorder la priorité de l'emploi du nom à Jean Tagaut, dont l'œuvre : *Le premier livre de Jean Tagaut, Pasithéophile, pour sa Pasithée*, demeurée manuscrite, débute par une ode, datée de septembre 1550, et intitulée « Le triomphe de sa Pasithée[2] »?

Et, dans la huitième ode du premier livre sur « Le retour de sa Pasithée et de sa Melisse », Tagaut nous déclare nettement :

« Je veuil chanter ma Pasithée
Qui est des Graces le séjour... »

1. *Evvres en rime*, éd. Marty-Laveaux, t. I, p. 8.

2. M. Raymond, *Jean Tagaut poète français et bourgeois de Genève*, dans la *Revue du XVI^e siècle*, t. XII (1925), p. 98 à 140.

N'eût-il pas manqué un fleuron à la couronne de Pasithée si son nom eût été absent des vers de Ronsard? Mais, heureusement, le poète Vandômois n'eut garde de l'oublier.

En 1559, dans le « Chant pastoral à Madame Marguerite duchesse de Savoye[1] », Ronsard nous présente une Pasithée très proche parente de celle de Du Bellay et, partant, de celle de Coppetta :

> « Je veis venir une belle Charite,
> Que les humains appelloient Marguerite,
> Des immortels Pasithée avoit nom,
> Toute divine en faicts et en renom. »

En 1563, dans l'églogue V : « les Pasteurs, Carlin, Xandrin, Lansac », le second, qui n'est autre que le duc d'Anjou, le futur Henri III, oppose sa bien-aimée à celle de Carlin, Galathée :

> « Si tost que dans ces champs arrive Pasithée,
> Par tout où elle va, le beau Printemps la suit,
> Mais si tost qu'autre part sa veuë est escartée
> Pour s'enfuyr de moy, le beau Printemps s'enfuit[2]. »

Et ce doux nom revient dans deux autres quatrains.

En 1578, Pasithée figure dans deux sonnets du « Premier livre pour Hélène », XIII :

> « Soit que je sois hay de toy, ma Pasithée[3] »

et XXXI :

> « O douce, belle, vive, angelique Sereine,
> Ma toute Pasithée, essence sur-humaine,
> Merveille de nature, exemple sans pareil,
> . . . .
> Que te puis-je donner, sinon que le Soleil[4]? »

Mais c'est une Pasithée toute immatérielle que nous présente Ronsard dans « La Charite[5]. A la Marguerite et unique perle de France, la Royne de Navarre », et dans l'élégie[6] qui suit. Pasithée est ici l'une des Charites de Vénus, mais le poète la qualifie de Grace, de Nymphe, de Charite suivant les nécessités de la mesure

1. *Œuvres*, éd. H. V., t. V, p. 309 à 317. — Le nom de P., p. 312.
2. *Œuvres*, éd. H. V., t. V, p. 327 à 337. — Le nom de P., p. 334, 335.
3. *Œuvres*, éd. H. V., t. II, p. 222, 232.
4. *Ibid.*
5. *Œuvres* (1578), t. I, p. 478 à 484. — Éd. H. V., t. II, p. 191 à 197.
6. *Ibid.* (1578), p. 485 à 489. — Éd. H. V., p. 197 à 201.

ou de la rime, le dernier vocable s'accordant au mieux avec le nom de Marguerite.

En 1573, Philippes Des Portes[1] s'inspire de Bernardo Tasso dans l'invocation au sommeil qui se lit aux « Amours d'Hippolyte » :

« De grâce, que je dorme, et que les troublemens,
Qui font de mon esprit une mer irritée,
Me donnent quelque trêve. Ainsi ta Pasithée
Paye ceste faveur de mille embrassemens. »

Dans un sonnet du livre IV : « Artemis », Amadis Jamyn[2], en 1579, nous confie :

« Quand vis à vis je voy ma Pasithée,
Grace admirable aux yeux de tous mortels :
Je pense vivre entre les Eternels,
Tant du plaisir mon âme est surmontée. »

Dans une ode de ses *Premieres Œuvres poétiques*, publiées en 1581, Marie de Romieu[3] Vivaroise écrit :

« C'estoit le jour que le chasteau [du Plessis]
Célébroit sa plus grande feste...»

Junon y arrive, accompagnée des trois Graces :

« Là chacune changea son nom :
Junon se nommoit Hypolite,
Pasithée pour son surnom
Voulut estre Marie eslite.

Thalie dit : « Et j'ayme mieux
« Avoir nom Renée divine, —
« Et moi, Eufrosine, je veux
« Tourner mon beau nom en Francine. »

En 1583, Joachim Blanchon consacrait le second livre de ses *Œuvres poétiques* aux amours de Pasithée, en soixante-dix-sept sonnets.

En 1609, René Bouchet, sieur d'Ambillou, fils d'une sœur de Scévole de Sainte-Marthe, faisait suivre *Sidere*, pastorelle, par les *Amours de Sidere et de Pasithée.*

1. *Les Premieres Œuvres*, fol. 122 r°.
2. *Les Œuvres*, fol. 172 r°.
3. *Œuvres poétiques*, éd. 1878, p. 49.

Le XVII^e siècle lui-même connut le nom de Pasithée. Nous lisons, en effet, dans le *Cabinet satyrique*[1] :

« Comme la corne d'Amalthée
Parmy les astres fait sejour,
Ainsi, ma belle Pasithée,
Il fait bien fascheux à la Cour. »

Quittons la France et traversons la Manche. Nous trouverons dans les gloses de *The Shepheardes Calender*[2], par Edmund Spenser, ce commentaire à un passage du mois d'avril :

« The Graces be three sisters, the daughters of Jupiter, (whose names are Aglaia, Thalia, Euphrosyne, and Homer onely addeth a fourth. s. Pasithea) otherwise called Charites, that is thanks. Whom the Poetes feyned to be the Goddesses of al bountie and comelines. »

La vingt-quatrième « canzon » de *Zepheria*[3], recueil anonyme publié à Londres vers 1594, après avoir rappelé les noms d'Astræa et de Galatea, continue :

« She, the fourth Grace, height Pasithæa,
Only recorded by our first born son ;
Whom after long sleep, we shall now untomb
And her translate into Zepheria. »

La *Mythologie* de Noël Le Conte[4] nous apprend que les Grâces se nomment, suivant les uns, Thalie, Euphrosyne, Aglaïe ; suivant d'autres, Pasithée, Euphrosyne, Ægiale. « Les autres, au lieu d'Aglaïe, mettent Pasithée entre les Grâces ; ce qui se rapporte à la joye et plaisir que se donne le bestail courant deçà delà emmi les champs : et tirent l'étymologie de ce nom (qui autrement signifie toute divine) de deux mots qui valent autant que courir par tout. »

La faveur dont ce nom semble avoir joui chez les poètes lui vient sans doute de son euphonie, tout autant que de sa signification, et nullement de l'étymologie alléguée ci-dessus.

Hugues VAGANAY.

1. (1632), p. 472.
2. *Spenser's minor Poems*, edited by Ernest de Sélincourt (Oxford, 1910), p. 44.
3. Sir Sidney Lee, *Elizabethan Sonnets* (Westminster, 1904), II, 169.
4. Traduction I. de Montlyard (1600), p. 404.

SHAKESPEARE'S ITALIANATE COURTIER, OSRIC

Shakespeare's *Hamlet*, like Chaucer's *Canterbury Tales*, embraces the whole gamut of English social life ; and many of the portraits it contains, Horatio and the grave-diggers for instance, seem rather apart from the plot and the necessary order of events. To this group belongs Osric, who appears only in the final scene[1], and yet is highly individualized both by his own remarks and those of Hamlet. The King sends him to invite the Prince to fence against Laertes ; his affectations of speech and manner arouse Hamlet's ridicule ; he is apparently umpire in the fencing match that follows ; and, as Hamlet dies, he announces the entrance of Fortinbras. In the *Bestrafte Brudermord*, which probably represents Shakespeare's source for the play, Phantasmo, the court fool, has Osric's place : he is sent by the King to ask Hamlet to support the royal wager against Laertes ; and he brings in the foils at the beginning of the bout. In actual Renaissance life, however, sword-play was a matter of much circumstance and etiquette, and a court jester would hardly present a challenge or have charge of the weapons to be used. In the quarto of 1603, therefore, which probably represents Shakespeare's first version of the play, the dramatist, in order to vivify the scene with Elizabethan truth-to-life, gave this part of Phantasmo's rôle to « a Braggart Gentleman[2] », whom Hamlet ridicules for his extravagant language and strong perfumery[3], and calls a « foole[4] ». One guesses that this « Gentleman » is not quite to the manner born ; for « hee knows not the Court[5] », though, like Osric, he seems to act as umpire at the fencing match[6]. The second quarto (1604), followed by the later quartos, which seem to copy from it, develops Osric at even greater length in this single scene ; but the folio text, printed in 1623, though of much earlier origin, omits over thirty lines of this material. Hamlet's statement that Osric is but one of « many more of the same bevy that... the drossy age dotes on[7] » suggests that he belonged to a recognized current type ; the

1. Hunter (*Hamlet*, ed. Furness var., II, 166-167) objected to the introduction of Osric so late in the play. Beyond this, commentators have hardly mentioned him.
2. So described by the quarto at his first entrance.
3. See lines 2021 and 2048-2049.
4. Line 2049.
5. Line 2019.
6. Line 2079.
7. *Hamlet*, ed. Furness var., V, II, 179 et seq.

expansion of his part in the quarto of 1604 further suggests that this type was most notorious about the time of the accession of James I ; and perhaps the reduction of the lines in the folio should be taken to imply that this particular species of the genus « water-fly[1] » was indeed one of the ephemera, and lasted but a day. Osric is obviously « young[2] », though clearly older than a page[3] : just where then does he belong in the pageantry of Renaissance court-life?

The ubiquitous law of primogeniture[4] left to younger sons of good family only a starveling subsistence in the Church[5], which had been rather efficiently looted by Henry VIII, or a dubious living in the army, which, even in war-time, was irregularly paid[6], or a slippery place at Court, where one might live by one's wits if one were lucky and the monarch liberal. In the higher ranks of society, as in the lower, unemployment was epidemic : London was full of university graduates who, having no ecclesiastical preferment, must fall to writing plays and broadsides or to even less reputable practices to gain bread ; and it was full of cast soldiers who owed their livelihood either, like Sir Toby Belch, to wealthy relatives, or, like Falstaff, to such shifts as came to hand[7]. Pistol, for instance, had become a « roarer », a frequenter of taverns, and a seducer of gilded youth into the bravado and chicanery of street life[8]. Ben Jonson in *Cynthia's Revels* differentiates from this lower type, personified in Anaides, a wealthier sort, « Hedon the Voluptuous » and Amorphus, an affecter of foreign graces, presumably elder sons, who hope to found a career, if not on services rendered, at least on fine clothes, fine manners and fine speeches[9]. To this more affluent group belongs Osric, who has « much land and fertile » and is « spacious in the possession dirt[10] » ; and the King's using him as a messenger and the part he plays in the fencing match suggest that he has a definite status of some description at the court.

Indeed, his verbiage and his dress proclaim him all-too-much the

1. *Hamlet*, V, II, 83.
2. *Ibid.*, V, II, 177.
3. Cf. the « Page » in Jonson's *Cynthia's Revels*, II, I.
4. See the present writer, *Orlando, the Younger Brother* (*P. Q.*, XIII, 72).
5. See R. Bayne in *Shakespeare's England*. Oxford, 1917, I, 59.
6. See the present writer, '*This Poor Trash of Venice*' (*J. E. G. Ph.*, XXX, 508 et seq.).
7. See the present writer, *Sir John Falstaff* (*R. E. S.*, VIII, 414 et seq.).
8. See a forthcoming study by D. C. Boughner.
9. See E. K. Chambers in *Shakespeare's England*. Oxford, 1917, I, 80-81 ; and D. C. Boughner, *Don Armado as a Gallant*, about to appear.
10. *Hamlet*, V, II, 86 et seq.

courtier. To give his talk an air of foreign elegance, he coins so many abstruse aureate terms that even the scholarly Horatio accuses him of speaking « another tongue[1] », and remarks that one needs explanatory notes to understand him[2]. Of course, he ignores Horatio as socially beneath him[3] ; but Hamlet, whom he cannot ignore, parodies his verbosity to a *reductio ad absurdum*. Osric is abashed ; soon « all's golden words are spent » ; and he bows himself out. Apparently, he delivers Hamlet's message to the King with such a « flourish[4] » as to leave some uncertainly in the royal mind ; for Claudius is obliged to send another messenger, the very briefand forthright « Lord », to discover when Hamlet will be ready for the bout[5]. Euphues himself could not truly be more elegant than Osric[6]. Like Overbury's « Courtier », he « puts more confidence in his words than meaning, and [one suspects] more in his pronunciation than his words[7] ». His clothes must have characterized him vividly upon the stage. He holds in his hand a « bonnet[8] », doubtless with much parade, and, to Hamlet's disgust, will not return it to his head. The rest of his apparel may be surmised from his gloating over the fine trappings of the rapiers and poignards that Laertes has wagered and that he describes as « very dear to fancy[9] » ; and he praises Laertes himself as a gentleman of « great showing[10] ». Although Elizabeth and James I restrained their courtiers' dress by sumptuary laws adapted to each rank[11], yet policy required that they surround themselves with a magnificent assemblage given to extravagant display[12] ; and the more startling habiliments of their courtiers attracted a wide disapproval that is reflected in Shakespeare's satirizing of Osric. *The Wandering Jaw* describes the typical gallant as « daubd thicke with gold lace[13] » ; and Earle satirizes

1. *Hamlet*, V, II, 124-125.
2. *Ibid.*, V, II, 149-150.
3. R. Kelso, *The English Gentleman in the Sixteenth Century*. Urbana, III, 1929, 87.
4. *Hamlet*, V, II, 172.
5. *Ibid.*, V, II, 189 et seq.
6. The *Quarterly Review* (1847) mistakenly describes Osric's talk as « euphuism ». See ed. Furness var., II, 169.
7. Overbury, *Characters* (ed. princ., 1614), « A. Courtier ».
8. *Hamlet*, V, II, 93.
9. *Ibid.*, V, II, 142 et seq.
10. *Ibid.*, V, II, 108. Polonius advised Laertes to make his clothes « costly » (*Ibid.*, I, III, 70 et seq.).
11. Cheyney, *England from the Defeat of the Armada*. London, 1914, I, 33.
12. W. Besant, *Tudor London*. London, 1904, 197.
13. See Massinger, *Maid of Honour*, ed. Bryne. London, 1927, 90.

him as a « kind of walking Mercers shop[1] ». Middleton, who was indeed no Puritan, censured those who would « strangle and choke more velvet in a deep-gathered hose than would serve to line my lord-what-call-ye-him's coach » ; and he scorned « their prodigal glisterings and their spangled damnations[2] ». Such were « effeminate fashions[3] », associated with the vices that young noblemen flaunted when they returned from the Italian tour ; and Breton stigmatizes the user of such blandishments as « An Effeminate Fool[4] ». Earle's description of « An Affected Man » also strikes home to Osric : he is « an extraordinary man in ordinary things. One that would go a strain beyond himself and is taken in it. A man that overdoes all things with great solemnity of circumstance and... makes himself ridiculous ». His every movement is « studied and premeditated[5] ». Even James I, who himself was not above pedantic affectations, urged his son in the *Basilikon Doron* to set an example of « plaine and sensible... language[6] ». Overbury's ironic character of « A Courtier » is perhaps the neatest summary of Osric's type : « To all men's thinking [he] is a man, and to most the finest... He smells ; and putteth away much of his judgment about the situation of his clothes... He puts more confidence in his words than meaning, and more in his pronunciation than in his words... He follows nothing but inconstancy, admires nothing but beauty, honours nothing but fortune, loves nothing... he moves by the upper spheres, and is the reflection of higher substances[7]. » To all this description of perfume, clothes and verbiage, Osric runs true ; and, indeed, he is a very « reflection of higher substances », for his Prince's momentary whim governs even his opinion of the weather[8].

Shakespeare and his audience were unsympathetic toward Osric not only because he was affected but also because such affectations were associated with foreign countries and especially with Italy[9], which was supposed to be a sink of atheism, immorality and deceit.

1. Earle, *Microscomographie*, « A Gallant ».
2. Middleton, *The Black Book*. London, 1604, 523-524; L. F. Salzman, *England in Tudor Times*. London, 1926, plates V, XL, etc.
3. *Muld Sack*. London, 1620.
4. N. Breton, *The Good and the Bad*. London, 1616, « An Effeminate Fool ».
5. Earle, *op. cit.*, n° LXXI.
6. James I, *Political Works*, ed. Mc Ilwain. Cambridge, Mass., 1918, 47.
7. Overbury, *op. cit.*, « A Courtier ».
8. *Hamlet*, V, II, 94 et seq.
9. See Lucy Aikin, *Memoirs of the Court of Elizabeth*. London, 1869, 432, etc.; and Sir W. Raleigh in *Shakespeare's England*, ed. cit., I, 30.

Osric's clothes may well have been cut in « the Italian fashion », which for a while held vogue [1]. He certainly professed a vast admiration for the nice punctilio and « soft society » of the travelled Laertes [2]; and his speech and manner rather suggest Overbury's description of « An Affectate Traveller », whose « discourse sounds big, but means nothing ». Certainly Italian elegances were in disrepute with the solid, sensible Englishman of the day : the geographical insularity of England, the Reformation, which had cut all ties with Rome, the hatred of Machiavelli, and the strange doings and ideas of the gilded youth who took the grand tour to complete their education, all helped to fix this popular opinion. Ascham called Italy a « Circe's court [3] »; and Nashe's opinion was no better [4]. As the Renaissance decayed in southern Europe, this attitude grew common : Breton [5] and Brathwait [6] inveigh against Italian manners; and Peacham declared that, though the English neglected the education of their children, the sending of a boy to Italy was « ten times worse [7] ». Harrison [8], Ben Jonson [9], and Rowlands [10], looked upon Italianate affectations as stuff for satire; and such was apparently the current point of view.

Perhaps the best evidence that Osric's assumed refinements were of foreign composition is his interest in fencing. Castiglione had declared that gentlemen must excel in arms that they might defend their honor [11]; and the duello, at least as introduced into England in the 1590's, with all its pageantry of forms and niceties of etiquette, was certainly an Italian importation [12]. About 1600, at least three Italian masters of fencing were giving instruction in London [13]; and, among the upper classes, the traditional sword and buckler were giving place to the rapier; for the swift thrust had demonstrated its superiority over the cutting stroke [14] that left the swordsman at the mercy of his adversary for the instant that his weapon was

1. Salzman, *op. cit.*, 7.
2. *Hamlet*, V, II, 107-108.
3. Ascham, *Scholemaster*, ed. Arber, 75.
4. Nashe, *Works*, ed. Mc Kerrow, II, 301.
5. N. Breton, *Courtier and Countryman*. London, 1617.
6. R. Brathwait, *English Gentleman*. London, 1641.
7. H. Peacham, *Compleat Gentleman*. London, 1622, 34.
8. W. Harrison, *Description of England*. London, 1587, Bk. II, ch. v.
9. Jonson, *Cynthia's Revels;* see especially the character of Amorphus.
10. Rowlands, *Humours Blood*, ed. Hunt. Club., n° XIII.
11. Castiglione, *Courtier*, tr. Hoby, ed. Henderson, 32 et seq.
12. Kelso, *op. cit.*, 97-98; 101, and see Italian works in the bibliography.
13. See Sieveking in *Shakespeare's England*, ed. cit., II, 395-396.
14. *Ibid.*, II, 393-394.

poised in air. Old-fashioned men-at-arms detested the change ; and even so experienced a soldier as Sir Philip Sidney had preferred the older weapon[1]. Popular opinion classed fencing masters with rogues and vagabonds[2] ; and, in *Measure for Measure*, Pompey refers to « Master Starve-lackey », the professional fencer, as an *habitué* of Mistress Overdone's notorious establishment[3]. No less unpopular was the duello itself, for all its convenience as a means of settling private feuds. Even the anonymous author[4] of *The Booke of Honor and Armes*, the chief Elizabethan manual of personal honor and private combat, apologized in his dedication for the subject he wrote upon. Bryskett considered duelling wicked, and urged men rather to « forgive offences » or go peacefully to law[5]. The less idealistic Bacon thought duelling folly, but admitted that in so turbulent an age one must defend one's honor in some such way, « or else there is no living or looking upon mens faces[6] » ; and, in 1614, the Star Chamber passed a decree against duelling[7]. In *Loves Labours*, in *Merry Wives* and in *Twelfth Night*, Shakespeare makes fun of the practice ; and, in the two former plays, the participants are foreigners. Osric then, as an expert fencer who measures the foils[8] and apparently judges the match[9], was a timely subject for Shakespeare's ridicule of foreign affectations — a subject for satire, even though he manages the match with fairness and is clearly ignorant of the poisoning of the foils : he is ridiculous, not because of his part in the play, but because in actual life he was looked upon with disdain.

The question, however, still remains just what was Osric's social rank and place at court. He is not a mere professional fencing-master ; for such a one would neither bear the King's message to the Crown Prince, nor take the place of Polonius in announcing the entrance of Prince Fortinbras[10]. Perhaps the clue to Osric's social status appears most clearly in Hamlet's line in the first quarto text : « The Court knowes him, but he knows not the Court[11]. » It suggests

1. *Shakespeare's England*, II, 394-395.
2. *Ibid.*, II, 390.
3. *Measure for Measure*, IV, III, 15 et seq.
4. Probably Richard Jones rather than W. Legar. See R. Kelso, *M. L. N.*, Jan., 1924.
5. L. Bryskett, *Discourse*. London, 1606, 66 ; and the present writer *Honest Iago* (*P. M. L. A.*, XLVI, 724 et seq.).
6. F. Bacon, *Charge Touching Duels*. London, 1604, 12-13.
7. See *Cal. State Papers*, *Dom.* London, 1858, 224.
8. *Hamlet*, V, II, 253.
9. *Ibid.*, V, II, 268 and 288.
10. *Ibid.*, V, II, 237 et seq.
11. Line 2019.

that he is a courtier, and yet not quite to the manner born. The Tudors themselves were little more than upstarts ; Henry VIII had founded a new nobility with the monastic lands ; and even Elizabeth's court was full of her father's new-made lords and ladies[1] and of adventurers like Sir Walter Raleigh, who sought to advance their fortunes by their wits and by lavish display. Although Smith was voicing the common sentiment when he declared that yeomen were « no gentlemen[2] », the sons of yeomen, no better than Malvolio[3], acquired lands[4], conned books of politic manners, and sometimes even climbed to exalted places. Nashe is bitter against such « obscure vpstart gallants as without desert or seruice, are raised from the plough to be checkmate with Princes[5] ». Merchants also, grown rich from usury[6], acquired estates[7] and founded county families in the shires near London. Stubbes deplored the efforts of the low born to become gentlemen[8] ; Churchyard declared the social order topsy-turvy[9] ; Basse scorned the « mongrill gentles of the townes », sprung from the shop and counting house[10] ; Ben Jonson ironically describes the devious ways by which such became gentlemen[11] ; and Earle draws a most unattractive picture of « An Upstart Country Knight[12] ». Under James I, the old families continued to decline ; and the impecunious King even capitalized this social revolution by founding the new rank of baronet so that he might sell a title that was minor and yet hereditary to these clamorous *nouveaux riches.* Breton saw the old nobility becoming poor[13] while country clowns grew wealthy[14] ; and the average conservative Englishman undoubtedly agreed with him in lamenting such a change. All this affected the composition of the court : Queen Elizabeth

1. See Salzman, *op. cit.*, 6-7 ; and Ward, *C. H. E. L.*, V, 391.
2. Sir T. Smith, *De Republica Angl.* London, 1565, 41 et seq.
3. See the present writer, *Olivia's Household* (*P. M. L. A.*, XLIX, 797 et seq.).
4. Harrison, *op. cit.*, Bk. II, ch. v.
5. Nashe, *Works*, ed. cit., I, 173.
6. Lodge, *Chrestoleros*, ed. Spenser Soc., n° 47, 1888, 44.
7. Kelso, *op. cit.*, 45 ; Peacham, *op. cit.*, sig. D et seq.; Markham, *Profession of Servingman*, Roxb. Lib. London, 1868, 119; and R. H. Tawney, *The Agrarian Problem in the Sixteenth Century*. London, 1912.
8. Stubbes, *Anatomie*, ed. New Shak Soc., 1876, 29.
9. T. Churchyard, *The Mirror of Man*. London, 1594.
10. Basse, *Sword and Buckler*. London, 1602, stanza 63.
11. Jonson, *Every Man Out of his Humour*, I, I.
12. Earle, *op. cit.*, n° XVIII. Cf. G. B. Harrison, *Essay* in Breton's *Melancholike Humours*. London, 1929, 54.
13. N. Breton, *Pasquils Mad-cappe*. London, 1626.
14. On this entire matter, see the present writer, *The Theme of 'Timon of Athens'* (*M. L. R.*, XXIX, 20 et seq.).

surrounded herself with fifty gentlemen pensioners, drawn chiefly from the nobility of Tudor creation, which she could trust, and with a guard of yeomanry arrayed in gorgeous livery and led by that prince of adventurers, Sir Walter Raleigh [1].

Surely Osric, with his airs and graces, seems *primā facie* to have much in common with this rising class ; and the occurence of the fullest development of his part in the second quarto text shortly after the accession of James I, who inevitably brought many new faces to court, may well be significant. Like a true *nouveau riche*, Osric over-does his dress, his speech and his manners [2] ; he is but a thing of yesterday, a « water-fly [3] » ; he « hath much land, and fertile » and is « spacious in the possession of dirt [4] » ; and yet he is not one of the old nobility of assured position, for « 'tis a vice to know him [5] ». Finally, he is a « chough [6] ». The exact meaning of this word has puzzled scholars [7] : it refers either to a noisy kind of bird of the crow family, or to a « chuff », i. e. a boor or rustic. Both characterizations suit Osric, and both are opprobrious. Elsewhere in Shakespeare, both words appear [8]. Thus the case for one seems as good as that for the other, and editorial opinion is undecided. The *New English Dictionary*, however, remarks that « chuff » « in the seventeenth century [was] sometimes spelt chough by confusion with or play on, the name of the bird ». Surely, this use in *Hamlet* is a clear case of *double entendre*, that common type of Elizabethan witticism in which one word is used in two simultaneous meanings ; and an audience, knowing both words and seeing before them a boor turned chatterer, could hardly take it otherwise. The word « chough » then seems clearly to amply that Osric's hereditary antecedents were more or less dubious ; for the Elizabethans thought too much of family to call a member of the nobility a « chuff ».

Osric then is a courtier who puts his trust, perforce, less in noble ancestry than in extravagant display. He borrows from Italy what he cannot come by naturally at home, and hides his shortcomings under foreign finery : such persons were not popular ; and he had need to be a fencer. He had also need to curry royal favor and protection, as his talk with Hamlet about the weather amply illus-

1. See Cheyney, *op. cit.*, I, 22 et seq.
2. E. g., *Hamlet*, V, II, 90 et seq.
3. *Ibid.*, V, II, 83.
4. *Ibid.*, V, II, 86 et seq.
5. *Ibid.*, V, II, 86.
6. *Ibid.*, V, II, 88.
7. See the ed. Furness var., *loc. cit.*
8. See Schmidt, *Shakespeare Lexicon*, s. v.

trates. In fact, he seems to be one of the « Filthie Italionat complement-mungers » pilloried by Nashe [1]. Flatterers were considered the greatest danger to monarchy [2], and especially to young princes such as Hamlet [3]; and Hamlet's treatment of Osric shows that as a prince, he was not subject to such wiles. The Elizabethans must indeed have despised Osric : they hated social upstarts, especially those that used flattery and outlandish affectations, who would not even fight you with a good old sword and buckler, but stood on nice punctilio set forth in Italian books and used foreign weapons and foreign swordsmanship. Osric is a sharp contrast to the country-bred Horatio [4], whom he does not deign to notice, to Rosencrantz and Guildenstern, who, whatever their limitations, are certainly born courtiers, and even to the foreign-educated Laertes. He supplies a subacid comic relief to the last act of the tragedy, and so takes the place of Polonius, not only as gentleman-usher to royalty, but also as a butt for Hamlet's wit. His portrait is a miniature, but sharply drawn. To the general he was a caviar too foreign to their taste to be a subject for anything but satire. Elsewhere in his plays, Shakespeare portrays the Elizabethan transition from mediaeval to modern social life : Falstaff [5] and Iago [6] represent it in the army; Antonio and Shylock [7], in commerce; Beatrice [8] and Olivia [9] among noblewomen who sought for greater freedom; in *Twelfth Night*, he shows a noble household replacing mediaeval men-at-arms with a modern staff of servants; and, in Osric, he shows the feudal nobility of a Renaissance court turning into the fashionable society of modern times, a conception derived largely from the life and manners of contemporary Italy. Indeed, Osric must have been typical of « many more of the same bevy that the drossy age dotes on ».

John W. Draper.

1. Nashe, *Works*, ed. Mc Kerrow, II, 301; and I, 361, etc.
2. See More, *Principles*, 1611, ch. xix.
3. L. Bryskett, *Discourse*, 1616, 106.
4. See the present writer, *Hamlet's Schoolfellows* (*Engl. St.*, LXIX, 350 et seq.).
5. See the present writer, *Sir John Falstaff*, ed. cit.
6. See the present writer, *'Honest Iago'*, ed. cit.
7. See the present writer, *Usury in the Merchant of Venice* (*Mod. Phil.*, about to appear).
8. See N. Page, *Beatrice* about to appear.
9. See the present writer, *The Wooing of Olivia*, Neophil., to appear).

MICHEL DE LA ROCHE

ET SES

MÉMOIRES LITTÉRAIRES DE LA GRANDE-BRETAGNE

Les *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne* (16 volumes in-12) étaient publiés à La Haye de 1720 à 1724. L'auteur en était Michel de La Roche, protestant français réfugié à Londres, qui, en 1717, s'était proposé de rendre compte aux savants des pays étrangers, par moyen d'un journal écrit en français, des livres anglais et latins qui se publiaient à Londres. Il allait rendre compte non seulement des livres nouveaux à mesure qu'ils paraissaient, mais aussi de quelques-uns de vieille date, et dont les journalistes n'avaient jusque-là rien dit. Le titre original de son ouvrage était la *Bibliothèque Angloise, ou Histoire littéraire de la Grande-Bretagne*, et le premier volume parut à Amsterdam en 1717.

Il le dirigea avec succès pendant deux ans ; mais, vers le commencement de l'année 1719, l'auteur et son libraire commencèrent à ne plus s'accorder. Au mois de septembre, La Roche apprit à sa surprise qu'on l'avait congédié, l'accusant d'être animé contre Calvin et contre les Réformés, d'être partial en faveur de l'Église anglicane et d'avoir trop d'indulgence pour l'Église romaine.

Ayant perdu la direction de ce journal (qui fut continué sous le même titre par Armand Boisbeleau de la Chapelle), La Roche, de son côté, décida de le continuer sous un nouveau : *les Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne*, dont il publia le premier volume vers la fin de l'année 1717.

Voici une table statistique du contenu de ce dernier journal :

Sujet de l'ouvrage rapporté.	Nombre d'ouvrages sur ce sujet.	Nombre d'ouvrages pour cent sur ce sujet.	Nombre de pages de texte sur ce sujet.	Nombre de pages de texte pour cent sur ce sujet.
A. Théologie.				
i. Histoire de l'Église.	3	1.1	1558	37.9
ii. Doctrine.	6	2.4	75	1.8
iii. Controverse.	39	16.3	935	22.8
iv. Commentaires, etc.	5	2.1	58	1.3
v. Divers.	7	2.6	104	2.6
Tous les ouvrages de théologie.	60	24.5	2730	66.4
B. Philosophie.	3	1.1	24	0.6
C. Histoire et mémoires.	12	5.0	216	5.3

D. Biographie.	11	4.5	222	5.4
E. Géographie et Voyages.	10	4.2	44	1.1
F. Belles-Lettres.	13	5.3	93	2.0
G. Beaux-Arts.	1	0.4	14	0.4
H. Sciences.				
i. Astronomie.	20	8.4	47	1.1
ii. Mathématiques.	10	4.2	27	0.7
iii. Physique.	15	6.4	41	1.0
iv. Chimie.	1	0.4	1	0.0[2]
v. Botanique.	10	4.2	27	0.7
vi. Zoologie.	5	2.1	22	0.5
vii. Médeeine.	22	9.0	335	8.2
viii. Chirurgie.	13	5.4	71	1.7
ix. Anatomie.	19	7.8	57	1.4
x. Médecine.				
xi. Vétérinaire.	1	0.4	6	0.2
Tous les ouvrages scientifiques.	116	48.3	634	15.5
I. Divers.	17	6.7	133	3.3

Les articles consistent généralement en de longs extraits ou en des résumés très détaillés des ouvrages mentionnés. De temps à autre, cependant, La Roche ajoute quelques observations à ses extraits de livres de théologie, généralement à propos de la tolérance religieuse. C'est surtout un homme très tolérant : il n'attaque aucun hérétique, il ne condamne personne à cause de la religion. Ses idées tolérantes lui avaient déjà coûté sa *Bibliothèque Angloise*, mais cela ne l'empêchait pas de les exprimer beaucoup plus souvent et avec plus de persistance dans les *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne*. En effet, il revient si souvent sur cette idée de la tolérance qu'il finit par avoir peur que cela ne déplaise à ses lecteurs : « Il me vient dans l'esprit qu'un Journaliste peut déplaire au Public en rebattant frequemment la même matière : on dira peut-être que le Dogme de la Tolerance paroit trop souvent dans mon Journal » (IV, 59). Il ne se permet presque jamais d'observations sur d'autres livres : il se borne presque toujours à les résumer ou à en faire de simples extraits.

Il est difficile de juger de l'importance qu'ont eue ces petits in-12 de La Roche. Il est peu probable qu'elle ait été bien grande. En tout cas, une douzaine d'années après leur publication, l'éditeur de la *Bibliothèque Britannique* (suite de la *Bibliothèque Angloise*), Pieter de Hondt, refusa « l'honneur » de rédiger une table des journaux de La Roche et La Chapelle : « Il y a si longtemps que ces journaux sont discontinués que le Publicq ne pense presque plus si on excepte un petit nombre de curieux & de gens de lettres. D'ailleurs, je ne crois pas qu'on en ait débité un nombre assez considérable pour se

flatter qu'on pourrait se défaire d'une édition des susdites Tables. » [Lettre du 29 mai 1736 à P. Desmaizeaux. British Museum, Sloane Mss., 4284, fol. 99.]

A juger du nombre des ouvrages mentionnés par La Roche qui furent traduits en français avant la fin du siècle, son journal n'eut pas une influence très grande comme introducteur de la littérature anglaise en France. Sur 238 ouvrages mentionnés, je n'ai réussi à en déterrer que seize qui ont été traduits, soit 6,5 %.

George V. KING.

SUR LE THÈME DES JARDINS :

QUELQUES PAGES INCONNUES DE CHATEAUBRIAND

On se demande toujours ce que Chateaubriand peut avoir dérobé aux auteurs de second ordre avec qui il était en relations. Mais il est une question qu'on ne se pose presque jamais : ces auteurs ne se seraient-ils pas parfois enrichis de pages empruntées au grand écrivain? N'existerait-il pas, dans les ouvrages qui ont paru entre 1805 et 1820, des pages inconnues de Chateaubriand sous une signature moins illustre?

Les papiers de Beuchot, qui sont à la Bibliothèque nationale[1], permettent de jeter quelques lueurs sur ce problème délicat. Dans ces papiers se trouvent les lettres que Ballanche, l'éditeur du *Génie du christianisme*, écrivit à son ami Beuchot et dont M. G. Vauthier a donné quelques extraits dans la *Revue d'histoire littéraire* de juillet 1922. Nous apprenons par l'un de ces extraits que l'*Avertissement* qui est au tome IX de l'édition in-18 du *Génie du christianisme*[2] et qui est signé Ballanche est, en réalité, écrit par Chateaubriand (feuillet 62 du ms. 5195) : n'est-ce pas une preuve à l'appui de ce que nous supposions? Mais il y a mieux. M. Vauthier n'a pas mentionné, pour nous la réserver (et nous l'en remercions), la plus curieuse de toutes ces lettres, celle que Ballanche écrivit à Beuchot le 9 juillet 1808. La voici, inédite et exquise :

... Tu n'as sans doute point encore vu M. de Chateaubriand, il est toujours à Méréville. Hier, il est venu quelqu'un nous de-

1. Nouvelles Acquisitions françaises, département des manuscrits, n^{os} 5195 et suivants.

2. Lyon, 1804. Ne figure pas au catalogue de la Bibliothèque nationale.

mander le Discours Préléminaire des Jardins qui a été publié séparément [Il s'agit de l'Introduction de 1808 au nouvel ouvrage d'Alexandre de Laborde : « Description des nouveaux jardins de France et de ses anciens châteaux »] *format in-8 et qui est, nous a-t-on dit, de M. de Chateaubriand sous le nom de M. de Laborde. Je te dis cela pour te prouver combien ce bruit s'accrédite, je le combats et à cause de M. de Laborde et à cause de M. de Chateaubriand lui-même. Cependant, quand je pense aux dépenses que ce dernier a faites et continue de faire, je commence à croire que ce bruit a quelque fondement. M. de Laborde paye peut-être en effet un peu cher le titre d'auteur. Mais si je puis en juger d'après ce que j'ai vu de ce discours préléminaire, cela ne me paraît pas trop digne du talent de M. de Chateaubriand. Il est possible, cependant, qu'il n'ait pas fait, à dessein, aussi bien qu'il aurait pu faire, je conçois très bien cela. Il est possible encore que M. de Chateaubriand soit le teinturier et ne soit que cela. Au reste, qu'importe? Je conçois que si M. de Laborde avait besoin d'un faiseur, il pourrait en trouver un meilleur marché que celui qu'on lui donne. Car enfin, il est bien en état de faire les recherches et de donner à son faiseur les notes toutes mâchées qu'il n'y a besoin que de mettre en ordre et de franciser avec un peu de style. Ce discours préliminaire n'est autre chose que cela. J'en aurais bien fait autant. Si M. de Laborde veut de moi, il sera plus sûr de son secret et mon style serait bien plus facile à déguiser que celui de M. de Chateaubriand. Je ne sais pourquoi je te dis tout cela ; on a bien raison de dire qu'en commençant une phrase, on ne sait pas où elle entraîne. Tu feras bien de brûler cette lettre à cause de ce tas de bêtises.*

(Nouv. acq. fr., n° 5196, feuillet 69.)

Ce « tas de bêtises » nous ravit. Les suppositions de Ballanche sont-elles justifiées? Nous allons examiner à notre tour le style et les idées du *Discours préliminaire sur la vie de la campagne et la composition des jardins*[1].

Chateaubriand et Alexandre de Laborde se connaissaient depuis le retour d'exil de Chateaubriand, c'est-à-dire depuis 1800. En 1807, paraissait dans le *Mercure de France* l'article fameux où Chateaubriand rendait compte du *Voyage pittoresque de l'Espagne*, par Alexandre de Laborde. Coïncidence curieuse, c'est au moment même

1. Paris, Delance, 1808, in-8°.

où Chateaubriand s'installait à la Vallée-au-Loup, dans l'hiver de 1807 à 1808, que fut composé le *Discours préliminaire sur la vie de la campagne et la composition des jardins.* La question des jardins occupait Chateaubriand alors au moins autant qu'elle occupait Alexandre de Laborde. La supposition de Ballanche est donc rendue probable par les événements. Un fait augmente encore la probabilité : c'est qu'Alexandre de Laborde avait la réputation de se faire aider dans ses ouvrages[1].

Le *Discours préliminaire* me paraît donc être le fruit d'une collaboration entre Alexandre de Laborde et Chateaubriand, collaboration dans laquelle Chateaubriand aurait presque tout donné. Il y a similitude entre les idées exprimées dans le *Discours* et les idées et préoccupations qui devaient être celles de Chateaubriand dans l'hiver 1807-1808. Ses livres écrits, ses livres à venir, ses lectures, ses souvenirs, ses joies à la Vallée-au-Loup, tout se retrouve comme en filigrane dans le *Discours préliminaire.* Chateaubriand avait été en Italie, il avait vu le tombeau de Scipion à Literne, les villas romaines à Tivoli, Baïes, Pouzzoles ; nous retrouvons Scipion à Literne, Tivoli, Baïes, Pouzzoles dans le *Discours préliminaire.* Certaines phrases de Laborde répètent presque mot pour mot ce que nous avions déjà lu dans Chateaubriand : « Ceux qui sont condamnés aux terribles charges de l'adversité », écrit de Laborde, « doivent se tenir à l'écart pour ne pas user les respects des hommes. » N'est-ce pas un souvenir par trop précis des conseils que donnait Chateaubriand aux malheureux dans l'*Essai sur les révolutions*? Dans la biographie de Michaud, Paul Lacroix trouve que le *Discours préliminaire* est traité « avec une grâce de style, un piquant d'aperçus, et surtout un charme de sentiments mélancoliques qui ne se retrouvent, au même degré, dans aucun autre des ouvrages de l'auteur ».

Voici un exemple de ce style — et de ces idées ; il s'agit de la destruction, par les révolutionnaires, de monuments du moyen âge et de la Renaissance :

> Malheureusement, déjà plusieurs de ces édifices ont été renversés ; la barbarie les a longtemps compris dans sa haine. Un monopole odieux a détruit en un moment, et presque sans aucun bénéfice, la magnificence des siècles. Leurs débris, dispersés dans les campagnes, comme le furent ceux des monuments romains à l'entrée des Vandales en Italie, ont servi comme eux aux réparations des plus vils bâtiments. Des pilastres de Jo-

1. Voir la *Littérature française contemporaine* de Bourquelot et Maury, t. IV, p. 492.

conde, des morceaux de corniche de Germain Pilon soutiennent des granges de fermiers ; les armes de Richelieu, les ornements de son château, servent à paver la ville qu'il a bâtie ; les décombres de Gaillon, au bon Georges d'Amboise, ont été dispersés comme jadis le furent ses bienfaits dans les hameaux des environs ; et les fleurs de lys réduites à se trouver mêlées à de pauvres masures ont encore une fois secouru des chaumières. En vain a-t-on voulu sauver quelques-uns de ces glorieux débris en les réunissant dans un Musée ; en vain un artiste généreux[1] a-t-il arraché, au péril de sa vie, les lambeaux de ces ruines ! quelqu'ordre qu'il ait mis dans son établissement et quelqu'utile qu'il puisse être pour les arts, il présentera toujours un aspect affligeant. Les statues entassées de tous ces illustres personnages, portant le numéro du catalogue où se trouve le récit de leurs malheurs, ressemblent à ces Grecs échappés à la tempête qui portaient le tableau de leur naufrage. Les uns, dans l'attitude de la prière, ont l'air de demander au ciel qu'il les retire de cette enceinte ; d'autres s'élancent déjà hors de leur tombeau. C'est au Paraclet que je vais chercher Héloïse, et je la trouve ici, entre Dagobert et Montfaucon. Qui a pu enlever aux bois d'Anet et aux nymphes des forêts leur Diane française dont la Diane des Grecs aurait été jalouse ! et ces compagnons de nos rois, ces grands hommes de notre histoire seront-ils toujours ensevelis dans la poussière? leur race est-elle donc éteinte et n'a-t-elle plus un asile à leur offrir, loin de la foule et du bruit? Ah, s'il existe quelques-uns de leurs descendants, qu'on leur rende ces dépouilles précieuses qui seront peut-être leurs seules richesses, cette propriété sacrée, acquise par des siècles de gloire ; qu'ils puissent replacer ces anciens trophées dans de nouvelles demeures, dans des lieux ignorés peut-être, mais que le voyageur rendra un jour célèbres. Courtalin s'ennoblira des débris d'Écouen et de Montmorency ; le Boulay des mausolées de MM. d'Harcourt ; la Roche-Guyon recueillera du naufrage les restes de l'amiral Chabot ; et la France embellie d'âge en âge n'aura point à regretter sa splendeur passée en se glorifiant de ses nouveaux triomphes.

(*Discours préliminaire*, p. 160 à 163.)

1. Alexandre Lenoir.

Ces pages se détachent comme un filon d'or d'autres pages plus ternes. Nous pouvons affirmer, avec une quasi-certitude, qu'elles ne sont pas d'Alexandre de Laborde. La plume qui les traça est celle à qui nous devons les chapitres du *Génie du christianisme* consacrés aux tombeaux chrétiens. Certaine largeur dans l'ensemble, certaine aisance souveraine décèlent le grand écrivain. « On a sans doute », écrivait Chateaubriand, « de grandes obligations à l'artiste [Alexandre Lenoir] qui a rassemblé les débris de nos anciens sépulcres ; mais, quant aux effets de ces monuments, on sent trop qu'ils sont détruits. Resserrés dans un petit espace, divisés par siècles, privés de leurs harmonies avec l'antiquité des temples et du culte chrétien, ne servant qu'à l'histoire de l'art, et non à celle des mœurs et de la religion ; n'ayant pas même gardé leur poussière, ils ne disent plus rien ni à l'imagination ni au cœur. » L'idée est la même que dans le *Discours préliminaire.* Mais, surtout, le style est le même.

Et encore :

Enfin le noble Versailles, superbe encore dans son abandon, comme Louis XIV dans ses revers, domine tristement les belles campagnes dont il fut jadis l'ornement. Que de réflexions ne fait-on pas en parcourant ces longues allées solitaires, *veterum penetralia regum;* ces terrasses désertes malgré leurs marbres, leurs bronzes et leurs vaines richesses ; enfin ces voûtes immenses sous lesquelles sont placés des orangers, qui déjà vieux sous Henri IV et jeunes encore de nos jours, ont embelli les fêtes de tous les règnes ! Ne devraient-ils pas, ces arbres éternels, raconter les destins des empires comme jadis les chênes de la forêt de Dodone et porter *inscrits sur leurs fleurs les noms des rois*? Non, de tels souvenirs ne seront point effacés et *si c'est un travail pieux d'écrire les Fastes de la patrie,* c'est un devoir de les sauver de l'oubli...

(*Discours préliminaire*, p. 156 et 157.)

Tout cela ne peut être que de Chateaubriand. Un écrivain de second ordre imitera certaines *recettes* de style, le goût des antithèses, les citations latines intercalées. Mais le moyen d'imiter le souffle, le rythme, certaine brûlure féconde, certaine ampleur qui sont la signature même du génie?

Alice Poirier.

ENCORE LES *ELIXIRS DU DIABLE*

Dans un article récent de la *Revue de littérature comparée* (année 1934, nº 4, p. 337-371), M. François Constans a montré de la façon la plus convaincante l'étrange et profonde influence exercée sur Gérard de Nerval par le roman des *Élixirs du diable* d'Hoffmann.

Mais la fortune de ce singulier récit, si rempli de conceptions originales et de suggestions poétiques, se serait-elle arrêtée avec l'époque romantique? La chose, *a priori*, semble peu croyable. Aussi longtemps qu'il y aura des âmes éprises de fantaisie et de mystère, à l'égal de l'âme du romancier germain, elles se complairont à celle-là entre toutes ses œuvres et y trouveront une riche matière à leurs méditations.

Or, parmi ces êtres idéalistes et délicats, oscillant sans cesse entre le lyrisme et l'ironie, en fut-il jamais de plus étroitement apparenté à l'auteur des *Contes fantastiques* que celui des *Contes cruels*, Villiers de l'Isle-Adam?

On a souvent parlé — et non sans quelque exagération — de l'influence possible de l'*Homme au sable* sur l'*Ève future.* Mais il est d'autres affinités de conceptions et d'idées plus profondes et plus singulières.

Rappelons, en effet, à notre esprit, le thème de l'un des derniers contes de Villiers de l'Isle-Adam, l'*Élu des rêves*[1].

Deux jeunes artistes — un peintre et un musicien — sont réunis un soir chez un de leurs amis — un poète — pour fêter les vingt et un ans de celui-ci. Vers la fin de la soirée, on entend des râles venir de la chambre voisine. Le peintre et le musicien veulent aller voir ce que c'est. Le poète, soudainement inspiré, leur barre la route, en disant : « C'est un vieux roi de quelque État perdu de l'Orient, qui agonise seul, près d'une sacoche remplie de diamants et d'or, étreignant un sceptre emporté de nuit. » Et, comme ils insistent, railleurs, il leur livre le passage en leur disant : « Si vous franchissez ce seuil, vous n'aurez jamais de talent. » Les deux amis sortent cependant, mais reviennent bientôt : ils n'ont vu, dans un réduit nauséabond, qu'un vieux chiffonnier qui va mourir... Quand ils sont partis, poussé par un scrupule d'humanité, le poète pénètre à son

1. *Gil Blas*, 9 novembre 1888; repris dans *Propos d'au-delà*, publiés pour la première fois à la suite d'une réédition des *Nouveaux contes cruels*, Calmann-Lévy, 1893, p. 133.

tour dans le galetas. Le vieillard le reconnaît à la voix et lui dit : « C'est vous qui aviez raison : il y a là, dans ma paillasse, un demi-million, fruit de mes trouvailles au cours de mes errances la nuit dans les rues de la capitale et de leur placement heureux. Ce trésor, toujours grossi, jamais touché, m'a permis des rêves splendides. Prenez-le ; continuez mes songes ; mais ne revoyez jamais vos deux amis. »

Et relisons maintenant ces passages des *Élixirs* :

« Il me souvient... d'un vieux pélerin à la grande barbe blanche qui portait un costume étranger au pays... Un jour, il amena avec lui un merveilleux enfant inconnu, d'une beauté rare, qui était de mon âge. Et, tout en nous embrassant tendrement, l'enfant et moi, nous nous assîmes sur le gazon. Alors je lui donnai mes pierres diaprées, et avec elles il composa de nombreuses et différentes figures, mais toutes, à la fin, prenaient la forme d'une croix. Ma mère était près de nous, sur un banc de pierre, et le vieillard, avec une douce gravité, assistait, debout derrière elle, à nos jeux d'enfants. A un certain moment, plusieurs jeunes gens débouchèrent du bois. D'après leurs habits et leurs manières d'être, on pouvait préjuger qu'ils n'étaient venus au Saint Tilleul que par curiosité ; l'un d'eux dit en riant, dès qu'il nous aperçut : « Tiens ! une Sainte Famille, « voici quelque chose pour mon carton. » Il sortit, en effet, un crayon et du papier et se disposait à nous croquer, quand le vieux pélerin leva la tête et s'écria d'une voix courroucée : « Misérable railleur, « tu veux être artiste et jamais la foi et l'amour n'ont brûlé dans « ton cœur. Aussi tes œuvres seront-elles froides et sans vie, comme « toi-même. Comme un réprouvé, tu désespéreras dans le vide de « ton âme et tu succomberas sous le poids de ton impuissance. » Les jeunes gens, interdits, s'éloignèrent rapidement. Le vieux pélerin dit à ma mère : « Je vous ai amené aujourd'hui un enfant miracu-« leux, pour qu'il éveille en votre fils l'étincelle de l'amour, mais il « faut que je le reprenne et, ni lui ni moi, vous ne nous reverrez « jamais plus... » (p. 2-3).

« ... J'avais la persuasion que le vieux pélerin du Saint Tilleul était saint Joseph, et le miraculeux enfant, le petit Jésus lui-même, qui avait salué en moi le saint prédestiné... » (p. 24).

« ... Dans la forêt qui entoure le couvent du Saint Tilleul (c'est le vieux pèlerin qui parle beaucoup plus tard), j'allai vers la mère affligée, qui pleurait sur le petit garçon nouveau-né qui n'avait pas de père, et je la réconfortai avec des paroles consolatrices. La grâce du Seigneur descend merveilleusement sur l'enfant qui est né dans le sanctuaire béni de la Vierge. Souvent il arrive que l'Enfant-Jésus se manifeste à lui d'une manière visible et qu'il allume de bonne

heure dans son esprit l'étincelle de l'amour... » (p. 288). [Trad. Alzir Hella et Olivier Bournac, Stock, 1926.]

Les deux histoires ne se ressemblent-elles pas, et la philosophie qui s'en dégage n'est-elle pas la même? Le poète de Villiers n'avait certes pas découvert la vérité tout entière (il ne faut pas trop demander à l'intuition) ; cependant, il s'en était approché davantage que ses deux positifs amis, qui avaient prétendu voir les choses telles qu'elles étaient. — De même, la famille aperçue par les jeunes gens d'Hoffmann n'était pas la Sainte Famille. Ni Joseph, ni la Vierge, ni le petit saint Jean-Baptiste n'étaient là ; mais le principal personnage, l'Enfant-Jésus, s'y trouvait véritablement ; et les artistes eussent été plus près de la vérité en écoutant pieusement la voix naïve, qui la première avait parlé dans leur cœur, qu'en réagissant contre elle au nom de leur raison et de leurs sens.

Méditons encore cette page d'Hoffmann, où vibre d'avance un si curieux accent renanien :

« ... je pense que, malgré les preuves fournies, bien peu d'entre elles (les reliques) sont réellement ce pour quoi on les donne. Mais peu importe, selon moi... Le croyant qui, sans approfondir, y concentre toute son âme, éprouve bientôt un enthousiasme supraterrestre, qui lui ouvre le royaume de la félicité, dont il n'a ici-bas qu'un pressentiment. Ainsi se trouve éveillée l'influence spirituelle du saint à laquelle les soi-disant reliques ont donné l'impulsion ; et l'homme peut recevoir sa force et sa foi de l'esprit supérieur, qu'il appelait du plus profond de son âme pour le consoler et l'assister. Oui, l'éveil de cette force spirituelle supérieure pourra même vaincre la souffrance du corps ; de là vient que ces reliques accomplissent des miracles qui, se répétant si souvent sous les yeux de la foule assemblée, ne peuvent plus être niés » (p. 19).

Ne retrouvons-nous pas là une des idées maîtresses de la philosophie de Villiers de l'Isle-Adam, que nous avons essayé naguère de mettre en lumière dans une brève étude sur les sources de l'*Aventure de Tsé-ï-la* (*Amour suprême*)[1], à savoir que les choses en elles-mêmes n'ont aucune importance ; seule importe l'idée que nous nous faisons d'elles, si nous croyons énergiquement à cette idée et savons y conformer nos actes. Et, à ce propos, il est assez piquant de remarquer que, si Villiers revenait au monde de nos jours, il trouverait l'occasion de faire à son propre cas une application bien inattendue de sa propre théorie. Certes, l'auteur d'*Axël* se crut toujours, d'une foi inébranlable, le descendant du grand-maître de

1. *Figaro* (supplément littéraire), 28 octobre 1932.

Malte et du maréchal de France ; il vécut toute sa vie, comme avait vécu son père, dans la contemplation de sa glorieuse ascendance ; il consacra à prouver sa filiation un temps et des efforts que son absolu dénûment rendait précieux. Et voilà qu'un moderne archiviste, reprenant avec une méthode plus rigoureuse sa généalogie, s'arrête sur un doute[1]. Qu'importe, après tout, pourrait répondre Villiers, si j'ai su trouver, dans l'intime conviction que je portais en moi-même de la certitude de ma descendance, la force de me faire une âme vraiment noble, de créer une œuvre indéniablement haute, de supporter enfin avec dignité les rigueurs d'une vie exceptionnelle?

Une autre idée exprimée plusieurs fois avec force par Villiers, c'est que toutes nos pensées, tous nos désirs, toutes nos actions élaborent lentement en nous un corps occulte, superbe, banal ou hideux, capable d'influer du dedans sur l'apparence de notre corps physique et susceptible, enfin, de se dégager de celui-ci, au moment de la mort, pour devenir le véhicule semi-matériel de notre âme pour une seconde vie (cf., en particulier, *Claire Lenoir*, Stock, p. 189, 190-191, 204).

Ne nous trouvons-nous pas tout près de cette conception en lisant les lignes suivantes des *Élixirs* :

« ... lorsque j'eus délibéré ainsi en moi-même, il me sembla que les pensées les plus secrètes sortaient de mon âme et se métamorphosaient en un être corporel qui, bien qu'étant affreux, était mon moi. Ce second moi avait une force considérable et il me jeta dans l'abîme... » « ... le moi de mes pensées apparut... et me reprocha toutes sortes d'horreurs, et puisque nous avions fait tout cela ensemble, il ne voulut pas me quitter » (p. 326-327).

A cette différence près que, chez Hoffmann, le fantôme se dégage du corps pendant la vie et poursuit une existence concomitante, tandis que, chez Villiers, il succède au corps et le prolonge — l'idée n'est-elle pas la même[2]?

La conception mystique de l'amour tout-puissant, appelant la mort comme sa suprême consécration, que l'on voit si souvent passer dans l'œuvre de Villiers (*Véra*, *Axël*, l'*Amour suprême*), ne se trouve-t-elle pas déjà formulée dans ces lignes d'Hoffmann :

« ... y a-t-il donc un abîme que l'amour, de son aile puissante,

1. Max Prinet, *les Ancêtres parisiens de Villiers de l'Isle-Adam* (*Mercure de France*, 1er août 1928).

2. Et ne se trouve-t-on pas là aussi tout près du fameux roman de Stevenson : *l'Étrange cas du docteur Jekyll ?*

ne puisse survoler? Qu'est le temps? Qu'est l'espace pour l'amour? Ne vit-il pas dans la pensée et lui connaît-on des bornes ? » (p. 7). « ... toi qui te rapproches alors intérieurement de moi, tu crois aussi, comme moi, n'est-ce pas, que la félicité suprême de l'amour, que l'accomplissement du mystère se réalise dans la mort... et, de même que dans les mystères célébrés par les premiers enfants de la nature, la mort est aussi pour nous la consécration de l'amour » (p. 172)[1].

On pourrait observer encore une certaine ressemblance entre la figure dominante des *Élixirs*, le vieux peintre Francesco et le personnage principal d'*Axël*, maître Janus. Le premier voit son existence prolongée bien au delà des bornes de la nature, pendant plusieurs siècles ; en punition du sacrilège qu'il a commis en substituant, dans un tableau de piété, l'image de Vénus à celle de sainte Rosalie, il doit vivre témoin des crimes et des malheurs de ses descendants, jusqu'à ce que l'un d'eux, devenant un saint, rachète enfin le péché de l'aïeul et les fautes de la race tout entière ; de même, le mystérieux Janus traverse plusieurs siècles, suivant et préparant les deux familles, dont les ultimes rejetons, se rencontrant enfin, doivent fonder la religion suprême qu'il rêve. L'un et l'autre sont protégés par un pouvoir surnaturel contre toute entreprise hostile (*Élixirs*, p. 168 ; *Axël*, p. 211, éd. or.).

Le roman d'Hoffmann se termine par une prise de voile dramatiquement troublée par l'assassinat de la récipiendaire, qui rappelle en plusieurs endroits la prise de voile, interrompue aussi, au premier acte d'*Axël*, par le refus de la novice.

Comment donc expliquer toutes ces ressemblances? Par une similitude d'âmes, s'abreuvant aux mêmes sources et se développant dans le même sens? Oui, peut-être. Mais il serait tellement plus simple de se représenter Villiers — qui connaissait aussi l'œuvre de Nerval[2] — lisant les *Élixirs du diable*, se passionnant de plus en plus au fur et à mesure qu'il remarque les ressemblances entre l'auteur et lui-même, et nourrissant longuement son esprit des conceptions d'Hoffmann !

E. Drougard.

1. Comparer aussi, pour la poésie, l'accent pathétique et profond, les regrets du premier amour dans *Élixirs,* p. 171-172, et *Contes cruels, Virginie et Paul*, p. 93-94, Calmann-Lévy.

2. La première version, encore inédite, des *Souvenirs occultes* a pour titre *El Desdichado*.

EXTRACTS FROM EMERSON IN QUINET'S CAHIERS[1]

[fol. 176]

— emmerson[2]

[fol. 177]

— conservateu[rs] si nous tenons à cela jusqu'à ce que vous puissiez montrer qque chose de mieux. [E.50?][3]

— capitulation = gardez l'intégrité de l'esprit. — de l'âme[4]

— capitule[z] avec des institutions mortes. [E.51][5]

— un nouveau respect pour la divinité de l'homme — Révolution qui doit s'ensuivre. [E.77][6]

— ces fous d'israélites : si Dieu nous parlait, nous mourrions. mais toi parle, et nous obéirons. [E.79]

— rien ne peut vous donner la paix que vous-même — rien ne peut donner la paix que le triomphe des principes. [E.90][7]

— le paradis est à l'ombre des Epées... (Mahomet)

— We can never see Christianity from the catechism. [E.313][8]

— texte de St. Paul. alors le fils sera soumis à celui qui a placé toutes les choses audessous de lui, afin que *Dieu puisse etre tout en tous.* [E.313]

1. Fin. Voir la *Revue* de janvier-mars 1935.

2. At the top of the page, we find E's name. Then follow a series of illegible quotations, which sound Emersonian, with indications of the pages from which Q. took them. We are unable to find in the *Essays* any of these extracts; neither does the notation of the pages given correspond with E. We are led to believe that Q. had intended taking more notes from E. (the last ones are found a hundred pages back) but that he recorded his readings from some other author on this sheet instead, and took up E. on the following ones.

3. This and the next excerpt is not a careful or exact transcription or paraphrase; the handwriting attests to haste.

4. As Q. puts it, this is his capitulation of the essay on self-reliance.

5. A strange condensation of E's : « I am ashamed to think how easily we capitulate to large societies and dead institutions. »

6. This is the key-note of Q's teaching at the Collège de France. Cf. E. : « It is easy to see that a greater self-reliance must work a revolution in all the offices and relations of men. »

7. Close of *Self-Reliance*.

8. From the essay *Circles*.

— chaque esprit a sa méthode — un véritable homme n'acquiert pas, d'après des règles de collège. [E.330][1]

— une idée — — arrivée de la vérité *dans le monde*[2].

[fol. 178 verso]

— Emmerson —[3]

— l'homme est un fleuve dont la source est cachée. [bis] [E.268][4]

— That Unity, that over-Soul — the Eternal One. [E.268-9]

— l'esprit de prophétie, qui est inné dans chaque homme — l'âme, le fond de notre Être, ... immensité non possédée, et qui ne peut être possédée — [bis][5] [E.269-70]

— l'homme est la façade d'un temple, où habite toute sagesse et toute bonté. [E.270-71]

— affection — volonté — intelligence — l'âme circoncrit toute chose. [E.271-2]

— le temps et l'espace ne sont que les mesures inverses des forces de l'âme. l'homme est capable de les abolir l'un et l'autre. l'esprit joue avec le temps. [bis][6] [E.272]

— Platon ou Shakespeare — devant la grande révélation de l'âme, le temps, l'espace, et la nature disparaissent. [bis][7] [E.273]

— l'âme n'a point de dates, de rites, de personnes, de spécialités, d'hommes. l'âme ne connaît que l'âme. — son progrès des métamorphoses. [bis][8] [E.274]

— (l'hom̄e (individuel) ne trouvera-t-il pas dans son développement, tous les âges de l'humanité.?)[9]

1. From the essay *Intellect.*
2. Disjuncted phrases suggested by the paragraph in *Circles* (p. 331) beginning : « What is the hardest task in the world... » and ending : « Then, in a moment and unannounced, the truth appears. »
3. The quotations from E. begin in the middle of the sheet. A few notes in German from Krauss precede them.
4. From the essay *Over-soul.* Thus, Q. returned once again to this essay which had already stimulated him so. (*bis*) refers to fact that Q. had on a former occasion copied the same passage sometimes with a few variations. see fol. 87 verso and above p. 7.
5. This is not identical with the same citation given above. See p. 8.
6. See fol. 87 verso, and above, p. 8.
7. Ibid.
8. See fol. 88 and above p. 8.
9. Q. probably sought to set down the thought, imperfectly indicated at

— à chaque divine impulsion, ... l'âme entre dans l'Éternité, et aspire et expire son *air*. [E.274]

— ceux qui sont capables d'humilité, de justice, d'amour, d'aspiration, sont déjà sur un sommet d'où ils dominent les sciences, et les arts la parole, la poésie, l'action et la grâce. [bis] [1] E.[275-6]

[fol. 179]

— en remontant à ce sentiment principal, (?) nous allons de la circonférence au centre du monde, ou comme dans le sein de Dieu, nous voyons les causes, et nous anticipons sur l'univers qui n'est qu'un effet tarde. [bis] [E.276] [2]

— l'action de l'âme est plus souvent, dans ce qui est senti et resté inexprimé, que dans ce qui a été dit dans une conversation. [E.278]

— la communication de la vérité par l'âme est le plus haut événement dans la Nature ; elle ne donne pas qque chose d'elle-même ; elle se donne elle-même ; elle entre dans celui qu'elle éclaire, ou à proportion de la vérité qu'il reçoit elle l'absorbe en elle. — Révélation. — manifestations de l'âme. [E.280]

— an influx of the Divine mind into our mind. [bis] [E.281]

— chaque moment où l'individu se sent envahi (par cette âme divine) est mémorable. [E.281].

— sentiment de la *Présence Divine.* [E.281] [3]

— Révélation — ce sont des perceptions de la loi absolue ; ce sont des solutions des propres questions de l'âme. — l'âme ne répond jamais par des paroles, mais par la chose même qu'on lui demande. [bis] [4] [E.282].

the close of the previous quotation, suggested by E's : « The soul's advances are not made by gradation, ... but rather by ascension of state, such as can be represented by metamorphosis — from the egg to the worm, from the worm to the fly. » (E. 274.)

1. See fol. 88 and above p. 9.

2. In comparing this version with the previous one (given above p. 9), we note an improvement and a tendency toward a freer and more exact translation. « effet tarde » for « slow effect » leaves much to be desired; but « le sein de Dieu » (for « the closet of God ») is better than « la loge de Dieu ». In both cases, however, Q. avoids the English compound tenses. Thus, « we have come » is rendered as « nous allons ».

3. E : « ... a certain enthusiam attends the individual's consciousness of that divine presence. »

4. See fol. 88 verso and above p. 11.

— au moment où la doctrine de l'immortalité est enseignée séparemment, l'homme est déjà tombé. [bis], l'hom̄e inspiré ne fait pas ces questions. — car l'âme est vraie à elle-même et l'homme (qui s'y ?)[1] ne peut pas émigrer du présent qui est infini, à un avenir qui serait fini. [E.284]

— ces questions que nous faisons sur l'avenir sont un aveu de péché. Dieu n'y fait pas de réponse. *Aucune réponse (en paroles) ne peut répliquer à une question de chose.* [bis][2] [E.284].

— la seule manière d'obtenir une réponse à ces questions des sens, c'est d'oublier toute basse curiosité et d'accepter le flot de l'être qui nous emporte dans le secret de la nature, travailler et vivre, [bis] l'âme (en avançant) se fait (et oublie)[3] une nouvelle condition et la question et la réponse sont une seule et même chose. [E.284-5]

— We are all discerners of spirits. [bis] [E.285].

[fol. 179 verso]

— si l'esprit n'est pas maître du monde alors il est sa dupe. [E.252][4]

— ce pays est le plus beau qui est habité par les plus nobles âmes. [E. 258]

— si vous avez résolu à être grand, ... n'essayez pas faiblement de vous réconcilier avec le monde. [E.260]

— l'être inextinguishable. [E.264][5]

— les victoires de *Timoléon* sont les meilleures victoires, (qui couraient et flowed (coulaient?) comme des vers d'homère, dit plutarque). [E.133][6]

— o my brothers, God exists = il y a une âme au centre de la nature, et au-dessus de la volonté de chacun, de telle sorte que personne ne peut nuire à l'univers. [bis][7] [E.139]

1. Q. was excusably stumped by E's : « ... the man in whom it is shed abroad. »

2. Ibid. and above p. 12.

3. Doubtlessly, Q. mistook E's « forged » (« the advancing soul has built and forged ») for « forgets »; this error would not have served to clarify E's statement.

4. This and the following three quotations are from *Heroism.*

5. Essay on *Heroism* closes : « ... love... affirms itself no mortal but a native of the deeps of absolute and inextinguishable being. »

6. From *Spiritual Laws.*

7. See fol. 86 verso and above p. 3.

— le ciel prédit dès le commencement du monde, et prédit encore *from* the bottom of the heart, s'organisera lui-mêm[e], comme font maintenant la rose, l'air et le soleil. [bis][1] [E.140]

— ce talent... dépen[d] de la manière, dont *l'âme générale* s'incarne en lui. [LE]141 [bis][2] [E.141]

— l'hom̄e... il faut qu'il trouve dans son occupation un emploi (une maison) (?). *an outlet* de son caractère, de manière à justifier lui-même à leurs yeux, ce qu'il fait. [LE]142 [E.142]

— tout ce que l'homme peut faire peut être divinement fait. [E.142]

— condition obscure, celle dont la poésie n'est pas encore écrite ... acceptez votre génie et dites ce que vous pensez. [LE]143[3]

— ce qu'un homme fait, il le possède — qu'a-t-il à faire de crainte ou d'espérance? en lui-même est sa puissance. [LE]143 [bis][4] [E.143]

— ce que votre cœur pense grand, est grand. [LE]145 [E.145]

— il est inutile d'essayer de garder un secret, pour celui qui a le droit de le connaître. [E.145]

— montrez-nous un arc de la courbe, et un bon mathématicien trouvera toute la figure. [bis][5] [E.146]

— ce n'est pas dans la nature, c'est dans l'homme qu'est toute la beauté et la dignité[6] qu'il apperçoit. [E.147]

[fol. 180]

— emmerson

— les rêves hideux ne sont qu'une exagération des péchés du jour. — nous voyons nos propres mauvaises affections incorporées dans de méchantes formes[7]. [E.148]

— ainsi que dans le rêve, chacun se voit lui-même, (en grand

1. See fol. 86 verso; and above p. 4.
2. See fol. 87; and above p. 5.
3. The aphorism closing this quotation, already cited in English (See above p. 5), is not in our text.
4. See fol. 87; and above p. 5.
5. Ibid.
6. E : « ... beauty and worth. »
7. E : « ... bad physiognomies. »

et colossalement) dans le flot des événements du monde, sans savoir que c'est lui qu'il voit. [E.148]

— on enseigne en *faisant*, et non pas autrement il est vous — vous êtes lui — [LE]152 [E.152]

— Mr. Grand — Mr. Hand... nous savons que ces mess[ieurs] ne communiqueront pas leur caractère et leur être [1] à leur auditoire... sans cela — les malades s'y feraient porter en litières. [E.152]

— la manière de parler et d'écrire pour ne pas passer de mode, c'est de parler et d'écrire sincèrement. [E.153].

— maxime de Sidney — regarde[s] dans ton cœur *et écris* ! — celui qui écrit pour lui-même, écrit pour un public éternel. [bis] [2] [E.153]

— la vie seule peut communiquer la vie. [E.153-4]

— l'effet de chaque action est mesuré par la profondeur du sentiment d'où il procède. le grand hom̄e ne sait pas qu'il est grand. [E.155]

— un ouvrage d'art nous place dans le même état d'âme, où était l'artiste qui l'a fait. [bis] [3] [E.157]

— tous les diables respectent la vertu. [E.158]

— Confucius s'écriait : comment un homme peut-il être caché? [E.159]

— toute la leçon est *être* et non *paraître* — Dieu dit *Je Suis.* [LE]160 [*bis*] [4] [E.160]

— nous appelons le poète oisif parce qu'il n'est pas un président, un marchand, ou un portier. [bis] [5] [E.161]

[fol. 180 verso]

— emmerson [6].

— (que l'homme reproduit en lui l'humanité) [7]

1. E : « ... their character and experience... »
2. See fol. 87 ; and above p. 5.
3. See fol. 87; and above p. 5.
4. See fol. 87; and above p. 6.
5. Ibid.
6. Immediately following the name of Emerson are notes which we are unable to identify and which are probably from some other author. With the change of script in the middle of the page we recognize the quotations from E.
7. See Essay *History* p. 4.

— le ciel est grand et a de l'espace pour tous les genres d'amour et de courage. [E.162]

— l'ancêtre de chaque action est une pensée. — *penser c'est agir.* [E.163]

— l'âme[1] pauvre ne croit pas être quelque chose, si elle n'a pas après elle un bagage — une *Diète gentoou*, une assemblée de quakers[2], un prêche de Calvinistes. — l'âme riche *repose au soleil* elle est Nature, *penser c'est agir.* [LE]164 [bis][3] [E.163]

— on peut dire de beaucoup de gens *il ne savait que faire, et pour cela il écrivait.* [bis][4] [E.164][5]

— ne sachant comment remplir ma vie, — je lis la vie de Brant. [E.164][6]

[fol. 181]

— cette *sur-estime* de ce qui regarde paul ou periclès, ce peu *d'estime* de *nos* propres circonstances, (possibilités), vient de ce qu'on néglige le fait d'une *Nature identique* ! [E.165]

— si le poète écrit un vrai drame, alors il est césar, et non l'histrion de césar. [bis][7] [E.165]

— que l'homme croit en Dieu, et non pas en des Noms, des lieux, des personnes. que la grande âme s'incarne dans la forme de quelque femme, pauvre, et solitaire, dans quelque Dolly ou Joan, ... et ses rayons effulgent et ne peuvent être arrêtés ni empêchés, mais ils éclateront instantanément en belles et grandes actions, (the top and radiance), la splendeur de la vie humaine ; jusqu'à ce que la grande âme pénètre d'autres formes, et fasse quelqu'autre action ; et c'est alors la fleur et

1. Q. most frequently translates *mind* by *âme*.

2. *Assemblee* erroneously for *coat;* and « badge » mistaken for « baggage ».

3. See fol. 87 ; and above p. 6. A Gentoo is a pagan inhabitant of Hindostan.

4. See fol. 87 verso ; and above p. 7.

5. The first part of this sentence, is a free version of E's : « I may say it of our preposterous use of books, — he knew not so he read. » Q. introduced a variation of his own in substituting « écrivait » for « read » just as E. substituted « read » for the original « He knew not what to do — so he swore ».

6. An American Indian chief of the Mokawk tribe whose surprising career is recounted by W. L. Stone in his popular *Life of Joseph Brant* (1742-1807). New York, 1838.

7. See fol. 87 verso and above p. 7.

la tête (the flower and head) de toute la nature vivante. [bis][1] [E.165-6][2]

[fol. 181] verso

— Emmerson[3] —

— toute réforme a été d'abord une opinion privée. [bis] [E.4]

— le monde existe pour l'éducation de chaque homme. [bis] [E.8]

— je crois en l'Éternité... [bis][4]... je puis trouver la grèce, la palestine[5], l'italie, l'Espagne... dans ma propre pensée. [E.9]

— tout recherche dans l'antiquité, ... les villes exhumées, même memphis... c'est toujours pour bannir ce *now* moi [?] et y suppléer ce moi [?] [E.11][6]

— au poète, au p̄p̄he, au saint, toutes choses sont sacrées, tous événements profitables, chaque jour, une fête, tout hom̄e divin. [E.12]

— qu'est-ce que l'aurore du guido, si ce n'est une pensée du matin, et les chevau[x], un nuage du matin? [E.16]

— un grand garçon, une grande fête, avec du bon sens, c'est un *grec*. [E.25-2][7]

— je sens l'*Éternité de l'homme, l'identité de sa pensée.* [bis][8] [E.26]

— platon. et mon temps[9] — si[10] je sens que nos deux âmes sont teintes de la même couleur, pourquoi mesurerai-je

1. See fol. 87 verso and above p. 7.

2. Q's second attempt to translate the involved and long (95 words) sentence of E. is more heroic than the first but equally awkward. « Effulgent » defied translation; « muffled » and « hid » are rendered as « arretes » and « empeches », « enshrined » as « pénètre ».

3. The following extracts are from *History*.

4. See fol. 86 and above p. 1.

5. Palestine is not included in the list given in our edition.

6. E : « All inquiry into antiquity... is the desire to do away this wild, savage, and preposterous There or Then, and introduce in its place the Here and Now. »

7. A free, simplified and rhythmic version of E's : « Who does not see that this is a gang of great boys, etc. »

8. See fol. 86 and above p. 2.

9. E : « When a thought of Plato becomes a thought to me... time is no more. »

10. E : « When. »

les degrés de latitude, ou compterai-je les années Égyptiennes? [E.26-7]

— combien facilement, ces vieilles adorations de Moïse, de Zoroastre, de Menon, de Socrate, s'emparent de notre âme[1]. je ne puis (?) trouver rien d'antique. [LE]28 [bis][2] [E.28]

— (Fantaisie imagination, deux choses)

— les belles fables des grecs, étant des créations véritables de l'imagination et non de la fantaisie, sont des vérités universelles. [E.30]

— le promethée lié[3] est le Roman du scepticisme. [E.31]

— Apollon chez admète — [E.31]

— tout homme est une Divinité déguisée, un Dieu faisant le fou. [bis][4]

— Anté. l'hom̄e, un géant brisé — son âme renouvellée, fortifiée par les habitudes de conversation avec la nature. [E.31]

— tantale c'est votre nom et le mien. — tantale signifie l'impossibilité de boire les eaux de la pensée qui s'élèvent et s'abaissent[5] incessament sous les yeux de l'âme. [E.32]

[fol. 182]

— Emmerson[6] — qu'il n'y a point de fin dans la Nature, mais que chaque être est un commencement. [E.301]

— notre globe vu par Dieu est une loi transparente, non pas une masse de faits... l'inévitable abîme que la création de nouvelles pensées ouvre pour tout ce qui est ancien... les nouveaux continents sont bâtis des ruines d'une vieille planète... de nouveaux arts détruisent les anciens. aqueducs détruits par l'hydraulique. — les fortifications changées par la poudre ; les chemins par les canaux, les canaux par les rails, sails by steam (la vapeur), steam by electricity. [E.202]

[fol. 182 verso]

— la clef pour chaque hom̄e est sa pensée. la vie de l'homme

1. E : « ... domesticate themselves in the mind. »
2. See fol. 86 and above p. 2.
3. E : « Prometheus Vinctus. » — Q. wrote a poem by this name.
4. See fol. 86 and above p. 2.
5. E : « ... which are always gleaming and waving. »
6. The extracts from E. begin on the middle of the page, and are from the essay, *Circles*.

est un cercle qui se développe, et cela sans fin. — l'étendue à laquelle cette génération de cercles arrivera dépend de la force ou de la vérité de l'âme individuelle. — les vagues flottantes des circonstances tendent à se solidifier. [LE]306 [E.303-4][1]

— mais le cœur refuse d'être emprisonné. dans son premier mouvement, ... il tend déjà à l'immensité, à d'innombrables expansions. [E.304]

— tout fait (dernier) est seulement le premier d'une nouvelle série ; toute loi spéciale est seulement un fait particulier de quelque loi plus générale... [E.304]

— il n'y a point de bornes, point de mur, point de circonférence pour nous. [E.304]

— le principe qui paraît expliquer la nature, sera lui-même renfermé comme un exemple de généralisations plus larges. — dans la pensée de demain il y a une force capable de surmonter[2] toutes les croyances *creation* (the creed), toutes les littératures des peuples, et de t'élever à un ciel qu'aucun rêve épique n'a tracé... les hommes sont comme les prophètes de l'âge suivant... [E.304-5][3]

— pas à pas, nous montons cette échelle mystérieuse ; les pas sont des actions? [E.305]

— le nouvel établissement[4] paraît toujours à l'ancien un abîme de scepticisme. [E.305]

— chaque hom̃e suppose qu'il n'est pas entièrement compris : c.à.d. chaque hom̃e croit qu'il a une plus grande éventualité[5]. [E.306]

1. It is characteristic of Q's method to take the topic sentence of a paragraph (cf. « The key to every man is his thought », p. 303), and then to combine the ideas of the several ensuing sentences. Short, aphoristic sentences are shown preference. It is when Q. hasards into the middle of a complicated sentence and seeks to translate only those words that strike him, or, perhaps, that are not too hard to translate, that he obtains a paraphrase that is more sonorous or eclectic than correct. Thus, Q's : « Les vagues flottantes des circonstances... » was inspired by E's : « For it is the inert effort of each thought, having formed itself into a circular wave of circumstance, ... to heap itself on that ridge and to solidify and hem in the life. » (E. 304.)

2. E : « upheave ».

3. E : « ... men walk as prophecies of the next age. »

4. « Etablissement » for « statement ». Q. probably mistook it for « settlement » suggested by the word « dwelling ». Cf. E : « The new statement is always hated by the old, and, to those dwelling in the old, comes like an abyss of scepticism.

5. E : « possibility ».

— les hommes cessent de nous intéresser dès que nous trouvons leurs limites. [E.307-8]

— chaque pas que nous faisons dans la pensée réconcilie vingt faits discordants[1], comme expressions d'une loi. *Aristote platonise.* ... des opinions discordantes, nous apparaissent en nous élevant [2], comme deux extrêmes d'un seul principe... [E.308]

— les espérances de l'homme, les pensées de son cœur, la religion des nations, les mœurs et les morales du genre humain, sont toutes à la merci de nouvelles généralisations. la généralisation est toujours un nouvel *influx* de la divinité dans l'esprit. Hence the thrill that attends it. [E.308-9]

[fol. 183]

— préférer la vérité à *son appréhension passée de la vérité.* ... la conviction intrépide que ses lois, ses relations sociales, son christianisme, *peut* en un moment *be superseded and decease*[3]. [E.309]

— all nature is the rapid *efflux* of goodness executing and organising itself. ... idées qui sont émergées de l'horizon moral. [E.310]

— ô que de vérités profondes et exécutables seulement dans des siècles et des mondes[4] sont supposées dans l'*annonciation*[5] de chaque vérité ! [LE]313 [E.311]

— Literature is a point outside of our hodiernal circle through which a new one may be described, l'utilité de la littérature est de nous fournir un point élevé (platform) d'où nous pouvons *command a view of our present life, a purchase by which we may move it*... l'astronome doit avoir le diamètre de l'orbite terrestre comme base, pour trouver la parrallaxe d'une étoile... [E.310-11-12]

— nous estimons le poète. tout l'argument, et toute la sagesse n'est pas dans l'Encyclopédie, ou le traité sur la méta-

1. E : « ... seemingly discordant facts. »
2. E : « By going one step farther back in thought, discordant opinions... »
3. Extracts from « Circles » continued.
4. « Orbes » is underlined und barred.
5. E : « announcement ».

physique, ou le corps de la divinité, mais dans un sonnet ou *the play. pétrarque*, arioste... brisent l'habitude... la routine de l'Esprit. — j'ouvre[1] les yeux sur mes propres éventualités, possibilités, ... et je suis plus capable de faire un pas hardi dans la *théorie et la pratique.* [E.312-3]

— texte de St. Paul. Then shall also the son be subject unto him who put all things under him, that God may be all in all. [E.313]

— ces qualités qui nous semblent tenaces... chimiques, végétaires, animales, sont des moyens, et des méthodes seulement, des paroles de Dieu, et aussi fugitives que d'autres paroles... [E.314]

— *génération éternelle de l'âme*[2].

— emerson. — Je ne prétends pas établir quelque chose de vrai ou de faux. Je suis seulement un *expérimentateur.* point de faits qui me soient sacrés ; ni profanes. — Je suis un *chercheur, sans passé à mes talons.* (Le pionnier dans la morale et la métaphysique.) [LE]320, [E.318]

[fol. 183 verso]

— *Nature abhors the old*[3]. — Nous appelons cela de noms différents... folie, intempérance, crime ! ce sont des restes[4], conservations, appropriation, *inertia;* not newness, not the way onward. [E.319]

— n'admet pas la vieillesse[5].

— l'enfant, la jeunesse aspirent, des regar(ds) religieux, en haut... et se comptent pour rien[6], ... mais l'homme et la femme de 70... renoncent à l'aspiration... admettent[7] l'actuel comme le nécessaire. — mais[8], qu'ils deviennen(t) l'organe du

1. A few superfluous and illegible words appear after « j'ouvre » and before « les yeux ».
2. Cf. E : « Whilst the eternal generation of circles proceeds, the eternal generator abides. » 318.
3. Extracts from « Circles » continued.
4. E : « They are *rest*, (italics our own) conservatism... »
5. Cf. E : « I see no need of it (growing old). » 319.
6. E : « ... with religious eye looking upward, counts itself nothing. »
7. E : « accept the actual... ».
8. « mais » is both superfluous and misleading. E. merely says « Let them then become... ».

saint fantôme... *Holy Ghost* !... dans la nature tout moment est nouveau. le passé est toujours oublié... le *coming* seul est sacré. [E.319]

— aucun amour ne peut être lié par serment, ou convention, contre un amour plus élevé. — l'home en progrès [1]. il porte en lui toutes les énergies du passé, mais il est lui-même une exhalaison du matin. [LE]322 [E.320]

— les plus simples paroles... nous ne connaissons pas ce qu'elles signifient, à moins que nous n'aimions et n'aspirions.

— Rien de grand n'a jamais été accompli sans enthousiasme. [E.321] [2]

— deux dons du génie : la pensée et la publication. l'arrivée de la vérité dans le monde... la première est révélation, *toujours un miracle.* — une forme de pensée *qui pour la première fois apparaît éclater dans l'univers...* un enfant de la vieille âme éternelle — un fragment d'une incommensurable grandeur. [E.335]

— toute pensée à la longue est une prison. [LE]341 [E.339]

— le poète... il sent une véritable consanguinité, et découvre plus de ressemblance que de variété dans tous les changements de la nature. [E.341]

— chaque hom̄e un receptacle de this *holy ghost.* [E.341]

— Dieu offre à chaque esprit le choix entre la vérité et le repos... entre les deux, l'hom̄e oscille comme une pendule... celui en qui l'amour de la vérité prédomine s'abstiendra du dogmatisme... il se soumettra à l'inconvénient d'opinions suspendues et imparfaites... mais il sera [3] un candidat de la vérité, et il respecte la plus haute loi de son être... celui en qui prédomine l'amour du repos acceptera la première croyan[ce], la première p̄p̄hie. — il aura repos, bien-être, réputation... mais il se ferme la porte de la vérité. [E.341-2] [4]

1. E : « The new position of the advancing man... »

2. Close of excerpts from « Circles »; the ensuing passages are from the essay « Intellect ».

3. In this paragraph, Q's use of tenses is inconsistent. He translates « He will obtain » correctly : « abstiendra » however, « he submits » becomes « il se soumettra »; and « he is » is rendered as « il sera ».

4. Q. reverses the order of the original; E. begins with « He in whom the love of repose predominates ».

[fol. 184]

— happy is the hearing man ; unhappy the speaking man. [E.342] [1]

— *sentence antique :* soyons silencieux, car ainsi sont les Dieux. [E.343]

— laissez père, mère, maison (évangile) en effet tout esprit nouveau qui s'approche de nous semble exiger une abdication de tout notre passé et de nos possessions présentes. [E.343] [2]

— reviens sans cesse à la nature que vous portez en vous. les substances des livres, des opinions, des systèmes, que l'écrivain vous rend vous ramène à vous [3].

— le haut sacerdoce de la pure raison, les trismégistes. [E.345]

— Hermés, Héraclite, Empèdocle, platon, plotin, olympiodore, proclus, synésius... c'est à la fois poésie — musique — danse — astronomie — mathématiques. [E.346]

— dans leur géométrie l'âme pose les fondements de la Nature. [E.346] [4]

— l'office de l'ar[t] a été de développer la perception de la beauté... nous sommes plongés dans la beauté, mais nous n'avons (nos yeux) pas une clair[e] vision. [E.354]

— le plus haut effet de l'art est de produire de nouveaux artistes. [E.363]

— la vie peut êtr[e] lyrique ou épique, aussi bien qu'un poèm[e] ou un Roman — [E.365] [5]

— faire entrer l'idéal dans la vie [6]. ils mangent et boivent pour exécuter (après cela) l'idéal. [E.367]

— distinction doit être abolie entre les beaux arts et les arts utiles. [E.367]

— un bâtiment qui traverse l'océan et arrive avec la ponctualité d'une planète, ... c'est un pas de l'*homme dans l'harmonie avec la Nature.* ... si la science est apprise dans l'amour,

1. Extracts from *Intellect* continued.
2. E : « ... abdication of all our past and present possessions. »
3. An echo rather than a paraphrase of E. pp. 343-344.
4. E : « With a geometry of sunbeams, the soul, etc. » This closes the quotations from *Intellect;* those following are from the essay, *Art.*
5. « Roman » for « romance ».
6. A concise expression of E's thought. Cf. pp. 365-367.

et ses forces employées avec amour, elle paraîtra le *supplémen[t] et la continuation de la création matérielle.* [LE]371 [E.368-9][1]

— cite J. paul Richter. [E.179][2]

— ce que nous aimons en vous est ce que vous ne connaissez pas en vous-mêmes et peut-être ce que vous ne connaîtrez jamais. [E.180-1]

— l'amour, qui est la *déification* de la personne, doit devenir plus impersonnel chaque jour. [E.184]

[fol. 184 verso]

— respecte[z] la *Naturlangsamkeit* qui prépare le Rubis dans un million d'années... l'amour qui est l'essence de Dieu, [E.200][3]

— (La conversation à trois ne *vaut rien*)[4]

— la grande conversation réclame une absolue rencontre (running) de deux âmes en une. [LE]209 [E.207]

— soyons silencieux : nous pourrons entendre le murmure de Dieu. [E.211]

— la seule récompense de la vertu est la vertu. [E.212]

— l'Europe, la vieille défroque de personnes mortes... les livres, leurs fantômes — laissons cette idôlatrie, cessons de *mendier.* [E.214][5]

— j'ai agi de mes amis comme de mes livres. Je veux savoir où les trouver, mais j'en use rarement. [E.214]

— l'amitié... elle poursuit son objet comme un Dieu, pour pouvoir les *Déifier l'un et l'autre.* [E.217]

— la prudence et la vertu des sens. [E.222][6]

1. With this last quotation Q. had completed E's book of essays. The script of the next extracts reveals that they were written at a later date. Q. had, as we have seen, shown his preference, in this series of essays to *Over-soul, Spiritual Laws, Self-reliance, History, Circles, Intellect* and *Art.* He then went back — proof of his sympathetic interest — to there upon which he had not yet commented : namely *Love, Friendship, Prudence, Heroism* and *Compensation.*

2. Essay on love.

3. This and the next few excerpts are from the essay on *Friendship.*

4. E : « Two may talk and one may hear, but three cannot take part in a conversation of the most sincere and searching sort. » 207.

5. A paraphrase of E. beginning, « We go to Europe... » and ending, « Let us give over this mendicancy ».

6. From the essay on prudence, from which Q. culled little.

— une émotion de bravoure, de modestie, de l'espérance. [E.239][1]

— Heroism = *Always do what you are afraid to do.* [E.260]

— l'amour qui veut être anéanti plutôt que perfide, a déjà rendu la mort impossible, et il s'affirme *immortel, a native*, en des profondeurs de l'être absolu et inépuisable. [E.264]

— *Selbst-Reliance*[2]. il est facile de voir qu'un nouveau respect pour la divinité de l'homme[3] doit amener une Révolution dans tous les devoi[rs] et toutes les relations des hommes. [E.77]

— polarité — action et réaction, c'est ce que l'on trouve en tout dans la nature. [E.96][4]

— Compensation — aimez et vous serez aimé. [E.116]

— tout mal auquel nous ne succombons pas est un bienfaiteur ; les insulaires de *Sandwich* croient que la force des ennemis qu'ils tuent passe en eux. [E.118]

— par un acte vertueux, *j'ajoute au monde*, je plante, je sème dans le désert conquis sur le chaos et le Rien, et je vois les ténèbres reculer aux limites de l'horizon. [E.122]

— l'âme repousse toute limite, — elle affirme toujours dans l'homme l'optimisme, jamais le *pessimisme.* [E.122]

[fol. 185]

— dans la nature de l'âme est la compensation pour les inégalités de condition. [E.123][5]

— par *l'amour*, — l'éternelle nature de l'âme est de s'approprier toutes choses. [E.124]

— nous ne pouvons nous séparer de nos amis ; nous ne pouvons laisser partir nos anges ; nous ne voyons pas qu'ils partent pour que les anges puissent venir. [E.125]

1. E : « ... not a thought has enriched either party, and not an emotion of bravery, modesty, or hope. »

2. Q. who was familiar with German, probably used the German form of « self » unwittingly.

3. E : « It is easy to see that a greater self-reliance must work a revolution... »

4. From the essay on *Compensation*, from which he gathered sufficient stimulation to make up for the paucity he found in the essays on *Love*, *Friendship*, *Prudence* and *Heroism*.

5. Extracts from *Compensation* continued.

— nous sommes des adorateurs du vieux — *of the old* et ainsi nous marchons toujours les yeux tournés en arrière. [E.125-6]

— ([?], *élan, inspiration. aspiration extraordinaire.*)[1]

— nous ne croyons pas assez à la richesse de l'âme, à sa propre éternité, à sa tout[e] présence. — nous ne croyons pas qu'il y a une force dans *aujourd'hui*, capable de rivaliser ou de recréer *hier.* [E.125]

— nous restons dans les ruines de la vieille tente. [E.125] ... (utilité des peines, — s'agrandir... plus d'un être à l'autre)[2]

— l'hom̃e ou la femme qui serait resté une fleur de jardin, à la chute des murs et par la négligence du jardinier, devient le bananier de la forêt[3] qui donne son ombre et ses fruits à tout le voisinage ! [E.126-7]

M. Chazin.

1. The enthusiasm of Q. at the close of his readings is evident from these adjectives in which he seeks to characterize the dominant qualities of Emerson's work.

2. A paraphrase of the beginning of the closing paragraph of *Compensation.*

3. An amusing translation of E's « banian of the forest ».

CHRONIQUE

L'actualité. — Les « Mélanges Henri Lichtenberger » et les « Mélanges Joseph Vianey » du point de vue de la littérature comparée. — Les *Mélanges* se suivent et ne se ressemblent pas. Il a été rendu compte ici même (1934, p. 565) de ceux qui ont été offerts à Henri Hauvette à l'occasion de sa quarantième année d'un enseignement voué à un excellent italianisme. Voici, à propos de circonstances analogues, où la dure loi du temps qui passe a sa grande part, deux recueils semblables qui nous permettront un tour d'horizon, et aussi des coups d'œil rétrospectifs assez divergents : car, si ces deux beaux volumes (librairie Stock, les Presses françaises) sont analogues par la variété des « contributions », l'élégance de la présentation et, çà et là, hélas ! par quelques coquilles également regrettables, également imputables aux restrictions d'épreuves imposées par la dureté des temps en matière typographique, les régions dominées ainsi ne laissent pas de différer nettement.

Plus « méditerranéen », dirions-nous, pénétré d'humanisme antique, faisant une ample place à l'histoire des mœurs, largement ouvert, du reste, à des adhésions savantes d'Italie, le volume offert au maître montpelliérain a nettement son centre de gravité aux alentours du 43^e^ méridien. Ce n'est pas à dire que les quatre *cycles* du volume dédié au germaniste parisien gravitent autour du 52^e^ degré Nord : la musique et la métaphysique, dédaigneuses de toute planimétrie, sollicitent une grande partie des travaux qui s'y trouvent réunis, d'accord avec plusieurs des activités de M. H. Lichtenberger, et aussi avec les affinités profondes des lettres allemandes, toujours plus animées par une sorte d'*intériorité* que par l'appel du monde extérieur et de l'évidence sociale. Malgré les avis angoissés de Goethe, critique et historien, aux alentours de 1823, il est certain que l'explication des faits littéraires s'est éloignée, pour la Germanie du XIX^e^ siècle, des « normes » admises dans les pays héritiers du XVIII^e^...

Et la littérature comparée? L'auteur du *Pétrarquisme en France au XVI^e^ siècle* n'a pas besoin que cette discipline soit désignée par son étiquette usuelle pour que soient évoqués sous son égide nombre de problèmes dont nos lecteurs trouveront le détail aux rubriques

de notre *Bibliographie* : Français et Italiens se posent des questions telles que *La diffusion des œuvres de Savonarole en Espagne et en Portugal, Le point de départ historique de la 10e nouvelle du Décaméron, Ce que Montégut pensait des lettres italiennes, Pindemonte traducteur de Racine, Mantegna et Vigny*, etc., sous l'angle de la réalité, secrète et qu'il faut rendre évidente, de rapports intellectuels qui vont de l'emprunt formel à l'inspiration décisive, forçent à scruter la texture d'une strophe ou la qualité d'une description, comme des particularités expressives où peut être intervenue une détermination antérieure dont s'autorise ou s'écarte la création nouvelle : même un « classicisant », qui traite avec finesse des *Trois Hylas* et de leur réincarnation chez Ronsard, André Chénier et Leconte de Lisle, ne manque pas de rappeler, outre les modèles antiques, l'intérêt porté par Winckelmann et par Goethe à un mythe délicieux entre tous.

Visiblement, nombre de germanisants, longtemps tenus dans une sorte de défiance à l'égard de problèmes qu'après la mort de Goethe l'intellect allemand envisagea rarement sans arrière-pensées, abordent avec réserve des problèmes analogues. Il est inutile de rappeler ici certaines objections élevées contre le phénomène de *l'emprunt*, et aussi les théories plus ou moins transcendentales qui soustraient trop volontiers la création artistique à ce qui est un « Erlebnis » par excellence, à savoir l'initiation littéraire. La *Bibliographie* de notre numéro d'octobre dernier a nomenclaturé à leur place chronologique les articles ressortissant néanmoins, dans les « Mélanges Lichtenberger », à nos disciplines. A relire tel d'entre eux, on dirait qu'une manière de scrupule retient d'abord des auteurs qui s'avisent de traiter le problème *Voltaire et Goethe*, ou *Walter Scott et la littérature allemande*, ou *Klopstock et la Révolution française*; le pêle-mêle des achats de livres effectués par Beethoven, défiguré par d'impardonnables erreurs de lecture (p. 125-132 *passim*, comme si la bibliographie de Kayser n'existait plus !), semble effarer le transcripteur de ces notes. Et l'on frémit, dans une sollicitude de « bon Européen », à voir, p. 222, « un certain Bourgoing » désigner l'un des plus clairvoyants, des plus avisés des envoyés diplomatiques de la France auprès « des Allemagnes », l'un de ceux aussi que les intellectuels d'outre-Rhin ont le plus estimés parmi tant d'échantillons français. Comme il y a plus d'aisance dans les contributions qui concernent *Goethe et David d'Angers* ou *Wackenroder et le Romantisme* ! Comme il y a, d'autre part, dans les études concernant des phénomènes d'intuition poétique ou de détermination métaphysique, une curiosité pénétrante, armée de psychologie en même temps que de logique ! Si le passé littéraire est suscep-

tible d'être reconstitué d'une façon qui donne des apaisements aux détracteurs de l' « historicisme », c'est bien parce que les deux raisons essentielles du « mouvement » en ces matières, l'inspiration et l'imitation, peuvent être restituées par des procédés qui se complètent. Saluons, en tout cas, dans ce recueil aussi bien que dans d'autres indices, un retour à la véritable « littérature comparée », loin des illusions de la *Stoffgeschichte*, qui avait été, par certains, plus volontiers admise que l'histoire littéraire comme un support possible pour les recherches d'internationalisme littéraire (cf. à ce sujet, la *Chronique* de notre numéro d'octobre-décembre 1934 et le manuel bien connu de M. P. Van Tieghem sur la *Littérature comparée*). Un immense retard a pu provenir de ce faux aiguillage : constatons, à divers signes, un retour à la voie normale. F. B.

Travaux en cours. — Divers sujets, à l'Université de Strasbourg et sous la direction de M. H. Tronchon, sont traités en vue du diplôme d'études supérieures : Mlles S. Candau, *le Fantastique chez Hugo et ses éléments d'origine étrangère ;* Kofman, *Tourguenev en France ;* MM. H. Haffner, *Jean-Paul en France ;* E. Klein, *Maupassant en Allemagne ;* Sins, *Un intermédiaire franco-allemand au XIXe siècle : Karl Hillebrand.* D'autre part, M. Prick prépare une thèse d'université sur *Un humaniste flamand au XVIIe siècle : Corneille-François Nélis.*

A la Sorbonne, le diplôme d'études supérieures allègue un premier contingent de sujets où nous signalerons : Mlles S. Fleury, *les Amoureux du théâtre de Molière ;* Fuchs, *la Représentation dramatique mise à la scène dans la littérature française ;* Henry, *la Langue des personnages que Molière a empruntés à la comédie italienne ;* Morawiecki, *le Théâtre de Maeterlinck ;* Pitsillidès, *Jean Moréas rattaché à l'hellénisme ;* Rochez, *l'Influence de la comédie larmoyante française sur « l'Honnête criminel » de Jovellanos ;* MM. Bénac, *Connaissance et influence de Hobbes en France au XVIIe siècle ;* Durand, *l'Amoureux dans le théâtre de Musset ;* Guilleron, *Influence française sur la nouvelle roumaine dans la deuxième moitié du XIXe siècle ;* Kosziusko, *les Théories de l'art chez Diderot et leurs rapports avec l'esthétique allemande ;* Martin, *Victor Hugo critique et psychologue dans « William Shakespeare » ;* Muszlak, *les Écrivains juifs français depuis le milieu du XIXe siècle ;* Saulnier, *l'Orientalisme chez Th. Gautier ;* Thiard, *l'Inspiration biblique dans la poésie de Vigny.*

Les thèses suivantes sont en cours de préparation à Columbia University : Mme Loïs Gaudin, *François-Victor Hugo traducteur de Shakespeare ;* M. Guichard Bolivar Parris, *l'Abbé Grégoire*, consi-

déré principalement dans son œuvre antiesclavagiste ; M. Jean Forbes Fraser, *Sociologie de la littérature canadienne;* Mlle Bryna E. Mason, *Sainte-Beuve traducteur ;* M. Nathan Edelman, *le Thème du moyen âge chez les romantiques français ;* M. Arthur S. Ackerman, *les Traductions d'Émile Zola en Amérique;* Mlle Élisabeth Larsen, *Sainte-Beuve et le concept de poésie;* Mlle Léonora D. Cohen, *The Controversy of the Beast-Machine.*

M. Henri Bauer soutiendra dans quelques mois sa thèse de doctorat de l'Université de Paris sur *les Ballades de Victor Hugo* (influences étrangères sur la transformation de la ballade française).

Autour des Universités. — M. Fernand Baldensperger vient d'accepter d'occuper, à l'Université Harvard (Cambridge, É.-U.), une chaire de littérature comparée créée à son intention.

M. V. Bröndal, professeur à l'Université de Copenhague, a fait à l'Institut d'Études scandinaves de l'Université de Paris, le 16 janvier, une conférence sur *Hamlet, prince de Danemark : histoire d'une légende.*

Le *Centre universitaire méditerranéen* n'a pas manqué de faire, dans son plus récent programme, la place qui s'imposait à la littérature comparée, puisque son programme essentiel est de présenter les diverses « interférences » subies par les traditions nationales trop strictes en raison d'actions dues à d'autres causes. Citons donc *Michelet, Vico et l'Italie,* de M. Chaix-Ruy ; *Wagner et l'Italie,* de M. G. Faure ; *l'Italie des Romantiques,* de M. G. Lote ; *Stendhal et la musique italienne,* de M. André Maurel.

Février et mars ont vu, à Paris en particulier, se multiplier les conférences données par des maîtres étrangers : MM. Americo Castro, N. Iorga, V. Nemesio, d'autres encore, ont entretenu de nombreux, d'attentifs auditoires, à la fois improvisés et tout préparés à les comprendre, de sujets impliquant de toute nécessité l'importance des relations intellectuelles dans l'ordre international. S'y ajoutent des conférences telles que celle de Mme J. de Pange, le 17 février, sur *Madame de Staël et la Suède.*

Le « Congrès des néophilologues », qui doit se tenir à Dresde au moment de la Pentecôte, annonce une seule communication de l'ordre qui nous intéresse : M. Vasmer, *Die Einflüsse der deutschen Literatur bei den Slaven.*

L'*Instituto de las Españas* de l'Université Columbia a inauguré, au mois d'octobre 1934, sa revue, qui remplacera désormais un bulletin plus modeste : *Revista Hispanica Moderna.* Ce premier numéro contient, entre autres articles, d'intéressantes études sur la personnalité, la vie, l'œuvre, la bibliographie de Miguel de Unamuno.

Publications récentes. — Avec l'exacte régularité qui, en ces matières, est le premier des mérites et des services rendus, l'*Annual Bibliography of English Language and Literature*, publiée pour la Modern Humanities Research Association par les soins de miss M. S. Sergeantson et M. Leslie N. Broughton, paraît pour la quatorzième fois (Cambridge, Bowes and Bowes, 1934) et la quinzième année de la *Revue de littérature comparée* est heureuse de commencer par ce volume ses signalements bibliographiques. Comme c'est l'un des problèmes du monde actuel que de revenir de la quantité à la qualité, nous nous garderons de féliciter grossièrement le chapitre final, consacré à la *Littérature comparée*, d'inclure cette fois-ci 131 numéros, contre les 60 de 1927 et les 30 de 1924 et de 1925. Plus légitimement, nous semble-t-il, nous constaterons que l'histoire littéraire britannique — ne disons pas : américaine — s'avise du caractère « communicatif » de toute littérature, alors que trop longtemps la division des œuvres en « géniales » ou indépendantes, et simplement « de talent », continuait à hanter obscurément les esprits des critiques. Ce sont, par conséquent, des félicitations de principe que nous semble mériter, en particulier, cette partie grandissante du précieux répertoire : quand le haut enseignement britannique se sera décidé à faire à notre discipline la place qu'une certaine insularité tarde à lui accorder, peut-être constaterons-nous aussi une meilleure appropriation de ces 131 numéros, trop « accrochés » à des titres apparents ou d'une généralité un peu indifférente. Pourquoi les *Comédiens français à Londres* de MM. Fuchs ne sont-ils pas nomenclaturés ici plutôt qu'au n° 2275? Et les études de M. Lemonnier sur l'influence d'Edgar Poe en France? Où est l'*All is true* de Balzac, si important à rapporter à sa source? Où est le compte-rendu de M. Tronchon sur *la Carne...* de M. M. Praz? Pourquoi une analyse de la médiocre étude de M. J. Boyd (*Goethes knowledge of English Literature*, n° 4026), laquelle mettait le doigt sur deux graves omissions dans ce livre de circonstance, ne figure-t-elle pas à côté de comptes-rendus un peu quelconques? Tout cela, comme de trop nombreuses coquilles (par exemple *Bandello*, n° 4027) et surtout quelque pêle-mêle, ne fait aucun tort grave à une précieuse publication, dont on serait trop heureux d'avoir l'analogue pour la France en particulier, mais témoigne peut-être d'une certaine indifférence à l'égard d'une discipline que d'aucuns voudraient traiter en Cendrillon tout en déplorant le médiocre « humanisme » du monde actuel.

Les folkloristes ont accueilli avec reconnaissance la belle publication (Paris, Picard) où M. Michel Jonval donnait avec une traduction française *les Chansons mythologiques lettonnes*, *dainas*,

presque toujours en quatrains précis où le paganisme local s'accommode ou s'inquiète de l'importation chrétienne, où une aimable familiarité mêle les puissances tutélaires à la vie de l'homme et de la femme, de la jeune fille, de la mère, et les invite à mettre en déroute les diableries ou maléfices. Les rythmes ingénus, faits le plus souvent de répétition et balancement, ne disparaissent nullement dans la restitution *ligne à ligne* qu'en donne le traducteur, et seule la distention de notre langue analytique crée un obstacle insurmontable à la densité agglutinative de l'original.

Dans le même ordre d'idées, signalons la suite et — provisoirement — la fin de la grande entreprise que nous avons fait connaître à nos lecteurs (*Revue,* 1933, p. 754) : *Yoshino,* « collection japonaise pour la présentation de textes poétiques », publiée par les soins de M. Georges Bonneau, qui prend congé du public en offrant, dans le tome XII et dernier, ses « conclusions essentielles ».

« Macabre » est pris dans son sens particulier par M. Leonard P. Kurtz, qui réunit des textes variés dans un fort volume sur *The Dance of Death and the macabre Spirit in European Literature* (New York, Institute of French Studies, Columbia University, 1934) : l'auteur admet, en effet, l'étymologie *Macchabaeum* > *Macabé* > *Macabré* (sans tirer parti de l'argotique *macchabée;* cf. Ém. Chautard, *la Vie étrange de l'argot.* Paris, 1931, p. 448). Il passe en revue des textes nombreux et surtout d'impressionnantes œuvres d'art où la terreur des pestes est demeurée attachée, n'insiste peut-être pas assez sur le caractère amplement *supra-social* de la sinistre farandole qui, *ne connaissant plus d'* « *état* », *ni d'autre seigneurie que la mort,* mettra en scène jusqu'à trente-sept personnages de rang divers ; il laisse passer quelques coquilles, surtout dans les citations en vers ou les titres (p. 117, 157, 224, 234, 247, 253), mais augmente notre connaissance d'un *thème* fameux par un répertoire commode et assez complet, qui pourrait rappeler, parmi ses prédécesseurs sur une telle recherche, les fameux dictionnaires ou répertoires de Collin de Plancy (1818) et de Schoeble (1849-1851).

M^lle^ Geneviève Bianquis a le grand mérite de *mettre en clair* pour un public français, comme il n'avait pas été fait depuis l'ouvrage de Faligan, la complexité d'éléments qu'a agglutinés et animés la légende de *Faust à travers quatre siècles* (Paris, Droz, 1935 ; 370 pages in-16) : tradition populaire affleurant, çà et là, à la conscience de la littérature humaniste, mais s'autorisant de biographies plus ou moins romanesques ; thème pour *Volksbücher* et *Puppenspiele ;* enfin, sujet favori de l'élan individualiste prérévolutionnaire, ayant son apogée dans les deux *Faust* de Goethe, son lent déclin

dans des utilisations plus ambitieuses que géniales, et se dépouillant, par un *processus* de déflation aussi curieux à suivre que son gonflement antérieur, de beaucoup des vertus qui l'avaient rendu significatif, le désir d'omniscience et la ferveur panthéiste, l'ardeur individualiste surtout et la foi dans le tout-puissant amour : car la difficulté d'appliquer *Faust* aux « millions » reste le problème suprême de l'heure présente. A ne parler que du passé, qu'il nous soit permis d'ajouter, à une étude qui met excellemment en œuvre une multiple production critique, des indications susceptibles de susciter des recherches de détail. Le 12 mars 1743, la correspondance diplomatique d'Angleterre (Aff. étr. Angleterre, tome 410, fol. 143) mentionne « dans la comédie de Mad. Jobin la scène du diable qui vient par la cheminée, un galant homme qui n'a pas peur le presse, l'épée à la main, et le diable à genoux lui dit : « Ah ! Monsieur, par- « don, je ne suis qu'un pauvre Diable de procureur. » En novembre 1767, dans une des *Lettres de Voltaire à S. A. Mgr le P^ce^ de* [*Brunswick*] (éd. Beuchot, t. 43, p. 501), le sujet de *Faust* est longuement signalé, et l'on peut se demander qui, de Lessing ou de son « patron » de 1751, a l'entière priorité dans le pressentiment de ce sujet encore diabolique.

Partant d'une distinction nécessaire, en effet, et trop souvent oubliée, entre le fond et la forme dans la maxime, l'apophtegme, l'aphorisme, M. A.-H. Fink étudie, sous le titre *Maxime und Fragment* (München, Max Hueber, 1934), la façon dont se présentent vérités, truismes ou paradoxes chez un certain nombre d'auteurs, et La Rochefoucauld sous l'influence de Sénèque et de la société, Chamfort avec le souci de plus de *phrase* que de concentration, Fr. Schlegel « protéen », Novalis « magique », quelques autres Français et Allemands cités moins systématiquement : le tout témoignant d'ingéniosité et de finesse. Bonne étude de stylistique, en somme, parce qu'elle ne néglige pas l'historicité, qui pourrait ici se préciser, dans certains cas, par l'étude des perfectionnements et retouches — ce qui est en ces matières l'invocation à l'histoire. Et nous savons que beaucoup de nos voisins devraient se rappeler la boutade de Fred. Schlegel précisément : « Mich ekelt vor jeder Theorie, die nicht historisch ist. »

Le point central de l'attentive étude de miss K. Gee Hornbeak, *The complete Letter-writer in English, 1568-1800* (Smith College Studies in modern Languages, XV, 3-4, avril-juillet 1934), est évidemment ce recueil des *Familiar Letters* que Samuel Richardson publiait en 1741 et qui offre une sorte de *préfiguration* du « roman par lettres », par lettres échangées entre personnages de très moyenne

qualité. N'ayant pu donner qu'une partie de son travail en imprimé, l'auteur ne nous renseigne qu'à demi sur ce recueil lui-même, souvent signalé ; en revanche elle s'étend fort ingénieusement sur ce « genre » même de *la lettre*, avec toutes ses ramifications sociales et tout ce qui en résultait pour l'affinement d'une clientèle peu au fait des usages. L'importance des épistoliers français en Angleterre, à cet égard, ne saurait être exagérée, et il convient de les ajouter à tant de prédécesseurs de Richardson.

La mort d'un de nos collaborateurs éventuels, l'abbé H. Bremond, nous a empêchés de signaler plus tôt le beau livre de miss Ruth Clark, excellemment présenté, en 1932, par la Cambridge University Press, *Strangers and Sojourners at Port Royal.* Ainsi que le sous-titre l'indique, il ne s'agit de guère moins que des contacts néerlandais et britanniques du jansénisme français : Sainte-Beuve aurait aimé cet ouvrage, qui prolonge l'inquiétude et l'exigence jansénistes dans deux directions et justifierait sur un nouveau terrain son propos : « Qui ne connaît pas Port-Royal ne connaît pas le xvii^e^ siècle. » La Hollande, berceau des « propositions », se désintéresse assez vite (peut-être en vertu du cartésianisme et du spinozisme qui s'y propagent?), mais toutes sortes de contacts essentiels s'établissent avec le catholicisme anglais, irlandais, écossais, par des intermédiaires qui sont des couvents du Refuge ou la cour des Stuarts à Saint-Germain (et rien n'est curieux comme le souper de Jacques II avec Lancelot à Quimperlé, ou sa visite à Port-Royal-des-Champs « en chassant le cerf »). En ce qui concerne la fructification des idées et leur essaimement — moins favorisés ici que les précisions documentaires — il convient d'ajouter (d'après A. Léger, *la Jeunesse de Wesley*, Paris, 1910, p. 48 et 116) l'importance du *Pascal* des *Pensées* pour les parents de ce réformateur religieux.

Miss Joyce M. Horner n'était pas éloignée, dans son travail de Smith College, *The English Women Novelists and their connection with the feminist Movement, 1688-1797*, de rattacher l'inspiration première d'une revendication ardemment sociale à des particularités françaises de société « polie », telles que la préciosité et les romans de M^lle^ de Scudéri. C'est, au contraire, l'élan révolutionnaire de 1789 qui donne sa principale impulsion à ce petit milieu, si cosmopolite, de Norwich auquel appartient *Amelia Alderson Opie*, étudiée comme *worldling and friend* par miss Marg. E. Macgregor dans la même série (*Smith College Studies in modern Languages*, XIV, n^os^ 1-2, 1933) : une sorte de contre-partie de la célèbre miss Williams se développe ici, dont la réduction à la moyenne anglaise laisse cependant persister un vif amour pour Lafayette et le tricolore. De copieuses citations, parfois empruntées à des manuscrits

inédits, deux belles reproductions de portraits rendent fort attrayante cette biographie, un peu bornée à l'évidence des faits allégués, mais d'autant plus solide dans son apport à l'histoire littéraire et semi-politique.

M. Ronald S. Crane, chef du département d'anglais à l'Université de Chicago, vient de publier, sous forme de tirages à part, deux articles d'une importance toute particulière pour ce qui concerne les origines du xviii^e^ siècle. Dans le premier, *Anglican Apologetics and the idea of Progress, 1699-1745* (*reprinted for private circulation from Modern Philology*, vol. XXI, 3 et 4, 1934), il montre que l'idée de progrès n'est pas seulement née du rationalisme, ce qu'on savait, mais qu'elle provient aussi d'esprits qui se souciaient fort peu de l'abolition des préjugés et de l'avancement des sciences ; c'est à savoir d'apologistes anglais qui voulaient défendre la religion contre les attaques des partisans des lumières, en montrant que cette religion même était un mouvement progressif et continu qui allait du mal au bien. — De même, dans l'étude intitulée *Suggestions toward a Genealogy of the « Man of Feeling »* (*reprinted from E. L. H. A Journal of English Literary History*, vol. III, décembre 1934), M. Ronald S. D. Crane montre qu'il faut chercher une des sources du grand courant sentimental du xviii^{e} siècle chez les apologistes et les moralistes qui, dès le dernier tiers du xvii^{e} siècle, tirent la vertu du côté du sentiment.

Le gros livre de M. Roger Ayrault sur *Heinrich von Kleist* (Paris, Nizet et Bastard, 1934) nous intéresse surtout par le chapitre substantiel qu'il consacre à *Kleist et Rousseau* (p. 286-304). Plus que de précises influences littéraires, il s'agit ici d'une action d'homme à homme, d'une imprégnation qui fut exceptionnellement forte et étendue. Elle apparaît surtout dans la correspondance à partir de 1801. A d'autres vont les admirations littéraires du jeune Kleist à vingt-cinq ans ; Rousseau est son maître, ou mieux son modèle, en vertu de nombreuses et intimes analogies de tempérament et de tendances. Franchise allant jusqu'au cynisme, besoin de se confesser et de s'étaler ; autodidactisme et désir d'enseigner et de convertir ; timidité par orgueil refoulé, susceptibilité maladive ; engouements suivis de désillusions allant jusqu'à la haine ; primauté du sentiment sur la raison ; le bonheur placé dans le sentiment seul ; éloignement des cérémonies du culte ; dégoût de Paris, des salons, mais aussi des livres, de la science ; goût pour la vie rustique, le travail manuel, et jusqu'à l'île de l'Aar (et non « sur un lac isolé », p. 124), à l'imitation de l'île Saint-Pierre. En voilà assez pour justifier l'expression de M. Ayrault : « Pas un homme n'a été aussi près de Rousseau, pas un n'a été à ce point son disciple. »

Mais, en dehors des lettres-confidences, où retrouve-t-on Rousseau dans l'œuvre *littéraire* de Kleist? C'est ce que nous voudrions savoir, sous peine de borner l'histoire des influences littéraires à la description des affinités de tempéraments. Il serait à souhaiter que l'influence de Rousseau en Allemagne, si souvent étudiée par petits fragments, et plus souvent encore admise plutôt qu'étudiée, fît l'objet d'une étude d'ensemble qui dégagerait les traits communs à travers la diversité des sympathies ou des imitations particulières. P. V. T.

Deux volumes viennent de paraître sur Sainte-Beuve, dont l'un augmente considérablement la connaissance qu'on avait de l' « équipement intellectuel » du grand critique, dont l'autre pratique à son égard un triage assez précautionneux. La *Correspondance générale de Sainte-Beuve,* recueillie, classée et annotée par M. Jean Bonnerot (t. I. Paris, Stock), va jusqu'à la fin de 1835, comme le premier volume de la *Correspondance* de Vigny dans l'édition procurée par M. Baldensperger : l'année de *Chatterton* marque une coupure organique dans le développement du Romantisme. M. Bonnerot multiplie, à l'usage des tributaires de sa publication — et ce seront tous les historiens d'une époque littéraire active entre toutes — les moyens d'information, calendriers, synchronismes, notices, etc. En ce qui concerne l'important chapitre des relations avec l'étranger, les rapports du jeune critique avec les frères Neate (que connaissent déjà nos lecteurs), les voyages d'Angleterre en 1828, sur les bords du Rhin en 1829, la candidature liégeoise de 1831, les relations avec maints étrangers et étrangères, maintiennent ouvertes des perspectives auxquelles J.-J. Ampère et Magnin avaient déjà fourni un premier jalonnement. Le recueil d'*Œuvres choisies* de Sainte-Beuve que nous donne M. Victor Giraud (Paris, Hatier, 1934) ambitionnerait plutôt de donner l'équivalent du « cours de littérature française » qui se peut extraire de l'effort critique du maître et qui, de fait, est sous-jacent dans la dispersion apparente de ses curiosités. Peut-être les « années d'apprentissage » de Sainte-Beuve sont-elles loin d'être terminées en 1827, et son « illusion romantique » alla-t-elle bien au delà de 1830 ; mais il est certain que, surtout pour les étudiants et les lycéens avancés, il y a ainsi une excellente carte d'échantillons présentée avec méthode.

C'est à une clientèle analogue, mais en pays de langue anglaise, que s'adresse l'édition de la *Prière sur l'Acropole* d'Ernest Renan, procurée par MM. Eug. Vinaver et T. B. L. Webster (Manchester University Press, 1934). Le manuscrit original offrant son texte et ses variantes essentielles, le souvenir de l'*Itinéraire* de Chateau-

briand s'ajoutant à l'érudition et à la « réflexion », des corrections aussi essentielles que *les habitants actuels de* ta *terre* montrant l'importance de la confrontation avec le manuscrit, des annotations — un peu parcimonieuses — à propos des détails allusifs font de ces 45 pages — 8 pages rehaussées d'un fac-similé de *Cavaliers* de la frise — un petit livre qui mérite d'être le bienvenu.

Le très utile groupement de citations variées que nous offre M. R. A. Lochore dans son *History of the Idea of civilization in France, 1830-1870* (Bonn, Röhescheid, 1935), n'aurait-il pas gagné à déférer davantage à ce mot d' « histoire » qui figure dans son titre même? La cassure représentée par les désillusions de 1849, et dont un article fameux d'Émile Montégut a marqué toute l'importance, n'est certes pas la seule date à laquelle « réagissent » certaines conceptions où la civilisation est en jeu : or, rien ne marque le souci d'une telle recherche dans ces classifications, d'ailleurs commodes, de témoignages économiques, saint-simoniens, libéraux, conservateurs, etc., etc. Le Régime de Juillet a pris pour devise *Liberté, ordre public ;* et il n'est pas douteux que, pour les héritiers de la doctrine libérale, « l'ordre dans la liberté, la liberté dans l'ordre » ne fussent la civilisation, la vie possible, dans la Cité, de tendances que cette tutélaire création abrite de son mieux. Dans quelle mesure *l'ordre* fut compromis par les revendications sociales, puis *la liberté* confisquée au profit d'une plus rigoureuse autorité : ce sont là des soubresauts qui agissent sur les définitions mêmes de la civilisation. Le rôle qui revient à Ballanche (mais surtout avant 1830) pour avoir fait concevoir à certains que la Révolution française pouvait être admise, non comme un crime à expier, mais comme une étape à dépasser, et que l'idée de civilisation suppose une *initiation,* ne saurait être assez mis en valeur ; il fait partie de la reconstitution, *au profit de la nation française postrévolutionnaire,* d'un concept de civilisation attaché, dans le passé, à des principes aristocratiques et religieux : d'où la nécessité, pour cette antique détentrice de civilisation qu'est la France, de traverser une crise de *palingénésie.*

L'ouvrage de M. Joseph Buche sur *l'École mystique de Lyon, 1776-1847* (Paris, Alcan, 1935), fait enfin bonne justice, non seulement à Ballanche, mais à ses prédécesseurs et ses successeurs dans cette ville aux tendances synthétiques en même temps que pratiques, aux initiations variées qu'apporte une vie internationale plus forte que très apparente. A cet égard, le fidèle biographe de Ballanche aidera certainement bien des indices à s'affirmer (du côté de Baader, d'Eckstein, et aussi de Bonnet, naturaliste contes-

table peut-être, mais propagateur évident d'idées prédarwiniennes). Pour M. Buche, comme il est naturel, il s'attarde plutôt auprès des continuateurs que des prédécesseurs, et Laprade, Blanc, Saint-Bonnet, Chenavard et même Vigny doivent à des rapprochements bien choisis une démonstration satisfaisante, sur des points où l' « initiation » de Ballanche leur offrait quelques possibilités de platonisme chrétien : tradition peu « gauloise » assurément, mais qui n'en est pas moins française, à sa manière, au pays des cathédrales et du culte de la Vierge.

Une telle permanence d' « évasion », un souci secret d'*orphisme* si persistant animent les œuvres de Gérard de Nerval, que toute étude un peu poussée doit compter, à propos de ce « fol délicieux », avec des séductions étrangères : aussi le tome III de l'édition critique des *Filles du feu* procurée par M. N. Popa (Paris, Champion, 1931, date d'impression à laquelle il faut substituer 1934) donne-t-elle d'abondantes satisfactions à cet égard. Nos lecteurs connaissent la soigneuse recherche à laquelle le commentateur avait, ici même, soumis avec succès *Jemmy* et *Isis*, deux de ces « filles du feu » qui, malgré l'inspiration si personnelle de leur auteur, n'étaient pas sans devoir quelque peu de leur flamme à des contacts parfois bien imprévus.

M. Roderick Marshall nous donne le premier fragment d'un ouvrage considérable, qui suivra l'influence italienne en Angleterre depuis 1642 — date où cessent les explorations qui ont permis de reconnaître les apports méditerranéens à la Renaissance anglo-saxonne — jusqu'à l'année 1900. L'auteur découpe ici une partie de cette longue route curieuse et variée : *Italy in English Literature, 1755-1815. Origins of the romantic interest in Italy* (New York, Columbia University Press, 1934). Coupure justifiée : non seulement parce qu'un chercheur qui a accumulé des matériaux immenses éprouve le besoin de présenter au public une partie de son labeur, mais parce qu'il s'est produit, entre le milieu du XVIII^{e} siècle et les débuts du romantisme, un changement capital. C'est alors, en effet, que l'Angleterre a passé d'une négligence relative à un intérêt passionné ; l'essentiel du problème anglo-italien est là ; le romantisme ne sera plus, dans un certain sens, que la conclusion de ce revirement, que le développement de cette préparation ; les Byron, les Shelley suivront les traces de leurs obscurs devanciers. Il faudrait ne jamais avoir étudié les problèmes d'origines pour ne pas admirer la façon dont M. Roderick Marshall domine et décante sa matière, marque les mouvements psychologiques et conduit le lecteur jusqu'à l'évidence des conclusions. Une riche bibliographie suivra ce volume

lui-même : il apporte, dès maintenant, une contribution capitale à l'histoire de l'italianisme hors d'Italie.

Pétrarque, dans sa vie errante et tourmentée, a plusieurs fois séjourné à Parme, et cette ville, où la vie de l'esprit a toujours été singulièrement active, a voulu commémorer cette gloire. D'où non seulement un congrès et des fêtes, mais une solide publication : *Parma a Francesco Petrarca (9-10 Maggio 1934-XII). Atti del Convegno. Comunicazioni, Memorie* (Parma, Mario Fresching, 1934). Plusieurs des articles contenus dans ce volume intéressent la littérature comparée. Ainsi le discours inaugural d'Alfredo Galletti, *La modernità del Petrarca;* l'étude que Luigi Sorrento consacre à la discrimination des sources siciliennes et provençales de la poésie italienne, *Il Petrarca e i Poeti italiani nel « Trionfo d'Amore »;* Paolo Lingueglia, *Un sonetto shakesperiano del Petrarca;* Augusto De Benedetti, *Un Petrarchista francese d'oggi, Fernand Brisset.*

M. Arturo Marasso, dans son *Rubén Darío y su creación poética* (*Biblioteca humanidades editada por la Facultad de Humanidades de la Universidad de La Plata*, tomo XIII, 1934), a entrepris une tâche difficile dont il est sorti à son honneur. On sait, d'une part, la valeur singulière du génie original de Rubén Darío. Mais on n'ignore pas, d'autre part, les influences qu'il a subies : romantisme, Parnasse, symbolisme ; on sait qu'il doit à quantité de livres français, à quantité d'articles dispersés dans les revues les plus disparates, une partie de la substance dont il a nourri son génie même. Il s'agissait, en prenant pièce par pièce l'œuvre du poète, de retrouver ces influences, tout en sauvegardant la valeur intrinsèque des œuvres qu'elles ont suscitées. On voit quels problèmes sont engagés dans ce livre : celui des sources, qu'on pose fort mal quand on se contente d'énumérer les emprunts, sans les traiter en fonction de l'originalité créatrice ; celui de la transmutation des valeurs, qui est à la base de la littérature comparée. Le commentaire de chaque poème, où M. Arturo Marasso avait à résoudre ces problèmes, n'est jamais pédant et est toujours suggestif.

L'Institut de coopération intellectuelle met à la disposition des lecteurs français deux ouvrages qui leur permettront de mieux connaître l'histoire et l'épopée de l'Amérique du Sud : l'un, *Bolivar, choix de lettres, discours et proclamations*, préface de L. Vallenilla Lanz et C. Parra Penez, traduction de Charles-V. Aubrun ; l'autre, Domingo F. Sarmiento, *Facundo*, traduit de l'espagnol par Marcel Bataillon, préface de Anibal Ponce.

Papillotante et peu fixe comme son objet lui-même, la *Psychologie de la littérature américaine* de M. L. Lewisohn (Paris, Rieder,

1934) nous présente, de l'origine puritaine au présent « dynamique » des États-Unis, trois cents noms environ qui, sans se grouper le plus souvent — comme ce serait le cas en Europe occidentale — en des écoles ou des cénacles, constituent *l'expression littéraire* d'une ample civilisation un peu kaléidoscopique, mal sûre de ses données fondamentales, pleine cependant d'un vaste espoir que les dernières lignes du volume traduisent pour leur compte. Cette interprétation des lettres américaines est bonne à enregistrer, quoique malaisée à accorder avec nos idées générales ou nos jugements de valeur, et l'on sent bien, comme le dit une citation de la page 85, que « certaines pauses furent remplies, non par le silence, mais par le chant des oiseaux étrangers ». La traduction de M. Maxime Piha suit fidèlement la manière de l'auteur et son mélange de termes abstraits et de relief concret : bien que Goethe soit l'auteur *le plus souvent cité* dans ce livre sur les États-Unis, l'harmonie goethéenne n'y est pas toujours atteinte, et l'on pourrait étendre la juste remarque de la page 24 : « L'histoire de notre expression nationale diffère de celle de n'importe quel autre peuple, parce que nos périodes épiques primitives ont pris racine dans nos terres lointaines et n'ont jamais été des forces vivantes parmi nous. » Regrettons la persistance de la graphie *transcendantal* et, p. 25 et 30, l'initiale inexacte du Volstead Act, des expressions comme p. 61 : « Je m'en rends compte de l'étonnement... » et le plaisir qu'a dû prendre le *printer's devil* à glisser, page 186, « les confrères allemands du Heinratz Kuntz ».

L'excellent ouvrage que M. Pierre Maes vient de nous donner (*Un ami de Stendhal : Victor Jacquemont*, préface de Fortunat Strowski. Paris, Desclée, De Brouwer et Cie, 1934) n'intéresse pas seulement les beylistes ; il n'intéresse pas seulement les Français qui sont curieux des relations de leur pays avec l'Amérique du Nord, mais encore, et surtout, ceux qui s'occupent de nos rapports avec l'Inde, qui sont généralement moins bien connus. L'auteur suit, en effet, Victor Jacquemont au long des voyages qui le mènent à Bombay, où il meurt prématurément en 1832 ; il étudie la postérité de la *Correspondance* et du *Voyage dans l'Inde*. Une bonne bibliographie et un index achèvent de faire de ce livre alerte un utile instrument de travail.

Plusieurs ouvrages récents s'ajoutent à la littérature des voyages lointains : une réédition, sous une forme commode, mais malheureusement abrégée, des *Voyages et aventures de François Leguat en deux îles désertes, 1690-1698*, publiés par M. Jacques Boulenger (Plon, 1934) ; ensuite, une étude d'un intérêt plus nouveau, qui nous fait connaître les persécutions et l'exil de *Deux compagnons d'infortune*,

Jérémie Dupuy, de Caraman; Jean Mascarenc, de Castres, victimes de la révocation de l'édit de Nantes dans le pays castrais. Mémoires et lettres publiés avec introduction et notes par Gaston Tournier (Publications du Musée du Désert, en Cévennes, 1934). Enfin, une contribution à la connaissance de la littérature des aventuriers de mer : W. H. Bonner, *Captain William Dampier : buccaneer-author. Some contribution of a modest buccaneer and of English travel literature in the early eighteenth century* (Stanford University Press, California ; London, Humphrey Milford, 1934).

Très importante contribution à un problème fort actuel, mais « somme » plutôt que « synthèse », et faisant dès lors un peu regretter que son éditeur, M. O. Forst Battaglia, n'ait pas tenté finalement une vue d'ensemble sur cette admirable matière, le volume intitulé *Katholische Leistung in der Weltliteratur der Gegenwart* (Freiburg i B., Herder, 1934) juxtapose des contributions d'intérêt inégal et, pourrait-on dire, d'un pathétique variable. Notons tout de suite que, désireux d'exercer la plus entière impartialité nationale, les éditeurs ont demandé presque toujours et, sauf exception, à des auteurs *du pays* de faire le tableau du catholicisme opérant dans leur littérature respective : c'est ainsi que deux des plus importantes présentations sont dues à MM. Günther Muller pour l'Allemagne et Vallery-Radot pour la France : il est d'ailleurs significatif que Mlle Pomès traite des nations ibériques, M. Marcel Brion de l'Italie, Mlle Agnès de Lagorce des États-Unis (quelques lapsus sous sa plume : Princeto*w*n, p. 159 ; Education*s* of Henry Adam, p. 159).

Les effets littéraires du catholicisme ne sont pas douteux, et l'incontestable enrichissement dû à cette inspiration suffirait à justifier cette enquête. Si les effets sociaux en sont moins évidents, c'est peut-être pour une raison franchement avouée p. 209 : « Les catholiques expient l'opportunisme auquel ils se sont laissés aller trop nonchalamment, en alléguant la docilité à l'ordre établi. » Résultats qu'on ne peut s'empêcher de noter : les nouveaux convertis, d'A. Noyes à Max Jacob, de Ghéon à Manacorda, semblent apporter une ardeur plus fraîche à l'aveu de leur foi et à sa mise en œuvre ; l'espèce d'universalité catholique dont devraient jouir des ouvrages littéraires animés par cette foi n'est nullement assurée d'un tel œcuménisme, et l'on constate que le théâtre de Paul Claudel fait malaisément son chemin en Allemagne. Si bien qu'un « humanisme » faisant sa paix avec le catholicisme et obligé de lutter, lui aussi, pour les valeurs supérieures, conserve sa raison d'être : de fait, p. 158, les vues de I. T. Babbitt et de M. E. P. More sont présentées avec grand éloge.

Les Vivants et les Morts. — La dix-neuvième exposition internationale d'art (1934), connue sous le nom de Biennale de Venise, étendant son effort à la littérature, avait institué un prix de 5,000 lire destiné à récompenser la meilleure traduction poétique d'une œuvre appartenant à la littérature française moderne ou contemporaine. Les meilleures traductions que ce concours a suscitées viennent d'être publiées en volume : *Liriche moderne francesi, nelle traduzioni premiate al concorso per il premio di versione poetica della XIX biennale Internazionale d'arte di Venezia* (Milano, Mondadori, 1935, in-16). Donnons ici un extrait du rapport du jury : « Les concurrents ont été au nombre de vingt-cinq. Avant tout, il convient de rendre hommage à l'importance et à la valeur de l'effort accompli, dans une entreprise extraordinairement ardue — ne fût-ce que pour la qualité des poètes auxquels plusieurs des traducteurs ont osé s'attaquer, faisant preuve d'une maîtrise technique parfois exceptionnelle. Parmi ces travaux, généralement bons, le jury n'en a trouvé aucun qui surpassât les autres d'une manière décisive. Mais, comme quelques-unes de ces traductions sont pour telle ou telle partie excellentes, le jury suggère de réunir les essais les mieux réussis par divers traducteurs : on aurait ainsi un volume qui pourrait offrir un tableau sinon complet, du moins séduisant, du lyrisme français moderne le plus significatif. » — C'est pour répondre à ce vœu du jury que le présent volume a été publié. Les noms qui ont été retenus sont les suivants, par ordre alphabétique : Lionello Fiumi, qui a traduit Supervielle ; Folco Gloag, qui a traduit Paul Valéry ; Eleuterio Mileti (Libera Carelli), qui a traduit Francis Jammes ; Mario Muner, qui a traduit Rimbaud ; Corrado Pavolini, qui a traduit Paul Valéry ; Renato Squanquarilli, qui a traduit Verlaine. A chacun de ces traducteurs a été assignée une somme de 1,000 lire.

M. Emilio Colussi, fervent de Baudelaire, a composé en français et édité une pièce dont le poète des *Fleurs du mal* est le héros (Emilio Colussi, *Charles Baudelaire*, drame lyrique en cinq actes. Villa Colussi, à Sisak, Yougoslavie, et 7, rue de l'Alboni, Paris).

A l'occasion du millénaire de Firdousi, la Bibliothèque nationale a organisé une fort belle exposition de manuscrits et volumes, en même temps que diverses conférences et communications ramenaient l'attention sur le délicieux poète persan. Des célébrations analogues ont eu lieu en divers autres centres de culture ; signalons celles de l'Université Columbia (8 et 9 novembre 1934).

Foi et Vie a consacré tout son numéro d'août-septembre 1934 à Kierkegaard, et notre collaborateur M. Paul Tisseau ne manque pas d'y tenir sa place.

Le Comité pour la commémoration du bi-centenaire de la naissance du prince de Ligne, sous la présidence de M. Henri Pirenne, achève ses préparatifs du Congrès international pour l'étude du XVIII^e siècle belge, organisé à cette occasion. Toutes communications doivent être adressées au secrétaire général, F. Leuridant, 92, avenue de Visé, Bruxelles (Watermael).

Signalée par toute la presse parisienne, la coïncidence qui a fait donner la « deux millième » du *Faust* de Gounod à l'Opéra le soir du 31 décembre mérite assurément d'être relevée ici : simplification assurément, mais diffusion tout de même, d'un « thème » réputé peu assimilable aux Parisiens !

M. Seymour de Ricci a fait don à la Bibliothèque nationale de 1,500 lettres originales adressées par Voltaire à divers personnages et en grande partie inédites, de plusieurs centaines de lettres adressées à Voltaire, et d'un dossier relatif à sa succession et à l'édition posthume de ses œuvres, etc.

Earle T. Babcock, mort à Paris, et Georges Oumansky, mort à Prague, l'un directeur de la Fondation Carnegie en Europe, l'autre rédacteur en chef, sous le pseudonyme de Georges Marot, de *l'Europe centrale*, étaient deux des personnalités dont l'après-guerre avait, sur le plan intellectuel, mis en valeur des qualités personnelles d'organisation et de clairvoyance.

Ulric Hoepli (1847-1935), originaire de Tuttwil, en Turgovie, avait développé à Milan, à partir de 1870, la maison d'édition qui, en 1874, publiait son premier catalogue et dont l'activité a été continuellement utile au développement intellectuel de son pays d'adoption et à la prospérité des grandes entreprises de l'esprit.

Ainsi que notre *Chronique* le rappelle, il n'y a pas si longtemps que nous avons signalé et analysé, dans cette *Revue* même (XIV, 3, p. 505), les *Mélanges de philologie, d'histoire et de littérature* qui avaient été offerts à Henri Hauvette par ses collègues du monde savant, ses élèves, ses amis. Voici que nous devons aujourd'hui déplorer sa mort. Il était le maître incontesté des études italiennes en France. Fils d'un professeur de sanscrit, frère d'un helléniste et lui-même agrégé de grammaire, il possédait cette profonde culture humaniste qui est la base nécessaire de la connaissance des littératures néo-latines ; et, en même temps, sa finesse et sa distinction naturelles l'apparentaient au meilleur de l'esprit toscan. Longue est la liste de ses œuvres, et toutes ses œuvres sont de qualité. Rappelons quelques-uns au moins des livres qui donnèrent à son nom une autorité sans égale dans le vaste champ qu'il moissonna pendant quarante-cinq ans : en 1903, sa thèse magistrale sur *Luigi Ala-*

manni ; en 1906, sa *Littérature italienne,* qui avait nourri déjà des générations d'étudiants, quand il la reprit et la republia en 1932 ; en 1906 encore, son *Ghirlandajo ;* en 1911, en même temps qu'une étude sur le *Sodoma*, ce *Dante, introduction à la Divine Comédie,* qui est capital ; en 1914, *Boccace*, non moins important ; en 1927, *l'Arioste et la poésie chevaleresque à Ferrare au début du XVI^e siècle.* Ajoutons qu'il avait rendu Dante et Boccace accessibles au grand public, par les traductions données en 1919, 1921, 1922, dans la collection des *Cent chefs-d'œuvre étrangers ;* de même pour Pétrarque, dans la collection *les Grands événements littéraires*, en 1931. Si l'on songe qu'il n'y a point d'année où il n'ait multiplié les articles, toujours précis, toujours substantiels, on aura une idée de son labeur scientifique : son action personnelle, comme professeur à la Sorbonne, comme directeur d'études, comme président du jury d'agrégation et de certificat, comme inspecteur de l'enseignement de l'italien, est si étendue et si profonde qu'elle se peut à peine mesurer.

Il nous appartenait aussi. Dès sa leçon d'ouverture à l'Université de Grenoble, en 1895, il prenait pour thème *les Relations littéraires entre la France et l'Italie ;* et, depuis lors, il n'a cessé de donner au comparatisme les gages les plus précieux. Plusieurs fois, il a collaboré à notre *Revue* (I, p. 329 ; X, p. 831) ; son livre sur *la France et la Provence dans l'œuvre de Dante* (1919) est de nos disciplines ; son dernier ouvrage, *la Morte vivante* (1933), porte en sous-titre : *Étude de littérature comparée.* Disons tristement adieu à l'italianisant, au comparatiste, au maître, à l'ami. P. H.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1935 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Wais (K.). Zeitgeist und Volkszeit in der vergleichenden Literaturgeschichte (am Beispiel der Romantik) (*Germ.-rom. Monatschrift*, 1934).

Beard (Ch. A.). Written history as an act of faith [concerne aussi l'histoire littéraire; apporte une lettre de B. Croce] (*Amer. Historical Rev.*, janv. 1934).

Tonnelat (Em.). Charles Andler et la chaire de langue et de littérature germaniques au Collège de France (*Rev. des Cours et Conférences*, 15 février).

Paulsen (W.). Expressionismus und Aktivismus. Bern-Leipzig, Gotthelf Verlag.

Fossler (K.). Symbolische Denkart und Dichtung im Mittelalter und heute (*Corona*, IV, 5, 6, 1934).

Nadler (J.). Nation, Staat und Dichtung (*Ibid.*, IV, 4, 1934).

Diesel (Eug.). International oder Europäisch? (*D. Rundschau*, février).

Levi (G. A.). Il contenuto dell'opera d'arte (*Rivista di sintesi letteraria*, avril 1934). — Chiarimenti intorno alla bellezza formale dell'opera d'arte (*Ibid.*, juillet).

Vidossi (G.). Nuovo orientamento sullo studio delle tradizioni popolari (*Ibid.*).

Croce (B.). « Poesia popolare » (*la Critica*, nov. 1934).

[Id.]. Gli studi storici nella varietà delle loro forme e i loro doveri presenti (*Ibid.*, janvier).

Motifs, thèmes et types.

Deny (M.-J.). La légende de « l'eau des sauterelles » et de l'oiseau qui détruit ces sauterelles (*Journ. asiat.*, avril-juin 1933).

Moreau (P.). Les Trois Hylas [d'après Apollonius et Théocrite, etc.] (*Mélanges J. Vianey*).

Laumonier (A.). L'Acropole d'Athènes dans la littérature française (*Mélanges P. Laumonier;* Paris, Droz, 1934).

Hutton (J.). The Greek Anthology in Italy to the year 1800 (Cornell Studies in English, XXIII). Ithaca; London Univ. Press.

Lange (M.). Vom Fabliau zu Boccaccio und Chaucer (*Decameron*, IX, 6; *Reeve's Tale*). Hamburg-Friederichsen, 1934.

Kurtz (L. P.). The dance of Death and the macabre spirit in European Literature. New York, Inst. of French studies, 1934.

Neri (F.). I « Pellegrini di Parigi » [Boileau, *Art poétique*, III, 83] (*Atti della r. Acc. delle scienze di Torino*, vol. 70).

Bianquis (G.). Faust à travers quatre siècles. Paris, Droz.

Matulka (B.). The courtly Cid theme in the « Primaleon » (*Romanic Review*, oct. 1934).

Castro (A.). Poesia y Realidad en el poema del Cid (*Tierra Firma;* Madrid, n° 1).

Vallese (T.). Shylock (*Rass. di studi francesi*, janvier).

Petersen (J.) und Trunz (E.). Lyrische Weltdichtung in deutschen Uebertragungen aus 7 Jahrhunderten (Literarhist-Bibl., IX). Berlin, Junker und Dünnhaupt, 1933.

Hauser (H.). Les métiers dans la littérature française du xvi^e^ siècle (*Mélanges J. Vianey*).

Vianey (J.). La nature dans la poésie française au xvi^e^ siècle (*Mélanges P. Laumonier;* Paris, Droz, 1934).

Jasinski (R.). Sur Molière et la médecine (*Mélanges J. Vianey*).

Hornbeak (K. G.). The complete letter-writer in English, 1568-1800 (*Smith College Studies in modern Languages*, avril 1934).

Kruuse (J.). Det fölsomme Drama [étude générale sur le drame sentimental]. Köbenhavn, Levin & Munksgaard, 1934.

Bisson (L. A.). Le préromantisme étranger à Bordeaux (*Mél. P. Laumonier;* Paris, Droz, 1934).

Černý (V.). Essai sur le Titanisme dans la Poésie romantique. Prague, éd. Orbis.

Vallese (R.). Le thème de la mer dans l'œuvre de Chateaubriand. Napoli, Segati, 1934.

Wolff (M. J.). Byron und Napoleon (*Engl. Studien*, 69, 2, 1934).

Brie (Fr.). Literarisches Biedermeier in England (*D. Vierteljahrsschr. für Literaturwiss.*, XIII, 1).

Dell'Isola (M.). L'invocation à la mort chez quelques poètes italiens (*Études ital.*, janv.).

Kuhn (H.). Humanismus in der Gegenwart (*Kantstudien*, XXXIX, 3-4, 1934).

Sacks (W.). Der Anglo-Katholizismus im englischen Nachkriegsroman. Diss. Halle, 1934.

Divers. Tendencies of the modern novel. London, Allen and Unwin.

Relations générales.

Fucilla (J. G.). A Miscellany of Portuguese imitations (*Hispanic Review*, janvier).

Ecker (L.). Arabischer, provenzalischer und deutscher Minnesang. Bern, Haupt.

Zonta (G.). Rinascimento, aristotelismo e barocco (*Giornale storico*, sept. et déc. 1934).

De Groot (D. J.). Melchior Volmar, ses relations avec les réformateurs français et suisses (*Bull. de la Soc. de l'Hist. du Protestantisme français*, juillet-septembre 1934).

Febvre (L.). L'universalité de Jean Bodin (*Rev. de Synthèse histor.*, décembre 1934).

Rodrigues (J. M.). Anotações ao texto e ao conténdo de alguns sonetos camonianos (*Bol. de Filologia*, II, 2).

Rolfe (Fr. P.). On the Bibliography of seventeenth century prose fiction [très important pour les précisions fournies sur les dates de publication et de traduction d'une centaine de récits] (*P. M. L. A.*, déc. 1934).

Von Jan (Ed.). Das Aufklärungszeitalter in Spanien (*German.-Rom. Wochenschrift*, nov.-déc. 1934).

Bassi (O.). Fra classicismo e romanticismo. Ippolito Pindemonte. Milano, Albrighi, 1934.

La Fuye (M. de). Xavier de Maistre, gentilhomme européen. Tours, Mame, 1934.

Bédarida (H.). Un romantique de Provence : Victor Méry de la Canorgue (*Mélanges J. Vianey*).

Goggio (E.). The sources of Longfellow's Michael Angelo (*Romanic Review*, oct. 1934).

Wilson (Cl. I.). Francisque Michel and his Scottish friends (*Mod. Lang. Rev.*, janvier).

Casalduero (J.). Ganivet en el camino (*Bull. hisp.*, oct. 1934).

Pretzsch (P.). Cosima Wagner und H. S. Chamberlain im Briefwechsel, 1888-1908. Leipzig, Reclam.

Schirmann (El.). Die literarischen Strömungen im Werke Oscar Wildes. Greifswald, Dallmeyer.

Picco (Fr.). Italia e Francia nell'opera di Henri Hauvette (*Convivium*, 1934, 6).

D'Amico (S.). Convegno romano del teatro europeo (*N. Antologia*, 1er nov. 1934).

Influences italiennes.

Ladewig (P.). Dantes Vita Nova bei Goethe. Darmstadt, Ernst Ludwig Presse.

Giulini (A.). Dal carteggio di un' illustre Dantista straniero, Carlo Witte (*Rendiconti del r. Inst. lombardo di Scienze e Lettere*, 1934, fasc. XI-XV).

Galletti (A.). La modernità del Petrarca. Dans : Parma a F. Petrarca. Parma, Fresching, 1934.

Sorrento (L.). Il Petrarca e i Poeti italiani nel « Trionfo d'amore » (*Ibid.*).

Lingueglia (P.). Un sonetto shakespeariano del Petrarca (*Ibid.*).

De Benedetti (A.). Un Petrarchista francese d'oggi : Fernand Brisset (*Ibid.*).

Meozzi (A.). Il Petrarchismo europeo. Secolo xvi. Pisa, Vallerini, 1934.

Bataillon (M.). Sur la diffusion des œuvres de Savonarole en Espagne et en Portugal, 1500-1560 (*Mélanges J. Vianey*).

Bradner (L.). Henry Chekés *Freewyl* [et l'italien de Fr. Negri Bassanese] (*P. M. L. A.*, déc. 1934).

MICHEL (P.). La Boétie, Montaigne et Machiavel (*Dante*, février).

PAPINI (G.). Dal « Decamerone » af « Don Chisciotte » (*N. Antologia*, 16 sept. 1934).

GIANTURCO (E.). The beginnings of Ariosto Criticism in Germany : Meinard and Lessing (*Rom. Review*, oct. 1934).

BERTINI (G. M.). L' « Orlando furioso » e la Rinascenza spagnuola (*la Nuova Italia*, 20 août, 20 oct. 1934).

MELI (F.). Spinoza e due antecedenti italiani dello spinozismo. Firenze, Sansoni, 1934.

SCORZA (M.). Góngora e Chiabrera. Modena, Soc. modenese, 1934.

TACCHI-VENTURI (A.). L'araldo del Cristianesimo in Cina : il P. Matteo Ricci (*N. Antologia*, 1er oct. 1934).

SPELLANZON (C.). Il P. Eusebio Chini, missionario ed esploratore dell'Arizona e della California (*N. Antologia*, 1er févr.).

GEMELLI (Fr. Ag.). La posizione di G. B. Vico nella storia del pensiero (*Aus der Geisteswelt des Mittelaters*, p. 1312-1318). Münster in W., Aschendorff.

MARSHALL (R.). Italy in English Literature 1755-1815 : origins of the Romantic interest in Italy. New York, Columbia Univ. Press, 1934.

GALLETIER (E.). Chateaubriand à Pompei, janvier 1804 (*Ann. de Bretagne*, XLI, 3-4, 1934).

TROMPEO (P. P.). Ritorno a Roma di Chateaubriand (*N. Antologia*, 16 déc. 1934).

BÉDARIDA (H.). Le monument de Chateaubriand à Rome (*Ét. ital.*, janvier).

BENEDETTO (L. F.). I viaggi a Siena del console Beyle (*Mélanges J. Vianey*).

MALVEZZI (A.). Il generale La Fayette e la Rivoluzione it. del 1831 (*Pan*, juillet 1934).

SCHEPENS (J.). Les Flamands et l'Italie (*Dante*, décembre 1934).

NERI (F.). I saggi del Montégut sulla letteratura italiana (*Mélanges J. Vianey*).

CROCE (B.). Un ricordo dei « Promessi Sposi » in una lettera del Clausewitz (*la Critica*, sept. 1934).

Trompeo (P. P.). Stendhal fra un Cardinale e un Nunzio (*N. Antologia*, 1er février).

Bosco (H.). Fernand Mazade en Italie (*Dante*, janvier).

Bontempo (O. A.). The London Times Literary Supplement versus Italian Literature (*Rom. Review*, oct. 1934).

Fiumi (L.). Conoscenza dell'Italia in Francia (*Rassegna nazionale*, mai 1934).

[Id.]. Italianismo ed opere di Marcel Brion (*Dante*, février).

Influences espagnoles et portugaises.

Crane (W. G.). Lord Berner's translation of Diego de San Pedro's *Carcel de Amor* (*P. M. L. A.*, déc. 1934).

Hagedorn (M.). Reformation und spanische Andachtsliteratur : Luis de Granada in England. Leipzig, Tauchnitz.

Lancaster (H. C.). Lope's *Peregrino*, Hardy, Rotrou, and Beys (*Mod. Lang. Notes*, février).

Pitollet (C.). Le troisième centenaire de la mort de Lope de Vega (*les Langues méridionales*, janvier).

Mazzei (P.). Impressioni sul « Don Chisciotte » [à propos de la trad. Carlesi, 1934] (*la Nuova Italia*, 20 août 1934).

Bordeaux (H.). Marianna, la religieuse portugaise. Paris, Albin Michel.

Lebègue (R.). La genèse d'*Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande* [hantise de l'Espagne] (*Mélanges J. Vianey*).

Hespelt (E. H.) and Williams (St. T.). Washington Irving's Notes on Semán Caballeros Stories (*P. M. L. A.*, déc. 1934).

Lacoste (M.) et Boullier (V.). Note sur la traduction du « Héros » de B. Gracián (*Bull. hisp.*, oct. 1934).

Reval (G.). Le secret de Corinne : Oswald et le duc de Palmella; notes et documents (*Occident et Cahiers staëliens*, 15 février).

Rumeau (A.). Un Français à Madrid entre 1824 et 1840 : Chalumeau de Verneuil (*Bull. hispan.*, oct. 1934).

Crow (J. A.). España, país del Ensueño, vista por los Romanticos Ingleses (*The Spanish Review;* New York, I, 1, mars 1934).

Farinelli (A.). Fuga in Ispagna a vent' anni (*N. Antologia*, 15 janvier).

Influences françaises.

Schleich (G.). Lord Berner's Froissard-Uebersetzung in ihren Beziehungen zum Original (*Archiv*, 89, 1-2).

[Anon.]. Rabelais in English [la traduction W. F. Smith de *Gargantua*] (*Times liter. Suppl.*, 13 décembre 1934).

Thibault (G.). De la vogue de quelques livres français à Venise [d'après une supplique de 1536] (*Humanisme et Renaissance*, II, 1).

Pimenta (A.). Pierre de Ronsard foi cavalleiro de Christo (*Mélanges P. Laumonier:* Paris, Droz, 1934).

Génin (A.). Les Français au Mexique du XVI[e] siècle à nos jours. Paris, Argo.

Loizeau (G.). Les provinces de France au Canada (*Rev. des Quest. histor.*, septembre 1934).

Teulié (H.). Projet d'une prétendue traduction des *Essais* de Montaigne au XVIII[e] siècle (*Mélanges P. Laumonier;* Paris, Droz, 1934).

Pellegrini (C.). Ippolito Pindemonte traduttore di Racine (*Mélanges J. Vianey*).

Marletta (F.). La materia dell' *École des femmes* in un ignota farsa (*Rass. di studi fr.*, juillet 1934).

Vedel (V.). Corneille et Molière

Lugli (V.). Un La Bruyère italiano [A. Gatti] (*la Nuova Italia*, nov. 1934).

Spell (J. R.). *Pygmalion* in Spain (*Rom. Review*, oct. 1934).

Van Roosbroeck (G. L.). The original version of Voltaire's « Temple du Goût » (*Ibid.*).

Bonno (G.). Correspondance littéraire de Suard avec le margrave de Bayreuth. University of California Press, 1934.

Lesca (G.). Postille inedite di A. Manzoni a storici della Rivoluzione francese (*Convivium*, mai 1934).

Martin (H.). A propos de la genèse de la Signora di Monza (*Dante*, nov. 1934).

Baldensperger (F.). La *Tragédie de l'Homme* [de Madách] et les prévisions positivistes (*Revue des Études hongroises*, juillet-déc. 1934).

Duplessy (L.). Quelques sources de Gabriele d'Annunzio (*Mercure*, 15 nov. 1934).

Hirsch (M. L.). Poésie pas morte [annonce d'une traduction tchèque des *Fleurs du Mal*, par M. Svatspluk Kadlec] (*l'Europe centrale*, 19 janvier).

Pitrou (R.). Le cas Brunetière vu par un Allemand (*Mélanges P. Laumonier;* Paris, Droz, 1934).

Thieme (H. P.). F. Brunetière aux États-Unis en 1897 (*Ibid.*).

Decker (Cl. R.). Zola's literary reputation in England (*P. M. L. A.*, déc. 1934).

Marasso (A.). Rubén Darío y su creación poética. La Plata, Faculdad de humanidades, 1934.

Ehrenbourg (I.). Duhamel, Gide, Malraux, Mauriac, Morand, Romains, Unamuno vus par un écrivain d'U. R. S. S. Paris, Nouvelle Revue française.

Schoell (Fr. L.). La langue française en U. R. S. S. (*l'Europe centrale*, 23 février).

Doroszewski (W.). La langue française en Pologne (*Rev. des Études slaves*, XIV, 1-2, 1934).

Viatte (Aug.). Chez les parlants français du Nouveau Monde, Canada, Louisiane, Haïti (*Rev. de France*, 1[er] février).

Chini (M.). Perchè la letteratura provenzale moderna non è conosciuta in Italia (*Rass. di studi francesi*, janvier).

Influences anglaises.

Kahn (L. W.). Shakespeares Sonette in Deutschland. Versuch einer literarischen Typologie. Bern-Leipzig, Gotthelf Verlag.

Brown (H.). Pierre Bayle and natural Science : an unpublished Letter to Robert Boyle (*Rom. Review*, oct. 1934).

Feller (J.). Jérôme et Saturnin à la recherche du Vrai et de la Certitude [principalement inspiré de Bain] (*Bull. de l'Acad. royale de langue et littérature françaises*, février 1934).

Wolfe (Don M.). Milton and Mirabeau [la *Théorie de la royauté*] (*P. M. L. A.*, déc. 1934).

Bonner (W. H.). Captain William Dampier : buccaneer-author. Some account of a modest buccaneer and of English travel literature in the early eighteenth century. Stanford Univ. Press, California; Humphrey Milford, London, 1934.

Giordano-Orsini (G. N.). Shakespeare infranciosato (*la Nuova Italia*, 20 oct. 1934).

SCHRÖER (Ch.). Gegenwartsbeziehungen englischer Romane des XVIII Jhdts. (*Neuphilol. Monatschrift*, janvier).

M. COE (A.). Richardson in Spain (*Hispanic Review*, janvier).

SCHINZ (A.). Samuel Johnson, le Boileau anglais (*Revue des Deux Mondes*, 1er février).

AUBRIANT. « Venise sauvée » ou les débiteurs découverts (*Mercure*, 1er mars).

CRANE (R. S.). Suggestions towards a genealogy of the « Man of feeling » (*Journal of English Literary History*, déc. 1934).

MENNIC (D. M.). A note on Goethe as a translator of English prose 1820-1832 (*Mod. Lang. Rev.*, janvier).

[ANON.]. M. Maurois on Dickens [traduction de son *Dickens* par H. Miles] (*Times liter. Suppl.*, 13 décembre 1934).

Influences allemandes.

CROCE (B.). Vecchi giudizi italiani sul « Faust » (*la Critica*, janvier).

GILLIES (A.). A Scottish correspondent of Wieland's and the importation of German into Scotland [J. Macdonald] (*Mod. Lang. Rev.*, janvier).

BALDENSPERGER (F.). Le dossier stendhalien de Goethe [et l'influence de celui-ci] (*Mélanges J. Vianey*).

KÖRNER (J.). Friedrich Schlegel und Frau von Staël (dans : Friedrich Schlegel, *Neue Philosophische Schriften*. Frankfurt a. M., G. Schulte-Bulmke).

ČYŽEVSKY (D.). Hegel bei den Slaven. Reichenberg, Stiepels, 1934.

SALOMAA (J. E.). Die Anfänge des Hegelianismus in Finnland (*Kantstudien*, XXXIX, 3/4, 1934).

POMMIER (J.). Baudelaire et Hoffmann [ou, plus rigoureusement, Hoffmann et Baudelaire] (*Mélanges J. Vianey*).

BÉNOUVILLE (G. DE). Baudelaire et Wagner [ou, plus rigoureument, Wagner et Baudelaire] (*Rev. hebdom.*, 8 janvier).

[ANON.]. Schwaben im Ausland (*Der Auslanddeutsche*, janvier).

Influences flamandes.

LESCURE (J.). Le tempérament flamand et la vie flamande dans la « Recherche de l'absolu » de Balzac (*Rev. Universitaire*, oct. 1934).

Influences helvétiques.

Rouge (J.). La littérature de la Suisse allemande d'après M. Ermatinger (*Rev. germanique*, oct. 1934).

Fechter (P.). Der ewige Gotthelf (*D. Rundschau*, février).

Influences néerlandaises.

Dunoyer (L.). En lisant Huyghens (*Rev. universelle*, 1^er^ nov. 1934).

Kommoss (R.). Sebastian Frank und Erasmus von Rotterdam. Berlin, Ebenig.

Haerten (H.). Vondel und der deutsche Barock. Nijmegen.

Influences scandinaves.

Günther (J.). Die Einwirkung des skandinavischen Romans auf den deutschen Naturalismus. Greifswald, Bamberg.

Gandillac (M. de). Kierkegaard, le Pascal du Nord (*Rev. universelle*, 1er nov. 1934).

Influences slaves.

Reddaway (W. F.). Great Britain and Poland, 1762-1772 [aussi pour les réactions intellectuelles] (*Cambridge Historical Journal*, IV, 3, 1934).

Wereszycki (H.). Great Britain and the Polish question in 1863 [idem] (*English Historical Rev.*, janvier).

Coleman (A. P.). The Polish Insurrection of 1863 in the light of New York editorial Opinion. Slavonic Series, The Bayard Press, Williamsport, Penn., 1934.

Brož (J. A.). Prague vue par les Français d'il y a cent ans (*l'Europe centrale*, 22 déc. 1933-5 janvier 1934).

Influences nord-américaines.

Spiller (R. E.) et Blackburn (Ph. C.). A Bibliography descriptive of the writings of James Fenimore Cooper. New York, Browker, 1934.

Englekirk (J. E.). « The Raven » in Spanish America (*The Spanish Review*; New York, I, 2, novembre 1934).

GEISLER (Fr.). Amerikakunde in der Schule (*Neuphilol. Monatsschrift*, février).

MURET (M.). Les Américains à Montparnasse [et le dadaïsme d'après M. Cowley, *Exile's Return*] (*Débats*, 1er janvier).

HARLOFF (A. J. W.). L'influence pernicieuse du cinéma sur les peuples de l'Orient (*le Monde nouveau*, n° d'Extrême-Orient).

Influences orientales.

BROU (A.). Les Jésuites sinologues de Pékin et leurs éditeurs de Paris (*Rev. d'hist. des missions*, déc. 1934).

PILON (Edm.). Victor Jacquemont (*Rev. universelle*, 15 janvier).

FLEURY (R. A.). René Guénon et l'Inde (*Merc. de France*, 15 janvier).

MARTINO (P.). Voyage de Flaubert dans la Régence de Tunis (*Mélanges J. Vianey*).

MAES (P.). Un ami de Stendhal : Victor Jacquemont. Paris, Desclée, de Brouwer, 1934.

SEWELL (A.). Milton and the Mosaïc law (*Mod. Lang. Rev.*, janv.).

BARTELS (A.). Lessing und die Juden. Eine Untersuchung 2te durchgearb. Auflage. Leipzig, Weicher.

SCHÖNBERG (B.). Bergsonisme et Judaïsme (*Rev. juive de Genève*, décembre 1933).

HECHT (H.). Zur zweiten Orientreise R. Woods (*Archiv*, 89, 1-2).

DE FILIPPI (F.). I viaggiatori italiani in Asia, con proemio di G. Gentile. Roma, Istituto italiano per il Medio e l'Estremo Oriente, 1934.

TUCCI (G.). L'Oriente nella cultura europea (*Ibid.*).

LECERF (J.). L'arabe contemporain comme langue de civilisation (*Rev. africaine*, LXXIV, n° 356, 1933).

MANI (H.). Les études arabes en Algérie, 1830-1930 (*Ibid.*).

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

H. Munro Chadwick et N. Kershaw Chadwick. **The Growth of Literature. Vol. I : The ancient literatures of Europe.** Cambridge, University Press, 1932, 672 pages, 30 sh.

En dépit de son titre et des apparences, ce livre ne rentre qu'à demi dans le cadre de la *Revue de littérature comparée.* Il est fait, il est vrai, presque tout entier de comparaisons ; mais ces comparaisons jettent plus de lumière sur l'histoire des sociétés primitives, sur le folklore, sur l'origine et le développement des légendes héroïques que sur l'histoire des littératures proprement dite.

Les auteurs sont d'éminents érudits, spécialisés depuis bien des années dans l'étude des antiquités anglo-saxonnes, celtiques et scandinaves. Leurs connaissances sont aussi minutieuses qu'abondantes, et cela ne laisse pas que de rendre la lecture de ce gros volume assez malaisée. M. et Mme Chadwick ne redoutent ni la sécheresse, ni l'apparence objective et rébarbative d'un catalogue de faits. Ils sembleraient craindre plutôt de mettre trop de vie, et trop d'eux-mêmes, dans leurs patientes analyses. Ils fuient, avec une prudence que l'on voudrait parfois moins obstinément sage, toute conclusion tant soit peu générale, tout développement qui pourrait être suspect de philosophie. C'est dire que leur ouvrage est entièrement descriptif et analytique. Il est précieux pour tous ceux qui désirent connaître le contenu de nombreux textes anglo-saxons, celtiques ou scandinaves et sont incapables d'avoir directement recours aux textes.

Les lecteurs ignorants ou profanes sont, en ces matières, malheureusement fort nombreux. M. et Mme Chadwick le déplorent. Ils voudraient voir ces « anciennes littératures de l'Europe » (tel est le sous-titre de leur ouvrage), les antiquités anglo-saxonnes et scandinaves, mises sur le même plan que les antiquités gréco-romaines. Leurs compatriotes eux-mêmes auront de la peine à les suivre dans cette voie. Leur constant souci, dans le présent ouvrage, est de comparer cette vieille littérature, en grande partie orale, des Iles Britanniques et de l'Islande aux premiers monuments de la littérature grecque. Ils incorporent donc dans leur livre la plupart des matériaux et des remarques déjà amassés par M. Chadwick dans *The*

Heroic Age (Cambridge, 1912). Ils rapprochent successivement, à l'aide des épopées et des hymnes homériques, des poèmes d'Hésiode, l'état social, les mythes et légendes, les conceptions religieuses, enfin l'art du style et de la versification de la Grèce primitive et des Anglo-Saxons ou des Islandais du VII^e^ au XI^e^ siècle. De telles comparaisons sont toujours curieuses et instructives ; elles sont parfois artificielles ou forcées. Les auteurs, emportés par l'enthousiasme que leur inspire leur spécialité, traitent de la Grèce primitive et des poèmes homériques avec une rapidité et une assurance qui effaroucheraient sans doute des archéologues et des philologues de profession. Leur dessein, qui est de faire mieux connaître et de réhabiliter l'histoire primitive de leur pays, les fait passer trop négligemment sur ce qui constitue l'incontestable supériorité de la poésie grecque primitive sur l'*Edda* et *Beowulf*. Nous doutons que, malgré toute leur science, M. et M^me^ Chadwick réussissent à renverser la préférence persistante de leurs compatriotes, qui, remarquent-ils, dépensent infiniment plus d'argent, de temps et d'efforts à explorer le sol hellénique ou crétois, à recueillir les inscriptions grecques, à étudier les langues dites « classiques », qu'à sonder l'obscurité de leurs origines anglo-saxonnes.

Ce volume n'est que le premier d'un ensemble qui promet d'être vaste. Souhaitons que les problèmes que posent les auteurs dans leur préface soient, par la suite, abordés plus résolument : peut-on discerner, dans le développement des littératures, l'action de quelques principes généraux? Peut-on, en considérant des littératures aussi indépendantes l'une de l'autre qu'Homère et Hésiode, d'une part, *Beowulf*, l'*Edda* et le *Mabinogion*, d'autre part, découvrir des analogies précises et précieuses autant pour l'histoire littéraire que pour l'anthropologie et l'étude des sociétés primitives? La documentation des auteurs est assez riche, leur patience et leur enthousiasme sont assez grands pour qu'ils puissent projeter, sur ces questions, bien des lueurs révélatrices.

H. PEYRE.

Charlotte CHARRIER. **Héloïse dans l'histoire et dans la légende.** Paris, Champion, 1933, in-8° de 690 pages. (Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée*, t. CII.)

Qu'il me soit permis de rappeler — ne fût-ce que pour prendre date — les arguments que j'ai présentés verbalement au sujet des amours d'Héloïse, telles que l'*Historia calamitatum* les a offertes à

l'animadversion des contemporains et à l'admiration de la postérité, telles aussi que la patiente recherche de M^lle^ Charrier les prend pour point de départ d'une excellente investigation. Je me hâte de l'ajouter : consultant à ce propos l'article d'Ernest Renan dans la *Revue celtique* de 1870[1] (t. I, p. 265-268), j'ai été fort peu surpris d'y trouver cette phrase : « Plus d'un indice porte à considérer l'*Historia calamitatum*, ainsi que la correspondance d'Héloïse et d'Abélard, comme un roman. » L'auteur de la *Vie de Jésus* ayant toujours répété que « n'a pas une légende qui veut », nulle diminution *a priori* n'atteindrait l'abbesse du Paraclet, le jour où serait démontrée sa valeur *légendaire* d'amoureuse. Elle rejoindrait simplement la matrone d'Éphèse et Grisélidis dans la stratosphère des « types » sans substance, et possédant d'autant plus de vie.

Passons sur la carence singulière de tout document relatif à des faits aussi éclatants, aussi dignes d'arrêter, de fixer « diplomatiquement » quelques certitudes, que l'odieuse vengeance exercée sur un illustre, ou que l'admission d'un castrat dans un ordre religieux, ou que l'arrêt initial, *primum judicium*, condamnant le principal coupable. Passons sur l'impossibilité d'assigner avec certitude à Abélard, poète en langue vulgaire ou en latin, aucune de ces « chansons » « devenues populaires en maints pays » et qui, « en grand nombre », diffusaient, divulguaient au loin le nom et le mérite de l'élégant conférencier : si capricieuses que puissent être les survivances documentaires d'un passé d'il y a huit siècles, ces parfaites « carences » ne laissent pas d'inquiéter le plus tolérant des calculs de probabilité. Passons sur l'invraisemblance qui fait adresser *à un ami* (lequel, s'il était un ami authentique, devait être fort au courant de la plupart des faits allégués par le chroniqueur) un long rapport qu'un intime jugerait indiscret et assez inutile.

Si, de l'outrecuidant amoureux, nous nous adressons à l'incomparable amante et à sa famille, nous ne nous heurtons pas à beaucoup moins d'invraisemblances : et ce n'est pas de l'admirable constance d'une femme de cœur qu'il s'agit, mais des circonstances qui contribuent à lui donner son relief et son éclat. Héloïse est la *nièce* de Fulbert, et l'on s'est en vain efforcé de proposer d'autres parentés pour cet homme qui semble obéir à la consigne avonculaire, pourrait-on dire, dont le moyen âge entendait charger cet éducateur-né, le frère de la mère, lequel, dans le cas particulier, fait preuve d'un aveuglement caractéristique, puisque, dans l'étroit mi-

1. Dans le même temps (16 septembre 1869) Barbey d'Aurevilly, du point de vue de la sincérité amoureuse, parlait de « cette pédante d'Héloïse, aimée — si cela peut s'appeler aimée ! — de son pédant d'Abélard, et qui tous deux phrasaient ce qu'ils n'éprouvaient pas... » (*Polémiques d'hier*, p. 291).

lieu lettré du Quartier latin, il en est à ne pas connaître le célèbre personnage qu'il prend « au pair » en sa maison ! Le malencontre résultant de cette méprise est de nature, en tout cas, à déconseiller aux parents de confier une fille bien douée à d'autres tutelles que les maisons religieuses destinées à ce rôle et où les scandales seraient plus clandestins.

L'enfant né des amours de ces deux personnages est nommé *Astralabe* ou *Astrolabe*, et il y a quelque chose d'excitant (à quoi cédait Alfred de Vigny en imaginant d'écrire son histoire) en ce nom lui-même. Mais est-il vraisemblable que deux chrétiens du XII^e^ siècle aient ainsi baptisé la chair de leur chair? S'ils ne l'ont pas fait, il y a une singulière malice à l'alléguer. S'ils l'ont fait, le défi est flagrant à un ordre de choses chrétien que menaçait de bousculer, *par l'interprétation astronomique du ciel*, l'instrument ainsi dénommé par la science gréco-arabe : l'astrologue Abraham Ibn Ezra avait rédigé un *Traité de l'Astrolabe* dont la diffusion avait été grande dès le XII^e^ siècle[1].

Supposons au contraire — et c'est ma thèse — qu'un adversaire quelconque ait tenu à desservir Abélard, peu avant ce concile de Soissons où il avait à répondre avant tout d'une véritable forfanterie théologique. Une divulgation telle que l'*Historia calamitatum*, faisant balle des magnifiques *on-dit* et des arrogantes affirmations de l'illustre maître en tant de choses, pouvait taire les invraisemblances et amplifier les imprudences : les plus périlleuses de celles-ci ayant trait, bien entendu, à cet amour profane contre lequel s'élève, en France et au dehors, un véritable hérissement de conciles[2]. La forme en est caractéristique d'Abélard et de ce qu'on possède d'authentique, venant d'un esprit aussi orné? Mais c'est qu'un *A la manière de* ne saurait manquer d'être ainsi rédigé, et le balancement ultra-logique de cette pensée, le *pro et contra*, le *sic et non* du maître, sont tellement sa *manière*, en effet, qu'encore aujourd'hui le « dualisme antithétique » du penseur français semble, à un étranger bien informé, indispensable à signaler[3], au regard de l'empirisme pluraliste des Anglais en particulier.

Un moine, professeur de poésie latine, travaillant sur l'ordre d'un légat du pape, avec un regard insistant sur les récalcitrants anglicans, ne procéderait pas autrement contre un homme qui se pique d'expliquer Ézéchiel sans gloses et qui, en matière de triomphante sécu-

1. R. Levy, *The astrological Works of Abraham Ibn Ezra.* Baltimore et Paris, 1927, p. 15.
2. Car le paragraphe de la page 113 est à cet égard tout à fait insuffisant.
3. Müller u. Freienfels, *Die Franzosen als Dualisten* dans *Französische Philosophie und Wissenschaft* (*Frankreichkunde*, II. Frankfurt a. M., 1930, p. 201).

larité, menace *une spécialité, âprement défendue vers ce temps, des religieux diserts et experts en phraséologie amoureuse* : c'est ainsi que, sans faire appel à des mythes solaires ou lunaires, une critique sympathique formulerait la paternité, extérieure à Abélard, de l'histoire sur laquelle se fonde une histoire dénuée, à son point de départ, de toute certitude authentique, mais destinée d'autant plus à croître et fleurir dans les esprits que les esprits sont à la fois le terrain réceptif de ce germe admirable et le milieu qui a rendu possible la germination elle-même.

Les prédispositions qui rendent possible, autour d'un « noyau » de légende, la cristallisation d'éléments ardemment *vitaux*, c'est avant tout la division de la Chrétienté et l'hésitation de l'Angleterre en cette délicate matière du célibat ecclésiastique ; c'est l'affirmation, chez saint Jérôme, qu'un mariage par amour est aussi coupable qu'un adultère ; c'est le sens étymologique du *monachos*, de l' « homme seul », affirmant en même temps, en face de la rudesse masculine, qu'il est propre à manier le bien-dire du *concile d'amour*, les élégances ovidiennes — et qu'un laïque est mal venu à se mesurer avec lui en ces délicates matières.

Quoi qu'il en soit, cette parfaite histoire était d'autant plus sûre d'intéresser les cœurs et les esprits, que ses éléments s'adaptaient d'avance à certains états de sensibilité et d'indifférence critique : c'est même, dans ce cas aussi bien que dans certains autres du même genre, une convenance évidente qui ne peut manquer d'opérer plus tard, entre la légende *jadis matérialisée par une inquiétude collective* et des *retours d'inquiétude ranimant la légende.* Car, s'il était souhaitable d'instituer un triage historique parmi l'admirable moisson engrangée ici — avec quel soin, le chiffre de 527 numéros recueillis par M^lle^ Charrier[1], auxquels s'ajoute une *Iconographie* de près de cent articles, en témoignerait à lui seul — il importerait de retrouver, à l'égard des « victimes cloîtrées » , ou du dur célibat ecclésias-

1. Puisqu'il est entendu que la « thématologie » ne saurait, par définition, aboutir à des listes complètes, les additions suivantes devront s'y ajouter sans prétendre les compléter jusqu'à perfection : l'ordinaire développement de *la Chandelle d'Arras;* la part prise par Bürger, Eschenburg, Sophie Moreau, Platen, plus tard Carducci, à divers rebondissements de la légende en Allemagne et en Italie ; le développement de Töpffer dans les *Nouvelles genevoises*; une tragédie d'*Eloïsa* en Angleterre en 1764; un *Dialogue between Eloïsa and lady Montagu* (*The sentimental Magazine,* déc. 1773); l'article de la *Westminster Review,* 1838-1839, t. XXXII ; une importante citation de Walter Pater, etc., etc. Balzac voulait écrire, et a même amorcé, un *Nouvel Abailard.* L'Héloïse d'Edgar Quinet (*Ahasverus,* 4^e^ journée) est bien pathétique dans son fidèle désir de ne jamais ressusciter.

tique, des préoccupations que la littérature ne dissimule qu'à demi. Ce n'est pas sans raison que le catholicisme de Pope, l'érudition du *non-juror bishop* Rawlinson rendent, à une légende un peu galvaudée ailleurs, une sorte de plénitude pathétique, et une publication éditée (n° 48, et sans doute n° 47) chez l'énigmatique Pierre Marteau, de Cologne, appartient évidemment à la propagande anticatholique. La *fine lady* de Lord Lyttleton, *History of the reign of Henry II*, correspond à une conception intellectuelle qui glorifie en Héloïse « le premier homme de lettres » possible du siècle (t. II, p. 326) ; l'amante de l'hérétique Abélard plaît au Disraeli des *Curiosities of Literature.* Le personnage *éperonné* qu'évoque le rêve ardent d'Alfred de Vigny l'enlève à la clergie avec un secret dessein d'idéalisme laïque. Et ainsi, issu d'une manifestation infiniment probable de controverse monacale, le couple glorieux va rejoindre Tristan et Iseult, Paolo et Francesca, Roméo et Juliette, d'autres parfaits amants encore, dans ce ciel peuplé de belles images où s'approvisionne l'imagination des foules ou celle des poètes, moins curieuses de perpétuer le souvenir d'authentiques humains que de réincarner dans la vie imaginaire et passionnée des « mythes » issus de la réalité, sans doute, mais munis sans retard d'une puissance étrange de durée et de féconde reviviscence.

Fernand BALDENSPERGER.

Frances A. YATES. **John Florio. The life of an Italian in Shakespeare's England.** Cambridge, University Press, 1934, 336 pages.

On trouvera dans le livre de miss Yates de bonnes études sur les diverses œuvres de Florio, sur ses manuels de conversation, sur son dictionnaire et, en particulier, sur sa traduction de Montaigne, si révélatrice de son goût littéraire. Mais miss Yates a eu comme première préoccupation d'arriver à une mise au point biographique aussi précise que possible. Son ouvrage se recommande, à ce titre, par de solides qualités d'érudition. Il reprend bien la question et complète, sans le faire oublier, le livre de Mme Longworth-Chambrun (*Giovanni Florio.* Paris, Payot, 1921 ; cf. *Revue de littérature comparée*, janvier 1922). Nous louons l'auteur d'avoir élargi et renouvelé par une abondante documentation de première main la connaissance jusqu'ici fragmentaire que nous avions de Florio. Dans l'interprétation des textes qu'elle consulte et dont elle a quel-

quefois l'honneur de la découverte, miss Yates n'apporte pas moins de rigueur que d'ingéniosité. Elle a recours quelquefois à l'hypothèse, mais elle ne s'y aventure pas sans l'appui de fortes présomptions ; et, en vérité, nous acceptons comme très probables les quelques suggestions que, faute de textes, elle ne s'estime pas encore en mesure de prouver.

L'ouvrage de miss Yates nous apporte quelque lumière sur le second exil du père de Florio, qui se trouva forcé de quitter l'Angleterre sous le règne de Marie Tudor, peu après la naissance de son fils Giovanni. C'est en Suisse que la famille se fixa. Il ne semble pas, d'après les recherches de notre auteur, que le jeune Florio soit jamais allé faire ses études en Italie. Selon toute apparence, il n'a dû sa forte culture italienne qu'à l'enseignement de son père, à la fréquentation des réfugiés italiens et aux années d'études qu'il passa non pas en Italie, mais à l'Université de Tübingen, alors fort soumise aux influences italiennes. Il y a une autre circonstance de sa vie que miss Yates a pu éclaircir avec certitude grâce à sa découverte de certains documents du Record Office. Elle a réussi à établir que Florio a occupé pendant au moins deux ans (1583-1585) un poste à l'ambassade de France à Londres, à titre à la fois d'interprète et de précepteur. Il y fut en rapports quotidiens avec Giordano Bruno. Il semble aussi qu'il y ait rempli, sous le couvert de son poste, une mission politique secrète pour le compte de Walsingham. Il aura le même rôle de diplomate officieux plus tard, à la cour de Jacques I^{er}, grâce à sa position très importante auprès de la reine Anne de Danemark. Toute l'étude de miss Yates nous autorise à voir dans Florio un homme capable d'activités plus variées que nous ne l'avions cru jusqu'ici. Miss Yates passe en revue ses nombreuses relations, protecteurs ou ennemis, parmi lesquelles nous remarquons les plus grands noms de l'époque.

C'est sur la question si instructive des ennemis de Florio que miss Yates attire le plus notre attention. Elle a trouvé une piste précieuse dans l' « Ortho-epia Gallica » de John Eliot (1593) qui, à titre de parodie des manuels de conversation français, italiens et espagnols, constitue un témoignage des résistances anglaises à l'égard des professeurs étrangers. Miss Yates nous montre que la principale victime de Eliot se trouve être Florio. Aussi bien, n'est-il pas le roi de ces maîtres en beau langage venus d'outre-mer? Elle nous découvre, d'ailleurs, toute l'étendue de cette querelle d'Eliot et de Florio. L' « Ortho-epia Gallica » semble par certains côtés une pièce de la fameuse controverse Harvey-Nash. En tout cas, miss Yates a pu établir avec certitude l'alliance de Florio et de Nash en 1598 contre un ennemi commun, Hugh Sanford, qu'elle identifie

avec le « H. S. » de la Préface du *Dictionnaire*. Elle réfute donc la théorie selon laquelle « H. S. » désigne, malgré la différence d'initiales, William Shakespeare, pris à partie par Florio, qui ne lui pardonne pas le personnage d'Holofernes. Il y a d'ailleurs, dans la Préface, une allusion beaucoup plus probable à Shakespeare. Miss Yates accepte bien la tradition selon laquelleHo lofernes (ou peut-être, ajoute-t-elle, Armado) représente Florio. Mais elle désire étayer cette croyance sur une raison plus solide que l'identité, reconnue par elle insoutenable, de Shakespeare et de « H. S. ». D'ailleurs, cet argument n'explique en aucune façon l'initiative prise par Shakespeare. Or, miss Yates pense être sur la bonne voie après avoir éclairci ces vastes et nombreuses querelles où Florio s'est trouvé mêlé et qui lui ont donné dans le monde élizabéthain une position précise. Ces querelles n'ont pu échapper à l'observation de Shakespeare. Miss Yates pense, en particulier, que c'est l' « Orthoepia Gallica » qui lui a fourni les éléments de sa caricature de Florio. Shakespeare a ainsi recueilli une sorte de tradition et s'est fait l'écho d'une partie de l'opinion anglaise à l'égard de l'Italien

Miss Yates a donc fourni un apport louable à l'érudition élizabéthaine. Mais nous pouvons regretter que son ouvrage ne contienne guère de vues générales. Il y a dans les faits qu'elle a patiemment rassemblés matière à de nombreuses réflexions sur la diffusion et la portée de l'italianisme en Angleterre sous Élizabeth, sur les résistances qu'il a rencontrées et sur la souplesse qu'il lui a fallu pour se faire accepter. Nous ne voyons pas de contradiction entre établir des faits et en approfondir la signification. Il n'y a pas lieu, néanmoins, de reprocher à miss Yates d'avoir préféré se borner à la tâche de biographe. Mais nous pouvons, à juste titre, être déçus que la physionomie de Florio n'émerge pas davantage de ces nombreuses indications biographiques, puisque miss Yates nous annonce dans sa Préface qu'elle va tâcher de « reconstruire » cette importante personnalité « telle que ses contemporains la voyaient ». Nous avons cherché dans la conclusion quelque chose comme une synthèse de ces multiples recherches, une juste estimation de l'importance de Florio et de la place qu'il a tenue dans la société de son temps. Mais, comme l'auteur s'y contente, malgré ce titre de conclusion, d'émettre une hypothèse sur un simple épisode de l'histoire de Florio (est-il ou non l'Holofernes de Shakespeare?), nous avons été fâchés de le voir rétrécir lui-même la portée de son ouvrage, par ailleurs, nous tenons à le répéter, si solide et si méritoire.

Lucien CATTAN.

Paul Hazard, professeur au Collège de France. **La Crise de la conscience européenne (1680-1715).** Paris, Boivin, 1935, 3 vol. in-8°.

Quatre parties, vingt-trois chapitres ; dix ou quinze personnages de haute volée, au premier plan, et, au second, cent autres, manieurs de plumes et brasseurs d'idées ; entre eux, une foule de relations humaines ou savantes, des rencontres, des chocs, des combats par-dessus les classes, les professions et les frontières ; des centaines de livres latins, hollandais, anglais, allemands, italiens, espagnols, français ; des milliers de références et de renvois ; un monde d'idées, de caractères, d'explications et d'interférences : tel est l'ouvrage de M. Hazard.

M. Paul Hazard a créé une *Europe 1700* pourvue d'une personnalité et d'une raison d'être, organisme idéal vivant enfin sa vraie vie, qui est celle des idées, et prêt désormais à tenir son rôle dans le drame des siècles, entre la Renaissance et le classicisme d'une part, les « lumières » et le préromantisme de l'autre. Jusqu'à ce jour, l'Europe de 1700 était faite de pièces détachées dont on ne percevait pas le joint, ni le jeu. C'était l'Europe de Pierre Bayle, à moins que ce ne fût celle de Malebranche, celle de Bossuet ou celle de Locke. Les philosophes n'y voyaient que la descendance nombreuse de Descartes ; les juristes y admiraient Pufendorf ; les théologiens s'en tenaient au conflit des dogmes ; les littérateurs ne juraient que par Boileau et Addison, par Lesage et Swift. Il fallait abattre ces cloisons et, d'une vue perçante, reconnaître, sous leur travestis juridique, religieux, philosophique ou littéraire, l'identité des idées de fond. Il fallait remonter du divers à l'unité, éliminer l'incident qui égare, la feinte qui trompe et, pour connaître Bossuet, ne point se croire dispensé de sonder Spinoza. Il fallait, en somme, cet ensemble de dispositions heureuses que M. Hazard a su réunir.

L'Europe de 1700 se présente, même à une vue superficielle, comme un vaste chantier. De nombreuses équipes s'y livrent à la destruction de l'édifice qui abritait l'homme classique ; et déjà des architectes prévoyants dressent le plan du nouvel édifice que le XVIII^e^ siècle construira pierre à pierre. Que détruit-on et quels sont les destructeurs? Toute la conception de l'homme et de la vie subit l'assaut des novateurs. Loin d'être la mesure de toutes choses, l'homme classique n'est que le représentant éphémère de la raison universelle et de ses différentes catégories religieuses, sociales et littéraires : la seule fonction légitime de son esprit consiste à faire rentrer le particulier dans l'une quelconque de ces catégories. Tout

lui est donné et nulle donnée ne semble procéder de lui. De cette discipline intérieure émane une foule de hiérarchies et de lois qui enserrent dans leur réseau d'acier la totalité des manifestations humaines. A la base de ce type humain on aperçoit une inspiration religieuse, et plus précisément catholique, avec sa forte tendance à l'unité et à l'ordre et son sens sublime de l'éternité et de l'universel.

C'est en France que cette ordonnance idéale des choses humaines et divines nous apparaît avec le plus d'éclat et de cohérence. Les autres pays de l'Europe n'en offrent que la réplique imparfaite ou partielle, soit que, gagnés à la Réforme, ils aient déjà affaibli certains ressorts du catholicisme, éludé quelques-unes de ses conséquences ; soit que, politiquement arriérés, ils n'aient pas encore atteint à l'épanouissement complet de ses vertus. Cependant, pardessus les différences locales, on croit percevoir les éléments plus généraux d'un type européen croyant à l'efficacité de la raison, obéissant à des consignes extérieures et supérieures à sa volonté, peu évolué en tant qu'individu et membre de la société. Il existe donc, vers 1700, un état d'esprit européen, mais inégalement répandu et plus ou moins opérant : à n'en considérer que les cimes, on a parfaitement le droit de parler, avec M. Hazard, d'une *conscience européenne* et d'en examiner *la crise.*

A des degrés différents d'acuité, cette crise intéresse, en effet, tous les pays pensants de l'Europe et rassemble leurs élites dans une collaboration dont l'ouvrage de M. Hazard fournit des preuves à chaque pas. Que de traducteurs, que de curieux ! C'est tantôt Fontenelle qui refond le traité de Van Dale sur les *Oracles*, tantôt Bossuet qui correspond avec Leibniz, ou Dubos avec Bayle ; ailleurs, c'est le poète libertin Jean Dehénault et Saint-Évremond qui rendent visite à Spinoza. L'omniprésence de l'esprit cartésien est un fait. Spinoza, discuté par Bayle, réfuté par Bossuet, suscite une foule d'allusions et de polémiques et hante jusqu'à la conscience de ceux qui ne l'ont pas lu. Leibniz, grand seigneur, préfigure le cosmopolite dans toute la force de ce terme et Locke, aidé par Pierre Coste, gagne de proche en proche toute l'Europe lettrée. Voyez encore les huguenots bannis de France et qui trouvent asile chez leurs coreligionnaires hollandais ou anglais ; et tous les mathématiciens, physiciens, médecins qui se donnent rendez-vous, sinon toujours chez eux, du moins dans les pages du *Journal des Savants* et des *Philosophical Transactions.* De plus, même quand ils s'ignorent, ces hommes travaillent sans le savoir dans le même sens, contre le passé, pour l'avenir : preuve manifeste que, pour des raisons analogues et avec des effets convergents, une crise plus ou moins consciente agite l'Europe pensante tout entière.

D'abord, une crise religieuse. M. Hazard lui consacre la partie centrale de son ouvrage, la deuxième : *Contre les croyances traditionnelles.* Voici la tribu nombreuse et variée des « Rationaux », avec, pour avant-garde, les libertins. Des plus grossiers jusqu'aux plus raffinés, depuis Ninon de Lenclos jusqu'à Saint-Évremond et à Chaulieu, ces amateurs de joie terrestre, par leur existence et leurs écrits, forment un défi permanent aux vérités établies. Il leur arrive pourtant d'invoquer la raison, comme chacun le fait à cette époque : tout le long du livre de M. Hazard, on se heurte ainsi au malentendu d'une raison à plusieurs sens, signe non douteux de la profonde transformation qui s'opère dans les esprits. Notons, dès maintenant, le divorce entre le christianisme et la raison, première dissociation riche de conséquences mémorables et que les libertins amorcent sans y prendre garde. Le processus apparaît, au contraire, en plein jour chez Descartes, tel qu'on le comprend de plus en plus, et chez le cartésien Malebranche. On ne conçoit plus que le christianisme puisse satisfaire l'évidence cartésienne, ni résister à l'esprit d'examen dont Descartes a si fortement montré l'emploi. On sera désormais cartésien ou chrétien, mais non plus les deux ensemble ; et, si l'on s'obstine à concilier dans sa pensée le chrétien et le cartésien, on mécontente l'un et l'autre et l'on court à la faillite de son propre système. Voyez ce qui arrive au P. Malebranche : il inquiète Fénelon, il fâche Bossuet, sans complètement satisfaire Pierre Bayle.

Mais déjà, et dès son *Tractatus* (1760), Spinoza a résolu le problème en faveur de la raison : au nom de celle-ci, on repoussera le Dieu révélé et l'Écriture sainte, cet amas de contradictions et de préjugés, et on repoussera les rois, ces exploiteurs de la religion. La religion ne comporte rien de surnaturel, c'est un fait historique à expliquer historiquement. Le christianisme sera raisonnable ou ne sera pas. Son mystère? Le mystère n'existe pas, car rien n'existe en dehors de la raison : ainsi raisonne un Anglais, John Toland, tirant, en 1696, la conclusion brutale du *Tractatus*.

Par son goût du mystère, le christianisme favorise toutes les superstitions : détruire la foi des hommes en des puissances surhumaines, c'est un excellent moyen détourné d'affaiblir l'empire du christianisme. Bayle attaquera donc la croyance aux comètes comme signes annonciateurs de grands événements ; Van Dale et Fontenelle s'en prennent aux oracles ; les sorciers perdront le plus clair de leur crédit pour avoir comparu devant Balthasar Bekker, exorciseur du diable par la raison, et devant Christian Thomasius, l'initiateur de l'Aufklärung.

Entre en lice un prêtre d'apparence humble et soumise, Richard

Simon. Il n'aime pas les grands arguments. Mais il sait l'hébreu et pratique la philologie avec l'implacable rigueur d'un chercheur d'évidences. Car il est passionné de raison, de cette raison modeste et comme domestique, attentive à la logique des mots et qui se livre à la critique des textes. Personne n'y verrait d'inconvénient si cet excellent spécialiste ne s'était donné en pâture le texte de l'Écriture sainte : il triture ce texte selon les meilleures règles de l'art et si bien qu'à la fin de son travail on a de la peine à y voir autre chose qu'une œuvre humaine, pleine de contresens et d'imperfections.

Contre de tels arguments et de tels adversaires, contre la philosophie, l'histoire et la philologie unissant leurs forces destructives ; contre le prestige d'un Descartes, la logique d'un Spinoza, la mystique rationaliste d'un Malebranche, l'obscur travail de termite d'un Simon ; contre les libertins de France et les réfugiés de Hollande ; contre cette terrible attaque enveloppante, que peuvent les défenseurs de la tradition? Que peut Bossuet? Il a beau multiplier les répliques et les réponses : il ne construit plus. Il ne fait tout au plus que « réparer des brèches chaque jour plus menaçantes » (I, 283). M. Hazard nous présente un Bossuet infiniment pathétique, un Bossuet vieillissant, surmené, perdant peu à peu son crédit à la cour et sa puissance dans l'État, un Bossuet traqué, mais qui ne désarme pas. Il repousse les avances de Leibniz pour une réconciliation religieuse. Plus souple, le philosophe allemand se situe, lui, aux confins du monde moderne. Sa philosophie et son action apparaissent comme la charnière où le passé et l'avenir auraient pu se joindre et se continuer en souplesse. Il avait compris que les choses ne sauraient subir une cristallisation définitive, qu'elles demeurent soumises au mouvement et donc sujettes à des transformations perpétuelles. Telle est sa position dans le grand débat qu'il engage avec Bossuet sur l'unification des Églises : rétablir l'unité chrétienne, oui ; mais sans revenir en arrière et en tenant compte du degré d'évolution atteint par les esprits. L'échec des négociations qui mettaient aux prises ces nobles penseurs annonce la ruine progressive d'un système ayant livré sa principale forteresse : l'orthodoxie chrétienne.

Si bien que, lorsqu'il s'agit de construire, chacun va chercher ses matériaux ailleurs que dans le ciel et dans les dogmes. La nouvelle religion et la nouvelle philosophie, la morale et jusqu'au droit et à la science, renoncent aux idées pour rechercher les faits et, au lieu de combiner des notions reçues, dégagera des conclusions provisoires, mais traduisibles en pratique. A l'ordre divin, un ordre humain se substitue peu à peu : effort grandiose, mais combien péril-

leux et proche de l'anarchie ! Ces architectes veulent construire pour des hommes vivant sur la terre et trouvant leur fin en eux-mêmes : tel est le sens de la troisième partie du livre de M. Hazard, *Essai de reconstruction.*

A l'usage des temps nouveaux et du nouvel homme, Locke construit un système extérieur à la religion. C'est miracle de voir comment, avec la meilleure volonté du monde et en dépit de la foi sincère qui parfois anime leurs initiateurs, la plupart des entreprises de ce temps-là tournent contre la religion. C'était le cas de Descartes et de Malebranche ; et c'est le cas de Locke. Isoler la foi dans son domaine afin de la mettre à l'abri des recherches indiscrètes de la raison, quoi de plus orthodoxe? Mais on sent bien que, par cet isolement même, la foi cesse de rayonner et de créer ; que, ne pouvant être l'inspiratrice d'une philosophie, elle ne saurait en devenir un simple rouage, et qu'en somme le ciel et la terre demeurent rebelles à la synthèse et à l'unité. On travaillera désormais pour l'homme ou pour Dieu. Et c'est visblement pour l'homme que Locke travaille. Il veut l'aider à se connaître et à régler l'usage de ses facultés, rien de moins, mais rien de plus. A ce jeu, la métaphysique se rétrécit jusqu'à se confondre avec la psychologie. Et, si Locke crée cette dernière discipline, il compromet pour longtemps l'autorité de l'autre.

Mais non point sa raison d'être, qui réside au plus profond de l'âme. Locke a beau refuser l'accès de son système à la cause première, celle-ci n'en hante pas moins les esprits, et nous la voyons s'incarner en un Dieu non révélé, juste assez puissant pour gouverner le monde par les lois naturelles et libérer l'homme de son inquiétude métaphysique. Jamais le déisme n'avait rencontré milieu plus favorable à son épanouissement : depuis Toland et Shaftesbury jusqu'à Voltaire et à Rousseau, la pensée européenne trahit à chaque instant sa présence.

Le *droit naturel* joue un rôle analogue et parallèle à celui du déisme. Dépouillé par le déisme de son pouvoir spirituel, Dieu se voit ravir par les juristes son pouvoir séculier. Le droit divin tombe peu à peu en ruines et, à sa place, le droit naturel dresse sa juridiction audacieuse. Tous les ennemis du pouvoir absolu, les protestataires et les révoltés, se donnent carrière. Depuis Grotius, ce pionnier de génie, à travers Spinoza, Pufendorf, Locke, Cumberland, Gravina, Thomasius, tout le long du XVIII[e] siècle enfin, un grand travail d'émancipation juridique de l'homme et des peuples se poursuit sans relâche pour aboutir à cette conclusion logique que sera la Révolution française.

Cependant, le droit, quelque « naturel » qu'il fût, ne saurait à lui

seul maîtriser les instincts anarchiques de l'homme, maintenant que le Dieu des déistes, ce souverain débonnaire, a détrôné le Dieu de la Bible : il faut aux hommes une morale, une nouvelle morale indépendante de la religion et simple auxiliaire des lois civiles, une morale sociale à base naturelle. Il est facile de l'imaginer, mais comment lui donner l'autorité nécessaire pour mater l'égoïsme et encourager la vertu? Gros problème, dont le XVIII^e siècle cherchera en vain la solution. A défaut de cette solution, qui fonderait la vertu sur des bases inébranlables, on se contentera de l'inculquer aux gens par la propagande. Sans compter qu'une société trop vertueuse est mal récompensée de sa vertu et qu'elle risque fort de se morfondre dans la pauvreté et la stagnation, comme le prouve, dès 1705, un Anglais trop ingénieux, Mandeville.

La vertu est, en effet, une excellente chose, mais le bonheur en est une bien meilleure ! Le grand bonheur de la béatitude céleste, laissons-le aux saints. Le nôtre sera moins parfait, mais d'autant plus sûr. Saint-Évremond, l'honnête épicurien, par des moyens modestes, sait fort bien se rendre heureux. Fontenelle s'y applique de son côté, et comment ne pas admirer sa réussite? En prêchant le *good humour*, l'élégant Shaftesbury corse ce modeste bonheur terrestre d'une pointe d'ironie bien anglaise. Et tous, sans oublier Locke et son *Epistola de Tolerantia* (1689), renonçant aux fortes certitudes qu'un Bossuet défendait si âprement, modèrent leur flamme, apprennent les avantages d'une douce tiédeur et prêchent *la tolérance*, à la fois vertu et condition du bonheur.

Avec *la science moderne*, le changement apparaît encore plus profond et révélateur : au lieu de conquérir le ciel par la piété, l'homme conquerra la terre par la science, non sans nourrir l'espoir que plus tard, bien plus tard, quand la matière aura livré à l'investigation tous ses secrets, quand, ayant découvert les lois de l'univers, l'homme s'en sera rendu maître, le ciel, c'est-à-dire la félicité, lui reviendra par surcroît. Une nouvelle religion naissait ainsi, plus consolante que le déisme, et qui donnera au nouvel âge son impulsion au travail et son authentique foi : *la foi au progrès.* C'est le triomphe des mathématiques, avec Newton et Leibniz, et celui de la physique expérimentale. L'expérience s'impose dans tous les domaines et c'est un médecin, Boerhaave, qui, dès 1715, en fera l'éloge académique. De son côté, l'observation triomphe, reine incontestée de ce nouvel âge dont le fait est roi. Aussi, la découverte scientifique, quelle joie ! Mais une joie « qui ne ferait rire que l'esprit », selon la subtile remarque de Fontenelle.

Armé de ses appareils, secondé par ses machines, le savant apparaît comme le maître de la nouvelle humanité. De simple praticien,

le voilà héros. C'est lui qui, pour une grande part, fournit à son époque le type idéal de l'homme : *le philosophe.* Le *Dictionnaire* de l'Académie de 1694 définit, en effet, le philosophe : « celui qui s'applique à l'étude des sciences et qui cherche à en connaître les effets par leurs causes et par leurs principes ». Le philosophe sera, en outre, « le sage », soucieux de son bien-être et habitué à prendre les choses comme elles viennent, sans grand enthousiasme, sans désespoir. Et surtout, il pensera librement sur toutes choses. Le philosophe, savant, sage et libre d'esprit, quel autre type mieux adapté à l'âge de Locke, de Fontenelle et de Shaftesbury?

* * *

Tout l'homme, on le voit, et toute la société se trouvent engagés dans ce renversement de valeurs. L'Europe, par ses élites pensantes, est en train de se créer de nouvelles raisons d'être ; et, pour les rejoindre, elle parcourt dans toute sa longueur le chemin qui conduit du ciel à la terre, de l'idée au fait, de l'autorité à la liberté. Que s'est-il passé? Quels mobiles profonds poussent les hommes dans la voie incertaine des réformes?

A cette question, M. Hazard répond dans la première partie de son ouvrage : *Les grands changements psychologiques.* Le titre du premier chapitre est significatif entre tous et pourrait servir d'emblème à l'ouvrage tout entier : *De la stabilité au mouvement.* Las de se replier sur eux-mêmes ou de vivre dans leur ambiance natale, les hommes s'en vont à la conquête du monde. Des curieux, des savants, des marchands, des missionnaires, non contents de parcourir l'Europe de long en large, cheminent vers le lointain, jusques au fond de l'Asie. Quelle riche récolte d'idées ! Même quand elles ne figurent que la réplique d'idées presque familières, par le seul fait de porter un vêtement chinois ou d'agir en terre persane, elles acquièrent un regain de jeunesse et se chargent de prestiges exotiques propres à centupler leur force de pénétration. M. Hazard l'observe très finement et nous fait passer en revue quelques-uns de ces voyageurs et leurs principales conquêtes spirituelles. C'est le goût de la nouveauté qui lance sur les mauvaises routes du temps ces caravanes toujours plus nombreuses. A tant comparer les hommes, les institutions et les religions, et à force de faire admirer autour d'eux tantôt le bon sauvage, tantôt le sage Égyptien, ou bien l'Arabe, le Turc, le Siamois et le « philosophe chinois », comment ces voyageurs si prompts à s'émerveiller ne justifieraient-ils pas l'alarme de La Bruyère : « Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages et perdent le peu de religion qui leur restait... »?

Le doute les envahit, et bientôt la négation et le scepticisme. Sans compter qu'à la suite des voyageurs qui voyagent se pressent les voyageurs qui rêvent, un Jacques Sadeur, un Tyssot de Patot : ceux-ci ont perdu toute mesure, une véritable fureur de destruction anime leurs voyages imaginaires.

Or, le « mouvement » ne réside pas seulement dans le fait de se déplacer dans l'espace, il est dans l'esprit même du voyageur. C'est à ce titre que le goût du voyage exprime d'une manière en quelque sorte symbolique un changement dans la psychologie de l'époque. Changement qui se manifeste, en somme, tout le long de l'ouvrage. Passer de la stabilité au mouvement, quelle aventure pour une âme ! Le mouvement n'est-il pas synonyme d'agitation et de recherche, donc d'hétérodoxie et d'inquiétude? Et cette science moderne qui vole de découverte en découverte, qui « avance » avec chacune de ses conquêtes, n'est-elle pas l'invention par excellence d'esprits sans repos? Quant à l'idée de progrès, véritable finalité de tout ce labeur scientifique, nous n'y voyons que la forme idéale et la légitimation philosophique du mouvement né dans l'esprit des gens qui, vers 1700, savent soustraire leur pensée aux catégories reçues.

Le chapitre *De l'ancien au moderne* formule un autre changement dans la psychologie de l'époque : alors que l'antiquité faisait la loi dans bien des domaines, on s'avise que le présent n'est pas moins riche en leçons et même qu'il possède sur l'antiquité l'avantage de la certitude. L'éloquente histoire qu'écrivent les Mézeray et les Varillas est sœur de la morale et toute proche de l'art. Et la simple vérité? On se prend à douter de l'authenticité de ces beaux récits. L'histoire romaine apparaît pleine de lacunes et d'artifices ; plus encore la grecque. Quant à l'histoire biblique, elle ne présente aucune date qui ne soit pas contestable : pour les chronologistes, quel beau travail ! Mais travail dangereux qui, sans toujours le vouloir, sape la foi et inflige à un Bossuet les pires tourments qu'un bon serviteur de l'Église puisse redouter.

En quoi cette crise de l'histoire et cet abandon relatif de l'antiquité révèlent-ils un changement psychologique? Il convient d'y voir une nouvelle orientation en même temps qu'une libération de l'esprit. Se tourner vers le passé, se pencher sur le présent — deux attitudes mentales qui font que la plupart des problèmes humains se poseront désormais différemment. L'antiquité offrait tant de solutions toutes faites ! Renoncer délibérément à cet appui, dans le classement des idées ne plus compter que sur la force de son propre jugement, c'est une grande résolution, et courageuse.

Du midi au nord... L'Italie et l'Espagne n'existent plus que par

leur passé. Et, si la France détient encore la suprématie politique et spirituelle, on commence à la lui contester. L'Allemagne se réveille, la Hollande devient de plus en plus un foyer rayonnant d'idées, un centre intellectuel. Quant à l'Angleterre, elle renforce de jour en jour sa situation politique et, grâce aux traducteurs français, ses penseurs acquièrent une réputation européenne. Le Nord apporte désormais à l'Europe sa contribution originale, un goût nouveau, une pensée autre que celle du Midi : l'âme de chacun s'en trouve plus riche et plus complexe. Changement psychologique? Sans doute ; la configuration spirituelle de l'Europe ayant changé, comment les esprits ne changeraient-ils point? L'Europe apparaît plus vaste dans sa diversité et, à côté d'elle, surgissent les autres continents, révélés par les voyageurs. Les bornes de l'esprit reculent avec celles du monde connu et c'est tout le cadre mental qui, pour contenir des notions imprévues, s'élargit démesurément. Dans ce cadre nouveau, les problèmes se poseront autrement que par le passé.

Avec l'*Hétérodoxie*, autre changement psychologique, manifeste et capital. A la suite de la révocation de l'édit de Nantes, les huguenots de France essaiment en Europe, et surtout en Hollande. Ils y poursuivent une double action, contre l'orthodoxie française et contre eux-mêmes. Car le libre examen une fois introduit dans la pensée, comment lui imposer des bornes? M. Hazard nous montre la Réforme continuant à se réformer, l'émiettement des sectes, leur anarchie. Les hommes veulent penser avec leur propre cerveau et, dans ce non-conformisme militant, il est permis de voir une véritable exacerbation de la personnalité qui, de proche en proche, gagnera toute l'Europe. En attendant, l'exemple le plus saisissant et le plus complet de cette nouvelle psychologie, c'est Pierre Bayle qui nous l'offre, à qui M. Hazard consacre un chapitre passionnant.

Le sens et le goût du mouvement, l'élargissement du cadre mental, l'abandon du passé et l'intérêt croissant pour le présent, enfin la naissance d'une personnalité non conformiste par principe et critique par définition — serait-ce tout? Il est certain que ces valeurs psychologiques en supposent d'autres, tout aussi importantes, et qu'en somme l'ouvrage de M. Hazard peut tout entier se traduire en termes psychologiques. Ainsi, l'empirisme de Locke et la science moderne révèlent chez leurs contemporains un goût très décidé pour le fait particulier et le mépris des généralités abstraites : changement psychologique, s'il en fût. La notion du relatif et l'abandon de l'absolu vont de pair avec l'esprit de recherche et de doute, qui en est la cause — à moins qu'il n'en soit l'effet ! Là encore, changement psychologique. Dans l'impossibilité de connaître le chan-

gement initial dont les autres ne seraient que la suite logique et nécessaire, toute la question se réduit à savoir du moins comment ces différentes notions se subordonnent les unes aux autres.

Pour notre part, nous croyons voir dans cette gamme de valeurs psychologiques une double dominante : la première intéresse le problème de la connaissance, en d'autres termes *la raison;* la seconde intéresse le problème de l'homme, sa place et son rôle dans le monde, et nous fait assister à la naissance de *l'individualisme.* Une nouvelle conception de la raison et de l'individu, voilà le changement qui semble commander la psychologie nouvelle.

La raison. M. Hazard nous fait observer au chapitre de Locke (II, 8) que « les rationaux acceptent une alliance qui les sauve du scepticisme ; l'esprit du XVIII^{e} siècle, tel qu'il prend ses racines dans le XVII^{e}, est rationaliste par essence et empiriste par transaction ». Ainsi, la raison pactise avec l'empirisme : observation capitale et révélatrice ! Toute la pensée du XVIII^{e} siècle tient dans ce pacte. La raison pensait le monde par l'universel : elle le pensera par le particulier ; elle pensait par concepts : elle pensera par notions. Il y avait des catégories intellectuelles : Dieu, l'État, les bienséances, sur lesquelles la raison n'avait point de prise, soit qu'elles lui fussent extérieures, soit qu'elles s'identifiassent avec elle-même. Il n'y aura plus de catégories. Nous assistons à l'émiettement du monde intellectuel, au total bouleversement des cadres mentaux. D'où, pour la raison, une tâche nouvelle : réorganiser le monde en dehors de toute donnée *a priori.* De déductive, la raison devient inductive : elle change de fonction et presque de sens. Il ne s'agit plus pour elle de construire, mais d'abord d'éprouver la valeur des matériaux. Du service de l'homme, elle passe au service de la science. Elle avait une forte teinture humaniste et morale, car elle travaillait pour l'homme : elle travaillera désormais pour la connaissance. C'était une souveraine, ce n'est plus qu'une ouvrière. Telle nous apparaît, face à la raison humaniste de l'âge précédent, la raison critique du nouvel âge.

L'individu sert cette nouvelle raison et il s'en sert. M. Hazard cite quelque part (I, 205) ces paroles d'un obscur écrivain de l'époque, Claude Gilbert : « En suivant la raison, nous ne dépendons que de nous-mêmes et nous devenons par là, en quelque façon, des dieux. » En effet, dans sa solitude orgueilleuse, l'homme ne veut plus dépendre que de lui. Il se sent arrivé à l'âge de raison et refuse la tutelle des vérités établies qui l'aidaient à vivre et à mourir. L'individu est né, et avec lui l'individualisme. Il s'aperçoit qu'il n'existe pas en fonction de la religion et de l'État, mais que ce sont ces institutions qui existent en fonction de lui et pour son bien. Tous ces

négateurs, ces révoltés, ces critiques, ce sont comme autant de citadelles qui peuvent se rendre de leur plein gré, mais que l'on ne saurait réduire à merci. Richard Simon, Pierre Bayle, Spinoza, Locke, Fontenelle, Toland, Collins — ce sont *des individus.*

Or, voyez les conséquences de cet état d'esprit : aux yeux de la philosophie et du droit, un individu en vaut un autre. Dès lors, plus de hiérarchie sociale fondée en droit, plus de privilèges. Étant libres, les individus seront égaux. Nous assistons à la naissance de la démocratie, suite nécessaire de l'individualisme. En faisant remonter jusqu'en plein XVIIe siècle le mouvement qui devait, avec la Révolution de 89, atteindre un de ses premiers objectifs, M. Hazard émet une hypothèse que tout semble vérifier. Mais, précisément, nous voyons à l'origine de ce vaste mouvement le fait psychologique de l'individualisme et de la raison critique.

Dans son désir de nous présenter son époque en toute équité et sous tous ses aspects, M. Hazard couronne son ouvrage par une enquête sur les *Valeurs imaginatives et sensibles* (IVe partie), qui peut sembler superfétatoire et qui ne l'est qu'en apparence. L'empiriste épris du concret observable et attentif à sa psychologie individuelle, le rationaliste critique qui triture les abstractions, les conventions et les règles, cet homme nouveau annonce, en effet, des préférences nouvelles, même en matière de sentiment et de beauté. Certes, il vit dans *Une époque sans poésie,* comme le démontre M. Hazard dans un de ses chapitres les plus spirituels. C'est l'âge de la prose et on sait comment Fontenelle et Houdar de la Motte entendaient la poésie ; pour Jean Le Clerc, le poète n'est qu'un vulgaire menteur ! C'est aussi l'âge des critiques : Pope, et celui des imitateurs : J.-B. Rousseau, l'inénarrable Richard Blackmore, qui fabrique l'épopée comme on respire, Gravina, Maffei, Lee, Otway, Addison, Gottsched, ouvriers tragiques pleins d'application... L'Europe de 1700 rabâche du classique à satiété. Et, néanmoins, *elle prépare de longue main l'éclosion d'une poésie nouvelle,* et c'est là le fait capital, comme on le montrera plus loin.

Dans le chapitre suivant, M. Hazard recueille les éléments qui prouvent que la vie n'avait rien perdu de son pittoresque et que toute une littérature se développe en marge de la routine académique pour amuser ou faire frémir une large clientèle : les contes de fées, les *Mille et une nuits,* et les récits de Ned Ward et de Lesage, et les étrangetés que rapportent les voyageurs, et les exploits de flibustiers, de boucaniers, d'aventuriers de tous genres. Pareillement, on sait encore rire avec le *Lutrin* et ses imitations anglaises, avec Regnard et Dancourt ; on aime avec passion et on sait le dire, témoin la présidente Ferrand ; on essaye même de pleurer, jusque

dans le *Manlius Capitolinus* de La Fosse. Cibber et Steele risquent, enfin, des comédies sentimentales. Mais c'est l'Opéra qui plaît par-dessus tout aux contemporains de Saint-Évremond, comme un vivant défi à l'honnête homme et à la juste raison : il regorge de pathos et de merveilleux. Par ailleurs, il existe des *éléments nationaux, populaires, instinctifs*, sujet d'un nouveau chapitre. Les chansons populaires ravissent Addison et l'instinct intrigue beaucoup Fontenelle. Swift demeure très anglais et Grimmelshausen, avec son *Simplicissimus*, très allemand. Enfin, le chapitre des *Ferveurs* montre qu'effarouché par tant d'impitoyables raisonneurs, le sentiment religieux se donne libre cours dans des effusions que l'Église réprouve : le quiétisme, le piétisme, l'illuminisme.

Toutes ces modestes valeurs imaginatives et sensibles existent bel et bien à côté de Pierre Bayle, en marge de la littérature et de l'esprit dominants. Elles existent même de tout temps, la sensibilité ne perdant jamais ses droits. Et l'essentiel n'est pas de constater en 1700 l'existence de cette sensibilité spontanée et comme excentrique, mais d'en rechercher les traces, fussent-elles théoriques, chez ceux-là même qui semblent si fort s'en éloigner.

Or, l'individualisme empirique et critique de 1700, s'il n'exprime pas encore les mouvements d'une sensibilité à sa mesure, n'en laisse pas moins paraître les signes précurseurs. On pressent que *l'individu* ne tardera point à découvrir dans son fond les sources d'une sensibilité nouvelle, qui, avant d'être celle de l'homme en général, sera la sienne propre, faite pour exprimer son magnifique égoïsme. Ce n'est pas encore le culte du moi, mais déjà *la conscience du moi*. Et M. Hazard voit juste quand, dans cette partie des valeurs imaginatives et sensibles, il réserve un paragraphe à Leibniz (II, 241-244). Le monde des monades ne rappelle-t-il pas celui des individus humains, où chacun « est un monde à part », possède une personnalité irréductible et joue un rôle déterminé? De leur côté, les perceptions obscures viennent créer un univers absolument nouveau, situé aux antipodes de l'univers cartésien, un univers sans fissure ni compartiments géométriques et que l'on parcourt de long en large par les imperceptibles degrés de l'infiniment petit. Traduit en langage lyrique, cette métaphysique de la monade et des perceptions obscures fraie le chemin à toute l'esthétique égocentriste fondée sur la métaphore. Et si personne, du vivant de Leibniz, ne s'avise de déduire cette esthétique et encore moins d'en faire usage, elle n'en existe pas moins pour cela.

Il y a mieux : on croit saisir chez Locke les éléments d'une esthétique analogue à la précédente, bien que tout autrement motivée. Dans le paragraphe qu'il réserve à la *Psychologie de l'inquiétude*

chez Locke, M. Hazard tire parti de certains passages de l'*Essai* où il est parlé du désir et de la gêne que ce sentiment produit dans l'âme aussi longtemps qu'il demeure insatisfait. Cette gêne — *uneasiness* — que Pierre Coste rend, non sans abus, par « inquiétude », permet-elle vraiment de pressentir Saint-Preux, Werther et René? M. Hazard l'affirme avec prudence. Je crois, pour ma part, que c'est au centre même des nouveaux systèmes psychologiques, c'est-à-dire dans *la sensation*, qu'il convient de chercher les éléments d'une précoce psychologie romantique. S'il en est ainsi, l'*Essai* de Locke postule déjà une esthétique de la sensation. Et l'on surprend quelquefois tels de ses disciples, le grave Destutt de Tracy, le bon docteur Cabanis, se pencher avec ravissement sur cet univers coloré, odorant et sonore, dont ils doivent la révélation à leurs sens. Allons même plus loin : le sentiment lui-même, qu'est-ce, sinon une sensation interne? Sensation et sentiment apparaissent à plus d'un « psychologue » du XVIII^e^ siècle comme le double visage de la réalité perceptible.

Or, tout cela semble jeter une lumière assez neuve sur l'essence même du romantisme. On l'a étudié et défini de bien des manières. Mais sa nature sensorielle et sensuelle n'a point assez retenu l'attention. Le romantisme peut se résumer en un seul mot : sentir. Sentir le sentiment comme la sensation et en tirer jouissance ; plonger aux sources fraîches de la vie phénoménale, interne et externe, et y boire à même ses sens avides, comme pour étancher une soif séculaire ! Voyez déjà le préromantique brasser le monde complexe des couleurs, des sons et des odeurs, l'orchestrer gauchement en paysages et en états d'âme, établir les premières « correspondances », *inventer la métaphore.*

Car on n'a pas suffisamment remarqué, jusqu'à ce jour, l'énorme différence qui sépare la « comparaison » classique de la « métaphore » romantique. Qu'est-il intervenu? Tout simplement la naissance philosophique et littéraire de la sensation et du sentiment ! Une foule de mouvements agitent l'âme, que nul vocable ne désigne clairement au voisin. Comment traduire ces sentiments, sinon par une disposition spéciale des sensations, donc par la métaphore? Celle-ci n'est, en somme, que le « signe » poétique qui permettra à un autre que soi de reproduire pour son propre compte le sentiment qui vous tourmente. Les raffinements les plus subtils des romantiques, leurs extases les plus éthérées trahissent *toujours* par quelque côté leur nature sensuelle. Et, pour se traduire en métaphores, ils n'ont pas à changer de plan psychologique.

Ainsi, tout, dans le romantisme, nous ramène à cette source primitive de la sensation, dont Locke aura été le premier à proclamer le rôle capital qu'elle joue dans l'économie de l'âme et que l'abbé

Dubos, ayant beaucoup médité Locke, tente dès 1719 d'introduire dans ses *Réflexions*. Et c'est déjà une *Esthétique du sentiment* imparfaitement formulée que M. Hazard (II, 234-241) découvre, à juste titre, dans l'ouvrage de l'aimable abbé.

Si bien que l'homme nouveau, l'individu, qui apprend à connaître le monde par la simple perception et qui prend conscience de son moi, annonce l'éclosion prochaine d'un art à sa mesure, d'un art sensuel et sentimental prenant sa source non plus dans les concepts généraux de la raison, mais dans les incidents et les incidences du fait sensible.

***

Gonflé d'idées, de dates, de titres, de citations, l'ouvrage de M. Hazard forme pourtant un ensemble d'une régularité parfaite et d'une admirable tenue littéraire. L'effort du constructeur a porté sur un immense matériel, confus et difficile à manier. Ouvrez le volume de *Notes et références* dont M. Hazard fait escorter les deux volumes de son texte et considérez l'apparence redoutable des in-quarto latins et autres qui s'y alignent en rangs pressés. Page 73, vous constaterez qu'en l'espace de vingt-cinq années la question des oracles a fourni matière à plus de trente traités en plusieurs langues. Voyez encore le paragraphe des chronologistes, celui des voyageurs, celui de l'Arabe. Et, pour bien apprécier la réussite de M. Hazard, demandez-vous comment de cette poussière d'imprimés a pu s'élever avec tant d'aisance apparente une œuvre si cohérente et si claire.

Il y a fallu, certes, beaucoup d'années, beaucoup de labeur. N'en parlons pas : ces conditions font qu'une œuvre soit, mais non qu'elle soit belle. Admirons plutôt la clairvoyance et la pénétration du critique : trier tant d'écrits, les classer dans l'ordre de leur signification, discerner dans le concert confus d'une époque la voix de chaque auteur et le rôle de chaque ouvrage, quelle tâche complexe et que l'érudition devient belle quand on a su la dominer et non pas la subir !

Une grande sympathie humaine inspire ce critique et lui permet d'aller très loin dans l'intimité de ses personnages. Ceux-ci, nous croyons les voir vivre, non pas tels qu'ils devaient paraître à n'importe quel moment de leur vie, mais dans la vérité essentielle de leur pensée et de leur volonté. M. Hazard renouvelle, en effet, le genre du portrait historique : pour les grands hommes — Bayle, Fontenelle, Saint-Évremond, Leibniz et surtout Bossuet — des portraits « grandeur nature » et en couleurs, faisant paraître sous les perruques, les rubans et les complexions le mobile profond qui

mena leur jeu ; pour les seigneurs moindres, des miniatures ou des médailles. Ailleurs, il suffit à l'auteur de quelques touches pour situer un personnage dans son ambiance et dans notre imagination.

Car cet ouvrage d'érudition est l'œuvre d'un artiste aux ressources nombreuses. Il est écrit dans un style plein d'esprit et du meilleur — de cet esprit qui naît des choses et non des mots ; un style singulièrement lucide et pourtant si prenant que l'on s'oublie à le lire ; un style si riche en mouvement qu'il en devient par endroits dramatique, et d'une transparence telle qu'on s'étonne de lui voir porter tant d'idées fortes et de graves conflits ; un style, enfin, tout en nuances savamment organisées, qui serre le sujet jusqu'à se confondre avec lui. Et c'est peut-être cette dernière qualité que nous apprécions le plus chez M. Hazard : son style épouse les contours sinueux de la pensée avec une invraisemblable souplesse. M. Hazard feint quelquefois de prendre le parti de l'auteur dont il parle ; il le suit avec docilité, rapporte complaisamment ses démonstrations, semble même abonder dans son sens, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive qu'à force d'épier ses démarches il a fini par dépister ce qu'il cachait de vraiment précieux, ou de faux, ou d'enfantin. Dédaigner ainsi les décisions tranchantes, faire naître la vérité sous nos yeux du simple jeu des éléments qui la constituent et souvent la compliquent et nous faire, en quelque sorte, participer à cette découverte — c'est du grand art.

« Les esclaves amassaient des matériaux que les grands seigneurs des lettres méprisaient », nous dit M. Hazard (I, 66) à propos des historiens de 1700. Nous ne sommes pas sûr que les choses aient beaucoup changé depuis, ou plutôt nous sommes sûr du contraire. On ne saurait imaginer de conflit plus préjudiciable à la connaissance historique que celui qui oppose l'historien à l'érudit en d'interminables querelles, où l'un et l'autre n'ont rien à gagner, et la discipline de l'histoire a beaucoup à perdre. On veut espérer que l'exemple de M. Hazard portera et qu'on lui saura gré, de part et d'autre, d'avoir su joindre tant de talent à tant de savoir. Un terme nous hante, dont on contestera peut-être la propriété, mais qui, mieux que tout autre, nous semble caractériser une telle réussite : celui d'humanisme. Contribuer par l'étude intelligente du passé à la connaissance de l'homme de tous les temps, traduire les valeurs livresques en valeurs humaines et, aux grands débats qui agitent notre siècle, verser des documents vécus et des arguments éprouvés : n'est-ce point mettre ainsi le savoir au service de la cité et de l'homme? N'est-ce point le véritable humanisme de nos jours?

B. Munteano.

P. Bizilli. **Kratkaja istorija russkoj literatury. Čast' II. Ot Puškina do našego vremeni.** (Précis d'histoire de littérature russe. Seconde partie : De Pouchkine à nos jours.) Sofia, 1934, 100 pages.

L'éminent historien de la littérature qu'est M. Bizilli esquisse, dans ce petit livre, l'évolution de la littérature russe de 1800 à nos jours. Son but n'est pas une énumération encyclopédique des œuvres et des auteurs, mais une ample synthèse qui s'appuierait surtout sur l'analyse du *style*. Son livre est un tableau d'ensemble, tracé avec une rare perspicacité, une étude dont le besoin se faisait sentir. Mais c'est en même temps un manuel d'école, destiné avant tout, ainsi que l'auteur l'indique dans sa préface, aux classes supérieures des lycées. Écrivant un manuel, M. Bizilli est contraint de simplifier, d'abréger ou, au contraire, d'allonger par des explications plus ou moins élémentaires. La synthèse philosophique à laquelle tend naturellement son esprit se trouve souvent gênée par des préoccupations pédagogiques : M. Bizilli s'est mis lui-même sur le lit de Procuste. Cependant, même dans ces étroites limites, nous ne laissons pas d'admirer le jaillissement d'idées neuves et originales de l'auteur. Certaines pages de son livre sont des petits chefs-d'œuvre d'histoire littéraire. Plus particulièrement, notons ses analyses stylistiques, qui vont droit au but avec une précision admirable, s'appuyant uniquement sur quelques lignes d'un texte isolé.

Le comparatiste trouvera dans le précis de M. Bizilli des constatations qui l'intéresseront vivement. Citons-en une. M. Bizilli démontre que les formes littéraires consacrées par la poétique des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles se maintiennent très longtemps dans la littérature russe. Ainsi, la fable et la comédie en vers y sont cultivées pendant tout le premier tiers du XIX^e^ siècle, alors qu'à cette époque elles sont presque entièrement abandonnées en Occident. Krylov dans la fable et Griboïedov dans la comédie créent même des vrais chefs-d'œuvre en ranimant les formes déjà desséchées par des éléments tirés de la réalité russe et surtout grâce à une langue plus déliée et plus populaire. Même après le renouveau littéraire accompli par le romantisme, l'influence des genres des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles se fait encore sentir. Gogol, dans sa période réaliste, utilise pour son œuvre des formes préromantiques, très librement d'ailleurs, telles la comédie classique pour son *Revisor* et le roman picaresque pour *les Ames mortes*.

On le voit, la restriction qu'il s'est imposée lui-même n'a pas empêché M. Bizilli de donner des vues d'ensemble très intéressantes. Elle n'empêche pas non plus son manuel d'être un des livres les plus suggestifs qui existent sur l'histoire de la littérature russe.

Michel Gorlin.

SMOLLETT ET LA FRANCE :

C'est le titre même d'une de ces études en partie double où l'on voit une mutuelle curiosité, mais incomplète, et un reflet contestable, mais coloré, représenter les contacts que suppose le voisinage de deux pays et deux civilisations. Picaresque et voyageur, l'auteur de *Roderick Random* dépend d'une tradition et d'un climat ; Britannique du commun, il traduit plus volontiers des réprobations que des adhésions ; moins enclin, d'autre part, à la sentimentalité que Sterne ou Goldsmith, il n'offre guère, à l'intellect français contemporain, ces « valeurs » que recherche une littérature dans ses appropriations de l'étranger. D'où un double jeu que M. Eug. Joliat, auteur de ce livre très soigneux (Paris, Champion, 1935 ; in-8° de 279 pages), débrouille avec beaucoup de soin. Si l'on peut faire des réserves sur tels épisodes, fréquents dans la tradition burlesque, souhaiter au contraire plus d'insistance dans l'investigation des traces « smollettiennes », on accueillera avec satisfaction un nombre abondant de certitudes que complète un tableau fort utile des traductions de Smollett *dans les diverses littératures européennes.*

Le gérant : É. Champion.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1935.

FANNY BURNEY

INTERMÉDIAIRE MANQUÉE ENTRE L'ANGLETERRE ET LA FRANCE

Fanny Burney, la romancière dont les deux premières œuvres, *Evelina* et *Cecilia*, enthousiasmèrent les mondaines et les bas-bleus anglais aussi bien que le Dr Johnson, Burke et Gibbon, semblait appelée à servir d'agent de liaison entre les sociétés anglaise et française. En effet, des relations suivies avec de nobles émigrés français, son mariage avec l'un d'eux, puis un séjour de dix ans à Paris devaient, semblait-il, permettre à Fanny Burney de jouer un rôle auquel la prédestinait la nature même de son talent, cette aptitude à saisir et mettre en relief les manifestations particulières de la vie dans un milieu donné, aptitude qui lui servit dans ses romans à noter les aspects caractéristiques de la vie mondaine anglaise. Mais il semble bien qu'elle ne joua jamais ce rôle : rien dans son *Journal*[1], où elle rapporte consciencieusement les paroles des personnages en vue qu'elle a connus, ne permet de le lui attribuer. Cette carence a au reste ses causes naturelles :

Et tout d'abord l'âge tardif auquel elle aurait pu commencer à devenir un truchement. Fanny Burney avait quarante ans lorsqu'elle fit connaissance d'un groupe d'émigrés français. Elle n'avait jamais été en France auparavant. Son père, le Dr Burney, le maître de musique à la mode dans la société londonienne, envoya en 1767 les deux sœurs de Fanny compléter leur éducation à Paris, mais il garda

1. *Diary and Letters*, of Mme d'Arblay (Fanny Burney) with Preface and Notes by Austin Dobson in 6 vol., London, 1904.

Œuvres de F. Burney : *Evelina, or a young Lady's Entrance into the World*, London, 1778; *Cecilia, or Memoirs of a Heiress*, London, 1782; *Camilla, or a Picture of Youth*, 2 vol., London, 1796, 5 vol.; *The Wanderer, or Female Difficulties*, London, 1814, 5 vol.

la future romancière auprès de lui. Celle-ci n'était pas une forte personnalité, et son grand succès d'écrivain auprès de ses contemporains est dû surtout à la nouveauté de son premier roman. Lors des petits concerts qui se donnaient dans le salon du Dr Burney et auxquels assistait la meilleure société, Fanny avait pu observer les gens du monde. Ils se reconnurent dans *Evelina*, qu'elle écrivit d'abord sans intention de le publier; la fraîcheur et la sincérité de ce petit livre, où le public trouvait pour la première fois les impressions d'une jeune fille à son entrée dans le monde, conquit la société anglaise. La reine lut le second roman de Fanny Burney, *Cecilia*, s'intéressa à son auteur, et songea à se l'attacher. Après bien des hésitations, Fanny Burney accepta la charge de « keeper of the Robe ». Ses craintes étaient fondées : elle dut s'astreindre à une tâche d'une monotonie accablante, — elle devait s'occuper de la garde-robe de la reine et la seconder dans sa toilette, — et ne vit plus que très rarement ses amis. Cinq années après son entrée en fonction sa santé, très ébranlée, l'obligea à donner sa démission.

Ce long séjour dans un milieu aux idées étroites, soumis à une étiquette rigoureuse, ne la préparait pas à comprendre la coterie de réfugiés avec laquelle le hasard allait la mettre en relation. Fanny Burney alla passer sa convalescence dans le Surrey chez sa sœur aînée, Mrs. Phillips. Elle y fit connaissance de leurs voisins, Narbonne, Jaucourt, Lally Tollendal, des émigrés français aux idées libérales qui se repentaient amèrement d'avoir encouragé le roi à donner une constitution à son pays, car ils se voyaient dépassés par un mouvement qu'ils avaient cru pouvoir diriger. Ils étaient sévèrement jugés par les Anglais et par les émigrés français réunis à Londres, pour la plupart de purs monarchistes.

Mme de Staël rejoignit les membres de la petite colonie française de Juniper Hall en février 1793, alors qu'ils étaient atterrés par l'exécution de Louis XVI. Fanny Burney fut bientôt conquise par Mme de Staël, qui lui montrait de l'amitié, désirait étudier l'anglais avec elle et invita « la première femme d'Angleterre »[1] à faire un séjour à Juniper Hall. Le Dr Burney prévint aussitôt sa fille que les émigrés fai-

1. *Diary and Letters*, t. V, p. 172.

saient circuler dans la société londonienne des bruits défavorables au sujet de la fille de Necker, prétendant que sa maison avait été un centre révolutionnaire à la veille du 10 août, et calomniant ses relations avec Narbonne. Fanny Burney était convaincue que cette dernière accusation n'était pas fondée. Mais elle n'ignorait pas que l'ambassadrice de Suède avait eu des idées très avancées : elle venait de lire en effet la brochure où, les événements lui ayant donné tort, M^{me} de Staël se rétractait. Aussi Fanny Burney n'osa-t-elle braver ni l'opinion publique ni le déplaisir de la reine, qui lui servait une pension sur sa cassette; elle se déroba, assez maladroitement pour vexer M^{me} de Staël, qui demanda à Mrs. Phillips : « Mais est-ce qu'une femme est en tutelle pour la vie dans ce pays? Il me paraît que votre sœur est comme une demoiselle de quatorze ans »[1]. Et pourtant M^{me} de Staël semble avoir eu une véritable affection pour Fanny Burney, à qui elle fit dire un peu plus tard « qu'elle quittait le pays l'aimant bien sincèrement et sans rancune [2] ». Il est permis de supposer cependant que cette expérience a contribué à inspirer à M^{me} de Staël l'image désenchantée qu'elle trace dans *Corinne* de la vie de province anglaise.

Fanny Burney n'avait plus assez de curiosité d'esprit, — ce qui lui aurait permis de négliger le blâme mondain, — pour chercher à comprendre les tendances nouvelles de son époque. La conventionnelle Anglaise craignait instinctivement la revision de valeurs à laquelle l'aurait forcée un commerce suivi avec une femme d'esprit aussi libre et aussi avancé que M^{me} de Staël. Dans le domaine littéraire d'ailleurs, comme en politique, Fanny Burney restait fidèle au passé : elle avait été élevée dans le culte du D^{r} Johnson. Celui-ci avait lu *Evelina* avec intérêt, s'était pris d'affection pour la jeune et timide romancière, et lui avait donné de bons conseils. Quelques passages alambiqués de *Cecilia*, le second roman de Fanny Burney, décèlent ses tentatives maladroites et touchantes d'imiter le style périodique de son protecteur.

La société littéraire dont elle fit partie, le cercle des Blue-

1. *Diary and Letters*, t. V, p. 191.
2. *Ibid.*, t. V, p. 196.

Stockings, composé de femmes cultivées, d'âge mûr, telles que Mrs. Montague, Mrs. Thrale, l'amie de Johnson, Mrs. Vesey, ne s'intéressait qu'aux œuvres classiques. Aussi Fanny Burney n'évolua-t-elle pas. Son solide moralisme bourgeois s'opposait instinctivement à l'élément fiévreux et dissolvant du romantisme. Lors de sa première entrevue avec la reine, Fanny Burney lui déclara qu'elle avait décidé de ne jamais lire *Werther*, car les quelques pages qu'elle en avait parcourues ne lui semblaient qu'une apologie du suicide[1]. Elle resta même si étrangère aux progrès du romantisme que lorsque, quelques années après sa rencontre avec M^me^ de Staël, Fanny Burney voulut peindre un étudiant romantique dans *Camilla*, elle attribua à celui-ci un vif enthousiasme pour Thomson. Or les *Seasons* ont paru en 1730, et en 1796, année de la publication de *Camilla*, les milieux avancés d'Oxford et de Cambridge subissaient déjà fortement l'influence des premières œuvres de Gœthe et de Schiller.

*
* *

Ainsi ni le caractère ni l'éducation de Fanny Burney ne lui permettaient de comprendre les idées libérales du cercle de Juniper Hall. Cependant elle épousa un des membres de ce petit groupe d'émigrés, Alexandre d'Arblay, l'ancien adjudant de La Fayette. Comme M. d'Arblay n'avait pas siégé dans l'Assemblée Constituante, les Prussiens, entre les mains desquels il était tombé après avoir quitté volontairement l'armée française, lui permirent de se rendre en Angleterre. Ainsi il ne partageait pas aux yeux de Fanny le tort des autres « Junipériens ». C'était un homme extrêmement courtois, qui ne semble pas avoir eu une personnalité très accusée. Il partageait sans doute les idées de Fanny sur bien des points, car les deux romans qu'elle publia après son mariage ne décèlent guère d'influence étrangère. Seule peut-être l'analyse un peu plus subtile des affectations mondaines dans *Camilla* montre que l'auteur a pu étudier un milieu mondain différent et raffiné.

Ils vécurent modestement à la campagne pendant plu-

1. *Diary and Letters*, t. II, p. 346. Cf. J.-M. Carré, *Gœthe en Angleterre*, Paris.

sieurs années, puis M. d'Arblay retourna en France dans le vain espoir de recouvrer une partie de ses propriétés. Il finit par obtenir un petit poste à Paris, au ministère de l'Intérieur, et sa femme le rejoignit en 1802. L'ambassadrice de Suède lui fit aussitôt des avances qui furent repoussées, car Mme de Staël avait aussi mauvais renom chez les amies parisiennes de Mme d'Arblay qu'autrefois dans la société anglaise; et puis, tous les espoirs de M. d'Arblay reposaient sur le Premier Consul, et dès 1802 la rupture de celui-ci avec Mme de Staël était certaine.

Quelques mois après l'installation de Mme d'Arblay en France, en 1803, la guerre éclata entre l'Angleterre et la France, ce qui obligea la romancière à une très grande réserve et l'empêcha d'exercer toute influence anglaise sur ses connaissances, un groupe de vieilles dames nobles qui se réunissaient dans le salon de la princesse de Poix. Ce milieu n'avait rien d'un salon d'avant-garde, si nous en croyons la comtesse de Boigne, qui vit assez souvent Mme de Poix autour de 1820 : « Le ton de cette société était monté à un degré d'enthousiasme et à une sensiblerie pour les petites choses qui semblait très exagéré à notre génération [1]. » La princesse d'Hénin, qui avait été la meilleure amie de Mme d'Arblay, était, paraît-il, « la plus affectée de ces dames » [2].

Ce monde, bien qu'il ne se confinât pas dans ses souvenirs et s'intéressât aux événements du jour, « représentait le siècle dernier, se mettant à la fenêtre pour voir passer celui-ci [3] ». Il est vrai que, dans le salon de Mme de Tessé, Mme d'Arblay rencontrait Destut de Tracy, Suard et l'abbé Morellet, qui tous aimaient à lui parler du Dr Burney, depuis 1810 membre correspondant de l'Institut. Ont-ils aussi initié Mme d'Arblay à un courant d'idées plus moderne? On ne peut le savoir, car notre Anglaise était forcée d'être très prudente dans sa correspondance. En tout cas ces conversations n'ont laissé aucune trace dans son esprit, si l'on en croit son *Journal*, qu'elle reprit dès son retour en Angleterre, en 1813. Il est vrai qu'elle se sentait tenue à la plus grande réserve à l'égard du gouvernement français encore en guerre

1. Comtesse de Boigne, *Mémoires*, t. III, p. 4.
2. *Ibid.*, t. III, p. 4.
3. *Ibid.*, t. III, p. 2.

avec l'Angleterre, car il lui avait montré des égards pendant les dix ans qu'elle avait passés en France. C'est pourquoi aussi le roman que M^{me} d'Arblay publia en 1814, *The Wanderer*, a tant déçu les Anglais, car elle n'y a décrit aucune expérience personnelle, et a poussé la loyauté à l'égard de la France jusqu'à choisir son sujet en marge de la vie réelle. Elle vécut très retirée et mourut en 1840.

* * *

Ainsi, quoique les circonstances dans lesquelles Fanny Burney a été placée semblent, au premier abord, lui permettre de provoquer des échanges de vues féconds entre quelques écrivains ou mondains des deux pays, il n'en fut rien. Fanny Burney n'avait pas une personnalité assez forte pour exercer une influence quelconque sur les Français qu'elle connut. Les préjugés qu'elle tenait de son éducation, de son instruction et de son long séjour à la cour ne lui permirent pas de comprendre les étrangers les plus intéressants qu'elle a rencontrés; les Français avec lesquels elle s'est liée partageaient trop ses goûts et ses préjugés pour que rien d'intéressant pût surgir de ces contacts. Enfin, si Fanny Burney apprit à connaître un peu la France, la loyauté même de la romancière anglaise l'empêcha, dans la dernière partie de sa vie, de faire part de ses découvertes aux Anglais.

Eugénie DELACHAUX

ÉPISODES KANTIENS EN SUISSE ET EN FRANCE
SOUS LE DIRECTOIRE

Ph.-A. Stapfer. — L.-F. Huber. — Mme de Charrière. — B. Constant.

Les débuts de Kant en France, sous la Révolution, demeurent obscurs. A ceux qui l'ont effleurée, la question a dû paraître d'un intérêt trop incertain pour qu'ils consentissent à lui consacrer leur temps et leur peine. Aussi l'a-t-on réduite à une sommaire énumération de textes et à quelques brèves analyses, trop incomplètes pour qu'il fût possible d'en tirer des idées claires et des conclusions nettes[1].

Cette carence s'explique aisément. Loin d'aborder un sujet bien contouré et comme fourni d'avance par la sélection spontanée de l'histoire, on se trouve ici en présence d'une foule de menus textes sans liaison apparente, de fragments flottant à la dérive, de projets avortés, de curiosités impatientes autant qu'insatisfaites : le tout noyé dans une grande effervescence spirituelle qui ne manque pas de naïveté, ni de ridicule. Si bien que l'on doit en quelque sorte inventer soi-même un sujet qui à chaque instant se dérobe à l'étreinte de la synthèse, qui est partout et nulle part et qui, naturellement fuyant et diffus, semble opposer un défi permanent à la nécessaire unité d'une étude. A défaut du fil conducteur que les sujets moins ingrats fournissent d'ordinaire au chercheur, il faut ici procéder par recoupe-

1. Voir notamment François Picavet, *La philosophie de Kant en France de 1773 à 1814*. Avant-Propos à sa traduction de la *Critique de la Raison Pratique*, Paris, Félix Alcan, 5e édition, 1921. L'Avant-Propos porte la date de mai 1888. — Maximilien Vallois, *La Formation de l'influence kantienne en France*, Paris, Félix Alcan, 1924.

ments, poursuivre trop souvent des fantômes qui s'évanouissent dès qu'on croit les toucher et pratiquer trop de sondages mal récompensés. Car avant le grand ouvrage de Villers (1801), nulle œuvre de quelque consistance n'apparaît qui, donnant aux recherches une impulsion ou leur offrant d'avance une fin, puisse servir d'aimant au regroupement des idées et des textes. Privé de ce centre d'attraction, notre sujet exige un grand effort d'interprétation, qui ne va pas toujours sans risques. Enfin, dernière difficulté et non la moindre, trop de personnages obscurs, s'y mêlent qu'il est souvent impossible de situer et dont on ignore quelquefois jusqu'à l'état civil.

Or, telle qu'elle se présente, il nous apparaît que l'étude des premiers contacts de l'esprit français avec les idées kantiennes n'est point vaine : elle n'est que pénible. Nous y voyons en effet plusieurs genres d'intérêt, et d'abord un intérêt pour ainsi dire *technique*, qui ressortit à la théorie de la littérature comparée aussi bien qu'à la psychologie en général. C'est toujours un spectacle riche d'enseignements que l'état embryonnaire d'une fortune et d'une influence littéraires. Ces périodes confuses d'initiation à un sentiment nouveau, à un mode d'expression encore inédit dans un milieu donné, montrent que l'esprit de l'individu et à plus forte raison celui des groupes possède une force d'inertie assez analogue à celle de la matière; que les positions une fois prises dans l'ordre de l'esprit demeurent dans le fond inébranlables; qu'ayant adopté un goût littéraire ou une philosophie, les hommes en font leur sang et leur vie et s'y tiennent contre vents et marées. Cette fidélité ressemble fort à l'instinct de conservation : renoncer à ce qu'on a appris à aimer et à croire, c'est renoncer à soi et se survivre, c'est-à-dire mourir spirituellement. D'où toute une série de ruses et d'accommodements que les hommes opposent d'instinct à l'idée nouvelle, la meilleure défense n'étant pas de combattre l'assaillant à outrance — car l'assaillant a toujours l'avantage — mais de le vaincre sans en avoir l'air par des avances et des retraites stratégiques habilement combinées, afin que l'ennemi probable puisse sans scrupule devenir à la longue un ami complaisant. En termes nets, les hommes s'efforcent de se convaincre que l'idée nouvelle n'est point

sans présenter de grandes similitudes avec leurs idées à eux, qu'en somme elle n'est qu'une variante de ces idées, qu'elle est ces idées même : le glissement s'opère insensiblement dans cet ordre de choses, quand la passion et l'instinct s'en mêlent. Les déformations successives et progressives se produisent alors tout naturellement et nous y voyons le principal et le plus fin moyen de défense d'un milieu contre son envahisseur.

Il advient encore que l'idée nouvelle figure à l'égard des idées acquises une excellente pierre de touche : elle en est comme le réactif. Menacées dans leur être même, les idées reçues se livrent tout entières dans le feu de la lutte, elles donnent leur pleine mesure et, oubliant toute réserve et toute prudence, se montrent toutes nues.

Tout cela est vrai en tout état de cause et plus spécialement quand il s'agit d'idées philosophiques ou, mieux encore, d'un système d'idées, ou enfin d'un système aussi neuf que l'était pour l'époque celui de Kant. L'étude des aventures que ce système rencontrera en terre française sous le Directoire et l'Empire, vérifie de point en point ce que nous venons d'avancer et nous livre de plus un secret assez remarquable quant à la technique des influences. Elle nous apprend en effet qu'entre la fin de non-recevoir et l'influence caractérisée il peut exister un moyen terme que nous dénommerons *infiltration.* Nous y voyons une influence obscure et non avouée et par là même épisodique et flottante. Une parole en l'air suffit quelquefois à intriguer une ou plusieurs personnes qui la feront leur, en oublieront peut-être l'origine et la transmettront à d'autres personnes. Ces confidences de bouche à oreille, ces phrases ou ces formules cueillies au passage agissent plus qu'on ne croit dans la modification des états d'esprit. Nous pensons que les idées de Kant ont fait plus d'une fois les frais de ce processus et qu'avant de partir franchement à l'assaut de la citadelle empirique et idéologique, elles ont opéré en France par l'étroit canal de l'infiltration.

Un intérêt plus concret s'attache à l'étude de ces différents phénomènes kantiens : *un intérêt historique.* Si l'on veut bien remonter à Kant, on s'explique dans bien des cas plus d'une idée vague qui circule de ci de là dans les

journaux et les propos des contemporains, et qui ne sont que des idées kantiennes larvées, ou mutilées, ou réfractées. Cela ne va jamais bien loin : pourtant, à force de renaître de leurs cendres et par la vertu de leur imperceptible travail, ces épisodes n'en réussissent pas moins à modifier l'ensemble des relations existantes. De plus, non seulement ils préparent le terrain à Charles de Villers et à M^me^ de Staël, mais à force de promesses et de feintes, ils finissent en quelque sorte par *postuler* la révélation que ces auteurs — et d'autres sans doute à défaut d'eux — s'apprêtent à faire au public français. Quoi qu'on en pense, rien n'est fortuit en littérature, où les choses pèsent les unes sur les autres, où le besoin finit par créer l'organe tout comme dans l'ordre de la nature. Les livres apparaissent ainsi comme autant de fatalités, soit personnelles, soit collectives : et dans ce dernier cas, répondant à l'attente générale, ils ont à remplir un rôle inéluctable et qui assurera leur fortune.

* * *

Il y eut en France, sous le Directoire, non pas une bataille kantienne, mais un grand tumulte kantien. Le nombre des gens qui s'occupent à étendre la gloire de Kant est très grand à ce moment-là, bien plus grand qu'on ne le pense à inspecter les bibliographies et même à dépouiller les journaux. Car s'ils n'ont pas tous écrit, ils ont beaucoup parlé : on trouve des traces nombreuses, dans leur correspondance, de ces propos de salon ou de café, de ces entretiens à deux ou à plusieurs. Ce sont le plus souvent des Allemands qui traversent Paris ou y séjournent à demeure. La Révolution les attire, ou leur intérêt, ou leur fonction, ou leur curiosité. Ils sont fort répandus dans la société parisienne du temps — on ne savait pas les Allemands si sociables! — ils s'agitent, ils intriguent, ils font du prosélytisme. Voici les professeurs, comme Blau et Dorsch de Mayence; les littérateurs, comme Guillaume de Humboldt; les journalistes, comme Oelsner; les fonctionnaires, comme Théremin; les amateurs, comme l'étrange comte de Schlaberndorf; les voyageurs, comme Varnhagen von Ense. Les diplomates se mettent de la partie : tel le représentant de la ligue hanséatique à Paris,

lequel est un kantien ardent, plein de bonne volonté, sinon de compétence. Et combien d'autres, dont on discerne mal la personnalité, dont on connaît à peine le nom, mais entreprenants et ambitieux! Qui est-il, au juste, ce monsieur de Bielefels qu'encourage Kiesewetter et qui remplit à Paris et surtout auprès de Sieyès une véritable mission kantienne?

Voyez ensuite la presse : elle ne saurait se taire quand tout le monde parle. C'est le *Spectateur du Nord*, qui porte la voix déjà autorisée de Charles de Villers; c'est le *Magasin Encyclopédique*, c'est la *Décade Philosophique*, d'autres encore. Les éloges s'y croisent avec les critiques et, déjà, les injures, dans de nombreux articles, comptes rendus et correspondances d'Allemagne. Plusieurs traductions fragmentaires de Kant y voient le jour, sans compter les quelques « petits écrits » qui paraissent en brochure indépendante. Plus nombreuses encore, les allusions que l'on formule d'un trait de plume quand on s'y attend le moins et comme par l'effet d'un réflexe.

A ce jeu, et quelque sceptique qu'il se montre par ailleurs à l'égard de ces nouveautés d'importation, le Français lettré de l'époque se laisse intriguer; il s'inquiète et demande qu'on l'instruise. Nous savons, par exemple, que plusieurs membres de l'Institut se font expliquer par Guillaume de Humboldt le système de Kant; que Grégoire est assailli de plusieurs côtés par des solliciteurs kantiens; qu'autour de Sieyès, en qui on se plaît à voir une sorte de kantien qui s'ignore, on mène une véritable attaque enveloppante.

Tout ce tumulte, qui fut en réalité plus tapageur que ne le montre notre esquisse, créa l'atmosphère propice à la naissance d'une véritable *légende kantienne*. On parle couramment sous le Directoire de la « révolution » que l'audace de Kant vient d'opérer dans la métaphysique d'Allemagne. Et ce révolutionnaire métaphysicien ne tarde pas à se muer en révolutionnaire tout court, tant est grande la traîtrise des mots et rapide la pente qui mène de la vérité à l'erreur. Kant apparaît à beaucoup de Français comme l'incarnation du type jacobin, ou tout au moins comme un ardent républicain qui s'apprête à briser les chaînes de ces braves Germains. On insinue même que le concours des idées kantien-

nes serait fort utile aux gouvernants de la république, qu'il viendrait fort à propos résoudre les difficultés inhérentes à la création de toutes pièces d'une république doctrinaire et à la réforme totale de l'homme et de la société qu'elle implique. Peu à peu la nécessité de mettre ce démiurge dans le jeu français tend à devenir une sorte d'affaire d'État; de tous côtés on réclame à grands cris le traducteur et on l'attend un peu comme le Messie.

Or ce tumulte n'est point un fait strictement parisien, ni l'œuvre des seuls Allemands agissant à Paris. Pour le bien comprendre, il faut savoir que certaines initiatives s'amorcent en Allemagne même et que des émigrés comme Charles de Villers, Auguste Duvau, Edouard Mounier, ne sont pas seuls à y travailler. Des acteurs de ce drame confus figurent jusque dans l'entourage immédiat de Kant. Tel son élève et commentateur Kiesewetter, qui s'ingénie par tous les moyens à faire connaître Kant aux Français du Directoire, qui cherche les traducteurs et inspire les propagandistes et qui demeure convaincu qu'un écrit comme la *Paix perpétuelle* « opérerait beaucoup de bien chez cette grande nation qui a fait tant de pas de géant dans la voie des lumières politiques »[1]. Schiller et Gœthe eux-mêmes assistent à ces tentatives, dont on leur apporte le témoignage de différents côtés : on les sollicite d'intervenir dans le débat.

Cependant ce sont les provinces ou les pays limitrophes qui contribueront le plus puissamment à créer en France une atmosphère kantienne. Là, il est de tradition d'unir la culture allemande à la française et, en possession des deux langues, les savants de ces pays ont pu connaître Kant directement et rapidement. Les régions rhénanes, l'Alsace et en particulier Strasbourg, ses professeurs et ses théologiens, jouent dans cette affaire un rôle important et jamais étudié jusqu'à ce jour. Et plus encore peut-être la Suisse, théâtre des épisodes kantiens que nous allons maintenant étudier.

1. Kiesewetter à Kant, Berlin, 5 novembre 1795 : « gewiss würde diese Schrift bei jener grossen Nation, die so manche Riesenschritte auf dem Wege der politischen Aufklärung gemacht hat, viel Gutes stiften ». *Kant's gesammelte Schriften,* éd. de l'Académie de Prusse, t. XII, p. 47.

*
* *

On ne saurait, en effet, concevoir la première fortune de Kant en France sans longuement s'arrêter en Suisse, qui en est pour une part responsable. Non seulement en raison de l'axiome qui veut qu'en route pour la France les idées allemandes traversent le purgatoire suisse, pour y subir une sorte d'acclimatation préliminaire; mais pour des raisons qui tiennent de très près aux circonstances du moment. Car il ne s'agit point en l'occurrence d'idées allemandes quelconques, ni d'une France au repos, ni même d'une Suisse se livrant en toute quiétude à sa mission traditionnelle d'intermédiaire : il s'agit, bien au contraire, d'idées kantiennes, riches d'un dynamisme sans exemple depuis Luther, d'une France ombrageuse et tourmentée, d'une « Helvétie » elle-même convulsionnée par le virus révolutionnaire. Nous sommes à une de ces époques vives où les paroles ont des échos profonds, où, pour ne point déchoir, les idées doivent servir et se jeter dans la ronde tourbillonnante de l'action. Il y a, en France, comme en Suisse, un problème politique, un problème moral, un problème religieux. Tous ces problèmes réclament des solutions urgentes. Et les Suisses qui viennent proposer la panacée kantienne sont pleinement conscients de leur rôle nouveau, qui n'est plus de satisfaire la curiosité des amateurs, mais bien de combattre et d'agir.

Ainsi pense Philippe-Albert Stapfer. La république helvétique appela ce professeur bernois dans son gouvernement directorial, au poste de ministre des arts et des sciences. Or, avec Stapfer, c'est en quelque sorte Kant lui-même qui accède au pouvoir. Car non seulement Stapfer pratique l'œuvre de Kant depuis qu'étudiant, il écoutait à Berne les leçons du kantien Johann Ith et qu'à Gœttingue il prenait intimement contact avec les réalités allemandes; non seulement il met à contribution ses connaissances kantiennes dans chacun des opuscules et des discours qu'il produit [1] :

1. A défaut d'un travail plus spécialement consacré au kantisme de Stapfer, on peut consulter une bonne biographie de Rudolf Luginbühl, *Ph.-A. Stapfer, helvetischer Minister der Künste und Wissenschaften* (1766-1840). *Ein Lebens-und Kulturbild,* Basel, 1887. — Une traduction française, plus réduite, de ce travail a été donnée à Paris, en 1888.

mais il y puise les idées maîtresses de sa pensée et de sa vie, une sorte de libéralisme moral qu'il manifestera en toute circonstance et la conception d'une perfectibilité à base religieuse qui n'est autre que l'équivalent kantien du royaume de Dieu. Il rêve d'une révolution servie par la religion et la servant à son tour; dans le cadre de la république helvétique il veut tout simplement traduire en fait les grandes directions d'une république morale selon *la Religion dans les limites de la Raison* de Kant. Et c'est un spectacle bien curieux que de voir ce ministre évoquer le nom et l'exemple de Kant jusque dans ses actes de gouvernement. S'il parle aux ecclésiastiques de son pays, c'est pour leur faire la leçon sur l'Église invisible selon Kant, sur la grandeur du devoir kantien, sur les moyens de promouvoir l'une et l'autre [1]. S'il prend la parole pour prononcer un discours ministériel, c'est pour proclamer la gloire de « l'immortel philosophe de Königsberg », ce Newton de la Métaphysique et de la Morale qui a découvert les lois du monde spirituel [2]. Rien d'étonnant, dans ces conditions, qu'on l'ait accusé de vouloir introduire et réaliser en Suisse une religion toute semblable à celle dont Kant ne faisait que rêver, une religion toute proche de la religion naturelle, dédaigneuse du culte et des traditions, et qui n'eût été que le simple prolongement de la raison pratique [3]. Accusation sans doute excessive, mais que rendait vraisemblable la grande ferveur kantienne de ce ministre si prompt à traduire les idées en actes.

Cela montre déjà assez bien que Stapfer n'aimait point courir les routes battues et qu'il était homme à tenter les synthèses les plus difficiles. S'il tient à la France par ses convictions républicaines et par les liens que lui imposent les conjonctures politiques et militaires de l'époque, il ne sera pas dit que Stapfer s'est borné à reproduire sans apport personnel les vues idéologiques de Paris. Ces vues, il veut bien les adopter, mais ennoblies par une morale autre que l'empirique et sanctifiées par une religion différente de la théo-

1. Cf. sa circulaire *An die Religionslehrer Helvetiens über ihre Pflichten und Bestimmung*, 1798.

2. Discours prononcé à Lucerne, dans *Zwei Anreden gehalten bei der feierlichen Einsetzung des Erziehungsrathes zu Luzern den* 20 *Jenner* 1799. Luzern, s. d.

3. Stapfer s'en défendit dans son opuscule *Einige Bemerkungen über den Zustand der Religion und ihrer Diener in Helvetien*. Bern, 1800.

philanthropie. Républicain, il se méfie des forces humaines et repousse les calculs incertains des Encyclopédistes : il pense que la république sera divine ou ne sera pas. Les « lumières » lui sont chères, comme à tout bon républicain, mais là encore il faut s'entendre sur les termes : Stapfer exalte bien moins les périssables conquêtes de la science que les lumières éternelles qui doivent gagner peu à peu l'homme intérieur. Il croit au progrès, mais vers la sainteté; et la perfectibilité indéfinie qu'il lui arrive de prôner se teint de religion et se prolonge au-delà de la tombe.

Tel est le double langage que tint à ses compatriotes ce militant d'une république de droit divin. Les échos de Paris s'y mêlent étrangement aux postulats du moraliste. Quand, en 1798, il propose au Directoire helvétique la création d'une feuille villageoise « qui respire l'amour de la vertu et du républicanisme et qui soit destinée enfin à former l'esprit public de notre nation », ne dirait-on pas qu'il obéit à une inspiration de Paris? Mais voyez comme aussitôt le ton change :

> Ce journal favorisera tout ce qui agrandit la sphère de nos idées, utilise les facultés de l'homme, accélère leur développement et *sanctifie leur usage*... Persuadé que l'Helvétie est destinée à être l'entrepôt des lumières des deux nations les plus éclairées de l'Europe, et qu'elle est plus particulièrement propre à devenir le point de contact des idées modernes et antiques, des élans de l'imagination française et des recherches profondes de la raison spéculative des Allemands, du goût épuré des artistes italiens et de la culture théorétique de la nation germanique, je ne négligerai rien de ce qui pourra assurer le succès du journal helvétique [1].

Il y a donc en Suisse comme en France un parti républicain, mais combien différents l'un de l'autre! Le parti suisse, dira Stapfer lui-même en 1801, « voulait unir ce qu'il y a de grand et de vrai dans les maximes de la Révolution française avec les principes de la morale et de la haute culture philosophique de l'Allemagne [2] ». Plus tard encore, quand en lui l'homme politique se sera complètement effacé devant le moraliste, Stapfer jettera un regard rétrospectif

1. Cf. R. Luginbühl, *o. c.* (éd. allemande), p. 230-232.
2. Lettre du 19 août 1801 à Paul Usteri, dans *Aus P.-A. Stapfer's Briefwechsel*, p. par R. Luginbühl, Bâle, 1891, t. I, p. 82-83.

sur sa pensée et n'y verra rien de plus saillant que cet idéal d'une synthèse impossible, qui fut aussi en tous points celui de Charles de Villers :

Le désir de ma vie a été de coopérer dans la mesure de ma situation et de mon peu de force à un rapprochement entre la légèreté française, la recherche d'une pure jouissance littéraire, et l'effort sérieux et désintéressé des Allemands de remonter aux sources de la science historique et morale [1].

C'est dire fort explicitement que Stapfer ne limita pas son action à la seule Helvétie : homme d'État et homme de conviction, il essaya d'influer sur l'opinion de la grande république voisine, dont sa patrie se trouvait pour l'heure en étroite dépendance. Il y rechercha l'appui des hommes les mieux faits pour le comprendre et en premier lieu celui de l'abbé Grégoire, dont le républicanisme chrétien — ne proclamait-il pas sa volonté de « christianiser la Révolution »? — répondait dans l'ensemble à ses propres conceptions. Nous trouvons en effet dans l'année 1798 des *Annales de la Religion*, où Grégoire régnait en maître, le compte rendu très flatteur d'un opuscule kantien de Stapfer [2], des extraits d'une de ses circulaires, ainsi que le texte assez étendu et apparemment complet de son *Rapport fait au Directoire exécutif sur les objets de l'instruction publique et la graduation de l'enseignement* [3].

Il fit mieux encore. Dès cette même année 1798, sans doute en avril, quand il se rendit à Paris comme membre de la délégation suisse, Stapfer entreprit de gagner certains hommes d'État et philosophes français — Grégoire devait figurer parmi eux — à la théorie religieuse de Kant :

J'étais convaincu que la théorie mise en avant par la philosophie critique quant à la conception, à l'organisation, aux droits et aux devoirs d'une église, devait fournir le moyen le plus apte à concilier les plus loyaux parmi les philosophes et les hommes d'état français à l'idée d'une église et de son alliance

1. A Paul Usteri, 6 février 1826. *Ib.*, t. II, p. 336. La traduction que nous donnons de ce fragment est empruntée à l'édition française de l'ouvrage de R. Luginbühl, p. 325.

2. *De natura, conditore et incrementis reipublicae ethicae*, Bernae, 1797. — Cf. *Annales de la Religion*, 1798, t. VII, p. 352-353.

3. *Annales de la Religion*, 1798, t. VII, p. 297-299 et t. VIII, p. 45-57.

avec l'état, chargé de protéger et de favoriser les institutions de cette église, pour le plus grand avantage de l'une et de l'autre [1].

Cette entreprise étonnante eut « peu de succès », de l'aveu même de Stapfer [2]. Cependant, pour nous, son intérêt historique demeure intact : venant d'un tel homme, elle a dû faire grand bruit à Paris et renforcer pour une large part la légende d'un Kant réformateur de la religion et de la société, et fécond en solutions originales pour les grands problèmes du temps.

Ayant échoué en avril 1798, Stapfer est certainement revenu à la charge sous une forme ou sous une autre, même pendant son ministériat. Mais il y revint avec plus de suite à partir de 1800, quand, nommé ambassadeur à Paris, il s'installera en France pour le reste de sa longue vie. Là, il se trouve des affinités avec quelques-unes des personnalités les plus éminentes du Consulat, de l'Empire et de la Restauration — idéologues, philosophes, germanisants, libéraux, protestants : tels Cuvier, Volney, Suard, Fauriel, Benjamin Constant, Vanderbourg, Degérando, Maine de Biran, A.-M. Ampère, Victor Cousin, Royer-Collard, sans oublier les amis du Directoire, les Sieyès, les Grégoire, les Garat... Le jeune Guizot sera le précepteur de ses enfants. Quant à Charles de Villers, il n'aura pas d'ami plus sûr que Stapfer, ni de meilleur conseiller. Tout naturellement leur action à tous deux se joint et se complète : ils poursuivent avec des moyens différents les mêmes buts propices à la liberté, au protestantisme, à la philosophie allemande, à Kant enfin. Si bien qu'une lumière assez neuve vient éclairer la figure si peu connue de ce bon ouvrier. Il aime le monde et sa présence est signalée dans plus d'un salon. Il aime ses amis et leur rend volontiers service. Mais par-dessus tout il aime ses doctrines et il travaille patiemment à les faire partager par la parole et par la plume. Car il sait écrire, sinon avec

1. *Einige Bemerkungen über den Zustand der Religion und ihrer Diener in Helvetien,* 1800, p. 6-7. — Cet opuscule de Stapfer, ainsi que son discours de Lucerne et sa circulaire aux ecclésiastiques d'Helvétie, ont figuré dans la bibliothèque de Grégoire et appartiennent aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale, avec la mention *Legs Grégoire.* — Preuve de plus que l'actif abbé suivait de près l'action religieuse et kantienne du professeur bernois.

2. *Ibid.,* p. 9.

talent, du moins avec intelligence, comme en témoignent non seulement les quelques écrits qu'il nous a laissés[1], mais encore sa nombreuse correspondance. Pourtant quelque chose restait en lui du professeur et du ministre protestant, une certaine roideur, trop de sérieux dans les petites choses, le goût du prêche, un prosélytisme trop manifeste et trop éloquent pour la vertu et la morale, une certaine froideur compassée : autant de traits qui, s'ils ne diminuent en rien la valeur intrinsèque de son esprit solide, ont dû singulièrement réduire la portée de son influence sur une société aussi sémillante que la parisienne. Si l'on ajoute à ces traits le fait que Stapfer, par ses idées et par ses goûts, appartint toujours à une minorité, qu'il vécut en France sous un régime politique essentiellement opposé à ses vues morales et philosophiques et qu'enfin la nature de l'esprit français en général se prêtait mal à une expérience comme la sienne, on conçoit qu'il ait échoué dans sa grande entreprise de synthèse franco-allemande. Du moins pouvait-il s'enorgueillir d'avoir insensiblement modifié pour sa part l'état d'esprit de l'époque, d'y avoir introduit des doutes et des problèmes nouveaux, et d'avoir ainsi préparé de longue main le succès de plus habiles que lui et d'abord le succès du livre *De l'Allemagne*. Que de chemin parcouru entre 1800 et 1814 ! Il ne l'eût pas été sans le travail obscur et patient d'hommes comme Ph.-A. Stapfer.

*
* *

Évoquons maintenant l'œuvre et la personnalité d'un autre kantien suisse qui, avec moins d'éclat que Stapfer, appartient à la même famille spirituelle : Johann Ith. Ce grave personnage enseignait à l'Académie théologique de Berne, où Stapfer fut son élève avant de devenir son collègue, et il jouait un rôle de premier plan dans les affaires ecclésiastiques de son canton. C'est un libéral ardent, qui applaudit aux premières conquêtes de la Révolution française. Son cœur se réjouit de voir s'effondrer la « féodalité

1. Pour les écrits que Stapfer consacrera à Kant sous l'Empire et la Restauration et qu'il publiera en français, voir l'analyse et les jugements de Maximilien Vallois, *o. c.*, p. 265 suiv.

barbare du moyen âge » et les décrets qui naissent de ces ruines lui semblent, comme il l'écrit à Stapfer en 1791, « des vérités éternelles de la raison ». L'étude des hommes et de leur destin pose à Ith deux grands problèmes : « je me demande toujours dans mon for intérieur, écrit-il dans la même lettre, pourquoi les hommes sont ce qu'ils sont et comment ils peuvent devenir ce qu'ils doivent être ». Car ils deviendront à coup sûr ce qu'ils doivent être, le Créateur l'ayant ainsi décidé [1] : libéralisme à base religieuse protestante, très proche de celui que professait Stapfer lui-même.

L'idée du rôle moral et social de la religion se précise dans un ouvrage que Johann Ith publie en pleine Terreur : un recueil de Sermons, précédé d'un important Avant-Propos écrit probablement en 1793 [2]. Quelques allusions flatteuses s'y laissent percevoir à la philosophie kantienne, car c'est elle qui a dû opérer ce « revirement infiniment réjouissant pour la moralité » dont parle Ith, elle encore qui permet à la raison de poursuivre la perfection de la vérité et de la vertu « par des principes inébranlables » [3]. Or ces beaux résultats demeurent sans portée pratique au moment où l'espèce humaine traverse une véritable « crise ». Il faut qu'intervienne dans le combat la religion, « guide céleste et fidèle compagnon de l'humanité dans le chemin de son perfectionnement ». Ce mélange d'exégèse et d'action sociale; ces idées encyclopédiques revêtues de religion; cette rencontre, déjà constatée chez Stapfer, entre la perfectibilité toute terrestre des rationalistes et la perfection toute céleste du christianisme — tout cela montre bien la réaction de l'esprit suisse, dans ses éléments les plus avancés, devant la Révolution française et la Terreur. De plus en plus, et surtout à partir de 1793, date de son ouvrage sur la Religion, Kant vient renforcer cette position, donner à ses adeptes, avec de nouvelles armes dialectiques, l'ambition d'agir plus efficacement sur le gouvernement de leur pays, leur inspirer enfin le désir d'influer sur les hommes, les événements et les conséquences de la Révolution française.

1. Lettre à Stapfer, p. par R. Luginbühl, *o. c.* (éd. française), p. 31-32.
2. *Auswahl einiger Predigten*, Bern, bey Emm. Haller, 1793.
3. ... « bey einem für Moralität unendlich erfreulichen Umschwung der spekulativen Philosophie »; « ein regsames Streben der Vernunft nach Vollendung durch unumstössliche Principien der Wahrheit und Sittlichkeit ».

Le principal ouvrage de Johann Ith paraît en 1794 et en 1795 : une *Anthropologie ou Philosophie de l'homme*, en deux volumes [1]. Œuvre mixte, tournée vers la terre, mais aussi vers le ciel, traitant scientifiquement du corps, sans jamais perdre de vue son divin créateur, œuvre d'un théologien qui s'est mêlé aux physiologistes, afin de mieux dépister et déjouer leurs noirs desseins matérialistes. Tant qu'il s'attarde dans le domaine de l'observation, Ith parle comme le Cabanis des *Rapports du physique et du moral*, et avant lui. Il existe même la présomption que le savant français n'était pas sans connaître Ith et son ouvrage, ne fût-ce que de réputation. Tel est du moins le sens d'une invitation qu'un « savant de Saint-Etienne » adresse à Ith de collaborer aux *Ephémérides de l'esprit humain*, périodique paraissant par les soins de Garat et, précisément, de Cabanis [2]. Quoiqu'il en soit, l'anthropologiste bernois ne devait donner complète satisfaction à ses confrères de Paris, malgré le véritable hymne à la perfectibilité qui termine son ouvrage. Quelque profonde, en effet, que soit pour Ith l'influence réciproque du corps et de l'âme, l'esprit et la raison planent au-dessus de la mêlée et demeurent intangibles dans leur essence, laquelle est « finaliste et législative » [3]. Le kantien semble déjà percer dans ces qualificatifs et ce n'est point pour nous étonner.

Car l'*Anthropologie* d'Ith présente cette particularité remarquable d'être farcie de références, de citations et de souvenirs kantiens. On dirait que le professeur bernois ne saurait faire un pas sans qu'il se soit d'abord assuré l'appui du maître. Il connaît admirablement les trois *Critiques*, manie avec aisance jusqu'aux écrits secondaires de Kant et il s'autorise volontiers des interprétations que les exégètes — Snell, Reinhold, Abicht — ont données du criticisme. Et le plus important, c'est qu'il fait servir cette connaissance, non pas à la satisfaction d'une curiosité oisive, mais à la solution de problèmes précis, liés intimement à l'objet de ses recherches. Ainsi plusieurs distinctions essentiellement

1. *Versuch einer Anthropologie oder Philosophie des Menschen nach seinen körperlichen Anlagen*. Bern, bey Emm. Haller, I-II, 1794-1795.

2. Cf. la lettre d'Ith à Stapfer du 6 août 1798, dans *Briefwechsel P.-A. Stapfer's*, I. p. 19. — La *Bibliographie* d'Eugène Hatin et les Catalogues de la Bibliothèque Nationale sont muets sur ces *Éphémérides*.

3. « Zweckbestimmend und gesetzgebend », II, 138.

kantiennes viennent aider Ith à formuler sa conception de l'homme et de l'anthropologie — raison théorique et raison pratique, avec leurs domaines et leurs méthodes distinctes, sensibilité et entendement, phénomène et noumène, personnalité phénoménale de l'homme appartenant au monde sensible et régie par le mécanisme, et sa personnalité nouménale appartenant au monde intelligible et régie par la raison (II, 115)... Mieux même : à la suite de la physiologique, de la psychologique et de l'historique, il invente une quatrième division de l'Anthropologie, laquelle, organisant et purifiant les résultats des trois autres, s'occupera de l'homme en tant que finalité et, sous le nom d'*Anthropologie morale et téléologique*, lui fournira une religion et une morale (I, 79). Enfin, ayant longuement analysé les fonctions de la sensibilité et les éléments de la sensation, il invite ses lecteurs à confronter ses conclusions *a posteriori* avec les déductions *a priori* de l'Esthétique transcendantale, dans l'espoir que les unes et les autres vont dans une certaine mesure se confirmer réciproquement (I, 214).

Ce qui confirme une fois de plus l'intérêt vital que Johann Ith attache à la connaissance de Kant, c'est la promptitude qu'il met à lire ses ouvrages sitôt parus. Le traité kantien de *La Religion* avait paru en 1793. Or le tome II de l'*Anthropologie*, qui est de 1795, en fait déjà état! Ith s'empresse, comme à son ordinaire, d'accorder sa conception de la perfectibilité indéfinie avec l'idéal de sainteté que le philosophe prescrit à l'humanité religieuse [1]. Par ailleurs il tire de *La Religion* de Kant un parti plus actuel et moins théorique. Quand, le 18 avril 1798, il préconise dans un de ses écrits une nouvelle organisation de l'Église dans la Suisse protestante et s'applique à déterminer la nature des rapports que l'État doit y entretenir avec la religion [2], c'est dans le traité de Kant qu'il ira puiser les principaux arguments de son projet. Nous ignorons les résultats de ce plaidoyer kantien. Du moins est-il certain que cette tentative d'une appli-

1. Cf. Ith, *Anthropologie*, t. II, p. 142 et *Die Religion innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft*, 2e partie, Ire section. — Ith renvoie à l'édition de 1793.
2. *Versuch über die Verhältnisse des Staates zur Religion und Kirche und eine denselben angemessene Organisation dieser letztern für das protestantische Helvetien*. Cf. R. Luginbühl, *o. c.* (éd. allemande), p. 331-332, note.

cation immédiate de la doctrine religieuse de Kant dans une des questions les plus brûlantes que le Directoire helvétique ait eu à résoudre, ne fut pas un phénomène isolé, puisqu'à la même époque et servi par son autorité ministérielle, Stapfer menait, on l'a vu, une campagne du même genre.

Ayant placé Johann Ith à son rang modeste parmi les pionniers du criticisme en Suisse, il convient d'ajouter que son nom et sa réputation, probablement connus de Cabanis, ont dû être plus ou moins familiers à d'autres Français du temps et par exemple à Grégoire. Nous voyons en effet un bref éloge du professeur bernois paraître dans les *Annales de la Religion* [1] et la Bibliothèque Nationale de Paris possède un exemplaire de son recueil de *Sermons* dédicacé à Grégoire par Œlsner, cet ami de Sieyès dont on retrouve plus d'une fois la trace dans les échanges d'idées sous le Directoire et l'Empire.

*
* *

A côté de ces professeurs de théologie de Berne, nommons un professeur de philosophie à l'Académie de Lausanne, David Secrétan, qui lui aussi est convaincu de la grandeur des bienfaits que le criticisme est en mesure de dispenser à ceux qui se donnent la peine de le connaître. Dans un bref opuscule de 1798, Secrétan prétend, grâce à Kant, démasquer le philosophisme et venger la philosophie; action évidemment utile à la patrie :

> J'ai cru que la traduction de ces pensées de Kant sur la philosophie pouvait être utile à ma patrie dans les temps où nous vivons, pour aider à apprécier les ouvrages, les motifs et les intentions de ceux qui écrivent et qui veulent influer sur l'opinion et la manière de penser de leurs contemporains et de la postérité [2].

C'est probablement la même pensée qui lui inspire le courage de traduire la *Métaphysique des Mœurs*, d'après un texte latin il est vrai — sans doute celui de Born [3] — afin d'éviter

1. 1798, t. VII, p. 353.

2. Préface de *Le Philosophisme démasqué et la philosophie vengée*, traduit de l'allemand du célèbre Emm. Kant, Lausanne, 1798. — Nous citons d'après le compte rendu du *Magasin Encyclopédique*, 1799, 5e Année, t. III, p. 424.

3. Bien que le tome IV de Born, contenant la *Métaphysique des Mœurs*, ne paraisse lui-même qu'en 1798.

les trop grandes difficultés de l'original. Mais s'il annonce[1] cette traduction, nous ne croyons pas qu'il l'ait jamais livrée à l'impression. Les projets de Secrétan montrent du moins que la philosophie de Kant trouve des échos jusque dans la Suisse romande. Car il n'est certainement pas le seul dans son cas, de même qu'à côté d'Ith et de Stapfer d'autres professeurs des Universités allemandes du pays ont dû inscrire leur nom dans le palmarès des initiateurs kantiens. Différentes indications nous permettent de l'affirmer et nous croyons qu'en interrogeant l'œuvre des savants qui vers 1795 professent la théologie ou la philosophie dans les hautes écoles suisses, on pourrait recueillir un nombre de témoignages suffisant pour montrer quel était et combien il était grand au-delà des Alpes l'espoir que le criticisme faisait naître dans les esprits.

Ajoutons qu'en dehors même des Universités et au même moment, le criticisme sollicite bien d'autres milieux suisses. De passage à Genève en 1800[2], Napoléon reçoit un jeune admirateur de Kant, que l'émotion empêche de bien expliquer au général les raisons de son enthousiasme [3] et qui pourrait bien être ce Roux-Bondier, dont l'ouvrage kantien publié deux ans plus tard intéressera jusqu'à Charles de Villers [4]. A Berne, un traducteur anonyme faisait paraître dès 1795 une traduction française d'après la 1re édition de *Zum ewigen Frieden*, qui n'obtint pas l'approbation de Kant [5]. Mais déjà une autre traduction de cet écrit se prépare, qu'un Meier von Schauenson annonce de Lucerne à

1. Dans la Préface précédemment citée.

2. Faisant route pour l'Italie, Napoléon s'arrête à Genève du 8 au 12 mai. Cf. Albert Schuermans, *Itinéraire général de Napoléon Ier*, 2e éd., Paris, 1911.

3. Cf. Frédéric de Matthisson, *Erinnerungen*, t. V, p. 279-280. — Dans ce même passage Matthisson rapporte la réponse que le professeur Levade de Lausanne aurait faite à une question de Napoléon au sujet de la philosophie de Kant : « Général, nous ne la comprenons pas. » Réponse qui semble avoir beaucoup amusé Napoléon : « Avez-vous entendu, Berthier? Ici non plus on ne comprend pas Kant. » Ce qui montre que l'on faisait grand bruit en France autour de Kant, même avant le livre de Villers.

4. Sous le pseudonyme de W.-R. Boddmer, Roux-Bondier publiera en 1802 : *Le Vulgaire et les Métaphysiciens ou doutes et vues critiques sur l'école empirique*. — Cf. F. Picavet, Avant-Propos cité, p. XXIII-XXIV et XXVII-XXVIII; et Louis Wittmer, *Charles de Villers*, Genève, 1908, p. 123.

5. Cf. l'Introduction à *Zum ewigen Frieden* par Heinrich Meier, dans *Kant's gesammelte Schriften* (éd. de l'Académie de Prusse), t. VIII, p. 507.

L.-F. Huber au début de mars 1796 [1]. Qui est ce personnage? Est-il Allemand ou Suisse et joua-t-il un rôle dans l'extension de la renommée kantienne? La traduction qu'il annonce à Huber est-elle de lui, ou bien ne fait-il que rapporter une confidence ou un simple bruit? Le texte d'Huber ne nous permettant pas de répondre à ces questions, nous sommes réduits à ne sortir de l'ombre qu'un simple nom.

Tout comme en France au même moment, Kant devait faire les frais de bien des conversations dans les salons et les réunions de société; car il n'y a aucune raison de supposer qu'on n'en parlait que chez Mme de Charrière, comme nous le montrerons. Y sont reçus des Allemands en voyage ou qui ont élu demeure en Suisse : comment n'eussent-ils pas répondu aux questions qu'on ne pouvait manquer de leur poser au sujet de leur grand et mystérieux compatriote? Parmi ces Allemands figurent des hommes de premier ordre, aptes non seulement à comprendre le criticisme, mais à le juger. Tel le brillant élève de Kant et déjà son émule : Fichte. Car Fichte se rend à Zurich et y fait pendant l'hiver 1793-1794 des conférences où il envisage le criticisme en critique et annonce le principe originel du *moi*, destiné à résoudre le dualisme kantien et à former la clef du voûte d'un nouveau système. Que les Zurichois aient eu en quelque sorte la primeure des principes fichtéens et qu'ils aient pu voir et entendre le plus hardi des kantiens d'avant-garde, voilà qui a dû nourrir pendant longtemps les discussions autour de Kant et répandre en Suisse le bruit de sa renommée. C'est dans ce sens qu'il faudrait interroger ceux des auditeurs zurichois de Fichte — au premier rang desquels figurait Lavater lui-même — qui ont laissé des souvenirs et recueilli peut-être l'écho de ses paroles.

Par ailleurs, il ne faudrait pas négliger non plus d'autres Allemands moins illustres et qui ne furent le plus souvent que des comparses dans le grand drame d'idées se jouant ces années-là sur le théâtre européen : leur correspondance livrerait à coup sûr des témoignages propres à confirmer et à préciser ceux des Suisses eux-mêmes. Ne pouvant épuiser ici cette recherche, nous évoquerons du moins la figure et

1. Lettre du 9 mars 1796 d'Huber à Schiller, publiée par Ludwig Geiger dans *Euphorion*, VII, 1900, p. 265.

l'activité d'un de ces Allemands, non pas certes le plus compétent d'entre eux en matière kantienne, mais peut-être le plus agissant et à certain moment de sa vie le plus intéressé à servir la gloire du philosophe.

*
* *

Louis-Ferdinand Huber, né à Paris en 1764, est le fils du célèbre traducteur de Gessner, Michel Huber[1]. Bien qu'ayant quitté Paris pour Leipzig dès l'âge de deux ans, il ne s'adaptera jamais complètement à la vie allemande, grâce surtout à l'influence prépondérante de sa mère, une Parisienne. Il recevra une éducation plutôt négligée : des études entreprises à l'Université de Leipzig, où son père occupait le poste de lecteur de français, il ne semble pas qu'il ait tiré grand profit. En revanche s'y lia-t-il avec Christian Körner[2] et à travers lui avec Schiller, amitiés précieuses entre toutes et qui dans des circonstances plus favorables l'eussent engagé plus à fond dans le mouvement littéraire de son pays. Il connut en même temps la belle-sœur de Körner, Dora Stock, qui l'aima et devint sa fiancée : engagement prématuré qui pèsera lourd dans la destinée d'Huber.

En 1787, il est nommé secrétaire à la Légation saxonne de Mayence : un faux-départ et un coup du sort. C'est à Mayence en effet qu'Huber rencontre le grand amour de sa vie en la personne de Thérèse Heyne, la fille de l'antiquaire de Goettingue, femme d'ailleurs pleine de charme, d'esprit et de courage. Ils avaient le même âge et s'aimèrent au mépris de toute prudence, avec une passion irrésistible. Cependant Thérèse était mariée. Elle était l'épouse du savant navigateur Georges Förster, le fameux « clubiste » mayençais; et elle était mère. De son côté, Huber avait donné sa parole

1. Pour les éléments strictement biographiques de cette esquisse nous renvoyons une fois pour toutes, sauf référence spéciale, à la Biographie que Thérèse Huber a donnée au tome I de *L.-F. Huber's sämtliche Werke*, Tübingen, 1806.

2. Christian Gottfried Körner (1756-1831), père de Théodore, était un juriste apprécié, mais s'occupa aussi d'Esthétique et de Philosophie. Ses *Aesthetische Ansichten*, publiés dans les périodiques de Schiller, paraîtront en volume en 1808. — Il a laissé une vaste correspondance, notamment avec Schiller et G. de Humboldt, source précieuse pour l'histoire de la littérature allemande. Depuis 1783, il remplissait à Dresde les fonctions de conseiller consistorial.

et la rupture de ses fiançailles, en 1793, lui vaudra l'inimitié méprisante de Körner[1] et ne sera pas sans influer sur ses relations avec Schiller.

Que deviendra-t-il? Schiller s'en inquiète : le journalisme étant un piètre gagne-pain et, d'autre part, Huber ne pouvant pas raisonnablement aspirer à l'Université, lui qui « n'a rien appris »[2]... Après différents voyages en Allemagne — à Francfort, à Leipzig, à Dresde — il échoue finalement en Suisse, rejoint Thérèse à Neufchâtel et après la mort de Förster (12 janvier 1794), il l'épouse. C'est à ce moment qu'intervient Mme de Charrière. Aux prises avec des difficultés morales et surtout matérielles, les Huber se rendent à Colombier et y reçoivent réconfort et bienfaits. « Là nous étions comme des membres de la famille », écrira plus tard Thérèse[3]. Pourtant, jamais Mme de Charrière ne s'attachera véritablement à cette femme qui inspirera, au contraire, à Benjamin Constant une amitié sincère et durable[4]. Quant à Huber, s'il plut au début modérément à Mme de Charrière, il finira par gagner tout à fait son amitié agissante. Benjamin, lui, s'était aussitôt engoué de son nouvel ami, un peu sans doute pour contrarier Mme de Charrière[5], à qui il reproche son attitude envers les Huber et lui fait promettre de se montrer plus agréable. Sa correspondance avec Huber va bon train :

Je lui ai écrit, annonce-t-il à Mme de Charrière en mai 1794, trois lettres, et lui écris aujourd'hui la quatrième. Il me semble que pour un mois c'est très bien. Du reste, je ne varie pas sur

1. Cf. la lettre de Körner à Schiller du 26 février 1793, dans *Briefwechse zwischen Schiller und Körner*, publiée par Ludwig Geiger, s. d., t. III, p. 50.

2. Cf. la réponse non datée de Schiller à la lettre précédente. *Ib.*, p. 53.

3. Lettre à Mlle de Reinhold, 1806, dans Ludwig Geiger, *Therese Huber (1764-1829). Leben und Briefe einer deutschen Frau*, Stuttgart, 1901, p. 93.

4. *Ib.*, p. 105.

5. Sur l'attitude respective de Mme de Charrière et de B. Constant envers les Huber, cf. Ph. Godet, *Mme de Charrière et ses amis, d'après de nombreux documents inédits* (1740-1805), t. II, p. 102 suiv., Genève, 1906. La correspondance d'Huber et de Mme de Charrière a été publiée, en traduction allemande et partiellement, au t. II, 1810, de *Huber's sämtliche Werke*. Ph. Godet a pu consulter et citer l'original français de ces lettres. — Enfin la correspondance de B. Constant avec les Huber s'est trouvée entre les mains de L. Geiger qui en a communiqué le sommaire à M. Gustave Rudler : voir, de cet auteur, la *Bibliographie critique de B. Constant*, Paris, 1909, p. 24.

son compte : je l'aime et l'estime, et me félicite d'avoir fait sa connaissance.

En décembre 1794, Huber passe quinze jours à Lausanne, chez Benjamin. Celui-ci se montre tout occupé de son hôte, comme il le dit à Mme de Charrière, au risque peut-être voulu de la désobliger :

Je suis tellement occupé à mener Hüberchen de maison en maison et de dîner en dîner, que je n'ai pu trouver, malgré l'envie que m'en inspirait le grand nombre de charmantes lettres que j'ai reçues de vous, un moment pour vous écrire. (16 décembre 1794).

A son tour, Huber reçoit Benjamin chez lui, à Bôle, village situé à une demi-heure de Colombier, où le couple, expulsé de Neuchâtel, s'était installé en l'été 1794. Benjamin s'y rend fin avril 1795 et plusieurs autres fois. Nous sommes au moment où il s'éloigne de plus en plus de Mme de Charrière pour se rapprocher de Mme de Staël : Huber et Thérèse seront, sinon les confidents, du moins les témoins de cette évolution. Aussi ont-ils fixé la physionomie des deux femmes — Huber avait rencontré Mme de Staël lors de son séjour à Lausanne — et de Constant lui-même dans des portraits très instructifs et fort plaisants [1].

Quand fin février 1798 Huber quittera Bôle et la Suisse pour Tubingue, Mme de Charrière regrettera son départ. Elle lui écrira en termes cordiaux jusqu'à sa mort, ainsi que Benjamin [2]. De son côté, Mme de Staël conservera son souvenir, comme celui de Thérèse, et de Weimar en 1804, Böttiger peut transmettre à Huber les compliments de l' « adorable et angélique femme » [3].

1. Cf. les lettres d'Huber à Thérèse du 16, 18 et 21 décembre 1794, dans *Huber's sämtliche Werke*, I, p. 136-145. — Sur Mme de Charrière et sur Constant, Cf. la lettre de Thérèse à Mlle de Reinhold, 19-20 janvier 1806, dans L. Geiger, *Thérèse Huber*, p. 105 suiv.

2. Voir ces lettres de Mme de Charrière à Huber dans Ph. Godet, *o. c.*, II, p. 272 suiv. — Quant à celles de Constant, voir une des Notes précédentes.

3. Cf. Böttiger à Huber, 14 février 1804, et la réponse de celui-ci, lettres publiées par L. Geiger dans *Zeitschrift f. vergl. Litteraturgesch.*, Neue Folge, t. XII, 1898, p. 436. — Constant, qui accompagne Corinne, ne donne pas signe de vie, au point qu'Huber pense qu'il n'est pas du voyage. — En 1807, à Günzbourg, Thérèse reçoit la visite de Mme de Staël. Cf. L. Geiger, *Thérèse Huber*, p. 166.

Huber n'aura donc pas vécu isolé en Suisse. Accueilli à Colombier, promené par Benjamin dans les salons de Lausanne et à Coppet, lié avec Stapfer et Usteri [1], il a dû se faire des relations nombreuses et pénétrer dans bien des cercles. Sa ferveur kantienne d'un moment n'en est que plus intéressante pour nous, car pendant ces années 1794-1796, Huber aura tenté de la communiquer, non seulement à Mme de Charrière, à Benjamin Constant et peut-être même à Mme de Staël, mais à bien d'autres personnes encore.

Le succès mondain d'Huber s'explique par ses manières et par la gentillesse de son caractère. C'était un excellent homme, et fort agréable. Rien de saillant dans sa personnalité, mais beaucoup de douceur, alliée à une réelle honnêteté. Pour ses amis suisses, il est « Hüberchen », diminutif très caractéristique, surtout quand on y ajoute avec Benjamin les qualificatifs de « naïf et bon » [2]. Sans aptitudes exceptionnelles d'aucun genre, il disposait d'une parole facile, d'une plume alerte, de bon sens et d'un esprit d'observation assez vif : juste ce qu'il faut pour intéresser les gens sans leur porter ombrage. « Il est certainement instruit et judicieux », constatera Mme de Charrière [3], et c'est bien le plus que l'on puisse dire de ce personnage qui ne trouva jamais dans sa vie mouvementée le loisir de se livrer à de grands travaux, ni même celui de se former des conceptions personnelles et des convictions décidées. Il passe aux yeux de Mme de Charrière, qui n'y attache pas du reste grande importance, comme suspect de jacobinisme : tout au plus peut-on lui attribuer des idées libérales et une certaine admiration pour les conquêtes de la Révolution, à l'instar de Thérèse et peut-être sous son influence. Il se peut aussi qu'il puise ces tendances politiques dans sa sympathie congénitale pour la France — n'oublions pas qu'il était Français par sa mère — et c'est dans sa double ascendance encore qu'il conviendrait par ailleurs de chercher les imperfections de sa nature. Mi-Allemand, mi-Français, Huber

1. Le 26 octobre 1802, de Paris, Stapfer charge Usteri de faire ses amitiés à Huber et à Cotta. Cf. *Aus P.-A. Stapfers' Briefwechsel*, I, p. 157.

2. A Mme de Charrière, 6 décembre 1794. Cf. Ph. Godet, *o. c.*, II, p. 171.

3. *Ib.*, p. 102. — C'est dans cette même lettre qu'il est fait allusion au jacobinisme d'Huber.

n'aura été parfaitement ni l'un ni l'autre, et quant à être les deux à la fois, des natures autrement plus fortes que la sienne y ont échoué.

En somme, sa vie aura été celle que redoutait Schiller, la vie d'un journaliste souvent besogneux, attelé à fournir quotidiennement sa copie. Il s'est essayé sans grand succès dans le théâtre : sa tragédie *Das heimliche Gericht*, publiée en 1790 à Leipzig, abonde en reflets schilleriens et c'est peut-être par là qu'elle obtint quelque notoriété [1]. Le plus clair de son effort, exception faite de quelques essais historiques publiés dans les journaux de Schiller sous l'influence de Förster, va aux reportages sur les événements de l'actualité et aux extraits critiques : sa prose trouve de nombreux débouchés dans les grands périodiques allemands de l'époque, sans compter les *Friedenspräliminarien*, dont il est lui-même l'initiateur, et l'*Allgemeine Zeitung* qu'il publie avec Cotta [2]. En même temps, pour faciliter la besogne et multiplier la copie, il s'institue traducteur. Il connaît heureusement l'anglais et n'avait pas encore vingt ans quand il publiait une version de Beaumont et Fletcher, *Der König kein König*, qui eut même les honneurs sans lendemain de la rampe, à la fois à Dresde et à Leipzig. Dans la littérature française il choisit le *Voyage en Italie* de Dupaty et les *Mémoires du siècle de Louis XIV* de Duclos. Pendant son séjour à Lausanne, il traduit « tout Adèle de Sénages et remportera un roman anglais pour le traduire aussi » [3]. Enfin, il est le traducteur attitré de Mme de Charrière, dont il traduit plusieurs œuvres sur le manuscrit même et avant l'édition française.

Vivant en Suisse romande dans l'intimité d'auteurs français, la pensée lui vint naturellement de traduire aussi de l'allemand en français. A Schiller il demande le 20 avril 1795 [4] si la suite de *Wilhelm Meister* doit bientôt paraître,

1. Pour son théâtre, voir ses *Schauenspiele*, Berlin, 1795. — Au t. II, 1810, de ses *Œuvres* figurent des fragments dramatiques inédits, pieusement recueillis par Thérèse.

2. Cf. ses *Vermischte Schriften*, Berlin, 1793, et les « Recensionen » qui figurent au t. II de ses *Œuvres*, p. 105 suiv.

3. Constant à Mme de Charrière, 16 décembre 1794. Cf. Ph. Godet, *o. c.*, II, p. 174.

4. *Briefwechsel zwischen Schiller und Körner*, IV, p. 395. — Schiller annonce

car dans ce cas il commencerait sous peu la traduction française de la 1re partie : à quoi Mme de Charrière lui prêterait son aide. Projet qui a dû recevoir au moins un commencement d'exécution [1], si bien qu'Huber figure parmi les propagateurs de la nouvelle œuvre de Gœthe : ne serait-ce pas lui qui, le premier, aura entretenu Mme de Staël de *Wilhelm Meister*, avant que celle-ci ne le reçût en 1797, magnifiquement relié, de Gœthe lui-même?

***

Comment ce journaliste si peu philosophe conçut-il l'idée de remplir auprès des Français et des Suisses une mission de messager kantien à laquelle rien ne le prédestinait? En cette matière, il est encore au début de 1795 un « profane », selon son propre aveu. Il est vrai que cet aveu allait à Schiller [2] et que s'adressant à un kantien aussi compétent, il peut sembler suspect de modestie. Certes, Huber n'ignore pas les grandes directions de la philosophie critique [3], c'est-à-dire tout juste ce qu'on en peut savoir quand on ne l'a pas spécialement étudiée. Ni ses goûts, ni ses dispositions d'esprit, ni son genre de vie, ne le rendent apte à cette étude. Si, dans son passé, il a rencontré des kantiens convaincus, il n'y a pas d'apparence qu'il ait appris d'eux mieux qu'un nom et qu'une attitude. A Dresde, en 1785-1786, il se trouvait auprès de Christian Körner qui déjà se livrait avec passion à l'étude laborieuse de Kant, alors que Schiller lui-même ne s'occupait encore que d'histoire. Il avait à ce moment-là à peine plus de vingt ans et a dû garder de la *Critique de la Raison pure* le souvenir d'un lourd grimoire sur lequel on s'endort à force d'ennui. Il existe en effet

ce projet à Gœthe, dans une lettre du 4 mai. Cf. F. Baldensperger, *Bibliographie critique de Gœthe en France*, Paris, 1907, p. 142.

1. Huber l'affirme dans ses lettres à Usteri. Cf. L. Geiger, *Therese Huber*, p. 96.

2. Lettre du 31 janvier 1795, de Neuchâtel. La correspondance d'Huber et de Schiller, a été publiée par Ludwig Geiger en Appendice à son édition de *Briefwechsel zwischen Schiller und Körner*, t. IV, p. 310 suiv. — Plusieurs lettres d'Huber n'y paraissant que par fragments, Geiger en a donné le texte intégral et corrigé dans *Euphorion*, VII, 1900, p. 258-265 et 588.

3. A Schiller, 10 avril 1795 : « aus dem was ich davon weiss ». Cf. *Briefw.* p. 391.

une caricature de Körner par Schiller avec cette légende d'Huber : « Da sehen wir denn, wie der vortreffliche Konsistorialrat über dem Kant einschläft » [1]. A Mayence, il a frayé sans doute avec des kantiens, avec Dorsch ou tel autre professeur de l'Université : mais il était tout à ses projets d'amoureux. De sorte qu'en 1795 il ne saurait connaître de Kant mieux que les lieux-communs qui circulaient dans les journaux ou dans la société. D'où lui vint subitement le goût d'en connaître davantage?

Il y a d'abord chez cet homme un fond sérieux et des tendances nobles que la vie ne lui a point permis de développer. Il en souffre. Il rêve d'une existence calme et bourgeoise qui lui permettrait de remplir ses obligations de père de famille et aussi de cultiver son esprit. Il éprouve un « certain malaise » en pensant qu'un degré d'intelligence existe auquel il n'a pas encore atteint. Or ce degré supérieur, c'est justement la philosophie critique qui le représente à ses yeux [2]. Opinion qui honore grandement Huber et qui montre quel haut idéal le criticisme proposait jusqu'aux plus modestes de ses contemporains lettrés.

Un mobile moins pur vint, chez l'ambitieux, seconder le précédent. En bon journaliste, habile à saisir le moment propice, il a flairé l'occasion de frapper un grand coup. Il constate dans la pensée française l'existence d'un vide que la philosophie kantienne comblerait fort opportunément. Les circonstances politiques et philosophiques consécutives à la Terreur lui semblent réclamer et en quelque sorte postuler Kant. A cette demande il voudrait promptement répondre par une offre, dans l'espoir de réaliser un gros bénéfice! Il ne faut pas sourire, car on saisit ici sur le vif le préambule ordinaire de la plupart des échanges : on n'échange pas n'importe quoi n'importe quand. Des conditions précises jouent, qui tiennent à la nature de la demande, à la qualité de l'offre, à l'habileté de l'intermédiaire, à la concurrence enfin qui met aux prises les offrants. Et le processus des échanges immatériels demeure en somme assez proche techniquement du procédé courant des échanges tout court,

1. Cf. L. Speidel und H. Wittmann, *Bilder aus der Schillerzeit...*, Berlin, 1885, p. 93.
2. A. Schiller, 20 avril 1795. Cf. *Briefw.*, p. 392.

à cette différence près — mais qui compte! — que tout est susceptible d'interprétation, et donc de contestation, en matière d'idées, où rien ne se pèse, où tout se transforme à vue d'œil au gré de facteurs imperceptibles. Si bien que la méprise est ici facile et presque fatale et qu'elle apparaît même grossière quand on considère les efforts des kantiens sous le Directoire, et leurs arguments. Tel est le sens du débat qui s'engage entre Huber et Schiller.

Car c'est Schiller que notre journaliste a choisi pour confident de ses projets. C'est à Schiller qu'il expose ses raisons et qu'il demande de l'aider dans son entreprise, voire même d'en prendre la direction. Il lui semble que la chute de Robespierre et de sa tyrannie provoque en France un vif mouvement pour les études sérieuses et que ce mouvement y favorise au premier chef l'introduction du criticisme. Ce qu'il connaît de cette philosophie lui permet de conclure avec « la plus grande évidence » que l'ouverture à travers Kant d'une communication morale entre la France et l'Allemagne présente une importance capitale [1].

A ces conjectures, Schiller répond par des considérations que l'on a trop longtemps ignorées : elles résument admirablement le débat en quelques formules qui motivent par avance toutes les démarches des premiers kantiens en France, qui forment le fond même de la pensée de Charles de Villers et qui expliquent en même temps leur échec à tous :

> Au reste, je crois avec toi que la philosophie kantienne devrait aujourd'hui rencontrer en France un bon accueil et je ne m'étonnerais point même qu'elle y fût accueillie avec enthousiasme. Car autant les principes de cette philosophie sont essentiellement différents de ceux selon lesquels il a été procédé jusqu'à ce jour en France, autant l'esprit *rigide*, audacieux et souvent rude de cette même philosophie doit, selon le cours naturel des choses, plaire à un peuple qui en si peu de temps a appris à connaître l'un après l'autre les deux espèces opposées de l'arbitraire et tous les troubles qu'elles comportent, et qui, ayant complètement épuisé l'expérience des inconvénients de l'empirisme, doit être devenu mûr pour les *idées* pures de la raison [2].

1. Huber à Schiller, 31 janvier 1795. Cf. *Briefw.*, p. 387-388.

2. Schiller à Huber, 19 février 1795. Cf. *Briefw.*, p. 389-390. — Nous donnons ici l'original de ce texte, en raison de son importance. : « Uebrigens glaube ich mit dir, dass die Kantsche Philosophie in Frankreich jetzt eine gute

Ces paroles étonnantes prouvent combien les déductions et les pronostics demeurent fragiles en histoire, même quand ils naissent dans l'esprit ordinairement clairvoyant d'un Schiller. Si la France d'alors éprouvait indiscutablement une grave inquiétude et comme une sensation de vide; si le souvenir cuisant de l'arbitraire monarchique ou anarchique créait en elle le besoin d'une discipline rigoureuse, mais raisonnable; si l'empirisme régnant appelait dans les âmes un complément spirituel qui leur servît à la fois de consolation morale et d'apaisement métaphysique — il n'était pas dit que le criticisme fût capable de satisfaire à toutes ces exigences, ni qu'il fût seul à pouvoir y satisfaire. Cette erreur de diagnostic nous apparaît très claire, aujourd'hui que nous connaissons l'acheminement des choses et les conclusions du débat : alors que la France demandait une religion que les gouvernants lui refusaient, on vint lui en offrir ce succédané, le criticisme; à la place d'une conclusion massive et simple, on lui proposait une méthode subtile; à un élan du cœur, on répondit par un frein de l'intelligence; on crut satisfaire à un besoin de spiritualisme par un haut exploit de spiritualité; et parce que de part et d'autre tout était noble et grand, on oublia que dans l'ordre de la grandeur tout n'est pas interchangeable.

Or Huber tient à son idée et il y revient : « Ce serait une perte essentielle si l'on manquait l'occasion qu'offre le moment présent de naturaliser en France une philosophie comme celle de Kant. » Et pour mieux faire apparaître la justesse de cette vue il se livre à un examen de la situation morale en France : la brutalité et le fanatisme une fois désarmés, les Français subissent maintenant les menaces du sybaritisme et de la sagesse périmée des convenances. Le pays se laisse gagner par une grande lassitude qui le mène tout droit au scepticisme : on se met à penser qu'après tout

Aufnahme finden müsste, und ich würde mich gar nicht darüber verwundern, wenn sie sogar mit Enthusiasmus aufgenommen würde. Denn so himmelweit die Grundsätze dieser Philosophie von denen verschieden sind, nach denen bissher in Frankreich verfahren worden, so muss doch nach dem natürlichen Lauf der Dinge, der *rigide* kühne und oft harte Geist dieser Philosophie einem Volke zusagen, das in so kurzer Zeit hintereinander die zwey entgegengesetzten Arten der Willkühr und alle Drangsale derselben kennen gelernt hat, und durch eine vollständig erschöpfte Erfahrung alles empirischen Ungemachs zu den Reinen *Ideen* der Vernunft hat reif werden müssen. »

la Révolution n'a rien prouvé, sinon l'imperfection foncière de l'espèce humaine et de toute société civile; et que, cela étant, il est vain de trop attendre d'un avenir incertain et il est de beaucoup préférable de chercher un accommodement avec l'état qui a précédé les troubles et donc de revenir tout doucement à l'ancien régime des choses. Les volontés fléchissent et, maintenant que l'exaltation révolutionnaire est tombée et qu'on la méprise, d'ailleurs justement, on court le risque de voir s'installer à sa place les maximes moins brutales, mais tout aussi redoutables, qu'inspirent l'accablement, le mépris, l'apathie et l'égoïsme.

Tout cela est fort bien vu et fait honneur à l'esprit d'observation du journaliste, très au fait des choses de France, comme le voulait son métier. Non moins clairvoyante la conclusion qu'il en tire : ce n'est point avec des sentiments et des maximes de ce genre que l'on peut terminer la Révolution. Celle-ci demeure en effet vivante, avec toutes ses virtualités bonnes et mauvaises. Il ne reste qu'un seul remède possible, l'instruction — et là Huber s'accorde avec les chefs de la république. Mais quel genre d'instruction? Son projet kantien reparaît curieusement et nous devons écouter ses propres paroles :

L'instruction est, ici comme partout, l'unique remède; et aux esprits les plus clairs de cette nation, aux esprits le mieux intentionnés, les plus aptes et les plus désignés pour exercer une influence, il ne leur manque peut-être rien d'autre que de suivre l'école normale de la philosophie kantienne, pour qu'ils puissent à la fois se garantir des anticipations exaltées de l'enthousiasme et travailler contre les déplorables règles de la vieille sagesse [1].

C'est très simple : il s'agit de terminer la Révolution française avec le concours de Kant. L'aimant des principes kantiens viendrait capter et fixer toutes les virtualités bonnes qu'a pu engendrer la Révolution, et détruire les

1. A. Schiller, 20 avril 1795. Cf. *Briefw.*, p. 392-393. Voici le texte allemand du dernier passage que nous traduisons : « Unterricht ist hier wie überall das einzige Heil, und den hellsten, wohlwollendsten, zur Wirksamkeit am meisten organisirten und berufenen Geistern dieser Nation thut vielleicht nichts anders Noth, als die Normalschule der Kantischen Philosophie durchzugehen, um sich selbst sowohl vor den Anticipationen der Schwärmerei zu verwahren, als den leidigen Regels der Altklugkeit entgegen zu arbeiten. »

autres. Tel est le rêve grandiose d'Huber. Il ne lui faudra guère plus d'un an, hélas, pour en rabattre et pour retomber dans la réalité. Celle-ci lui apparaît enfin telle qu'elle est, c'est-à-dire décevante et parfaitement résolue à ne point recevoir sans résistance le remède que les docteurs kantiens se proposent de lui administrer. Ce n'est pas sans mélancolie qu'Huber en est arrivé à cette conclusion dont il fait part à Schiller le 9 mars 1796[1]. Mais qu'à cela ne tienne : il n'y a qu'à changer de tactique et à prendre patience. On n'ira plus chez les Français en dictateur kantien, ni en sauveur de la république, mais en solliciteur plein de complaisance et d'artifice. Car il ne saurait être question, pour le moment, d'un triomphe facile. La philosophie et la morale spéculatives, d'ailleurs en pleine fermentation, rebuteraient de prime abord jusqu'aux Français les plus aptes à les comprendre. Il faut procéder tout doucement par d'habiles travaux d'approche, donner par exemple dans les journaux quelques brillants aperçus, des exposés alertes et brefs, mieux adaptés au tempérament de feu du Français que les lourdes machines de la « science ».

Huber se souvient-il ici de la suggestion toute semblable, mais plus finement motivée, que Schiller lui avait donnée un an auparavant? Sans se rapporter au tempérament particulier de la nation, le poète esthéticien envisageait fort bien la possibilité d'agir sur la France, non point par l'ensemble du criticisme, mais par certains de ses développements fragmentaires, que l'on présenterait sous une *apparence paradoxale*, propre à retenir l'attention des non-initiés et non moins propre à ébranler salutairement les vieilles opinions [2].

Qu'il se souvienne ou non de cette suggestion ingénieuse,

1. Déjà, dans sa lettre du 14 janvier 1796, de Bôle, il apparaît que son enthousiasme s'était sensiblement refroidi. Il croit toujours à l'utilité d'une entreprise kantienne en France, mais ayant sans doute pris contact avec l'œuvre de Kant, il constate que l'étude en est pénible et qu'il lui est impossible d'y consacrer les quelque deux ans nécessaires. Il remet donc son projet à des temps plus favorables, se réservant, dans l'intervalle, de s'y préparer de son mieux. Cf. *Briefw.*, p. 397.

2. Schiller à Huber, 19 février 1795, *Briefw.*, p. 389 : « Sie [einzelne Entwicklungen Kants] könnten höchstens dazu taugen, aufmerksam auf seine Philosophie zu machen, und hie und da durch den Schein von *Paradoxie* eine heilsame Erschütterung der alten Meynungen zu erregen. »

Huber compte bien que les amorces et appâts de ce genre attireront le regard pressé, mais curieux, du Français et lui donneront à la longue le désir d'admirer l'ensemble d'un édifice formé de si belles pierres. C'est avec d'infinies précautions qu'il conviendra d'introduire les Français dans une science qui, en bloc, ne susciterait de prime abord que leurs sarcasmes.

Là-dessus, Huber pense qu'il est préférable de prendre ses dispositions sur place : il ira donc bientôt à Paris, accompagné d'un ami — ne serait-ce pas Benjamin Constant? Là, il compte établir des « connexions littéraires » avec les meilleurs hommes de France et les plus utiles à l'entreprise, et jeter les bases d'une communication entre les deux littératures, au bénéfice notamment de la philosophie allemande. Dans le cas d'une réussite, il faut prévoir une participation effective des auteurs allemands : que d'ores et déjà Schiller y réfléchisse! Lui-même en ferait partie, bien entendu, et à côté de lui Fichte, d'autres encore[1].

Ainsi l'introduction de Kant en France apparaît à Huber, et même à Schiller, comme une entreprise nécessaire, non seulement à la gloire du philosophe, mais à la France elle-même, laquelle y trouverait le meilleur moyen de se tirer des difficultés inextricables où l'ont jetée la Révolution et ses conséquences psychologiques et morales. Hors le criticisme, point de salut pour la république!

Opération non seulement salutaire, mais opportune : Schiller, on l'a vu, s'accorde en cela avec son correspondant, il est même le premier à tirer au clair les raisons de cette opportunité. A voir pourtant les choses de plus près, que la tâche apparaît pénible! Alors que dans le feu de l'enthousiasme initial, Huber s'imagine qu'il n'y a qu'à faire une entrée triomphale dans une citadelle qui se livrerait de son plein gré, il s'aperçoit au bout d'un an que la volonté de vaincre rapidement et brutalement ne rencontrerait que des mécomptes et qu'avec un tel adversaire il est indispensable de procéder par la ruse et par une lente persuasion. Donc, première difficulté à surmonter : le tempérament du Français, trop vivace et trop amoureux de la brièveté

1. Nous résumons ici de très près la lettre d'Huber à Schiller du 9 mars 1796, publiée par L. Geiger dans *Euphorion*, VII, 1900, p. 264-265.

et de l'éclat, qualités qui ne sont à aucun degré kantiennes.

Il en est cependant une seconde, non moins considérable et qui tient à l'initiation préalable de l'initiateur lui-même. Car avant d'instruire les autres, Huber éprouve le besoin légitime de s'instruire tout le premier. Et qui mieux que Schiller dirigerait ses premiers pas? Les demandes de l'élève et les réponses du maître nous paraissent d'un intérêt suffisant pour que nous les rapportions ici. Schiller professeur en criticisme d'un messager virtuel de Kant chez les Français, n'est-ce point imprévu autant que significatif?

Donc, que Schiller veuille bien montrer à son ami par quel biais il convient d'aborder Kant, quelle est la méthode la mieux adaptée à son étude, quels sont les meilleurs ouvrages sur sa philosophie, s'il existe enfin des « facilités » propres à rendre l'initiation moins laborieuse : telles sont les questions fort raisonnables que l'élève pose en toute humilité au maître qu'il s'est donné. Et il conclut :

Tu me connais, tu connais la philosophie kantienne; et tu n'ignores point les besoins et le degré de compréhension de la nation française. Tu peux donc là-dessus me donner beaucoup de directions essentielles [1].

La réponse de Schiller est telle qu'on pouvait l'escompter : prudente et sceptique. Pour lui, la philosophie de Kant est d'une pièce, on ne saurait l'étudier par fragments. Certes ces fragments même, habilement présentés, exerceraient une influence salutaire. Quant à étudier le criticisme à fond, il y faut du temps, il y faut « quelques années ». Huber dispose-t-il de ce grand loisir? Qu'il lui en donne l'assurance et on en reparlera, mais pas avant! De toute façon, le meilleur guide pour l'étude de Kant, c'est Kant lui-même. Reinhold [2] et « tous les autres » ne feraient qu'égarer Huber. Qu'il aborde donc Kant de front et qu'il commence par la *Critique de la Raison pure* accompagnée des *Prolégomènes*. A la rigueur, les *Eclaircissements* de Beck [3] pourraient lui servir

1. Lettre citée d'Huber à Schiller, 31 janvier 1795.

2. Sans doute allusion aux huit *Briefe über die kantische Philosophie* (1786 et suiv.), réunies en deux volumes en 1790-1792, plutôt qu'à *Ueber die bisherigen Schicksale der kantischen Philosophie*, 1789.

3. Il s'agit de Jakob Sigismund Beck, un élève de Kant qui, sur le conseil

dans cette étude. Schiller lui-même serait à même de le guider dans « quelques régions » du criticisme : il a donné de certaines idées kantiennes une interprétation personnelle, qu'Huber peut connaître en lisant sa lettre sur l'*Education Esthétique*, publiée dans les *Horen* de chez Cotta et surtout son essai sur *La grâce et la dignité*, dans *Thalia*, où il formule contre la morale de Kant des réserves suffisamment fondées pour que le maître lui-même ait daigné s'en défendre[1], d'une manière d'ailleurs peu satisfaisante[2].

Il ne semble pas qu'Huber ait tiré parti de ces conseils. Peu à peu il se rend compte — et ses lettres à Schiller montrent bien cette évolution — que le temps lui manque, et peut-être aussi la force, de se jeter corps et âme dans l'étude du criticisme. D'autre part, le ton sceptique et légèrement protecteur et, par la suite, le silence de Schiller[3], eussent découragé de plus tenaces que lui. Il a du moins donné à son grand projet un modeste commencement d'exécution et c'est bien ce qui nous importe ici au premier chef.

D'abord un projet — encore un projet, mais précis cette fois — d'une sorte de Paraphrase des termes techniques de Kant et même de l'ensemble de sa philosophie. Cette idée lui est venue à la lecture de la lettre sur l'*Education esthétique*, où Schiller s'est lui-même livré à une telle paraphrase, non certes *ex professo*, mais pour les besoins de son raison-

de son maître, écrivit *Erläuternder Auszug aus den kritischen Schriften des Prof. I. Kant*, 1793.

1. L'essai de Schiller, *Anmuth und Würde* avait paru dans *Thalia*, 1793, 3e partie. Kant y avait répondu effectivement dans une longue note de *La Religion dans les limites de la raison*, 2e éd., 1794, 1re partie. Il qualifie l'essai de Schiller de « magistrale dissertation » et traite l'auteur avec beaucoup d'égards.

2. Nous donnons dans ce passage la substance de la lettre de Schiller à Huber du 19 février 1795. Cf. *Briefw.*, p. 389-390. Schiller avait communiqué à Körner une des lettres de leur ancien ami commun. L'ayant lue, Körner répond le 8 mai 1795, d'un ton bourru : il doute qu'Huber soit homme à réussir une adaptation de Kant à l'usage des Français. Qu'il attende au moins que Fichte ait achevé son *Grundlage* (*Briefwechsel*, III, p. 186). — Le *Grundlage* de Fichte avait pourtant paru, sous sa première forme, dès 1794, et il ne pouvait être d'un bien grand secours à un profane désirant de s'initier au seul criticisme, et non pas au criticisme mis par Fichte au service d'un nouvel idéalisme.

3. Dès 1796, d'ailleurs, Schiller composait deux *Xenies* contre l'ami de jadis : Cf. Speidel und Wittmann, *o. c.*, p. 130. Lors de la mort d'Huber, Schiller écrira à Körner, le 20 janvier 1805, une lettre sensible et très indulgente pour le défunt : mais Schiller pleure moins l'homme que le témoin de sa propre jeunesse. Cf. *Briefwechsel*, t. IV, p. 300.

nement. Huber pense, que pour bien faire, il faudrait rassembler tous les synonymes allemands susceptibles de traduire les termes plus ou moins arbitraires qui foisonnent dans les ouvrages du maître. C'est là un « travail préliminaire » indispensable, non seulement pour les étrangers, mais aussi pour l'adaptateur lui-même qui, faute d'un pareil instrument, se trouve parfois bien embarrassé de rendre intelligible la pensée de l'original[1].

Projet encore trop ambitieux pour un néophyte, et qui ne semble pas avoir eu de suite. En revanche, le *Moniteur* du 3 janvier 1796[2] publiait sous le titre *Projet de paix perpétuelle* un article assez mal venu sur *Zum ewigen Frieden*, qui avait vu le jour l'année d'avant (1795) chez Nicolovius, à Königsberg. Or, à en croire Huber, et nous n'avons aucune raison de suspecter sa bonne foi, cet article n'est que la *reproduction littérale* d'un extrait qu'il avait envoyé par la poste et anonyme au rédacteur du journal[3]. Cette fois Huber a fait diligence : il est peut-être le premier à entretenir publiquement les Français d'un écrit kantien bien défini, environ huit mois avant que ceux-ci puissent en lire la traduction, laquelle ne verra le jour, à Königsberg et à Paris simultanément, que dans le courant du mois d'août[4]. Et, pour nous, c'est peut-être là le principal intérêt de ce résumé assez plat, relevé heureusement par quelques citations du texte même de Kant.

L'article du *Moniteur* débute par de vagues considérations sur les circonstances politiques en France et en Angle-

1. A. Schiller, 20 avril 1795. Cf. *Briefw.*, p. 393-394.

2. *Gazette nationale* ou *Moniteur universel*, 13 nivôse an IV.

3. Huber à Schiller, 9 mars 1796 : « der Aufsatz steht wörtlich ohngefähr in der Mitte des letzten Nivôse » etc.

4. C'est en effet le 13 fructidor an IV (30 août 1796) que la *Gazette Nationale* annonce la traduction française anonyme du *Projet de Paix perpétuelle*. Sur une mauvaise interprétation d'un texte de Mérian (*Parallèle historique*, etc., 1800, p. 87). M. M. Vallois, *o. c.*, p. 29, note, attribue cette traduction à Lezay-Marnésia, qui n'est que l'auteur d'un brillant extrait donné au *Journal d'Economie politique* de Roederer, t. I, n° 5 (20 vendémiaire, an V), p. 232-244. — Il y a de fortes chances que l'anonymat cache ce M. von Bielefels qui se rend à Paris aux environs du 1er novembre 1795 et qui, ami de Kiesewetter, avait été effectivement engagé par celui-ci à traduire l'opuscule de Kant. — Cf. la lettre de Kiesewetter à Kant du 5 novembre 1795, *Kant's gesammelte Schriften*, éd. citée, t. XII, p. 47; et l'introduction de Heinrich Meier à *Zum ewigen Frieden*, *ib.*, t. VIII, p. 506-507.

terre et sur la haine des Français pour les Anglais, thème à l'ordre du jour de la presse officielle. La présentation de Kant, de son rôle dans la philosophie, de ses convictions républicaines et de leur portée dans les conjonctures du temps, nous semble plus intéressante, malgré sa naïve redondance :

Voyons à six cents lieues de Paris un philosophe professer généreusement le républicanisme, non de la France, mais du monde entier.

Le célèbre Kant, cet homme qui a produit en Allemagne dans les esprits une révolution pareille à celle que les vices de l'ancien régime ont laissé arriver en France dans les choses, vient d'étayer du poids de son nom la cause de la constitution républicaine : après avoir établi les bases solides et scientifiques d'une réforme de la philosophie, il a cru pouvoir proclamer quelques-uns des résultats de cette réforme, qui jusque-là avaient été plus sentis qu'avoués....

Vu l'extrême cohérence des idées et du raisonnement de ce philosophe, nous ne pouvons guères donner que la table des matières de cet ouvrage. Puisse cette notice, toute imparfaite qu'elle sera, inspirer aux patriotes le désir d'en avoir une traduction complète ! Puisse-t-elle faire rougir ceux qui, tout entiers à l'ordre éphémère de chaque jour, ont besoin qu'un étranger leur rappelle l'ordre de tous les siècles !

L'auteur donne ensuite en traduction le texte des différents « articles » accompagnés parfois de commentaires confus. Pour le deuxième des articles « définitifs », *Le droit des gens doit être fondé sur un fédéralisme d'états libres*, on nous gratifie d'une citation où se trouve motivée la conception fédéraliste et qu'Huber se fait gloire de traduire littéralement : « Il suffit de remarquer une fois pour toutes, que dans cette notice nous avons toujours employé et traduit littéralement les propres expressions de l'auteur allemand[1]. »

C'est par une autre tentative qu'Huber mérite le mieux — bien malgré lui ! — qu'on lui sache gré de ses éphémères ambitions kantiennes. Le 31 janvier 1795, il annonçait à Schiller qu'il venait de traduire, d'après le texte de la *Berliner Monatschrift* (1793), l'essai de Kant sur « La théorie

1. En effet, nous avons comparé avec le texte allemand : la traduction d'Huber est exacte, mais n'en est pas meilleure pour cela.

et la Pratique » et que par les soins d'un ami de Paris, son travail est arrivé entre les mains de Grégoire « du comité d'instruction publique », lequel y a pris beaucoup de plaisir[1]. Si nous ignorons le sort que Grégoire a pu faire au manuscrit d'Huber et aux idées kantiennes qu'il renfermait, nous avons du moins pu établir que ce manuscrit a été connu de Mme de Charrière et que la romancière de *Caliste* y a puisé en partie la substance d'un véritable roman kantien.

*
* *

Fine fleur d'une civilisation décadente, de cette civilisation mondaine et raisonnable qui fut celle du XVIIIe siècle; ayant conclu de son expérience de la vie et des passions à un scepticisme pratique et sans système qui réside dans son cerveau davantage que dans son cœur — car elle a le cœur intelligent et généreux; indulgente par là aux imperfections foncières de la nature de l'homme, mais impitoyable aux travers qui ne tiennent qu'à sa vanité; et par là encore intelligente jusqu'à l'incertitude, au point d'atteindre ces limites extrêmes où le pour et le contre se rejoignent et se valent; telle nous apparaît l'exquise désenchantée qui écrivit *Caliste* et les *Lettres de Lausanne.* Sans religion et privée d'enthousiasme, Mme de Charrière eut peut-être le tort de chercher l'absolu ailleurs que dans ces sphères idéales; elle rêva d'un bonheur paradoxal, d'un bonheur humain et cependant parfait, d'un bonheur sans ombre et cependant dépouillé d'illusions : les femmes, même les plus intelligentes, échappent rarement à cette contradiction. Comment en effet son goût de la vérité, comment sa clairvoyance et sa franchise, se fussent-ils contentés des nécessaires accommodements que la prudence recommande modestement aux hommes? Cruellement, elle va jusqu'au bout de sa pensée et ne sachant être heureuse, elle se défendra d'être dupe. Un de ses amis, le pasteur Henri-David Chaillet, fut en 1783 le témoin des étranges propos que voici :

Dans un de ses accès, elle nous a soutenu que la vertu n'était bonne à rien, qu'elle ne rendait heureux ni celui qui se tourmente

1. « Scheint viel Freude daran gehabt ».

à l'avoir, ni ceux qui l'environnent, qu'il ennuie et fatigue de sa raison, qui sont les victimes de sa vertu.... Il y aurait encore du bonheur au monde pour M^me^ de Charrière, si M^me^ de Charrière avait de la vertu. Mais puisqu'elle n'en a pas, je lui sais gré d'avoir au moins le courage de se déclarer contre elle. Que de gens n'ont pas plus qu'elle à se louer de la vertu, et en disent du bien par bienséance ou par bêtise [1]!

Qu'est-ce donc que la vertu? quelles ses limites? et quelles ses modalités ? Il n'est pas d'écrivain du siècle qui n'ait pas débattu ces questions en vers ou en prose. M^me^ de Charrière y songe à son tour, sans le secours d'aucune métaphysique et même d'aucune règle fixe, mais avec un sens très fin du mérite *relatif* des actions de l'homme vivant en société; et pour y répondre, elle compose les *Trois Femmes* [2].

Trois femmes : Emilie, jeune émigrée, belle et bien née, mais orpheline et pauvre; Joséphine, sa femme de chambre, brave fille d'Alsacienne au cœur d'or, ayant gagné par son dévouement le droit de traiter sa maîtresse et presque sa pupille avec une familiarité toute maternelle; Constance enfin, veuve et riche, type de la Française ayant beaucoup voyagé, ingénieuse et sachant vivre, bonne au demeurant et au besoin secourable. Ces trois Françaises se rencontrent au fond de l'Allemagne et s'installent « dans la plus jolie maison du plus joli village de la Westphalie », localisation bien sommaire et parfaitement dédaigneuse du pittoresque. Or il advint qu'Emilie, bonne musicienne, brisa sa harpe et qu'un inconnu lui en offrit mystérieusement une toute

1. Cf. Ph. Godet, *o. c.*, I, p. 250.

2. Ce roman a d'abord paru dans la traduction allemande d'Huber, Leipzig, 1795. — La 1^re^ éd. française vit le jour à Londres en 1797, par les soins de M. de Lally : édition fautive et lacunaire qui mécontenta l'auteur. Fin juin 1797, paraissait à Lausanne une autre édition, non moins mauvaise que celle de Londres. La seule bonne édition date de 1798 : elle parut à Zürich et fut corrigée par M^me^ de Charrière elle-même. Cf. Ph. Godet, *o. c.*, II, p. 217 et p. 410-411. — Nous renvoyons dans notre analyse à l'édition de Paris, 1808, 323 p., qui n'est autre que celle de Zürich : seule la page du titre a été réimprimée pour la circonstance. C'est une édition illustrée de sept gravures. Le Frontispice, dessiné par P. Legrand et gravé par Duplessi Bertaux et Choffard, représente un paysage de montagne, avec un lac alpestre, une digue, quelques maisons monumentales; au-dessus de ce paysage plane le *Devoir*, comme le soleil; des rayons partent de lui qui illuminent des anges assis sur des nuages et soumis à ses ordres; deux mauvais anges, non touchés par ses rayons, lui tournent le dos comme pris de panique. — Nous avons eu entre les mains l'exemplaire appartenant à la Bibliothèque Publique de Genève.

neuve. Incident gros de conséquences! Car le charme innocent d'Emilie avait déjà opéré et le galant donateur n'est autre que Théobald, le fils du baron d'Altendorf, châtelain du village. Voilà déjà une intrigue d'amour en perspective. Il en est une autre, plus rudement menée : une nuit, Emilie comprend qu'Henri, le domestique de Théobald, a obtenu de Joséphine mieux que sa tendresse. D'où pour Emilie l'obligation de marier l'imprudente au plus vite. Ceci fait, mais non sans difficulté, il ne reste plus qu'à rapprocher Emilie elle-même de Théobald et à les unir : ce à quoi tout le monde s'emploie de son mieux, à commencer par Constance, qui a plus d'un tour dans son sac et qui, avec l'aide d'un hôte du château, l'abbé de la Tour, réussit à faire surmonter aux amoureux tous les obstacles, même ceux-là, les plus graves, qu'ils portaient en eux-mêmes.

C'est tout; c'est du moins l'essentiel d'une intrigue mince et conventionnelle à souhait, qui rappelle ces estampes un peu délavées du XVIII^e^ siècle. C'est tout, mais ce n'est qu'un prétexte : le vrai fond du roman réside ailleurs que dans l'intrigue. Ici, ce n'est point la pensée qui naît des événements, mais tout le contraire : l'intrigue n'y figure qu'une combinaison arbitraire de faits que ne relie aucune nécessité autre que celle d'une pensée qui cherche le moyen de s'exprimer clairement et sans ennui, et à qui tout moyen paraît bon pour peu qu'il ne s'impose pas outre mesure à l'attention du lecteur. Les *Trois Femmes* est le roman d'un moraliste curieux de connaître et plus encore de juger les secrets du cœur et les manifestations de l'actualité. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à ouvrir le roman et à compter le grand nombre de considérations extérieures qui viennent à tout instant couper sa marche.

Il comporte deux parties : la seconde est faite exclusivement de ces considérations en marge d'un sujet qu'avait épuisé la première. Mais dans celle-ci même que de hors-d'œuvre! Prenant prétexte du fait que des Françaises sont allées vivre parmi des Allemands et que des mariages se préparent et se consomment entre les uns et les autres, la romancière note au courant de la plume des observations sur la psychologie des sexes et des races : « Théobald, en un mot, était homme et Allemand; Emilie, femme et Fran-

çaise » (p. 59). D'où, petites brouilles entre les amoureux, s'apaisant pour bientôt renaître. Théobald méprise la nation française et n'est pas le seul au château à s'élever contre l'engouement de certains Allemands pour les « préjugés » de cette nation. Il faut rester ce que l'on est, car il y a la « dignité nationale »! De son côté, Emilie constate, non sans mélancolie : « En France, les femmes règnent, dit-on. Quelle différence! Ah, bon Dieu, quelle différence! » (p. 64). Heureusement que l'amour est là qui se moque des frontières : « Mon vrai pays, depuis quelque temps, c'est Altendorf, dit Emilie en jetant le regard le plus doux sur Théobald. Et moi, dit Théobald, je sens depuis quelque temps que mon pays sera partout où vous serez » (p. 144-145)... Par ailleurs, d'autres difficultés surgissent. Avant de marier Joséphine, il faut marier Lacroix, le valet d'Emilie, pour des raisons que nous dirons plus tard : mais avec qui? Cela est bien indifférent à Lacroix : « puisqu'il faut épouser une Allemande, autant vaut l'une que l'autre » (p. 116). On n'est pas plus galant! Les Français n'ont aucune aptitude pour l'étude des langues; Emilie étudie beaucoup et apprend peu : « Pourquoi les Français et Françaises ont-ils tant de peine à apprendre une langue étrangère? On dirait qu'ils croient déroger à la nature éternelle des choses, en appelant le pain et l'eau autrement que *pain* et *eau* » (p. 191). Les Français sont gais; Théobald, pour plaire à Emilie, s'efforce vainement de leur ressembler : beau thème de méditations comparatistes! Constance s'amuse en effet « à comparer les différentes manières dont s'égaient les différents peuples » (p. 224). La France n'a pas toujours le beau rôle dans ces comparaisons de valeurs nationales. Le goût français? « Laissons là quelques exceptions, continuai-je en m'adressant aux deux Françaises, et avouons que nous manquons de goût et sommes mesquins dans les ouvrages de l'art qui ont le public pour objet, dans ceux qui demandent unité, grandeur, dignité... » (p. 127). Que d'autres traits encore, piquants, moqueurs ou amers, et qui portent! Ayant élu domicile à Altendorf, Constance y achète une maison :

Tout y fut arrangé à l'allemande. Émilie le remarqua; et comme M^me^ de Vaucourt [Constance] avoit été témoin de quelques petits différends entr'elle et Théobald sur les habitudes natio-

nales, elle lui demanda si elle vouloit se faire un mérite à ses dépens? Non, dit M^{me} de Vaucourt; mais je veux vous donner un bon exemple. Gardons-nous de vouloir établir ici la France, et de traiter des gens qui nous souffrent, comme s'ils étoient étrangers chez eux, et que ce fut nous qui les tolérassions (p. 78).

Voilà pour les émigrés; et voici pour les idées reçues sans examen et qui se contredisent : il est mal vu de tuer, mais non d'entraîner tant d'hommes à la guerre et de les faire massacrer (p. 104).

Les ambitions réformatrices de la Révolution recevront leur part de sarcasmes : car Théobald se découvre une vocation de réformateur social et se prépare à renoncer aux droits féodaux : « Là-dessus il fonde chez ses vassaux des espérances d'amour et de bonheur qui tiennent du roman plus que de la vérité » (p. 192). Son plus cher désir, c'est l'instruction du peuple. Est-ce un bien, est-ce un mal, que l'instruction du peuple? Question si vaste qu'il vaut mieux s'en tenir à des doutes et à des conjectures. Mais Théobald va de l'avant : il imagine des livres à l'usage de ses sujets, livres qu'il faut bien éviter, remarque justement M^{me} de Charrière, d'appeler « ouvrages pour le peuple », car ce serait blesser le peuple dans son amour-propre! Du moins se garde-t-on à Altendorf de viser trop haut :

Nous ne prétendons pas, comme vous le voyez, fonder de nouvelles sciences sur de nouvelles bases, enseigner, par exemple, une nouvelle morale indépendante de la religion : nous ne prétendons pas recréer *ab ovo* les têtes humaines. Contents de fournir quelques aliments à la pensée et de la guider plus ou moins dans son premier essor, nous la laisserons ensuite se conduire elle-même, et elle pourra s'égarer, se retrouver ou se perdre à son gré (p. 234).

On ne compte plus, en effet, les déplorables méprises des « régénérateurs de la société » (p. 312). Tout modeste qu'il soit pour sa part dans ses projets, Théobald aura bien de la peine à réussir. Il fonde une école, où ne seront admis que les enfants de moins de quinze ans; or les pères qui ont des garçons au-dessus de quinze ans se plaignent : « Qu'on se flatte de recommencer la société tout entière, quand on ne peut seulement établir, comme on le voudrait, une école à

Altendorf! » (p. 242-243). Que de doutes! République ou monarchie? Il est impossible de se prononcer avec certitude, tant la question apparaît complexe. Et pourtant, pour réformer les abus il faut agir; non pas d'un seul coup, ni par la violence, mais avec une ferme prudence : il y a là une page (p. 264-265) très caractéristique des opinions de M^me^ de Charrière. Ajoutez-y des réflexions rapides sur l'égalité, sur la liberté, « ce drapeau tout barbouillé » (p. 304), sur la nature et la société (p. 309-310) : on croit percevoir entre ces lignes désinvoltes l'écho des discussions souvent âpres qui, dans le salon de Colombier, avaient tant de fois dressé l'un contre l'autre la prudente M^me^ de Charrière et le changeant Benjamin, de plus en plus attiré par la foi réformatrice de M^me^ de Staël.

Beaucoup de gens trouvent mauvais, a dit à l'auteur des *Trois femmes*, un homme de sens et d'esprit, beaucoup de gens trouvent mauvais que vous présentiez, sous toutes sortes de formes, le *que sais-je* de Montaigne. C'est la seule critique raisonnable qui me soit parvenue. (Note à la fin du Prologue.)

L'homme « de sens et d'esprit » exagère : s'il y a beaucoup de doutes dans les *Trois Femmes*, ces doutes se localisent dans les développements subsidiaires et n'engagent nullement la conclusion du roman lui-même. Cette conclusion est faite, elle, de quelques certitudes, modestes et timides à la vérité, mais suffisantes pour assurer la conduite quotidienne des hommes en société. Que leur faut-il pour se procurer un bonheur moyen, le seul dont ils soient susceptibles : il ne leur faut assurément que des qualités moyennes, pas de grands élans, ni des principes ambitieux et inflexibles. Il leur est permis de ruser, de mentir, de manœuvrer, pour peu qu'ils emploient ces moyens à une réussite honorable. Les *Trois Femmes* est en quelque sorte le roman des moyennes, d'un bonheur moyen, d'un devoir moyen, d'une vertu moyenne. Sont-elles vertueuses, ces trois héroïnes? Non pas, si l'on considère chacune de leurs actions; mais l'ensemble est bon, le cœur n'est point mauvais, et le résultat compte seul. Chacune des trois rachète ses erreurs et ses fautes par des larmes et surtout par de grandes qualités compensatrices. Constance a hérité d'une fortune mal acquise, dont

elle jouit sans trop de scrupules. C'est très mal, mais elle a des excuses, sans compter qu'elle force le respect en répandant à profusion les bienfaits autour d'elle. Joséphine cède à Henri : faiblesse, mais aussi calcul, car Henri aide Joséphine à servir Emilie. Celle-ci se récrie : « Quoi! tu payes de ton honneur, de ta vertu, les jouissances que tu me procures! » Or de Joséphine et d'Emilie, laquelle est la plus coupable? Car Emilie, avec « toutes ses lectures », devait prévoir l'événement, ou tout au moins intervenir dans la nuit fatale : « Oui, j'entends, dit Joséphine, la décence, peut-être un peu de fierté, ont laissé la vertu et l'honneur sans secours!... avouez que personne ne fait tout ce qu'il doit. » A ce train, les vérités tombent dru. Joséphine avoue qu'elle n'en était pas à son premier amant. Le premier? « C'est M. votre Oncle le grand vicaire » : il avait donné à Joséphine une croix, une bague et un livre d'Heures avec des crochets d'argent. Le grand vicaire avait eu un successeur en la personne du marquis de ***, frère de la mère d'Emilie... Tant et si bien que l'innocente Emilie tombe de son haut et n'ose plus ouvrir la bouche.

Elle fait, hélas, mieux que de se taire. Joséphine est enceinte des œuvres d'Henri, lequel hésite à épouser sa maîtresse parce qu'il est jaloux de Lacroix. Pour le décider, Emilie s'attache à lui prouver l'inanité de ses soupçons, qu'elle sait vrais : Emilie ment! Elle ment encore pour son propre compte afin de se faire épouser par Théobald. C'est Constance qui tire la leçon de cette réforme morale à rebours :

> Votre éducation vous a donné des idées spéculatives extrêmement délicates sur quantité d'objets, que vous envisageriez un peu différemment si vous aviez plus vu le monde.... Cependant, permettez-moi de vous dire que l'on pourrait vous chicaner sur bien des choses que vous trouvez toutes simples, et cela parce qu'elles vous conviennent, et que vos principes s'y sont pliés peu à peu (p. 87).

Constance applaudit à cet heureux changement dont elle est pour une part responsable. Elle constate que « l'esprit d'Emilie se forme, se perfectionne extrêmement ». En effet, prise entre les pleurs de Joséphine, le savoir-faire de Constance et son propre amour pour Théobald, la résistance

d'Emilie s'use peu à peu, et celle-ci en vient à s'excuser d'être, comme le lui reproche Joséphine, toute occupée d'elle-même et d'un « certain mérite » qu'elle veut avoir et avec lequel elle laisserait tranquillement souffrir tout le monde :

Je suis jeune, Joséphine... (mon éducation) était stricte et ne m'avait pas permis de croire qu'on pût dévier en rien du devoir. Être sage, être vraie, ne posséder que ce qui est bien à soi, voilà ce qu'on m'a recommandé depuis que je suis au monde. Est-ce bien étonnant que j'ai quelque peine à prendre sur tous ces objets des idées plus relâchées? Cependant je cède, Joséphine; mes répugnances cèdent les unes après les autres à l'amitié, à la reconnaissance. Cette condescendance m'ôtera peut-être peu à peu toute l'estime que j'avais pour moi : n'importe; il ne doit pas être question de moi quand il s'agit d'empêcher le malheur des autres (p. 105-106).

Il est dans le roman un autre personnage, Théobald, qui lui aussi ne jure que par ses « devoirs sacrés » et se montre « l'admirateur d'une vertu plus sévère, plus inflexible ». En est-il plus parfait? Non, car il est violent, il se laisse aveugler par la passion et s'il ne courbe jamais la règle, il la méconnaît à certains moments, « la brise, la jette loin de lui ». Il se charge d'ailleurs de nous en fournir la preuve quand, cédant à l'amour, il enlève Emilie, laquelle se laisse gentiment enlever.

*
* *

Or, en tirant les ficelles de ces marionnettes, M^{me} de Charrière ne vise ni plus ni moins qu'à réfuter à sa manière l'idée kantienne du devoir. Comment conçoit-elle cette idée et que lui oppose-t-elle? Le 19 février 1795, elle écrivait à Benjamin Constant :

Par idée de devoir j'entends l'idée que quelque chose est dû, n'importe quoi, et indépendamment de tout calcul. Le roman ne prétend point prouver l'existence de cette idée, que Kant dit exister [1].

1. Cf. Ph. Godet, *o. c.*, II, p. 219.

Ce « quelque chose », ce « n'importe quoi » qui est dû, est-ce bien cela dont Kant affirme l'existence? Etrange conception de la « loi morale », étrange autant qu'insuffisante. Heureusement, dans le roman même, M^{me} de Charrière s'explique mieux et situe bien plus nettement le différend qui la sépare de Kant. Dans une sorte de prologue philosophique qui n'est pas sans rappeler les préambules dont la Reine de Navarre fait précéder ses nouvelles, nous assistons à un débat assez piquant entre gens du monde qui expriment tour à tour leur manière de voir la question. La jeune baronne de Berghen presse l'abbé de la Tour, le bien disant de la compagnie et *alter ego* de M^{me} de Charrière, d'écrire quelque joli conte propre à délasser l'esprit des trop constants soucis de la politique. Mais quoi écrire? L'abbé a une idée :

Les conversations que nous eûmes ces jours passés sur Kant, sur sa doctrine du devoir, m'ont rappelé trois femmes que j'ai vues... Je me suis convaincu auprès d'elles qu'il suffit, pour n'être pas une personne dépravée, immorale et totalement méprisable ou odieuse, d'avoir une idée quelconque du devoir, et quelque soin de remplir son *devoir*. N'importe que cette idée soit confuse ou débrouillée, qu'elle naisse d'une source ou d'une autre, qu'elle se porte sur tel ou tel objet, qu'on s'y soumette plus ou moins imparfaitement; j'oserai vivre avec tout homme ou toute femme qui aura une idée quelconque du devoir.

— Vous oserez vivre avec tout le monde, dit un sectateur de Kant; car c'est une idée universelle et pour ainsi dire innée.

Là-dessus le débat vivement s'engage. Un théologien présent ne voit dans cette idée que la manifestation de la volonté divine; à quoi « un homme qui n'était pas théologien » et qui incarne l'esprit de l'empirisme dominant du siècle, rétorque qu'une telle explication n'explique rien et que nos intérêts particuliers et sociaux suffisent, par le jeu des besoins et des habitudes, à forger l'idée du devoir et à en faire l'objet de notre vouloir. Les positions fondamentales ainsi prises, chacun d'y concourir par des observations de son cru. Quelle est la source du devoir? Non content d'invoquer la volonté divine, le théologien fait appel aux promesses et aux menaces que l'éternité se réserve d'accomplir. A un jeune déiste, disciple de Fénelon, l'amour pur et désintéressé

de l'être suprême lui suffit. Il faut au contraire des arguments plus savants à un psychologue de la compagnie, qui va chercher l'origine du devoir au fond de notre enfance, dans les notions élémentaires que nous inculque l'éducation. Le devoir lui apparaît comme le fruit d'une longue adaptation de l'homme à la vie; c'est une idée très évoluée, une idée complexe. Nullement, reprend « le kantiste », et il décrète : « l'idée du devoir me paraît simple, ne se composant que d'elle-même; on ne peut pas l'analyser ». Faut-il pour expliquer le remords, recourir à ce lent automatisme qu'invente le psychologue ou se représenter, comme le théologien, « le courroux du ciel »? Que non pas; le remords existe parce qu'il ne saurait ne pas exister, de par « l'autorité simple, éternelle, indestructible du devoir ». — « Mais, dit l'homme de la société [celui qui, au début, avait mis en avant le principe de l'intérêt], un sauvage n'éprouvera rien de semblable. — Qu'en savez-vous? dit l'abbé. — Allez écrire, lui dit la baronne », impatientée de toute cette métaphysique.

L'abbé s'en fut écrire et le débat en resta là. Mais il se poursuit sous une autre forme dans le roman même. Là, l'innocente et vertueuse Emilie — avec ses « idées spéculatives extrêmement délicates », avec sa volonté d'acquérir un « certain mérite », avec son éducation stricte qui lui défendait de croire « qu'on pût dévier en rien du devoir » — incarne vaguement l'idéal kantien. Pas pour longtemps, on l'a vu, car elle finit par adopter des idées « plus relâchées », sans que d'ailleurs cette évolution lui fasse perdre la pureté de son cœur. Théobald, de son côté, figure tout aussi vaguement un type analogue : mais « ses devoirs sacrés », son goût pour une vertu inflexible et sacrée ne résistent pas davantage à l'amour. Voilà donc *les faits* eux-mêmes — des faits romanesques, il est vrai — qui se chargent de réfuter le kantien du Prologue. Ces mêmes faits plaident pour la théorie moins rigoureuse de l'abbé, car en écrivant son histoire, celui-ci se fait la part belle : au puritanisme implacable de Kant il oppose son habile jésuitisme, son indulgence souriante, sa connaissance des imperfections humaines.

Quand tout le monde a lu le roman de l'abbé, on se réunit de nouveau et on en discute. Il s'agit maintenant de décider si les trois héroïnes sont immorales. Est-ce être immoral

que d'être humain, de céder aux mouvements de son cœur, de répondre à l'appel de son prochain? Si Emilie perd quelque chose de son inflexible vertu, ses sentiments « s'enrichissent de cette perte et substituent un autre mérite à celui qu'elle leur sacrifie » (p. 180). Est-ce être immoral que d'avoir acquis de l'expérience? Non, car cette expérience vous rend désormais habile à éviter les pièges et l'on est garanti contre beaucoup de fautes pour en avoir commis quelques-unes. D'ailleurs ces fautes même, nos héroïnes ne cesseront d'en subir les conséquences, Joséphine étant à jamais privée de la « tendre confiance » de son mari berné, Constance hantée par ses inquiétudes, Emilie enfin condamnée à vivre dans un milieu qui n'est pas le sien.

Non, les *Trois Femmes* sont un roman parfaitement moral : telle sera encore l'opinion de ses lecteurs français non touchés par l'influence kantienne. Telle est, pour commencer, l'opinion de Pauline de Meulan qui rend compte en 1809 d'une nouvelle édition du roman. Si le vice l'emportait sur la vertu, ce roman serait un fort mauvais roman, car il inspirerait le dégoût et le dégoût ne saurait passer pour « un moyen poétique ou *romantique*, comme on voudra ». Il n'en est rien heureusement, car Pauline de Meulan y voit « une des compositions les plus morales, comme elle est une des plus originales et des plus piquantes qui ait paru depuis longtemps ».

> ... En paroissant vouloir prouver l'incertitude des devoirs, ce qui détruiroit tout intérêt pour des personnages dont les actions auroient alors peu d'importance pour eux-mêmes, Mme de Charrière prouve au contraire combien leur base est fixe et inébranlable [1].

Mme de Charrière n'en espérait certainement pas tant! Ce jugement enthousiaste l'eût peut-être gênée, comme une ironie involontaire. Elle eût mieux compris et avoué celui de Sainte-Beuve :

> La morale en est bien sceptique, mais en somme elle tourne au bien; il y a une vraie tolérance, qui n'est pourtant pas l'indifférence totale. C'est un roman de Directoire, mais qui se peut avouer et relire même après toutes les restaurations [2].

1. *Le Publiciste,* 2 avril 1809.

2. Lettre de Sainte-Beuve à Clavel de Brenles, 1837. — Cf. Ph. Godet, *o. c.*, II, p. 224.

M^me^ de Charrière n'avait pas besoin de connaître ces voix de la postérité pour écraser le kantien. Car elle tient celui-ci pour battu en lui faisant garder le silence et en laissant le dernier mot à son propre alter ego, l'abbé, qui, pour définir une dernière fois son attitude, reprend les termes dont il s'est déjà servi dans le Prologue :

Il faut voir en un homme, pour le pouvoir estimer, que quelque chose lui paraît être bien, quelque chose être mal; il faut voir en lui une moralité quelconque (p. 181).

C'est là une sorte de morale au rabais qui forme un véritable défi à la morale kantienne. Si, en effet, on réunit en faisceau les différentes notes éparses dans le Prologue et dans le corps même du roman, on arrive à reconstituer la conception que M^me^ de Charrière se faisait du « devoir » kantien et l'on peut alors se demander : que vaut cette conception et à quel degré la romancière a-t-elle compris la « raison pratique »?

Pour M^me^ de Charrière, le devoir est « une idée universelle et pour ainsi dire innée », une idée « simple, ne se composant que d'elle-même » et que l'on ne saurait analyser; il exerce « une autorité simple, éternelle, indestructible »; il échappe à l'empire des mobiles extérieurs, puisqu'il ordonne d' « aller tout droit son chemin dans ses actions et dans ses paroles sans s'embarrasser de ce qui peut en arriver »; il prescrit des règles qui ne se peuvent définir et dont il est impossible de savoir « d'où elles émanent »...

Confrontée avec le véritable « devoir » kantien, cette définition apparaît incomplète et embarrassée; mais enfin, si elle réduit la théorie morale de Kant à son expression la plus rudimentaire, elle ne s'en écarte pas essentiellement : on y retrouve, vaguement suggérées, l'autonomie de la volonté et l'universalité de la loi morale. Certes, M^me^ de Charrière n'est point métaphysicienne et la véritable nature de ces notions kantiennes devait nécessairement lui échapper : rien ne la préparait à comprendre l'a priori des principes suprêmes de la moralité et leur indépendance de toute expérience[1], ni que la conscience de la loi morale est « un

1. Cf. *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785). Trad. H. Lachelier, Paris, 1904, p. 37.

fait de la raison »[1], ni qu'il faut déduire les principes de la moralité du concept universel d'un « être raisonnable en général »[2], dont il est vain par conséquent de rechercher empiriquement l'origine. Du moins a-t-elle traduit ce langage métaphysique par des incertitudes très significatives, quand elle assimile fautivement le devoir à une idée *pour ainsi dire* innée, quand elle le déclare *indéfinissable* et qu'elle lui assigne des origines inconnues. La romancière traduit ici sa perplexité : elle n'a pas compris Kant, mais *elle sait* qu'elle ne l'a pas compris et elle sent l'existence d'un monde transcendantal dont l'accès lui est défendu. Mais qu'à cela ne tienne : si Kant ne se laisse pas comprendre, n'est-ce point sa faute? Or, il est assez courant de tenir pour absurde ce qui n'est qu'incompréhensible. Mme de Charrière n'échappera pas à cette règle commune en écrivant *Les Trois Femmes*.

* * *

Où Mme de Charrière a-t-elle puisé les vagues notions kantiennes qu'elle charge ses *Trois Femmes* de combattre par l'exemple? A l'entendre, on dirait qu'elle n'a jamais fréquenté « ce philosophe allemand que l'on dit être un homme profond » et qui lui paraît « encore plus admiré qu'il n'est entendu de ceux qui lisent ses ouvrages » (Note au Prologue). S'est-elle donc bornée à interroger ceux de ses hôtes qui pouvaient lui fournir les informations dont elle manquait, et à en discuter avec eux sans grand résultat, comme il résulte du Prologue? Parmi les hôtes habituels de Colombier, le pasteur Chaillet n'était sans doute pas sans avoir quelques lumières sur une philosophie dont les conséquences morales importaient si fort à son ministère; Benjamin Constant revenait de Brunswick avec des opinions toutes fraîches et très favorables sur la philosophie allemande; enfin Huber lui-même vit à ce moment-là en pleine effervescence kantienne : chacun de ces trois personnages était à même d'évoquer avec à propos les grands principes des *Fon-*

1. *Cr. de la Raison Prat.*, trad. F. Picavet, p. 51.
2. *Fondements*, p. 39.

dements de la Métaphysique des Mœurs et de la *Critique de la Raison Pratique*.

Or nous croyons tenir la preuve que M^me^ de Charrière a fait mieux que recueillir des propos de salon et qu'elle a eu sous les yeux un texte kantien précis. Elle écrit, en effet, à M^lle^ L'Hardy, en décembre 1794 : « Dans cet instant, il est fort question ici de Kant. On le traduit, on l'analyse, on s'efforce de le comprendre » [1]. Nous connaissons le traducteur : c'est Huber; et nous savons aussi ce qu'il avait traduit : un essai paru dans la livraison de septembre 1793 de la *Berliner Monatschrift* sous le titre *Über den Gemeinspruch : Das mag in der Theorie richtig sein, taugt aber nicht für die Praxis* [2]. Huber traduit ce texte en novembre-décembre 1794, car le 31 janvier 1795, quand il annonce sa traduction à Schiller, il avait déjà eu le temps de l'envoyer à Grégoire, à Paris, et d'apprendre l'impression que celui-ci en avait reçue. Or nous sommes à l'époque même où M^me^ de Charrière compose son roman, à la fin de l'année 1794 et au début de 1795 [3]. Il est impossible que le premier souci d'Huber, l'hôte fréquent de Colombier et collaborateur ordinaire de M^me^ de Charrière, n'ait été de soumettre à sa bienfaitrice le manuscrit de sa traduction. Et sans tarder la romancière en fit profiter son roman : c'est ce qui apparaît avec évidence de l'examen des deux textes.

« Cela peut être bon en théorie, mais ne vaut point en pratique » — telle est l'opinion de la sagesse populaire, que le philosophe entreprend de combattre. Ce faux axiome peut s'appliquer tout au plus aux mathématiques et à la philosophie spéculative, sciences faites de concepts et donc étrangères à toute expérience. Mais quand il s'agit de la théorie du devoir, il ne saurait être question d'un concept

1. Ph. Cf. Godet, *o. c.*, p. 219.

2. Il en existe une traduction par J. Barni, à la suite des *Éléments métaphysiques de la Doctrine du Droit*, Paris, 1853, p. 339 suiv. — Comme la traduction d'Huber n'a jamais été imprimée et comme d'autre part M^me^ de Charrière ne cite jamais textuellement cet essai, nous n'avons pas à recourir au texte de Kant et nous nous contenterons de rapporter celui de Barni.

3. C'est ce qui résulte de ses lettres à Benjamin Constant et à M^lle^ L'Hardy. Cf. Ph. Godet, *o. c.*, II, p. 184, 215-216. — Les lettres que Constance adresse à l'abbé, dans la 2^e^ partie des *Trois Femmes*, portent des dates qui vont du 20 novembre 1794 au 12 février 1795 : dates fictives, mais qui représentent assez bien l'époque où le roman fut composé.

idéal et vide, car le devoir théorique implique le pouvoir pratique et ce n'est qu'à ce titre qu'il représente une obligation. Cependant :

> Il n'est pas rare d'entendre soutenir, au grand scandale de la philosophie, que ce qu'elle peut avoir d'exact ne vaut rien dans la pratique; on dit cela sur un ton fort dédaigneux, en affichant la prétention de réformer la raison par l'expérience, même dans ce qui fait son principal titre de gloire, et en se flattant de voir plus loin et plus sûrement avec des yeux de taupe cloués sur la terre qu'avec ceux d'un être fait pour se tenir debout et regarder le ciel.

Maxime « extrêmement funeste », faite pour détruire la vraie morale :

> ...Tout est perdu lorsqu'on admet les conditions empiriques et par conséquent contingentes de l'exécution même de la loi, et qu'on donne ainsi à une *pratique*, qui se règle sur un résultat vraisemblable d'après l'expérience *antérieure*, le droit de juger une théorie qui existe par elle-même [1].

Ne dirait-on pas que ces phrases sont écrites à l'intention même de M^me de Charrière, et qu'elles sont faites pour heurter de front le préjugé empirique de la prudence sociale qui était le sien? Or M^me de Charrière les avait lues, ou tout au moins en connaissait la substance d'après le manuscrit d'Huber [2]. Comment, les ayant lues, a-t-elle eu le courage de faire la leçon au philosophe, de le rappeler à l'ordre d'une réalité pleine de pièges et de nuances, certes, mais qui en aucune façon ne saurait avoir force de loi? Ce « ton dédaigneux » des gens qui affichent « la prétention de réformer la raison par l'expérience » — mais c'est le ton qu'elle prend dans les *Trois Femmes*, c'est la prétention qu'elle y affiche! Elle est tombée dans le piège kantien avec une telle candeur — cette candeur même qu'elle reproche à Kant — qu'on se sent enclin à excuser tant de présomption. Et pour montrer combien le diagnostic était sûr que le philosophe portait

1. Trad. J. Barni, p. 341.
2. La version d'Huber était plutôt une adaptation. Il dit lui-même, dans sa lettre à Schiller du 31 janvier 1795 : « theils wörtlich übersetzen, theils möglichst weitläuftig ausgezogen ».

d'avance sur son contradicteur, écoutons cette explication que M^me^ de Charrière donnera le 13 octobre 1797 à son ami d'Oleyres et où se montre à vif le conflit qui sépare les *Trois Femmes* et la doctrine kantienne :

C'est un petit traité du devoir mis en action, ou plutôt élucidé par une action. On n'a pas prétendu donner des modèles à suivre, mais montrer des vices et des faiblesses à excuser comme non incompatibles avec une idée ou un sentiment du devoir et une moralité dans la personne coupable ou accusable [1].

Indulgence très courante au XVIII^e^ siècle; Kant en connaissait sans doute de nombreux exemples, et pour condamner ces abus de dialectique il avait écrit non seulement l'essai traduit par Huber, mais encore, dans plusieurs de ses ouvrages, des phrases vengeresses qui semblent condamner d'avance la trop sommaire idéologie de M^me^ de Charrière et des émules de celle-ci. Citons ici un de ces jugements anticipés qui éclairent le débat d'une vive lumière :

L'homme sent en lui un puissant contrepoids à tous les commandements que la raison lui représente comme si dignes de respect... C'est de là que naît une *dialectique naturelle*, je veux dire une tendance à chicaner contre ces lois rigides du devoir, à révoquer en doute sinon leur valeur, au moins leur pureté et leur rigueur, et à les plier, autant que possible, au gré de nos désirs et de nos inclinations, c'est-à-dire au fond à les corrompre et à les dépouiller de toute leur dignité, ce que la raison pratique vulgaire elle-même finira toujours par condamner [2].

Pour bien pénétrer le sens des phrases précitées de « La Théorie et la Pratique », il est indispensable de connaître les principes qui justifient ces vues et qui tiennent à la nature et aux conditions de la « raison pratique ». Or M^me^ de Charrière a lu ce texte si riche en sous-entendus sans aucune préparation préliminaire, comme elle aurait lu n'importe quel texte autonome et se suffisant à lui-même. Faut-il donc

1. Cf. Ph. Godet, *o. c.*, II, p. 218-219. — On s'étonne de voir le *Journal de Paris* (16 messidor an VI) refuser de comprendre ce qu'est « une idée quelconque du devoir » et de trouver cette idée « bien vague »; certains passages de ce compte rendu sont à lire : mais il n'était pas absolument nécessaire que le journaliste parisien qui prenait cette attitude inattendue connût Kant.

2 *Fondements*, p. 29.

s'étonner qu'elle n'y ait vu que le simple paradoxe d'un philosophe qui, à force d'ignorer la vie et de se soustraire à l'expérience, prend ses rêves pour des réalités? Et le malentendu devenait plus profond, à mesure qu'elle avançait dans la lecture du manuscrit d'Huber.

Kant divise son essai en trois parties, dont seule la première nous importe ici : il y est question du rapport de la théorie et de la pratique dans la morale en général, relativement au bien de chaque homme[1]. C'est, d'un bout à l'autre, une réplique très serrée au docteur Garve qui, dans ses *Essais*[2], avait attaqué la conception kantienne du devoir, au nom justement de l'expérience, du sens commun et de l'aspiration au bonheur. Garve refuse d'accepter la dissociation kantienne entre le devoir et le bonheur : s'il la conçoit par l'esprit, il n'en trouve aucune trace dans son cœur, et personne ne peut avoir conscience d'avoir exclu de son action le désir de bonheur afin d'agir d'une manière parfaitement désintéressée. — Erreur! réplique Kant : nous n'avons peut-être pas conscience *d'avoir jamais pratiqué* le devoir pur; mais nous avons très clairement conscience du fait que nous *devons* le pratiquer et nous concevons très bien que l'homme puisse agir en dehors de toute détermination extérieure à son idée de devoir et qu'il puisse même reconnaître sa propre abnégation quant à certains mobiles tentants, mais contraires à cette même idée :

Voilà ce qu'il peut, et cela même suffit pour l'observation de son devoir. Au contraire, se faire une maxime d'encourager l'influence de semblables motifs, *sous prétexte que la nature humaine ne comporte pas une pareille pureté* (ce qu'on ne saurait d'ailleurs affirmer avec certitude), c'est la mort de toute moralité.

Précisons encore le différend qui sépare Kant de Garve, en rapportant textuellement une objection de ce dernier :

De subtiles différences d'idées comme celles-ci s'obscurcissent déjà quand on réfléchit à des objets particuliers; mais elles

1. Les deux autres Parties traitent du rapport Théorie-Pratique dans la *politique* (relativement au bien des États) et au point de vue *cosmopolitique* (relativement au bien de l'espèce humaine en général).

2. Christian Garve, *Versuche über verschiedene Gegenstände aus der Moral, der Litteratur und dem geselligen Leben*, 1re partie, 1792.

s'effacent entièrement quand il s'agit de l'action, quand il faut les appliquer à des désirs et à des intentions. Plus est simple, rapide et dépourvu de représentations claires le pas qui nous conduit de la considération des motifs à l'action réelle, moins il est possible de connaître exactement et sûrement le poids déterminé que chaque motif a pu avoir pour diriger ce pas dans tel sens et non dans tel autre.

A quoi, Kant réplique qu'il ne saurait y avoir de concept « plus simple, plus clair, plus saisissable et plus naturel pour chacun » que le concept même du devoir; et que seule l'intrusion d'un motif tiré de l'idée de bonheur vient compliquer notre détermination au point de la rendre indiscernable. De plus, le plus vulgaire des hommes conçoit sans difficulté une action commandée par le devoir à l'exclusion de tout autre motif, et c'est un crime contre la moralité que de prétendre le contraire et de présenter le concept du devoir comme trop subtil pour être compris du commun. Quant à l'expérience, elle prouve tout au plus que l'homme méconnaît souvent le devoir, mais non que celui-ci n'existe pas, ni même qu'il soit inapplicable à la conduite; et toute la question se réduit à rechercher le moyen le meilleur et le plus général de mettre en pratique la théorie, quand on l'a une fois adoptée en principe. Or Kant ne veut s'occuper ici que des principes et non de cette « habileté pragmatique ».

Dans ce différend entre Kant et Garve, M^me^ de Charrière prend tout naturellement le parti de Garve. Les arguments de celui-ci, elle les fait siens et comme lui elle refuse de comprendre le devoir pur, en dehors de toute aspiration et de tout sentiment, et prétend ne rien trouver de tel dans la réalité. Elle encourt par là les mêmes reproches que Garve et d'abord celui de traduire la démonstration métaphysique de Kant en langage psychologique et de chercher aux principes une justification empirique. Kant dit : il y a d'abord le devoir, qui est fixe, parce que déduit de la raison pure et non pas induit de l'expérience; et tout le problème — un problème d'ailleurs qu'il n'envisage pas de résoudre dans son essai — consiste à plier la réalité au devoir et non pas le devoir à la réalité. Toute autre est la pensée de M^me^ de Charrière : il n'y a que l'expérience, qui est

mobile par essence et que nulle règle fixe ne saurait endiguer; et il y a non pas un problème, mais cent problèmes, mille problèmes, une infinité de problèmes, qu'il faut résoudre chacun en particulier, quand il se présente dans notre chemin. Aussi la critique indirecte que Mme de Charrière fait du *devoir* kantien tombe-t-elle à faux et manque en somme d'objet : la question pour Kant n'étant pas de savoir si le devoir agit sur la vie, mais d'établir *qu'il doit agir* sur elle et que même enfreint il demeure bienfaisant par la seule conscience que nous avons de son existence et par le respect que nous lui vouons involontairement.

Si bien que le fantôme kantien se dérobe aux attaques de Mme de Charrière. Quand celle-ci oppose « les devoirs » ou « un devoir quelconque » au « devoir » tout court, quand, par la bouche de Joséphine, elle proclame que « chacun a une vertu à sa manière » et raille doucement la « candeur » d'Emilie, donc de Kant, elle se place franchement dans la psychologie : face à l'apriorisme kantien, elle demeure empiriste et c'est en psychologue qu'elle s'oppose au métaphysicien [1]. Comment l'atteindrait-elle? Niant l'existence possible du type kantien dans la réalité de tous les jours, elle croit toucher Kant et ne touche que sa propre illusion. Kant, pour sa part, ne fait point difficulté pour reconnaître que l'on ne saurait citer aucun exemple certain d'une intention d'agir par devoir pur; il veut seulement que l'on ait foi dans le devoir et dans sa force virtuelle de commander aux événements, et que, s'écartant du devoir, l'homme sache qu'il s'en écarte et, au fond de soi, le regrette : il le dit dans l'essai traduit par Huber, il le dit encore cent fois dans son œuvre et en termes peut-être plus convaincants encore [2].

Il le dit même si bien que Mme de Charrière se montre sensible à ce qui ne lui semble qu'un beau rêve. Dans son essai, Kant avait écrit :

La conscience qu'a l'homme de pouvoir agir ainsi [selon son devoir] puisqu'il le doit, lui révèle dans les profondeurs de son

1. Kant avait parfaitement prévu ce malentendu entre sa morale pure et la psychologie. Cf. *Fondements*, p. 7, et *Cr. de la Raison prat.*, p. 11.
2. Cf., par exemple, *Fondements*, p. 33.

être un caractère divin qui lui inspire comme une sainte terreur pour la grandeur et la sublimité de sa véritable destination [1].

M^me de Charrière admire cette élévation, mais elle l'admire platoniquement, comme on admire les idées trop belles dont l'expérience ne saurait que faire. Et c'est les grandes pécheresses du roman qu'elle charge d'exprimer cette admiration de principe. Joséphine dit à Emilie :

Il ne faut pas penser, Mademoiselle, que je ne respecte pas ces vertus dont j'ai mal parlé dans un moment de désespoir : si vous vous estimez par elles, moi aussi, et je suis bien aise que vous les ayez. Chacun a une vertu à sa manière : la mienne est de tout faire pour vous.... Mais j'aime votre candeur, et même sans trop savoir à quoi elle est bonne, je me suis surprise à la trouver fort belle. *Aller tout droit son chemin dans ses actions et dans ses paroles sans s'embarrasser de ce qui peut en arriver, a je ne sais quoi que je respecte*, et je crois que c'est la vertu des gens de qualité. Toutefois ils ne doivent pas la pousser trop loin... Mon intention est de vous imiter à un certain point (p. 121-122).

Ne voilà-t-il pas cette brave Joséphine, maintenant que l'orage est passé, sourire au « devoir »? Ainsi fait encore Constance, et ses paroles terminent le roman par une note kantienne inattendue, mais parfaitement claire :

Trouvant fâcheux, pénible et souverainement inutile d'exiger la perfection tout haut et ostensiblement, je l'exige au-dedans de moi. L'expérience m'oblige à m'attendre à des mécomptes, à ce sujet, de la part de ceux qui jusqu'ici m'ont inspiré une estime sans mélange; mais *je ne puis m'empêcher de compter sur eux... J'aimerai toujours à voir l'extrême délicatesse se soumettre à des règles qu'elle ne peut définir, et dont elle ne sait pas d'où elles émanent* [2].

Ayant ainsi salué au passage ce monde nouveau et occulte M^me de Charrière lui oppose, on l'a vu, son monde à elle, le monde de l'expérience, du discernement psychologique et du fin bon sens. Elle sacrifie de gaieté de cœur la vertu rigide à la bonté, et aux principes, quelque nobles qu'ils soient,

1. Traduction J. Barni, p. 352.
2. Ce sont les dernières paroles du roman. — C'est nous qui avons souligné, dans ce texte et dans le précédent, les passages en italique.

elle leur substitue le sentiment, la sympathie, l'altruisme. Sacrifice d'autant plus raisonnable à ses yeux, qu'il ne semble pas entraîner une grande perte pour l'homme, ni pour la société : l'expérience, ainsi que son roman, démontrent l'inopérance des principes et la candeur de ceux qui en font profession avec intransigeance.

M^me^ de Charrière manifeste de la sorte une grande méfiance pour tout effort scientifique, une méfiance qui touche à l'agnosticisme. Comment la variété infinie du réel rentrerait-elle dans des cadres fixes et prévus d'avance? L'homme est trop faible pour qu'il puisse donner à son calcul une autorité infaillible et une portée infinie. M^me^ de Charrière préfère examiner chaque cas en particulier, le résoudre au mieux des intérêts de l'homme et de son prochain et compter, pour la réussite de ce travail et la bonne marche des événements, non pas sur la rigueur de la doctrine, mais sur la rectitude et la générosité du cœur.

Il est donc probable que l'idée d'écrire les *Trois Femmes* vint à M^me^ de Charrière en lisant le manuscrit d'Huber et qu'elle y a puisé le plus clair de sa connaissance du devoir kantien, en même temps que les objections fournies contre cette doctrine par Christian Garve. Elle y a puisé cependant mieux qu'un thème et des idées : elle y a puisé une partie de son sujet même.

Afin de prouver contre Garve combien la notion de devoir apparaît lumineuse jusqu'aux esprits les moins formés, Kant invente l'exemple suivant :

Supposez que quelqu'un ait dans les mains un dépôt qui lui a été confié et dont le propriétaire est mort sans que ses héritiers sachent ou puissent savoir quelque chose de ce dépôt, et exposez ce cas même à un enfant d'environ huit ou neuf ans. Ajoutez que le détenteur du dépôt est tombé dans le même temps (mais non par sa faute) dans une ruine complète, et qu'il voit autour de lui une femme et des enfants accablés de cette misère, dont il pourrait sortir à l'instant en s'appropriant ce dépôt. Ajoutez encore qu'il a le cœur bon et qu'il est bienfaisant, tandis que les héritiers, riches d'ailleurs, ont le cœur sec et vivent dans un tel luxe et avec une telle prodigalité qu'ajouter ce supplément à leur fortune serait comme le jeter à la mer. Demandez alors si, dans de telles circonstances, on peut regarder comme une chose permise de disposer de ce dépôt dans son propre intérêt. Sans

aucun doute celui que vous interrogerez, répondra : non! et pour toute raison il ne pourra que dire : *cela est injuste*, c'est-à-dire cela est contraire au devoir [1].

Or l'une des trois femmes se trouve dans une situation jusqu'à un certain point identique : la riche Constance. Son père est mort, ainsi que son mari; traquée par sa famille, elle s'installe à Altendorf sous un nom d'emprunt et se confesse à Emilie en ces termes :

...je vous avouerai qu'une très grande fortune qu'ils avaient et qu'ils m'ont laissée, leur a été reprochée comme ayant été mal acquise. Ils ont su la mettre à l'abri de toute atteinte...

Emilie s'inquiète et demande des précisions sur l'origine de cette fortune :

Je ne sais, dit Constance. Je penche à croire qu'elle ne fût jamais devenue si considérable, si ceux qui l'ont acquise eussent été extrêmement scrupuleux; mais je suis persuadée que la jalousie les a peints bien plus coupables qu'ils n'étaient, et qu'on a blâmé en eux ce que mille autres ont fait sans en être blâmés, uniquement parce qu'ils ont eu autant de bonheur que d'adresse (p. 84).

Cette fortune probablement mal acquise, il faut la restituer à ceux qui en ont été frustrés, conclut Emilie. Sans doute, mais comment trouver ces victimes, dispersées sur toute la surface du globe? Quant à la restituer à un État quelconque — la France, l'Angleterre, la Russie — aucun ne mérite cette magnificence. Il ne reste qu'à en faire un bon usage : Constance n'y manque pas et elle comble de bienfaits ceux qui l'entourent, à commencer par les Français.

Situation analogue, on le voit. Des deux côtés, une fortune mal acquise, et des possesseurs injustes doués d'un cœur généreux. Pour faciliter sa démonstration, M^me^ de Charrière accorde à Constance des circonstances atténuantes : elle n'est personnellement pour rien dans l'acquisition délictueuse de cette fortune, elle n'est d'ailleurs pas absolument certaine qu'il y ait eu délit, elle ignore enfin l'identité de

1. Trad. J. Barni, p. 351. Ce n'est pas la première fois que le philosophe se sert de cet exemple : on en trouve un semblable dans la *Cr. de la Raison Prat.*, trad. F. Picavet, p. 44.

ceux qui en ont été dépouillés [1]. Ainsi métamorphosé, le personnage kantien devient évidemment excusable, et Mme de Charrière ne se prive pas d'excuser Constance. Tout au plus reconnaîtra-t-elle par ailleurs que son héroïne « a souffert et n'est peut-être pas sans inquiétude », légère concession aux rigueurs du devoir. Mais on eût aimé de lui voir employer son indulgente théorie à résoudre le cas dans toute sa rigueur et tel que le présentait Kant; on peut, d'autre part, se demander quelle solution Kant eût puisée dans sa casuistique pour débrouiller l'équation si riche en inconnues, dont il avait prêté quelques éléments à l'aimable romancière.

Si Kant fournit de la sorte à Mme de Charrière le type d'une de ses pécheresses, où a-t-elle pris l'idée de l'autre? Elle n'aura pas cherché loin : Joséphine, qui a des amants et se dévoue à Emilie, c'est Henriette Monachon, la propre femme de chambre de Mme de Charrière! Henriette accouche en 1792 d'un enfant dont on ignore le père : Mme de Charrière, non seulement la protège, mais elle l'excuse, car, dit-elle « des vertus seront offertes en sacrifice expiatoire » [2]. Ce qui prouve que ce n'est point pour combattre Kant que Mme de Charrière a inventé sa théorie des vertus rachetant les vices, mais qu'elle tirait parti en cette occasion de la sagesse un peu lasse qui fut celle de toute sa vie. N'empêche que ce voisinage forcé de deux sources aussi différentes que l'étaient Kant et Henriette Monachon demeure assez désobligeant pour le philosophe. Ce sont là risques qu'il faut accepter de courir quand on fraye avec les romanciers.

* * *

En 1794, Benjamin Constant passe quelques mois à Brunswick, d'avril à août [3]. Il y contracte sur la philosophie

1. Pourtant, p. 91, Emilie parle de Constance comme d'une personne qui « possédait un bien mal acquis qu'elle *ne voulait pas rendre* », et p. 180, on peut lire : « Constance garde une fortune dont un casuiste sévère pourrait lui disputer la propriété. » Ainsi compris, le cas de Constance se rapproche davantage de l'exemple kantien et devient en même temps plus difficile à excuser. Mme de Charrière ne s'arrête pas à ces détails.

2. Lettre à Mme de Sandoz-Rollin, 3 avril 1792. Cf. Ph. Godet, *o. c.*, I. p, 466, et II, p. 220, où l'auteur insiste sur Henriette Monachon devenue la Joséphine du roman.

3. Sur ce séjour, voir Gustave Rudler, *La Jeunesse de B. Constant*, 1767-1794, Paris, 1909.

allemande des opinions toutes neuves, fort différentes de ses opinions antérieures, et il l'annonce aussitôt à Mme de Charrière (6 juin 1794) :

> Un sujet de plaisanterie que nous aurons perdu, c'est la littérature allemande. Je l'ai beaucoup parcourue depuis mon arrivée. Je vous abandonne leurs poètes, tragiques, comiques, lyriques, parce que je n'aime la poésie dans aucune langue. Mais pour la philosophie et l'histoire, je les trouve infiniment supérieurs aux Français et aux Anglais. Ils sont plus instruits, plus impartiaux, plus exacts, un peu trop diffus, mais presque toujours justes, vrais, courageux et modérés [1].

Ce nouvel engouement de Benjamin a dû lui faire prendre dans le débat de Colombier une attitude franchement kantienne, comme il résulte de cette véritable méditation sur le devoir qu'il adresse, le 16 décembre 1794, en réponse à une lettre où Mme de Charrière lui soumettait ses propres idées sur le même sujet :

> Votre généalogie du devoir et la distinction que vous faites d'après Kant entre le devoir absolu et indépendant, et par là même simple, et le devoir composé et par là même dépendant, m'a beaucoup frappé. Je me déclare absolument pour le premier. Si le bonheur général ou particulier est la pierre de touche du devoir, il est impossible de déterminer ce qu'est ce dernier. Non seulement le bonheur peut être variable en lui-même, mais il est nécessairmeent différent dans l'imagination de chaque individu. Le devoir est donc un être moulé au gré de chaque tête individuelle. Il y a plus : le devoir, devenant un calcul de bonheur, n'est plus un devoir...
>
> Ainsi la morale fondée sur le bonheur n'a aucune base fixe. Le devoir ou le bien moral doit être absolument étranger aux circonstances et aux calculs. Ce doit être une idée isolée, indépendante et immuable ou ce n'est qu'un mot vide de sens et susceptible de tous les sens partiels que les passions, la courte vue ou l'exaltation peuvent lui donner. Mais une idée abstraite,

1. Cf. Ph. Godet, *o. c.*, II, p. 124. — Dans une lettre du 29 septembre de la même année, Mme de Charrière le met en garde contre le style allemand qu'il a tendance à imiter. *Ib.*, p. 159. — Sur l'ensemble des relations de B. Constant avec la littérature allemande, cf. l'article de Louis Morel, *L'influence germanique chez Mme de Charrière et chez B. Constant*, dans *Revue d'Hist. Litt. de la France* 1911-1912.

isolée, indépendante, inflexible et immuable est-elle propre à être mise en usage et en circulation parmi les hommes? Ceci ne fait rien contre l'idée, mais beaucoup contre les hommes. Le soleil existerait quand tout le genre humain serait aveugle, mais que dirait-on d'un aveugle qui voudrait faire connaître le soleil aux aveugles ses confrères et leur persuader de ne se conduire que par sa lumière?

Voilà des idées bien vagues. Je n'en ai pas d'autres sur ce sujet, et quand je pense à la profonde ignorance, la mobilité constante et la fluctuation de tout ce qui tient à ce que l'on appelle le principe, je suis tenté de croire qu'il n'y a au fond — c'est-à-dire relativement aux hommes — pas plus de devoir que de soleil relativement aux aveugles. Le soleil existe et les aveugles existent, mais on cherche en vain d'établir des rapports entre eux et lui. La justice existe ainsi que les hommes, mais je ne vois pas la chaîne qu'on voudrait établir entre elle et eux [1].

Malgré la pointe de scepticisme qui perce à la fin de cette lettre, Benjamin Constant adopte entièrement la doctrine kantienne du devoir. Mieux même : à l'entendre justifier cette doctrine et réfuter celle du bonheur empirique, on dirait qu'il a lu les *Fondements de la Métaphysique des Mœurs* et la *Critique de la Raison pratique*, ou tout au moins qu'il en a connu et compris les principes directeurs. Il a pu trouver dans ces grands livres une critique très poussée du concept du bonheur, lequel ne fournit à l'homme aucune idée « sûre et précise », qui est « un idéal, non pas de la raison, mais de l'imagination » et qui est « si indéterminé qu'en dépit du désir que nous avons tous d'être heureux, personne ne peut dire avec précision et sans se contredire ce qu'il désire, à proprement parler, et ce qu'il veut » [2].

Le bonheur général lui-même est un concept qui, reposant sur les données de l'expérience, entraîne des contradictions infinies et donc ne saurait avoir rien de fixe : « tout jugement de chacun sur ce sujet dépend de son opinion, qui est en outre elle-même très changeante » [3]. Constant dit tout cela,

1. Cette lettre figure dans le recueil de D. Melegari, *Journal intime de B. Constant et lettres à sa famille et à ses amis* (Nouvelle éd.), Paris, [1928], p. 489-490. — D. Melegari date faussement cette lettre de décembre 1793 et c'est Ph. Godet, *o. c.*, II, p. 174, qui restitue la vraie date : 16 décembre 1794. — On ne connaît pas la lettre de Mme de Charrière qui entraîna cette réponse.

2. *Fondements*, p. 20 et 48-49.

3. *Cr. de la Raison Prat.*, p. 61. — Cf. aussi, p. 34-41, 44-46, etc.

on l'a vu, en termes assez voisins de ceux de Kant. D'autre part, quand il isole le devoir ou le « bien moral » du calcul des passions et des circonstances, et quand il le qualifie d'*indépendant*, *simple*, *immuable*, *inflexible*, il se fait tout simplement l'écho du grand principe kantien de l'*autonomie de la volonté* et de toutes ses conséquences morales [1].

Mais les années passent, les courants changent de direction, et Constant avec eux. Le kantien de 1794 aura jeté du lest en 1797. Simple évolution, explicable dans un homme encore jeune ou, bien plutôt, résultat d'une influence extérieure? S'étant éloigné de Mme de Charrière, il semble, dans l'épisode que nous allons retracer, se rapprocher d'elle par l'esprit : il n'avait plus à la contredire. D'autre part, Mme de Staël s'est installée dans sa vie, en y portant son goût des réalités, sa science des dosages, son sens politique enfin. A cette école, Benjamin se forme rapidement et se perfectionne. Il s'oriente vers des spéculations moins désintéressées, apprend l'art subtil de manier les gens et de capter leur bienveillance, fait en somme ses premières armes politiques. En 1794 il abonde dans le sens kantien, chérit le devoir pur et n'a que mépris pour les hommes, toujours aveugles à la lumière des principes. En 1797, les contingences ont vaincu, dans sa pensée, les principes, l'absolu a fait place au relatif et l'impératif moral s'assouplit et se fait tout sourires.

L'épisode kantien qui marque cette évolution figure dans son essai *Des Réactions politiques*, publié en 1797 [2]. Le chapitre VIII de cet essai traite « Des Principes » et apporte des vues ingénieuses qui seraient excellentes, si elles n'étaient entachées d'une contradiction foncière. Que veut Constant? Réhabiliter les principes, que l'on accuse de méfaits imputables non pas aux principes eux-mêmes, mais à ceux-là seuls qui, ayant à en faire l'application, ont échoué dans leur tâche par ignorance et par incapacité. Car les principes ne

1. *Ib.*, p. 55 suiv.

2. An V, VI-110 p. — Il en existe une 2e éd., de la même année, identique à la première, mais augmentée d'une introduction. — L'épisode dont nous parlons a été signalé par F. Picavet, *Avant-Propos cité*, p. V. — Louis Wittmer, *o. c.*, p. 75, y revient. — Enfin M. M. Vallois, *o. c.*, p. 37 suiv., expose la question d'après le seul article de Mounier, que nous présenterons plus loin.

sont pas « de vaines théories »; les nier, c'est frayer la route à l'arbitraire : « s'il n'y a pas de principes, il n'y a rien de fixe : il ne reste que des circonstances, et chacun est juge des circonstances ». Il n'y a donc, pour réhabiliter les principes, qu'à en rechercher le mode d'application. Mais d'abord qu'est-ce qu'un principe?

Un principe est le résultat général d'un certain nombre de faits particuliers. Toutes les fois que l'ensemble de ces faits subit quelques changements, le principe qui en résultait se modifie : mais alors cette modification elle-même devient un principe.

Le principe, simple résultat de faits particuliers et soumis aux variations de ces faits! Leçon étonnante dans la bouche de l'homme qui, il n'y avait pas si longtemps, faisait régir les hommes par l'inflexible devoir! Quoique général, le principe n'est tel que « d'une manière relative et non d'une manière absolue ». Assoupli de la sorte, il s'accommodera avec d'autres principes « résultant de chaque cas particulier » :

Un principe reconnu vrai ne doit donc jamais être abandonné quels que soient ses dangers apparents. Il doit être décrit, défini, combiné avec tous les principes circonvoisins, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen de remédier à ses inconvénients, et de l'appliquer comme il doit l'être.

Et pourtant notre auteur refuse de reconnaître que les circonstances font dévier les principes : chaque circonstance appelle seulement le principe qui lui est propre, car l'essence d'un principe « n'est pas d'être général, ni applicable à beaucoup de cas, mais d'être fixe ». Ce principe appelé à résoudre un seul cas, est cependant fixe; ce principe moulé sur les circonstances, est-ce encore un principe et ne serait-ce pas plutôt une simple confusion de termes contradictoires? On se demande en tout cas à quoi peuvent bien servir ces principes si étrangement constitués, sinon à fournir une apparence rigoureuse aux combinaisons de l'habileté et à donner le change aux naïfs, conquis par toute cette vaine dialectique. Car est-ce vraiment utile d'appliquer à l'expérience des soi-disant principes qui n'en sont que la codification? C'est là un de ces cercles vicieux qui foisonnent dans la démonstration des rhéteurs de tous les temps, au grand

dam de la vérité toute pure, laquelle ne s'embarrasse jamais de tant de finesse.

Rien ne prouve que dans l'élaboration de sa théorie Constant ait pris consciemment la contre-partie de Kant. Que l'on se souvienne cependant de l'essai kantien sur « La Théorie et la Pratique » dont Huber avait soumis l'adaptation française à M^me^ de Charrière. Qu'on se souvienne encore que cette adaptation était déjà prête en décembre 1794, et que juste à ce moment-là Huber se trouvait à Lausanne, chez Constant. Est-il possible, dans ces conditions, de supposer que celui-ci n'en ait pas eu communication? S'il a lu l'adaptation d'Huber, Constant a pu y trouver l'affirmation suffisamment caractérisée des principes absolus et a priori auxquels il opposera un an plus tard ses principes... empiriques et intermédiaires.

Or voici l'exemple qu'il nous propose pour illustrer sa théorie des principes « intermédiaires » en matière de morale :

> Le principe moral que dire la vérité est un devoir, s'il était pris d'une manière absolue et isolée, rendrait toute société impossible. Nous en avons la preuve dans les conséquences très directes qu'a tirées de ce principe un philosophe allemand, qui va jusqu'à prétendre qu'envers des assassins qui vous demanderaient si votre ami qu'ils poursuivent n'est pas réfugié dans votre maison, le mensonge serait un crime.

Quel est ici le principe intermédiaire? Le voici :

> Dire la vérité est un devoir... L'idée de devoir est inséparable de celle de droits : un devoir est ce qui, dans un être, correspond aux droits d'un autre. Là où il n'y a pas de droits, il n'y a pas de devoirs... Dire la vérité n'est donc un devoir qu'envers ceux qui ont droit à la vérité. Or nul homme n'a droit à la vérité qui nuit à autrui.

L'opposition est certes flagrante entre Constant et Kant : Constant tombe tout droit dans l'erreur condamnée avec tant de force par toute la morale kantienne et qui consiste à élever les maximes de l'empirisme au rang des lois a priori [1]. Mais ce « philosophe allemand » est-il bien Kant? Oui, si l'on en croit Benjamin Constant. Son opuscule avait paru

1. Cf. *Cr. de la Raison prat.*, trad. citée, p. 31 suiv.

en traduction allemande [1] au tome II, 1797, d'un périodique d'Altona : *Frankreich im Jahr* 1797. *Aus den Briefen deutscher Männer in Paris.* L'éditeur de ce périodique, probablement K.-F. Cramer, annonce dans une note que l'identité du philosophe incriminé lui a été révélée par Constant lui-même et qu'il s'agit bien de Kant[2]. Dans quelle œuvre de Kant, Benjamin Constant a-t-il donc puisé son exemple? On a prétendu [3] qu'il fallait en chercher l'original dans les *Eléments métaphysiques de la Doctrine de la vertu,* à l'article « Mensonge » [4]. L'exemple kantien est un peu différent de celui de Constant, mais on supposerait volontiers que celui-ci a pu modifier le texte de Kant, et le débat se terminerait ainsi de façon satisfaisante *si la chronologie ne s'y opposait pas. Des Réactions politiques* paraît dans le courant d'avril 1797 [5]. Or d'après nos informations la *Doctrine de la vertu* sort des presses quatre mois plus tard seulement [6]. Comme quoi, le millésime ne suffit pas toujours à lui seul en chronologie! Où donc chercher? Nous l'ignorons, et Kant lui-même l'ignore, mais n'en accepte pas moins de faire sien l'exemple que lui impute Constant. Admirons le *fair play* du philosophe : il nous vaut le plaisir inattendu de le voir polémique avec son jeune contemporain. Les *Berlinische Blätter* de septembre 1797 — Kant a fait diligence! — offrent en effet une douzaine de pages, *D'un prétendu droit de mentir par humanité* [7], où le philosophe réfute et met au point la théorie de son contradicteur.

1. Il y a des chances que cette traduction soit l'œuvre d'Huber.
2. Cramer affirme en outre que J.-D. Michaelis avait émis *avant Kant* la même « étrange opinion ». Il s'agit de la *Morale* de cet auteur, p. par C. Fr. Stäudlin, en 1792, 2e partie, p. 160 et 163. — Cf. l'Introduction d'Heinrich Meier à la réponse de Kant, *Uber ein vermeintes Recht aus Menschenliebe zu lügen.*
3. F. Picavet, *Avant-Propos cité,* p. V.
4. Cf. t. VI de l'éd. de l'Académie de Prusse, p. 429. — La traduction que donne J. Barni de ce passage nous semble fautive. Cf. ses *Éléments métaphysiques de la Doctrine de la vertu,* Paris, 1855, p. 91.
5. Le bref avertissement de l'essai est daté d'Hérivaux, 10 germinal an V. — Voir aussi Pierre Kohler, *Mme de Stael et la Suisse,* Paris, 1916, p. 231. — La *Décade philosophique* annonce l'opuscule dans sa livraison du 29 avril.
6. Fin août 1797, à en croire Paul Natorp, dans son Introduction à cet ouvrage, éd. de l'Académie de Prusse, t. VI, p. 518.
7. Il en existe une traduction française par J. Barni, à la suite de ses *Éléments* déjà cités. C'est ce texte que nous citons, après vérification faite sur l'original, éd. de l'Académie de Prusse, t. VIII. — Kant dit ignorer l'endroit de son œuvre dont B. Constant a pu se servir, dans une note de son article.

Il s'agit d'un examen très serré et très attentif des allégations de Constant. D'abord, l'expression « avoir droit à la vérité » n'est qu'un mot vide de sens : l'homme n'étant maître que de sa propre véracité et non pas de la véracité du voisin. Chacun doit la vérité à autrui; c'est un « devoir formel », « quelque grave inconvénient qu'il en puisse résulter pour lui ou pour un autre ». Admettons même que le mensonge ne nuise en rien à autrui : il nuit de toute manière au devoir en général, et c'est autrement grave. Par là, en effet, je sape les bases même de la confiance, je contribue, autant qu'il est en mon pouvoir, à l'avilissement de la notion de contrat, et je lèse, non pas l'homme, mais l'humanité tout entière. Sans compter que le menteur par générosité ne peut jamais envisager avec certitude les suites de son acte. L'homme qui se cache dans la maison a pu, entre temps, se sauver sans vous avertir et tomber ainsi sous le coup de l'assassin : vous voilà donc moralement coupable de son meurtre et responsable devant les lois de votre pays! Sous quelque angle que l'on considère la question, on en revient toujours à proclamer le devoir absolu de la véracité, cet « ordre sacré de la raison, un ordre qui n'admet pas de conditions et que nulle convenance ne saurait limiter ». Constant lui-même admet par ailleurs qu' « un principe reconnu vrai ne doit jamais être abandonné, quels que soient ses dangers apparents »; or son menteur généreux n'a point fait de difficulté pour abandonner le principe essentiel de la véracité : contradiction! De plus, il y a confusion dans les termes : si l'ami de l'homme traqué s'en tenait à la vérité toute pure, il ne ferait que *nuire* à la victime par l'effet du hasard, et non pas commettre à son égard une *injustice volontaire*. Quant à la formule « dire la vérité à ceux-là seulement qui ont droit à la vérité », c'est une mauvaise formule — « la vérité n'étant pas une propriété sur laquelle on puisse accorder des droits à l'un et en refuser à l'autre ». La vérité est un *devoir absolu* qui s'applique à tous les cas sans distinction.

Telle est la décision de la morale; le reste ne tient que de la politique et de l'administration du droit. Mais là encore « il ne faut pas que le droit se règle sur la politique, mais bien la politique sur le droit ». Les principes intermédiaires de Constant peuvent tout au plus préciser l'application d'une

loi suivant les règles de la politique et de l'opportunité, mais non pas y introduire des exceptions dont l'effet serait de l'abolir par la destruction de son caractère essentiel d'universalité.

Il n'en fallait pas tant dire pour que l'argumentation de Constant apparût dans sa vraie lumière. Très différent de ce qu'il était en 1794, Constant s'apprête maintenant à gagner ses galons d'homme politique et déjà s'exerce à plier les principes pour les rendre applicables à l'individuel, et non plus de sacrifier en tout état de cause l'individuel à l'universel. Kant parle en philosophe. Constant le réfute en moraliste qui prévoit le jour où il sera appelé à concilier les contraires et à interpréter les tables de la loi.

La querelle entre Kant et Constant fit quelque bruit. Si l'écrit de Constant eut deux éditions dans la même année, c'est par trois fois que la réplique de Kant verra le jour avant la fin du siècle [1]. On prit parti pour et contre. A la défense de Constant accourut un politique comme lui et comme lui habile homme : Edouard Mounier. Cet ancien constitutionnel écrivit d'Allemagne, vers la fin de 1797, au *Magasin Encyclopédique* de Paris [2] une *Lettre sur la Philosophie de Kant* où, ayant défini dans ses grandes lignes la position respective de Kant et de Constant dans le débat, il se range à l'avis de ce dernier et traite de haut le philosophe. Le mensonge généreux cité par Constant ne saurait nuire à l'humanité, proteste Mounier. Est-ce nuire à l'humanité que de tromper un assassin virtuel? Qu'on se méfie donc de cette « science présomptueuse » qui ne jure que par l'absolu et qui obscurcit dangereusement « l'instinct moral », bien plus sûr que toutes les rigueurs des principes. Faute de s'en être méfié, voyez ce qui arrive à Kant :

Quelle est donc cette pauvre raison humaine qui nous jette dans l'erreur au milieu des recherches de la vérité; qui, à force de méditations et de conséquences en conséquences, parvient à obscurcir l'instinct moral et conduit un homme respectable, éclairé, laborieux, un des plus célèbres philosophes de ce siècle, à

1. Outre l'insertion dans la revue berlinoise, l'essai de Kant figurera dans les *Sämtliche kleine Schriften* de 1797-1798 et dans ses *Vermischte Schriften* de 1799.

2. 3e année, t. V, p. 409-415. — Cette lettre est signée M. Mais on sait qu'il s'agit de Mounier par la lettre de Gœthe que nous citerons dans la note suivante.

des principes qu'on ne voudrait pas trouver dans un juge de paix de village? Les vrais principes en toutes choses se trouvent malheureusement dans des limites très étroites, que l'ignorance n'atteint point et que franchit sans s'en douter la science présomptueuse. J'apprends chaque jour de plus en plus à me méfier de la métaphysique et à respecter le bon sens.

On devine que telle n'était pas l'opinion des écrivains allemands plus ou moins familiers du criticisme. Gœthe considère avec beaucoup d'ironie Mounier, ce « Français moral » qui « a très mal pris » la prétention kantienne de condamner le mensonge sans rémission. Plus dur encore sera le jugement de Schiller, qui ne voit en Mounier que « le digne pendant de Garve, lequel lui aussi *s'est prostitué* dans ses attaques contre Kant, et de la même manière »[1] ! Nous apprenons encore de Gœthe qu'une autre attaque se préparait contre la proposition de Kant : Böttiger vient d'écrire à ce sujet un article que la *Décade philosophique* doit bientôt publier [2] et où « il sera clairement démontré, pour la consolation de tant de nobles natures, qu'il est permis de mentir de temps en temps ».

Plus tard, dans son livre *De l'Allemagne*, Mme de Staël se fait à son tour l'écho de cette polémique qui a dû si fort défrayer les conversations, rue du Bac et à Coppet : elle se déclare, bien entendu, contre Kant, en dressant face à son *devoir* inhumain le principe plus souple du désintéressement : « dès que l'intérêt personnel est écarté d'une question, les sophismes ne sont plus à craindre, et la conscience prononce sur toutes choses avec équité » [3]. Principe qui, s'il ne réussit pas à justifier le mensonge généreux aux yeux de la morale pure, nous apparaît du moins plus sérieux et plus profond que les décisions évasives de Mounier et les modalités insidieuses qu'imaginait Benjamin Constant.

*
* *

Ces épisodes, quelque différents qu'ils soient par la qualité des acteurs et par le dessein que ceux-ci poursuivent, pré-

1. « Der sich auch auf ähnliche Art gegen Kant prostituirte ». La lettre de Gœthe est du 28 février 1798 et la réponse de Schiller du 2 mars.
2. Nous ne trouvons rien de tel dans la *Décade* de l'époque.
3. *De l'Allemagne*, 3e partie, ch. XIV.

sentent des caractères communs : les dégager, c'est l'affaire de cette conclusion.

Fort bien localisés dans le temps et l'espace, ils se déroulent tous dans la Suisse du Directoire. Cependant, les rêves de la plupart de nos acteurs jouent sur un théâtre plus vaste et y préfigurent des réussites plus brillantes et de plus grandes expériences. La France hante leur esprit et promet à leur effort un but digne de la grandeur de l'entreprise. Stapfer s'efforce d'étendre son action à la France républicaine et c'est encore sur la France qu'Huber veut agir. Quant à Mme de Charrière, à Benjamin Constant, à Edouard Mounier, ils réfutent Kant avec des arguments où la France empirique, formée par plus d'un siècle de moralistes et de sagesse sociale, eût reconnu sans peine sa manière de penser.

Ces théologiens, ces écrivains, ces journalistes, que cherchent-ils dans l'œuvre de Kant? Disons d'abord ce qu'ils n'y cherchent point, ce qu'ils écartent délibérément de leur esprit, à savoir le criticisme en ce qu'il a d'essentiel et d'initial. Le problème de la connaissance, que le criticisme pose avec tant d'autorité, demeure pour eux lettre close. Le magnifique effort kantien de poser les limites du connaître et, dans ces limites, d'établir les règles précises qui mènent les démarches de la pensée, ils l'ignorent ou le négligent. Les raisons de cette indifférence sont de plusieurs ordres : le criticisme est une philosophie neuve non seulement par sa date, mais aussi par son esprit. S'étant évadé délibérément du sens commun et des évidences palpables, il ne saurait s'engager dans les routes ordinaires des communications spirituelles : il doit, par un effort supplémentaire, se frayer lui-même sa route. Ne trouvant dans les esprits aucune de ces attaches toutes formées qui font reconnaître à quelque degré le passé connu dans un présent qui veut le devenir, le criticisme revêt aux yeux de la plupart de ses contemporains un caractère d'étrangeté et de mystère qui attire et rebute dans une égale mesure.

Ceci est vrai tout particulièrement pour les acteurs de nos épisodes : ils ne sont point philosophes. Huber, Benjamin Constant, Mme de Charrière, n'ont jamais songé à se parer de ce titre. Quant à Ith et à Stapfer, le principal intérêt de leur vie se place pour le moment ailleurs que dans

la méditation sereine sur les lois de la pensée. L'époque elle-même est trop agitée pour que l'on puisse se livrer tranquillement à l'étude profonde d'une œuvre aussi détachée des contingences que l'était l'œuvre kantienne.

Il arrive ainsi tout naturellement que le philosophe de Kōnigsberg agit à ses débuts en Suisse et en France par le côté non essentiel de sa pensée. Chacun y cherche des solutions aux problèmes qui l'intéressent ou qui intéressent l'actualité. Ith et Stapfer voient en lui le réformateur de l'Église et de la morale; Secrétan l'appelle au secours de sa patrie; Kiesewetter, Huber, Schiller lui-même le croient susceptible de remédier aux embarras de la république française. M^me^ de Charrière discute avec lui du bonheur, de la vertu, du devoir, de la conduite morale de l'homme en société, et quand elle le réfute elle croit réfuter un simple moraliste à sa taille. Telle encore l'attitude de Benjamin Constant : qu'il approuve Kant ou qu'il le combatte, il le considère dans les deux cas en moraliste, avec lequel il est possible de débattre dans le langage courant du siècle.

Tout ce monde, ne sachant mesurer la grandeur de Kant et s'y élever, le ramène aux proportions modestes d'un philosophe social et moraliste. C'est à un Kant rapetissé et adapté aux circonstances et à leurs propres préoccupations qu'ils veulent avoir affaire. L'autre, le grand rêveur des premiers principes de la pensée, se cache encore dans ces brumes du Nord que seul le temps finira par dissiper. Dans la confuse fermentation de leur époque, nos initiateurs se contenteront de jeter un germe de plus : même inconnu, Kant agit déjà sur son temps par le prestige de son mystère et de sa profondeur.

B. Munteano.

CARDUCCI ET LA CRITIQUE ANGLO-SAXONNE

C'est en 1881 seulement que Giosuè Carducci a été présenté aux lecteurs de langue anglaise; neuf ans après la publication de ses *Nuove Poesie;* quatre ans après les *Odi Barbare.* Présentation tardive, par rapport à celles qu'on trouve en France et en Allemagne, mais non pas peut-être par rapport au caractère anglo-saxon, si peu enclin à l'enthousiasme facile, et généralement indifférent à la poésie étrangère.

Nous ne nous arrêterons à examiner le premier article où il est question de Carducci [1], que pour remarquer que le poète y est représenté comme le « leader » d'une nouvelle école : les *véristes*.

A vrai dire, le *vérisme* de Carducci n'est pas, comme l'explique M. Hueffer, le *vérisme* de Stecchetti et d'Émile Praga, dont il s'occupe également. C'est une sorte de réalisme sain et plein d'un paganisme qui, par sa sincérité, diffère de celui de Heine et ressemble à celui de Gœthe et, plus encore, à celui de Platen.

La critique anglo-américaine qui suivra sera d'accord, en effet, pour déclarer que le paganisme a atteint chez Carducci son expression la plus pure. Ce paganisme qui, chez beaucoup d'autres poètes européens, n'avait été, plus ou moins, qu'une pose littéraire, a été chez Carducci, qui sentait profondément sa parenté nationale et consanguine avec les poètes de l'antiquité, un sentiment naturel fortement

1. Francis Hueffer, « The Poets of Young Italy », *Fortnightly Review*, avril 1881.

coloré de patriotisme. Il ne regardait le passé, ni avec les yeux scrutateurs de l'historien qui essaie de reconstruire la gloire de Rome, ni même avec les yeux du savant qui se plaît à recréer spirituellement les visions immortelles des anciens poètes; mais les yeux fixés sur l'avenir de l'Italie, d'un cœur ému il caressait cette gloire et ces visions de l'antiquité comme des avant-coureurs de ce que cet avenir pourrait être. Il aimait le passé parce qu'il aimait l'avenir. Au passé, il demandait cet esprit créateur qui avait fait de l'Italie la mère des arts et de la civilisation. C'est cet esprit resté si longtemps dans le cœur des Italiens à l'état latent que Carducci, le *vates*, cherchait à réveiller, afin que l'Italie pût reprendre son œuvre et sa place parmi les nations.

Le néo-paganisme, appelé réaction hellénique par un critique américain [1], n'a pas été un phénomène purement italien. Les fouilles d'Herculanum et de Pompéi (1746-1780), et les œuvres de Caylus, Barthélemy, Brunck et Winckelmann, avaient grandement contribué à répandre le goût de l'antiquité. Dans André Chénier on a trouvé le précurseur des deux mouvements qui devaient caractériser le XIX^e^ siècle : le romantisme et le néo-classicisme. Avec les œuvres de Gœthe, de Landor, de Shelley et de Swinburne, pour rester hors d'Italie, l'enthousiasme pour la sérénité hellénique entraîna même une renonciation au Christianisme, et une dénonciation de sa morale et de ses dogmes.

Etant donné le caractère européen de ce mouvement, dont l'aspect anti-chrétien devait trouver son expression aiguë dans la philosophie de Nietzsche qui n'est certes ni Italien ni Latin, on est plutôt surpris de le voir considéré comme essentiellement italien et latin. Nous lisons, en effet, dans l'*Edinburgh Review* [2] : « Il semble que chaque fois que la lumière de la foi et de la moralité chrétiennes est obscurcie, la race latine retombe dans les formes classiques, avec quelque chose de l'élégance et de la philosophie classiques, mais teintées de férocité et de vices païens.» L'auteur pourtant ne nous dit pas quels sont au juste cette férocité et ces vices païens incorporés dans les formes classiques.

1. Frank Sewall, « Carducci and the Hellenic Reaction in Italy », *Harper's Magazine*, juillet 1890.

2. Janv. 1882 : *Cossa and Carducci.*

Quoi qu'il en soit, quant aux poètes italiens, ce récidivisme païen est atténué par le fait que « l'étude des auteurs latins a pour eux un intérêt au-delà de celui de la philologie et de l'archéologie et même de la jouissance esthétique des chefs-d'œuvre. Il y a un lien de parenté subtile entre l'italien d'aujourd'hui et ses ancêtres classiques qui n'existe pas entre ceux-ci et les hommes de races nordiques [1] ».

Ainsi, à en croire la critique anglo-saxonne, Carducci est l'exemple le plus heureux de ce lien subtil. « Anima naturaliter pagana » [2], il est « l'expression la plus parfaite du caractère latin, qui ne s'est jamais éteint en Italie » [3]. Après vingt siècles « il représente, dans sa force originelle, le génie du Latium... Il possède l'esprit latin : l'esprit pensif, satirique, caustique, capable d'éloges frappants, d'enthousiasme national, d'invectives sauvages. Il possède la *Virtù* latine, l'esprit martial, la grande manière, l'autorité morale » [4]. Dans sa poésie, selon un autre critique, *cette continuité de l'esprit latin, qui est la note dominante de la civilisation italienne à travers les siècles*, trouve *sa forme artistique la plus achevée* [5].

En écrivant sur des thèmes nationaux, Carducci ne fait que se conformer à une tradition séculaire qui remonte aux temps de Rome. *Les Romains, moins méditatifs et moins imaginatifs que les Grecs, apportaient à la vie publique toute l'intensité émotive dont ils étaient capables* [6]. M. Roberts ajoute encore que cette vérité s'applique à tous les poètes d'Italie : *Le premier et le plus grand de ces poètes en langue moderne fut aussi un homme d'état... Pétrarque, exilé, sentit profondément les malheurs de sa terre natale...* Sans parler de la ferveur patriotique des œuvres d'Alfieri, « et jusqu'au décadent Leopardi qui nous a donné le meilleur de lui-même dans la *Canzone all'Italia* et le *Monumento di Dante*, les vers les plus connus du romantique Manzoni, *Il Cinque Maggio*, ont été écrits à l'occasion de la mort de Napoléon ».

1. *Loc. cit.*
2. J.-S. Roberts, « Literary Work of Carducci », *Quarterly Review*, avril 1908.
3. H. Zimmern, « Italian Poets of Today », *Blackwood's Magazine*, march 1892.
4. B.-B. Amram, *Swinburne and Carducci*, *Yale Review*. Jan., 1916.
5. E.-G. Gardner, *The National Ideal in Italian Literature*, New-York Longmans and C°, 1921.
6. J.-S. Roberts, *loc. cit.*

En général, selon M. Roberts, la poésie des races latines est publique et oratoire, tandis que celle des peuples teutoniques est lyrique et personnelle. Byron, parmi les grands poètes anglais, est le seul qui ait fait preuve d'un tempérament oratoire. Cela nous explique pourquoi il est plus populaire dans l'Europe continentale que parmi ses compatriotes. Les Anglais, en tant que race, sont *plus méditatifs et imaginatifs que les peuples latins, plus réservés et plus égocentriques qu'eux.* A la différence des Latins, ils ont tendance à cacher leur émotion au lieu de la manifester.

Wordsworth est le représentant typique de ce tempérament anglais, tout comme Carducci l'est du tempérament latin. Ce dernier incarne parfaitement le païen du sonnet de Wordsworth et les dieux et les nymphes vivent dans ses vers : en lui se révèle une force spirituelle qui nous met à même de

Have sight of Proteus rising from the sea,
Or hear old Triton blow his wreathed horn [1].

Cependant il est un point sur lequel il se rapproche de Wordsworth, dont la personnalité fortement anglaise n'a été attirée que par certains aspects de la vie : on pourrait presque dire qu'ils ont tous deux la même provincialité [2].

Les liens de parenté que Carducci se reconnaissait avec les poètes de l'antiquité ne dérivaient pas seulement des liens ethniques, littéraires et spirituels. Il en était un autre, plus réel et plus immédiat : l'Italie. Le sol qu'il foulait, les paysages qu'il contemplait étaient le même sol que les poètes romains avaient foulé, les mêmes paysages qu'ils avaient contemplés.

Tandis qu'il *écoute le murmure du courant intarissable et observe dans la vallée ombrienne la vie tranquille des champs, la même aujourd'hui qu'il y a deux mille ans, il sent la poésie latente dans le travail journalier de la campagne, sentiment toujours présent chez les races latines, et qui donne une solennité presque virgilienne aux paysans et aux paysages de Jean-François Millet* [3].

1. G.-A. Greene, *Italian Lyrists of Today,* London, John Lane, 1893.
2. L. Collison-Morley, *A Selection from the Poems of G. Carducci Nation and Athenaeum,* 21 mai 1921.
3. J.-S. Roberts, *loc. cit.*

Carducci aimait profondément la nature et l'histoire. Ces deux amours ne *sont d'ailleurs que deux manifestations différentes d'un sentiment encore plus profond: son amour de la Patrie*[1]. Le paysage est pour lui ou un foyer dont son érudition historique reçoit la chaleur et l'*afflatus* divin, ou le théâtre de l'activité humaine, ou bien encore l'un et l'autre. Les descriptions de la nature et les réminiscences historiques marchent de pair dans ses vers. *Son exaltation lyrique de l'agriculture et de la vie rurale, son amour des champs, des moissons, les* sante visioni della natura *se fonden avec sa ferveur patriotique; car la terre qu'il décrit est l'Italie, l'Italie de l'immémoriale tradition latine, l'Italie avec ses réminiscences d'un passé puissant, l'Italie que les conquêtes glorieuses du Risorgimento ont préparée à un avenir plus noble encore* [2].

Le paganisme et le patriotisme sont inextricablement liés chez Carducci. Mais de même que son amour de l'histoire n'est qu'un aspect de son amour de l'Italie, de même son amour de l'Italie s'identifie avec son amour de la justice, de la liberté et de l'humanité.

Son paganisme n'était pas caractérisé par ce ton dominant de *révolte contre les limitations morales, contre les doctrines qui refusent et restreignent* [3], mais par une *jouissance de la vie pour la vie: une vie simple, frugale, saine, laborieuse sur la belle terre où* toutes les vertus, le patriotisme et le dévouement à une noble cause, trouvent leur raison d'être [4]. Son patriositme de même était caractérisé par un *cosmopolitisme compréhensif* [5], une *sympathie pour les autres pays et un zèle pour la lutte générale de l'humanité vers la liberté et la lumière* [6]. Son paganisme n'était ni décadent ni antisocial; son patriotisme ni chauvin ni sentimental. Ils étaient sains l'un et l'autre. Le seul défi que l'on y puisse relever est un défi à l'ascétisme et à l'oppression étrangère; à l'ascétisme, parce que celui-ci s'oppose à l'esprit d'activité nécessaire au progrès; à l'oppression étrangère, parce qu'il y

1. G.-L. Bickersteth, *Carducci.* A selection of his Poems with Verse Translation, New-York, Longmans, 1913.
2. E.-G. Gardner, *op. cit.*
3. J.-S. Roberts, *loc. cit.*
4. L. Collison-Morley, *Modern Italian Literature,* Boston, Little, Brown e C°, 1912.
5. R. Garnett, *History of Italian Literature,* New-York, Appleton, 1898.
6. *Id.,* « G. Carducci », *International Monthly,* march 1902.

voit la force odieuse qui prostitue le génie d'un peuple et le rend inutile aux grandes luttes de l'humanité.

Quoique Carducci, en tant que poète patriotique, suive la tradition nationale italienne — tradition qui, dans la langue vulgaire, commence par *la grande poésie de Guittone d'Arezzo sur le renversement de la liberté florentine à la bataille de Montaperti* [1] — il faut néanmoins tenir compte de son temps et de son caractère, afin de comprendre pourquoi le patriotisme a joué un tel rôle dans son œuvre poétique. *Il eût été presque impossible à tout homme ayant un sens si haut de la responsabilité du génie, une sensibilité si prompte à tout idéalisme de vivre, pendant les quarante ans qui virent une nation se former, sans en être profondément ému et influencé. Pour Carducci, son milieu et son propre tempérament firent de son patriotisme une véritable religion. En liant dans un tout homogène l'ensemble large et varié de son œuvre, on trouve toujours dans son message au monde, une tendance profonde et presque sévère vers un idéal de* vérité et de justice. *On sent que la cause de l'Italie était sacrée pour Carducci surtout parce qu'elle lui semblait être la cause du développement et du progrès de l'humanité — et c'est cette ampleur d'interprétation, jointe à une maîtrise admirable de l'expression poétique, qui fait sa grandeur* [2]. La soumission de Manzoni, le désespoir de Leopardi étaient propres à une époque d'esclavage, *mais l'âge de la liberté était arrivé et il exigeait des notes guerrières, éclatantes et joyeuses* [3].

Voilà ce que Carducci, *vates* de la troisième Italie, donnait généreusement.

En relevant le paganisme de Carducci, les critiques de langue anglaise n'ont pas tous suivi des critères purement esthétiques, et nous en trouvons quelques-uns qui, tout en exaltant l'aspect artistique du paganisme de Carducci, sont portés à le condamner en se plaçant au point de vue moral. S'ils ne le condamnent pas tout à fait et expressément, du moins sont-ils scandalisés et se servent-ils de ce paganisme pour donner cours à des préjugés ethnico-religieux. Un des premiers critiques américains qui s'occupa de Carducci,

1. E. G. Gardner, *Italian Literature*, London, Benn, 1927.
2. M.-A. Arms, « Poet Makers of Italy », *Forum*, juin 1911.
3. R. Garnett, *Hist. of Italian Literature*.

et le traduisit, fut le Rev. Frank Sewall. Si Carducci l'intéresse, déclare-t-il, *c'est en grande partie grâce à son caractère de poète du peuple italien* [1]. Tel peuple, tel poète ; si l'un est païen, l'autre le sera aussi. Dans l'*Hymne à Satan* de Carducci « nous le voyons repousser les entraves de la tradition classique, romantique et religieuse, et donner libre cours à son âme essentiellement païenne et à ses sentiments naturels ». Pour cette âme païenne, le christianisme spiritualiste est un mot vide de sens. Carducci, « le vrai poète du peuple », le poète « qui dévoile le cœur de son peuple », est contre le christianisme « non pas parce qu'il est spiritualiste — comme tel il est encore relativement inconnu des esprits italiens — mais parce qu'il est étranger à l'instinct national ; parce qu'il est entré en Italie avec les Empereurs et que, par conséquent, il est indissolublement associé à la domination et à l'oppression étrangères ».

Après quoi, le bon pasteur Swedenborgien se dresse de toute sa hauteur pour conclure son sermon littéraire par cet avertissement solennel : « Même pour l'Italie le temps est passé où l'Hellénisme pouvait prendre la place du Christianisme ; l'âme désire une substance que la pure beauté de la forme ne peut remplacer ; et pour ressusciter, non pas la seule poésie, mais l'humanité de la nation, il faut une force plus grande et plus haute que celle qu'on peut tirer de la résurrection de morts tels que Pan et Apollon ».

Le Rév. Sewall s'était trouvé à son affaire avec Carducci. Mais Miss Trail, une de ses compatriotes, qui n'avait pas d'homélie à préparer, n'a pu s'empêcher d'être « plutôt choquée, lorsqu'elle se trouva en tête à tête avec l'*Ode à Satan* ». Plus tard, elle reconnut pourtant « que Satan représente, somme toute, le meilleur élément de la vie païenne contre le dogmatisme et le cléricalisme qui ont tant fait pour gâter la beauté et la vérité du Christianisme. Mais lorsqu'un étranger, et un étranger protestant, voit Jean Huss et Luther rangés aux côtés de Satan, il est déconcerté, non pas autant par l'aspect monstrueux de la chose que par son ridicule » [2].

1. Fr. Sewall, *Carducci and the Hellenic reaction in Italy*, Harper's Magazine, juillet 1890.
2. F. Trail, *History of Italian Literature*, New-York, 1903, p. 205.

Vingt ans plus tard, Miss Trail était suffisamment revenue de son étonnement pour pouvoir adresser à Carducci un peu de sa commisération chrétienne : « Il y a du tragique dans la manière dont il [Carducci] a supporté les amers chagrins de sa carrière, visant toujours un idéal élevé, (assez approchant du *standard* chrétien), travaillant infatigablement et avec désintéressement pour son pays, et toujours sans le réconfort de la religion [1]. »

Des critiques ayant rapproché Carducci de Browning, Miss Trail, tout en admettant qu'il y a entre eux des ressemblances, parvient à une conclusion étonnante. Carducci, d'après elle, n'est pas Browning, car « Browning avait une croyance bien définie, une foi sublime dans le Christianisme et la passion anglaise pour la Bible, tandis que Carducci, qui affectait jadis d'être païen, prouve à travers tous ses écrits qu'il n'a aucun fondement solide (stands against no solid background) [2] ».

Et il est vraiment tragique pour le plus grand poète de l'Italie moderne, de ne pas être compris, dans le chapitre que Miss Trail consacre à la « Poésie sacrée et didactique » où même Leopardi trouve sa place [3]! Le fait que la Bible était parmi les livres les plus souvent feuilletés de la bibliothèque de Carducci rend la tragédie encore plus pathétique, mais cela n'ajoute et n'ôte rien à la valeur de sa poésie qu'il ne faut pas juger à la lumière du catéchisme.

On a beaucoup écrit pour savoir si le paganisme de Carducci est vraiment dégagé de ce qu'on appelle la mentalité chrétienne. Certains critiques mettent en relief, de façon bien naïve, ce qui selon eux trahit son christianisme. Toute la question, naturellement, repose sur ceci : est-il possible qu'un homme du XIX^e^ siècle soit païen comme Homère et Virgile l'ont été? La réponse ne peut qu'être négative. Le fait même que Carducci se place contre le Christianisme montre que son paganisme n'est qu'un néo-paganisme, un « latter day paganism », comme le dit M. Collison-Morley [4]. A la vérité, « un homme du XIX^e^ siècle peut-il, par un effort

1. F. Trail, *The Scholar's Italy*, Baltimore, 1923, p. 300.
2. *Ibid.*, p. 43.
3. Pour son *Sabato del Villaggio* qu'elle traduit *The Village Sabbath* (Le Dimanche du village!); *ibid.*, p. 300.
4. *Modern Italian Poets.*

conscient ou par une affinité inconsciente, réussir à voir la vie sous le même angle que la voyaient Horace et Catulle sans nulle trace de la grande expérience que dix-huit cents ans ont gravée dans l'esprit de la race[1] ? ».

En effet, le christianisme de Carducci n'était pas seulement négatif. Une analyse superficielle de sa production poétique nous en montrera les aspects positifs. Premièrement, dans une époque de matérialisme, d'athéisme et de scepticisme, il ne fut ni matérialiste, ni athée, ni sceptique. Il s'éleva contre le cléricalisme comme il s'éleva contre tout dogme et tout ascétisme; il s'opposa avant tout à l'humilité et à la passivité chrétiennes parce que, homme d'action et patriote, il n'ignorait pas l'esclavage déshonorant auquel avait été condamnée l'Italie, fille glorieuse de la Rome immortelle, à cause d'une humilité devenue lâcheté, et d'une passivité devenue atrophie.

Son anti-christianisme n'était, en somme, que de l'anticléricalisme; cet anticléricalisme impulsif et impétueux qui a caractérisé beaucoup d'Italiens du Risorgimento, témoins de l'unification de l'Italie combattue par le Vatican. Carducci lui-même l'a confessé : « Resta che ogni qualvolta fui tratto a declamare contro Cristo, fu per odio ai preti; ogni volta che di Cristo pensai, libero e sciolto, fu mio sentimento intimo. »

D'ailleurs, dans son œuvre poétique nous trouvons d'amples preuves de son christianisme intime. Il chante l'amour, la liberté, la justice, la patrie, la fraternité et l'humanité; et la chasteté et l'honnêteté de son chant ne sont jamais telles qu'elles puissent offenser un Puritain, quelque austère et cagot qu'il soit. Il n'a pas envisagé la femme comme une colonne de feu humaine, ou un guide du salut éternel; mais il ne l'a pas davantage considérée comme un objet de concupiscence, comme « femme fatale », ou comme un joujou. Il l'a vue dans toute son humanité, mais une humanité entourée d'une auréole de sainteté immanente — la maternité. Il chante la dignité du travail, la « giustizia pia del lavoro ». Pour lui tout ce qui assiste l'homme dans son travail terrestre est « pieux ». Ainsi qu'un

1. W. R. Thayer, « G. Carducci », *Nation*, fev. 21, 1907.

critique américain l'a fait remarquer : « il y a quelque chose de moderne, et peut-être même de chrétien plutôt que d'homérique, dans la façon dont le poète, non seulement peint son modèle bovin, mais l'aime et l'humanise[1]. »

L'aspect essentiellement chrétien de l'amour de Carducci n'ajoute rien à sa valeur esthétique; il a été mis en relief pour montrer qu'un poète ne peut penser en dehors de l'esprit de son temps et de sa civilisation.

De même, on a tout récemment démontré le romantisme de l'antiromantique Carducci.

Quant à son patriotisme, certains critiques le lui ont reproché, parce qu'il tend à restreindre l'intérêt de sa muse. Ce patriotisme, en outre, est accompagné d'une telle abondance d'allusions historiques que la lecture de ses poésies en est rendue fastidieuse. Voici, pour ne citer qu'un des nombreux critiques qui ont relevé ce fait : « La poésie de Carducci ne pourrait jamais pénétrer dans un esprit non préparé ; ni d'ailleurs dans un esprit, non seulement saturé de connaissances historiques comme l'était celui de Carducci, mais encore animé d'un intense amour pour l'Italie[2]. »

C'est en substance ce qu'a dit M. Jeanroy, qui, dans un livre minutieux, érudit, mais *unsympathetic* et aride sur le poète-prophète, a soutenu que Carducci est un poète uniquement italien, qui ne peut avoir d'attrait que pour des lecteurs qui se trouvent dans des conditions sociales et politiques italiennes; dure critique, à laquelle M. Croce riposte de façon pertinente et, croyons-nous, définitive : « La difficoltà di farne (de Carducci) sentire la poesia fuori d'Italia c'è senza dubbio, ma è la difficoltà medesima che accompagna ogni sua poesia; la quale richiede conoscenza e affiatamento con gli spiriti di un popolo; con quelle forme espressive e con quelle parole che non si trovano scritte nei vocabolari, con ritmi secolari che nella nuova poesia hanno la loro vibrazione antica e nuova insieme[3]. »

M. John Bailey[4], le critique anglais le plus éminent de l'œuvre de Carducci, a remarqué que la notion, non complè-

1. « Poems of G. C. », *The Nation,* 8 juin 1893.
2. *The Nation,* 8 juin 1893.
3. (London) *Times Literary Supplement,* compte rendu du *Carducci* de Croce, 21 oct. 1920.
4. *Carducci,* The Taylorian Lecture, Oxford Press, 1926.

tement fausse, qui fait de Carducci, en partie, un professeur qui imitait les anciens poètes et en partie un patriote qui mettait en vers des éphémérides politiques, lui a été fatale. L'humanité, après tout, est bien portée à juger par ouï-dire. Mais si l'on devait rejeter Carducci à cause de sa poésie patriotique, « beaucoup de poètes parmi les plus grands de tous les temps et de tous les pays » devraient, comme lui, être rejetés. « Peut-être le seul poète de premier ordre qui ait eu l'occasion de chanter les louanges de sa patrie et qui ne l'ait pas fait fut Gœthe. Mais on peut dire à sa décharge que, pendant sa vie, l'Allemagne n'était encore ni un souvenir du passé ni un rêve de l'avenir. L'Italie n'a jamais cessé d'être l'un et l'autre; et, pour ma part, je sens que Carducci eût été moins grand comme poète, s'il avait oublié le souvenir ou le rêve. »

*
* *

Un des aspects extérieurs du lyrisme de Carducci sur lesquels la critique anglo-américaine s'est le plus arrêtée est celui-ci : ses innovations métriques.

Beaucoup d'encre a été gaspillée en Angleterre et en Amérique par ceux qui voudraient séparer ce qui est organiquement uni : forme et contenu.

Par conséquent nous voyons les *Odi Barbare* exaltées ou condamnées non pas à cause de leur valeur intrinsèque, mais à la lumière des alcaïques, saphiques, asclépiades, etc., de l'antiquité classique. Procédé erroné qui aurait pu être évité si les critiques en question avaient suivi les préceptes d'un de leurs auteurs qui, dès 1858, écrivait : « *Facit indignatio versus :* non seulement les mots, mais encore le rythme, le mètre, le vers seront les créatures contemporaines de l'émotion qui possède le poète. » Et encore : « *Poeta nascitur, non fit,* dit le proverbe; et cela dans bien des cas est aussi vrai de ses poésies que de lui-même. Elles naissent et ne sont pas construites; elles sont plutôt un chant qu'une composition, et leur perfection est moins la marque de son habileté que de sa puissance. » Toute tentative pour séparer la forme du fond, ajoute-t-il, a la même chance de succès

que celle de séparer « la lumière et l'illumination, ou la vie et le mouvement[1]. »

Mais nul n'est prophète en son pays, et le Cardinal Newman ne le fut pas davantage. D'ailleurs la distinction entre forme et fond est une des données les plus commodes, seraient-elles même erronées, de certains procédés critiques.

Il n'est pas donné à chacun de savoir quand on a à faire à un « chant » ou à « une composition », à une œuvre née du sentiment du poète, ou simplement bâtie par son intellect. Mais, pourvus d'érudition, d'un peu de patience et de bonne volonté, nous pouvons discerner quand le poète a emprunté une pensée, une figure de rhétorique, ou un schéma métrique. Les comparaisons sont odieuses, mais on en peut tout de même tirer une conclusion, plus aisément qu'en s'efforçant d'individualiser le poète, en étudiant son œuvre en elle-même.

Pour certains critiques cependant, le fait qu'en poésie, la forme et le fond constituent deux entités distinctes, est aussi naturel que la distinction du corps et de l'âme. De même qu'un corps difforme peut renfermer une âme angélique, ainsi un noble contenu peut être enveloppé dans une forme laide, et vice-versa. Forme et fond sont pour eux distincts et séparés; ils ont une physionomie tellement définie qu'on les reconnaît tout de suite lorsqu'un poète emprunte l'une ou l'autre à un autre poète. Selon ces procédés critiques, l'excellence d'un poète se reconnaît à son habileté à reproduire les mètres classiques et en raison inverse de son imitation des poètes modernes. Ainsi, Carducci aurait révélé sa grandeur en imitant les mètres d'Horace, et sa médiocrité en imitant Heine. Mais, parmi les critiques qui ont examiné la prosodie de Carducci, tous ne sont pas d'accord sur le succès de la transposition des mètres classiques.

Par exemple, M. Hueffer[2], parlant des *Odi Barbare*, ne voit pas à quoi peuvent servir « ces expériences métriques dans une langue qui a perdu non seulement le sens de la quantité, mais même en grande partie celui de l'accent oratoire ». Mais Carducci a-t-il publié ses *Odi Barbare*

1. Cardinal John Newman, *Literature* dans son *The Idea of a University*, New-York, Longmans, 1927, p. 268-94.

2. *Loc. cit.*

comme un essai métrique, comme un exercice de virtuosité? Non. Il a voulu en faire une production artistique, et c'est comme telle qu'il faut les juger. Il n'importe donc nullement qu'*un lecteur ignare* y « devine ou non le mètre d'Horace », car, après tout, ses odes ne furent pas écrites pour le rappeler au lecteur, mais pour mettre ce lecteur à même de recréer dans son esprit le moment lyrique vécu par le poète. Si nous les voyons sous ce jour, l'absence de rime ne peut plus être déclarée « le trait le plus frappant » de ces poésies, car la rime n'a pas de valeur en dehors de la poésie, qui est rime (ou absence de rime), rythme, image et sentiment, fondus dans un tout organique.

Il y a d'autre part des critiques qui soutiennent qu'une certaine familiarité avec les mètres classiques est nécessaire, ou, au moins, utile pour apprécier les *Odi Barbare :* « Les *Odi Barbare* peuvent, probablement, être mieux appréciées par ceux qui ont bien étudié Horace[1]. » Mais il ne suffit pas d'avoir bien étudié Horace; il faut aussi l'avoir aimé. Ce point de vue, pourtant, n'est pas partagé par M. Greene, à l'avis duquel c'est « l'oreille qui comprend l'italien et ne cherche pas des échos classiques » qui doit déterminer si dans les *Odi Barbare* nous avons des mètres italiens ou des expérimentations pédantesques d'érudit [2]. Pour lui, ce sont « presque toujours » des mètres italiens.

Pour le Dr Garnett[3], « la transposition de l'alcaïque et du saphique semble la mieux réussie ». Les autres formes sont « ou trop rigides ou trop compliquées pour être manipulées d'une manière satisfaisante même par Carducci ». Ce critique ne sait pas se rendre compte de l'hostilité rencontrée par les nouvelles formes métriques de Carducci. Après tout, celui-ci « a résolu le problème, qui avait échappé à la Renaissance, d'unir la force de la pensée à l'artifice de la forme ». D'autre part « pour la pensée, le sentiment et l'élégance, les *Odes Barbares* sont parfaitement égales aux précédentes œuvres de Carducci; peut-être même leur sont-elles supérieures, car elles sont soutenues par une forme plus difficile[4]. »

1. S. K., « Poetry in Italy », *The Nation,* 22 déc. 1892.
2. G.-H. Greene, *Italian Lyrists of Today,* London, Lane, 1893.
3. R. Garnett, *History of Italian Literature,* 1898.
4. Garnett, « G. Carducci ». *International Monthly,* mars 1902.

Nous ne nous arrêterons pas à relever l'erreur des critères esthétiques du Dr Garnett. Nous sommes d'accord avec Mlle Arms, pour laquelle toute critique qui considère les *Odi Barbare* du point de vue de la métrique est futile, car elle s'occupe « beaucoup de la manière et des formules et peu de la substance et de l'esprit ». Pour elle, une seule chose compte : « de quelque façon qu'ait été fait l'instrument, ses notes répondent avec une harmonie infaillible et exquise à la pensée du poète, soit qu'elles murmurent sur la lumière du soleil et la beauté du printemps, comme dans *Cerilo*, soit qu'elles chantent le nom de Garibaldi dans un hymne plein de patriotisme, soit qu'elles débordent dans la lamentation symphonique qui commémore la mort du fils de Napoléon III [1] ».

Pour un autre critique [2], les *Odi Barbare* « furent une frappante et nouvelle création poétique..., non pas parce qu'elles étaient écrites en strophes classiques, mais parce qu'elles étaient vraiment viriles, en face d'une poésie retentissante mais vide et usée ». Cela est fort possible, mais peut-on dire que dans l'œuvre de Carducci seules les *Odi Barbare* sont viriles? Les *Juvenilia* et les *Levia Gravia*, par exemple, le sont-elles moins? Non. Les vers de Carducci sont tous virils, mais cela ne veut pas dire qu'ils soient tous poétiques.

M. Thayer [3] pense que « peu d'étrangers assurément trouvent du plaisir dans les complexités métriques des *Odi* » et que Carducci, par sa manipulation des mètres classiques, « avait atteint un succès qui prouve son génie, mais non pas l'excellence de sa théorie ». Or c'est exactement ce qui arrive à tous les poètes lorsqu'ils appliquent quelque théorie dans leurs œuvres : car c'est toujours en dépit de leurs théories qu'ils ont du succès. Toute préoccupation ou préjugé théorique étouffe et refroidit la vision poétique, à moins que le poète, entièrement ravi dans la contemplation de sa vision, n'en perde conscience. Pour être véritablement poète, il faut souvent avoir inconsciemment devancé quantité de règles et de limitations indiquées par la raison raisonnante, il faut se livrer au sentiment et à l'imagination.

1. M.-W. Arms, « A Poet of Italy », *Poet Lore*, été 1905.
2. Anglo-Italian, *Westminster Rev.*, juillet 1905.
3. *Nation* (New-York), 21 fév. 1907.

Pourquoi donc certains critiques voudraient-ils chercher l'application d'une théorie dans ce qui est au-delà de la théorie?

Le professeur Saintsbury[1] juge les odes saphiques de Carducci « une œuvre du plus haut intérêt, le *lubricus vultus* étant chez elles très attrayant ». Quant aux alcaïques, il ne les trouve pas aussi bien réussies.

Mais M. Garnett ne nous avait-il pas dit que les alcaïques, aussi bien que les saphiques, avaient été imitées avec succès? On peut expliquer cette divergence d'opinion de différentes manières, mais chacune nous ramène à l'erreur première qui consiste à vouloir juger une œuvre d'art d'après des modèles, à séparer la forme et le contenu, ou à identifier l'art à la technique.

Qui persiste dans cette erreur ne peut que trouver les *Odi Barbare* « essentiellement artificielles », celles-ci n'étant qu'une « résurrection voulue de formes classiques » capables de faire éprouver un « plaisir exotique au lecteur cultivé »[2], mais que la grande masse des lecteurs n'appréciera jamais. Comme si la beauté poétique ou la vérité philosophique avaient besoin du suffrage universel pour exister.

Pour M. Mather, Carducci est un poète manqué. Il avait « tous les matériaux du Byronisme » mais il ne s'en est pas servi. Il a rejeté « l'expression fluide et exubérante que son tempérament laissait prévoir, en faveur de la Muse austère du Latium ». Voilà la raison pour laquelle, « peu de ses strophes sont vraiment aussi compactes qu'un morceau d'Horace ou un vers de Juvénal »[3].

M. Roberts[4], pourtant, pense que Carducci a résolu les difficultés inhérentes à la résurrection de la métrique des Anciens. Il constate aussi dans les *Odi Barbare* une certaine supériorité par rapport à la production antérieure. « Ce qui élève les *Odi Barbare* au-dessus de sa production précédente, c'est l'ampleur expressive de leur évocation historique... Pour goûter ce qu'il y a de meilleur dans les *Odi Barbare* il faut avoir le sens historique, et une culture sans laquelle

1. *The Latter Nineteenth Century*, New-York, Scribner's, 1907.
2. F.-J. Mather, *Atlantic Monthly*, mai 1907.
3. *Loc. cit.*
4. *Quarterly Review*, avril 1908.

cette imagination n'est rien ». C'est-à-dire que, pour apprécier ces odes, le lecteur doit être doué de cette sensibilité et de cette culture qui sont indispensables à la jouissance de tout art véritable.

L'opinion de Platen, partagée par d'autres poètes, sans excepter Carducci lui-même, était « que la fadaise, supportable dans une forme métrique inférieure, apparaîtrait tout de suite dans une ode saphique »[1]. Ce qui prouve que les critiques n'ont pas le monopole des idées fausses.

Croire que certaines formes métriques ont des vertus spéciales, n'est pas moins faux que d'attribuer à la langue italienne une *morbidezza*, une fluidité et une musicalité fatales à la poésie.

M. Bailey, pourtant, ne donne pas nettement raison à Platen. Il se borne à remarquer que, « quelle qu'en soit la cause, il est certain que dans les *Odi Barbare*, Carducci n'est jamais prosaïque, ni désordonné; qu'il ne prêche jamais et n'est jamais diffus ». En outre, ces odes possèdent « en abondance la chaleur de la tendresse, le feu de l'enthousiasme et parfois encore quelque éclair de l'ancien courroux ». Ainsi peut-on dire de Carducci que « les anciens mètres d'Horace ne sont pas dans ses mains de simples exercices d'érudit; ils sont une fois de plus le moyen par lequel un vrai poète parle et donne son expression au cœur d'un peuple [1] ».

M. Williams [2] croit aussi qu'on ne doit pas juger les *Odi Barbare* comme des expériences plus ou moins réussies, mais comme des « additions vivantes à la poésie italienne, parce que Carducci, avec une éloquente économie de diction et une pureté cristalline de forme, a incarné en elles la haute inspiration d'une âme vraiment noble et poétique ». Dire que « l'effet des *Odi Barbare* sur un lecteur sera subordonné à sa connaissance du latin [3] », équivaudrait à dire qu' « une profonde connaissance de l'anatomie est nécessaire pour apprécier un personnage de Raphaël [4] ».

Parlant de l'art de Carducci en général, ce dernier critique

1. J. Bailey, *G. Carducci*, Oxford Press., 1926.
2. O. Williams, *G. Carducci*, London, Constable, 1914.
3. *Times Literary Supplement*, 26 mars 1914.
4. *Edinburgh Review*, janvier 1882.

trouve qu'il a un « don merveilleux pour saisir ce qui est essentiel, et pour le rendre avec cette force qui donne aux mots la vivacité de la couleur et le relief de la sculpture ». Sculptural est, en effet, le mot le plus fréquemment employé pour décrire l'art de Carducci.

*
* *

Quelques critiques allemands avaient été portés à proclamer Carducci le successeur de Heine dans la hiérarchie poétique du monde. Un critique anglais[1], cependant, trouve cette exaltation excessive. Il ne voit pas quelle valeur peut avoir un jugement qui, après avoir placé Carducci à côté de Heine, n'hésite pas à proclamer que « même Bret Harte, l'*étoile limpide de l'Ouest*, doit lui céder la palme ». Ce critique admet les mérites de Carducci, mais ce sont là, dit-il, des mérites relatifs, car son « radicalisme a eu une malheureuse influence sur sa poésie ».

Son attitude envers le Christianisme particulièrement, « est impardonnable pour un homme de l'intelligence et de la culture de M. Carducci. Heine, doué tout comme lui de sens historique, ne pèche jamais de la sorte ». En effet, on pardonne difficilement à un homme de la culture et de l'intelligence de Carducci son incompréhension du Christianisme. Mais en quoi cela pourrait-il diminuer sa poésie? La poésie est-elle de l'histoire?

Dans le second essai qui précède sa traduction d'un choix de poésies de Carducci, le Rev. Sewall[2] le proclame le plus parfait représentant du « réalisme classique », qui, à la différence du pseudo-réalisme de ses contemporains, « vient de l'âme ». Il croit que « le sentiment le plus profond qui puisse donner corps à la littérature de n'importe quel âge ou de n'importe quelle race, est, sans aucun doute, le sentiment religieux », « qui nous fait constater qu'il y a dans la nature, ou au-dessus d'elle, une vie qui n'est pas la nôtre, mais avec laquelle nous avons des rapports personnels ». Cet élément est présent dans l'art de Carducci, et quoique le poète soit « ouvertement païen », « il fournit néanmoins à ses

1. *Saturday Review*, 30 sept., 1882.
2. F. Sewall, *Poems of Carducci*, New-York, 1892.

poésies cette essence intérieure qui leur donne une réalité. Si Carducci avait réellement cru à l'existence des dieux de la Grèce, il n'aurait pas pu leur donner une vie plus intense que celle dont il anima ses dieux, ses sirènes et ses nymphes ».

Ce critique ne trouve pas seulement dans la poésie de Carducci une « réalisation vivifiante du surnaturel sous une forme vraiment païenne », mais « une sympathie intense pour la nature animée et inanimée », « l'art subtil de fondre avec la nature, non pas sa propre personnalité, mais celle des grandes âmes du passé » et enfin le pouvoir de « peindre la vie dans ce qu'elle a de plus austère et majestueux ». Pourtant, quand Carducci veut rendre ses sentiments intimes, il manque à sa poésie « l'objectivité et le réalisme qu'on sent dans toute poésie où, comme dans la vie, le sentiment s'exprime tout seul et n'a pas besoin d'être décrit ».

« Le mot *sculptural* », dit un autre critique[1], en parlant de l'art de Carducci, « indique quel est le genre de sa beauté. Peut-être aucun autre poète vivant n'a un pareil pouvoir de condenser et de produire avec si peu de mots une image concrète ». G. A. Greene[2] dit à peu près la même chose. Les qualités qui le frappent le plus chez Carducci sont la force et la vigueur de la conception et de l'expression, l'éloquence abondante et facile, le pouvoir de suggestion, sa mélodie parfois résonnante et sonore, parfois subtile et délicate, le fini exquis et la beauté de la forme, une rare maîtrise métrique, l'amour de la nature extérieure et le pouvoir de la représenter dans ses aspects pratiques ».

R. Garnett[3] trouve que « la variété des états d'âme et des thèmes est grande chez Carducci; son orchestre a une place pour chaque instrument; mais l'exécution est toujours vigoureuse ». Son style est « condensé, nerveux et clair », son génie « entièrement lyrique ». En effet, peu de poètes se sont placés si haut dans la poésie lyrique, tout en étant presque complètement dépourvus de génie créateur et dramatique[4].

Il serait paradoxal de prétendre qu'un homme dépourvu de puissance créatrice soit poète. Mais peut-être M. Garnett

1. S. K., *Nation* (New-York), 22 déc. 1892.
2. *Italian Lyrists of Today*, London, 1893.
3. *Italian Literature*, 1898.
4. *International Review*, mars 1902.

a-t-il une conception toute particulière de ce que *créer* veut dire dans le monde de la poésie.

Pour un critique de la *Quarterly Review* [1], Carducci appartient à la famille de Michel-Ange par la « distinction, la force et la beauté classique » de ses vers. L'abondance de ses allusions historiques, la « latinité voulue de sa diction » le rendent parfois pédant et inintelligible. « Mais ces rares défauts ne sont que de petites taches sur le miroir poli de sa poésie, à la fois si belle, si antique et si moderne ».

Carducci, dit M. Wallace [2], « n'est pas seulement un poète *factus ad unguem*, mais encore un savant complètement saturé d'érudition classique, qu'il reproduit, non pas en imitateur servile, mais avec une grâce toute à lui et une signification toute moderne qu'elle a acquise dans le creuset de son imagination vivifiante ».

Mlle Trail [3] ayant montré qu'elle ne méconnaît nullement la « puissance merveilleuse des vers de Carducci », conclut en disant « que sa poésie s'adresse seulement à un petit nombre d'élus; et la preuve en est la prédominance de l'élément mythologique et les réminiscences védiques. Un juge impartial finira par apprécier cette poésie seulement pour l'élégance de sa langue et la maturité de son érudition, plutôt que pour ces charmes spontanés que d'ordinaire nous appelons poésie ». Pas de charmes spontanés, pas de poésie... Mais peut-être que si Mlle Trail avait été aussi saturée d'érudition que l'était le poète, ses réminiscences « védiques » et ses allusions mythologiques auraient eu pour elle autant de charmes que ce qu'elle appelle « la poésie ordinaire ».

Vingt ans plus tard, ayant acquis assez d'érudition pour parler de l'Italie en « scholar », elle dit : « Personne ne goûte Carducci plus que moi lorsque, par exemple, il apostrophe Victor Hugo avec des vers tels que

> Sing once again for posterity, O ancient and divine,
> Sing the songs of the people for folk of the Latin line;
> Sing to a waiting world of Justice and Liberty [4].

1. Juillet 1902.
2. *Westminster Review*, avril 1903.
3. *History of Italian Literature*, New-York, 1903.
4. *The Scholar's Italy*, Baltimore, 1923, p. 301-2.

Et en effet, qu'y a-t-il de plus poétique que la justice et la liberté? Malheureusement Carducci, au lieu de chanter lui-même ces sentiments, en charge V. Hugo. En vertu de quoi on ne saurait blâmer M^{lle} Trail, si elle « ose croire que c'est comme professeur et comme critique, plutôt que comme poète, que Carducci continuera à occuper une place de premier ordre dans la littérature du monde[1] ».

Tout différent est le jugement d'une autre femme américaine[2]. Elle trouve dans l'œuvre de Carducci une « originalité intrépide » unie à une versatilité remarquable qui lui permettent de parcourir tout le champ des passions, des aspirations et des efforts humains. « Il n'a pas cherché à ressusciter une forme morte; il a seulement senti en lui-même l'esprit qui l'avait animée et qui s'est conservé à travers les âges, l'esprit qui fait l'immortalité de l'Iliade et de l'Énéide. » A côté d'une puissance presque magique de saisir certains moments et de nous faire sentir ce qu'il voit et ce qu'il sent, nous trouvons chez Carducci «une pénétration imaginative, une sensibilité qui répond toujours à toute suggestion de beauté. »

Chez Carducci, dit M. Mather[3], « le satirique et le pamphlétaire tendaient constamment des pièges au poète lyrique. Il n'est pas donné d'être à la fois le comte Platen et Tom Paine ». Tandis que « son importance est plutôt prophétique que basée sur des valeurs littéraires durables », alors qu'il est possible qu'il atteigne une immortalité plutôt « personnelle » que poétique, ses écrits critiques « ne donnent une promesse de durée que dans la mesure où leur style s'approche de la poésie ». C'est dire que Carducci comme poète ne peut pas aspirer à l'immortalité, mais qu'il se peut qu'il y parvienne, grâce à la valeur, non pas critique, mais poétique de sa prose. Et alors on pourrait se demander s'il n'a pas été une manière de M. Jourdain à rebours, outre un comte Platen et un Thomas Paine. Lorsqu'un critique commence à faire des rapprochements et des comparaisons, pourquoi ne pas épuiser toutes les possibilités? C'est un jeu non seulement amusant, mais même instructif, qui tend à

1. *Loc. cit.*, p. 44.
2. M. W. Arms, « Carducci », *Poets Lore,* été 1905.
3. *Loc. cit.*

prouver qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que, après tout, les hommes partagent une commune humanité. Malheureusement, là n'est pas la vraie fonction du critique littéraire. C'est à lui qu'il appartient de dégager et d'isoler l'individu, qui est un tout organique et distinct, un ensemble de passions, de préjugés, d'idéalités, de besoins et d'intérêts particuliers. Carducci, nous le savons, n'était pas seulement poète, mais encore érudit et patriote. Et le rôle du critique sera de nous dire quand Carducci poète triompha de Carducci érudit ou patriote et vice-versa.

Plus juste, en général, est l'observation de M. Roberts[1]. Tandis que, dit-il, la veine poétique de Carducci, « était suffisamment forte pour absorber son érudition classique et historique et la convertir à son propre usage.... il avait une tâche plus difficile à l'égard de ses préférences politiques et religieuses qu'il n'a pas toujours su accomplir ». Il observe encore qu'à mesure que Carducci « devenait plus vieux, son imagination poétique perdait l'ardeur nécessaire pour fondre son érudition littéraire et historique en poésie ». En général, la poésie de Carducci a le mérite d'être presque complètement exempte de *morbidezza*, qualité « qui, plus qu'aucune autre, répugne aux nordiques ». Par ailleurs, le « human interest », c'est-à-dire l'autobiographisme plus ou moins sentimental et pathétique, les *bravure* plaintives exécutées sur les cordes de son cœur lui font totalement défaut. Mais le mépris de Carducci pour le « vil muscolo » est proverbial. Alors pourquoi chercherait-on chez Carducci le non-Carducci?

Plusieurs critiques s'accordent pour relever la pureté et la clarté d'expression de Carducci, le caractère vigoureux et soutenu, ainsi que la vivacité de ses descriptions pittoresques, et son habileté à fondre « le sentiment de la nature des anciens avec le pouvoir pictural des modernes »[2]. Comme la statuaire, dit M. Bickersteth, l'art de Carducci « ne recherche pas ses effets dans l'*atmosphère* ou la suggestion vague »[3]. Carducci n'est jamais obscur. Ce que certains critiques appellent obscurité n'est, en effet, qu'excès de concision, « over-

1. *Quarterly Review*, avril 1908.
2. L. Collison-Morley, *Modern Italian Literature*, Boston, 1912.
3. G. C. Bickersteth, *G. Carducci*, New-York, 1913.

compression ». Le poète a toujours un langage approprié; il n'enfle ni ne comprime ses vers. Le mot est toujours proportionné à la pensée. Et on ne peut pas davantage suivre ce critique lorsqu'il dit que « la langue italienne, à moins d'être soumise au frein le plus rigoureux, dégénère trop facilement en quelque chose de fluide et de gracieux ».

Le style, la langue, c'est l'homme même. Ce qu'on appelle généralement une langue n'est que de la matière informe, dépourvue de vertus ou de défauts intrinsèques.

M. Bickersteth n'est pas le seul à soutenir cette opinion qui, de prime abord, semble fondée. Elle est partagée par un critique qui, dans son compte rendu du livre de M. Bickersteth, fait remarquer que : « Entre Dante et Carducci, exception faite de Pétrarque, le Tasse et l'Arioste, il n'y a eu aucun poète italien qui ait eu la force de mettre un frein à la musicalité naturelle de la langue [1] ». Parini, Alfieri, Foscolo, Leopardi et Manzoni s'y sont tous noyés. Souplesse, fluidité et musicalité : voilà les trois mortelles ennemies des poètes italiens. Cela explique, pense-t-on, la pauvreté du patrimoine poétique de l'Italie par rapport à celui des peuples de langue dure, gutturale, explosive et cacophonique.

Carducci, au dire de M. Bickersteth, est un grand poète, mais ne peut tout de même pas être « appelé... poète de l'âme humaine ». M. Bailey [2] trouve que cette assertion est « un sérieux déguisement de la vérité ». Il ajoute : « Je n'envie pas l'homme qui, l'ayant lu [Carducci], n'a pas senti qu'il y a chez lui plus de cœur que chez tous les Rousseau, les Chateaubriand et les Musset. Je dis sans nulle hésitation que peu de poètes ont pénétré aussi profondément dans ces recoins secrets du cœur humain où l'on comprend toute la signification de mots tels que fils, frère, père, foyer et patrie. »

« Carducci, dit M. Williams [3], dans ce qu'il a de meilleur, n'est ni froid ni aride. Il est passionné même dans son archaïsme et s'il fuit les sentiments personnels, il a des sentiments de pitié, de patriotisme, de révérence, par les-

1. *Contemporary Review*, février 1914.
2. John Bailey, *G. Carducci*, Oxford Press., 1926.
3. O. Williams, *Edinburgh Review*, avril 1914.

quels il s'élève à une universalité qui n'est ni pathétique ni philosophique, mais plastique, — l'universalité du Parthénon ou de la Victoire ailée. » C'est-à-dire l'universalité de l'art.

Selon un autre critique du livre de M. Bickersteth.[1], la poésie de Carducci ne paraît pas être « moins poétique que celle d'autres grands poètes secondaires, simplement parce qu'elle est plastique ». Il tient, en outre, à faire remarquer que « des deux facultés essentielles du poète, la faculté de l'expression était chez lui plus développée que celle de l'imagination ». Ou, comme le dit M. Jeanroy, « En lui, grâce à sa culture d'humaniste, le verbe était plus riche que l'imagination. » Le défaut de la poésie de Carducci, comme de toute poésie *formelle*, est « qu'elle ne provient pas directement et spontanément d'une expérience actuelle ou potentielle ». Une telle poésie n'a pas « de force et de vision innées, mais dans son style, dans sa versification et peut-être aussi dans sa pensée, elle est presque complètement imitative ». Mais, demandera-t-on peut-être, qu'est-ce que l'expérience? varie-t-elle avec les hommes, ou est-elle commune à tous les hommes? Si un érudit et un illettré contemplent les mêmes ruines ou les mêmes paysages historiques, l'expérience sera-t-elle identique? Dira-t-on que celle de l'illettré sera spontanée et directe, tandis que celle de l'érudit ne le sera pas, parce qu'elle est colorée et enrichie par toutes ses expériences antérieures, ses études d'érudit, ses réminiscences littéraires? L'imitation ne suppose-t-elle pas une expérience? On pourrait continuer à l'infini pour démontrer l'erreur d'une critique qui a elle-même le défaut attribué à la *poésie dite plastique*, car elle ne surgit pas d'une expérience réelle et directe, qui consiste à revivre la vision poétique de l'artiste pour s'élever à un jugement critique, mais, à l'aide de règles, compas et formules arbitraires, elle s'approche de l'œuvre d'art.

Cette méthode est aussi celle de M^lle^ Phelps[2]. Elle reproche à Carducci le manque d' « élan lyrique », de « note personnelle ». Il est rarement « personnel » et, « quand il l'est, il n'exprime pas ses sentiments, mais ses opinions. L'amour et

1. *The Spectator,* janv. 10, 1914.
2. R. S. Phelps, *Mid-West Quarterly,* janvier 1915.

le *Weltschmerz*, fonds de presque toute la poésie lyrique, en sont absents ». Assurément, c'est une omission impardonnable. L'amour et le *Weltschmerz* sont si poétiques! Ils sont la quintessence de la poésie et leur absence dans l'œuvre d'un poète suffit à la vider de tout contenu poétique. On pourrait objecter que, tout compte fait, le patriotisme, l'antiromantisme et l'antichristianisme de Carducci étaient bien des « sentiments et non pas des idées ». Mais cette objection ne tient pas, car, ajoute M^{lle} Phelps, « les sentiments de Carducci étaient ses idées, et si une idée qui est un sentiment est plus proprement appelée un préjugé, personne ne songerait à l'en exonérer ». Par conséquent « en regardant la poésie de Carducci dans son aspect général, nous voyons que ses idées présentent un double paradoxe. Par ses idées politiques, c'est un moderne; par ses sympathies artistiques et intellectuelles, il se classe parmi les anciens; d'autre part, sa forme et son contenu se contredisent, car c'est un poète lyrique presque dépourvu de lyrisme ». Pourtant, l'austérité de son « goût littéraire et son intolérance pour tout ce qui est facile, doit produire l'effet d'un tonique sur la littérature d'une langue pleine de rimes et sur un peuple aussi doué pour l'improvisation que le peuple italien ». Nombreuses sont les raisons pour lesquelles Carducci ne peut pas être *simpatico* aux peuples nordiques. Les plus importantes sont : « Les préjugés » qui « l'empêchent d'être une puissance intellectuelle »; « son incapacité à comprendre le christianisme », incapacité « qui ne lui permet pas de rester en contact avec ce monde »; le fait qu'il « est un fils ingrat du Romantisme », et enfin « son vif impersonnalisme qui le fait se dérober au devoir du poète qui est d'ouvrir son propre cœur pour nous y montrer le nôtre ». M^{lle} Phelps conclut son acte d'accusation en faisant remarquer que Carducci « ne peut prévaloir que grâce à la beauté pure, et il y a déjà assez de beauté! » Et la beauté pure est tout ce qu'on peut exiger du poète. Aussi ne peut-on pas dire qu'il y en a assez, car chaque beauté est *sui generis*, c'est-à-dire nouvelle, et l'esprit humain, au lieu d'être un entrepôt sujet aux limites de la capacité, est, au contraire, une activité en quête de beauté et de vérité, qui sont, et ne peuvent qu'être toujours nouvelles.

Carducci a comparé le poète au forgeron. « Le forgeron ne réussit pas toujours », dit M. Bailey[1], « ni le poète non plus; chacun d'eux est parfois maladroit et chacun trouve parfois son métal trop difficile à forger ». Pourtant son amour de la forme est tel qu'il « le place d'emblée parmi les poètes immortels ».

Innombrables sont les poètes auxquels Carducci a été comparé, mais ces rapprochements ont tous été faits en passant, à l'exception d'un seul : celui de Mlle B.-B. Amram qui a écrit un long article afin de mettre en relief les ressemblances et les dissemblances de Carducci et de Swinburne[2]. Tout rapprochement est forcément générique, superficiel et (pour la critique littéraire qui veut saisir l'individualité du poète) presque inutile. Mais le rapprochement que fait Mlle Amram est particulièrement intéressant. Carducci et Swinburne, dit-elle, étaient païens. L'un et l'autre convoitaient la sereine beauté de l'antiquité classique et étaient opposés au chritisanisme et au cléricalisme. Tous deux furent novateurs en matière de prosodie, tous deux furent chefs d'école : Swinburne, de l'école décadente; Carducci de l'école classique. Hugo, Mazzini, Garibaldi et l'Italie les inspirèrent l'un et l'autre. Tous deux étaient des aristocrates intellectuels et des contempteurs de philistins. Ni l'un ni l'autre n'écrivirent de poésies érotiques. Quant à leurs dissemblances, nous trouvons chez Swinburne une construction décousue et la profusion des détails; chez Carducci, au contraire, mesure, proportion, ordre, sobriété. Chez l'un la prodigalité et l'exubérance des Elisabéthains, chez l'autre la concision des Latins. L'unité de construction permet à Carducci d'atteindre au dénouement convaincant; alors que l'on peut s'arrêter à la fin de n'importe quelle strophe de Swinburne. Tandis que Carducci était « adoré par son pays tout entier », la « conservatrice Angleterre n'oublia jamais l'attaque de Swinburne contre ses chères institutions gouvernementales et ecclésiastiques et refusa à l'apôtre du paganisme hédonistique, la sépulture à Westminster Abbey ». De plus, « ses excellences mêmes, sa domination facile des nouvelles formes métriques vexaient les Anglais, qui fuient

1. *Op. cit.*
2. *Yale Review,* janv. 1916.

toute préoccupation esthétique de la forme, préférant la sécurité de la poésie didactique au rondeau le plus parfait ».

Tout cela est significatif et suffirait à nous expliquer que Carducci ait eu peu de succès auprès des Anglo-Saxons; car il est bien vrai qu'en dépit de son Prix Nobel et de sa prééminence nationale, il est peu connu en Amérique et en Angleterre. Il en est d'ailleurs de même pour tous les grands poètes italiens du XIX^e siècle, de Foscolo à Pascoli, car la masse des lecteurs est indifférente et les intellectuels ne franchissent presque jamais les bornes de la Renaissance en fait de littérature italienne.

Le demi-siècle d'activité poétique de Carducci a eu, en effet, un écho très faible en Amérique et en Angleterre : deux courtes monographies, l'une biographique [1], l'autre critique [2]; une demi-douzaine de volumes de traductions, dont les meilleurs sont ceux de M. Bickersteth [3] et de M^lle Tribe [4]; une douzaine d'essais de valeur et d'étendue très diverses; une centaine de courts écrits d'occasion (notices biographiques, bibliographiques, nécrologiques, comptes rendus de traductions, etc.), et, de temps à autre, la traduction de quelque poème.

S. Eugène Scalia.

1. O. Williams, *G. Carducci*, London, 1914.
2. J. Bailey, *Carducci*, Oxford Press., 1926.
3. G. L. Bickersteth, *Carducci*. A selection of his Poems with Verse Translations, New-York, Longmans, 1913.
4. E. A. Tribe, *A Selection of the Poems of G. C.*, New-York, Longmans, 1921.

NOTES ET DOCUMENTS

VON BASSOMPIERRE ZU HOFFMANNSTAL
ZUR GESCHICHTE EINES NOVELLENMOTIVS

I

Der Marschall François von Bassompierre (1759-1646), einer der berühmtesten Kavaliere aus der Zeit Heinrichs IV, war mit Richelieu verfeindet. Dieser hielt ihn zwölf Jahre in der Bastille gefangen. Dort schrieb er seine Memoiren. Erst nach dem Tode des Kardinals wurde er befreit. Diese Memoiren, welche Saint-Simon zu den seinen veranlasst haben [1], haben mindestens einmal einen grossen Ton echten Erlebnisses. Bassompierre erzählt : « Je partis un soir de la court et veux dire une aventure quy me survint, quy, pour n'estre de grande conséquence, est néanmoins extravagante. Il y avoit quattre ou cinq mois que, toutes les fois que je passois sur le petit pont (car en ce temps là le Pont Neuf n'estoit point fait), qu'une belle femme, lingere à l'enseigne des deux Anges, me faisoit de grandes reverences, et m'accompagnoit de la veue autant qu'elle le pouvoit, et comme j'eus pris garde a son action, je la regardois aussy, et la saluois avesques plus de soin. Il avint que, lorsque j'arrivay de Fontainebleau à Paris, allant sur le petit pont, des qu'elle m'aperceut venir, elle se mit sur l'entrée de sa boutique, et me dit, comme je passois : « Monsieur, je suis votre servante très humble. » Je luy rendis son salut, et, me retournant de temps en temps, je vis qu'elle me suyvoit de la veue aussy longtemps qu'elle pouvoit. J'avois mené un de mes laquais en poste, pour le renvoyer le soir mesme avesques des lettres pour Antragues et pour une autre dame

1. « Ce fut dans le loisir de ce long camp de Gau-Bockelheim que je commençai ces Mémoires, par le plaisir que je pris à la lecture de ceux du maréchal de Bassompierre, qui m'invita à écrire aussi ce que je verrois arriver de mon temps » (Nouv. éd. de Boislisle, II, 1879, S. 175).

de Fontainebleau. Je le fis lors descendre et donner son cheval au postillon pour le mener, et l'envoyay dire à cette jeune femme que, voyant la curiosité qu'elle avoit de me voir et de me saluer, sy elle desiroit une plus particuliere veue, j'offrois de la voir ou elle me le diroit. Elle dit a ce laquais que c'estoit la meilleure nouvelle que l'on luy sceu apporter, et qu'elle iroit ou je voudrois, pourveu que ce fut a condition de coucher entre deux draps aveques moy. J'acceptay le party, et dis a ce laquais, s'il connoissoit quelque lieu ou la mener, qu'il le fit : il me dit qu'il connoissoit une maquerelle, nommée Noiret, cheux quy il la meneroit, et que sy je voulois qu'il portat des matelas, des draps, et des couvertes de mon logis, qu'il m'y appresteroit un bon lit. Je le trouvay bon, et, le soir, j'y allai et trouvay une tres belle femme, agée de vingt ans, quy estoit coiffee de nuit, n'ayant qu'une tres fine chemise sur elle, et une petite juppe de revesche [1] verte, et des mules aux pieds, avec une peignoir sur elle. Elle me pleut bien fort, et, me voulant jouer avesques elle, je ne luy sceus faire resoudre sy je ne me mettois dans le lit avesques elle, ce que je fis; et elle s'y estant jettée en un instant, je m'y mis incontinent apres, pouvant dire n'avoir jamais veu femme plus jolie, ny quy m'ait donné plus de plaisir pour une nuit : laquelle finie, je me levay et luy demanday sy je ne la pourrois voir encores une autre fois, et que je ne partirois que dimanche, dont cette nuit la avoit esté celle du jeudy ou vendredy. Elle me respondit qu'elle le souhaitoit plus ardemment que moi, mais qu'il luy estoit impossible sy je ne demeurois tout dimanche, et que la nuit du dimanche au lundy elle me verroit : et comme je luy en faisois difficulté, elle me dit : « Je crois que maintenant que vous estes las de cette nuit passée, vous avés dessein de partir dimanche; mais quand vous vous serés reposé, et que vous songerés à moy, vous serés bien ayse de demeurer un jour davantage pour me voir une nuit.» En fin je fus aysé a persuader, et luy dis que je luy donnerois cette journée pour la voir la nuit au mesme lieu. Allors elle me repartit : « Monsieur, je sçay bien que je suis en un bordel infame, ou je suis venue de bon cœur pour vous voir, de quy je suis si amoureuse, que, pour jouir de vous, je crois que je vous l'eusse permis au millieu de la rue plustost que de m'en passer. Or une fois n'est pas coutusme; et, forcée d'une passion, on peut venir une fois dans le bordel; mais ce seroit estre garce publique d'y retourner la seconde fois. Je n'ay jamais connu que mon mary, et vous, ou que je meure miserable, et n'ay pas dessein d'en connestre jamais d'autre : mai que ne feroit on point pour une

1. Espèce de flanelle : note de l'édition Chantérac.

personne que l'on ayme, et pour un Bassompierre? C'est pourquoy je suis venue au bordel; mais ça esté avesques un homme quy a rendu ce bordel honorable par sa presence. Sy vous me voulés voir une autre fois, ce pourra estre cheux une de mes tantes, quy se tient en la rue du Borg l'Abbé, proche de celle des Ours, a la troisième porte du costé de la rue Saint-Martin. Je vous y attendray depuis dix heures jusques a minuit, et plus tard encores, et laisseray la porte ouverte, ou, a l'entrée, il y a une petite allée que vous passerés viste; car la porte de la chambre de ma tante y respond; et trouverés un degré quy vous menera a ce second estage. » Je pris le party, et ayant fait partir le reste de mon train, j'attendis le dimanche pour voir cette jeune femme. Je vins a dix heures, et trouvay la porte qu'elle m'avoit marquée, et de la lumiere bien grande, non seulement au second estage, mais au troisieme et au premier encores; mais la porte estoit fermée. Je frappay pour avertir de ma venue; mais j'ouis une voix d'homme quy me demanda quy j'estois. Je m'en retournay a la rue aux Ours, et estant revenu pour la seconde fois, ayant trouvé la porte ouverte, j'entray jusques a ce second estage, ou je trouvay que cette lumiere estoit la paille des lits, que l'on y brusloit, et deux corps nus estendus sur la table de la chambre. Allors je me retiray bien estonné, et en sortant, je rencontray des corbeaux[1] quy me demanderent ce que je cherchois; et moy pour les fair escarter, mis l'espée a la main, et passay outre. M'en revenant a mon logis, un peu esmeu de ce spectacle inopiné, je beus trois ou quattre verres de vin pur, quy est un remede d'Allemaigne contre la peste presente [2] et je m'endormis pour m'en aller en Lorraine le lendemain matin, comme je fis; et quelque diligence que j'aye sceu faire depuis pour apprendre ce qu'estoit devenue cette femme, je n'en ay jamais sceu rien sçavoir. J'ay esté mesmes aux deux Anges, ou elle logeoit, m'enquerir quy elle estoit; mais les locataires de ce logis la ne m'ont dit autre chose, sinon qu'ils ne savoint point quy estoit l'ancien locataire. Je vous ay voulu dire cette aventure, bien qu'elle soit de personne de peu; mais elle estoit sy jolie que je

1. Hommes qui enlevaient les pestiférés. Pendant plusieurs mois de cette année, il régna à Paris une maladie contagieuse. (Edition Chantérac).

2. Es scheint, als wenn Alfred de Vigny, dessen Cinq-Mars mit der Verhaftung Bassompierres beginnt, der in romantischer Verklärung als treuer Vasall des guten Königs Heinrich IV. erscheint, auf diese Stelle im ersten Kapitel anspielt, wenn es heisst : ... « Car Bassompierre... vida d'un trait un fort grand verre de vin, remède qu'il vante dans ses Mémoires comme parfait contre la peste et la réserve... ». Dies wäre immerhin ein indirekter Beweis, wie stark diese Geschichte auch auf einen so empfänglichen Geist wie Vigny gewirkt haben muss.

l'ay regrettée, et eusse desiré pour beaucoup de la pouvoir revoir [1].

Die Echtheit dieses Erlebnisses, nie angezweifelt von denen, die es ergriffen gelesen haben, wird durch den Vortrag bestätigt. Er ist anspruchslos. Bassompierre stellt ein galantes Abenteuer dar, das Eindruck auf ihn gemacht hat, nicht nur weil es mit ungewöhnlichen äusseren Umständen verknüpft war, sondern auch weil und obwohl es sich um eine Frau aus dem Volke handelt. Weil er im Grunde nicht weiss, was ihm da Gewaltiges widerfuhr — dass er Gunst empfing, wo er Gunst zu vergeben glaubte — darum weiss es die Nachwelt. Er, von dem Tallemant des Réaux, der Thersites der Epoche, das folgende Gesprach mit einer Königin überliefert : « Un jour il lui disoit qu'il y avoit peu de femmes qui ne fussent putains. « Et moi? dit-elle. — Ah! pour vous, Madame, répliqua-t-il, vous êtes la Reine »[2], er hat ein gewaltiges Beispiel von Liebe und Liebesglut überliefert, das dauern wird wie die Gedichte der Gaspara Stampa [3]. Während aber diese in Wahrheit eine venezianische Kurtisane, die in unvergesslichen Tönen die Not kaum ihrer eigenen Liebe sang, und nicht die keusche Jungfrau der bürgerlichen Legende war, an die noch Rilke geglaubt hat, wie eine Stelle in den Duineser Elegien verrät, hebt sich hier von der ungeschminkt bezeichneten Gemeinheit einer Umgebung, welche Bassompierre gewiss nicht fremd war, die strahlende Reinheit eines Weibes ab. Zwei Höhepunkte hat dieses Geschehen. Sie begehrt; er geht höflich und eher zögernd auf diese erstaunliche Anknüpfung ein; sie stellt mit einer Offenheit, die zeigt, wie an dem Cynismus der Epoche doch auch, als Sprache der Wahrheit, die Reinheit Teil hat, die kühnste Bedingung. Die gleiche Frau will nicht zum zweiten Male in das Bordell kommen. Sie hat es getan, weil sie Bassompierre liebt und weil er Bassompierre ist. Aber ausser ihrem Mann und ihm wird sie nie einen andern Mann lieben. Um der Liebe willen wäre sie auf *jede* Bedingung eingegangen, ja sie benennt die schlimmste, die den Sitten der Zeit ein böses, ihrer Leidenschaft aber ein mächtiges Zeugnis ausstellt. Uebrigens überzeugt die Begründung ihrer Weigerung, in dieses Haus zurückzu-

1. de Bassompierre : *Journal de ma vie*. Éd. de Chantérac, I, Paris, 1870, S. 184 *f*. — Der Quellenwert der Memoiren ist umstritten. S. Paul-M. Bondois : *Le maréchal de Bassompierre*, Paris, 1925, S. 443. Ebendort heisst es über den Stil : « Le ton général est assez décousu, mais spirituel et léger; le style, fort négligé, est parfois savoureux et le récit affecte souvent la physionomie d'un petit roman d'aventures ».

2. Tallement des Réaux : *Historiettes*, 3e éd., Paris, 1906.

3. *Rime*, Bari, 1913.

kehren, nur bedingungsweise. Es ist, als ob in dem Bericht hier ein Bruch wäre, der mit dem unaufgeklärten und auch wohl unaufklärbaren Schicksal dieser Frau in Zusammenhang steht. Hier muss die eigentliche Begründung ihrer Weigerung liegen, nicht in der Liebe. Doch bleibt der Ausgang in Geheimnis gehüllt, das Bassompierre gegen Ende einen halb träumerischen Versuch macht zu durchdringen. Die Forderungen des Hofes lassen ihn schnell vergessen. — Diese Geschichte ist die einer wahren Begebenheit und, darum, der Inbegriff der guten Novelle; deren Wesen nicht nur darin besteht, dass ein ausserordentlicher Vorgang so wiedergegeben wird, wie ein Polizeibericht dies täte, sondern vielmehr in der Fähigkeit, zu zeigen, dass dieses Ausserordentliche selbst schon *in der Sphäre der Idee* spielt und dass die Wiedergabe, ohne Hinzutun von Sprache und Bedeutung, nur in der Entfaltung dieses Zusammenhanges ihre Beweiskraft ausprägt : das Motiv ist vorgegeben, die Sprache immanent. In dem Nachwort zu seiner Ausgabe der « Judenbuche » [1] hat Paul Ernst, der in dem Irrtum künstlerich tätig war, die Novelle als Gattung beleben zu können, eindrucksvoll gezeigt, dass Annette von Droste-Hülshoff das Motiv selbst in seiner historischen Einmaligkeit zu einer Darstellung fast zwang, die grösser wurde als sie selber geglaubt hat.

Die Frage bleibt offen, ob die Geschichte ein echtes Erlebnis des Erzählers darstellte, oder ob sie eine literarische Tradition hat. Sie hat einen Ton des Ernstes, auf den nichts sonst in diesen Memoiren deutet; wie andererseits, wenn sie die Bearbeitung eines vorgegebenen Motivs wäre, sie von einer *künstlerischen* Gestaltungskraft zeugte, die das individuelle Niveau von Bassompierres Autorschaft trotz aller Frische der Darstellung bei weitem überragte. Immerhin deuten die *direkten* Reden, die er der Frau in den Mund legt, auf das künstlerische Gestalten des sich nach Jahren Erinnernden hin. Wie dem aber sei, der Bruch in der Erzählung ist spürbar; die Möglichkeit, dass sie die Verschmelzung zweier Geschichten — Rendez-vous und Pest — wäre, ist nicht ohne weiteres abzuweisen. Anderseits lässt die Stelle (S. 184) « avecques des lettres pour Antragues et pour une autre dame à Fontainebleau » es als nahezu unmöglich erscheinen, bedenkt man, dass die Antragues Bassompierres Geliebte ist und dass sie in seinem Leben eine wichtige Rolle spielt [2].

1. Leipzig, 1904.

2. Das inventaire de la Bibliothèque de Bassompierre liegt gedruckt vor (1646). Die darin verzeichneten Werke ergaben keinen Anhaltspunkt für weitere Nachforschungen. Georg Misch, zu dessen Arbeitsgebiet die Geschichte der Autobiographie gehört, hatte die Freundlichkeit, sich auf eine Anfrage

II

Auf das Erlebnis Bassompierres sind grosse Augen gefallen, in Frankreich vor allem die Chateaubriands, der ihm im ersten Bande seiner Mémoires d'Outre-Tombe fast das ganze Kapitel widmet, das er « Ma vie solitaire à Paris » überschreibt [1]. Dort heisst es in der Einleitung : « Si je m'étais prostitué aux courtisanes de Paris, je ne me croirais pas obligé d'en instruire la postérité; mais j'étais trop timide d'un côté, trop exalté de l'autre, pour me laisser séduire à des filles de joie. Quand je traversais les troupeaux de ces malheureuses attaquant les passants pour les hisser à leurs entresols, comme les cochers de Saint-Cloud pour faire monter les voyageurs dans leurs voitures, j'étais saisi de dégoût et d'horreur. Les plaisirs d'aventure ne m'auraient convenu qu'aux temps passés. » Dies ist das typisch romantische Verhältnis zur Wirklichkeit, das erst Baudelaire in seiner todesmutigen Existenz und Flaubert, dort wo in seinen Briefen die heidnische Freude beim Anblick der Pariser Kurtisanen durchbricht, überwunden haben. Es folgt die Begründung der romantischen Weltansicht, die in der Ferne bewundert, was sie in der Nähe verachtet : « Dans les XIV^e^, XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles, la civilisation imparfaite, les croyances superstitieuses, les usages étrangers et demi-barbares mêlaient le roman partout : les caractères étaient forts, l'imagination puissante, l'existence mystérieuse et cachée. » Sieht man überall den Roman und nirgends die Wirklichkeit, so wird noch das, was man bewundert, zur schönen Lüge, die den Sinn der Sache zerstört, als Folge der in einem Brief in Beziehung auf die Memoiren an Joubert ausgesprochenen Maxime : « Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau; ce n'est pas mentir à Dieu que de ne découvrir de sa vie que ce qui peut porter nos pareils à des sentiments nobles et généreux [2] ». Dass Chateaubriand ein grosser Autor ist, ginge, wenn aus nichts anderem, allein aus der folgenden Stelle im

so zu äussern : « Auch m. E. spielt bei der Episode mit der belle lingère eine vorgebildete grosse Phantasieform hinein, aber ich kann Ihnen leider keinen Fingerzeig geben — die Form-Analyse von Memoiren-Werken liegt eben bei dem stöfflichen Interesse der Historiker im Argen. »

1. Mémoires d'Outre-Tombe. Teil I, nouvelle éd., par Edmond Biré, Paris, 1899, S. 198 ff. — Der vierbändige, minderwertige Roman von Lottin de Laval : Les galanteries du maréchal de Bassompierre (Paris, 1839) hat sich diese Geschichte entgehen lassen.

2. Victor Giraud : *Chateaubriand,* 1904, S. 27.

gleichen Bande seiner Memoiren hervor : « Dans l'extrait mortuaire de ma mère, la terre roule sur d'autres pôles : nouveau monde, nouvelle ère; le comput des années et les noms même des mois sont changés : M^{me} de Chateaubriand n'est plus qu'une pauvre femme qui habite au domicile de la *citoyenne* Gouyon; un jardinier, et un journalier qui ne sait signer, attestent seuls la mort de ma mère : de parents et d'amis, point; nulle pompe funèbre; pour tout assistant, la Révolution. » Victor Giraud fällt aber über die Memoiren das Urteil : « Mais les Mémoires, en même temps que des Mémoires proprement dits, sont aussi un véritable poème, et il est parfois difficile de savoir où le poème finit, et où l'autobiographie commence [1] ». Hier, wo Chateaubriand in der Erzählung von der schönen Wäscherin offen Dichtung gibt, um die sei es trostlosere, sei es normale Wirklichkeit seiner Jugend in dem wesentlichsten Punkte unter künstliches Licht zu setzen — das Sainte-Beuve nicht geblendet zu haben scheint [2] — verzerrt er beides, Dichtung und Wirklichkeit, um ein romantisches Geflimmer übrig zu lassen. « Je n'aurais pas suivi en 1788 une misérable affamée qui m'eût entraîné dans son bouge sous la surveillance de la police; mais il est probable que j'eusse mis à fin, en 1606, une aventure du genre de celle qu'a si bien racontée Bassompierre. » Nun gibt er die Geschichte selbst wieder; den Anfang, die Ansprache der Frau, ihren Gruss, ihr Nachblicken, genau. Dann folgt der erstaunliche Satz : « Bassompierre obtint un rendez-vous. » Hier wird klar : Chateaubriand interessiert nur Bassompierre, der Marschall von Frankreich, und die Frau noch weniger, als sie Bassompierre selbst interessiert, dem das grosse Erlebnis das Bewusstsein nicht zu tilgen vermag, dass sie von niederem Stande ist, und der sie, wohl als Wunschbild seiner Eitelkeit [3], ausdrücklich sagen lässt, sie liebe nicht nur ihn, den Menschen und männlichen Mann, sondern auch den Bassompierre. Chateaubriand tilgt den grossartigen Rollentausch, in dem der Urdrang des Weibes durchblitzt, den Mann zu erobern; er erniedrigt das Weib zur Kurtisane. Dann fährt er fort und setzt die weitere Erzählung unter Anführungsstriche, als zitiere er. Dies aber ist nicht der Fall. Er tilgt das Bordell, er tilgt die Liebesszene. « Elle me plut bien fort. Je lui demandai si je ne pourrois pas la voir encore une autre fois. » Das ist alles, trauriger Aschenrest der edlen Wahrheit! Er tilgt die Liebe zu ihrem Mann. Der letzte Teil ist getreuer wiedergegeben. Wie im Mora-

1. Victor Giraud : *Nouvelles études sur Chateaubriand*, Paris, 1912, S. 157.
2. *Causeries du lundi*, II, S. 143 *fl.*
3. Saint-Simon (I, S. 157 *f.*) : « ...dans ses curieux Mémoires, quoique d'ailleurs si dégoûtants par leur vanité ».

lischen nur Bassompierre, so interessiert ihn im Künstlerischen nur die Pest, und es ist sehr bezeichnend, dass er seinen Helden zwar der Quelle entsprechend « un peu ému de ce spectacle inopiné » nach Hause zurückkehren lässt, aber seine späteren Nachforschungen vollkommen unterdrückt. Er stellt vielmehr selbst Nachforschungen an, und obwohl die folgenden Aeusserungen ganz in das Gebiet der nichts Substantielles mehr ausdrückenden romantischen Schwärmerei verfallen, seien sie zur Vervollständigung des Bildes zitiert : « Je suis allé, à mon tour, à la découverte, avec l'adresse donnée, il y a deux cent quarante ans, par Bassompierre. J'ai traversé le Petit-Pont, passé les Halles, et suivi la rue Saint-Denis jusqu'à la rue aux Ours, à la main droite; la première rue à main gauche, aboutissant rue aux Ours, est la rue Bourg-l'Abbé. Son inscription, enfumée comme par le temps et un incendie, m'a donné bonne espérance. J'ai retrouvé la *troisième petite porte* du côté de la rue Saint-Martin, tant les renseignements de l'historien sont fidèles. Là malheureusement, les deux siècles et demi que j'avais crus d'abord restés dans la rue, ont disparu. La façade de la maison est moderne; aucune clarté ne sortait ni du premier, ni du second, nu di troisième étage. Aux fenêtres de l'attique, sous le toit, régnait une guirlande de capucines, et de pois de senteur; au rez-de-chaussée, une boutique de coiffeur offrait une multitude de tours de cheveux accrochés derrière les vitres. — Tout déconvenu, je suis entré dans ce musée des Eponine : depuis la conquête des Romains, les Gauloises ont toujours vendu leurs tresses blondes à des fronts moins parés; mes compatriotes bretonnes se font tondre encore à certains jours de foire, et troquent le voile naturel de leur tête pour un mouchoir des Indes. M'adressant à un merlan, qui filait une perruque sur un peigne de fer :« Monsieur, n'auriez-vous pas acheté les cheveux d'une jeune lingère, qui demeurait à l'enseigne des Deux-Anges, près du Petit-Pont? » Il est resté sous le coup, ne pouvant dire ni oui, ni non. Je me suis retiré, avec mille excuses, à travers un labyrinthe de toupets. — J'ai ensuite erré de porte en porte : point de lingère de vingt ans, me faisant de *grandes révérences ;* point de jeune femme franche, désintéressée, passionnée, *coiffée de nuit, n'ayant qu'une très fine chemise, une petite jupe de revesche verte, et des mules aux pieds, avec un peignoir sur elle.* Une vieille grognon, prête à rejoindre ses dents dans la tombe, m'a pensé battre avec sa béquille : c'était peut-être la tante du rendez-vous. » Es folgt eine Begründung für die Schönheit dieser Geschichte : « Quelle belle histoire, que cette histoire de Bassompierre! Il faut comprendre une des raisons pour laquelle il avait été si réso-

lument aimé. A cette époque, les Français se séparaient encore en deux classes distinctes, l'une dominante, l'autre demi-serve. La lingère pressait Bassompierre dans ses bras, comme un demi-dieu, descendu au sein d'une esclave : il lui faisait l'illusion de la gloire, et les Françaises, seules de toutes les femmes, sont capables de s'enivrer de cette illusion. » Gerade diese Begründung zeigt, dass die Schönheit, die der Romantiker diesem Geschehen gelassen hat, Schein ist : das schöne Bild von dem Halbgott, der eine Sklavin umfangen habe, wird erst in der Umkehrung wahr : eine Göttin hat Bassompierre umfangen, und er ist als Bürger der Liebe unverändert aus dieser Umarmung hervorgegangen. Chateaubriands Betrachtungen über den Schluss führen in die Welt Victor Hugos : « Mais qui nous révélera les causes inconnues de la catastrophe? Était-ce la gentille grisette des Deux-Anges, dont le corps gisait sur la table avec un autre corps? Quel était cet autre corps? Celui du mari, ou de l'homme dont Bassompierre entendit la voix? La peste (car il y avait peste à Paris) ou la jalousie étaient-elles accourues dans la rue Bourg-l'Abbé avant l'amour? L'imagination se peut exercer à l'aise sur un tel sujet. Mêlez aux inventions du poète le chœur populaire, les fossoyeurs arrivant, les corbeaux et l'épée de Bassompierre, un superbe mélodrame sortira de l'aventure. » Diese Worte haben den Wert eben jenes Melodrams, in das Chateaubriand die Geschichte verwandelt. Der Schluss des Kapitels reduziert den Romantiker auf den reaktionären Anhänger der Bourbonen : « Vous admirerez aussi la chasteté et la retenue de ma jeunesse à Paris : dans cette capitale, il m'était loisible de me livrer à tous mes caprices, comme dans l'abbaye de Thélème où chacun agissait à sa volonté; je n'abusai pas néanmoins de mon indépendance : je n'avais de commerce qu'avec une courtisane âgée de deux-cent-seize ans, jadis éprise d'un maréchal de France, rival du Béarnais auprès de M^lle^ de Montmorency, et amant de M^lle^ d'Entragues, sœur de la marquise de Verneuil, qui parle si mal de Henri IV. Louis XVI, que j'allais voir, ne se doutait pas de mes rapports secrets avec sa famille. » Ueber Victor Hugo hinaus führt dies in die Welt d'Annunzios, in den historischen Namensrausch, in welchen die romantische Schwärmerei sich auflöst.

An zwei Stellen im letzten Band der Memoiren kommt Chateaubriand auf Bassompierre zurück. Sie zeigen, wie tief er von der Lebensbeschreibung des Marschalls beeindruckt gewesen sein muss. Die eine bezieht sich auf den Royalisten, der in Prag im Zusammensein mit dem dort im Exil lebenden Karl X. der von Bassompierre berichteten Todesahnungen Heinrichs IV. gedenkt; sie scheidet hier aus. Die andere (VI S. 108) lautet : « Je ne puis

vous parler de la société de Prague, puisque je ne l'ai vue qu'à ce dîner. Il s'y trouvait une femme fort à la mode à Vienne, et fort sprituelle, assurait-on; elle m'a paru aigre et sotte, quoiqu'elle eût quelque chose de jeune encore, comme ces arbres qui gardent l'été les grappes séchées de la fleur qu'ils ont portée au printemps. Je ne sais donc des mœurs de ce pays que celles du XVI^e siècle, racontées par Bassompierre : Il aima Anna Esther, âgée de dix-huit ans, veuve depuis six mois. Il passa cinq jours et six nuits déguisé et caché dans une chambre auprès de sa maîtresse. Il joua à la paume dans Hradschin avec Wallenstein. N'étant ni Wallenstein, ni Bassompierre, je ne prétendais ni à l'empire ni à l'amour : les Esther modernes veulent des Assuérus qui puissent, tout déguisés qu'ils sont, se débarrasser la nuit de leur *domino :* on ne dépose pas le masque des années. »DieRomantik des Greises, der auch als Greis noch in Bassompierre das Muster der Liebe sieht, spricht in ihrer Resignation mit echterem Klang als die fiktive Schwärmerei des Jünglings.

(A suivre.) WERNER KRAFT.

UNE SUPERCHERIE LITTÉRAIRE NON DÉVOILÉE : MARONE, OU IMITATION DE L'ARIOSTE ?

Le gros dictionnaire des *Supercheries Littéraires* publié par Quérard est loin d'être complet, même si l'on y ajoute le *Supplément* de Brunet, et la liste des ouvrages dont le vrai nom d'auteur restait à trouver. On y chercherait en vain le volume dont nous nous proposons de parler, et qui porte le titre suivant :

ANGÉLIQUE,

POÈME

Traduit de l'Italien

D'ANDREA MARONE

Castum esse decet pium poetam
Ipsum, versiculos nihil necesse est.

A FLORENCE,

Chez GAÉTAN VIVIANI.

1780

Ce poème est en réalité un roman. Il reprend la matière chère

aux poèmes chevaleresques italiens, ourdissant sur des données dont la plupart sont de l'invention de l'auteur, l'histoire plus ou moins amoureuse et complète des aventures de la reine de Cathay dont Boiardo et l'Arioste avaient déjà chanté les beautés. Quant à l'auteur de cet écrit, ce serait, s'il fallait ajouter foi à l'affirmation du traducteur supposé, Andrea Marone, poète italien contemporain et ami de l'Arioste. Dans les *Remarques sur le poème d'Angélique* qui précèdent sa « traduction », il se plaît même à discuter sur un ton moitié badin, moitié grave, les mérites du poème qu'il présente aux lecteurs. Le fait est qu'il ne tient pas trop à convaincre ceux-ci que la paternité de Marone est réelle : « On verra ici, dit-il, quelques vers de *Tancrède*, et une jolie pensée de *Psyché*. On ne reprochera pas au Marone de les avoir empruntés de ces deux ouvrages; il vivoit plus d'un siècle avant leurs auteurs. » Cette singularité, qu'il avait eu l'obligeance de signaler lui-même à l'attention des lecteurs, passa inaperçue; les bibliographes à la chasse des auteurs supposés épargnèrent Marone, et tout récemment le *Catalogue des Imprimés de la Bibliothèque Nationale* lui fit cadeau de cet ouvrage qu'il n'avait jamais écrit.

Il suffit pourtant de jeter un simple coup d'œil sur la biographie de Marone, pour constater qu'il n'a jamais composé quelque chose de semblable, et que, bien plus, il n'aurait même pu l'écrire [1]. Contemporain de l'Arioste, — ils étaient nés tous les deux en 1474, — il avait été pendant quelque temps attaché à la cour de Ferrare, à l'époque même où son grand ami dédiait au cardinal Hippolyte les « folies » qu'il avait mises sur le compte des paladins de France. Mais Marone n'avait pas des ambitions épiques; il était seulement un brillant improvisateur, et un épigrammatiste apprécié, à Ferrare comme à Rome, où il chercha un abri à la cour de Léon X après avoir perdu l'amitié du cardinal, qui n'avait pas voulu l'emmener avec lui dans ce voyage de Hongrie qu'abhorrait l'Arioste. De toutes ses poésies, dont la plupart étaient improvisées avec un art décrit par les contemporains dans les termes les plus élogieux, nous ne connaissons aujourd'hui que quelques pauvres épigrammes écrites à la louange de divers poètes de ses amis. Elles ne nous intéressent pas d'ailleurs; si nous les avons citées, c'était seulement pour montrer que le genre de talent de Marone n'était pas fait pour

1. Le seul biographe de Marone est Gian-Giuseppe Liruti, *Notizie delle vite ed opere scritte da' letterati del Friuli*, vol. II, Venezia, M. Fermo, 1762, p. 98-111. L'essentiel de ses informations est reproduit par Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, IV (*Biblioteca Enciclopedica Italiana*, XXV), Milano, N. Beltoni, 1833, p. 225-6.

le poème épique, et qu'il n'a jamais pu écrire un ouvrage tel que l'*Angélique.*

D'autre part, la lecture de cet ouvrage est aussi convaincante que possible; il n'y a rien de plus français et de plus XVIII^e^ siècle que ce roman, qu'on ne saurait expliquer que dans le milieu auquel il appartient, et qui n'a pu être écrit qu'après la *Pucelle* de Voltaire. L'atmosphère pleine de galanterie un peu mièvre et parfois trop hardie, les paladins qui sont devenus des courtisans amoureux tournant de beaux compliments, le décor de féérie, dans lequel les lutins et les fées ne font point défaut, tout cela suffit à montrer la place de ce roman dans la littérature du XVIII^e^ siècle français. Une courte analyse de son contenu fera encore mieux voir combien il est loin de ce qu'aurait pu imaginer un poète italien du XVI^e^ siècle.

« O Arioste! honneur de notre Italie! toi qui viens de chanter les combats, les chevaliers, les dames et mon Angélique; toi qui sais si bien emboucher la trompette héroïque, et badiner sur le tambourin de la folie; prête-moi ce dernier instrument, que tu fais si gracieusement résonner; si je savois m'en servir comme toi, je ferois sourire les grâces, et j'égaierois la raison même, toute sévère qu'elle est. »

C'est ainsi que commence le roman de notre inconnu. Après avoir invoqué le secours de la muse badine qui avait jadis si bien servi le Cygne de Ferrare, il raconte comment Angélique naquit de la Fée Mirande, reine de Cachemire, et du jeune et beau Galafron, et comment, pour la préserver des dangers qu'un oracle lui avait prédits, sa mère lui mit dans la ceinture un lutin, avec ordre de la bien garder contre tous les assauts, et l'enferma ensuite dans un palais enchanté. Mais Roland et Renaud, qui avaient entrepris le voyage d'Asie pour prendre dans le château d'Agor leurs célèbres épées, arrivent à l'improviste dans ce palais, et n'en partent qu'avec Angélique, qui les suit d'ailleurs de son bon gré. Bien entendu, Roland est devenu subitement amoureux d'elle; mais, quoiqu'elle ne le dise pas, Angélique semble lui préférer Renaud, qui est plus joli que le fier paladin. Ils se mettent en route, et accomplissent, avant d'arriver, les plus merveilleuses prouesses, comme au siège de Kandahar par exemple, où les deux héros conquirent à eux seuls la cité, qu'une armée entière assiégeait en vain. Ils arrivent à la cour de Perse, où ils donnent au roi des conseils sur l'art de gouverner; ils passent ensuite par la cour de Bagdad, où le calife essaie en vain de les convertir à l'islamisme, cependant que Gradasse, roi de Circassie, armé de l'anneau qui le rend invisible, tâche en vain de s'approcher de la belle Angélique, car le lutin

qui monte la garde auprès de la jeune personne le jette à la rivière sans plus de façons.

A la cour d'Égypte, où les paladins s'arrêtent aussi, on parle encore religion, et on s'embarque après sur un navire qui les conduit à Marseille, ville gouvernée par Bradamante, qui les reçoit avec tous les honneurs dus à de tels personnages. Entre temps l'amour ne cesse d'agiter les âmes des héros de cette histoire. Le vaillant Roland est à la merci de sa passion, qui le rend si timide qu'il n'ose exprimer à sa dame ce qu'il sent pour elle; celle-ci le laisse soupirer sans le consoler, car ses yeux et son cœur sont ailleurs, auprès de Renaud, qui l'aimerait bien s'il ne voulait pas préserver un ami comme Roland d'une si noire trahison. Mais l'amour et la tentation sont plus forts que lui, et il est sur le point de céder à sa passion et d'oublier tous les scrupules de l'amitié, quand le lutin qui veille toujours le fait reculer, et lui fait subir une défaite comparable à celle qu'endura l'hermite téméraire, dans la poème de l'Arioste. Au cours d'une seconde tentative aussi infructueuse, Roland les surprend, et, enflammé d'une juste colère, il provoque son rival ; mais il employe en vain ses armes contre Renaud, car après force coups qui ne réussissent pas à ébranler celui-ci, il finit par rompre son épée. Les Maures surviennent fort à propos pour obliger les deux amis à oublier leurs ressentiments. Pendant la lutte, Angélique s'enfuit, et arrive à la cabane d'un jeune hermite; la présence du saint homme met en fuite le méchant lutin, de sorte qu'Angélique perd enfin, sans regret, la fleur après laquelle soupiraient en vain Renaud et Gradasse. Elle rencontre ensuite Médor, qui est chef d'une tribu d'Arabes; elle part avec lui, en lui promettant de l'aimer. Mais fort prudemment, elle avait oublié de lui promettre qu'elle n'aimera plus personne en dehors de lui; elle cède donc à la beauté et aux instances d'Izida, frère de Médor, ce qui cause la mort du dernier. C'est alors que Mirande saisit l'occasion pour enlever sa fille et la transporter de nouveau dans le palais enchanté; elle l'en fait d'ailleurs sortir bientôt après, pour la marier, nouvelle fiancée du roi de Garbe, à un jeune prince indien, sans que rien de ses aventures ait été publié.

Marone et l'Italie du XVI^e^ siècle n'apparaissent nulle part dans toutes ces fantaisies. Le nom de ce poète obscur fut sans doute choisi par l'auteur inconnu du roman, pour la mention qu'en fait l'Arioste dans son poème et dans sa première satire; quant à la fable du roman, elle lui appartient du commencement à la fin. Il est vrai que beaucoup de personnages du *Roland Furieux* revivent dans ces pages, mais ils ont presque tous une personnalité nouvelle, et ils ne font que prêter leurs noms à des

héros différents, par leurs types et par leurs aventures, de ceux du poème italien. Un Guidon Sauvage apparaît comme compagnon de voyage de Roland et de Renaud à travers l'Asie, et est tué par Gradasse. Mais tout cela est un simple répertoire de noms, et ceux qu'ils désignent n'ont que très peu de chose en commun avec les personnages de l'*Orlando*. A part certains détails, qui sont plutôt des artifices techniques et dont il serait inutile de dresser la liste, la trame du roman est donc indépendante de celle du poème de l'Arioste. Elle n'en est pas moins une imitation, qui vient s'ajouter à une série déjà assez longue d'écrits semblables, et au moment même où le poète italien paraît avoir connu la plus grande vogue en France.

Le dernier quart du XVIIIe siècle est, en effet, une époque marquée par la recrudescence, si l'on peut ainsi dire, du goût de sa France pour l'Arioste. On le lut, on le traduisit, on l'imita, on le représenta, au théâtre et dans les arts plastiques, plus qu'à aucune autre époque. 1775 est la date de la traduction de d'Ussieux; celle de Cavailhon parut un an plus tard, suivie de celle de Tressan en 1780, de Dupont de Nemours en 1781, et de Panckoucke et Framéry en 1787. Dupont de Nemours pensait même à une traduction collective du grand poème italien qui, il le sentait, dépassait les forces d'un seul interprète; il essaya de réunir les efforts de tant d'autres écrivains qui ambitionnaient, eux aussi, de rendre l'*Orlando Furioso* en français : le duc de Nivernais, Vatelet, François de Neufchâteau et Frénilly sont cités par lui comme poursuivant le même projet. Après Voltaire, d'autres poètes épiques cherchaient à imiter l'Homère de Ferrare; son influence est à chercher jusque dans les romans en prose. Un grand nombre de héros du poème était déjà monté sur la scène. *Angélique* (par Delon, 1778), *Bradamante* (par Bernard, 1785), *Joconde* (par Desforges, 1790; par Léger, 1793), avaient vu les feux de la rampe. Marmontel et Piccini essayaient d'adapter au goût nouveau le vieux *Roland* de Quinault et de Lully, qui avait eu une carrière si glorieuse; la folie amoureuse du paladin faisait en même temps l'objet des strophes lyriques les plus passionnées, et des parodies plus ou moins bouffonnes qui ne tardèrent pas à leur faire pendant (parodies de Bailly, 1768; Dorvigny, 1778; Despréaux, 1780).

L'apparition de cette *Angélique* n'est donc pas exceptionnelle; elle s'explique par le goût, très répandu à cette époque, pour les fictions de l'Arioste. La société française de la fin du siècle, spirituelle et un peu grivoise, était mieux faite que les générations précédentes pour comprendre et aimer le poète italien. L'anonyme qui se cacha sous le nom de Marone ne fit que suivre la

mode du temps, en imitant à son tour le *Roland Furieux*. Il l'imita non seulement en ce qu'il lui emprunta ses personnages, mais aussi dans le ton badin de son récit, et dans de nombreux épisodes où il ne fit que donner une face nouvelle aux diverses aventures qu'il prit dans l'*Orlando*. Nous avons déjà vu Renaud dans le même piteux état que l'hermite amoureux d'Angélique, et, avec Roland, nous l'avons vu monter sur les murs de Kandahar, mettant en fuite une armée entière, tout comme Rodomont épouvantant par son seul aspect les défenseurs de Paris. Tant d'autres épisodes reprennent, sous des transformations aussi transparentes, les aventures du poème italien.

Il faut toutefois reconnaître que notre auteur est loin de la verve et de la vivacité du modèle, et que son imagination, parfois aimable et spirituelle, reste toujours trop loin derrière l'Arioste. Une quarantaine de pages manuscrites ajoutées à l'exemplaire de l'*Angélique* que nous possédons, contiennent une dissertation anonyme, écrite vers 1860, sur ce roman. L'auteur de cette notice commence par montrer que l'ouvrage est faussement attribué à Marone, et continue par une longue critique de ses défauts, dons le plus grave lui paraît être le manque de grâce et d'enjouement. L'ouvrage est trop froid à son gré. « L'auteur, dit-il, lui fait trop d'honneur de l'abriter sous la maxime de Catulle dont il fait son épigraphe. On ne lui demanderait pas sans doute d'aller aussi loin que ce poète aussi obscène qu'harmonieux; mais, dès qu'il chantait Angélique et Roland, il n'avait pas droit de rester en arrière d'Arioste, « ce chaste Arioste », comme l'appelle le curé de Don Quichotte, au moins si l'on s'en rapporte à Florian. » Il compare ensuite l'épisode de Renaud avec celui de l'hermite, qu'il lui préfère sans discussion : « A la bonne heure; voilà qui mérite qu'on invoque le *versiculos nihil.* » Après quoi, il en veut à l'auteur de n'avoir pas su tirer tout le profit des tableaux qu'il aurait pu présenter dans un roman comme celui-là; il est surtout contre le lutin d'Angélique, qui est trop sage, et trop convenable pour un mauvais esprit : « Puisque ce lutin est un vrai suppôt de Satan, qu'exorcisera l'attouchement d'un chapelet, c'est donc un être méchant et impudique, qui ne doit remplir qu'à contre-cœur la mission vertueuse et honnête que la fée lui impose. Il pourrait donc ne le faire que dans la mesure strictement nécessaire, et par conséquent ne réprimer qu'au dernier moment la première tentative de Gradasse. Ceci nous eût donné le tableau intéressant d'Angélique ne comprenant rien à ce qui lui arrive, tantôt s'en prenant au vent d'un fichu enlevé, tantôt à un cordon mal noué de la chute d'une jupe, et ne reconnaissant pas, novice qu'elle est, que ce sont

des mains invisibles qui se promènent tout à travers ses appas. Gradasse n'en irait pas moins, alors qu'il va crier : Ville gagnée, se rafraîchir dans la rivière. »

Malheureusement, cet annotateur est arrivé trop tard pour conseiller l'auteur d'*Angélique*, et nous devons prendre cet ouvrage pour ce qu'il est, sans ses améliorations posthumes. Il n'est peut-être pas grand'chose. Mais il reste toujours un témoignage de plus, d'autant plus intéressant qu'il a jusqu'à présent bien gardé son secret, de l'amour du XVIII[e] siècle pour le *Roland Furieux*, dans lequel on admira tour à tour, à des époques différentes, les riches effluves lyriques, les aventures, le style enchanteur par le mélange continuel du sérieux et du badin, et la fantaisie qui domine tout et se rit des réalités.

AL. CIORANESCO.

LA PINELIÈRE AND MOUNT PARNASSUS IN FRENCH SATIRICAL LITTERATURE

It seems strange that the interesting question of Mount Parnessus in French literature [1] has never been treated, nor indeed hardly mentioned by historians of literary criticism, although there are more than a score of books, mostly of the 17th and 18th centuries, which use Parnassus as a setting for literary, social and political satire and criticism. In one way or another all these works go bach to the *Parnasse* of la Pinelière (1635) and to the Italian, Boccalini, whose *Ragguali di Parnaso* appeared in 1613.

Pierre Guérin de La Pinelière [2] signed his works « De La Pinelière angevin, ». C. Porst is his *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire* calls him « Guérin de La Pinelière (....) 1615? ». According to a manuscript note of T. Grille preserved in the Municipal Library at Angers, his given name was Pierre. Ed. Fournier in his *Notes sur la vie de Corneille* (p. XCVII) says that he was attached to the suite of Charles du Bellay (Tallemant's « Roi d'Yvetot ») and made several trips

1. The question of Mount Parnassus — or at least of Boccalini's influence — in German and in English literature has been amply studied.

2. The various biographical dictionaries which mention him write his name « La Pinelière ». « La Piralière », « La Giselière » or « La Pignerière ».

with him to Normandy, where he met Corneille [1]. We know from the *Lettres* of Costar (1658) that about 1640 he entered the service of Lavardin, future bishop of Le Mans, but died three weeks later, in Paris.

To a keen and satirical wit, La Pinelière joined a prodigious facility for making verses. In two weeks (1635) he composed his *Hippolyte*, a five-act tragedy in verse, which was, says Marolles, « veue avec estime en son temps ». His other works include a realistic comedy, *la Foire de Saint-Germain* (1634), some poetry, and a volume of poetry and plays which are lost, but which may be, we suggest, the volume entitled *Œuvres meslées* which appeared in 1634 under the apparent pseudonym of Antoine Gaillard.

Le Parnasse ou le Critique des poètes by De La Pinelière, Angevin [2], was published by Toussainct Quinet in 1635, in-12, « avec privilège du roy », but the date of the « Privilège » is not found in the book nor do we find the usual « achevé d'imprimer [3] ». But from internal evidence which will be considered later it is apparent that it was written prior to April 3rd, 1635.

It is dedicated to the marquis du Bellay, who may have been Martin du Bellay, « lieutenant du roi de la province d'Anjou » but it is more probable that it is Charles, whom we have already mentioned.

In an *Epistre au lecteur* following the dedication, the author tells us that the idea of the book came to him from reading the *Visions* of Quevedo, whom he rightly considers as one of the most subtle and charming minds that Spain has produced. Far ther on he informs us of his plan of composition — an original idea owing nothing to the *Parnassus* of Cervantes nor to the Italians, Caporali and Boccalini. He says :

« Je divise donc ces Visions du Parnasse en trois parties. La

1. Corneille wrote a flattering sonnet on La Pinelière's *Hippolyte* which appears among the « pièces liminaires » of that play.

2. It is to be noted that all the scholars who have cited La Pinelière's *Parnasse* give the sub-title as *la Critique des Poètes* (the *Criticism* of the Poets) where as it really means the *Critic* of the Poets. Even René Bray, who cites him repeatedly in his *Formation de la doctrine classique en France* makes that error. So does M. Bidou in the *Histoire de la littérature française* published under the direction of Bédier & Hazard. Professor Lancaster in his *History of French Dramatic Literature in the Seventeenth Century* does not err in this respect because he omits the sub-title.

3. The only copy of the *Parnasse* generally known is at the Arsenal. But there is also one in the Municipal Libraries of Angers and of Munich; the Count de Villoutreys, well-known Angevin bibliophile, possesses a copy, and there is one at the Bibliothèque Nationale under the misleading title of *Suite des Visions de Quevedo*

première n'est que le pied de ceste montagne, et les deux autres des deux sommets, sur l'un desquels je mettray tous les anciens Poètes Grecs et Latins, et sur l'autre tous les nouveaux d'Italie et de la France : en toutes ces parties je parleray de la Poésie, et de ses vices, de ses mauvais effets, des extravagances de ceux qui suivent cet art, et de leurs mauvaises mœurs... au reste, de ces trois parties dont je te parle, je ne t'en donne que la première; les deux autres seront plus plaines de visions et de choses solides... Devant de les donner au public, je veux sçavoir quel accueil il sera fait à ce commencement... »

This first part which he gives the reader is the 99 pages book we are considering. Here we shall see the French writers assailing the heigths of Parnassus; some are far up the slope, some are near the top, others cannot even get so far as the bottom.

But the other two parts which La Pinelière promises on condition that the public should receive this one favorably, were never written. The *Parnasse* had a second edition in 1636, so it seems that the public liked it well enough, but other duties must have forced our author to neglect his promised sequels until death suddenly overtook him before he was twenty-six years old.

After some liminary poems the *Parnasse* proper begins on page 1, with a dream, or vision, by the author, in which there appears to him the old man « Desengaûo » from Quevedo's *Sueño del Mundo por de Dentro.* He and La Pinelière discuss the virtues and vices of poetry and of poets. The description of a poet deserves quoting :

« Tous ceux qui sont possédez du démon de la Poésie ne devroient faire au moins que leurs amis spectateurs de leurs actions furieuses et de leurs convulsions, ils ne devroient découvrir leur maladie qu'à ceux qui sçauroient la cacher et ne s'en rire pas; ils ne devroient pas faire les fols et les démoniaques dans les assemblées et dans la foule du peuple, et leurs resveries, puis qu'ils veulent les écrire, ne devroient jamais sortir de leurs cabinets.

« Mais quoy, il n'y a point d'exorcismes pour cette sorte de démoniaques, et leur fureur est telle que depuis qu'ils en sont possédez, elle leur rend le teinst blesme et le visage hideux, elle desseiche tout leur corps... elle dévore leur cervelle, elle corrompt leurs humeurs et ruine leur santé... en fin, elles les fait passer pour extravagans, et pour fols entre la plus grande partie des hommes. »

This characterization is remarkably apt and vivid. It possesses a quality which is both human and universal, and one does not have to go far to find living examples. Other satirists of the early 17th century, notably Sonnet de Courval, and Louis Petit, have

left us descriptions of Poets which are very much like this one.

Finally the old man conducts our author to a spot whence he can see Mount Parnassus itself. On it he sees so many people going up and down that he is reminded of ants in harvest time. Arriving at the foot of the mountain he finds an infinite number of men trying to scale it. Some manage to attain the summit, while others, having worn off their fingers in climbing half-way up, fall back again in an instant from where they have raised themselves with so much toil and difficulty.

An old man, « Judgment », is stationed at the foot of the mountain. It is his duty to try and check all those who attempt to reach the summit. Sometimes « Imagination » comes down and rescues the struggling poet from the grip of Judgment and lifts him up to the heights « avec une extrême violence ».

Among others, La Pinelière recognizes a young Surgeon who had begged him to read his verses one morning when he had come to curl his hair. Besides the interesting data on manners to be found in that statement (that Surgeons were hair-dressers, that they came with their tools to the homes of Gentlemen, and that Gentlemen were accustomed to having their hair curled in 1635) we learn furthermore that « ces Messieurs (the surgeons) donnent maintenant à la Poésie les heures de divertissements qu'ils donnoient autresfois au cistre et à la mandore ».

The first French author La Pinelière deals with is the « bonhomme Pybrac » who is trying to climb to the top of Parnassus on the strength of his Quatrains, which he has in his hands. But everyone makes fun of his poetry, which is no longer in style; Judgment keeps an eye on him all the time and sees that he never gets farther than the foot of the mountain. In his discourse on Pibrac, La Pinelière asserts that to pay homage to the Muses demands a certain ardor that few men possess after forty years of age [1], « au moins si on ne le nourrit par un continuel exercice comme fit nostre Malherbe qui en conservoit plus que n'en ont aujourd'huy tous nos faiseurs de vers ».

As La Pinelière and his guide continued their walk around Parnassus,

« Nous arrivasmes auprès d'une grande trouppe de jeunes gens qui tâchoient aussi à grimper sur le haut de ce rocher; ils avoient un nombre infiny d'Odes à Cloris, à Philis ou à Sylvie; quelques-uns avoient des solitudes qu'ils avoient fait à l'imitation de celle

1. If the reader happens to be interested in Pibrac, he may find useful La Pinelière's statement : « Il estoit des-jà vieux avant que d'avoir vingt-cinq ans. »

de Sainct Amand [1]; les autres des chansons ou les paroles de quelques airs, et les plus habiles avoient des pastorales [2] et des Comédies. J'en reconnus parmy la foule quelques-uns que j'avois veus il n'y avoit guère chez Belle-Rose [3]; ces petits Messieurs importunent extrêmement les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne et ceux du Marets; ils les vont aborder lorsqu'ils descendent du théâtre et, les ayant obligés à leur donner jour, ils ne manquent pas d'apporter quelques sujets de l'Astrée qu'ils ont traictés et qu'ils ont mis, disent-ils, dans toutes les règles. »

The business of writing odes to Cloris, Philis and Sylvie was an outstanding occupation of the day. The abbé de Cérisy wrote a poem of seven hundred lines on the *Eyes of Phyllis Changed into Stars*. Corneille, in a poem, pleads guilty of having formerly written odes to « Philis »; lovelorn swains and even those who were not in love felt it their duty to compose such stuff. Tallemant tells us that the marquis d'Uxelles hired the novelist Gombauld to rhyme his billets to Chloris for him. Du Lorens, usually described as a fourth-rate writer, has a first-class satire on the custom, of which the opening lines go as follows :

« Ne connoissez-vous pas Cloris aux beaux cheveux
A qui tous nos amans adressent tant de vœus? »

The last phrase of the foregoing quotation from the *Parnasse* is interesting, because our present-day manuals of literary history adopt the view that right up to the appearance of the *Sentiments de l'Académie française sur le Cid* (1637) nobody had any clear idea as to the nature of the unities and nobody cared whether they were adhered to or not [4]. Rayssiguier, a playwright, wrote in 1632 [5] :

« La plus grande partie de ceux qui portent le teston à l'Hôtel de Bourgogne veulent que l'on contente leurs yeux par la diversité et le changement de la scène du théâtre, et que le grand nombre des accidents et aventures extraordinaires leur ôte la

1. *La Solitude* of Saint Amant appeared in 1623 (?) and was very popular.

2. The pastoral, along with the tragi-comedy, was the most popular dramatic genre at this date. La Pinelière means Tragi-comedies when he says « Comedies ». There had not been a half-dozen real comedies played in Paris in twenty years. It is noteworthy that La Pinelière does not name tragedy in this passage. Tragedy was not a flourishing genre at the time he was writing.

3. Bellerose was the leading spirit at the Hotel De Bourgogne after 1622. He played the hero roles.

4. But cf. Bray, *op. cit.*, p. 104.

5. In the preface to his play, *Aminte*.

connoissance du sujet. Ainsi ceux qui veulent faire l'avantage et le profit des messieurs qui récitent leurs vers, sont obligés à écrire sans observer aucune règle. »

But from the above statement by La Pinelière one would judge that between 1632, when Rayssiguier wrote these lines, and 1635, when La Pinelière was writing his « Parnasse, » a decided change in favor of the rules had come over the land.

Our author goes on to say that the young and talentless writers have no greater desire than to see their works in the royal library [1] and their names posted on the street-corners. When the Comedians finally get rid of them, they go to pay their compliments « aux Librairies de la Samaritaine et leur présenter leurs pièces qu'ils impriment quelquesfois quand la besogne leur manque, et dont ils trompent les idiots, ou des gens nouvellement venus de la campagne ».

La Pinelière indulges in some pointed persiflage on these « commencemens de Poètes » and then continues in the following informative and entertaining strain :

Our would — be authors « auront la tête levée une heure entière à l'Hôtel de Bourgogne pour attendre quelque Poète de réputation qu'ils voyent dans une loge, regarde de leur costé, afin d'avoir l'occasion de luy faire la révérence, ils le montrent à ceux de leur compaignie, et leur disent, Voilà M. de Rotrou, ou M. Du Ryer, il a bien parlé de ma pièce qu'un de mes amis luy a depuis peu monstrée : tantost ils s'éloignent un peu d'eux, et reviendront incontinent leur dire, Messieurs, je vous demande pardon de mon incivilité, je viens de saluer M. Corneille qui n'arriva qu'hier de Rouen. Il m'a promis que demain nous irons voir des vers d'une excellente pièce de théâtre qu'il a commencée... ils parlent du plan de Cléopâtre et les cinq ou six autres sujets que son autheur a tiré de l'Histoire Romaine [2] dont il veut faire des sœurs à son incomparable Sophonisbe; ils diront qu'ils ont veu des vers de l'Ulysse Dupé [3], que Scudéry est au troisième acte de la Mort de César, que la Médée est presque achevée... ».

1. Since the time of Henry II (a great lover of book-bindings) each printer was required to deposit in the Royal Library a bound copy, printed on vellum, of every book he published. This edict, which was enforced more or less under succeeding kings and emperors and espacially republics, is largely responsible for the wonderful collection found today in the Bibliothèque Nationale, formerly the Bibliothèque du Roi.

2. Lancaster, *o. c.*, says that Mairet, after his « Cléopatre », wrote no plays on subjects from Roman History. But La Pinelière's statement would lead one to believe that he had certainly intended to write more and had gone so far as to choose the subjects.

3. An unknown play.

The *Médée* was Corneille's first tragedy. The chronology of the three plays mentioned above (the *Sophonisbe* of Mairet, the *Médée* of Corneille, and the *Mort de César*) has never been established. From a letter of Balzac to Boisrobert, dated April 3rd, 1635, we know that all of the three plays had been represented before that date. From the *Gazette* we learn that the *Sophonisbe* was played on Dec. 18th. 1634. Our *Parnasse*, which records the *Sophonisbe* as having appeared, and states that the *Médée* was nearly finished while Scudéry was at the third act of the *Mort de César*, must therefore have been composed between Dec. 18th, 1634 and April 3rd, 1635. And from the relative stage of completion of the *Médée* and of Scudéry's piece we may fairly conclude that the former appeared on the boards first.

The *Parnasse* continues : « ... que l'Innocente Infidélité est la plus belle pièce de Rotrou, quoy qu'on ne s'imaginast pas qu'elle peust s'élever au-dessus de celles qu'il avoit desjà faites [1] : que l'auteur [2] d'Ifis et Iante fait une autre Cleopâtre pour la Trouppe Royale... »

Mr Lancaster points out that this shows that *Sophonisbe* and *Iphis et Iante* are older than Rotrou's *Innocente infidélité*, which is referred to as though it had just appeared, and still older than the *Médée* or the *Mort de César*. From the Avis au Lecteur of La Pinelière's *Hippolyte* we learn that this *Cléopâtre* was acted sometime between the dates of publication of the *Parnasse* and the *Hippolyte*, probably early in 1635.

Again the *Parnasse:* « ... que Chapelain n'a guère travaillé à son poème de la Pucelle d'Orléans, ny Corneille à celuy qu'il compose sur un ancien duc de son pais... »

Chapelain consumed some twenty years in writing his comical [3] epic poem on Joan of Arc. The note on Corneille's poem is more interesting. Apparently he too was stricken by the epic fever which raged among French writers at that time, and alone among them (except Chapelain) he chose a modern subject. It is interesting to speculate on what this most heroic of French poets would have

1. I wonder if this is not the passage which is responsible for the atrocious misquotation in Pellisson & d'Olivet's *Histoire de l'Académie française* (II, 187) : « On sait que c'est après la représentation de *Médée* qu'il devint de mode de parler de *Corneille* comme d'un poète usé dont il n'y avait plus lieu de rien attendre. (Voyez le *Parnasse des poètes français de ce temps* (sic) par le sieur de La Pinelière, Angevin, in-8°, 1635). » Certainly there is nothing else in all the *Parnasse* which even remotely resembles this statement in Pellisson.

2. Benserade.

3. *La Pucelle* is really funny and it is difficult for us to refrain from citing passages to prove it, but we content ourselves with referring the reader to Book VI, p. 135; VII, 224; and V, 147.

done with an epic, but no trace of his poem has been found. Indeed, so far as we know, La Pinelière is the only one who has mentioned it. Taschereau, commenting on this passage from the *Parnasse* suggests that Corneille abandoned the poem very soon after he had conceived the idea of writing it.

Our upstart poets « se vantent aussi d'avoir quelquesfois l'honneur de voir le comte de B., encore qu'ils ne l'ayent jamais veu, si ce n'est au Cours ou à la Comédie, et employent tout leur pouvoir et tous leurs amis pour le cognoistre et luy aller faire la révérence, parce que ce Seigneur... est un des plus dignes juges de la Poésie... à la Cour; qu'il a dans sa maison deux des plus belles Muses et des plus éloquentes qui paroissent sur le théâtre... ».

The comte de B. must be the Count de Belin, who was assassiaated by another gentleman in 1642. He was a protector of Mairet and of Rotrou, who are, without doubt, the two « belles et éloquentes Muses » referred to. He was also a patron of Madeleine de Scudéry and her brother George [1]. Henri Chardon in his *Vie de Rotrou* does not fail to note this passage from La Pinelière. He says (p. 102) :

« En le (Rotrou) patronnant en même temps que Mairet, M. de Belin avait bien réellement pour protégés les deux poètes dramatiques les plus célèbres alors, dont l'éclat reléguait dans l'ombre l'astre naissant de Corneille. La gloire de Rotrou ressort vivement de la curieuse page de La Pinelière... »

After some remarks on pedants who persist in using Latin instead of French, and some praise of Ronsard for using his mother-tongue, our author and his guide continue around the base of the mountain. The guide promises to show him a thing that will make him laugh more than all the others, and presently they come upon a large group of « dames-poètes » and their courtier-gallants. The two travellers hide behind a bush to listen to them, and through twenty pages La Pinelière launches keen shafts of wit at the flattering, hypocritical praise bestowed upon very mediocre sonnets by the gentlemen and at the ultra-genteel conversation of the ladies. But his irony in these pages did nothing to abate the custom. Guéret, thirty years later, shows us that in his *Parnasse réformé*.

Personally, La Pinelière has no use for lady poets, in spite of the brilliant examples of Sappho and other worthy Ancients; but not all authors shared his aversion, for he finds « excellent poets

1. Cf. Chapelain, *Lettres*, ed. by T. Larroque, II, 94 and 134.

of our time coming down from the summit to give the girls a hand ».

One poet, who had been requested to judge a lady's sonnet, « osta son gand de sa main, et, après l'avoir baisée, il prit le papier (C'estoit un Poète de Cour, tous les autres n'ont pas ordinairement tant de civilité) et le baisa encore deux ou trois fois devant que de lire : il commença donc de prononcer d'un ton mignard et affeté le premier vers, et puis s'estant arrêté gravement sur la rime, il dit avec une grande exclamation : « Ha! que voilà un beau commencement... »

La Pinelière continues in this strain, ironic and entertaining but not of any particular interest, except for one curious note :

« Après que le galant l'eut corrigé, la Damoiselle donna un coup d'ongle à son papier (at the corrected spot) comme elle avoit appris de ces Messieurs du Parnasse qui marquent d'ordinaire ainsi les fautes qu'on treuve dans leurs ouvrages. »

This is the only reference I have found concerning this odd habit of writers.

The « Parnasse » ends with an apology by a number of poets at the foot of the mountain for their desire to climb to the summit. Their most outstanding reason is that the « habitans ne meurent jamais ». Then come the significant words

« Fin de la Première Partie »

after which there are stances and a madrigal by the Sieur de Hautgalion in honor of La Pinelière's *Parnasse.* These end the volume.

There is, in the Bibliothèque nationale, a single, much worn copy of a little 99 page book entitled *Suitte des Visions de Quevedo.* This book was published by Toussainct Quinet in 1636, in-12, « avec privilège du Roy ». It is anonymous. Howewer, it is neither more nor less than all that remains of a second edition of La Pinelière's *Parnasse,* which had been brought out by Quinet in 1635.

This second edition is minus the dedication, Epistre au Lecteur and prefatory verses. Also the vignettes are different. But otherwise, page for page and word for word, it is a copy of the « Parnasse ».

It is not difficult to find reasons for the change in title. Quevedo was famous in France, everyone was reading him, The new title of itself would attract purchasers. Then perhaps Quinet put out this edition as a private venture and did not want to pay the author for it. This would explain the omission of the author's name and all the other paraphernalia at the beginning, but if the publisher

was consciously trying to deprive La Pinelière of credit he made a mistake when he left in the verses of Hautgalion at the end — « A M. de la Pinelière sur son Parnasse ». Still, there are other cases in the 17th century where the second edition of a book was published without the name of the author, so perhaps there is nothing untoward in the omission of La Pinelière's name from the title-page of the *Suitte*.

In any case, as La Pinelière says in the « Au Lecteur » of the *Parnasse* and as the conclusion, « Fin de la première partie », shows, he intended to follow up the work with a sequel. It is a great pity that he did not do so, for he was well acquainted with Parisian writers, and a book devoted entirely to them and their foibles would be most precious today.

The influence of La Pinelière's *Parnasse* has hiherto been entirely unsuspected. This is natural enough when we consider the extreme rarety of the book. However, after one has read the « Parnasse » and then re-discovered a number of other books which are almost as rare as the « Parnasse » itself and which deal with the same subject, it is impossible to deny that the primary inspiration of all these later book comes from La Pinelière.

Previous to 1635, Parnassus had existed in France only as a convenient title for anthologies. Such is the *Parnasse des Poètes françois modernes*. This anthology was compiled by Gilles Corrozet and published in 1571. Somewhat like it are the *Parnasse des plus excellents Poètes de ce temps* by D'Espinelle in 1607 and a collection bearing the same title by Maynard in 1608. There exist a number of others, of which the best known is the *Parnasse satyrique* attributed to Théophile de Viau. Perhaps we should mention Loys Du Gardin, who, in 1610, offered a little variety to our subject by christening his curious manual for versifiers *les Premières adresses du chemin du Parnasse*.

La Pinelière, in 1635, was the first man in France to conceive of Mount Parnassus as a means to express literary satire. In his treatment he dipslays original ingenuity and imagination and owes nothing to French predecessors nor to Boccalini. Caporali and Cervantes had composed works that they entitled *Parnassus* but those works were in verse and were hardly more than a cataloguing of authors of their respective native lands.

The first work that reveals signs of being influenced by La Pinelière's *Parnasse* appeared in the same year, 1635. It is an anonymous work, in-8, containing 254 pages and is entitled *les Visions admirables du pèlerin de Parnasse, ou Divertissements des bonnes compaignies et des esprits curieux*. (Par un des beaux esprits de ce temps.)

It remained for Émile Roy [1] to suggest that Charles Sorel was the author of the *Pelerin.* Roys says : « Le livre est en réalité un recueil de scènes de mœurs parisiennes, plein de réminiscences du *Francion* et du *Berger extravagant.* Le recueil est certainement [2] Sorel, qui annonce dans l'avertissement de *la Science des choses corporelles* (1635) qu'il a un livre de songes et de visions plein de descriptions agréables, non imprimé, et qui supprime cet avis dans les éditions suivantes de *la Science.* »

There is a copy of the *Science* at the Bibliothèque de la Sorbonne but the « achevé d'imprimer » with its date is lacking, and the date of the « privilege » (Aug. 3, 1634) does not help us any. Thus we are confronted with the question — did this *Pèlerin du Parnasse* precede or follow *le Critique?*

I believe that La Pinelière's work appeared too early in the year to have received inspiration from any other book printed the same year, and then a comparison of the introductory dream used by both writers seems to point to La Pinelière as the innovator and to Sorel as the follover. Furthermore it should be borne in mind that La Pinelière freely admits his primary source of inspiration — the *Visions* of Quevedo.

Several times in his book our Angevin alludes to « ces Visions du Parnasse », which is just what Sorel took for his title. Also, the latter author has a dream, in which there appears to him « un vieillard fort vénérable » (La Pinelière's own words) who introduces him to Mount Parnassus. The first three pages of *le Pèlerin* are so much like *le Critique* in tone and turn of phrase that one wonders if La Pinelière himself was not the anonymous author who composed it.

After the introduction, *le Pélerin* loses nearly all resemblance to *le Critique.* It is a keen satire on Parisian customs. The first 186 pages are divided into some twenty chapters, or episodes, all of which are rather slenderly connected by the device af having Apollo (in the Jugde's seat) and the Muses appear from time to time. These serve to bind together the different episodes and to prepare the criticisms.

However, their mere appearance is important. It was Boccalini who first gave energy to the idea of Apollo as ruler and law-giver on Parnassus, and we will find this idea right down through French literature from the *Pèlerin du Parnasse* in 1635 to the *Guerre des classiques* in 1827. In short, this is the fisrt French appearance of that conception.

1. E. Roy, *la Vie et les œuvres de Charles Sorel,* p. 418.

2. But in 1927 in his edition of Sorel's *Francion,* II. 34, Roy says that he was mistaken in attributing the *Visions du Pèlerin* to Sorel and that the author remains unknown.

The matters treated in the *Pèlerin* are varied and « émoustillants » : *Un filou, déclaré indigne d'avoir aucune maistresse et la raison pourquoy; La vie, malice, larcins, ruses, subtilitez et meschancetez des tailleurs.* There is very little literary satire in it, although the sixth chapter is entitled : *Lope de Vega Carpio avec deux comédies vient demander permission de deffier en Parnasse tous les poètes françois:* and an interesting chapter is devoted to *Quatre harangères accusent Lope de Vega d'avoit introduit en France la coustume qu'ont certains catholiques françois de manger de la viande le samedy.*

The last seventy pages of the *Pèlerin* go on in a rather confused manner with no division into chapters. Especially to be noted is the treatment accorded to various Parisian taverns, Patissiers, and « Cornus ».

Guéret, whose *Parnasse reformé* (1668) owes much to La Pinelière and to Boccalini, also knew the *Pèlerin.* Among other concurrences this is most clearly seen in his concluding paragraphs.

From 1635 to 1668 there appeared some ten or twelve *Parnasses.* Most of them are anthologies. One, possessing the curious title *le Poète chrétien passant du Parnasse au calvaire* and attributed to Desfontaines, may have been à tragi-comedy, or even a novel. It was printed at Caen in 1648, but seems to be lost.

It is not out of place to mention in passing a ballet which was played at court in 1654. This ballet, *les Noces de Thétis et de Pélée,* was the most stupendous and dazzling example of its kind in French history [1]. In the Prologue there appeared on the stage a Mount Parnassus 22 feet high, on the summit of which was seated the boy king Louis XIV, representing Apollo, surrounded by the Nine Muses. As the action progressed, the mountain sank slowly out of sight, leaving the king standing on the stage. This truly marvelous spectacle could hardly fail to bring Parnassus to the minds of French writers.

In 1664, Philippe de Lacroix wrote his *Guerre comique, ou la Défense de l'École des femmes.* At the beginning of this work we behold Apollo, master of Parnassus, appear in a burlesque dialogue with Momus, and at the end of the book Apollo renders a decree upholding Molière's *Écoles des femmes* [2]. We cannot say categorically whether or not Lacroix owed any of his conceptions

1. It is described by Loret in *la Muze historique,* I, 485, and in *la Revue contemporaine,* 1863, p. 119.

2. If the reader happens to be interested in the many allegorical wars in French literature, he will find a fairly complete list of those written from the Middle Ages to 1658 in Ch. Sorel's *Relation de ce qui s'est passé au royaume de Sophie,* etc. (1659).

to Boccalini or to Sorel. But we can make some unqualified statements in this respect about the next author we treat.

In 1668, Gabriel Guéret, a famous lawyer of the Parliament of Paris, followed La Pinelière with a *Parnasse réformé*. This amusing little book had several editions, and a sequel entitled *la Guerre des auteurs*, and enjoyed favorable reports for a century or more after its publication.

At the same time, so much that is misleading has been written about this book, and its influence, that we feel constrained to study it in some detail, especially pointing out the parts inspired by La Pinelière — which has never been done by any one of the numerous writers who have treated *le Parnasse réformé*. Nor can we escape the necessity of devoting some pages to Traiano Boccalini and the really great influence of his *Ragguali di Parnaso*. We must do this because so many people have erroneously asserted that Guéret, whose book was the direct inspiration of a long line of *Parnasses*, drew from no other source but the Italian. So, to understand just what part was played by the latter and by La Pinelière in the construction of *le Parnasse réformé*, it behooves us to make our readers acquainted with Boccalini and his work.

He was born in 1556 at Loretto. At first he followed his father's profession of architect but later studied law. He gave tutoring lessons to eminent men who introduced him at the papal court, whence he obtained various political offices, but toward 1605 he became involved in quarrels with the papal policy of Spanish sympathy and in 1612 he retired to Venice, Rome no longer being safe for him. His *Ragguali di Parnaso* and *Pietra del Paragone Politico* had already circulated in manucsript among his friends and he had it printed in 1613. But on Nov. 16th of the same year he died, ere he had completed what he considered his maximum opus — *The Commentary on Tacitus*. Among the many stories of the cause of his death the one now generally accepted is that he died of poison administered by sympathizers with the Spanish cause.

Let us now turn to the *Ragguali di Parnasso* or *Advertisements* (Despatches, News) from Parnassus. The aim of these satires is, in Boccalini's own words, « to couch important political affairs and choice moral precepts under metaphors and jesting tales (a new invention) ». In the Dedication to the First Century he asserts more definitely that he proposes to utter in humourous fashion truths concerning the passions and customs of mankind and the endeavors and activities of princes. The work consists of a series of two hundred despatches, written in « relation form at the court of Apollo, on Parnassus, where the god is surrounded by the Muses, and his court, consisting of the eminent men of all ages and

nations, a brilliant assembly of emperors and queens, generals and statesmen, philosophers and poets, historians and reformers. Among the « Virtuosi » — to name only a few of the Ancients — are found Plato and Aristotle, Virgil and Horace, Caesar and Brutus. With these mingle a vast crowd of distinguished personages of mediaeval and modern Italy, and still others, who do not receive much attention, from other European countries.

Parnassus is represented as a highly organized city, over which the benign but despotic Apollo holds absolute sway, while Boccalini himself assumes the important role of gazeteer, or « Menante » and thus reports the occurences and events of that fantastic region. His imaginary kingdom is portrayed in great detail. We are introduced into a realm renowned for its schools, colleges and academies and possessed of all the machinery of administration : like all civilized kingdoms it has its regal councils, its magistracies and its prisons, its guards and its legions of satirical poets.

Its activities are also many and varied. At the command of Apollo festivals and carnivals are arranged for the amusement of the citizens, and plays are acted at the chief theatre. Special days are appointed for the imposing function of hearing the claims of those who seek admission into Parnassus, or of those who desire the gift of immortality at the hands of the monarch.

With the aid of his officials and their tribunals, Apollo holds judgement upon the manifold activities of earth and treats the questions that pertain to the administration of Parnassus. Here disputes are settled and punishment is meted out. In short, the affairs treated in the councils of Parnassus include the whole sphere of political and literary activity and embrace all interests of contemporary life.

The work is cast in a mock-heroic mold and takes the form of an allegorical comedy. In the course of the daily routine of Parnassus, Boccalini finds ample opportunity to air his critical beliefs. In *Ragguali* 1, 38, the rejection of Tasso's *Gierusalemme Liberata*, by Castelvetro, the reformer of the library, because « he had not therein observed the Rules of Poetry, published by Aristotle », provides the setting for a long speech by Apollo, in which he severely reprimands Aristotle for his impudence in publishing rules to be observed by his « Virtuosi », whom he desired to be free. Aristotle is forced to confess that he had written the rules of poetry, not in that sense in which it was understood by the ignorant, as if without observing his rules no poem could possibly arrive at perfection, but that only to facilitate the art of poetry, he had showed the way wherein the best poets had walked.

The *Ragguali* were translated into French in 1615, and Tasso's

defence of spontaneous inspiration and his adverse criticism of the hampering « rules » was repeated time and again by French champions of the irregular drama in the 17th century.

So picturesque a medium for criticism, satire and political precept did not fail to attract attention and inspire imitation in France. Sorel is full of reminiscences of the *Ragguali*[1] and Furetière wrote his *Nouvelle allégorique* (1659) in avowed imitation of the Italian. Boileau's little known *Fragment d'un dialogue*, which was published posthumously, is frankly modeled on the *Ragguali*, and in 1664, Marana wrote his *Espion turc* which imitates Boccalini and was in turn imitated by Montesquieu in the *Lettres persanes*[2].

As to its general influence on form, the « Ragguali » contributed a sprightly touch and a picturesque, fanciful quality to criticism, in prose and in verse. Balzac, in his *Socrate chrétien*, laments the passing of the dignified, sonorous type of criticism of which he was the master[3].

It is natural that the works which utilize Boccalini's medium should also display frequent traces of the Ragguali story, and it is not unusual to find much of the actual incident and detail in the imitations. All, without exception, seize upon the idea of Apollo as monarch of Parnassus; the kingdom is frequently peopled, as in the original, with the great figures of all ages, though generally the honor is confined to the author's contemporaries, whose personal and literary foibles are hit off in the process of their inclusion in the august assembly and in the account of their subsequent conduct. Boccalini's description of arraignments, trials, banishments and proclamations is also used. Apollo is the final authority; he receives petitions from discontented subjects, issues proclamations for the welfare of his domains, tenders advice on current problems and metes out punishment or praise.

The reader will remember having seen something of this procedure in the *Visions du pèlerin du Parnasse*, where Apollo sits on a throne surrounded by the muses, and listens to complaints. He will also remember that nothing of the kind is found in La Pinelière, who represents Parnassus as a steep, rough mountain, covered only with laurel and thorns. There is no court, no organization. Furthermore, La Pinelière has only Writers on his Parnassus. Gen-

1. As in the *Relation... au royaume de Sophie; Relation... du royaume de Erisquemore*, etc.

2. According to L. Wiese, *Storia della letteratura italiana*, p. 552. But cf. the contrary opinion of Van Roosebroeck in *Persian Letters before Montesquieu*.

3. Cf. Balzac, *Socrate chrestien* (1652), préface, p. 16.

erals, statesmen and princes have no place there. Nor do the Ancients receive much attention from our Angevin, although to be sure he promised to rectify that in his sequel.

Gabriel Guéret, along with La Pinelière and Boccalini, is especially important in the history of Mount Parnassus in French literature. His *Parnasse réformé*, which is inspired directly from the two latter writers, has been named time and again as the starting point for a goodly number of similar literary satires. Some of these critics admit the influence of Boccalini; not one of them says a word about La Pinelière.

Le Parnasse réformé was published in Paris in 1668, in-12. Other editions are of 1669, 1671, 1674 and 1716. To the 1671 edition was appended a sequel — *la Guerre des auteurs anciens et modernes*. The two works were printed together in 1723 (with some modifications) under the title *les Auteurs en belle humeur* [1].

After a dedication to the abbé Desroches the text of the *Parnasse* begins with a dream in which there appears to the author the figure of Gombauld, a noted novelist who had died a year or two before. Not far away was Mount Parnassus, on which could be seen Apollo listening to complaints of several persons who surrounded him, while a whole crowd of people covered the mountain-side. Gombauld explains that things have changed in the Republic of Letters; there is a war going on betwen the Authors, and the Academy is divided. Apollo has summoned all these people together because he had resolved that today he would reform the entire Parnassus.

Guéret and his guide approach the crowd. The first man they hear pleading before Apollo is Polybius, who, speaking for himself and several other historians, decries the inaccurary with which their histories are translated. He makes a plea for translators to go back to original manuscripts and not be content to re-copy the mistakes of their predecessors. Guéret sees several men sneaking away in haste. These are poor translators who fear they will be punished.

Horace, Virgil and other Ancients advance with their complaints. After hearing them, Guéret, in true lawyer style, gives the other side. Thus the reader sees exposed both the defects and the merits of Scarron's burlesque [2] *Virgile travesti*. Thus we have

1. In 1669 Guéret had written *la Promenade de Saint-Cloud*, which was to have formed, with the *Parnasse* and the *Guerre* a trilogy which remained incomplete due to the non-publication of the *Promenade*. This last was a satire, in prose, against Boileau, and Guéret left it unpublished because he was a man of peace and Boileau was too clearly designated in it. It has been printed twice since Guéret's demise.

2. Burlesque was a passion in the third quarter of the 17th century. The

ten humorous pages where Seneca and Tacitus attack Puget La Serre, a prolific and well-known writer, with the latter's defence. La Serre boasts that at the first representation of his *Thomas Morus* the Palais-Royal was too small to hold the crowd, and « l'on tua quatre portiers, de compte fait. Voilà de ce qu'on appelle de bonnes pièces : Monsieur Corneille n'a point de preuves si puissantes de l'excellence des siennes, et je lui rendrai volontiers le pas quand il aura fait tuer vingt portiers en un seul jour [1] ». It seems to have been a standing jest of the times to judge the success of a play by the number of people murdered while trying to get in to see it, and sober history records that there were plenty of facts to back up the jest.

Cicero comes forward with a satirical speech on contemporary legal procedure, and Pliny, a propos of his « Panegyric » is displeased at the modern tendency to make panegyrics out of Dedicatory Epistles which are bought by every Councillor, Fermier and indeed everyone who has a few francs. This is a thrust at Corneille, whom the abbé d'Aubignac had formally accused of cupidity, and who had received two hundred pistoles from Montoron, tax-collector of Guyenne, in exchange for the dedication of Cinna (1643).

But farther on, Guéret has high praise for Corneille, « le fameux auteur du *Cid*, qui a porté le cothurne François aussi haut que celui d'Athènes et de Rome ». There are several interesting pages devoted to the contemporary state of the drama and then Balzac, Voiture, Ronsard and Malherbe advance one at a time and their cause is presented, pro and contra. In every case Guéret's judgements have been borne out by later events. Gombauld speaks against the prevailing mania for composing « portraits » and we find satirical remarks addressed to the marquis who make a sonnet or a madrigal

most famous examples are D'Assoucy's *Ovide en belle humeur* and Scarron's *Virgile travesti,* but burlesques were written on every conceivable subject. A doctor of the Sorbonne dared to put into burlesque verse the « Passion de Notre-Seigneur » (1649). So sure of a sale was a book with an attractive burlesque title that we find dry, serious treatises bearing such names as *la Seringue spirituelle pour les âmes constipées en dévotion.*

1. A little problem presents itself with regard to this quotation : Beuchot, in his edition of the *Complete Works of Voltaire,* says (vol. XII, p. 334) : « *Scudéri* se vantait qu'il y avait eu quatre portiers tués à une de ses pièces, et il disait qu'il ne céderait à Corneille qu'en cas qu'on eut tué cinq portiers au Cid et aux Horaces ».

It is evident that either Beuchot was confusing Scudéry with La Serre, or that Guéret is putting into the mouth of La Serre a quotation originating with Scudéry.

Since I have sought in vain for this passage, in the works of Scudéry, I conclude in favor of the first assumption, even though the quotation is much more in the general style of Scudéry than of La Serre.

every day and who say they would be vexed if they made better verses, for fear people would take them to be poets.

The last part of the book deals with the immense novels then so much in vogue. It is both evident and remarkable that Guéret had read them all. The work ends with Apollo drawing up an Ordinance of twenty-one Articles to reform the abuses descrided in the text. These articles thus form a résumé of the volume. All of them display sound common sense and some of them are humorous as well as practical. Such is 8, which enjoins Poets to change their linen at least once a week.

A final paragraph, entirely in the style of the last lines of the *Visions du pèlerin du Parnasse* are a farewell to the reader : « Si vous trouvez que je resve bien, je vous feray part de tous les autres qui m'arriveront... »

The *Pèlerin:* « Je me promets d'y resver si admirablement bien... que vous viendrez me prier de vous en faire part. »

La Guerre des auteurs which is but a continuation of the *Parnasse réformé* is dedicated to « L. D. R. » — probably the abbé Desroches. It is, like its predecessor, the recital of a dream. Following Apollo's ordinance at the end of the first volume, many authors have been expelled from Parnassus. They go over to dwell on Mount Olympus. In this second volume it is chiefly a question of adverse criticisms by modern authors of Ancient classics — with the defense of the Ancient authors.

A curious thing is Guéret's conception of Apollo's court on Mount Parnassus. He seems to take Boccalini's despotic Apollo (to whom the Italian gave a luxurious palace) and puts him out on the peak of the mountain with no protection from the elements. He harks back to La Pinelière in the following passage : « J'aperçus Platon au pied de la montagne faisant de continuels efforts pour l'escalader, mais le pauvre philosophe retombait toujours : Apollo avait mis exprès plusieurs sentinelles pour le repousser... » The idea of Parnassus as a mountain up which authors were trying to scramble, originated with La Pinelière, Boccalini has nothing likeit. In another passage Guéret describes the mountain as having nothing on it but books and laurel — exactly La Pinelière's idea.

Guéret praises « La Solitude » of Saint-Amant and so did the Angevin. Guéret says that a good poet must know by heart the Poetics of Scaliger, and La Pinelière had called Scaliger « un homme excellent dans son métier ».

At the end of the book, Apollo appoints Vaugelas, Balzac and Malherbe as judges to weed out poor poets from Parnassus. The sorting process begins; but Balzac picks on Costar the first thing, and that starts such a universal uproar that Apollo recalls his

judges and delays any reforms. Finally our author awakens from his dream and the book is ended.

In 1716 Limojon Saint-Didier published a *Voyage du Parnasse*, a book which caused Dreux du Radier [1] to call its author a copycat (singe) of Guéret. In 1756, the abbé d'Artigny likewise wrote a *Relation du Parnasse* [2] which he confesses to have been inspired from Guéret's *Parnasse reformé*.

It is rather strange that not one of the critics who deal in these later *Parnasses* say a word about La Pinelière's, which was the starting-point for all the rest, in France. This brings us to the question of La Pinelière's originality, and, even at the risk of repeating some things which we have said before, we will now sum up the main points of his work, in order that the reader may see how much Guéret, whom the others copied, owes to him.

Now, although Parnassus has been frequented for centuries by an infinite number of scholars, it was not, in 1635, very well known from their writings. No ancient poet has told us what was to be seen there, and of the moderns, Caporali and Cervantes do nothing but praise their countrymen, quite regardless of their frequent lack of merit, besides which they abound in allegory and are written in verse. Boccalini, to be sure, though allegorical, wrote in prose, but he was unknown to La Pinelière.

La Pinelière aimed far beyond anything that had preceded him: « Je divise donc ces *Visions du Parnasse* en trois parties. La première n'est que le pied de ceste montagne, et les deux autres les deux sommets, sur l'un desquels je mettray tous les anciens Poètes Grecs et Latins, et sur l'autre tous les nouveaux de l'Italie et de la France... »

From Quevedo, of course, he got the idea of a vision in which he might satirize the follies of would-be poets, and from Ovid he got the idea that Mount Parnassus has two peaks [1]; all the rest comes from his own fertile imagination. Unhappily, as we know, he got no farther than the foot of the mountain in his first part. But from the foot he could see the poets continually going up and down. There are at the base various famous writers who strive to ascend to the summit on the strength of poetry which « Judgment » will not let pass. Farther on, the author comes to the lady poets striving manfully to scale the rugged heights with the aid of a few miserable verses. Even when the ladies lose their hold and tumble back to the foot of the mountain, they are never harmed;

1. Dreux du Radier, *Récréations historiques*, II, 365 (1767).
2. In his *Nouveaux Mémoires d'histoire*, etc., VII, 404 ff.
3. Ovid, *Metamorphose*, I, l. 317.

the bizarre imagination of the author makes them float softly down and they always alight on their backs [1] so that their faces are never bruised. The hypocrisy of the courtier-gallants is pleasantly exposed, and with agreable irony. La Pinelière shows us the sycophantic habits of the third-rate poets who attempt to frequent the society of their superiors. He decries the writers who use Latin instead of French and he dwells at length on the madness of poets in general.

Guéret's *Parnasse réformé* is a plea, not to reform previous judgments on authors, but to make rules whereby Parnassus shall be governed and evil practices shall be abolished. Guéret was a lawyer and he adopts the legal procedure of having each author present his own defense after he is accused by some critic.This, of course, enlivens the whole business, shows us how good Guéret's judgment is, and in what esteem various writers were held. It is especially pertinent to see how his judgments coincide with La Pinelière's but unfortunately the two writers rarely appraise the same men.

At the beginning of his book, Guéret, like La Pinelière, *has a dream, at the time of the summer solstice, engendered by a book he had read just before going to sleep*, and he uses the same words as does La Pinelière while introducing his subject. For several pages it is. apparent that he was copying La Pinelière's ideas as he went along.

He leaves out the discussion on the preeminence of Poetry, and arrives at the foot of the mountain sooner than does La Pinelière Instead of Quevedo's Old Man as a guide, Guéret finds Gombauld. Throughout these pages he copies La Pinelière in turns of phrase and in the events which transpire.

After the foot of the mountain is reached there is not so close a resemblance to La Pinelière's *Parnasse*, but before he reaches the end of his book Guéret does speak against the affected poetry of the courtier-gallants, scores the pedants who persist in using Latin, and describes the « démoniaques » poets, all in the same vein as we saw the Angevin author do.

Thus Guéret must have known La Pinelière's book, for he took the tittle and the plan for his own opus, and he must have held his model in considerable esteem, if it be true that imitation is the sincerest form of flattery.

1. In this connection La Pinelière says : « Songeant à cette plaisante façon de tomber, je crus que cela leur estoit propre en tant qu'elles estoient femmes seulement, et non pas en tant que Poëtes, parce que j'avois ouy dire que les femmes ont les talons courts, et à cause de cela qu'il leur estoit ordinaire de tomber de cette sorte... ». This quaint idea of ladies falling backwards because of short heels doubtless harks back to Rabelais (V, 21).

Boccalini's influence, of course, is seen in the character of Apollo, who listens to complaints and dispenses justice, who draws up ordinances and reforms, and appoints judges to execute them.

Guéret, like La Pinelière, restricts the famous mountain to men of letters. Let us say, as a final word on Guéret, that he owes the success of his work not at all to the many ideas which he gathered from other writers, but to the original and agreable manner in which he presented those ideas. This is proven by the fate of the many *Parnasses* and *Guerres des auteurs* which were modeled on his *Parnasse réformé* and which use both the dream introduction inaugurated by La Pinelière and the political framework as originated by Boccalini.

Nobody remembers today the 250 pages (« avec table ») of the *Caractères des auteurs anciens et modernes* (1704) by the abbé de La Bizardière, which is a lineal descendant of Guéret. Yet this book aroused a little war of its own. The reviewer for the *Mémoires de Trévoux*[1] wrote a long and harsh criticism of it, in which he intimated that La Bizardière was a fool, and not only derided his taste and judgment but accused him of misrepresentation of facts[1]. The abbé, who did not happen to be a fool at all, confounded his critic by publishing a 32 page reply entitled *Réponse à la critique du Livre des caractères des auteurs anciens et modernes dans les Mémoires de Trévoux.* The chief value of these forgotten books are the light they shed on the critical standards of the age and on the literary feud then raging over the comparative virtues of the Ancients and the Moderns.

The *Voyage du Parnasse* of Limojon Saint-Didier is a satire, in prose and verse, directed against Fénelon, Fontenelle and other writers. It is not half so bad as the lofty disdain of Dreux du Radier would lead one to believe. Dreux was trying to lower previous *Parnasses* in public esteem because he himself was about to write his *Histoire du Parnasse* [2] which is quite soporific. But even Dreux has only a good word for Guéret.

Directly inspired from Guéret is de Callière's *Histoire poétique de la guerre nouvellement déclarée entre les auteurs anciens et modernes* (1688). Like the *Parnasse réformé* this is a literary satire in dramatic form :

Perrault has just read his *Siècle de Louis le Grand* [3] which has divided the Academy into camps. The inhabitants of Parnassus take fright, and a war starts between the Ancient and Modern wri-

1. *Mémoires de Trevoux,* déc., 1704, p. 2041-2048.
2. It forms the last 70 pages of his *Récréations historiques.*
3. This poem, (1687), praised modern authors at the expense of the Ancients.

ters. At the end, Apollo, sovereign of Parnassus, settles the war by decree which makes both parties equal : « Corneille et Racine seront désormais appelés le Sophocle et l'Euripide de la France; Sophocle et Euripide, le Corneille et le Racine de la Grèce », etc.

It is worth while to note an assumption of Rigault concerning this poem. Rigault says [1] :

« L'œuvre capitale de Swift dans la querelle des anciens et des modernes, ce fut *la Bataille des livres.* D'une ébauche française ingénieuse, mais un peu longue et froide, *l'Histoire poétique des anciens et des modernes*, par M. de Callière, Swift a su former, en quelques pages charmantes, un modèle d'imagination... »

A careful comparison of de Callière's poem and the *Battle* results in the discovery of but two points of resemblance : 1) Swift speaks of « Wit without knowledge being a sort of cream, which gathers in a night to the top, and by a skillful hand may be soon whipped into froth... » while de Callière says that some of the French authors thought of Balzac « que tous les discours de cet auteur ressemblaient à la crème fouettée, qui a beaucoup d'apparence et peu de substance ». 2) In both books, the Ancients and Moderns each occupy one peak of Mount Parnassus.

Whether these two points of resemblance are accidental or not the reader may decide for himself. Rigault believed they showed an influence of de Callière on Swift.

A book which is eminently not worth reading is *le Parnasse assiégé* by « F. A. M. D. » (1697). It purports to be a war between philosophers. I mention it because, like the others, it is a descendant of Guéret's *Parnasse reformé.*

Beginning with Fuzelier's *Carnaval du Parnasse* in 1731, Parnassus assumed a new and surprising form in French literature. This is the comédie-ballet. Even more numerous are the comic-operas featuring Parnassus with Apollo as its lawgiver, which began to appear about the same time [2] Carolet, Fuzelier, Favart, Lesage, Voltaire [3] and others turned out these flat but innocuous productions with no less ease than lack of wit. Apollo is usually represented as enthroned upon Mount Parnassus but literary criticism is (as one expects) usually replaced by music and singing. Once in a while,however, we find one of these comic-operas utilizing the Parnasse motive as a vehicle for literary criticism. Such is Carolet's *Lanterne véridique.*

Voltaire's *Temple du goût* uses Guéret's modus operandi and I

1. H. Rigault, *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, p. 341.
2. With Carolet's. *la Lanterne véridique* (1732).
3. Voltaire, *le Temple de la gloire*, opéra-féérie (1731).

think any reader who compares the two works will admit a decided influence from the *Parnasse réformé* as well as certain parallels with La Pinelière's *Parnasse*, though these last are probably due to a similar subject demanding a similar treatment rather than to any influence from *le Critique des Poètes*. The Temple of Taste (which, near the end, Voltaire, forgetting his title, designates as « Parnassus »), is simply a gathering place for good authors. Just as « Judgment » personified as an Old Man in La Pinelière's satire keeps poor writers from Parnassus, so does « Criticism » personified as a goddess, keep them out of the Temple. As in the Angevin's book, the Guardian usually gives reasons why certain authors are excluded. The crowd of eager writers who would fain scale the heights of La Pinelière's mountain are largely the same ones who are trying to force their way into the Temple — young, untalented authors, poor versifiers, etc.

Boindin, who recognized himself as Bardou in Voltaire's *Temple*, composed a comedy which he called *Polichinelle sur le Parnasse*, in which he makes fun of Voltaire.

The *Temple de la critique* of Mareschal (1773) is an essay primarily inspired by a dislike for Voltaire's *Temple du goût*, and it employs the old framework we are so used to.

The most famous — we may well say the only remembered — Parnasse of the 18th century is that of Titon du Tillet, which was begun in 1718. This, too, carries out Guéret's idea of Apollo as ruler of the Mountain, surrounded by the Muses. Only Titon represented Louis XIV as being Apollo and various modern French authors as the Nine Muses. A horde of lesser writers occupy lower positions on the slopes.

Titon was obsessed for years with the idea of casting a giant bronze Parnassus — as we have just described — and erecting it on some public square in Paris. Only lack of funds caused him to forego such an extravagance. He did finally succeed in getting a small bronze, which may still be seen at the Bibliothèque Nationale. Titon spent the last forty years of his life (he lived to be nearly ninety) in disseminating his *Parnasse* in all possible forms. Besides the bronze cast, he caused medals to be struck, engravings to be made, and he wrote two huge volumes in folio, with several supplements, describing his brain child.

In 1783 there appeared a work half in prose, half in verse, by « Le Cousin Jacques [1] », entitled *les Petites Maisons du Parnasse*. Le Cousin Jacques was the last of the French macaronic writers, and this masterpiece, written in a style unlike anything known to

1. Pseudonym of Abel Beffroy de Reigny.

the world of letters, gives an original turn to a well-worn theme[1].

The last example of Mount Parnassus used as a setting for literary satire is the anonymous *Guerre des classiques et des romantiques* (1827). It is a mock-heroic poem in three cantos. The Romantics plan to take possession of Parnassus and drive out the Classics. Apollo, presiding at his court on Parnassus, and surrounded by the Muses and notable writers, tries to arlitrate. But when the enemy refuse to make peace, he puts them to flight. It is a clear victory for the classics.

The 19th century has a famous example of Parnassus, published in 1866 by Lemerre, but it has nothing to do with our subject, nor do the anthologies we find in the 20th century which bear the name of Parnassus.

All the other works we have mentioned can be traced back to Guéret and through Guéret to La Pinelière If Guéret had not read La Pinelière's *Parnasse* it is doubtful if he would have written his *Parnasse réformé*. What he saw in his dream, and what he « reformed » is the Mount Parnassus conceived by La Pinelière. Naturally to execute a reform, one must have an executor, and with that setting the natural executor could not fail to be Apollo. And without Guéret's *Parnasse réformé* it is doubtful if any of the later works would have been composed. They are all obviously modeled on Guéret's book, and none of them are its equal. As for La Pinelière, it seems to us that he deserves to be drawn from the complete neglect that literary historians have accorded him and have his name appear at the head of an article devoted to a genre of which he was, beyond dispute, the founder.

Robert E. PIKE.

LE PRINCE D'ORANGE ADMIRATEUR DE NAPOLÉON

Il s'agit du fils aîné de Guillaume Ier, roi des Pays-Bas. Soldat éprouvé, il avait combattu en Espagne et reçu à Waterloo une blessure. Il était dans les plus mauvais termes avec son père qui pratiquait à La Haye une politique plutôt rétrograde. Tout Français de pensée, de langue et de mœurs, il sympathisait ouvertement avec les bonapartistes. Il prit même part en 1816 et en 1821, à des complots dont l'objet était de renverser Louis XVIII. Il avait à Paris des partisans qui le considéraient comme un

1. The history of this jolly work is given at lenght in the *Bibliothèque des romans*, april, 1784, and in *la Revue contemporaine*, 1868, p. 567.

candidat sérieux au trône de France, si celui-ci devenait vacant.

On sait, d'autre part, avec quelle rapidité se développa, au lendemain de Waterloo, la légende de Napoléon. Talma fut un de ceux qui servirent cette légende à ses débuts. Il excellait à évoquer la figure de l'empereur tandis qu'ostensiblement il jouait des rôles comme celui de Sylla, dans une tragédie de Jouy. Cette tragédie eut un succès immense, grâce à l'acteur qui prêtait à l'agonie du dictateur romain tout le caractère d'une autre lutte contre la mort...

Le Prince d'Orange assistait à Bruxelles, en 1823, à une représentation de la pièce, et, dans une lettre adressée de cette ville, le 31 mars, à Chateaubriand [1], alors ministre des Affaires étrangères, un agent diplomatique français relate le curieux incident que voici :

« Pendant le dernier séjour de Talma à Bruxelles, il avait été souvent invité aux soirées du Prince d'Orange; à l'une d'elles qui suivit une représentation de *Scylla* (sic), le Prince lui dit : « Vous « m'avez parfaitement rappelé les traits et toute la personne de « l'homme extraordinaire pour lequel j'eus et je conserverai « toujours la plus grande admiration. » Ces paroles dites assez haut, au milieu d'un cercle nombreux, furent entendues et recueillies par plusieurs Ministres étrangers qui assistaient au cercle, et qui ne se bornèrent pas à en exprimer le lendemain leur étonnement et leur mécontentement au Roi en lui disant *que de pareils discours dans la bouche d'un Nassau et d'un Prince héréditaire étaient un véritable scandale,* mais qui en écrivirent aussitôt à leurs cours respectives. »

En lisant la lettre de Jullian, Chateaubriand se sera-t-il souvenu des singulières opinions qu'il exprimait quelques années plus tôt? C'était en 1819, chez la duchesse de Duras, au cours d'un entretien avec Molé :

« C'en est fait, confiait-il à Molé, c'en est fait tôt ou tard de la famille des Bourbons. Les révolutions ne se terminent que par un changement de dynastie : tâchons seulement que cela se passe doucement. Personne même de nous ne suivra cette fois les Bourbons quand ils s'en iront. »

Il voyait, ajoute Molé, comme candidat possible au trône de France, le Prince d'Orange, qu'il trouvait « une assez bonne idée [2] »... :

Jules DECHAMPS.

1. On la trouvera dans le recueil du Dr Colenbrander, *Gedenkstukken der algemeene Geschiedenis van Nederland van* 1795 *tot* 1840.

2. Voir Marquis de Noailles, *Le Comte Molé, Sa Vie, Ses Mémoires,* t. IV, . 272-3.

« CALISTE » DE Mme DE CHARRIÈRE ET « L'IDIOT » DE DOSTOIEVSKI.

Il n'est pas sans intérêt de signaler à nos lecteurs les conclusions auxquelles est arrivé un récent investigateur[1] dans une matière délicate :

M. Pogodine rappelle que Dostoïevski avait à plusieurs reprises subi diverses influences dans son œuvre. Lecteur très impressionnable, il avait des réminiscences fréquentes ainsi que le prouvent les emprunts faits par le grand romancier à la poésie latine du Moyen Age (la *Légende du Grand Inquisiteur*), à Hoffmann (le *Sosie*), à Balzac (*Crime et Châtiment*), etc.

M. Pogodine trouve *Caliste* de Mme de Charrière et l'*Idiot* de Dostoïevski liés quant au sujet et apparentés par l'esprit intérieur qui les anima.

Dostoïevski, dit-il, a peut-être lu *Caliste* parce que son attention a été attirée par l'étude de Sainte-Beuve sur Mme de Charrière, et Dostoïevski connaissait Sainte-Beuve. M. Pogodine mentionne la *Bibliothèque de Dostoïevski* de M. Grossman (où d'ailleurs nous n'avons pas trouvé trace de *Caliste* ni des *Portraits Littéraires* de Sainte-Beuve).

M. Pogodine n'apporte point de preuves à l'appui de ses dires et il oublie l'article que la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1839 avait publié sur Mme de Charrière, « cette Hollandaise si originale et si libre de pensée qui a passé sa vie en Suisse et a écrit une foule d'ouvrages d'un français excellent ». Sainte-Beuve y rappelait qu'elle avait connu Benjamin Constant sortant de l'enfance, qu'elle avait été la première *marraine* de ce chérubin déjà quelque peu émancipé[2] et avait contribué plus que personne à aiguiser ce jeune esprit « si naturellement enhardi ». Tous deux s'écrivaient beaucoup : leurs messages ne cessaient pas d'une chambre à l'autre même quand il habitait chez elle à Colombier.

M. Pogodine parle des lettres de Mme de Charrière « à son amant », Benjamin Constant, qui traça d'elle un portrait assez indulgent dans la première partie d'*Adolphe*. Ce portrait lui valut une remarque malicieuse de Sainte-Beuve : « Que Benjamin Constant, dit-il, à l'âge de vingt ans n'ait peut-être pas trouvé d'abord Mme de Charrière [3] une personne aussi âgée qu'Adolphe

1. M. A. Pogodine dans une brochure de 35 pages publiée à Belgrade en 1930.

2. Fallait-il voir dans cette boutade de Sainte-Beuve un coup de revers à l'adresse d'Alfred de Musset et de Caroline Jaubert ?

3. Elle était née en 1746.

veut bien le dire et qu'il ne l'ait pas vue précisément à son lit de mort, l'intention du portrait est incontestable[1]. »

Quelque temps après sa publication *Adolphe* fut traduit en russe par le prince Wiazemski, qui dédia à Pouchkine sa version du roman français. Par la suite il nota l'influence d'*Adolphe* sur la *Confession d'un Enfant du Siècle*[2]. Dostoïevski savait-il que c'était M^me^ de Charrière qu'avait peinte B. Constant? Nous continuons à l'ignorer.

Par contre M. Pogodine montre à l'aide de citations habilement choisies tout ce qu'il y avait de douloureux dans le livre de Mme de Charrière — dans ce qu'il appelle la « dostoïevchina » du roman qui devait correspondre aux sentiments de Dostoïevski.

L'intrigue de ce roman, que M. Pogodine juge être singulière, nous montre une fillette « achetée » par un homme riche et âgé. Celui-ci fait élever la jeune fille dans un endroit retiré[3] . Il devient son amant, mais quand il est mort, Caliste s'éprend de William, un homme bon, agréable d'aspect, qui n'a qu'un défaut, il traverse la vie en étranger : si bien qu'on le nomme non sans raison « imbécile » ce qui équivaut à « idiot » en russe.

Mais un autre homme déclare son amour à Caliste et consent à attendre que sa bien-aimée oublie William. Il pense sincèrement qu'il pourra lui-même oublier cet ancien amour. Mais c'est en vain qu'il s'y efforce : William, finalement, se marie avec une autre femme, et ce sera un mariage malheureux.

Tous les actes de Caliste lui sont dictés par la pensée qu'elle est une femme vicieuse et indigne, qu'elle ne mérite que mépris et que son mariage avec William ne servira qu'à dégrader celui-ci..

Cette pauvre Caliste, dont la réserve amère « tenait tout ensemble de la fierté et de l'effroi », selon un mot d'A. Le Breton, est la première effigie de la pécheresse digne d'estime. « En elle l'art tente pour la première fois de réhabiliter les victimes de la vie et de la prédestination sociale[5]. »

Telle est la combinaison des différents motifs du sujet. « Cette combinaison, dit M. Pogodine, est originale, et il serait difficile d'admettre que deux auteurs l'ont imaginée indépendamment

1. R. D. D. M., 15 avril 1844, p. 194. Cf. Herriot, *Madame Récamier et ses amis*.

2. Cf. *Les Archives d'Ostafievo des princes Wiazemski*, t. III, 1836. *Œuvres* de Pouchkine (1903), IV, 293; V, 181; VIII, 233, 250.

3. Cette partie du récit n'a rien de nouveau : souvenons-nous de la Laurette de Scarron (*Précaution inutile*) et de l'Agnès de Molière (*L'École des Femmes*, acte I, Sc. 1re).

4. *Le Roman français au XIX siècle*. Mme de Staël écrivait, en 1793, au plus fort de la Terreur :

« Mon Dieu! que je voudrais n'avoir pas lu *Caliste* dix fois. J'aurais devant moi une heure sûre de suspension de toutes mes peines ».

l'un de l'autre. Voilà pourquoi, en comparant le sujet de l'*Idiot* avec le sujet de *Caliste*, on en arrive à la conviction que celui-ci a influé sur celui-là. » D'autant plus que les conditions de la vie russe au XIX^{e} siècle n'étaient pas telles que Caliste aurait pu vraisemblablement éprouver de continuels remords d'elle-même et se désespérer à cause de sa chute.

Caliste troublée, inquiète, quittant un homme pour un autre, et Nastassia Philipovna, beauté fière et inaccessible, « une aliénée, une demi-folle, une démente », d'après le prince Mychkine lui-même, c'est, en réalité, une seule et même personne conçue d'une façon différente par deux auteurs.

Les indices qui permettent de croire que Nastassia Philipovna a eu Caliste comme modèle sont les suivants :

1° Nastassia Philipovna comme Caliste a été dès son enfance vendue à un homme vieux et riche qui a fait d'elle sa maîtresse. Mais le premier amant de Caliste a été un Anglais cultivé ayant quelques principes, tandis que Nastassia Philipovna a eu affaire à un Russe fou, pareil aux types extravagants des Karamazoff.

2° Comme celle de M^{me} de Charrière, l'héroïne de Dostoïevski a reçu une excellente instruction. Elle aime la musique, mène une vie exemplaire. Mais les deux femmes souffrent également des calomnies des gens qui les entourent.

3° Surtout, les deux héroïnes se ressemblent par la conscience qu'elles ont de leur abaissement, de leur faute. Elles ont la sensation qu'elles ne pourront jamais effacer la tache qui les dégrade mais dont elles ne sont pourtant pas responsables.

Le prince Mychkine ressemble à lord William. Il admet que les étrangetés de Nastassia Philipovna proviennent de son continuel repentir qui se traduit souvent en sanglots et en cris : « J'avais été entretenue par Tozky » ... « Je suis une femme sans pudeur » ... « Je veux m'amuser, je suis une fille de rue. J'ai été dix ans en prison, maintenant j'ai trouvé le bonheur », etc....

Tout cela, remarque M. Pogodine, est très grossier en comparaison du style élégant de Caliste, mais le fonds est le même.

Rogojine dit au prince : « Elle pense qu'elle ne pourra pas se marier avec toi parce qu'elle te couvrirait de honte et perdrait ta vie ».

Caliste avait prononcé littéralement ces mots en exprimant la crainte qu'après l'avoir épousée William ne devînt lui-même un déclassé.

« Savez-vous, dit le prince Mychkine à Aglaé, que dans cette sensation de honte ininterrompue elle trouve une volupté terrible et contre nature, une sorte de vengeance »... etc.

Toute cette sophistique grossière et douloureuse, dit M. Pogo-

dine dans sa conclusion, est étrangère au roman de Mme de Charrière, dans lequel l'héroïne pleure simplement, comme Clarisse Harlowe, sur sa chute involontaire. Dans la société anglaise du XVIIIe siècle, alors qu'un jeune homme n'avait pas le droit de se marier sans la permission de son père, il était tout naturel que Caliste se rendît compte de l'impossibilité d'épouser William. Mais en Russie, dans le pays où le poète Nekrasoff invitait la femme tombée à entrer dans sa maison en souveraine, les cris de Nastassia Philipovna ne pouvaient qu'être déplacés.

On a peine à croire que Dostoïevski ait pu inventer ce motif. Il a dû trouver dans ses réminiscences et peut-être dans des influences récentes le portrait de son héroïne.

La conduite du prince Mychkine envers Nastassia Philipovna rappelle aussi celle de William envers Caliste. Si celle-ci a pu être le type initial de l'héroïne de l'*Idiot*, son partenaire a pu donner plusieurs de ses traits à Dostoïevski pour son prince Mychkine. William se contente de la même amitié pour Caliste que le prince pour Nastassia dans l'*Idiot;* l'amour de la jeune femme lui fait peur; c'est vraiment un « idiot », un « imbécile ».

Ainsi se serait établi un fructueux contact entre deux écrivains que tout semblait séparer.

G. Morgulis.

A FRENCH DISCIPLE OF WILLIAM MORRIS
« JEAN LAHOR »

Although the story of « William Morris in France » has been bibliographically told by Dr. H.-A. Needham [1], and although a large amount of material on William Morris, bibliographical, biographical and critical, has been turned out during 1934, it may nevertheless be interesting to know a little more exactly how the work of Morris was presented to the French.

In a broadcast talk entitled *William Morris and the Modern Movement* given on the occasion of the centenary of Morris birth [2], Sir William Rothenstein said : « It was not until the Arts and Crafts initiative, inspired by Morris, crossed the Channel

1. *Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIXe siècle* (Paris, Champion, 1926), *Bibl. de la Revue de littérature comparée*, t. XXVIII.

2. *The Listener*, vol. XI, n° 266, feb. 14, 1934.

and the North Sea that a more cheerful air came into the heavily curtained and upholstered continental interiors, and finally an *art nouveau*, bastard child of the English movement, spread through Europe[1]. » But who was responsible for the spreading of Morris' influence on the Continent? Dr Needham tells us that. « Jean Lahor (le Dr Henri Cazalis)... et M. Gabriel Mourey « ... ont été les premiers, he says [2], à propager en « France a connaissance de Morris et de son œuvre ». And there, with a long list of titles of books and articles, and a short quotation from « Lahor », Dr. Needham's information comes to an end. We are not told which sides of Morris' work particulary interested MM. « Lahor » and Mourey, we have no idea how they expressed themselves in the books and articles mentioned. Did they accept Morris' ideas wholeheartedly? How did they propose to propagate them in France?

The case of M. Mourey is quickly disposed of. His articles either simply give an account of Morris' life [3] or, even if they deal with all the different branches of his work and appreciate its « influence profonde, régénératrice, transformant l'aspect et le décor de la vie intime, parant le *home* d'art joyeux [4] », they make no mention of Morris' influence on the French side of the *détroit.*

« Jean Lahor » was the really active agent in spreading William Morris' ideas in France.

« Jean Lahor », whose real name was Henri Cazalis, was born in 1840. He was sent to study law at Strasbourg, and after his legal studies were ended, he began to prepare for the medical profession of which his father was a prominent member. The names « Jean Lahor » and Dr Henri Cazalis may be said to represent the two sides of the man's activities. « Jean Lahor » is the poet of the *Chants populaires de l'Italie* (1865), *Mélancholia* (1868), *L'Illusion* (1875), and the author of an *Histoire de la littérature hindoue* (1888) [5]. Some of his worst verses [6] inspired the *Danse*

1. P. 189.

2. *Revue Encyclopédique*, n° 168 (Paris, Larousse, 21 nov. 1896), pp. 805-810 and 820.

3. *Passé le détroit; la vie et l'art à Londres* (Paris, Ollendorf, 1895), p. 246. A copy of this book in the Bibliothèque Nationale is dated by the author « Paris, 31 décembre 1894 ».

See also Henri Frantz, *Un rénovateur de l'art industriel, William Morris* Gazette des Beaux-Arts, vol. XVIII, 1er déc., 1897, pp. 503-509).

4. See also G. Walch *Anthologie des poètes français contemporains,* vol. I (Paris, Delagrave, 1922), p. 280.

5. *Zig et Zig et Zig, la Mort en cadence*
Frappant une tombe avec son talon,
La Mort à minuit joue un air de danse,
Zig et Zig et Zag, sur un violon, etc., etc.

macabre of Saint-Saëns and his lyric « Dans ton cœur dort un clair de lune » has been set to music both by Saint-Saëns and Henri Duparc. Dr. Henri Cazalis is the social reformer putting into practice the ideas of « Jean Lahor », striving to improve the conditions of that humanity he describes in « Hôpital » :

Des enfants qui souffraient parce qu'ils étaient nés;
Des femmes qui mouraient pour les avoir fait naître;
Des hommes qui hurlaient ainsi que des damnés,
Et demandaient la mort, et ne voulaient plus être.

Obviously, unlike the two sides of Stevenson's hero, Dr Cazalis and M. Lahor had a great deal in common.

In an autobiographical preface for a selection of his works, « Jean Lahor » has left an account of his intellectual and moral development, telling how he went from agnosticism to nihilism and came finally to that *pessimisme héroïque* [1] which led him to find in the work of Ruskin and Morris a stepping-stone to the realisation of his desire, not to make a religion of Beauty, but

« de donner ou de rendre à la beauté, comme aux temps des Grecs, toute son influence sociale, et de faire participer à ses joies, à l'illumination qui vient d'elle, le peuple qui ne la connaît plus, enfin d'associer ce peuple de nouveau à la création de l'œuvre d'art, lui qui en art, depuis 89, n'a plus rien créé, et dont la barbarie artistique apparaît aujourd'hui si profonde et désolante ».

Henceforth, he says, his life was devoted to « la poursuite en tout, partout, toujours, de cet idéal que j'avais conçu, d'ordre parfait, de parfaite eurythmie [2] ».

In the same preface, « Lahor » tells us that he regularly spent long periods in England [3] and that he had « relations suivies » with William Morris. He says elsewhere [4] that he visited Morris at Hammersmith in 1893, and describes him « avec sa face puissante, léonine, son front haut et massif sous un bouriffement de cheveux touffus qui s'argentaient, sa barbe broussailleuse et blanchissant aussi, et ses grands yeux bleus, ses yeux d'idéaliste où éclataient aux miens sa confiance en soi, en son œuvre, son espoir certain des belles victoires de l'avenir, son attente d'une humanité plus heureuse et meilleure ».

For « Lahor », William Morris was as one of the « Heroes » of Carlyle, but that[5] does not mean that his first article on Morris

1. See G. Santayana, *Interpretations of Poetry and Religion* (London, 1900), pp. 234, etc.
2. *Œuvres choisies* (Paris, Librairie des Annales, n. d.), p. XLIII.
3. *Id.*, p. XLII. « J'y allais longtemps toutes les années ».
4. *William Morris et le mouvement nouveau de l'art décoratif* (Geneva, Eggiman, n. d. [1897]).
5. *Id.*, p. 8.

is a paean of unmitigated praise. Much as he admired English politics and patriotism and the works of Shakespeare, Morris and Ruskin, he was above all a Frenchman and a patriot, and in his article in the *Revue Encyclopédique* [1] the Frenchman and the patriot often subdue the admirer of the achievements of English art. Were not his other writings and works there to prove otherwise, we should have been inclined to think of him as a rather grudging critic dazzled by an excess of patriotic zeal. But there is no denying that « Jean Lahor » knew exactly how to rouse the interests of his fellow countrymen — by holding up the work of Morris and his contemporaries as a menace to France's artistic superiority.

The article begins thus : « J'étonnerai fort sans doute la plupart de mes compatriotes en leur assurant que le goût artistique des Anglais, ou de beaucoup d'Anglais, depuis peu s'est fait excellent, qu'il en est arrivé à des recherches, à des raffinements que nous ne connaissons plus guère, que l'Angleterre est devenue très artiste, je veux dire plus soucieuse d'introduire le plus de beauté possible dans sa vie privée ou publique, plus soucieuse même que ne l'est la France de trouver pour cette décoration des formes de beauté qui soient neuves, et en accord avec les besoins de l'esprit moderne. » Since 1789, says the writer, French styles in decoration have done nothing but deteriorate [2]. It is time for another revolution to counteract the first. The home of that revolution is England; one of its heroes is William Morris. But — now he begins to temper his remarks — perhaps, after all, William Morris' revolution originated in France, in the work of Vitet, Merrimée, Caumont. Some of the outstanding achievements of English artists have been, for example, the founding of the South Kensington Museum, the building of the Houses of Parliament by Sir Charles Barry (aided, of course, by Pugin, « fils de réfugié français »), the « gothic revival » (but then « gothic » is surely a *French* creation originally), the establishment in Paris of one of the London art shops! « Or, par ce seul fait, n'ai-je donc pas raison de parler du péril que constituent pour nous tous ces progrès de nos voisins [3]? » Something must be done

1. N° 89, 15 août 1894, p. 349. *M. William Morris et l'Art décoratif en Angleterre.*

2. *Cf.* Rothenstein, *art. cit.* « In France and elsewhere there was no fresh movement to replace the traditional furnishing of château or apartment. Except in houses where Louis XV, Louis XVI and Empire modes survived, contemporary taste was deplorable. I remember the interest shown by my French artist friends in the few Morris fabrics I took over to adorn my Paris Studio. »

3. Pp. 352-3. I have been unable to trace the shop mentioned by Cazalis. My friend Dr N. Pevsner reminds me that a shop called *L'Art nouveau* was

to prevent this invasion of France by the products of English artists. Something must be done in order to « établir le bilan artistique des deux nations rivales, l'Angleterre et la France. Si nous restons les maîtres (je ne dis rien ici de la peinture) dans la sculpture, l'art des médailles, la glyptique, la ciselure des métaux précieux, dans la joaillerie et certaines orfèvreries, dans la céramique (mais non dans la céramique appliquée à l'architecture), dans la verrerie de haut style (je ne parle pas du vitrail), reconnaissons, et pour faire comme les Anglais, nous tenir en éveil et nous exciter à la lutte, que dans les arts de l'ameublement, de la décoration générale, de l'ornementation, de l'illustration, par tout le goût, toute l'invention qu'ils y apportent, ils nous sont en ce moment plus ou moins supérieurs, et il y a là certains dangers pour nous que dans un intérêt patriotique il est bon de franchement signaler [1] ».

Why cannot France produce men as great in the world of arts and crafts as Walter Crane and William Morris, book-illustrators as fine as Beardsley (« un jeune artiste qui promet d'être un maître »), theatrical producers as daring as Irving (« qui a dépensé et perdu pour cela beaucoup d'argent, comme c'était son devoir — et c'est là même le secret de quelques-unes des victoires, dans l'art comme ailleurs, remportées par les Anglais »)?

When « Jean Lahor » goes on to recommend the mixture of styles which characterised contemporary English furniture, we, who are used to hearing our French neighbours dismiss English furniture with a « cela n'a pas de style », are rather surprised. But we are frankly amused when we hear him sing the praises of that now discretided piece of furniture, the overmantel. The English fireplace, he thinks, is a wonderful institution — « mais le charme ou la beauté de ces cheminées vient aussi de la glace (le *chimney-glass*) qui la surmonte, à plusieurs étagères, à compartiments tout peuplés de bibelots, et en bois peint, souvent couleur blanc d'ivoire, ou en bois des îles, ou de chêne sculptés [2] ».

opened in Paris, by a certain S. Bing in October, 1896 (see *Revue des Arts décoratifs*, CVI (1896, p. 1). In Brussels, howewer, the group « Les Vingt » had exhibited the work of English artists in 1892 and in 1894 an exhibition of « La Libre Esthétique » definitely included some of Morris' work ; in the same year Henri Van de Velde, mentioned Morris' work in a public lecture (see M. O. Maus, *Trente années de luttes pour l'art*, p. 134, Brussels, 1926). On the introduction of English artists' work into Belgium by Finch and Serrurier see Henri Van de Velde *Die Renaissance im Kunstgewerbe*, pp. 61, etc., Berlin, 1903. My thanks are due to Dr Pevsner for the bibliographical data mentioned in these lines.

1. P. 355.
2. P. 357.

In case he should be accused of over-praising English art — « dont la culture artistique n'a en Europe d'égale aujourd'hui que la nôtre » — he hastens to say that it is not to encourage his compatriots to *copy* English models, but « pour indiquer un péril, et pour dégager les leçons que de tels progrès nous donnent », for forty or fifty years before, the English were « sans invention ni goût ».

And so he makes an appeal to French architects and decorators to make a determined effort to improve their productions, sure that « nous vaincrons, ou tout au moins, nous saurons rejoindre, égaler nos rivaux, ce qui semble, sur bien des points, devenu déjà nécessaire ».

But this nationalist attitude, rather exaggerated here, and with a purpose, is itself borrowed from Morris [1].

« Lahor's » article produced no immediate results. « On ne m'entendit pas, on sourit et je me tus », he wrote some years later [2]. That, however, does not mean that he ceased to carry on his work of propaganda.

In January 1897 he gave in the University of Geneva a public lecture on the work of William Morris, in which he specially admired his gift of rhythm :

« Ainsi l'on rencontre rarement chez un poète ce qui s'est vu chez Morris, le sens de tous les rythmes, depuis celui de la fleur, de la plante, de la spirale des feuilles s'enroulant autour de la tige, des sépales ou des pétales dans le calice ou la corolle, depuis toutes les mélodies des lignes, toutes les harmonies de la couleur jusqu'au rythme dans les vers, dans les sons musicaux, et j'allais ajouter dans une vie très haute, noble et ordonnée comme une œuvre d'art supérieure [3]. »

Here « Jean Lahor » is no longer the showy propogandist of the article in the *Revue Encyclopédique*, he is at the same time the staunch admirer and the practical critic. He strongly approves of William Morris as the creator of « ces magasins artistiques aujourd'hui très nombreux à Londres ». As early as 1892, he says, he had realised the importance of these shops as centres of artistic activities. Morris had saved English art from « la fatale tradition gréco-romaine », but for all that, his own work is not entirely free from archaïsms and contradictions. For example

1. *William Morris et le mouvement nouveau de l'art décoratif* (Geneva, Eggiman), *Conférence faite à Genève en l'Aula de l'Université le* 13 *janvier* 1897, p. 53. Lahor quotes Morris as having said : « Soyez et restez Anglais; restez vous-mêmes », and adds : « Ce qu'il dit aux Anglais, je le dis aux Français ».

2. *L'Art nouveau* (Paris, Lemerre, 1901), p. 2.

3. *W. M. et le mouvet. nouveau*, etc., p. 16, n. 1.

Morris wanted art to penetrate deeper and deeper into the lives of the common people; for this to take place, artistic productions must of necessity be inexpensive, that is, machine-made, « mass-produced » almost. And yet, says the lecturer [1], Morris « était entré en guerre contre la machine ». Obviously, Morris was too much of an optimist. His Socialism, generous in its intentions, is too vague, too indefinite for the French critic. In *News from Nowhere* he finds the picture « trop enchanteur, trop irréel, d'un monde idéal à venir, où l'ordre parfait s'établit sans la contrainte des lois, par le seul consentement libre, harmonieux, de volontés devenues toutes, il ne dit pas comment, favorables à l'ordre et bienveillantes [2] ». Morris himself he finds too optimistic — « il vit trop beau : il espéra trop, il attendait trop des hommes [3] ». Perhaps the greatest merit of Morris' decorative art is that simplicity and vigour which made it applicable to the houses of rich and poor alike, and which consequently marked a step towards the destruction of « une inégalité qui dure toujours et qui pourrait cesser comme tant d'autres [4]. »

But what is even more interesting about « Jean Lahor »'s work in Geneva is the fact that, shortly before he gave the lecture we have just examined, he had tried to arrange for a large exhibition of Morris' decorative art in the Musée des Arts Décoratifs. It was not really a success, however, largely, it would appear, on account of lack of collaboration on the part of Morris' firm. The organiser expressed his regrets that the choice of wall papers and materials sent was both small and not one which either William Morris or himself would have made. — « Cette exposition, par le fait de cette maison, n'a donc contenté personne. »

This attempt to present the work of Morris to the general public, failure though it may have been, is none the less important in the history of Morris' work outside England, for it was not until 1900, apparently [5], that the French public had the opportunity of seeing examples of Morris' art. In the British Pavillion at the Paris Exhibition in 1900, were hung those wonderful « Grail » tapestries now in the Birmingham City Art Gallery.

Now that the French public had been practically *forced* to acknowlege the beauty of Morris' art, « Jean Lahor » seized the opportunity of continuing his propaganda. In his volume on

1. P. 41.
2. P. 24, n. 2.
3. P. 44.
4. P. 60.
5. See G. Vidalenc, *La transformation des arts décoratifs au* XIX^{e} *siècle, William Morris, son œuvre et son influence* (Caen, 1914), p. 257.

L'Art nouveau [1] he describes the work of Ruskin and Morris and tells how their influence had spread outside England. He emphasises more than once the importance of the « nationalism » of their work — « un retour à des lignes, à des traditions, non plus grecques, latines ou italiennes, non plus classiques, mais anglaises [2] ».

Like Morris, « Jean Lahor » would have art *for* the people, though he no longer believes in the possibility of art *from* the people [3]; he would like to use art in order to bridge the gap between the « classe qui se croit et que l'on dit supérieure (et) celle qui se croit et que l'on dit inférieure [4] ». He intends, then, not only to improve housing conditions and to try to provide good but inexpensive decoration, but also to pay the strictest attention to the provision of good but inexpensive food stuffs [5]. He would encourage, too, the creation of « magasins d'art populaire » (Does he mean art *from* the people, in spite of what he had said previously?) which would lead, he hopes, to the formation of « un art populaire nouveau » by means of which « on reviendrait comme l'ont fait si heureusement des artistes d'Angleterre... aux formes de l'art rustiques de jadis. » And he concludes : « C'est que tout pour moi art, hygiène et médecine même, et morale même, et d'abord la morale, tout n'est qu'esthétique, et que l'esthétique est seule peut-être la raison du devoir, et que le devoir pour moi rentre ainsi, selon l'idée grecque, dans la science du beau [6]. »

With these ideals in view, he then went on to produce a series of works of a practical nature, the result of careful investigations into different social problems, and full of suggestions inspired directly by the work of Morris.

In 1900, before he wrote *L'Art nouveau*, he had published under the name of Dr. Henri Cazalis *La Science et le Mariage, étude médicale* [7], in which he laid the foundations of his work of

1. Paris, Lemerre, 1901. The book is divided into the following sections : *Son histoire*; *L'A. N. étranger à l'Exposition*; *L'A. N. au point de vue social.*
2. P. 11.
3. P. 92.
4. P. 94.
5. « J. L. » is strongly in favour of the work of building model houses and establishing working-men's restaurants done in Lyons by a M. Mangini, of whom, he says, Morris would certainly have approved. The excellent work of M. Mangini has been further studied by « Jean Lahor » in *L'Alimentation à bon marché saine et rationnelle* (Paris, Alcan, 1908), ch. IV, p. 35.
6. P. 103.
7. Paris, Doin, 1900. See also his *Quelques mesures très simples protectrices de la santé de la race. Communication à l'Académie de médecine. Additions et commentaire*, 31 pp. (Paris, 1904).

social reconstruction, dealing with such subjects as venereal diseases, tuberculosis, heredity, the dangers of alcohol, malthusianism.

Not only must the health of the race be kept at a high standard, but the beauty of its natural surroundings must be preserved. Beauty is not really a common thing, but rather an exception, and when Nature provides beauty, it is surely man's duty to preserve it. For beauty ought to be as necessary to him as daily bread. Why, then, does man persist in destroying sites of great natural beauty in the name of Progress ? Was it essential, for example, to destroy the natural beauty of the Perte du Rhône in order to provide electric power? In that case, as in many others, was not the very beauty of the place of commercial value? Did it not attract large numbers of tourists to the country? Or again, why must those beautiful grey rocks of Fontainebleau be used to make paving-stones which in turn may be used in barricades in some civil war which will neither kill nor correct that detested *administration?* Must the natural beauties of a Yellowstone Park be ruined by « cette abomination nouvelle des affiches »? Surely the day is not far off when, according to Villiers de l'Isle-Adam, the very stars of Heaven will be marshalled into persuasive sentences such as : « Voulez-vous des corsets, oui ou non? » The beauties of mountain scenery are rapidly being spoilt by the construction of railways of one sort or another — « en attendant l'aviation bienheureuse qui peut-être enlaidira les cieux ».

Thanks to the initiative of Ruskin and Morris, England has not only a Society for the protection of ancient buildings, but also the Commons Preservation Society, the Metropolitan Public Gardens Association, the Selborne Society, the National Trust for places of historic interest or natural beauty, not to mention the National Society for checking the abuses of public advertising.

Consequently, « Jean Lahor » strongly advocates the foundation in France of a Society for the protection of sites of natural beauty. His article on the subject [1] appeared in the *Revue et Revue des Revues* on March Ist 1901. In an off-print of the article in the Bibliothèque nationale [2] there is a manuscript note, signed « J.-L. », to the effect that : « à la suite de cet article, tiré à peu d'exemplaires, a été créée par moi [3] la *Société pour la protection des paysages* aujourd'hui très vivante et active [4] ».

1 *Une société à créer pour la protection des paysages français* (Paris, Lemerre).

2. 8° S., Pièce, 9796.

3. The words « par moi » have been added between the lines.

4. The society (whose members included Sully Prudhomme, André Theuriet, Mistral, Carolus Duran, the King of Belgium, and members of the Touring

By 1906 the society had managed to have a law passed for the protection of the countryside [1] and in 1909 arranged the first international congress [2]. The society founded by « Jean Lahor » is still in existence [3].

If the natural landscape is to be kept beautiful, human dwelling places must not be a blot thereon. So the social reformer turns his attention to housing conditions in a booklet [4] in which he once more holds up England as an example to his countrymen. The pretty Port Sunlight cottages they had seen at the Exhibition of 1900 are not the only things of their kind in England.. Workmen's dwelling-houses of a superior type vare being built by bodies like the Artisans', Labourers' and General Dwellings Company, the Peabody Trust and especially by « ces admirables Quakers, les Cadbury, à Bournville. — Voilà un chocolat auquel je ne craindrais pas à faire une éclatante réclame », adds « Lahor ».

True, societies are being formed in different towns in France — Lyon, Bordeaux, Nancy, Rheims, Marseilles, Roubaix, Rouen, etc. — but are they going to realise that in workmen's dwellings beauty is as essential as cheapness and convenience? « Jean Lahor » draws up a long list of suggestions for schemes for cheap but effective decoration for schools, stations, hospitals, railway-carriages and even prisons, insisting that, in spite of Ruskin and Morris, machinery is indispensible if one is going to have « l'art en tout, partout, l'art à tous [5] ». He has also drawn up an elaborate programme for an « exposition internationale d'art populaire et d'hygiène », confident that it would help the world to have dore with « toutes les laideurs, tous les enlaidissements de la vie [6] ». Similar detailed schemes are developed in his pam-

Club, the Club Alpin, the engineers of the Ponts et Chaussées) met at the Crêt du Maure near Annecy (Haute-Savoie) on June 14th 1903. « Jean Labor » addressed the meeting and a poem of his, « Les Arbres », dedicated to André Theuriet, was read. See, *La Fête de l'Arbre, célébrée le* 14 *juin* 1903... *Conférence de M. Jean Lahor vice-président de la Société pour la protection des paysages* (Annecy, Abry, 1903).

1. See Jean Astié, *La Protection des Paysages, loi du* 21-24 *avril* 1906 (Lyon, Legendre, 1912).

2. See, *Le premier congrès international pour la protection des paysages* (Paris, 17-20 oct., 1909). *Compte rendu revu et annoté par Raoul de Clermont, Fernand Cros-Mayrevieille et Louis de Nussac* (Paris, Soc. pour la protection des paysages français, 26, rue de Grammont, 1910),

3. See Pierre Leroux de La Roche, *La protection des paysages* (Paris, Presses Modernes, 1932).

4. *Les habitations à bon marché et un art nouveau pour le peuple* (Paris, Larousse, 1903).

5. P. 63.

6. P. 90. See also his article *Un musée à créer, le musée de la Savoie* in *L'Avenir*, Aix-les-Bains, August 7th 1901.

phlet *L'Art pour le peuple à défaut de l'art par le peuple* [1]. Elsewhere [2], too, dealing with the same subject, he quotes the work of Morris as the source of his ideas on decoration.

The last steps towards « Lahor's » ideal are to be found in his book on *L'Alimentation à bon marché saine et rationnelle* [3]. Having explained how a perfect race could be made to live amongst beautiful surroundings, both natural and man-made, he now goes on to show how that perfect race may be kept alive on the best possible food at the lowest possible cost. The book is full of the results of the author's enquiry into the production of cheap foosdtuffs in various foreign countries [4]. It tells how the poor are well fed in soup-kitchens, how workingmen's restaurants are being established under the best possible conditions. But the part of the book which is of real interest to-day is the chapter entitled « Philosophie de l'Alimentation », in which the writer comes back to the general idea underlying the whole of his activities. — « *Le bon marché et la simplicité de la vie*, voilà les deux termes auxquels... on arrive toujours, comme ailleurs on arrive à l'art à bon marché et à la simplicité dans l'art, quand on veut l'art, comme la lumière, distribué à tous... Oui, la vie simple et à bon marché, une sorte de *mediocritas aurea*, voilà le secret d'une partie du bonheur, le reste du bonheur devant être recherché dans une vie spirituelle [5]. »

In the midst of his activities « Jean Lahor » died suddenly in Geneva in 1909; to the end an admirer of Morris but at the same time a firm believer in the possible contribution of science to the greater happiness of humanity [6].

He once wrote of Morris : « le chef-d'œuvre de Morris fut avant

1. Paris, Larousse, n. d. [1902].

2. *Notes sur les principes de la décoration de la maison ouvrière*, in *Exposition d'économie et d'hygiène sociales organisée par* Le Journal *au Grand Palais des Champs Élysées*, Paris, janv.-fév. 1905. « J. L. » says : « La maison sera saine d'abord, elle sera propre et elle sera donc meublée avec goût et simplicité... William Morris a dit : Plus l'art s'élève plus il est simple. »

3. By « Lahor » and his pupil Dr. Lucien-Graux, Paris, Alcan, 1908.

4. « Je fus chargé l'an dernier par le *Musée Social* d'une enquête en Suisse et en Allemagne sur l'alimentation à bon marché et les restaurants populaires » (p. 46). The book contains a great deal of information about England, as well sa about Switzerland and Germany.

5. Pp. 251-252.

6. « Et la science arrivera peut-être à créer un état social idéal, où l'individu ne sera pas sacrifié à la société, comme dans certaines utopies socialistes, ni la société sacrifiée à l'individu, comme dans la conception anarchiste, mais où la Collectivité et l'Individu se prêteront mutuellement leurs forces, pour les accroître, non les diminuer, pour les exalter, non les affaiblir ». (*L'Alimentation*, etc., p 253).

tout sa vie [1] ». The same remark is equally applicable to « Lahor » himself and his life-work is perfectly summarised in his own verses :

Des tristes, des souffrants, de tant d'âmes qui pleurent
Approche avec amour, et les viens relever :
C'est en luttant, souffrant, en mourant comme ils meurent,
Qu'ils t'ont permis de vivre et permis de rêver !

Thomas Walton.

1. *L'Art pour le peuple*, etc., p. 70.

CHRONIQUE

L'actualité : trois commémorations : « Kalevala », Maïmonide, Victor Hugo. — Publiée en 1835 par les soins d'Elias Lonnrot, la fameuse épopée de *Kalevala ou les runes caréliennes de l'antiquité finnoise* révéla, en trente-deux chants et plus de douze mille vers, un ensemble traditionnel de croyances mythologiques auquel devaient succéder d'autres exhumations, constituant ainsi un véritable trésor, le patrimoine d'une nationalité ancienne menacée de disparition : le souvenir reconnaissant de la Finlande a conféré, au centenaire de cette publication, une solennité justifiée.

D'autre part, le printemps dernier a vu se multiplier les commémorations du philosophe judéo-espagnol Maïmonide, né à Cordoue le 30 mars 1135 : de nombreux articles de journaux et de revues, s'ajoutant à des réunions et à des conférences variées, ont rappelé le rôle joué, dans l'éclosion de l'humanisme occidental en même temps que dans l'idéologie hébraïque, par l'auteur du *Guide des inquiets*.

Enfin, le mois de mai 1885 ayant vu s'éteindre la longue existence d'un grand poète qu'un peuple enthousiaste accompagna au Panthéon après l'avoir veillé sous l'Arc de triomphe, il était tout indiqué pour la France de 1935 de célébrer par la musique, le discours et la récitation, le souvenir de Victor Hugo.

La déférence de l'esprit occidental n'a donc pas cessé d'admettre aux pôles de son activité ce qui peut être, en effet, considéré comme les animations les plus efficaces de sa vie intellectuelle : d'un côté l'anonyme déférence à des croyances admises par tout un groupe humain qui y trouve des raisons communes de foi et de certitude, donc de cohésion et de durée; de l'autre côté, l'effort d'esprits qui se proposent une finalité autonome, suivie ou non d'adhésions collectives, digne d'être étendue à des gens d'une autre foi, reposant sur l'interprétation des lois de la Nature chez Maïmonide et sur la mystique du Progrès chez Hugo.

Peut-être le contraste est-il surtout grand entre les deux premières de ces illustrations, puisqu'il y a dans le *Kalevala* un maximum de *magie* et chez le médecin juif une quintessence de rationalisme : il n'y a guère de commune mesure, sauf le prestige

de toute spiritualité, entre des démarches aussi opposées. De même, il n'est guère possible d'imaginer contraste plus absolu entre les *runoia*, les « diseurs de runes » récitant de mémoire, une nuit durant, leurs strophes abondantes, et le penseur vraiment solitaire qui, proclamant que le « livre de la nature » est un livre de *lois*, dominait les données rabbiniques par une entente pacifiée de l'ordre des choses.

Nous ne dirons point que ce sont exactement les mêmes éléments du public européen qui ont prêté le plus d'attention à l'une et à l'autre des commémorations de Helsinki et de Cordoue. Mais ne fût-ce que pour souligner le caractère *dualiste* des « sources modernes de la vie intellectuelle » — il importait de signaler des orientations qui ne sembleraient absurdes qu'à des esprits simplistes, et qui ne se fondraient dans une prétendue unité qu'au grand dommage des facultés créatrices.

Enfin, nous avons maintes fois constaté ici même (cf. *Revue*, t. VI, p. 518, confirmé par un article récent de M. N. Popa) que Victor Hugo, ayant dû beaucoup de son apothéose à la politique, ayant aussi incarné un idéal plus cher aux peuples latins qu'aux autres, ne pouvait compter sur l'unanimité d'adhésion que trouvèrent, en des célébrations analogues, un Shakespeare, un Dante, un Goethe. La revue *Le Mois*, ayant eu l'idée d'interroger plusieurs personnalités européennes au sujet de la gloire actuelle du grand poète français (Maurice Baring pour l'Angleterre, Heinrich Mann pour l'Allemagne, Miguel de Unamuno pour l'Espagne, Adriano Tilgher pour l'Italie, Alexis Tolstoï pour la Russie soviétique; *Le Mois*, 1er mai-1er juin) a obtenu des réponses très diverses, qui vont de l'admiration constante (Angleterre) aux plus graves réserves (l'Italie) et presque à la négation de toute influence durable (Espagne). La plupart des manifestations qui ont célébré le poète d'*Hernani*, le romancier des *Misérables*, ont, en France même, corroboré ces vues. Que seront, en 2002, les fêtes commémoratives de la naissance de Victor Hugo?

Travaux en cours. — M. Lawrence M. Price, de qui les travaux bibliographiques ont été souvent signalés ici, a achevé une étude sur *Inkle et Yariko*, « thème » romanesque du XVIIIe siècle.

M. R. Willemyns, professeur à l'Athénée de Gand, a entrepris une étude d'ensemble sur *Grillparzer et la France;* M. Taylor, la suite de son travail sur *L'Influence de Carlyle en France*, tandis que M. J. Simon va présenter *Les Iles Marquises dans la littérature et dans l'art*.

Plusieurs des sujets traités au 68e Congrès des sociétés savantes de France, et destinés à une publication plus ou moins prochaine, intéressent nos études à quelque degré : H. M. Burlat, *La population étrangère à Lyon et dans quelques autres centres rhodaniens ;* Ang. Quesnot, *Gens de Dieppe et comédiens sous Louis XV ;* Mlle A. H. Joly, *Jean-Baptiste Willemoz et la Franc-Maçonnerie mystique* (1750-1774); Fr. Dutacq, *L'occupation autrichienne à Lyon en* 1815; Ch. et M. Armand, *Un précurseur malchanceux, Lyon des Roys, poète, oncle de Lamartine.*

Autour des Universités. — Comme d'ordinaire, la fin de l'année scolaire a vu se multiplier, à Paris, les conférences « hors série ». Du 7 au 14 mai, M. Stanislas Kot a étudié, au Collège de France, *le mouvement antitrinitaire au* XVIe *et* XVIIe *siècle.*

M. Léon Rey, le 10 mai, à la Sorbonne, a reconstitué la charmante idylle de *Pierre Loti et Pasquala Ivanovitch;* M. S. Narusé, le 22 mai, a parlé de *Montaigne et la sagesse de l'Extrême-Orient.*

L'association des étudiants de la Faculté des Lettres à l'Université d'Amsterdam a organisé au cours des années universitaires 1933-34 et 1934-35 une série de conférences sur le sujet général : *Le développement de la comédie classique en Europe.*

Après une introduction sur la comédie classique (W. E. J. Kuiper), on a étudié successivement la comédie classique en Espagne (Van Praag), en Italie (Morpurgo), en France (Gallas), en Angleterre (Mlle Frylinck), en Hollande (Zyderveld), vue d'ensemble (Gallas). Par suite d'une indisposition de M. Van Dam, la conférence sur l'Allemagne n'a pas pu se faire.

Publications récentes. — En un fort beau petit volume illustré (The University of Chicago Press, 1934), M. Charles R. Baskervill fait un sort à un manuscrit encore inédit de Pierre Gringore, *De la réception et entrée de la illustrissime dame et princesse Marie d'Angleterre dans la ville de Paris, le* 6 *novembre* 1514 : Marie Tudor, « reine de France », était en effet l'objet d'un « pageant » comme l'usage alors en était aussi commun en France qu'en Angleterre, et il ne fallait pas moins qu'un poète pour « inventer et composer les mystères » mis en œuvre à cette occasion-ci. En dehors des compliments de circonstance, en vers assez précis, il s'agit surtout de descriptions, qu'authentiquent d'appréciables figurations allégoriques où le lys et la rose ne sont pas seuls à voisiner.

Notre collaborateur et ami Georges Le Gentil a publié, chez Armand Colin, *La Littérature portugaise.*

La « Renaissance du Livre » publie, dans sa collection Les Cent Chefs-d'œuvre étrangers, le t. II du Cervantes de notre collaborateur Maurice Bardon. Ce volume contient une traduction nouvelle de passages extraits de *La Galathée;* deux *Nouvelles exemplaires* d'après la traduction Viardot; *Le Rufian heureux*, dans la traduction A. Royer.

Les mystiques espagnols en pleine Angleterre protestante? Ce paradoxe apparent n'étonnera que ceux pour qui le problème religieux de ce pays ne serait pas, avant tout, *l'individualisation de la foi*, nullement sa disparition. M^lle^ Maria Hagedorn met peut-être un peu sur le même plan, dans le livre documentaire consacré à cette curieuse question (*Reformation und spaniche Andachtsliteratur: Luis de Granada in England.* Leipzig, Tauchnitz, 1934; in-8°), les éditions proprement britanniques de cette littérature religieuse et celles qui, à Paris, Rouen, Douai, Saint-Omer, Louvain, Cologne, etc., témoignaient surtout d'une « émigration », d'un « refuge » auxquels s'adressaient des livres malgré tout suspects à une grande partie du public anglais. D'ailleurs la contrebande en était courante, et ainsi l'exaltation catholique atteignait en fin de compte des insulaires parmi lesquels se rangeaient même des « papistes » déclarés. Encore y aurait-il lieu, bien souvent, de pousser plus loin la recherche des traductions françaises qui, dans le même temps et parfois au même lieu d'édition, témoignaient surtout d'entreprises de librairie édifiantes, destinées à diffuser coûte que coûte des ouvrages jugés indispensables à la chrétienté.

Un fâcheux pourcentage de coquilles n'empêche pas les deux cents pages de M. H.-L. Brugmans, *Le séjour de Christian Huyghens à Paris... suivi de son Journal de voyage de Paris à Londres* (Paris, P. André, 1935) d'ajouter des témoignages importants au dossier le plus significatif peut-être de la chronique intellectuelle des temps modernes : le maintien de l'esprit de libre recherche au milieu du xvii^e^ siècle. Comment un cartésianisme avéré, un peu de spinozisme secret, mais surtout une application des curiosités expérimentales à des domaines plus étendus de physique, mécanique, physiologie, sont le fait d'un milieu d'intellectuels; comment à Paris et à Londres, un Hollandais de la taille de Huyghens trouve société à son goût, plus mondaine en France, plus docte en Angleterre, accueillante à la musique, à une féminité élégante en même temps qu'à un clergé dont le P. Mersenne et l'abbé Quillet sont des représentants notables : c'est ce que le *Journal* et son commentaire mettent bien en valeur.

Parmi les instruments de travail qui ont été mis récemment à la disposition des comparatistes, signalons d'une façon toute particulière *La Pologne en France, Essai d'une bibliographie raisonnée*, par Jean Lorentowicz, avec la collaboration de A. M. Chmurski (Institut d'études slaves de l'Université de Paris. Bibliothèque polonaise, IV. Paris, Champion, et Société française de librairie Gœthner et Wolff). La longue histoire des relations de la Pologne et de la France, l'auteur la jalonne par une bibliogrpahie qui ne comprend pas moins de 4.260 numéros, et qui est excellemment soignée. Il suivra la même route, dans le domaine politique, diplomatique; pour le moment il est allé à ce qu'il a jugé le plus pressé : *Littérature, Théâtre, Beaux-Arts*. Labeur énorme qui rendra autant de services, dans son apparence de sécheresse, que les plus amples développements.

M. James Hutton apporte une importante contribution à la poésie dans *The Greek Anthology in Italy to the year* 1800, Cornell Studies in English, XXIII. A peu près divisé en deux parties égales entre les poètes latinisants et les auteurs en langue vulgaire, son soigneux inventaire est aussi précédé d'une *Introduction* où il y a beaucoup à apprendre pour la destinée des « genres », des structures; et comme Aurelio Bertola et Cerretti sont parmi les derniers d'une liste commencée à l'aube de la Renaissance, une continuité impressionnante se dégage d'une énumération qui pourrait sembler fastidieuse si l'importance *évolutive* de l'épigramme n'y était impliquée.

L'étude de M. K. L.-F. Thielke, *Literatur-und Kunstkritik in ihren Wechselbeziehungen : ein Beitrag zur englischen Aesthetik des* 18 *Jahrhunderts* (Halle, Niemeyer, 1935; 125 p. in-8°) apporte à la fois un peu plus et beaucoup moins qu'on n'eût espéré. Un soigneux dépouillement des innombrables traités, essais, etc., où le xviii^e siècle anglais tâchait de se mettre en règle à l'égard de l'*ut pictura poesis* se renforce d'une habile consultation du *Gentleman's Magazine* — et dès lors une partie authentique de l'opinion peut être incluse dans certaines données. Mais la question qu'on pourrait appeler « laoconienne », à savoir si l'*imitation*, chère à Du Bos, régit l'activité de musique et poésie comme celle de peinture et statuaire — cette question, évoquée pourtant au sujet de Burke, n'est vraiment pas assez soulignée dans des signalements qui, dès lors, n'ont qu'un intérêt documentaire.

L' « Institut français de Washington » vient d'ajouter un nouveau « document historique » à une série souvent signalée ici — et c'est en même temps un fort beau volume : le Comte de Col-

BERT MAULEVRIER, émigré de 1792 après avoir été un combattant de Yorktown, a laissé le journal inédit de son *Voyage sur les bords de la Susquehanna, puis au Niagara et au Canada*, et ces soixante-douze pages, précédées d'une Introduction de M. G. CHINARD et suivies de quelques notes, accompagnées d'aquarelles et de croquis, sont un document fort curieux pour une époque particulièrement intéressante au gré des Français de la fin du XVIIIe siècle.

Est-ce un cycle qui s'achève? L'auteur de *Werther*, il y a un siècle et demi, semblait nocif à l'ordre social, et le point de vue chrétien s'opposait volontiers aux préceptes et à l'exemple de son agnosticisme en religion et en morale : aujourd'hui, terminée l'évolution de sa personne et de son œuvre, Goethe ferait plutôt figure de conservateur. M. Robert d'HARCOURT est trop avisé de ce qu'il y eut de divers et de fluctuant chez un homme que certains ne cessent pas de considérer comme un « olympien » figé, pour donner dans des formules, mais la *maîtrise de la vie* qu'il présente chez lui n'est pas éloignée d'équivaloir, chez Goethe, à de la vertu constructive. Aussi son *Goethe et l'art de vivre* (Paris, Payot, 1935) surtout documenté d'ailleurs par le *Geheimrat*, ses témoignages de la maturité et de la vieillesse et les *Conversations* (qu'on souhaiterait rafraîchis par l'édition de 1906) propose-t-il cette discipline d'un grand intellectuel à la méditation de notre époque trépidante. En dépit de l'égocentrisme et d'une « certaine désespérance interne », il est certain que, de nouveau, ce grand exemple mérite d'être proposé à notre temps — et pour des raisons différentes de celles qui l'ont fait apprécier aux générations de 1825, de 1835 ou de 1880.

M. Miodrag IBROVAC, bien connu des lettrés par sa thèse de Sorbonne sur *J.-M. de Hérédia*, vient de donner une *Anthologie de la Poésie Yougoslave des* XIXe *et* XXe *siècles, avec une Introduction et des Notices* (Delagrave).

Sous le titre : *Attraverso la poesia e la vita* (Bologna, Zanichelli), Arturo FARINELLI recueille des articles, des discours, qui portent tous la marque du comparatiste, et dont quelques-uns sont de nature à nous intéresser particulièrement : *Gl'influssi letterari e l'insuperbire delle nazioni*, article que nous avions vu dans les « Mélanges Baldensperger »; *Il rogo del manoscritto del mio viaggio hispanico; Prime avventure del mio germanesimo; Chateaubriand e Virgilio; Wagner e Calderon.*

Dans l'ouvrage intitulé *Au hasard des soirées*, où il a recueilli ses chroniques théâtrales (Paris, Gallimard), M. Pierre BRISSON n'a pas manqué de faire une place aux pièces étrangères qui ont pris place dans notre horizon contemporain. Il étudie, avec sa

vigueur et sa pénétration coutumières, *Le premier Hamlet, représentation de Gaston Baty; Le second Hamlet, représentation de Pitoeff; La Tempête; Coriolan.* De Goethe : *Stella.* Dans *Pirandello et le Pirandellisme*, il marque la place du célèbre auteur italien dans l'histoire du théâtre.

Puisque l'auteur fait une large place à la « parole » étrangère, et parle même de « rhétorique comparée », avec orateurs allemands, italiens, espagnols, anglais, etc., à l'appui, il est légitime de signaler ici les deux volumes du Dr A. Wicart, l'*Orateur* (Édition Vox, 1935). Il y aurait quelque mélancolie à dire avec lui que « nous vivons *sous le règne de la parole* » (p. 5) puisque, dès lors, l'incertitude du monde actuel nous rappellerait le dicton grec selon lequel « les actes sont mâles, les paroles sont femelles ». Des conseils techniques, où la physiologie et l'hygiène tiennent la place qui convient, justifient le principal dessein de l'auteur, qui prend surtout de l'angle d'une sorte de *phonétique pratique* les diversités vocales et oratoires qu'il lui plaît d'invoquer : elles pourraient être rattachées à d'autres ensembles, et, par exemple, quiconque a entendu Sun-Yat-Sun parler, en Chine, en 1912, reconnaissait incontestablement dans son élocution l'influence de missionnaires méthodistes. Car il est probable qu'en ces matières oratoires comme en fait de littératures écrites, des contaminations fécondes se produisent...

On trouvera, dans le Compte rendu des *Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, Mars-Avril 1933, différentes *Psychologies nationales* soit au titre des *Travaux de MM. les membres et correspondants de l'Académie* (*La psychologie du peuple français*, par M. André Siegfried; *allemand*, par M. Albert Rivain; *anglais*, par M. Jacques Bardoux), soit au titre des *Communications des savants étrangers* à l'Académie : *La psychologie du peuple italien* par M. Paul Hazard; *des peuples balkaniques*, par M. Jacques Ancel.

Le tome V et dernier de l'*Histoire générale illustrée du Théâtre*, par Lucien Dubech, avec la collaboration de Jacques de Montbrial, de Claire-Eliane Engel, et de Madeleine Horn-Monval, vient de paraître à la Librairie de France. Il se divise en deux parties : Le Théâtre français; le Théâtre européen. Ce dernier n'est pas considéré dans ses courants généraux, mais plutôt sous l'aspect qu'il présente dans chaque pays particulier, Allemagne, Autriche, Danemark, Angleterre, Espagne, Italie, Pologne, Russie, Scandinavie. Ainsi s'achève une publication qui n'est pas par-

faite, qui est manifestement inégale, mais qui a du moins le mérite d'embrasser courageusement un vaste ensemble, et de fournir une foule de données précieuses sur le théâtre européen, depuis ses débuts jusqu'aux formes les plus modernes du spectacle, jusques et y compris le cinéma. Ce tome V comprend un Index des auteurs, des acteurs et des pièces cités aux tomes précédents, qui achèvent d'en faire un utile instrument de consultation.

Les vivants et les morts. — Nous avons toujours professé ici cette vérité qui est évidente en soi, mais que la pratique vérifie rarement, à savoir qu'il vaut mieux honorer les grands écrivains dont on célèbre le centenaire par des contributions solides et durables que par de vains discours. L'Italie inaugure, pour le centenaire de la naissance de Carducci, une édition nationale de ses œuvres. Les deux premiers volumes (I, *Primi versi;* II, *Juvenilia e Levia Gravia*) paraissent à Bologne, chez Zanichelli; vingt-trois autres suivront. Il s'agit d'une édition critique, qui donne toutes les variantes du texte.

Le centenaire de Lope de Vega a été célébré en France par une série de conférences substantielles, données à l'Institut d'études hispaniques de l'Université de Paris; et par une séance solennelle à la Sorbonne. Sous la présidence de M. de Cardenas, Ambassadeur d'Espagne, M. Paul Valéry y a parlé de *Lope de Vega, poète;* divers poèmes du grand auteur espagnol, et *Quatre scènes d'amour tirées du « Chien du jardinier »*, dans la traduction de Mathilde Pomès, ont recueilli les applaudissements du vaste public intellectuel de Paris.

Parmi les différentes manifestations qui ont célébré à l'étranger le cinquantenaire de la mort de Victor Hugo, signalons la publication en Italie d'un choix, abondant et bien présenté, de ses meilleurs vers (Victor Hugo, *Poesie, scelte da Enrico Somaré. Sedici tavole fuori testo.* Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche). Une préface, due à l'auteur du recueil, Enrico Somaré, montre le « caractère résistant » de cette poésie.

Vernon Lee — de son vrai nom Violet Paget — vient de terminer dans sa villa toscane une longue existence (1856-1935) consacrée aux lettres, et plus particulièrement aux lettres italiennes. Ses *Studies of eighteenth Century in Italy* (1880) ont fait époque, pour leur valeur synthétique aussi bien que pour leur pénétration psychologique. Mario Praz, dans la Revue *Pan* (Avril), a dessiné sa physionomie et a payé à sa mémoire un juste tribut.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1935 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Giese (Jos. J.). Folklore en Thematologie (*Neophilologus*, XX).

Id. Traditie en mode, tijdgeest en reactie in verband met het letterkunding komparatisme (*Ts. voor Taal en Letteren*).

Jockers (E.). Philosophie und Literaturwissenschaft [uniquement informé de considérations exposées en allemand, avec une stupéfiante erreur, p. 84, transformant Budapest en Prague et escamotant le Congrès dont il a été souvent parlé ici] (*Germanic Review*, avril).

Puppo (O.). Linguistica e critica letteraria. Orientamento storico (*Rivista di sintesi letteraria*, octobre 1934).

Levi (G. A.). Pensiero e poesia. Risposta (*Ibid.*).

Necco (G.). Esigenze empiriche nello studio dei problemi estetici (*La Nuova Italia*, avril-mai).

Motifs, thèmes et types.

Lovejoy (A.-O.) et Boas (G.). Primitivism and related ideas in antiquity, with supplementary Essays by W. F. Albright and P. E. Dumont. Baltimore. The Johns Hopkins Press.

Amade (J.). Mélanges de folklore. Perpignan, Imprimerie de l'Indépendant.

Mosca (B.). La favola e il problema di Psiche (*Tempo nostro*, Février).

Roseira (Al.). Vida do cativo monge confesso (*Boletim de Filologia*, I, 1, et III, f. 1 et 2).

Id., A lição nunesiana da « Vida do cativo monge » (*Ibid.*, *f.* 3).

Leman (A.). Une édition inconnue du Manuel du Chevalier chrétien d'Erasme (*Bulletin du Comité Flamand de France*, fasc. 1).

Costil (P.). André Dudith, humaniste hongrois, 1533-1589. Paris, Les Belles-Lettres.

Dupront (A.). D'un humanisme chrétien en Italie [influence de la contre-réforme] (*Revue historique*, t. CLXXV).

Levi-Malvano (E.). La fortuna d'una teoria drammatica in Italia (Le drame bourgeois) (*Giorn. storico*, mars).

Tchéraz (M.). La vie de Napoléon d'après une légende arménienne (*Rev. des Études napoléoniennes*, mars).

Sampson (Ashley). Religion in modern Literature (*Contempor. Rev.*, avril).

Orsini (N.). Il senso dell' amore negli Inglesi moderni (*Pan*, juin).

Stephen (L.). Le terrain de jeu de l'Europe. Traduction de Cl. E. Engel [Les Alpes]. Éditions V. Attinger, Collection Montaigne.

Venditti (M.). Interpretazione di Napoli (*Nuova Antologia*, 1er mai).

Reade (A. R.). Main currents in modern literature [sauf pour Conrad, fort « insulaire en général »]. London, L. Nicholson and Watson.

Grillet (Cl.). Le diable dans la littérature du xixe siècle. Lyon-Paris, Vitte.

Relations générales.

Cappiello (L.). Sovrani colti e maestri e scolari nelle Università francesi, italiane e spagnuole del Medio Evo (*Rass. di studi francesi*, mai).

Frantz (R.-W.). The English traveller and the movement of ideas 1660-1732 (*Univ. Studies publ. by the University of Nebraska*, XXXII-XXXIII).

Brugmans (H.-L.). Le séjour de Christian Huyghens à Paris et ses relations avec les milieux scientifiques français, suivis de son Journal de voyage à Londres et à Paris. Paris, Droz.

Giraud (V.). Les origines du xviiie siècle [à propos de Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne*] (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril).

Ferrari (L.). L'abate A. Conti e Madama de Caylus (*Atti del R. Istituto Veneto*, XCIV, p. I, 1934-1935.

Grégoire (H.). La Tempête de Shakespeare et les peuples balkaniques (*L'Europe centrale*, 25 mai).

Houvens Post (H.). La société des nations de l'Abbé de Saint-Pierre. Amsterdam, De Spiegel.

Pellegrini (C.). Il gruppo di Coppet (*Annali della R. Scuola Normale superiore di Pisa*, 1934).

Cumings (E.-K.). The literary development of the romantic-fairy tale in France, Bryn Mawr, 1934.

Zolnai (B.). Le style « biedermeier » dans la littérature (*Acta*, t. VII).

Baldensperger (F.). Intellectuels français hors de France (*Revue des Cours et Conférences*, 15 et 30 avril, 15 et 30 mai, 15 et 30 juin, 30 juillet).

Estrada (G.). Un siglo de relaciones internacionales de Mexico (*Archivo historico diplomatico Mexicano*, vol. 39).

Viglione (F.). La critica letteraria di Henry W. Longfellow. Firenze, Vallecchi, 1934.

Givanel i Mas (J.). El teatre estranger en llengua catalana (*La Revista*, janvier-juin).

Influences italiennes.

Wenzelides (A.). *La Divina Commedia* in Yougoslavia (*Dante*, mai).

De Biase (A.). Dante e i protestanti nel secolo XVI (*Civiltà cattolica*, janvier).

Rado (A.). Un petrarchista ungherese (*Atti del R. Istituto Veneto*, t. XCIII, 9).

Marti de Riquer. Els poetes Petrarquistes de Catalunya (*La Revista*, janv.-juin).

Chérel (A.). La pensée de Machiavel en France. Paris, L'Artisan du Livre.

Camugli (S.). Montaigne et Machiavel (*Dante*, mars).

Michel (P.). [Réponse au précédent article] (*Ibid.*).

Corvaglia (L.). Vanini e Leys. Connessione ignorate nella lotta contro i Libertini in Francia (*La Critica*, 20 mars).

Charlier (G.). L'Académie française a-t-elle des origines italiennes? [réponse affirmative] (*Rev. de France*, 15 mai).

Bader (A. L.). The Modena Troupe in England. (*Mod. Lang. Notes*, juin).

Arcari (P.). Il Seicento creatore. Il Seicento nella civilta d'Italia e d'Europa (*Bollettino della R. Universita italiana per i stranieri*, fasc. 12 et 13).

Michéa (R.). La poésie des ruines au xviii^e siècle et la contribution de l'Italie à la sensibilité préromantique (*Études italiennes*, avril-juin).

Cioranescu (Al.). Teatrul lui Metastasio in România (*Studii italiene*, 1934).

Popovici (D.). Vico si Héliade (*Atheneum*, 1^er février).

Piccioni (L.). Giuseppe Baretti, difensore dell' Italia in Inghilterra (*Pan*, III, 2).

Roncaglia (G.). Il melodioso Settecento italiano. Milano, Hoepli.

San Lazzaro (Cl). L'Italia nei « Wanderjahre » del Gregorovius (*Convivium*, VI, 6).

Parducci (A.). L'Orlando innamorato nel teatro spagnuolo (*Annali della R. Scuola normale Superiore di Pisa*, 1934, XIII.)

Buriot-Darsiles (H.). Un poète souabe amoureux de Rome [Waiblinger] (*Le Trésor des Lettres*, 1^er mars).

Dollot (R.). Les logis de Stendhal à Milan (*Études italiennes*, avril-juin).

[Id.]. Stendhal à la Scala (*Mercure*, 1^er juin).

Hazard (P.). Stendhal à la Scala (*Nouvelles littéraires*, 22 juin).

Madini (P.). Stendhal il Milanese. (*Illustrazione italiana*, fasc. 20.)

Salvadori del Prato (T.). G. Carducci nella critica letteraria francese (*Tempo nostro*, février).

Marcu (A.). Contributie bibliografica la soarta lui Carducci in România (*Studii italiene*, 1934).

Buriot-Darsiles (H.). Carducci en France (*Dante*, juillet-août).

Fiumi (L.). Carducci visto da G. Maugain (*Ibid.*).

Rarincescu (M.). Duiliu Zamfirescu si Italia (*Studii italiene*, 1934).

Fucila (J. G.). et Carrière (J.-M.). D'Annunzio abroad, New-York. Publications of the Institute of French Studies.

Bersano Begey (M.). Studi recenti in Polonia sulla cultura lettereria italiana (*Rivista di sintesi letterarie*, octobre 1934).

Bordeaux (H.). Souvenirs d'Italie (*Rev. universelle*, 1^er juin).

Influences espagnoles.

Canfield (D.-L.). Spanish Literature in Indian languages of New Spain (*The Spanish Review*, mars).

Lewalter (E.). Spanish-Jesuitische und Deutsch-Lutherische Metaphysik des 17. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Geschichte der Iberisch-Deutschen Kulturbeziehungen und zur Vorgeschichte des deutschen Idealismus. Ibero-Amerikanisches Institut, Hamburg.

Schevill (R.). Lope de Vega, 1562-1635. (*The modern Languages Journal*, janvier).

Carlesi (F.). Traducendo il « Don Chisciotte » (*N. Antologia*, 16 avril).

Bertrand (J.-J.-A.). L'hispanisme allemand (xix^{e} et xx^{e} siècle) (*Bull. hispanique*, avril-juin).

Pitollet (C.). « El Medico de su honra » à Paris (*Les langues méridionales*, avril-juin).

Influences françaises.

Suolahti (H.). Der französische Einfluss auf die deutsche Sprache im 13 Jh. (*Mem. de la Soc. néo-philol. de Helsingfors*, X, 1933).

Desonay (F.). L'évolution du poème chevaleresque en Italie [origines françaises]. Bruxelles, 1935.

Villey (P.). Montaigne devant la postérité. Paris, Boivin.

Colla (Cl.). Montaigne. A 1533 Philosopher with 1933 ideas (*The French Review*, avril).

Macia (V.). Jacques-Auguste de Thou si Români (*Atheneum*, mars-avril).

Latham (Edw.). Le français dans les œuvres de Shakespeare (*Merc. de France*, 15 mai).

Gazzaniga (P.). Il Cartesio giudicato dal Gioberti (*Segni dei tempi, Rassegna di scienze moderni*, déc. 1934).

Trooz (Ch. de). Alceste et nous [quelques « valeurs » françaises] (*Rev. générale*, 15 avril).

Zolnai (B.). A gallicanizmus magyarországi visszhangja [L'écho du gallicanisme en Hongrie], Budapest, Minerva.

Bury (J. P.) Quelques voyageurs anglais en Alsace (1680-1860) (*Annuaire de la société... du Club vosgien.* Nouv. série, III).

Brunot (F.). Histoire de la langue française des origines à 1900. T. VIII. Le français hors de France au XVIII[e] siècle. Deuxième partie : L'Universalité en Europe. Troisième partie : Le français hors d'Europe. Paris, Armand Colin.

Chaumié (J.). La correspondance des agents diplomatiques de l'Espagne en France pendant la Révolution (*Bulletin hispanique*, avril-juin, juillet-septembre).

Parish (L.). Emerson's view of France (*Légion d'honneur*, janvier).

Breazu (I.). Un éloge roumain de la France [D. Bratianu en 1846] (*Rev. de Transylvanie*, nov.-déc. 1934).

Viatte (A.). Les origines françaises du spiritisme (*Rev. d'hist. de l'Église de France*, janvier).

Mapes (A.-K.). Rubén Dario's first sonnets in alexandrines (*Philological Quarterly*, janvier).

Castro (R.-S.). Rubén Dario y su creacion poetica (*Anales de la Universidad de Chile*, quatrième trimestre 1934).

Benoit (J.). L'âme franco-américaine [presse française en N[lle] Angleterre]. Paris, Jouve.

Sells (I.-E.). Matthew Arnold and France. Cambridge, Univ. Press.

Novak (A.). La mort de Victor Hugo et les écrivains tchèques (*L'Europe centrale*, 15 juin).

Popa (N.-I.). Actualitatea lui Victor Hugo (1885-1935) (*Atheneum*, I, 3).

Barbagelata (H.-D.). Victor Hugo et l'Amérique espagnole (*France-Amérique latine*, juillet).

Hazard (P.). Le cinquantenaire de la mort de V. Hugo (*Le livre français*, juillet).

Delattre (Louis). Le cinquantenaire de Victor Hugo (*Ac. royale de langue et de litt. fr. de Belgique*, juillet).

De Smaele (P.). Baudelaire het Baudelairisme. Hun Nawerking in de Nederlandsche Letterkunde. Bruxelles, Nijverheid en Geldwezen, 1934.

Bariska (M.). Les lectures françaises de Louis Kossuth (*Nouv. Rev. de Hongrie*, juillet).

Maseres (A.). França i Catalunya. Notes per l'estudi de la influencia de l'esperit francès en la literatura catalana moderna (*La Revista*, janvier-juin).

Valmy-Baisse (J.). L'art dramatique français et les tournées dramatiques en Hongrie (*Nouv. Revue de Hongrie*, mai).

Pierre (A.). L'influence française dans les lettres bulgares (*L'Europe centrale*, 1er juin).

Bédé (J. A.). Gustave Lanson (*The American Scholar*, IV, 3).

Gerig (J.-L.). — In memoriam : Gustave Lanson (*The Romanic Review*, janvier-mars).

Influences anglaises.

M. M. Catalunya i les Lletres angleses (*La Revista*, janvier-juin).

Pars (Alf.). Shakespeare en la literatura española. Madrid, V. Suarez, 2 vol.

Esquerra (R.). Shakespeare a Catalunya (*La Revista*, janv.-juin).

Koszul (A.). La Comédie des Erreurs, de Shakespeare, au théâtre municipal de Strasbourg (*Bull. de la Fac. des lettres de Strasbourg*, avril). — Id. Shakespeare, The Merchant of Venice (*Ibid.*, mai-juin).

Walz (J.-A.). *Harmlos:* a supposed anglicism (*The Germanic Review*, avril).

Letts (M.). As the foreigner saw us. London, Methuen.

Micale (O.). Thomas Gray e la sua influenza sulla letteratura italiana. Catania, Studio editoriale moderno, 1934.

Riva (S.). Otway, Saint-Réal, e la Venezia salvata (*Dante*, juin).

Briggs (E. R.). L'incrédulité et la pensée anglaise en France au début du xviiie siècle (*Rev. d'hist. litt. de la France*, oct.-déc. 1934).

Micale (O.). Thomas Gray e la sua influenza sulla letteratura italiana. Catania, 1934.

Carrière (J.-M.). A French adaptation of *Sandford and Merton* (*Mod. Lang. Notes*, avril).

Zaluar Nunes (M.). Algunas influencias anglo-germanicas nas « Viagens na minha terra » [de Garrett] (*Boletim de filologia*, III, 1 et 2).

BATTISTINI (M.). Raffaele Poerio esule in Inghilterra e le sue relazioni con Luigi De Potter (*Giorn. storico*, mars).

BORBEIN (H.). Thomas Carlyle im Lichte des deutschen Schicksals (*Neuphilol. Monatschrift*, avril).

Influences allemandes.

TARGONSKI (A.). Grosse Deutsche im alten Russland (*Der Auslanddeutsche*, avril).

CROCE (B.). La prima notizia in Italia della *Estetica* e del Baumgarten (1756) (*La Critica*, 20 juillet).

BLANCK (A.). Tegnérs *Hjälten* e ett inlägg i den publicistika kampognen pa hosten 1813 (*Karl Johans Forbundets Handlingar*).

MONCH (W.). Fr. von Stael Deutschlandbuch und sein Gegenwartswert (*Neuphilol. Monatschrift*, mai).

DAUDON (R.). L'accent allemand dans Balzac (*Mod. Lang. Notes*, juin).

MARI (M.). Carducci e Goethe (*Archiginnasio*, juillet-octobre 1934).

SAINT-HÉLIER (M.). Souvenir de Rilke (*Rev. universelle*, 15 avril).

MONTOLIN (M. de). Les influències de la cultura alemanya a Catalunya (*La Revista*, janvier-juin).

RADULESCU-MOTRU (C.). Rumanien und die deutsche Kultur (*Europ. Revue*, août 1934).

FEY (Ed.). Das Deutschland Fogazzaros (*Archiv*, t. 167, 1-2).

ZAMBONI (G.). La storia della cultura europea raffigurata in una tavola sinottica (critique de : Werner Deubel, *Gräkogermanisch-Gräkojudaisch*, dans la Völkische Kultur, octobre 1934) (*La Nuova Italia*, 20 juin).

Influences belges.

VANWELKENHUYZEN (G.). J.-K.Huysmans et la Belgique. Paris, Mercure de France.

ARMINIUS. En marge de *Là-bas :* l'identité du chanoine Dore [l'abbé Van Haecke de Bruges] (*Nouvelles litt.*, 25 mai).

Influences hongroises.

GYOMREI (Al.). La découverte de la Hongrie (*Nouv. Revue de Hongrie*, mai).

Influences néerlandaises, flamandes, etc.

Frets (H.). L'élément germanique dans l'œuvre d'Émile Verhaeren. Paris, Champion.

Influences néo-grecques.

Camariano (Ariadna). — Influenta poeziei lirice neogrecesti asupra celei românesti; Ienachita, Alecu, Iancu Vacarescu, Anton Pann si modelele lor grecesti. Bucuresti, 1935. — 37 p. in-8° [A la fin, un « Résumé » en français].

Camariano (Nestor). Primele Incercari literare ale lui C. Negruzzi si prototipurile lor grecesti. Bucuresti, 1935. — 27 p. in-8° [A la fin un « Résumé » en français].

Influences tchèques.

Linhart (J.). Les fêtes de Jean Huss en Suisse (*L'Europe centrale*, 6 juillet).

Influences roumaines.

Munteano (B.). Un roman français sur la Roumanie (*L'Europe centrale*, 3 août).

Panaitescu (P.-P.). Doi calatori italieni necunoscuti in tarile noastre (*Studii italiane*, 1934).

Influences scandinaves.

[Anon.]. Kierkegaard in France [examen des seuls travaux de MM. Koyré et J. Wall] (*Times lit. Suppl.*, 23 mai).

Gregersen (H.). Visiting Italian interpreters of Ibsen in Barcelona and Madrid (*Hispanic Review*, avril).

Influences slaves.

Savadjan (H.). Poèmes nationaux yougoslaves en français [par M. Pékitch]. (*L'Europe centrale*, 8 juin).

Krakowski (Ed.). Mickiewicz et la société française de 1830. La souveraineté d'un génie (*Mercure*, 15 juin).

Hofacker (E.). R.-M. Rilke und Christian Morgyenstern (*P. M. L. A.*, juin).

Schneider (El.). Katherine Mansfield and Chekhov (*Mod. Lang. Notes*, avril).

Influences nord-américaines.

Chinard (G.). Introduction au Voyage dans l'intérieur des États-Unis et au Canada par le comte de Colbert Maulevrier. Baltimore, The Johns Hopkins Press.

Murray (E.). French exiles of 1793 in North Pensylvania (*Légion d'honneur*, janvier).

Auriant. Émile Hennequin traducteur d'Edgard Poë (*Mercure*, 1er août).

Fitz-Adam (A.). Langel's estimate of the American, 1865 (*Légion d'honneur*, janvier).

Peixoto (Afr.). American social and literary influences in Brazil (*Books abroad*, nos de printemps et d'hiver).

Roz (F.). Cent ans après. A. de Tocqueville et *La Démocratie en Amérique* (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet).

Préclin (E.). Histoire des États-Unis des origines à nos jours [état des travaux récents] (Extrait de la *Revue historique*).

Influences orientales.

Prampolini (G.). Il centenario del Kalevala (*Illustrazione ital.*, 3 mars).

Gabrieli (F.). Introduzione a Firdusi (*Leonardo*, mai).

Marshak (R.). Maimonides : a reappraisal (*The Spanish Review*, mars).

Besso (H.-V.). A further contribution to the Refranero judeo-espanol (*Bulletin hispanique*, avril-juin).

Praviel (A.). Monsieur Vincent chez les Turcs. Paris, Bloud et Gay.

Calcaterra (C.). Compte rendu de M. Baldini, La genesi del Saül di V. Alfieri [récuse les origines françaises et anglaises] (*Giornale storico*, mars).

De Margerie (E.). Victor Jacquemont dans l'Himalaya (*Geografiska Annaler*, 1935. *Sven Hedin*).

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Jean DAYRE. **1° Recherches sur l'histoire de la poésie ragusiane. L'original italien du «Belizarijo» de Glegjevic. — Revue des études slaves,** XI, 1931 ;

2° Savino Bobali. Ibid., XII, 1932;

3° La vie d'un écrivain Ragusain : F. Luccari — Slavia, XI. Praja, 1932 ;

4° Drizié conspirant à Florence. — Revue des études slaves, X, 1930. **Antichi scrittori croati, VII.** Zagreb, 1930. **Prilozi, X.** Belgrade, 1930 ;

5° Études slaves à Florence au 17e siècle. — Mélanges ragusains, offert à M. Resètar. Ragusa, 1931 ;

6° Le rectorat de Zlatarié à Padoue. — Prilozi, XIV, 1934.

M. Jean Dayre, déjà connu comme un de nos éminents italianisants (voir à ce sujet le compte rendu que le regretté maître Henri Hauvette fit de son ouvrage sur Dante, *Études italiennes*, VII, 1925, et un essai : *Jérôme Cardan*, dans les *Annales de l'Université de Grenoble*, 1928), après avoir été nommé professeur à l'Institut français de Florence, a étudié aussi l'influence que les Lettres italiennes eurent au-delà de l'Adriatique, durant toute la Renaissance et dans la petite république de Raguse qui, du XVe au XVIIIe siècle, fut le foyer de la littérature serbo-croate. Rares sont les savants étrangers qui affrontent un tel travail, car il exige une connaissance parfaite de la langue et des auteurs mêmes. Aussi on ne saurait trop louer le mérite de M. Dayre dont les études de littérature comparée prouvent qu'il connaît le serbo-croate aussi bien que l'italien : mérite accru du fait qu'il est, à notre connaissance, le seul romaniste français qui connaisse à fond et parle couramment une langue slave.

Parmi les écrits les plus récents de M. Dayre, je ne m'occuperai ici que des études qui sont l'objet de cette Revue, car je ne me sens pas qualifié pour présenter son admirable *Anthologie des conteurs croates modernes* (Zagreb, 1933); anthologie précédée d'une docte et brillante préface.

1° Les anciens écrivains ragusains subirent toujours l'influence des lettres italiennes. Ils écrivaient en latin et en italien, mais aussi et surtout en serbo-croate, et voilà pourquoi l'on trouve en Serbie de nombreux et intéressants reflets de la littérature italienne en langue slave. C'était une sorte d'orgueil national qui poussait les Slaves des côtes orientales de l'Adriatique à écrire dans leur langue natale et à se créer une littérature propre, à l'imitation de l'italienne. Éblouis par l'éclat de la poésie de la péninsule, ils suivaient généralement ses traces, l'imitant avec plus ou moins de bonheur, la copiant d'une façon plus ou moins conventionnelle, la remaniant et la traduisant en vers et en prose, mais en ajoutant souvent à leurs imitations la nouveauté et la diversité de leur caractère slave.

Le théâtre italien fut l'un des genres littéraires qui eurent le plus grand succès dans ces régions. Pourtant les traducteurs de drames avaient l'habitude — et ceci n'était pas particulier alors à la seule Raguse — de n'indiquer ni le nom de l'auteur ni les œuvres qui leur servaient de modèles, ce qui permet assez difficilement d'identifier l'original dans le *mare magnum* du théâtre italien. Il existe encore de nombreux drames d'écrivains ragusains et dalmates, desquels il n'a pas encore été possible de retrouver le modèle italien. Or, dans un mélodrame d'Apostolo Zeno, M. Dayre est parvenu à découvrir l'original d'une version du ragusain Glegjevii, mais il n'a pas voulu en faire une analyse détaillée. Dans les *Atti dell' Accademia degli Arcadi*, VII-VIII, 1931, j'ai tenté moi-même ce travail, car j'étais arrivé en même temps que lui à des constatations semblables (quoique nos recherches fussent absolument indépendantes les unes des autres).

2° et 3°. Comme il s'agit ici d'écrivains mineurs, M. Dayre a mieux aimé porter son attention et la nôtre sur les personnes, sur les biographies, qui lui révèlent différents aspects de l'éternel drame humain. Il y réussit fort bien grâce aux recherches qu'il a faites dans les archives et dans les bibliothèques italiennes et yougoslaves. En suivant ces écrivains dans leur vie intime, il nous permet de les connaître en tant qu'hommes et de les plaindre comme tels; il découvre toujours en eux quelque nouvel aspect de la vérité qui n'est pas toujours agréable, mais qu'il interprète avec un esprit profondément humain.

Tel est le savoureux portrait qu'il nous a retracé du poète Bobali, dans lequel il précise le caractère de ce pétrarquiste ragusain ainsi que sa place dans l'innombrable phalange de ses compagnons de la péninsule. Il est permis cependant de se deman-

der pourquoi M. Dayre n'aime pas les poésies pastorales de Bobali, qui me paraissent pourtant être les meilleures et les moins conventionnelles de toute son œuvre.

Telle est aussi la biographie du premier traducteur du *Pastor fido* de Gian-Battista Guarini (traduction faite deux ans après la publication de l'original, en 1592) : Luccari, en qui M. Dayre nous montre le représentant type de l'écrivain ragusain de l'époque qu'il définit ainsi : « A Raguse, les écrivains ne sont pas gens de lettres; la littérature ne leur est qu'un divertissement à de graves soucis : commerçants engagés dans des affaires de plus en plus difficiles; pour la plupart nobles, esclaves de ces magistratures qu'ils se réservent jalousement; diplomates à l'occasion, intermédiaires et agents d'informations entre le Turc et les princes chrétiens; on trouvait difficilement parmi eux ce type, que la Renaissance répand à travers toute l'Europe, de l'homme qui ne voit pas d'activité plus digne à se proposer à lui-même que la culture — point toujours désintéressée au reste — des belles-lettres imitées de l'antique. »

4°, 5° et 6°. Mais M. Dayre n'étudie pas seulement l'influence des écrivains italiens sur les Ragusains, mais aussi le rôle que jouèrent les Ragusains dans la vie culturelle de la Péninsule.

En dépouillant des documents anciens, il fut assez heureux pour y découvrir les traces de relations — inconnues jusqu'à ce jour — d'écrivain à écrivain. Ayant trouvé quelques lettres du meilleur auteur comique de Raguse, Dryc, M. Dayre nous présente un nouvel aspect de sa personnalité, celui d'un conspirateur qui cherche des secours à Florence.

De la même façon, se basant sur des documents nouveaux, il nous apprend l'intérêt que l'on portait à l'étude de la langue et des lettres serbo-croates à la Cour des Médicis; intérêt où il faut voir une conséquence des rapports commerciaux et financiers très suivis entre les deux rives de l'Adriatique. En effet, si l'on excepte les seuls Roumains, c'étaient les Italiens qui, au cours des siècles passés et parmi toutes les nations néo-latines, étaient les mieux informés sur les Slaves : et dans la grande famille des peuples slaves, c'était ceux du midi que les Italiens connaissaient le mieux parce qu'ils étaient leurs voisins (cf. A. Cronia, *Per la storia della slavistica in Italia.* Zara, 1933).

L'ouvrage de M. Dayre sur la période padouane, dans la captivante biographie du lettré ragusain Zlatarié, est le fruit de recherches diverses faites dans les archives de l'Université de Padoue. Zlatarié est le premier traducteur de l'*Aminta* du Tasse,

dont la version fut publiée à Venise en 1580, quelques mois avant le texte original italien, puis réimprimée en 1597, « presso Aldo ». Ce même Zlatarić a été récemment l'objet d'une étude philologique de l'éminent slavisant français André Vaillant qui lui consacra trois volumes des *Travaux publiés par l'Institut d'études slaves de Paris* (1928-1931).

Mirko DEANOVIC.

M. GUEROULT. **Dynamique et Métaphysique leibniziennes; suivi d'une Note sur le Principe de moindre action chez Maupertuis.** — Les Belles-Lettres, 1934; 235 pp. (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg. Fascicule 68).

« Fontenelle... alla prendre tranquillement sa place entre Lucrèce et Leibniz. Je demandai pourquoi Leibniz était là : on me répondit que c'était pour avoir fait d'assez bons vers latins, quoiqu'il fût métaphysicien et géomètre... ». Il doit être permis de citer Voltaire, à propos d'un livre qui évoque sur la fin la *Diatribe du Dr Akakia.* Et si la Poésie a pu ouvrir à l'auteur de la *Théodicée* le « Temple du Goût », on s'étonnera moins de trouver ici la mention d'un livre qui, jusque dans ses hautes spéculations, intéresse le comparatiste.

La Métaphysique de Leibniz est-elle, comme il le prétend, commandée par l'élaboration de sa Physique et la découverte d'une nouvelle formule de conservation de la force? La question a été, paraît-il, beaucoup débattue, et elle demeurait pendante. Dans une série de sept chapitres, où l'ampleur et la vigueur de la pensée sont servies par une documentation riche et sûre, M. Gueroult s'est efforcé de trancher ce problème. Y a-t-il réussi, comme je le crois? Aux juges compétents d'en décider.

Ce qu'il nous appartient de dire, c'est que rien ne donne une plus grande idée qu'un tel ouvrage de la « République des Lettres ». Comme elle était réelle et vivante dès ce temps-là! Quelle activité d'échanges intellectuels entre la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, l'Italie! Le génie encyclopédique de Leibniz, cerveau de l'Europe, recueillait les influences les plus diverses, celles de Galilée, de Borelli; de Descartes, de Pascal, de Mariotte, d'Arnauld, de Malebranche; de Wren, de Wallis, de

Morland, de Spinoza, de Huyghens, de de Volder, de Bernoulli, etc.

De Descartes, il reçoit l'idée que quelque chose se conserve dans la nature; du Pisan Galilée, l'idée que l'accélération du mouvement a lieu selon une loi interne; du Napolitain Borelli, l'idée du caractère continu et évanouissant du mouvement; du Hollandais Huyghens, l'idée que la vraie formule de la force, c'est mv^2 et non mv. L'Anglais Wren l'éclaire sur les lois du choc des corps, l'Anglais Morland — et Pascal — sur les problèmes de l'équilibre des liqueurs. Le Suisse Bernoulli l'amène, par la vertu même de la polémique, à mieux préciser sa découverte dynamique, le principe d'action motrice. Sans ses discussions avec Spinoza, Arnauld, Malebranche, il ne se serait fait une idée aussi nette ni de sa théorie de la substance, ni de l'harmonie préétablie, ni des rapports de sa physique avec son ontologie et sa théologie, ni enfin de son opposition à la méthode et à certains traits de la théologie de Descartes.

Le désir de concilier Aristote et la physique moderne, partout latent chez Leibniz, semble se retrouver chez la plupart des savants ses contemporains. Chose curieuse! C'est à l'intermédiaire de Descartes qu'il doit certains héritages plotiniens et augustiniens, et il corrige la physique de Descartes pour mieux maintenir ces anciens concepts contre Newton. Il se refuse à douer la matière d'une force réelle de destruction du mouvement, maintenant ainsi la physique et la philosophie sur des voies qu'en disciple de Newton, Kant au contraire leur fera quitter. Bref, les méditations et les découvertes les plus différentes par la nature et l'origine semblent ici se rapprocher, puis se fondre peu à peu selon des perspectives nouvelles d'ordre et d'harmonie. Ils n'ont donc pas été bien inspirés, selon l'auteur, ceux qui, pour les besoins de l'analyse, ont fait saillir dans l'éclectisme leibnizien les éléments qui résistent plus ou moins à la grande conciliation.

Quoi qu'il en soit de ce point, le beau livre de M. Gueroult ajoute à la connaissance du « tempérament encyclopédique », dont il y aurait à étudier la formule dans ses principaux représentants, un Ampère, par exemple. Il révèle un cosmopolitisme philosophique d'idées pures qui a précédé l'autre, les plus hautes individualités communiquant entre elles, avant que les masses répondent, à travers les frontières, aux appels de la sensibilité. Et quand on songe que la vaste synthèse physico-métaphysique du penseur de Leipzig se relie chez lui à des préoccupations

juridiques, politiques, critiques, érudites, morales, religieuses, on ne peut plus s'étonner de la puissance qu'a gardée, à partir de cette époque, le courant européen dont Leibniz est la source première et généreuse.

J. POMMIER.

Ladislas FOLKIERSKI. — **Od Chaeteaubrianda do Anhellego** (De Chateaubriand à Anhelli, sur les rapports entre la période prémystique chez Slowacki et le romantisme français). Cracovie, éd. de l'Académie polonaise des Sciences et des Lettres, pp. 161.

Toutes les études que renferme ce volume gravitent autour du problème essentiel de la littérature comparée, celui des « sources » et des influences, que la pratique trop uniforme des chercheurs a passablement discrédité. L'auteur de *Entre le classicisme et le romantisme* s'élève vigoureusement contre cette méthode de « police littéraire » qui réduit sa tâche à une simple constatation de l'emprunt, sans se soucier de son emploi futur. Mais il défend en même temps avec une chaude conviction la bonne méthode, celle qui consiste non pas tant à déceler les sources qu'à dessiner le courant des fleuves qui en découlent. C'est en analysant les résultats littéraires d'une influence et d'un emprunt voulu que la méthode comparée dans l'étude des sources peut contribuer efficacement à approfondir la connaissance de l'œuvre et à mettre en valeur son originalité. Elle permet en même temps de mieux enserrer un courant littéraire et de suivre les voies de son rayonnement.

M. Folkierski ne s'attarde pas d'ailleurs à des dissertations théoriques. Il préfère montrer l'excellence de la méthode en l'appliquant. C'est une partie de l'œuvre poétique de Jules Slowacki, un des trois grands romantiques polonais, qui forme le terrain de ses investigations. L'auteur les répartit en trois groupes ou trois « cercles » : celui de Chateaubriand, celui de Victor Hugo et celui de de Vigny. Le cercle lamartinien fait défaut, et cette lacune, qu'explique en passant M. Folkierski, indique non pas le manque de contacts, mais une sorte d'incompatibilité d'attitudes entre l'auteur du *Lac* et celui d'*Anhelli* [1].

(1) Ce contact s'établit à propos de deux *Voyage en Orient*. Celui de Lamartine, publié en 1835, presque à la veille du départ de Slowacky pour les mêmes pays,

Le plus intéressant par sa nouveauté, par la largeur des perspectives comparatistes me paraît le premier groupe d'études consacrées aux influences de l'auteur de *René*. L'analyse perspicace et nuancée du poème de jeunesse de Slowacki, l'*Arabe*, permet à M. Folkierski d'élargir sensiblement le champ d'action poétique et psychologique du « renéisme » aux dépens du « byronisme », admis jusqu'ici comme le ferment essentiel pour cette période de création poétique de Slowacki.

L'étude sur l'*Arabe* est complétée à ce point de vue par un suggestif aperçu intitulé *les trois Amélie*, qui permet, sur un autre plan, d'étudier le phénomène de l'influence de Chateaubriand et d'arriver par une voie convergente aux mêmes conclusions.

Un peu moins convaincant nous paraît le rapprochement entre l'*Itinéraire* de Chateaubriand et *Voyage en Orient* de Slowacki, ce poème qui a permis, nous l'avons vu, à Slowacki de croiser le fer avec Lamartine.

Le « cercle » de Victor Hugo engage M. Folkierski à mettre en valeur les deux aspects importants de l'influence de l'esthétique de l'auteur de *Cromwell* sur celle de Slowacki. Cette influence se manifeste tout d'abord dans les deux poèmes *Venceslas* et *Piast Dantyszek*. Influence déplorable, disons-le avec M. Folkierski ! « L'union du type grotesque au type sublime » que proclame Victor Hugo comme le trait essentiel de la poésie moderne, conduit Slowacki à entasser les horreurs (surtout dans le poème de *Piast Dantyszek*) et à tomber — chose exceptionnelle chez lui — dans une déplorable vulgarité. M. Folkierski en parle avec une certaine acrimonie qui semble correspondre chez lui à un certain préjugé antihugolien. Heureusement, l'influence de Victor Hugo se manifeste chez Slowacki dans un autre domaine encore et d'une façon plus adéquate au génie du poète polonais : c'est l'influence de la technique du théâtre, surtout dans les scènes d'ensemble, où le véritable acteur est la foule.

Enfin le troisième « cercle », celui de de Vigny, contient quelques notices suggestives et une étude plus importante sur *Eloa-Eloé*, où l'auteur dessine l'histoire de cet emprunt voulu qui nous apparaît comme un véritable « raptus puellae » poétique au dénouement si heureux pour l'objet du rapt et pour le génial ravisseur.

Tout le contenu de ce volume d'études et d'esquisses — évi-

a provoqué chez le poète polonais, comme le rappelle M. Folkierski, une sorte d'ironique riposte où il raille doucement la pose lamartinienne.

demment d'inégale portée — est riche en hypothèses fécondes, en coups de sonde vigoureux et subtils, en démonstrations alertes, précises et nuancées. Un don d'intuition psychologique permet à l'auteur de proposer les solutions de maints problèmes (les trois Amélie) aussi ingénieuses que pleines d'une impérieuse vraisemblance. Je me demande cependant si certaines de ces brillantes hypothèses (les rapprochements entre l'*Itinéraire* de Chateaubriand et l'*Hymne* de Slowacki, par exemple) ne se réduisent point parfois à ces « coïncidences sans influences », dont ne faut pas mésestimer l'intérêt, mais qui semblent appartenir à un autre plan des recherches littéraires. Ajoutons qu'à travers tous les « cercles » du recueil, mais surtout à travers celui de Vigny passe une onde frémissante d'émotion qui ressemble à la joie de comprendre et d'admirer : de mieux comprendre pour admirer plus profondément.

Z.-L. ZALESKI.

Henri PEYRE. **Shelley et la France : lyrisme anglais et lyrisme français au XIXe siècle.** Le Caire, Impr. Paul Barbey, 1935 ; in-8o de 509 pages.

Quoi qu'en dise (p. 7) l'auteur de cette patiente enquête sur une des fortunes littéraires les plus significatives, les plus dignes d'être scrutées avec attention et sympathie, il n'y a pas un moindre mérite, en littérature comparée, à saisir au point vif des incompatibilités spirituelles, des possibilités d'action et d'échange, qu'à surprendre les analogies de fond par lesquelles d'anciens héritages ou d'éternelles communautés manifestent leur persistance. Regrettons tout de suite qu'une moindre familiarité avec les poètes qui sont, quoi qu'il fasse, la matière par excellence où devait porter sa lecture, ait été la rançon de bien des années passées hors de France par l'auteur et de services éclatants rendus à cet esprit français toujours assez réfractaire à la « poésie pure », laquelle sert de véhicule, chez Shelley, à des dispositions de pensée que M. Peyre se préoccupe d'abord de définir.

Très heureusement replacé dans l'idéologie passionnée de 89 et de ses alentours utopiques, « godwiniens » surtout; présenté même dans ses curiosités ou ses répugnances de voyageur continental qui évidemment ajoutèrent fort peu aux indices ou aux débuts de sa notoriété littéraire, le poète d'*Alastor* est, dans une

deuxième partie, suivi dans cette « vie d'outre-tombe », comme disait Renan, qui importe beaucoup plus à un grand esprit que l'autre, la terrestre, qu'elle prolonge et corrige bien souvent.

Fâcheuse pour Shelley fut la coïncidence qui, à partir de 1826 environ, opposait en France, chez les poètes en particulier, une tradition libérale attachée à des prestiges surtout *raisonnables* à une tradition chrétienne, que ne pouvait manquer d'offusquer toute apparence d'athéisme : car entre les inspirés tenant à leur spiritualisme catholique et les libres-penseurs qu'alarmait toute apparence de mysticité, le prestige de Shelley attendait son heure : et l'*hellénisant intégral* que signalait, par exemple, une informatrice comme M^me^ Sw. Belloc n'avait ici nulle prise.

Pierre Leroux, plus « prophétique » encore que ne le suggère M. Peyre, p. 272, ne se réfère nullement à Shelley quand, dans son article du *Globe*, qu'on regrette de ne pas voir rappelé (8 avril 1829), il marque expressément le caractère *symbolique* et non plus *allégorique* de la poésie la plus efficace de l'Angleterre et de l'Allemagne. Encore eût-il fallu qu'une inspiration analogue fût libérée, en France aussi, d'une intellectualité oratoire excessive. M. Peyre a des pages excellentes (p. 148-162) sur les différences profondes qui séparèrent *d'office*, pourrait-on dire, notre véhémence démonstrative d'un frémissement plus direct et moins didactique.

Mais voici un point de divergence plus important encore : le grand essor spiritualiste qui avait entraîné les « enfants du siècle » étant fait, ou de foi naissante, ou de la nostalgie de la foi, la condamnation secrète dont Lamartine frappe le compagnon « titanesque » du chevaleresque Byron ne pouvait pas être levée si aisément, et il n'est pas surprenant que l'auteur du *Dernier Pèlerinage* ait dénoncé les mauvais anges qui empêchaient Childe-Harold de revenir au fidéisme chrétien : sans doute sa réprobation est-elle analogue à celle qui pouvait armer, contre sa légende même, certains demi-initiés de Coppet, qu'on trouve inquiets du *Glenarvon* de Caroline Lamb (cf. les lettres de Sismondi), et qui avaient quelque occasion de s'informer de Shelley, compagnon politique du grand dandy. « Sa poésie est singulièrement éthérée et pleine de spiritualité. Elle aspire sans cesse après le ciel et l'immortalité, et la liberté, dont il a douté, se venge en imprimant son image sur tout ce que le poète entreprend. Mais, pour le moment, Shelley s'est soumis à ne point être compris ; il s'est rendu l'apologiste d'esprits soi-disant mystiques et de rêveurs insensés, car un excellent maître peut avoir de très mauvais

disciples » : ni ce Shelley révélé au grand public français par la traduction du livre de Bulwer, *L'Angleterre et les Anglais*, en 1833 (t. II, p. 93 ss.), ni celui des *Mémoires d'un cadet de famille* qui intéressait, la même année, la France de Juillet au « cas » de Trelawny, ne pouvaient superposer une image plus engageante à celle que réprouvaient nos premiers romantiques dans leur fièvre « restauratrice » de la foi, ou tout au moins de l'enthousiasme.

Il est tout à fait significatif — puisqu'en ces matières des procès-verbaux de carence ont leur place à tenir — que le dépouillement des périodiques ou des *keepsakes* romantiques soit en effet à peu près négatif, et que M. J. Bonnerot puisse mener la correspondance de Sainte-Beuve jusqu'en 1835 sans que le nom de Shelley ait à figurer même dans l'index des noms propres allégués par le grand critique.

Tout cela, secrètement, mais *essentiellement*, a changé le jour où Alfred de Vigny écrivait dans son journal, en 1833 :

« Pourquoi cette teinte de dissimulation dans les plus hardis d'entre nous?

« Pourquoi Byron est-il moins courageux que Shelley? Pourquoi le désespéré Byron fait-il hommage à la Bible et au catholicisme?

« Tout cela :

« Peur de l'Enfer. »

M. Peyre, au moment où il reprenait l'importante question Shelley-Vigny, ne pouvait connaître par un imprimé cette citation : du moins lui eût-il été facile de faire, à ce sujet, le même genre de consultation dont M. Flottes et d'autres avaient tiré parti. Mais une sorte de mauvaise humeur à l'égard d'un poète qu'il estime plutôt surfait — et, en somme, bon pour les universitaires (p. 192 et 231) alors que le maître de Baudelaire, de Barbey d'Aurevilly et de Villiers de l'Isle-Adam signifie tout autre chose — semble l'éloigner de toute recherche intense à son sujet : il l'imagine (p. 111) voyageant en Angleterre avec sa jeune femme dès 1825, il allègue (p. 203, note 38 et p. 229) « plusieurs voyages d'affaires en Angleterre ». Il écrit avec sérénité, p. 228 : « Alfred de Vigny n'a jamais écrit, que nous sachions, le nom de Shelley », et trouve peu justifiée en somme l'impatience du poète d'*Eloa* à l'endroit du Français moyen, indifférent à musique et poésie, alors que la même idée (p. 180 et p. 259), lui paraît admissible chez Baudelaire. En réalité, il aurait trouvé, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1914

(p. 719), un texte au moins où le « beau tableau » du peintre Fourau (salon de 1846) fournissait à Vigny une occasion parmi d'autres de témoigner d'un fiévreux intérêt : « Shelley, accusé d'athéisme, est envoyé en exil et déchu de son autorité paternelle par ordre du Lord Chancelier ».

Le poète français n'en était pas assurément à découvrir alors son prédécesseur anglais : par d'Orsay et les comtesses Blessington et Guiccioli, la vie privée de Byron lui était révélée dans un jour moins étroit qu'à ses émules de France : et s'il était malaisé — M. Peyre le dit justement tout à fait — de démontrer une influence *poétique*, il n'en reste pas moins que dès *Eloa* (où *ces fleurs dont la beauté ne s'ouvre que la nuit* ont bien l'air d'être de la famille de la *Sensitive*) un pur séraphisme, une tendance à *l'incantation poétique* plutôt qu'à la démonstration oratoire crée la même notion de vraie poésie chez Vigny.

Quoi qu'il en soit, c'est bien ce millésime de 1833 — marquant une scission entre les romantiques de l'*intériorité*, les plus maladroits sans doute, et ceux de *l'éloquence poétique* — qui va voir se multiplier les témoignages d'une notoriété confinée (c'est entendu) aux *happy few :* mais où a-t-on vu, sauf dans quelques cas exceptionnels, le lyrisme authentique intéresser les grands publics modernes? Ce n'est pas aux temps qui mettaient si haut Béranger, chanteur de la sociabilité bourgeoise et *infra bourgeoise*, qu'on pouvait demander une adhésion généralisée de démocrates rêveurs, d'émancipateurs inspirés à la Shelley. D'autant plus précieux, et assez nombreux à tout prendre, sont les Français qui ont su qu'aux côtés de Byron c'était, tout de même, un très grand poète qui avait mené sa singulière existence.

La *Gazette littéraire* du 21 octobre 1830 parlait encore de Shelley comme de « l'un des phénomènes littéraires les plus remarquables de l'époque moderne » : désormais ce « phénomène » rentrera dans la catégorie exceptionnelle que crée pour la *poésie pure*, hélas! un état social dont les enthousiastes de 1828 avaient escompté le bouleversement. Justin Maurice place une épigraphe de Shelley en tête d'un poème de ses *Pensées du Ciel et de la Solitude* (Paris, 1834, p. 49) : la vie pratique est devenue impitoyable au rêve. Boulay-Paty, dans *Elie Mariaker* (Paris, 1834, p. xxxv) envie le sort de Shelley, « si doux, si mélancolique, si tendre d'âme, qu'indignèrent les injustices des institutions humaines, qui, chassé de sa patrie, mourut bercé par les vagues de l'Adriatique »; l'anonyme Y... de la *Revue des Deux Mondes*, le 15 août 1835, et qui pourrait être Vigny, ne manque pas de

faire une place à son nom. H. Berthoud n'ignore pas un émule que n'égalera pas sa propre singularité. Et puisque G. d'Altenheim, fille du « grand » Soumet, a des épigraphes de Shelley dans ses *Filiales* (p. 244 et 297), il est permis de croire que l'auteur de l'ambitieuse *Divine Épopée* avait aussi, dans son horizon intellectuel démesuré, ce précurseur parmi d'autres.

Il est assez paradoxal en apparence que, réagissant à tant d'égards contre le spiritualisme romantique, le Parnasse n'ait pas accueilli plus franchement l'athée de *Prométhée :* c'est que le désir de la forme serrée, très opposée au libre flux de Shelley, devait détourner les artistes parnassiens d'un poète sympathique par ailleurs.

C'est pourtant de ce côté qu'on s'étonne de ne pas voir M. Peyre continuer, non seulement son enquête, mais les explications qu'elle appelle : car si *la Flûte de Pan* d'André Lefèvre (1861), *les Poésies mystiques* de Thalès Bernard (1858), *les Renaissances* d'A. Silvestre (1870) ne prêtent pas à des rapprochements, « la croyance à la vie dans les choses », attestée par des poèmes tels qu'*Automne* du premier, *les Titans* du second, et par toute la première inspiration du troisième, ne laissent pas d'appeler certaines réflexions.

Et Hugo? L'article qu'ici même le regretté H. Girard a consacré à *La Grève de Samarez,* laissait à Pierre Leroux le mérite d'avoir introduit le poète exilé dans un monde peu connu de lui : c'était le cas de rappeler que l'article fameux du *Globe* avait témoigné — sans qu'y fût nommé Shelley — de l'aptitude de Leroux à concevoir le néo-symbolisme : à Hugo d'écouter. Ce n'est pas, ici, le *Victor Hugo à Guernesey* qu'il était intéressant de reprendre (p. 291), mais le tout premier état des indications dues à Paul Stapfer : ses *Causeries guernesiaises* [1] (Guernesey-Paris, 1869), où le poète anglais, « le grand poète », « le panthéiste convaincu », est cité et où Victor Hugo d'autre part, « qui apprend le grec » (p. 239), reste au courant de discussions variées.

1. Je me trouve posséder l'exemplaire de ce volume qui fut envoyé en hommage à Edmond Scherer par l'auteur, et que le malencontre des temps et le hasard des liquidations a fait échouer sur les quais : quelques coups de crayon s'y trouvent, sans doute tracés par le critique du *Temps,* et apparemment relatifs à cet éternel problème : le panthéisme de Victor Hugo.

*
* *

En somme, ne dirait-on pas que, dans la majorité des cas, il a fallu des voyages en Angleterre ou en Italie, des contacts de personnes ou de lectures avec l'opinion anglaise, pour que la France poétique se persuadât de la grandeur de Shelley?

Cette remarque préalable me semble applicable à de nouveaux cas. Une citation de *Queen Mab* est donnée par Gobineau (*Inégalité*, I, 36) comme l'indice de la pauvreté d'esprit des raisonneurs métis. Écrivant en 1867, Camille Selden — informatrice de Taine sur tant de points — se contente de trouver que Mrs. Browning « est l'égale de Keats, de Shelley, et de Tennyson ». « C'en est assez », dit-elle, et nous estimons que c'est trop peu pour le plus poète des quatre. Je me suis toujours demandé si Edouard Schuré devait à Richard Wagner lui-même la révélation d'un Shelley plus *cosmique* encore que libertaire, et rêvant de bien d'autres affranchissements [1]. Cet imperturbable spiritualiste — que M. Peyre a grande raison de mettre en fort belle place ici — lui reste moins connu que vaguement entrevu; et, à partir du « renouveau de l'idéalisme », un peu trop inclus dans une de ces divisions de manuel qu'il a de si justes motifs de réprouver lui-même, il semble que l'enquête de M. Peyre, au lieu de se créer ses propres subdivisions en faisant éclater celles de l'histoire littéraire consacrée, soit obligée d'accepter ces dernières et de les remplir à la rigueur. Chose surprenante, il ne fait aucun état du *Notebook of the Shelley Society*, avec les communications de G. Sarrazin, si modestes et si touchantes, sur sa conférence shelleyienne de Nancy le 27 février 1887, sur les autres manifestations qu'il a plaisir à citer, sur l'espèce de communication qui semble se faire entre Nancy d'où il écrit le 6 mars 1887 et Strasbourg, où Ten Brink fait travailler sur Shelley, sur l'importance du jugement de J. Darmesteter (dont le rôle dépasse de beaucoup la mention faite en passant) et sur les « gens de l'Académie et de salon » que sont en général les auteurs parisiens. La même source, indiquée entre toutes, fait quelque peu méditer sur le nom du traducteur T. Rabbé (*sic*), et fournit une désopilante traduction de *l'arose in dream of thee* due à un original soucieux de démontrer l'incompatibilité de deux idiomes poétiques.

1. Cf., parus ici même, un compte rendu de L. M. Price, *English influences* (1921, p. 171) et celui de S. Liptzin, *Shelley in Germany* (1925, p. 190).

Des épigraphes empruntées à Shelley dans les *Voix errantes* de P. Gauthier (1886), un *Nuage* chez Jean Lahor et chez M^me^ Ackermann, des *Alouettes* chez L. Someville (*Les Prémices*, 1892) et quelques autres *minores* ne sont que peu de chose à côté de l'importance proclamée des lectures shelleyennes de Marie Lenéru (entre 1899 et 1918) et des élans de certains « cantiques » de C. M. Savarit dans ses *Élévations sentimentales* (1914).

L'auteur de ces lignes peut garantir que Charles Guérin connaissait l'œuvre de Shelley, et aussi que des poètes modernes tels que H. Dérieux, L.-G. Garnier, Y. Le Dantec ne l'ignorent nullement. Et ici, c'est bien plus qu'un phénomène de *carence*, c'est une délicate question de *résistance* qui appelle des remarques beaucoup plus insistantes, et conclusives s'il est possible, que le simple procès-verbal dressé par l'auteur vers la fin de son importante étude.

M. Peyre a tout à fait raison (p. 448) de voir dans l'œuvre de Shelley « la poésie la plus vraiment complémentaire » de la poésie française, que sollicitent si facilement les nettetés de l'art *fixé*, de la ciselure ou du dessin. Mais sa conclusion pourrait aller plus loin : non seulement les grands poètes français doivent peu de chose à l'effusion et à la fièvre shelleyiennes, mais bien des antinomies, pour ne pas dire des antipathies, font diverger la ligne générale de ces deux inspirations, et c'est peut-être pourquoi il n'est pas mauvais qu'une goutte de sang non latin et non celte, chez Schuré par exemple, pour ne parler que des morts, rapproche des sensibilités poétiques opposées. La principale des raisons de divergence est bien, à mon sens, la difficulté d'aborder sans un peu de ridicule, sur le Parnasse français, les sujets où « tout est tout » comme disait ironiquement *le Parnassiculet contemporain* de 1867 : soit défiance technique, soit instinctive séparation des genres, on dirait que d'office sont frappées de défaveur les *Épopées humaines* à la Strada et les *Divines Odyssées* à la Pécontal, et l'exemple de Quinet semble prouver que la prose française n'est guère plus adaptée que la poésie à ces vues plutôt épiques, mais dans un ordre cosmogonique et non humain et social.

Reste le frisson lyrique, dont il va de soi que les plus courtes pièces peuvent être secouées : et, ici, force est bien de reconnaître qu'un excès de cérébralité « risquera toujours d'arrêter l'élan lyrique », ou que du moins le cours des préférences postromantiques a laissé Shelley en dehors du tracé reconnu. « On peut dire, déplorait R. de Souza en tête de ses « feuillets lyriques », que le manque de souffle, que la volonté d'en manquer est, depuis

Baudelaire, la première caractéristique de la poésie contempo raine qui vise au renouveau... »

Il y a autre chose : les plus « inspirés » de nos poètes ont été (en dehors de cette tradition hellénisante *plastique* dont, grâce aux thèses de M. Peyre en particulier, nous connaissons bien l'histoire) surtout des catholiques ou des panthéistes. Catholiques, l'idée d'une dissolution, même joyeuse et allègre, dans une Nature absorbante, indifférente et anonyme, leur répugnait par définition, et l'on peut dire que « le retour à Notre-Dame » est la touchante sauvegarde de bien des Français que leur enthousiasme de jeunesse livrait à un lyrisme éperdu.

Panthéistes, ils semblent reculer devant une divinisation des forces qui se passerait de tout polythéisme plus ou moins anthropomorphique. La crainte de je ne sais quel syncrétisme de pensée n'est guère absente, en général, chez les poètes que pourrait séduire le frémissement panthéiste, et, par exemple, Joachim Gasquet écrivait à propos de *Naturisme* (*la Plume* du 1er novembre 1897) : « Le panthéisme est une religion profonde et large, mais confuse : son harmonie, malgré tout, demeure vague... Son art est le romantisme. Le paganisme est le panthéisme hiérarchisé; il est aristocratique et sain... » Pour un article-programme qui, quelques lignes plus haut, mentionnait *Prométhée délivré* il y a là quelque chose de bien significatif dont il faut évidemment tenir le plus grand compte[1].

Fernand Baldensperger.

1. Helvétius (p. 44) est-il « un Allemand francisé »? Il est exact de dire (p. 89) que « c'est vers l'Angleterre que tout, dans la Restauration, incline les esprits français » à condition que soient rappelés les efforts du baron d'Eckstein, de Koreff du *Catholique* et des *Annales de la foi,* mais (p. 93, note 8) il n'est guère admissible que ne soit pas citée la *firme* de Treuttel et Wurz parmi les commissionnaires

Est-ce que vraiment c'est « la langue pratique » dont les anciens maîtres de langues vivantes se préoccupaient d'enseigner l'usage (p. 98)? L'insuffisant rappel sur *Novalis en France* (p. 99, note 13) est tellement décevant qu'on préférerait l'imaginer absent, puisqu'il ne tient pas compte des articles de *l'Avenir* en 1831 ou de la *Revue Germanique* en 1832 et 33. Est-ce de Le Flaguais qu'il est question (p. 185, note 2)? C'est de Mme de Vigny (p. 229), que Camilla Maunoir était parente. Les heureux rappels (p. 226, note 91) d'allusions shelleyiennes chez Sainte-Beuve devraient s'augmenter d'*Alastor,* mai 1835 (P. F., p. 99, à propos de Mme de Stael) et d'une lettre à Villemain de 1837. Ajouter, pour préciser plus d'un point sur Chasles, le livre de miss Philips (p. 238), les *Débats* du 16 juillet aux nécrologies de la commémoration de la page 419. Le « jeune poète » sait gré au critique délicat de son approbation de la page 390, mais où prend-il qu'il était « germaniste de vocation » et qu'il ait « si tôt abandonné la langue des vers »?

Mrs. I. E. Sells. **Matthew Arnold and France. The Poet.** Cambridge University Press, 1935, in 8°.

La partie principale de l'étude de Mrs Sells[1] traite d'un curieux problème de littérature comparée : l'affinité profonde qui se révèle entre deux hommes de nationalités, de cultures, de milieux, d'époques différentes, qui ne se sont jamais rencontrés. L'œuvre et par moments la vie de Matthew Arnold ont été dominées par Sénancour et *Obermann*, car le poète, ne se souciant pas trop de documentation historique, a entièrement identifié l'auteur et son héros. Ils lui ont été révélés en 1846 par George Sand, au cours d'une visite à Nohant : Matthew Arnold avait vingt-trois ans et Sénancour était mort depuis six mois. Le stoïcisme hautain, amer, l'inquiétude désolée de ce roman immobile s'emparent irrésistiblement de l'esprit du jeune homme. Désormais, à tout moment, un paysage, une pensée, un sentiment éveillera chez lui le souvenir d'*Obermann :* le livre devient partie intégrante de sa personnalité. Arnold lui emprunte sa philosophie inquiète et désolée, son intellectualisme, son amour de la solitude, etc. Mrs Sells met vingt fois en parallèle des pages d'*Obermann* et des strophes des poèmes d'Arnold : leur identité est indiscutable, parfois voulue, le plus souvent instinctive. Il ne saurait être question, dans la majorité des cas, d'une imitation consciente, d'une copie de telle ou telle page d'*Obermann* ou des *Libres Méditations*, car il ne semble pas qu'Arnold ait lu les *Rêveries sur la nature primitive de l'Homme* ou *De l'Amour*. Il s'est formé une sorte d'harmonie instinctive très complexe, sujette à des crises, mais que rien n'effacera. Le poète dédie à Sénancour les *Stanzas to the Memory of the Author of Obermann*, analyse, confession personnelle, profession de foi ou plutôt de doute, tentative pour s'arracher à une obsession qui le mène à la contemplation immobile. Mais l'emprise est trop forte, et elle subsiste à travers ses autres poèmes, *Tristram and Yseult*, *Empedocles on Etna*, *the Buried Life*, *Obermann once more*, et elle contribue à donner à ces vers leur accent limpide, très noble, un peu froid.

Comme les deux hommes étaient des poètes, et non des philosophes, aucun d'eux n'a eu de système métaphysique bien cohérent. Matthew Arnold est allé beaucoup moins loin que son

1. Corriger 1921 p. 75, note 76 ; Hobbhouse p. 109; 1931, p. 194, note 22; Stendhal, p. 217, note 217 ; *Unbegrenizen*, p. 341 ; Hyacinthe Loyson, p. 368, un vers faux de Bourget, p. 351; Conrad, p. 405; Metserffhiski, p. 324; Khan, p. 365;з dans la *Bibliographie*, écrire Cattan, p. 453.

maître dans la voie de la négation et du doute. Invinciblement, il s'est rattaché à une doctrine d'espoir, à un compromis un peu vague, mais consolant, et il a tenté d'y rattacher Sénancour lui-même, en particulier dans *Obermann once more;* et c'est encore là une preuve de l'impression profonde que le solitaire de Charrière a produite sur lui. L'analyse de Mrs. Sells est à tout moment d'une grande pénétration.

Dans son étude des ressemblances secondaires entraînées par cette admiration active, elle révèle de nouveau une identité frappante entre les deux hommes. Même recherche de la permanence dans la nature silencieuse et apaisante jusque dans son indifférence à l'homme, même amour pour les paysages de déclin et de pénombre, les demi-teintes de l'automne et du crépuscule : tout cela est trop net, trop fréquent pour être fortuit. Arnold entreprend un véritable pèlerinage pour retrouver la trace des voyages de son maître : c'est la raison de son premier voyage en Suisse. Mais ici il est entraîné beaucoup plus loin qu'Obermann. Sénancour a presque uniquement vécu dans le Bas-Valais, le Gruyère et les Alpes Vaudoises. Arnold va bien au Col de Jaman et aux Avants, mais il ne se soucie ni de Monthey, ni de Charrière, ni de la Dent du Midi, où se situent pourtant la plupart des épisodes du roman. Et sa conception des montagnes est beaucoup plus active, plus moderne que celle de Sénancour : Mrs. Sells omet de noter que Matthew Arnold a presque fait de l'alpinisme, et qu'il a été membre de l'Alpine Club de 1859 à 1861.

En poursuivant dans les Alpes le fantôme d'Obermann, Arnold a rencontré, à Thoune, Marguerite, une jeune Française qu'il a aimée, qu'il a dû bientôt quitter et à qui il a dédié de très nombreux poèmes. On ne sait absolument rien sur elle, en dehors de ce que dit Arnold lui-même, c'est-à-dire très peu de chose. Mrs. Sells fait quelques hypothèses, mais insiste surtout sur un détail qu'elle met en valeur : l'influence de Marguerite, bien qu'elle n'eût pas été à proprement parler littéraire, a cependant contribué à orienter vers la France l'esprit de Matthew Arnold. Toute cette étude est fine et ingénieuse. Il est seulement dommage que l'auteur n'ait pas insisté davantage sur son point de départ : l'état d'esprit d'Arnold en 1846, lors de la révélation de Nohant. Peut-être aurait-il été ainsi possible de saisir encore plus nettement les raisons du véritable envoûtement qu'*Obermann* a tout de suite exercé sur lui.

Mrs. Sells étudie également les influences plus passagères que celle de Sénancour, en particulier celle de George Sand. Elle a

un excellent chapitre sur la visite d'Arnold à Nohant où, en dehors de la maîtresse de maison, il rencontra Chopin. Incidemment il faut noter que ce n'est pas chez la comtesse d'Agoult que George Sand vit le musicien pour la première fois (p. 35) mais chez Hiller. Cette visite à Nohant eut une double importance pour Matthew Arnold car, en dehors de Sénancour, il y entendit parler de Sainte-Beuve, autre disciple du grand maître méconnu. Plus tard, Arnold entrera en relations avec le critique; un ami de ce dernier fera une traduction des *Stanzas in the memory of the Author of Obermann*, que Sainte-Beuve fera paraître dans *Chateaubriand et son groupe littéraire.* Lorsque Matthew Arnold abandonne la poésie pour la critique, il lui emprunte plusieurs théories. Après 1860, il se trouvera en rapports avec d'autres représentants de la pensée française; Mrs. Sells prépare une nouvelle étude sur cette période. Mais il ne sera avec personne en communion aussi intime qu'avec Sénancour. Le chapitre sur ses rapports avec de Vigny et Leconte de Lisle en est une preuve. Mrs. Sells indique des rapprochements tout au plus probables entre *A Summer Night* ou *The Buried Life* d'une part, *le Mont des Oliviers* d'autre part. Ces vers :

« Is there no life but these alone?
Madman or slave, must man be one? » (*Summer Night*, p. 82)

viennent peut-être du poème de Vigny, mais on pourrait les rapprocher aussi de l'*Espoir en Dieu* de Musset et, au demeurant, ils sont un lieu commun poétique. Il en est de même pour :

« But (the world) lit for all its generous sun »

qui peut avoir été inspiré par *La Fontaine aux Lianes*, mais peut-être aussi par *Le Vallon* de Lamartine, et surtout par la Bible. Et l'orientalisme d'Arnold est foncièrement différent de celui de Leconte de Lisle : il est plus superficiel, moins systématique, plus chrétien.

Un autre chapitre met en évidence quelques emprunts faits à Edgar Quinet. Ils ont donné naissance à un beau poème, *The Church of Brou*, et à une remarquable erreur géographique, puisque Arnold transporte l'Abbaye depuis Bourg-en-Bresse usqu'au cœur des montagnes de Savoie. Ici, les analogies souli gnées par l'auteur sont d'une inattaquable précision.

Dans son ensemble, le livre de Mrs. Sells, admirablement présenté et illustré, est une précieuse contribution à l'étude des relaons littéraires franco-anglaises au XIX^e^ siècle. Il met en pleine

lumière un problème qui, esquissé par Sainte-Beuve dans les pages qu'il avait consacrées à Matthew Arnold, n'avait jamais été traité à fond, en dépit de son importance artistique et psychologique.

Mrs. Sells publie en appendice cinq lettres et un poème inédits d'Arnold.

Claire-Éliane ENGEL.

LE PÉCHÉ D'ADAM ET D'ÈVE

M. Antonello Gerbi, dont on connaît les brillantes études sur *La Politica del Settecento* (1928) et la *Politica del Romanticismo* (1932) a donné depuis lors un ouvrage qu'il intitule *Il peccato di Adamo ed Eva* (Carabba, Editore, 1933). Qu'est-ce à dire? Il prend une idée hérétique, qui trouve son expression culminante chez Beverland : à savoir que le péché originel consiste essentiellement dans l'acte voluptueux. Cette idée, il la dessine d'abord dans ses origines; il la suit, une fois qu'elle a été illustrée par Beverland, dans ses plus lointaines répercussions, et particulièrement dans celles qu'elle a exercées chez les romantiques allemands. La science de l'auteur est immense; il suit le thème non seulement dans une foule de textes appartenant à la littérature européenne mais dans des documents figurés de toute espèce dont il reproduit les plus significatifs. Mais ce qui importe ici, peut-être, plus encore que sa science, c'est le parti qu'il tire de son sujet. Toute une attitude humaine est impliquée dans cette transposition qui va d'un péché contre l'esprit à un péché qui intéresse la chair. Et le mérite essentiel du livre original d'Antonello Gerbi est de dégager cette attitude, tantôt timide et tantôt orgueilleuse, tantôt presque oubliée et tantôt triomphante, à travers les siècles et jusque chez les plus grands esprits.

Le gérant : É. CHAMPION.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS. — 1935.

ULYSSE, LE CYCLOPE ET LES BERBÈRES

DU NOUVEAU SUR L'ODYSSÉE ?

Nous pensons rendre service à ceux qu'intéresse la fortune des thèmes littéraires, à ceux qui étudient le folklore et ses liens avec les coutumes des primitifs comme avec la littérature des civilisés, aux hellénistes enfin et, plus spécialement aux homérisants, en attirant leur attention sur un récit du Sud-Marocain, peu connu ou inconnu jusqu'ici, et dont la parenté avec l'histoire d'Ulysse et du Cyclope ne saurait faire de doute.

Nous utiliserons de ce récit trois versions, que nous désignerons par les lettres « A », « B », « C ». La version « A » nous a été aimablement communiquée par M. le lieutenant-colonel Justinard, un des tout premiers pionniers des études berbères marocaines; il a bien voulu nous autoriser à en donner ici la traduction et nous lui en adressons tous nos remerciements. La version « B » est la seule qui ait été jusqu'ici publiée, par M. Laoust, professeur de berbère à l'Institut des Hautes Études Marocaines [1]. Une traduction, d'ailleurs peut-être un peu large, qu'il en a présentée lui-même [2], paraît avoir échappé aux hellénistes. C'est en tout cas ce récit, dans son texte berbère, qui a été le point de départ de nos recherches. Enfin, la version « C » a été recueillie par nous-même. Toutes trois appartiennent au Sud-Marocain.

Comme éclaircissements préliminaires, il suffit de savoir

1. *Cours de Berbère marocain;* dialectes du Sous, du Haut et de l'Anti-Atlas, Paris, Challamel, édit., 1921, pp. 251 à 253.

2. In *Hespéris*, t. I (1er trimestre 1921), pp. 91-2.

que Sidi Hamed Ou Moussa, à qui est attribuée l'aventure, est un personnage historique [1], vénéré comme un saint dans le Tazeroualt [2] sa patrie, et dans tout le domaine de la *Tachelhait* [3] où il est surtout connu aujourd'hui comme le prototype et le patron des bateleurs errants [4]. Autour de lui, comme autour de n'importe quel marabout célèbre du monde nord-africain, se sont développés les récits les plus fantastiques.

Voici d'abord la traduction des trois textes, à propos desquels nous nous bornerons aux annotations indispensables.

La version A, la plus développée et la plus « littéraire » des trois, a été dictée à M. le lieutenant-colonel Justinard par un cheikh du Tazeroualt, le propre pays du saint, d'après un texte rédigé en arabe qui constitue une légende suivie de Sidi Hamed ou Moussa.

...« Puis je trouvai une troupe d'Arabes vêtus de peaux. Je leur demandai l'hospitalité pour la nuit et je ne mangeai chez eux que du lait caillé. Je les quittai et restai encore douze jours dans le désert. Le treizième, je vis un grand tourbillon sur la terre, haut et épais, montant jusqu'au ciel. En arrivant à ce tourbillon, le *wali* [5] et moi nous trouvâmes un homme aveugle d'un œil, paissant ses brebis. Après que nous l'eûmes salué, et qu'il eut rendu le salut avec convenance, nous lui demandâmes l'hospitalité de Dieu. Il nous dit : « Soyez les bienvenus. » Nous restâmes avec lui, paissant ses brebis, jusqu'à l'*içfirar* [6].

« Alors il poussa ses brebis jusqu'à leur caverne, à la porte de laquelle était un grand arbre.

1. Mort en 1563, né peut-être près d'un siècle auparavant, à Bou Menouan, tribu des Ida Ou Semlal. Cf. Lt-Col. Justinard : *Notes sur l'histoire du Sous au* XVIe *siècle* (Arch. Maroc, t. XXIX, 1933, Champion, édit.), pp. 13-14, où l'on trouvera aussi de nombreux récits édifiants groupés autour de sa personne. Ses descendants constituèrent dans le Tazeroualt un véritable état maraboutique, abattu par les premiers sultans filaliens.

2. Région située au sud-est de Tiznit, dont le centre est précisément la Zaouïa de Sidi Hamed Ou Moussa, où l'on vénère son tombeau.

3. Groupe méridional des dialectes berbères marocains.

4. Les acrobates dits « Oulad Sidi Hamed ou Moussa » sont connus dans toute l'Afrique du Nord. Certains même ont figuré dans des cirques d'Europe et d'Amérique.

5. Le saint qui est le compagnon de route de Sidi Hamed Ou Moussa.

6. Moment où le soleil jaunit.

« Il y fit entrer ses brebis. Nous entrâmes aussi. Il mit le verrou à la porte de la caverne.

« Puis il prit un mouton, et nous l'égorgea et alluma du feu pour nous faire rôtir la viande. Nous bûmes et mangeâmes jusqu'à être rassasiés. Il nous dit : « Êtes-vous rassasiés ou non? » — « Nous le sommes. » — « J'ai encore à vous dire une chose ». — « Quelle est-elle? » — « Je mangerai l'un de vous deux pour mon repas du soir, et l'autre demain pour mon dîner. »

« Nous lui dîmes : « Ce n'est pas permis par Dieu. Si vous êtes musulmans, Dieu te rend illicite la chair humaine. »

« Il nous répondit : « Il le faut. Assez de paroles. » Je reste avec mon compagnon. Chacun de nous voulait être mangé. Alors mon compagnon dit : « C'est moi le plus vieux; qu'il me mange et que tu restes! Peut-être Dieu te conservera pour le bien des Musulmans. »

« Il prit mon compagnon et commença à le manger. Et mon compagnon récita la profession de foi[1]. Et l'ogre le mangea.

« Puis il me dit : « Fais bien attention, demain je te mangerai. » — « Allah me garde de toi! »

« Puis l'ogre s'en alla dormir sur son dos. Quand je vis que le sommeil l'avait pris, je mis la pointe de mon bâton dans le feu jusqu'à blanchir dans le feu et je l'en frappai sur son bon œil. Il se réveilla de son sommeil par l'ardeur du feu, et se mit à tourner dans la caverne, me cherchant entre les brebis sans me trouver. J'entrai au milieu des brebis et je m'y cachai. Il dit : « Attends que demain paraisse! »

« Je restai à invoquer Dieu en secret, l'implorant. Et Dieu m'inspira de revêtir la peau du mouton qu'il nous avait égorgé et j'entrai entre les brebis, jusqu'à ce que Dieu permît le lever du jour. Alors se réveilla l'ennemi de Dieu, il leva la pierre à la porte de la caverne et s'assit à la porte. Puis il fit sortir les moutons pour paître. Et il passait la main sur le dos de chaque brebis qui passait. Je dis en moi-même : « Dieu, garde-moi de cet ogre, par ta force et ta

1. C'est-à-dire la formule : « Je témoigne qu'il n'y a de Dieu qu'Allah et que Mohammed est le prophète de Dieu. » La récitation au moment de la mort assure le salut de celui qui la prononce. On la répète aussi au cours de l'enterrement.

puissance. O le Chéri, O le Puissant! » Alors je passai au milieu des brebis et il ne me trouva pas par la bénédiction de Dieu très Haut. Alors je louai Dieu. Les brebis continuèrent à sortir jusqu'à la fin.

« Alors il dit : « Où es-tu, toi? » — Je lui dis de l'extérieur : « Je suis sorti, O ennemi de Dieu! » Il cria et resta furieux. Je le laissai et me dirigeai vers le soleil levant.

« Je marchai trente-cinq jours, triste de la perte de mon frère et compagnon, qu'avait mangé l'ogre. »

Nous avons déjà indiqué l'origine de la version B. Nous croyons utile d'en donner une traduction personnelle, très proche du texte, en laissant de côté les sept premières lignes du conte, comme tout à fait étrangères à notre sujet [1]. Voici la suite.

...« Ils se mirent en route (Sidi Hamed Ou Moussa et son compagnon). Ils allèrent passer la nuit chez un léopard, ils lui demandèrent l'hospitalité. Il (leur) dit : « bienvenue » [2]. Il les fit entrer dans sa grotte où il habitait avec ses bestiaux nombreux. Il leur alluma du feu. Il leur dit : « Que voulez-vous manger? » Ils lui dirent : « Ce que tu nous donneras. » Il leur dit : « Je vous donnerai de la viande; vous m'en donnerez d'autre. » Ils se mirent à se regarder, ils dirent : « Comment en trouverons-nous? » Ils se mirent à se consulter, ils dirent : « Autant seulement qu'Allah en fera trouver. » Lorsqu'ils eurent mangé, il leur dit : « Avez-vous mangé ?» Ils lui dirent : « Oui. » Il leur dit : « Moi je n'ai pas encore mangé. » Il leur dit : « Donnez-moi l'un de vous. » Ils lui dirent : « C'est bon! Nous allons tirer à la courte paille lequel d'entre nous (tu mangeras). » Ils tirèrent; le sort désigna Sidi Hamed Ou Moussa pour être mangé par le léopard. Son compagnon lui dit : « Non. C'est moi qu'il mangera. » Il lui dit : « Non. Laisse-moi, qu'il me mange. » Lorsqu'il (le léopard) fut disposé à manger, il prit (Sidi Hamed Ou Moussa) un épieu, il le mit dans le feu; lorsqu'il

1. On y voit le saint et son compagnon, parvenus aux confins du monde, accrocher à une étoile leur sac à provisions, qui disparaît avec l'astre puis réapparaît le lendemain. Nous commençons donc à traduire au début de la ligne 8 : *ar ftoun.*

2. Il est évident que les guillemets reportés à la fin de la ligne 9 dans le texte de M. Laoust doivent être fermés après le mot « marhaba ».

fut à point, il le plongea dans l'œil qu'il possédait (le léopard), il l'agita dans l'œil qu'il possédait, il lui enleva son œil, (si bien qu') il ne recevait plus la lumière. Il (le léopard) leur dit : « Très bien! Vous voilà à l'intérieur de la caverne, moi à l'entrée; au matin nous nous rencontrerons. » Au matin, ils égorgèrent un bélier, ils revêtirent sa peau, ils en revêtirent deux; l'un, ils le mangèrent; l'autre, ils le laissèrent. Ils entrèrent parmi les brebis. Le gros bétail sortit; le léopard les comptait; celui qu'il prenait avec sa main, il le poussait dehors. Quand tous les animaux furent sortis, ils (les deux compagnons) sortirent parmi les brebis. Sortit Sidi Hamed Ou Moussa avec son compagnon. Ils ôtèrent les peaux, ils le frappèrent au ventre, ils lui dirent : « Qu'ainsi fasse un hôte, s'il passe la nuit chez lui (*chez toi*). » Ils s'enfuirent. Ils le laissèrent. — « Ainsi je le laisse là-bas et je suis revenu, moi, ici [1]. »

La version C nous a été racontée par un indigène des Issagen, tribu alors encore dissidente de l'Anti-Atlas [2].

« Sidi Hamed Ou Moussa et son compagnon, qui s'appelait Azenag [3], avaient parcouru le monde entier. Ils arrivèrent à une caverne, où il y avait un homme qui possédait des moutons. Ils y passèrent la nuit. Il leur prépara un bon repas. Il leur égorgea un bélier. Ils mangèrent le souper. Il leur dit : « Avez-vous mangé? » Ils lui dirent : « Nous avons mangé. » Il leur dit : « Je veux manger l'un de vous, et je mangerai l'autre demain pour mon repas. » (Or) Sidi Hamed Ou Moussa était un saint, son compagnon ne l'était pas. Son compagnon lui dit : « C'est bon, qu'il me mange; toi, tu sortiras. » Il (Sidi Hamed Ou Moussa) lui dit : « Moi je ne veux pas. » (Mais) il (l'ogre) le mangea (le compagnon). (Or) il était dans le ventre de l'homme. Il dit à Sidi Hamed Ou Moussa : « Il ne m'a pas touché avec ses dents. » Azenag lui dit (encore) : « Le jour n'est pas encore venu? » Il (Sidi Hamed Ou Moussa) lui dit : « Non. Le jour n'est pas venu. »

1. Formule finale de contes, dont l'interprétation n'importe pas ici.

2. Située dans le haut bassin de l'oued Massa. Elle est déjà mentionnée dans un document de 1580; cf. Justinard, *op. cit.*, pp. 172 et 179.

3. Ce mot est le singulier correspondant au pluriel Iznagen, nom d'une tribu voisine de celle du narrateur. Ce détail pourrait tendre à faire croire que cette version du moins est venue de chez les Iznagen.

Sidi Hamed Ou Moussa vit que le lion [1] dormait. Il égorgea un beau bélier. Il y avait dans le feu une pierre [2]. Il l'enfonça dans l'œil de l'homme. Celui-ci n'avait qu'un œil; il ne voyait plus rien. Il le chercha avec la main, il ne le trouva pas. Il (Sidi Hamed Ou Moussa) revêtit la peau du bélier. Le jour vint. L'homme allait à l'entrée de la caverne, il tâtait les moutons de la main, à la sortie. Il ne le trouva pas. Sidi Hamed partit pour le monde. »

Si l'on fait la somme des traits communs aux trois versions, on dégage aisément le schéma suivant. Le saint et son compagnon sont accueillis, dans des conditions normales de l'hospitalité, par un pasteur de moutons qui n'a qu'un œil et qui tient du monstre (B, C). Il les traite bien, puis leur demande la chair de l'un d'entre eux (B) ou de tous les deux (A, C); en tout cas, l'un des compagnons doit mourir immédiatement, d'où une lutte de générosité entre les deux amis. Le saint, qui a survécu — il n'a gardé son compagnon que dans la version B — crève l'œil du monstre avec un quelconque objet pointu passé par le feu. L'ogre se tient à l'entrée de la caverne, mais sa victime lui échappe sous la peau d'un bélier qu'il a sacrifié.

Ce sont exactement, à part l'hospitalité du début, les traits fondamentaux de l'histoire d'Ulysse chez le Cyclope. Non seulement on les retrouve dans leur singularité première : le monstre à l'œil unique, l'anthropophage, la pointe passée au feu, la fuite parmi les moutons; mais surtout, et c'est ce qu'il y a de décisif, leur enchaînement est le même. Il n'y a pas de hasard qui amène une telle coïncidence; la méthode comparative ne pourrait plus s'appliquer à la critique des textes si on l'admettait.

Il paraît donc inutile d'insister davantage sur ce premier point que nous considérons comme acquis : *nos récits ber-*

1. Comme je demandais à mon informateur s'il savait l'histoire de Sidi Hamed Ou Moussa, dans la caverne de l'homme qui n'avait qu'un œil, il me reprit en me disant : « Ce n'est pas un homme, c'est un lion » (*izem*). Il n'empêche que, dans le récit, c'est la seule fois qu'il ait donné ce nom à son personnage.

2. *Taggount.* « Pierre de la grosseur du poing » (Destaing, *Etude sur la tachelhît du Sous*, I. *Vocabulaire français-berbère*, p. 210, s. v. : pierre) et aussi « une mèche en pierre » (Laoust, *op. cit.*, p. 191). En tout cas pierre maniable; telle nous paraît être ici la valeur de cette formation de diminutif. Ce n'est sans doute pas une des pierres du foyer (*inek*; pl. *inkan*).

bères et le récit odysséen reproduisent un thème identique dans son fond[1].

Ce n'est pas du reste résoudre le problème de leur rapport, mais constater qu'il y en a un, qu'il va falloir préciser. Là commenceront les difficultés.

* * *

La première est de déterminer les relations réciproques de nos récits marocains.

Il ressort à première lecture que la version A est non seulement la plus développée, mais la plus littéraire de toutes. C'est la seule qui tente d'établir une cohérence dans les détails qui, d'habitude, est indifférente aux contes berbères; il n'est d'ailleurs, pour s'en convaincre que de la rapprocher de B et C.

C'est la seule encore qui situe la scène dans le désert, au voisinage d'Arabes vêtus de peaux, personnages sur lesquels il nous faudra revenir plus loin.

C'est la seule enfin qui transforme cette aventure fantastique en une leçon édifiante : la confiance en Dieu est toujours récompensée. Les deux autres se contentent d'illustrer d'un exemple nouveau les pouvoirs du saint, pour mieux en exalter la force. Elles correspondent bien à la conception berbère de l'*agourram*, dont la sainteté tient à la puissance, beaucoup plus qu'à la vertu. Le texte « A », au contraire, entoure la légende d'orthodoxie. Il en a pris la langue, puisqu'il est rédigé en arabe. Non seulement il est chargé de formules religieuses : « l'hospitalité de Dieu[2] », « Allah me garde de toi », « Dieu permit le lever du jour », « l'ennemi de Dieu », « Dieu garde-moi de cet ogre, par ta force et ta puissance, O le Chéri, O le Puissant! », « Il ne me trouva pas par la Bénédiction du Dieu Très-Haut ». Mais encore il rappelle des pratiques ou des idées capitales : la récitation de la profession de foi au moment de la mort, les invocations

1. La parenté générale des deux thèmes n'a d'ailleurs pas échappé à M. Laoust (*Hespéris, loc. cit.*), mais il a cru à une reproduction berbère du récit hellénique; nous allons montrer que, malgré les apparences, cette hypothèse ne s'impose pas.

2. Terme d'ailleurs très courant aussi en berbère.

dans le danger, les louanges quand il est passé, l'interdiction du cannibalisme. C'est toute une atmosphère musulmane qui s'est créée autour du récit.

La question est de savoir si B et C en représentent une réduction, dégagée de cette atmosphère, ou si, tout au contraire, A est une islamisation d'un thème populaire. Elle ne nous paraît pas insoluble.

La version B ne contient pas une seule locution musulmane et, dans la version C, l'expression « Dieu te donnera de sortir au matin » appartient à un langage si courant qu'elle n'a plus de valeur spécialement ressentie [1]. Il reste seulement dans ce dernier texte la réflexion : « Sidi Hamed Ou Moussa était un saint, son compagnon ne l'était pas », qui fait entrevoir le motif religieux en vertu duquel le compagnon se sacrifiera.

Or, une si totale désislamisation ne s'expliquerait pas, psychologiquement, dans le milieu sud-marocain, foyer d'une foi très vive, sinon très éclairée, dès le Moyen Age [2], et quand il s'agit d'un saint dont le culte n'a pu que s'envelopper de formes orthodoxes dans l'état maraboutique du Tazeroualt. On comprend au contraire immédiatement que, dans un tel milieu, on ait cherché à islamiser une légende répandue, d'abord en la rattachant à la vie d'un pieux personnage, ensuite en lui donnant jusque dans le détail, un tour d'irréprochable religion. C'est un cheminement dont toutes les hagiographies nous fournissent des exemples [3]. Les conditions psychologiques du milieu, tout comme ce rapprochement, nous invitent déjà à supposer, avec une forte proportion de vraisemblance, que *tout se passe comme si un récit populaire, préexistant au saint chez les Berbères du Sud-Marocain, avait été l'objet d'une islamisation opérée par des esprits plus cultivés*, et non pas comme s'il était d'introduction récente sous un voile musulman. Dans ce dernier cas, du reste, il est vraisemblable qu'on l'aurait déjà retrouvé et reconnu dans d'autres biographies pieuses [4].

1. Guère plus, par exemple, que notre français « adieu ».

2. C'est là, en effet que les Almohades trouvent leur force, au XIIe siècle. Déjà, au siècle précédent, les Almoravides, comme plus tard les Saadiens, ou de nos jours, Ma El Aïnin, y ont rencontré le meilleur accueil.

3. Ainsi saint Georges christianise Persée, qui, ailleurs, s'est islamisé.

4. Comme toutefois il n'existe pas, même pour un pays donné, de *légende*

Étudiant maintenant nos trois récits berbères, nous allons essayer de déterminer dans quelle catégorie de contes ils se rangent.

Il apparaît déjà que ce sont des récits merveilleux plutôt qu'édifiants. Le soin que prend A d'islamiser si continûment son langage en est comme un aveu. Mais ce manteau de piété se détache sans rien altérer du fond, qui présente à l'examen, tous les traits d'un conte d'ogre.

On n'aura pas été sans remarquer déjà le singulier caractère de notre Polyphème dans les récits B et C. Le premier nous le présente comme un fauve, le second mélange constamment, jusque dans les termes, le caractère animal et le caractère humain. Il importe peu que la bête féroce soit dénommée en B *wagerzam* ou *agerzam*, c'est-à-dire « léopard », suivant l'interprétation habituelle du mot en *tachelhaït*[1] ou *izem*, en C, c'est-à-dire « Lion ». Les conteurs actuels n'ont plus aucune notion précise sur ces animaux disparus de leur contrée; nous en trouvons la preuve dans un autre conte du Sous, également publié par M. Laoust[2], et qui désigne le même être tantôt par l'un des termes, tantôt par l'autre. Mais ce qui, au contraire, a une sensible importance, c'est que les croyances populaires du Sud-Marocain décrivent comme réels, et parfois aperçus, des êtres à corps de fauves et à visages humains qui vivent dans des cavernes, et se nourrissent de notre chair[3]. Il est vrai que ce monstre « ne paraît pas dans les contes populaires ou très exceptionnellement »[4]; il est significatif que ce soit ici une de ces exceptions. Elle montre en effet que le récit se rattache profondément à des croyances populaires vivantes, tendance absolument opposée à l'orthodoxie du

dorée musulmane, genre qui répugne d'ailleurs à l'orthodoxie, on ne saurait être là-dessus absolument affirmatif.

1. Sans doute la panthère. Le léopard a-t-il existé dans l'Afrique du Nord? Déjà dans l'antiquité les παρδαλεις, *leopardi* signalés n'auraient été que des guépards (cf. St Gsell : *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, pp. 112-3 et en particulier n. 7).

2. *Op. cit.*, p. 245. Les enfants abandonnés et la vache (non traduit).

3. H. Basset : *Essai sur la littérature des Berbères*, p. 130-1 et, du même auteur, *Le culte des grottes au Maroc*, p. 19. Il n'est donc peut-être pas nécessaire d'invoquer l'influence de la croyance nègre aux hommes-panthères, encore qu'elle ne soit pas impossible.

4. *Id.*, *Essai*, *loc. cit.*

texte A. Étant donné la faible imagination des conteurs populaires, c'est une indication très nette sur l'orientation réelle du thème; il y a toute chance pour que le novateur soit le rédacteur de la version islamisée, qui aura rationalisé le personnage, en lui donnant une figure strictement humaine.

Si, en tout cas, nous avons affaire à un ogre exceptionnel, mais dont l'espèce, pourrions-nous dire, est encore en vie, le caractère du récit n'en est que mieux assuré. Et du reste, M. Laoust, ayant à mettre un titre français à ce conte, n'a pas hésité à l'intituler « Sidi Hamed Ou Moussa dans la caverne de l'ogre ».

S'il est difficile à notre mentalité de comprendre comment cet être ambigu peut se livrer aux occupations d'un pasteur, allumer du feu et cuire des aliments, voilà qui n'embarrasse certainement pas un auditoire berbère, qui a entendu bien d'autres merveilles. Voilà qui n'étonnera pas davantage ceux qui pratiquent les travaux contemporains consacrés aux peuples primitifs. Cet ogre n'est du reste ni un homme, ni un animal ordinaires. Il recèle les puissances de l'une et l'autre nature. Ce point admis, il n'y a rien d'illogique à ce qu'il traduise en actes tantôt les unes, tantôt les autres, ou les unes en même temps que les autres.

Il se pourrait même que B et C soient, sur ce point, plus cohérents que A. Une fois admise l'existence d'un être aussi particulier que notre ogre, nous comprenons très bien que les deux compagnons soient trop faibles pour entreprendre une résistance, que l'idée même ne leur en vienne pas. Ils sont dans le même état d'esprit que les héros d'un conte des Bushmen, aux prises avec un lion sorcier. « Quand les gens, explique M. Lévy Bruhl [1], comprennent qu'ils ne sont pas en présence d'un lion ordinaire, ils ne résistent plus... Car il possède un pouvoir surnaturel auquel la peur leur défend de s'opposer : qui sait de quel malheur il les frapperait tous? » Il n'en va pas autrement ici, jusqu'au moment du sommeil, qui privera le monstre de son pouvoir.

1. M. Lévy Bruhl : *Le Surnaturel et la nature dans la mentalité primitive*, p. 229. Il cite un exemple analogue dans une épopée cafre et un exemple réel pris chez les Abipones, qui refusent d'attaquer les jaguars réputés sorciers. Ajoutons qu'on a signalé chez certains *toreros*, souvent d'origine gitane, une vive répugnance à combattre les taureaux borgnes, considérés comme néfastes; e fond de cette superstition pourrait bien n'être pas différent.

Or on ne retrouve à peu près rien de tel dans la version A. Elle rapproche son homme borgne d'un tourbillon de poussière gigantesque[1], mais elle ne dit même pas explicitement qu'il en sorte; nous en sommes donc réduits à lui supposer une origine extraordinaire, que rien ne confirme par la suite. Il ne se distingue ni par sa stature, ni par sa force, ni par aucun des traits épouvantables qu'étale toujours un ogre qui se respecte. L'essai de rationalisation aboutit à rendre la passivité des victimes inexplicable et l'histoire incompréhensible.

Nous voyons là une confirmation de l'hypothèse que nous présentions plus haut, en l'appuyant sur des motifs extérieurs au texte, auxquels vient se joindre maintenant sa critique interne. *Les versions les plus populaires, seules cohérentes à partir de l'hypothèse initiale posée dans les conditions de la mentalité primitive, doivent être aussi les plus anciennes.*

Un trait particulier au texte C achève de marquer les liens de notre thème fondamental avec des types connus et classés dans le folklore. C'est la conversation, assez saugrenue au premier abord, que le compagnon avalé tient avec le saint, du plus profond de son avaleur. A le prendre en effet dans notre texte, le détail paraît un prodige gratuit. En réalité, c'est un trait classique du cycle de Tom Pouce où le héros avalé par toutes sortes d'êtres se révèle par sa voix aux personnages étonnés[2]. M. Laoust en a précisément recueilli une version dans la tribu des Ihahan, de la même aire linguistique, où le héros parle successivement du fond d'une vache et du fond d'un cheval[3]. Or Tom Pouce est le proche cousin du Petit Poucet dont les démêlés avec l'ogre sont familiers à tout le monde.

Nous avons encore une variante de cette « ventriloquie »

1. Les Mille et une Nuits présentent souvent leurs génies sous cet aspect. L'origine de ce détail paraît se trouver sans les croyances de primitifs (Indiens du Gran Chaco, Australiens, Bédouins de l'Afrique Orientale qui attaquent les tourbillons de sable pour tuer le vent. Cf. Frazer : *Le Rameau d'or*, adaptation française, Geuthner, édit., p. 747). On peut donc dériver ce trait dans notre récit A, soit d'une influence littéraire arabe, soit de quelque tradition populaire; dans tous les cas, le rédacteur paraît bien le reproduire sans le comprendre.

2. Cf. P. Saintyves, *Les contes de Perrault et les récits parallèles*, pp. 334-347.

3. *Op. cit.*, p. 249-50 (non traduit).

dans un conte chleuh, recueilli également sous deux formes par M. Laoust[1], où des enfants abandonnés, cousus par l'ogre dans la peau d'une vache, où il veut les garder en réserve pour ses petits, se font entendre des passants effrayés, jusqu'à ce que le hérisson les délivre.

Nous sommes donc ici, plus que jamais, en pleins contes d'ogres.

***

Si maintenant nous pouvions préciser, plus que nous ne l'avons fait d'abord, les ressemblances et les différences existant entre nos récits et le texte odysséen, nous pourrions tenter d'offrir une réponse à la délicate question de leurs rapports.

Il n'y a pas à tirer argument du fait que cette histoire s'encadre d'un côté dans des pérégrinations maritimes, de l'autre dans des aventures terrestres. Cette différence de mise en scène peut tenir à la différence des races; il n'y en a guère d'aussi peu marine que la race berbère. Rien non plus à inférer de ce que les deux héros sont de grands vagabonds; outre que le thème des « errances » est fréquent dans la poésie chleuh, qu'il correspond d'ailleurs à un caractère de ce peuple, n'oublions pas que l'historique Sidi Hamed Ou Moussa, suivant une tradition constante qui doit bien contenir un élément de vérité, fut un bateleur professionnel, donc un nomade. L'essentiel du conte ne commence qu'avec l'entrée dans la caverne.

C'est ici que l'attitude des personnages diffère profondément. Dans l'unanimité des récits berbères les deux compagnons sont traités en hôtes. Dans les textes A et B, ils ont demandé explicitement l'hospitalité; explicitement aussi elle leur a été accordée par un souhait de bienvenue, d'une façon quasi rituelle. Le texte C implique le même accueil, puisque, comme dans les précédents, il y a repas commun,

1. *Ibid.*, p. 245. *Les enfants abandonnés et la vache* (non traduit). *Étude sur le dialecte berbère des Ntifa*, p. 413-414 : Histoire de sept orphelins, d'une génisse, d'un ogre et du hérisson.

ce qui est le sceau habituel du pacte d'amitié [1]. On sait au contraire qu'Ulysse et ses compagnons se sont risqués dans l'antre durant l'absence du Cyclope. Ils ont fait un sacrifice, très probablement aux frais de l'absent, car ils ne semblent avoir emporté du navire que l'outre à vin. On n'imagine guère, d'ailleurs, qu'ils aient transporté une victime au fond de leur nef, ni qu'elle ait survécu à neuf jours de tempête. Ils ont ensuite pillé les fromages, puis ils se sont cachés au retour du monstre et n'ont donné signe de vie qu'au moment où celui-ci, ranimant le feu, les a découverts. En un mot, ils se sont conduits en cambrioleurs surpris, très peu héroïques, d'une façon, en tout cas, qui n'a jamais été dans les traditions de l'hospitalité. Après quoi, Ulysse est bien peu avisé d'en réclamer les droits, même en qualité de suppliant, et Polyphème n'a pas tort de le traiter d'enfant [2]. Il y a bien là quelque chose de singulier et d'à peu près incohérent.

Ne faut-il voir sur ce point qu'une divergence accidentelle dont il n'y a rien à conclure? Ce serait le cas si nous pouvions considérer le récit odysséen et le groupe berbère comme un ensemble isolé. Mais du moment que nous avons constaté des liens caractérisés entre notre thème et les contes d'ogres, nous pouvons recourir à la méthode comparative, et le folklore va, en effet, éclaircir la question. Nous nous appuierons sur le travail de confrontation poursuivi par M. P. Saintyves pour expliquer le thème du Petit Poucet, et qui porte sur de nombreuses variantes [3].

L'écart que nous venons de constater se retrouve en effet parmi celles-ci. Dans la plupart, semble-t-il, les victimes des ogres reçoivent d'eux un bon accueil initial; elles seront attaquées sans qu'elles se soient rendues coupables de la moindre provocation. Il en est ainsi dans nos contes berbères. Dans les récits sud-africains, les héros, au sortir des épreuves initiatiques, partent pour des expéditions qui tiennent de

1. Ch. Westermarck, *L'origine et le développement des idées morales*, t. I, p. 585 (trad. française de R. Godet, Payot, 1928), qui cite des exemples pris à divers peuples.
2. IX, 273.
3. P. Saintyves, *op. cit.*, pp. 256 à 347. Il est évident qu'en matière de folklore un tel travail ne peut jamais se prétendre exhaustif, mais qu'il n'est pas nécessaire non plus qu'il le soit, du moment que l'enquête embrasse les peuples les plus divers.

la chasse et du pillage [1]; ils sont déjà plus ou moins inquiétants pour leurs voisins. Mais un conte malgache par exemple [2], ou certaines versions écossaises de Maol a Chliobain [3] donnent les premiers torts aux victimes, qui maraudent ouvertement sur le territoire des ogres; l'écossaise est même venue voler un bouc au géant. Dans le domaine berbère précisément, cette différence initiale est un des traits qui sert à distinguer les mésaventures du pacifique Mqidech des entreprises turbulentes de Haddidouan [4], les unes et les autres aujourd'hui bien embrouillées.

Nous touchons ici une ligne de démarcation indiscutable, et nous serons d'autant plus autorisés à la transporter dans les récits qui nous occupent que leur parenté nous apparaîtra peu à peu plus certaine. *C'est un premier indice que nos versions berbères semblent plutôt parallèles à l'Odyssée que dérivées de celle-ci.* D'autre part l'incohérence du texte grec devient compréhensible, si l'on admet que l'aède suit un thème antérieur analogue à ceux que nous venons d'indiquer, où les adversaires de l'ogre étaient bien des maraudeurs et non pas des hôtes perfidement trompés.

Poursuivons notre analyse. Nos Berbères se sont présentés à la caverne vers le soir (version B et sans doute C), ou bien ils y sont venus avec l'ogre à la tombée de la nuit (version A). Ulysse et ses compagnons ont pénétré de jour (dès le matin, semble-t-il); ils sont surpris au crépuscule par le retour du Cyclope. Cette divergence paraît la répercussion directe de la précédente. Dans une société pastorale, comme celle où vivent nos deux groupes de personnages, il est naturel que la garde des troupeaux retienne au dehors, pendant les heures de jour, le possesseur supposé solitaire. Si l'on veut piller sa caverne, c'est le moment que l'on choisira. Inversement, c'est au crépuscule qu'arriveront avec lui des invités pacifiques (version A). Et s'il ne s'agit que de rechercher, tout aussi pacifiquement un abri, c'est encore vers le soir que les voyageurs s'y prendront (version B).

1. *Ibid.*, pp. 256-263.
2. *Ibid.*, p. 294.
3. *Ibid.*
4. H. Basset, *Essai*, pp. 134-5.

De là encore : d'un côté le repas partagé sans méfiance, suivi d'une brusque traîtrise (que les récits berbères ont cru expliquer en faisant d'elle une sorte de paiement monstrueux, viande contre viande); de l'autre, des menaces immédiates, accompagnées d'un premier banquet, qui apparaît sinon comme un châtiment légitime, du moins comme la conséquence de l'imprudence initiale des aventuriers.

Le choix des victimes est un second point discriminatif. On se souvient que le Cyclope promet tardivement à Ulysse, et sous l'influence du vin, qu'il le mangera le dernier. Dans nos récits berbères, au contraire, les infortunés peuvent librement décider lequel des deux sera mangé. Le texte B comporte bien un tirage au sort — tout comme à bord de notre « Petit Navire » — mais comme ce moyen ne tranche pas la discussion, tout porte à croire, surtout devant l'accord des deux autres textes, que c'est une simple et maladroite addition, née de l'usage berbère de tirer ainsi les parts de viande [1]. La plupart des contes d'ogres ne nous sont pas ici de grand secours : le plus souvent le monstre supprime le problème en réclamant toutes ses proies (surtout quand ce sont des enfants), ou bien le sort lui a évité l'embarras en ne lui envoyant qu'une victime. Mais il est intéressant de relever que, dans le conte basouto déjà cité, l'oiseau Koupou, qui tient le rôle de l'ogre [2] exprime lui aussi ses préférences et déclare réserver « pour son dessert » le héros Semune et son frère Semununyané [3]. *C'est une parenté de plus entre le récit odysséen et le type le plus primitif sans doute des histoires d'ogres.*

S'agit-il, chez les Berbères, d'une innovation, qui correspondrait assez bien à la place que le sentiment de l'amitié tient dans leur poésie et parfois dans leur vie? Il se peut. Mais on ne peut pas non plus ne pas songer à la lutte de générosité qui met aux prises Oreste et Pylade dans l'*Iphigénie en Tauride,* au moment d'un sacrifice aussi sanglant.

1. Remarque suggérée par M. G. Marcy.

2. Dans certains contes, note M. E. Jacottet qui a publié ce récit, on serait tenté de croire qu'il s'agit d'une créature humaine (Cité par P. Saintyves, *op. cit.*, p. 259, n. 1). La confusion est nettement opérée chez nos Chleuhs.

3. *Ibid.*, p. 259.

On ignore si le mérite en revient à Euripide [1]. On ignore encore plus ce que celui-ci peut devoir à des légendes antérieures. Nous ne saurions donc tirer aucune conclusion d'un rapprochement qui peut n'être qu'une rencontre. Il n'en reste pas moins que nous saisissons encore deux orientations différentes : le choix laissé au bon plaisir de l'ogre (que le narrateur grec a peut-être bien pensé rendre plus rationnel en faisant de lui un trait de reconnaissance stomacale); la rivalité plus chevaleresque des Berbères.

Suit le repas de l'ogre, décrit dans l'Odyssée avec le réalisme que l'on sait [2], et sur lequel les récits berbères gardent une réserve pudique. La version B l'a même supprimé, puisqu'elle sauve les deux compagnons. Il y a là, nous semble-t-il, une attitude générale dans le folklore; il faut déjà une certaine teinte de littérature pour détailler les spectacles pénibles. D'autre part, nous avons déjà remarqué que, dans la version C, la victime parle encore après avoir été avalée; dans la version A, elle récite la profession de foi quand elle est déjà entre les dents de l'ogre. Nous tâcherons de montrer par la suite que ces traits sont parfaitement explicables. Contentons-nous, pour le moment, de rappeler qu'il n'y a rien d'analogue dans l'Odyssée. Constatons encore que l'horrible festin s'y renouvelle le jour suivant. On comprend assez qu'il ne saurait en être de même quand il n'y a que deux personnages, dont l'un doit être sauvé. Mais comme rien n'empêchait de donner plus d'un compagnon à Sidi Hamed Ou Moussa, il se pourrait qu'il y eût là aussi une différence originelle.

Voici maintenant la vengeance, qui va permettre la fuite. Nous savons quelles circonstances la rendent inévitable pour les Achéens, enfermés par un rocher qu'ils ne sauraient ébranler. Nos Berbères, au contraire, n'en donnent aucune explication. Le texte A dit bien que l'ogre a poussé le verrou intérieur, qui sera plus loin une pierre comme dans l'épopée; mais il oublie de nous apprendre pourquoi les compagnons ne peuvent pas tirer l'un ou déplacer l'autre. Faute de cette précaution élémentaire, ce n'est

1. Cf. la notice de H. Grégoire sur cette pièce au t. IV de l'*Euripide* de la collection des Universités de France, en particulier pp. 98-9.
2. IX, 288-295.

qu'un essai manqué de rationalisation. Le thème populaire, nous l'avons montré, est bien plus logique à sa façon : pour lui tout se rattache de manière si normale au pouvoir surnaturel de son monstre, qu'il ne sent pas la nécessité de l'exprimer. Du reste, ceux des contes d'ogres qui laissent aux victimes le temps, parfois très long, de voir approcher leur sort, ne s'appesantissent pas davantage sur ce point.

Sauf dans notre version A, décidément précautionneuse, c'est à ce moment que se révèle un détail fondamental : l'œil unique de l'ennemi. On hésite un peu à le faire constater quand il s'agit d'un texte aussi connu que l'Odyssée, mais il le faut pourtant; il en est là absolument de même. On sait tellement par avance que les Cyclopes sont des monstres à un seul œil que l'on ne remarque pas que rien, dans le texte, ne l'a dit jusqu'alors. Bien plus, rien *en réalité ne nous apprend* si *cette particularité s'étend à tous les Cyclopes ou si Polyphème n'est qu'un borgne;* et il n'y a pas de renseignement supplémentaire à tirer de la forme du mot Κύκλωψ [1]. Le texte, d'ordinaire si réaliste, ne nous laisse pas entendre comment il faut placer cet organe; tout au plus lui donne-t-il paupières et sourcils (v. 389). Voilà dans tous nos récits (sauf A, dont il apparaît de plus en plus qu'il n'est pas la source de B et C) un accord curieux dans l'inexpliqué, tout naturel dans des contes primitifs, beaucoup moins dans l'Odyssée, où il trahit plus nettement que tout ce qui précède la parenté fondamentale avec le folklore.

Nous en verrons une confirmation dans le fait que ce type de géant qui n'a qu'un œil — et dont il n'est pas dit qu'il soit borgne — sans être courant, n'est pas isolé. On le retrouve en effet dans des contes hongrois et slovaques, où

1. « Qui a l'œil circulaire » n'a jamais signifié « qui a *un seul* œil circulaire ». La traduction de Victor Bérard : « Les Yeux-ronds » a le mérite de conserver cette généralité. Est-il d'ailleurs absolument indispensable qu'il s'agisse d'œil? Si, en effet Κύκλωψ se rapproche d'une série d'adjectifs poétiques où le suffixe représente la racine indo-européenne *oqw:* voir (avec d'ailleurs des sens divers : œil, vue, mais aussi : face, aspect, ce qui nous donnerait « Visage rond »), il peut aussi bien figurer dans une série d'ethniques et de noms de héros (Dolopes, Cécrops, etc.) où le suffixe paraît préhellénique et échappe à l'interprétation (cf. P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien* (pp. 257-260). L'idée de « l'œil circulaire » ne s'impose donc pas; elle pourrait même représenter, d'après un procédé cher aux Grecs, une étymologie par calembour.

ils correspondent à l'ogre de Finette Cendron (conte de Mme Daulnoy)[1]. Et il est assez vraisemblable d'y rattacher certaine ogresse qu'un récit sud-tunisien décrit comme borgne, sans doute dans les mêmes intentions que notre texte A[2].

L'ogre chleuh cède au sommeil naturel, non pas à l'ivresse. Outre que celle-ci n'est vraiment pas indispensable, elle ne pouvait pas se concevoir dans le milieu nord-africain islamisé. On ne peut donc rien inférer de cette divergence.

La position du dormeur, étendu sur le dos, qui est décrite dans l'Odyssée et dans A, manque par ailleurs. Elle est pratiquement nécessaire, qu'il s'agisse ou non d'un œil normal, pour qu'on puisse frapper celui-ci bien en son milieu, y enfoncer et y retourner l'arme sans que le corps tourne sous le choc. L'attitude s'impose donc à quiconque essaie de se représenter l'action : il n'y a pas à s'étonner qu'elle manque dans les textes les plus primitifs, ni inversement, que des formes plus littéraires la conservent ou la retrouvent.

Quant à l'arme, elle diffère surtout par les dimensions. L'olivier de l'Odyssée a été taillé en proportion de la stature de Polyphème. Le bâton ferré des Chleuhs suffit pour de moindres victimes. Le texte A ne précise pas la nature de la pointe, mais elle ressort assez du fait qu'elle tourne au blanc dans la flamme. Le mot *tamourt* employé par B, peut avoir le sens de « lance » ou d' « épieu »[3], toutefois, il paraît, dans le langage courant, désigner simplement une canne ferrée[4]. La version C se sert d'une pierre, nous avons expliqué plus haut ce qu'il faut entendre sous le mot *taggount*.

L'emploi du feu ne paraît déjà pas indispensable dans le poème homérique, tout au moins ne choque-t-il pas le bon sens. Il n'en est plus de même quand il s'agit d'une arme métallique qui n'y gagnera rien en force de pénétration,

1. P. Saintyves, *op. cit.*, p. 300 et n. 3. Il s'agirait de « variantes... inspirées par le conte français ». Il reste possible qu'elles y aient inséré un type connu plus primitif.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 270 d'après R. Basset, *Contes populaires d'Afrique*, p. 17-23.

3. E. Destaing, *op. cit.*, pp. 114 et 166, aux mots correspondants.

4. Explication de M. Laoust, *loc. cit.*, p. 252, n. 3, confirmée par le lieutenant-colonel Justinard.

puisque, bien au contraire, elle s'amollira, et dilatée, tendra à quitter son manche de bois. Quant à la pierre, il faut être un thaumaturge pour la saisir sans se brûler.

Encore que les contes d'ogres ne présentent pas de cas identiques, il n'est sans doute pas indifférent que le monstre y périsse très souvent par la flamme[1], plus d'une fois associée à un instrument de bois allongé, une pelle à four d'ordinaire. Quelle que soit la raison de ce trait, que nous essaierons d'expliquer, sa constance montre bien qu'il est caractéristique du thème initial. L'insistance qu'apportent nos berbères à le reproduire, au besoin contre toute logique, en est d'ailleurs la confirmation.

Les textes berbères (sauf A) ne connaissent pas les cris de douleur du Cyclope, alors que les contes d'ogres en attribuent plusieurs fois à leur monstre[2]. En revanche, ils lui font exprimer des menaces et effectuer des recherches tâtonnantes, tout à fait étrangères à l'Odyssée. Rien ne correspond, non plus, à l'épisode du nom supposé d'Ulysse ni à l'intervention des voisins : la scène est placée à l'écart de tous témoins; c'est d'ordinaire aussi la condition, exprimée ou non, des histoires d'ogres. L'Odyssée offre ici une série originale de complications.

On aura retenu la différence qui fait que le subterfuge de la fuite, tout en représentant une même idée, prend ici et là une forme particulière. Contentons-nous, pour l'instant, de remarquer qu'elle n'est pas plus vraisemblable dans un cas que dans l'autre. L'aède l'avait bien senti, qui avait pris soin de vanter la beauté exceptionnelle du bétail. Quant à l'attitude du Cyclope, posté à l'entrée de la caverne, et qui tâte des mains son troupeau, elle a été partout conservée.

Nous ne pouvons absolument affirmer qu'il se retrouve, dans le folklore, une évasion semblable. Faut-il pourtant en découvrir une dans le conte des Ba-Ronga rapporté

1. Cf. Saintyves, *op. cit.*, incendie, p. 266 (conte Fang, Gabon), p. 268 (séries berbères de Mqidech et Haddidouan), p. 271 (conte sud-tunisien); enfournement, p. 277 sq. (série de Hansel et Gretel : contes allemands, wende, alsacien, breton, vaudois, serbe, saxon de Transylvanie, morave, sicilien, portugais et espagnols, turc de la Sibérie méridionale, Houwara du Sous); explosion, p. 280 (conte Kabyle); ogresse tuée avant l'enfournement, p. 280 (contes basques, épirote). On pourrait encore ajouter l'ébouillantement.

2. *Op. cit.*, pp. 266, 271, 277.

par H. Junod[1] et qui est le proche parent du conte basouto invoqué plus haut? Les héros, qui ont volé les bœufs d'un village de cannibales sont poursuivis par ceux-ci, dont le chef fait tomber un orage pour les arrêter. « Sikouloumé (le héros principal) dit à ses serviteurs : « Couchez-vous sous les bœufs! » Ils recommencèrent à fuir. Quand les gens de Monombela arrivèrent sur les lieux, ils trouvèrent que Sikouloumé et ses serviteurs avaient détalé. Ils dirent : « Ah! c'est ici qu'ils étaient. » Ils se remirent à leur courir après. » En réalité, le texte est obscur — du moins en français. Si les poursuivis s'étaient couchés à terre, à l'abri sous les bœufs, il semble que les poursuivants auraient dû les rejoindre ou les serrer de plus près. D'autre part, si les poursuivis ont continué leur fuite, accrochés, tant bien que mal à leurs animaux, le terme : « couchez-vous » n'est pas absolument celui qui conviendrait; on attendrait « suspendez-vous ». L'exclamation : « Ah, c'est ici qu'ils étaient » peut être provoquée par n'importe quel changement dans les traces, qu'il s'agisse d'un arrêt ou de la disparition des marques humaines. Peut-être le récit était-il déjà obscur pour le conteur. On entrevoit simplement de toute façon, une vague similitude : le bétail sert à la fuite.

Dans l'Odyssée seulement, la sortie se transforme en un vol de moutons. Il est frappant d'observer que de nombreux contes s'achèvent de même par le pillage des troupeaux ou de tous les biens de l'ogre — que le vainqueur soit ou non venu en maraudeur[2]. Notre Petit Poucet lui aussi vole non seulement les bottes de sept lieues, mais toutes les richesses du monstre escroquées à sa femme.

Les injures réciproques des personnages homériques se retrouvent, sous une forme atténuée, dans les versions A et B : ce sont alors des moqueries adressées par les évadés à leur persécuteur. De même dans le conte Fang déjà cité, le héros qui a mis le feu à la demeure de l'ogre s'écrie : « Ah! ah! ah! nous allons rire[3]! »

1. *Les Ba-Ronga*, pp. 297-301, cité par P. Saintyves, *op. cit.*, p. 263.

2. P. Saintyves, *op. cit.*, en particulier, p. 261-3, 266-7, 269-72; Tom Pouce, parent du Poucet, apparaît souvent comme un voleur de bœufs; cf. *Ibid.*, p. 328-34 et le rapprochement avec la légende d'Hermès enfant dérobant les troupeaux d'Apollon.

3. *Ibid.*, p. 266.

La poursuite du navire achéen à coups de rochers n'a pas d'équivalent dans le Sous. *La logique la rend tout à fait invraisemblable, puisque le monstre est aveuglé;* mais il est bien certain que cette considération n'aurait pas suffi à arrêter nos gens : on peut donc croire que leur thème primitif ne comportait pas cet épisode. On peut se demander pourquoi, *a fortiori*, il figure dans l'épopée. Il n'y aurait aucune raison à en donner, même fallacieuse, si le folklore ne venait à notre secours : les contes où l'ogre ne périt pas dans sa demeure comportent une poursuite, tout à fait naturelle, puisqu'il a encore toutes ses facultés physiques. Il n'est que de se reporter encore à notre Poucet, mais les exemples abondent sous toutes les latitudes [1]. Le thème de la fuite a même engendré une lignée particulière de récits, où les poursuivis s'échappent par des séries de transformations magiques [2]. Cette poursuite s'achève parfois en face d'un cours d'eau, soit que l'ennemi imprudent y périsse [3], soit qu'il s'arrête, embarrassé, sur la rive, ainsi, précisément, que notre Polyphème [4].

Nous espérons que, s'il subsistait quelques doutes dans l'esprit du lecteur sur la parenté du thème odysséen et des contes d'ogre, ils sont désormais levés, puisqu'*un élément du thème odysséen, la poursuite, qui reste inexplicable à le considérer en lui-même, cesse de l'être dès que l'on y voit la conservation d'un élément habituel aux histoires d'ogres du folklore international.*

Pour bien mettre en lumière les résultats de cette analyse, nous les résumerons dans le tableau suivant :

ÉLÉMENTS DU THÈME	ODYSSÉE	CONTES BERBÈRES	CONTES D'OGRES
1° Lieu de la scène.......	Caverne. A proximité d'autres cavernes.	Caverne. Isolé.	Variable; souvent une caverne. Presque unanimement isolé.

1. *Ibid.*, pp. 260, 263, 285, 295, 297.
2. *Ibid.*, p. 272-5.
3. *Ibid.*, pp. 263, 273, 274.
4. *Ibid.*, p. 295, conte écossais.

ÉLÉMENTS DU THÈME	ODYSSÉE	CONTES BERBÈRES	CONTES D'OGRES
2° Arrivée des victimes	En maraudeurs, de jour.	En hôtes, la nuit.	Ces deux attitudes se retrouvent, déterminant parfois deux séries de contes.
	Immédiate; deux fois renouvelé.	Immédiat.	Quelquefois très différée, souvent immédiate.
	Héros réservé pour la fin.	Libre choix des victimes.	Un exemple sud-africain du héros réservé.
3° Le repas de l'ogre		Un personnage avalé continue à parler.	Les discours de Tom Pouce avalé sont un des traits caractéristiques de son cycle.
	L'absence de résistance est expliquée par la monstruosité de l'ogre et de la clôture.	Pas d'explication (sauf A, partiellement).	Explication par la monstruosité, quand il y en a une; manque souvent.
	On apprend seulement alors la difformité du Cyclope.	*Id.* (sauf A).	Quelques cas de géants à un seul œil ou de monstres borgnes.
4° L'œil crevé.	Ivresse. Arme de bois allongée. Feu peu nécessaire.	Sommeil naturel. Armes allongées; feu illogique.	L'ogre périt souvent par le feu; pelle à four.
	Cris; intervention des voisins.	Pas de cris (sauf A); menaces.	Souvent des cris.
	Les personnages, suspendus aux moutons, échappent aux mains du Cyclope posté à l'entrée.	Les personnages s'enveloppent dans la peau des moutons. Même attitude du monstre.	Un cas peut-être comparable?
	Pillage partiel du troupeau.		Fréquent pillage.
5° La fuite.	Injures réciproques.	Moqueries proférées par les évadés (A et B).	Au moins un cas de moquerie.
	Vaine poursuite.		Cas de poursuite fréquents; provoque même parfois la formation d'un thème particulier.

Nous nous croyons désormais en droit de présenter les conclusions suivantes :

1° *L'Odyssée et les trois récits berbères représentent sûrement un même thème ;* 2° *à considérer ces quatre versions dans leurs rapports avec les contes d'ogres de la tradition folklorique, l'Odyssée d'une part, le groupe berbère de l'autre, semblent avoir leur façon propre de s'en rapprocher ou de s'en*

éloigner; leur divergence dans la façon même d'aborder le thème correspond à une divergence retraçable dans le folklore. Tout se passe donc comme s'il s'agissait de récits parallèles, non pas d'un décalque berbère du récit odysséen.

Quand nous ne connaissions encore que le texte B et que nous n'avions pas procédé à une comparaison avec le folklore, nous avions été tentés de croire qu'il s'agissait d'une resurgence, assez malaisée à expliquer du reste, de l'épopée achéenne en terre berbère. Nous avons dû renoncer à cette hypothèse à mesure que se développaient nos recherches.

Dans le détail même des textes, nous n'avons pas trouvé un seul passage décisif, dont on ne puisse croire ou qu'il vienne d'une source commune ou qu'il ait été inspiré par des nécessités identiques. Seul le grand arbre que notre version A a planté à côté de l'antre pourrait, à la rigueur, rappeler les lauriers helléniques; c'est trop peu pour contre-balancer les arguments qui nous paraissent porter en sens inverse.

Au surplus, dans la masse déjà volumineuse des contes berbères recueillis, on ne connaît pas d'exemple d'un thème littéraire de l'antiquité passé dans la tradition orale. On peut se demander, de façon générale, si l'on en connaît beaucoup par ailleurs, en dehors de récits d'origine déjà populaire, adoptés par la littérature, et dont il est bien difficile d'établir qu'ils soient revenus au folklore par un intermédiaire savant, alors qu'il est bien plus simple de penser qu'ils se sont conservés par transmission directe [1]. On rappellera sans doute la romanisation de l'Afrique du Nord, qui a influé jusque sur le vocabulaire berbère. Mais en fait, c'est bien en vain que l'on rechercherait des traces d'imprégnation intellectuelle. Il se pourrait aussi que la part déjà bien faible d'influence linguistique fût encore à réduire [2]. Les légendes bibliques et chrétiennes elles-mêmes semblent avoir été surtout véhiculées par l'Islam; il est significatif qu'elles soient « beaucoup plus répandues en pays arabe qu'en pays berbère » [3].

1. La légende, déjà citée, d'Andromède et de Persée, que l'on retrouve en Afrique du Nord, est un des exemples les plus clairs de ce cas.

2. Cf. les remarques, d'une méthode très sûre selon nous, de M. G. Marcy dans son *Essai d'une théorie générale de la morphologie berbère* (in *Hespéris*, t. XII, 1931, fasc. 1, p. 89).

3. H. Basset, *Essai*, p. 262.

On pourrait enfin songer à un intermédiaire littéraire de langue arabe. L'hypothèse, bien que plus détournée, serait au fond plus vraisemblable. Il y a cependant une assez forte objection. Le thème du Cyclope a été repris dans le Troisième voyage de *Sindabad le Marin*. Étant donnée la popularité de ce texte dans l'Afrique du Nord, même et surtout dans les milieux peu lettrés, il semblerait le trait d'union tout désigné. Or une étude de ce fragment des *Mille et une Nuits*, que nous nous réservons d'exposer par ailleurs, montrerait, selon nous, que non seulement il ne peut avoir inspiré les récits berbères, bien plus voisins du schéma hellénique, mais qu'il pourrait bien lui-même représenter un emprunt à une autre forme de la tradition populaire, et non pas une réminiscence déformée de l'épopée. Sans exclure la possibilité de sources arabes plus obscures, il faut bien constater que le rejet de la plus vraisemblable est une incitation à la prudence.

Il existe encore une seconde objection, qui tient à la forme. Les imitations berbères de contes arabes sont d'ordinaire beaucoup plus prolixes et sensiblement plus hyperboliques que nos trois récits. Elles s'écartent de cette simplicité primitive qui rappelle les récits des peuples sauvages. C'est que leurs modèles ont en effet un tout autre caractère; il n'est, pour s'en convaincre, que de comparer nos textes au Sindabad [1]. On ne sent, dans le cas qui nous occupe, aucune présence étrangère. Cette impression ne ferait point, par elle-même, figure d'argument; mais elle corrobore le précédent qui la renforce à son tour.

Enfin, « les Arabes vêtus de peaux » nous paraissent inconnus dans le monde oriental; nous aurons l'occasion de le redire plus loin. Au contraire, au XVe siècle encore, c'était le vêtement des Zenaga du Rio de Oro [2], Berbères à vrai dire, mais que le narrateur a transformés en Arabes parce

1. A condition de le lire, si l'on doit recourir à la langue française, dans une traduction plus fidèle que celle de Galland ou que les éditions, encore réimprimées de nos jours, qui en dérivent. Celle de E. Montet (Payot, 1930) peut être recommandée.

2. Gomes Eanes de Zurara, *Chronica do Descobrimiento e Conquista de Guiné*, ch. LXXVI, trad. par R. Ricard, *Les Portugais et le Sahara atlantique au XVe siècle*, in *Études, notes et documents sur le Sahara Occidental présentés au VIIe Congrès de l'Institut des Hautes Études Marocaines*, 1930, p. 104.

que les nomades qu'il peut rencontrer au sud de son pays sont des arabophones. Il y a là une présomption en faveur d'une origine locale.

L'hypothèse que nous présentons nous paraît donc, en définitive, la plus facile à admettre.

*
* *

S'il faut vraiment établir une connexion étroite entre l'histoire du Cyclope et les contes d'ogres, l'interprétation que l'on a tentée de ceux-ci par les croyances des primitifs doit nous donner la clef de l'épisode odysséen. C'est ce que nous allons tenter d'élucider. M. P. Saintyves rattache les contes de la série du Petit Poucet aux cérémonies initiatiques des peuples sauvages, et le résultat semble assez probant pour que nous essayions ici de la même méthode, *mutatis mutandis*.

La scène, avons-nous dit, est presque toujours dans un lieu désert. Il semble rare que les héros rencontrent toute une population d'ogres [1]. L'Odyssée a bien donné des compatriotes à Polyphème, mais en nous laissant ignorer — insistons sur ce point — s'ils ont les mêmes goûts que lui. Il n'en reste pas moins que le monstre vit seul (οἶος), au loin et en avant des autres (ἀπόπροθεν), toujours à l'écart (ἀπάνευθεν) [2]. Ses congénères habitent à portée de ses cris, mais Ulysse a pu arriver et pourra s'enfuir sans passer sous leurs yeux. Enfin nos quatre textes connaissent la même caverne qui, dans les contes, alterne avec une maison perdue dans les bois.

Il reste bien entendu que la solitude est propice au crime, sans en constituer une condition inévitable. On pourrait donc ne pas chercher d'explication plus éloignée, si la suite ne le réclamait. Or l'isolement est obligatoire lorsqu'il s'agit d'initiations [3], dont le secret doit être absolu. C'est

1. P. Saintyves, *op. cit.*, conte Ba-Ronga, pp. 261-3, où d'ailleurs, il n'est pas dit expressément que les habitants veuillent manger ceux qu'ils pensent tuer.

2. IX, v. 187-9.

3. Qu'il s'agisse d'initier les jeunes gens de la tribu ou des sorciers ou des postulants de sociétés secrètes, le rituel semble toujours analogue. Cf. Lévy-Bruhl, *Fonctions mentales chez les primitifs*, p. 416.

pourquoi les « maisons d'initiation » sont le plus souvent des huttes bâties à l'écart des villages, dans les forêts. Mais on utilise aussi bien des grottes quand il s'en trouve (pour les sociétés secrètes des Indiens Pueblos, par exemple, ou pour l'initiation à la sorcellerie chez les Australiens d'Alice Springs [1]). Les faits sont trop connus pour que l'on insiste.

Un des caractères essentiels de l'initiation, c'est de représenter comme une première mort du novice, « commencement de rupture de participation » [2], qui lui permet de renaître ensuite dans un être transformé. Ce n'est pas le lieu d'énumérer toutes les façons connues de simuler cette mort; une seule nous intéresse, car elle donne, sans doute, la solution du problème. C'est la pratique de certaines peuplades de la Nouvelle-Guinée de donner à la cabane d'initiation une vague forme humaine, avec une bouche, par laquelle on glisse l'adolescent. Il est réputé avalé. Mais le monstre se laisse fléchir par le don d'un porc et consent à rejeter sa proie, qui garde la trace d'une morsure : la circoncision [3]. Il paraît tout indiqué de voir dans des rites semblables l'origine du type de l'ogre. Nos récits A et B, qui conservent la parole à la victime avalée, restent donc tout à fait dans la logique du système. Si même il n'y avait là qu'une contamination du type Tom Pouce, où le minuscule héros gîte dans la panse de diverses bêtes, nous aurions encore à faire un type voisin de rite initiatique : l'avalement animal, et non pas à la fantaisie d'une imagination ridicule.

Pénétrons maintenant dans la demeure initiatique, toute prête à engloutir qui s'y présente, pour un moment ou pour plusieurs années [4]. Nous y trouverons toujours un ou plusieurs personnages terrifiants. Chez les Australiens, c'est un être mythique, qui s'appelle Thuremlin, ou Daramulun, ou Thrumalun, ou Tavanyrika, ou Katajalina [5], ou Tumana,

1. Cf. P. Saintyves, *op. cit.*, pp. 377-9.

2. Lévy-Bruhl, *op. cit.*, p. 416; interprétation de l'école sociologique, dont il est loisible du reste de faire abstraction, puisque c'est la forme même des rites qui nous intéresse.

3. Frazer, *le Rameau d'or*, éd. franç., pp. 644-651.

4. Une nuit chez nos Berbères, un jour et deux nuits dans l'Odyssée, plusieurs années quelquefois dans d'autres contes et dans la réalité.

5. Frazer, *ibid.*

ou Eruba, ou Witurna, ou Tundun [1]. Le *tubuan* des îles Salomon, le magicien du Bas-Congo, le visiteur céleste et masqué des Fuégiens [2] revêtent aussi des aspects affreux. Le masque est signalé chez beaucoup de primitifs, dans toutes les cérémonies où il s'agit à la fois d'effrayer le non-initié et de « retrancher l'officiant de son milieu naturel », jusqu'à l'identifier plus ou moins avec l'être qu'il représente; comme tel, son dessin répond toujours à « un effort anti-réaliste » [3]. A défaut de masque, l'initiateur est au moins emplumé et peinturluré [4].

Nous ne nous étonnerons plus désormais que les ogres atteignent facilement la taille d'une maison ou se signalent par un visage difforme. Les nôtres se soumettent ici à la règle commune : la silhouette de Polyphème évoque une montagne plutôt qu'un homme [5]; les monstres berbères sont mal dégagés de l'animalité.

Nous comprenons déjà à peu près leur signe spécial de parenté : l'œil unique. Mais il est possible de préciser davantage. Pour la mentalité primitive, extrêmement conformiste, tout individu qui n'est pas « comme tout le monde » est inquiétant et maléfique. Cela va si loin que certains peuples africains tuent ou abandonnent les petits enfants dont les dents se refusent à percer dans l'ordre habituel [6]. Encore aujourd'hui dans les milieux populaires ou enfantins de l'Europe, les difformités soulèvent parfois une sorte d'inconsciente hostilité, legs des craintes ancestrales. On conçoit donc pourquoi les masques des initiateurs recherchent les expressions grimaçantes : elles terrifient réellement ceux à qui elles s'adressent; ce n'est qu'à des esprits plus évolués qu'elles paraissent grotesques [7]. En l'absence d'un *corpus* des

1. A. Van Gennep, *Mythes et légendes d'Australie*, pp. LXXII-LXXIX (cité par P. Saintyves, *op. cit.*, pp. 375-6).

2. P. Saintyves, *ibid.*

3. G. Hardy, *l'Art des Peuples primitifs* (in *Nouvelle Histoire de l'Art*, publiée sous la direction de Marcel Aubert, 1932, t. II, p. 396). Et cf. Lévy-Bruhl, *Le surnaturel et la nature...*, pp. 124 sq.

4. Ainsi chez les Penutian de Californie; cf. P. Descamps, *État social des peuples sauvages*, p. 180.

5. IX, v. 190-2.

6. Et l'exposition des enfants malingres chez les Spartiates relevait sans doute, à l'origine, d'une explication analogue, plutôt que de préoccupations eugéniques.

7. On peut faire la même remarque pour tant de divinités orientales et

masques recueillis jusqu'à ce jour, il nous est impossible de savoir si l'on en connaît qui ne possèdent qu'un œil. Il n'est pas difficile d'en combiner qui permette à son porteur de garder l'usage de la vue; on réalisait sans doute cette disposition sur les scènes helléniques, lorsque dans un drame satyrique figurait un Cyclope.

Ce qui est bien certain, c'est qu'aujourd'hui encore, en Afrique du Nord, le borgne est considéré comme chargé d'une puissance néfaste [1]. L'invention de l'ogre borgne ou possesseur d'un seul œil est donc tout à fait facile à expliquer dans un milieu primitif. Nous en avons indiqué des exemples en dehors de notre groupe de récits. On trouve aussi un cas au moins d'ogre à trois yeux [2].

Les rites d'initiation vont encore nous expliquer pour le mieux la voix formidable des ogres en général, de Polyphème en particulier, dont le timbre profond fait « éclater » de terreur le cœur des Achéens [3]. C'est en effet une coutume universelle de mener grand vacarme dans la hutte initiatique, tant pour étourdir le postulant que pour étouffer au besoin les plaintes que les épreuves, souvent cruelles, peuvent lui arracher. On se sert généralement à cet effet de l'instrument qu'il est convenu d'appeler, d'après les ethnographes anglo-saxons, le *bull-roarer*, analogue au rhombe des Grecs; on lui imprime une rotation rapide au moyen d'une corde. Son nom britannique dit bien les mugissements de taureau qu'il simule. On devine l'effet qu'un orchestre de ce genre produirait en particulier dans une grotte. Ailleurs le *bull-roarer* est remplacé par une trompette de bambou (île Melville) ou par des sifflets (Indiens de Vancouver, de la Colombie britannique, de l'île de la Reine Charlotte) [4].

extrême-orientales aux visages affreux, dont l'intention, et peut-être même l'origine, ne paraissent pas différentes. On remarquera également que le Cyclope est assez vite devenu un type grotesque pour les Grecs et figure avec ce caractère dans le drame satyrique.

1. J. Desparmet, *le Mal magique*, p. 110 (Publication de la Faculté de Lettres d'Alger, 1re série, t. LXIII, 1932).

2. Dans un conte de Chypre, cité par P. Saintyves, *op. cit.*, p. 388, d'après E. Legrand, *Contes Populaires grecs*, pp. 115-131. On pensera au troisième œil, frontal, de nombreuses divinités d'Extrême-Orient, dont l'explication primitive pourrait bien être beaucoup plus simple que les commentaires théologiques récents.

3. IX, v. 256-7.

4. P. Descamps, *op. cit.*, pp. 79, 236-7, 245 (mais non pas dans l'initiation).

Chez les noirs d'Afrique et les Esquimaux, c'est le tambour qui accompagne les cérémonies de sorcellerie.

Voilà donc les caractères de notre monstre rendus explicables, y compris son anthropophagie. Celle-ci, du reste, aura pu être renforcée chez certains peuples par des souvenirs de cannibalisme rituel, dont il y a encore trace à l'époque historique dans le monde européen [1]. La tâche paraît plus difficile quand il s'agit de son châtiment; si son type s'inspire en effet de l'initiateur, on comprend mal comment, à son tour, il peut être mis à l'épreuve. Il est vraisemblable, du reste, que la scène de la revanche se soit développée surtout quand les éléments du conte sont devenus incompréhensibles aux narrateurs, et qu'une morale différente a exigé la punition du criminel. Cependant il n'est pas impossible de retrouver l'attache de cette innovation avec nos rites.

On partira des versions signalées chemin faisant, où l'ogre veut faire périr ses victimes dans son four; mais, peu rusé, c'est lui qui s'y fait enfermer tandis qu'il montre la façon de se placer sur la pelle. L'histoire, ainsi rapportée, apparaît assez incompréhensible, car le récit a toujours attribué jusque-là un « pouvoir » supérieur à son personnage; pourquoi le perd-il tout à coup? Aussi cherche-t-on souvent à tourner la difficulté en faisant de lui une vieille femme, sans comprendre que, plus on l'affaiblit, plus le début du récit devient à son tour invraisemblable. Ces ricochets de non-sens sont un indice sûr de réfection récente.

Tout devient plus clair, sinon tout à fait éclairci, lorsqu'on remonte aux épreuves infligées aux novices. Épreuves pratiques d'abord, tel l'allumage d'un feu (ainsi chez les Yuki de Californie) [2], qui a très bien pu s'accompagner, chez des peuples agriculteurs, de la cuisson d'un pain, surtout quand

Ce rite se retrouvait naguère en France, dans l'initiation des joueurs de cornemuse, s'il faut attribuer une valeur documentaire aux *Maîtres sonneurs* de G. Sand; cf. XXXIe Veillée : « Le tintamarre des dix-huit musettes qui braillaient toutes ensemble, prolongeant la même note en manière de rugissement ».

1. Sans parler des Bretons et des Celtes d'Irlande, cf. le culte de Zeus Lykaîos en Arcadie et certains mythes grecs (Atrée, Dionysos mangé par les Titans, par exemple), « bien que l'on se montre encore assez lent à le comprendre ». A. Loisy, *Essai historique sur le sacrifice*, pp. 111-114.

2. P. Descamps, *op. cit.*, p. 172.

il y a initiation des filles [1]. Mais aussi épreuves d'endurance, vraies tortures parfois, qui impliquent à l'occasion des brûlures (chez les Mincopies des Andaman, par exemple) [2]. Celui qui sort victorieux de ces exercices a, en quelque sorte, triomphé en même temps de ceux qui les lui infligeaient : l'enfant a vaincu l'ogre. L'explication peut sembler abstraite. Voici donc un cas réel, qui permet d'aller plus loin : chez les indiens Zuñi, le nouvel initié, pour bien marquer qu'il est devenu l'égal de son initiateur, se retourne contre lui, qui a déposé son masque, et le frappe de la même branche de yuca dont il avait été flagellé [3]. Nul doute qu'un spectateur peu averti interprèterait cette scène comme un châtiment.

C'est très vraisemblablement à l'importance rituelle du feu [4] qu'il faut attribuer sa conversation dans notre thème, où, comme nous l'avons fait remarquer, il ne s'impose pas absolument ou même ne se comprend plus du tout. On peut, de tels exemples, tirer un principe d'interprétation : *une obscurité maintenue à tout prix, bien loin d'avoir été à l'origine un non-sens, risque de représenter un élément essentiel du thème initial.*

Passons à la perte de l'œil. Les circonstances l'expliquent par elles-mêmes, quand la suite exige, pour la délivrance des victimes, que le monstre ne périsse pas encore : c'est le seul moyen de le désarmer sans le tuer. Toutefois certaines croyances, encore vivantes en milieu sémitique (localisation à retenir), nous permettent d'aller plus loin. Souvenons-nous du caractère maléfique attribué aux borgnes, et rapprochons-en le geste, toujours classique en Afrique du Nord, qui repousse le mauvais œil d'un coup simulé contre cet organe. Il n'y a pas d'erreur possible sur le sens du geste, puisque le langage l'affirme encore dans des locutions plus ou moins mal sonnantes [5]. De là est née

1. Des jeunes filles sont très souvent les héroïnes dans cette branche de contes.
2. P. Deschamps, *op. cit.*, p. 211.
3. A. Loisy, *op. cit.*, p. 389, d'après M. C. Stevenson, *The Zuñi Indians*, p. 103.
4. Certains schémas s'imposent si bien à l'imagination dans des circonstances analogues que, dans l'une des épreuves maçonniques pratiquées encore au milieu du siècle dernier, on simulait un couloir de flammes où passaient les récipiendaires. (Témoignage recueilli personnellement.)
5. J. Desparmet, *op. cit.*, p. 96 et surtout l'article de J. Herber, in *Hespéris*, 1927, 2e trimestre, qui paraît bien retrouver l'origine profonde du symbole.

l'amulette connue, en forme de main, symbole très ancien puisqu'il figure déjà sur des tombes puniques [1].

Or la croyance revêt une autre forme dans un conte des Fuqarâ, arabes d'Arabie [2]. Le mauvais œil de Mur'y avait causé des préjudices graves à Eben Rummân, qui, pour atteindre la source même du mal, tendit vers le visage du coupable un bâton pointu. Aussitôt — le geste esquissé suffisant à réaliser l'action dans la logique primitive — « Mur'y poussa un cri aigu en portant sa main à son œil droit qui venait d'être frappé ». Nous tenons ainsi une chaîne continue : doigt allongé ou bâton pointu pour atteindre le possesseur du mauvais œil — bâton ou pieu pour crever l'œil unique du monstre. Le lien ne paraît pas niable.

Ajoutons que par lui-même, le bâton renferme de puissantes vertus dans la magie populaire nord-africaine, surtout si on le tire « d'un arbre épineux, lourd, rigide, d'un goût amer » [3], ce qui convient en bonne partie à l'olivier de l'Odyssée. On sait assez, plus généralement encore, les pouvoirs de la verge ou de la baguette dans toutes sortes d'antiques récits. Nous arrivons de la sorte à expliquer non seulement le geste d'Ulysse, mais son arme, et jusqu'à l'essence du bois.

Le novice a donc été avalé par la demeure rituelle pour un temps plus ou moins long; il a affronté des êtres terrifiants; surmonté la terreur des mugissements, subi victorieusement les épreuves du feu. En outre, il aura souvent jeûné (c'est le cas de nos Achéens), même s'il y a eu, avant les cérémonies, un repas de communion (sacrifice et repas d'Ulysse et de ses compagnons, repas de nos Berbères et de la plupart des victimes d'ogres, en compagnie de ceux-ci) [4]. Désormais initié, il n'a plus qu'à ressortir. Et voilà le schéma général de toutes sortes de contes, qui ne s'étendent pas sur cette conclusion.

1. Cf. *Instructions sur la recherche des Antiquités dans le Nord de l'Afrique*, réédition de 1929.

2. PP. Jaussen et Savignac, *Coutume des Fuqarâ*, pp. 57-58 (cité d'après Ad. Lods, *Israël des origines au milieu du* VIII^e *siècle*, p. 243).

3. J. Desparmet, *op. cit.*, p. 99.

4. Exemples de jeûnes chez les Bassoutos (R. Allier, *Psychologie de la conversion chez les peuples non-civilisés*, t. II, p. 82), Indiens de l'Amérique du Nord (P. Descamps, *op. cit.*, p. 163), Mincopies des Andaman (*ibid.*, p. 211), repas préliminaire de communion chez les Yuki (*ibid.*, p. 172).

L'originalité de notre thème, au contraire, est de mettre en scène la sortie. *Nos versions berbères seront d'un secours décisif pour comprendre l'Odyssée, et c'est ce qui constitue leur principale importance.* Elles permettent de poursuivre le système d'explication qui nous a servi jusqu'ici, alors que le stratagème odysséen résistait beaucoup plus à l'interprétation — à toute interprétation, il faut bien le dire. La question devient maintenant extrêmement simple.

Les voyageurs nous ont décrit les cérémonies de certains Indiens du Nord [1], initiatiques à coup sûr, qu'il s'agisse de sociétés secrètes ou d'un rite tribal, où les initiateurs et l'initié réapparaissent après la mort simulée du novice, dans des peaux de loups, dont ils imitent la marche. De pareils déguisements, de sens identique, se retrouvent aussi bien dans les initiations des Oupanayam des Indes (antilope) [2], ou dans les fêtes de clans australiens, où peintures et costumes représentent leur totem [3]. Comme dans les initiations par avalement animal, auxquelles nous faisions allusion plus haut, il s'agit de mimer, donc de réaliser en la mimant, l'identification de l'homme et de l'animal à la nature duquel il va désormais participer.

C'est de la même façon que Sidi Hamed Ou Moussa et (nous sommes en droit de le dire en vertu de l'identité du thème) Ulysse et ses compagnons deviendraient béliers. Leur légende représenterait donc — nous déterminerons plus loin avec quelle intention — *un rituel d'initiation d'un peuple pasteur et troglodyte rendant un culte au bélier.* Nous pourrions même supposer d'après l'Odyssée (v. 427-432) que, chez ces bergers, l'initié se montrait entre deux initiateurs comme lui habillés en béliers, de même que l'indien du Nootka Sound, devenu loup, était ramené par deux loups. Toutefois ce trio d'animaux peut correspondre à une tentative, bien désespérée, de sauver la vraisemblance : il supporte le poids d'un homme plus facilement qu'un seul animal.

Cette sortie s'est confondue dans l'Odyssée, comme sou-

1. Indiens du Nootka Sound (Frazer, *op. cit.*, p. 644-651), Toukaways du Texas (P. Descamps, *op. cit.*, p. 342).
2. P. Decamps, *loc. cit.*
3. *Id.*, *op. cit.*, p. 74.

vent, avec le thème du pillage présenté par de nombreux contes : il se rapporte nettement à une expédition qui suit la sortie de la maison initiatique [1] et qui marque l'entrée définitive dans la vie des hommes. Le thème de la poursuite est entraîné de façon toute naturelle par cette razzia [2]. Ce sera par resserrement que ces épisodes se seront tournés contre l'ogre, comme un châtiment complémentaire, quand on aura conçu cette histoire comme un conte moral.

* * *

Il reste dans le texte homérique deux points assez obscurs et qui n'ont pas trouvé place jusqu'à présent dans la discussion : Les relations des Cyclopes avec les dieux; l'épisode du faux nom d'Ulysse.

Les vers 106 à 115 nous apprennent que les Cyclopes sont des êtres d'un naturel excessif, qui n'ont pas la notion de loi — pas plus qu'ils n'ont de lois [3] — mais que leur confiance dans les dieux est si grande qu'ils ne sèment ni ne labourent. Chaque groupe familial vit isolé des autres et à sa guise, mais, semble-t-il, sans violences réciproques. Plus loin d'ailleurs leur intervention auprès de Polyphème blessé sera à la fois bienveillante et discrète. Leur état social reste donc tout à fait rudimentaire, mais leur insouciance même, qui préfigure le lis des champs et les oiseaux du ciel, est un hommage confiant rendu aux Immortels.

Or, dès qu'Ulysse supplie Polyphème au nom des dieux, celui-ci s'empresse de lui répondre que non seulement lui-même n'a pour eux ni crainte ni respect (ce qui est en somme logique de sa part), mais que ses frères de race n'ont rien à faire avec les dieux, car ils sont bien plus puissants. Voilà une étrange contradiction. Et quant à Polyphème lui-même, cet orgueil n'est pas indispensable pour susciter son châtiment; c'est une notion qui n'interviendra pas. Ses crimes suffisent à appeler sur lui la vengeance céleste; son adversaire le lui dira [4].

1. C'est ce que déclare explicitement le conte bassouto déjà cité.

2. Même conte et version ba-ronga; P. Saintyves, *op. cit.*, pp. 261-5.

3. Cf. v. 112, qui éclaire le sens de ἀθεμίστων au v. 106. La traduction de V. Bérard, « brutes sans foi ni lois » nous paraît trop appuyée.

4. Cf. v. 479. Nous serions dans le non-sens absolu si Polyphème lui seul

Là encore, les croyances des primitifs vont nous tirer d'embarras. L'une nous paraît si particulière que nous ne l'invoquerions pas, si elle n'offrait une coïncidence curieuse avec les propos en cause. On rapporte en effet que les Todas, peuples pasteurs de l'Inde méridionale (mais sans doute pasteurs de bovins?), confient leur laitage à un laitier commun; sa laiterie est un sanctuaire, lui-même est un dieu. Tant qu'il reste en fonctions, ce qui peut durer plusieurs années, il doit demeurer à l'écart, quittant même sa femme s'il n'est pas célibataire; nul ne l'approche, sinon le lundi et le mardi, et les autres jours on lui crie de loin ce qu'on doit lui communiquer; nul ne peut le toucher, pas même un autre laitier sacré; son père lui-même se prosterne devant lui. Aussi, « comme on lui demandait si les Todas saluent le soleil, l'un de ces laitiers divins répondit : « Oui, tous ces gens-là le saluent; mais moi, ajouta-t-il en tapant sur sa poitrine, moi, un dieu, saluer le soleil! Pourquoi[1]? » Or la caverne de Polyphème est une laiterie, il nous est représenté dans ses soins de laitier, à lui aussi ses compatriotes s'adressent sans pénétrer dans sa demeure, lui-même enfin, allant plus loin que le Toda, se met au-dessus des dieux. Toutefois, aussi longtemps qu'une trace d'usage analogue n'aura pas été relevée parmi des pasteurs de brebis et surtout dans la zone géographique des adorateurs du bélier[2], la sagesse est de ne rien conclure de ce rapprochement.

Mais l'homme supérieur aux dieux est un type connu par ailleurs, prêté très habituellement aux personnages revêtus d'un pouvoir magique, dans les pays où la magie vit encore à côté d'une religion proprement dite. Les exemples en abondent dans l'Égypte antique [3]. On relèverait aussi dans l'Inde ce dicton : « L'univers entier est soumis aux dieux; les dieux sont soumis aux enchantements, les enchantements aux Brahmanes; les Brahmanes sont donc nos dieux [4]. » Notant

(v. 518-9) ou si tous les Cyclopes (v. 412) étaient fils de Poseidon. En ce cas ils seraient donc plus forts que leur père, ils feraient profession de le dédaigner et ils demanderaient son secours! Tout cela est proprement inextricable.

1. Frazer, *op. cit.*, pp. 94 et 165.

2. Voir plus loin.

3. Cf. A. Moret, *Au temps des Pharaons*, chapitre : la Magie dans l'Égypte ancienne, et, d'autre part, p. 191, le texte si caractéristique de la pyramide d'Ounas.

4. Frazer, *op. cit.*, p. 49.

qu'il n'y a rien de tel dans aucun conte primitif, *nous serions tenté de voir ici l'addition d'une civilisation plus avancée, non hellénique*, car l'idée reste obscure à l'aède. Elle vient au contraire tout naturellement à quiconque sent encore que le Cyclope détient un « pouvoir » ; de lui elle a pu s'étendre, assez indûment, à ses voisins.

Les récits berbères, comme les autres contes d'ogres, ne contiennent rien non plus qui rappelle l'histoire du nom supposé d'Ulysse. Celle-ci, il faut bien le dire, est en soi à peu près absurde. Si, en effet, pour l'ensemble des Cyclopes, Οὖτις signifie assez clairement « personne » pour qu'ils n'hésitent pas un instant [1], pourquoi Polyphème est-il le seul à s'y tromper? Attribuons-lui une intelligence plus lente, ou supposons que l'ivresse l'ait troublée, il n'en subsiste pas moins qu'il a, jusqu'ici, parfaitement compris Ulysse; rien ne garantit donc qu'il va commettre un contresens, et le prudent héros manque singulièrement à sa réputation s'il y compte. Il n'apparaît point, du reste, qu'il lui soit bien profitable de cacher son nom. On ne saisit pas beaucoup mieux pourquoi le Cyclope le lui a demandé : a-t-il vraiment besoin de le savoir pour faire à son hôte un présent, dont on sait d'ailleurs en quoi il consistera? Nous voilà partout dans l'incertitude.

On pourrait se rappeler que certaines initiations s'accompagnent d'un changement de nom, ce qui continuerait le système d'explication qui nous a fourni jusqu'ici des résultats cohérents. Mais il nous paraît difficile de rendre compte, par ce simple fait, des détails odysséens; si, en un sens, d'ailleurs bien abstrait peut-être, le postulant n'est « personne » entre le moment où il est mort à son ancienne personnalité et celui où il va renaître transformé, il faudrait, pour que l'interprétation reste satisfaisante jusqu'au bout qu'Ulysse reçoive ensuite un nom nouveau. Par ailleurs, il n'est pas sûr que, dans l'esprit des primitifs, il y ait un intervalle ressenti entre le passage d'une personnalité à l'autre; le contraire serait même plutôt vraisemblable.

Il n'en reste pas moins que leur conception du nom peut ici nous fournir une solution. On sait que, pour eux, le nom

1. IX, v. 410.

est un élément si essentiel de la personnalité qu'à écrire seulement celui d'un homme, disaient les Tolampos des Célèbes, on peut emporter son âme [1]. L'enfant des primitifs porte le nom de l'ancêtre que le système local de croyances veut réincarner en lui [2], et l'on consulte des sorts ou des devins pour s'assurer de l'identité du réincarné [3]. Mieux encore, « chez les Dahoméens, l'identité du nom implique tellement l'identité des personnes que celui qui réincarne un ancêtre respecte ses interdits et subit la peine de ses fautes. Tous les princes du nom de Topka étaient exclus du trône à cause de la rébellion d'un Topka » [4]. Aussi le vrai nom est-il souvent caché; tout au moins on ne tient pas à le prononcer et en cas de besoin, on le fait déclarer par un intermédiaire [5]. Celui des chefs ou des rois est particulièrement tenu secret, car ce sont leurs peuples tout entiers qui souffriraient si, grâce à cette révélation, on pouvait nuire à celui dont les pouvoirs surnaturels les maintiennent en vie [6]. Le monde méditerranéen a connu cette croyance à l'époque historique. Que l'on se rappelle le mystère dont on entourait le nom des prêtres d'Eleusis ou celui de Rome et de sa divinité. Chez les Égyptiens surtout, le nom garde encore une extrême importance. Leurs dieux cachent leur véritable appellation, le « bon nom » [7], dont la possession permettrait de les subjuguer. On sait quels malheurs advinrent à Râ pour s'être laissé arracher le sien par Isis.

Si donc le personnage de Polyphème a été influencé par la conception du magicien plus fort que les dieux, nous ne

1. Frazer, *op. cit.* Toutes réserves faites sur ce qu'il faut entendre par « âme ».

2. Cf. Lévy-Bruhl, *L'Ame primitive*, p. 412. — Chez les Grecs eux-mêmes, l'enfant, on le sait, porte souvent le nom du grand-père. Encore aujourd'hui certaines familles françaises reprennent volontiers le prénom d'un ancêtre. Quelles que soient les raisons que l'on se donne de ces usages, il est bien difficile de n'y pas voir un reste confus de ces croyances.

3. *Id., ibid.*, p. 412-9 (Esquimaux), p. 428 (Bantous).

4. Ch. Le Cœur, *Le culte de la génération et l'évolution religieuse et sociale en Guinée* (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, Sciences religieuses, XLVIe vol.), p. 24.

5. Amérique du Nord, Indonésie, Polynésie, Madagascar, Afrique du Sud (Frazer, *op. cit.*, pp. 229-244).

6. Afrique, Madagascar, Nouvelle-Zélande, Siam, Birmanie (*id., ibid.*).

7. Cf. A. Moret, *op. cit.*, chapitre cité, et le texte d'un papyrus de Turin où Râ déclare : « Mon nom a été dit par mon père et ma mère, puis il a été caché dans mon sein par qui m'a engendré, *afin de ne pas laisser être le maître l'enchanteur qui m'enchanterait.* » On ne saurait mieux expliquer cet usage.

devons pas nous étonner qu'il tente d'extorquer à Ulysse, en qui il sent une force de résistance anormale, le moyen classique de le tenir à sa merci. Dans ces conditions, Ulysse est vraiment « l'avisé », qui se garde bien de le lui révéler. L'épisode, tout à l'heure informe, recouvre soudain une signification satisfaisante. Il devient une lutte de pouvoirs magiques, dont la légende de Râ fournit un excellent modèle [1].

Nous pensons avoir rendu compte maintenant : 1° de tous les éléments communs au thème odysséen et aux histoires d'ogres [2]; 2° de ceux qui sont particuliers au groupe odysséen-berbère; 3° de ceux qui ne figurent que dans l'Odyssée.

Nous nous croyons en droit de reconstituer désormais, de la façon suivante, la genèse de ces récits.

Le thème primitif ne nous paraît pas être une description d'un rituel initiatique comme la ferait un témoin, et qui aurait pris un caractère mythique à mesure qu'on l'aurait répétée en perdant la notion de ses origines. Une telle description n'est pas une idée de primitif; le caractère sacré et secret de ces cérémonies l'en détournerait s'il pouvait même la concevoir. Faite à des étrangers, elle serait sacrilège; à des compatriotes initiés, inutile. Mais que l'on cherche à frapper l'imagination des non-initiés, femmes et enfants, c'est ce qui est constaté partout [3]. Le début de tant de contes, où les héros, égarés, arrivent par hasard chez l'ogre, ou qui les peint en maraude du côté de sa demeure, doit nous mettre sur la voie. Ces récits s'adressent aux imprudents et aux indiscrets. On en établit aisément le schéma. « Si tu erres sans raison dans les lieux écartés, prends garde à la cabane ou à la caverne qui t'engloutira. Tu y seras

1. On se rappellera aussi la lutte de pouvoirs qui, avec un caractère plus prodigieux, met aux prises Moïse et les magiciens égyptiens (Ex. VII, VIII).

2. Le choix qui, d'une façon ou d'une autre, réserve le héros pour le dernier repas de l'ogre ne nous paraît avoir qu'une raison dramatique.

3. Et l'on y réussit. « Les femmes et les enfants croyaient fermement que les acteurs représentant les esprits des morts étaient vraiment les *esprits mêmes* de leurs parents et amis défunts. Les hommes cependant ne partageaient pas cette croyance. Ils savaient que tout cela n'était que tromperie; mais ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour encourager la croyance des femmes et des enfants. Néanmoins ces mêmes hommes étaient convaincus que les esprits de leurs ancêtres assistaient à toutes leurs danses... et qu'ils recevaient avec plaisir l'honneur fait à leur mémoire par les danseurs. » E. B. Riley, *Among Papuan head-hunters*, pp. 300-1, cité par Lévy-Bruhl, *Le surnaturel et la nature...*, p. 130.

mangé par un être épouvantable (ici le conteur a toute licence d'entasser les difformités et d'allonger les dimensions), dont la seule voix te brisera déjà de peur. Il faudrait que tu sois bien avisé (par la préparation initiatique), comme l'était tel ou tel (l'enfant ou le jeune homme le plus rusé de son temps), pour retourner contre le monstre le feu dont il voudrait te brûler, et ressortir vivant de son antre, sous la peau d'un loup, d'une antilope ou d'un bélier (suivant le rite local). Mais après un tel triomphe, tu pourrais partir sans crainte vers les razzias fructueuses, sûr d'échapper à toute poursuite. »

C'est une manière de prémunir l'enfant contre des dangers très réels, surtout dans les pays à sociétés secrètes adonnées à la sorcellerie, où l'on n'hésiterait pas à supprimer un gêneur, où du reste il risquerait de fournir une victime bien venue [1], ne serait-ce que pour être transformé en ingrédients magiques. C'est aussi un début d'éducation sous une forme à double sens, qui ne deviendra claire que plus tard, mais qui prépare aux épreuves futures. Admonition et pré-catéchisme, tel est le caractère que nous voyons à ces récits [2].

Tombés dans le domaine des légendes, mais en un temps et dans des lieux où l'on a encore la notion du mécanisme magique, ils peuvent accueillir tout naturellement les additions que nous avons cru reconnaître dans l'Odyssée sous des apparences obscures. Ils n'ont pas encore quitté tout à fait leur atmosphère première.

Parvenus au contraire à des peuples où cet esprit est en voie de disparition, où il n'en subsiste que des cristallisa-

1. Sur le cannibalisme attribué aux sociétés secrètes africaines, cf. les témoignages cités par Lévy-Bruhl, *Mentalité primitive*, p. 277. Certaines sociétés secrètes d'indiens de Vancouver et de la Colombie britannique portaient encore le nom de Cannibales et, à la suite de certaines retraites dans la forêt, leur chef, à son retour mordait tous ceux qu'il rencontrait (P. Descamps, *op. cit.*, p. 237). Chez les Bassouto, les débris humains entrent souvent dans la composition des charmes (R. Allier, *op. cit.*, t. II, app. I, pp. 471-4). Mêmes pratiques dans la magie de l'antiquité classique (cf. article *Magia*, de H. Hubert, dans Daremberg et Saglio, t. III, 2e p., pp. 1494-1521).

2. En se reportant aux pages 317-18 de l'ouvrage si souvent cité de M. P. Saintyves, on constatera que notre interprétation, tout en cherchant ses solutions dans un sens analogue, en diffère en ce que : 1° elle établit un parallélisme beaucoup plus strict entre notre thème primitif et le schéma général des initiations; 2° elle peut ainsi préciser davantage le caractère de ces contes.

tions partielles en des traditions ou des usages de moins en moins compris, ils sont soumis à des tortures croissantes. Ils ne peuvent en effet être totalement rationalisés, sous peine d'être bouleversés de fond en comble et de perdre une bonne part de leur charme; leur logique, car ils en avaient une, appartenait à un tout autre système. Ils ne peuvent non plus subsister intégralement sans choquer les tendances prédominantes. D'où des réfections telles qu'en présentent l'Odyssée ou notre version A, et qui d'ordinaire ne sont pas heureuses, même (pourquoi ne pas le reconnaître?) dans la grande épopée.

*
* *

S'il faut rattacher le groupe spécial que nous venons d'étudier à des pasteurs de moutons et à leurs rites, pouvons-nous, en partant de cette donnée, rechercher des attaches plus précises avec un peuple déterminé? Il y faut beaucoup de prudence. Plusieurs éléments permettent pourtant de circonscrire les recherches. La répartition géographique de nos versions nous incite d'abord à ne pas trop nous écarter du monde méditerranéen, encore qu'on ne puisse assurer qu'il ne s'en retrouvera pas quelque jour d'autres traces sous d'autres latitudes.

D'autre part l'Odyssée décrit un état social assez précis : il s'agit d'un peuple sédentaire dont les moutons sont à peu près la seule ressource, puisqu'il ignore la culture; il vit lui-même dans des cavernes, à l'état anarchique, sans autre groupement que la famille régie par le père. Si l'on adopte notre interprétation et si on le caractérise par un culte du bélier, dans ces conditions déjà vraisemblables, le champ des investigations précise singulièrement ses limites. Nous éliminons en effet les nomades[1], manifestement

1. Chez les nomades sémites, on relève trois noms de clans qui pourraient déceler un rapport avec de pareilles croyances : Kerân, brebis (clan horite); Rachel, même sens, Elôn, dont on se demande s'il veut dire bélier ou térébinthe (Lods, *op. cit.*, pp. 129 et 283). Les onctions et les aspersions sur les vêtements faites avec du sang de bélier ont figuré dans la consécration des prêtres hébreux, à en juger d'après celle d'Aaron et de ses fils par Moïse (Loisy, *op. cit.*, pp. 399-400). Encore aujourd'hui dans le rite musulman malékite, le bélier est la victime préférable à toutes les autres (article de Sidi Mohammed Tahar ben Achour-

exclus par le texte, et les sédentaires qui sont agriculteurs avant d'être éleveurs [2]. Existe-t-il donc par ailleurs quelques traces de peuples qui répondent aux conditions posées?

On n'ignore pas que les peuples primitifs de l'Afrique du Nord, dans leurs gravures rupestres, ont fait figurer le bélier, accompagné d'un disque que l'on considère comme un symbole solaire. L'interprétation générale qu'il faut donner de ces dessins et d'autres figures animales n'est pas douteuse. « Par ce signe matériel, on s'identifie, soit avec les animaux divins, soit, lorsqu'il s'agit d'une espèce totem, avec ceux qui sont apparentés au clan [3]. » Il nous importe peu, ici, de savoir auquel de ces deux degrés de croyance étaient parvenus les auteurs de ces images; il nous suffit de constater qu'ils établissent un lien, quel qu'il soit, entre leur groupement et le bélier.

Nous savons par Macrobe qu'à une époque plus récente les Libyens représentent Ammon, dieu solaire, avec des cornes de bélier; c'est peut-être sur ce fait que les auteurs anciens se sont fondés pour affirmer que le mot « ammon » signifiait bélier en libyque. *Encore au* XI^e^ *siècle de notre ère, d'après El Bekri, le culte du bélier persistait chez des montagnards du Sud-Marocain,* donc *ceux-là même chez qui nous retrouvons les contes qui font l'objet de la présente étude, ou leurs proches voisins* [4].

Comment nous en étonner, puisqu'aujourd'hui encore on en décèle des souvenirs? M. Laoust a relevé dans l'Anti-Atlas — toujours dans la zone de nos récits — en étudiant les rites de pluie des Ithamed de l'Oued Noun, des Idou Brahim, des Imejjad, une formule que l'on chante en accompagnant un agneau et une grande cuiller menés en procession. Si, dans l'ensemble, elle n'est pas limpide, elle contient

cheikh El Islam de Tunis, dans *En Nahdha,* journal de Tunis, reproduit dans la *Presse libre d'Alger,* 14 avril 1933). Mais il n'y a pas d'indice sûr d'un culte du bélier.

1. Donc les Égyptiens; on sait que chez eux les dieux béliers ne manquent pas : à Mendès, à Héracléopolis Magna, à Eléphantine et en Nubie, à Thèbes-Ammon-Râ devient très populaire sous les traits du bélier, à partir du Moyen-Empire (cf. l'article de Lange, dans *Manuel d'Histoire des Religions* de Chantepie de la Saussaye, pp. 85, 91, 95, 96-97, 121 de la traduction française). Chnoum, dieu-bélier d'Éléphantine, refuse d'y tolérer le dieu des émigrés israélites auquel on sacrifie des béliers (Lods, *op. cit.*, pp. 363-4).

2. Gsell, *op. cit.*, t. I, p. 248).

3. *Id., ibid.*, t. I, l. II, chap. III.

au moins un passage qui invoque, sans doute possible, « l'union de l'agnelle et du bélier »[1].

C'est encore M. Laoust dans ses recherches sur le « carnaval berbère »[2] qui a signalé les déguisements de peaux de moutons ou de peaux de chèvres que, très généralement, dans le Maroc des campagnes et dans les quartiers populaires des villes[3] revêtent certains personnages, au moment de grandes fêtes musulmanes : Aïd el Kebir ou Achoura. Il nous paraît conjecturer à bon droit que ces grandes fêtes se seraient substituées « à une fête similaire... au cours de laquelle les indigènes sacrifieraient un bélier et se revêtiraient de sa dépouille[4] ».

Il y a mieux encore. Une autre observation de M. Laoust apporte ici un élément décisif, d'autant plus intéressant qu'il s'agit encore d'une tribu de l'Anti-Atlas, les Isafen, très proche de celles qui nous intéressent. La scène est au village de Taliza, la veille de l'Achoura. Les hommes prennent en commun le repas du soir à la mosquée. « A l'issue du repas, ils recouvrent de peaux de chèvres leurs cuisses et leurs reins nus »; sous ce déguisement partiel, ils sortent du sanctuaire et se rendent chez l'un d'entre eux, qui a pour tâche d'enflammer chaque année le bûcher de l'Achoura. Celui-ci se sert, à cet usage, d' « une longue baguette d'olivier qu'il consume par un bout, de façon qu'il reste un tison bien sec d'une coudée de long ». Il l'allume chez lui, et de là se rend jusqu'au bûcher, nu jusqu'au-dessus du nombril. Ici se termine la première partie de la fête, dont le reste nous paraît être une cérémonie de purification par le feu. « Son sens, conclut M. Laoust, n'apparaît pas avec netteté[5] ».

1. Cf. Laoust, *Mots et choses berbères*, p. 210 et le texte p. 203. M. Laoust interprète : « par l'agneau et le bélier réunis »; mais le sens et le genre du premier mot *taghela* sont absolument certains. Au reste, M. Laoust lui-même le traduit par « agnelle » dans son cours déjà cité (vocabulaire de la page 76); M. Destaing donne « jeune brebis » (*op. cit.*, p. 45, s. V. brebis). A remarquer l'archaïsme de cette formation de féminin sans *t* suffixé, qui ne surprend pas dans une vieille formule. Le caractère de rite de pluie ne laisse pas non plus grand doute sur le sens à donner au participe *munnin*.

2. *Noms et cérémonies des feux de joie chez les Berbères du Haut et de l'Anti-Atlas*, in *Hespéris*, t. I (1921), pp. 3-66; 253-361; 387-420; et particulièrement pp. 254-316.

3. Nous constatons le fait, chaque année, à Salé.

4. *Op. cit.*, p. 258.

5. *Mots et choses berbères*, pp. 219-220.

Mais si l'on se réfère au schéma de notre interprétation odysséenne, on ne pourra pas ne pas être frappé de certaines analogies : le repas rituel dans un enclos sacré (la mosquée se substituant à la maison initiatique, au mépris de l'Islam); la sortie sous les vêtements de peaux; le long tison d'olivier, réduit et durci par un bout. Sans doute n'y a-t-il plus de cohérence entre ces éléments; il est évident que le sens de leur succession est perdu, et pour les acteurs actuels tout autant que pour le spectateur. *Ne serions-nous point pourtant sur la piste, brouillée par les siècles, de quelque rite primitif assez analogue à celui que nous tentions de reconstituer, et cela au voisinage même de nos conteurs, parmi d'anciens adorateurs du bélier?* Sans vouloir affirmer ce que nous ne saurons sans doute jamais, disons qu'il y a bien là matière à un rapprochement soutenable.

Constatons aussi, sans chercher à en tirer des conclusions rigoureuses, que ces personnages de carnaval sont souvent associés, comme les officiants de Taliza, à de grands feux de joie; qu'ils comptent parmi eux quelquefois, comme dans le Draa, l'Anti-Atlas, le Haut-Atlas ou à Marrakech, un ogre entouré de torches, fixées à sa ceinture ou autour de sa tête [1]; que les bûchers des Zemmour, des Aït Mgild, dans le Maroc central, ceux des Beni Hassen et naguère des Salétins dans le Maroc Occidental, ont ou ont eu une forme de cabane [2]. Sans pouvoir aujourd'hui rétablir un ordre quelconque dans ces éléments épars, on retrouve là tout au moins comme une parenté obscure entre l'ogre, le feu, la cabane, les déguisements de peaux, le culte du bélier, qui ajoute une atmosphère de vraisemblance à notre hypothèse. Il serait téméraire de prétendre affirmer davantage.

Faut-il nous étonner d'ailleurs que le stratagème de la toison cache un sens religieux? M. Lods, à propos des vêtements de peaux qu'affectionnaient les prophètes d'Israël, remarque fort justement : « Les nomades s'habillaient rarement de fourrures. Ce pouvait être la peau d'un animal sacrifié, dont le candidat à l'inspiration se revêtait pour entrer en communion avec le dieu [1]. » Transportant son obser-

1. Laoust, *op. cit.*, in *Hespéris*, t. I, p. 259-261.
2. *Id.*, *ibid.*, pp. 9-10.
3. *Op. cit.*, p. 516.

vation dans le monde berbère, du moins dans celui de la montagne [1], nous relevons également qu'on n'y connaît aucun vêtement normal de ce genre [2], même en plein hiver — nous l'avons constaté de nos yeux — dans des villages dont l'altitude avoisine 2.000 mètres. Cette absence, encore concevable chez les sémites du désert, devient en ce cas assez curieuse, alors que toutes sortes de peuples plutôt inférieurs aux Berbères, ont reconnu depuis des siècles l'utilité de la fourrure. On peut donc se demander s'il ne faut pas voir là une confirmation directe du caractère sacré de celle-ci, jetant un véritable interdit sur ses usages profanes [3].

On attachera enfin une assez forte valeur indicative au nom des Ida ou Izimmer, « gens du bélier », aujourd'hui simple fraction des Ida ou Mhamoud, fixés dans le Haut-Atlas occidental, mais qui constituèrent jadis une assez forte tribu. On sait, par tradition, qu'ils vinrent s'établir dans cette région à une date indéterminée, mais ancienne; ils y figurent en tout cas vers la fin du XIVe siècle [4]. On y joindra les Aït Bou Oulli, « gens des moutons » (au sens collectif : ovidés), du Haut-Atlas central au sud de Demnat. Enfin, sous le nom arabe de Chaouïa, « gens des moutons » également, donné en Algérie à une population encore berbère de langage, au Maroc à des arabophones d'origine berbère, il faut sans doute reconnaître une appellation primitive voisine, bien plutôt qu'un qualificatif emprunté à un élevage qui ne caractérise pas plus ces groupements que ceux qui les entourent.

On nous accordera en tout cas après cet examen que — *non seulement les Berbères — ou, si l'on préfère, beaucoup de Berbères — ont été des adorateurs du bélier* jusqu'à une date assez récente, ce que l'on savait déjà, mais aussi qu'on *saisit chez eux les débris d'un rituel peut-être apparenté à celui que nous retrouvions par l'étude interne du texte.*

1. Nous avons montré, au contraire, que ceux du désert avaient connu les vêtements de peaux.

2. Sauf des chaussures en peau de bœuf, à laquelle on laisse le poil, d'ailleurs tourné en dehors. Cf. Laoust, *Mots et choses berbères*, pp. 131-2.

3. On pourrait confirmer par ailleurs ce caractère sacré en rappelant la nébride des Bacchantes et la peau de bouc des Luperques.

4. F. de la Chapelle, *Les tribus de haute montagne de l'Atlas Occidental*. Revue des Études Islamiques, 1928, cahier III, pp. 351, n. 2, 353.

Beaucoup d'entre eux répondent également à la deuxième condition posée par le mode de vie des Cyclopes. Le troglodytisme, sans remonter aux temps préhistoriques, est signalé chez certains libyens par Pausanias, dans les montagnes du Sud-Marocain par le périple d'Hannon et par Strabon, aux Canaries avant la conquête, actuellement encore en Tripolitaine, dans le Sud-Est de la Tunisie, au Sud de Constantine [1]; au Maroc, fréquemment dans le Moyen-Atlas, également dans le Dades et le Haut-Atlas; dans le Zerhoun et le Moyen-Atlas les cavernes servent souvent d'étables et, à l'occasion, de refuges aux bergers [2]. On connaît, comme appellation de groupements, les Aït Ifri, troglodytes du Dades actuel, et les Beni-Ifren, dont le nom indiquerait à l'origine la même coutume. On a du reste voulu relier le mot Africa et la racine d'*ifri*, « la caverne » [3], hypothèse, toutefois, qui prête à discussion.

Que ces troglodytes aient pratiqué l'élevage des ovidés, il y en a des traces dès le néolithique, indépendamment des gravures rupestres [4]. S'il semble y avoir, à la même époque, des stations fréquentées de façon assez stable, il n'y a rien là de contradictoire. « Même chez des peuples peu civilisés, élevage n'est pas synonyme de nomadisme [5]. » Les débuts de la culture ne peuvent être datés; ils sont en tout cas antérieurs à l'arrivée des Phéniciens. Ils ont dû être très rudimentaires, si l'on songe qu'au moment de la conquête des Canaries les Guanches ignoraient encore la charrue [6]. Le type pastoral représenté par nos Cyclopes s'accorde donc facilement avec ce milieu.

La fertilité de leur terre, qui porterait des vignes « éternelles » et de hautes moissons [7] si ses habitants la travaillaient, concorde d'autre part fort précisément avec certaines traditions des auteurs anciens. Pomponius Méla rapporte qu'à l'angle extrême de la Mauritanie, donc autour de Tan-

1. Gsell, *op cit.*, p. 185.
2. H. Basset, *Le Culte des grottes au Maroc*, pp. 14-18.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 14.
4. Cf. pour tout ce paragraphe, Gsell, *op. cit.*, l. II, ch. II.
5. *Id.*, *ibid.*, p. 198.
6. *Id.*, *ibid.*, p. 237, n. 5. Précisons que, linguistiquement tout au moins, les Guanches relèvent du domaine berbère.
7. IX, 133-5.

ger, le sol est si fertile qu'il donne à profusion, à côté des cultures, des récoltes spontanées [1]. Dans la même région, d'après le même auteur, le nom d'Ampelousia, donné au cap que nous appelons aujourd'hui le Spartel, n'était que la traduction du nom local : Cotès, que nous connaissons par le périple de Scylax et par Strabon [2]; il y attestait la présence de vignes, sans doute sauvages [3]. Enfin, un texte de Pausanias rapporte que les Libyens les plus éloignés du côté de l'Atlas, qui seraient les Nasamons d'Hérodote, mais, en réalité, les Lixites des spécialistes du temps, vivent sans rien semer, de raisins sauvages [4]. Cette fois, nous retrouvons presque nos Cyclopes.

Il importe assez peu ici de savoir quelle part de réalité et quelle part d'embellissement renferment ces renseignements. Mais il en ressort qu'une tradition constante considérait une partie de la Libye, et plus précisément le Maroc occidental, comme assez riche pour nourrir d'elle-même, ou à peu près, ses habitants. *La concordance générale avec l'Odyssée, encore qu'elle paraisse avoir échappé aux anciens eux-mêmes, ne peut manquer de frapper.*

Quant à l'état d'anarchie de ces populations, il suffit de se reporter à ce qu'étaient, à l'arrivée des Français dans l'Afrique du Nord, les régions écartées des montagnes où jamais un pouvoir extérieur ne s'était imposé de façon durable : extrême morcellement, autorité à peine existante et, même dans ces étroites limites, continuellement discutée; justice rudimentaire à base d'arbitrage. Dans ce monde fermé, où chaque petit groupement se suffisait presque totalement, où les échanges se réduisaient à un minimum extrême, où les obligations sociales étaient très peu strictes en dehors d'un cadre exigu, tout être bien doué en force ou en habileté pouvait rester largement son maître et se soucier assez peu de ses voisins. C'est bien là encore ce qui convient à nos Cyclopes.

En résumé, l'indice très particulier que constitue un culte

1. III, 10 (cité d'après Raym. Roget, *Le Maroc chez les auteurs anciens*, p. 28. N^{lle} Collection de textes et documents publiés sous le patronage de l'Association Guillaume Budé).
2. Pér. Scyl., 112 et Str. XVII, 3 (*ibid.*, pp. 9 et 22).
3. Pomp. Mela, I, 5 (*ibid.*, p. 27).
4. I, 33, 5-6 (*ibid.*, p. 39).

du bélier, presque encore visible aujourd'hui, nous inclinerait, étant donné que par ailleurs les autres conditions, moins spéciales, se retrouvent facilement, à relier le thème du Cyclope au milieu nord-africain primitif, peut-être même (mais il faut se garder de trop affirmer) *au Maroc occidental.*

Cette hypothèse permet de comprendre aisément 1° que nous retrouvions ce thème encore vivant chez les Berbères marocains, dans un état qui semble plus voisin de l'état primitif que le récit hellénique; 2° qu'il ait pu être transmis au monde ionien, soit par un intermédiaire directement phénicien, soit avec un relais égyptien qui rendrait assez bien compte de l'épisode du nom supposé. Si l'on songe que l'histoire de Protée est d'origine certainement égyptienne, que celle des Lotophages, qui précède immédiatement l'arrivée chez Polyphème, a des attaches indéniables avec la région des Syrtes, on ne sera pas tenté de s'en étonner longtemps.

* *
*

Il ne nous échappe pas que cette tentative d'interprétation risque de heurter certaines traditions encore très vivantes en France. On se sentira choqué de voir mobiliser pour un commentaire de l'Odyssée les Esquimaux, les nègres, les Peaux-Rouges et les Polynésiens. C'est négliger cependant le secours précieux que fournit l'étude comparative des primitifs, chaque fois qu'il s'agit d'expliquer des usages qui relèvent de leur mentalité. On ne saurait plus nier qu'il s'en trouve et de nombreux, dans notre antiquité classique. Quiconque a acquis une certaine familiarité avec les recherches de ce genre souscrira sans peine à la remarque d'un de leurs spécialistes, M. Raoul Allier, par laquelle il conclut une revue rapide des croyances les plus primitives du monde hellénique : « tous les faits que nous venons de passer en revue rapprochent singulièrement les Grecs de l'époque classique de tous les peuples non-civilisés [1] ».

Nous pensons ne pas sortir d'un légitime usage de la

1. *Magie et religion dans la Grèce antique,* in *Revue des Cours et Conférences* du 15 avril 1933. Repris dans *Magie et religion* du même auteur, 1935, p. 345-56.

méthode comparative quand nous cherchons à retrouver des liens rationnels entre un texte littéraire d'où qu'il vienne, des récits de folklore et des usages universels chez les primitifs. Nous ne cessons pas en effet d'aller du connu au connu; nous ne nous servons du raisonnement que pour relier des faits. C'est ce qui distingue radicalement les tentatives analogues de celles des premiers mythographes, à la façon de l'école « solaire », qui ne fondaient pas leurs analogies sur des données de fait solidement établies.

On saisit également ce qui distingue notre méthode de la méthode des localisations qui cherche, en confrontant le texte odysséen avec les données de la géographie et de l'archéologie, à retrouver les sites homériques, et qui veut découvrir dans une transposition mythique de leurs particularités l'explication génétique des récits d'Ulysse. Indispensable lorsque l'épopée a son cadre dans la géographie hellénique la plus réelle, elle nous paraît sensiblement moins sûre lorsqu'elle aborde le monde de l'imagination. A la considérer dans son principe, *nous croyons tout aussi illusoire de rechercher la caverne de Polyphème que la forêt du Petit Poucet*. S'il faut, en effet, l'apparenter à toutes les demeures d'ogres que nous avons trouvées éparses du pays des Bassoutos jusqu'en Écosse ou en Sibérie, le problème s'évanouit dans une fragmentation indéfinie. Il n'y a pas *un* site à cette aventure, mais des milliers. Et du reste il n'y a pas *une* aventure, mais toutes sortes de versions coulées dans un schéma commun. Tout ce que l'on peut tenter, au cas où une pratique spéciale le permettrait, c'est de rattacher le groupe de récits qu'elle caractériserait au milieu correspondant. C'est ce que nous venons de tenter pour notre groupe gréco-berbère, du reste avec les réserves de rigueur.

Toutefois, comme nous ne voudrions pas avoir l'air de rejeter en bloc, par des objections générales, la masse de quelque vingt-cinq siècles de commentaires, nous exposerons très brièvement pourquoi, indépendamment de notre propre système nous trouvons difficile d'admettre les localisations courantes de l'histoire des Cyclopes.

Malgré tout le respect qui est dû à l'œuvre du regretté Victor Bérard, nous ne pouvons déclarer avec lui que « toute l'antiquité avait reconnu un volcan en cet Homme-mon-

tagne, qui hurle, rote, vomit et lance des pierres »[1]. En réalité, la légende des Cyclopes a revêtu quatre aspects principaux, très différents les uns des autres[2] : pasteurs odysséens; titans hésiodiques, qui forgent la foudre de Zeus; ouvriers d'Héphaïstos, placés sous l'Etna; constructeurs de murailles, issus de Lycie à moins que ce ne soit de Thrace. Seuls les forgerons de l'Etna ont été mis en rapport visible, dès leur origine, avec les volcans. Ils nous paraissent se rattacher assez facilement à un autre cycle bien connu, lui aussi, dans le folklore : les génies souterrains, gardiens de trésor, mineurs et forgerons; ils y rejoignent les Arimaspes, hommes farouches, à un seul œil également, qui disputaient aux Griffons des mines d'or sur les confins nordiques de la Scythie, et qu'avait popularisé l'*Arimaspeia* d'Aristée de Proconnèse[3]. On conçoit assez bien que les Cyclopes de l'Odyssée, grâce à leur commune difformité, se soient trouvés entraînés dans l'orbite de ce groupe, quand les navigateurs grecs, abordant la Méditerranée occidentale, se sont mis à retrouver partout des souvenirs homériques. Le problème, si c'en est un, serait de savoir pourquoi les Hellènes ont reconnu dans l'Etna les forges d'Héphaïstos; en revanche, il est tout naturel que le dieu ait été suivi par l'équipe de ses travailleurs. Autant la question est alors simplifiée, autant il faut vraiment beaucoup de bonne volonté pour chercher ailleurs que dans la douleur, la digestion et la fureur du monstre les causes de ses gestes ou de ses cris.

Nous ne saurions reprendre ici par le menu toute la démonstration de Victor Bérard. Si d'ailleurs, comme cela nous semble ressortir d'une lecture sans avis préconçu, le Cyclope de l'épopée n'a jamais eu le moindre rapport avec un volcan, et encore moins ses congénères — dont rien ne nous dit, encore une fois, qu'ils soient anthropophages ni peut-être même dotés d'un seul œil — l'identité : Cyclopie = région volcanique = Oinotrie, est déjà bien compromise.

1. *Les navigations d'Ulysse*, t. IV. *Nausicaa et le retour d'Ulysse*, p. 124.
2. Cf., l'indication des principaux textes à l'article *Cyclopes* (par de Ronchaud) du *Dictionnaire des Antiquités Classiques* de Daremberg et Saglio (I, 2e partie).
3. Cf. *ibid.*, l'article *Arimaspes* (par Saglio) et l'article *Gryps* (par Dürrbach), I, vol. I et t. II, 2e partie.

L'équation = 'ain, l'œil, et-otria = otr'a : cercle, couronne, posée comme valable pour « toutes les langues sémitiques »[1] soulèvera d'autre part bien des objections linguistiques, tant par sa généralité redoutable que du fait particulier que le phénicien, qui nous intéresserait ici, nous est, de l'avis des spécialistes, « mal connu »[2]. Et il resterait à établir comment l'oreille hellénique percevait la laryngale *'ain*, d'assimilation difficile pour les peuples non sémites[3].

Fait plus grave, l'argument topographique est détruit par Victor Bérard lui-même, car si, *sur une carte en relief*[4] un pays de volcans présente, en effet, une succession d' « yeux » dont « on ne voit pas comment ils tiennent l'un à l'autre » et dont « chacun vit sa vie propre, sans s'inquiéter du voisin[5] », il nous a dit lui-même l'aspect que présente la côte napolitaine du Nord, *vue du large* — et il est, comme bien on s'en doute, tout différent. « Ce qui frappe les yeux du navigateur... c'est moins peut-être le Vésuve... que cette île phlégréenne dont les blanches falaises éclairées à vif semblent comme une façade de bastions[6]. » Or ce qui importe avant tout dans l'hypothèse générale de Victor Bérard, c'est de juger du terrain « de la chaire d'un navire ». Si ce peuple d' « yeux » n'est perceptible que du ciel, non point de la mer qui apportait les découvreurs helléniques, nous voyons mal ce qui subsiste de l'identification régionale proposée. Il devient alors peu nécessaire d'examiner l'identification de la caverne elle-même, qui d'ailleurs, outre qu'elle demande une lecture favorable du texte, conduit à supposer « deux ou trois détails erronés »[7] et à les redresser.

1. V. Bérard, *op. cit.*, p. 138.

2. Textes courts et monotones, écriture purement consonantique. Cf. M. Cohen, Langues sémitiques, dans *Les Langues du monde par un groupe de linguistes*, p. 100.

3. Il est à remarquer qu'elle s'altère ou disparaît en néopunique (cf. Brockelmann, *Grammaire comparée des langues sémitiques*, p. 70), où ont dû s'exercer les influences de substrats ethniques non sémitiques. Le fait que le signe alphabétique correspondant ait donné l'*o* des Grecs ne saurait prouver la moindre équivalence entre deux phonémes aussi différents. En fait, les divergences des alphabets helléniques montrent assez que leur emploi des signes sémitiques ne s'est pas fondé sur des raisons purement phonétiques.

4. V. Bérard, *op. cit.*, p. 141. Nous soulignons.

5. *Id.*, *ibid.*, p. 142.

6. *Ibid.*, p. 130, n. 1.

7. *Ibid.*, p. 185.

Pour ce qui est enfin de la matière même du récit, cette méthode ne permet pas de rendre compte de ses traits essentiels et de leur enchaînement. Elle explique seulement la taille gigantesque de Polyphème, son œil unique et ses jets de pierre [1]; la raison de tout le reste nous échappe totalement. Les obscurités ou les invraisemblances du texte, que nous avons relevées en tâchant de les éclaircir, non seulement demeurent entières mais sont traitées par prétérition. Toute la marche du récit ne paraît relever que d'un fantastique arbitraire. Le résultat ne nous semble donc pas plus sûr que le principe.

On nous permettra de résumer les avantages que nous voyons à notre hypothèse. En premier lieu, elle permet de comprendre les mêmes faits, mais de plus elle rend compte de ceux qui paraissaient jusqu'ici résister à toute analyse et les relie dans un mouvement commun. Elle rattache d'autre part cet épisode à une branche très connue du folklore universel, et peut-être, plus spécialement, à un rameau nord-africain de celle-ci : elle pose en tout cas très nettement le problème des sources populaires de l'Odyssée [2]. Ainsi elle peut ouvrir des champs nouveaux d'investigations aux folkloristes et aux homérisants.

En particulier, elle peut conduire à renouveler la compréhension littéraire du texte épique. Car il est évident qu'elle remet en discussion le rôle de l'aède. Il nous a paru, à certains moments, qu'il dominait mal les difficultés de son thème et que la cohérence de son récit n'était point absolue. Tout se passe comme s'il abordait avec une certaine timidité une tradition qui refléterait une mentalité plus primitive que la sienne, dans laquelle il ne peut plus entrer complètement, mais qu'il n'est pas capable non plus de transformer jusqu'en son fond. En revanche, quand on compare son œuvre aux données du folklore, quelle que soit l'ignorance où nous restons des intermédiaires probables entre elles et lui, nous saisissons un immense écart entre sa richesse d'images concrètes ou son art dramatique et le pur schéma d'action, à lui seul sans doute créateur de représentations,

1. L'aède « fit de l'Œil Rond un géant terrible, du volcan un lanceur de pierres et un broyeur d'hommes »; *ibid.*, p. 184.

2. Et nous pensons pouvoir montrer qu'il se pose pour d'autres passages.

qui suffit au primitif. Mélange de perfection dans la forme et de flottement dans la conception, que le lecteur européen rencontre assez souvent dans les littératures de l'Orient, chez des peuples dont l'histoire peut être déjà longue mais dont l'esprit est resté jeune. Doit-il surprendre davantage dans le monde ionien, à l'époque où se forma l'épopée?

C'est, en définitive, jusqu'à l'âme d'une civilisation que nous conduisent ces errances d'Ulysse[1].

Gabriel GERMAIN.

1. *N. B.* — Nous tenons à signaler deux ouvrages parus depuis la rédaction de cet article. La *Mythologie primitive* de M. Lévy-Bruhl (1935) donne de nombreux renseignements sur les « êtres mythiques, mi-animaux, mi-humains » (ch. II tout entier), les hommes-animaux, les pouvoirs mystiques des animaux (ch. VII, II à VIII). La « fluidité », qui caractérise, selon l'auteur, l'univers mystique est tout aussi frappante dans nos récits. *L'Essai sur la formation de la pensée grecque* de P.-M. Schuhl (1935) fait une large place aux survivances « primitives » dans le monde hellénique (Livre premier tout entier). L'auteur rappelle (p. 51 et n. 5) une inscription de Céos, qui prouve que, pour obtenir la pluie, une procession de jeunes gens, « vêtus de peaux de moutons fraîchement écorchés », allait implorer Zeus Akraïos.

Le fait confirme l'emploi de la peau de mouton comme vêtement sacré dans des rites très archaïques du monde méditerranéen. Peut-être en trouve-t-on des survivances modernes en Thrace (cf. J. Frazer, *Atys et Osiris*, pp. 119-20 de la trad. H. Peyre, Annales du Musée Guimet, Bibl. d'Etudes, t. 35) et au Caucase, en Petite Kabardie (*Izvestia*, article reproduit sous le titre : le festin au Kolkhoze, dans *Lu* du 13 mai 1934). Or le Caucase connaîtrait précisément des récits parallèles à celui du Cyclope. (A. Van Gennep : *La formation des légendes*, 1910, p. 7 et p. 52. Malheureusement, l'auteur n'ayant pas indiqué ses références, il ne nous a pas encore été possible de retrouver la piste suggérée.)

En tous cas, aucun de ces emplois plus ou moins rituels de la peau de mouton ne semble permettre de remonter jusqu'à un culte du bélier nettement attesté, comme il l'est en Afrique du Nord. Au reste notre hypothèse sur la localisation du thème original ne veut aucunement clore un débat où il serait vain de jamais prétendre à la certitude, mais au contraire provoquer de nouvelles recherches. — G. G.

GŒTHE ET PASCAL

« Je dois beaucoup aux Français », déclarait Gœthe à un de ses familiers. Il avait lu et admirait particulièrement Racine, La Fontaine, Buffon, Descartes, M^me de Staël, Chateaubriand, voire même l'abbé Olivet et l'abbé Truchet. Mais il semble avoir très mal connu Pascal et ne l'avoir jugé qu'à travers les œuvres des Encyclopédistes.

Voici, en effet, le seul passage où il parle de lui : « Il y a des milliers d'âmes qui auraient aimé le Christ comme un ami, si on le leur avait dépeint comme un ami et non comme un tyran capricieux toujours prêt à foudroyer de son tonnerre tout ce qui n'est pas la perfection absolue. J'ai cette conviction depuis longtemps sur le cœur et il faut enfin que je l'exprime : Voltaire, Hume, Helvétius, Rousseau et tous leurs disciples n'ont pas, et de beaucoup, fait à la religion et à la morale autant de mal que les sévérités du malade Pascal et de son école[1]. »

Le « malade Pascal », l'expression est de Voltaire. Certes nous trouvons dans les *Pensées* cette phrase effarante : « La maladie est l'état naturel du chrétien » — doublement effarante si on la rapproche de cette autre : « Les maladies principe d'erreur ». Mais Pascal — qui est un abîme de contradictions — se donne à lui-même un démenti dans le portrait qu'il trace du vrai chrétien : « Nul n'est heureux comme un vrai chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable » et dans sa ravissante septième lettre à M^lle de Roannez : « ...il ne faut pas croire que la vie des chrétiens est une vie

1. Article publié en 1772, cité par Eckermann, *Conversations avec Gœthe*, II, p. 220.

de tristesse. On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. »

Ne voir dans Pascal qu'un malade, c'est un jugement un peu sommaire.

Lui reprocher de n'avoir pas décrit le Christ comme un ami, c'est montrer qu'on n'a pas lu l'admirable « mystère de Jésus » où le Christ apparaît, non comme un Dieu prêt à nous foudroyer, mais comme le plus tendre des maîtres se révélant « par l'amour qu'il inspire et la félicité qu'il répand ». C'est véritablement un frère très humain, en même temps que divin qui parle : « Je pensais à toi dans mon agonie; j'ai versé telle goutte de sang pour toi... Je te suis plus ami que tel ou tel; car j'ai fait pour toi plus qu'eux et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi... etc. »

Gœthe était excusable d'ignorer cette page admirable qui n'avait pas encore été publiée de son temps, mais une lecture plus attentive lui aurait permis de trouver des passages analogues dans le manuscrit des *Pensées*.

J'imagine le philosophe de Weimar, au soir de sa vie, se livrant à l'étude de Pascal, rectifiant[1] l'erreur de sa jeunesse et se découvrant avec ce grand génie une parenté spirituelle qui se manifeste par de profondes affinités et de nombreuses analogies. C'est ce que j'ai essayé de dégager dans cette modeste étude.

I. *Naissance. Éducation et formation première.*

Gœthe et Pascal virent le jour dans une de ces capitales de province, si puissantes autrefois : Clermont, Francfort, villes de riches bourgeoisies, de saines et fortes familles où se recrutent les magistrats, les professeurs, les hauts

1. Ce jugement rectificatif de la philosophie allemande à l'égard de Pascal a été formulé par Nietzsche qui « tient Pascal pour le Chrétien le plus parfait, l'homme qui a accompli sur lui, avec un courage surhumain, le sacrifice, les retranchements que commande le christianisme vrai ». « C'est le saint par excellence ». Nietzsche écrit : « Là se tient Pascal dans l'union de l'ardeur et de l'esprit, le premier de tous les Chrétiens... L'attitude de Pascal est une passion... Le dialogue de Pascal avec Jésus est plus beau que quoi que ce soit dans l'ancien testament... Lorsque je parle de Platon, Pascal, Spinoza et Gœthe, alors je sais que leur sang coule dans le mien. Je suis orgueilleux lorsque je dis la vérité à leur sujet. »

fonctionnaires, et où l'on respire une atmosphère intellectuelle qui, selon le mot de Paul Bourget, « nous donne aussitôt le sentiment de la valeur du passé ».

Le père de Pascal était président en la Cour des Aides, celui de Gœthe jurisconsulte, conseiller impérial. De cette ascendance, de ce milieu, les deux hommes ont gardé le respect des cadres établis, la préoccupation du bien commun, le sens social, l'aversion pour « l'art de fronder et bouleverser les États ».

Le rôle du père dans la formation intellectuelle de nos deux grands hommes fut considérable, excessif. Mme Périer écrit dans la biographie de Blaise Pascal : « Mon père ne put se résoudre à commettre son éducation à un autre et se résolut, dès lors, à l'instruire lui-même. » Presque dans les mêmes termes, Gœthe déclare : « Mon père prit la résolution d'instruire lui-même ses enfants... Il s'était fait comme un calendrier d'éducation et d'enseignement. »

Quel fut le programme imposé? D'abord l'étude des langues. « Mon père, ajoute Mme Périer, lui faisait voir, en général, ce que c'est que les langues. Il lui montrait comme on les avait réduites en grammaires sous de certaines règles, que ces règles avaient encore des exceptions et qu'ainsi l'on avait trouvé le moyen par là de rendre toutes les langues communicables d'un pays en un autre. » Mais il se contenta vraisemblablement d'apprendre à son élève le latin, le grec... peut-être l'italien. Dans les œuvres de Pascal, nous ne trouvons aucune trace d'anglais ou d'allemand ou d'espagnol.

« Outre cela, ajoute Mme Périer, mon père l'entretenait de la logique, de la physique et des autres parties de la philosophie. » Quoi! c'est tout?... Histoire, géographie, littérature, beaux-arts, néant!... Pascal semble n'en avoir eu que de très vagues notions. Ses incursions dans le domaine historique fourmillent d'erreurs : peuple juif le plus ancien de tous les peuples — la religion a toujours été sur la terre — le Messie toujours cru — Noé contemporain d'Abraham — Mahomet défendant de lire — Cromwell se disposant à « ravager toute la chrétienté et Rome même allant trembler sous lui (!)[1] ».

1. Cromwell ne manifesta jamais de telles ambitions.

Ses invectives contre les poètes, sa phrase contre la peinture, autant que ses déficiences historiques, indiquent qu'il était dépourvu de cette culture *universelle* attachée par lui à la qualité « d'honneste homme ».

Les éducations données par des pères mono-didactes sont comme de la dentelle : un joli travail mais avec des trous. Gœthe eut, lui aussi, à en souffrir. Il commence, comme Pascal, par apprendre les langues. « La grammaire me déplaisait, assure-t-il, parce que je n'y voyais qu'une loi arbitraire. Les règles me semblaient ridicules parce qu'elles étaient détruites par mille exceptions, et, sans le « latiniste commençant mis en rimes » les choses seraient allées mal pour moi; mais je me plaisais à le tambouriner et à le chantonner. » On lui fait apprendre le latin, le grec, le français, l'anglais, l'hébreu.

Pascal a écrit : « On accable les hommes de l'apprentissage des langues et des sciences » (*Pensées*, Misère de l'homme). Gœthe exhale la même plainte dans ses Mémoires. « On oubliait combien doit être défectueux tout enseignement qui n'est pas donné par des hommes du métier. » Il raconte que la double charge de leçons dont il était accablé risquait, par moments, de faire rétrograder son développement intérieur. Contre ces tourments didactiques et pédagogiques, il allait chercher refuge dans la maison de son digne et excellent grand-père. Il se consolait aussi avec sa sœur Cornélie, — douce amitié fraternelle et intimité spirituelle, — comme celle que Pascal connut avec sa sœur Jacqueline.

* * *

La jeunesse de Pascal fut très agitée. Il fut le témoin des horreurs de la Fronde, des émeutes de Normandie, de la guerre civile et de la guerre étrangère. Gœthe connut par deux fois l'invasion. Sa ville, sa maison furent occupées par les troupes françaises pendant la guerre de sept ans, il vécut au temps de la Révolution, assista à la bataille de Valmy, et aux bouleversements sociaux et nationaux qui suivirent jusqu'à la fin de l'Empire. Au milieu de ces orages, l'âme des deux penseurs aspirait ardemment vers la paix.

Cette paix, ils la verront rentrer, bien timidement et lentement, dans leur pays, mais ils ne la verront jamais s'établir dans leur cœur. « Qui doute si nous sommes au monde pour autre chose que pour aimer? En effet, on a beau se cacher, l'on aime toujours. Dans les choses même où il semble que l'on ait séparé l'amour, il s'y trouve secrètement et en cachette, et il n'est pas possible que l'homme puisse vivre sans cela. » Ainsi parle Pascal dans le Discours sur les Passions de l'Amour. Quelle flamme! Et quelle passion circule d'un bout à l'autre de ces pages, d'autant plus émouvante qu'elle est contenue, voilée par ce langage un peu abstrait des classiques du XVII^{e} siècle et par la charmante pudeur d'une âme chrétienne!

Toutes les délicatesses de la passion, et aussi toutes ses fureurs, sont dépeintes ou sous-entendues. « Qu'un amant en cet état est digne de compassion! » N'avons-nous pas lu cela dans *Werther?* Non. C'est la dernière phrase du Discours sur les Passions de l'Amour, qui pourrait être mise en exergue du roman de Gœthe.

Pascal n'a pas toujours été un « malade », ni un saint. Il a eu sa période mondaine. Il a fréquenté chez les belles Précieuses; il a aimé. Sans doute, sa sœur Jacqueline exagère-t-elle quand elle parle « de la senteur du bourbier qu'il avait embrassé avec tant d'empressement ». Mais lui-même n'a-t-il pas reconnu et pleuré ses écarts? « Jésus-Christ! Je m'en suis séparé, je l'ai fui, renoncé, crucifié... » (*Mémorial*). Pascal fut, comme Gœthe, un passionné, un sensuel. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer ses portraits, et notamment celui de Quesnel (collection Doria) et celui de Philippe de Champaigne, dans la Cène où il figure dans le personnage de saint Jean. Les yeux noirs et brillants, le grand nez, les lèvres d'un très joli dessin mais épaisses, le rattachent au type orphique ou dionysiaque. Oui, un Orphée, un Bacchus, non un ascète ou un anachorète. Le visage de Pascal est orienté vers le dehors. Il semble aspirer avec ivresse les biens et les délices de ce monde et dénonce un goût très vif de la vie. Contraste avec la figure froide et grise de Jansénius, tournée en dedans. La religion de Pascal s'adresse souvent à notre sensibilité : « J'ai versé telles gouttes de sang pour toi... Veux-tu qu'il me coûte

toujours du sang de mon humanité sans que tu me donnes des larmes... Jésus ne donne à toucher que ses plaies après sa résurrection... », etc.

Quant à Gœthe, il va, ou plutôt il court d'aventure en aventure. Nous connaissons par ses biographes sa vie sentimentale, vie à haute tension, toujours au paroxysme. Les désirs enivrants, les désespoirs affreux (car tel Pascal, il prend tout au tragique) se succèdent avec une rapidité déconcertante. C'est un tourbillon capricieux et fantasque, un besoin d'infini, très pascalien, pourquoi ne pas dire une soif nostalgique du divin, qui l'empêche de s'attacher à une créature imparfaite et mortelle.

II. *L'idée d'Utile dans les Œuvres de Pascal et de Gœthe.*

Vers la fin de leurs études, les deux enfants-prodiges échappent enfin aux règles et aux formules rigides dont on les a entourés. Ils font craquer les cadres. Tous deux s'adonnent aux sciences avec cette ardeur qu'ils apportent en toute chose. Les années passent, au cours desquelles leur génie soulève toujours plus haut le voile qui cache la vérité. Les découvertes se succèdent, des problèmes jusqu'alors inaccessibles sont résolus. Il y a de quoi remplir des plus nobles joies une âme humaine. Et, cependant, il leur vient un grand désenchantement de la spéculation pure. Ils tracent aux sciences abstraites ses limites. Leur tendance, arrivés à l'âge mûr, est de tout envisager sur le plan moral. La notion d'Utile intervient. C'est là qu'une singulière concordance se manifeste, et que la parenté des esprits apparaît en pleine lumière. Comme Port-Royal a bien fait de donner comme titre à l'article II des *Pensées* « Qu'il est *plus avantageux* de croire que de ne pas croire! » Dans cet article se trouve comme conclusion : « Fin de ce discours. Or quel mal vous arrivera-t-il en suivant ce parti? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami sincère, véritable. A la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices. Mais n'aurez-vous point d'autres? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin,

vous verrez tant de certitude *du gain* et tant du néant de ce que vous hasardez, que vous connaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné. »

Les éditeurs de l'édition de 1670 auraient dû introduire dans cet article la suite de Pensées sur la Nécessité du pari : « Il faut parier. Cela n'est pas volontaire : vous êtes embarqué... Si vous gagnez, vous gagnez tout, si vous perdez, vous ne perdez rien... Quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour garder la vie... ».

Toujours cette préoccupation de l'utilité!... Comment ne pas être frappé de cet effacement de la raison?... Singulière apologie!... Une étrange lassitude semble s'être emparée du philosophe chrétien. Au lieu de preuves et d'arguments, nous nous trouvons en présence des objurgations d'un moraliste. « Travaillez donc, non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. » Ces appels, ces objurgations, prennent un ton pressant, un accent pathétique — et c'est là qu'apparaît le meilleur, le plus authentique Pascal. C'est là qu'il est vraiment inimitable. « Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant, et après, pour prier cet être infini et sans parties auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien... ».

Si nous passons du plan religieux au plan social et politique, nous voyons la même prédominance de l'idée de l'Utile. Il faut suivre les lois, dit constamment Pascal, « non parce qu'elles sont justes mais parce qu'elles sont lois ». S'il se montre le défenseur déclaré du principe monarchique et de l'hérédité, c'est que « le mal à craindre d'un sot qui succède par droit de naissance n'est si grand, ni si sûr ».

La tendance est exactement la même chez Gœthe, surtout chez le Gœthe vieillissant, laissant, comme dit Baudelaire, échapper « les vastes éclairs de son esprit lucide » devant ses familiers. Les textes qui vont suivre sont tirés de ses conversations avec Eckermann, le chancelier Müller, Frédéric Soret, ou encore de ses *Pensées*.

PASCAL	GŒTHE
La mathématique inutile en sa profondeur... J'avais passé ma vie dans l'étude des sciences abstraites et le peu de communication qu'on en peut avoir m'en avait dégoûté... La connaissance des sciences extérieures ne nous consolera pas aux jours d'affliction.	Les mathématiques ne peuvent vaincre aucun préjugé; elles ne peuvent diminuer l'entêtement, modérer l'esprit de parti; elles n'ont aucune influence sur le moral.
Il faut qu'on n'en puisse dire, ni il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent; mais il est honneste homme.	Le mathématicien n'est accompli qu'autant qu'il est un homme accompli.
Se moquer de la philosophie c'est véritablement philosopher.	Il ne faut pas compromettre sous le joug des philosophes la divine spontanéité de notre nature.
Toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine. Il est vrai, Monsieur, que vous venez de me faire voir admirablement le peu d'utilité que les Chrétiens peuvent retirer de ces études philosophiques.	En somme, les sciences s'éloignent toujours de la vie et n'y reviennent que par un détour. Les sciences ne devraient agir sur le monde qu'en donnant à la pratique une direction plus élevée.
Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic. Ecrire contre ceux qui approfondissent les sciences : Descartes.	Au fond, les sciences n'intéressent qu'un monde particulier : le monde scientifique, car si l'on y convie aussi le public et si on lui fait quelque part de ces connaissances, c'est un abus, et la chose est plus nuisible qu'utile.
Le cœur a son ordre, l'esprit a le sien qui est par principe et démonstrations; le cœur en	J'honore les mathématiques, mais je ne puis approuver qu'on en fasse abus hors de son

PASCAL	GŒTHE
a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour : ce serait ridicule.	domaine... Comme si un objet n'existait que si on peut le prouver par les mathématiques. Ne serait-il pas fou celui qui ne voudrait croire à l'amour de sa maîtresse que si elle peut le lui prouver mathématiquement?

Nous ne nous étonnerons pas, après les déclarations cidessus, de lire dans le récit de M^me^ Périer que « Pascal renonça à toutes les autres connaissances pour s'appliquer à l'unique chose que Jésus-Christ appelle nécessaire » et dans l'ouvrage de Ludwig que « Gœthe renonça à l'algèbre parce qu'il ne pouvait pas l'utiliser pour son développement ».

La même sagesse pratique, le même génie réaliste, éclatent dans les textes suivants :

PASCAL	GŒTHE
Le moindre mouvement importe à toute la nature. La mer change pour une pierre. Tout est important.	Chaque moment, chaque seconde est d'une valeur infinie, car elle est le représentant d'une éternité tout entière.
Nous ne pensons presque point au présent. Le présent n'est jamais notre fin. Le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre.	Nous faisons beaucoup trop peu de cas du présent... Persévérez et tenez-vous toujours ferme à l'heure présente [1].
La chose la plus importante de toute la vie est le choix du métier.	Qu'est-ce que ton devoir? l'obligation du jour.
...Faire les petites choses comme grandes...	Ce qu'il y a de plus raisonnable c'est que chacun fasse le métier pour lequel il est né,

1. Horace avait dit : « *Quid sit futurum cras fuge quaerere.* »

PASCAL	GŒTHE
	qu'il a appris. Que le cordonnier reste près de sa forme, le laboureur à sa charrue, et que le prince connaisse la science du gouvernement.
Il est plus avantageux de croire que de ne pas croire.	Dans l'Évangile il convient de s'en tenir simplement à ce qui est sous nos yeux en s'appropriant tout ce que l'on peut y trouver d'*utile* pour notre développement et notre perfectionnement moral.
La nécessité et les événements sont nos maîtres.	La nécessité est chose dure, mais c'est en se soumettant à la nécessité que l'homme peut montrer sa valeur morale.
Nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. Que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir.	Le monde est si grand, si riche, la vue si variée que jamais les sujets pour les poésies ne manqueront.
Il faut toujours tendre au général.	Voir l'idée générale dans l'idée particulière, c'est à proprement parler l'essence de la poésie.
Toute la suite des hommes, pendant la suite de tant de siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. L'homme s'instruit sans cesse dans son progrès : car il tire avantage, non seulement de sa propre expérience, mais de celle de ses prédécesseurs.	Cependant le temps d'errer est passé. C'était à nous vieillards d'errer. A quoi auraient donc servi nos recherches et nos erreurs à nous tous si vous, jeunes gens, vous voulez courir dans les mêmes routes. Alors nous n'avancerions jamais... Chaque pas doit lui-même être un but en même temps qu'il nous porte en avant.

PASCAL	GŒTHE
Il demeure toujours vrai que le peuple est vain, quoique ses opinions soient saines, parce qu'il n'en sent pas la vérité où elle est.	La foule, la majorité, est nécessairement toujours absurde.
Le plus philosophe est de vivre simplement et tranquillement.	Tout le travail est d'être tranquille.

Pascal avait posé la question suivante dans ses Pensées :

« D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas et qu'un esprit boiteux nous irrite? »

Gœthe répond :

« Parce qu'il nous fait perdre à la fois notre temps et notre bonne humeur. »

« Quelle vanité que la peinture, avait écrit Pascal, qui attire l'attention par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux [1]. »

Ici, désaccord! Gœthe se donne la peine d'une réfutation en règle :

« Si quelqu'un voulait mépriser les arts parce qu'ils imitent la nature, on peut répondre que les natures imitent bien d'autres choses; que, d'ailleurs, les arts n'imitent pas précisément ce que nous voyons de nos yeux, mais qu'ils remontent à cette haute raison qui constitue la nature et selon laquelle elle agit » (*Pensées*).

III. *Tendances religieuses.*

« Gœthe, écrit M. Henri Lichtenberger, a été, sans aucune espèce de doute, une âme hautement religieuse... Il a reçu dans son enfance une solide éducation religieuse, chrétienne et protestante. Et cette éducation a exercé sur son être

1. Aucun des éditeurs de Pascal, à notre connaissance, n'a signalé que cette pensée fut prise dans Aristote.

intime une influence durable et décisive. Il peut bien, à la suite des multiples expériences de sa longue vie, s'éloigner du type courant du chrétien et du protestant jusqu'à scandaliser ses contemporains et leur apparaître comme un mécréant et un grand païen. Il peut lui-même, dans ses moments d'impatience ou de révolte, se dire un « non-chrétien résolu ». Je suis convaincu que, en réalité, il garde de son éducation première une empreinte indélébile, une piété qui peut revêtir des formes très personnelles et déconcertantes pour ses contemporains, mais qui, au total, est d'une absolue sincérité et constitue un élément essentiel de sa personnalité... » « Pour certains, ajoute-t-il, Gœthe est le plus admirable représentant du christianisme idéal et les libres-penseurs qui prétendent se réclamer de lui et l'opposer au christianisme méconnaissent sa pensée et déforment son sentiment [1]. »

Certes, Gœthe, par sa façon de concevoir la personne du Christ, s'écarte de la croyance de Pascal et de tous les chrétiens. Il ne croit pas en sa divinité. Le « mystère de la Croix » qu'il se déclare hors d'état de concevoir, l'éloigne de celui qui, avec toute l'ardeur de son âme, a répété le mot de saint Paul *ne evacuetur crux Christi.* Mais il professe la plus pieuse vénération pour celui qu'il appelle « l'homme divin », « l'Unique », « l'Incomparable ». « Chaque démarche du Christ, écrit-il, chacune de ses paroles tend à manifester la vie supérieure. Toujours il dépasse la réalité vulgaire pour nous entraîner vers des régions plus hautes. »

« La foi qu'exige la Bible ne soulève pas de révolte chez Gœthe. » Bien plus, « le recours à la foi à côté du savoir, s'impose à lui comme une nécessité (et ceci est très pascalien). Il lui est impossible de se cantonner dans le scepticisme ou l'agnosticisme. Par delà les limites du connaissable, il lui faut *pressentir* et révérer l'Inconnaissable, c'est-à-dire Dieu. » « On peut croire à Dieu, on peut le pressentir, on ne peut rien savoir sur lui [2]. » Cette conception n'est-elle pas bien voisine de celle de Pascal : « C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible

1. *Revue d'Allemagne,* octobre 1933. *La piété de Gœthe,* par Henri Lichtenberger.
2. Lichtenberger, *op. cit.*

au cœur, non à la raison. » « Il y a trois moyens de croire : la raison, la coutume, l'inspiration. » Pour Gœthe, aussi, la tradition, l'inspiration qu'il appelle « révélation », « illumination d'en haut », sont des moyens de connaissance.

Il faut croire à l'Inconnaissable, proclame le philosophe de Weimar. Il faut aussi le respecter. « La dernière démarche de la raison, affirme l'auteur des *Pensées*, est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. »

D'après M. Henri Lichtenberger, « Gœthe gardera toute sa vie l'amour de l'Église, symbole visible de l'unité de la foi qui unit les membres de la communauté, le respect des sacrements qu'elle institue et des rites dont elle les entoure. A ce point de vue on a même pu remarquer que Gœthe se rapprochait à certains égards du catholicisme. Il reconnaît expressément l'impuissance de l'individu isolé à élaborer en lui le sentiment religieux ». Ce qui l'exaspère c'est « la détestable hypocrisie ou le cabotinage de certaines gens d'église de son temps, l'humeur querelleuse des docteurs de la foi », exactement comme Pascal lorsqu'il écrivait les *Provinciales*.

M. Lichtenberger, rompant avec les idées reçues jusqu'ici, nous révèle un Gœthe qui surprendra peut-être certains de ses lecteurs. « Gœthe qui a si souvent été représenté comme un orgueilleux Olympien a, au contraire, pratiqué mieux que beaucoup d'autres la vertu chrétienne de l'humilité. Il s'est appliqué à respecter dans tous les moments de l'existence humaine la manifestation d'un ordre divin de l'univers. Le *respect* est pour lui un sixième sens... ». Or quel savant fut plus humble que Pascal devant le monde connaissable et inconnaissable? « S'offrir aux inspirations par les humiliations. » Quel homme fut plus humble dans sa vie privée? Le père Beurrier, curé de Saint-Etienne, qui l'assistait dans sa dernière maladie, disait à sa sœur : « C'est un enfant; il est humble, il est soumis comme un enfant. »

« J'admire chez lui, écrit Barrès, l'instinct de vénération devant l'abîme où s'enfonce et se voile l'éternel principe du monde phénoménal. » (Barrès, 7^{e} cahier).

Ce septième cahier de Maurice Barrès contient un fragment où je relève cette phrase : « Gœthe distinguait dans l'Évangile la prédication de deux cultes différents : le culte

de l'élévation morale représenté par la vie du Christ et le culte de la douleur représenté par la passion. » Gœthe partageait avec Pascal le culte de l'élévation morale, mais cet homme, beau comme un demi-dieu, ignorait la douleur et ne la recherchait, ni ne l'aimait.

IV. *Tendances antinomiques.*

Pascal est-il classique ou romantique, optimiste ou pessimiste, croyant ou sceptique?

L'un salue en lui le chrétien, cependant que l'autre écrit : « Pascal ne m'intéresse que par son scepticisme. »

Il est revendiqué par les conservateurs et cité par les anarchistes. Il convertit et il détourne de la religion. Chacun trouve en lui de quoi justifier et renforcer ses propres tendances. Dans le sein de l'église catholique deux courants, nettement contraires, continuent à se manifester. Des ecclésiastiques le portent aux nues, signalant son action bienfaisante sur les âmes, d'autres le bannissent des bibliothèques.

Les historiens de Gœthe nous révèlent « les tendances antinomiques de son être, les oppositions fondamentales et les contradictions de sa double nature ». Elles se sont exprimées dans l'œuvre qui fut le couronnement de sa longue carrière : le drame de *Faust*, drame de l'inquiétude et de la nostalgie humaines, comme les *Pensées.*

Dans le prologue Gœthe fait dire à son héros : « Jurisprudence, et toi, philosophie, médecine, et toi-même, hélas! orgueilleuse théologie, de vos promesses je suis las. Moi qui vous consacrais ma vie, me voici, folle tête, au même point qu'auparavant. »

Cela nous rappelle étrangement le ton désenchanté de Pascal :

« J'avais passé longtemps dans l'étude des sciences exactes abstraites, et le peu de communication qu'on en peut avoir m'en avait dégoûté. »

Méphisto dit : « L'inquiétude le pousse à travers les espaces. Rien de ce qui est sous sa main, rien de ce qui est loin de lui ne peut calmer l'agitation de son cœur. »

Pascal avait écrit : « Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. » Le premier fragment qui se présente sur le manuscrit original des *Pensées* contient ces mots tracés d'une écriture tourmentée, fiévreuse, presque illisible : « Guerre intestine... aveuglement et misère de l'homme... tout l'univers muet... l'homme sans lumière... j'entre en effroi... île déserte et effroyable... désespoir... misérable état. »

N'est-ce pas l'accent qui retentit si douloureusement au prologue de *Faust* : « Je m'aperçois, enfin, que nous ne pouvons rien connaître... La joie m'a fui sans retour. Malheureux, je languis, encore enchaîné dans ma prison. »

Après ces paroles désespérées, Gœthe met dans la bouche de son héros une invocation magnifique à la Nature : « Quel mouvement au sein de l'univers! Comme toutes choses concourent à une même fin! et vivent, l'une dans l'autre, d'une même vie! Comme les intelligences célestes montent et descendent... et quelle ravissante harmonie le battement de leurs ailes imprime aux espaces du monde qu'elles parcourent incessamment. »

Un chant non moins lyrique, et non moins sublime, se fait entendre dans le fragment célèbre des *Pensées :* « Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent, qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix de ce vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui sont dans le firmament embrassent. »

Gœthe, qui se croyait un païen, avait, comme Pascal, le christianisme dans le sang. Toutes les grandes idées chrétiennes chères à Pascal forment la trame de *Faust :* péché originel, rédemption, action incessante des bons et des mauvais esprits, pénétration du monde visible par le monde invisible, grandeur et conséquences de la faute, vertu de la prière, expiation par le remords, le repentir et la souffrance.

V. *Les idées politiques.*

La passion de l'ordre forme le caractère dominant de la sociologie pascalienne comme de la sociologie gœthéenne.

Sous le titre « de la justice » les éditeurs de Port-Royal ont rassemblé un certain nombre de pensées qui heurtent, choquent et scandalisent aussi bien les esprits cultivés que les primaires. Pascal déclare que « l'épée donne un véritable droit », que la justice n'est rien autre que « ce qui est établi », que nous ne pouvons la faire « résider dans des lois naturelles », qu'il faut obéir aux lois « non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont lois ».

Sans doute, Pascal voit, comme nous, que l'injustice est, elle-même, un désordre, mais il pense qu'il est un mal plus grand encore, « les guerres civiles ». Il s'incline devant la force parce que « par là voilà toute sédition prévenue ». Il couvre donc de brocarts la justice.

« L'art de fronder, bouleverser les États est d'ébranler, dit-il, les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source, pour marquer leur défaut de justice. » C'est vrai, mais Pascal ne bouleverse-t-il pas, lui-même, les États, en sondant, comme il le fait, la justice jusque dans son origine, en nous faisant voir la fragilité de ce concept sur lequel, faute de mieux, et malgré ses imperfections (que Pascal exagère), sont établis les rapports des hommes entre eux?

A tort ou à raison, Pascal oppose la justice à l'ordre, et nous croyons que c'est à tort. Pascal est un passionné, ici comme dans les *Provinciales.* Il l'est tellement que lui, intellectuel et savant, sacrifie à l'ordre non seulement la justice, mais la vérité, elle-même. Avec quelle tranquille audace n'écrit-il pas : « Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, *il est bon* qu'il y ait *une erreur* commune, car la maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir. » La vérité existe cependant. Cachée aujourd'hui, elle peut apparaître demain. L'effort le plus noble de l'esprit humain, au cours des temps, est d'arracher les voiles qui la cachent, de rendre possible l'impossible.

Le mot Ordre revient constamment dans les *Pensées :* « Discours d'ordre — Le cœur a son ordre, l'esprit a le sien.

— Il y a trois ordres de choses : la chair, l'esprit, la volonté », etc.

Gœthe va moins loin que Pascal mais, pour lui aussi, le but de l'État est l'ordre. On a contesté qu'il ait prononcé la phrase fameuse : « J'aime mieux l'injustice que le désordre. » Elle se trouve dans sa relation du Siège de Mayence (*Œuvres de Gœthe*, traduction Porchat, Hachette, édit., volume « Mélanges », p. 169). Le texte exact est celui-ci : « Je finis par lui dire avec impatience : j'aime mieux commettre une injustice que de souffrir le désordre. »

« Je hais les bouleversements violents, déclarait-il à Eckermann, parce que l'on détruit par là autant qu'on gagne. Je hais ceux qui les accomplissent, aussi bien que ceux qui les rendent inévitables. Tout ce qui est violent et précipité me répugne dans l'âme, car cela n'est pas conforme à la nature. »

Cette tendance conservatrice — bien naturelle chez un homme arrivé, nanti de la fortune, de la gloire et des plus hautes fonctions, — apparaît bien clairement dans le jugement qu'il a porté sur Lord Byron : « En se déclarant affranchi de toute tradition, de toute patrie, il a d'abord causé sa propre perte (et la perte d'un pareil être est immense), mais, de plus, par suite de cette agitation continuelle, conséquence de ses goûts révolutionnaires, il n'a pas permis à son talent de prendre son complet développement. Ce sentiment éternel d'opposition et de mécontentement a extrêmement nui à son œuvre, car... toute œuvre d'opposition est une œuvre négative et la négation c'est le néant ! »

Pascal et Gœthe sont tous deux à la recherche d'une morale d'action. Mais toute morale ne peut-elle s'appeler ainsi? Non; il y a la morale dont le programme tient tout entier dans ces deux mots : « *Sustine et abstine.* » Souffre et abstiens-toi. Il y a celle qui se cantonne en vaines pratiques extérieures, et puis celle des Pharisiens qui, par ses scrupules, son rigorisme étroit, fait obstacle au bien public (défense à Jésus de guérir le jour du Sabbat). C'est pourquoi Pascal écrivait : la vraie morale se moque de la morale.

La vraie morale, pour lui comme pour Gœthe, c'est la morale d'action. La fausse c'est celle qui, au nom d'une justice abstraite, ne tend qu'à bouleverser les États. Ces

deux génies se sont bien gardés d'apporter des *idées géniales* pour démolir ce qui existe et construire un monde nouveau. Tous deux cherchent à construire une bonne morale pratique. Leur politique est réaliste et ennemie de toutes les idéologies. On peut leur appliquer à tous deux ce que disait Barrès de la culture gœthéenne : « Voilà le meilleur antidote des théories anarchistes ».

On lit dans les *Pensées :* « Il n'est pas bon d'être trop libre. » Le philosophe de Weimar professe la même idée : « L'homme n'est pas né pour être libre » (*Torquato Tasso*). « Quelqu'un a-t-il assez de liberté pour vivre en bonne santé et pour exercer un métier, il suffit ! » (*Aphorismes.*) « Vivre au gré de ses désirs est vulgaire : un homme bien né aspire à l'ordre et à la loi » (*Fille naturelle. Paralipomènes*).

Pascal aimait les pauvres, les misérables. Dans ses promenades il allait entendre les crocheteurs du port aux foins, se mêlait aux « hommes de bras » dont il notait les gestes et les mots. Gœthe nous raconte dans ses *Mémoires* le plaisir qu'il éprouvait à visiter les artisans et à les voir exercer leurs petits métiers. Il écrit cette phrase profondément chrétienne et pascalienne : « Que j'ai conçu d'amour pour cette classe du peuple qu'on nomme basse, mais qui est certainement la plus haute aux yeux de Dieu!... Je puis dire à chacun des hommes : cher ami, ton sort est pareil au mien. »

VI. — CONCLUSION

Si, devant le « problème de l'homme », l'attitude de Gœthe et de Pascal est souvent la même, — s'ils sont d'accord pour déclarer que l'étude propre de l'humanité, c'est l'homme, — que toute la dignité est dans la pensée, — qu'il faut agir, aimer, accepter, souffrir d'une âme égale, se renoncer, se limiter, reconnaître l'ordre du cœur, ne pas chercher l'inaccessible, se contenter de son état, — s'ils ont tant de points de ressemblance, — c'est que leur génie s'est alimenté à la même source : à la sagesse hellénique.

Les philosophes grecs ont été repensés par eux, traduits

par Pascal avec ses raccourcis fulgurants, — par Gœthe avec ses phrases nobles et harmonieuses.

Bien rares sont les idées originales dans Pascal. Il a mis sa marque sur des idées dont l'origine doit être recherchée, plus haut que Montaigne, plus loin que saint Augustin, dans l'antiquité grecque.

Ainsi, le chapitre le plus célèbre des « Pensées », celui sur la Justice, est en germe dans le drame d'Eschyle, « Les Euménides », où l'on voit les dieux, eux-mêmes, ne pas s'accorder sur ce qui est juste ou injuste, et finir par porter le litige devant l'assemblée du peuple qui émet un vote... à égalité de suffrages.

Une autre idée maîtresse des « Pensées », sur la Coutume, a été formulée par Aristote.

Platon, Socrate, Epictète, Plutarque, Pindare, ont fourni à tous deux l'essence de leur doctrine sur la morale d'action.

Mais, en repensant les Grecs, ils les ont enrichis d'un sens nouveau, ils ont saisi des rapports entre eux, tracé une synthèse où nous pouvons trouver la fleur et le fruit de notre civilisation occidentale.

L'impression qui se dégage de l'œuvre et de la vie héroïque de Pascal, malgré les efforts qu'il fait pour nous abaisser et nous convaincre de notre néant, est, en définitive, celle de la grandeur de l'âme humaine.

Et telle est aussi la conclusion de l'œuvre de Gœthe.

Charles DROULERS.

LA PROPAGANDE DES IDÉES PHILOSOPHIQUES EN POLOGNE SOUS STANISLAS-AUGUSTE ET L'ÉCOLE VARSOVIENNE DES CADETS [1]

L'histoire du rayonnement de la pensée française et de la propagande philosophique dans l'Europe du XVIIIe siècle est faite souvent d'affirmations trop rapides et de généralisations contestables. On ne tient pas compte des différences spécifiques et des réactions locales; on se borne à l'examen des grandes œuvres et à l'étude des cas privilégiés : hommes de génie ou originaux qui ont fait du bruit sur leur passage; on oublie qu'alors plus que jamais, les idées échappent à la méditation sereine des livres, pour prendre l'apparence vivante et agissante de ceux qui en sont ou s'en disent les interprètes.

La Pologne de Stanislas-Auguste, en proie à l'inquiétude des catastrophes prochaines, à la fièvre des grands projets et des réformes de la dernière heure, a attiré un grand nombre de propagandistes de la cause des lumières, Croisés d'un nouveau genre venus de France : militaires en mal

1. Abréviations polonaises : Arch. Gl. = Archives centrales à Varsovie. — Zb. Pop. = Collection Popiel. — Rkps. Bibl. Czart. = Ms. de la Bibliothèque des Princes Czartoryski, à Cracovie. — Rkps. Bibl. Ossol = Ms. de la Bibliothèque des ducs Ossoliński, à Léopol. — Rkps. Bibl. Kras. = Ms. de la Bibliothèque des comtes Krasiński, à Varsovie. — Rkps. Bibl. Zam. = Ms. de la Bibliothèque des comtes Zamoyski, à Varsovie.

d'engagement, régisseurs agricoles et contremaîtres, auteurs, nouvellistes et précepteurs, petits-maîtres et chevaliers d'industrie. Si différents qu'ils soient, ils ont un air de famille. Du maître de ballet à l'ingénieur militaire, ils ont été à l'école des philosophes, quitte à n'en avoir gardé qu'un jargon ou qu'un vernis et ils ont conscience du prestige que cette formation leur confère. Chacun dans le domaine propre à sa compétence et hors de ce domaine se croit investi d'une mission qui revêt parfois des apparences d'apostolat. Il s'agit pour eux « de faire changer sa façon de penser à la nation polonaise, sur bien des points propres à constituer « son bonheur réel » et de « la dépouiller de tous les préjugés qui étouffent tant de bonnes qualités naturelles [1] ». La Pologne s'ouvre devant eux comme un vaste champ d'expérimentation, où ils s'imaginent pouvoir à leur aise démolir et construire « dans le grand, dans le très grand [2] », sans trop s'interroger sur leurs aptitudes réelles, les possibilités de fait et l'humeur des intéressés.

Il ne peut s'agir ici de dresser le bilan de tant de menues expériences philosophiques, éphémères pour la plupart, parfois ingénieuses ou fécondes. On se bornera à l'étude d'un cas privilégié en regardant un groupe à l'œuvre sur un terrain bien défini et en faisant l'histoire des professeurs français de l'École des Cadets. Non pour le plaisir de conter des anecdotes pittoresques ou de peindre une galerie d'aventuriers, mais parce que le récit peut en paraître instructif et que certains de ses épisodes dépassent de beaucoup le cadre de l'École et intéressent directement l'histoire des lettres, des sciences et des idées dans la Pologne de ce temps. Un trait commun à nos Français et peut-être un de leurs moindres défauts sera en effet de ne vouloir se borner à une tâche pédagogique pourtant importante puisqu'elle s'applique à une élite : les cadres futurs de la Pologne nouvelle rêvée par son Roi, et de porter leurs regards bien au delà de l'enceinte des Cadets. Ils auront une pente

1 et 2. Lettre du major de Bosroger au Roi de Pologne, 25 août 1768. Zb. Pop., 224, VI, n° 6.

2. Lorsque Dumouriez se prépare à partir pour la Pologne, il tient absolument le même langage : « Je travaillerai en grand, en très grand », dit-il à Choiseul (*Mém.*, p. 160).

naturelle à beaucoup entreprendre, le goût et le besoin de faire parler d'eux. Ils ne ressemblent guère en cela à leurs collègues allemands, groupe non certes hostile ou rival, mais tout différent d'esprit et de méthode, moins soucieux de se disperser en effets brillants, que de creuser avec patience un sillon profond. Plus modestes et plus tenaces les allemands réussiront mieux en définitive, du moins à l'École des Cadets [1].

*
* *

Comme beaucoup de créations ou de réformes du XVIII^e^ siècle, l'École des Cadets est la réalisation tardive d'une vieille idée du siècle d'or de la civilisation polonaise. Vers 1590, l'évêque de Kijovie, Jósef Wereszczyński, projetait déjà de fonder un « collegium rycerskie » sous la forme d'un camp d'instruction aux marches ukrainiennes. Le projet était judicieux; on le trouve repris sous des formes diverses de Diète d'élection en Diète d'élection; de Ladislas IV à Auguste III, chaque fois qu'un nouveau roi monte sur le trône, il ne manque jamais dans les Pacta Conventa [2] de prendre l'engagement formel de fonder une école militaire destinée à l'instruction de la noblesse, sans attacher d'ailleurs autrement d'importance à cette promesse.

Stanislas-Auguste la prend au sérieux. Tandis que la Diète Constitutionnelle de 1764, occupée par des besognes jugées plus urgentes, renvoie le projet à une session ultérieure, le roi passe outre et sans crédits, sur ses propres revenus, il décide et réalise l'ouverture de l'École des Cadets pour l'hiver de 1765, soutenu par son cousin, le prince Adam Czartoryski, autant que lui enthousiaste de l'idée. Cette idée est au premier chef un héritage du passé national. L'École des Cadets puise là son principe et sa raison d'être, non d'une mode passagère, du désir d'imiter l'étranger.

1. Le nom officiel est en polonais : Akademja Szlacheckiego Korpusu Kadetów J. K. M. i Rzplitej, et en Français « Académie du Corps Royal et militaire de MM. les Cadets de Pologne ».

2. On trouve les passages essentiels des Pacta Conventa et des Résolutions concernant l'École des Cadets dans le vieil ouvrage de Józef Teodor Glebocki: Wywod o szkolach rycerskich w Polsce. Cracovie, 1866.

Mais il ne peut s'agir, à cette heure, d'une création originale. Nombreux sont en Europe les précédents et les modèles qui doivent attirer l'attention d'esprits aussi largement ouverts aux influences extérieures que celui du roi ou du prince Adam. Stanislas-Auguste résume dans une phrase de ses Mémoires leurs préoccupations et leur méthode : il s'agit de « rapprocher le sarmatisme de la façon de penser nouvelle[1] ». Et Czartoryski renchérit et précise : « Ces boutures étrangères doivent être greffées sur le vieux tronc national pour en améliorer les produits sans leur faire perdre leur saveur spécifique[2]. » L'École des Cadets est une des applications les plus caractéristiques du procédé. On va chercher des suggestions un peu partout : à Lignica où existe la plus ancienne école de ce genre, à Lunéville bien entendu, à Varsovie d'après le fameux Collegium Nobilium des Piaristes, à Paris, à Berlin surtout peut-être [3], mais aussi dans les livres, les romans même. Le réfectoire de l'École des Cadets ne sera-t-il pas décoré des portraits de grands hommes, comme le voulait M^me^ de Genlis dans *Adèle et Théodore?* Dans ce travail de contamination il est difficile d'établir la provenance et l'importance de chaque apport. Les règlements changeront du reste et l'École accusera de plus en plus son originalité, à mesure que les intentions de ses fondateurs subiront l'épreuve de l'expérience.

Celle-ci ne tarde pas à amener des transformations radicales. Au début l'École était une institution strictement militaire où de jeunes nobles, âgés de plus de seize ans, devaient recevoir une instruction essentiellement technique. Mais la Pologne n'a pas besoin seulement d'officiers, dans tous les domaines elle manque de cadres. On fera donc des Cadets une haute école d'administration. Il s'agit de permet-

1. *Mémoires*, II, p. 215.

2. « Te owoce zagraniczne, powinny być uszczepione w stary pień narodowy dla ulepszenia soków, bez zatracenia ich narodowości. » (Bibl. Ossol. Rkps, n° 535, III, F° 20, cité par Miterzanka, Dzialalnoso pedagogiczna A Czartovyskiego, 1931, p. 9.)

3. Cf. H. Moscicki, General Jasinski i Powstanie Kosciuszkowskie (Warszawa, 1917), p. 17. Le prince Adam s'est fait abondamment documenter par ses correspondants de Berlin sur l'organisation et le programme de l'Académie militaire; au cours d'un séjour en Prusse au printemps de 1767, il essaye même d'entraîner son directeur Barrière à Varsovie. Le projet échoue par suite de l'opposition de Frédéric.

tre aux élèves « d'embrasser toutes les parties qui peuvent les rendre capables d'être employés également dans le civil et dans le militaire, pour la politique, pour administrer la justice, pour les Affaires Étrangères, pour la Police, pour les Finances, pour le Commerce, pour les Mines, la Monnaie, en un mot tout ce qui en occupant et plaçant les jeunes gens à proportion de leurs talents, doit assurer la grandeur de la République[1] ».

Vaste projet, trop vaste peut-être. Mais on ne recule pas devant les premières conséquences qu'il entraîne. Pour s'assurer un recrutement de qualité suffisante, en 1768 une véritable école secondaire est adjointe au corps des Cadets. Des enfants arrivés à l'École âgés de moins de douze ans y recevront pendant cinq ou six ans une instruction générale avant d'aborder un cours supérieur de deux ans et de choisir entre l'une des deux sections : celle de Droit et celle de Génie Militaire, qui feront d'eux soit des fonctionnaires civils, soit des officiers. C'est à ce moment là seulement que l'École prend sa physionomie propre et que l'idéal qu'elle reflète est entièrement dégagé.

Idéal essentiellement patriotique. Il s'agit avant tout de former des citoyens, cette génération de patriotes destinés à sauver la Pologne, pour laquelle Adam Czartoryski dans ses catéchismes moraux formulera avec éloquence des préceptes et des commandements familiers aux Cadets : « Sois prêt chaque jour à sacrifier ta vie à la patrie et à la liberté, pour les transmettre intactes à ta postérité... On est forcé de mourir, non d'être esclave[2].» L'idée de patrie, la réalité vivante de la patrie polonaise seront présentes à chaque instant de la vie du Cadet : il apprendra par cœur l'hymne de Krasicki : *Do milosci Ojczyzny;* on lira et on commentera au réfectoire les gazettes, comme on faisait déjà à Lunéville; le professeur d'histoire ne manquera pas une occasion d' « inculquer à de jeunes esprits l'amour du droit et de la patrie[3] », en leur montrant comment cet amour

1. Zb. Pop., 366, I, l. Projet pour l'État général de l'École Royale et militaire à Varsovie.

2. Przykazania Ojczyzny dla stanu szlacheckiego. Commandements de la patrie pour la noblesse. Art. 3 et 4. Cf. *Stanislaw Kot.*, A. Czartoryskiego i Ignacego Potockiego projekty urzadzenia wychowania publicznego, 1923.

3. Arch. Gl., 83, n° 1 (Powinności generalnego dyrektora Nauk) f° 3. « ...azeby w mlodych umyslach zaszczepiać milość praw i ojczyzny. »

a fait les grandes nations, tandis qu'au contraire l'esprit de faction et d'égoïsme a conduit les peuples à la ruine.

Mais ce patriotisme si exigeant et si noble d'accent n'est pas cependant un patriotisme spartiate à la mode de Rousseau. Czartoryski et les fondateurs du Corps Royal refusent de se plier au paradoxal dilemme de Jean-Jacques [1] et croient que pour être citoyen on n'en garde pas moins le pouvoir d'être homme et même honnête homme. C'est l'heure où, à la suite de Callières et de Balthazar Gracian traduits et abondamment répandus par les collèges religieux [2], leurs nombreux émules à la mode du jour, français et polonais, envahissent les étalages des libraires varsoviens, non sans de nombreuses protestations des tenants du sar matisme intégral, alarmés par les perruques poudrées, les trop belles manières et le cosmopolitisme. Tout ce qui réfléchit en Pologne, entre 1750 et 1780, est invité à prendre parti dans une vaste querelle de l'honnête homme [3], ou pour parler le langage du jour de « l'homme social ».

L'éducation morale donnée aux cadets fait la part belle à ce dernier : l'article 17 d'un projet d'ordonnance rédigé en Français énumère dans le programme des études « tout ce qui peut contribuer à former un bon citoyen et un homme sociable [4] », tandis que le texte polonais parle de l'homme de commerce agréable « Czlowiek kprzyjemny w obcowaniu ». Ces suggestions viennent pour la plupart du prince Adam. Comme celle de Diderot et de beaucoup de ses contemporains, sa manie est de moraliser; qu'il s'agisse de principes premiers ou de prescriptions tatillonnes, on reconnaît sa manière et parfois sa main dans les nombreux règlements qui ordonnent toute la conduite des Cadets, y compris la façon de se

1. « Forcé de combattre la nature ou les institutions sociales, il faut opter entre faire un homme ou un citoyen : car on ne peut faire à la fois l'un et l'autre. » (*Émile*, l. I.)

2. *La véritable politique des personnes de qualité* de Callières est traduite et réimprimée sans cesse par les soins des Piaristes, à partir de 1752; l'*Honnête homme* de Gracian est traduit du français et édité par les jésuites en leur imprimerie de Wilno en 1762. puis en 1765 sous le titre de l'*Homme universel* « *Czlowiek uniwersalny z francuskiego przelozony* ».

3. Un contemporain, Dmochowski, en dresse un rapide inventaire et en tire des conclusions dans un curieux opuscule paru en 1787 : O Cnotach Towarzyskich i wystepach przeciwnych.

4. Zb. Pop., 366, Cap. I, nº 2.

tenir à table et sur les rangs ou de parler sans grossièreté à ses camarades [1].

Dans un système de ce genre, la religion semble tenir moins de place que la politesse. La part qui lui est réservée est modeste : tous les dimanches et jours de fêtes l'aumônier se contentera d'une instruction d'une heure à la chapelle avant ou après la messe. Il aura charge d'enseigner à la jeunesse « les devoirs du Christianisme et de la Morale [2] ». La formule qui revient à plusieurs reprises dans les règlements des Cadets donne une couleur assez philosophique à la vie religieuse de l'établissement. Il est évident que la religion y est réduite à servir de contrôle et d'appoint. Beaucoup plus que sur elle, les fondateurs des Cadets semblent compter pour atteindre leurs vues sur les vertus propres de l'instruction et des lumières. Leur foi est celle des Encyclopédistes, mais elle prend en Pologne un sens plus direct et plus impérieux : c'est par les lumières qu'une nation « qui se trouve aujourd'hui dans l'état le plus lamentable qu'on puisse imaginer [3] » sera sauvée. Czartoryski en exprime éloquemment la conviction dans la préface qu'il écrit pour l'adaptation polonaise de l'*Histoire des Belles-Lettres* de Juvenel de Carlencas, un des premiers manuels en usage chez les Cadets. « Soyez conduits, s'écrie-t-il, par la noble ambition de changer, vous, génération nouvelle, l'ancien visage de votre pays, et, en faisant rayonner chacun sur votre province ou votre canton les lumières diligemment amassées ici, libérez votre patrie du joug de ces deux atroces tyrans : l'Ignorance et le Préjugé [4]. »

Un programme d'études gigantesque sera donc proposé à l'enthousiaste diligence des Cadets. Czartoryski le fonde sur une théorie de l'esprit venue en ligne directe du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* et qui ne s'embarrasse pas de subtilités psychologiques. Il divise les connaissances en trois catégories : mémoire, imagination, jugement, facultés, qui, « comme l'expérience le prouve », se développent

1. Cf. par exemple : Ustanowienie porzadku ktory w Brygadach zachowany być powinien. (Arch. Gl., 83, I, f° 33 et sq.)

2. Zb. Pop., 366, Cap. I, n° 11.

3 et 4. Krótka przedmowa do dziela IMC P. Juvenal de Carlencas, pod tytulemHistorji Nauk Wyzwolonych 1766.

successivement dans l'âme de l'enfant. Jusqu'à douze ans on s'adressera à sa mémoire et on lui apprendra les langues, plus particulièrement le latin, l'allemand et le français, l'histoire, la géographie, la chronologie, le blason et même un peu de géométrie. De douze à quinze ans avec le développement de l'imagination viendront la poétique, la rhétorique, l'optique, la mécanique, l'architecture et le dessin. Après quinze ans, le jugement aura sa part avec les mathématiques, la physique expérimentale, la rhétorique supérieure, la logique et les sciences politiques [1].

Le programme est encyclopédique : la méthode ne l'est pas moins. Il s'agira en toutes choses de montrer « l'enchaînement des connaissances [2] ». Un des premiers soucis du directeur général John Lind sera d'imposer à tous les maîtres une méthode commune et de faire établir une grammaire unique pour le Polonais, le Latin, l'Allemand et le Français [3]. Il faut que les Cadets soient avant tout des polyglottes : certains projets semblent faire une part plus large, presque exclusive au Français [4]; dans les règlements officiels et dans la pratique l'allemand est mis sur le même plan que lui. On prévoit des mesures inspirées directement du Collège des Piaristes [5], pour familiariser les élèves avec ces deux langues. Certaines matières, comme la géographie, seront enseignées en allemand, d'autres comme l'histoire en français; un des premiers devoirs des officiers subalternes

1. D'après Czartoryski. Poczatkowy zarys... Cf. Kot., *op. cit.*

2. « Polaczenie i zwiazek, które jedna umiejetnośćz druga mieć zwykla. » (Arch. Gl., 83, I.)

3. « I have prescribed one uniform method to all the Masters, who delivering the general principles of grammar in the same terms, for different languages will eventually assist each other. Konderski, assistant master of the latin language, is composing a grammar which will serve for the Polish, Latin, French and German tongues. The text will contain the general rules of grammar, the accidental differences of each language will be thrown in the notes. » (Lettre de John Lind au Roi pour accompagner le rapport des examens du 11 septembre 1768. Zb. Pop., 366, Cap. I, f° 4.)

4. Cf. en particulier Bibl. Kras. Rkps, n° 463. Rozprawa o Szkole Rycerskiej Kadetów z 10, VIII, 1770.

5. L'article 12 du règlement du Collegium Nobilium prévoit que l'enseignement sera donné uniquement en polonais, une des nouveautés principales introduites par Konarski. Mais entre eux les élèves ne doivent pas employer cette langue sous peine de punition : les dimanches, mardi et jeudi ils parlent français, les lundi, mercredi et vendredi, allemand; le samedi, tout au moins dans les hautes classes, sera réservé au latin.

sera de contrôler l'emploi exclusif de ces deux langues au réfectoire, en promenade, ou en récréation quitte à tolérer « barbarismes ou solécismes ou même quelques petits mots polonais pourvu qu'ils soient francisés ou allemanisés [1] ». La fameuse « nota linguae », vestige des temps anciens, ne sera pas oubliée. Dans les dernières années d'études, l'italien et l'anglais viendront encore agrémenter le programme. « Les vieux Polonais » ne se feront pas faute de comparer à la tour de Babel, une école où les procès-verbaux d'examens sont rédigés en français, les comptes d'administration, du lazaret à la cuisine, en allemand, sans parler du latin des médecins et des aumôniers et de l'anglais que ne manque pas d'utiliser John Lind, lorsqu'il s'adresse directement au Roi ou au prince Adam, parfaits modèles de ces polyglottes auxquels les Cadets se doivent de ressembler!

Tel est en raccourci, le gigantesque plan d'études envisagé pour l'École. Il paraît avoir enflammé l'imagination de ses fondateurs. Ceux-ci ont vu très grand, le Roi surtout. En pensant aux Cadets il imagine déjà une Pologne rénovée par une armée et une administration nouvelles. Il veut faire entrer aux Cadets huit cents gentilhommes partagés en quatre provinces de deux cents hommes sous le nom illustre de maison de Roi : Grande Pologne, Petite Pologne, Lithuanie et Prusse, Livonie-Courlande. Voulons-nous savoir le nombre de professeurs prévus dans la dernière classe? Il y aura un professeur de Philosophie avec deux sous-maîtres, l'un pour la logique, l'autre pour la physique expérimentale, un professeur des mathématiques avec deux sous-maîtres, l'un pour le Génie, les fortifications, l'artillerie et l'Art des Mines, l'autre pour la mécanique l'hydrostatique et l'architecture civile; un professeur de Droit avec trois sous-maîtres, l'un pour le Droit de Nature ou des gens, le second pour le droit commun ou romain et le troisième pour le droit civil et public de la Pologne; un professeur pour la politique avec quatre sous-maîtres, pour les Affaires étrangères, pour les Finances et la Monnaie, pour le Com-

1. Registres de la Chambre du Conseil établie pour les affaires de l'Académie du Corps Royal des Cadets (1769-1794). Séances des 1, 2 et 4 septembre 1769. N° 11. *Arch. Gl. Oddz,* 83, n° 44; et *ibid.,* n° 1. Powinnośći komendantów Dywizji.

merce et les Mines, enfin pour l'Agriculture et la Police[1]. Le Corps ne comptera pas moins de cinquante professeurs, maîtres et sous-maîtres, plus une centaine d'officiers.

Ces beaux projets minutieux ne sont, par malheur, qu'un exemple typique des nombreuses chimères réformatrices de Stanislas-Auguste. Au lendemain de son élection, le Roi ne prévoyait pas encore — et il ne voudra jamais les envisager en toute franchise — les tristes réalités auxquelles il allait se heurter : la guerre civile, la menace étrangère et surtout le manque de crédits. La question d'argent pèsera lourdement sur la vie du Corps Royal et la rendra parfois orageuse; les crédits prévus par la Diète : 400.000 zlotys par an répartis entre les trésors du Royaume et du Grand Duché, ne sont versés qu'exceptionnellement surtout pour le Royaume et, si le dévouement du Roi est inépuisable, sa cassette personnelle tarie par d'héroïques générosités ne l'est pas. Sur le plan du réel, l'École des Cadets ne cesse de se rétrécir : les huit cents de tout à l'heure ne sont plus que deux cents dans les statuts; pratiquement on a grand peine à équiper et entretenir sept divisions de vingt élèves : au bout d'un an il n'en reste que cinq, trois un moment, jusqu'à ce qu'enfin en 1775 une légère reprise permette de porter leur nombre à quatre, et d'ajouter une division d'externes. On en restera là; jusqu'à la fin de son existence, l'École ne vivra que d'une vie précaire et diminuée. Le rapport général des Études pour juillet 1793 dénombre tout juste soixante-seize Cadets, plus une dizaine d'externes, presque tous répartis dans les classes élémentaires : on n'en compte que trois en sixième, trois aussi en septième. Effectifs squelettiques, peu en rapport avec un corps d'officiers et de professeurs, resté relativement nombreux.

En ce domaine aussi nous sommes loin des chiffres prévus dans les projets. Mais la différence est beaucoup moins sensible. On compte en 1768, une vingtaine de professeurs, maîtres et adjoints et tout autant d'officiers, dont le directeur John Lind s'empressera de faire diminuer le nombre qu'il juge avec raison excessif, alors que « leurs fonctions ne paraissent ni décidées ni uniformes[2] ». Les licenciements

1. Zb. Pop., 336, Cap. I, n° 1.
2. Zb. Pop., 366, Cap. I, n° 4.

ne s'opéreront pas d'ailleurs sans disputes ni sans colères, premières manifestations de conflits qui mettront souvent aux prises l'administration civile et militaire de l'École et entraîneront l'arbitrage autoritaire du haut commandement. Mais on se heurte alors à des complications et à de difficultés nouvelles.

A la tête se trouve le Roi : il a joué un rôle prépondérant dans la fondation des Cadets; il aime à en revêtir l'uniforme; il vient assister aux leçons et aux exercices, il a tenu en somme à conserver une direction non honorifique, mais effective. La merveilleuse activité qu'il cache sous des dehors nonchalants lui permet d'intervenir à tout moment dans la vie du Corps. Sa bonté, son indulgence parfois coupable, le rendent toujours prêt à écouter les réclamations, à pardonner les incartades, à secourir les infortunes. Ses procédés de gentilhomme ne sont pas toujours récompensés par le zèle de ses subordonnés; ils n'en restent pas moins dignes d'admiration. Tel brouillon de lettre [1] écrit de sa main à la veuve de « son ami » John Lind, en dit plus long que tous les commentaires, sur l'exquise délicatesse qu'il sait mettre dans ses affections. Mais il faudrait aussi de l'énergie, et ce n'est pas là son fort. Et surtout il est trop haut.

Par malheur, il ne peut guère compter pour le remplacer sur son cousin Czartoryski. Celui-ci a été le grand organisateur de l'École : il en a établi le programme et les règlements, et comme on le verra, il en a recruté la plupart des professeurs. Il a le titre de commandant et lorsqu'il séjourne à Varsovie, il prend son rôle très au sérieux, non sans contrecarrer parfois certains projets du Roi et entrer en conflit avec lui lorsqu'il s'agit de l'admission de nouveaux Cadets ou du « balaiement » des indésirables [2]. Ces incon-

1. Zb. Pop., n° 181, f° 102. Il répond le 21 février 1781 à une lettre de May Lind qui lui annonce la mort de son mari et lui fait part de sa détresse. « Mistress Lind, your letter of the 25th January has drawn tears of my eyes... » Il s'empresse non seulement de lui assigner une pension annuelle de 900 zl. mais encore il découvre bien à propos qu'on devait des arriérés à son mari pour sa collaboration aux travaux de la Commission d'Éducation et en fait établir le compte. Il termine sur ces mots : « It is the only consolation which I can indulge myself, for the loss of the worthy Mr. Lind. If congenial sorrow can help yours, take mine and be assured that no one can lament more sincerely the Death of your late husband than does your truly affectionate Stanislaus Augustus K. »

2. Zb. Pop., 366, Cap. I, n° 23.

vénients inévitables d'une double direction ne pèsent guère en regard de l'estime qui, à défaut d'amitié, unit les deux hommes et de l'autorité dont jouit Czartoryski auprès des Cadets. Quel dommage qu'il soit si rarement présent! De 1769 à 1774 — années d'apprentissage et de difficulté pour le Corps — il voyage à l'étranger. A son retour il s'absorbe surtout dans ses travaux à la commission d'Éducation. Pendant ce temps l'École est effectivement dirigée par son commandant en second qui depuis 1768 et la prompte retraite du Prince Auguste Sulkowski, est le « graf » Frédéric Moszczynski.

Rarement personnage a réalisé une telle unanimité d'antipathie. Qu'ils viennent de ses subordonnés, officiers ou maîtres, ou des Cadets, les témoignages à son sujet concordent. Retenons à titre d'exemple celui d'un des plus illustres élèves de l'École, après Kościuszko, Niemcewicz, entré aux Cadets le 7 août 1770. « Autant, écrit-il, le prince Adam était aimé des Cadets, autant notre commandant en second, le « graf » Fryderyck Moszczynski éveillait en nous peu de sympathie. Il était fils naturel d'Auguste II et de la belle M^{me} Orzelska... Élevé surtout en Allemagne il avait le caractère et les défauts de cette nation : froid, formaliste, tatillon comme le plus méthodique banquier, comme un banquier il tenait en double la comptabilité de sa fortune[1]... » On pourrait ajouter des traits à ce portrait en puisant dans d'autres souvenirs : les Mémoires de Seweryn Bukar, entré au Corps en 1783, peignent le comte devenu avec l'âge d'une avarice sordide, logé luxueusement aux dépens des Cadets, avec la manie d'entasser sur lui, en dépit de sa laideur et de sa bosse de Polichinelle, des perles et des brillants dont la vue faisait mal au cœur[2]. Aux yeux de la nouvelle génération, ce personnage incarne les tares de l'entourage des rois saxons et les préjugés de la Pologne ancienne. C'est à son autorité susceptible et capricieuse, autant que consciencieuse à sa manière, que les Français de l'École des Cadets viendront fréquemment se heurter. Le choc était à prévoir :

1. Pamietniki czasow móich. Paryz. 1848. Rozsizial, III, ci., p. 33.
2. Cf. Pamietniki Seweryna Bukar (publiés par Kraszewski au t V de sa Biblioteka Pamietnikow i Podrozy. Drezno., 1871), p. 30.

la présence du « graf » Fryderyck Moszczynski à la tête de l'École semble apporter un obstacle et un démenti à la mise en œuvre d'un idéal, que Stanislas-Auguste et Adam Czartoryski avaient conçu comme un composé harmonieux de « sarmatisme » et de « cosmopolitisme », de traditions nationales et d'esprit nouveau. Cet esprit soufflait de France, de l'Encyclopédie; on pourrait croire que c'est de France aussi que vont venir les artisans de l'œuvre projetée. Ce n'est pas tout à fait pourtant ce qui se produisit.

* * *

Les Français sont nombreux sur les états du personnel de l'École, mais leur importance n'est pas en rapport avec leur abondance. A part de rares exceptions, les postes principaux leur échappent. Ils sont maîtres d'armes ou de danse, spécialités qui semblent leur revenir de droit, comme l'équitation aux Allemands ou aux Anglais. Constantin, Rurequin, Flodel, Rousseau, Jean Vicard, Joseph Deschamps pour l'escrime, Gobert, d'Auvigni, d'autres encore pour le menuet, il serait certes inutile de les énumérer et de s'attarder à leur personne, s'ils ne tenaient tant de place dans les actes des Cadets. Ils y jouent et rejouent au naturel la scène du Bourgeois Gentilhomme, font sonner leurs talents, se déchirent entre eux et n'hésitent jamais à s'adresser au Roi lui-même — auditeur trop bénévole — pour régler de médiocres affaires d'office ou de casernement.

Leurs prétentions, leurs ragots et leurs plaintes ont du moins l'avantage de nous introduire dans l'intimité du Corps dont ils portent l'uniforme, de nous montrer aussi qu'ils sont bien de leur temps et de leur pays. Le sieur Deschamps « maître en l'art d'escrime » qui remplace le sieur Martin renvoyé sur plainte d'un officier [1], ne cesse d'assiéger tout ce qui compte en Europe de ses offres de service et trouve en Stanislas-Auguste l'homme qu'il lui faut pour ses projets grandioses : il s'agit de fonder à Varsovie une

1. Cet officier est un compatriote, le capitaine Carnot qui accuse Martin de « délation ». Cf. Zb. Pop., 224, Cap. IV, n° 21.

« haute école d'escrime » qui servira de modèle à l'Europe [1] et constituera une des plus belles créations d'un règne éclairé, à condition que le directeur en soit comme de juste Joseph Deschamps! Les changements sont fréquents dans ce petit personnel agité comme l'attestent nombre de réclamations et de placets dont quelques-uns sont touchants ou curieux. Le sieur Nicol de Charleville engagé comme maître de français et d'écriture a été renvoyé lors de la réorganisation de 1768 pour insuffisance notoire. Passé en 1758 de Russie en Pologne, il a consacré « une dizaine d'années à l'enseignement de la jeunesse ». Son renvoi du Corps des Cadets le laisse sans ressources, « il demande l'aumône, de quoi vivre dans un coin de Pologne où il puisse faire des livres utiles au pays ». Il termine son placet en alléguant l'Être Suprême [2]. Nous sommes en 1768 et il s'agit d'un maître d'écriture : c'est pourtant là le ton habituel à un type de Français qu'on trouve répandu à des centaines d'exemplaires dans la Pologne de l'époque et dont l'École des Cadets nous révèle quelques variétés. Stanislas-Auguste et Adam Czartoryski dont ces gens-là invoquent volontiers la protection et les promesses ont pu les recruter sur place, à peu de frais. Mais pour les postes de commande et de confiance, celui du Directeur des Études, ceux de quatre principaux professeurs, ils ont cherché ailleurs — pas en France.

Le premier Directeur des Études est un Anglais, *John Lind*. Ce choix est hautement caractéristique des goûts et des idées du Roi et du prince Adam, anglomanes convaincus que l' « Angleterre est le pays le plus utile à connaître et à imiter pour un jeune Polonais [3] ». Mais Lind n'est pas venu d'Angleterre directement : on est allé le découvrir à Constantinople, où, depuis le début de son règne, Stanislas-Auguste s'efforce de ressusciter une activité diplomatique digne d'un meilleur sort et où — nouveau projet original et hardi — il a fondé à partir de 1766 une École Polonaise de Hautes Études Orientales destinée, hélas! faute de

1. Arch. Gl., 83, 70.
2. Zb. Pop., 224, Cap. VI, n° 1.
3. « Najpozyteczinejszy dla mlodego Polaka » (d'après une biographie de la Bibl. Kras. Rkps., n° 2907, cité par Miterzanka, *op. cit*, p. 9).

crédits, à végéter [1]. Lind, secrétaire de l'ambassadeur Murray à Stamboul, a été signalé et recommandé à Czartoryski par Charles Lee dès le mois de mars 1766 [2]. Le Roi l'a immédiatement mandé en Pologne; il le charge de diriger l'éducation de son neveu le Prince Stanislas Poniatowski, lui confère l'indigénat en 1768 et le nomme Directeur des Études à l'École des Cadets. Nul choix ne pouvait être plus heureux que celui de ce jeune Anglais — il n'a que trente et un ans, — ancien élève du collège ecclésiastique d'Oxford, qui sait l'hébreu, le grec, le latin, le français, l'anglais et l'italien et joint à une belle culture les plus précieuses qualités de dignité et d'autorité. Lind, que Stanislas-Auguste traitera en véritable ami, répondra à la confiance du Roi en écrivant sur la Pologne un livre honnête et courageux [3] et en dirigeant avec zèle les études des Cadets jusqu'au jour où des raisons de santé l'amèneront à quitter la Pologne. A partir de 1775, il sera remplacé par un Wurtembourgeois, le mathématicien Christian Pfeiderer, et celui-ci, en 1782, par un autre mathématicien, Michel von Hube, évangéliste de Toruń, qui restera directeur des Études jusqu'à la fin.

La place éminente que tiennent les Allemands à l'École des Cadets est attestée par ces choix. Dès le début les chaires principales : mathématiques, philosophie, droit naturel leur ont été confiées. On ne saurait s'en étonner quand on songe à la réputation de savoir et au prestige que dans la Pologne d'alors ils doivent à l'œuvre extrêmement méritoire d'hommes comme Godfryd Lengnich, Jerzy Schultz, David Braun, Janocki, Mitzler de Koloff, et tant d'autres venus en général de la Prusse Royale, infatigables ouvriers de l'œuvre de reconstruction érudite du passé national polonais, inaugurée vers 1740 par les Voluminalegum de Konarski. Juristes, savants, philosophes, on les amène à grands frais ou à belles promesses de Tubingen ou de Koenigsberg. On leur donne à l'École des Cadets des traitements supérieurs à celui même du Directeur des Études, autant toutefois

1. Cf. Smolenski : Polska szpola oryentalna w Stambule (1766-1795). Pismo historyczne, II, p. 209.
2. Zb. Pop., 366, Cap. I.
3. Letter concerning the present state of Poland, 1772.

que permettent de le reconnaître des comptes rendus fort embrouillés par des arrérages et des indemnités de toute espèce.

Certains d'entre eux n'ont fait que passer, tels que Joseph Lomkau, professeur de logique et de morale, traducteur en français de Pufendorf. Mais la plupart du temps ils se sont installés solidement aux Cadets : qu'il s'agisse du géographe Jerzy Edling [1], du philosophe Marcin Nikuta [2], plus tard, du latiniste Steiner, de l'historien Wulfers ou des directeurs Pfeiderer et Hube. Sans évoquer le détail de l'œuvre accomplie par eux, on doit en reconnaître les incontestables mérites. Ces Allemands — que n'en peut-on dire autant des Français! — ont su d'abord s'attirer la considération générale et dans certains cas se gagner une véritable popularité. Leurs anciens élèves leur gardent une reconnaissance admirative; les plus éclairés des Polonais de l'époque ne manquent jamais de leur rendre hommage. « Des services publics, écrit en 1782 Piramowicz de Christian Pfeiderer, inspirés de la plus haute conscience, d'un rare labeur, d'un emploi judicieux d'une érudition étendue et profonde, la bonté de son caractère, la dignité de ses mœurs, lui ont concilié dans le Corps tout entier et chez ses subordonnés le respect le plus haut et le plus rare [3]. »

L'on en pourrait dire à peu près autant de tous les autres. Tous s'accordent à louer chez ces Allemands la dignité du caractère, la discrétion et le tact, le sérieux et la qualité du labeur accompli. Ils ont été des fonctionnaires modèles, des maîtres zélés; ils comptent au nombre des collaborateurs modestes et appliqués des sociétés savantes; ils ont écrit des manuels utiles, professé des cours compacts où Pufendorf est épluché avec autant de minutie que de pru-

1. Il est venu de Dantzig. On lui doit un bon manuel de topographie : « Poczatek krajopisarstwa ku pozytkowi akademji rycerskiej. » (Warszawa, 1768).

2. Venu de Königsberg, Nikuta est « une des personnalités les plus populaires et les plus considérées de Varsovie à cette époque » (H. Mościcki, *op. cit.*, p. 46). Il fonde en 1778 à Varsovie un collège privé. Il publiera à la fin du siècle des ouvrages philosophiques en français : Teinture de la morale (1796). Recueil des idées élémentaires, pour servir de principes aux sciences morales (1797). Sciagraphie de l'art de penser (1798), on y trouve un écho timide de l'Idéologie.

3. Cf. Mościcki, *op. cit.*, p. 45.

dence. Il ne leur manque qu'une chose : l'élan, le sentiment du tragique de l'heure. L'esprit nouveau auquel faisaient appel les fondateurs des Cadets ne se manifeste en eux qu'étouffé sous un lourd appareil de ratiocinations scolastiques. A la différence de John Lind ou de certains de leurs collègues français, ils n'ont guère été saisis de l'angoisse patriotique qui étreint à ce moment-là les amis clairvoyants de la Pologne. Ce n'est pas d'eux qu'on peut attendre des protestations contre les abus, des avertissements indiscrets peut-être, mais zélés. Honnêtes érudits, ils n'ont jamais conçu leur rôle autrement qu'un métier de professeur dans quelque tranquille Académie d'Allemagne. Lorsqu'on les replace sur le fond dramatique du milieu et des circonstances, on ressent moins d'admiration pour leurs mérites; leur conscience professionnelle prend des apparences de passivité, leur discrétion de peu courageux conformisme et l'on est tenté de leur préférer l'activité brouillonne et le manque de tact de certains Français.

*
* *

Les Français n'ont ni la réputation scientifique, ni l'érudition de leurs collègues allemands. On n'a pensé à eux pour l'attribution d'aucune grande chaire. La France est loin, les voyages coûteux, le recrutement difficile; il ne manque pas en Pologne de précepteurs français capables d'enseigner les rudiments de la langue, les belles-lettres et même l'histoire. Au cours des premières années on en voit défiler bon nombre aux Cadets, à peine décelés parfois par une signature, un nom laissé dans les actes : Painvin, Degrée, d'Ercourt, Cochet, Chillet, maîtres de grammaire, d'écriture ou d'arithmétique. Certains sont renvoyés après un essai malheureux, d'autres s'en vont d'eux-mêmes pour tenter ailleurs la fortune; plus hommes de lettres que pédagogues, plus parasites qu'hommes de lettres ils vont grossir la bohême littéraire cliente des gentilshommes gallomanes. Pour réussir ils ont recours aux moyens classiques : aux compliments en vers, au théâtre surtout, et fournissent les scènes de société de divertissements au rabais. Mais on a en

Pologne le goût plus difficile qu'ils ne pensent et certains de ces auteurs d'occasion s'en aperçoivent à leurs dépens.

Tel Samuel Dusansoir Froysi. Il est aux Cadets depuis la fondation, en qualité de sous-bibliothécaire et de maître de Français, ce qui lui vaut le titre de Conseiller de S. M. le Roi de Pologne. Mais il espère mieux. Le 9 août 1769, à l'occasion de la fête de S. E. Mr le comte Moszczynski, grand pannetier de la Couronne, chevalier des ordres de l'Aigle Blanc et frère du commandant en second de l'École, Dusansoir fait représenter une « fête villageoise » à la manière du *Devin de Village : A qui mieux-mieux* ou *la Noce de Nicaise* et a la mauvaise idée de l'imprimer. Il n'y gagnera que des « dégoûts ». Tant à l'occasion de son « drame » que de l'épître qui le précède on ne lui épargne pas « les turlupinades les plus grossières, les sarcasmes les plus sanglants, les flèches empoisonnées, décochées dans l'obscurité ». Tant et si bien, qu'on ne reverra plus Dusansoir en Pologne.

A la cruauté bienveillante du compte rendu [1] on a reconnu la plume d'un confrère, en l'espèce François Dussert de Bourgogne, collègue de Dusansoir aux Cadets : il a cru devoir « donner quelque chose à l'amitié » sans pourtant manquer à la sincérité, et au devoir de signaler à ses lecteurs les fautes de français dont fourmille un ouvrage qu'on « aurait mieux fait de ne pas publier ». Il a fait de sa relation un des ornements du *Journal littéraire* de Varsovie dont il vient de publier le premier numéro, projet plus méritoire, mais guère plus heureux que la *Noce de Nicaise.* Dussert, depuis 1767 aux Cadets, où il s'approprie indûment le titre de professeur d'éloquence et de littérature française, est déjà âgé de trente-huit ans et ne se sent pas d'humeur à jouer les seconds rôles. Malgré les temps difficiles, il fonde un journal rédigé en français, non sans se lamenter dans l'avant-propos sur l'abandon général où il se trouve. Mais il ne veut pas « hasarder des jugements injurieux à une nation qu'il respecte et à qui il est redevable de son existence » et il espère trouver un appui « parmi la haute noblesse de ce pays, où il est bien peu de personnes qui ne parlent le Français plus que passablement [2] ».

1. Dussert, *Journal Polonais* pour janvier 1770.
2. *Ibid.* Avant-propos.

Il a tort seulement d'affirmer un peu trop hautement l'originalité de sa tentative. S'il signale à l'étranger des cas analogues ou des précédents : *le Mercure Danois, la Spectatrice Danoise, la Bibliothèque Hollandaise,* le *Journal Anglais* de Mr. Mathy, il oublie de rappeler les nouvelles à la main, puis les journaux imprimés par les Piaristes : *Journal de la Campagne, Gazette de Varsovie* [1], et surtout le très curieux *Journal littéraire de Pologne* rédigé sous leur haute protection en 1754 par Christian Gotlieb Friese, ancêtre direct du *Journal polonais.* Il est vrai que ce périodique « contenant un récit exact des livres nouvellement publiés dans ce pays » et destiné à paraître deux fois l'an, en est resté à son premier numéro et constitue un précédent peu encourageant. Les journaux allemands ou latins [2] lancés par l'infatigable Mitzler, et d'une façon générale la plupart des journaux littéraires et scientifiques édités en Pologne n'ont pas eu un meilleur sort. Mais Dussert se rassure en prenant pour épigraphe un vers de Claudien « Maxima pericula semper dant veniam culpae » et en se promettant de faire de la vulgarisation agréable, au lieu d'érudition pédantesque. N'empêche que le *Journal Polonais* pliera bagage à son quatrième numéro en présence des troubles qui agitent la Pologne, et attendra pour reparaître des « circonstances favorables » qui ne se présenteront jamais.

A défaut de mieux, feuilletons ces quatre fascicules. Le Journal polonais s'interdit la politique. Il a pris un modèle assez anodin : le *Mercure de France,* auquel il emprunte force bons mots, des anecdotes ou telle dissertation un peu éventée « sur les avantages de l'Esprit préférés à ceux de la

1. Le premier a vécu de 1756 à 1758, la seconde de 1758 à 1764. Les Jésuites se sont fait reconnaître le privilège exclusif d'éditer des gazettes en polonais. C'est pourquoi les Piaristes ont recours à des périodiques en français. D'après des statistiques malheureusement incertaines, on relève en Pologne sous Stanislas-Auguste l'existence de 88 journaux ou périodiques dont beaucoup n'ont pas dépassé les premiers numéros. Parmi eux on compte 16 journaux en allemand (la plupart à Lwów, Toruń et Gdańsk) et 10 en français (dont 9 imprimés à Varsovie, un à Lwów : la Gazette de Léopol inaugurée en 1776 et qui a réussi à se maintenir onze ans).

2. *Warschauer Bibliotek* (1754-1756). *Acta Litteraria Regni Poloniae* (1755-1756). *Wiadomoci ekonomiczne* (1758-1760). *Warschauer Zeitung Der Rathgeber, ein moral Wochenblatt* (1761). *Monitor auf das Jahr* (1765-1766). *Wermischte Abhandlungen der phisischem. Warschauer Gesellschaft* (1768).

Beauté, dans les personnes du sexe ». Ainsi comprise, la partie littéraire du journal ne nous apporte que peu de nouveautés ou de surprises. D'autre part les collaborateurs bénévoles auxquels Dussert a fait appel sur place ne lui fournissent guère que des morceaux qui sentent furieusement leur époque saxonne, les almanachs des Bons Pères, ou les *Nowe Ateny :* un poème latin sur la rage à propos duquel l'éditeur est obligé de protester en note contre des superstitions « indignes de ce temps », voire une grave dissertation bilingue sur « l'origine de saluer ceux qui éternuent, — O Poczatku klaniania sie lub zyczenia zdrowia kichajacym ».

A côté de ces vestiges saugrenus, l'esprit nouveau fait cependant de timides apparitions : Dussert rend hommage à la Législatrice et au Héros du Nord dont les « codes effacent les chefs-d'œuvre des Lycurgue et des Solon ». Il souhaite qu'on traduise en polonais le *Magasin des pauvres, artisans et gens de la campagne* de Mgr. le prince de Beaumont, et que les curés de village en dirigent des lectures publiques, « ce qui vaudrait mieux que de s'enivrer de bière ou d'eau de vie ». Il signale et discute les *Leçons de Droit de la Nature et des gens* du professeur de Félice, en rapproche la *De jure naturali et politico Philosophia moralis* du Piariste Samuel Chrościkowski. On trouve dans un numéro du journal des considérations morales contre le duel, où l'on recommande au lecteur de lire ou de relire la fameuse lettre de la Nouvelle Héloïse, bien qu'un peu plus loin des extraits des *Lettres de Milord Rodex* « pour servir à l'histoire du XVIIIe siècle » prennent occasion de la musique italienne pour dénoncer en Rousseau « un nouvel Arétin différent de l'autre en cela seulement qu'il n'a pas affiché si à nu l'impiété, mais très semblable au mordant italien en ce que, comme lui, il n'a fait servir son talent qu'à dégrader les Lettres, la Religion, et la Société [1] ». Les lecteurs du *Journal Polonais* ont donc quelques échos directs de l'actualité philosophique.

Mais surtout Dussert se fait fort de leur plaire en réservant à l'Économie une place de choix. Il consacre des

1. Journal littéraire, mars 1770.

comptes rendus à des livres comme la *Physiocratie* de Dupont, salue comme un grand événement l'ouverture du cours du Marquis Cesare Beccaria et analyse son discours inaugural, « triomphe des lettres, de l'histoire, de la politique, de la Philosophie et de la Raison ». C'est un vrai service « rendu à la nation polonaise », que la traduction de l'ouvrage de Duhamel de Monceau sur la fabrication des charbons : *Sposób robienia weglów, czyli sztuka weglarska.* Et pour montrer que la technique ne l'effraye pas, autant que pour « faire plaisir aux seigneurs polonais », Dussert les entretient pendant plusieurs pages du projet d'un canal pour amener à Paris l'eau de l'Yvette! On ne s'étonnera donc pas de voir le journal recommander en termes chaleureux quelques pages plus loin la nouvelle édition de l'Encyclopédie, « le plus beau monument que les hommes, dans aucun temps, aient élevé à la gloire des lettres ». Beaucoup plus que les hardiesses bruyantes ou les théories trop abstraites, l'Encyclopédie est dans la Pologne de cette époque, où beaucoup s'obstinent à dire : Économie d'abord [1], le plus sûr instrument de pénétration de l'esprit nouveau : on la trouve aussi bien dans mainte demeure seigneuriale, qu'à la Bibliothèque de l'École des Cadets ou au laboratoire de botanique de Wilno, où Johann Bernouilli, hôte du professeur Gilibert, aura la surprise de la trouver. Des hommes comme Dussert en sont les naturels propagandistes. Il est regrettable que le *Journal Polonais* si fâcheusement lancé au milieu des troubles provoqués par la Confédération de Bar, quelques mois à peine avant l'enlèvement du Roi, ait eu une existence si éphémère : Dussert, dont on perd ensuite la trace, y aurait trouvé peut-être une occasion d'employer des talents qu'il estimait méconnus ou d'un emploi peu efficace à l'École des Cadets.

D'autres n'ont pas sa hardiesse ou sa suffisance : ils acceptent de rester au Corps, même dans cette situation modeste de maître de français qui est en général la leur. Si Dussert est un bon exemple des chercheurs d'aventure

1. On se rappelle l'étonnement de Mably, lorsque, chez les Mniszek en 1776, il constate que ses auditeurs polonais au lieu d'avoir en tête la menace étrangère, le récent démembrement, les coups de force, discutent tranquillement sur l'industrie, le commerce et la question juive.

et des agités, Duclos représente à merveille la catégorie des tranquilles pédagogues, résignés d'avance à l'effacement : il restera vingt ans aux Cadets, de 1766 à 1786, bien que l'argent y soit rare et l'amour-propre assez mal porté : après huit ans de service Duclos recevra son congé pour avoir offensé par ses propos un officier et n'obtiendra sa grâce qu'en faisant des excuses et en demandant au Roi un très humble pardon [1].

Il n'y a rien pourtant que de paisible dans ce que nous savons de sa personne. Duclos, tout jeune encore, a été amené de France en Pologne par le savant évêque Joseph André Zaluski qui lui a confié le préceptorat de son petit neveu Czosnowski. Pour manifester sa reconnaissance à son premier protecteur, Duclos traduira du latin en français le grand traité de Zaluski, « Du droit et des usages publics de Pologne pendant l'interrègne », paru en 1764. Deux ans après, à vingt huit-ans, il entre aux Cadets. Il est un des Français, peu nombreux alors, qui se soient efforcés d'apprendre le polonais. Mais de lui-même il ne songe guère à faire usage de son savoir : il faudra en 1778 les sollicitations et la collaboration de Jean-Baptiste Dubois pour le décider à traduire la *Myszeïde.* C'est en somme un maître que nous nous plaisons à imaginer comme dévoué à sa tâche modeste, et rien de plus. Les souvenirs du Cadet Seweryn Bukar pour l'année 1785, à propos d'une espièglerie d'écolier, évoquent un moment l'image d'un régent grincheux, « stary nudziarz w peruce [2] », qui était son maître de français Duclos. C'est ce que nous savons sur lui de plus vivant. Quelques semaines après, Duclos quittait l'École — pour mourir bientôt — et il était remplacé par son compatriote Claude Gavart, qui ne fera pas davantage parler de lui.

Tel serait, s'il n'était bibliothécaire du Corps, et de ce fait personnage important, le parisien Philippe Thévenot de Tanney, un des doyens de l'École et par l'ancienneté, puisqu'il figure sur les états depuis 1766 et par l'âge, puisqu'il est né en 1720. En dehors de ses fonctions de

1. Zb. Pop., 224, Cap. VI, N° 9.
2. Cf. Bukar, *op. cit.* Note pour la page 33 (V, 168-69).

bibliothécaire, il enseigne le Droit naturel et l'histoire. Nous avons conservé ses cours ordonnés la plupart du temps sous forme de tables chronologiques. Ils sont objectifs, bien documentés, mais leur lecture est décevante. Ce n'est pas Thévenot qui, même sur les sujets les plus brûlants, les plus « actuels », était capable d'enflammer les esprits. A propos de l'Édit de Nantes, après un éloge banal d'Henri IV, il se contente d'écrire « que l'Édit était très favorable aux huguenots en plusieurs articles, mais nécessaire alors pour le repos de l'État, pour la sûreté de la Couronne et pour le Bien même de la religion catholique [1] ». On voudrait à l'honnête Thévenot un peu de la vivacité entreprenante de Dussert, mais pour des raisons opposées ni l'un ni l'autre n'est capable de faire un professeur d'histoire. Le directeur Lind le regrette et avec sa netteté ordinaire porte sur ses collaborateurs un jugement qui nous dispensera de plus longs commentaires.

« Thevenot and Dussert supply the place of the professor of history. The former is a man of great order and exactness but he wants that quickness of discernment, that extensive view which are necessary to comprehend the genius of a government, to seize the spirit of a legislator or develop the manners of a People... Dussert is a man of more reading and better parts : but he wants taste and judgment to act a first part [2]! »

A la décharge de Thévenot, il faut considérer qu'il n'est professeur que d'occasion. Czartoryski l'a fait venir de France pour réaliser une idée qui lui tient à cœur : celle de doter les Cadets d'une bibliothèque riche et vraiment moderne. Le choix d'un Français comme bibliothécaire est de conséquence; la proportion des livres français sera, au début tout au moins, prépondérante. Il est regrettable que l'inventaire général et final de la bibliothèque, envoyé à Berlin lors de la liquidation de l'École par décret royal du 30 novembre 1794, ait disparu. L'ensemble était pour l'époque considérable : au moment où Thévenot s'en va, en juin 1774 — probablement parce qu'on lui doit 4.465 zl.

1. Arch. Gl., 83, n° 2, f° 123.
2. To the King. Zb. Pop., 366, Cap. I, n° 4.

d'arriérés et qu'il ne voit jamais venir l'argent — il laisse un nombre total de 3.319 œuvres en 5.099 tomes et jusqu'à la fin le chiffre ne cessera de monter.

A défaut du catalogue général, les commandes ou les notes de libraire, ainsi que les inventaires de détail, permettent d'imaginer assez bien les lectures des Cadets et les goûts de leurs maîtres. En 1774, sur le nombre total de 80 ouvrages militaires en 150 volumes, l'énorme majorité est constituée par les traités français de Belidor, de Clairac, de Vauban, de Le Blond, etc. Les œuvres de Thielke et la célèbre instruction de Frédéric II ne figurent qu'en traduction [1]. Mais la Bibliothèque est loin d'être une bibliothèque de spécialistes : elle se distingue, au contraire, par un rare éclectisme. Malgré les critiques des contemporains, malgré la timidité de la Commission d'Éducation elle-même qui ne fait guère d'exception que pour *Télémaque*, elle est très bien pourvue de romans, depuis *Gil Blas* jusqu'aux œuvres de M^{me} de Genlis : c'est Czartoryski lui-même qui y veille et qui se montre particulièrement généreux en livres de cette espèce, lors des dons nombreux qu'il fait à la Bibliothèque. S'il s'agit d'œuvres philosophiques ou morales le libéralisme n'est pas moins grand. Pour la seule année 1775 — il est vrai que c'est l'année où entre en fonctions le hardi Jean-Baptiste Dubois, si parmi les commandes faites aux libraires Dupont, Groëll et Posner figurent, à côté d'un *Dictionnaire des gens du monde* et d'un Burlamaqui, 92 catéchismes « couverts de papier bleu », on y trouve aussi le *Dictionnaire des notions primitives, le Dictionnaire des mœurs*, les 76 volumes de l'*Histoire des Voyages*, les 18 volumes des œuvres de Voltaire, et un Montaigne complet [2]. Même si on accorde peu d'importance à l'action directe des maîtres de français, médiocres précepteurs recrutés en Pologne ou honnêtes fonctionnaires comme Thévenot, leurs lectures suffisent à mettre les Cadets à l'École des Philosophes. Certains de leurs officiers vont du reste les y pousser : nous aurons la surprise de trouver plus de têtes philosophiques sous le chapeau à ganse des militaires que sous le tricorne des régents.

1. Cf. Lodynski, *op. cit.*, p. 60.
2. Arch. Gl., 83, 16.

*
* *

L'encadrement du Corps, prévu pour un grand nombre de Cadets, est, comme on l'a vu, d'un luxe surabondant. Dans l'état de situation au 5 mai 1768 nous relevons un grand nombre d'officiers d'origine ou de formation allemande : le colonel est un Polonais de Poznań, Kazimierz Radonski, qui a fait du service dans l'armée saxonne; le premier « ober-lieutenant » un prussien, Antoine Léopold von Oelsnitz; sont de même prussiens ou saxons les officiers des « services ». Mais à côté d'eux il ne manque pas de Français. Louis Samuel de Meyrol, trente-et-un ans, calviniste, ancien officier français, remplit au rang de capitaine les fonctions d'adjudant-major; le capitaine, puis major Louis-Adam de Bosroger, trente-et-un ans, catholique, ingénieur militaire, commande la première division; Louis de la Lande, ex-capitaine au régiment de Normandie, catholique, trente-six ans, la sixième; parmi les brigadiers-capitaines, figurent le champenois Joseph Maisonneuve, qui a oublié d'indiquer son âge et le suisse-catholique Pierre Jacquet qui, âgé de trente-six ans, a servi dans l'armée française. Enfin le parisien Pierre Hennequin, âgé de trente-cinq ans, commande la huitième brigade. Ingénieur militaire, comme Bosroger, il est chargé de seconder celui-ci dans l'enseignement de l'architecture militaire et de la fortification.

Cette abondance ne doit pas nous surprendre. La fin de la guerre de sept ans a mis en disponibilité un grand nombre d'officiers, dont les régiments ont été dissous. Ils sont rayés des contrôles; c'est pourquoi sans doute nous ne trouvons qu'exceptionnellement leur trace dans les archives de notre ministère de la Guerre. La Pologne leur offre des occasions d'engagement; soit du côté de la Confédération de Bar où ils ont servi en très grand nombre, soit dans le camp adverse où Stanislas-Auguste fait appel volontiers à leurs services. Le Roi n'hésite pas à les recruter parfois directement en France : Bosroger par exemple lui est recommandé par M^me^ Geoffrin [1]. Il compte sur les Français

1. Bosroger fait hautement état de cette protection dans la requête qu'il adresse au Roi le 25 août 1768 (Zb. Pop., 224, VI, n° 6).

pour tout ce qui regarde l'enseignement technique. Il les utiliserait même volontiers, au lieu de professeurs civils, pour un enseignement plus général, celui de l'histoire par exemple.

Au moment où on pensait à la réorganisation de l'École, Czartoryski avait demandé aux officiers candidats à des fonctions d'enseignement de lui exposer par écrit leur programme. A la Bibliothèque des Czartoryski, on peut lire deux réponses venues de Français : une méthode d'instruction pour la géographie dont l'auteur est un certain *Bourbier*, une pour l'histoire élaborée par Brehant du Fournet. Cette dernière mérite d'être lue[1]. L'auteur propose successivement de fonder l'enseignement de l'histoire sur l'histoire de la nature et celle des métiers, de commencer par l'histoire de « la génération présente » et de remonter jusqu'à l'Antiquité, de laisser pour l'âge où la raison est entièrement formée l'Histoire Sainte. Et chose curieuse, ce capitaine d'artillerie n'hésite pas à rejeter avec dédain l'histoire des batailles, pour enseigner d'abord à ses élèves « combien il a fallu de temps pour trouver la charrue, le moulin, l'architecture, la menuiserie, la draperie, l'imprimerie », etc. Il a une tout autre manière de comprendre l'histoire que Thévenot de Tanney.

Or, nous savons que Brehant a fait aux Cadets une apparition[2] très brève mais instructive par sa brièveté. A une date qui n'est pas autrement précisée, au moment sans doute des vacances de 1768, Brehant du Fournet organise aux Cadets un « divertissement » dramatique. Choix qui caractérise mieux en lui le philosophe que l'officier, il a fait apprendre à ses élèves une quasi-nouveauté : le *Philosophe sans le savoir*. Le Roi assiste à la représentation. Pour corser la fête, Brehant s'est donné la peine d'écrire un *Dialogue pour tenir lieu de petite pièce et de*

1. Brehant du Fournet. « Doutes sur les différentes méthodes d'instruction usitées jusqu'à présent pour l'histoire, avec un nouveau plan d'études dans cette partie si essentielle de l'éducation. » Bibl. Czart. Rkps, 2819.

2. Mme Miterzanka le conteste (*Op. cit.*, p. 39) :

« Zmigrodzki jest zdania ze Bourbier jak Brehant du Fournet byli profesorami w korpusie kadeckim, lecz poza temi pismami (les deux manuscrits mentionnés ci-dessus) niema w aktach korpusu ich nazwisk. » A la date où elle écrivait son ouvrage, l'auteur n'avait pu sans doute utiliser encore les documents du Fonds Popiel.

compliment à sa Majesté. Un élève et un officier y échangent des propos sans nouveauté sur la difficulté de la louange :

> Outrée elle déplaît; fausse elle nous offense;
> Modeste elle paraît trop faible pour flatter.
> Or donc, à qui l'estime en secret la dispense,
> Il suffit de la mériter.

Là-dessus, ils offrent au Roi et aux Dames « quelques fleurs simples et naturelles comme leurs cœurs » au cours d'une petite cérémonie. Deux élèves entrent portant chacun une corbeille de fleurs et suivis de quelques petits qui crient : A moi! A moi! La chose prend alors un tour imprévu. Les petits veulent faire aussi leur compliment : « Nous autres petits, nous aurions été bien aises, en présentant le bouquet à M. de Moczenski *(sic)* de le prier de ne pas se lever si matin et de faire avertir de son arrivée aux casernes ». Et pour ne laisser aucun doute, ils ajoutent : « Je crois que nous n'aurions désobligé ni nos grands camarades, ni nos officiers [1]. » De quoi il n'est pas difficile d'imaginer que le capitaine Brehant du Fournet ne faisait pas très bon ménage avec le Commandant de l'École. Est-ce une simple coïncidence si après son beau compliment nous n'entendons plus parler de lui? Le cas très analogue du major de Bosroger va nous éclairer sur sa mésaventure.

Bosroger [2] est arrivé aux Cadets en novembre 1767, plein de zèle et de projets. Il propose d'abord d'instituer « une croix de mérite, de la grandeur et un peu sur le modèle de celle de Saint-Louis, pour récompenser par an quatre Cadets. Elle porterait une inscription analogue au but que l'on s'est proposé dans l'institution du Corps, comme par exemple : *Marti et Musis* [3] ». Bientôt, comme il entend parler de la refonte de l'École, Bosroger dresse des plans de plus grande envergure. Il pense à former un corps d'ingénieurs de campagne qui pendant la guerre joueront le rôle « d'ingénieurs géographes » et pendant la paix lèveront une carte générale de la Pologne, « sur le modèle de la carte de la France en

1. Zb. Pop., 224, Cap. VII, n° 2.
2. Cet officier paraît avoir été un technicien de mérite. On trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris plusieurs traités militaires dont il est l'auteur.
3. Zb. Pop., 366, Cap. I, N° 13.

178 feuilles si connue par toute l'Europe... qui deviendra un monument glorieux du règne de Sa Majesté [1] ». Déjà Bosroger, jette les bases de l'organisation de ce corps : « Il y aurait un colonel, un lieutenant-colonel... » Vraisemblablement le Roi l'encourage, puisque dans son rapport du 10 mai 1768 à Sa Majesté, où il désespère de faire de ses élèves trop en retard autre chose que des topographes ou des arpenteurs, il s'intitule : Commandant de l'École de Génie, attachée au Corps des Cadets! Or voici qu'après quelques mois à peine Bosroger est brutalement arraché à ses rêves. Le 25 octobre 1768, il reçoit sa démission signée de la main du Roi, sur plainte du comte Moszczynski. En vain proteste-t-il : il ne restera pas quinze jours de plus aux Cadets. Mais avant de s'en aller il tient à se justifier par écrit auprès du Roi. Sa lettre[1] est un document précieux [2] : elle nous fait mieux connaître cet officier et du même coup nous dévoile certains dessous de la discipline et de la vie morale des Cadets.

Bosroger rappelle d'abord de quelle façon il envisageait sa tâche, d'accord avec le Roi et surtout avec le prince Adam dont il était l'homme de confiance. « J'ai regardé l'établissement d'un Corps des Cadets comme le plus beau qu'un Roi de Pologne pût faire. Mais j'ai cru qu'il était essentiel de l'envisager dans le grand, dans le très grand. Il le faut puisque son effet doit être de faire changer de façon de penser à la nation sur bien des articles propres à faire son bonheur réel. » Pour lui, le devoir des officiers commandant les divisions, « colonnes de l'édifice » était « d'être en état de penser et d'apprendre à penser aux Cadets ». On leur devra un jour « l'obligation de voir à la nation polonaise un caractère ferme et dépouillé de tous les préjugés qui étouffent tant de bonnes qualités naturelles aux Polonais ». Nul n'est mieux capable de jouer ce rôle d'éducateur que l'officier français, qui joint à un esprit éclairé le culte de la fidélité et de l'honneur.

Pourtant, Bosroger s'est heurté à toute sorte d'obstacles, il a eu « depuis quelque temps le désagrément d'éprouver

1. Zb. Pop., 366, Cap. I, N° 5.
2. Zb. Pop., 224, VI, n° 6.

à titre d'étranger et surtout de Français, toutes les disgrâces imaginables ». « Depuis le départ du prince Adam Czartoryski tout a été confondu. » La jalousie et les vexations se sont déchaînées contre lui : il s'est vu traité comme un simple sous-brigadier. On a cherché des « prétextes » pour le renvoyer. Le comte Moszczynski l'a mis aux arrêts pour n'avoir pas assisté « à la parade de l'Église »[1]. Lorsque Bosroger est allé « faire des représentations au comte », l'autre l'a reçu avec bonté : il a levé les arrêts et comme « le maigre lui est défendu », il lui a permis de faire gras le vendredi et le samedi. Brusquement, « deux fois vingt-quatre heures après », Bosroger reçoit sa démission : le voilà cassé aux gages comme un valet, « pour avoir mangé le lard! » Aurait-on cru que les observances religieuses fussent si rigides aux Cadets! Le comte Moszczynski est là pour le rappeler et pour signifier leur congé aux officiers trop libres esprits du genre de Brehant du Fournet ou de Leroy de Bosroger : en l'absence du prince Adam, l'air de l'École n'est pas bon à respirer pour les philosophes, surtout s'ils sont français.

Aussi les officiers dont nous relevions tout à l'heure la présence ne tardent-ils pas à s'en aller, remplacés par des prussiens ou des saxons, en attendant qu'on puisse disposer de cadres polonais. Le capitaine Jacquet demande au Roi sa démission « vu les torts qui lui sont faits par le nouveau règlement des Cadets ». Meyrol ne tarde pas à imiter son exemple. Les autres se maintiennent plus longtemps. Il est vrai qu'ils ne jouent pas à l'esprit fort. Maisonneuve est un des plus brillants animateurs des salons de Varsovie Niemcewicz, qui dans ses souvenirs a oublié tant de choses, se le rappelle pourtant comme le meilleur acteur du théâtre de société de la princesse Sapieha[2]. Il dirige au Corps l'Académie de Dessin peut-être moins en officier qu'en amateur et en artiste. Il devait plaire par là à Stanislas-Auguste et restera en correspondance avec lui après son

1. Zb. Pop., 224, VI, n° 3.

2. Niemcewicz., *op. cit.*, p. 57. Il est à remarquer que Maisonneuve comme beaucoup de ses camarades français (en particulier le capitaine Carnot dont nous avons une correspondance maçonnique avec le comte Georges Wielhorski : Bibl. Kras. Arch. Wiel. II, n° 3994), paraît avoir joué un rôle important dans la franc-maçonnerie polonaise.

départ de Varsovie. Il cherchera pour lui en Italie des antiquités ou des curiosités dont le Roi est si friand : il lui expédie de Naples le 22 février 1780 un tableau « représentant l'éruption du Vésuve du 8 août 1779 », en le remerciant d'une intervention qui lui a valu d'être chevalier de Malte [1].

Hennequin est un esprit d'un autre genre. En qualité de premier brigadier, il est chargé du cours d'architecture civile et militaire et comme le montrent les cahiers qui ont été conservés, s'en acquitte avec une certaine compétence. On lui doit un bon plan de Varsovie, dressé en 1779. C'est à peu près tout ce que nous saurions de lui, si le 17 septembre 1777 Hennequin ne demandait au Roi l'autorisation d'épouser sa logeuse et si les actes des Cadets pour 1782 [2] ne nous renseignaient sur sa triste fin : des ordonnances royales instituent alors une curatèle « super gnoso Petro Hennequin majore et professore scholae militaris recto rationis usu destituto ». Lorsque Hennequin disparaît il ne reste plus au Corps qu'un seul Français, Louis de la Lande, ouvrier de la première heure qui demeurera jusqu'au bout fidèle au poste, le seul de son espèce dans le personnel de l'École dont il est le doyen. Serviteur modeste, vieilli sous le harnais, celui-là n'eut jamais d'autre ambition que de faire son métier en honnête officier et d'autre mérite que d'y réussir. Du moins réussit-il à sauver l'honneur et le prestige du Corps des Officiers de sa nation, gravement compromis auprès des Cadets par tant de mésaventures, mais surtout par la dernière et la plus regrettable de toutes : l'affaire des capitaines Carnot et Kermowand.

De retour à Varsovie en 1775, le prince Adam Czartoryski s'était alarmé de la disparition des officiers étrangers, en particulier des Français. Pour y remédier il s'était hâté de faire appel à deux de ses protégés d'occasion : Carnot et Kermowand. A vrai dire leurs états de service [3] auraient

1. Zb. Pop., 181, f° 116. Plus tard Maisonneuve prendra du service dans l'armée impériale russe et de là servira d'agent au Roi de Pologne.

2. Tout un dossier administratif et médical concerne cette affaire. Arch. Gl., 83-69.

3. Pierre Carnot (né le 30 juin 1733 à Chalon-sur-Saône) a son relevé de services (n° 13835) aux archives du Ministère de la Guerre. En outre il a fait l'objet d'une correspondance diplomatique (Arch. A. E. Pologne, vol. n° 311,

pu donner quelque hésitation à un esprit plus défiant que celui du prince. Kermowand, autrefois officier de génie, revenait d'une extraordinaire odyssée en Turquie; Carnot avait « délaissé » au début de 1774 son régiment de Cambrésis et avait cru prudent de mettre plusieurs frontières entre lui et ses créanciers. Mais il avait su se faire passer pour victime, quitte à modifier son histoire suivant le caractère de chacun de ses protecteurs, auprès de personnes de conséquence, depuis la comtesse de Narbonne et M. de Breteuil jusqu'au Roi Stanislas-Auguste. Suivant son habitude, un peu à l'étourdie, celui-ci s'était empressé de mettre en jeu tout ce qu'il avait d'influence à Paris pour obtenir en faveur de son protégé le renouvellement de sa pension et même la croix de Saint-Louis! Preuve qu'il tenait encore aux Français. Et l'on fit aux deux compagnons un chaleureux accueil aux Cadets.

Mais on ne tarde pas à déchanter. Kermowand et Carnot rivalisent de négligence dans le service; le second, de surveillance aux bains le 20 juillet 1776 laisse deux cadets se noyer dans la Vistule [1] et bien loin d'en manifester le moindre regret, ne cesse de couvrir d'insultes « la nation en général », MM. les officiers du Corps et le comte Moszczynski en particulier. De son côté Kermowand court les tripots et les mauvais lieux. Bientôt tout le Corps des Cadets, élèves et officiers, signe des pétitions contre eux : ils déshonorent l'uniforme : on ne veut plus servir sous eux. Carnot règle des dettes de jeu avec de faux ducats et comme on le contraint sous les huées à les reprendre, « il va lui-même chez les Juifs vendre de vieux souliers, de vieilles bottes, de vieux bas, de vieilles culottes, démarches indignes de tout officier ». A la fin, Kermowand est inculpé de vol : il a dérobé à ses camarades des tabatières, des cuillères d'argent, etc. L'enquête conduite par le général Cocci sur ordonnance de Sa Majesté prouve la vérité de ces accusations : Kermowand s'est enferré en demandant à une revendeuse M^{me} Brocas un faux témoignage dans une lettre qui constitue le

nº 33). Kermowand, cousin du général républicain, Barazer de Kermowand, a laissé moins de traces. Les renseignements dont nous faisons état à son sujet viennent des actes des Cadets.

1. Zb. Pop., 224, Cap. IV, nº 11.

plus triste ornement de son dossier[1]. Les deux compères n'ont plus qu'à vider les lieux, bénéficiant une fois de plus de l'indulgence navrée de Stanislas-Auguste, qui avant de mettre sur le pavé deux officiers dont le « cas est très triste », mais qui « ont bien servi », racle les fonds de tiroirs pour leur payer l'arriéré de leurs « gages » et quelque indemnité en plus[2]. Kermowand et Carnot qui trouveront en Russie un asile, s'en vont la haine au cœur. Le premier cherchera à se venger dans un pamphlet fielleux[3], où il se déguise en philosophe pour donner les étrivières à la nation qui l'a méconnu ou trop bien connu. Mais ce ne sera pas la seule conséquence de cette triste histoire.

Même à cent cinquante ans de distance et s'ils sont même de peu d'envergure, il n'est jamais agréable d'évoquer des scandales. Or, celui-ci vient s'ajouter à beaucoup d'expériences malencontreuses pour la collaboration militaire franco-polonaise : démêlés entre les confédérés de Bar et les officiers français à leur service, affaire du baron de Rullecourt et de l'évêque Massalski[4], etc. Il nous aide à comprendre un phénomène d'ordre général, mais plus particulièrement aigu à l'École des Cadets : la désaffection et le mépris pour tout ce qui concerne l'armée française, un peu trop sommairement jugée à l'image d'indignes représentants. Les Cadets ne veulent plus être désormais commandés par des roturiers, surtout s'ils sont français. Comme il était légitime de le prévoir, ils se fourniront à eux-mêmes des cadres. Mais pour le surplus, ils ne feront appel désormais qu'à des prussiens ou des saxons.

Leur bibliothèque est le témoignage le plus expressif de ce changement d'orientation : le colonel Lodynski qui en a étudié en spécialiste la composition et l'évolution ne manque pas de le signaler. A partir de 1780, la prédomi-

1. *Ibid.*, n° 21.
2. Zb. Pop., 366, Cap. I, n° 22.
3. *L'Orang-outang d'Europe ou le Polonais tel qu'il est*, ouvrage méthodique qui a remporté un prix d'Histoire naturelle en 1779, in-8°, 96 p. Réimprimé à Paris en 1790. L'auteur souvent mis en question ne peut être que Kermowand.
4. Le baron de Rullecourt a été chargé de recruter en France les cadres d'un régiment levé à Wilno par l'évêque Massalski. A peine arrivé à Wilno il laisse là ses subordonnés et s'enfuit avec l'argent mis à sa disposition. (Cf. Arch. A. E., vol. 307, Passim).

nance des ouvrages militaires allemands est écrasante. C'est affaire, sans doute, de mode, mais aussi la preuve d'une forte action directe des doctrines prussiennes. Par opposition à la période précédente où la Bibliothèque se procurait toute la littérature militaire française, même surannée, on se modèle exclusivement sur des exemples prussiens. Même l'œuvre célèbre de Guibert, *Essai général de tactique*, n'est pas jugée utile à la bibliothèque ; en revanche on achète à plusieurs exemplaires le manuel bien connu de Scharnshort : *Handbuch f. Offiziere in den anwendbaren Theilen des Kriegswissenchaften* [1].

Les officiers français, roturiers, philosophes et trop souvent aventuriers, ont perdu complètement la partie à l'École des Cadets où tant de belles occasions leur étaient offertes. Les capitaines Carnot et Kermowand ont lamentablement gâché leur dernière chance. A la même époque il faut enregistrer un échec beaucoup plus grave encore de l'influence française représentée par le brillant — trop brillant — Jean-Baptiste Dubois de Jancigny.

***

Autant par ses talents que par ses imprudences et ses défauts, Dubois [2] est un des représentants les plus expressifs de ces missionnaires de la Philosophie attirés en Pologne par la bienveillance de Stanislas-Auguste et par un pays à éclairer. Sa destinée varsovienne, la série de ses succès, puis de ses déconvenues, son échec final, font de lui un

1. Lodynski, *op. cit.*, p. 60-61.

2. Indépendamment même de son séjour et de son action en Pologne, Jean-Baptiste Dubois mériterait une monographie. Celle-ci intéresserait également l'histoire, l'histoire des idées et celle des lettres. Par exemple, la fin de carrière de Dubois comme préfet de Bonaparte dans le Gard et comme receveur des droits réunis dans l'Allier éclaire curieusement certains aspects de la politique administrative du Premier Consul et l'état d'esprit de fonctionnaires qui occupent leur administration à régler entre eux de vieilles querelles du temps de la Révolution. Cf. Arch. Nat., F^{1b} T. 158. L'activité de Dubois comme journaliste « agriculteur » avant et pendant la Révolution, son rôle comme précepteur de Le Pelletier de Rosambo et collaborateur de Malesherbes, etc., sont dignes aussi d'attention. Enfin et surtout, Dubois théoricien du mélodrame, infatigable traducteur et propagandiste de la littérature allemande, paraît être un « comparatiste » avant l'heure et un des plus authentiques précurseurs de M^{me} de Staël.

cas presque symbolique. Il est toujours dangereux de jouer un rôle d'animateur; Dubois l'apprendra à ses dépens, en faisant l'apprentissage de la vertu qui lui était la plus étrangère : la discrétion.

Mais une activité indiscrète a parfois du bon : par delà les conflits passagers, elle entraîne à longue échéance des conséquences heureuses; surtout elle met les idées et les hommes à l'épreuve, les contraint à plus de franchise et plus de décision. C'est ce qui s'est produit au passage de Dubois; à défaut d'autre mérite il a eu celui d'être un ferment. D'autres de plus de talent ou de renommée, Mably par exemple, n'ont pas réussi à déclencher des mouvements d'idées d'une telle amplitude. Jean-Baptiste Dubois obligera l'opinion polonaise éclairée à prendre position devant les problèmes du radicalisme réformateur; il lui montrera à quoi tend pratiquement la Philosophie et que ce n'est pas un jeu qu'on puisse pratiquer en amateur; il amènera enfin des ruptures retentissantes qui dissiperont certaines équivoques: après son départ, on peut considérer qu'il y a quelque chose de changé dans l'attitude de la génération et du milieu qui ont jusque-là conduit le mouvement de réforme en Pologne à l'égard de la France et de la pensée des Philosophes.

Lorsque Dubois arrive à Varsovie, dans les voitures du prince Adam Czartoryski, au mois d'avril 1775, il est précédé d'une réputation de jeune prodige. Il n'a que vingt-deux ans. Mais il est l'élève de Buffon et de Jussieu, le protégé de d'Alembert et surtout de La Harpe et il a déjà donné des preuves de son esprit d'entreprise et d'une multiplicité singulière de connaissances et de talents, en publiant en 1772 un *Tableau des Progrès de la Physique, de l'Histoire Naturelle et des Arts* qui se promettait d'être annuel. Auteur ou compilateur, Dubois y aborde en huit grandes sections toute sorte de sujets, y compris des variétés amusantes, entre autres un *Essai sur les femmes turques.* Il fait place à la danse entre la chimie et la mosaïque; à propos d'un *Traité du Mélodrame* il expose sur le théâtre, sur Shakespeare et sur « la vraie musique » des idées qui lui sont chères et qu'il reprendra plus tard dans la préface dont il accompagnera la traduction du *Mélodrame d'Ariane.* Grand amateur de spectacles et de nouveautés littéraires, Dubois est donc un bel

esprit. Mais c'est un esprit solide : la plus grande partie de son « magazine » est occupée par des notices de physique ou d'histoire naturelle, souvent très techniques, comme une table d'équation du temps vrai au temps moyen. Dubois s'est chargé lui-même de composer deux Mémoires : l'un sur le météore vu à Paris le 17 juillet 1771, l'autre sur l'électricité.

Tel est l'homme que Czartoryski a décidé à le suivre en Pologne. Il lui a promis de la part du Roi le meilleur accueil; il lui réserve un poste de choix aux Cadets : Dubois sera à la fois bibliothécaire et professeur d'histoire et d'histoire naturelle, homme capable, s'il en fut jamais, d'appliquer le programme d'enseignement esquissé jadis par Brehant du Fournet. En outre à Varsovie tout est à faire pour un philosophe entreprenant et les plans réformateurs d'aller leur train.

Trois mois aprèss on arrivée, Dubois a déjà sur le chantier un vaste projet d'*Histoire Physique et morale de la Pologne*. Une première partie : l'histoire naturelle, sera prête pour l'année suivante; puis viendra l'histoire des mœurs [1]. En attendant, le jeune professeur s'est fait connaître par un drame historique et philosophique : *Casimir le Grand* [2], représenté vraisemblablement aux Cadets avant le départ en vacances. Dubois l'a commencé le 12 juillet 1775 et finit de l'imprimer le 1er août; il ne s'est guère mis en frais d'application ni de critique de sources : l'*Histoire de Pologne* de Solignac lui a suffi. Mais cette hâte ne paraît pas coupable à un « jeune citoyen » si sûr de lui. Il s'agit de montrer le chemin aux Polonais, après leur avoir fait un peu la leçon. Ils ont laissé leur histoire en jachère faute « de sagacité, de goût, et d'une philosophie dépouillée de tout préjugé ». Par bonheur, émule de Catherine et de Frédéric, Stanislas-Auguste « secoue le flambeau de la Philosophie sur le pays des Sarmates ». L'heure est venue de méditer les grandes leçons du passé national : c'est au théâtre qu'on les écoutera avec le plus de plaisir. « O Polonais, s'écrie Dubois, n'examinez pas mon drame avec tout le goût que vous avez déjà acquis

1. Préface du drame de *Casimir le Grand*.

2. *Casimir le Grand*. Drame dédié à S. M. Stanislas-Auguste, Roi de Pologne· Chez Michel Gröell. Varsovie, 1775.

sous le règne actuel, lisez-le avec les yeux du Patriotisme, considérez que le premier au sein de votre République j'ai osé mettre en action quelques traits de la vie d'un de vos plus grands rois. » C'est ainsi qu'un jeune disciple de Voltaire et de De Belloy prétend doter la Pologne d'un grand théâtre historique et national.

Dix-sept ans après, pressé par la fête du 3 mai 1792, un ancien élève de Dubois aux Cadets, peut-être un des interprètes de *Casimir le Grand*, ne mettra lui aussi que vingt jours à composer un nouveau Casimir[1]. Niemcewicz compulsera pour sa pièce les chroniqueurs polonais; il essayera d'imiter la « naïveté de leur style et de ressusciter les coutumes de la chevalerie[2] »; il costumera ses héros à la mode des troubadours et leur fera chanter des aubades. En revanche sa pièce, malgré des prétentions à l'actualité, se contentera d'allusions timides aux problèmes de l'heure : l'égoïsme des magnats, la dure condition des paysans ou la liberté du commerce. Rien de plus instructif que cette discrétion, si on la compare au sans-gêne de Dubois : à dix-sept ans de distance, celui-ci paraît assez compromettant encore pour que Niemcewicz se garde de toute allusion à lui et ne se soucie pas de son patronage. Il avait fallu à Dubois pour faire imprimer sa pièce l'inconscience de la jeunesse, l'ignorance d'un étranger et l'impertinence d'un philosophe.

Son *Casimir le Grand* n'est que prétexte à sermons philosophiques mis en œuvre par des ressorts dramatiques et psychologiques d'une rare naïveté. D'un bout à l'autre il s'agit surtout d'un problème : l'émancipation des paysans. Contre l'ambitieuse Hedvige, contre le magnat réactionnaire Okrutnowski, Casimir a décidé de les affranchir ou, tout au moins, d'être humain pour eux. Il fait leur éloge; il veut être appelé le « Roi des Paysans ». Il en trouve vite la récompense : le chœur de villageois qui l'accompagne, à la nouvelle de l'invasion des Tartares se jette aux genoux du roi :

« Des armes, sire, des armes! Que nous puissions vous

1. Niemcewicz. Kazimierz Wielki w trzech aktach. W Drukarni przy gazecie Narodowej. Warszawa, 1783.

2. Tez sama dokladnosc starano sie zachowac w ozdobach i dekoracji i w obrzadku uzbra jania na rycerstwo podlug dawnych przepisów. (K. W., IX).

défendre. Des armes, sire, que nous augmentions le nombre de ces braves gens! » Et Casimir se tourne vers Hedvige : « Voyez, madame, un peuple de paysans qu'on aime et qu'on estime devient bientôt un peuple de soldats[1]! » Telle est la moralité d'une pièce où Dubois prend soin de faire prononcer à son héros des discours-programmes, où il s'agit de l'accession des serfs à la propriété en attendant mieux, de la réforme de la justice et « des coutumes insensées » et de l'appel aux « Étrangers » et à leurs « lumières ». Pour ne laisser place à aucun doute sur des allusions aussi transparentes, Casimir aura un songe où il verra Sarmatia mourante guérie par un jeune médecin polonais qui ôtera de sa tête la couronne d'acier, pour lui en tresser une autre avec une gerbe de blé, et placera autour d'elle « des globes, des sphères, une lyre, un astrolabe, une équerre, et des pinceaux ». On ne saurait disposer plus cavalièrement de Stanislas-Auguste. On ne saurait non plus le mettre dans un plus mauvais cas : c'est la plus brûlante actualité politique, les questions que l'on n'ose aborder ouvertement, que l'auteur lui fait trancher à sa façon. Tout donne à croire que, malgré son libéralisme, le Roi n'en fut pas outre mesure satisfait. Quatre ans plus tard, Dubois sera bien obligé de le reconnaître, sinon de faire amende honorable.

« J'ai souvenance, comme l'âne de la Fable, d'avoir broché il y a quatre ans un mauvais drame,, sous le titre de *Casimir le Grand*, dans la vue d'inviter les auteurs polonais à traiter des sujets nationaux sur le théâtre. Je l'ai offert à Sa Majesté, qui probablement ne s'en sera pas fait faire la lecture et je conviens que l'ouvrage ne méritait guère qu'un Monarque daignât s'en occuper... Mais je suis persuadé et je suis même certain que Sa Majesté a du moins approuvé son intention et cela me suffit[2]. » Nous n'en sommes pas tellement persuadés; si même, comme le prétend un adversaire anonyme de Dubois, le Roi n'a pas blâmé ouvertement la pièce, il a gardé prudemment le silence sur une œuvre qui transformait un peu trop à l'improviste le théâtre des Cadets en tribune politique. Avec *Casimir le Grand*, Dubois a débuté par un pas de clerc.

1. *Casimir le Grand*. Acte I, sc. IV.
2. Réponse aux *Observations*... p. 17-18. Cf. ci-après.

Mais sa confiance en soi n'en est pas altérée, ni son activité ralentie. Dubois apprend vite assez de polonais pour traduire avec l'aide de son collègue Duclos la *Myszeïde* et pour brosser dans sa préface un tableau de la renaissance littéraire dans la Pologne actuelle; il fait part de ses expériences polonaises au *Journal Encyclopédique de Bouillon*, profite des almanachs pour y insérer de véritables essais sur un règne qu'il regarde « comme l'époque du goût, de la philosophie et des arts dans ce pays »; en collaboration avec le capitaine Carosi, directeur des mines, il compose un manuel d'histoire naturelle pour la Commission d'Éducation, il brûle d'ardeur et de projets. Quelques-uns d'entre eux deviennent même des réalités.

Par exemple Dubois, malgré « les gens d'esprit et malgré Piron », est persuadé de l'utilité des sociétés littéraires et des Académies : depuis leur établissement en France les « sciences ont fait des progrès incroyables : on conviendra sans peine que l'utilité de ces sociétés a influé considérablement sur la Perfection des arts mécaniques et du commerce ». Pour la Pologne il ne faut pas aller trop vite, ni disperser les efforts. « On doit se contenter d'exiger à Varsovie une Académie pour les sciences et les arts et deux sociétés pour le commerce et les arts mécaniques. »

Pour débuter, en 1777 Dubois a réussi à mettre sur pied une Société de Physique [1]. Les membres en sont peu nombreux mais de choix : en tête le Directeur des Cadets Pfeiderer, des spécialistes comme Carosi, l'ingénieur Nax, le chimiste Okraszewski, Piramowicz, enfin les magnats éclairés que l'on trouve habituellement dans ces sortes d'affaires : Auguste Moszczynski, Ignace Potocki, le prince Adam, bientôt le prince Stanislas, neveu du Roi. Ignace Potocki fournit un local et Dubois tout le reste : programme, méthode de travail, communications, etc. Il est secrétaire perpétuel de la Société; aux séances de l'hiver 1778 il se multiplie, combine des instruments de physique, propose un thermomètre de sa fabrication, rend compte des observations astronomiques effectuées à Varsovie, sans préjudice

1. Smoleński. Towarzystwai naukowei literackie w Polsce XVIII-go wieku. Cf. Pisma historyczne. Kraków. 1901, t. II, p. 56 sq.

de la besogne administrative et d'une nombreuse correspondance échangée avec les savants étrangers, surtout avec l'académie de Berlin.

Un si beau zèle trouve sa récompense : Dubois est en train de devenir un grand homme et en tout cas une personnalité bien Varsovienne. Nous en avons un témoignage dans la relation que donne Johann Bernouilli de son séjour à Varsovie au printemps de 1778[1]. C'est Dubois, auquel il a été recommandé par Gilibert, qui lui sert de guide et l'introduit partout. Le savant allemand ne tarit pas d'éloges sur son compte; il admire en lui « des qualités que l'on trouve rarement unies chez les jeunes hommes de sa nation : un sérieux plein de modestie, des connaissances littéraires étendues, des aptitudes aux sciences exactes et aux recherches exhaustives ». Pour tout dire, une tête « allemande » : c'est l'épithète dont Bernouilli finit par décorer Dubois. Mais l'entraînement du succès est dangereux : le grand coup que comptait frapper Dubois pour s'imposer va retourner contre lui quelques-uns de ses meilleurs amis et lui créer une situation intenable.

Comme on se le rappelle, Dubois, le dernier homme à reculer devant les vastes entreprises, annonçait depuis son arrivée une grande histoire littéraire de Pologne, c'est-à-dire un inventaire de tous les ouvrages écrits par des Polonais dans tous les domaines et une rapide présentation de leurs auteurs. Le plan, souverainement « raisonnable » en avait été de bonne heure établi : d'abord « l'histoire naturelle et la géographie, puis les lois, l'Histoire, la Politique, l'agriculture et le commerce; après quoi les progrès des sciences : Mathématiques, Physique, Astronomie, Chimie, etc., des arts, c'est-à-dire poésie, éloquence, peinture, sculpture, gravure, musique, architecture, danse, plus quelques réflexions sur l'imprimerie et la librairie[2]. »

Au mois d'août 1778 paraît le premier chapitre : histoire

1. Johann's Bernouilli... Reisen durch Brandenburg, Pommern, Preussen, Curland, Russland und Polen in den Jahren 1777 und 1778, 6 vol. Leipzig, 1779-80. La plus grande partie du 6e volume est consacrée à la Pologne; Xawery Liske en a donné de larges extraits en traduction dans « Cudzoziemcy w Polsce ». Lwów, 1876.

2. Essai sur l'histoire littéraire de Pologne, p. 85-86.

naturelle et géographie, précédé d'une préface aux allures de profession de foi ou de manifeste : *Essai sur l'histoire littéraire de Pologne*[1], qui donne son titre au livre. Le tout s'étend sur près de six cents pages et l'on admirerait sans réserve la puissance de travail de Dubois, si on ne s'apercevait vite que son ouvrage n'est qu'une compilation assez hâtive, grandement facilitée par les vastes dépouillements de Janocki et de Mitzler de Koloff, à l'égard desquels Dubois, prétendant ne savoir lire encore qu'imparfaitement l'allemand, ne reconnaît pas toujours franchement ses dettes. En réalité, sauf pour quelques analyses la matière n'est pas de lui : lui appartiennent seuls l'esprit général du livre et le ton.

On ne peut dire que celui-ci soit agréable. Cette revue des voyageurs et des géographes polonais, depuis Marcin Kromer jusqu'aux membres actuels de la Société de Physique, ressemble à un jeu de massacre. Le moins que Dubois puisse dire des gens dont il s'occupe, c'est qu'ils sont « des compilateurs sans goût et des observateurs inexacts ». Il ne fait guère d'exceptions à sa sévérité que pour des étrangers : un Français, Beauplan, dont le vieux langage « à la Montaigne » le délecte et qui lui paraît une victime de l'ingratitude d'une nation qu'il a si bien servie ; un Anglais, Savage, dont il loue les rudes critiques et cette « énergie simple et noble qui caractérise un Anglais philosophe[2] ».

C'est à peine si, lorsqu'il arrive aux générations contemporaines, Dubois se fait un peu moins méprisant. Encore s'intéresse-t-il au père Rzaczynski moins pour ce qu'il a fait que pour ce qu'il aurait pu faire si les Jésuites ne l'avaient irrémédiablement gâté et à Janocki dans la mesure où il a été persécuté par « des moines ignorants ». Il ne faut pas se le dissimuler : la Pologne « est encore loin du XVIII^e^ siècle » ; elle est riche de moins d'acquits que d'espoirs. Dubois se rattrape de son mépris pour le passé de la Pologne par un hymne à l'avenir que lui promet la diffusion des lumières.

1. Essai sur l'histoire littéraire de Pologne ou Lettre à M. de... (la Harpe) de l'Académie Française en lui envoyant la traduction du poème de la Myszeïde. Berlin. Decker, imprimeur du Roi, 1778. L'auteur est désigné seulement par ses initiales. Par confusion, on a parfois attribué l'ouvrage à Duclos.

2. *Ibid.*, p. 346.

« Il ne lui faut que des philosophes et des artistes [1]. » Stanislas-Auguste qui ne nourrit pas pour les étrangers la défiance aveugle de ses compatriotes est en train d'y pourvoir : grâce à lui la Pologne sort de sa longue torpeur et après « douze ans d'un règne éclairé » on sent déjà qu'elle aborde à des destinées nouvelles. Pourquoi ce renouveau? Pourquoi cette longue ignorance?

Dubois répond : grâce à la tolérance de Stanislas-Auguste, par la faute de l'intolérance de ses prédécesseurs. C'est la thèse qu'il expose longuement dans sa préface, fil conducteur qui guide sa longue enquête dans le passé polonais. Avec une discrétion relative, il se place d'abord en terre française; il s'amuse à imaginer ce qu'aurait été un XVII^e siècle tolérant : Pascal, Bossuet, les Arnauld n'auraient pas « gâché leur génie dans de misérables querelles », le premier « eût fait les *Lettres persanes* », Corneille « porté sur le théâtre des sujets comme *Alzire* ou *Mahomet* », Racine devancé Voltaire en écrivant *Zaïre.* Tout cela pour étayer son axiome : « Les progrès des connaissances humaines sont en raison directe des degrés de la tolérance [2]. »

A la lumière de cette loi, le passé d'ignorance et de « paresse » de la Pologne s'éclaire. Dubois y porte à son aise l'éloge et plus souvent le blâme, s'inclinant devant les « princes tolérants », Casimir le Grand ou Sigismond-Auguste, pour mieux vociférer contre la bigoterie de Jean Casimir ou les interventions scandaleuses des papes et pour recommander à Stanislas-Auguste d'affirmer le libéralisme de son esprit en établissant la liberté de la presse et en abolissant sans tarder les censeurs royaux.

A cette cause principale, pour nourrir des déplorations et des semonces qui s'étendent du Liberum Veto au lit des rivières qu'on néglige de drainer, Dubois ne se fait pas faute d'ajouter des critiques secondaires. Il blâme le luxe ruineux de la szlachta même moyenne « fruit des sueurs et des travaux de misérables qui vivent d'eau, de pain noir et de pleurs [3] »; sa xénophobie et singulièrement son « antipathie » si « déraisonnable » pour les Allemands, son mépris du travail

1. *Ibid.*, p. 207.
2. *Ibid.*, p. 10.
3. *Ibid.*, p. 14.

qui explique l'absence de manufactures ou la vie difficile de celles qui ont été établies par des étrangers hardis et zélés; tout enfin, jusqu'au sentiment national des Polonais, si loin de ce « civisme » qui « est le patriotisme des honnêtes gens et des hommes de génie [1] ».

Tel est l'âpre réquisitoire que Dubois propose aux méditations de ses lecteurs. Se doute-t-il de l'effet qu'il va produire? On dirait parfois qu'il cherche à se rassurer. Les deux Auguste selon lui, ont péché par timidité : « ils ignoraient avec quelle facilité on pouvait faire adopter à un peuple naturellement bon un système (la tolérance) aussi avantageux pour l'humanité [2] ». Dubois va-t-il bénéficier de cette « facilité »? La réponse ne tarde guère. La *Gazeta Polska* dans son supplément au numéro du 16 décembre 1778 annonce deux réponses au livre de Dubois : l'une en latin, l'autre en français. Leur lecture est instructive.

Les deux contradicteurs de Dubois ont conservé l'anonymat : l'un, celui qui a recours au latin se dissimule sous un pseudonyme d'une piètre latinité; George le Véridique, Georgius Veridicinus. Les bibliographes polonais ont essayé de découvrir la personnalité qui se cache derrière ce nom de plume : il s'agirait d'un certain Jerzy Kazimirski, administrateur de la Bibliothèque des Zaluski, tandis que Ignace Potocki serait l'auteur de la brochure française. Si ces attributions ne sont pas erronées, nous sommes en présence d'une sorte de drame spirituel. Ignace Potocki compte parmi les Polonais les plus « éclairés »; c'est un des membres les plus actifs et les plus éminents de la Commission d'Éducation; un des chefs de la maçonnerie polonaise; un des animateurs de la Société de Physique et par conséquent le protecteur de Dubois. Avec lui c'est l'entourage réformateur du Roi Stanislas-Auguste qui partirait en guerre contre l'indiscret philosophe avec Kazimirski, la moyenne szlachta cultivée. Et de quel ton! Veridicinus [3] a relevé comme un drapeau le latin traditionnel

1. *Ibid.*, p. 174.
2. *Ibid.*, p. 12.
3. Le titre de son livre est : « Exemplum literarum Georgii veridicini ad clarissimum virum Georgium Veramantium occasione vulgati nuper gallice libri. » Varsaviæ, 1778.

bien en recul depuis trente ans au profit du Français. Il trouve à son contact une énergie singulière, tout un répertoire d'épithètes : sordidus, inurbanus, etc., qu'il lance à la tête de l'insolent étranger. Tout lui déplaît dans le livre de Dubois, avant même de l'ouvrir. « Opusne esse omnino videbatur, ut nos nostra non ignoraremus, scriptore gallo, lingua item gallica, impressione Berolinensi, volumine uno, forma octavae partis folii, praesertim, inquam, post novissimam editionem Mitzlerianam, idiomate Latino, Varsaviae, forma folii, tomis duobus, annis quos cuilibet tomo adscriptos, videat quis vult [1]. » L'aspect seul annonce un livre insolent et mal fait. Et l'Essai tissu de « somnia », « sylva cogitatiorum », « Farrago rerum », est un défi au véritable esprit scientifique, respectueux du latin de Mitzler et de ses in-folio.

Mais ce n'est là que le moindre mal. Le plus fâcheux est l'esprit qui anime le livre, cet esprit de dénigrement qui inspire des considérations sur la tolérance que Veridicinus ne devrait pas même discuter au fond, car ces choses là ne regardent que les Polonais. Un étranger devrait avoir l'élémentaire pudeur de se taire. « Verum quod religionem attinet prudentiores esse deberent exteri, quam ut ejus negotium ibi pertractent, ubi hospites ac peregrini sunt. Maxime enim patrium ac domesticum religionis negotium est [2]. » Il ne manque pas en Pologne, à commencer par le Roi « très religieux et très sage », de gens qui savent comment régler ces sortes de questions.

« Peregrinum autem aliquem atque advenam, privatum hominem ac fortasse etiam juvenem serio aliquid velle apud totam gentem de Religione statuere, mihi... ridiculum videtur. » Les Polonais d'autrefois étaient gens bien sensés qui disaient : « Doceant nostros homines Galli crispare capillos ac cibos parare, Itali canere et ludere, Germani equitare, cætera nobis relinquant. » Mais l'auteur est trop de son temps pour être si méprisant; il ne conteste pas les services que peuvent rendre les étrangers; on peut apprendre beaucoup d'eux pour les arts et les sciences, les finances, l'agriculture et l'industrie. Mais de grâce! Qu'ils laissent en

1. Exemplum, p. 14.
2. *Ibid*, p. 34.

paix la morale, la politique et la religion. Pour broder sur ce thème le latin de l'auteur trouve sinon l'élégance cicéronienne ou même la correction qui trop visiblement lui manquent, du moins des accents satiriques non dépourvus de saveur. Citons encore une page où s'exhale la colère des Polonais soucieux de se réformer eux-mêmes contre les philosophes d'antichambre et les réformateurs de café venus de France : à cette date de tels accents ont une précieuse valeur de témoignage :

« ...Verum proh dolor! est in hac principe Regni urbe totus grex minutissimorum hujus modi instauratorum Poloniae qui postquam ex nobis centies audierunt quae ipsi emendari, mutari, instaurari, amplificari, omnino introduci cuperemus : eadem deinde in tabernis mercatorum, in officinis artificum, in popinis, apud infimam plebem recinunt, seseque solos esse qui felicitati regni totius perspiciant, impudenter jactant... At desinant, per Deum immortalem, mimi isti, nugivenduli ac circulatores vilissimi, desinant, inquam, crepantibus buccis obstrepere nobis continuo ac ubique [1]!... »

Comparé à un adversaire aussi véhément, le second contradicteur de Dubois [2] paraît d'une extrême urbanité. Mais, pour être plus mesurés, ses reproches sont les mêmes. Il retourne contre un auteur venu du pays de la Saint-Barthélemy et des Dragonnades ses remarques sur l'intolérance; il le rappelle à la discrétion que devrait toujours garder un étranger; il trouve insupportable dans l'*Essai* ce ton philosophique qui est le ton du jour. C'est visiblement un Polonais « éclairé » qui se fâche. Son amertume n'en est que plus probante.

Dubois, attaqué de deux côtés, est acculé à une polémique difficile. Dans sa réponse aux Observations [3] il essaye de faire la part du feu, se retranche derrière Fénelon qui plus encore que le patriarche de Ferney est l'inspirateur de ses

1. *Ibid.* p. 60.

2. Lettre à l'auteur de l'Essai sur l'histoire littéraire de Pologne au sujet du second Paragraphe de ses préliminaires qui a pour titre : Nécessité de la Tolérance pour le progrès des connaissances humaines. Dufour, 1778.

3. Réponse aux observations sur l'ouvrage intitulé *Essai sur l'histoire...* Dufour, 1779.

réflexions sur la Tolérance. Il fait valoir sa polonophilie, les services déjà rendus à la nation dont il est l'hôte, une lettre envoyée il y a deux mois aux « Auteurs de la *Correspondance Académique* », où il a « relevé avec chaleur tout ce qu'il trouve d'injurieux pour la Pologne dans le *Voyageur Français* [1] ». Pour Kazimirski quelques épigrammes suffisent sur son pseudonyme et sa langue « qui sentent la belle latinité du temps de Charlemagne ». Mais les coups portés sont trop rudes pour qu'on puisse s'en tirer par une amende honorable ou quelques plaisanteries. Dubois avoue sa déception et son découragement. Il apprendra désormais « à ne plus hasarder sa façon de penser sur des matières purement philosophiques s'il veut vivre tranquille [2] » dans ce pays.

Amère sagesse celle qui s'acquiert par une si dure expérience! Dubois ne tarde pas à constater que le climat de Varsovie lui est devenu malsain. Il est des maladies qui arrivent bien à point : telle celle que le médecin traitant de l'École constate sur sa personne le 8 août 1778. « Generosus Dominus Dubois jam a pluribus retro annis affectione herpetica satis rebelli tenetur... suasor itaque fui ut apperiorem climatis auram cum mitiori per tempus commutaret, simulque si fieri poterit thermis leviter sulfuratis utatur [3]. »

Dubois joint ce certificat à la lettre dans laquelle il supplie le Roi de lui accorder son congé et lui dit adieu d'un ton véritablement ému : « Je verse des larmes, sire, en songeant que je ne reverrai plus un souverain chéri, l'un des plus sages de l'Europe et qui a tant de ressemblance avec mon Henri IV [4]. » Le Roi — croit-il à la vertu des bains légèrement sulfurés ou à celle, plus certaine, de sa diplomatie apaisante? — ne veut pas être aussi pessimiste. Il accorde à son protégé un congé à terme du 20 août 1779 au 20 janvier 1780 inclusivement, tandis que son trésorier constate qu'on doit à M. Dubois 1784, 5 florins et qu'on les lui payera à de meilleurs jours. La rentrée de 1779 aux Cadets

1. Réponse, p. 18.
2 *Ibid.*, p. 24.
3. Zb. Pop., 224, Cap. VI, n° 14.
4. *Ibid.*, n° 13.

se fait sans Dubois et tandis que celui-ci quitte un peu mélancoliquement Varsovie, on ne se fait pas faute de dire — et Bernouilli s'en fait l'écho — qu'après l'*Essai sur l'histoire littéraire* il ne pouvait en être autrement.

Toutefois les liens polonais de Dubois ne sont pas encore complètement rompus. Dix mois après, « le printemps, le régime et les eaux de Vichy » ont assez rétabli sa santé, pour qu'il jette un discret appel vers Stanislas-Auguste et le supplie de le rappeler dans un pays qu'il considère « comme sa seconde patrie » pour lui confier un emploi moins « fatigant si possible que celui qu'il occupait au Corps Royal des Cadets [1] ». Mais Stanislas fait la sourde oreille. Les années passent; les lettres se font plus rares : de loin en loin un billet amical et lointain du Roi; plus souvent de vives protestations de dévouement et des offres de service de Dubois.

Son cœur est toujours aux Cadets : avec quel plaisir en septembre 1785 n'accueille-t-il pas à Paris son ancien élève M. Julien Niemcewicz pour le guider dans la capitale, le présenter chez Mme la Comtesse de Beauharnais où comme chacun le sait « il se rassemble beaucoup de gens d'esprit », lui faire connaître des hommes de Lettres et parmi eux André Chénier [2]. Puisqu'il ne peut avoir le bonheur de finir ses jours auprès du Roi, il voudrait du moins, à l'instar de M. Grimm, être son informateur, prévenir l'impression indiscrète de lettres à Catherine II que Duclos en mourant a eu l'imprudence de laisser au publiciste La Place, le tenir au courant en « fidèle serviteur » des nouvelles inventions techniques, un vulnéraire nouveau, une presse perfectionnée, le moyen de vernir et de cintrer les bois neufs [3]. Mais même ici le zèle de Dubois ne sait pas être assez discret. Lorsqu'il fait parvenir au Roi, le 2 septembre 1785, en lui recommandant l'abbé Teissier, « le plus grand agriculteur de France », un petit livre à l'éloge de l'Amérique qui s'appelle *le Triomphe du Nouveau Monde*, Stanislas-Auguste réagit assez froidement à ce prosélytisme républicain et répond à Dubois par

1. Dubois au Roi 4 juin 1780. Zb. Pop., 180, f° 178.
2. 27 septembre 1785. J.-B. Dubois. Hôtel Le Peletier de Rosambo. Au roi de Pologne. Zb. Pop., 182, non paginé.
3. Zb. Pop., n° 180, f° 181.

une lettre de reproche et presque de rupture. « Je soupçonne fort ce livre du Nouveau Monde d'être du nombre de ces productions qui depuis quelques années se sont efforcées de nous faire envisager la Nouvelle République Américaine beaucoup plus en beau qu'elle ne le mérite... je doute fort que je me laisse prendre à cet enthousiasme [1]. »

La saison n'est plus en effet de pareils engouements. Il existe désormais un fossé entre les hommes de la trempe de Dubois ou de ses collègues français aux Cadets et ces gentilshommes polonais réformateurs qui, à l'exemple de leur Roi, les mandaient jadis en Pologne avec tant de chaleur. Ceux qui là-bas peuvent désormais les comprendre et être leurs amis, ils n'ont fait que les entrevoir ; c'est ce menu peuple varsovien, dénoncé par Georges le Véridique, instruit par des propos de café ou des palabres chez le coiffeur ; ce sont les bourgeois de cette génération nouvelle qui débouche dans l'histoire avec Staszic, ceux enfin que bientôt on appellera les « Jacobins » de Pologne : Wojciech Turski par exemple, un des premiers élèves des Cadets, qui plus tard sous le nom d'Albert Sarmate sera auprès de la Convention le représentant bénévole de la Pologne soulevée. Voilà les vrais disciples des Brehant du Fournet, des Bosroger et des Dubois. Voilà pourquoi l'histoire des professeurs français de l'École des Cadets ne pouvait être faite que d'une série de ruptures, expression d'un malentendu fondamental.

*
* *

On constaterait des malentendus du même genre en faisant l'histoire d'autres groupes de Français de Pologne à l'époque de Stanislas-Auguste : officiers, ingénieurs ou précepteurs. Sans même faire entrer en ligne de compte les aventuriers de passage, comme Bernardin de Saint-Pierre ou les condotieri aigris, comme Dumouriez, il est bien rare que leur histoire ne reproduise pas avec quelques variantes celle que nous avons contée. Il faut bien se résigner à le constater : la collaboration directe et sur place entre Français et

1. Zb. Pop., n° 182. Non paginé.

Polonais, si elle a donné parfois des résultats utiles, a dégénéré le plus souvent à cette époque en conflits orageux.

Les responsabilités en sont naturellement partagées : les Polonais sont susceptibles, souvent aveugles : les réformes qui s'imposent leur sont inopportunes et ils n'admettent guère d'en entendre parler par d'autres que par eux. Enfin et surtout ce sont pour la plupart de faux novateurs, ils aiment les théories des philosophes pour y trouver un alibi et fuir devant les réformes nécessaires, imposées par la situation réelle de leur pays, si l'on gratte leur vernis cosmopolite, le sarmatisme apparaît en eux sous la forme de réactions saines, sous celle aussi des préjugés nationaux que Stanislas-Auguste dénonçait lui-même à M^me^ Geoffrin : le mépris des roturiers, l'égoïsme de caste, l'intolérance vite pointilleuse, l'intérêt personnel plus fort que la patrie. Mais les torts des Français ne sont pas moindres : avec leur impertinence, leur esprit de dénigrement, leur imperturbable confiance en eux-mêmes, leur indiscrète incompétence, nos philosophes d'exportation se sont révélés trop souvent des hôtes insupportables dans un pays qu'ils ne cherchaient pas à comprendre et qu'ils ne voulaient pas respecter. Le moindre précepteur français, appelé pour enseigner la grammaire aux enfants, se croit immédiatement en état et en devoir de proposer son système pour l'abolition du servage ou la réforme constitutionnelle, qu'on lui demande ou non son avis! Il y aurait quelque naïveté à s'étonner de voir un « Veridicinus » les remettre alors vertement à leur place et l'opinion des élites qu'ils prétendaient éclairer réagir en sens inverse de leurs illusions.

Peu à peu on voit s'accentuer la défiance de la Pologne des « lumières » et des hommes du type de Stanislas-Auguste, pour les formes agressives de la pensée philosophique. La faute n'en est pas aux livres, ni à Voltaire, ni à Rousseau — du moins directement —, mais bien à leurs menus interprètes, décidés à mettre sur place leurs idées en action. Ce n'est pas l'*Essai sur la Tolérance* qui choque, mais les commentaires ou les applications que prétend en tirer Dubois quand il s'agit de réformer la Pologne. C'est alors seulement que fusent les protestations et que les convictions

des novateurs sont mises à l'épreuve. Les Français de Pologne et singulièrement ceux de l'École des Cadets ont assurément apporté un grand zèle à la propagande des idées philosophiques, mais leur prosélytisme a eu souvent le résultat inattendu de faire reculer devant ces idées l'opinion de ceux même qui leur paraissaient acquis.

On parle souvent de la conquête de la Pologne par la langue, les manières et les idées françaises : la « francuszczyzna », vers le milieu du XVIIIe siècle. Il ne convient d'en exagérer ni l'étendue ni la profondeur. La masse de la szlachta reste en sa présence hostile ou défiante, et si de son côté, l'aristocratie n'a que trop bien pris le vernis brillant et décevant de l'esprit du temps elle n'en a guère pénétré la substance. A peine constituée, la francuszczyzna est battue en brèche de toutes parts : au nom de la tradition nationale, de la fierté patriotique, des bonnes mœurs, de la religion, de l'intérêt de la Pologne bien entendu. Bien avant la Révolution, vers 1780 déjà, la défiance contre tout ce qui vient de France semble s'affirmer victorieusement. On peut en relever de nombreux signes : le renvoi des précepteurs français et leur remplacement par des suisses, la schématisation des Français en types littéraires injurieux ou ridicules, les polémiques qui tournent à l'aigre, la part dominante faite par la Commission d'Éducation à l'allemand aux dépens du français, pour des raisons d'intérêt commercial, sans doute, mais peut-être aussi d'ordre plus général. De plus en plus fréquemment dans les journaux, même rédigés en français, se glissent des réflexions qui en disent long. Voici, par exemple, ce qu'on peut lire dans le deuxième Cahier pour mai 1777 du *Journal Littéraire de Varsovie*, sous la plume d'un rédacteur qui commente en quelques lignes la représentation d'un Opéra-Comique : le *Sérail*, à Londres :

« Maintenant que les Français sont plus que jamais philosophes et moralistes, il est bien juste que les Anglais deviennent des chanteurs à leur tour... Chaque peuple doit rester fidèle à sa nature. Les Anglais sont de profonds philosophes et d'excellents ouvriers en acier; les Italiens ont leurs baladins; les Français leurs chanteurs et leurs marchandes de modes... »

Ce ne sont pas là propos isolés d'un anglomane en mauvaise humeur. L'Angleterre est loin : l'Allemagne, plus particulièrement sous ses aspects prussiens, est mieux connue et plus près; c'est décidément vers elle que le respect et le goût commencent à se tourner. Là aussi, il faut faire la part d'une mode qui déborde les cadres de la Pologne et à la diffusion de laquelle certains encouragements français ne sont pas étrangers : Dubois dans son *Essai*, contestant certains aspects de la théorie des climats, n'hésitait pas à décider que les « arts en général paraissent plutôt dans le Nord », concluait sur bien des points à la supériorité des Allemands : à celle de leur théâtre poétique sur « nos fades tragédies bourgeoises ou nos comédies pour pleurer [1] », un peu plus tard à celle des solides constructions de la science allemande sur les brillantes productions de son maître « le Pline français » [2]. Un peu partout en Europe ces considérations deviennent banales, mais en Pologne où s'affrontent les influences, elles prennent une pointe anti-française de plus en plus marquée. En 1792, Switkowski dans ses *Zabawy Obywatelskie* exprimera des idées désormais couramment reçues, lorsqu'il semblera dire adieu à l'admiration pour la France :

« Les beaux temps sont passés pour les lettres françaises et voici que ces temps de gloire sont venus pour les Allemands. Il n'y a pas de nation en Europe où lettres et sciences fleurissent à cette heure plus brillamment que chez eux [3]. » Au cours d'un long parallèle l'auteur vient de rappeler le préjugé défavorable répandu longtemps en Pologne contre tout ce qui venait d'Allemagne, l'époque si voisine où l'épithète « deitcz » s'appliquait comme une flétrissure aussi bien aux manières qu'aux productions de l'esprit. Depuis lors, une œuvre capitale de redressement a été accomplie, au profit et pour le prestige de la civilisation germanique.

Plus que des circonstances, de la politique ou même des idées et des livres, ce redressement est l'œuvre des hommes, de ces Allemands modestes et doctes, dont le sérieux et la

1. Essai, p. 79.
2. De l'origine du monde et de la terre en particulier... par M. Vallerius... Traduit par M. J.-B. D(ubois). A Varsovie, 1780. (Avec un avis du traducteur.)
3. Traduit du polonais. Cf. Smolenski. *op. cit.*, p. 345.

discrétion s'opposent si expressivement sur le terrain de l'École des Cadets et ailleurs aux imprudences et à la dispersion des Français. A l'action des uns il faut attribuer — en partie tout au moins — la conquête de prestige et d'influence que nous venons d'évoquer; à celle des autres ce refroidissement et cette défiance que l'épopée napoléonienne elle-même aura de la peine à balancer.

Quels sont ceux qui en définitive ont le mieux servi la Pologne et qui l'ont le mieux aimée? Pour répondre à une question aussi grave, les documents, si nombreux qu'ils soient, ne sauraient suffire; il faudrait sonder les consciences et lire au fond des cœurs. A la décharge ou au bénéfice de nos Français, nous pouvons dire seulement, qu'ils ont péché parfois par excès de zèle; que certaines prudences ressemblent sinon à de l'hypocrisie, du moins à de paresseux conformismes; enfin, qu'à la différence de bien d'autres, ils ont communié avec leurs hôtes polonais dans leurs angoisses patriotiques. Malgré malentendus et déceptions, malgré les tares qu'ils mettaient tant de désobligeance à dénoncer, par delà les catastrophes qu'ils prédisaient, ils ont cru à l'avenir de la Pologne.

Jean Fabre.

NOTES ET DOCUMENTS

WERNER KRAFT :
VON BASSOMPIERRE ZU HOFFMANNSTHAL
ZUR GESCHICHTE EINES NOVELLENMOTIVS

(Suite)

III

Anders als die getrübten Augen Chateaubriands, dessen Melancholie sich an dieser Geschichte auf Kosten der Wahrheit die verlorene Jugend verschönert, hat Goethe sie gesehen. Er erzählt sie noch einmal in den Unterhaltungen deutscher Ausgewanderter. Er übersetzt, er retouchiert, er prägt leise verdeutlichend den Sinn der Geschichte aus. Das Verhältnis Goethes zu seiner Quelle hat Friedrich Meyer von Waldeck, mehr philologisch als sachlich interessiert und darum nicht immer treffend, in Kürze dargestellt [1]. Goethe stellt sich sprachlich in den Bann einer moralischen Konvention, von der Bassompierre noch frei war, weil die Regeln des guten Geschmacks ihn noch nicht bannten; er schildert aber ein Geschehen, das der Konvention aufs stärkste widerspricht. Dieser Widerspruch erwächst hier wie in den Wahlverwandtschaften zu besonderer sprachlicher Wirkung. Andererseits stellt er sich nicht nur in diesen Bann, sondern steht auch in ihm und erstickt so halb die Flamme, die er entfacht. Bei Meyer von Waldeck heisst es : « Bei Goethe sagt sie dem vorbeireitenden Bassompierre : « Mein Herr, Ihre Dienerin! » im Original : Monsieur, je suis votre servante, was bedeutend mehr sagen will. » (Es heisst übrigens

1. Die Memoiren des Marschalls von Bassompierre und Goethes Unterhaltung der Ausgewanderten. (Herrigs Archiv, Bd. 87, 1891 S. 252 ff.).

genau : « Je suis votre servante très humble. »). Aber gerade dies *sagt* Goethe, im Grunde französischer als Bassompierre, indem durch den Tonfall der Höflichkeit die Demut der Liebenden hindurchblitzt. Bassompierre wäre hier roh, wenn nicht diese Rohheit wiederum den Seelenzustand der Frau genau ausdrückte. « Dem Wunsch der Schönen de coucher entre deux draps mit dem Kavalier gibt Goethe geschickt mit « eine Nacht mit mir unter einer Decke zubringen ». Das wäre « geschickt », indem es die erotische Vorstellungskraft abschwächt. So wenigstens meint es Meyer von Waldeck und beachtet nicht, dass der wirkliche Kunstgriff Goethes hier an anderer Stelle liegt. Er bedient sich der konventionelleren Wendung, um die natürlichere als Steigerung gerade dort zu verwenden, wo er vor der noch grösseren Natürlichkeit des Originals — « sy je ne me mettois dans le lit avesques elle, ce que je fis; et elle s'y estant jetée en un instant » — zurüchsckrickt. Gerade hier wird ein Kampf in Goethe zwischen Konvention und Natur 'sichtbar, der mit einem bedingten Siege dieser über jene endet, während die Vereinigung des von Liebe rasenden Weibes mit dem galanten Mann in Goethes Stilisierung den Sieg der Konvention über die Natur darstellt. « Ich erfüllte ihr Begehren und kann sagen, dass ich niemals ein zierlicheres Weib gekannt, noch von irgend einer mehr Vergnügen genossen hätte. » In der « zierlichen » Sprachform des Rokoko hier wie übrigens auch in den Schlussworten der Geschichte bleibt von der wilden Frische der Natur bei Bassompierre nur der Nachklang übrig. Aus dem gleichen Grunde sagt Goethe für maquerelle nicht « Hurenwirtin », wie Meyer von Waldeck möchte, sondern « Kupplerin », unterdrückt er das Bordell und vor allem den beispiellosen Inhalt « jeder » Bedingung, die sie, um mit dem begehrten Mann zu schlafen, eingegangen wäre. Aber in der nüchternen Festsetzung der zweiten Begegnung im Hause der Tante fügt Goethe am Schlusse ihrer genauen Beschreibung des Weges hinzu, ebendort wolle sie ihn « mit offenen Armen empfangen », was so outriert wirkt wie die « tausend Küsse », mit denen der Dichter in dem berühmten Gedicht das heilige Verlangen Marianne Willemers abspeist, still zu seinen Füssen zu sitzen. Sieht man von der Weglassung der Pariser Strassennamen ab — die sich aus äesthetischen Gründen von selbst versteht, wenn sie auch von ferne auf die Problematik Goethes deutet, dem keine städtische, keine historische Natur zur Verfügung stand —, so sind dies die wichtigsten Aenderungen, die bei Wahrung des wesentlichen Gehalts die Transponierung in ein anderes Klima der Seele und der Sprache bezeugen. An zwei Stellen aber ändert Goethe den

Sinn. Das Motiv der Pest tritt bei Bassompierre erst im zweiten Teil der Geschichte auf; bei ihm schon im ersten. Sein in Fragen der Technik untrüglicher Instinkt spürte wohl den Bruch zwischen beiden Teilen und glaubte ihn so am überzeugendsten zu überbrücken. Das ist ihm gewiss gelungen, wenn er auch so nicht völlig, selbst bei Anrechnung der anderen Sitten jenes Zeitalters, die unangemessene Vorstellung hat tilgen können, dass ein Marschall von Frankreich *nur wegen der Pest* auf reines Bettzeug in einem Bordell Wert lege. Das Original ist von ihr frei. Dann aber verstärkt Goethe die Liebe der Frau, im Gegensatz zu dem Abenteuer des Mannes, wie sie, im Original, in den Worten zum Ausdruck kommt : « Elle me respondit qu'elle le souhaitoit plus ardemment que moy. » Denn er übersetzt das « je crois que maintenant que vous estes las de cette nuit passée » mit konkreter Verschiebung des Sinnes — « Ihr seid wohl meiner in diesem Augenblicke schon überdrüssig. » Dies ist unanfechtbar, denn Goethe hat gesehen, worum es geht : um die Liebe. Aber Bassompierre hätte diese Behauptung, obwohl er das Recht, ihren Inhalt zu fühlen, sich kraft seiner Stellung zuerkannt hätte, gewiss nie zugegeben, und schon seine Eitelkeit hätte es ihm verboten. Andererseits zeigt diese wenn auch noch so leise psychologische Motivierung im Verhältnis zum Original, dass die erlebte Wirklichkeit, so lange wir es nicht anders wissen, im Gedächtnis nach unbewussten Gesetzen der Kunst reproduziert, von welchen einzigartigen Bedingungen das *wirkliche* Gelingen einer Novelle abhängt. Die ungeheure Kraft Dantes, zu sagen, was er verschweigt — dass wo Seele ist, es keine Psychologie geben dürfe — besass Goethe nicht mehr. Er muss aber, zu ihr strebend, um diese selbst ihm gesetzte Grenze gewusst haben, sonst hätte er hier freier gedichtet als er, im Ganzen betrachtet, getan hat, und weniger übersetzt.— Sehr merkwürdig ist der Kommentar, den die Zuhörer bei Goethe an die Erzählung knüpfen. « Auch dieses Rätsel, « versetzte Fritz, « ist so leicht nicht zu lösen. Denn es bleibt zweifelhaft, ob das artige Weibchen in dem Hause mit an der Pest gestorben, oder ob sie es nur dieses Umstands wegen vermieden habe. » « Hätte sie gelebt, « versetzte Karl, « so hätte sie ihren Geliebten gewiss auf der Gasse erwartet, und keine Gefahr hätte sie abgehalten, ihn wieder aufzusuchen. Ich fürchte immer, sie hat mit auf dem Tische gelegen. » Goethe enthält sich in diesen auf zwei Personen verteilten Vermutungen über den Sinn des Geschehens einer direkten Stellungnahme, eine indirekte könnte mindestens darin erblickt werden, dass der zweite Sprecher die Möglichkeit, welche der erste erwähnt, die Frau sei an der Pest gestorben,

bestätigt, ohne die zweite zu erwähnen. So liegt es also nahe, zu glauben, Goethe wolle diese Meinung dem Leser suggerieren. Aber er erwähnt auch die andere, und diese ist, zu Ende gedacht, von einer erstaunlichen Merkwürdigkeit. Wenn nämlich die Frau dieses Haus, in das zu kommen sie den Marschall mit einer nicht überzeugenden Begründung bestimmt hat, wegen der Pest gemieden hätte, so würde das bedeuten, dass sie eben diesen dorthin *verlockt* hätte, damit *er* an der Pest sterbe, und Goethe Interpretation des « las de cette nuit » an jener Stelle mit « meiner überdrüssig » erhielte einen drohenden Sinn : die Liebende, die mit der hellseherischen Kraft ihrer Liebe erkennen muss, dass sie trotz solcher Hingabe die Ungeliebte bleibt, will ihn für solchen Frevel bestrafen : die Liebe fürchtet nicht den Tod, aber sie gibt ihn auch. Die Möglichkeit solcher Deutung wäre um so weniger völlig abzuweisen, als sie nicht nur für Goethes Vermögen zeugte, einem anscheinend klaren Geschehen den verborgenen Sinn abzusehen, sondern sie wäre auch eine *persönliche* Aeusserung Goethes von besonderer Wichtigkeit, ein Wink nicht einmal für den Leser, dessen Aufmerksamkeit spürbar abgelenkt würde, sondern vielleicht für bestimmte Personen seines Umgangs. Dies aber führt auf die Frage, welche Bedeutung die Unterhaltungen deutscher Ausgewanderter überhaupt für Goethe hatten, der Zeit und seiner Intention nach.

Sie sind 1793 entstanden und für Schillers « Horen » geschrieben und 1794 veröffentlicht, gehören also nicht zu den vielen Goetheschen Dichtungen, die er nach seiner eigenen wiederholten Aussage jahrelang mit sich herumgetragen hat, ehe er sie niederschrieb, wie denn die in diesen Jahren konzipierte « Novelle » erst von dem Greise als letzte grössere Dichtung vor dem Faust abgeschlossen wurde. Sie fallen in die Zeit einer inneren Krise, wie Goethe kaum eine schwerere an Sinn und Folgen in seinem langen Leben erlebt haben dürfte. Goethe ist, für immer, aus Italien zurückgekehrt. Seine Idee der Kunst hat sich so völlig gewandelt, dass seine alten Freunde ihn nicht mehr verstehen, um so weniger als sie den Zusammenhang dieser Wandlung mit seinen mächtig durchbrechenden Naturstudien nicht erkennen und wohl auch in diesem Zeitpunkt selbst bei bestem Willen nicht zu erkennen in der Lage waren. Die französische Revolution ist ausgebrochen. Die Campagne in Frankreich liegt hinter ihm. Wie gewaltig diese Ereignisse auf ihn wirkten, ist bekannt. Das Verhältnis zu Frau von Stein ist zerbrochen; Christiane der notwendige Ersatz der Hölle, indem der Himmel, sich ihm versagend, ihm die schreckliche Klarheit gegeben haben muss, dass er im vollgelebten Leben des Genius versagen

muss, im Sinne seiner eigenen Erkenntnis : « Ach, wie verfolgt mein Schicksal mich, — Dass ich nach dem Unmöglichen strebe. — Lieber Engel, *für den ich nicht lebe.* — Zwischen den Gebirgen leb, ich für dich. » Der Wilhelm Meister wird aus der Theatralischen Sendung, die scheitern musste, weil es jenes Deutschland nicht gab, dem ein deutscher Balzac einen nationalen Roman hätte widmen können, und weil Goethe dies sah, zu den Lehrjahren, in deren *symbolischer* Kuntsform Goethe als Herr über sein heiliges Unglück eben dieses zugleich verbergen und darstellen konnte, und wenn er Mignon schliesslich an die Pathologie und die Symbolik an den Rationalismus preisgab, so ist dies nicht ein Beweis für sein Unvermögen, die gestellte Aufgabe zu bewältigen, sondern für sein Leiden, dessen tragische Gewalt ihm nur erlaubte, die Norm, der er als Künstler zustrebte, als Mensch zu durchbrechen. Die Freundschaft mit Schiller vermochte es, dass Goethe aus der Krise, da es keine andere Möglichkeit gab, in die Arbeit floh, deren grösste Frucht, nach dem Abschluss der Lehrjahre, Hermann und Dorothea wurde. Die « Unterhaltungen » sind das höchst wichtige Produckt des Uebergangs. In den Tages-und Jahresheften [1] schreibt er 1793 : « Einem tätigen produktiven Geiste, einem wahrhaft vaterländisch gesinnten, und einheimische Literatur befördernden Manne wird man zu Gute halten, wenn ihn der Umsturz alles Vorhandenen schreckt, ohne dass die mindeste Ahnung zu ihm spräche, was denn Besseres, ja nur anderes daraus erfolgen solle. Man wird ihm beistimmen, wenn es ihn verdriesst, dass dergleichen Influenzen sich nach Deutschland erstrecken, und verrückte, ja unwürdige Personen das Heft ergreifen. In diesem Sinne war der Bürgergeneral geschrieben, ingleichen die Aufgeregten entworfen, sodann die Unterhaltungen der Ausgewanderten. Alles Produktionen, die den ersten Ursprung, ja sogar der Ausführung nach, meist in dieses und das folgende Jahr gehören. » Und 1794 heisst es eben da : « Doch wie sollte man sich erholen, da uns die ungeheuern Bewegungen innerhalb Frankreichs jeden Tag beängstigten und bedrohten. Im vorigen Jahre hatten wir den Tod des Königs und der Königin bedauert, in diesem das gleiche Schicksal der Prinzess Elisabeth. Robespierres Greueltaten hatten die Welt erschreckt, und der Sinn für Freude war so verloren, dass niemand über dessen Untergang zu jauchzen sich getraute; am wenigsten, da die äussern Kriegstaten der im innersten aufgeregten Nation unaufhaltsam vorwärts drängten, rings umher die Welt erschütterten und alles Bestehende mit

1. Weimarer Ausgabe. Werke. Bd. 35, S. 24 ff.

Umschwung, wo nicht mit Untergang bedrohten. » Man nehme noch dazu die sich auf den Reinike Fuchs beziehende Aeusserung von 1793 an gleicher Stelle (S. 22) : « Eben dieser widerwärtigen Art, alles Sentimentale zu verschmähen, sich an die unvermeidliche Wirklichkeit halb verzweifelnd hinzugeben, begegnete gerade Reinike Fuchs als wünschenswertester Gegenstand für eine, zwischen Uebersetzung und Umarbeitung schwebende Behandlung. Meine, dieser unheiligen Weltbibel gewidmete Arbeit gereichte zu Hause und auswärts zu Trost und Freude. » Diese Aeusserung ist durch den Hinweis auf die zwischen Uebersetzung und Bearbeitung schwebende Form auch für die « Unterhaltungen » wichtig. Da in diese ebenfalls Goethes Haltung gegen die Revolution hineinspielt, die nicht dadurch zu einer für sie wird, dass der Geheimerat, der Verfechter des Alten, von Karl, den Anhänger des Neuen, brüskiert, beleidigt abfährt, so sei der folgende Abschnitt von Karl Grün [1] hier zitiert, der mit besonderer Prägnanz Goethes Haltung festlegt, selbst wenn der sachliche Massstab falsch wäre, da von der Revolution Konsequenzen gegen das Eigentum gefordert werden, denen sie als bürgerliche Revolution wesensmässig entzogen war : « Bei der Vertreibung der « Ausgewanderten » war es dieses selbe Unrecht der Beraubung, auf welches Goethe den Ton legte, ein Unrecht, dessen ganze Härte er in « Hermann und Dorothea » entfaltete... (Seine häusliche, friedliche Natur empörte sich gegen eine Verletzung des Besitzrechtes, die von der Willkür ausgeübt, ganze Menschenmassen in Flucht und Elend jagte.) Wir werden später sehen, wie Goethe, weit entfernt, auf dem juristischen Vorurteil des Privateigentums zu verharren, eine idealistische Verallgemeinerung desselben vorschlägt. — Die Revolution blieb mit dem Unrechte des Privateigentums behaftet, weil dieses Unrecht für sie ein Recht war, so mussten selbst von ihrem Standpunkte aus, die Verletzungen dieses Rechts zum Unreicht werden. Vom Standpunkte der Revolution selbst sind daher ihre zahllose Erpressungen, Plünderungen und Räubereien ihre negative Seite. An diese negative Seite hielt sich der Dichter, und als niederländernder Dichter des Individuellen und Individuellsten protestierte er mit einem Milchtopfe wider den Topf in der Hexenküche, sollte auch Verjüngungssaft der Menschheit in ihm brodeln... Der Fehler der Revolution bestand gerade darin, dass sie das Eigentumsrecht *nicht genug* aufhob, dass sie es nicht auf allgemeine *Weise*, im Namen eines *sittlichen* Grundsatzes, im Namen des *Humanismus* aufhob,

1. Uber Goethe vom menschlichen Standpunkte. Darmstadt 1846. S. 151 f.

in dem Streben, die *Gottlosigkeit real* zu machen. Wollte Goethe die Negativität der Revolution in Bezug auf die Eigentumsfrage komisch behandeln, so müsste er überall durchblicken lassen, was die wahre Affirmation gewesen wäre, so musste er im Namen des *Neuen*, nicht in Namen des *Alten* lachen. Aber das konnte freilich nicht einmal Aristophanes, geschweige denn Goethe, bei dem die Komik Notbehelf, nicht innerliches und wesentliches Bedürfnis war. » Da in der Epoche nichts vorhanden war, was Goethe hätte helfen können, die Dialektik der Revolution zu verstehen, so war er gezwungen, sie in der Form der Angst zu erleben. Diese Angst entsprung der bangen Ahnung, dass die Revolution die ökonomischen Gegebenheiten, auf denen die Möglichkeit ruhte, seinen Genius zu entfalten, zerstören und ihm so den Boden unter den Füssen wegziehen könnte. Goethe wusste um die Verlogenheit der herrschenden Moral und war ihr eben nach Italien entflohen. Gegen den Ansturm der neuen Moral konnte er mit stärkstem subjektiven Recht seinen Genius in die Wagschale werfen. Da aber nicht dieser, je entschiedener er sich ausprägt, erlebt wird sondern die Person, die er besucht, was blieb Goethe übrig als sie in seinem Werke zu verstecken! Davon erhalten diese von nun an ihre symbolische, ihre ironische Form. Die Unterhaltungen deutscher Ausgewanderter sind, auf der Grundlage der Lehrjahre, das erste Werk, das auch formal mit der klassischen Kunstform bricht. Wie immer von praktischen Interessen bestimmt dieses Werk entstanden sein mag — dem Publikum einer Zeitschrift etwas Spannendes zu bieten, obwohl es gerade darauf mit entschiedenem Undank reagierte — unter Goethes milde dreingreifenden Händen verwandeln sich leise diese von dem Märchen gekrönten Geschichten in ein Dokument von beinahe esoterischer Bedeutung.

In charakteristischen Worten wird Karl Rosenkranz der Bedeutung des Werkes gerecht : « Da nun in Zeiten grosser kirchlicher oder politischer Revolutionen die Einzelnen sehr leicht dazu hinneigen, in den öffentlichen Tatsachen, deren Unhaltbarkeit Kritik und Geschichte aufdecken, eine Entschuldigung, wohl gar Rechtfertigung des traurigen Zustandes zu erblicken, indem sie etwa sich befinden, so wirft sich die Unterhaltung auf eine solche Beleuchtung des Privatlebens. Man entdeckt, dass in ihm alles auf dem ethischen Gesetz der *Selbstbezwingung* beruhe und dass zwischen der Kraft, mit welcher dasselbe im Privatleben herrscht, und zwischen dem öffentlichen Leben einer Nation ein notwendiger Zusammenhang existieren müsse. Diese Einkehr der Ausgewanderten in diese Analyse einzelner Charaktere und Begriffe führt nun zu Geschichten, in denen die aus

dem Mangel an Selsbtbezwingung hervorgehende *Selbstverschuldung* das Hauptmoment ausmacht und zwar so, dass eine Steigerung stattfindet, indem zuerst die Verschuldung überhaupt, sodann die Ueberwindung einer Versuchung durch eine List und endlich eine wirkliche Verschuldung und wahrhafte Ueberwindung derselben erzählt wird. Durch diesse Geschichten wird das Gemüt genugsam aufgelockert, sich am Ende in das Märchenhafte einzulassen. Das Märchen hat aber nicht nur die Verschuldung sondern noch mehr die *Erlösung aller* zum Inhalt [1] ».

Hier wird der Inhalt der Unterhaltungen zwar treffend wiedergegeben, indem aber Rosenkranz nur auf die Geschichte von der Sängerin, den Prokurator und Ferdinand exemplifiziert, beweist er, dass er, Goethes Suggestion erlegen, nicht versucht hat, unter die oberste Schicht des Sinnes zu dringen. Bassompierres Geschichte fällt unzweifelhaft — wie auch die vom Schleier — unter den Begriff der Selbstverschuldung, die ja Goethe wie keinem bekannt war. Dennoch ist sie der Beachtung der durchgehends moralistisch getrübten Kritik völlig entgangen. Anderseits verraten die Aeusserungen Carl Friedrich Göschels [2], indem die Moral, sich windet, wider Willen etwas von dem, worum es bei Goethe in Wirklichkeit geht : « Zugleich ist jedoch an dem zum grossen Teile der guten Sitte entwachsenen Inhalte der meisten Mitteilungen der ältere französische Einfluss auf die vornehmere Welt nicht zu verkennen; es werden auf die feinste Weise die unfeinsten und heillosesten Seiten des menschlichen Lebens zur Sprache gebracht; was besser nicht geschehe, nicht geschehen sollte, und wenn es einmal geschehen, mit Stillschweigen bedeckt werden sollte, wird hier in den sittlichsten Lebenskreisen auf das offenste und naivste erzählt... Aber hier werden wir doch leicht unwillig, indem die unsittlichsten Lebensverhältnisse so objektiv erzählt werden, als wäre dabei eben nichts zu erinnern : ja, wie sie erzählt werden, als wäre dabei eben nichts zu erinnern : ja, wie sie erzählt werden, scheinen sie eben zur unvermeidlichen Tagesordnung zu gehören. In guten Tagen sind viele Sünder wo nicht aus dem Leben, doch aus der Unterhaltung verbannt, sie müssen sich wenigstens die Strafe gefallen lassen, dass sie in guter Gesellschaft nie ein Gegenstand des Gespräches werden können, sondern als nicht seiend ignoriert werden. Hier finden sie aber dennoch zwar nicht Zutritt in das *Leben*, aber freien Eingang in die *Unterhaltung:* sie

1. Goethe und seine Werke. 2. Aufl. Königsberg 1856. S. 254 ff.

2. Unterhaltungen zur Schilderung Goethescher Dicht- und Denkweise. Schlesingen 1834. Bd. 1. S. 190.

werden wie Naturerscheinungen betrachtet und behandelt. Auch in dieser Gesellschaft gewinnt es mehr als einmal das Ansehen, als sei zwischen der natürlichen und sittlichen Welt kein bleibender Unterschied. Und so können wir auch an dem Tone der höheren Gesellschaft wahrnehmen, wie die Verletzungen der ehrbaren Sitte im *Privatleben* schon selbst, als einmal nicht zu ändern, zur geduldeten Sitte geworden sind; wir müssen uns aber auch zugleich sagen, dass diese Verletzungen den Keim zu grösseren enthalten und das Vorspiel einer grossen Tragödie eröffnen, indem sie namentlich auch zur Verletzung der Bande, welche das *öffentliche* Leben zusammenhalten, unausbleiblich führen mussten, denn wo ein Gesetz des engsten Privatlebens, seiner Heiligkeit entkleidet, erst gefallen ist, da stürzt nach und nach das ganze Gebäude uralter Ordnung zusammen. » Die Unterhaltungen deutscher Ausgewanderter sind das erste Goethesche Werk zyklischer Art, wenn wir von der bewussten Anordnung seiner Gedichtsammlungen absehen, das erste, in dem das Verfahren der sittlichen Spiegelung, wie später im Divan, Winke enthält, die den Leser missverstehen zu lassen gradezu die Absicht Goethes gewesen zu sein scheint. Göschels Aeusserungen legen es nahe, zu vermuten, dass der moralische Massstab, den Goethe hier anlegte, nicht der ist, den er angelegt wissen wollte, und wie die unzweifelhafte Moral am Schluss des ausserordentlichen Gedichts « Das Tagebuch » verbergen kann, dass die Krankheit gerade in der Gesundheit lag und liegt, so kann auch der « Prokurator », den die gesamte Kritik, in den Spuren Goethes, in die Mitte der Betrachtung rückte, nicht sein letztes Wort sein, sondern weit eher die Parodierung der Moral, in der vorsichtigsten Form, da sie mächtig war, und weil Goethe die neue Moral nur in der Form der Angst besass. Der wirkliche Verfall vollzieht sich so, dass sich nichts ändert, aber wie von Thermiten zerfressen bricht alles plötzlich zusammen. Goethe deutet mit dem Finger auf die Wunde. Höhere Wahrheit liegt in der Geschichte Bassompierres, wo die Moral um der Neigung willen, wie Goethe sagt, um der Liebe willen, wie er verschweigt, verletzt wird. Darum steht sie auch künstlerisch höher.

Was bedeuten aber die Unterhaltungen überhaupt künstle risch? Rosenkranz hat es als erster ausgesprochen : « Ferner ist zu erinnern, dass Goethe hier zuerst die moderne deutsche Novellenform begründete. Freilich, jetzt heisst fast alles Novelle, und doch ist zwischen ihr und ihren Grenznachbaren, der Erzählung und dem Roman, wohl ein Unterschied. Die Erzählung will eben ein Geschehen, ein Begebenheit, ein Handlung

in grösserer oder geringerer Umständlichkeit wiedergeben. » « Anders ist es mit dem Roman. Er sucht uns das Werden der Charaktere und aus ihnen das Werden der Tatsachen zu enthüllen. Er gibt uns nicht nur diese, sondern auch ihre Genesis. Er macht uns zum Mitwisser des ganzen Prozesses. Nicht mit Unrecht hat man ihn daher das moderne Epos genannt, insofern dasselbe von der Innerlichkeit des Gemütes nicht abstrahieren kann. Die Novelle unterscheidet sich von beiden Formen durch ihre Richtung auf eine epigrammatische Pointe, welche aus der Erzählung sich hervorkehrt. Die Entwickelung der Charaktere fällt fort, weshalb sie der äussern Gestalt nach der Erzählung sehr ähnlich ist, allein doch von ihr dadurch sich unterscheidet, dass sie einen besondern Zug nachdrücklich aus der Begebenheit und den sie produzierenden Personen hervortreten lässt. Bei Boccaccio verläuft sie sich aus diesem Streben heraus noch oft in die Anekdote, bei Cervantes in eine gewisse sententiöse Lehrhaftigkeit. Allein dies Streben nach Konzentration macht ihren Stil gedrungener, präziser. Die Struktur der Novelle wird durch dasselbe dramatischer und sie ist daher auch von den Dramatikern gern benutzt. » Dass Goethe mit diesen Geschichten die moderne Novelle geschaffen hat und dass nur auf ihnen Kleist aufbauen konnte, dies ist allerdings wahr und wird noch neuerdings von Paul Bastier bestätigt [1]. Es ist bekannt, wie Goethe in einem Gespräch mit Eckermann das Wesen der Novelle — (übrigens an der bekanntesten Stelle in einem erstaunlich schlechten Deutsch, das vielleicht das Eckermanns ist) — formuliert hat : « Was ist die Novelle anders als eine sich ereignete unerhörte Begebenheit? Dieses ist der eigentliche Begriff, und so vieles, was in Deutschland unter dem Titel Novelle geht, ist gar keine Novelle sondern bloss Erzählung oder was Sie sonst wollen. In jenem ursprünglichen Sinne einer unerhörten Begebenheit kommt auch die Novelle in den « Wahlverwandtschaften » vor. « Diese Formulierung führt in die Irre. Sie knüpft an Goethes « Novelle » an, die das Gegenteil einer solchen ist, nämlich eine erhabene Altersdischtung, in welcher die « unerhörte » Begebenheit sowohl in der Langsamkeit der Darstellung als auch in der allegorischen Tendenz, die selbst den Uebergang in die poetische Prosa nicht scheut, fast zurückgenommen erscheint und die höchstens in der Zeit ihrer ersten Konzeption, während des Umgagns mit Schiller, als Goethe daraus ein Gedicht in Stanzen machen wollte, eine wirkliche Novelle hätte werden können [2]. Dass aber auch die « Wunder-

1. La Nouvelle individualiste en Allemagne de Goethe à Keller. Paris, 1910.
2. Das Urteil Paul Heyses (Bastier S. 40). « L'auteur de Wilhelm Meister

lichen Nachbarskinder » in den Wahlverwandtschaften nur in dem Sinne eine Novelle sind, als sie die obersten Merkmale einer solchen zur Schau tragen, in Wirklichkeit ein mit bewusstester Berechnung an dieser Stelle eingeschobenes Gleichnis, das im Kontrast die verborgene Bedeutung des Romans aufschliessen soll, hat Walter Benjamin nachgewiesen, obwohl er auch Wert darauf legt, zu betonen, wie hier die Form des Romans durch die Novelle, als die er ursprünglich geplant war, veredelt wird [1]. Der Unterschied der Novelle von der Erzählung liegt nicht in der unerhörten Begebenheit, die in beiden vorkommen muss, sondern darin, dass die Novelle ein strengeres Verhältnis zur Wirklichkeit hat als die Erzählung, welche, wie der Roman, ohne Psychologie, ohne Konstruktion, ohne Erfindung von Menschen und ihren möglichen Weisen des Verhaltens nicht auskommen kann, wie ja auch die eben angedeutete Beziehung von Novelle und Roman in den Wahlverwandtschaften nichts anderes bedeutet als die Eliminierung der Psychologie. Die Novelle entspringt einem Faktum, und so wenig auch sie ein solches einfach ohne Zutat übernehmen könnte, im Sinne des schönen aber falschen Ideals von Naturpoesie, das die Brüder Grimm gegen Arnim ins Unrecht setzte [2] so muss sie im Wege der künstlerischen Gestaltung, unter Ausscheidung der Psychologie, denjenigen Stand der Wirklichkeit erreichen, von dem sie ausging, wie dies Kleist in der Marquise von O. getan hat und nur tun konnte, weil ein solches Muster wie das Erlebnis Bassompierres ihm vorgegeben war, mag er es nun gekannt haben oder nicht. Bastier sagt mit Recht (S. 35) : « La Nouvelle... apparaît comme la forme la plus ancienne, la plus naïve, la plus brute de la poésie épique. Les épopées proviennent de courts récits. Et ces courts récits qu'étaient-ils? Les faits divers d'une humanité jeune encore et barbare. On les contait pour leur singularité, et parce qu'on les tenait pour vrais. » Aber seine an und für sich glänzende Analyse des « Prokurator » (S. 176 ff) kann nicht vergessen machen, dass er in der Einleitung zu ihr ausdrücklich betont (S. 173) : « Quant aux autres récits des Entretiens ils manquent décidément d'ampleur, si bien que l'on pourrait circonscrire à l'un ou l'autre de ces ouvrages (— Proku-

appelait la Nouvelle Mélusine : conte fantastique, alors que c'est proprement une Nouvelle; et il donna le titre de Nouvelle à un récit, qui, en dépit de Goethe, demeure, évidemment, un conte fantastique » ist daher im Prinzip richtig, so bedeutungslos der Gattungscharakter gerade für diese Dichtungen sein mag.

1. Walter Benjamin : Goethes Wahlverwandtschaften. Neue deutsche Beitrage H. 1-2. München 1924.

2. Werner Kraft : Die Päpstin Johanna, eine motivgeschichtliche Untersuchung. Phil. Diss. Frankfurt a. M. 1925. Kapitel über Arnim.

rator und Ferdinand —) l'étude de la Nouvelle chez Goethe avant la fin du XVIII^e siècle. » Er lehnt es ab, sich auf Bassompierres Erlebnis zu beziehen, das die Forderung seiner eigenen Formulierung restlos erfüllt; um so weniger ist die Prüfung zu umgehen, ob denn der « Prokurator » wirklich eine Novelle ist und noch dazu ein moralische, wie Goethe ausdrücklich wahrhaben will. Bastier sagt (S. 51) : « Avec chaque écrivain, et parfois d'un de ses ouvrages à l'autre, l'élément singulier de la Nouvelle se déplace. Tantôt il réside dans une aventure, une catastrophe ; un coup du destin qui vient surprendre des héros d'une humanité ordinaire, moyenne. Tantôt, au contraire, ce sont des personnages d'exception qui se heurtent aux médiocrités de l'existence humaine. » Hier aber wird die Definition sich selbst untreu und bezieht sich nicht mehr auf die Novelle, sondern auf die Erzählung, als in welcher die Psychologie vorwaltet, und wirklich ist Stifters « Brigitta », die unter dem Gesichtspunkt der Novelle betrachtet wird, so wenig eine solche wie der « Prokurator ». Denn in diesem « Prokurator », den Goethe dem Antoine de la Salle nacherzählt, liegt nicht einmal eingefaltet, wie so oft bei Boccaccio, der Keim einer Novelle. Vielmehr ist es ein Gleichnis von höchst problematischer Bedeutung, in dem die Monologe der Quelle stilwidrig stehen geblieben sind. Dieser Ehemann, der das Weite sucht und mit seiner Frau zu moralischen Zwecken eine antimoralische Spekulation schlimmster Art eingeht; dieser Prokurator, der, anstatt zu lieben, mit ihr das Gleiche zu gleichem Zwecke tut; diese junge Frau, der mit dem Hunger die Erkenntnis der Liebe kommt, indem diese selbst vergeht — hier ist so wenig « Unerhörtes », dass es weit eher denkbar erscheint, Goethe habe sich einen bitteren Spass gemacht, den er mit allen Insignien des Ernstes verborgen habe, in einer breiten Form der Darstellung, die gerade nicht gedrungen wäre, in der Absicht, ihn besser zu verbergen. Die Wahrheit sagte er in Bassompierres Erlebnis : einer Novelle; wie er sie, in seinen ersten Weimarer Jahren, nach Boccaccios herrlicher Geschichte vom Falken als Drama sagen wollte und nicht gesagt hat [1].

1. Decamerone, Neunte Geschichte des fünften Tages. — Bastier zitiert S. 63 die Inhaltsformulierung aus der Einleitung zu Paul Heyses Novellenschatz. — Dies ist ein Beispiel, wie die Wahrheit eines Motivs noch verborgen selbst in der herrlichsten Erzählung liegen kann. Denn nicht dies ist der tiefste Sinn, dass die Frau dem Ritter, der ihr seinen Falken opfert, ihre Liebe zuwendet, *sondern dass sie es nicht tut.* Hierüber springt Boccaccio leichten Sinnes hinweg, lässt den Knaben der Frau, dessen bis zur Schwermut gesteigerte Begier nach dem Falken das Geschehen in Gang bringt, einfach sterben und die Liebenden sich finden. Die Opferung ihres Kindes mit der des Falken ist für ein strengeres Gefühl, das Dante gehabt hätte, sittlich unmöglich; und man darf glau-

Diese Wahrheit, die Goethe, wie gezeigt wurde, im Wesentlichen übersetzt hat, sowie er sie in Mignon gleichzeitig ausgesprochen und zurückgenommen, erschaffen und zerstört hat, ist die nackter, glühender, rasender, wahnsinniger Leidenschaft. Ein Umlauf wird umschrieben — Begegnung, Stelldichein, Vereinigung, Trennung, neue Verabredung, Tod — der in seiner Kürze und Sprachgedrungenheit einer Dantischen Episode gleichkommt. Eine Aeusserung Goethes über die Dichtung liegt nicht vor. Wohl aber lässt sich zeigen, dass Bassompierres Memoiren, die nach einer Aeusserung Frau von Steins [1] zu schliessen ein vielgelesenes Buch der ganz im Ancien Régime wurzelnden Hofgesellschaft gewesen sein müssen, einen tiefen und nachhaltigen Eindruck auf ihn gemacht haben. Was sprach hier zu ihm? Ein Mensch, der, wie Zelter, Haare auf den Zähnen hatte und der es noch wagte, aus dem Vollen resolut zu leben. In der Tat sind diese Memoiren in der Geschichte der Autobiographie darum merkwürdig, weil hier sich der Mensch noch restlos im Zusammenhang mit der Welt und seiner Stellung in ihr erfährt, ohne Selbsterklärung und Selbstrechtfertigung wie Rousseau, ohne Selbststilisierung, wie Goethe, überhaupt ohne Publikum und daher ohne Stil, bedeutungsfern aber echt.

Noch 1814, also zu einer Zeit, wo ganz andere und tief greifende Erlebnisse Goethe beherrschen, schreibt er in einem Brief an Knebel [2] : « Ich habe beinahe soviel Händel auf dem Halse, von guter und schlechter Sorte, als der Marschall von Bassompierre, welcher einer Tochter aus grossem Hause ein Kind gemacht hatte, eine sehr gefährliche Ehrensache ausbaden sollte und zugleich im Fall war, von seinen Creditore in den Schuldturm geführt zu werden. Dies alles hat er, wie er schreibt, durch die Gnade Gottes vergnüglich überstanden, und so hoff ich, soll es mir auch ergehen. » Dies ist die humoristische Paraphrase der folgenden Stelle bei Bassompierre [3] : « Il arriva que peu de jours après j'eus les cassations des procedures de ce bel archevesque d'Aix; que la mort de ma mere quy m'apporte quelque cinquante mille escus d'argent et me donna moyen de vendre pour cens mille escus de bien, et cens mille francs que j'eus de tous les dons vérifiés que j'avois (juillet) dont je traittay

ben, dass Goethe, gerade in Beziehung auf Frau von Stein, den Sinn dieses Geschehens als den *des gegenseitigen vergeblichen Opfers* erkannt hätte. Die Gestalt des Knaben macht die Novelle durch den Zwang zur psychologischer Motivierung unmöglich; es sei denn, dass der grosse Dichter es vermöchte, ihn auszuscheiden und seine Funktion im Verhältnis der Liebenden zu erhalten.

1. Gräf, H. G. : Goethe über seine Dichtungen. T. I, 1901, S. 328.
2. Weimarer Ausg., IV Bd. 24. S. 286.
3. Chantérac, vol. II, S. 6 ff.

avesques un nommé Verton, me firent payer sept cens mille livres de dettes, quy me mirent fort à mon ayse; la brouillerie quy estoit entre mary et femme s'accommoda (aust); la fille accoucha heureusement, et sans que l'on s'en aperceut, le 13e d'aust; et je m'en allay a Rouan ou je gaignay mon proces contre Antragues a pur et a plein : de sorte que je fus delivré en mesme ou peu de temps de tous ces divers et fascheux inconveniens. » Dieser erstaunliche Bericht ist, nach Düntzer, die Quelle zu Goethes prachtvoller, 1802 gedichteter Ballade « Ritter Kurts Brautfahrt [1] ». Das bedrängte Weltkind ist meisterhaft dargestellt. Düntzer, der sich bemüssigt fühlt, Goethe zu entschuldigen, schreibt den Satz : « Der launige Ton muss freilich manches in der leicht gehaltenen Ballade entschuldigen. » Im Gegenteil stellt das Gedicht die Frische der Quelle dar und beweist, mit welchen *reinen* Augen Goethe auf die Dinge sah, unbekümmert, dass Zeitgenossen oder spätere Erklärer diesen Blick nicht ertragen könnten. Denn niemand hat hier etwas geahnt. Wie die Reaktion der Zeitgenossen auf die « Unterhaltungen » Verlegenheit war, von dem Märchen abgesehen, auf das sie sich vielleicht gerade wegen der Unverständlichkeit stürzten, so drückte diese sich in besonderem Grade in der Ignorierung der Geschichten aus dem Bassompierre aus, und selbst August Wilhelm Schlegel findet in seiner Recension der Horen nur das Wort des Unverständnisses. « Alle Zaubereien des Verfassers reichen dagegen nicht hin, den harten Kontrast in dem Abenteuer des Marschalls de Bassompierre ohne Widerwillen verschmerzen zu können [2]. » Er weiss nicht einmal, dass es eine Uebersetzung ist und schiebt Goethe zu, was dieser am Original mit Recht unverändert liess. Die moralische Luft, in der Goethe lebte, und gegen die er seit seiner Flucht nach Italien aufbegehrte, wird aber seltsamerweise am schroffsten, unter ausdrücklicher Beziehung auf Bassompierre, von Frau von Stein ausgedrückt, die an Schillers Frau an der schon erwähnten Stelle schreibt : « Dem Goethe scheint's gar nicht mehr ernst um's schreiben zu sein, dass er die bekannte Geschichte der Mademoiselle Clairon... und die aus des Bassompierre sehr bekannten Mémoires, die er doch wahrhaftig nicht wird für eine Geistergeschichte wollen passieren lassen, indem sie sehr körperlich war, gut genug zum Inhalt eines so sehr respectablen Journals wie die « Horen » hält. » Diese Aeusserung ist wichtig, weil sie über die Art von

1. Goethes Werke. Bd. 1. Deutsche Nationalliteratur (Bd. 82. S. 126). Düntzer verlegt das Erlebnis irrtümlich in das Jahr 1715. Er meint 1615. Bassompierre ist 1642 gestorben.

2. Düntzer : Erläuterungen zu den deutschen Klassikern. Bd. 58. S. 58. f.

Goethes Verhältnis zu Frau von Stein einen Wink gäbe, falls es dessen noch bedürfte. Man darf fragen, ob die Schreiberin dieser Zeilen diese Geschichte als gegen sich gerichtet empfand, wenn man nicht so weit gehen will, gerade hier den Punkt zu sehen, der Goethes tiefstes Interesse begründet, diese Geschichte zu dieser Zeit zu erzählen : das mächtige Spiegelbild nach dem Bruch, in dem sich, die gemeint war, erkannt hätte.

IV

Dass Goethe Bassompierres Geschichte, von der konstruktiven Betonung des Pestmotivs und den stilistischen Retouchierungen abgesehen, im wesentlichen als Uebersetzung hat bestehen lassen, ist gewiss nicht zufällig sondern subjektiv der Ausdruck seines Kunstverstandes, der, das Unmögliche begehrend, nur das Mögliche darstellte, objektiv der Ausdruck für die von Prinzip und Form selbst seinem Vermögen gesetzten Grenzen. Hofmannsthal, dessen Ephemeres abstirbt, dessen Wesentliches sich der Erkenntnis immer reiner entfaltet, hat mit Goethe den Kunstverstand gemeinsam. Dafür gibt es viele theoretische Beweise. Ein praktischer Beweis, dessen besondere Triftigkeit die Kritik bis heute nicht mit genügender Schärfe erkannt hat, ist das Wagnis, Bassompierres Geschichte noch einmal zu erzählen, die beiden Quellen der Geschichte an die Stirn zu schreiben — ein in der neueren Zeit ungewöhnlicher Vorgang — und damit das Odium der Goethe-Aehnlichkeit, die ihm in Beziehung auf die repräsentative Oberfläche seines Wesens mit Recht vorgeworfen wurde, durch einen Willensakt auf sich zu nehmen, der es ermöglichte, zusammen mit anderen Beziehungen zu Goethe, sein Echtes ein Leben lang teils ungenau, teils gar nicht zu sehen. Auch in seiner Dichtung ist die Uebersetzung stehen geblieben, als Rahmen, dessen leere Stellen er ausfüllt : inhaltlich und sprachlich. Aber es entsteht ein eigenes Gebilde von eigenem Rang, den zu bestimmen die Aufgabe ist.

So beginnt die Geschichte [1] : « Zu einer gewissen Zeit meines

1. Hofmannsthal : Wege und Begegnungen. Mit einem Nachwort von Walther Brecht. Leipzig : Reclam 1931. S. 3 f. Erster Druck : Die Zeit. Wien 1900. Nr. 321-22. In Buchform zuerst erschienen in « Das Märchen der 672 ». Nacht und andere Erzählungen. Bibliothek moderner deutscher Autoren.

Lebens brachten es meine Dienste mit sich, dass ich ziemlich regelmässig mehrmals in der Woche um eine gewissen Stunde über die kleine Brücke ging (denn der Pont neuf war damals noch nicht erbaut), und dabei meist von einigen Handwerkern oder anderen Leuten aus dem Volk erkannt und begrüsst wurde, am auffälligsten aber und regelmässigsten von einer sehr hübschen Krämerin, deren Laden an einem Schild mit zwei Engeln kenntlich war, und die, so oft ich in den fünf oder sechs Monaten vorüber kam, sich tief neigte und mir so weit nachsah, als sie konnte. » Bei Goethe heisst der gleiche Satz : « Seit fünf oder sechs Monaten hatte ich bemerkt, so oft ich über die kleine Brücke ging (denn zu der Zeit war der Pont neuf noch nicht erbaut), dass eine schöne Krämerin, deren Laden an einem Schilde mit zwei Engeln kenntlich war, sich tief und wiederholt vor mir neigte und mir so weit nachsah, als sie nur konnte. » Schon hier ergeben sich wichtige Unterschiede. Goethe übersetzt; Hofmannsthal interpretiert die Quelle. Bassompierre hat das Erlebnis *vor* vier oder fünf Monaten gehabt, und schon die Ungenauigkeit in der Angabe des Datums verrät, dass es sich um eine verhältnismässig kurze Zeit handelt, die in besserem Einklang mit der Leidenschaft der Frau steht als die Monate, die Goethe dem Geschehen zuweist. « Seit fünf oder sechs Monaten », diese, Goethes, noch ein an ein bestimmtes Jahr — 1606 — anknüpfende Zeitbestimmung, die doch so wenig einer Motivation dient, dass man beinahe eine falsche Uebersetzung vermuten könnte, kann Hofmannsthal nicht brauchen, er lässt sie im Ungewissen, Geheimnisvollen. Die Atmosphäre ist dichterisch; die Beziehung zum historischen Faktum formal. Dies ist keine Novelle sondern eine Erzählung, nur darin noch mit jener verknüpft, dass ihr Umriss stehen geblieben ist. Anderseits tilgt Hofmannsthal die Zeitangabe nicht völlig sondern bringt sie später und knüpft an sie weitere Motivierungen. Sie unterbauen entweder das spätere Bekenntniss der Liebenden, was sie nicht für einen Bassompierre tue, oder sie beziehen sich auf dessen Worte : « ...et la saluois avesques plus de soin », so als ob es bedeutete : sorgfältiger (als die anderen), wo es mit mehr Wahrscheinlichkeit, dem Selbstbewusstsein des Marschalls entsprechend, bedeuten wird : sorgfältiger (als ihr eigentlich zukam). Er gibt das « plus de soin » mit Goethe aber richtig und doch im Gegensatz zu der auf es bezogenen Motivierung durch « sorgfältig » wieder. — Warum Goethe die Zeit von vier bis fünf Monaten auf fünf bis sechs erhöht, ist aus seinem Text nicht ersichtlich. Dass Hofmannsthal die Ereignisse in den « Spätwinter » verlegt, kann nicht ursprünglicher Eingebung entspringen. Dann wäre

die Uebernahme der Goetheschen Zeitveränderung überflüssig, da ja der Leser einer Dichtung nicht mit der Quelle vergleicht, und auch gedankenlos. Der Vorgang muss vielmehr so erklärt werden : Hofmannsthal hat bei der Lekture Bassompierres, der sich des Ereignisses im Juli 1606 erinnert, die Goethesche Aenderung der Zeit festgestellt. Er rechnete nach und kam auf den Januar, und es ist durchaus möglich, zu vermuten, dass der « Spätwinter » ihm erst das Stichwort gab zu allem, was den Eigenwert seiner Dichtung gegenüber den Vorlagen bildet. — Es is auch nicht unwichtig, darauf hinzuweisen, dass die Angabe über den Bau des Pont neuf bei Hofmannsthal dem Geheimnis *seines* Bassompierre insofern entgegenwirkt als der terminus ante quem dadurch verraten wäre. Das ist gewiss eine Kleinigkeit aber sie bezeugt gut die Gefahr, die darin liegt, sich auf eine historische Quelle zu berufen und gleichzeitig von ihr abzusehen. — Bassompierre sieht zuerst une « belle femme », deren Beruf er dann hinzufügt; Goethe kommt der Konvention entgegen, indem er zwar die Schönheit beibehält, sie aber mit dem Beruf vereinigt; Hofmannsthal verringert aus technischen Erwägungen die Schönheit der « sehr hübschen Krämerin », um sie später um so stärker erstrahlen zu lassen. — Der Satzrhythmus ist völlig der Goethes, wie überhaupt die folgenden Sätze bis zur Annahme des Rendez-vous wörtlich aus Goethe übernommen sind, mit einer Ausnahme : die Bedingung, die Nacht mit ihr unter einer Decke zubringen zu wollen, stellt sie nicht [1]. Dies aber ist die Einleitung eines völligen Stilwechsels, und hier beginnt die neue Dichtung. Doch vorher gilt der nächste Abschnitt einer weit über Goethe hinausgehenden Verstärkung des Pestmotivs. Es werden Beispiele genannt, wer an der Pest gestorben sei. Genau so problematisch wie bei Goethe werden die Matratzen usw., die ein Marschall ins Bordell bringen lässt, mit der Pest begründet; der Auftrag, zu heizen, mit dem Spätwinter. Die Kupplerin wird bei Bassompierre mit Namen genannt. Sie verliert ihn, gerade weil sie historisch ist, wie auch bei Goethe. Der Diener — « dieser Diener Wilhelm aus Courtray » —, den ein Marschall nicht mit Namen nennt, erhält ihn, weil er eine gewisse Rolle spielt. Dieser Wechsel von Namenberaubung und Namengebung ist nicht ohne Reiz. — Hofmannsthal ist ein moderner Mensch und hat als solcher nicht mehr das intakte Verhältnis zur Sinnlichkeit, das Bassompierre, ein Kind wil-

1. Er lässt aber, wie Goethe, den Namen der Antragues (Chantérac 1 S. 184) fort und setzt dafür « gewisse Damen. » Goethe hat « einige Damen ». Auch diese Aenderung zeigt deutlich die Tendenz, das Geheimnisvolle zu betonen; die übrigens auch in der « gewissen Kupplerin » (S. 4) wiederkehrt.

derer Zeiten, brutal aber naiv, gehabt hat und das Goethe zustimmend übernimmt. Er muss daher anders motivieren. Es ist die gleiche Gewalt der Liebe, aber sie wehrt sich gegen den Trieb, und wo dort die heilige Identität des Eros die Zeit förmlich überspringt, um ihr Ziel zu erreichen, muss hier die Glut sich prüfen und bewähren, und jene veränderte Funktion der Zeitbestimmung gewinnt einen tiefen Sinn; der vollends bestätigt wird durch die Kupplerin, die, bei Bassompierre und bei Goethe nur genannt, hier eine aktive Rolle spielt und obwohl sie stumm ist, vorausdeutet auf die Gestalt der Amme in der « Frau ohne Schatten », wie denn die Krämerin sowohl die Ungeduld der Färberin als auch die Majestät der Kaiserin im Keime enthält. Das Bild erinnert in seiner stummen Wucht an Rembrandt und beschwört die Stimmung herauf, die etwa von der dunklen Trauerfarbe der Bethsabe ausgeht. Walther Brecht denkt allerdings (S. 68) an Manet, Renoir und Monet, und so liesse sich auch die Trauer von Manets Olympia anüfhren die allerdings der Farbe nach weiss ist. « Den Abend ging ich hin und fand eine sehr schöne Frau von ungefähr zwanzig Jahren auf dem Bette sitzen, indes die Kupplerin, ihren Kopf und ihren runden Rücken in ein schwarzes Tuch eingemummt, eifrig in sie hineinredete. Die Tür war angelehnt, im Kamin lohten grosse frische Scheiter geräuschvoll auf, man hörte mich nicht kommen, und ich blieb einen Augenblick in der Tür stehen. Die Junge sah mit grossen Augen ruhig in die Flamme; mit einer Bewegung ihres Kopfes hatte sie sich wie auf Meilen von der widerwärtigen Alten entfernt; dabei war unter einer kleinen Nachthaube, die sie trug, ein Teil ihrer schweren dunklen Haare vorgequollen und fiel, zu ein paar natürlicher Locken sich ringelnd, zwischen Schulter und Brust über das Hemd. Sie trug noch einen kurzen Unterrock von grünwollenen Zeug und Pantoffeln an den Füssen. » Die erste Hälfte des Eingangssatzes gehört noch Goethe, aber es ist sehr bezeichnend für Hofmannsthals Kunstverstand, dass er die Beschreibung des Kleides der Frau nicht wie Goethe sofort bringt sondern teils erst nach dem Bilde der Frau vor dem Feuer, teils verwebt mit dem Bilde wie bei der Nachthaube — die bei Goethe noch ohne satirischen Beiklang Nachtmütze heisst —, unter der die Haare hervorquellen. Seine Phantasie reagiert bildhaft, nicht, nur äusserlich unter dem mächtigen Eindruck der malerischen Tendenzen seiner Epoche, sondern auch innerlich, indem er vom Bilde zum Sein, von der Vorstellung zur Sache, von der gespiegelten zur wirklichen Welt strebte und dieses Streben als das eigentliche Problem seines Lebens empfand, welchem

wechselnde Gestalt zu geben er sich bemühte [1]. — « In diesem Augenblick musste ich mich durch ein Geräusch verraten haben : Sie warf ihren Kopf herum und bot mir ein Gesicht entgegen, dem die übermässige Anspannung der Züge fast einen wilden Ausdruck gegeben hätte, ohne die strahlende Hingebung, die aus den weit aufgerissenen Augen strömte und aus dem sprachlosen Mund wie eine unsichtbare Flamme herausschlug. Sie gefiel mir ausserordentlich; schneller als es sich denken lässt, war die Alte aus dem Zimmer und ich bei meiner Freundin. » Hier sind nur die Worte « sie gefiel mir ausserordentlich » von Goethe übernommen. Dieser, als der gewaltige Einzelne, den das Volk ohne Antwort liess, konnte die deutsche Prosa nicht im Sinne echter Verbindlichkeit schaffen, er konnte nur für sie ein individuelles Stilgesetz der Konvention ausbilden, das nicht anzuwenden die spätere Dichtung gezwungen war. Dies hat in der Praxis Hofmannsthal nicht immer gewusst, hier ist es schön, zu sehen, wie sich unmittelbar an einem Goetheschen Objekt sein eigener Wille zur Prosa entzündet : in die doppelt vorgegebenen Umrisse strömt eine neue Welt der Anschauung im Geistigen wie im Sinnlichen ein, und wie im schönen Wachstum eines Knaben dehnen sich die Glieder der Prosa und werden gedrungen. Der Vorgang wird in den folgenden Sätzen noch deutlicher : « Als ich mir in der ersten Trunkenheit des überraschenden Besitzes einige Freiheiten herausnehmen wollte, entzog sie sich mir mit einer unbeschreiblich lebenden Eindringlichkeit zugleich des Blickes und der dunkeltönenden Stimme. Im nächsten Augenblick aber fühlte ich mich von ihr umschlungen, die noch inniger mit dem fort und fort empordrängenden Blick der unerschöpflichen Augen als mit den Lippen und den Armen an mir haftete, dann wieder war es, als wollte sie sprechen, aber die von Küssen zuckenden Lippen bildeten keine Worte, die bebende Kehle liess keinen deutlicheren Laut als ein gebrochenes Schluchzen empor. » Auch bei Bassompierre, wo er in dem erotisch-euphemistischen, aus dem Volkslied bekannten Sinn dieses Wortes mit ihr spielen (jouer) und bei Goethe, wo er sich « einige Freiheiten herausnehmen » will, bestimmt die Liebe, wenn auch auf die bündige Art einer Naturkraft, das Handeln der Frau. Hier wird die Hingabe der Liebenden dargestellt.

Ein Kriterium der guten Prosa ist darin erkennbar, dass nicht der Nebensatz den Hauptsatz verdrängt, sondern dass der

1. Walter Brecht : Hofmannsthals Ad me ipsum und seine Bedeutung. Jahrbuch des Freien Deutschen Hochstifts. Frankfurt a. M. 1930.

Hauptzatz den Nebensatz beherrscht. Der Relativsatz, der den Fortschritt der Handlung ausdrückt, ist schlecht, wenn er nur aus der geistigen Trägheit des Sprechenden kommt; hier ist er gut, indem er das Unmittelbare des Geschehens abbildet : der Dichter hat, mit seiner Gestalt, nicht Zeit, Atem zu einem neuen Hauptsatz zu holen; dessen Funktion, darum, der Nebensatz übernimmt. Sachlich ist nicht zu übersehen, dass in einer unzweideutigen erotischen Situation der Anteil der Augen vor dem des Mundes und der Arme betont wird : die Liebe kommt aus der Seele, nicht aus dem Schoss, den sie preisgibt. Das « ihr » jenes Relativsatzes erhält ein Gewicht, in dem er fast schon selber liebt, der kurz darauf im plötzlichen Einschlafen sie mit einer anderen verwechselt, — « und so überfiel mich mitten unterdiesen reizenden und geheimnisvollen Abenteuer, als ich von weichen Armen im Nacken umschlungen und mit duftendem Haar bestreut dalag, eine so plötzliche heftige Müdigkeit und beinahe Betäubung, dass ich mich nicht mehr zu erinnern wusste, wie ich denn gerade in dieses Zimmer gekommen wäre, ja sogar für einen Augenblick die Person, deren Herz so nahe dem meinigen klopfte, mit einer ganz andren aus früherer Zeit verwechselte und gleich darauf fest einschlief. » Es ist möglich, dass Hofmannsthal diese Verwechslung erfunden hat, um den von Bassompierre gefühlten Standesunterschied auszugleichen, aus jeden Fall zeigt er sich hier am weitesten von der Quelle entfernt. Der wirkliche Bassompierre greift zu; der gedichtete erlebt. Das Erlebnis der Verwandlung ist das tiefste, das Hofmannsthal immer wieder erfahren hat. Davon trägt noch sein hinterlassenes Romanfragment « Andreas oder die Verwandelten »[1] den Namen. Hier ist davon ein früher Keim.

In dem zweiten Teil der Nacht — diese Teilung ist ein Kunstgriff, dessen Bassompierre wie Goethe nicht bedürfen — entsteht Raum, um die beiden Hälften der Welt in dem Symbol jetzt des glühenden, dann des verlöschenden Feuers zur Anschauung zu bringen. « Als ich wieder erwachte, war es noch finstere Nacht, aber ich fühlte sogleich, dass meine Freundin nicht mehr bei mir war. Ich hob den Kopf und sah beim schwachen Schein der zusammensinkenden Glut, dass sie am Fenster stand : sie hatte den einen Laden aufgeschoben und sah durch den Spalt hinaus. Dann drehte sie sich um, merkte, dass ich wach war, und rief (ich sehe noch, wie sie dabei mit dem Ballen der linken Hand an ihrer Wange emporfuhr und das vorgefallene Haar über die Schulter zurückwarf) : « Es ist noch lange nicht

1. Berlin : Fischer, 1932.

Tag, noch lange nicht! » Nun sah ich erst recht, wie gross und schön sie war, und konnte den Augenblick kaum erwarten, dass sie mit wenigen der ruhigen grossen Schritte ihrer schönen Füsse, an denen der rötliche Schein emporglomm, wieder bei mir wäre. Sie trat aber noch vorher an den Kamin, bog sich zur Erde, nahm das letzte schwere Scheit, das draussen lag, in ihre strahlenden nackten Arme und warf es schnell in die Glut. Dann wandte sie sich. Ihr Gesicht funkelte von Flammen und Freude, mit der Hand riss sie im Vorbeilaufen einen Apfel vom Tisch und war schon bei mir ihre Glieder noch vom frischen Anhauchs des Feuers umweht und dann gleich aufgelöst und von innen her von stärkeren Flammen durchschüttert, mit der Rechten mich umfassend, mit der Linken zugleich die angebissene kühle Frucht und Wangen, Lippen und Augen meinem Mund darbietend. Das letzte Scheit im Kamin brannte stärker als alle anderen. Aufsprühend sog es die Flamme in sich und liess sie dann wieder gewaltig emporlohen, dass der Feuerschein über uns hinschlug, wie eine Welle, die an der Wand sich brach und unsere umschlungenen Schatten jäh emporhob und wieder sinken liess. Immer wieder knisterte das starke Holz und nährte aus seinem Innern immer wieder neue Flammen, die emporzüngelten und das schwere Dunkel mit Güssen und Garben von rötlicher Helle verdrängten. Auf einmal aber sank die Flamme hin, und ein kalter Lufthauch tat leise wie eine Hand den Fensterladen auf und entblösste die fahle widerwärtige Dämmerung. » Die Sätze sind von unvergleichlicher Anschauung gesättigt, Hauptsätze, die wirklich von Flammen und Freude funkeln, so leichten Fusses ausschreiten zu dürfen. Die Kraft des Stils zeigt sich bis in die feinsten Fasern. Es heisst : « mit wenigen der ruhigen grossen Schritte ». Sie hätte auch mit wenigen grossen Schritten kommen können, aber dann wäre die geringe Zahl nicht so distanziert, dass man sie wirklich sieht : der Vorgang dieses Schreitens ist zur Anschauung gebracht. Oder es heisst, « dass der Feuerschein über uns hinschlug, wie eine Welle, die an der Wand sich *brach* ». Hier sind mit seltsamer Kraft die Seiten vertauscht. Die Welle ist ein Bild, das mit der Zeitform der Gegenwart verknüpft wäre, einer abstrakten, nichtssagenden Gegenwart ewigen Lebens. Die Welle an der Wand ist dem sich erinnernden Erzähler mit dieser, der *wirklichen* Gegenwart verknüpft, und er rettet aus dem Bilde in die Sprachform der Vergangenheit sich und sein Erleben. Der Widerspruch des Bedürfnisses zugleich nach Klarheit der Gegenwart und nach Realität der Vergangenheit führt zu einer nicht logisch aber geistig gerechtfertigten Sprachgestalt.

Auf die Symbolkraft des Feuers, des Apfels, auf die mimische Ausdrucksgewalt weist Walther Brecht (S. 68) mit treffenden Worten hin. Aber er irrt, wenn er eben da schreibt : « Was jedoch künstlerisch daran reizte, war die schon wegen des anderen Ausgangspunktes notwendig von der Goetheschen ganz verschiedene darstellerische Aufgabe : plötzlich aufflammende tiefe Liebe einer Frau zu einem eben erst erblickten Manne, bedingungslose Hingabe als elementare Leidenschaft, rätselvolles Faktum, dargestellt aber nur in scheinbar einfachster, in Wirklichkeit fast raffinierter Form. » Denn der Ausgangspunkt ist genau der gleiche, nur die Motivierung ist verschieden und führt, wie gezeigt wurde, zu einer Verschiebung der Zeitangabe, in der sich auch der Sinn ändert; bedingungslose Hingabe, auch bei Hofmannsthal vorhanden, braucht durch die Beziehung auf die Seele « fünf bis sechs Monate », um sich auszudrücken, und von dem « eben erst erblickten Manne » dürfte, streng genommen, nicht mehr die Rede sein. — Es folgt nun das fahle Erwachen des Tages. « Von irgendwoher, weit her, wie aus der Erinnerung heraus, schlug eine Turmuhr, und eine feuchtkalte Luft, die keiner Stunde angehörte, zog sich immer stärker herein, dass wir uns schaudernd aneinanderdrückten. » Die Pest ragt leise mahnend herein. Die Liebenden essen die letze Hälfte des Apfels auf. Sie verabreden eine neue Zusammenkunft, und damit wird der Goethesche Text wieder aufgenommen. Aber auch hier sind die Varianten ausserordentlich charakteristisch, sowohl sprachlich als sachlich. « Den andern Morgen fragte ich sie : ob ich sie nicht noch einmal sehen könnte, ich verreise erst Sonntag, und wir hatten die Nacht vom Donnerstag auf den Freitag mit einander zugebracht ». So Goethe. Bei Hofmannsthal heisst es im letzten Satz : « Dies war *aber* die Nacht vom Donnerstag auf den Freitag gewesen. » So geringfügig die Nuance erscheinen mag, so wird doch hier klar, dass Goethes Stil nicht ostendiert. Das « aber » [1], das so stark erklingt, aus der Bibel und aus Hölderlins Hymnen in Hofmannsthals Ohren nachhallend, ist von archaisierendem Reiz, bezeichnet aber auch ein Jahrhundert sachlichen Sprachverlusts bei umso grösserer Sprachgier; Goethes « und » ist mehr. — Sachlich bezeichnet die Motivierung der zweiten Verabredung bei Goethe

1. In dem Grimmschen Wörterbuch heisst es : « Einen leiseren Ausdruck empfängt aber im Vordersatz, wenn es, wie selbst oft im Neuen Testament das griechische de verdeutscht. » — « Solche aber sind zumal dem deutschen Hexameter unentbehrlich... und so kann sie jeder einmal in Gang gekommene Vortrag, nach mannigfacher Abstufung, allenthalben einfügen, wie denn überhaupt diese Partikel der Rede häufig Ton und Schatten verleiht.

(Bassompierre) und Hofmannsthal den Unterschied zwischen der Wirklichkeit, welche schon die ganze Dichtung in sich beschliesst, und dieser, welche mit den feineren Mitteln der Psychologie nur zu ihr strebt. Bei Goethe macht Bassompierre einige Einwendungen, und die Frau sagt geradezu : « Ihr seid wohl meiner in diesem Augenblicke schon überdrüssig und wollt nun Sonntags verreisen » usw. Bassompierre (« ich war leicht zu überreden ») willigt sofort ein. Dann folgt die grosse Rechtfertigungsrede. Dies ist Hofmannsthal offenbar zu einfach. Er streicht also die erste Rede ganz und lässt die Frau auf « die Schwierigkeiten », die er macht, sprachlos reagieren, indem es heisst, dass sie « sie mit keinem Worte, aber mit einem überaus schmerzlich fragenden Blick und einem gleichzeitigen, fast unheimlichen Hart-und Dunkelwerden ihres Gesichts anhörte. » Dies ist im Einklang mit der auch sonst angeschwebten mimisch-physiognomischen Wirkung, und der Gegensatz dann der grossen Rede wirkt besonders stark; die vielfach nuanciert und unterbrochen ist. Sie beginnt : « Ich weiss recht gut, dass ich um deinetwillen in ein schändliches Haus gekommen bin; aber ich habe es freiwillig getan, weil ich mit dir sein *wollte*, weil ich *jede* Bedingung eingegangen wäre. » Goethes « unüberwindliches Verlangen » lässt er fort und ersetzt es durch die Sperrung von Wollen und Bedingung, ohne allerdings, wie Goethe, zu sagen, dass unter « jeder » Bedingung ihr etwas vorschwebt, was noch über ihren Entschluss hinausgeht, um der Liebe willen ein Bordell aufzusuchen : was aber Bassompierre zu sagen wagt. Unbeschadet aller prinzipiellen Bedenken ist es bewunderungswürdig, wie überzeugend Hofmannsthal, was bei Goethe der Konvention zum Opfer fällt, psychisch motiviert. Er unterbricht die Rede dort, wo der Satz mit den Worten endet : « ...weil du der Mensch auf der Welt bist, der mir durch seine Gegenwart *dieses Haus da* ehrenwert macht! Bassompierre nennt die Sache beim Namen; es ist ein Bordell; Goethe spricht von « diesem Ort ». Bei Hofmannsthal heisst es dann weiter : « Sie sagte : « Haus »; einen Augenblick war es, als wäre ein verächtlicheres Wort ihr auf der Zunge. » Hier erlebt also die Heldin selber den Drang, die Konvention zu durchbrechen, und ihre Selbstbezwingung ist ein Zug von grosser Wahrheit, der allerdings durch die Fortsetzung beeinträchtigt wird, indem nun wieder, wenn von dem Zurückweichen der gemeinen Dinge vor ihren Augen die Rede ist, Hofmannsthal sich Bassompierre substituiert. Es folgt das Geständnis, dass sie ausser ihm nur ihrem Manne angehört habe, ihr Verzweiflung, er könnte dies nicht glauben, ihre Besänftigung, ihr Lächeln, das, « wie ein

Licht zugleich aus den Augen und rings um die Lippen hervorbrechend, in einem Moment alle Spuren des Weinens wegzehrte und das ganze Gesicht mit Glanz überschwemmte. » Die ganze frei erfundene Stelle, der Stimmungswechsel, ist sehr schön, wenn auch sehr modern; bezaubernd dann die fast ironische Paraphrase zu dem einfachen Beschluss der Rede bei Goethe : « Wollt Ihr mich noch einmal sehen, so will ich Euch bei meiner Tante einlassen. » Denn nun fährt Hofmannsthal fort : « Nun war es das reizendste Spiel, wie sie wieder mit mir zu reden anfing, indem sie sich mit dem Satz : « Du willst mich noch einmal sehen? so will ich dich bei meiner Tante einlassen ! endlos herumspielte, die erste Hälfte zehnfach aussprach,bald mit süsser Zudringlichkeit, bald mit kindischem gespielten Misstrauen, dann die zweite mir als das grösste Geheimnis zuerst ins Ohr flüsterte, dann mit Achselzucken und spitzem Mund, wie die selbstverständlischste Verabredung von der Welt, über die Schulter hinwarf und endlich, an mir hängend, mir ins Gesicht lachend und schmeichelnd wiederholte. » Fast scheint es, als wenn Hofmannsthal gespürt hätte, wie wenig überzeugend das ganze Motiv wirkt. Es soll der Sittlichkeit der Liebenden Genüge tun; sie geht nicht zum zweiten Male in das Bordell. Indem sie nun selber, in dem schuldlosen Zynismus einer erotisch Gebannten, ihrer eigenen Reinheit zu spotten scheint, könnte der Dichter andeuten, dass auch er das vorgeschobene Motiv nicht für das eigentliche hält. Dies bleibt aber im Dunkel, und es muss so lange im Dunkel bleiben, als Bassompierres Bericht nicht restlos aufgeklärt ist. « Sie beschrieb mir das Haus aufs genaueste, wie man einem Kind den Weg beschreibt, wenn es zum erstenmal allein über die Strasse zum Bäcker gehen soll » — dies ist eine sehr dichterische Umschreibung der auch bei Goethe fortgelassenen Strassennamen des Originals. Der ganze stilistisch sehr schöne Staz, der ihr Weggehen festhält, — « Und indem sie die Augen schloss, als ob ihr schwindelte, warf sie den Kopf zurück, breitete die Arme aus und umfing mich und war gleich wieder aus meinen Armen und in die Kleider eingehüllt, fremd und ernst, und aus dem Zimmer; denn nun war völlig Tag » — fehlt bei Goethe, und auch Bassompierre schliesst das Rendez-vous mit ihrer Beschreibung jener Treppe im Hause der Tante, die zu ihrem Zimmer führt. Ist auch das Weggehen an sich kein wichtiger Vorgang, so berührt es doch seltsam, dass Bassompierre sich seiner nicht wenigstens so weit erinnert, dass er es in einem Satz erwähnt. Wenn irgendwo könnte hier die schon mehrfach erwähnte Bruchstelle in dieser Geschichte greifbar sein.

Die Wartezeit bis zu dem zweiten Stelldichein wird bei Goethe in drei Zeilen erledigt. Für Hofmannsthal wird die schon bei Goethe angedeutete Ungeduld des Liebenden der äussere Anlass, um eine Scene von hoher dichterischer Schönheit einzufügen, die zugleich das Motiv ausschöpft, welches Bassompierre ignorieren musste, da es ihm ja nicht um Motivation sondern um Darstellung von Erlebtem geht : den Ehemann. Der Liebende steht vor dem Haus der Geliebten. Im Zimmer ist nicht sie sondern der Mann. « Neugierig, diesen Krämer zu sehen, den ich nicht erinnern konnte, auch nur ein einziges Mal in seinem Laden erblickt zu haben, und den ich mir abwechselnd als einen unförmlichen, dicken Alten vorstellte, trat ich ans Fenster und war überaus erstaunt, in dem gut eingerichteten vertäfelten Zimmer einen ungewöhnlich grossen und sehr gut gebauten Mann umhergehen zu sehen, der mich gewiss um einen Kopf überragte und, als er sich umdrehte, mir ein sehr schönes, tiefernstes Gesicht zuwandte, mit einem braunen Bart, darin einige wenige silberne Fäden waren, und mit einer Stirn von fast seltsamer Erhabenheit, sodass die Schläfen eine grössere Fläche bildeten, als ich noch je bei einem Menschen gesehen hatte. Obwohl er ganz allein im Zimmer war, so wechselte doch sein Blick, seine Lippen bewegten sich, und indem er unter dem Auf-und Abgehen hier und da stehenblieb, schien er sich in der Einbildung mit einer anderen Person zu unterhalten : einmal bewegte er den Arm, wie um eine Gegenrede mit halb nachsichtiger Ueberlegenheit wegzuweisen. Jede seiner Gebärden war von grosser Lässigkeit und fast verachtungsvollen Stolz, und ich konnte nicht umhin, mich bei seinem einsamen Umhergehen lebhaft des Bildes einessehr erhabenen Gefangenen zu erinnern, den ich im Dienst des Königs während seiner Haft in einem Turmgemach des Schlosses zu Blois zu bewachen hatte. Diese Aehnlickeit schien mir noch vollkommener zu werden, als der Mann seine rechte Hand emporhob und auf die emporgekrümmten Finger mit Aufmerksamkeit, ja mit finsterer Strenge hinabsah. Denn fast mit der gleichen Gebärde hatte ich jenen erhabenen Gefangenen öfter einen Ring betrachten sehen, den er am Zeigefinger der rechten Hand trug und von welchem er sich niemals trennte. Der Mann im Zimmer trat dann an den Tisch, schob die Wasserkugel vor das Wachslicht und brachte seine beiden Hände in den Lichtkreis, mit ausgestreckten Fingern : er schien seine Nägel zu betrachten. Dann blies er das Licht aus und ging aus dem Zimmer... » Es ist wieder ein gültiger Beweis für Hofmannsthals instinktsicheren Kuntsverstand, dass er diesen Ehemann, an sich die wichtigste Figur

im psychologischen Kausalnexus des die Wirklichkeit nachschaffend interpretierenden Dichters, nicht psychologisch sondern physiognomisch darstellt : er spricht nicht. Die Frau, deren mimisch-physiognomische Charakterisierung Walther Brecht mit Recht hervorhebt, darf sprechen, weil ihre Rede im Kern dem Dichter vorgegeben ist; sie zu erfinden hat er sich hier mit Recht versagt. Daher kommt es auch, dass er den schon in der Wirklichkeit geheimnisvollen Vorgang in der Dichtung wieder in der Form des Geheimnisses darstellt. Er erklärt nicht, er deutet an. Der Gatte scheint wie in « Die Frau im Fenster » der Richter über die Treulose zu sein. Um ihn ist Schicksal, und die Aehnlichkeit mit dem Gefangenen zu Blois ist vielleicht der Vision von Bassompierres eigener Haft in der Bastille entsprungen. Etwas Patriarchalisches, Orientalisches klingt in der Darstellung mit. Das Betrachten der gekrümmten Finger, dann der Nägel ist eine bedeutende Steigerung : jenes ein mimischer Zug, in dem ein Mensch sichtbar wird, der über Entscheidendes nachdenkt; dieses erstes Anzeichen der Pest. Das Psychologische, an sich unentbehrlich, wird mit Bewusstsein abgeschwächt, und selbst die medizinische Erklärung wird bald darauf gesondert gegeben, durch eine offenbar nur zu diesem Zweck eingeführte Person, den Kanonikus von Chandieu.

Das Hineinsehen in ein Zimmer gehört zu Hofmannsthals Lieblingssituationen. Schon in einer frühen, übrigens sehr schönen Skizze « Die Fahrt ins Glück » [1] sieht der Dichter mit dem Feldstecher von einem Schiff aus ein anderes Schiff vorübergleiten und trifft für einen Augenblick auf eine Kabine, in der ein Mann und eine Frau sichtbar sind. In der « Frau ohne Schatten » sieht die Amme zuerst in das Haus der Färberin hinein. Am schönsten aber ist dieses Hineinsehen in dem grossartigen Traum von Agur gestaltet, welcher die « Wege und die Begegnungen » [2] abschliesst. Es ist ein doppeltes : der Träumende sieht durch einen Riss in der Zeltwand Agur und durch die von diesem aufgerissens andere Seite des Zeltes den Aufbruch des Volkes. — Der Schluss hat auch bei Goethe ein retardierendes Moment. Bassompierre steht endlich zur verabredeten Zeit vor der bestimmen Tür, da scheucht ihn eine Mannesstimme zurück, die von drinnen fragt, wer draussen sei. Hofmannsthal erkennt wieder aus den wenigen Anhaltspunkten der Vorlage, was gerade ihm hier über die aktuelle Situation hinaus darzustellen vorgegeben ist : in dem bis zur Paradoxie gesteigerten

1. Die Berührung der Sphären. Berlin : Fischer, 1932.
2. Brecht, S. 29.

Kontrast den Gegensatz der Vorstellung und der Wirklichkeit zu zeigen, und wundersam hierein verwebt noch einmal und ironisch gewendet die Symbolkraft der — auch bei Goethe noch erwähnten lodernden und der verloschenen Flamme. « Nun glaubte ich alles vor mir zu sehen : sie hatte ein grosses Scheit in den Kamin geworfen, wie damals, wie damals stand sie jetzt mitten im Zimmer, die Glieder funkelnd von der Flamme, oder sass auf dem Bette und horchte und wartete. » Der Gang der Erzählung schreitet in kurzen, erregten Sätzen vorwärts. « Nun hatte ich die Klinke erfasst, da musste ich begreifen, dass Menschen drinnen waren, mehrere Menschen. Aber nun war es mir gleich : denn ich fühlte, ich wusste, sie war auch drinnen, und sobald ich die Tür aufstiess, konnte ich sie sehen, sie ergreifen, und wäre es auch aus den Händen anderer, mit einem Arm sie an mich reissen, müsste ich gleich den Raum für sie und mich mit meinem Degen, mit meinem Dolch aus einem Gewühl schreiender Menschen herausschneiden! Das einzige, was mir ganz unerträglich schien, war, noch länger zu warten. » Die erotische Ungeduld gipfelt in einer Bildvorstellung von suggestiver Kraft. Aber gerad in ihr ist Bassompierre wieder Hofmannsthal und die Vorstellung am weitesten entfernt von der Wirklichkeit, die sie erstrebt, am nächsten der, welche sie nicht erstrebt. Goethe ist « erstaunt » über das, was er in dem Zimmer sieht. Hofmannsthal dagegen lässt Bassompierre sagen : « Ich stiess die Tür auf und sah. » Goethe sagt nicht, *wer* die nackten Körper sind, die auf dem Tische liegen, denn er rechnet sogar, wie gezeigt wurde, mit der Möglichkeit, dass die Frau gar nicht im Hause gewesen sei. Bei Hofmannsthal heisst es deutlich : Der eine Körper war « sehr gross, mit zugedecktem Kopf, der andere bleiner, gerade an der Wand hingestreckt, und daneben der schwarze Schatten seiner Formen, der emporspielte und wieder sank. » Der Schatten ist wohl als der letzte Rest des Elements zu denken, das die Schönheit dieses Weibes beleuchtet hatte, und noch jetzt von seinen toten Formen zeugte. — Den Schluss, wo von der « Person von geringem Stande » (personne de peu) und von dem « unangenehmen (!) Ausgang » — der bei Bassompierre fehlt — die Rede ist, musste Hofmannsthal fortlassen.

Die Betrachtung hat gezeigt, dass Hofmannsthal das Erlebnis des Marschalls von Bassompierre, eine echte und strenge Novelle wahrscheinlich des wirklich gelebten Lebens, nur durch Verwandlung in seinen eigensten Seelen — und Sprachbereich vor der Gefahr retten konnte einer Entwertung durch Psychologie, wie er es denn selbst im « Buch der Freunde » (S. 79) ausge-

sprochen hat : « Niemand ist von Haus aus weniger Psychologe als der Novellist. Er betrachtet die Charaktere als das Allgemeine, die Situation als das Besondere. » Dies hat er kraft seiner mimischen Ausdrucksgewalt getan [1]. Weil er wusste, was eine Novelle ist, liess er den Goetheschen Umriss stehen. Dafür dass er theoretisch volle Klarheit über das Problem hatte, gibt es ein bündiges Zeugnis, seinen Aufsatz « Unterhaltungen über ein neues Buch », d. i. Jakob Wassermanns frühe Novellensammlung « Die Schwestern » [2]. Es ist, als wenn Hofmannsthal sich habe Rechenschaft geben wollen über das Positive und Negative dieser Form im Verhältnis zu der neuen Kunstansicht, aus der er produktiv war. Die wichtigsten Stellen lauten : « Diese Sachen haben eine Prätension, eine enorme Prätension. » « Unleidlich sind sie mir, die meisten mit ihrem Zuviel. Da wird man übertäubt mit ihren Details, mit ihren ausgekramten Sentiments. Hier ist einmal einer, der mir zu wenig gibt. Dem Künstlerischen jagt er nach, dem Gefühl des Ganzen, dem Tempo, und wo diese Hast Misstrauen erregen würde, da ruft er, um uns mit dem Gefühl des Lebens zu blenden, zu verwirren, das Problematische, das Pathologische, herbei. » « Das Pathologische ist ein Schatten, der innere unsichere Verkürzungen verdecken soll. Es wird dort hingesetzt, wo das Eigentliche, die schöpferische Kraft nicht hingekommen ist. » « So sind es eigentlich keine Novellen, was er macht, sondern die Möglichkeit von Novellen. »

Diese negative Kritik wird einem Vertreter der alten Generation in den Mund gelegt, während der Vertreter der jungen Generation das neue Weltgefühl positiv erlebt; die schöne Stelle in « Clarissa Mirabel », die er erwähnt — wie die Heldin, welche in erotischer Verwirrung einem Schuldlosen den Tod erwirkt hat, in der Nacht vor seiner Hinrichtung dem Schlafenden die Früchte ans Lager stellt, in deren Duft sie sich den Tod gibt — könnte Hofmannsthal zu dem Apfelessen in der Liebesnacht angeregt haben. Auf jeden Fall nimmt er hier

1. Geneviève Bianquis : La poésie autrichienne de Hofmannsthal à Rilke. Thèse. Paris, 1926. S. 172 ff. : « C'est le dénouement de Bassompierre et de Goethe, avec le même élément d'inconnu qui y subsiste, mais enveloppé d'un mystère plus simple où le serment, peut-être le parjure de la jeune femme (« Que la peste m'emporte si j'ai jamais tenu dans mes bras un autre homme que mon mari et toi »), perd en importance tout ce que l'atmosphère gagne en tragique impersonnel. » Die Worte « Que la peste m'emporte » kommen im Texte keiner der drei Fassungen vor.

2. Berlin 1905. — Hofmannsthals Aufsatz s. Ges. Wke Bd 2. Berlin 1924. S. 237 ff. — In der Ende Februar 1905 abgeschlossenen Bibliographie von E. Sulger-Gebing (Hugo v. Hofmannsthal. Leipzig, 1905) nicht angeführt. Erster Druck sind also wohl die Prosaischen Schriften Bd. 2. Berlin 1907.

beide Standpunkte ein und ist bei aller Unsicherheit sicherer als Wasermann, den Psychologie und Einfühlung um den Preis seiner starken Kraft des Erzählens bringen. « Der Präsident wandelte eine Weile in der Vorhalle auf und ab » — dies ist der Tatbestand, der Goethe genügen würde und dem Wassermann hinzufügen muss : — « und seine Gedanken liefen nebenneinander her wie ein flüchtendes Rudel Wild. » Oder : « Ihr Körper krampfte sich zusammen, sie umarmte ihn im Geiste (und schien sich losgelöst wie eine Perle, die aus einem Ring gefallen ist) ». Solche Vergleiche wird man in der von Wassermann in seinem Dialog « Die Kunst der Erzählung [1] » mit Recht als Muster. zitierten Stelle aus dem Wilhelm Meister vergebens suchen. Einmal heisst es auch bei ihm in der erwähnten Erzählung sehr prägnant und bildlos : « Meine Mutter weint und erliegt, » aber das verfliegt, und nur Peter Altenberg hatte den Mut zu jener exakten Kürze, die ihn in seinen hohen Augenblicken zu einem echten Erzähler machte, dessen Geniales nur von seiner Pathologie gelähmt wurde. Theoretisch hat Wassermann durchaus gesehen, worum es geht. So heisst es in « Die Kunst der Erzählung » : « Im Leben ist das Selbstverständliche, oder wenden wir ein Fachwort an, das Naive eine Voraussetzung, in der Kunst ist es eine letzte Konsequenz, ein Gipfel. » Diesem Gipfel hat Hofmannsthal, unter günstigeren Bedingungen der Anlage und der Erkenntnis, schon sehr früh zugestrebt : der Anlage, indem er ein autochthoner Dichter, nicht ein dichterischer Schriftsteller war, der Erkenntnis, indem es offenbar schon sehr früh, wenn auch halb bewusst, zu seinem Lebensplan gehört haben muss, die deutsche Prosa für die hohe Dichtung erobernd zurückzugewinnen. Hiermit hängt vieles zusammen, was die zeitgenössische Kritik mit Recht verkannte, indem sie Versagen und Sterilität sah, wo ihr die geistigen Antriebe unsichtbar blieben, welche den Uebergang ins Unerprobte nur in der Form zeitweiliger Lähmung der produktiven Kraft vollziehen liessen : in Beziehung auf das Erlebnis Bassompierres der offen bekannte Verzicht auf Originalität : indem Dichtung die Arbeit an vorgegebenen Motiven sei, deren begrenzte Zahl übrigens schon Goethe bekannt war [2]. Dass Hofmannsthal

1. Berlin, 1904. — Hierher gehört auch Hofmannsthals scharfer und treffender Satz : « Die modernen psychologischen Dichter approfondieren was übergangen werden sollte, und nehmen oberflächlich, was tief genommen werden müsste. » Nach diesem das tief ohne Psychologie darstellenden Verfahren arbeitet ein so bedeutender Autor wie Wilhelm Lehmann seit Jahren von Natur und bleibt daher, völlig ohne Wirkung.

2. Walter Benjamin : «Die Zahl der fruchtbaren dramatischen Stoffe ist begrenzt; unendlich sind nur die Motive, die sie Form gewinnen lassen. Erfin-

die « Reitergeschichte » in die Gesammelten Werke nicht aufgenommen hat, kann äussere Gründe haben, da auch anderes in ihnen fehlt, kann aber auch der Einsicht entspringen, dass der Inbegriff einer guten Novelle, die letzlich doch nur das Ergebnis formaler Virtuosität wäre, weniger in sie gehört als die dichterische Ausformung eines gegebenen Motivs, welche das Problem nicht verhüllt sondern bekennt. Die erste, 1905 erschienene Sammlung von Prosadichtungen ist für Hofmannsthals Entwicklung umso bezeichnender, als sie auch jenen « Brief » enthält, welcher psychisch die Krisen des Spracherlebens darstellt, die sich formal in der verstärkten Tendenz zur Prosa ausdrückt. Die Kritik hat die Verwandtschaft von Hofmannsthals Lyrik mit der d'Annunzios so bis zum Ueberdruss betont, dass sie gar nicht bemerkte, wie sie schon in all ihrem üppigen Blühen prosaische Elemente enthält, die ihr eigentlich Charakteristisches ausmachen, welches auf die kommende Entwicklung vordeutet. Anders wenigstens scheint die zauberhafte Wirkung eines nach normalen Massstäben von Reim, Rhytmus, Strophe so auf den gestellten Gedichts wie « Dein Antlitz », die weit über den zeitlich gebundenen Inhalt hinausreicht, schlechterdings unerklärlich. « Und aller dieser Schönheit, *die unfruchtbar war* » — « wie jetzt *für das Anschaun von deinem Haar* » dies ist Prosa und eben darum Poesie und völlig original. Weist das « Gespräch über Gedichte » nach rückwärts, so weist der « Brief » nach vorne : aus der ihm drohenden Gefahr völligen Verstummens muss der dichterische Mensch hervorgegangen sein, der erst viel später den Zusammenhang, um den es ging und geht, in dem Satze formulierte : « Wahre Sprachliebe ist nicht möglich ohne Sprachverleugnung [1] ». Wenn Charles du Bos in seiner bedeu-

dung schlechtweg ist gerade im Dramatischen die Passion des Dilettanten, der glaubt in ihr die « Originalität » verbürgt. Sie aber liegt, ihrem Begriffe nach ausserhalb des Kraftfeldes der historischen Spannungen, die das eigenste Leben des grossen Dramas bestimmen. » (Hugo von Hofmannsthal : Der Turm. Die Literarische Welt II, 15, 1926).

1. Buch der Freunde S. 89. — Gustav Landauer hat sehr früh Hofmannsthals eigentliche Problematik erkannt. In einem um der Sache willen strengen Aufsatz über Walther Calé, der die Schwäche des edlen Epigonen mit dem Freitod bezahlte, heisst es (« Der werdende Mensch. » Potsdam, 1921. S. 343 f.) : « Hofmannsthal begann als früher Jüngling unter dem Namen Loris seine tiefen, gesiterfüllten Gefühle mit einer Fertigkeit, einer Ruhe, einer sanften Reife des Tons auszusprechen, die alle Welt in Erstaunen setzte, manche aber ängstigte. Aber er ist durch dieses Alter hindurchgekommen und hat hinter ihm noch einmal Jugend gefunden und ist nun als eine grosse Natur in erstaunlicher Steigerung und Wachstum begriffen. Viele haben das nicht gefasst und gerade unter den Altjungen, von denen ich spreche, gibt es welche, die wie von einem verflogenen Morgentraum von Loris reden, in den neuen Hofmannsthal scheint ihnen aber soviel Schlacke, so Irdisches, fast wie Unreines herein-

tenden Einleitung zu der französischen Auswahl von Hofmannsthals Prosaschriften [1] in einer Fussnote (S. 302) den « Brief » erwähnt, « où s'enregistre la perte de la faculté de traiter avec suite, par la pensée ou par la parole, un sujet quelconque, décrivait la crise de la raison discursive et célébrait la toute-puissante plénitude de ces états de grâce qui sont ceux de la mystique profane », so muss doch, so glücklich der Begriff der profanen Mystik in seiner Anwendung auf Hofmannsthal auch ist, das Wesen der Krisis anders bezeichnet werden : es handelt sich nicht um Zustände der Gnade, sondern um solche der tiefsten Unseligkeit, die der Erkenntnis entspringt, dass einer grenzenlosen Sprachfähigkeit kein begrenzter Sprachausdruck mehr entspricht, der die Auswahl zwischen einem Keller von Ratten und einer Landschaft nicht nur erlaubte, sondern geböte. Indem die Gefahr des Verstummens bis in ihre letzte Tiefe gefühlt wird, ersteht aus den Trümmern einer Welt von Poesie der prosaische Wille, sie in einem neuen Element verwandelt wieder herzustellen. Der Weg geht von den Gedichten, über die ersten Erzählungen, die Dramen — der mächtige Vers der « Elektra » hält genau die Mitte zwischen Poesie und Prosa —, die Komödien zu dem prosaischen Meisterwerk der « Frau ohne Schatten » und schiesslich dem Hofmannsthals Lebenswerk krönenden Trauerspiel « Der Turm », von dem selbst die wenigen positiven Stimmen, die sich äusserten, nicht zu sagen für nötig hielten, *warum* es als ein Werk des hohen Stiles in Prosa geschrieben sei [2]. Wie wichtig aber dieses Problem, dessen ganze Tiefe hier nicht entwickelt werden kann, da dies einen eigenen theoretischen und historischen Zusammenhang erforderte, für Hofmannsthal gewesen ist, bezeugt die Tatsache, dass es in dem « Buch der Freunde » eine wesentliche Rolle spielt. Dort heisst es (S. 82) : « Grillparzer var der seltsamen Meinung, eine in Prosa verfasste Dichtung sei nur halb eine Dichtung zu nennen. » Bedenkt man, dass dies der Gedanke des Autors ist,

gekommen. Ganz recht, ihr Sublimen, die Natur ist über ihn gekommen, die euch freilich schaudern machen muss. » Später scheint Landauer — auf Grund der Erfahrungen des Krieges, in dem Hofmannsthal sich wirklich schwach und ohne Haltung gezeigt hat — den Glauben verloren zu haben, denn nun nennt er ihn (S. 286) wieder, wie alle, « Anempfinder » und « Nachahmer » : kurz vor dem Erscheinen der « Frau ohne Schatten ».

1. Approximations III, 1929. S. 285 ff., wo der Aufsatz wieder abgedruckt ist.

2. Mit Ausnahme, wie es scheint, Walter Benjamins, der dies ausdrücklich feststellt : « Denn die Lösung der Klage aus den Banden des Verses ist ein unerhörtes, seit der Prosa des Sturmes und Dranges nie unternommenes Vorhaben, von dem nichts weniger als gesichert ist ob es im Rahmen des Dramatischen völlig zu glücken vermöchte. » (Hugo von Hofmannsthals « Thurm », Die Literarische Welt, IV, 9, 1928).

der es eben mit dem « Armen Spielmann » widerlegt, so sieht man, wie die Reflexion hier noch vom Vorurteil gebunden ist; während Hofmannsthal sich auch als praktischer Künstler in einem nach seinem Tode erschienenen Satz genaue Rechenschaft über das Problem gegeben hat : « In Prosa dichten ist darum so schwer, weil bis ins Atom hinein der Enthusiasmus und die Ratio sich vermählen müssen [1]. » Auch dieser Satz (S. 87) gehört indirekt hierher : « Von Goethes Sprüchen in Prosa geht heute vielleicht mehr Lehrkraft aus als von sämtlichen deutschen Universitäten. » Von höchster Wichtigkeit ist aber der folgende Satz S. 89 : « Französische Prosa auf ihrer höchsten Stufe ist im Geistigen sinnlicher und im Sinnlichen geistiger als die deutsche auf ihrer gegenwärtigen. » Hier ist unzweideutig ausgesprochen, was zu beweisen Aufgabe einer neuen Grundlegung der deutschen Literatur wäre : dass die deutsche Prosa ihrem Gipfel noch nicht erreicht hat [2]. Gleichzeitig bezeichnet Hofmannsthal hier den Sprachweg, den er gehen will, er, der abschliessend sagt (S. 104) : « Die reinste Poesie ist ein völliges Aussersichsein, die vollkommenste Prosa ein völliges Zusichkommen. Das letztere ist vielleicht noch seltener als das erstere [3]. » Was dem Dichter hiervon in der « Frau ohne Schatten » und im « Turm » zu erreichen vergönnt war, das « Erlebnis des Marschall von Bassompierre » enthält es im schönen Keim noch fremde Formen nachzeichnend in sich selber seliger Kunst.

Werner KRAFT.

1. Neue Rundschau. Febeuar 1930.

2. Die grosse Ausnahme ist Karl Kraus, dessen Prosa tatsächlich auf ihrer Höhe schon der Gipfel ist, den andere noch erklimmen müssen und deren Wert darum, wie immer man über ihre einzelnen Inhalte urteile, als im Einklang mit der deutschen Sprache selbst, überindividuell ist. Dass beide Autoren sich so tötlich ausschliessen, könnte auch daran liegen, dass Kraus sowohl historisch wie geistig genau den umgekehrten Weg geht wie Hofmannsthal : von der Prosa zur Lyrik.

3. Auch dies ist wichtig, festzustellen : Unter den 1898 in der Zukunft (VII, 1) erschienenen Distichen — die Hofmannsthal in keine seiner späteren Gedichtsammlungen aufgenommen hat, obwohl sie auch ein so ungewöhnlich schönes Gedicht wie « Südliche Mondnacht » enthalten — heisst eines « Kunst des Erzählers » : « Schildern willst du den Mord? So zeig mit den Hund auf dem Hofe ; Zeig mir im Aug von dem Hund gleichfalls den Schatten der Tat. » Und im « Buch der Freunde » heisst es (S, 89) : « Der gewönhliche Erzähler erzählt, wie etwas beiläufig geschehen könnte. Der gute Erzähler lässt etwas vor unseren Augen wie gegenwärtig geschehen. Der Meister erzählt, als geschehe etwas längst Geschehenes aufs Neue. « Und ferner (S. 96) : « In den schlechten Erzählungen erfolgen die Beschwörungen der Geister mit kunstvollen und besonderen Formeln, in den besten Berichten mit den einfachsten Elementen der Rede, einzelnen Wörtern, ja Silben. » Man darf also sagen, dass die Frage von Beginn seiner Laufbahn an nicht aufgehört hat, Hofmannsthal zu beschäftigen.

NOVALIS ET SÉNANCOUR

S'il existe indéniablement des affinités de tempérament ou d'esprit entre les précurseurs du romantisme français et les poètes romantiques ou « idéalistes » allemands, on peut se demander si ces ressemblances dans la conception du monde ou dans l'attitude adoptée en face des grands problèmes universels résultent d'une influence directe ou s'ils sont seulement l'expression d'une complexion spirituelle analogue. Je me propose d'examiner ici les similitudes qui peuvent permettre de parler d'une parenté spirituelle entre Novalis et Sénancour.

Joachim Merlant, dans son *Sénancour*[1], croit pouvoir établir une influence directe des œuvres de Novalis sur Sénancour. Parlant du développement de Sénancour dans les années 1788 à 1804, il écrit : « De la même époque doit dater chez lui un trouble intellectuel, provoqué, si je ne me trompe, par une initiation hâtive aux doctrines idéalistes des romantiques allemands... Des affinités de tempérament l'unissent à des hommes comme Novalis, qu'il n'a jamais nommé, mais dont il a pu connaître des fragments[2]. » Les premiers fragments de Novalis parurent dans l'*Athenäum* en 1798. Les *Rêveries* de Sénancour furent publiées en 1799, et *Obermann* date de 1804.

Il est peu probable, d'abord, que Sénancour, qui ignorait l'allemand et qui avait besoin d'un S. Mercier comme interprète, ait pu connaître Novalis si peu de temps après la publication en revue des premiers fragments; et cela d'autant moins qu'en Allemagne même Novalis n'attira guère l'attention de ses premiers lecteurs, en dehors d'un cercle très restreint. Et il paraît impossible de soutenir cette thèse si l'on considère que Sénancour publia dès 1795 son *Aldomen*. Car ce roman anonyme, que Merlant n'a pu lire et dont il ne connaissait que le titre, est — d'après l'expression de M. A. Monglond qui l'a retrouvé — une « pre-

1. *Sénancour, sa vie, son œuvre, son influence*. Paris, 1907.
2. *Loc. cit.*, p. 29.

mière ébauche d'Obermann ». Ce roman par lettres, idéologique et dépourvu d'intrigue, qui décrit selon l'idéal rousseauiste une vie bienfaisante dans les régions alpestres, parmi des gens simples, contient déjà en germe toutes les idées que Sénancour développera dans les *Rêveries sur la nature primitive de l'homme.* On trouve dans *Aldomen* le même sentiment mystique de la nature, le subjectivisme parfait et l'ennui qui en résulte, et aussi les théories sur le bonheur de l'individu et de l'humanité qui reparaîtront dans *Obermann.* Ce sont donc les idées fondamentales de Sénancour : il les a tirées de son propre fonds et les a exprimées, dans leurs lignes essentielles, trois ans avant la publication des premiers fragments de Novalis.

Mais si toute influence directe semble exclue[1], on n'en constate pas moins des ressemblances évidentes entre ces deux poètes. Joachim Merlant a déjà marqué quelques rapprochements importants. Sénancour avait naturellement le don mystique, et de plus, il avait subi l'influence des illu-

1. Notons cependant que, dans le *Mouvement des idées*, t. I, p. 28-29, M. F. Baldensperger signale « des liens possibles, des contacts éventuels » entre le milieu de Novalis et certains émigrés. C'est ainsi que le général von Thielmann, beau-frère de Novalis et son ami intime dès 1799, fut en relations avec le Comte de Narbonne. En outre, M. F. Baldensperger veut bien nous faire observer que l'Académie de Freiberg envoya aux Salines de Bex, dans les Alpes Vaudoises, plusieurs ingénieurs, parmi lesquels se trouvait un autre beau-frère de Novalis, Johann von Charpentier qui y résida pendant quarante-deux ans. Peut-être ne faut-il donc pas écarter trop résolument toute communication, « dans la région des faits », entre le monde où vécut Novalis et celui de Sénancour. Rien n'interdit d'imaginer une rencontre entre ce dernier et tel des ingénieurs de Bex. Mais, outre que la correspondance de Novalis, assez bien conservée et réunie maintenant dans l'édition R. Samuel, n'apporte aucune trace de relations avec ce beau-frère de Bex, les analogies de pensée que l'on peut relever déjà entre les *Fragments* (alors inédits) et *Aldomen* ou les *Rêveries* de 1799 montrent bien qu'une transmission de cet ordre n'aurait fait que confirmer chez Sénancour une attitude acquise. Tout au plus aurions-nous ici une nouvelle source commune à nos deux penseurs : outre la tradition occultiste et l'atmosphère littéraire du « préromantisme », Sénancour aurait eu quelque écho du monde de Freiberg et des idées du géologue Werner, si décisives dans la formation de Novalis. Quoi qu'il en soit, si un document pouvait démontrer que Sénancour eût questionné Johann von Charpentier ou l'un de ses amis freibergiens, cela n'infirmerait en rien nos conclusions : les ressemblances restent de surface et s'expliquent assez, en dehors de toute « influence » directe, par un multiple héritage commun, tandis que l'étude des deux personnalités de Sénancour et de Novalis nous amène à constater la signification profondément différente, chez chacun d'eux, des quelques attitudes qui paraissent d'abord les apparenter étroitement. L'analyse intérieure des œuvres doit nous inspirer ici la plus grande prudence dans nos hypothèses sur les faits.

minés français et allemands, de Saint-Martin surtout. Comme tous les mystiques, il ne procède pas par une investigation analytique, mais il perçoit les vérités globales. Il oppose aux intérêts divergents que les sciences excitent en nous la perception mystique d'un plan universel. De même que Novalis considère l'être humain comme « la formule abrégée » d'une substance dont l'univers est « la formule amplifiée », Sénancour admet que celui qui se connaît lui-même comprend aussi ses semblables. Il existe, d'après lui, une analogie entre l'individu et l'univers, analogie qui lui permet de concevoir les lois du monde, dès qu'il aura compris le système de son existence individuelle. Il pose en principe que la matière n'est qu'une expression symbolique de la vérité éternelle : « Cette analogie a été sentie dans tous les temps, dit-il déjà dans *Aldomen.* La nature, qui n'est qu'ordre et harmonie, aurait-elle établi des relations entre les formes ou les combinaisons matérielles des corps inanimés et les aperçus métaphysiques des destins de l'homme[1] ? » C'est par leur sensibilité que les hommes sont capables de pénétrer les mystères de l'invisible. La faculté mystique par excellence chez Sénancour est la sensibilité; elle correspond à peu près à ce que Novalis entend par « génie ». L'homme de génie, aussi bien que l'homme sensible, a le sens de ce qui est occulte, sens qui lui permet de pénétrer jusqu'aux sources de l'existence. Obéissant à une aspiration pareille, Sénancour et Novalis ont cherché à discerner le spirituel pur à travers la matière. Mais ils ont eu recours à cette même matière pour se rendre maîtres du spirituel. Ils ont eu, tous les deux, le désir de dominer leur félicité. Souvent, ne sachant plus comment calmer leur sensibilité et apaiser l'inquiétude de leur âme, ils se sont réfugiés dans les « paradis artificiels » ou, plus souvent encore, ils se sont abandonnés à la contemplation de la nature. Ils étaient charmés et de ses détails et de son ensemble. Le parfum d'une fleur ou l'aspect d'une feuille naissante, par exemple, excitent en eux le sentiment de l'harmonie des êtres. Ils se sentent vivre, alors, dans l'unité universelle, leur bonheur semble parfait. « Une jonquille était fleurie, dit Sénancour,...

1. *Aldomen,* éd. Monglond, Paris, 1925, p. 8.

je sentis tout le bonheur destiné à l'homme. Cette indicible harmonie des êtres, le fantôme du monde idéal, fut tout entier dans moi. » Et Novalis : « Chaque feuille nouvelle... ressemble à un mystère qui se pousse à la lumière et qui, subitement paralysé par l'amour et la joie, comme frappé de mutisme, se métamorphose en une plante pensive et silencieuse [1]. »

Un sentiment pareil de la vie et de la destinée unit Sénancour et Novalis. Merlant a relevé qu'ils ont un même goût du fantastique et du sépulcral, et une prédilection analogue pour l'érotique et le funèbre. Ils ont ressenti pareillement l'accord symbolique entre la nuit et la rêverie amoureuse. L'amour profond de Novalis pour sa fiancée le mit, après la mort de Sophie, dans un état d'extase qu'il a décrit dans les *Hymnes à la Nuit.* Pour Novalis, les facultés magiques d'intuition et d'évocation constituent le sens de la vie nocturne. Elles rendent possible l'union suprême du réel et de l'irréel. Dans la nuit seule peut s'établir le commerce des morts et des vivants. La nuit contient et personnifie les forces actives de l'Au-delà.

Pour Sénancour, la nuit est plutôt le cadre et l'occasion de ses rêveries amoureuses. Il recherche la nuit parce qu'elle est conforme à sa mélancolie. Sa conception de la nuit ressemble beaucoup à celle de Young qui, dans ses *Nuits*, chante la tristesse des ténèbres et de la nuit pâle, qu'il oppose à la clarté joyeuse et détestable du jour. Novalis aussi a connu l'œuvre du poète anglais; mais il ne s'est pas laissé entraîner par sa manière plaintive. Les idées de ces deux poètes diffèrent trop pour que l'on puisse parler d'une influence de l'un sur l'autre. On peut constater seulement, ainsi que M. van Tieghem l'a montré, que la glorification de la nuit fut à la mode à l'époque de Novalis et de Sénancour.

J. Merlant a remarqué encore que Sénancour et Novalis ont connu des états semblables d'extase mystique. Dans les hautes régions alpestres, Sénancour a passé de brefs instants de joie suprême à « des impressions soudainement accablantes devant la nature partout impénétrable »; il a senti « la présence diffuse mais certaine de quelque chose que l'on

1. Merlant, *op. cit.*, p. 100; et Spenlé, *Novalis*, p. 216.

ne peut nommer, mais que l'homme peut comprendre et qui le comprend » et d'autre part « l'effroi d'un monde absurde et hostile [1] ». Selon ses propres paroles, « l'extase est précédée d'une émotion ardente et paisible » et pendant sa durée, on saisit « la vie permanente sous sa forme éternelle », on s'élève à « la vie réelle dans l'unité sublime [2] ». Ce ravissement est caractérisé à la fois par son intensité et par sa passivité. L'extase de Novalis, par contre, est absolument active. Née de l'amour et de la douleur, elle répond au désir de s'unir à la bien-aimée par une mort libre et volontaire. L'idéal de Sénancour est l'extase intellectuelle qui naît d'une aspiration de l'âme vers l'éternel, favorisée par le milieu physique. Sénancour a toujours craint de se perdre dans l'extase; il s'est résigné à rentrer dans les conditions de la vie positive, tandis que Novalis aurait voulu mêler le transport mystique à sa vie entière.

Merlant constate que « c'est en vertu d'affinités spontanées que le don du ravissement prend chez tous deux, quelquefois, cette forme curieuse où sont supprimées les conditions normales du temps. Le sentiment de la durée se condense, des années semblent s'écouler, comme dans les rêves, dans quelques moments... il croit avoir alors des révélations d'un passé et d'un futur immenses; enfin, il est dans l'état de puissance prophétique décrit par *Obermann* d'une manière analogue à celle de Novalis [3] ». Dans cet état de ravissement mystique, la vie des apparences devient illusoire. « La vie positive est aussi comme un songe, dit Sénancour, elle n'a point d'ensemble, point de suite, point de but... Elle a des parties certaines et fixes, et d'autres qui ne sont que hasard et discordance, qui passent comme des ombres, et dans lesquelles on ne trouve jamais ce qu'on a vu [4]. » Dans ces moments-là, Sénancour ne croit plus à la valeur positive de la vie présente. Mais il pense que l'homme s'éveillera à la vie véritable, aux révélations du monde idéal, et qu'il faut préparer cet état nouveau en développant les forces spirituelles qui garantissent le règne de l'homme sur la matière.

1. Merlant, p. 130.
2. Sénancour : *Obermann*. Paris, 1863, Lettre VII, p. 59.
3. Merlant, p. 100.
4. *Obermann*, Lettre XIII, p. 79.

Il croit, comme Saint-Martin, que « l'homme est l'agent de la régénération de la nature par la vertu efficace de son esprit... et de sa volonté [1] », qu'il doit la relever et la recréer en la pénétrant d'intelligence. De même, Novalis voulait « moraliser » la nature.

La seule possibilité d'exercer ses forces créatrices que voie Sénancour est l'acte poétique. Le poète a des intuitions métaphysiques, il sent et il médite. Par sa pensée, il conserve et transforme la réalité, et il sait la suggérer aux autres à l'aide de la parole. Il lui faudrait acquérir de vastes connaissances linguistiques pour former un grand alphabet, grâce auquel il pourrait expliquer « le livre de la pensée humaine dans tous les âges ». Les mêmes idées se retrouvent chez Novalis. Lui aussi, il croit à la mission prophétique du poète et à la force conservatrice et créatrice de la pensée, lui aussi, il parle de la nécessité d'acquérir de vastes connaissances linguistiques pour former « une langue universelle, une sorte d'algèbre philosophique [2] ». Nous voyons donc que, sur ce plan essentiel de la mission poétique, les idées de Novalis correspondent à celles de Sénancour.

Si nous considérons donc les points de rapprochement marqués par Merlant lui-même, nous pouvons dire, je crois, que : 1° les dates de parution des *Fragments* et d'*Aldomen* rendent assez peu vraisemblable la supposition d'une influence exercée par l'œuvre de Novalis sur la pensée de Sénancour; et 2° la plupart des similitudes peuvent s'expliquer par la connaissance commune de la tradition occultiste. L'idée de l'analogie entre l'individu et l'univers se retrouve aussi bien chez Eckartshausen et chez Jakob Böhme, dont Novalis a étudié les œuvres, que chez Saint-Martin, dont Sénancour a pu s'inspirer. Le désir de percevoir le plan universel et d'expliquer la vie et le monde à l'aide des facultés intimes et de la sensibilité, est un trait caractéristique de la méthode de Böhme, qui en cela s'apparente à Novalis comme à Sénancour. Tous les occultistes ont recherché le spirituel pur à travers la matière.

1. Merlant, p. 102.
2. Merlant, p. 105.

Celle-ci, d'après Sénancour, n'est que l'expression symbolique de la vérité éternelle. Böhme et Novalis voient dans la nature le symbole des idées et de la puissance créatrice de Dieu. Ils ont tous la même croyance en la perfectibilité de l'homme qui, par ses pouvoirs spirituels et sa volonté reconquerra la maîtrise de la matière et régénérera à la fois l'humanité et l'univers. La tentative de Novalis et de Sénancour de se perdre dans les « paradis artificiels » est déjà prévue par Eckartshausen; et le don de se mettre dans un état d'extase où s'abolissent les conditions normales du temps, Böhme l'a eu aussi bien que Novalis et que Sénancour : « Dans le monde de l'âme *(Gemüt)*, dans la grande âme du monde disparaissent toutes les grandeurs extensives et mesurables, tout se change en présence immédiate, se retrouve dans un centre commun [1]. »

Quant à la conception de la nuit, nous avons déjà constaté que celle de Novalis est caractérisée par la croyance en ses facultés magiques, tandis que celle de Sénancour est plutôt de l'ordre de la sensibilité.

On peut admettre avec Merlant qu'il existe des affinités entre les deux poètes dans l'idée qu'ils se font de la langue et de l'acte poétique, quoique, ici encore, la tradition occultiste soit l'initiatrice d'une conception mystique du verbe.

*
* *

Il y a donc, entre la conception du monde de Novalis et celle de Sénancour, des ressemblances certaines, des rencontres plutôt; reste à voir si ces idées et ces croyances, analogues lorsqu'on les isole, tiennent vraiment la même place dans la personnalité et les aspirations totales de chacun des poètes, — ou si ne prédominent pas alors des différences profondes, tenant pour une bonne part à des particularités nationales et aux attitudes spirituelles qui en résultent.

Le fond et le point de départ de la philosophie de Sénan-

1. Cité par Feilchenfeld : *Der Einfluss Jakob Böhmes auf Novalis*, Berlin 1922 (Germanische Studien, t. XXII), p. 18.

cour et de Novalis est un subjectivisme absolu. D'après Sénancour, la connaissance du monde extérieur et l'intelligence d'autrui dépendent de l'individu. Dans sa première lettre, Obermann écrit à son ami : « La vie réelle de l'homme est en lui-même, celle qu'il reçoit du dehors n'est qu'accidentelle et subordonnée. Les choses agissent sur lui bien plus encore selon la situation où elles le trouvent que selon leur propre nature[1]. » Et dans la lettre XXXIII, il dit : « Tout ce que l'homme éprouve est dans son cœur; ce qu'il connaît est dans sa pensée. Il est tout entier dans lui-même[2]. »

De même, Novalis a exprimé son subjectivisme spirituel par ces fragments : « Comment l'homme peut-il avoir l'idée d'une chose, s'il n'en porte pas le germe en lui-même? Ce que je vais comprendre doit se développer en moi organiquement[3] », et ailleurs : « Le chemin mystérieux conduit vers l'intérieur; c'est en nous, sinon nulle part, que se trouvent l'éternité avec ses mondes, le passé et l'avenir. »[4] L'idée que l'âme humaine porte en elle le plan et les possibilités d'un développement futur, se trouve chez tous les occultistes français et allemands. Baader, Hamann et Böhme l'ont développée. Sénancour l'a probablement connue par Saint-Martin qui, dans l'*Esprit des choses*, expose la même théorie. Mais la conception de Sénancour diffère beaucoup de celle de Saint-Martin, et elle se distingue aussi de celle de Novalis. La tâche de l'individu, d'après Sénancour, ne consiste pas à saisir ce qui est hors de lui, mais à être ce qu'il doit être, à se maintenir semblable à lui-même dans la fuite des événements et des choses périssables qui l'entourent. Sénancour ne tend pas à s'élever au-dessus de lui-même, tandis que chez Novalis tout devient activité spirituelle. Novalis est un esprit créateur. Sénancour s'abandonne à l'ennui, se perd en réflexions sur son moi. Il use ses forces à la recherche du bonheur qui ne lui semble être accessible que dans « une vie simple et circonscrite ». Celui qui est occupé de projets et de soucis sans nombre,

1. *Obermann*, p. 25.
2. *Ibid.*, p. 115.
3. Novalis : *Schriften*, édition Kluckhohn, II, p. 17, n° 18.
4. Novalis, II, p. 17, N° 16.

celui qui est lié par des besoins factices et des désirs sans bornes, celui qui est trompé par les jouissances indirectes et artificielles qu'enfante notre imagination, celui-là ne connaîtra jamais de repos. Puisque l'inquiétude et la douleur sont contraires à l'existence, le seul bonheur doit être une vie sans souffrances. Puisque le plaisir primitif de l'homme consiste en la réalisation de ses besoins réels, unie à l'illusion de la nouveauté, il faut ramener l'individu à une vie réglée par la raison et par l'esprit de justice.

Novalis ne croit pas en un bonheur si simple. Pour lui, la vie est une aspiration continue vers l'infini. Il veut « s'emparer de son moi transcendental, être vraiment le moi de son moi [1] ». L'idéal de Novalis est la domination de la puissance magique sur la réalité. Il croit au pouvoir absolu de l'esprit, grâce auquel il veut commander à tout ce qui est corporel et sensuel. Comme Sénancour, il exige que l'homme se libère de l'influence de son ambiance physique et matérielle. La réalité, d'après lui, n'est que le contenu de la conscience humaine. Le moi « magique » vit dans la sphère de l'esprit pur. La puissance idéelle de ce moi est sans fond et sans bornes. L'homme s'empare de la matière qui, par les sens, pénètre dans le centre spirituel de son être. A l'aide du sens divinatoire, par lequel l'homme reçoit communication de l'absolu, il transporte la matière dans une forme spéciale. Il est maître de sa vie. Son devoir suprême est de créer en soi la pluralité intérieure par laquelle il sera capable de comprendre l'humanité entière : « Nous ne sommes pas des moi, mais nous le deviendrons, nous métamorphoserons tout en un « toi », en un second moi ; par là seulement nous nous élèverons jusqu'au grand moi, qui est à la fois un et tout [2]. »

Sénancour dit que, l'humanité n'étant que la somme des individus, il faut d'abord s'analyser soi-même pour comprendre ensuite les autres. De même, Novalis : « Sans la compréhension parfaite de soi-même on n'apprendra jamais à comprendre les autres [3]. » Mais Sénancour s'est arrêté à l'analyse presque maladive de sa personne. Il a construit

1. Novalis, II, p. 20, n° 28.
2. Novalis, II, p. 122, n° 366.
3. Novalis, II, p. 20, n° 28.

sur cette base sa théorie du bonheur individuel et social, bonheur qui consiste à épanouir complètement et jusqu'au bout ses forces vitales, sans autres limites que les besoins d'autrui. C'est à l'époque des *Méditations* seulement qu'il se rend compte des devoirs de l'individu envers ses semblables. Novalis a critiqué une attitude pareille à celle de Sénancour en ces termes : « Le dessaisissement du moi est la source de chaque dégradation, de même qu'inversement il est la cause de toute véritable ascension. Le premier pas sera l'introspection, une contemplation de notre moi qui nous isole. Celui qui s'arrête là ne s'accomplit qu'à demi. Le second pas doit être un regard efficace vers l'extérieur, une observation active et soutenue du monde ambiant [1]. » Tandis que Sénancour, renfermé dans son individualité, voit dans l'univers un phénomène secondaire qui doit rester presque sans influence sur la vie intérieure et qui est compris par analogie avec les lois de l'existence humaine, Novalis considère sa personne comme le centre des forces qui se forment et se réalisent partout. Il comprend les choses parce qu'il pressent que les mêmes facultés divines se révèlent en lui et dans l'univers. Il se sent être une partie du macrocosme qu'il reflète en tant que microcosme.

Il résulte de tout cela que, malgré les affinités apparentes entre les deux poètes, l'essence du subjectivisme de Novalis diffère entièrement du subjectivisme de Sénancour; si bien qu'à ce propos il est impossible de songer à une relation d'influence quelconque.

*
* *

Sénancour et Novalis ont connu la « sensation intellectuelle » qui supprime toute autre sensation. Le représentant de la force spirituelle de l'homme est le génie. Sénancour entend par génie « l'esprit d'étendue, d'ordre, de profondeur et de force » qui « renferme l'étendue pour connaître ou pressentir tout ce qui est, tout ce qui peut être ». L'homme de génie est donc celui qui a l'esprit large et une sensibilité très vaste, qui le rend capable de concevoir l'essence des

1. Novalis, II, p. 19, N° 34.

choses et d'embrasser du regard l'ordre du monde réel. Mais c'est un esprit plutôt contemplatif que créateur.

Novalis, au contraire, définit le génie comme le pouvoir d'accomplir des actions synthétiques et magiques. L'essence du génie est une pluralité intérieure qui est fondée sur le commerce de l'esprit avec lui-même. Il constitue un centre de forces magiques qui émanent de lui, se répandent dans le monde matériel et le métamorphosent. Le génie réside dans notre âme; la raison, l'imagination et les sens n'en sont que des fonctions détachées. Chaque personne est le germe d'un génie infini. Mais l'homme de génie par excellence est le magicien qui est uni organiquement au monde irréel, qui est en harmonie constante avec Dieu et qui, par conséquent, est infiniment actif. L'idéal de Sénancour est le législateur, celui de Novalis est le prêtre. L'œuvre du législateur part de la réalité donnée, mais la tâche du magicien a sa source dans l'irréel. Le travail du législateur est pratique, l'action du magicien n'est possible que dans le monde de l'idée.

Malgré ces différences profondes, les deux poètes sont apparentés dans la conception qu'ils se font des relations entre l'homme et la nature, entre l'esprit et les choses inanimées.

Dans la lettre XXXVI d'*Obermann*, Sénancour fait dire à son héros : « La nature sentie n'est que dans les rapports humains, et l'éloquence des choses n'est rien que l'éloquence de l'homme. La terre féconde les cieux immenses, les eaux passagères ne sont qu'une expression des rapports que nos cœurs produisent et contiennent [1]. » Novalis, en parlant du criticisme de Kant, dit qu'il nous fait ressentir la nature ou le monde extérieur comme un être humain; il nous montre que nous devons comprendre les choses inanimées de la nature de la même façon que nous nous comprenons nous-même ou ceux que nous aimons. Nous voyons les véritables liens qui enchaînent le sujet à l'objet; nous reconnaissons qu'il existe *en nous un monde extérieur* dont les relations avec notre âme ressemblent à celles du *monde extérieur qui est hors de nous* avec notre corps : de sorte que nous ne

1. *Obermann*, p. 133.

pouvons pénétrer dans l'âme de la nature que par nos pensées et que nous sommes incapables de saisir les corps qui sont dans la nature, sauf par nos sens.

Les *Disciples à Saïs* sont entièrement consacrés à l'explication de ce problème : homme et nature. Novalis expose que ce sont les poètes qui, en révélant la nature dans leurs œuvres, comprennent le mieux son sens primitif. Chez certains, le sentiment de la nature est voisin de la religion, pour d'autres encore il constitue une jouissance, d'autres enfin y voient une puissance démoniaque qui nous entraîne dans l'abîme. Il y a aussi des hommes pour lesquels la nature est le lien et le point de contact entre des mondes innombrables. Il est inutile, selon Novalis, de vouloir enseigner la nature, car nul ne la comprendra que celui qui la connaît spontanément et qui se sent des affinités intimes et multiples avec tous les corps. Seul celui qui possède le sens de la nature peut en jouir tandis qu'il l'étudie [1].

Sénancour a eu ce sens de la nature. Il a éprouvé que son être était à lui comme à l'univers. Il a cherché à pénétrer les forces inconnues qui conduisent le déroulement des événements naturels, et il a abouti à cette conclusion que « l'ordre est sa mesure et que l'intelligence est son mobile ». Il a conçu la nature comme « une œuvre unique, composée d'opérations multiples, qui fait un tout parfait par l'opposition de ses éléments... et qui, illimité, produit l'harmonie des oppositions contraires [2] ». Sur ce point, les idées de Sénancour correspondent à celles qu'exprime le pèlerin dans les *Disciples à Saïs*. Fidèle à son idéal de la domination absolue de l'irréel sur le réel, de l'esprit sur la matière, Novalis nous enseigne : « Qu'est-ce que la nature? Un index ou plan encyclopédique et systématique de notre esprit. Pourquoi nous contenterions-nous du simple inventaire de nos trésors? Contemplons-les eux-mêmes, travaillons-les de mille façons et servons-nous en... Tout paraît affluer sur nous parce que nous n'affluons pas. Nous sommes négatifs parce que nous le voulons; plus nous deviendrons positifs, et plus le monde environnant se fera négatif,

1. Novalis, I, p. 37.
2. *Obermann*, Lettre VII, p. 59.

jusqu'au moment où, pour finir, il n'y aura plus de négation, mais où nous serons tout en tout [1]. »

Sénancour, en général, s'est contenté de s'abandonner aux influences de la nature et de s'adapter à sa vie primitive; mais il a cru, lui aussi, qu'après bien des ébauches et des retouches, l'univers finirait par s'organiser de façon durable et l'homme par régénérer la nature. Il emprunte à Saint-Martin le système de la dégradation et de la réintégration des choses, et il en conclut que la matière est un fantôme et que la « vie positive est aussi comme un songe ». Mais, de même qu'un « rêve est une vie particulière qui s'intercale dans une vie terrestre, le cours de celle-ci pourrait n'être également qu'une série de perceptions, un autre songe isolé dans la vie durable [2] ». Le moment viendra où la faculté de dominer la nature, que l'homme avait perdue par sa chute, par sa séparation de Dieu, lui sera de nouveau accordée : « Des moyens interdits maintenant, des organes nouveaux ne pourront-ils pas être accordés?... Sans nous livrer à des idées chimériques, mettons notre espoir dans les ressources de l'art sublime. Les bases du possible sont très reculées peut-être pour quiconque a reçu un don illimité en quelque sorte, le don de la parole. Déjà elle nous ouvre le monde, pourquoi serions-nous ensuite rejetés? Si nous invoquons des temps meilleurs, si nous acceptons réellement notre destinée, elle s'accomplira. Mais afin de n'être pas jugés indignes, veillons chaque jour, et appuyons-nous fidèlement sur l'ami exempt de nos misères que notre conscience suppose pour se faire écouter plus heureusement [3]. »

Sénancour a donc eu l'espoir que dans une ère nouvelle nous aurons des révélations magiques, dont nous ne voyons dans la vie présente que des ébauches insuffisantes. Mais sa passivité l'empêche de s'élancer dès maintenant dans cette sphère mystique. Novalis au contraire a réalisé cet état magique dans la vie présente, il a vécu en même temps dans le fini et dans l'infini. Par là s'explique peut-être sa prédi-

1. Novalis, II, p. 369, n° 245.
2. *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, 1799, n° 53.
3. Remaniement de la 28e Méditation, publié par Merlant : *Bibliographie de Sénancour*, p. 45.

lection pour les mathématiques, qu'il conçoit comme la révélation de la substance magique. Les mathématiques, d'après lui, sont la science vraie qui contient les expériences et les résultats d'une productivité spirituelle; elles nous mettent à même de comprendre les relations qui existent entre les nombres et les forces d'un monde abstrait; car les mathématiques reflètent le rythme éternel et les proportions du monde. Novalis est même allé jusqu'à déclarer que les mathématiques pures sont l'égal de la religion.

On trouve chez Sénancour — sinon cette signification mystique extrême accordée aux mathématiques — du moins le sens d' « une intelligence d'une nature indéfinissable qui nous entraîne par la marche des nombres, par des songes dont les rapports avec les faits surpassent de beaucoup les probabilités du hasard [1] ». « Tout phénomène, dit encore Obermann, est nombre ou proportion. Les formes, l'espace, la durée sont des effets, des produits du nombre; mais le nombre n'est produit, n'est modifié, n'est perpétué que par lui-même. La musique, c'est-à-dire la science de toute harmonie, est une expression des nombres... enfin, toute la vie n'est-elle pas réglée sur les nombres [2]? » Cette théorie des nombres et le pythagorisme de Sénancour ne sont pas originaux. Il a pu les emprunter à Eckartshausen qui, dans ses *Éclaircissements sur la magie*, parle de la science des nombres comme du moyen unique de comprendre « les rapports des choses et l'harmonie de la création ». Ces mêmes idées se retrouvent aussi chez Fabre d'Olivet qui donne une explication détaillée de la valeur des nombres, et qui écrit que la musique dépend du nombre, idée exprimée pareillement dans un fragment de Novalis : « La musique ressemble beaucoup à l'algèbre [3]. » La musique, selon Fabre d'Olivet, est en même temps « la connaissance de l'ordre de toutes choses, la science des rapports harmoniques de l'univers [4] ». De même, elle a averti Sénancour de regarder au delà des apparences qui « s'épuisent à traduire un sens pour

1. *Obermann*, Lettre XLVI, p. 208.
2. *Obermann*, Lettre XLVII, p. 215.
3. Novalis, III, p. 127, n° 381.
4. Fabre d'Olivet : *Musique expliquée*, p. 1; cité par A. Viatte : *Sources occultes du romantisme*, II, p. 177.

lequel elles sont trop mobiles et trop frêles ». « C'est surtout au sens de l'ouïe, dit-il dans le premier fragment de la Lettre XXXVIII, que l'on peut rendre sensibles en peu de traits et d'une manière énergique les lieux et les choses extraordinaires [1]. » Dans un sens analogue, Novalis parle de la nature acoustique de notre âme. Tous les deux, ils attribuent à la musique une grande influence sur notre vie intime. « L'esprit se fait libre, reçoit une impulsion indéterminée, cela lui fait tant de bien, lui semble si familier, c'est comme une patrie... Tout, amour et bonté, avenir et passé, surgit et s'agite en lui, et l'espérance et les suprêmes aspirations... [2]. »

Dans la Lettre LXI d'*Obermann*, Sénancour explique que « c'est surtout la mélodie des sons qui, réunissant l'étendue sans limites précises à un mouvement sensible, mais vague, donne à l'âme ce sentiment de l'infini qu'elle croit posséder en durée et en étendue [3] ». Il n'est rien d'analogue à la musique dans le monde visible, c'est pourquoi l'homme qui l'entend se croit moins borné, moins fini; dans une révélation subite, il perçoit l'organisation de l'univers. La musique excite la sensibilité humaine, surtout quand son influence s'accorde à celle de la nature.

Novalis a constaté qu'elle exerce une influence adoucissante et civilisatrice sur le monde entier; mais il est allé plus loin que Sénancour dans sa définition de l'essence de la musique. Il reconnaît comme son élément essentiel le rythme, qui meut les hommes et l'univers. Celui qui a le sens rythmique sera capable de comprendre les lois de la nature. Nous avons là un nouveau point de rencontre avec Sénancour qui se sent transporté par la musique dans un état d'âme génial, où il saisit directement l'essence du monde. Pour lui, le sens musical s'unit au sentiment de la nature. Il rattache toujours une mélodie caractéristique à un certain paysage, de telle façon qu'elle s'adapte à la couleur locale et l'accentue même. Dans *Aldomen* déjà, il prend plaisir à entendre le Ranz-des-vaches et les airs simples qui correspondent au paysage alpestre où il passe ses journées.

1. *Obermann*, p. 146.
2. Novalis, III, p. 100, n° 249.
3. *Obermann*, p. 270.

Le fragment qui fait suite à la Lettre XXXVIII d'*Obermann* est entièrement consacré à la description des hautes régions alpestres, du Ranz-des-vaches et des impressions qu'ils font sur un être humain. L'homme qui s'abandonne à l'influence conjuguée de la musique et de la nature pourra, pendant des instants brefs et isolés, s'insérer dans l'harmonie universelle. Mais ces moments d'extase sont aussi rares que passagers. Sénancour n'a jamais pu atteindre au bonheur constant qu'il a tant désiré. Doué d'une sensibilité extrême, il fut toujours sujet à des crises d'ennui. Dès sa jeunesse, Sénancour a eu le don de « percevoir les rapports indéterminés ». Il a toujours tâché de découvrir la réalité mystique que les apparences cachent à notre âme. Il a cru pouvoir constater « dans les choses extérieures des analogies grandes ou nouvelles qui nous donnent le sentiment d'un ordre universel, d'une fin commune à beaucoup d'êtres[1] », et il a supposé qu'en homme doué de la véritable sensibilité il pourrait rétablir les relations avec l'ensemble des choses en dépit de toutes les forces qui altèrent et détruisent l'humanité. Il affirme comme Novalis que « l'homme en général équivaut à l'univers », mais il souffre de la discordance entre le monde réel et la sphère de l'imagination. Dans la quatrième *Rêverie*, il parle de l'ennui qui l'obsède toujours et qui naît de l'opposition entre la sphère illimitée que nous imaginons et la sphère étroite où nous nous trouvons circonscrits Cet ennui menace ceux dont les besoins sont excessifs aussi bien que ceux qui ont éprouvé trop de plaisirs : « Dès que je sortis de cette enfance que l'on regrette, j'imaginai, je sentis une vie réelle; mais je n'ai trouvé que des sensations fantastiques; je voyais des êtres, il n'y a que des ombres; je voulais l'harmonie, je ne trouvai que des contraires. Alors je devins sombre... l'ennui de la vie fut mon seul sentiment dans l'âge où l'on commence à vivre. Tout me montrait cette félicité pleine, universelle, dont l'image idéale est pourtant dans le cœur de l'homme, et dont les moyens si naturels semblent effacés de la nature [2]. »

Dans les régions glaciaires de la haute montagne, Sénan-

1. *Obermann*, p. 95.
2. *Obermann*, p. 340.

cour s'élève à la contemplation mystique et il touche aux révélations métaphysiques, mais il retombe dans la réalité : « Je redescendis sur la terre; là s'évanouit cette foi aveugle à l'existence absolue des êtres, cette chimère de rapports réguliers, de perfections, de jouissances positives... Mutations sans terme, action sans but, impénétrabilité universelle, voilà ce qui nous est connu de ce monde où nous régnons [1]. »

Novalis ne connaissait pas ce désaccord entre le monde réel et l'irréel. « En réalité, dit-il, le monde spirituel est, dès maintenant, toujours ouvert [2]. » Et d'autre part : « Le préjugé le plus arbitraire est celui qui consiste à prétendre que le pouvoir de s'extérioriser, de se trouver consciemment au delà des sens, serait refusé à l'homme. L'homme peut être à tout instant un être placé au-dessus des sens. Sinon, il ne serait pas un citoyen de l'univers, il serait un animal. » Dans cet état naît la foi en d'authentiques manifestations de l'esprit, alors les « pensées se changent en lois, les souhaits en réalisations ».

Puisque Sénancour croit que le plus grand bonheur consiste à se sentir, dans l'instant présent, en parfait accord avec le milieu où l'on vit, le plus grand malheur est, selon lui, l'isolement de l'individu qui n'a plus de contact avec l'ensemble des êtres : « Que faire dans la vie, quand on est indifférent à tout ce qu'elle renferme? Quand la passion de toutes choses, quand ce besoin universel des âmes fortes a consumé nos cœurs, le charme abandonne nos désirs détrompés et l'irrémédiable ennui naît de ces cendres refroidies [3]. »

Novalis a surmonté cette difficulté en s'élevant au-dessus de la nature inanimée à l'aide de sa forte volonté morale et du sentiment d'un pouvoir créateur absolu qu'il considère comme le signe de la puissance divine qui règne en nous. Sénancour, dans des moments de force, a cherché lui aussi des moyens pour échapper à l'ennui accablant. D'abord, il s'est réfugié dans le stoïcisme intellectuel, il s'est retiré en lui-même. Mais à la longue, cela ne lui suffit plus et, en

1. *Obermann*, pp. 340-341.
2. Novalis, II, p. 18, n° 22.
3. *Obermann*, p. 161.

disciple de Rousseau, il chercha les inspirations de la nature primitive. Enfin, il se dit : de tous les dons de la vie, c'est la pensée que nous possédons le mieux. Il se mit à la recherche de la vérité. A cette époque, il admet que le sage peut rencontrer la vérité absolue parce qu'il connaît le doute absolu. Celui qui a reconnu la loi de la destruction et l'irréalité des choses est amené, selon lui, à accepter la doctrine du plaisir et le culte des passions. Cependant, cet épicurisme ne le satisfit pas longtemps. Il atteignit à une conception mystique de la vie et à un spiritualisme pur : « Il n'y a de beauté magique, écrit-il, que dans le monde intellectuel. »

Mais, malgré ses rêveries et ses spéculations, Sénancour revient toujours à la base de la réalité, tandis que Novalis a la faculté de considérer la vie comme une illusion belle et géniale, comme un merveilleux spectacle qui nous permet d'être, dès à présent, dans une joie absolue, de vivre en même temps dans la vie quotidienne et dans le monde spirituel. « Tout le visible adhère à l'invisible, tout ce qui peut s'entendre à ce qui ne peut pas s'entendre, tout le sensible à l'insensible... » Le problème de l'âme et du corps ne le trouble donc pas. Il ne sent plus la frontière entre l'illusion et la vérité, entre la vie et la mort. La mort prématurée de sa fiancée, Sophie de Kühn, a amené Novalis à cette conception philosophique tout immatérielle. Il décrit lui-même son développement intérieur dans les lignes suivantes : « Si jusqu'ici j'ai vécu dans le présent et avec l'espoir d'un bonheur terrestre, il me faudra vivre désormais voué entièrement à l'avenir véritable et à la croyance en Dieu et en l'immortalité. J'aurai beaucoup de peine à me séparer parfaitement de ce monde que j'ai étudié avec tant d'amour... Mais je sais qu'il existe en l'homme une force qui, par des soins attentifs, peut se développer en une énergie étrange[1]. » Cette force se compose de la volonté et du désir qui nous rendent capables de pénétrer dans le royaume de la « nuit ». Là, les distinctions entre la réalité et la fiction s'effacent, il se développe en nous des facultés magiques par lesquelles nous pouvons évoquer les défunts

1. Cité par Rudolf Haym : *Die romantische Schule,* 5e éd., p. p. Walzel, 1928, p. 389.

et créer un monde nouveau au lieu de subir les lois du nôtre. Dans la « nuit », la vie et la mort ne sont plus distinctes. « La vie est le commencement de la mort. La vie n'existe que pour la mort. La mort est ensemble dénouement et commencement, séparation et réunion à soi-même tout à la fois. Par la mort, la réduction est accomplie [1]. »

L'amour que Sénancour a cherché pendant toute sa vie, il n'a jamais pu le réaliser. Il a beaucoup réfléchi sur l'amour. Il a pensé que celui qui n'a pas aimé n'a pas connu la véritable vie : « L'amour embellit toutes les choses et rend délicieux le sentiment de la nature entière. Comme il établit en nous le rapport le plus grand qu'on puisse connaître en dehors de soi, il nous rend habiles aux sentiments de tous les rapports, de toutes les harmonies; il découvre à nos affections un monde nouveau [2]. » Sénancour pensait que l'amour devrait gouverner la terre, tandis que l'ambition fatigue; car, d'après lui, l'amour est le feu paisible et fécond qui anime et renouvelle, qui fait naître et fleurir. Mais il ne considère l'amour que comme un accident de la vie.

Ces réflexions de Sénancour ne sont que des abstractions tirées des expériences de sa vie ou même encore des théories trop construites, qui sont restées sans influence profonde.

Nous avons déjà vu comment la religiosité de Novalis est étroitement liée avec son expérience vécue de l'amour et avec son idée du pouvoir dévolu aux humains de réaliser par la volonté ce qui est irréel. « La paix éternelle est déjà présente, écrit-il; Dieu est parmi nous, il est dans le moment où je crois en lui [3]. » Pour lui, la distance entre Dieu et l'homme est presque réduite à rien : « Il faut chercher Dieu parmi les hommes, dit-il encore. C'est dans les événements humains, dans les pensées et les sensations humaines que l'esprit des cieux se manifeste le plus clairement [4]. »

La religiosité de Sénancour, au contraire, repose sur un sentiment très intense de la culpabilité humaine, qui implique l'idée d'une grande distance entre Dieu et la créature.

1. Novalis, II, p. 17, n° 14.
2. *Obermann*, Lettre XXII, p. 96.
3. Novalis, III, p. 149, 2; p. 150, 23-24.
4. Novalis, III, p. 291, n° 76.

Sénancour est parti d'un antichristianisme absolu, qui se révèle dans les *Rêveries*, et c'est dans les *Libres Méditations* seulement qu'il parvient à la foi chrétienne et à l'idée de l'immortalité de l'âme. Novalis a été religieux sa vie durant. Ici comme partout, nous voyons que, malgré son vœu d'unité, Sénancour n'a pas pu surmonter le dualisme et qu'il n'a pas su non plus réaliser l'harmonie suprême que Novalis a conquise, du moins, dans certains moments privilégiés. Il est bien significatif que Sénancour ait eu une prédilection pour le roman autobiographique, qui naît de l'observation de la vie humaine et de la contemplation de la nature, bref de la réalité et de la spéculation qui restent toujours distinctes. La poésie de Novalis a trouvé sa meilleure expression dans le conte; car là le fini et l'infini ne sont plus séparés, l'homme est délivré du poids de son existence matérielle, la nature et l'univers sont compris dans une forme poétique absolue.

* * *

Novalis reconnaît, d'accord avec Eckartshausen, que l'univers n'est qu'une manifestation de l'esprit, et que le monde spirituel a plus de vérité que la matière. Ils se rencontrent dans cette conception du monde avec Jakob Böhme, qui voit dans l'univers un jeu des idées de Dieu. Sénancour, lui aussi, affirme avec Saint-Martin que la matière est un fantôme et que l'homme est destiné à la dominer dans une ère future où des pouvoirs nouveaux lui seront accordés : toutes les facultés qu'il avait perdues par sa chute, par cette première séparation d'avec Dieu dont Böhme parle comme d'une « aberration de la concordance » et que Novalis appelle « la destruction de l'harmonie, causée par l'outrecuidance de l'homme ». Mais, tandis que Sénancour attend de l'avenir la possibilité d'un retour à l'état paradisiaque, Novalis pense pouvoir établir l'harmonie idéale dans la vie présente. L'univers et l'âme humaine sont pour lui deux moitiés intégrantes d'un tout.

Sénancour a cherché l'unité suprême : il n'a trouvé que

désaccords. Novalis, au contraire, a su atteindre l'état où les différences du temps et de l'espace sont réduites à rien et où le monde réel n'est plus qu'illusion.

Par sa volonté morale et par les facultés « magiques » qui en résultent, Novalis dépasse les attitudes intérieures de Sénancour. Il va plus loin que lui, déjà, dans la conception des mathématiques, dont il fait la science fondamentale parce qu'elle est l'expression du spiritualisme et de l'abstraction pure, tandis que Sénancour fut probablement attiré par le charme de la mystique des nombres et de leurs rapports avec la vie.

Tandis que Sénancour s'abandonne à la musique qui excite sa sensibilité et qui l'accentue, Novalis a tâché de pénétrer dans son essence; il l'a trouvée dans le rythme qui domine aussi bien la nature inanimée que l'âme humaine.

Si l'on se rend compte de tant de différences profondes, on ne peut plus songer à des relations directes entre Novalis et Sénancour. Les ressemblances qui existent entre certaines de leurs idées s'expliquent, pour une très grande part, par leur connaissance de Böhme, d'Eckartshausen et de Saint-Martin. Les attitudes pareilles envers certains problèmes, que nous avons pu relever chez Novalis et chez Sénancour ont des coordonnées essentiellement différentes dans l'ensemble de leurs personnalités respectives, et prennent de ce fait une signification différente; en tout cas, ces points de contact ou de rencontre ne sauraient justifier l'hypothèse de Merlant, qui fait ressortir un peu arbitrairement des affinités.

L'attitude fondamentale de Sénancour est un subjectivisme extrême. Il analyse son moi et ne voit dans l'humanité qu'une foule de « moi » semblables. Par les idées sociales qu'il tire de cette conception et par une certaine sensibilité qui se complaît en soi-même, il appartient encore au romantisme rousseauiste. Mais par son aspiration intellectuelle vers l'unité, par sa croyance à la perfectibilité du genre humain, par son idée du pouvoir conservateur et transformateur de la pensée, et surtout par son éternelle insatisfaction, qui s'exprime dans le mouvement toujours inachevé de son œuvre, il n'est pas sans quelques affinités avec le romantisme allemand dans son ensemble. Il a

recherché des rapports analogiques entre les combinaisons des objets inanimés et « les aperçus métaphysiques des destins de l'homme »; il a été en quête de l'harmonie, de la perception mystique du Tout. Par son art, né de ces aspirations, il est peut-être en France le premier annonciateur d'un romantisme symboliste. Mais les romantiques français de 1830 ont vu en lui surtout un frère de René et ne l'ont pas suivi sur une voie qui les aurait rapprochés du romantisme allemand. C'est bien plus tard, semble-t-il, avec Nerval, avec Baudelaire et le symbolisme, ou même chez des écrivains plus modernes encore, que devaient s'épanouir les plus précieux des germes contenus dans l'œuvre de Sénancour.

Hanna Steinkopf.

NOTE SUR LA TOMBE DE MADAME DE STAEL

On sait que Mme de Staël fit orner le petit bâtiment, qui renferme la dépouille mortelle de ses parents et la sienne, d'un bas-relief en marbre de Carrare. Ce bas-relief a passé jusqu'ici pour être l'œuvre de Canova. D'Haussonville l'a affirmé en 1885 [1] et l'on n'a pas songé à mettre en doute un pareil témoignage. « Le grand artiste, dit-il, a représenté Mme de Staël à genoux, pleurant sur le tombeau de ses parents, tandis que son père, attiré vers le ciel par Mme Necker, lui tend la main pour lui dire un dernier adieu. » P. Kohler, en 1916 [2], a encore répété que ce bas-relief était dû au ciseau de Canova.

Mais voici que, dans la correspondance de A.-W. Schlegel récemment éditée [3], on lit dans une lettre datée de Genève, février 1806, que le sculpteur allemand Tieck, le frère du poète bien connu, est en train de faire un bas-relief commandé par Mme de Staël pour le « monument de Necker ». Cette affirmation étant de Schlegel lui-même, qui introduisit Tieck à Coppet, vaut d'être contrôlée.

1. D'Haussonville : *Le salon de Mme Necker*, vol. II, p. 302.
2. Pierre Kohler : *Mme de Stael et la Suisse*, p. 670.
3. *Briefe von und an A. W. Schlegel*, gesammelt und erläutert durch Josef Körner, Amaltea Verlag, Zurich, 1929, p. 198.

On trouvera toutes les précisions à ce sujet dans le livre de Hildebrandt sur Frédéric Tieck [1]. Mme de Staël connaissait le sculpteur depuis son voyage à Weimar, et c'est sans doute Schlegel qui lui a conseillé dans la suite de confier l'exécution de sa pieuse idée à Tieck. Celui-ci de 1805 à 1808 s'établit à Rome, et c'est dans son atelier qu'un contemporain, Guattani, vit le bas-relief en question, qu'il décrit de la façon suivante [2] :

« Mme de Staël a voulu que le bas-relief la représente en pleurs, agenouillée devant l'urne qui renferme les chères dépouilles, et le visage couvert. Comme ce voile exprime bien l'intensité de sa douleur! Comme il en laisse deviner la profondeur! Sans doute la fille de Necker s'est-elle rappelé le voile d'Agamemnon, celui de César, et elle eut peut-être en vue à ce moment notre célèbre statue de Sainte Cécile gisante de Maderna. Plus haut le père s'élève de terre, tendant une main à sa fille comme s'il ne pouvait pas s'en détacher; par l'autre il est attiré au ciel par sa chère épouse décédée avant lui, et déjà indigène de l'Olympe. »

Ce bas-relief est le premier ouvrage que Tieck ait fait pour Mme de Staël. A deux reprises il a été son hôte, à Coppet dans 'hiver de 1808-9, à Pise, dans l'hiver de 1815-16. Il a fait encore un buste de Mme de Staël elle-même, deux de la duchesse de Broglie, et un de Rocca, qui ne plut pas et qu'il détruisit dans un mouvement de dépit. On lui demanda enfin d'exécuter la grande statue de Necker qui devait représenter l'ancien ministre drapé dans un ample manteau, faisant un geste d'orateur. Cette statue n'a été terminée qu'après la mort de Mme de Staël; elle a été placée dans le vestibule du château de Coppet, où elle se trouve encore.

O. Kluth.

UN MÉMOIRE INÉDIT SUR LE ROMANTISME ITALIEN

Le document que nous publions ici (Bibliothèque de l'Institut. Papiers de Fauriel, carton 2352) n'est autre que *la petite note historique sur les querelles littéraires qui ont eu lieu en Italie* à laquelle il est fait allusion dans une lettre de Manzoni à Fauriel du 17 octobre 1820. (Sforza e Gallavresi. Carteggio di A. Manzoni. Milano, Hœpli. Parte prima.) Ce manuscrit faisait partie, ainsi

1. *Friedrich Tieck* von Edmund Hildebrandt, Leipzig, 1906.
2. Memorie enciclopediche romane. T. III. Roma, 1808. Cf. Hildebrandt, p. 62

qu'il ressort de cette lettre, de tout un envoi de brochures romantiques recueillies par Manzoni à l'intention de Fauriel qui avait eu, un moment, l'idée d'écrire une étude sur le mouvement milanais.

Qui est l'auteur de ce mémoire? Manzoni, sur les conseils duquel il a dû être rédigé, ne nous le dit pas. Notons tout de suite que la comparaison des écritures ne nous a pas été d'un grand secours, car il s'agit d'un manuscrit calligraphié très vraisemblablement par un tiers. Tout au plus pouvons nous affirmer qu'il est de la même main qu'une dissertation de *H. Visconti* sur la Poésie et qui se trouve également dans les papiers de Fauriel (carton 2368). Mais cela ne suffit pas à prouver que Visconti soit également l'auteur de cette *Notizia sul Romanticismo in Italia*, car elle n'est pas de son écriture, pas plus d'ailleurs que de celle de Berchet ou de Manzoni.

Le contenu, le style du mémoire pourraient-ils nous renseigner de façon plus précise? Nous livrons le problème aux « studiosi ». Remarquons toutefois que, quelqu'en soit l'auteur, l'intérêt de ce document ne saurait être augmenté de beaucoup. Nous sommes en présence, comme on le verra, d'une œuvre d'inspiration assez impersonnelle et son principal mérite restera celui de nous donner très exactement l'idée que le groupe milanais se faisait du rôle qu'il avait joué.

E. Tosi.

NOTIZIA SUL ROMANTICISMO IN ITALIA

Sotto le parole *Romanticismo in Italia* non vuolsi intendere l'introduzione tra noi di un intero sistema di teorie germaniche sulla letteratura. È però vero che alcuni principj di quella critica filosofica vennero in parte adottati e in parte con opportune rettificazioni applicati allo Stato reale delle nostre lettere.

L'uso *commune* assegnò insensibilmente una significazione molto complessa al vocabolo *Romanticismo:* essa comprende l'idea d'un sistema di verità letterarie che si sostengono e si richiamano a vicenda; e che sono derivate da osservazioni sul Bello nella natura e nelle arti estetiche, combinate coi ragionamenti della filosofia, diretta dal sentimento intimo, e dalla considerazione de' bisogni morali e civili degli uomini nelle epoche moderne della civilizzazione, ma sopratutto nella presente.

Questo sistema se pure è giunto a tale da meritare siffatto nome nacque per dir così, pezzo per pezzo e senza verun prece-

dente disegno. Prima che le poche persone imparziali e giudiziose se ne formassero l'idea che ho sovra esposta, ne corsero nel volgo de' lettori e dei ciarleri infinite favole e false interpretazioni; dalle quali si deve in parte accagionare la presuntuosa ignoranza di molti Italiani, che hanno il costume di non leggere mai i libri cui lodano, o condannano, e in parte le assurde relazioni e confutazioni, che se ne sono fraudolentemente diffuse in molti articoli di gazzetta da alcuni scrittori. Fidando nella colpevole renitenza del nostro pubblico a leggere qualunque cosa che esiga la menoma riflessione, non vi fu mostruosità o sciocchezza che non venisse impudentemente imputata al Romanticismo ed ai Romantici.

Le parziali quistioni che dal 1816 al 1818 hanno dato origine a queste pretese sette de' *Romantici* e de' *Classicisti* presero movimento da un articolo di Madame di Stael sulla traduzione dell'Iliade fatta da Monti.

Quest'articolo è il primo del primo fascicolo della *Biblioteca italiana*, e vi stà collocato come la testa di Minerva sul busto della Sfinge. Le *Novelle letterarie di Firenze*, lo *Spettatore Italiano di Milano*, *il Giornale delle Dame* insorsero acerbamente contro l'autrice della *Corinna*. Armati d'ingiuria e di calunnia, denunziarono que' giornali la celebre donna a tutti gli Italiani come rea di spregio verso di noi, e responsabile di lesa Nazione.

Tre libretti più ponderati tennero dietro a quei libelli, sia per trattare alcune questioni promesse da Madame di Stael, sia per progredire ad altre che naturalmente ne derivavano : sono questi :

1) *Dell'ingiustizia di alcuni Giudizj letterarj Italiani.*

2) *Avventure letterarie di un giorno.*

3) *Sul Cacciatore feroce e sull'Eleonora di Bürger lettera semiseria di Grisostomo al suo figliuolo.*

Per dare al Sig. Fauriel esatta notizia di queste discussioni, le quali agitarono un tal poco i lunghi sonni del nostro Paese, io non ho d'uopo che d'indicargli il Cap° 13° del *Commentaire* di Lodovico di Brême. Ivi l'Egregio Straniero troverà il sunto di quegli Scritti e la Storia della nostra morale letteraria ne' primi tre anni della restaurazione; e potrà ad un tempo apprezzare l'alto *carattere* e l'ingegno del povero di Brême, il quale contrassegnava, senza saperlo, nel suo *Commentaire* le ultime tracce di una generosa esistenza troncata, ahi troppo presto, ad inestinguibile cordoglio de' suoi amici.

É però mio debito di far qui speciale menzione dei due articoli di Brême sul Giaurro di Lord Byron; sí perchè parmi non ne sia parlato nel *Commentaire*, e sí perchè vi si riscontra un

nuovo saggio di critica originalemente Italiana. Questa critica, propria di noi, risulta, come io credo, dall'avere Brême applicato felicemente alle indagini sulla falcoltà poetica alcuni principj della filosofia di Vico.

Intanto l'esperienza fatta dal 1815 al 1818 sul nostro Pubblico ed il progressivo suo allontanamento dalle rette idee facevano sentire più ardentemente il bisogno di opporre al torrente una qualche diga. Conveniva lanciarsi nel mezzo di questo fermento di vecchie e di nuove idee, di vecchi e di nuovi pregiudizi, snudarli con coraggio. Questo scopo si ebbe di mira nel *Conciliatore*; per riconoscere la via tenuta nell'esecuzione di questo disegno, e perchè si possa giudicarla con aggiustatezza è necessario sapere che esiste fra noi un *falso Italianismo*, causa ed effetto de' pregiudizj seguenti più o meno assolutamente ricevuti da gran numero di persone :

1° Che il Popolo Italiano, avendo il primo levato il capo dalla notte della barbarie, deve avere per conseguenza più genio di qualunque altro popolo della Terra.

2° Che non solo i quattro grandi nostri Classici, ma tutta l'infinita serie sinonima de' trecentisti e de' cinquecentisti, toccarono l'apice della perfezione : essi sono i modelli; tutto ciò che in loro non si trova è barbarie.

3° Che quanto più una produzione nuova somiglia un'antica, cioè si accosta ai tempi della nostra primazia sulle Nazioni tanto è migliore : quindi stabilito il ferreo principio dell'imitazione, è proscritta ogni invenzione non solo ne' pensieri ma nelle frasi.

4° Che la lingua è stata fissata una volta per sempre, e non può più ampliarsi per quanto ne siano le idee, di cose ignote ai tempi della di lui formazione *(sic)*. Quindi un Popolo vivo e una lingua morta ne' suoi libri.

5° Che noi discendendo da' Romani siamo il Popolo primogenito, il popolo *nobile* dell'Europa : restino alle altre Nazioni, le oscure loro origini e la nuova sapienza nata degli avvenimenti del medio evo : noi non dobbiamo degnarci di prendervi parte : quindi l'Italia Cattolica, con una letteratura mitologica.

6° Che i nostri filosofi, naturalisti e politici dal cinquecento al seicento hanno tutto inventato tutto scoperto, e gli Stranieri non fanno che rubarli adornandoli. Quindi il Macchiavellismo pratico riguardato come il capo d'opera della politica — lo Studio delle lingue e delle opere straniere, come una vera mania — bastare a tutto i nostri libri; non leggerli se annojano; e doversi stare contenti a questo, che noi siamo gl'Inventori universali.

7° Che noi abbiamo più immaginazione d'ogni altro popolo, e però la nostra poesia non soffre confronti, e tutti abbiamo attitudine ad essere poeti. Quindi, nell'educazione, sviata la gioventù dagli studi utili; per condannarla a scrivere pessimi versi latini ed italiani tra Titiro e Melibeo — Quindi una moltitudine d'uomini eternamente fanciulli e destituiti per sempre di quel buon criterio che nella loro gioventù non venne mai sviluppato e nutrito. Queste opinioni all'incirca vengono talvolta direttamente; talvolta indirettamente diffuse dalle accademie dai professori, dai letterati gregarj.

Con esse, e con un vuoto suono di frasi parassite, e con uno stupido pavoneggiamento di compiacenza nella supposta gloria italiana viene adonestata l'ignoranza e l'inerzia, ed è eretta l'immobilità in principio di perfezione.

Cessi il Cielo che noi vogliamo detrarre alle doti native d'Ingegno e di coraggio della nostra Nazione. Ma la falsa direzione che la Letteratura ha dato agli Italiani nel giudicare di sè medesimi, è certamente funesta. La massa di questi errori sembra di giorno in giorno diminuirsi dal 1818 in poi. Gli avvenimenti politici dell'Europa, e l'irrefrenabile circolazione delle idee, che indi scaturiscono, accrebbero mirabilmente il numero delle persone che ragionano un pò meglio di prima. E non di meno crediamo di non dilungarci dal vero coll'affermare, che la prima scossa a questo colosso d'errori venne data dal Conciliatore, per quanto il consentivano gli angusti limiti nei quali gli era concesso d'aggirarsi.

In ogni articolo di quel Giornale è facile riconoscere due fondamentali principj più o meno palesamente applicati.

Il primo si è che la Letteratura, essendo inerente allo Stato sociale di un popolo, ne segue necessariamente le fasi, ne raccoglie lo spirito, e ne diviene la più bella espressione; ciò ne costituisce la vera *sostanza* la quale non dipende dall'arbitrio o dalle convenzioni : la *forma* di essa all'opposto è più o meno convenzionale, e non ha che gradi di bontà relativa. Vi è tale *forma* in un dato ramo di letteratura, che era appropriata al Popolo Greco ne'tempi d'Aristotile, e tal altra che lo fu alla Nazione italiana ne' tempi di Dante, e lo è ne' nostri.

Il secondo principio fondamentale stà nella forza di progressiva perfettibilità della Natura umana, la quale cangiando continuamente i termini di rapporto tra le Scienze le, opinioni, gl'Interessi e le istituzioni degli uomini, e quindi facendo emergere un nuovo ordine di azioni, di verità, di errori, affatto diversi da quelli dell'antichità, impone l'obbligo agli Scrittori di seguire attentamente le novazioni del tempo e di porre una forte linea di

separazione tra ciò che hanno fatto i Greci ed i Latini pel loro Popolo, e ciò che dobbiamo fare noi stessi pel nostro. Alla legge vincolante dell'*imitazione* si sostituisce cosi il libero diritto dell'*invenzione;* ed alla nostra blandita immobilità il bisogno vitale dell'azione. Non ripudiamo già per questo l'eredità de' nostri maggiori; vogliamo soltanto che sia abbandonata in quella parte la quale e resa inservibile dalla sovrana forza del tempo.

Discendendo alle diramazioni di questi principj si cominciò dal passare in rassegna lo Stato reale della Letteratura italiana. Tutto ciò che in essa ha giovato colle moltiformi combinazioni del bello ai progressi della Nazione, e a denotarne il carattere da Dante a Vincenzo Monti, venne predicato come vera ed alta letteratura; ciò che impedi questi progressi, e sfigurò questo carattere, venne condannato.

Si fecero le debite eccezioni per le pochissime opere rese concomandabili per l'eccellenza dello Stile; avvertendo però l'errore comune di riguardare lo stile come parte principalissima d'ogni invenzione letteraria : errore che nella sua intolleranza strascinò il gusto della Nazione a non curare affatto le cose e finì col trasformare la nostra letteratura in una molla senza elasticità, in un vecchio albero, che ha radici profonde, ma le cui fibre inaridite non trasmettono oramai alcun nutrimento all'immenso fogliame de' suoi rami.

Noi manchiamo delle opere più confacenti all'educazione del Pubblico, di romanzo, di Teatro Comico, di Storia Letteraria veramente Storia, di buoni giornali. Si accennarono le ragioni di tante mancanze cosi nelle brevi opere e nel *Commentaire* di cui ho già parlato, come in moltissimi articioli del Conciliatore, quando se ne presentava occasione.

Tentando una riforma era nostro debito di indicare con precisione rigorosa le vere fonti e i soggetti della nuova letteratura, liberandola affatto da tutti gl'ingombri del Classicismo abusivo, e ponendola in armonia colla *tendenza contemplativa*, e colla *tendenza pratica* de' presenti uomini. A questo provvidero le *Idee elementari* del Sig. Visconti, le quali distrussero altresi grandissima quantità di falsi supposti e di paralogismi. Noi volevamo congiungere in alleanza la letteratura d'Italia collo spirito del Secolo. Abbiamo perciò analizzato frequentemente molte nuove opere francesi, inglesi, e tedesche nel doppio rapporto della loro importanza e de' nostri bisogni. Si giungeva per tal guisa a spargere tra gli Italiani maggior somma d'idee analoghe a quelle degli altri Popoli, ed a convincerli del proprio ozio coll'esempio parlante dell'altrui attività.

In fine era duopo combattere col ridicolo certe costumanze

prosaiche, certi minuti pregiudizi del nostro Paese. Mirarono a tale scopo alcuni articoli di pura invenzione.

Introdurre questa riforma, e non incontrare la più feroce resistenza era cosa difficile in qualunque Paese, impossibile nel nostro. Noi dunque procedevamo stretti in brevissima schiera, imperturbati dalle grida e dalle minacce d'ogni sorta di volgo, rispettando sempre non solo i confini segnati dalle Leggi, ma quelli eziandio raccomandati dalla Gentilezza dell'animo e dal Galateo.

Molti letterati sentirono con terribile trepidazione d'amor proprio che si mirava ad abolire il vecchio praticismo; e perciò abborrirono e calunniarono un sistema, il quale, avverandosi, li distruggeva.

I falsi *Italicisti* che nella loro innocenza costituiscono appunto il maggior numero, e non leggono mai nulla, abborrirono del pari il mostro romantico, quando riseppero venir posta in forse la loro leggitima rappresentanza di Romani, e la grandezza ereditaria dell'Italia. Chi voleva i Romantici protettori del feudalismo, chi li riguardava come tanti misticisti e bigotti che infuriavano contro gli altari della Mitologia per sostituire i Miracoli della Vergine, e de' santi.

Molti ciarleri e molti imbrattatori di Carta i quali vivono senza infamia perchè sconosciuti abborrirono anch'essi un Giornale, che nella fine avrebbe disigillato gli occhi al maggior numero — Un nuovo Giornale comparve — l'*Accattabrighe* destinato principalmente a bersagliare il *Conciliatore*. Cessato dopo soli tre mesi quel Giornale per assoluta mancanza d'Associati, l'indecoroso assunto, e l'indecorosa maniera di mandarlo ad effetto furono ereditate dalla *Gazetta* di Milano. Per ultimo si pose sulle scene una cattiva opera Buffa intitolata il *Marsia* accolto a suono di fischiate persino dai Classicisti, tanto era essa stolida, e ributtante, e nojosa. Nei libri trasmessi al Sig. Fauriel sono raccolte alcune pasquinate, e le pretese confutazioni prodotte dai Classicisti.

Aggiungasi, che per iscreditare il Romantismo lo si confuse ad arte con l'antica quistione dell'eccellenza degli antichi e de' moderni. La mancanza di patriottismo fu predicata come il peccato politico de'Romantici, l'assoluta ignoranza della Letteratura Greca e Latina come il loro peccato letterario; e infine si addusse in testimonio del loro difetto d'ingegno l'audacia con cui volevano scuotere il santo giogo delle regolette scolastiche.

Non è pero che fra tante traversie sieno mancati agli Estensori di quel Giornale de' generosi ausiliarj. Il Professore Nicolini, conosciuto per alcune Tragedie del genere classico, e per un bel

Poema Georgico sui *Cedri*, si convertì alla nuova dottrina, ed uscì inaspettatamente a propugnare la causa. Varj letterati di Brescia lo imatarono. Porta e Grossi, Poeti eccellenti nel dialetto milanese e signori dell'opinione popolare, commisero alla Musa satirica le vendette della verità e della Giustizia. Torti, il migliore allievo di Parini, scrisse come una nuova Poetica in bellissimi versi. Infine non poche persone colte, che prima andavano traviate colla moltitudine, si sono condotte a più sane opinioni.

Ora il Conciliatore è morto, e l'odio con lui. Certe verità che in bocca sua facevano fremere compariscono di quando in quando non solo tollerate ma collaudate negli scritti di altri uomini Letterati di Torino, di Firenze, di Napoli.

H. DE BALZAC ET « L'ANGLAIS MANGEUR D'OPIUM »

Les noms de Baudelaire et de Thomas de Quincey sont si étroitement associés qu'on imagine difficilement une influence antérieure du *Mangeur d'opium* sur un écrivain français. Car, s'il est bien connu que Musset fut le premier à traduire les célèbres *Confessions*, il est également admis que son adaptation n'offre guère d'intérêt, et que nul n'y prit garde. Certes, on a peine à croire que le Quincey ridiculement déformé qu'il livrait au public romantique ait pu faire une impression profonde sur l'esprit d'un penseur comme Balzac.

Et pourtant, comment ne pas être frappé de la place tenue par l'opium dans l'œuvre balzacienne?

M. Robert Vivier l'a remarqué, et conjecture fort bien : « Sans doute son intérêt avait-il été éveillé par la publication « en 1828 de l'*Anglais mangeur d'opium* [1] ».

Il se trouve en effet que non seulement Balzac a connu l'adaptation de Musset (ce petit volume signé A. D. M. et présenté comme traduit de l'anglais), mais qu'il l'a pastiché, démarqué, utilisé, à maintes reprises, tant dans des nouvelles de quelques pages que dans des romans philosophiques comme *la Peau de chagrin* ou *Massimilla Doni*. Pendant dix ans au moins, *le Mangeur d'opium* a exercé son influence sur la pensée balzacienne; peu à peu la personnalité vigoureuse du rêveur anglais s'est dégagée du masque donné par Musset et s'est reconstruite dans l'imagination de Balzac : de fréquentes réminiscences, plus ou moins précises, plus ou moins importantes, témoignent de la

1. Robert Vivier, *L'Originalité de Baudelaire*. Bruxelles, 1928, p. 154. — Cf. encore, p. 262.

constance du souvenir laissé par la lecture des *Confessions*. Il est d'ailleurs à penser que le livre figurait dans la bibliothèque du romancier, et que celui-ci s'y reporta parfois pour rafraîchir sa mémoire. C'est l'histoire de cette influence que nous voudrions tenter d'esquisser.

Ce paradoxe d'abord est à noter : Balzac n'a vraisemblablement jamais connu le nom de l'essayiste anglais; il n'a lu que l'adaptation de Musset; jamais il ne l'a confrontée avec l'original [1].

Quand et comment a-t-il eu connaissance de l'*Anglais mangeur d'opium?* Il est bien difficile de le savoir. L'opium était au début de sa faveur en France, et le livre dut à cette vogue naissante un succès assez considérable. Bien que Paul de Musset ait affirmé que « personne ne prit garde à cette publication sans nom d'au- « teur [2] », et que cette opinion soit généralement admise [3], il nous semble trouver un témoignage beaucoup plus précis dans Balzac lui-même, qui va à l'encontre d'une telle hypothèse. On peut lire en effet dans les *Litanies romantiques*, publiées le 9 décembre 1830, dans la *Caricature* : « M. S... qui jouit en ce « moment à Paris de la singulière célébrité qu'y donne une « grande fortune, ne sachant par quelle spécialité se spécialiser, « s'est constitué le Mécène de la littérature... Parlez-lui du *Man-* « *geur d'opium*, des *Contes d'Espagne*, de *Melmoth*, de *Smarra*, « du *Giaour*, du *Rêve de Jean-Paul* de la *Ronde du Sabbat*, « etc... Oh! alors, il s'émeut, il s'anime, et trouve pour peindre « ses idées des expressions qui saisissent, qui le font même, « dit-on, reconnaître pour le chef de la génération puissante « à laquelle est confiée la gloire du XIX^e^ siècle [4] ! »

C'est donc, semble-t-il, le snobisme des dandys qui fit alors la fortune — passagère il est vrai — de l'*Anglais mangeur d'opium*, à une époque où un Alphonse Rabbe se servait de la drogue pour soulager ses maux, puis pour en finir avec la vie elle-même (le 31 décembre 1829); où, encore, un étudiant en médecine faisait une thèse *De l'usage de fumer de l'opium* qui portait en épigraphe les premières lignes de la célèbre invocation de Quincey : « O just, subtle and mighty opium [5] .... »

Il est dès lors naturel que Balzac, à l'affût de toutes les nouveautés et liseur infatigable, ait un jour rencontré le petit livre

1. Il lui aurait fallu, pour cela, connaître l'anglais; or il l'ignorait totalement (« je ne sais pas un mot d'anglais ». *Lettres à l'Étrangère*, 28 mai 1843).

2. *Biographie*, p. 90.

3. Cf. par exemple, M. Crépet, *Œuvres de Baudelaire*, t. III, p. 294, éd. Conard.

4. *Les Litanies romantiques* figurent au t. XXI de l'édition complète en 24 volumes, de Calmann-Lévy, pp. 493, 498.

5. Thèse soutenue le 23 novembre 1829 par le Dr Botta, à Paris.

d'Alfred de Musset. Est-ce à Versailles, la duchesse d'Abrantès, fervente de l'opium, qui le lui révéla [1] ? Il se peut, comme aussi que le hasard d'une conversation de salon lui ait inspiré le désir de le lire.

Un fait du moins paraît certain : c'est fort peu de temps après son apparition que Balzac connut *le Mangeur d'opium.* On ne saurait, en effet, expliquer autrement que par une allusion très précise cette pensée de la *Physiologie du mariage:* « L'âme hu- « maine est soumise dans les désirs à une sorte de progression « arithmétique dont le but et l'origine sont également inconnus. « *De même que le mangeur d'opium doit toujours doubler ses « doses pour obtenir le même résultat*, de même notre esprit, « aussi impérieux qu'il est faible, veut que les sentiments, les « idées et les choses aillent en croissant [2]. »

Or, *la Physiologie du mariage* parut en décembre 1829, ce qui donne à penser que la phrase précédente fut écrite quelques mois seulement après l'apparition du livre de Musset (septembre 1828). Qu'elle ne soit pas inspirée par Quincey, c'est ce qu'il est difficile d'admettre si l'on songe, d'une part, que ce nom de « mangeur d'opium » était en quelque sorte la propriété de l'auteur anglais et de son traducteur [3], et, d'autre part, que, un an plus tard, la preuve apparaît, formelle, de l'influence des *Confessions.*

Cette preuve, c'est l'*Opium.* Il existe en effet, dans la *Caricature* du 11 novembre 1830, une petite nouvelle publiée sous la rubrique habituelle de *Fantaisies*, signée « le comte Alex de B... » et intitulée l'*Opium*, qui n'est rien d'autre qu'un résumé — volontairement inexact et romancé — de l'*Anglais mangeur d'Opium*, d'Alfred de Musset. C'est la première interprétation balzacienne de Thomas de Quincey, et le début d'une longue influence.

Il suffit de confronter *l'Opium* avec les *Confessions* telles qu'elles furent traduites par le poète des *Nuits*, deux ans auparavant, pour faire apparaître l'étroit rapport qui unit les deux textes. Nous ne saurions mieux faire que de procéder à ce long, mais nécessaire rapprochement [4].

1. Sur la duchesse d'Abrantès et l'opium, cf. *Balzac mis à nu et les dessous de la société romantique d'après les mémoires inédits d'un contemporain.* Préface et notes par Ch. Léger, Paris, 1928, p. 64.

2. Éd. Conard, t. XXXII, p. 167.

3. Y eut-il même des « mangeurs » d'opium en France? c'est ce dont on peut douter. C'était le laudanum liquide ou l'opium fumé que l'on utilisait alors.

4. Le texte de l'*Opium* est publié, comme les *Litanies romantiques*, au t. XXI de l'édition Calmann-Lévy, p. 477.

Quant à *l'Anglais mangeur d'opium,* toutes nos citations renverront à

Après un court préambule où l'on voit un jeune dandy désabusé, pour qui « tout était dit », on peut lire : « Alors il se mit à « manger de l'opium en compagnie d'un Anglais qui, pour d'autres « raisons, cherchait la mort, une mort voluptueuse; non celle « qui arrive à pas lents sous la forme de squelette, mais la mort « des modernes, parée des chiffons que nous nommons dra- « peaux!..... »

Suit un développement sur ce thème, qui se termine par : « C'est enfin une mort tout à fait fashionable! » et c'est alors que commence la description des rêves provoqués par la drogue.

Texte de Balzac :

Ils demandaient à l'opium de leur faire voir les coupoles dorées de Constantinople, et de les rouler sur les divans du sérail au milieu des femmes de Mahmoud : et, là, ils craignaient, enivrés de plaisir, soit le froid du poignard, soit le sifflement du lacet de soie; et, tout en proie aux délices de l'amour, ils pressentaient le pal..... L'opium leur livrait l'univers entier!.....

Et, pour 3 fr. 25, ils se transportaient à Cadix ou à *Séville*, grimpaient sur des murs, y restaient cachés sous une *jalousie*, occupés à voir deux yeux de flamme — une Andalouse abritée par un *store de soie rouge*, dont les reflets communiquaient à cette femme la chaleur, le fini, la poésie des figures, objets fantastiques de nos jeunes rêves.

. . . .

Texte de l'Anglais mangeur d'opium :

Les femmes enivrées de joie, de vin et d'amour.....

Mais tout à coup je pâlissais, et l'idée de la mort me faisait tressaillir et pleurer (p. 217; cf. aussi p. 216, la condamnation à mort qui s'oppose au plaisir. Ces pages sont de l'invention de Musset).

Je la plaçais sous les bois touffus d'oliviers noirs, sous les berceaux d'orangers blancs, que Madrid ou *Séville* étalent dans leurs campagnes.....

Je la trouvais encore derrière sa *jalousie;* le soleil, à travers la *soie rouge des stores*, répandait une lumière aussi douce que les rayons de la lune... Je restais à lui parler, à la voir, « mon œil sous le sien [1] ».

l'édition qu'en a donnée M. Maurice Allem dans les *Œuvres complémentaires d'Alfred de Musset*. Paris, 1911 (Mercure de France).

1. Le passage est l'un de ceux ajoutés par Musset (p. 214).

Tout cela [1] pour 3 francs d'opium. Oui, pour 3 francs d'opium, ils rebâtissaient même les conceptions gigantesques de l'antiquité grecque, asiatique et romaine! Ils se procuraient les anaplothériens regrettés et retrouvés çà et là par M. Cuvier! Ils reconstruisaient les écuries de Salomon, le temple de Jérusalem, les merveilles de *Babylone* et tout le Moyen Age avec ses tournois, ses châteaux, ses chevaliers et ses monastères!... Ces *immenses savanes*, où les *monuments* se pressaient comme les hommes dans une foule, tenaient dans leurs étroits cerveaux où les empires, les villes, les révolutions, se déroulaient et s'écoulaient en peu d'heures!

(Résumé des pages 248, 249, 251, 253).

Toi qui élèves dans les ténèbres ton architecture fantastique devant laquelle pâlissent les Phidias et les Praxitèle, la splendeur de *Babylone* et d'Hécatompylos (p. 217, 218). Les *édifices*, les montagnes s'élevaient dans des proportions trop vastes pour être mesurées par le regard. La *plaine* s'étendait et se perdait dans l'*immensité*...

Je croyais quelquefois avoir vécu 70 ou 100 ans en une nuit; j'ai même eu un rêve de milliers d'années. (p. 245; cf. aussi p. 249).

Quel *opéra* qu'une *cervelle* d'homme! quel abîme et qu'il est peu compris, même par ceux qui en ont fait le tour, comme Gall!

Un changement s'*opéra* dans mes rêves; un *théâtre* semblait tout à coup s'ouvrir et s'éclairer dans mon *cerveau*... (p. 243).

Et l'opium fut fidèle à sa mission de mort! Après avoir entendu les ravissantes voix de l'Italie, avoir compris la musique par tous leurs pores, avoir éprouvé de poignantes délices, ils arrivèrent à

(Allusion à l'opéra italien, p. 208).

1. Nous ne croyons pas indispensable de citer un développement de Balzac où les héros de l'histoire « se trouvaient face à face avec le terrible visage d'un Espagnol armé d'un tromblon bien chargé »! et qui décrit encore le contraste éprouvé entre la vision de la guillotine et la réalité paisible : « Un foyer, une soirée d'hiver, une jeune femme, des enfants pleins de grâce qui, agenouillés, priaient Dieu sous la dictée d'une vieille bonne...» Il y a évidemment là un souvenir des effets de contraste décrits pp. 216, 217, 253 surtout, et sans doute aussi du tableau du home anglais (pp. 232-234).

l'enfer de l'opium..... C'étaient des milliards de voix furieuses, des têtes qui criaient : tantôt des *figures* d'enfants contractées comme celles des mourants; des femmes couvertes d'horribles plaies, déchirées, plaintives; puis des hommes disloqués, tirés par des chevaux terribles, et tout cela par *myriades!* par vagues! par *générations!* par mondes!

La mer était comme pavée d'innombrables *figures*, tournées vers le ciel; pleurant, désolées, furieuses, se levant par milliers, par *myriades*, par *générations*, par siècles (p. 250).

Tel est ce texte, dont nous nous dispensons de citer la fin : la mort des deux opiomanes au milieu d'atroces souffrances. Retenons pourtant la dernière phrase : « Car c'est là ton dénouement, ô prestigieux opium! Et ces deux hommes moururent « sans pouvoir se guérir, comme toi, poète inconnu! jeune Mée, « qui nous as si bien décrit tes joies et tes malheurs factices! »

Comment ne pas voir dans l'*Anglais mangeur d'opium* la source très précise de ces pages? On ne saurait expliquer autrement que Balzac ait pu mettre au nombre des visions de l'opiomane cette Espagnole « abritée par un store de soie rouge » qui est de l'invention de Musset. C'est bien la preuve qu'il a lu Quincey dans l'adaptation de 1828. Toutefois, savait-il qui était A. D. M.? Il semble difficile d'admettre que Balzac ignorait la signification de ce transparent pseudonyme, au moment où il fréquentait lui-même les admirateurs du *Mangeur d'opium* (ainsi qu'en témoignent les *Litanies romantiques*), en un temps où la vie littéraire se concentrait dans quelques cénacles. Il est vraisemblable que cette mystérieuse allusion : « poète inconnu, jeune Mée » n'est qu'un volontaire déguisement, laissant entendre aux initiés quel était l'inspirateur de cette fantaisie.

Quelle que soit l'intention de Balzac en écrivant *l'Opium*, qu'il ait voulu faire un conte fantastique en plagiant Musset, ou le compte-rendu romancé d'un livre à succès, il reste que nous avons là une transposition personnelle, et donc une interprétation de Thomas de Quincey, S'il y a dans ce récit une intention satirique, c'est que Balzac ne pouvait pas ne pas railler ce dandy excentrique que Musset avait, en maints endroits, substitué au véritable Quincey; c'est que le romantisme de l'auteur de la *Peau de chagrin* n'était pas celui de Musset : les *Complaintes satiriques sur les mœurs de ce temps* témoignent de son mépris pour la fausse désespérance, et le pessimisme de convention. Si, dans les *Litanies romantiques*, l'un des dandys marque son admiration

pour le conte fantastique qu'il vient d'entendre, dont les sources évidentes sont *Smarra* et le *Mangeur d'opium*, par cette phrase : « Cela me fait l'effet d'une dose d'opium qui révèle l'univers et « le jette dans un rêve », c'est que Balzac condamne le snobisme littéraire qui fait le succès des œuvres les plus incohérentes, et qui fait celui du livre de Musset.

Cela ne veut pas dire qu'il eût condamné le véritable Quincey, s'il l'avait pu lire dans le texte original. De ce qu'il critique la recherche d'une mort « tout à fait fashionable », il ne s'ensuit nullement que l'expérience décrite par les *Confessions* ne l'intéresse pas en elle-même. Balzac écrira plus tard un *Traité des excitants modernes;* Balzac, disciple de Gall et de Lavater, se pique de compétence en matière de physiologie, et cela le passionne; Balzac, enfin, est lui-même un visionnaire, et son imagination n'a guère à envier celle de Quincey : c'en est assez pour expliquer son enthousiasme (« L'opium leur livrait l'univers entier... Tout cela pour 3 francs d'opium... Quel opéra qu'une cervelle d'homme... etc... »), et pour comprendre qu'il prît plaisir à imaginer de nouveaux rêves.

Déjà se devine la cause de l'influence de Quincey : son expérience met en relief le grand dualisme humain, elle est un moyen de réaliser cette vision totale du monde à quoi Balzac ne cesse d'aspirer. Intérêt physiologique pour le problème des excitants, intérêt psychologique et métaphysique pour le cas exceptionnel d'un mangeur d'opium : il y a déjà tout cela dans *l'Opium.* Et il n'est point indifférent d'y noter cette assimilation de l'opiomanie à un lent suicide, que plus tard Baudelaire mettra particulièrement en relief dans les *Paradis artificiels.*

L'Opium parut le 11 novembre 1830, les *Litanies romantiques* le 9 décembre. Or, le 16 décembre paraissaient, dans cette même *Caricature*, les premières pages de *la Peau de Chagrin* sous ce titre : *Le dernier Napoléon* (elles devaient d'ailleurs être remaniées par la suite). C'est donc, vraisemblablement, à la fin de l'année 1830, qu'il faut placer la composition de l'épisode qui suit *le dernier Napoléon:* l'hallucination de Raphaël dans le magasin d'antiquités. Et il n'y a rien de surprenant à voir Balzac, encore préoccupé du *Mangeur d'opium*, y introduire des phrases entières du livre de Musset. Il est pourtant curieux de découvrir la profondeur de l'impression qu'avait causée Thomas de Quincey en retrouvant ses idées, ses visions, son style, à travers plusieurs pages de *la Peau de chagrin* [1]. L'effort d'interprétation se précise,

1. Ed. Conard, t. XXVII, pp. 19 à 30.

le thème se développe : l'influence est essentiellement psychologique, Quincey se dégage de sa gangue romantique.

Là encore, il suffit de rapprocher les deux textes. Au début de cette hallucination, « due peut-être à la faim », on lit : « Une multitude de figures endolories, gracieuses et terribles, obscures « et lucides, lointaines et rapprochées, se leva par masses, par « myriades, par générations [1] ».

Or, il y avait dans *l'Opium* une phrase qui se terminait très semblablement par : « et tout cela par myriades! par vagues! « par générations! par mondes! » Il y avait surtout, dans l'adaptation de Musset : « d'innombrables figures, se levant par milliers, « par myriades, par générations, par siècles [2] ».

Par quelle phrase conclut Balzac? Il appelle la vision de Raphaël un « drame violent dont les scènes venaient de lui pro- « diguer les atroces délices contenues dans un morceau d'opium [3] » ce qui est fort explicite, et marque suffisamment la source de ces pages.

Certaines images, déjà dans *l'Opium*, se sont légèrement modifiées : l'Andalouse « abritée par un store de soie rouge »... est devenue une Italienne, et l'Espagnol armé d'un tromblon un seigneur médiéval : « Il aspirait aux amours italiennes, se « passionnait pour les blancs visages aux longs yeux noirs. Il « frémissait aux dénouements nocturnes interrompus par la « froide épée d'un mari, en apercevant une dague du Moyen « Age [4]... »

La phrase : « Ils rebâtissaient même les conceptions gigantes- « ques de l'antiquité grecque, asiatique et romaine » a été remplacée par une série d'évocations du monde ancien ou oriental. Raphaël voit paraître l'Égypte qui « raide, mystérieuse, se dressa « de ses sables, représentée par une momie qu'enveloppaient « des bandelettes noires; puis ce fut les Pharaons ensevelissant, « des peuples pour se construire une tombe [5]. » Quincey, lui, se voyait enseveli « au cœur des Pyramides éternelles », avec les momies et les sphinx, ou bien « tombait dans les sables et les « herbes du Nil [6] ».

Peu après, écrit Balzac, « la tête de Cicéron évoquait les « souvenirs de la Rome libre et lui déroulait les pages de Tite-

1. P. 19.
2. Quincey avait écrit en 1821 : « Faces that surged upwards by thousands, by myriads, by generations ».
3. p. 29 (Références à l'édition Conard).
4. p. 20.
5. p. 19.
6. *L'Anglais mangeur d'opium*, édition Allem, p. 252.

« Live. Le jeune homme contempla *Senatus populusque romanus :* « le consul, les licteurs, les toges bordées de pourpre, les luttes « du Forum, le peuple courroucé, défilaient lentement devant « lui, comme les vaporeuses figures d'un rêve [1]. » Or, Quincey disait : « J'ai été dans ma jeunesse, et même depuis, pour mon « plaisir, un grand amateur de Tite Live... et je regardais comme « le mot le plus redoutable et le plus solennel... *consul romanus...* « J'entendais prononcer le formidable mot : « *Consul romanus,* « et venaient immédiatement Paulus ou Marius, entourés par « une compagnie de centurions, avec la tunique écarlate, et « suivis des alalagenos des légions romaines [2]. »

De même, comment ne pas rapprocher ce développement : « L'Inde et ses religions revivaient dans une idole coiffée de son « chapeau pointu... Un monstre de la Chine, dont les yeux res- « taient tordus, la bouche contournée, les membres torturés, « réveillait l'âme par les inventions d'un peuple qui, fatigué « du beau toujours unitaire, trouve d'ineffables plaisirs dans la « fécondité des laideurs [3] » du passage célèbre des Confessions où Quincey revoit l'Inde et la Chine, leurs dieux et leurs temples ? Il est assez vraisemblable, notamment, que cette phrase « Je fuyais la colère de Brahma... Vischnu me haïssait. Seeva m'at- « tendait... [4] » ait inspiré le monstre grimaçant que contemple Raphaël.

C'en serait assez, sans doute, pour faire apparaître la ressemblance entre les deux textes, et il pourrait suffire de ces rapprochements pour conclure à l'importance, déjà, de l'influence des *Confessions*, s'il n'était aussi facile — et plus intéressant — de montrer le rapport étroit qui unit la pensée de Balzac à celle de Thomas de Quincey, ou plutôt à la signification profonde de *l'Anglais mangeur d'opium.*

Cette sympathie que déjà *l'Opium* révélait se découvre aisément dans ces pages de *la Peau de chagrin.* Décrivant d'abord des visions très proches de celles de Quincey, Balzac se dégage vite de ce modèle, veut qu'après « la vie des nations » Raphaël évoque celle des hommes; et ce sont les visions innombrables nées de l'imagination du romancier : jeune fille de Taïti, châtelaine médiévale, Flamands sortis d'un tableau de Téniers... et puis des œuvres d'art, et puis cette méditation sur l'infini du temps rendu sensible par les découvertes de Cuvier, qui nous livre le sens de l'épisode. Qu'est-ce à dire, sinon que l'imagina-

1. p. 20.
2. Édition Allem, pp. 247, 248.
3. p. 20.
4. p. 252, éd. Allem.

tion de Balzac se sert des *Confessions* comme d'un tremplin d'où elle prend son essor, et que ces deux esprits ont la même joie à « s'emparer de toutes les formes d'existence » pour tenter de saisir la totalité du monde par leur seule pensée?

Et c'est là le drame psychologique du rêveur anglais dont Balzac a fait celui de Raphaël : cette personnalité qui se perd voluptueusement dans le rêve, et, devenue victime, est alors incapable de se ressaisir, impuissante à surmonter cet infini du temps et de l'espace qui l'accable, cet infini de l'homme qui l'épouvante, c'est vraiment le symbole de l'imagination balzacienne aux prises avec ses créations, avec la pensée des autres hommes, avec l'immensité du monde dont elle s'efforce d'atteindre l'unité. Comment ne pas songer à ce rapport, au spectacle de ce Raphaël qui d'abord « voulut choisir ses jouissances [1] », s'efforça de réaliser une vaste synthèse de l'univers, « éparpille « généreusement » sa vie, et bientôt « étouffait sous les débris « de cinquante siècles évanouis... était malade de toutes ces « pensées humaines,... oppressé sous ces formes renaissantes [2] ». Comment n'y point penser quand Balzac lui-même interroge : « Vous êtes-vous jamais lancé dans l'immensité de l'espace « et du temps, en lisant les œuvres géologiques de Cuvier [3]? » et conclut : « En présence de cette épouvantable résurrection « due à la voix d'un seul homme, la miette dont l'usufruit nous « est concédé dans cet infini sans nom, commun à toutes les « sphères et que nous avons nommé *le Temps*, cette minute de « vie nous fait pitié. Nous nous demandons, écrasés que nous « sommes sous tant d'univers en ruine, à quoi bon nos gloires, « nos haines, nos amours; et si, pour devenir un point intan- « gible dans l'avenir, la peine de vivre doit s'accepter [4]? » Et Raphaël succomberait à cette confrontation si le vieillard mystérieux ne lui confiait le talisman [5].

Ainsi Quincey a donné naissance à cette méditation : n'était-elle pas en germe dans *l'Opium* où déjà Cuvier apparaissait? C'est la portée philosophique des *Confessions* qui a frappé Balzac et c'est la lutte de la personnalité contre l'infini de l'imagination qui la menace qu'il a surtout retenue. Il s'est retrouvé en Quincey, et sous l'influence de ses propres préoccupations, sous l'influence de Hoffmann aussi, vraisemblablement, qui proclamait le rêve « le plus merveilleux phénomène de l'organisme

1. p. 19.
2. p. 24.
3. *Ibid.*
4. p. 25.
5. Cf. p. 26 : « Il souhaita plus vivement que jamais de mourir ».

« humain », il attribua à Quincey cette valeur symbolique dont nous avons tenté de rendre compte. Sans doute n'est-il pas inutile de rappeler, pour justifier notre interprétation, que dans la préface de *la Peau de Chagrin*, Balzac a écrit : « L'inspiration « déroule au poète des transfigurations sans nombre et sem- « blables aux magiques fantasmagories de nos rêves [1]. » Il est bien naturel d'établir un rapport entre le visionnaire Quincey et Balzac-Raphaël, quand le romancier lui-même rattache *la Peau de chagrin* à de tels problèmes. Lui ayant représenté la transcription symbolique de son propre drame, Quincey sans doute révéla quelque peu Balzac à lui-même et influa sur ses méditations.

Il semble qu'interprété ainsi, à la lumière du thème goethéen de la conquête de l'infini, *le Mangeur d'opium* pouvait bien aisément se situer, quelques années plus tard, sur le plan mystique dont Balzac fera le sujet de ses « études philosophiques ». Amené par l'Étrangère à la connaissance de Swedenborg (1832-1833) l'auteur de *Seraphita* ne pouvait manquer d'établir un lien entre les extases révélatrices du théosophe suédois et les hallucinations étranges du névrosé anglais. Nous ne saurions donc être surpris de voir réapparaître l'influence de Quincey au moment où prédomine celle de Swedenborg.

D'ailleurs, c'est non seulement le mysticisme nordique qui devait ramener l'attention de Balzac sur *le Mangeur d'opium*, mais aussi la vogue croissante de la drogue dans la société romantique. L'auteur de *Massimilla Doni*, qui fut toujours préoccupé du problème des excitants, devait très naturellement suivre cette mode avec d'autant plus d'intérêt qu'il avait lu les *Confessions* de Thomas de Quincey.

Ainsi s'expliquent ces fréquentes allusions que nous trouvons dans son œuvre entre 1831 et 1840. C'est, en 1835, cette phrase de *Melmoht réconcilié :* « Ma parole d'honneur, il est fou, se dit-elle en voyant Castanier dans l'attitude d'un mangeur d'opium en extase [2] » ou bien, la même année, cette autre des *Illusions perdues* : « Ce grand artiste livré à l'opium, et qui, retenu par « la contemplation en des palais enchantés, ne voulait ou ne « pouvait rien créer [3]. » C'est surtout, en 1835, l'idée qu'il existe des êtres suprasensibles qui agissent sur nous « comme l'opium « qui endort la nature corporelle, dégage l'esprit de ses liens,

1. Édition Calmann-Lévy, t. XXII, p. 402. Cf. F. Baldensperger, *Orientations étrangères chez Balzac*, chap. VI : *Dans la quatrième dimension*, en particulier p. 116.
2. Éd. Conard, t. XIV, p. 264.
3. Éd. Conard, t. XII, pp. 310-311.

« le laisse voltiger sur le monde, le lui montre à travers un prisme, « et lui en extrait la pâture qui lui plaît le plus [1] », ce qui est dans *Seraphita*.

Il serait encore bien facile de rattacher à l'influence de Quincey certaines pages de l'*Enfant maudit*, bien qu'on ne puisse découvrir aisément ce qui revient à Swedenborg et ce qui est inspiré par *le Mangeur d'opium* [2]. C'est ainsi que ce rêve n'est point sans rappeler celui de Raphaël qu'inspira Quincey : « ...Il allait, « regardant avec étonnement, mais sans envie, les cours, les « rois, les batailles, les hommes, les monuments... Un ange « semblait lui révéler les abîmes du monde moral, et les chocs « terribles des civilisations... Il sentait que son âme bientôt « déchirée à travers ces océans d'hommes, périrait brisée... [3]. » Or, ces lignes furent écrites en 1831, et malgré les influences de Fourier et de Jean-Paul, il n'est point impossible d'y reconnaître aussi celle de Quincey.

Malgré l'intérêt qu'il ne cessait de porter au rêve et à l'opium, Balzac s'abstenait pourtant de goûter à la drogue [4]. Si bien que, mettant en scène un opiomane, il lui fallait recourir à un témoignage étranger. Cela encore explique qu'en 1839 nous retrouvions Thomas de Quincey dans *Massimilla Doni*. Non seulement il y a là une nouvelle utilisation du livre de Musset, il est encore évident que Balzac a recopié mot pour mot des phrases entières de son essai de 1830 : *l'Opium*. Nous ne saurions mieux faire que de procéder à quelques rapprochements.

Nous lisons ainsi : « Vendramin... s'est mis à fumer de l'opium, « maudite inspiration due à un Anglais qui, pour d'autres raisons « que les siennes, cherchait une mort voluptueuse [5]. » Or, si l'on excepte quelques altérations nécessaires à la couleur locale, le passage qui commence à cette phrase et finit à : « Tout à coup, « en se retournant, il se trouve face à face avec le terrible visage « du sénateur armé d'un poignard »... n'est autre chose que le récit de *l'Opium*, à peine démarqué. Il ne manque ni « les « coupoles dorées de Constantinople », ni « les divans du sérail », ni « les deux yeux de flamme » de l'Andalouse, qui maintenant est une Vénitienne. De même encore : « les monuments, « les hommes, se pressent et tiennent dans son étroit cerveau,

1. Éd. Conard, t. XXXI, p. 220.

2. La première partie du roman fut toutefois écrite en 1830-1831 avant l'initiation swedenborgienne.

3. Éd. Conard, t. XXVIII, p. 394.

4. Le *Traité des excitants modernes* (1838) critique âprement l'emploi des excitants. Il n'y est que deux fois question de l'opium (éd. Ollendorf, p. 68, 84).

5. Éd. Conard, t. XXVII, p. 415.

« où les empires, les villes, les révolutions, se déroulent et s'écou-« lent en peu d'heures [1]. » De même : « j'entrevois maintenant « dans ma chère Venise des figures d'enfants contractées comme « celles des mourants, des femmes couvertes d'horribles plaies, « déchirées, plaintives [2] ». Ce ne sont là que quelques exemples de cette fidèle copie de Balzac par lui-même.

Il est curieux, d'autre part, de remarquer à quel point son imagination avait été frappée par le tableau espagnol composé par Musset et incorporé à sa « traduction » des *Confessions:* cette femme « à demi-voilée », derrière des stores de soie rouge, se trouve à trois reprises dans *Massimilla.* Que ce soit l'image : « se coucher *sous deux yeux* de flamme » [3], ou la vision poétique : « L'air me semble avoir la couleur qu'il avait à Rivalta, quand le « jour passait à travers un *store de soie rouge,* et que, sans qu'elle « me vît, je l'admirais rêveuse et souriant avec finesse comme la « Monna Lisa de Leonardo [4] » ou enfin la phrase : « Ton cœur « recevra la lumière sidérale d'un soleil nouveau, tu te coucheras « sur une *soie rouge, sous les yeux d'une madone* » [5], le souvenir réapparaît, presque inconscient.

Il est donc évident que Balzac, voulant représenter un opiomane, a repris son essai de la *Caricature* que Quincey lui avait inspiré. On pourrait s'étonner de le voir utiliser ainsi une esquisse assez insignifiante, si l'on ne savait que c'est là un procédé familier au romancier. Les *Contes Bruns,* par exemple, ne furent-ils pas une mine inépuisable de fictions pour la *Comédie humaine* [6]?

La question se pose ici de savoir si Balzac s'est contenté de recourir à *l'Opium,* ou s'il a repris l'*Anglais mangeur d'opium* d'Alfred de Musset pour composer le personnage de Vendramin. Bien qu'il soit difficile de conclure avec certitude dans un sens ou dans l'autre, il semble néanmoins presque évident que l'auteur de *Massimilla* s'est servi à la fois de son propre écrit et du livre lui-même. Nous ne saurions, en effet, expliquer autrement la présence de certaines phrases presque copiées du *Mangeur d'opium* qui ne se rencontrent point dans la petite nouvelle de 1830, ou qui révèlent, du moins, une copie plus attentive en 1839. Or, c'est précisément le cas « pour se coucher *sous* deux « yeux de flamme », qui rappelle davantage « mon œil *sous*

1. p. 417.
2. p. 417.
3. p. 416.
4. p. 387.
5. p. 427.
6. Cf. à ce sujet la préface de M. Marcel Bouteron à son édition des *Contes Bruns,* Paris, Delpeuch, 1927.

« le sien » de Musset que « occupés à voir deux yeux de flamme » de *l'Opium*. C'est surtout le cas pour cette phrase de Vendramin : « Moi qui fais tenir *Cent ans d'existence en une seule nuit* [1] » qui ne se trouvait aucunement dans la fantaisie de 1830, mais qui était, chez Musset : « Je croyais quelquefois avoir vécu soixante-« dix ou *cent ans en une nuit* [2]. »

D'autre part, il semble possible de découvrir un rapport assez précis entre deux développements sur la sensibilité musicale, l'un de *Massimilla*, l'autre de Quincey, dans l'*Anglais mangeur d'opium*. Capraja dit en effet : « Comment ne vois-tu pas la fée « qui, dans sa course agile à travers une lumineuse atmosphère, « y rassemble, avec le fil d'or de l'harmonie, les mélodieux « trésors qu'elle nous jette en souriant? ... Soudain s'élancent « les souvenirs, ils apportent les roses du passé, conservées « divinement et toujours fraîches. Notre jeune maîtresse revient « et caresse de ses mains blanches des cheveux de jeune homme; « le cœur trop plein déborde, on revoit les rives fleuries des « torrents de l'amour [3]. » Or, Thomas de Quincey, qui lui aussi, allait à l'opéra italien après avoir pris de l'opium (comme Vendramin), écrivait : « L'harmonie d'un chœur me déploie comme « un tissu de soie tous les souvenirs de ma vie, non pas comme « un écho, mais comme une sensation présente, non pas ramassée « à grands frais de mémoire ou tirés de quelque sombre abstrac-« tion, mais les faits oubliés et les passions exaltées, ressuscitées, « redevenues sublimes [4]. »

Nous sommes donc portés à croire qu'une fois encore la traduction de Musset a été utilisée par Balzac. Mais il vaut surtout la peine d'étudier brièvement la portée nouvelle des *Confessions*, en 1839, telle qu'on la peut distinguer dans *Massimilla*. Ce roman vénitien n'est, on le sait, qu'un drame psychologique où s'opposent deux plans inconciliables; l'idéalisme mystique lutte contre le réel humain. Emilio Memmi, impuissant à réunir dans un même objet l'amour charnel et l'amour spirituel, Genovese incapable d'exprimer ce qu'il ressent trop vivement, Capraja, Cataneo, hantés par la recherche de l'harmonie totale, tous s'évadent dans le rêve, pour trouver l'absolu; tous, d'ailleurs, se voulant distraire de leur nostalgie patriotique, du spectacle de la déchéance de Venise [5].

1. p. 427.
2. Éd. Allem, p. 245.
3. pp. 425-426.
4. Éd. Allem, p. 208.
5. Balzac lui-même a rattaché *Massimilla Doni* à *la Peau de Chagrin* (préface, éd. Calmann-Lévy, t. XXII, p. 528).

Vendramin, fumeur d'opium, prend place parmi ces fervents idéalistes, incarne l'une des attitudes de l'idéalisme mystique à l'égard de la vie réelle. Or, Vendramin n'existerait pas sans Thomas de Quincey... tout comme il est vraisemblable qu'il n'aurait point été mis en scène sans l'influence de Swedenborg.

C'est avec l'auteur des *Arcana Coelestia*, on l'a vu, que s'était créé un lien entre cette extase révélatrice dont il était l'apôtre et l'état d'hallucination provoqué par ces excitants qu'on commençait à fort bien connaître. Voilà pourquoi Swedenborg amena Balzac à décrire la mystique de l'opium dont Vendramin est l'adepte; voilà pourquoi il sera prêté au rêveur vénitien tantôt les visions de Thomas de Quincey, tantôt les extases de Seraphita.

Cette étrange fusion conduit d'ailleurs notre romancier à un singulier mépris des données expérimentales. Ce « réaliste » Balzac ne s'est aucunement fait scrupule de remplacer le « mangeur » d'opium par un « fumeur » d'opium : il lui importait bien peu que les rêves de Quincey — déjà extraordinaires chez un buveur de laudanum — soient fort déplacés chez un simple fumeur. Il lui suffisait sans doute que cela fût plus conforme à la mode de 1839, et plus poétique. Il reste qu'en parlant néanmoins d'une « extase » où « Vendramin « vit aux dépens de ses « jours » Balzac commettait une erreur assez sérieuse [1]. Ce n'est d'ailleurs pas la seule qu'on lui puisse imputer.

Que Vendramin soit le résultat d'une fusion des deux influences que nous avons déjà signalées, c'est ce que prouve, par exemple, cette tirade : « Moi de qui l'âme est exaltée par un triste moyen, « moi qui fais tenir cent ans d'existence en une seule nuit, je « puis entendre ces grands esprits quand ils parlent du pays « magnifique appelé le pays des chimères par ceux qui se nomment sages, appelé le pays des réalités par nous autres qu'on « nomme fous [2]. » Ainsi, l'opium peut révéler le monde supérieur. Il fait plus encore : transposant l'univers sensible sur un plan tout spirituel, permettant de remonter aux principes — aux « idées » — il rend possible la communion parfaite du monde extérieur avec notre âme qui sent alors résonner ses touches intérieures (il en est de même, d'ailleurs, pour toute exaltation provoquée par l'Art, l'amour, etc...) L'extase provoquée par la drogue laisse percevoir cet univers idéal, et par là même relie entre elles les sensations les plus diverses : autrement dit, le système des Correspondances de Swedenborg trouve son appli-

1. A-t-il pensé à un fumeur d'opium qu'il connaissait? Il se peut, et cela expliquerait peut-être le changement.

2. p. 427.

cation chez le fumeur d'opium exalté par le poison. C'est ce qui paraît bien résulter de cette parole de Vendramin qui suit immédiatement son exposé de cette théorie et son « commentaire » par Emilio : « Ainsi fait mon « opium fumé », répondit Vendramin [1]. »

D'ailleurs, il sait lui-même parler ce langage des Correspondances : « Ton amour n'a pas déserté les cimes éthérées où tu « planes, reprit Vendramin *excité par son opium*, il ne s'est pas « matérialisé..... La voix de Massimilla y arrivait (au cœur d'Emi- « lio) par ondées lumineuses, sa main délivrait mille voluptés « emprisonnées qui abandonnaient les replis de ta cervelle « pour se grouper nuageusement autour de toi, et t'enlever, « léger de ton corps, baigné de pourpre, dans un air bleu au- « dessus des montagnes de neige où réside le pur amour des « anges... Tu dédaignais alors les fruits divins de cette extase « dans laquelle je vis aux dépens de mes jours [2]. » Il ajoute encore : « La folie, cette crise que nous méprisons, est le souvenir d'un « état antérieur qui trouble notre forme actuelle. Le génie de « mes rêves m'a dit de ces choses et bien d'autres [3]. »

S'étant délibérément placé sur le plan mystique, Balzac pouvait facilement tirer parti des indications précises de Thomas de Quincey : c'est, par exemple, la faculté qu'a la drogue de recréer le passé en abolissant le sentiment du temps — longuement décrite dans les Confessions — qui permet à Vendramin de vivre avec la Venise triomphante des siècles disparus. « Moi, une femme, quand je couche avec Venise [4]! » s'écrie-t-il, car « la « Venise de ses rêves a l'empire de la mer, deux millions d'habi- « tants, le sceptre de l'Italie, la possession de la Méditerranée, « et des Indes [5]. » Balzac, on le voit, avait compris la poésie de l'opium.

Il n'en est pas moins vrai que c'est l'interprétation philosophique surtout qui le préoccupe; et Vendramin mourra pour avoir voulu supprimer l'antagonisme vital de la Forme et de l'Idée : le « principe » fut chez lui plus fort que le « résultat », jamais il n'aura pu joindre les plans opposés de la vie sensible et du mysticisme. La mort lui impose, avant d'être totale, la vision de la terre souffrante (les cris et les figures effrayantes

1. p. 429. On sait que Balzac ne devait d'ailleurs pas au seul Swendenborg l'idée des correspondances (Hoffmann, Fourier).
2. p. 447.
3. p. 448. Cf. aussi p. 427 : « le fumeur d'opium... avait la clef du palais où se promenaient ces deux imaginations voluptueuses. »
4. p. 429.
5. p. 417; cf. aussi p. 453.

de Quincey sont devenus le symbole du réel (p. 417); l'opium le mène « à l'aurore de la tombe où le faux et le vrai se réunissent « en de douteuses clartés qui ne sont ni le jour ni la nuit, et « qui participent de l'un et de l'autre [1] ». C'est ainsi que Thomas de Quincey, enveloppé de jeune romantisme et de fantaisie trop française en 1828, s'intégrait maintenant dans l'univers tourmenté, baigné de mysticisme nordique et de rêverie germanique, qui était celui de Balzac en 1839. Un opiomane, c'est un chercheur d'infini, c'est un émule de Swedenborg. Corps et âme, il est à la poursuite de l'absolu, illustrant assez bien cette pensée de *Splendeurs et misères des Courtisanes :* « Le corps touche à l'infini par le système nerveux comme l'esprit y pénètre par la pensée [2]. »

C'est toutefois le lieu de se demander s'il s'agit d'une simple superposition d'influences, ou si, au contraire, en interprétant Quincey à la lumière de Swedenborg et des doctrines mystiques, Balzac ne se rapprochait pas de l'inspiration véritable des *Confessions*, méconnue si souvent par Musset. Nous serions assez portés à faire nôtre cette dernière hypothèse. Quincey lui-même pouvait avoir suscité le rapprochement, semble-t-il, en créant déjà la mystique de l'opium. En effet, dans la seule adaptation de Musset, ce sont de « divines extases », des voluptés « divines », un « mysticisme » rêveur, une « église » de l'opium, une invocation presque religieuse : « O gracieux, subtil et pui- « sant opium [3] ! » Bref, tout, chez Quincey, suggère déjà un culte fervent et un climat mystique. Qu'on se souvienne de la pureté de son amour pour Ann, sensible malgré les ridicules additions de Musset; de la signification symbolique, surtout, de plusieurs de ses rêves, (particulièrement du dernier, presque cosmique, p. 261, éd. Allem); qu'on se souvienne, enfin, qu'il s'est plu à opposer « la passion brutale et grossière » du vin, à *l'exaltation pure des puissances morales de l'âme* [4]. Sans doute, il n'est point parlé de Réalité supérieure et de Correspondances, mais, si les mots manquent, l'inspiration n'est pas très différente de celle d'un mystique.

D'ailleurs, si l'on se reporte au texte original des *Confessions*, et surtout aux autres écrits de Quincey, on pourra constater qu'ils ont subi les mêmes influences que ceux de Balzac, et particulièrement celles de Jean-Paul et de Goethe. Ce mangeur d'opium était en réalité un névrosé, un mystique, un symboliste

1. p. 418.
2. Édition Calmann-Lévy, p. 215 (II).
3. Éd. Allem, pp. 201, 218, 212, 205, 217.
4. Éd. Allem, p. 205.

avant la lettre : Balzac l'a certes mieux compris que Musset.

Comme si cette étude d'un opiomane était aussi la mise au point définitive, le romancier ne revint plus guère — semble-t-il — au livre qu'il avait utilisé à trois reprises : il se décida un jour à goûter, sinon à l'opium, du moins au haschich, et fut assez déçu de ne point ressentir les merveilleux effets qu'on lui avait décrits [1]. Un dernier souvenir de Quincey se trouve peut-être dans *Splendeurs et misères des Courtisanes* [2], sans qu'on puisse l'affirmer.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire des rapports qui unissent l'inspiration balzacienne à l'*Anglais mangeur d'opium* d'Alfred de Musset. Nous ne prétendons aucunement en avoir donné une étude complète : bien au contraire croyons-nous qu'il serait encore possible de découvrir en assez grand nombre d'autres traces de cette influence.

Il nous a semblé surtout intéressant de trouver en Balzac un intermédiaire entre Musset et Baudelaire. Ne voyant d'abord que le héros évoqué par le poète des *Nuits*, il sut très vite dégager de ce fatras romantique une personnalité curieuse, susceptible de diverses interprétations, dont *Massimilla Doni* nous offre toutefois la plus approfondie.

Avant Baudelaire, Balzac avait donc vu en Quincey un exemple de la « dépravation du sens de l'infini »; un mystique de la drogue, non point un excentrique. Il avait, le premier sans doute, associé de telles visions à la théorie des correspondances, qui lui était chère et qu'il tenait lui-même de Swendeborg, d'Hoffmann et de Fourier. Par là encore, il devançait l'auteur des *Fleurs du mal* [3] et ce club des haschichins où Gautier rechercha la synthèse mystique de ses sensations [4].

Ainsi, Balzac évoqua, lui aussi, sous l'influence indirecte de Quincey, les Paradis artificiels où vivent les chercheurs d'infini, et, par ses interprétations symboliques ou mystiques, il sut, mieux peut-être que Baudelaire, comprendre dans toute son ampleur l'étrange personnalité d'un mangeur d'opium.

Georges-Albert Astre.

1. Quoi qu'en dise Baudelaire, Balzac goûta au haschich; son témoignage personnel ne fait aucun doute : cf. *Lettres à l'Étrangère* des 22 et 23 décembre 1845.
2. Éd. Conard, t. XVI, p. 122.
3. Cf. en effet *Paradis artificiels,* éd. Conard, p. 51, 161.
4. Cf. l'audition colorée décrite dans « la Presse » de 1843.

UNE LETTRE D'EDMUND GOSSE A G. SARRAZIN

Nous devons à l'obligeance de M. L. Baraduc et à l'aimable entremise de notre collaborateur M. R. Galland la lettre suivante, qui précise un point intéressant d'une biographie en voie d'être écrite : celle d'un des Anglais qui, sans être sortis de la période « victorienne », se sont le plus appliqués à comprendre la France.

N. D. L. R.

Déc. 17, 1857.
29 Delamare Terrace.
Westbourne Square W.
London.

My dear Sir,

A month ago I received your charming letter, and now also reaches me your essay on Wordsworth in the « Langues vivantes ». I have hastened to read this latter, and with the greatest possible pleasure. You have felt with remarkable sympathy and have seen with complete clearness the central qualities of Wordsworth's poetry — its artistic purity and its moral elevation. No truer appreciation of this great genius exists than that which, in so few pages, you have contribued to give. Accept my congratulations on an essay, which, unless I am greatly mistaken, is the most masterly which you have yet written.

It interests me very much that you live in the Dordogne. There is no part of France which has a greater interest to me. I once stayed at Perigueux for some days, under circumstances peculiarly and romantically delightful. In my last volume of verses I have dedicated a sonnet to the exquisite city of Saint-Front : it pleases me to think that your home is in the valley of the limpid and crystal Dronne. I anticipate with very great pleasure a sight of the forthcoming essays which you promise me. It will always be a delight to me to see your handwriting.

Believe me to be, my dear Sir.

Yours very sincerely.

Edmund Gosse.

To M. G. Sarrazin.

CHRONIQUE

L'actualité : le second Congrès d'histoire littéraire. Amsterdam, 17-22 septembre. — Nos lecteurs se reporteront aisément à ce qui fut dit, ici même, du premier Congrès d'histoire littéraire, qui s'est tenu à Budapest aux alentours de la Pentecôte 1931 (*Revue*, t. XI, pp. 339 et 536). Dirons-nous qu'à la capitale hongroise et au voisinage du solstice d'été s'opposèrent la métropole néerlandaise et le plein équinoxe d'automne? Ce sont là contingences que des congressistes « à l'état pur » se doivent d'ignorer : d'autant que les admirables musées d'Amsterdam, encore renforcés par des expositions particulières, devaient aider à remplir des heures de liberté qui se seraient moins bien accommodées du plein air : le clair-obscur remplaça la grande lumière.

Les *Méthodes de l'histoire littéraire*, sujet fort discuté en 1931 et depuis, avaient cédé la place à la question, très actuelle à beaucoup d'égards, des *Périodes dans l'histoire littéraire* et de leur rattachement, soit à des générations se succédant comme les feuilles aux arbres, soit à des variations du goût essentiel : car il faut constater que le vif du débat revenait immanquablement à ces problèmes, souvent posés par l'histoire, évoqués par la politique à mainte époque, et récemment présentés ici à propos d'un livre dont l'auteur était présent à Amsterdam (cf. *Revue*, 1935, p. 130).

L'exposé préalable ne saurait alléguer de meilleure justification que celle-ci : *seize* communications, de longueur variable et de tendances diverses, avaient répondu à cette question fondamentale, *la légitimité, les limites authentiques et l'extension internationale* de ces sections, chères à tous les manuels d'histoire littéraire, Moyen Age, Renaissance, Baroque, Classicisme, Romantisme, etc. Par une heureuse innovation due à M. Paul Van Tieghem, l'actif secrétaire du Comité international, des résumés de ces communications polyglottes étaient, sous forme dactylographiée, entre les mains des congressistes : on savait dès lors de quoi il allait être question, et les exposés comme les discussions ne manquaient pas d'un fil conducteur, que mainte-

naient d'ailleurs ininterrompu les interventions des président, vice-présidents et secrétaire du Congrès.

Les *Actes* de la Commission internationale d'histoire ne manqueront pas de donner *in extenso* les textes ou les résumés de ces importantes communications. Disons tout de suite que leur grand mérite fut *d'être discutées*, de subir l'épreuve publique des objections, réfutations et corrections ou confirmations : ce fut même l'heureuse caractéristique de ce congrès qu'en pleine bonne volonté mutuelle, et sous la présidence polyglotte de M. Brom, professeur à l'Université de Nimègue, le *pro et contra* de toutes les questions s'est trouvé exprimé. Où finit le « Moyen Age », et mérite-t-il ce nom? Pourquoi parler de « Renaissance » en donnant à ce mot une valeur si absolue? Le « baroque », le « rococo » signifient-ils mieux qu'une extension arbitraire de l'art, ou de l'art décoratif, à des périodes intégrales de l'esprit? Le « romantisme » étant éternel, ne convient-il pas de distinguer entre une disposition de l'esprit et une tendance littéraire délibérée, cette dernière pouvant alléguer des dates que celle-là ne connaît guère? Etc., etc.

Les conclusions? Les résultats explicites? De bonne heure, l'un des congressistes observait spirituellement que les « périodes en histoire littéraire », thème général et raison d'être de ces assises internationales, passaient à Amsterdam un mauvais quart d'heure : de fait, il fut reconnu unanimement qu'un cloisonnement commode, « mal nécessaire » et inévitable exigence de toute présentation historique, ne représentait que modérément la réalité mouvante et fuyante des faits; surtout si l'ordre international, sous-entendu ou évident à Amsterdam, réclamait d'autres sondages plus étendus, il devenait évident qu'une polarisation féconde, dans bien des cas notoires, empêchait une sèche unité de tendances, une hégémonie d'écoles, de triompher jamais sur toute la ligne. « Tout mot prononcé suscite sa contradiction » : cette remarque vigilante de Gœthe, que rappelait dans sa harangue initiale le président du Comité organisateur, semble vérifiée dans l'histoire littéraire aussi bien, peut-être, que dans l'humeur particulière d'un Congrès.

Qu'il soit permis à toutes les bonnes volontés groupées autour de la *Revue de littérature comparée* de remercier les amis hollandais, M. K.-R. Gallas en particulier, la municipalité et l'université d'Amsterdam, d'avoir contribué au succès de réunions, qui, venant à la suite des belles journées de Budapest, font bien augurer du troisième Congrès d'histoire littéraire, qu'il est légitime dès aujourd'hui de prévoir et d'organiser.

F. B.

Travaux en cours. — M. Juilléron reprend pour une étude d'ensemble la question de *Lamartine et l'influence anglaise;* M. R. Rees aborde *l'influence de Locke sur les matérialistes français;* M. A.-H. Rowbothan prépare une *Bibliography of Prose Fiction in the XVIIIth century ;* M. W. Raymond, professeur à l'Athénée royal de Gand, étudie *Grillparzer et la France;* Mlle Trude Rosenthal, qui vient d'obtenir le titre de docteur de l'Université de Paris avec une thèse sur *Le rôle du monde extérieur dans les deux principaux récits en prose de Morike,* commence un travail sur *Le séjour de Hebbel en France.*

M. Richard Bailey, lecteur à l'Université de Dijon, achève une thèse de doctorat qui a pour sujet *La Culture française au Mexique;* il compte la soutenir au cours de la prochaine année scolaire.

M. H. Van der Tuin, connu des lettrés français par son livre sur *L'Evolution psychologique, esthétique et littéraire de Théophile Gautier* (1933) a entrepris une vaste enquête : *L'influence de la peinture flamande et hollandaise sur la littérature et l'art français au* XIXe *siècle.* Il fera paraître incessamment, comme partie de ce sujet, un article qui sera intitulé : *Les voyageurs français aux Pays-Bas dans la première moitié du* XIXe *siècle.*

Autour des Universités. — Dans le programme du *Centre Universitaire Méditerranéen* de Nice pour l'année qui va s'ouvrir, nous relevons les études de thèmes et de types que voici :

Néréides et sirènes, par M. Charles Picard, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, 23 mars 1936.

Nymphes, faunes et ménades, par M. Charles Picard, 24 mars.

Les Muses, par M. Chapouthier, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, 11 janvier.

Les Choéphores, par M. Louis Roussel, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, 14 février.

Les thèmes d'enlèvement dans l'art grec et moderne, par M. Louis Roussel, 15 février.

Praxitèle: les Aphrodites, par M. Émile Cahen, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, 26 mars.

Praxitèle: les Erôs, par M. Émile Cahen, 27 mars.

Némésis, par M. Albertini, professeur au Collège de France, 13 janvier.

Les Danaïdes, par M. Albertini, 14 janvier.

Nous relevons de même, sous la rubrique *Formes spirituelles :*

Le rôle du pythagorisme dans l'évolution des idées, par M. L. Brunschvigg, professeur à la Sorbonne, Membre de l'Institut, 16 mars.

Le problème du changement d'Héraclite à Bergson, par M. Jacques Chevalier, Doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble, correspondant de l'Institut, 29 janvier.

Pendant les fêtes de la Toussaint s'est tenu à Monaco, sur l'initiative de l'Académie méditerranéenne, un congrès qui se proposait d'établir les principes d'un humanisme méditerranéen. On ne s'attendait pas à ce que, par la vertu d'un Congrès, ces principes fussent tout d'un coup éclaircis. Du moins deux tendances se sont-elles nettement manifestées : l'une qui réserverait aux Gréco-Latins le privilège de l'esprit méditerranéen; et l'autre, prévalente, qui veut faire entrer, dans une vaste et difficile synthèse, non seulement les héritiers directs d'Athènes et de Rome, mais les Sémites, les Arabes, les Africains du Nord.

Le Baron Erlanger a tenu à la Sorbonne, le 8 novembre, sous les auspices de l'Association France-Grande-Bretagne, une conférence qui étudiait les analogies et les différences qu'on peut saisir entre Mme Desbordes-Valmore et Élisabeth Barrett Browning. On trouvera le texte de cette conférence dans l'ouvrage suivant : *Sonnets de la Portugaise*, par *E. Barrett Browning. Traduction d'Emile B. Erlanger. Suivie d'une conférence sur E. Barrett Browning et Marceline Desbordes-Valmore.* En vente chez Denise Verte, libraire, Paris; Londres, Burrup, Mathieson and Co.

Publications récentes. — Lorsqu'en 1912 M. Gilbert Chinard nous donna le premier volume de son *Exotisme américain dans la littérature française*, ce fut une révélation : il nous faisait voir, de la façon la moins pédantesque et la plus solide cependant, les modifications profondes que par l'intermédiaire des voyages, la vision de l'Amérique avait apportées à la conscience française — à une conscience qui, dans une certaine mesure, projetait ses propres rêves sur les continents nouveaux. Lorsqu'en 1920 M. Atkinson se mit à étudier les voyages imaginaires, pour aborder ensuite *Les Relations de voyage au* XVIIe *siècle et l'évolution des idées* (1925), nous eûmes encore l'impression d'un apport substantiel. Il est curieux de constater que le premier explorateur, Gilbert Chinard, et le second, Geoffroy Atkinson, nous reviennent tous deux cette année avec de nouvelles découvertes et de nouveaux présents.

L'un a pu prendre connaissance du texte du *Supplément au Voyage de Bougainville* qui se trouve à la bibliothèque de Leningrad : copie plutôt que manuscrit, à vrai dire; mais copie plus

proche de la pensée originale de Diderot que toutes les éditions imprimées que nous possédions jusqu'ici. Il publie ces pages fameuses avec un commentaire qui rappelle la biographie de Bougainville, les conditions de son séjour à Tahiti, la description qu'il fit de cette île-Éden, qui devait son bonheur idéal à ce que l'état de nature y régnait encore dans sa pureté. Elles arrivent jusqu'à Diderot, ces brèves pages quasi-perdues dans une volumineuse relation officielle; elles provoquent le travail de sa pensée : et Diderot écrit ce *Supplément* qui « peut être considéré comme la suprême expression et le testament de la philosophie naturiste au XVIIIe siècle. » On lira, avec le plus grand profit, la contribution qu'apporte ainsi Gilbert Chinard à l'histoire de la pensée philosophique; et particulièrement le passage où il montre comment Diderot se persuada que, l'homme n'étant ni bon ni mauvais, ce sont les lois qui suffisent à le rendre sage. Suivant les philosophes (p. 64), « pour faire cesser les abus et faire régner le bonheur et la vertu sur la terre, il suffira de faire des lois sages; doctrine attrayante et dangereuse, dont la diffusion est peut-être la cause essentielle du malaise dont souffrent les démocraties modernes » (*Contribution à l'histoire du primitivisme.* DIDEROT, *Supplément au voyage de Bougainville*, publié par G. Chinard. Paris, Droz; Baltimore, The Johns Hopkins Press).

M. Atkinson, ayant décidé de faire porter son enquête sur l'époque de la Renaissance, s'était préparé avec sa conscience habituelle (*La littérature géographique française de la Renaissance*, 1927) : il arrive aujourd'hui à son but (*Les nouveaux horizons de la Renaissance française*, Paris, Droz, 502 pages, grand in-8°). Sa méthode est la suivante : dans une première partie, il énumère, en les classant sous quelques grandes rubriques, les faits nouveaux, les idées nouvelles, qui se rencontrent chez les géographes du temps. La seconde partie, reprenant ces thèmes un à un, considère leur influence sur la littérature française : de sorte que nous avons le point de départ et le point d'arrivée; et que nul doute ne peut rester dans l'esprit du lecteur, soit sur l'origine précise des nouveautés, soit sur leur action précise sur la conscience française de la Renaissance. Cette action est considérable. Non qu'elle ait atteint profondément les genres littéraires proprement dits, comme la poésie ou le théâtre : mais elle apporte aux penseurs ce que le voyage apporte toujours : l'idée de relativité; c'est-à-dire toute une révolution intellectuelle. Ce qui étonne, après la diligente, riche et neuve enquête de M. G. Atkinson, c'est que ces résultats si importants semblent se perdre; et qu'il faille, après un certain nombre d'années, un nouveau mouvement de voyages, de nouvelles surprises, de nouveaux étonnements,

de nouvelles comparaisons — une nouvelle révolution dans les esprits. Sans doute la pensée collective d'un peuple, après un travail d'appréhension et d'assimilation, se relâche-t-elle, ou s'ankylose-t-elle; ce qui était étrange et paradoxal hier, n'est plus qu'une banalité; les hardiesses perdent leur caractère de provocation, et n'effraient plus. La fin du XVII^e^ siècle; et le XVIII^e^ siècle, demanderont aux voyages de nouveaux excitants intellectuels. Et les grandes mêlées contemporaines, les migrations, les exils, les voyages si singulièrement facilités et accrus, pourraient bien nous avoir donné un tel sens de la relativité, que c'est la stabilité et l'ordre que nous ne concevons plus...

P. H.

Les Vivants et les Morts. — Ceux qui sont familiers avec la vie intérieure de notre Revue connaissent la place émiqu'y occupa F. Baldensperger. Depuis qu'il l'avait fondée, il y a tantôt quinze ans, il n'avait cessé de lui prêter le concours d'une science et d'une activité qui, toutes les deux, tiennent du prodige. Dans une vie singulièrement occupée, il a toujours trouvé le moyen de lui donner le meilleur de son temps et de sa peine. Car il l'aimait d'une affection profonde, cette Revue qui, avec un minimum d'aides matérielles, sans autre locaux qu'un modeste rayon chez un éditeur, sans secrétaire de rédaction, sans spécialiste pour corriger les épreuves, n'en a pas moins fait son chemin dans le monde.

Fernand Baldensperger a décidément quitté la Sorbonne. Invité, dans les conditions les plus flatteuses, par l'Université Harvard, et retrouvant ainsi ces États-Unis que dans maint voyage il avait parcourus dans tous les sens, il continue plutôt qu'il n'entreprend une seconde carrière. Heureux les étudiants de l'Université Harvard, qui pourront profiter de sa présence, de ses cours, de sa direction scientifique; les étudiants français les envieront.

Le numéro du 1^er^ octobre du *Mercure de France* a été consacré à célébrer le vingtième anniversaire de la mort de Rémy de Gourmont. (Gabriel Brunet, *Rémy de Gourmont;* Paul Léautaud, *Rémy de Gourmont; Journal littéraire (Fragments);* Michel Puy, *L'œuvre et les idées de Rémy de Gourmont).*

Les *Nouvelles littéraires* du 12 octobre ont réservé une page au centenaire du livre *De la Démocratie en Amérique.*

Une plaque a été apposée, en commémoration de José-Maria de Hérédia, au château de Bourdonné. M. Gabriel Hanotaux, Président du Comité France-Amérique, a évoqué en termes éloquents « le fils des deux hémisphères, fils et petit-fils de l'aven-

ture, qui sentit s'unir dans ses veines le sang normand et le sang espagnol, battre dans sa poitrine l'âme de Roland et l'âme du Cid ».

Nous associons la *Revue de Littérature comparée* à l'expression des sentiments que la France a adressés à la Belgique, à l'occasion de la mort d'Henri Pirenne. M. Lucien Febvre, dans un article nécrologique qu'il lui a consacré (*Nouvelles littéraires*, 2 nov.) cite un mot de lui que nous prendrions volontiers comme notre devise : « Je suis historien, donc j'aime la vie. »

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1935 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

De Vries (D.). De vergelijkende Literaturstudie (*Neophilologus*, XX, 3).

Tielen (J.-J.). Folklore en thematologie *(Ibid.)*.

Hazard (P.). Les tendances actuelles de l'histoire littéraire (*Le mois*, 1er juillet).

Van Kranendonk. New methods for the study of literature (*Engl. Studies*, août).

Teppe (J.). Apologie pour l'anormal, ou manifeste du dolorisme. Paris, Éditions de la Caravelle.

Valéry (P.). Notion générale de l'art (N. R. F., 1er nov.).

Santoli (V.). Problemi di poesia popolare (*Annali della R. Scuola normale superiore di Pisa*, IV, 2).

Cione (E.). L'estetica di Fr. De Sanctis. Firenze, Barbera.

Scholte (J. H.). Schau und Gedanke in der Dichtung. J.-B. Wolters, Groningen; Allard Pierson Stichting, n° 8.

Motifs, thèmes, et types.

Dufay (P.). J.-K. Huysmans, Madame Courrière et l'abbé Van Haecke [satanisme] (*Mercure*, 15 avril).

Ortutay (J.). Ballades populaires de Transylvanie (*N. R. de Hongrie*, nov.).

Buchanan (M. A.). Alhambraism (*Hispanic Review*, octobre).

Bryson (F. R.). The Point of honor in Sixteenth-Century Italy : an aspect of the life of the Gentleman. Publications of the Institute of French Studies, Columbia Univ., New-York.

Thibaudet (A.). Un tricentenaire [la *Médée* de P. Corneille] (N. R. F., 1^er^ septembre).

Schildknecht (W.). Deutscher Sophokles. Beiträge zur Geschichte der Tragödie in Deutschland. Wurzburg, Triltsch.

Jan (Ed. von). Die Landschaft des französischen Menschen. Weimar, Böhlaus.

Morsbach (L.). Shakespears Cäsarbild. Halle, Niemeyer.

Weigelin (E.). Hamlets Verschickung nach England (*Arkiv*, juin).

Krappe (Al. H.). Sur l'origine de la légende du Juif Errant (*Neophilologus*, XX, 2).

Cartia (G.). La figura del Don Giovanni nella vita e nell'arte (*Giornale di politica e di letteratura*, fasc. 9-10 et 11-12).

Russo (D.). Mitrofan Grigoas, Cronica Tarii Românesti [Chronique de la Valachie], étude introductive et résumée en français (*Rev. istorica Romana*, 1934.)

Kempers (K. Ph. B.). De weerkland der Literatuur in de muziek der XIX eeuw (*Neophilol.*, xx, 3.)

Jehle (M.). Das deustche Kunstmarchen von der Romantik zum Naturalismus. (*Illinois Studies*, *Univ. of Illinois Bulletin*, 2 juillet).

Roudaud (H.). Les Bovary d'hier et d'aujourd'hui (*Mercure*, 1^er^ juillet).

Steiner (C.). Il *taedium vitae* nella poesia di G. Carducci (*Rivista dei giovani*, 15 mars).

Giraud (V.). Le problème religieux dans la littérature française (*Revue des Deux Mondes*, 1^er^ octobre).

Ballut (A.). Deux types de mère dans l'œuvre de F. Mauriac. S. l.

Friedrich (H.). Das antiromantische Denken im modernen Frankreich. München, Hueber.

Roche (A.-V.). Les idées traditionalistes en France et le traditionalisme de Charles Maurras [analyse d'une thèse]. Urbana, Univ. of Illinois.

Bertault (Ph.). H. de Balzac et l'idée coloniale (*Études*, 20 sept.).

Vendetti (M.). Interpretazione di Napoli (*Nuova Ant.*, 1^er^ mai).

Matulka (B.). The feminist Theme in the Drama of the Siglo de Oro (*Romanic Review*, juillet).

Relations générales.

SICILIANO (It.). Medio Evo e Rinascimento. Bibl. della Rassegna, XIX, Milano, Soc. an. ed. Dante Alighieri.

ATKINSON (G.). Les nouveaux horizons de la Renaissance française. Paris, Droz.

FARINELLI (A.). Lettera aperta a Ernesto Gimenez Caballero (*Nuova Ant.*, 16 avril).

M. COE (A.). Catálogo bibliográfico y crítico de las comedias anunciadas en los periodicos de Madrid desde 1661 hasta 1819. The Johns Hopkins Studies im romance literatures, Extra vol. IX. The Johns Hopkins Press, Baltimore, et les *Belles-Lettres*, Paris.

GREEN (F. C.). Minuet, a critical survey of French and English literary ideas in the eighteenth century. London, Dent.

KURENBERG (J. von). Der letzte Vertraute Friedrichs des Grossen, Marchese Giordano Lucchesini. Berlin, Univers. Deutsche Verlag Aktiengesellschaft.

VALENTE (N.). Documenti sul Denina : da Torino a Berlino; da Berlino a Parigi (*Convivium*, mai-juin).

SIRVEN (P.). Vittorio Alfieri. Tome II. [séjours dans différents pays européens], Paris, E. Droz.

NEMESIO (V.). A mocidade de Herculano. Lisbonne, Bertrand [Diverses influences européennes].

ARAGONNÈS (C.). Une correspondante de Sainte-Beuve. La comtesse d'Agoult (*Mercure*, 1er juillet).

WELTER (G.). Regard sur le XIXe siècle (*Mercure*, 1er sept.).

LAS VERGNAS (R.). Une personnalité anglo-française : Hilaire Belloc (*Revue des Deux Mondes*, 15 juillet).

MARTIN DU GARD (M.). Un Français en Europe. Paris, Flammarion.

[AN.]. Pour une organisation internationale des humanités (*N. R. de Hongrie*, nov.).

Influences italiennes.

DUBLIN (P. G.). Molière et l'Arétin (*Mercure*, 15 octobre).

MAROIS (P.). Milanese (N. R. F., 1er sept.).

MÉLIA (J.). Stendhal et Venise (de 1801 à 1839) (*Mercure*, 15 Sept.).

Boyer (F.). Les débuts de Stendhal dans la carrière consulaire (1830-1831) (*Dante*, sept.-oct.).

Friepes (E.). Il Platen, il Leopardi e il Ranieri (*Civiltà moderna*, VII, 2-3).

Mattalia (D.). Carduccianesimo e anticarduccianesimo (*Nuova Ant.*, 16 juillet).

Panzini (A.). Carducci, ieri e oggi (*Nuova Ant.*, 16 oct.).

Nolhac (Pierre de). Pour le centenaire de Carducci (*Nouv. litt.*, 2 Nov.).

Ronai (P.). L'expansion de la langue italienne en Hongrie (*Les Langues Méridionales*, juin).

[An.]. Lingua e cultura italiana nel mondo : Ginevra e l'Italia (*Nuova Antologia*, 16 juin).

Influences espagnoles et portugaises.

Matthews (W.). Samuel Pepys und Spain (*Neophilologus*, janvier).

Sims (E. R.). An Italian translation of « Lazarillo de Tormes » (*Hispanic Review*, octobre).

Vail (C. C. D.). Lessing and Montiano (*Journ. of Engl. and Germanic Philol.*, avril.)

Pitollet (C.). Lope de Vega « sine fine » (*Les Langues méridionales*, juin).

Bouvier (R.). Le comité France-Espagne célèbre le tricentenaire de Lope de Vega (*Front latin*, sept.).

Ninnhoff (L.). Spanische Protestanten und England. Emsdetten, Lechte, 1934.

De Jong (M.). Quelques notes sur Camoëns et les *Lusiades* en Hollande (*Neophilologus*, XIX, 3, 1934).

Lewalter (E.). Spanish-Jesuitische und Deutsch-Lutherische Metaphysik des 17. Iahrhunderts. Ein Beitrag zur Geschichte der Iberisch-Deutschen Kulturbeziehungen und zur Vorgeschichte des deutschen Idealismus. Ibero-Amerikanisches Institut Hamburg.

Carlesi (F.). Traducendo il Don Quisciotte (*Nuova Ant.*, 16 avril.)

Genel-Perrin (Docteur). Don Quichotte paranoïaque et le bovarisme de Don Quichotte (*Mercure*, 1er avril).

Sergent (Général). Notes et documents d'histoire. La Captive de Cervantes (*Mercure*, 15 août).

Pitollet (C.). A propos de l'hispanisme allemand (*Bulletin hispanique*, oct.-déc.).

Influences françaises.

Matulka (B.). On the Beltenebros Episode in the Amadis (*Hispanic Review*, Octobre).

Michels (R.-J.). Deux traces du *Chevalier de la Charrete* observées dans l'*Amadis de Gaule* (*Bulletin hisp.*, oct.-déc.).

Husa (V.). La France du xvie siècle dans une chronique tchèque (*L'Europe centrale*, 22 juin).

Krause (G.). Französischer Kulturwille (*Neuphilol. Monatschift*, mars).

Brown (H.). Rabelais in English Literature. Paris, *Les Belles-Lettres*.

Palau Casamitjana (Dr Fr.). Ramon de la Cruz und der französische Kultureinfluss im Spanien des xviii. Iahrhunderts, Studien zur uberländischen Geistes und Gesellschafts Geschichte, VI. Bonn, L. Röhrscheid.

Di Carlo (E.). Lettere inedite di G. Massari a G. Libri (*Iapigia*, VI, 1).

Hazard (P.). Vicissitudes du français [sur les deux derniers volumes de F. Brunot] (*L'Europe centrale*, 14 septembre).

Kohnhorst (H.). L'influence de V. Hugo sur l'œuvre d'A. Valaontis (*Museum*, XLI, 7).

Natoli (Gl.). Il cinquantenario della morte di V. Hugo (*Pan*, juillet).

Vershuys (J. C.). Sur l'accueil fait en Hollande aux *Paroles d'un Croyant* (*Neophilologus*, XIX, 3, 1934).

Spenlé (J. E.). Nietsche à Nice (*Mercure*, 15 octobre).

Schoell (F.). Le cas Wyzewa (*Europe centrale*, 28 septembre).

Dontchev (N.). Influences étrangères dans la littérature bulgare [influences françaises]. Sofia, « La Bulgarie », 1934.

Schoell (Fr. L.). Compte rendu du précédent (*L'Europe centrale*, 6 avril).

Pierre (A.). L'influence française dans les lettres bulgares (*Ibid.*, 1er juin).

Jelinek (H.). Auteurs français sur la scène tchèque, de Claudel à Courteline (*L'Europe centrale*, 12 oct.).

Gariel (Ph.). Un Chinois poète français (*La Nouvelle Revue Critique*, septembre).

Yang Tchang Lomine. La France jugée à l'étranger : A. Gide (*Mercure*, 1er avril).

Galsworthy (J.). Le français langue universelle [Préface posthume à l'*Annuaire international de la traduction*] (*Figaro*, 8 juin).

Schoell (F. E.). La langue française en Iran (*Mercure*, 15 avril).

Influences anglaises.

Catel (J.). John Keats et les Odes (1816). Édition des Cahiers du Sud.

[Reyes A.]. En el rastro de Walter Scott [Notes bibliographiques] (*Monterrey*, août.)

Phillips (E. M.). Sainte-Beuve et les poètes romantiques anglais (*Rev. anglo-amér.*, août).

Fontenoy (H.). Présentation de Lewis Carroll (*N. R. F.*, 1er août).

Borbein (H.). Thomas Carlyle im Lichte des deutschen Schicksals (*Neuphilol. Monatschift*, avril).

West (M.). English as a world-language (*American Speech*, octobre 1934).

Parenti (M.). Gli studi inglesi in Italia nel 1934 (*Leonardo*, juin).

Influences allemandes.

Veit (V.). Wallenstein after three Centuries (*The Slavonic Review*, juillet).

Breyer (A.). Ueber die Herkunft des städtischen Deutschtums in Mittelpolen (*Der Ausland Deustche*, juin).

Diem (H.). Das Bild Deutschlands in Chateaubriands Werk. Sprache und Dichtung Forschungen, Heft 58. Bern-Leipzig, Paul Haupt.

Bluhm (H. S.). The reception of Gœthes Faust in England after the middle of the xix century (*Journ. of English and Germanic Philol.*, avril).

Mönch (W.). Frau von Staels Deutschlandbuch und sein Gegenwartwert (*Neuphilol. Monatschift*, mai).

Ullmann (H.). Das deutsche Geschichtsbewusstsein und unsere Arbeit (*Der Ausland Deutsche*, juin).

Tropsch (St.). Les influences allemandes sur les Illyriens et leurs précurseurs (*Le Monde slave*, juin).

Crepet (J.). Baudelaire fut-il en relations avec Humboldt? Miettes baudelairiennes (*Mercure.* 15 sept.).

Galinsky (K. H.). G. B. Shaws Auseinandersetzung mit dem Deutschtum (*Zs. fur neusprachlichen Unterricht*, XXXIV,1).

Lichtenberger (H.). Nietsche et la crise de la culture contemporaine (*N. Revue de Hongrie*, octobre).

Influences scandinaves.

Beck (Th. J.). Northern Antiquities in French Learning and Literatur (1755-1855). A Study in Preromantic Ideas. Publications of the Institute of French Studies, Columbia University, New York.

Influences helléniques.

Russo (D.). *Mitrofan Grigoràs Cronica Tarii Românesti* (1714-1716). (Étude, texte grec et traduction roumaine). Extrait de la *Revista Istorica Româna*, Bucarest, 1935.

Influences slaves.

Barac (A.). Les études critiques sur la littérature de l'Illyrisme (*Le Monde slave*, juin).

Skok (P.). Le mouvement illyrien et les Français (*ibid.*).

Deanowic (M.). Mazzini et le mouvement illyrien (*ibid.*).

Schneider (E.). Katherine Mansfield and Chetchov [pour *The-Child-who-was-tired*] (*Mod. Long. Notes*, juin).

Influences tchèques.

Schoell (F.). Traductions du tchèque en polonais (*L'Europe centrale*, 7 sept.).

Iufluences hongroises.

Bouteron (M.). Balzac et les Apponyi (*N. Revue de Hongrie*, oct.).

Armeanca (E.). Juliette Adam et la Hongrie (*Revue roumaine de Transylvanie*, janvier-mars).

MUNTEANO (B.). Un roman français sur la Roumanie [Vercel, *Notre Père Trajan*] (*L'Europe centrale*, 3 août).

BREAZU (I.). Michelet si Romanii. Biblioteca Dacoromaniei, Cluj, Tip. Cartea Romaneasca.

ID. Jules Michelet si Folklorul Romanesc. Bucaresti, Impremeria Nationala, 1933.

Influences nord-américaines.

CHINARD (G.). La vie américaine de Guillaume Merle d'Aubigné. Institut français de Washington.

DECHAMPS (J.). Benjamin Franklin (Les Cent chefs-d'oeuvre étrangers). Paris, La Renaissance du Livre.

AURIANT. (Émile) Hennequin, traducteur d'Edgar Poë (*Mercure*, 1er août).

GILMAN (M.). Baudelaire and Thomas Hood (*Romanic Review*, juillet).

SCOTT (D.). New York in a day : an English impression (*London Mercury*, juillet).

Influences sud-américaines.

WEBER (C. J.). Brazil, as it is in Thomas Hardy's novel (*Rev. anglo-amér.*, août).

Influences orientales.

SETALA (E. N.). The Centenary of the Kalevala, the national Epic of the Finns (*The Slavonic Review*, juillet).

FLEG (E.). Le livre des Egarés [Maïmonide] (*Nouvelles litt.*, 2 nov.).

HECHT (H.). Zu zweiten Orientreise Robert Woods (*Archiv*, 166).

SZTANKAY-POGANY (H.). Jean Lahor, l'homme et l'œuvre. Études de litt. et de linguistique françaises de l'Institut français à l'Université de Debrecen. Cahier V.

GABRIELI (F.). Shanfara, poeta brigante dell' Arabia antica (*Nuova Ant.*, 16 juillet).

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Ferdinand Brunot. **Histoire de la Langue française des origines à 1900. Tome VIII : Le français hors de France au XVIIIe siècle : la parole : le français dans les divers pays de l'Europe.** Paris, Armand Colin, 1934; in-8° de XLVI-768 pages.

Il semble bien que des Italiens avisés, un Caraccioli, un Bettinelli, aient été les premiers à distinguer, et à baptiser du mot d'*Europe française*, le grand fait de civilisation générale que des yeux moins clairvoyants ne discernaient pas toujours. Sorte d'arbitrage entre tendances nationales, entre génies ethniques même, du même ordre, dirait-on, que le rôle médiateur envisagé par certains diplomates français du XVIIIe siècle, et qui remplaçait les acquêts directs de l'intervention par des bénéfices de « courtage » tout aussi appréciables. Ici, un idiome qui avait fait ses preuves « sociales » autant que littéraires tendait à devenir, soit langue auxiliaire au lieu du latin, soit langue distinguée, d'éducation et de bon ton, avec les avantages de la vitesse acquise, de la mode et même du *snobisme*. Et comme cette langue, contrairement à ce qui s'était passé dans d'autres cas, continuait à être parlée et pratiquée dans son pays d'origine, une diffusion d'idées et de tendances résultait d'un fait qui aurait pu rester limité à la simple superposition *algébrique* d'un excellent moyen d'expression.

Ce vaste sujet, qui touche ainsi à des matières fort diverses, est traité par l'éminent historien de la langue française avec toutes les ressources que mettent à sa disposition une longue expérience, la connaissance de plusieurs idiomes, la coopération éventuelle de spécialistes. On pouvait craindre que des considérations *quantitatives*, c'est-à-dire une attention particulière donnée à des phénomènes d'extension purement matérielle, retinssent parfois son enquête au détriment des questions qu'on pourrait dire *de qualité*, c'est-à-dire relatives à l'assouplissement des divers parlers d'Europe au contact du français, à la distinction et à la responsabilité sociales et politiques des tenants de cette langue : mais son sens d'historien est trop averti, sa conception des fonctions linguistiques (d'accord avec les meil-

leures tendances de l'école française) trop informée, pour que les problèmes ne soient point mis dans leur vrai jour, indépendamment de toutes sympathies humanitaires. Tout au plus faut-il remarquer que les résistances et les objections — qui font partie de ces fortunes extérieures toujours balancées et contestées — ne tiennent pas toujours une place égale dans des exposés qui, de fait, dépendent souvent de l'état d'avancement et d'information actuels de travaux étrangers bien plus que de l'importance relative des problèmes. Par exemple, les deux petites pages attribuées au « français en Turquie », comparées aux cinq chapitres du « français en Hollande » font plus d'honneur aux investigations de MM. de Grave et Valkhoff en particulier qu'à la curiosité des Ottomans et à l'activité des drogmans [1].

L'ampleur de la matière et la qualité des résultats sont d'ailleurs telles qu'on passe bien vite condamnation sur ces défauts d'équilibre. De même les coquilles assez nombreuses et qu'un seul lecteur serait bien impuissant à découvrir toutes, en raison du polyglottisme même de la matière, se trouvent excusées en raison de l'abondance des vocables étrangers et de la difficulté des temps [2]. Ce qui est admirable, c'est la variété des témoignages [2] et des faits constatés sur tous les points de contact et de possible

1. M. de Ferriol, qui tient expressément à se servir du français en face de l'italien d'un Mavrocordato, semble continuer une tradition à laquelle déférait l'ambassadeur Nointel en faisant jouer à Péra *le Cid* et l'*École des Maris*, et que renforce la mission confiée en 1728 au marquis de Villeneuve, « méridional sage ».

2. Lire Dohm, p. XXI; Koht, p. XXIX; Reesink, p. XXXVIII; factions pour fractions, p. 105; et rectifier les citations de Brosses, p. 97 et 109; Stettler, p. 153, n. 6; Le Blanc, p. 237, n. 2; Baretti, p. 242, n. 3; Desnoiresterres, p. 581, n. 2; Buchwald, p. 585; Kurprinzessin, p. 592; Bǫttiger, p. 611; Marlinière, p. 634 et 687.

3. Ajouter à la copieuse Bibliographie, d'où pourraient disparaître sans inconvénient Locatelli et M^me^ de Motteville : Djikshorn, *L'influence française dans les mœurs et les salons des Provinces Unies*. Thèse de Groningue, 1925; H.-M. Jones, *Note on the knowledge of French in* 18th *century* (*America Studies in Philology*, XXIV, 1927); P.-A. Lange, *Ueber den Einfluss des französischen* 18th *auf die deutsche Sprache im* 17 *und* 18 *Jahrhundert*. Mél. Geyer, Upsala, 1901; A. Soldani, *La cultura di L. A. Muratori* (*Rass. di studi francesi*, 1926); E.-H. Zeydel, *The German language in the Prussian Academy* (*P. M. L. A.*, t. XLI, 1). Parmi les ouvrages qu'on aimerait voir nomenclaturés, les *Lettres germaniques* de Mauvillon, l'*Inquiry* de Goldmisth, divers articles de la *Zeitschrift* de Steinhausen sont les plus dignes d'être signalés, puisqu'ils touchent directement à des problèmes évoqués ici. *La Bibliothèque impartiale* (1750-), le *Petit Réservoir* (1750), d'autres encore pourraient être ajoutés à la page 571. La Bibliothèque universitaire de Helsinki renferme plusieurs pièces traduites ou écrites par des comédiens français en Russie. La leçon d'ouverture de La Beauville à Copenhague n'était pas si inepte que la page 415 me semble le suggérer. Elle est analysée dans le *Mercure de France* de février 1752, p. 124, et fait en somme, à un goût tributaire, la politesse de ne le point mépriser.

action, autorisant des synthèses comme jusqu'alors on n'en avait guère risqué sur un terrain décisif : l'influence proprement linguistique du français sur les *parlers* étrangers. Avec l'autorité que lui donne une carrière consacrée à l'étude de ces phénomènes, M. Brunot dresse pour plusieurs langues européennes un tableau des résultats apparents d'une « présence » française constatée : non seulement les gallicismes d'importation ou les mots formés *à l'instar* de l'idiome du bon ton [1], mais l'authentique effet, sur la grammaire et la syntaxe même, d'une langue désencombrée de diverses survivances qui pesaient encore sur plusieurs de ses sœurs occidentales. Rien mieux que ces relevés ne fait comprendre l'ampleur et la profondeur de ce phénomène de l'*Europe française* proclamé (nous le répétons) par des Italiens avant tous autres Occidentaux, sans doute parce qu'ils étaient mieux prêts à se rappeler les précédents latins de cette extension d'une langue.

De notre point de vue « comparatiste », c'est surtout la confirmation multiple apportée à des résultats d'un autre genre que nous saluons avec reconnaissance : à savoir, l'expression « diffusée » au loin, et par des intermédiaires variés de deux séries principales de données de l'esprit, intelligibilité et bienséance françaises, empirisme et sensibilité anglais, profitant de ce *medium* étranger pour se propager eux aussi. Jusqu'où? Regrettons que M. Brunot n'ait pas connu le *Who is who?* de cet invisible royaume, *la France littéraire*, 3 volumes publiés par Formey en 1769-78, puisqu'il y a là l'indication par voie de nomenclature d'une vaste clientèle se réclamant du français comme d'une langue auxiliaire ou principale. D'autre part, l'opposition déjà manifeste au moment où Rivarol remportait son fameux succès avait commencé une contre-offensive qui dépasse de beaucoup les questions de vocabulaire technique, d'attachement patriotique ou national à tel ou tel idiome, et qui met véritablement en cause une nature d'esprit, une aptitude de pensée, un type de civilisation, rattachés un peu étroitement à des particularités linguistiques. De cette « réaction » au sens propre du terme, qui n'est pas encore épuisée aujourd'hui dans certains de ses effets, le prochain volume de l'*Histoire de la Langue* nous apportera la documentation : elle ne peut manquer de se lier étroitement à plusieurs des arguments [2] dressés antérieurement contre une

1. *Der Chapeaubassist* par exemple.

2. Cf. Catherine II à M^{me} Bielke : « Ne vous en déplaise, la pauvre langue des welches n'est pas faite pour traduire avec noblesse et énergie les inscriptions faites en langue russe qui, ayant pour mère la langue slavonne, est toute propre pour les inscriptions. » Il est piquant de rappeler que semblable débat s'était élevé à propos du français comparé au latin, dès le milieu du XVII^{e} siècle. Un

hégémonie qui, de même que toute suprématie humaine, n'aurait pu satisfaire l'intégralité des tendances d'une époque.

Fernand BALDENSPERGER.

SAINT-SIMONISME ET JEUNE ALLEMAGNE :

D'accord avec le compte rendu consacré ici-même (*Revue*, 1929, p. 196) à son principal prédecesseur en la matière, M. Werner SUHGE, étudiant à nouveau *Saint-Simonismus und Junges Deutschland* (Berlin, Ebering, 1935; in-8° de 159 pages), voit dans l'action exercée par Saint-Simon outre-Rhin beaucoup mieux qu'un encouragement à l'émancipation de la chair ou qu'un appel à des libérations d'esprits individuels. Ce sont les désirs de l'Allemagne postnapoléonienne qui lui semblent — fort justement — conditionner une influence s'appliquant à une organisation nouvelle de la société : le *Sturm und Drang* ayant été borné à l'art et le renouveau métaphysique à la théorie pure, l'esprit révolutionnaire s'étant trouvé ou combattu ou confisqué, un besoin de reconstruction antiféodale ne pouvait manquer de s'armer de la séduisante synthèse saint-simonienne. De cette action, qui s'étend au rôle de l'écrivain et à la place de la femme dans la société, M. Suhge donne de nombreuses preuves de détail, et complète ou rectifie ainsi les témoignages connus, non sans pécher parfois par des négligences de détail (les *errata* sont fréquents, et ni sur les Novalis en France, ni sur les visiteurs allemands à Paris, ni sur l'effort *économique* des autorités allemandes après 1815 l'essentiel n'est dit). La résistance au saint-simonisme, en attendant la décision de 1835, n'est pas moins intéressante que les affinités radicales, et par exemple un texte comme la lettre de Metternich au prince Wittgenstein (p. 62) est un indice qu'il importait de rappeler. D'autres objections, plus humaines que politiques, pouvaient être demandées à Grillparzer, comme à Vigny chez nous : le saint-simonisme a paru menacer non tant la religion que la famille, et les moyennes populaires en ont eu peur.

jeu de société, auquel nos gens de lettres auraient dû prêter attention, consista de bonne heure à affronter en deux *séries* parallèles les grands esprits dont s'enorgueillissait déjà l'Allemagne, alors que la France se croyait encore à l'abri de toute rivalité (J.-G. Schummel, *Kleine Welt-Statistik*, Berlin, 1805, p. 347).

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES DE FOND

Pages.

BALDENSPERGER (F.). Le raffermissement des techniques dans la littérature occidentale de 1840 77

BÉGUIN (A.). Une amie française de Jean-Paul : Mme de Monbart (Joséphine DE SYDOW) 30

DELACHAUX (E.). Fanny Burney, intermédiaire manquée entre l'Angleterre et la France 381

DROULERS (Ch.). Goethe et Pascal. 624

FABRE (J.). La propagande des idées philosophiques en Pologne sous Stanislas-Auguste et l'école varsovienne des cadets 643

FOLKIERSKI (L.). Alfred de Vigny et Slowacki : *Eloa* et *Eloe* 212

GERMAIN (G.). Ulysse, le Cyclope, et les Berbères; du nouveau sur l'Odyssée? 573

GLAESENER (H.). Au pays des conspirations : quelques complots d'Italie sur la scène 5

GORLIN (M.). Hoffmann en Russie. 60

HASTINGS (W. S.). Une dédicace de Balzac : A Maria . . . 224

MUNTEANO (B.). Épisodes Kantiens en Suisse et en France sous le Directoire. 387

POMMIER (J.). L'initiation d'E. Renan aux lettres allemandes. 245

ROSENBLATT (L.). *Marius l'Épicurien* de Walter Pater et ses points de départ français. 97

SCALIA (S. E.). Carducci et la critique anglo-saxonne. . . 454

VIVIER (R.). Italie et Grèce dans la poésie d'Ugo Foscolo. . 193

NOTES ET DOCUMENTS

Pages.

Arioste : une supercherie littéraire non dévoilée : Marone, ou imitation de l'Arioste (Al. Cioranesco). . . . 490

Balzac et « L'Anglais mangeur d'opium » (G. A. Astre). . 755

Bassompierre et Hoffmannsthal : zur Geschichte eines Novellen motivs (W. Kraft) . . . . . . 481 et 694

Beckford (W.) : historique des éditions françaises du *Vathek* (A. O. Hunter). 119

Charrière (Mme de) : *Caliste* et l'Idiot de Dostoievski (G. Morgulis). 524

Chateaubriand : I. le billet à Roederer. II. George Sand et la Louisianaise (J. Pommier) 127

De La Roche (M.) : ses *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne* (A. Poirier) 298

Délie, nom propre et nom littéraire (H. Vaganay). . . . 279

De Quincey : influence de « l'Anglais mangeur d'opium » sur Balzac (G. A. Astre) 755

Dostoievski : *Caliste* de Mme de Charrière et *L'Idiot de* Dostoievski (G. Morgulis) 521

Emerson : extracts by Edgar Quinet (M. Chazin). 136 et 310

Gosse (Ed.) : une lettre à G. Sarrazin. 773

Hoffmann : influence des *Élixirs du Diable* sur Villiers de l'Isle Adam (E. Drougard). 305

Hoffmansthal et Bassompierre (W. Kraft) . . 481 et 694

Jardins (le thème des) : quelques pages inconnues de Chateaubriand (A. Poirier). 300

Lahor (Jean) : disciple de William Morris (Th. Walton). 524

La Pinelière and Mount Parnassus in French satirical literature (R. E. Pike). . . . . ~~524~~ 496

Morris (W.) : a French disciple : Jean Lahor (Th. Walton). 524

Napoléon admiré par le Prince d'Orange (J. Dechamps). 519

Novalis et Senancour (H. Steinkopf). 726

Ophélie, nom propre et nom littéraire (H. Vaganay). . . 279

Parnasse (le thème du) dans la littérature satirique française (R. E. Pike). 496

Pages.

Pasithée, nom propre et nom littéraire (H. VAGANAY). . . 279

Philothée, nom propre et nom littéraire (H. VAGANAY). . 279

PRÉVOST (Abbé) : quelques notes sur la contrefaçon hollandaise du *Pour et Contre* (M. E. I. ROBERTSON). . . 111

PRINCE D'ORANGE (le) admirateur de Napoléon (J. DECHAMPS). 519

QUINET (E.) : extracts from Emerson (M. CHAZIN). 136 et 310

ROEDERER : billet que lui adresse Chateaubriand (J. POMMIER). 127

Romantisme italien : un mémoire inédit (E. TOSI). . . . 748

SAND (George) et la Louisianaise (J. POMMIER). 129

SAND (George) : une lettre inédite à Eulalie de Senancour (Ph. GARIEL). 132

SARRAZIN (G.) : une lettre d'Ed. Gosse à lui adressée. . . . 773

SENANCOUR (Eulalie de) : une lettre inédite de George Sand (Ph. GARIEL) 132

SENANCOUR et Novalis (H. STEINKOPF). . . . . ~~747~~ 726

SHAKESPEARE's Italianate Courtier, Osric (J. W. DRAPER). 289

Sonnets élisabéthains (les) : réponse de M^me^ SCOTT-ESPINER 107

STAEL (M^me^ DE) : Note sur sa tombe (O. KLUTH). . . . .

SYLVESTER (J.) : traducteur de l'œuvre d'un évêque français (H. VAGANAY). 109

VILLIERS DE L'ISLE ADAM : influence de Hoffmann (E. DROUGARD) 305

CHRONIQUE

Le problème des générations spirituelles en histoire littéraire (F. B.), 150. — Les mélanges Henri Lichtenberger et les Mélanges Joseph Vianey du point de vue de la littérature comparée (F. B.), 327. — Trois commémorations : « Kalevala », Maïmonide, Victor Hugo, 537. — Le second congrès d'histoire littéraire : Amsterdam, 17-22 septembre (F. B.), 774.

Autour des Universités. 152, 230, 537, 776

Travaux en cours. 153, 329, 537, 776

Pages.

Publications récentes (pour le détail, voir aux *Analyses d'ouvrages*). 153, 331, 538, 777

Les vivants et les morts. 160, 342, 543, 776

NÉCROLOGIE

Gustave Lanson (F. B.). 163

BIBLIOGRAPHIE

DES QUESTIONS DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Livres et périodiques. 165, 345, 544, 781

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Beck (Thor J.). Northern Antiquities in French Learning and Literature (P. Van Tieghem). 177

Bizilli (P.). Précis d'histoire de littérature russe. Seconde partie. (M. Gorlin). 380

Brunot (F.). Histoire de la langue française des origines à 1900. Tome VIII : le français hors de France au xviii^e siècle (F. Baldensperger).. 789

Chadwick (H. M. et N. K.). The Growth of literature (H. Peyre) 357

Chambon (H. de). Origines et histoire de la Lettonie (H. Tronchon). 181

Charlier (Ch.). Héloïse dans l'histoire et dans la légende (F. Baldensperger). 357

Dayre (Jean). [Diverses études sur les rapports de la littérature italienne et la littérature yougo-slave] (M. Deanovic). 554

Folkierski (L.) De Chateaubriand à Anhelli (Z. L. Zaleski) 559

Guéroult (M.) Dynamique et Métaphysique Leibniziennes (J. Pommier). 557

Hazard (Paul). La crise de la conscience européenne, 1680-1715 (B. Munteano). 364

Musset (A. de). La confession d'un enfant du siècle. Traduction russe (G. M.). 183

Pages.
OCVIRK (A.). Razgovori (Conversations) (L. TESNIÈRE). . 185
PEYRE (H.). Shelley et la France : lyrisme anglais et lyrisme français au XIXe siècle (F. BALDENSPERGER). 561
SELLS (Mrs I. E.). Matthew Arnold and France (Cl. E. ENGEL) 569
YATES (F. A.) John Florio. The life of an Italian in Shakespeare's England. (L. CATTAN). 361

ANALYSES D'OUVRAGES

ATKINSON (G.). Les nouveaux horizons de la Renaissance française (P. H.). 778
AYRAULT (R.). Heinrich Von Kleist (P. V. T.). 335
BALZAC. Letters to his family, 1809-1850, éditées par W. S. Hastings. 156
BÉDARIDA (H.). Théophile Gautier et l'Italie (P. DE MONTERA). 190
BIANQUIS (G.). Faust à travers quatre siècles. 332
BOLIVAR. Choix de lettres, discours, et proclamations . . . 339
BONNEAU (G.). Yoshino. 332
BONNER (W. H.). Captain William Dampier : buchaneer author 341
BONNEROT (J.). Correspondance générale de Sainte-Beuve. 336
BREDVOLD (L. J.). The intellectual Milieu of John Dryden. 155
BRISSON (P.). Au hasard des soirées (pièces étrangères en France). 541
BRUGMANS (H. L.). Le séjour de Christian Huyghens à Paris. 539
BUCHE (J.). L'école mystique de Lyon, 1776-1847. 337
CERVANTES, traduit en français par M. Bardon. 539
CHINARD (G.). Contribution à l'histoire du primitivisme. Diderot, Supplément au voyage de Bougainville (P. H.). 777
CLARK (R.). Stangers and Sojourners at Port Royal . . . 334
COLBERT MAILEVRIER (Comte DE). Voyage sur les bords de la Susquehanna, édité par G. Chinard. 541

Pages.

COLERIDGE. Treatise on method, réédité par Alice D. Snyder. 157

CRAVE (R. S.). Anglican Apologetics of the Idea of Progress Suggestions towards a genealogy of the Man of Feeling. 335

DIDEROT. Supplément au voyage de Bougainville, édité par G. Chinard. 777

DUBECH (L.). Histoire générale illustrée du Théâtre, Tome V. 542

EMARD (P.). Tartuffe, sa vie, son milieu, et la comédie de Molière (B. M.). 187

FARINELLI (E.). Attraverso la poesia e la vita. 541

FEY (Ed.). Der literarische Charakter Mussets und das Problem seiner Beeinflussung. 189

FINK (A. H.). Maxime und Fragmenten. 333

FORST-BATTAGLIA (O.). Katholische Leistung in der Weltliteratur der Gegenwart. 341

GERBI (A.). Le péché d'Adam et Ève. 572

GIRAUD (V.). Œuvres choisies de Sainte-Beuve. 336

HAGEDORN (M.). Reformation und spanische Andachtsliteratur : Luis de Granada in England. 539

HARCOURT (R. D'). Gœthe et l'art de vivre. 541

HASTINGS (W. S.). Éditeur de Honoré de Balzac, *Letters to his family*, 1809-1850. 156

HORNBEAK (K. G.). The complete Letter-Writer in English, 1568-1800. 333

HORNER (J. M.). The English Women Novelists and their connection with the feminist movement, 1688-1797. 433

HUTTON (J.). The Greek Anthology in Italy to the year 1800. 540

IBROVAC (M.). Anthologie de la poésie yougo-slave. . . . 541

JOLIAT (E.). Smolett et la France. 380

JONVAL (M.). Chansons mythologiques lettones. 331

JORDENS (W.). Die französischen Œdipusdramen. . . . 186

KURTZ (L. P.). The Dance of Death and the macabre spirit in European literature. 332

LEGRAS (J.). L'âme russe. 158

LEGUAT (F.). Voyages et aventures, édités par J. Boulenger. 340

Pages.

LEWISOHN (L.). Psychologie de la littérature américaine. . 339
LOCHORE (R. A.). The idea of civilisation in France, 1830-1870 337
LORENTOWICZ (J.) et CHMURSKI (A. M.). La Pologne en France. Essai d'une bibliographie raisonnée. . . . 540
MAES (P.). Un ami de Stendhal : Victor Jacquemont. . . 340
MAHIEU (R. G.). Enquêteurs français aux États-Unis de 1830 à 1837 189
MARASSO (A.). Ruben Dario y su creación poética. 339
MARSHALL (R.). Italy in English Literature, 1755-1815. . . 338
MAX (Hubert). Die Satire der französischen Publizistik. . 157
MOHL (Ruth). The three Estates in medieval and Renaissance literature 153
NERVAL (Gérard DE). *Les Filles du feu*, édités par N. Popa. 338
PÉTRARQUE. Parma a Francesco Petrarca (9-10 Maggio 1934). 339
PRATT (Oscar DE) Gil Vicente. 159
RENAN. Prière sur l'Acropole, éditée par E. Vinaver et T. B. L. Webster. 336
SARMIENTO (D. F.). Facundo, traduit par M. Bataillon. . . 339
SERGEANTSON (S.). et BROUGHTON (L. N.) Annual Bibliography of English Language and Literature 331
STORER (El.). Contes de fées du Grand siècle. 154
SUHGE (W.). Saint-Simonismus und Junges Deutschland. 792
TOURNIER (G.). Deux compagnons d'infortune: Jérémie Dupuy, de Caraman; Jean Mascarenc, de Castres, victimes de la Révocation de l'Édit de Nantes dans les pays castrais. 341
TRIEKE (K. L. F.). Literatur und Kunstkritik in ihren Wechselbeziehungen 540
VERWEY (A.). Rythmus und Metrum. 186
WADEPUHL (W.). Goethes interest in the New World. . . 156
WICART (A.). L'orateur. 542
WOOD (J. S.). René Bazin, sa vie et son œuvre. 160

Le gérant : É. CHAMPION.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie^. — PARIS. — 1936.

ANCIENNE
LIBRAIRIE FURNE
Fondée en 1826

BOIVIN & C^ie^

BOIVIN & Cie
ÉDITEURS
3 et 5, r. Palatine, Paris (VIe)
Tél. : Danton 01-82

Vient de paraître :

ÉMILE FAGUET
de l'Académie française

HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE

DE LA RENAISSANCE AU ROMANTISME

TOME X

ANDRÉ CHENIER

(1762-1794)

Sa famille. Sa vie, ses idées politiques. Son procès, sa mort. Comment il fut connu du public. Le moraliste. Le critique. Le poète antique. Sa sensibilité. Ses imitations. Le poète original. Ses œuvres en prose.

Un fort volume in-8 couronne de 330 pages, broché .... 15 fr.

Volumes parus :

TOME I AU TEMPS DE MALHERBE	TOME II DE MALHERBE A BOILEAU
TOME III PRÉCIEUX ET BURLESQUES	TOME IV JEAN DE LA FONTAINE
TOME V NICOLAS BOILEAU	TOME VI DE BOILEAU A VOLTAIRE
TOME VII VOLTAIRE	TOME VIII LES POÈTES SECONDAIRES DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIIIe SIÈCLE

TOME IX
LES POÈTES SECONDAIRES
DE LA SECONDE MOITIÉ DU XVIIIe SIÈCLE

Chaque volume in-16, broché .... 15 fr.

ANCIENNE
LIBRAIRIE FURNE
Fondée en 1826

BOIVIN & C[ie]
ÉDITEURS
3 et 5, r. Palatine, Paris (VI[e])
Tél. : Danton 01-82

BOIVIN & C[ie]

PAUL HAZARD
Professeur au Collège de France

LA CRISE DE LA CONSCIENCE EUROPÉENNE

(1680-1715)

TOME I. — I[re] PARTIE. *Les grands changements psychologiques.*
II[e] PARTIE. *Contre les croyances traditionnelles.*
TOME II. — III[e] PARTIE. *Essai de reconstruction.*
IV[e] PARTIE. *Les valeurs imaginatives et sensibles.*

Une œuvre magistrale qui doit rester.
F. STROWSKI, de l'Institut (*Le Quotidien*).

Un livre qui rend à l'histoire la vérité complexe de la vie.
André ROUSSEAU (*Le Figaro*).

L'art de l'auteur a été de restituer à ce vaste tableau de l'Europe intellectuelle son atmosphère et son mouvement.
Louis GILLET, de l'Académie française. (*Écho de Paris*).

Ce remarquable ouvrage montre les enchevêtrements infinis des causes et des effets, le secret cheminement des idées dans l'histoire.
André THÉRIVE (*Le Temps*).

Un livre débordant de faits et d'idées, passionnant comme une aventure, et en outre, d'un intérêt fort actuel.
Émile HENRIOT (*Le Temps*).

Il y a longtemps que la critique universitaire ne nous avait donné un livre aussi remarquable à tous égards et d'aussi haute portée.
Victor GIRAUD (*Revue des Deux Mondes*).

L'ouvrage de Paul Hazard est un très grand livre, l'un de ceux qui resteront.
Daniel MORNET (*R. Histoire Littéraire*).

Ce vaste et passionnant ouvrage qui pourrait s'appeler aussi « Introduction au XVIII[e] siècle », constitue l'une des œuvres de critique générale les plus importantes de ce temps, peut-être bien la plus importante.
Léon DAUDET, de l'Académie Goncourt (*Candide*).

Deux volumes in-8° carré, luxueusement imprimés en caractères neufs sur papier pur alfa, ornés de bandeaux, lettrines et culs-de-lampes de l'époque, et illustrés de planches hors texte en héliogravure.

Les deux tomes *vendus ensemble*, brochés .... 60 fr.
LE TOME III : Notes et références, *se vend séparément*, broché .... 20 »

Parus dans la même collection :

François Rabelais, par Jean PLATTARD, broché .... **36** fr.
Montaigne et son temps, par J. PLATTARD, broché .... **30** fr.
Stendhal, par Pierre MARTINO, broché .... **30** fr.
Les Maîtres de la Sensibilité française au XVIII[e] siècle, par Pierre TRAHARD, quatre volumes (*se vendant séparément*), chaque tome broché .... **30** fr.

Chacun de ces volumes se vend également cartonné pleine toile : 42 francs, et relié demi-basane, tête dorée : 70 francs.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — PARIS. — 1936.